POINTS
Jacques
de Voragine
La légende
dorée
SAGESSES

LA LÉGENDE DORÉE.

DE JACQUES DE VORAGINE

NOUVELLEMENT TRADUITE EN FRANÇAIS

AVEC INTRODUCTION, NOTICES, NOTES ET RECHERCHES SUR LES SOURCES PAR

L'ABBÉ J.-B. M. ROZE
Chanoine Honoraire de la cathédrale d'Amiens

ÉDOUARD ROUVEYRE, ÉDITEUR

76, RUE DE SEINE, 76

PARIS - MDCCCCII

Edition numérique par Kim et JesusMarie.com

Edition numérique originale par

http ://www.abbaye-saint-benoit.ch/bibliotheque.htm

Mise en EPUB par Paroisse Saint-Bruno-les-Chartreux de Lyon avec calibre

http ://paroissesaintbruno.pagesperso-orange.fr/

Introduction

De tous les livres que nous a légués le moyen âge, un des plus recherchés et des mieux accueillis fut, de l'aveu de tous, la Légende dorée*. Les manuscrits qu'en possèdent les bibliothèques publiques et particulières sont innombrables, et exécutés pour la plupart avec un luxe d'ornementation et un soin qui prouvent incontestablement le mérite dont jouissait l'ouvrage de Jacques de Varazze, archevêque de Gênes, au XIII[e] siècle (1230-1298). Les éditions données par l'imprimerie, dans toutes lés langues, sous tous les formats, sont nombreuses et la Légende pourrait le disputer par ses réimpressions avec les ouvrages les plus estimés

*Le mot Légende a toujours signifié sujet de lecture, jusqu'au moment où une science quelconque l'a traduit par conte, fable. Il y a toutefois un aveu bon à recueillir et dont il faut prendre acte. En parlant d'Augustin Thierry, la Revue des Deux-Mondes dit que, dans les Légendes du moyen âge, « il y trouvait la VÉRITABLE HISTOIRE, et il avait raison : car la Légende est la tradition vivante, et trois fois sur quatre, elle est plus vraie que l'histoire. »

Si les récits de Jacques de Voragine n'avaient point été dignes d'être goûtés, assurément il deviendrait bien difficile de s'expliquer une vogue si générale et tellement constante dans tous les pays durant plusieurs siècles. Mais il s'est opéré une terrible révolution contre ce livre qui, jusqu'au XVI[e] siècle, avait passé pour de l'or (aurea) : il ne fut plus regardé que comme du fer ou bien encore comme quelque chose de très inférieur. Relégué ad fond des bibliothèques, il ressemble, paraît-il, à ces monnaies saucées ou fausses, conservées, sans qu'on y jette les yeux, dans les cabinets des

collectionneurs, surpris de savoir qu'elles ont eu un grand cours, on dirait même un cours forcé chez une foule de peuples.

Les premiers lecteurs furent-ils. des dupes ? La justice est-elle du côté de la critique moderne ? Quelle est la valeur de la Légende dorée ?

La traduction que nous en avons essayée, nous l'a fait aimer ; nous allons tâcher de la défendre.

Nous serons assez hardis même pour prétendre venger le pieux dominicain, le bienheureux archevêque de Gênes, des ennemis que son livre lui a suscités dans des rangs diamétralement opposés, et notre tâche, sans crainte, de nous créer des illusions, nous semble facile. Nous n'avons qu'à exposer la méthode qu'il emploie, qu'à découvrir les sources où il puise, à signaler le but auquel il veut arriver.

Loin de nous toutefois la pensée ni le désir de faire revenir le monde d'aujourd'hui à la lecture de son livre avec la confiance et l'enthousiasme qu'il a excités au moyen-âge. On possède des ouvrages du genre de la Légende il ne leur manque pour jouir d'un succès égal qu'une seule qualité, la naïveté ! C'est là tout le secret qui explique l'avidité avec laquelle on a dévoré l'ouvrage du dominicain ; alors il devient facile de comprendre qu'il a été traduit dans tous les idiomes, comme il a été reproduit et copié par le miniaturiste, le peintre verrier, l'émailleur en haut et bas-relief.

La Légende dorée est l'explication des offices célébrés durant l'année ecclésiastique. Les fêtes des saints revenant en plus grand nombre que les autres solennités dans l'Église, la vie des saints tient conséquemment la plus grande place du livre : il commence en effet par une instruction sur l'Avent,

qui ouvre le cycle liturgique, et après avoir parcouru tout le cycle festival, il se termine par l'explication du dernier office contenu au Bréviaire ; celui de la Dédicace des Églises.

Le but principal de l'auteur est donc d'exposer aux fidèles les motifs de chaque solennité, admise dans le calendrier suivi par le monde catholique.

Chaque cérémonie ayant ses raisons d'être, il en développe les motifs en rapportant à côté de chacune quelques traditions, des récits fort extraordinaires parfois, pour en graver mieux le souvenir, dans la mémoire du lecteur. Et comme au temps où il écrivait, on n'avait pas, comme aujourd'hui, la ressource de trouver l'histoire des saints dont la fête revient à jour fixe dans l'Église, Jacques de Varazze conçut l'idée de rassembler dans un corps d'ouvrage, sous une forme plus étendue que les leçons des Bréviaires, les légendes particulières de chaque bienheureux proposé par la sainte Église à la vénération comme à l'imitation de ses enfants, et voici comme il procède :

Tout d'abord vient l'étymologie du nom du saint dont les actions vont être racontées*. Comme tous les hagiographes du moyen âge, l'auteur décompose le mot dans toutes ses parties et fait de chacune d'elles une application, il faut le dire, souvent forcée, mais quelquefois assez heureuse pour analyser l'ensemble de la vie du personnage : on croirait lire un horoscope.

*Le savant et judicieux Bollandus prétend qu'une autre main que celle de Jacques de Varazze a intercalé ces étymologies dans la Légende. Il n'en apporte du reste aucune preuve.

Après avoir justifié ses pronostics dans les limites du possible, arrive le récit principal dans lequel sont fondues des scènes merveilleuses et

quelquefois étranges : les guérisons miraculeuses, les visions, les résurrections se succèdent les unes aux autres ; le diable, à son tour, n'y joue pas le moindre rôle.

On voit que l'auteur a voulu produire des effets saisissants et quand le vrai lui manque, il aborde, mais toujours en prévenant son lecteur, les traditions apocryphes, dès lors qu'il peut en rencontrer concernant les personnages remarquables par leurs vices et leurs forfaits, n'ayant d'autre pensée que de les rendre odieux affreusement, comme, par exemple, Judas, Pilate, Néron, Julien l'apostat et bien d'autres. C'est le côté poétique de la Légende, mais ce n'était pas le seul qui dût lui concilier les sympathies que nous lui connaissons. On y trouve aussi la Légende édifiante qui reproduit des souvenirs respectables, sans dessein de feindre ni de plaire et qui ne songe qu'à dire le vrai pour faire pratiquer le bien. Elle a pour base les actes authentiques des saints et des martyrs, les récits recueillis de leur plume ou de leur bouche. Voilà la part la plus forte comme la plus substantielle dont le but a été apprécié comme il suit par le savant Ozanam : « À quelque moment que nous prenions la Légende ; nous y trouvons toujours une vérité positive, ou une vérité symbolique ; jamais nous n'y voyons ce qu'on a appelé mythologie. Le vice de la mythologie est d'étouffer l'âme sous les sens, l'esprit sous la matière, au contraire, la Légende fait régner l'esprit sur la matière, la prière sur la nature, l'éternité sur le temps. Elle trouve dans le mérite ou le démérite le point où elle suspend les destinées humaines. Il se peut que vous soyez fatigué de ces visions, les peuples ne l'étaient pas : ils ne se lassaient point d'entendre parler d'une vie meilleure que celle-ci. »

Porter au bien, le faire pratiquer, tel est, en effet, le but auquel a visé Jacques de Voragine, et il n'en pouvait être autrement. C'était un fervent religieux de l'ordre de saint Dominique, et l'humble frère prêcheur, promu plus tard au siège de Gênes, consacra toute sa vie au salut de son prochain.

Or, dans le cours de ses prédications, il a observé que de tout temps, les esprits ont été avides du merveilleux, que la vérité frappe l'intelligence, mais qu'elle pénètre bien plus avant, dès lors qu'elle s'appuie sur des prodiges. La vie des saints s'offre à ses yeux comme un moyen réel et efficace d'affermir la vertu dans les cours, il prend dans les actes authentiques des saints martyrs, des confesseurs, des vierges, les parties les plus saillantes par les détails, les plus extraordinaires d'ensemble, et il les propose à l'imitation publique. Il pose ses saints en héros, il les fait parler et agir en héros. Qu'est-ce qu'un saint, en effet ? sinon un homme dont les actions, dont le langage sont marqués au type de la grandeur et du merveilleux. Quand on a su inspirer de l'admiration, on est bien près d'obtenir de l'enthousiasme. La vertu est le résultat d'une lutte de chaque jour contre le vice ; or, les saints ont été de rudes jouteurs. Voilà comme la Légende dorée les montre. Qui oserait dire qu'elle ait été écrite pour faire des dupes ?

Cependant, depuis deux siècles la Légende a été l'objet des plus amères critiques. Son auteur a été harcelé à outrance. Tout en lui a été blâmé, depuis son style jusqu'à sa bonne foi, depuis sa science jusqu'à sa simplicité, depuis son jugement jusqu'à ses croyances. Melchior Cano l'a traité comme ses nombreux ennemis. « L'homme, dit-il, qui a écrit la Légende, avait une bouche de fer, un cœur de

plomb et un esprit certainement peu exact et dénué de prudence*. » Melchior Cano a opposé ses qualificatifs à celui par lequel on avait appelé la Légende. Tous l'avaient jugée d'or ; pour lui, c'est du fer, du plomb, l'œuvre d'un insensé. Ce n'était pas une preuve de génie que cette appréciation, puisque l'évêque des Canaries la copiait dans Vivès, célèbre auteur espagnol, qui fut aussi parodié par le docteur Cl. Despence, quand celui-ci trouve que la prétendue Légende dorée de vie des saints n'était proprement qu'une Légende ferrée de mensonges.

* *Hanc (Legendam) homo scripsit ferrei oris, plumbei cordis, animi certe parum severi et prudentis (De lotis Theo).*

Launoy, Gaillet, etc., se sont faits les échos de ces premières critiques. Après avoir fait des calembourgs sur le livre, on se permit d'en commettre sur son nom et ce n'est plus qu'un *gouffre* qui engloutit toutes sortes d'immondices (Jacobus a Voragine).

Examinons, sommairement chacun des méfaits dont on a rendu coupable le Frère Jacques-de Gênes. Son style déchire-t-il l'oreille, insulte-t-il à la grammaire ? On se serait épargné la peine de nombreuses critiques si on avait voulu jeter les yeux sur le titre mis au frontispice du livre, nous y lisons : *Incipit prologus super Légendam sanctorum. Alias Lombardica Historia quant compilavit frater Jacobus*.

C'est donc tout simplement une compilation : donc le style n'est pas du copiste qui trouvant un récit dans un auteur, le reproduit à peu près comme il le rencontre. Il y a une vérification à faire, et nous avons constaté que loin d'avoir altéré le texte des auteurs cités, c'était au contraire le sien qui

avait été reproduit avec les fautes du devoir d'un commençant. En veut-on une preuve ? Dans le long travail auquel nous nous sommes livré pour faire de la Légende dorée une traduction consciencieuse, nous avons dû avoir recours aux éditions qui semblaient devoir nous offrir les meilleures garanties. Quant au texte, il convient de le dire, nous avons souvent désespéré de mener à terme notre entreprise, en présence des difficultés sérieuses qui naissaient presque de chaque phrase. Nous avons cru pour un moment être en mesure de les vaincre, quand nous nous fûmes procuré un exemplaire publié en 1850, à Leipzig, d'après l'édition princeps.

Ou bien l'édition princeps est remplie de fautes d'impression, ou l'éditeur de 1850 ne savait pas lire un texte en caractère gothique*. L'unique parti qui nous restait à prendre, était de vérifier les textes dans les ouvrages indiqués par la Légende : il était pénible, dispendieux. Nous n'avons pas reculé devant des montagnes de difficultés et ce nous est un devoir de déclarer que Jacques de Voragine avait copié presque partout, *compilavit*.

* Nous prenons à première vue dans les milliers de fautes que nous avons corrigées sur notre exemplaire :
autem pour ante
fiet pour fuit
pater pour præter
juncti pour vincti
voluit pour noluit
multa pour mulcta
somnus pour sonitus
pulcherrima pour pulcheria
passioni pour potioni
baptisatis pour baptisato, etc., etc., etc…
Melchior Cané aura lu dans l'édition princeps !

Quand une légende se trouvait toute faite dans un Père de l'Église, elle était copiée in extenso,

ainsi la vie de sainte Paule par saint Jérôme, ainsi dans saint Ambroise, le récit de la vierge d'Antioche. Sans doute qu'il en a été de même pour les actes des martyrs, et sans avoir consulté les Bollandistes, nous avons pu nous convaincre qu'il a été largement puisé par l'auteur â des sources respectables, comme il est facile de s'en convaincre par les offices de sainte Agnès, de sainte Cécile, de saint Clément, des saints Jean et Paul, de saint André et d'une foule d'autres personnages qui ont certaines parties propres dans les Bréviaires. Si le texte primitif a été changé, c'était pour lui donner des tournures plus simples.

Sans accorder le moins du monde que le style de la Légende soit de fer, nous sommes toutefois loin de le donner pour de l'or. Son mérite c'est d'être simple, naturel. Écrit pour les masses, il devait revêtir une certaine naïveté, sous peine de cesser d'être attrayant ou de ne pas être compris.

Les parties qui effarouchent le plus sont celles qui sont traitées sous la forme scholastique usitée au moyen âge. La philosophie avait au XIII^{e} siècle, une terminologie quintessenciée. Toute subtile qu'elle apparaisse, elle a toujours été reconnue pour avoir servi à établir de l'ordre et de l'enchaînement dans les idées. Jacques de Voragine en possédait toutes les ressources, et les emploie largement quand il s'agit d'expliquer les raisons de la Liturgie des fêtes solennelles de l'Église. Il y a lieu de s'effrayer de la science qu'il déploie en cette partie, et pour être populaire, il laisse à croire que ses lecteurs n'étaient pas ce que la critique moderne les estime, c'est-à-dire des gens étouffés sous une grasse couche d'une ignorance complète.

Donc, tout en tenant compte des fautes

imputables aux copistes, maladroits ou ignorants, comme aussi aux éditeurs peu corrects, nous nous sentons autorisé, ce semble, à déclarer que, malgré les taches de latinité, malgré quelque désordre d'ensemble, que nous serions en droit de justifier, dans une certaine mesure, le style de la Légende dorée est ce qu'il devait être.

Nous pourrions borner ici notre justification de l'œuvre du bienheureux archevêque de Gênes. Compilateur, il a recueilli ce que les autres ont écrit ; il en a formé un ensemble qu'il donne pour ce qu'il est. Ceci paraîtrait suffire, mais nous devons aller au-devant de certains reproches qu'on aurait droit de lui adresser encore pour s'être entouré d'auteurs d'une valeur bien chétive.

Nous commencerons par donner une liste de ceux qui sont cités dans la Légende dorée. Nous la classons chronologiquement.

Tous les livres de la Bible, y compris le Livre du Juste, dont parle Josué, X, 13.

Premier siècle. Josèphe, les prêtres et les diacres d'Achaïe, saint Denys 1'aréopagite, saint Clément, saint Lin.

II^e^ siècle. Saint Ignace d'Antioche.

III^e^ siècle. Origène, saint Cyprien.

IV^e^ siècle. Saint Hilaire, saint Basile, saint Jean Chrysostome, Eusèbe de Césarée, Eutrope, saint Athanase, Pallade, saint Ambroise, Amphiloque d'Icone, Sédulius, saint Grégoire de Nysse.

V^e^ siècle. Saint Augustin, saint Jérôme, Prosper, Orose, Cassien, Macrobe, saint Gélase, Prudence, saint Léon, saint Paulin de Nole, Pélage, Gennade,

saint Eucher de Lyon, saint Sévère, Sulpice, Socrate, Sozomène, Théodoril.

VI^e siècle. Saint Grégoire le Grand, Cassiodore, saint Fulgence, les vies des Pères, saint Grégoire de Tours, Dorothée, Boëce, Elpis.

VII^e siècle. Saint Isidore de Séville, Jean diacre, Mahomet.

VIII^e siècle. Saint Jean Damascène, vénérable Bède, saint Germain de Constantinople, Paul, diacre.

IX^e siècle. Walafrid Strabon, la Glose, Méthode, Hincmar, Haymon ; Usuard, Alcuin, Eginhard, Amalaire, Jean Scot, Hericus, Turpin.

X^e siècle. Remi d'Auxerre ; Nolker, saint Odon de Cluny.

XI^e siècle. Saint Pierre Damien, saint Gérard, Fulbert de Chartres, Hermann Contract, Adalbode.

XII^e siècle. Saint Bernard, Pierre Comestor, saint Anselme, Pierre de Cluny, Richard de Saint-Victor, Pierre Lombard, Hugues de Saint-Victor, Sigebert de Gemblours, Calixte Pape, Guillaume de Saint-Thierry ; Hernold de Bonneval, Gilbert, Eckbert, Pierre le Chantre, Léon d'Ostie, Honorius d'Autun, Gratien.

XIII^e siècle. Innocent III, saint Hugues de Cluny, Hélinand, Jean Beleth, Guillaume d'Auxerre, Godefroy, de Viterbe, Vincent de Beauvais, Henri :de Gand, Sicardi, Me Prévost, Pierre le Chantre.

Autres livres qui n'ont pu être classés.

Évangile de Nicodème ; - Livre de l'Enfance ; - Livre apocryphe attribué à saint Jean l'Evangéliste ; - Abdias ; - Jean le même que Marc ; - Hégésippe ;

- Melito ou Mellitus de Laodicée ; - Les Docteurs, d'Argos ; - Livre des Sybilles ; - Le rabbin Moïse ; F. Barthélemy ; - Timothée ; - Pierre de Ravenne ; - Sulpice de Jérusalem ; - Théotime ; Hubert de Besançon ; - Constantin ; - Saint Cosmas Vestitor ; - Pierre de Compostelle ; - Richard ; - F., Albert ; - Histoire apocryphe de Pilate ; - Histoire d'Antioche ; - Histoire apocryphe des Grecs ; - Une histoire ancienne ; - Plusieurs chroniques ; - Gestes des saints Pontifes ; - Glossaires ; - Livre des saints Gervais et Protas ; - Les Miracles de la sainte : Vierge ; - Livre des Miracles des Saints ; - Missel ambrosien ; - Hymnes.

L'on peut, sans commettre acte d'imprudence, concevoir, une présomption favorable pour un auteur qui a puisé dans un pareil nombre de volumes dont la très grande partie reproduit les auteurs les plus respectables. Il doit inspirer, même avant examen, une certaine confiance. Toutefois, comment a-t-on jugé l'ouvrage du laborieux archevêque de Gênes ? Nous l'avons dit plus haut : « Le style en est barbare. » Comme s'il n'écrivait pas avec le désir de se faire comprendre de tous, des lettrés et des illettrés ! et comme ces derniers ont toujours formé le plus grand nombre ; il simplifie très souvent le style de l'auteur qu'il a sous les yeux ; pensant avec raison que les savants ne penseraient pas à se former un style dans un livre écrit à l'usage du vulgaire. Ses récits ne sont donc pas entachés de prétention. Il cite comme authentiques des ouvrages apocryphes. »

Nous avons déjà fait nos réserves en constatant plus haut que le Légendaire va au-devant de ce reproche quand il prévient toujours son lecteur de

n'ajouter pas foi à certains détails. Sans doute la critique a porté son flambeau dans bien des passages obscurs où elle a fait de la lumière, mais, après, tout, depuis que la Légende d'or a paru, cette critique a-t-elle tout éclairci ? Est-ce qu'on n'entend pas répéter à chaque instant que, sur bien des points, l'histoire est à refaire ? Pour ne citer qu'un fait, ne met-on pas un entêtement étrange, aujourd'hui encore, comme au temps de Lannoy, à s'appuyer sur un texte de saint Grégoire de Tours, pour vouloir détruire ; contre toute évidence, des faits historiques et des traditions aussi nombreuses que respectables ? « La chronologie de notre Légendaire fourmille d'inexactitudes. » Eh bien, en 1669, Riccardi comptait soixante-dix systèmes sur l'année de la naissance de Notre-Seigneur ! Dans un auteur païen, on les excuserait, mais dans une vie de saints ! Il a raconté de faux miracles. » Donc il en rapporte qui sont vrais : donc il prête foi à la parole de par laquelle l'Homme-Dieu assure à ses disciples qu'ils opéreront des prodiges bien autrement extraordinaires que les siens propres.

Tout au plus pourrait-on l'accuser d'avoir jugé comme miraculeux des faits dont les éléments devraient être attribués à une cause naturelle ; mais encore, il y aurait lieu de discuter les coïncidences. Après tout, le bienheureux Jacques de Voragine n'enseigne nulle part ce qui n'est pas de foi, savoir : que l'Église exigerait de ses enfants une croyance explicite à tous les miracles. En bien des circonstances, on pourrait être taxé de témérité en ne donnant pas une adhésion complète à ce que l'Église elle-même propose à l'admiration des fidèles, pourtant on n'aurait pas alors encouru la qualification d'hérétique, ni même de schismatique.

Au reste, examiner au point de vue théologique les miracles relatés dans la Légende, ne saurait entrer dans le plan de ce travail. Quoi qu'il en soit, si cette étude était plus développée, on ne pourrait se dispenser de faire une appréciation qui aurait pour résultat de démontrer que dans la Légende d'or, comme dans tous les hagiographes, les faits merveilleux doivent être partagés en deux catégories : la première renfermerait les faits qu'on a considérés comme des symboles et des figures, faute de pouvoir les démontrer historiquement ; la seconde comprendrait ceux dans lesquels la critique la plus sévère ne peut s'empêcher de reconnaître une cause surnaturelle. La Théologie les appelle proprement miracles et l'Église les admet comme tels.

Enfin il serait impertinent d'admettre ce qui a été dit au sujet des Légendes des Saints, qu'elles seraient calquées sur les chansons des jongleurs. Si, en avançant cette énormité, on a voulu dire que, dans tous les temps, on a chanté sur les places publiques des cantiques, tranchons le mot des complaintes, on est aveugle de ne pas reconnaître dans ces pièces, des copies, des traductions de ce que la liturgie appelle Séquences et contestations.

Voici en quels termes Bollandus prend la cause de Jacques de Voragine contre Wicélius et Vivès.

« Où donc trouvez-vous, bon Wicélius, que Jacques cherche à faire de la mythologie ? Certainement je suis loin d'approuver tout ce qu'il écrit ; cependant qu'il ait suivi d'anciens documents, je n'en saurais douter ; je trouve même que la majeure partie de ses histoires s'accorde avec les pièces antiques et originales.

« Je ne les ai pas débrouillées toutes, et du

moment où j'ai trouvé la source, je ne regarde pas comme une nécessité d'en suivre tous les ruisseaux. Je me contente de constater s'ils découlent de cette source, si leurs eaux ne sont pas troubles, si leur cours n'est pas trop lent, s'ils ne charrient pas de vase du marais qu'ils arrosent. J'établis la confiance que j'accorde aux abréviateurs ou aux commentateurs sur la comparaison que je fais de leurs écrits avec les anciennes pièces.

Je pense donc que la Légende est le plus souvent la victime de l'injure dans les jugements qu'en portent les modernes. Est-ce donc une nécessité, si on ne veut pas encourir le mépris de Wicélius, de prendre dans Eusèbe tout ce qu'on dit des Saints ? etc ? Quant à L. Vivès, il fut encore plus sévère et plus acerbe que Wicélius contre la Légende d'or. Toujours j'ai fait grand cas de Vivès. C'est un homme profondément érudit, plein de gravité et de prudence. Je partage son avis, quand il réclame, dans les écrits concernant les Actes des Saints, plus d'exactitude que l'on en a ordinairement apporté ; mais quand il maltraite le saint et savant auteur de la Légende en ces termes : « C'est un cœur de plomb, une bouche de fer », je m'en étonne de la part d'un personnage si grave, si modéré. Peut-être avait-il emprunté cela d'Érasme, son maître, Érasme cet aristarque très sévère qui trouve à reprendre dans chaque auteur et n'en laisse presque pas un à l'abri de ses coups. Il a ce ridicule de critiquer ce qu'il ne comprend pas et, ce qu'il ignore. Que le style de Jacques de Voragine ne soit pas plus châtié que celui des écrivains de son temps, je l'accorde :« toujours est-il que c'était non seulement un savant et un saint, mais qu'il était doué d'une prudence, d'un jugement remarquables, et plus apte que Vivès et Érasme à discerner dans

ses écrits ce qui mérite approbation*. » Assurément Bollandus est compétent ou personne ne l'est.

* Bollandus, Acta Sanctorum, Januar, t. I, p. XVIII.

Ozanam a constaté l'influence exercée sur la poésie par la Légende ; elle a inspire aussi tous les arts ; la peinture et la sculpture, y ont trouvé des motifs sans nombre. Il n'est aucun de nos monuments religieux et civils qui ne reproduise pour les premiers presque toujours et souvent pour les seconds les récits de Jacques de Voragine. Avant lui, un chanoine d'Amiens, celui qui sans le moindre doute a inspiré à l'archevêque de Gênes le plan de son livre, Jean Béleth rapporte, dans son *Rational des Divins Offices*, les particularités les plus saillantes des *Vies des Saints*, mais le savant chanoine n'ayant pas donné,de larges développements à ce côté de son travail, force fut aux entailleurs, aux peintres-verriers de rechercher des sujets dans la Légende qui devint pour eux un véritable manuel d'Iconographie et de Liturgie.

Le curieux amené sous le porche comme dans l'intérieur de l'admirable cathédrale d'Amiens reste stupéfait en contemplant ses statues gigantesques et ses frêles bas-reliefs ciselés depuis XIII^e^ jusqu'au XVI^e^ siècle ; tout cela cependant reste muet et incompris, si l'on n'a pas recours à la Bible et à la Légende.

J'ai nommé la cathédrale d'Amiens de préférence à toutes les autres, car de toutes les basiliques du moyen âge, c'est incontestablement celle où l'iconographie, a été développée avec le plus d'ensemble. Si l'on veut se rendre compte des sculptures jetées à profusion sur la cathédrale de Chartres, c'est alors que la Légende devient indispensable, parce qu'il est difficile, sinon

impossible, de découvrir le plan sur lequel ont été disposés les colosses qui peuplent ces porches magnifiques et de donner un nom aux statuettes placées autour d'eux, sans trop d'ensemble, paraît-il.

C'est avec la pensée. d'être utile aux artistes et aux savants que nous avons consacré une grande partie de notre vie à l'étude de la Légende dorée dont nous avons essayé une traduction aussi fidèle que possible.

L'abbé J.-B. M. ROZE
Chanoine honoraire de la cathédrale d'Amiens.

Légende du bienheureux Jacques de Varazze

Prise dans l'histoire des hommes célèbres de l'ordre de saint dominique et dans Quétif et Échard.

Le bienheureux Jacques, surnommé de Varaggio, du lieu de sa naissance aujourd'hui appelé Varazze, sur la route qui côtoie la mer de Savone à Gênes, naquit vers l'an 1230.

Jeune encore, il entra dans l'ordre de saint Dominique en 1241 et s'y fit remarquer par sa piété, la régularité de sa conduite, son amour pour l'étude, son zèle du salut des âmes et par une prudence consommée dans l'exercice des fonctions qui lui furent confiées. Il enseigna les *Saintes Lettres* en différents endroits et mérita par le charme de sa parole et la pureté de son langage de

prêcher dans les églises importantes de l'Italie, pendant l'Avent et le Carême. Les succès de ses prédications furent abondants. Son mérite le fit élire prieur, de son ordre, et, en 1267, il fut chargé du gouvernement général des couvents que les frères prêcheurs possédaient dans la Lombardie.

Bernard Guidonis prétend qu'il remplit ces fonctions l'espace de dix-huit ans sans interruption, mais il se trompe car il fut remplacé dans l'assemblée générale tenue à Paris en 1286. Plus tard en 1288, dans l'assemblée de Lucques, il fut nommé définiteur de sa province et en 1290, il fut un des quatre choisis à Ferrare par les cardinaux Latinus des Ursins et Hugues de Bilione pour porter la démission de Munion, général de tout l'ordre, au nom du pape Nicolas IV. Il rendit à Munion ce témoignage qu'il s'était acquitté de sa charge avec un profond désintéressement, et ne fut pas le seul à gémir de l'affront que recevait en cette circonstance l'ordre de saint Dominique blessé par là dans sa dignité.

Toutefois il ne perdit pas les bonnes grâces du souverain Pontife, puisque, en 1292, il fut élevé sur le siège archiépiscopal de Gênes, et appelé à Rome par le pape qui voulait le sacrer de ses propres mains. Mais Nicolas IV étant mort le Vendredi Saint 4 avril, le Sacré Collège décida en consistoire que la République de Gênes ne devait pas être privée plus longtemps de son évêque et ce fut le cardinal Latinus, évêque d'Ostie, dont il a été question déjà, qui le sacra le dimanche de Quasimodo, 13 avril. Dans la même semaine il reçut le Pallium, et aussitôt après il alla prendre le gouvernement de son diocèse.

Il donna tous ses soins à y faire fleurir les

bonnes mœurs par ses exemples, par sa parole et par les sages mesures qu'il adopta. Aucune difficulté n'était insurmontable pour notre bienheureux. Qu'il suffise de dire, d'après le témoignage unanime de ses contemporains, que pendant les six années de son épiscopat, il fut le plus vigilant comme le plus aimé des pasteurs. C'était un évêque des premiers siècles. Il éteignit les discordes qui embrasaient la ville. Il célébra un synode solennel de toute la Province avec un grand appareil. Ses revenus étaient employés au soulagement des pauvres ; il allait jusqu'à se priver du nécessaire.

La mort vint le surprendre au milieu de ses bonnes œuvres, à l'âge de soixante-dix ans environ. Bernard de Guidonis n'est pas exact en fixant cette époque à 1299 ou 1300, le I4 juillet, puisque Boniface VIII lui donna pour successeur, le 3 des nones de février et l'an 5 de son pontificat, F. Porchet Spinola, de l'ordre des Frères-Mineurs. Or, l'an 5 de Boniface VIII ne peut être qu'en 1299. Le bienheureux Jacques de Voragine serait donc mort en 1298. Son corps fut, ainsi qu'il l'avait exigé, inhumé à Gênes dans l'église de saint Dominique, à gauche du maître-autel. On rapporte que Boniface VIII, en lui imposant des cendres, au commencement du carême, les lui aurait jetées dans les yeux en parodiant les paroles de la Liturgie : « *Memento, homo, quia pulvis est, et in pulverem reverleris* : Souviens-toi que tu es Gibelin et qu'avec tes Gibelins tu retourneras au néant. » Mais tout le monde s'accorde à dire que c'est une fable, puisqu'il n'y eut entre le pape et lui la moindre querelle de quelque nature que ce fût. Peut-être a-t-on voulu parler de son successeur qui eut à souffrir de grandes difficultés dans son

administration.

Pendant qu'il était chez les FF.- PP. et durant son épiscopat, il composa un grand nombre d'ouvrages. Le premier, fut la *Légende des Saints* qu'il compila en un volume. Il emprunta beaucoup à l'*Histoire ecclésiastique*, à l'*Histoire tripartite* et à différentes chroniques. Après le prologue, l'ouvrage commence par ces mots : *Adventus Dei*.

Le succès de ce livre fut immense, tout le monde le dévora, et indépendamment des nombreux manuscrits qui en existent, on compte plusieurs éditions incunables. Il serait bien difficile de les signaler toutes ; ce fut peut-être le livre imprimé le plus souvent avec la Bible et l'Histoire scholastique de P. Comestor.

On a encore, de Jacques de Varazze, des *Sermons* qui furent imprimés et qui sont devenus assez rares ; une traduction de la Bible en italien ; un livre sur saint Augustin ; une chronique de Gênes qu'il polisse jusqu'en 1295 : une histoire des archevêques ses prédécesseurs : un Mariale ou les éloges de la sainte Vierge ; une table historique de la Bible, etc.

Ces ouvrages, ainsi que la bibliothèque dont nous avons donné précédemment le catalogue, d'après ses citations de la *Légende*, offrent la preuve qu'il fut un homme studieux, savant et éclairé.

On lit dans Godescard que le pape Pie VII a confirmé en 1816 le culte qu'on lui rendait de temps, immémorial, et l'a déclaré bienheureux. Ce temps immémorial dont parle le savant hagiographe rappelle que les Dominicains célèbrent, avec un office propre, la fête du bienheureux Jacques, le 13 juillet :

Prologue sur la légende des Saints

Prologue sur les Légendes des Saints recueillies par Jacques de Voragine du pays Génois, de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Tout le temps de la vie présente se divise en quatre parties : Le temps de la déviation, de la rénovation ou du retour, de la réconciliation et du pèlerinage.

1 Le temps de la Déviation, commencé à Adam après son éloignement de Dieu, a duré jusqu'à Moïse. Il est représenté par 1'Église depuis la Septuagésime, jusqu'à Pâques. Aussi alors récite-t-on le livre de la Genèse où est racontée la déviation de nos premiers parents.

2 Le temps de la Rénovation ou du retour, commencé à Moïse, a duré jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Dans cet intervalle les hommes ont été rappelés et renouvelés à la Foi par les Prophètes. L'Église le reproduit de l'Avent à la Nativité de Jésus-Christ ; pendant cette période on lit Isaïe qui traite évidemment de cette rénovation.

3 Le temps de la Réconciliation est celui dans lequel nous avons été réconciliés par le Christ. L'Église le reproduit de Pâques à la Pentecôte pendant lequel se lit l'Apocalypse qui traite pleinement du mystère de la réconciliation.

4 Le temps du Pèlerinage est celui de la vie présente, dans laquelle nous voyageons et nous combattons toujours. Ce temps est déterminé par l'Église de l'Octave de la Pentecôte à l'Avent dit Seigneur. Elle lit alors les livres des Rois et des

Macchabées, où sont racontés une foule de combats, emblèmes de notre combat spirituel.

Pour le temps qui s'écoule de la Nativité de Notre-Seigneur à la septuagésime, il est en partie renfermé sous le temps de la Réconciliation, époque de joie, qui dure depuis la Nativité jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, et en partie sous le temps du Pèlerinage, à compter de l'Octave de l'Épiphanie jusqu'à la Septuagésime.

Cette, quadruple variété de temps peut encore s'expliquer comme il suit :

Premièrement par la différence des quatre saisons
L'hiver se rapporte au premier temps,
le printemps au second,
l'été au troisième
l'automne au quatrième
La raison de ces rapports est assez évidente.

Secondement par les quatre parties du jour
à la nuit correspond le premier temps,
au matin le second,
à midi le troisième,
au soir le quatrième

Et quoique la déviation ait précédé la rénovation, cependant l'Église préfère commencer tous ses offices plutôt au temps de la rénovation qu'à celui de la déviation, c'est-à-dire à l'Avent plutôt qu'à la Septuagésime, pour deux motifs. Le premier, afin de ne paraître pas commencer dans le temps de l'erreur. Elle tient au fait, sans s'astreindre à suivre l'ordre du temps dans lequel il s'est passé, les évangélistes procèdent eux-mêmes ainsi. La seconde, parce que par l'Avènement de Jésus-Christ, tout a été renouvelé, et c'est le motif qui a fait donner à ce temps le nom de rénovation.

« Voilà que je fais tout nouveau » (Apocalyp., XXI). C'est donc avec raison que l'Église commence alors tous ses offices.

Or, afin de conserver l'ordre établi par l'Église, nous traiterons :

I. des fêtes qui tombent entre le temps de la Rénovation que l'Église-célèbre de l'Avent à Noël ;

II. des fêtes qui arrivent pendant le temps de la Réconciliation d'une part, et du Pèlerinage d'autre part, honorées par l'Église de Noël à la Septuagésime ;

III. des fêtes qui se célèbrent dans la Déviation, c'est-à-dire de la Septuagésime jusqu'à Pâques ;

IV. des fêtes du temps de la Réconciliation, de Pâques à la Pentecôte ;

V. de celles qui arrivent dans le temps du Pèlerinage célébré par l'Église de la Pentecôte à l'Avent du Seigneur.

I. TEMPS DE LA RÉNOVATION

Des fêtes qui arrivent dans le temps de la Rénovation, temps que l'Église reproduità partir de l'avent jusqu'à la nativité du seigneur.

1. L'Avent du Seigneur

L'Avent du Seigneur est renfermé dans quatre semaines pour marquer les quatre sortes d'avènements de Jésus-Christ, savoir : *en la chair, en l'esprit, en la mort et au jugement*. La dernière semaine n'est pas tout à fait complète, parce que la gloire qui sera accordée aux saints, lors du dernier avènement, n'aura jamais, de fin. C'est aussi la raison pour laquelle le premier répons du premier dimanche d'Avent a quatre versets, y compris le *Gloria Patri*, afin de désigner ces quatre avènements. C'est au lecteur à juger dans sa prudence auquel des quatre il préfère donner son attention. Or, bien qu'il y ait quatre sortes d'avènements, cependant l'Église s'occupe spécialement de deux ; celui en la chair et celui du jugement, dont elle semble faire la mémoire : comme on le voit dans l'office de ce temps.

De là vient encore que le jeûne de l'Avent est en partie un jeûne de joie et en partie un jeûne de tristesse* ; car en raison de l'avènement en la chair, c'est un jeûne de joie, et en raison de l'avènement du jugement, c'est un jeûne de tristesse.

* L'Avent, qui a toujours été pour l'Église un temps de pénitence,

était autrefois sanctifié par le jeûne comme le carême. Cf. Beleth, chanoine d'Amiens, Rationale divinorum. officiorum, Guillaume Durand, Rupert, D. Menard, sur le Sacramentaire de saint Grégoire, Martène et Durand, Baillet, etc.

Et pour l'indiquer, l'Église chante alors quelques cantiques de joie, à l'occasion de cet avènement de miséricorde et de jubilation ; elle en omet quelques autres, à cause de l'avènement d'une justice pleine de sévérité et d'affliction.

Avènement en la chair

Par rapport à l'avènement en la chair, on peut établir trois considérations : *son opportunité, sa nécessité et son utilité.*

L'opportunité se tire en premier lieu du côté de l'homme qui, d'abord, sous la loi de nature, fut convaincu d'avoir perdu la connaissance de Dieu : de là sa chute dans les abominables erreurs de l'idolâtrie et l'obligation dans laquelle il se trouva de crier et de dire : « Seigneur, éclairez mes yeux » (*Illumina ocidos meos*, Ps. XII). Vint ensuite le commandement de la loi sous laquelle l'homme fut convaincu d'impuissance. Auparavant il criait : « Tous sont disposés à obéir, mais il n'y a personne pour commander ; » il était seulement instruit, mais non délivré du péché ; aucune grâce ne l'aidait pour faire le bien ; alors il fut forcé de crier et de dire : « Il y a quelqu'un pour commander, mais il ne se trouve personne pour obéir. » donc le Fils de l'homme arriva en temps opportun, quand l'homme fut convaincu d'ignorance et d'impuissance ; car s'il fût venu plus tôt, l'homme, peut-être, eût attribué son salut à ses propres mérites, et par conséquent il n'eût pas eu de reconnaissance envers son médecin.

L'opportunité se tire, en second lieu, du côté du temps, puisque le Sauveur vint dans la plénitude du temps (Galates, IV). « Beaucoup se demandent, dit saint Augustin, pourquoi Jésus-Christ n'est pas venu plus tôt ; c'est que la plénitude du temps n'était pas encore arrivée, d'après la disposition de celui par lequel toutes choses ont été faites dans le temps. » Enfin dès qu'arriva la plénitude du temps, vint celui qui devait nous délivrer du temps. Or une fois délivrés du temps, nous arriverons à cette éternité où le temps aura disparu.

En troisième lieu, l'opportunité se tire du côté de la blessure et de la maladie. Comme elle était universelle, il devint opportun de fournir un remède universel, ce qui fait dire à saint Augustin : « Alors arriva le, grand médecin, quand par tout l'univers souffrait abattu le grand malade. » C'est la raison pour laquelle l'Église, dans les sept antiennes qu'elle chante avant la Nativité de Notre-Seigneur, montre l'innombrable complication de ces maladies et réclame pour chacune d'elles l'intervention du médecin : car, avant la venue du Fils de Dieu en la chair, nous étions ignorants ou aveugles, engagés dans la damnation éternelle, esclaves du démon, enchaînés à la mauvaise habitude du péché, enveloppés de ténèbres, enfin des exilés chassés de leur patrie.

La nécessité. Nous avions donc besoin d'un docteur, d'un rédempteur, d'un libérateur, d'un émancipateur, d'un éclaireur et d'un Sauveur. Comme nous étions des ignorants et que nous avions besoin d'être instruits par le Fils de Dieu, voilà pourquoi tout d'abord, dans la première antienne, nous chantons : « *Ô Sapientia*… Ô sagesse sortie de la bouche du Très-Haut… venez

nous enseigner la voie de la prudence. » Mais à quoi eût servi d'être instruits, si nous ne dussions pas être rachetés ? aussi demandons-nous que le Fils de Dieu nous rachète, quand nous lui crions dans la seconde antienne : « *Ô Adonaï*… Ô Adonaï, chef de la maison d'Israël… venez, étendez votre bras pour nous racheter. » Mais à quoi bon avoir été instruits et rachetés, si après notre rédemption nous eussions encore été retenus captifs ? C'est alors que nous demandons d'être délivrés, quand, dans la troisième antienne, nous chantons : « *Ô radix Jesse*… Ô rejeton de Jessé… venez nous délivrer ; ne tardez pas. » Mais être délivrés et être rachetés, qu'était-ce pour des captifs, s'ils n'étaient cependant pas encore dégagés de tout lien, de manière à ne pas s'appartenir et ne pouvoir librement aller où ils voudraient ? Il était donc peu avantageux qu'il nous eût rachetés et délivrés, si nous restions encore enchaînés. C'est pourquoi nous demandons à être dégagés de tous les liens du péché, quand, dans la quatrième antienne, nous disons à haute voix : « *Ô clavis David*… Ô clef de David… venez, faites sortir de sa prison le captif assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. »

Or parce que ceux qui sont restés longtemps dans une prison, ont les yeux troubles et ne sauraient distinguer les objets, libérés alors de la prison, il nous reste à être éclairés pour voir où nous devons aller, et dans la cinquième antienne nous nous écrions : « *Ô oriens*… Ô orient, splendeur de lumière éternelle… venez et éclairez ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. » Mais que sert d'être instruits, rachetés, délivrés de tous nos ennemis et éclairés, si nous ne devions être sauvés ? Donc dans les deux antiennes suivantes, nous demandons d'être sauvés, en

disant : « *Ô Rex Gentium*… Ô Roi des Nations… venez sauver l'homme que vous avez formé du limon. » Et encore : « *Ô Emmanuel*… Ô Emmanuel… venez nous sauver, ô Seigneur notre Dieu. » Par la première, nous demandons le salut des, nations, en disant : « Ô Roi des Nations. » Par la seconde, nous réclamons le salut des Juifs, auxquels Dieu avait donné la loi ; en sorte que nous disons : « Ô Emmanuel, notre roi et notre législateur. »

L'utilité de l'avènement de Jésus-Christ est attribuée à diverses causes par différents saints. Dieu lui-même, en saint Luc (IV), dit être venu et avoir été envoyé pour sept utilités : « L'Esprit du Seigneur est sur moi » Il expose successivement en ce passage, qu'il a été envoyé pour consoler les pauvres, guérir ceux qui sont affligés, délivrer les captifs, éclairer les ignorants, remettre les péchés, racheter tout le genre humain et pour rendre à chacun selon ses mérites.

Saint Augustin donne trois raisons de l'utilité de l'avènement de Jésus-Christ : « Dans ce siècle livré à la malice, dit-il, qu'y a-t-il, si ce n'est naître, travailler et mourir ? Voilà les denrées de notre pays : et c'est pour se les procurer que le marchand est descendu.

Or par la raison que le marchand donne et reçoit, qu'il donne ce qu'il a et qu'il reçoit ce dont il est privé, Jésus-Christ, dans ce marché, donne ce qu'il a et reçoit ce qui se trouve ici-bas en abondance : la naissance, le travail et la mort. En échange il donne de renaître, de ressusciter et de régner éternellement. Ce céleste marchand vient à nous pour recevoir le mépris et combler d'honneurs ;

pour subir la mort et octroyer la vie ; pour épuiser l'ignominie et donner la gloire. »

Saint Grégoire énumère quatre utilités ou causes de, l'avènement de Jésus-Christ : « Tous les orgueilleux issus de la race d'Adam, dit ce Père, n'avaient pour but que d'aspirer à tous les bonheurs ici-bas, d'éviter les adversités, de fuir les opprobres et de rechercher la gloire. Or le Seigneur, en s'incarnant, vient subir l'adversité, mépriser le bonheur, embrasser les opprobres et fuir la gloire. Le Christ attendu arrive ; aussitôt il nous apprend des choses nouvelles, par là il opère des merveilles et détruit le mal. »

Saint Bernard en assigne d'autres causes : « Nous souffrons, dit-il, bien misérablement de trois sortes de maladies, car nous sommes faciles à séduire, faibles pour agir et fragiles pour résister. Si nous voulons discerner entre le bien et le mal, nous nous trompons ; si nous essayons de faire le bien, le courage nous manque ; si nous faisons des efforts pour résister au mal, nous nous laissons vaincre. De là la *nécessité* de la venue d'un Sauveur, afin qu'en habitant avec nous par la foi, il illumine notre aveuglement ; qu'en restant avec nous, il aide à notre infirmité et qu'en se posant pour nous, il protège et défende notre fragilité. »

Le Jugement

Par rapport au second avènement, c'est-à-dire au jugement, trois faits le présèderont : des signes terribles, les impotures de l'Antéchrist et la violence du feu.

Premiers faits : les signes terribles précurseurs du jugement.

Les trois premiers signes sont dépeints dans l'Apocalypse (VI). « Le soleil devint noir comme un sac de poil, la lune paraissait être du sang et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre. » Or le soleil s'obscurcira ou quant à sa lumière, comme s'il paraissait gémir sur la mort du père de famille, c'est-à-dire de l'homme, ou parce qu'il surviendra une plus grande lumière, savoir la lumière de Jésus-Christ, ou d'après une manière de parler métaphorique, parce que, selon saint Augustin, la vengeance divine sera si rigoureuse que le soleil lui-même n'osera regarder, ou, d'après une signification mystique, parce que le soleil de justice, Jésus-Christ, sera alors si obscurci que pas un n'osera confesser son nom. Il est ici question du ciel aérien et ces étoiles dont on parle ne sont autre chose que la substance qui parait être celle de ces astres ; alors il est dit qu'elles tomberont du ciel, comme si c'était la chute d'une substance, ainsi qu'on le pense communément des corps qui s'abaissent. L'Écriture se conforme ici à notre manière ordinaire de parler.

L'impression qui en résultera sera immense, parce que ce sera le feu qui dominera ; le Seigneur agissant ainsi afin d'imprimer de l'effroi aux pécheurs. Ou bien encore on dit que les étoiles tomberont, parce qu'elles projetteront au loin des queues pareilles à celles des comètes ; ou bien que beaucoup qui paraissaient briller dans l'Église comme des étoiles, feront de lourdes chutes ; ou enfin qu'elles perdront leur lumière et deviendront complètement invisibles.

Le quatrième signe sera la détresse sur la terre :

c'est ce qu'on lit dans saint Mathieu (XXIV) : « Il y aura alors une affliction telle qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde, etc. » Quelques-uns mettent pour

cinquième signe le bouleversement de la mer détruite avec un grand fracas et transformée, selon ces paroles de l'Apocalypse (XXI) : « Et la mer n'existe plus. » D'après d'autres, ce sera un bruit causé par le fracas des vagues qui s'élèveront de quarante coudées au-dessus des montagnes et qui ensuite tomberont. Saint Grégoire suit ici le sens littéral : « Alors il y aura une perturbation étrange et insolite sur la mer et les flots. » Saint Jérôme, en ses Annales des Hébreux*, trouve quinze signes précurseurs du jugement. Seront-ils successifs ou intermittents ? il ne s'en explique pas.

* Le B. Jacques de Voragine copie tous ces détails dans l'Histoire Scholastique de Pierre Comestor.

Le premier jour, la mer s'élèvera droit comme un mur de quarante coudées au-dessus des plus hautes montagnes ;

le deuxième jour, elle s'abaissera au point d'être presque invisible ;

le troisième jour, des bêtes marines nageront au-dessus de la mer et pousseront des rugissements qui s'élèveront jusqu'au ciel et Dieu seul aura l'intelligence de leurs mugissements ;

le quatrième, la mer et l'eau brûleront ;

le cinquième, les arbres et les herbes se couvriront d'une rosée de sang : s'il faut en croire quelques auteurs, ce cinquième jour encore, tous les oiseaux du ciel se rassembleront dans les champs, chaque espèce à part, sans manger ni boire, mais resteront transis, à l'arrivée prochaine

du souverain Juge.

Au sixième jour, crouleront les édifices ; on dit qu'en ce sixième jour encore la foudre ira du coucher du soleil jusqu'à son lever contre la face du firmament.

Au septième jour, les pierres s'entrechoqueront et se partageront en quatre, et on prétend que chaque morceau se frappera, l'homme ne pourra s'en expliquer le son, Dieu seul le comprendra.

Dans le huitième jour, tremblement de terre général, si violent, dit-on, que pas un homme, pas un animal ne pourra rester debout, mais tous seront jetés à terre.

Le neuvième, la terre sera nivelée et les collines et toutes les montagnes seront réduites en poussière.

Le dixième, les hommes sortiront des cavernes et iront comme des hébétés, sans pouvoir se parler les uns aux autres.

Le onzième les ossements des morts se lèveront et se tiendront sur leurs sépulcres, car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, tous les tombeaux s'ouvriront pour que les morts en puissent sortir.

Le douzième jour, chute des étoiles : tous les astres, fixes et errants, épandront des chevelures enflammées et changeront de substance. En ce jour encore, tous les animaux viendront mugir dans la campagne, restant sans manger ni boire.

Au treizième jour, mort des vivants, pour ressusciter avec les autres.

Le quatorzième jour, le ciel et la terre brûleront.

Dans le quinzième jour seront créés de nouveaux

cieux et une nouvelle terre, puis la résurrection générale.

Deuxième fait : le prestige de l'Antéchrist.

Le second fait qui précédera le jugement sera le prestige de l'Antéchrist. Ses efforts auront pour but de tromper les hommes de quatre manières :

1°. par la ruse qu'il emploiera pour interpréter à faux les Écritures : car il voudra persuader et prouver par l'Écriture sainte qu'il est le Messie promis dans la loir et il détruira la loi de Jésus-Christ, pour établir la sienne. Sur ces paroles du psaume : « Établissez sur eux un législateur, etc. » La glose porte que ce législateur est l'Antéchrist. Sur ces autres de Daniel (XI) : « Et ils mettront dans le temple l'abomination de la désolation. » La glose dit : « l'Antéchrist siègera, dans le temple comme une divinité, pour abolir la loi de Dieu ;

2°. il trompera par ses œuvres miraculeuses. La deuxième épître aux Thessaloniciens porte (2-9) : « Il viendra accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs. L'Apocalypse dit (XIII, 13) : « Et il fit des signes, jusqu'à faire descendre du feu du ciel en terre. » La glose ajoute : « Comme l'esprit saint fut donné aux apôtres en forme de feu ; ceux-là donneront l'esprit malin sous la forme du feu ; »

3°. il trompera par l'abondance de ses dons (XI, 39) : « Il leur donnera beaucoup de puissance, dit Daniel (XI, 39) et il partagera la terre gratuitement. La glose ajoute : « l'Antéchrist comblera de présents ceux qu'il aura trompés, et il partagera la terre entre les soldats de son armée. » En effet ceux

qu'il n'aura pu soumettre par la crainte, il les subjuguera par l'avarice ;

4°. il séduira par les supplices qu'il infligera. « Il fera, ajoute Daniel (VIII), un ravage étrange et au delà de toute croyance. »

Saint Grégoire dit encore, en parlant de l'Antéchrist : « Il tue ceux qui sont robustes, quand il vainc corporellement ceux qui n'ont point été vaincus. »

Troisième fait : la véhémence du feu

Le troisième fait précurseur du jugement sera la véhémence du feu, qui paraîtra devant la face du souverain juge. Ce sera Dieu lui-même qui enverra ce feu ;

1°. pour renouveler le monde ; il purifiera et renouvellera tous les éléments, et comme les eaux du déluge, il s'élèvera de vingt-cinq coudées au-dessus de toutes les montagnes. L'Histoire scholastique* prétend que les ouvrages des hommes ne sauraient atteindre une plus grande élévation ;

2°. pour purifier les hommes, parce qu'il tiendra lieu du purgatoire à ceux qui seront trouvés encore vivants ;

3°. pour le plus affreux supplice des damnés ;

4°. pour le plus grand éclat des saints. Car, selon saint Basile, Dieu, après avoir purifié le monde, séparera la chaleur de la lumière ; cette chaleur il l'enverra tout entière pour être le plus grand tourment des damnés, et la lumière ira vers les bienheureux pour augmenter leur joie.

* Chapitre XXXIV. L'Histoire scholastique est l'œuvre de Pierre

Bien d'autres circonstances accompagneront le jugement :

Première circonstance. La discussion du juge : Le juge descendra dans la vallée de Josaphat pour juger les bons et les méchants ; il placera les bons à droite et les méchants à gauche. On doit croire qu'il occupera un endroit élevé pour pouvoir être vu. Il ne faut pas penser que tous seront dans cette petite vallée ; ce qui serait chose puérile, dit saint Jérôme ; mais ils seront là, et dans les lieux environnants. Sur un petit espace de terre peuvent se placer des milliers d'hommes, surtout quand on les presse. Et encore, s'il est besoin, les élus seront élevés dans l'air, en raison de l'agilité de leurs corps. Les damnés pourront être aussi suspendus par la puissance de Dieu.

Alors le juge discutera avec les méchants, et il leur fera un crime des œuvres de miséricorde qu'ils n'auront pas accomplies ; tous alors pleureront sur eux-mêmes, selon ce que dit saint Chrysostome sur saint Mathieu : « Les juifs pleureront sur eux-mêmes à la vue de Jésus-Christ vivant et vivifiant, qu'ils regardaient comme un homme ayant subi la mort et en voyant son corps avec ses plaies, ils seront convaincus et ne pourront nier leur crime. » Les gentils pleureront aussi sur eux-mêmes, trompés qu'ils avaient été par les nombreuses discussions des philosophes ; ils pensaient que c'était folie et chose irrationnelle d'adorer un Dieu crucifié. Les chrétiens pécheurs pleureront sur eux-mêmes, pour avoir mieux aimé le monde que Dieu ou Jésus-Christ Les hérétiques pleureront sur eux-mêmes pour avoir dit que Jésus-Christ était simplement un homme qui avait été crucifié, quand

ils verront en lui le juge que les juifs ont fait souffrir. Sur elles-mêmes pleureront toutes les tribus de la terre ; car il n'y aura plus de force pour lui résister, plus de faculté de fuir de sa présence, plus de moyen de faire pénitence, plus de temps laissé à la satisfaction. Tout sera dans l'angoisse, il ne restera de place que pour le deuil.

Deuxième circonstance. La différence des rangs. Saint Grégoire s'exprime ainsi : « Au jugement, il y aura quatre rangs : deux des réprouvés et deux des élus. Les uns sont jugés et condamnés, comme ceux auxquels il est dit : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger. » D'autres ne sont pas jugés et sont condamnés, tels sont ceux dont il est dit : « Celui qui n'aura pas cru a déjà été jugé ; » car ceux-là n'écoutent pas les paroles du juge, qui n'ont pas voulu garder la foi, pas même en un seul point. Les autres sont jugés et règnent : tels sont les parfaits qui jugeront les autres, non pas qu'ils portent la sentence, cela n'appartient qu'au juge, mais on dit qu'ils jugent en assistant le juge. Ce sera d'abord un sujet d'honneur pour les saints de siéger avec le souverain juge, ainsi qu'il l'a promis (Mathieu, V, 9). « Vous serez placés sur des trônes pour juger, etc » Ensuite ils témoigneront de la sentence du juge ; ils l'approuveront comme ont coutume de faire ceux qui la souscrivent. Au psaume CXLIX, il est dit : « Ils écriront la minute du jugement. » En troisième lieu, leur assistance sera pour la condamnation des damnés : elle sera portée contre eux d'après le témoignage des œuvres de leur vie.

Troisième circonstance. Les insignes de la Passion, qui sont : la croix, les clous et les cicatrices imprimées sur le corps de Jésus-Christ

Telles seront :

Premièrement, les preuves ostensibles de sa victoire glorieuse ; aussi les verra-t-on resplendissantes de gloire. Ce qui fait dire à saint Chrysostome sur saint Mathieu : « La croix et les cicatrices seront plus brillantes que les rayons du soleil. » Considérez aussi combien est grande la vertu de la croix. Le soleil sera obscurci et la lune ne donnera plus de lumière, pour nous apprendre que la croix est plus lumineuse que la lune, plus resplendissante que le soleil ;

Deuxièmement, ces insignes témoigneront de sa miséricorde, qui seule aura sauvé les bons ;

Troisièmement, de sa justice, on verra par là avec combien d'équité les réprouvés seront damnés pour avoir méprisé leur rançon énorme que Jésus-Christ a acquittée avec son sang. Aussi leur adressera-t-il ces reproches que saint Chrysostome met dans sa bouche : « J'ai été fait homme pour vous ; pour vous j'ai été lié, moqué, meurtri et crucifié ; où est le fruit de tant d'injures que j'ai reçues ? Voici le prix du sang donné par moi pour le rachat de vos âmes. Quelles sont vos œuvres en compensation de mon sang ? Je vous ai préférés à ma gloire, alors que j'ai voilé ma divinité sous les apparences d'un homme, et vous m'avez prisé plus bas que toutes vos richesses. En effet la chose la plus vile de la terre, vous l'avez préférée à ma justice et à ma loi. »

Quatrième circonstance, c'est la sévérité du juge : « La crainte ne le fera pas fléchir, car il est tout puissant. » (saint Chrysostome). Il n'y aura pas moyen de lui résister, ni de le fuir, etc. « Les présents ne le sauraient corrompre, il est si riche ! » (saint Bernard). « Il viendra ce jour où les cœurs

purs auront plus de valeur que les paroles adroites, et une conscience nette l'emportera sur les bourses pleines. C'est lui qui ne se laissera pas tromper par les paroles, ni fléchir par les présents » (saint Augustin) ; « Le jour du jugement est attendu et apparaîtra alors le juge intègre par excellence, qui ne fera acception d'aucune personne puissante ; dont le palais, ni par or, ni par argent, ne pourra être souillé par la présence d'aucun évêque, abbé, ni comte. » Étant très bon, il ne saurait être entraîné ni par la haine, qui n'a aucune prise sur lui « Vous n'avez haï rien de ce que vous avez fait, » est-il dit au livre de la Sagesse (XI) ; ni par l'amour, car il est très juste : aussi ne délivrera-t-il pas ses frères, c'est-à-dire les faux chrétiens : « Le frère ne rachètera pas » (Psaume) ; ni par l'erreur, car il est très sage (saint Léon).

Son aspect est redoutable, il connaît tous les secrets, pénètre dans ce qu'il y a de plus compact ; pour lui les ténèbres luisent, les muets répondent, le silence parle, et l'esprit articule sans le secours de la voix. Or comme sa sagesse est tellement grande, contre elle donc ne pourront rien les allégations des avocats, ni les sophismes des philosophes, ni l'éloquence la plus brillante des orateurs, ni les ruses des fourbes. » A ce sujet, qu'on écoute saint Jérôme : « Combien de muets qui seront plus heureux là, que ceux qui parlent facilement ; que de bergers plus heureux que les philosophes, de paysans que les orateurs ; combien de niais l'emporteront sur l'adresse d'un Cicéron. »

Cinquième circonstance, c'est l'accusateur affreux. Il y aura trois accusateurs contre le pécheur : Le premier, c'est le diable (saint Augustin). « Accourra alors le diable qui répétera

les paroles de notre profession et qui nous opposera toutes nos actions, dans quel lieu, à quelle heure nous avons péché, ce que nous avons dû faire de bien alors. Cet adversaire devra dire en effet : « Très équitable juge, jugez que celui-ci m'appartient en raison de sa faute ; lui qui n'a pas voulu être vôtre par la grâce : vôtre par sa nature, il est devenu mien par sa misère ; vôtre, à cause de votre passion, il est mien par ma persuasion.

Désobéissant à vous, il n'a été obéissant qu'à moi ; de vous, il a reçu la robe d'immortalité, de moi il a reçu ces lambeaux qui le recouvrent ; il s'est dépouillé de votre vêtement, et il est venu ici avec le mien. Très équitable juge, jugez qu'il est mien et qu'il doit être damné avec moi. » Oh ! pourra-t-il ouvrir la bouche celui qui est trouvé tel qu'il y aura justice à l'envoyer avec le diable ! » (ce sont les paroles de saint Augustin.)

Le second accusateur sera le crime lui-même : Car chacun sera accusé par ses propres péchés. Il est écrit au livre de la Sagesse (IV) : « Ils paraîtront pleins d'effroi au souvenir de leurs offenses : et leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accuser. » Saint Bernard ajoute : « Alors leurs œuvres élèveront ensemble la voix et diront : C'est toi qui nous as faites ; nous sommes tes œuvres ; nous ne te lâcherons point, mais nous serons constamment avec toi, et avec toi nous irons au jugement. » Et elles t'accuseront d'une infinité de crimes divers.

Le troisième accusateur, ce sera le monde entier (saint Grégoire). « Me demandez-vous quel sera celui qui vous accusera ? Je vous réponds : Tout le monde car le créateur étant offensé, tout le monde l'est. » Saint Antoine commente ainsi saint

Mathieu : « En ce jour-là, il n'y aura pour nous rien à répondre, alors que le ciel et la terre, l'eau, le soleil et la lune, les jours et les nuits, l'univers, en un mot, se lèvera devant Dieu contre nous pour rendre témoignage de nos fautes. Et quand l'univers se tairait, même nos pensées, même nos œuvres se lèveront en présence de Dieu et nous accuseront sans ménagement. »

Sixième circonstance, c'est le témoin infaillible. Le pécheur en aura trois à charge. Le premier qui viendra sera au-dessus de lui, ce sera Dieu ; il sera juge et témoin. « Je suis juge et témoin, dit le Seigneur, » (Jérémie, XXIX). Le second sera au dedans de lui, ce sera sa conscience (saint Augustin). « Craignez-vous le juge à venir ? corrigez dès aujourd'hui votre conscience ; car ce qui défendra votre cause, ce sera le témoignage de votre conscience. » Le troisième témoin sera à côté de lui, son propre ange gardien, qui, comme le confident de tout ce qu'il a fait, rendra témoignage contre lui (Job, XX). « Les cieux (c'est-à-dire, les anges) dévoileront son iniquité. »

Septième circonstance, ce sera l'accusation du pécheur. Voici ce qu'en dit saint Grégoire : « Oh ! combien étroites seront alors les voies du pécheur ! Au-dessus un juge irrité, au-dessous l'horrible chaos : à droite, les péchés accusateurs, à gauche un nombre infini de démons entraînant aux supplices, au dedans une conscience bourrelée, au dehors un monde acharné. Le misérable pécheur ainsi environné, où fuira-t-il ? Se cacher sera impossible, se montrer, intolérable. »

Huitième circonstance, c'est la sentence irrévocable. En effet de cette sentence il ne pourra jamais avoir ni cassation, ni appel. Trois motifs

s'opposent en justice criminelle à l'appel :

1°. Un juge éminent. En effet on n'appelle pas d'un roi qui porte une sentence dans ses états, car il n'a personne au-dessus de lui dans son royaume, ainsi on n'en appelle ni de l'empereur, ni du pape ;

2°. Un crime prouvé. Quand le crime est notoire il ne saurait y avoir appel ;

3° L'urgence. Alors qu'il y a péril en la demeure il ne saurait y avoir de sursis à l'exécution.

Il y a encore trois motifs pour lesquels on ne reçoit point appel. Le pape lui-même ne pourrait le recevoir :

1°. à cause de l'excellence du juge ; le juge ici n'a aucun supérieur, mais il l'emporte sur tous en éternité, en dignité, en puissance. On pourrait en quelque sorte en appeler de l'empereur ou du pape à Dieu ; mais on ne saurait en appeler de Dieu à quelqu'un puisqu'il n'est personne au-dessus de lui ;

2°. à cause de l'évidence du crime, car là les abominations et les crimes des réprouvés seront notoires et manifestes. « Il viendra le jour, dit saint Jérôme, où l'on verra toutes nos iniquités écrites comme sur un tableau ; »

3°. l'urgence. Rien de ce qui se fait là ne souffre de retard, mais tout s'écoule en un moment, en un clin d'œil.

---

2. Saint André, apôtre

André veut dire beau, ou caution, ou viril, d'ander, homme ; ou bien encore anthrôpos, homme, d'ana, au-dessus, et tropos tourné, ce qui

est la même chose que converti, comme s'il eût été converti aux choses du ciel et élevé vers son créateur. Aussi, est-il beau dans sa vie, caution d'une doctrine pleine de sagesse, homme fort dans son supplice, et élevé en gloire. Son martyre fut écrit par les prêtres et les diacres d'Achaïe ou d'Asie qui en ont été les témoins oculaires.

André et quelques autres disciples furent appelés à trois reprises différentes par le Seigneur. La première fois qu'il les appela à le connaître, ce fut un jour qu'André avec un autre disciple ouït dire par Jean, son maître : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Et tout aussitôt, avec cet autre disciple, il vint et vit où demeurait Jésus, et ils passèrent ce jour auprès de lui. Et André ayant rencontré Simon, son frère, il l'amena à Jésus. Le lendemain ils retournèrent à leur métier de pêcheurs.

Plus tard il les appela pour la seconde fois à vivre avec lui. Ce fut le jour où la foule se pressait sur, les pas de Jésus auprès du lac de Génésareth aussi appelé mer de Galilée ; le Sauveur entra dans la barque de Simon et d'André, et après une pêche extraordinaire, il appela Jacques et Jean qui étaient dans une autre barque. Ils le suivirent et revinrent ensuite chez eux.

Jésus les appela la troisième et dernière fois pour être ses disciples, lorsque se promenant sur le bord de cette même mer où ils se livraient à la pêche : « Venez, leur dit-il, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. »

Ils quittèrent tout à l'instant pour le suivre toujours et ne plus retourner en leur maison. Toutefois il appela André et d'autres de ses disciples à l'apostolat, selon que le rapporte saint

Marc (III) : « Il appela à lui ceux qu'il voulut lui-même et ils vinrent à lui au nombre, de douze. »

Après l'ascension du Seigneur, et la séparation des Apôtres, André prêcha en Scythie et Mathieu en Myrmidonie*.

*L'Ethiopie. Nicéphore appelle la ville Myrmenen, lib. I, c. XLI, il ajoute que c'était le pays des anthropophages.

Les habitants de ce dernier pays refusèrent d'écouter Mathieu, lui arrachèrent les yeux, le mirent dans les fers avec l'intention de le tuer quelques jours après. Sur ces entrefaites, l'ange du Seigneur apparut à saint André et lui ordonna d'aller en Myrmidonie trouver saint Mathieu. Sur sa réponse qu'il n'en connaissait pas la route, il lui fut ordonné d'aller au bord de la mer et de monter sur le premier navire qu'il trouverait. Il exécuta tout de suite les ordres, qu'il recevait, et sous la conduite d'un ange, il vint, à l'aide d'un vent favorable, à la ville qui lui avait été désignée, trouva ouverte la prison de saint Mathieu et se mit à pleurer beaucoup et à prier en le voyant. Alors le Seigneur rendit à Mathieu le bon usage de ses deux yeux dont l'avait privé la malice des pécheurs. Mathieu s'en alla ensuite et vint à Antioche. André resta dans la ville dont les habitants, irrités de l'évasion de Mathieu, saisirent André et le traînèrent sur les places après lui avoir lié les mains. Et comme son sang coulait, il pria pour eux, et par sa prière les convertit à Jésus-Christ

De là il partit pour l'Achaïe*. Ce qu'on rapporte ici de la délivrance de Mathieu et de la guérison de ses deux yeux, je ne le crois pas digne de foi ; car ce serait peu d'honneur porter à un si grand évangéliste de croire qu'il n'a pu obtenir pour soi-même ce que André obtint si facilement.

*S. Jérôme ; Épître 148 à Marcelle ; - Grégoire de Tours De Gloria Martyr., lib. I, c. XXXI ; - S. Paulin, Gaudence de Bresce, Pierre Chrysologue, etc.

La lettre des prêtres d'Achaïe, sur le martyre de saint André, est une pièce du I^er^ au II^e^ siècle, qui a été démontrée authentique par le protestant Woog. Voyez sur cette épître la préface de Galland Veter Patr. Biblioth., I, prol., p. 38.

Un jeune noble* s'étant attaché à l'apôtre malgré ses parents, ceux-ci mirent le feu à une maison où leur fils demeurait avec André. Comme la flamme s'élevait déjà fort haut, ce jeune homme prit un vase, en répandit l'eau sur le feu qui s'éteignit aussitôt. « Notre fils, dirent alors ses parents, est déjà un grand magicien. » Et pendant qu'ils voulaient monter au moyen des échelles, Dieu les aveugla au point qu'ils ne les voyaient même pas. Alors quelqu'un s'écria : « À quoi vous sert de vous consumer en vains efforts ? Dieu combat pour eux et vous ne le voyez point ! Cessez donc, de crainte que la colère de Dieu ne descende sur vous. » Or beaucoup de témoins de ce fait crurent au Seigneur ; quant aux parents ; ils moururent et furent enterrés cinquante jours après.

*Abdias, Saint André, c. XII.

Une femme mariée à un assassin ne pouvait accoucher : « Allez, dit-elle à sa sœur, invoquer pour moi Diane, notre déesse. » Le diable dit à celle qui l'invoquait : « Pourquoi t'adresser à moi qui ne saurais te secourir ? Va plutôt trouver l'apôtre André qui pourra aider ta sœur* »

*Abdias, Saint André, c. XXX.

Elle y alla, et mena l'apôtre chez sa sœur en danger de périr. Il lui dit : « Il est juste que tu souffres, car tu es mal mariée ; tu as conçu dans le

mal, et tu as consulté les démons. Cependant repens-toi, crois en Jésus-Christ et accouche. » Elle crut, et accoucha d'un avorton ; puis sa douleur cessa.

Un vieillard nommé Nicolas alla trouver l'apôtre et lui dit* : « Seigneur, depuis soixante-dix ans je vis esclave de passions infâmes. J'ai cependant reçu l'évangile, et ai prié pour que Dieu m'accordât la continence. Mais accoutumé à ce péché, et séduit par la concupiscence, je suis retourné à mes désordres habituels. Un jour que brûlant, de mauvais, désirs, j'avais oublié que je portais l'évangile sur moi, j'entrai dans une maison de débauche et la courtisane me dit aussitôt : « Sors, vieillard, sors, car tu es un ange de Dieu. Ne me touche pas et ne t'avise pas d'approcher ; car je vois sur toi des prodiges. » Effrayé des paroles de cette femme, je me suis rappelé que j'avais apporté sur moi l'Évangile. Maintenant donc, saint de Dieu, obtenez mon salut par vos saintes prières. »

* Abdias, Saint André, c. XXXIII.

En l'entendant, le bienheureux André se mit à pleurer, et depuis tierce jusqu'à none. il pria. Se levant de sa prière, il ne voulut point manger, mais il dit : « Je ne mangerai point avant de savoir si le Seigneur aura pitié de ce vieillard. » Après cinq jours de jeûne, une voix se fit entendre à André et dit : « André, tu obtiens ce que tu sollicites pour ce vieillard, mais de même que tu t'es macéré par le jeûne aussi faut-il que pour être sauvé, lui aussi s'affaiblisse par les jeûnes. »

C'est ce que fit le vieillard en jeûnant pendant six mois au pain et à l'eau ; après quoi, plein de bonnes œuvres, il reposa en paix. Et une voix dit à André : « Par ta, prière, j'ai recouvré Nicolas que j'avais

perdu. »

Un jeune chrétien confia ce qui suit sous le plus grand secret à saint André*. « Ma mère, éblouie de ma beauté, me tenta pour une œuvre illicite : comme je n'y consentais pas, elle alla trouver le juge, dans l'intention de faire peser sur moi l'énormité d'un tel crime : mais priez pour moi de peur que je ne meure injustement ; car lors de l'accusation, je préférerai me taire et perdre la vie plutôt que déshonorer ainsi ma mère. » Le jeune homme est donc mandé en justice : André l'y suit. La mère accusait positivement son fils d'avoir voulu la violer. Interrogé plusieurs fois si la chose s'était ainsi passée, le jeune homme ne répondit mot. André dit alors à cette mère « Ô la plus cruelle des femmes, de vouloir la perte de ton fils unique pour satisfaire ta débauche ! » La mère dit donc au juge : « Seigneur, voilà l'homme auquel s'est attaché mon fils après qu'il eût tenté de consommer son crime, sans pouvoir le commettre. » Alors le juge irrité condamna le jeune homme à être mis en un sac enduit de poix et de bitume, puis ensuite jeté dans la rivière ; et il ordonna de garder en prison André, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un supplice pour le faire périr.

*Adias, Saint André, c. VI.

Mais à la prière d'André, un tonnerre horrible épouvanta les assistants, et un tremblement de terre les renversa tous, en même temps que la femme, frappée de la foudre, était desséchée. Tous conjurèrent alors l'apôtre de ne pas les perdre. Il pria pour eux et le calme se fit. Le juge crut, ainsi que toute sa maison.

Comme l'apôtre était à Nicée, les habitants lui dirent que sur le chemin qui menait à la ville, se

trouvaient sept démons qui tuaient les passants*. L'apôtre les fit venir sous la forme de chiens devant le peuple et leur commanda d'aller où ils ne pourraient nuire à personne. Aussitôt ils disparurent. À cette vue, ces hommes reçurent la foi de Jésus-Christ En arrivant à la porte d'une autre ville, l'apôtre rencontra le convoi d'un jeune homme qu'on portait en terre : et comme il s'informait de l'accident, il lui fut dit que sept chiens étaient venus et l'avaient fait mourir dans son lit. André se mit à pleurer et dit : « Je sais bien, Seigneur, que c'est le fait des démons que j'ai chassés de Nicée. » Et s'adressant au père : « Que me donneras-tu, lui demanda-t-il, si je ressuscite ton fils ? » « C'est tout ce que je possédais de plus cher au monde, répondit le père, je te le donnerai. » L'apôtre fit une prière et ressuscita l'enfant qui s'attacha à lui.

*Abdias, Saint André, c. VII.

Un, jour quarante hommes vinrent par mer trouver l'apôtre afin de recevoir de lui la doctrine de la foi, mais le diable excita une tempête, qui les engloutit tous. Leurs corps ayant été rejetés sur le rivage, furent portés à l'apôtre et tout aussitôt ressuscités. Ils racontèrent tout ce qui leur était arrivé.

De là vient qu'on lit dans une des hymnes de son office : « Il rendit à la vie quarante personnes que les flots avaient englouties. » Maître Jean Beleth* dit en traitant de la fête de saint André, qu'il avait le teint brun, la barbe épaisse et une petite taille.

*Rationale, c. CLXIV,

Or saint André resta en Achaïe, y fonda de nombreuses églises et convertit beaucoup de monde à la foi du Christ. Il instruisit même la

femme du proconsul Égée et la régénéra dans les eaux sacrées du baptême. À cette nouvelle, Égée vient à Patras pour contraindre les chrétiens à sacrifier aux idoles. André alla a sa rencontre et lui dit : « Il fallait que toi qui as l'honneur d'être ici-bas le juge des hommes, tu connusses et ensuite tu honorasses ton juge qui est dans le ciel, après avoir renoncé en ton cœur aux faux dieux.*. »

* Abdias, Saint André, c. XXVI.

Égée lui répliqua : « C'est toi qui es André : tu enseignes les dogmes de cette secte superstitieuse que les empereurs romains viennent de prescrire d'exterminer. » « Les empereurs romains, dit André, n'ont pas encore appris que le Fils de Dieu, en venant sur la terre, a enseigné que les idoles sont des démons qui apprennent à offenser Dieu ; en sorte qu'offensé par les hommes il détourne d'eux son visage, qu'irrité contre eux, il ne les exauce point, et qu'en ne les exauçant pas, ils sont les esclaves et le jouet du diable, jusqu'à ce que dépouillés de tout en sortant de leur corps, ils n'emportent avec eux rien d'autre que leurs péchés. » Égée : « Votre Jésus qui prêchait ces sottises a été attaché au gibet de la croix. André répartit : « C'est pour nous racheter et non pour des crimes, qu'il a bien voulu souffrir le supplice de la croix. » Égée : « Il a été livré par son disciple, pris par les Juifs et crucifié par les soldats ; comment donc peux-tu dire qu'il a souffert de plein gré le supplice de la croix ! »

Alors André démontra par cinq raisons que Jésus-Christ avait souffert parce qu'il l'avait voulu.

Premièrement, il a prévu et prédit sa passion à ses disciples, lorsqu'il dit : « Voici que nous allons à Jérusalem, etc »

deuxièmement, quand saint Pierre voulut l'en détourner il s'indigna fortement et lui dit : « Va-t-en derrière moi ; Satan, etc »

troisièmement, il a clairement annoncé qu'il avait le pouvoir et de souffrir et de ressusciter tout à la fois, lorsqu'il dit : « J'ai la puissance de quitter la vie et de la reprendre. »

Quatrièmement, il a connu d'avance celui qui le trahissait, lorsqu'il lui donna du pain trempé, et cependant il ne se garda pas de lui.

Cinquièmement, il choisit l'endroit où il savait que devait venir le traître. Lui-même assura avoir été témoin de chacun de ces faits ; il ajouta que c'était un grand mystère que celui de la croix.

Égée répondit : « On ne saurait appeler mystère ce qui fut un supplice ; cependant si tu n'obtempères pas à mes ordres, je te ferai passer par l'épreuve du même mystère. » André : « Si j'étais épouvanté du supplice de la croix, je n'en proclamerais point la gloire. Or je veux t'apprendre ce mystère de la croix, peut-être qu'en le connaissant tu y croiras ; tu l'adoreras et tu seras sauvé. » Alors il commença à lui dévoiler le mystère de la Rédemption et lui en prouva par cinq arguments la convenance et la nécessité.

Le premier argument est que le premier homme ayant donné naissance à la mort par le bois, il était convenable que le second homme détruisît la mort en souffrant sur le bois.

Le second, que le prévaricateur ayant été formé d'une terre immaculée, il était juste que le réconciliateur naquit d'une vierge immaculée.

Le troisième, que Adam ayant étendu la main avec intempérance vers le fruit défendu, il seyait

que le second Adam étendît sur la croix ses mains immaculées.

Le quatrième, que Adam ayant goûté de l'arbre défendu un fruit agréable, il était convenable que le Christ, lorsqu'il fut abreuvé de fiel, détruisît le contraire par son contraire.

Le cinquième est que, pour nous conférer son immortalité, il importait que le Christ prît avec lui notre mortalité : car si Dieu ne s'était fait mortel, l'homme ne fût pas devenu immortel.

Alors Égée dit : « Va conter aux tiens ces rêveries, et obéis-moi en sacrifiant aux dieux tout-puissants. » « Chaque jour, répondit André, j'offre au Dieu tout-puissant l'agneau sans tache, et quand il a été mangé par tout le peuple, cet agneau reste vivant et entier. » Égée demandant comment cela pouvait-il se faire, André lui répondit de se mettre au nombre des disciples. Égée répliqua : « Avec des tourments, je saurai bien te faire expliquer la chose. » Et tout en colère, il le fit enfermer dans une prison. Le matin étant venu, il s'assit sur son tribunal et de nouveau il l'exhorta à sacrifier aux idoles. « Si tu ne m'obéis, lui dit-il, je te ferai suspendre à cette croix que tu as glorifiée. » Et comme il le menaçait de nombreux tourments, André répondit : « Invente tout ce qui te paraîtra de plus cruel en fait de supplice. Plus je serai constant à souffrir dans les tourments pour le nom de mon roi, plus je lui serai agréable.

Alors Égée le fit fouetter par vingt hommes, et le fit lier ensuite à une croix par les mains et par les pieds afin qu'il souffrît plus longtemps. Et comme il était conduit à la croix, il se fit un grand concours de peuple qui disait : « Il est innocent et condamné sans preuves à verser son sang. » Cependant,

l'apôtre pria cette foule de ne point s'opposer, à son martyre. Et quand André aperçut la croix de loin, il la salua en disant : « Salut, ô croix consacrée par le sang de Jésus-Christ, et décorée par chacun de ses membres comme avec des pierres précieuses. Avant que le seigneur eût été élevé sur toi, tu étais un sujet d'effroi pour la terre ; maintenant en procurant l'amour du ciel, tu es l'objet de tous les désirs. Plein de sincérité et de joie, je viens à toi afin de te procurer la joie de recevoir en moi un disciple de celui qui a été pendu sur toi. En effet toujours je t'ai aimée et ai désiré t'embrasser. Ô bonne croix ! qui as reçu gloire et beauté des membres du Seigneur. Toi que j'ai longtemps désirée, que j'ai aimée avec. sollicitude, que j'ai recherchée sans relâche et qui enfin es préparée à mon âme désireuse, reçois-moi du milieu des hommes, et me rends à mon maître afin qu'il me reçoive par toi, lui qui par toi m'a racheté. »

En disant ces mots, il se dépouilla de ses vêtements qu'il donna aux bourreaux. Alors ceux-ci le suspendirent à la croix, comme il leur avait été prescrit. Pendant deux jours qu'il y vécût, il prêcha à vingt mille hommes qui l'entouraient. Cette foule menaçait Égée de le faire mourir, en disant qu'un saint doux et pieux ne devait pas ainsi périr ; Égée vint pour le délivrer. À sa vue André lui dit :

« Pourquoi viens-tu vers nous ? Si c'est pour demander pardon, tu l'obtiendras ; mais si c'est pour me détacher, sache que je ne descendrai pas vivant de la croix. Déjà en effet je vois mon roi qui m'attend. » Et comme on voulait le délier, on ne put y parvenir, parce que les bras de ceux qui essayaient de le faire devenaient paralysés.

Pour André, comme il voyait que le peuple le

voulait délivrer, il fit cette prière sur la croix, comme la rapporte saint Augustin en son *livre de la Pénitence*. « Ne permettez pas, Seigneur, que je descende vivant, il est temps que vous confiiez mon corps à la terre, car tant que je l'ai porté, tant j'ai veillé à sa garde ; j'ai travaillé à vouloir être délivré de ce soin, et à être dépouillé de ce très épais vêtement. Je sais combien je l'ai trouvé lourd à porter, redoutable à vaincre, paresseux à enflammer et prompt à faiblir. Vous savez, Seigneur, combien il était porté à m'arracher aux pures contemplations ; combien il s'efforçait de me tirer du sommeil de votre charmant repos. Toutes et maintes fois il me fit souffrir de douleur. Chaque fois que je l'ai pu, Père débonnaire, j'ai résisté en combattant et j'ai vaincu avec votre aide. C'est à vous, juste et pieux rémunérateur, que je demande de ne plus me confier à ce corps : mais, je vous rends ce dépôt. Confiez-le à un autre, et ne m'opposez plus par lui d'obstacles. Qu'il soit conservé et rendu à la résurrection, afin que vous retiriez honneur de ses œuvres. Confiez-le à la terre afin de ne plus veiller, afin qu'il ne m'empêche pas de tendre avec ardeur et librement vers vous qui êtes la source d'une vie de joie intarissable. » (Saint Augustin, De vexa et falsa pœnit., c. VIII).

Après ces paroles, une lumière éclatante venue du ciel l'entoura pendant une demi-heure, en sorte que personne ne pouvait fixer sur lui les yeux ; et cette lumière disparaissant, il rendit en même temps l'esprit. Maximilla, l'épouse d'Égée, prit le corps du saint apôtre et l'ensevelit avec honneur*. Quant à Égée, avant d'être rentré dans sa maison, il fut saisi par le démon et à la vue de tous il expira sur le chemin. On dit** que du tombeau de saint André découle une manne semblable à de la farine

et une huile odoriférante. Les habitants du pays en tirent un présage pour la récolte : car si ce qui coule est en petite quantité, la récolte sera peu-considérable, s'il en coule beaucoup, elle sera abondante. Peut-être qu'il en a été ainsi autrefois, mais aujourd'hui on prétend que son corps a été transporté à Constantinople.

*Bréviaire romain. -- **Saint Grégoire de Tours, ubi supra.

Un évêque, qui menait une vie sainte, avait une vénération particulière pour saint André, en sorte qu'à chacun de ses ouvrages, il mettait en tête : « À l'honneur de Dieu et de saint André. » Or jaloux de la sainteté de ce personnage, l'antique ennemi, pour le séduire, après avoir employé toutes sortes de ruses, prit la forme d'une femme, merveilleusement belle. Elle vint au palais de l'évêque sous prétexte de vouloir se confesser à lui. Sur l'ordre de l'évêque de l'adresser à son pénitencier qui avait tous ses pouvoirs, elle répondit qu'elle ne révélera à nul autre qu'à lui les secrets de sa conscience. Le Prélat touché la fait entrer.

« Je vous en conjure, Seigneur ; lui dit-elle, ayez pitié de moi : car jeune encore, ainsi que vous le voyez, élevée dans les délices dès mon enfance, issue même de race royale, je suis venue seule ici sous l'habit des pèlerins. Le roi mon père, prince très puissant, voulant me marier à un grand personnage ; je lui ai répondu quej'avais en horreur le lien du mariage, puisque j'ai consacré ma virginité pour toujours à Jésus-Christ et qu'en conséquence je ne pourrais jamais consentir à la perdre. Pressée d'obéir à ses ordres, ou de subir sur la terre différents supplices, je pris secrètement la fuite, préférant m'exiler que de violer la foi jurée à mon époux. La renommée de votre sainteté étant

parvenue à mes oreilles, je me suis réfugiée sous les ailes de votre protection, dans l'espoir de trouver auprès de vous un lieu de repos où je puisse jouir en secret des douceurs de la contemplation, me sauver des naufrages de la vie présente, enfuir le bruit et les agitations du monde. »

Plein d'admiration pour la noblesse de sa race, la beauté de sa personne, sa grande ferveur, et l'élégance remarquable de ses paroles, l'évêque lui répondit avec bonté et douceur « Soyez tranquille, ma fille ; ne craignez point, car celui pour l'amour duquel vous avez méprisé avec tant de courage et vous-même, et vos parents et vos biens, vous accordera, pour ce sacrifice, le comble de la grâce en cette vie et la plénitude de la gloire en l'autre. Aussi moi qui suis son serviteur, je m'offre à vous avec ce qui m'appartient : choisissez l'appartement qu'il vous plaira, et je veux qu'aujourd'hui vous mangiez avec moi. »

« Veuillez, ah ! veuillez, dit-elle, mon Père, ne pas exiger cela de moi, de peur d'éveiller quelque mauvais soupçon et de porter quelque atteinte à l'éclat de votre réputation. » « Nous serons plusieurs, lui répondit l'évêque, nous ne serons pas seuls, et ainsi il n'y aura pas lieu de fournir en quoi que ce soit l'apparence à mauvais soupçon. » Les convives se mirent à table, l'évêque se plaça en face de la dame et les autres de l'un et de l'autre côté. L'évêque eut beaucoup d'attention pour cette femme ; il ne cessa de la regarder et d'en admirer la beauté. Pendant qu'il a les yeux fixés ainsi, son âme est atteinte, et tandis qu'il ne cesse de la regarder, l'antique ennemi lance contre son cœur une flèche acérée. Le Diable, qui tenait compte de tout, se mit à augmenter de plus en plus sa beauté.

Déjà l'évêque était sur le point de donner son consentement à la tentation de commettre avec cette personne une action criminelle dès que la possibilité s'en présenterait, quand tout à coup un pèlerin vient heurter à la porte avec violence, demandant à grands cris qu'on lui ouvre. Comme on s'y refusait et que le pèlerin devenait importun par ses clameurs et ses coups répétés, l'évêque demande à la femme si elle voulait recevoir ce pèlerin. « Qu'on lui propose, dit-elle, quelque question difficile ; s'il sait la résoudre, qu'on l'introduise ; s'il ne le peut, qu'on l'éloigne, comme un ignorant, et comme une personne indigne de paraître devant l'évêque. » On applaudit à la proposition, et l'on se demande qui sera capable de poser la question. Et comme on ne trouvait personne : « Quelle autre, madame, reprit l'évêque, peut mieux poser la question que vous qui l'emportez sur nous autres en éloquence et dont la sagesse brille au-dessus de la nôtre à tous ? Proposez donc vous-même une question. »

« Qu'on lui demande, dit-elle, ce que Dieu a fait de plus merveilleux dans une petite chose. » Le pèlerin auquel un messager porta la question répondit : « C'est la variété et l'excellence du visage. Parmi tant d'hommes qui ont existé depuis le commencement du monde, et qui existeront dans l'avenir, on n'en saurait rencontrer deux dont les visages soient semblables en tout point, et cependant, dans une si petite figure, Dieu a placé tous les sens du corps. » En entendant cette réponse on s'écria avec admiration : « C'est vraiment une excellente solution à la demande. » Alors la dame dit : « Qu'on lui en propose une seconde plus difficile qui mette sa science à meilleure épreuve :

« Qu'on lui demande où la terre est plus, haute que le ciel tout entier. » Le pèlerin interrogé répondit : « Dans le ciel empyrée, où réside le corps de Jésus-Christ Le corps du Christ en effet, qui est plus élevé que tout le ciel, est formé de notre chair ; or notre chair est une portion de la substance de la terre : comme donc le corps du Christ est au dessus de tous les cieux, et qu'il tire son origine de notre chair, que notre chair est formée de la terre, il est donc constant que là où le corps de Jésus-Christ réside, là certainement la terre est plus élevée que le. ciel. » L'envoyé rapporte la réponse du pèlerin, et tous d'approuver cette solution merveilleuse et d'en louer hautement la sagesse. Alors la femme dit encore : « Qu'on lui pose de nouveau une troisième question très grave, compliquée, difficile à résoudre, obscure, afin que, pour la troisième fois, il soit prouvé qu'il est digne à juste titre d'être admis à la table de l'évêque.

Demandez-lui quelle distance il y a de la terre au ciel. » Le pèlerin répondit à l'envoyé qui lui portait la question : « Allez le demander à celui-là même qui a posé la demande. Il le sait certainement et il pourra répondre mieux que je ne le ferais ; car lui-même a mesuré cette distance, quand du ciel il est tombé dans l'abîme ; pour moi je ne suis jamais tombé du ciel et n'ai jamais mesuré cet espace. Car ce n'est pas une femme, mais le diable qui s'est caché sous la ressemblance d'une femme. » À ces paroles le messager fut pâmé, et répéta devant tous les convives ce qu'il avait entendu. Tandis que l'étonnement et la stupeur ont saisi les convives, le vieil ennemi a disparu.

L'évêque, rentrant en lui-même, se reprochait amèrement sa conduite et demandait avec

lamentations le pardon de la faute qu'il avait commise. Il envoya aussitôt pour qu'on introduisît le pèlerin, mais on ne le trouva plus. L'évêque convoqua le peuple, lui exposa de point en point ce qui s'était passé, et commanda des jeûnes et des prières pour que le Seigneur daignât révéler quel était ce pèlerin qui l'avait sauvé de si grand péril. Et cette nuit-là même, il fut révélé à l'évêque que c'était saint André qui, pour le délivrer, avait pris l'extérieur d'un pèlerin. L'évêque redoubla de dévotion envers le saint apôtre et il ne cessa de donner des preuves de sa vénération pour lui.

Le prévôt d'une ville* s'était emparé d'un champ de saint André, et par les prières de l'évêque, il en fut puni de très fortes fièvres. Il alla trouver le prélat, le conjurant d'intercéder en sa faveur et lui promit de restituer le champ. Mais après sa guérison obtenue par l'intercession du pontife, il reprit une seconde fois la terre.

*D'après saint Grégoire de Tours, De gloria martyrum, l. I, c. LXXIX, cet homme était Gomacharus, comte de la ville d'Agde, vers la fin du VI^{e} siècle.

Alors l'évêque se mit en prières et brisa toutes les lampes de l'église, eu disant : « Qu'on n'allume plus ces lumières, jusqu'à ce que le Seigneur se venge lui-même de son ennemi, et que l'église recouvre ce qu'elle a perdu. » Et voilà que le prévôt eut encore de très fortes fièvres ; il envoya alors demander à l'évêque de prier pour lui, l'assurant qu'il rendrait son champ, et en surplus un autre de la même valeur. Comme l'évêque lui faisait répondre toujours : « J'ai déjà prié, et Dieu m'a exaucé » le prévôt se fit porter chez le prélat et le força d'entrer dans l'église pour prier.

A l'instant où l'évêque entre dans l'église, le

prévôt meurt subitement et le champ est restitué à l'église.

3. Saint Nicolas

Nicolas vient de nikos, qui signifie victoire et de laos, qui veut dire peuple. Nicolas, c'est victoire du peuple, c'est-à-dire, des vices qui sont populaires et vils. Ou bien simplement victoire, parce qu'il a appris aux peuples, par sa vie et son enseignement, à vaincre les vices et les péchés. Nicolas peut venir encore de nikos, victoire et de laus, louange, comme si on disait louange victorieuse. Ou bien encore de nitor, blancheur et de laos, peuple, blancheur du peuple. Il eut en effet, dans sa personne, ce qui constitue la blancheur et la pureté ; selon saint Ambroise, la parole divine purifie, la bonne confession purifie, une bonne pensée purifie, une bonne action purifie. Les docteurs d'Argos ont écrit sa légende. D'après Isidore, Argos est une ville de la Grèce, d'où est venu aux Grecs le nom d'Argolides. On trouve ailleurs que le patriarche Méthode l'a écrite en grec. Jean la traduisit en latin et y fit des augmentations.

Nicolas, citoyen de Patras, dut le jour à de riches et saints parents. Son père Épiphane et sa mère Jeanne l'engendrèrent en la première fleur de leur âge et passèrent le reste de leur vie dans la continence. Le jour de sa naissance, il se tint debout dans le bain ; de plus* il prenait le sein une fois seulement la quatrième (mercredi) et la sixième férie (vendredi). Devenu grand, il évitait les divertissements, et préférait fréquenter les

églises ; il retenait dans sa mémoire tout ce qu'il y pouvait apprendre de l'Écriture sainte. Après la mort de ses parents, il commença à penser quel emploi il ferait de ses grandes richesses, pour procurer la gloire de Dieu, sans avoir en vue la louange qu'il en retirerait de la part des hommes. Un de ses voisins avait trois filles vierges, et que son indigence, malgré sa noblesse, força à prostituer, afin que ce commerce infâme lui procurât de quoi vivre. Dès que le saint eut découvert ce crime, il l'eut en horreur, mit dans un linge une somme d'or qu'il jeta, en cachette, la nuit par une fenêtre dans la maison du voisin et se retira. Cet homme à son lever trouva cet or, remercia Dieu et maria son aînée.

*Honorius d'Autan.

Quelque temps après, ce serviteur de Dieu en fit encore autant. Le voisin, qui trouvait toujours de l'or, était extasié du fait ; alors il prit le parti de veiller pour découvrir quel était celui qui venait ainsi à son aide. Peu de jours après, Nicolas doubla la somme d'or et la jeta chez son voisin. Le bruit fait lever celui-ci, et poursuivre Nicolas qui s'enfuyait : alors il lui cria : « Arrêtez, ne vous dérobez pas à mes regards. » Et en courant le plus vite possible, il reconnut Nicolas ; de suite il se jette à terre, veut embrasser ses pieds. Nicolas l'en empêche et exige de lui qu'il taira son action tant qu'il vivrait.

L'évêque de Myre vint à mourir sur ces entrefaites ; les évêques s'assemblèrent pour pourvoir à cette église. Parmi eux se trouvait un évêque de grande autorité, et l'élection dépendait de lui. Les ayant avertis tous de se livrer au jeûne et à la prière, cette nuit-là même il entendit une

voix qui lui disait de rester le matin en observation à la porte ; celui qu'il verrait entrer le premier, dans l'église, et qui s'appellerait Nicolas, serait l'évêque qu'il devait sacrer. Il communiqua cette révélation à ses autres collègues, et leur recommanda de prier, tandis que lui veillerait à la porte. Ô prodige ! à l'heure de matines, comme s'il était conduit par la main de Dieu, le premier qui se présente à l'église, c'est Nicolas. L'évêque l'arrêtant : « Comment t'appelles-tu, lui dit-il ? » Et lui ; qui avait la simplicité d'une colombe, le salue et lui dit : « Nicolas, le serviteur de votre sainteté. » On le conduit dans l'église, et malgré toutes ses résistances, on le place sur le siège épiscopal. Pour lui, il pratique, comme auparavant, l'humilité et la gravité de mœurs en toutes ses œuvres ; il passait ses veilles dans la prière, mortifiait sa chair, fuyait la compagnie des femmes ; il accueillait tout le monde avec bonté ; sa parole avait de la force, ses exhortations étaient animées, et ses réprimandes sévères. On dit aussi, sur la foi d'une chronique, que Nicolas assista au concile de Nicée.

Un jour que des matelots étaient en péril, et, que, les yeux pleins de larmes, ils disaient : « Nicolas, serviteur de Dieu, si ce que nous avons appris de vous est vrai, faites que nous en ressentions l'effet. » Aussitôt, leur apparut quelqu'un qui ressemblait au saint : « Me voici, dit-il ; car vous m'avez appelé. » Et il se mit à les aider dans la manœuvre du bâtiment, soit aux antennes, soit aux cordages, et la tempête cessa aussitôt. Les matelots vinrent à l'église de Nicolas, où, sans qu'on le leur indiquât, ils le reconnurent, quoique jamais ils ne l'eussent vu. Alors ils rendirent grâces à Dieu et à lui de leur délivrance, mais le saint l'attribua à la divine miséricorde et à leur foi, et non à ses

mérites.

Toute la province où habitait saint Nicolas eut à subir une si cruelle famine, que personne ne pouvait se procurer aucun aliment. Or l'homme de Dieu apprit que des navires chargés de froment étaient mouillés dans le port. Il y va tout aussitôt prier les matelots de venir au secours du peuple qui mourait de faim, en donnant, pour le moins, cent muids de blé par chaque vaisseau. « Nous n'oserions, père, répondirent-ils, car il a été mesuré à Alexandrie, et nous avons ordre de le transporter dans les greniers de l'empereur. » Le saint reprit : « Faites pourtant ce que je vous dis, et je vous promets que, par la puissance de Dieu, vous n'aurez aucun déchet devant le commissaire du roi. »

Ils le firent et la quantité qu'ils avaient reçue à Alexandrie, ils la rendirent aux employés de l'empereur ; alors ils publièrent le miracle, et ils louèrent Dieu qui avait été glorifié ainsi dans son serviteur. Quant au froment, l'homme de Dieu le distribua selon les besoins de chacun, de telle sorte que, par l'effet d'un miracle, il y en eut assez pendant deux ans, non seulement pour la nourriture, mais encore pour les semailles.

Or, ce pays était idolâtre, et honorait particulièrement l'image de l'infâme Diane : jusqu'au temps de l'homme de Dieu, quelques hommes grossiers suivaient des pratiques exécrables et accomplissaient certains rites païens sous un arbre consacré à la Déesse ; mais Nicolas abolit ces pratiques dans tout le pays et fit couper l'arbre lui-même. L'antique ennemi, irrité pour cela contre lui, composa une huile dont la propriété contre nature était de brûler dans l'eau et sur les pierres ; le démon, prenant la figure d'une

religieuse, se présenta à des pèlerins qui voyageaient par eau pour aller trouver saint Nicolas et leur dit. « J'aurais préféré aller avec vous chez le saint de Dieu, mais je ne le puis. Aussi vous prai-je d'offrir cette huile à son église, et, en mémoire de moi, d'en oindre toutes les murailles de sa demeure. »

Aussitôt il disparut. Et voici que les pèlerins aperçoivent une mitre nacelle chargée de personnes respectables, au milieu desquelles se trouvait un homme tout à fait ressemblant à saint Nicolas, qui leur dit : « Hélas ! que vous a dit cette femme, et qu'a-t-elle apporté ? » On lui raconta tout de point en point. « C'est l'impudique Diane, leur dit-il ; et pour vous prouver la vérité de mes paroles, jetez cette huile dans la mer. »

A peine l'eurent-ils jetée, qu'un grand feu s'alluma sur l'eau, et, contre nature, ils le virent longtemps brûler. Quand ils furent arrivés auprès du serviteur de Dieu, ils lui dirent : « C'est vraiment vous qui nous avez apparu sur la mer, et qui nous avez délivrés des embûches du diable. »

Dans le même temps, une nation se révolta contre l'empire romain ; l'empereur envoya contre elle trois princes, Népotien, Ursus et Apilion. Un vent défavorable les fit aborder au port adriatique, et le bienheureux Nicolas les invita à sa table, voulant par là préserver son pays des rapines qu'ils exerçaient dans les marchés. Or un jour, pendant l'absence du saint évêque, le consul corrompu par argent avait condamné trois soldats innocents à être décapités. Dès que l'homme de Dieu en fut informé, il pria ces princes de se rendre en toute hâte avec lui sur le lieu de l'exécution : à leur arrivée, ils trouvèrent les condamnés le genou

fléchi, la figure couverte d'un voile et le bourreau brandissant déjà son épée sur leurs têtes. Mais Nicolas, enflammé de zèle, se jeta avec audace sur le licteur, fit sauter au loin son épée de ses mains, délia ces innocents et les emmena avec lui sains et saufs ; de là, il court au prétoire du consul et en brise les portes fermées. Bientôt le consul arrive et le salue. Le saint n'en tient compte et lui dit : « Ennemi de Dieu, prévaricateur de la loi, quelle est ta présomption d'oser lever les yeux sur nous, alors que tu es coupable d'un si grand crime. » Quand il l'eut repris durement, à la prière des chefs, il l'admit cependant a la pénitence.

Après donc avoir reçu sa bénédiction, les envoyés de l'empereur continuent leur route et soumettent les révoltés sans répandre de sang. À leur retour, ils furent reçus par l'empereur avec magnificence. Or quelques-uns, jaloux de leurs succès, suggérèrent par prière, et par argent, au préfet de l'empereur, de les accuser auprès de lui du crime de lèse-majesté.

L'empereur circonvenu, et enflammé de colère, les fit emprisonner et sans aucun interrogatoire, il ordonna qu'on les tuât cette nuit-là même. Informés de leur condamnation par le geôlier, ils déchirèrent leurs vêtements et se mirent à gémir avec amertume. Alors l'un deux, c'était Népotien, se rappelant que le bienheureux Nicolas avait délivré trois innocents, exhorta les autres à réclamer sa protection. Par la vertu de ces prières, saint Nicolas apparut cette nuit-là à l'empereur Constantin et lui dit : « Pourquoi avoir fait saisir ces princes si injustement et avoir condamné à mort des innocents ? Levez-vous de suite, et faites-les relâcher tout aussitôt ; ou bien je prie Dieu qu'il

vous suscite une guerre dans laquelle vous succomberez et deviendrez la pâture des bêtes. » « Qui es-tu, s'écria l'empereur, pour pénétrer la nuit dans mon palais et m'oser parler ainsi ? » « Je suis, répliqua-t-il, Nicolas, évêque de la ville de Myre. »

Il effraya aussi de la même manière le préfet dans une vision. « Insensé, lui dit-il, pourquoi as-tu consenti à la mort de ces innocents ? Va vite et tâche de les délivrer, sinon ton corps fourmillera de vers et ta maison va être détruite. » « Qui es-tu, répondit-il, pour nous menacer de si grands malheurs ? » « Sache, lui répondit-il, que je suis Nicolas, évêque de Myre. » Et ils s'éveillent l'un et l'autre, se racontent mutuellement leur songe, et envoient de suite vers les prisonniers.

L'empereur leur dit donc : « Quels arts magiques connaissez-vous, pour nous avoir soumis à de pareilles illusions en songes ? » Ils répondirent qu'ils n'étaient pas magiciens, et qu'ils n'avaient pas mérité d'être condamnés à mort. « Connaissez-vous, leur dit l'empereur, un homme qui s'appelle Nicolas ? » En entendant ce nom, ils levèrent les mains au ciel, en priant Dieu de les délivrer, par les mérites de saint Nicolas, du péril qui les menaçait. Et après que l'empereur leur eut entendu raconter toute sa vie et ses miracles : « Allez, dit-il, et remerciez Dieu qui vous a délivrés par ses prières ; mais portez-lui quelques-uns de nos joyaux, de notre part, en le conjurant de ne plus m'adresser de menaces, mais de prier le Seigneur pour moi et pour mon royaume. »

Peu de jours après, ces hommes se prosternèrent aux pieds du serviteur de Dieu, et lui dirent : « Vraiment vous êtes le serviteur, le véritable adorateur et l'ami du Christ : » Quand ils lui eurent

raconté en détail ce qui venait de se passer, il leva les yeux au ciel, rendit de très grandes actions de grâces à Dieu. Or après avoir bien instruit ces princes, il les renvoya en leur pays.

Quand le Seigneur voulut enlever le saint de dessus la terre, Nicolas le pria de lui envoyer, des anges ; et en inclinant la tète, il en vit venir vers lui : et après avoir dit le Psaume : *In te, Domine, speravi,* jusqu'à ces mots : *In manus tuas,* etc., il rendit l'esprit, l'an de Jésus-Christ 343.

Au même moment, on entendit la mélodie des esprits célestes. On l'ensevelit dans un tombeau de marbre ; de son chef jaillit une fontaine d'huile et de ses pieds une source d'eau ; et jusqu'aujourd'hui, de tous ses membres, il sort une huile sainte qui guérit beaucoup de personnes. Il eut pour successeur un homme de bien qui cependant fut chassé de son siège par des envieux. Pendant son exil, l'huile cessa de couler ; mais quand il fut rappelé elle reprit son cours. Longtemps après les Turcs détruisirent la ville de Myre ; or, quarante-sept soldats de Bari y étant venus, et quatre moines leur ayant montré le tombeau de saint Nicolas, ils l'ouvrirent, et trouvèrent ses os qui nageaient dans l'huile ; ils les emportèrent avec respect dans la ville de Bari, l'an du Seigneur 1087.

Un homme avait emprunté à un Juif une somme d'argent, et avait juré sur l'autel de saint Nicolas, car il ne pouvait avoir d'autre caution, qu'il rendrait cet argent le plus tôt qu'il pourrait. Comme il le gardait longtemps, le Juif le lui réclama, mais le débiteur prétendit lui'avoir payé sa dette. Le Juif le cita en justice et lui déféra le serment. Cet homme avait un bâton creux qu'il avait rempli d'or en petites pièces, il l'apporta avec lui comme s'il en

eût besoin pour s'appuyer. Alors qu'il voulut prêter serment, il donna au Juif son bâton à tenir, et jura avoir rendu davantage qu'il ne lui avait été prêté. Après le serment, il réclama son bâton et le Juif, qui ne se doutait pas de la ruse, le lui rendit : or, en revenant chez lui, le coupable, oppressé par le sommeil, s'endormit dans un carrefour, et un char qui venait avec grande vitesse le tua, brisa le bâton et l'or dont il était plein se répandit sur là terre.

Le Juif averti accourut et vit la ruse : et comme on lui suggérait de reprendre son or, il s'y refusa absolument, à moins que le mort ne fût rendu à la vie par les mérites de saint Nicolas, ajoutant que, s'il en arrivait ainsi, il recevrait le baptême et se ferait chrétien. Aussitôt le mort ressuscite, et le Juif est baptisé au nom de Jésus-Christ

Un Juif, témoin de la merveilleuse puissance du bienheureux Nicolas à opérer des miracles, se fit sculpter une image du saint qu'il plaça dans sa maison, et quand il entreprenait un long voyage, il lui confiait la garde de ses biens en disant ces paroles ou d'autres à peu près pareilles : « Nicolas, voici tous mes biens que je vous confie, si vous n'en faites bonne garde, j'en tirerai vengeance, par des coups de fouet. » Or, un jour qu'il était absent, des voleurs viennent ravir tout et ne laissent que l'image. À son retour, le Juif se voyant dépouillé s'adresse à l'image et lui dit à peu près ces paroles : « Seigneur Nicolas, ne vous avais-je pas placé dans ma maison pour soigner mes biens contre les voleurs ? Pourquoi avez-vous négligé de le faire, et n'avoir point empêché les voleurs ? Eh bien ! vous en serez cruellement puni et vous paierez pour les larrons. Aussi vais-je compenser le dommage que j'éprouve en vous faisant souffrir, et je calmerai ma

fureur en vous assommant de coups de fouet. » Alors le Juif prit l'image, la frappa et la flagella avec une atroce cruauté.

Chose merveilleuse et épouvantable ! Au moment où les voleurs se partageaient leur butin, le saint leur apparut, comme s'il eût reçu les coups sur lui, et leur dit : « Pourquoi-ai-je été flagellé par rapport à vous ? Pourquoi ai-je été frappé si inhumainement ? Pourquoi ai-je enduré tant de tourments ? Voyez comme mon corps est livide. Voyez comme il est couvert de sang. Allez au plus tôt restituer tout ce que vous avez pris, sinon la colère de Dieu s'appesantira sur vous ; votre crime sera rendu public et chacun de vous sera pendu. » Et ils lui dirent : « Qui es-tu, toi qui nous parles de cette façon ? » « Je suis Nicolas, reprit-il, serviteur de Jésus-Christ, c'est moi que le Juif a si cruellement traité pour le vol dont vous êtes coupables. »

Pleins d'effroi, ils viennent trouver le Juif, lui racontent le miracle, en apprennent ce qu'il a fait à l'image et lui rendent tout ; après quoi ils rentrent dans la voie de la droiture et le Juif embrasse la foi du Sauveur.

Par amour pour son fils qui étudiait les belles-lettres, un homme célébrait tous les ans avec solennité la fête de saint Nicolas. Une fois le père de l'enfant prépara un repas auquel il invita grand nombre de clercs. Or le diable vint à la porte, en habit de mendiant, demander l'aumône. Le père commande aussitôt à son fils de donner au pèlerin. L'enfant se hâte, mais ne trouvant pas le pauvre, il court après lui. Parvenu à un carrefour, le diable saisit l'enfant et l'étrangle. À cette nouvelle, le père se lamenta beaucoup, prit le corps, le plaça sur un

lit et se mit à exhaler sa douleur en proférant ces cris : « Ô très cher fils ! comment es-tu ? Saint Nicolas ! est-ce la récompense de l'honneur dont je vous ai donné si longtemps des preuves ? » Et comme il parlait ainsi, tout à coup l'enfant ouvrit les yeux, comme s'il sortait d'un profond sommeil, et ressuscita.

Un noble pria le bienheureux Nicolas de lui obtenir un fils, lui promettant de conduire son enfant à son église où il offrirait une coupe d'or. Un fils lui naquit et quand celui-ci fut parvenu à un certain âge, il commanda une coupe. Elle se trouva fort de son goût, et il l'employa à son usage, mais il en fit ciseler une autre d'égale valeur. Et comme ils allaient par mer à l'église de saint Nicolas, le père dit à son fils d'aller lui puiser de l'eau dans la coupe qu'il avait commandée en premier lieu. L'enfant, en voulant puiser de l'eau avec la coupe, tomba dans là mer et disparut aussitôt. Le père cependant, tout baigné de larmes, accomplit son vœu. Étant donc venu à l'autel de saint Nicolas, comme il offrait la seconde coupe, voici qu'elle tomba de l'autel comme si elle en eût été repoussée. L'ayant reprise et replacée une seconde fois sur l'autel, elle en fut rejetée encore plus loin. Tout le monde était saisi d'admiration devant un pareil prodige, lorsque voici l'enfant sain et sauf qui arrive portant dans les mains la première coupe ; il raconte, en présence des assistants, qu'au moment où il tomba dans la mer, parut aussitôt saint Nicolas qui le garantit. Le père rendu à la joie offrit les deux coupes au saint.

Un homme riche dut aux mérites de saint Nicolas d'avoir un fils qu'il nomma Adéodat. Il éleva, dans sa maison, une chapelle en l'honneur du saint dont il célébra, chaque année, la fête avec

solennité. Or le pays était situé près de la terre des Agaréniens. Un jour Adéodat est pris par eux, et placé comme esclave chez leur roi.

L'année suivante, tandis que le père célébrait dévotieusement la fête de saint Nicolas, l'enfant, qui tenait devant le monarque une coupe précieuse, se rappelle la manière dont il a été pris, la douleur et la joie de ses parents à pareil jour dans leur maison, et se met à soupirer tout haut. À force de menaces, le roi obtint de connaître la cause de ces soupirs, et ajouta : « Quoi que fasse ton Nicolas, tu resteras ici avec nous. » Tout à coup s'élève un vent violent qui renverse la maison et transporte l'enfant avec sa coupe devant les portes de l'église où ses parents célébraient la fête ; ce fut pour tous un grand sujet de joie. On lit pourtant ailleurs que cet enfant était de la Normandie, et qu'allant outre-mer, il fut pris par le Soudan qui le faisait fouetter souvent en sa présence. Or un jour de Saint-Nicolas, qu'il avait été fouetté et que, renfermé dans sa prison, il pleurait en pensant à sa délivrance et à la joie ordinaire de ses parents à pareil jour, tout à coup il s'endormit et, en se réveillant, il se trouva dans la chapelle de son père*.

* On lit à la fin d'un sermon attribué à saint Bonaventure : « Deux écoliers de famille noble et riche portaient une grosse somme d'argent, se rendant à Athènes pour y étudier la philosophie. Or, comme ils voulaient auparavant voir saint Nicolas pour se recommander à ses prières, ils passèrent par la ville de Alyre. L'hôte, s'apercevant de leur richesse, se laissa entraîner aux suggestions de l'esprit malin, et les tua. Après quoi, les mettant en pièces comme viande de porc, il sala leur chair dans un vase (saloir). Instruit de ce méfait par un ange, saint Nicolas se rendit promptement à l'hôtellerie, dit à l'hôte tout ce qui s'était passé, et le réprimanda sévèrement ; après quoi il rendit 1a vie aux jeunes gens par la vertu de ses prières. »

4. Sainte Lucie, vierge.

*Bréviaire, Actes de la sainte.

Lucie vient de Lux, lumière. La lumière en effet est belle à voir, parce que, selon saint Ambroise, la lumière est naturellement gracieuse à la vue. Elle se répand sans se salir, quelque souillés que soient les lieux où elle se projette. Ses rayons suivent une ligne sans la moindre courbe, et elle traverse une étendue immense sans mettre aucune lenteur. Par où l'on voit que la bienheureuse vierge Lucie brille de l'éclat de la virginité, sans la plus petite souillure, elle répand la charité sans aucun mélange d'amour impur : elle va droit à Dieu sans le moindre détour ; elle n'apporte aucune négligence à suivre dans toute son étendue la voie qui lui est tracée par l'opération divine. Lucie peut encore signifier Chemin de Lumière, Lucis, via.

Lucie, vierge de Syracuse, noble d'origine, entendant parler, par toute la Sicile, de la célébrité de sainte Agathe, alla à son tombeau avec sa mère Euthicie qui, depuis quatre ans, souffrait, sans espoir de guérison, d'une perte de sang. Or, à la messe, on lisait l'évangile où l'on raconte que Notre-Seigneur guérit une femme affligée de la même maladie. Lucie dit alors à sa mère : « Si vous croyez ce qu'on lit, croyez que Agathe jouit toujours de la présence de celui pour lequel elle a souffert. Si donc vous touchez son tombeau avec foi, aussitôt vous serez radicalement guérie. »

Quand toute l'assistance se fut retirée, la mère et la fille restèrent en prières auprès du tombeau ; le sommeil alors s'empara de Lucie, et elle vit Agathe entourée d'anges, ornée de pierres précieuses ;

debout devant elle et lui disant : « Ma sœur Lucie, vierge toute dévouée à Dieu, que demandez-vous de moi que vous ne puissiez vous-même obtenir à l'instant pour votre mère ? Car elle vient d'être guérie par votre foi. » Et Lucie qui s'éveilla dit : « Mère, vous êtes guérie. Or, je vous conjure, au nom de celle qui vient d'obtenir votre guérison par ses prières, de ne pas me chercher d'époux ; mais tout ce que vous deviez me donner en dot, distribuez-le aux pauvres. »

« Ferme-moi les yeux auparavant, répondit la mère, et alors tu disposeras de ton bien comme tu voudras. » Lucie lui dit : « En mourant, si vous donnez quelque chose c'est parce que vous ne pouvez l'emporter avec vous ; donnez-le-moi tandis que vous êtes en vie, et vous en serez récompensée. » Après leur retour on faisait journellement des biens une part qu'on distribuait aux pauvres. Le bruit du partage de ce patrimoine vint aux oreilles du fiancé, et il en demanda le motif à la nourrice. Elle eut la précaution de lui répondre que sa fiancée avait trouvé une propriété de plus grand rapport, qu'elle voulait acheter à son nom ; c'était le motif pour lequel on la voyait se défaire de son bien.

L'insensé, croyant qu'il s'agissait d'un commerce tout humain, se mit à faire hausser lui-même la vente. Or, quand tout fut vendu et donné aux pauvres, le fiancé traduisit Lucie devant le consul Pascasius : il l'accusa d'être chrétienne et de violer les édits des Césars. Pascasius l'invita à sacrifier aux idoles, mais elle répondit : « Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est de visiter les pauvres, de subvenir à leurs besoins, et parce que je n'ai plus rien à offrir, je me donne moi-même pour lui être

offerte. »

Pascasius dit : « Tu pourrais bien dire cela à quelque chrétien insensé, comme toi, mais à moi qui fais exécuter les décrets des princes, c'est bien inutile de poursuivre. » « Toi, reprit Lucie, tu exécutes les lois de tes princes, et moi j'exécute la loi de mon Dieu. Tu crains les princes, et moi je crains Dieu. Tu ne voudrais pas les offenser et moi je me garde d'offenser Dieu. Tu désires leur plaire et moi je souhaite ardemment de plaire à Jésus-Christ Fais donc ce que tu juges te devoir être utile, et moi je ferai ce que je saurai m'être profitable. » Pascasius lui dit : « Tu as dépensé ton patrimoine avec des débauchés, aussi tu parles comme une courtisane. » « J'ai placé, reprit Lucie, mon patrimoine en lieu sùr, et je suis loin de connaître ceux qui débauchent l'esprit et le corps. » Pascasius lui demanda : « Quels sont-ils ces corrupteurs ? » Lucie reprit : « Ceux qui corrompent l'esprit, c'est vous qui conseillez aux âmes d'abandonner le créateur. Ceux qui corrompent le corps, ce sont ceux qui préfèrent les jouissances corporelles aux délices éternelles. » « Tu cesseras de parler, reprit Pascasius, lorsqu'on commencera à te fouetter. » « Les paroles de Dieu, dit Lucie, n'auront jamais de fin. » « Tu es donc Dieu », repartit Pascasius. « Je suis, répondit Lucie, la servante du Dieu qui a dit : « Alors que vous serez en présence des rois et des présidents, ne vous inquiétez pas de ce que vous aurez à dire, ce ne sera pas vous qui parlez, mais l'Esprit parlera en vous. » Pascasius reprit : « Alors tu as l'esprit saint en toi ? » « Ceux qui vivent dans la chasteté, dit Lucie, ceux-là sont les temples du Saint-Esprit. »

Alors, dit Pascasius je vais te faire conduire dans

un lieu de prostitution, pour que tu y subisses le viol, et que tu perdes l'esprit saint. » « Le corps, dit Lucie, n'est corrompu qu'autant que le cœur y consent, car si tu me fais violer malgré moi, je gagnerai la couronne de la chasteté. Mais jamais tu ne sauras forcer ma volonté à y donner consentement. Voici mon corps, il est disposé à toutes sortes de supplices. Pourquoi hésites-tu ? Commence, fils du diable, assouvis sur moi ta rage de me tourmenter. »

Alors Pascasius fit venir des débauchés, en leur disant : « Invitez tout le peuple, et qu'elle subisse tant d'outrages qu'on vienne dire qu'elle en est morte. Or, quand on voulut la traîner, le Saint-Esprit la rendit immobile et si lourde qu'on ne put lui faire exécuter aucun mouvement. Pascasius fit venir mille hommes et lui fit lier les pieds et les mains ; mais ils ne surent la mouvoir en aucune façon. Aux mille hommes, il ajouta mille paires de bœufs, et cependant la vierge du Seigneur demeura immobile. Il appela des magiciens, afin que, par leurs enchantements, ils la fissent remuer, mais ce fut chose impossible. Alors Pascasius dit « Quels sont ces maléfices ? une jeune fille ne saurait être remuée par mille hommes ? » Lucie lui dit : « Ce ne sont pas maléfices, mais bénéfices de Jésus-Christ, et quand vous en ajouteriez encore dix mille, vous ne m'enverriez pas moins immobile : » Pascasius pensant, selon quelques rêveurs, qu'une lotion d'urine la délivrerait du maléfice, il l'en fit inonder ; mais, comme auparavant, on ne pouvait venir à bout de la mouvoir, il en fut outré ; alors il fit allumer autour d'elle un grand feu. et jeter sur son corps de l'huile bouillante mêlée de poix et de résine.

Après ce supplice, Lucie s'écria : « J'ai obtenu quelque répit dans mes souffrances, afin d'enlever à ceux qui croient, la crainte des tourments, et à ceux qui ne croient pas, le temps de m'insulter. » Les amis de Pascasius, le voyant fort irrité, enfoncèrent une épée dans la gorge de Lucie, qui, néanmoins, ne perdit point la parole : « Je vous annonce, dit-elle, que la paix est rendue à l'Église, car Maximien vient de mourir aujourd'hui, et Dioclétien est chassé de son royaume : et de même que ma sœur Agathe a été établie la protectrice de la ville de Catane, de même j'ai été établie la gardienne de Syracuse. »

Comme la vierge parlait ainsi, voici venir les ministres romains qui saisissent Pascasius, le chargent de chaînes et le mènent à César. César avait en effet appris qu'il avait pillé toute la province. Arrivé à Rome, il comparait devant le Sénat, est convaincu, et condamné à la peine capitale.

Quant à la vierge Lucie, elle ne fut pas enlevée du lieu où elle avait souffert, elle rendit l'esprit seulement quand les prêtres furent venus lui apporter le corps du Seigneur. Et tous les assistants répondirent : Amen.

Elle fut ensevelie dans cet endroit là même où on bâtit une église. Or, elle souffrit au temps de Constantin et de Maxime, vers l'an de Notre-Seigneur 310.

---

5. Saint Thomas, apôtre.

* Pour la légende de saint Thomas, on lira des détails fort intéressants dans l'explication du vitrail de cet apôtre (Les Vitraux

de Bourges, par les PP. Martin et Cassier, pages 133 et suiv.)

Thomas signifie abyme, ou jumeau, en grec Dydime ; ou bien il vient de thomos qui veut dire division, partage. Il signifie abyme, parce qu'il mérita de sonder les profondeurs de la divinité, quand, à sa question, Jésus-Christ répondit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » On l'appelle Dydime pour avoir connu de deux manières la résurrection de Jésus-Christ. Les autres en effet, connurent le Sauveur en le voyant, et lui, en le voyant et en le touchant. Il signifie division, soit parce qu'il sépara son âme de l'amour des choses du monde, soit parce qu'il se sépara des autres dans la croyance à la résurrection. On pourrait dire encore qu'il porte le nom de Thomas, parce qu'il se laissa inonder tout entier par l'amour de Dieu. Il posséda ces trois qualités qui distinguent ceux qui ont cet amour et que demande Prosper au livre de la vie contemplative : Aimer Dieu, qu'est-ce ? si ce n'est concevoir au fond du cœur un vif désir de voir Dieu, la haine du péché et le mépris du monde. Thomas pourrait encore venir de Theos, Dieu, et meus, mien, c'est-à-dire, mon Dieu, par rapport à ces paroles qu'il prononça lorsqu'il fut convaincu, et eut la foi : « Mon Seigneur et mon Dieu. »

L'apôtre Thomas était à Césarée quand le Seigneur lui apparut et lui dit : « Le roi des Indes Gondoforus* a envoyé son ministre Abanès à la recherche d'un habile architecte. Viens et je t'adresserai à lui. » « Seigneur, répondit Thomas, partout où vous voudrez, envoyez-moi, excepté aux Indes. »

* On a des médailles de Gondoforus.

Dieu lui dit : « Va sans aucune appréhension, car

je serai ton gardien. Quand tu auras converti les Indiens, tu viendras à moi avec la palme du martyre. » Et Thomas lui répondit : « Vous êtes mon maître, Seigneur,et moi votre serviteur : que votre volonté soit faite. »

Comme le prévôt ou l'intendant se promenait sur la place, le Seigneur lui dit : « Que vous faut-il, jeune homme ? » « Mon maître, dit celui-ci, m'a envoyé pour lui ramener des ouvriers habiles en architecture, qui lui construisent un palais à la romaine. » Alors le Seigneur lui offrit Thomas comme un homme très capable en cet art.

Ils s'embarquèrent, et arrivèrent à une ville où le roi célébrait le mariage de sa fille. Il avait fait annoncer que tous prissent part à la noce, sous peine d'encourir sa colère. Abanès et l'apôtre s'y rendirent. Or, une jeune fille juive, qui tenait une flûte à la main, adressait quelques paroles flatteuses à chacun. Quand elle vit l'apôtre, elle reconnut qu'il était juif parce qu'il ne mangeait point et qu'il tenait les yeux fixés vers le ciel. Alors elle se mit à chanter en hébreu devant lui : « C'est le Dieu des Hébreux qui seul a créé l'univers, et creusé les mers », et l'apôtre voulait lui faire répéter ces mêmes paroles. L'échanson remarquant qu'il ne mangeait ni ne buvait, mais tenait constamment les yeux vers le ciel, donna un soufflet à l'apôtre de Dieu. « Mieux vaudrait pour toi d'être épargné plus tard, lui dit l'apôtre, et d'être puni ici-bas d'un châtiment passager. Je ne me lèverai point que la main qui m'a frappé n'ait été ici même apportée par les chiens. » Or, l'échanson étant allé puiser de l'eau à la fontaine, un lion l'étrangla et but son sang.

Les chiens déchirèrent son cadavre, et l'un d'eux,

qui était noir, en apporta la main droite au milieu du festin. À cette vue toute la foule fut saisie, et la pucelle se rappelant les paroles, jeta sa flûte et vint se prosterner aux pieds de l'apôtre.

Cette vengeance est blâmée par saint Augustin dans son livre contre Fauste où il déclare qu'elle a été intercalée ici par un faussaire ; aussi cette légende est tenue pour suspecte en bien des points. On pourrait dire néanmoins, que ce ne fut pas une vengeance mais une prédiction. En examinant au reste avec soin les paroles de saint Augustin, cette action ne paraît pas improuvée tout à fait. Or voici ce qu'il dit dans le même livre : « Les Manichéens se servent de livres apocryphes, écrits sous le nom des apôtres, je ne sais par quels compilateurs de fables. Au temps de leurs auteurs, il auraient joui de quelque autorité dans l'Église, si de saints docteurs qui vivaient alors et qui pouvaient les examiner en eussent reconnu l'authenticité.

Ils racontent donc que l'apôtre Thomas se trouvant à un repas de noces comme pèlerin inconnu, il avait été frappé de la main d'un serviteur contre lequel il aurait exprimé aussitôt le souhait d'une cruelle vengeance. Car cet homme, étant sorti afin d'aller puiser de l'eau à une fontaine pour les convives, aurait été tué par un lion qui se serait jeté sur lui ; et la main qui avait frappé légèrement la figure de l'apôtre, arrachée du corps d'après son vœu et ses imprécations, aurait été apportée par un chien sur la table où l'apôtre était placé. Peut-on voir quelque chose de plus cruel ? Or, si je ne me trompe, cela veut dire qu'en obtenant son pardon pour la vie future, il y eut une certaine compensation par un plus grand service qu'il lui rendait.

L'apôtre, chéri et honoré de Dieu, était, par ce moyen, rendu recommandable et à ceux qui ne le connaissaient pas et à celui en faveur duquel il obtenait la vie éternelle à la place d'une vie qui devait finir. Il m'importe peu si ce récit est vrai ou faux. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Manichéens, qui reçoivent comme vraies et sincères ces écritures que le canon de l'Église rejette, sont du moins forcés d'avouer que la vertu de patience enseignée par le Seigneur lorsqu'il dit : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche », peut exister réellement au fond du tueur, quand bien même on n'en ferait pas montre par ses gestes et ses paroles, puisque l'apôtre, qui avait été souffleté, pria le Seigneur d'épargner l'insolent dans la vie future, en ne laissant pas sa faute impunie ici-bas, plutôt que de lui présenter l'autre joue ou de l'avertir de le frapper une seconde fois.

Il avait l'amour de la charité intérieurement, et extérieurement il réclamait. une correction qui servit d'exemple. Que ceci soit vrai ou que ce ne soit qu'une fable, pourquoi refuseraient-ils de louer dans l'apôtre ce qu'ils approuvent dans le serviteur de Dieu Moïse qui égorgea les fabricateurs et les adorateurs d'une idole. « Si nous comparons les châtiments, être tué par le glaive ou être déchiré sous la dent des bêtes féroces, c'est chose semblable, puisque les juges, d'après les lois publiques, condamnent-ils les grands coupables à périr ou sous la dent des bête, ou bien par l'épée. » Voilà ce que dit saint Augustin. Alors l'apôtre, sur la demande du roi, bénit l'époux et l'épouse en disant : « Accordez, Seigneur, la bénédiction de votre droite à ces jeunes gens, et semez au fond de leurs cœurs les germes féconds de la vie. »

Quand l'apôtre se retira, l'époux se trouva tenir une branche chargée de dattes. Les époux après avoir mangé de ces fruits s'endormirent tous deux et eurent le même songe. Il leur semblait qu'un roi couvert de pierreries les embrassait en disant : « Mon apôtre vous a bénis pour que vous ayez part à la vie éternelle. » S'étant éveillés ils se racontaient l'un à l'autre leur songe ; quand l'apôtre se présenta, il leur dit : « Mon roi vient de vous apparaître, il m'a introduit ici les portes fermées, pour que ma bénédiction vous profitât. Gardez la pureté du corps, c'est la reine de toutes les vertus et le salut éternel en est le fruit. La virginité est la sueur des Anges, comble de biens, elle donne la victoire sur les passions mauvaises, c'est le trophée de la foi, la fuite des démons et le gage des joies éternelles. La luxure engendre la corruption, de la corruption naît la souillure, de la souillure vient la culpabilité, et la culpabilité produit la confusion. » Pendant qu'il exposait ces maximes, apparurent deux anges qui leur dirent : « Nous sommes envoyés pour être vos anges gardiens : si vous mettez en pratique les avis de l'apôtre avec fidélité, nous offrirons tous vos souhaits à Dieu. » Alors Thomas les baptisa et leur enseigna chacune des vérités de la foi. Longtemps après, l'épouse, nommée Pélage, se consacra à Dieu en prenant le voile, et l'époux, qui s'appelait Denys, fut ordonné évêque de cette ville.

Après cela, Thomas et Abanès allèrent chez le roi des Indes. L'apôtre traça le plan d'un palais magnifique : le roi, après lui avoir remis de considérables trésors, partit pour une autre province. L'apôtre distribua aux pauvres le trésor tout entier. Pendant les deux ans que dura l'absence du roi, Thomas se livra avec ardeur à la prédication

et convertit à la foi un monde innombrable. À son retour, le roi s'étant informé de ce qu'avait fait Thomas, l'enferma avec Abanès au fond d'un cachot, en attendant qu'on les fit écorcher et livrer aux flammes. Sur ces entrefaites, Gab, frère du roi, meurt. On se préparait à lui élever un tombeau magnifique, quand le quatrième jour, le mort ressuscita ; tout le monde effrayé fuyait sur ses pas ; alors il dit à son frère : « Cet homme, mon frère, que tu te disposais à faire écorcher et brûler, c'est un ami de Dieu et tous les anges lui obéissent. Ceux qui me conduisaient en paradis me montrèrent un palais admirable bâti d'or, d'argent et, de pierres précieuses ; j'en admirais la beauté, quand ils me dirent : « C'est le palais que Thomas avait construit pour ton frère, » et comme je disais : « Que n'en suis-je le portier ! » Ils ajoutèrent alors : « Ton frère s'en est rendu indigne ; si donc tu veux y demeurer, nous prierons le Seigneur de vouloir bien te ressusciter afin que tu puisses l'acheter à ton frère en lui remboursant l'argent qu'il pense avoir perdu. »

En parlant ainsi, il courut à la prison de l'apôtre, le priant d'avoir de l'indulgence pour son frère. Il délia ses chaînes et le pria de recevoir un vêtement précieux. « Ignores-tu, lui répondit l'apôtre, que rien de charnel, rien de terrestre n'est estimé de ceux qui désirent avoir puissance en choses célestes ?

Il sortait de la prison quand le roi, qui venait au-devant de lui, se jeta à ses pieds en lui demandant pardon. Alors l'apôtre dit : « Dieu t'a accordé une grande faveur que de te révéler ses secrets. Crois en Jésus-Christ et reçois le baptême pour participer au royaume éternel. » Le frère du roi lui dit : « J'ai

vu le palais que tu avais bâti pour mon frère et il me ferait plaisir de l'acheter. » L'apôtre repartit : « Cela est au pouvoir de ton frère. » Et le roi lui dit : « Je le garde pour moi : que l'apôtre t'en bâtisse un autre, ou bien s'il ne le peut, nous le posséderons en commun. » L'apôtre répondit :

« Ils sont innombrables dans le ciel, les palais préparés aux élus depuis le commencement du monde ; on les achète par les prières et au prix de la foi et des aumônes. Vos richesses peuvent vous y précéder, mais elles ne sauraient. vous y suivre. »

Un mois après, l'apôtre ordonna de rassembler tous les pauvres de cette province, et quand ils furent réunis, il en sépara les malades et les infirmes, fit une prière sur eux. Et après que ceux qui avaient été instruits eurent répondu : *Amen*, un éclair parti du ciel éblouit aussi bien l'apôtre que les assistants pendant une demi-heure, au point que tous, se croyaient tués par la foudre ; mais Thomas se leva et dit : « Levez-vous, car mon Seigneur est venu comme la foudre et vous a guéris. » Tous se levèrent alors guéris et rendirent gloire à Dieu et à l'apôtre.

Thomas s'empressa de les instruire et leur démontra les douze degrés des vertus.

Le premier degré, c'est de croire en Dieu, qui est un en essence et triple en personnes ; il leur donna trois exemples sensibles pour prouver que dans une essence il y a trois personnes. Le premier exemple est que dans l'homme il y a une sagesse et d'elle seule et unique procèdent intelligence, mémoire et génie. Par ce génie, dit-il, vous découvrez ce que vous n'avez pas appris ; par la mémoire, vous retenez ce que vous avez appris et avec l'intelligence vous comprenez ce qui peut être

démontré et enseigné. Le deuxième exemple, est que dans une vigne il se trouve trois parties : le bois, les feuilles et le fruit et ces trois ensemble font une seule et même vigne. Le troisième exemple est qu'une tête contient quatre sens, savoir : la vue, le goût, l'ouïe et l'odorat ; ce qui est multiple et ne fait cependant qu'une tête.

Le deuxième degré est de recevoir le baptême.

Le troisième degré est de s'abstenir de la fornication.

Le quatrième c'est de fuir l'avarice.

Le cinquième de se préserver de la gourmandise.

Le sixième de vivre dans la pénitence.

Le septième de persévérer dans ces bonnes Oeuvres.

Le huitième d'aimer à pratiquer l'hospitalité.

Le neuvième de chercher et de faire la volonté de Dieu dans ses actions.

Le dixième de rechercher ce que la volonté de Dieu défend et de l'éviter.

Le onzième de pratiquer la charité envers ses amis comme envers ses ennemis.

Le douzième d'apporter un soin vigilant à garder ces degrés.

Après cette prédication furent baptisés neuf mille hommes, sans compter les enfants et les femmes. De là Thomas alla dans l'Inde supérieure, où il se rendit célèbre par un grand nombre de miracles. L'apôtre donna la lumière de la foi à Sintice, qui était amie de Migdomie, épouse de Carisius, cousin du roi et Migdomie dit à Sintice : « Penses-tu que je le puisse voir ? » Alors Migdomie, de l'avis de Sintice, changea de

vêtement et vint se joindre aux pauvres femmes dans le lieu où l'apôtre prêchait.

Or le saint se mit à déplorer la misère de la vie et dit entre autres choses que cette vie est misérable, qu'elle est fugitive et sujette aux disgrâces ! quand on croit la tenir, elle s'échappe et se disloque, et il commença à exhorter par quatre raisons à écouter volontiers la parole de Dieu, qu'il compara à quatre sortes de choses, savoir : à un collyre, parce qu'elle éclaire l'œil de notre intelligence ; à une potion, parce qu'elle purge et purifie notre affection de tout amour charnel ; à un emplâtre, en ce qu'elle guérit les blessures de nos péchés ; à la nourriture, parce qu'elle nous fortifie dans l'amour des choses célestes : or de même, ajouta-t-il, que ces objets ne font de bien à un malade qu'autant qu'il les prend, de même la parole de Dieu ne profite pas à une âme languissante si elle ne l'écoute avec dévotion.

Or tandis que l'apôtre prêchait, Migdomie crut et dès lors, elle eut horreur de partager la couche de son mari. Mais Carisius demanda au roi et obtint que l'apôtre fût mis en prison. Migdomie l'y vint trouver et le pria de lui pardonner d'avoir été emprisonné par rapport à elle. Il la consola avec bonté et l'assura qu'il souffrait tout de bon cœur. Or Carisius demanda au roi d'envoyer la reine, sœur de sa femme, pour qu'elle tâchât de la ramener, s'il était possible. La reine fut envoyée et convertie par celle qu'elle voulait pervertir ; après avoir vu tant de prodiges opérés par l'apôtre : « Ils sont maudits de Dieu, dit-elle, ceux qui ne croient pas à de si grands miracles et à de pareilles œuvres. »

Alors l'apôtre instruisit brièvement tous les auditeurs sur trois points, savoir : d'aimer l'Église, d'honorer les prêtres et de se réunir assidûment

pour écouter la parole de Dieu. La reine étant revenue, le roi lui dit « Pourquoi être restée si longtemps ? » Elle répondit : « Je croyais Migdomie folle et elle est très sage ; en me conduisant à l'apôtre de Dieu, elle m'a fait connaître la voie de la vérité et ceux-là sont bien insensés qui ne croient pas en Jésus-Christ » Or la reine refusa d'avoir désormais commerce avec le roi. Celui-ci, stupéfait, dit à son parent : « En voulant recouvrer ta femme, j'ai perdu la mienne qui se comporte envers moi de pire façon que ne fait la tienne à ton égard. » Alors le roi ordonna de lier les mains de l'apôtre, le fit amener en sa présence et lui enjoignit de ramener leurs femmes à leurs maris. Mais l'apôtre lui démontra par trois exemples qu'elles ne le devaient pas faire, tant qu'ils persisteraient dans l'erreur, savoir : par l'exemple du roi, l'exemple de la tour et l'exemple de la fontaine. « D'où vient, dit-il, que vous, qui êtes roi, vous ne voudriez pas que votre service se fit d'une manière sale et que vous exigez la propreté dans vos serviteurs et dans vos servantes ? Combien plus devez-vous croire que Dieu exige un service très chaste et très propre ? Pourquoi me faire un crime de prêcher aux serviteurs de Dieu de l'aimer, quand vous désirez la même chose dans les vôtres ? J'ai élevé une tour très haute et vous me dites, à moi qui l'ai bâtie, de la détruire ? J'ai creusé profondément la terre et fait jaillir une, fontaine de l'abîme et vous me dites de la combler ? »

Le roi, en colère, fit apporter des lames de fer brûlantes et placer l'apôtre nu-pieds sur elles ; mais aussitôt, par l'ordre de Dieu, une fontaine surgit en cet endroit-là même et les refroidit. Alors le roi, d'après le conseil de son parent, fit jeter Thomas dans une fournaise ardente, qui s'éteignit, de telle

sorte que le lendemain il en sortit sain et frais. Carisius dit au roi : « Fais-lui offrir un sacrifice au soleil, afin qu'il encoure la colère de son Dieu qui le préserve. » Comme on pressait l'apôtre de le faire, il dit au roi : « Tu vaux mieux que ce que tu fais exécuter, puisque tu négliges le vrai Dieu pour honorer une image. Tu penses, comme te l'a dit Carisius, que Dieu s'irritera contre moi quand j'aurai adoré ton dieu ; il sera bien plus irrité contre ton idole, car il la brisera : adore-le donc. Que si en adorant ton Dieu, le mien ne le renverse pas, je sacrifie à l'idole ; mais s'il en arrive ainsi que je le dis, tu croiras à mon Dieu. » Le roi lui dit : « Tu me parles comme à un égal. »

Alors l'apôtre commanda en langue hébraïque au démon renfermé dans l'idole, qu'aussitôt qu'il aurait fléchi le genou devant lui, à l'instant il brisât l'idole. Or l'apôtre, en. fléchissant le genou, dit : « Voici que j'adore, mais ce n'est pas l'idole ; voici que j'adore, mais ce n'est pas le métal ; voici que j'adore, mais ce n'est pas un simulacre, car Celui que j'adore, c'est mon Seigneur Jésus-Christ, au nom duquel je te commande, démon, qui te caches dans cette image, de la briser. » Et aussitôt elle disparut comme une cire qui se fond. Tous les prêtres poussèrent des hurlements et le pontife du temple saisit un glaive avec lequel il perça l'apôtre en disant : « C'est moi qui tirerai vengeance de l'affront fait à mon Dieu. » Pour le roi et Carisius, ils s'enfuirent en voyant le peuple s'apprêtant à venger l'apôtre et à brûler vif le pontife. Les chrétiens emportèrent-le corps du saint et l'ensevelirent honorablement.

Longtemps après, c'est-à-dire environ l'an 230, il fut transporté en la ville d'Edesse, qui s'appelait

autrefois Ragès des Mèdes. Ce fut l'empereur Alexandre qui le fit à la prière des Syriens. Or, en cette ville, aucun, hérétique, aucun juif, aucun païen n'y peut vivre, pas plus qu'aucun tyran ne saurait y faire de mal, depuis que Abgare, roi de cette cité, eut l'honneur de recevoir une lettre écrite de la main du Sauveur*. Car aussitôt que l'ennemi vient attaquer cette ville, un enfant baptisé, debout sur la porte, lit cette lettre et le jour même, tant par l'écrit du Sauveur, que par les mérites de l'apôtre Thomas, les ennemis sont mis en fuite ou font la paix. Voici ce que dit de cet apôtre Isidore, dans son livre de la vie et de la mort des saints : « Thomas, disciple et imitateur de Jésus-Christ, fut incrédule en entendant et fidèle en voyant. Il prêcha l'Évangile aux Parthes, aux Mèdès, aux Perses, aux Hircaniens et aux Bactriens : en entrant dans l'Orient et en pénétrant dans l'intérieur du pays, il prêcha jusqu'à l'heure de son martyre. Il fut percé à coups de lances. » Ainsi parle Isidore**. Et saint Chrysostome dit, de son côté, que quand Thomas fut arrivé au pays des Mages qui étaient venus adorer Jésus-Christ, il les baptisa, puis ils devinrent ses coadjuteurs dans l'établissement de la foi chrétienne.

* Eusèbe rapporte au 1er livre de son Histoire ecclésiastique et la lettre d'Abgare et la réponse de Jésus-Christ (chap. XIII). Il a pris, dit-il, ces deux pièces dans les archives d'Edesse. -- ** Isidore raconte des faits conformes à cette légende.

II. ENTRE RÉCONCILIATION ET PÉLERINAGE

Des fêtes qui arrivent dans le temps compris en partie sous le temps de la réconciliation et en partie sous le temps du pèlerinage.

Après avoir parlé des fêtes qui tombent pendant le temps de la rénovation, qui part de Moïse et des Prophètes pour durer jusqu'à la venue de J -C., en la chair, temps que l'Église rappelle depuis l'Avent jusqu'à la Nativité du Seigneur inclusivement, suivent les fêtes qui échoient dans le temps renfermé, partie sous le temps de la réconciliation, partie du pèlerinage. Il est rappelé par l'Église à partir de la Nativité jusqu'à la Septuagésime, ainsi qu'il a été dit plus haut dans le prologue.

---

1. La nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair.

La nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair arriva, au dire de quelques-uns, cinq mille deux cent vingt-huit ans accomplis depuis Adam, six mille selon d'autres, d'après Eusèbe de Césarée, en ses chroniques, cinq mille cent quatre vingt-dix-neuf, au temps de l'empereur Octave. Méthodius, qui donne la date de six mille ans, paraît se fonder plutôt sur des idées mystiques que sur la chronique. Or, quand le fils de Dieu a pris chair, l'univers jouissait d'une paix si profonde que l'empereur des Romains était le seul maître du monde. Son

premier nom fut Octave ; on le surnomma César de Jules César dont il était le neveu. II fut encore appelé Auguste parce qu'il augmenta la république, et empereur de la dignité dont il fut honoré.

C'est le premier des rois qui porta ce titre. Car de même que le Sauveur a voulu naître pour nous acquérir la paix du cœur, ou du temps, et la paix de l'éternité, de même, il voulut encore que la paix du temps embellisse sa naissance. Or, César-Auguste, qui gouvernait l'univers, voulut savoir combien de provinces, de villes, de forteresses, de bourgades, combien d'hommes renfermait son empire ; il ordonna, en outre, ainsi qu'il est dit dans l'Histoire scholastique (ch. IV, Evang.) que tous les hommes iraient à la ville d'où ils étaient originaires, et que chacun, en donnant un denier d'argent au président de la province, se reconnaîtrait sujet de l'empire romain. (Le denier valait dix sols ordinaires, ce qui l'a fait appeler denier). En effet, la monnaie portait l'effigie et le nom de César. On déclarait aussi sa profession : on faisait le dénombrement, mais pour diverses considérations. On déclarait donc sa profession, parce que chacun en rendant, comme on disait, la capitation, c'est-à-dire un denier, le plaçait sur sa tête et professait de sa propre bouche qu'il était le sujet de l'empire romain ; d'où vient le mot de profession, professer de sa propre bouche ; et cela avait lieu en présence de tout le peuple. On faisait le dénombrement, parce que le nombre de ceux qui portaient la capitation était désigné sous un chiffre particulier et inscrit sur les registres.

Le dénombrement se fit pour la première fois par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Ce fut le premier attribué à Cyrinus par l'Histoire scholastique. Or, comme la Judée est reconnue comme point central

(le nombril) de notre terre habitable, il fut décidé que ce serait par elle que l'on commencerait, et que les autres gouverneurs continueraient l'opération par les provinces circonvoisines.

On le nomme aussi le premier dénombrement universel parce que d'autres avaient été faits en partie antérieurement, ou bien peut-être ce fut le premier qui se fit par tête, le second par villes de chaque pays, devant le lieutenant de César, et le troisième par chaque contrée à Rome, en présence de César.

Or, Joseph étant de la race de David, partit de Nazareth à Bethléem, et comme le temps des couches de la bienheureuse Marie était proche, et qu'il ignorait l'époque de son retour, il la prit et la mena avec lui à Bethléem, ne voulant pas remettre entre les mains d'un étranger le trésor que Dieu lui avait confié, jaloux qu'il était de s'en charger lui-même avec une sollicitude de tous les instants.

Comme il approchait de Bethléem (ainsi l'attestent frère Barthélemi dans sa compilation* et le récit du Livre de l'Enfance**), la bienheureuse Vierge vit une partie du peuple dans la joie et une autre dans les gémissements, ce qu'un ange lui expliqua ainsi : « La partie du peuple qui est dans la joie, c'est le peuple gentil qui recevra bénédiction éternelle par le sang d'Abraham ; et la partie qui est dans les gémissements, c'est le peuple juif réprouvé de Dieu, comme il l'a mérité. »

*On a attribué à saint Barthélemy un évangile dont parlent saint Jérôme et Bède. Cs. Migne, ouvres de l'Aréopagite, tome I, col. 1232. -- ** Dictionnaire des Apocryphes, tome I, col. 159 et suiv

Arrivés à Bethléem, parce qu'ils étaient pauvres, et parce que tous les autres venus pour le même motif occupaient les hôtelleries, ils ne trouvèrent

aucun logement ; ils se mirent donc sous un passage public, qui se trouvait, au dire de l'Histoire scholastique*, entre deux maisons, ayant toiture, espèce de bazar sous lequel se réunissaient les citoyens soit pour converser, soit pour se voir, les jours de loisir, ou quand il faisait mauvais temps. Il se trouvait que Joseph y avait fait une crèche pour un bœuf et un âne, ou bien, d'après quelques auteurs, quand les gens de la campagne venaient au marché, c'était là qu'ils attachaient leurs bestiaux, et pour, cette raison, on y avait établi une crèche. Au milieu donc de la nuit du jour du Seigneur, la bienheureuse vierge enfanta son fils et le coucha dans la crèche sur du foin ; et ce foin, ainsi qu'il est dit dans l'Histoire scholastique (ch. V), fut dans la suite apporté à Rome par sainte Hélène. Le bœuf et l'âne n'avaient pas voulu le manger.

*Pierre Comestor.

La naissance de Jésus-Christ fut donc miraculeuse, quant à la génératrice, quant à celui qui fut engendré, quant au mode de génération.

I. La génératrice fut vierge avant et après l'enfantement ; on prouve de cinq manières qu'elle resta vierge tout en étant mère :

Premièrement, par la prophétie d'Isaïe (VII) : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. »

Deuxièmement, par les figures : la verge d' Aaron fleurit sans aucun soin humain et la porte d'Ezéchiel demeura toujours close.

Troisièmement, par celui qui la garda. Joseph, en la soignant toujours, reste témoin de sa virginité.

Quatrièmement, par l'épreuve : Dans la compilation de Barthélemi et dans le Livre de

l'Enfance du Sauveur, on lit que, au moment de l'enfantement, Joseph, qui ne doutait pas au reste que Dieu dût naître d'une vierge, appela, selon la coutume de son pays, des sages-femmes qui s'appelaient l'une Zébel, et l'autre Salomé. Zébel en examinant avec soin et intention la trouva vierge : « Une vierge a enfanté ! » s'écria-t-elle. Salomé, qui n'en croyait rien, voulut en avoir la preuve, comme Zébel, mais sa main se dessécha aussitôt. Cependant un ange, qui lui apparut, lui fit toucher l'enfant, et elle fut guérie tout de suite.

Cinquièmement, par l'évidence du miracle au témoignage d'Innocent III*, Rome fut en paix pendant douze ans. Alors les Romains élevèrent à la paix un temple magnifique et y placèrent la statue de Romulus. On consulta Apollon pour savoir combien de temps durerait la paix et on obtint cette réponse : « Jusqu'au moment où une vierge enfantera. » En entendant cela, tout le monde dit : « Donc elle durera toujours. » Ils croyaient impossible, en effet, qu'une vierge mit jamais au monde. Ils placèrent alors cette inscription sur les portes du Temple : Temple éternel de la paix. Mais la nuit même que la vierge enfanta, le temple s'écroula jusqu'aux fondements et c'est là que se trouve aujourd'hui l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle.

*Deuxième sermon sur la Nativité.

II. La Nativité de Jésus-Christ fut miraculeuse quant à celui qui fut engendré. Car, ainsi que le dit saint Bernard, l'éternel, l'antique et le nouveau se trouvèrent réunis dans la même personne : l'éternel, c'est la divinité, l'antique c'est la chair tirée d'Adam, le nouveau, c'est une âme créée de nouveau. Le même saint dit autre part : « Dieu a

fait trois mélanges et trois œuvres, tellement singuliers que jamais il n'en a été fait et jamais il ne s'en fera de semblables. Car il y eut union réelle entre un Dieu et un homme, entre une mère et une vierge, entre la foi et l'esprit humain. La première union est très admirable, parce que le démon et Dieu, la majesté et l'infirmité ont été joints ensemble.

Quelle bassesse et quelle sublimité ! Il n'y a rien en effet de plus sublime que Dieu, comme il n'y a rien de plus bas que l'homme. La seconde union n'est pas moins admirable, car jamais, au monde, on n'avait entendu dire qu'une femme qui avait enfanté fût vierge, qu'une mère ne cessât pas d'être vierge. La troisième union est inférieure à la première et à la seconde, mais elle n'est pas moins importante. C'est chose admirable que l'esprit humain ait ajouté foi à ces deux choses, que l'on ait pu croire enfin que Dieu fût homme et que celle qui avait enfanté fût restée vierge. » (Saint Bernard.)

III. La naissance de Jésus-Christ fut miraculeuse du côté de celui qui fut engendré. En effet l'enfantement fut au-dessus de la nature, par cela qu'une vierge conçut ; au-dessus de la raison, pour avoir enfanté un Dieu ; au-dessus de la condition de la nature humaine, puisque, contre l'ordinaire, elle enfanta sans douleurs, car elle conçut du Saint-Esprit : la vierge en effet n'engendra pas d'un sang humain, mais d'un souffle mystique. Le Saint-Esprit prit ce qu'il y avait de plus pur et de plus chaste dans le sang de la Vierge et en forma ce corps ; et Dieu manifesta ainsi un quatrième mode admirable de créer un homme.

Voici à ce sujet ce que dit saint Anselme : « Dieu

peut créer l'homme de quatre manières : sans homme ni femme, comme il a créé Adam ; d'un homme sans femme, comme il a créé Eve ; de l'homme et de la femme, comme d'habitude ; d'une femme sans homme, comme cela s'est opéré aujourd'hui merveilleusement. »

La naissance de Jésus-Christ fut démontrée de beaucoup de manières. D'abord par toutes espèces de créatures. Or il y a une sorte de créature qui a seulement l'être, comme celles qui sont purement corporelles, par exemple les pierres ; une autre a l'être et la vie, comme les végétaux et les arbres ; une autre espèce a l'être, la vie et le sentiment, savoir les animaux ; une autre a l'être, la vie, le sentiment et le discernement, comme l'homme ; une dernière espèce qui a l'être, la vie, le sentiment, le discernement et l'intelligence, comme l'ange. Toutes ces créatures démontrèrent aujourd'hui la naissance de Jésus-Christ Le premier ordre, qui est purement corporel, est triple. Il est ou bien opaque, ou bien transparent, ou pénétrant et lucide.

1°. Elle a été montrée premièrement par les substances purement corporelles opaques ; ainsi la destruction du temple des Romains, comme il a été dit plus haut ; ainsi la chute de différentes statues qui tombèrent en plusieurs autres lieux.

*Cur Deus Homo, liv. II, c. VIII.

Voici ce qu'on lit dans l'Histoire scholastique (ch. III, Tobie) : « Le prophète Jérémie venant en Égypte, après la mort de Godolias, apprit aux rois du pays que leurs idoles crouleraient quand une vierge enfanterait un fils. C'est pour cela que les prêtres des idoles avaient élevé et adoraient, dans

un lieu caché du temple, l'image d'une vierge portant un enfant dans son giron. Le roi Ptolémée leur demanda ce que cela signifiait : ils répondirent que, de tradition paternelle, c'était un mystère révélé à leurs ancêtres par un saint prophète, et qui devait se réaliser un jour. » Secondement, par les substances purement corporelles transparentes et pénétrantes. En effet la nuit même de la naissance du Seigneur, l'obscurité fut changée en une clarté pareille à celle du jour. À Rome (Orose, liv.VI, ch. XX, et Innocent III, IIe sermon de Noël, l'attestent), dans une fontaine* l'eau fut changée en une huile qui coula jusqu'au Tibre avec la plus grande abondance. Or la sybille avait prédit que quand jaillirait une source d'huile, naîtrait le Sauveur. Troisièmement par les substances corporelles lucides, exemple : les corps célestes. Le jour de la naissance du Sauveur, d'après une relation dont parle saint Chrysostome**, les mages étant en prières sur une montagne, une étoile apparut devant eux, ayant la forme du plus bel enfant, sur la tète duquel brillait une croix. Elle dit aux mages d'aller en Judée et que là ils trouveraient ce nouveau-né.

* Fontaine qui donne de l'huile à Rome, en ce lieu est aujourd'hui l'Église de Sainte-Marie au delà du Tibre. -- ** Sur Saint Mathieu, ch. III.

Ce jour-là encore, trois soleils apparurent à l'orient, et peu à peu ils n'en formèrent plus qu'un. C'était un signe que la Trinité et l'unité de Dieu allaient être connues dans le monde, ou bien que celui qui venait de naître rassemblait dans sa seule personne trois substances l'âme, la chair et la divinité.

On lit pourtant dans l'Histoire scholastique (ch. XVI, Machab.), que ce ne fut pas au jour de la

naissance du Sauveur que parurent les trois soleils, mais bien quelque temps auparavant, savoir après la mort de Jules César. Eusèbe l'assure aussi en sa chronique. L'empereur Octave, dit le pape Innocent III, après avoir soumis l'univers à la domination romaine, plut tellement au Sénat que celui-ci voulut l'honorer comme un dieu. Mais Auguste, plein de prudence, qui se savait être homme, ne voulut pas consentir à usurper l'honneur de l'immortalité. Sur les instances du Sénat, il consulta la sybille pour apprendre, par ses oracles, s'il naîtrait jamais un jour dans le monde un mortel plus grand que lui. Or c'était au jour de la naissance de Jésus-Christ que cela se passait, et comme la sybille expliquait ses oracles seule avec l'empereur dans une chambre du palais, voici qu'au milieu du jour, un cercle d'or entoure le soleil, et au milieu du cercle paraît une vierge merveilleusement belle, portant un enfant sur son giron : ce que la sybille montra au César extasié de cette vision ; il entendit alors une voix lui dire : « Celle-ci est l'autel du ciel, » et la sybille ajouta : « Cet enfant est plus grand que toi, il te faut l'adorer. »

Or ce palais fut dédié en l'honneur de sainte Marie, et c'est aujourd'hui Sainte-Marie de *l'ara cœli*. L'empereur comprit donc que cet enfant était plus grand que lui ; il lui offrit de l'encens et dès ce moment il renonça à se faire appeler Dieu. Voici comment s'exprime Orose à ce sujet* : « Au temps d'Octave, environ à la troisième heure, par un ciel clair, pur et serein, un cercle en forme d'arc-en-ciel entoura le disque du soleil, comme si était venu celui qui avait créé et régissait seul le soleil lui-même et l'univers. » Eutrope le dit aussi. Il est rapporté dans Timothée, l'historiographe, qu'il a trouvé dans les anciennes histoires des Romains

que Octave, l'an XXXV de son règne, monta au Capitole et demanda avec instance aux dieux quel serait après lui le gouverneur de la République, et qu'il entendit une voix lui dire : « C'est un enfant céleste, fils du Dieu vivant, qui doit bientôt naître d'une vierge restée sans tache, Dieu et homme sans macule. » Ayant appris cela, il éleva un autel en ce lieu et y plaça cette inscription : « Autel du fils de Dieu vivant. »

2°. La nativité a été montrée manifestement par la créature qui a l'être et la vie, comme les plantes et les arbres. Au rapport de Barthélemi dans sa compilation ; cette nuit-là même les vignes d'Engadi, qui portent le baume, fleurirent, eurent des fruits et donnèrent leur liqueur.

3°. Par la créature qui a l'être, la vie et le sentiment, comme les animaux. Joseph, en s'en allant à Bethléem avec Marie qui était enceinte, mena avec lui un bœuf, peut-être pour le vendre, payer le cens que lui et son épouse devaient, et vivre du reste, et un âne, peut-être pour servir de monture à la Vierge. Or le bœuf et l'âne connurent le Seigneur par l'effet d'un miracle et fléchirent le genou pour l'adorer.

*Liv. VI, ch. XX. -- **Barthélemi de Sion, dans le Mariale.

Avant la nativité de Jésus-Christ, raconte Eusèbe dans sa chronique, pendant quelques jours, des bœufs qui labouraient dirent aux laboureurs : « Les hommes manqueront, les moissons profiteront. »

4°. Par la créature qui a l'être, la vie, le sentiment et le discernement, comme est l'homme, ainsi les bergers. En effet à cette heure, les bergers veillaient sur leurs troupeaux, comme ils avaient coutume de faire deux fois par an dans les plus longues et dans les plus courtes nuits.

Anciennement, à chaque solstice, c'est-à-dire au solstice d'été, environ vers la fête de saint-Jean-Baptiste, et à celui d'hiver, vers la nativité de Notre-Seigneur, c'était une coutume des Gentils de veiller la nuit pour honorer le soleil, coutume qui avait pris racine aussi chez les juifs, peut-être pour suivre l'usage des étrangers qui habitaient chez eux. L'ange du Seigneur leur apparaissant annonça le Sauveur né et leur donna un signe pour le trouver. À cet ange se joignit une multitude d'autres qui disaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, etc. » Or les bergers vinrent et trouvèrent tout comme l'ange avait dit. Elle a encore été manifestée par César-Auguste, qui défendit alors que personne ne l'appelât seigneur, au témoignage d'Orose. C'est peut-être pour avoir vu l'arc autour du soleil, que, se rappelant la ruine du temple, la fontaine d'huile et comprenant que celui qui l'emportait en grandeur était né dans le monde, il ne voulut, et re appelé ni dieu ni seigneur.

On lit encore, en certaines chroniques, que, sur l'approche de la naissance du Seigneur, Octave fit établir des chemins publics par le monde, et fit remise de toutes les dettes des Romains. Elle a été manifestée aussi par les sodomites qui, dans tout le monde, furent détruits cette même nuit ; ainsi le dit saint Jérôme sur ce passage : *Lux orta est*. Une lumière s'est levée et si grande qu'elle fit mourir tous ceux qui étaient adonnés à ce vice ; c'est ce que fit le Christ pour le déraciner, et pour qu'une si infâme impureté n'existât plus désormais dans la nature humaine qu'il avait prise. Car, dit saint Augustin, Dieu voyant dans le genre humain ce vice contre nature fut presque en suspens s'il s'incarnerait.

5° Par la créature qui a l'être, la vie, le sentiment, le discernement et l'intelligence, comme l'ange. Les anges en effet, annoncèrent la naissance de Jésus-Christ aux bergers, comme on vient de le dire plus haut.

Sa naissance nous fut utilement démontrée :

1°. à la confusion des démons ; car cet ennemi ne saurait l'emporter sur nous comme auparavant. On lit* que saint Hugues, abbé de Cluny, la veille de la Nativité du Seigneur, vit la bienheureuse vierge tenant son fils dans ses bras : « C'est, dit-elle, aujourd'hui le jour où les oracles des prophètes sont renouvelés. Où est maintenant cet ennemi qui avant ce jour était maître dés hommes ? »

*Pierre le Vénérable, De miraculis, liv. I, ch. XV.

A ces mots, le diable sortit de dessous terre, pour insulter aux paroles de la madone, mais l'iniquité s'est mentie à elle-même, parce que, comme il parcourait tous les appartements, des frères, la dévotion le rejeta hors de l'oratoire, la lecture hors du réfectoire, les couvertures de bas prix hors du dortoir, et la patience hors du chapitre. On lit encore, dans le livre de Pierre de Cluny, que, la veille de Noël, la bienheureuse vierge apparut à saint Hugues, abbé de Cluny, portant son fils et jouant avec lui en disant : « Mère, vous savez avec quelle joie l'Église célèbre aujourd'hui le jour de ma naissance, or où est désormais la force du diable ? que peut-il dire et faire ? » Alors le diable semblait se lever de dessous terre et dire : « Si je ne puis entrer dans l'église où l'on célèbre vos louanges, j'entrerai cependant au chapitre, au dortoir et au réfectoire. » Et il tenta de le faire ;

mais la porte du chapitre était trop étroite pour sa grosseur, la porte du dortoir trop basse pour sa hauteur, et la porte du réfectoire avait des barrières formées par la charité des servants, par l'avidité apportée à écouter la lecture, par la sobriété dans le boire et le manger, et alors il s'évanouit tout confus.

2°. Pour obtenir le pardon. On lit, dans un livre d'exemples, qu'une mauvaise femme, revenue à de bons sentiments, désespérait de son pardon ; car en pensant au jugement, elle se trouvait coupable ; en pensant à l'enfer, elle se croyait digne d'y être tourmentée ; en pensant au paradis, elle se voyait immonde, à la passion, elle se regardait comme ingrate ; mais en pensant à l'enfance de Jésus et à la facilité qu'il y a d'apaiser les enfants, elle conjura le Christ par son enfance, et mérita d'entendre nue voix qui lui assurait le pardon.

3°. Pour la guérison des infirmités. Voici ce que dit saint Bernard sur cette utilité de la naissance de Jésus-Christ : « Le genre humain avait trois maladies, au commencement, au milieu et à la fin : c'est-à-dire, à la naissance, à la vie et à la mort. La naissance était souillée, la vie perverse et la mort dangereuse. Vint Jésus-Christ qui apporta un triple remède à cette triple maladie. Il est né, a vécu et est mort. Sa naissance a purifié la, nôtre ; sa vie est une instruction pour la nôtre, et sa mort a détruit la nôtre » (saint Bernard).

4°. Pour l'humiliation de notre orgueil. Ce qui a fait dire à saint Augustin que l'humilité à nous montrée par le Fils de Dieu dans l'Incarnation, nous fut un exemple, un sacrement et un remède : un exemple à imiter, un sacrement par lequel le lien de notre péché est rompu, et un remède qui guérit l'enflure de notre orgueil (saint Augustin). En effet

l'orgueil du premier homme a été guéri par l'humilité de Jésus-Christ

Observez encore que l'humilité du Sauveur correspond bien à l'orgueil du traître, car l'orgueil du premier homme fut contre Dieu, jusqu'à Dieu et au-dessus de Dieu. Il fut contre Dieu, car il alla contre le précepte qui défendait de manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; il fut jusqu'à Dieu, car il alla jusqu'à désirer atteindre à la divinité, en croyant ce que le diable avait dit : « Vous serez comme des dieux ; » il fut enfin au-dessus de Dieu, selon saint Anselme, eu voulant ce que Dieu ne voulait pas que l'homme voulût ; il plaça en effet sa volonté au-dessus de celle de Dieu, mais le fils de Dieu, selon saint Jean Damascène, s'humilia pour les hommes, non contre les hommes, jusqu'aux hommes, et au-dessus des hommes : pour les hommes, c'est-à-dire, pour leur utilité et leur salut ; jusqu'aux hommes, par une naissance semblable à la leur ; au-dessus des hommes, par une naissance différente de la leur. Car sa naissance fut en un point semblable à la nôtre ; en effet il est né d'une femme, et par le même mode de propagation, et en un point, différente de la nôtre, car il est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie.

---

2. Sainte Anastasie.

On peut lire dans Hrostwile, religieux de l'abbaye de Gandershem, en 999, une comédie fort curieuse intitulée : Dulcitius, dont le fonds est emprunté à la légende de sainte Anastasie.

Anastasie vient de ana, au-dessus, et stasis, qui se tient debout, ou état, parce qu'elle s'éleva des

vices aux vertus.

Anastasie était une très noble fille de Pretaxatus, illustre sénateur romain, mais païen, et elle avait reçu les principes de la foi de sa mère Faustine, chrétienne et de saint Chrysogone. Ayant été mariée à Publius, elle simula une maladie pour n'avoir point de rapports avec lui. Publias apprit que sa femme, avec une de ses suivantes, allait, couverte d'habits plus que modestes, parcourir les prisons où étaient des chrétiens et leur porter ce dont ils avaient besoin ; alors il la fit garder très étroitement, au point de lui refuser même de la nourriture, dans l'intention de la faire périr, afin qu'il pût vivre dans les plaisirs à l'aide de ses immenses possessions. Or comme elle pensait mourir, elle écrivit des lettres pleines d'affection à Chrysogone qui lui répondit pour la consoler. Sur ces entrefaites, son mari mourut et elle fut délivrée de ses angoisses. Elle avait pour suivantes trois sœurs d'une merveilleuse beauté, dont l'une s'appelait Agapen, l'autre Chionée et la troisième Irénée. Elles étaient chrétiennes et refusaient obstinément d'obéir aux avis du préfet de Rome ; celui-ci les fit enfermer dans une chambre où l'on serrait les ustensiles de cuisine. Or ce préfet, qui brûlait d'amour pour elles, les alla trouver afin d'assouvir sa passion. Il fut alors frappé de folie, et croyant s'en prendre aux vierges, il embrassait les casseroles, les pots-au-feu, les chaudrons et autres ustensiles de cuisine. Quand il fut rassasié, il en sortit tout noir, sale et les vêtements en lambeaux. Ses serviteurs, qui l'attendaient à la porte, le voyant ainsi fait, le crurent changé en démon, l'accablèrent de coups, s'enfuirent et le laissèrent seul. Il alla alors trouver l'empereur pour porter plainte ; et les uns le frappaient de verges, les autres lui jetaient de

la boue et de la poussière, soupçonnant qu'il était changé en furie. Ses yeux étaient aveuglés afin qu'il ne se vît pas difforme ; aussi était-il bien étonné de se voir ainsi moqué, lui qui avait l'habitude d'être traité avec grand honneur. Il croyait en effet être revêtu, ainsi que tous les autres, de vêtements blancs. Il pensa, quand on lui dit qu'il était si ridicule, que les jeunes filles l'avaient traité ainsi par le moyen de la magie, et il ordonna qu'on les déshabillât devant lui afin au moins de les voir nues ; mais aussitôt leurs habits adhérèrent si bien à leur corps qu'il fut impossible de les en dépouiller.

Alors le préfet saisi, s'endormit et ronfla si fort que les coups ne purent le réveiller. Enfin les vierges reçurent la couronne du martyre, et Anastasie fut donnée à un préfet, qui devait l'épouser ; si auparavant il la faisait sacrifier. Comme il l'emmenait. dans une chambre et qu'il voulait l'embrasser, il devint aussitôt aveugle. Il alla consulter les dieux pour savoir s'il pouvait être guéri. Ils lui répondirent : « Parce que tu as contristé Anastasie, tu nous as été livré et dès cet instant tu seras tourmenté continuellement en enfer avec nous. » Pendant qu'on le ramenait chez lui, il mourut entre les mains de ses gens. Alors Anastasie est livrée à un autre préfet qui la devait tenir en prison. Quand il apprit qu'elle jouissait d'immenses possessions, il lui dit en particulier :

— Anastasie, si tu veux être chrétienne, fais donc ce que t'a commandé ton maître. Voici ce qu'il ordonne : « Celui qui n'aura pas renoncé à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » Donne-moi alors tout ce qui t'appartient et va en liberté partout où tu voudras et tu seras une vraie chrétienne.

Elle lui répondit :

— Mon Dieu a dit : « Vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres, mais non aux riches ; » or comme tu es riche, j'irais contre le commandement de Dieu ; si je te donnais la moindre chose.

Alors Anastasie fut jetée dans une affreuse prison pour y mourir de faim ; mais saint Théodore, qui avait déjà eu les honneurs du martyre, la nourrit d'un pain céleste pendant deux mois. Enfin elle fut conduite avec deux cents vierges aux îles de Palmarola, où beaucoup de chrétiens avaient été relégués.

Quelques jours après, le préfet les manda toutes et fit lier Anastasie à un poteau pour y être brûlée : les autres périrent dans divers supplices. Dans le nombre il y avait un chrétien qui plusieurs fois avait été dépouillé de ses richesses à cause de Jésus-Christ et qui répétait sans cesse : « Au moins vous ne m'enlèverez pas Jésus-Christ » Apollonie ensevelit le corps de sainte Anastasie avec honneur dans son verger où elle construisit une église. Elle souffrit sous Dioclétien qui commença à régner environ l'an du Seigneur 287.

---

3. Saint Étienne.

Étienne ou Stéphane veut dire couronne en grec ; en hébreu il signifie règle. Il fut la couronne, c'est-à-dire le chef des martyrs du Nouveau Testament ; comme Abel de, l'ancien. Il fut encore une règle, c'est-à-dire un exemple aux autres de souffrir pour Jésus-Christ ou bien d'agir et de vivre

dans la sincérité, ou de prier pour ses ennemis. Stéphane signifierait encore, d'après une autre étymologie, Strenue fans, qui parle avec énergie, comme il appert par son discours et par sa belle prédication de la parole de Dieu. Stéphane signifierait aussi : qui parle avec force aux vieilles, Strenue fans anus, parce qu'il parlait avec énergie, avec dignité aux veuves qu'il instruisait et dirigeait d'après la commission qu'il en avait reçue des apôtres, et qui, à la lettre, étaient vieilles. Il est donc couronné comme chef du martyre, règle du souffrir et du bien vivre, orateur énergique dans sa prédication, riche, et parlant aux vieilles dans ses admirables instructions.

Étienne fut un des sept diacres ordonnés par les apôtres pour exercer le ministère. Car le nombre des disciples s'augmentant, ceux des gentils qui étaient convertis commencèrent à murmurer contre les juifs nouvellement chrétiens de ce que leurs veuves étaient méprisées et laissées de côté dans le ministère de tous les jours. On peut assigner deux causes à ces murmures : ou bien leurs veuves n'étaient pas admises à partager le ministère, ou bien elles étaient plus surchargées que les autres dans cet exercice quotidien. Les apôtres en effet, voulant s'appliquer entièrement à la dispensation de la parole, confièrent aux veuves le soin de distribuer les aumônes. Or, ils voulurent apaiser les murmures qui s'élevaient par rapport à l'administration des veuves et rassemblèrent la multitude des fidèles auxquels ils dirent : « Il n'est pas juste que nous cessions d'annoncer la parole de Dieu pour avoir soin des tables. » La glose ajoute : « parce que la nourriture de l'esprit est préférable aux mets qui alimentent le corps. » Choisissez donc, frères, sept hommes d'entre vous, d'une

probité reconnue, pleins de l'Esprit saint et de sagesse, à qui nous commettions ce ministère, afin qu'ils servent ou qu'ils président ceux qui servent ; nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole. »

Ce discours plut à toute l'assemblée. On en choisit sept dont saint Étienne fut le *primicier* et le *chevecier*, et on les amena aux apôtres qui leur imposèrent ; les mains. Or, Étienne, qui était plein de grâce et de force, opérait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple.

Les juifs jaloux conçurent le désir de prendre le dessus sur lui et de l'accuser : alors ils essayèrent de le vaincre de trois manières : savoir, en discutant, en produisant de faux témoins et en le jetant dans les tourments. Toutefois il fut plus savant dans la discussion ; il démasqua les faux témoins et triompha des supplices. Dans chacun de ces combats le ciel lui vint en aide. Dans le premier, l'Esprit saint lui fut donné pour qu'il fût pourvu de sagesse ; dans le second, il parut avec un visage angélique afin d'effrayer les faux témoins ; dans le troisième, Jésus-Christ se montra disposé à l'aider pour le fortifier dans le martyre. Dans chaque combat, l'histoire tient compte de trois choses, savoir : la lutte engagée, le secours prêté et le triomphe remporté. En parcourant l'histoire, nous pourrons voir tous ces succès en peu de mots.

Comme Étienne faisait beaucoup de miracles et prêchait fort souvent au peuple, les juifs envieux engagèrent avec lui le premier combat pour le vaincre dans la discussion. Quelques-uns de la synagogue des libertins, c'est-à-dire des enfants des hommes libres, qui ont reçu la liberté par la *manumission,* s'élevèrent contre lui. Ce fut donc la

postérité des esclaves qui résista la première à la foi. Il y avait aussi des Cyrénéens de la ville de Cyrène, des Alexandrins et des hommes de Cilicie et d'Asie qui disputèrent avec saint Étienne. Ce premier combat fut suivi du triomphe ; car ils ne pouvaient résister à sa sagesse ; et l'auteur sacré ajoute : « et à l'Esprit qui parlait par sa bouche » ; ce qui désigne l'aide accordé.

Voyant donc qu'ils ne pouvaient l'emporter sur lui dans ce genre de combat, ils furent assez habiles pour choisir une seconde manière, qui était de le vaincre à l'aide des faux témoins. Alors ils en subornèrent deux pour l'accuser de quatre sortes de blasphèmes. Après l'avoir amené dans le conseil, les faux témoins lui reprochaient quatre faits savoir le blasphème contre Dieu, contre Moïse, contre la loi et contre le tabernacle ou le temple : Voilà le combat. Cependant tous ceux qui étaient assis dans le conseil ayant levé les yeux sur lui, virent son visage comme le visage d'un ange : C'est le secours. Vient ensuite la victoire de ce second combat, par lequel les faux témoins furent confondus dans leurs dépositions. Car le Prince des prêtres dit : « Les choses sont-elles ainsi qu'il vient d'en être déposé ? » Alors le bienheureux, Étienne se disculpa catégoriquement des quatre blasphèmes dont l'avaient chargé les faux témoins.

Et d'abord, il se disculpa de blasphème contre Dieu, en disant que le Dieu qui a parlé à leurs pères et aux prophètes était le Dieu de gloire, c'est-à-dire, celui qui donne ou qui possède la gloire, ou bien encore, celui auquel la gloire est due par la créature. En cet endroit il loua Dieu de trois manières, ce qui peut se prouver par trois passages. C'est le Dieu de gloire, ou qui donne la gloire ; il y

a au livre des Rois (II) : « Celui qui me portera honneur, je lui porterai gloire. » Il est Dieu de gloire ou qui contient la gloire. On lit, au livre des Proverbes (VIII) : « Avec moi sont les richesses et la gloire. » Il est le Dieu de gloire, c'est-à-dire, le Dieu auquel la créature doit la gloire. La première épître à Timothée (I) dit : « Au roi immortel des siècles, au seul Dieu, gloire et honneur dans tous les siècles. » Donc Étienne loua Dieu en trois manières, en disant qu'il est glorieux, qu'il donne la gloire et qu'il la mérite.

Il se disculpa ensuite du reproche de blasphème contre Moïse, en louant le même Moïse de plusieurs manières. il le loua principalement par trois circonstances : pour la ferveur de son zèle, pour avoir tué l'Égyptien qui avait frappé un de ses frères ; d'avoir fait des miracles en Égypte et dans le désert ; de l'honneur qu'il eut de converser avec Dieu plusieurs fois.

Enfin il se disculpa du troisième blasphème, contre la loi, en relevant son prix par trois raisons : la première, parce qu'elle avait Dieu pour auteur, la seconde parce qu'elle avait eu le grand et illustre Moïse pour ministre ; la troisième par rapport à la fin qu'elle a, savoir qu'elle donne la vie.

Enfin il se disculpa du quatrième blasphème contre le temple et le Tabernacle, eu disant quatre sortes de biens du Tabernacle ; savoir : qu'il avait été commandé par Dieu ; que Moïse en avait reçu le plan dans une vision ; qu'il avait été achevé par Moïse et qu'il renfermait l'arche du témoignage. Il dit que le temple avait remplacé le Tabernacle. C'est ainsi que saint Étienne se disculpa, à l'aide du raisonnement, des crimes qu'on lui imputait.

Les Juifs, se voyant une seconde fois vaincus,

choisissent un troisième moyen et engagent le troisième combat : c'était de le vaincre au moins par les tourments et les supplices. Saint Étienne ne s'en fut pas plutôt aperçu que, voulant pratiquer le précepte du Seigneur au sujet de la correction fraternelle, il essaya par trois moyens de les corriger et de les empêcher de commettre une pareille méchanceté, savoir : par pudeur, par crainte et par amour.

Premièrement, par pudeur, en leur reprochant la dureté de leur cœur et la mort des Saints. « Têtes dures, dit-il, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que vos pères ont été. Quel est le prophète que vos pères n'aient pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui prédisaient l'avènement du Juste. »

Par là, dit la glose, il expose trois degrés de malice. Le premier, de résister au Saint-Esprit, le deuxième, de persécuter les prophètes, le troisième, de les tuer par un excès de méchanceté. Ils avaient en effet le front d'une courtisane ; ils ne savaient rougir, ni s'arrêter dans la voie du mal qu'ils avaient conçu. Bien au contraire, à ces paroles ils entrèrent dans une rage qui leur déchirait le cœur et ils grinçaient des dents contre lui.

Deuxièmement, il les corrigea par la crainte, en leur disant qu'il voyait Jésus-Christ debout a la droite de Dieu, comme prêt à l'aider et à condamner ses adversaires.

Mais Étienne étant rempli du Saint-Esprit, et levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et il dit : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de la Vertu de Dieu. » Et quoi qu'il les eût déjà repris par la pudeur et par la crainte, ils ne furent cependant point encore

corrigés, mais ils devinrent pires qu'auparavant. « Alors jetant de grands cris, et se bouchant les oreilles (pour ne pas entendre ses blasphèmes, dit la glose), ils se jetèrent tous ensemble sur lui, et l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapidèrent. » En cela ils croyaient agir d'après la loi qui ordonnait de lapider le blasphémateur hors de la place. Et les deux faux témoins qui devaient lui jeter la première pierre, selon le texte de la loi : « Les témoins lui jetteront les premiers la pierre de leur propre main, etc. » se dépouillèrent de leurs habits, soit pour qu'ils ne fussent pas souillés par le contact d'Étienne, soit afin d'être plus libres polir jeter les pierres, et les mirent aux pieds d'un jeune homme nommé Saul et plus tard Paul, lequel en gardant ces vêtements, pour qu'ils fussent moins embarrassés, le lapida, pour ainsi dire, par la main de tous.

N'ayant donc pu les détourner de leur crime ni par la pudeur, ni par la crainte, il essaya d'un troisième moyen, qui était de les adoucir au moins par l'amour. Peut-on un amour plus éminent que celui dont il fit preuve en priant pour lui et pour eux ? Il pria pour lui d'abord, afin d'abréger les instants de sa passion ; pour eux ensuite, afin qu'elle ne leur fût point imputée à péché. Ils lapidaient, dis-je, Étienne qui priait et qui disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché car ils ne savent ce qu'ils font. » Et voyez quel amour admirable ! quand il prie pour lui, il est debout ; quand il prie pour ses bourreaux, il fléchit les genoux, comme s'il eût préféré être plutôt exaucé dans ce qu'il sollicitait pour les autres, que dans ce qu'il demandait polir lui-même. Pour eux plutôt

que pour lui, il fléchit,les genoux parce que, dit la glose a ce propos, il implorait un plus grand remède là où le mal était plus grand. En cela ce martyr de Jésus-Christ imita le Seigneur qui, dans sa passion, pria pour lui quand il dit : « Père, je remets mon âme entre vos mains ; » et pria pour ceux qui le crucifiaient en disant : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » « Et après cette parole, il s'endormit au Seigneur. »

Belle parole, ajoute la glose, il s'endormit, et non pas il mourut, car en offrant ce sacrifice d'amour, il s'endormit avec l'espoir de se réveiller à la résurrection. Étienne fut lapidé l'année que Jésus-Christ monta au ciel, au commencement du mois d'août, le matin du troisième jour. Saint Gamaliel et Nicodème, qui tenaient pour les chrétiens dans tous les conseils des Juifs, l'ensevelirent dans un champ de ce même Gamaliel, et firent ses funérailles avec un grand deuil : et il s'éleva une grande persécution contre les chrétiens de Jérusalem, car après le meurtre du bienheureux Étienne, qui était l'un des principaux, on se mit à les persécuter, au point que tous les chrétiens, excepté les apôtres comme plus courageux, furent dispersés par toute la province de Judée, selon que le Seigneur le leur avait recommandé : « S'ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre. »

L'éminent docteur Augustin rapporte que saint Étienne fut illustre par d'innombrables miracles ; par la résurrection de six morts, par la guérison d'une foule de malades. Parmi ces miracles qu'il raconte, il en est quelques-uns de fort remarquables. Il dit donc que l'on mettait des fleurs sur l'autel de saint Étienne et que quand on en avait touché les malades, ils étaient miraculeusement

guéris. Des linges pris à son autel, et posés sur des malades, procuraient à plusieurs la guérison de leurs infirmités. Au livre XXII de la Cité de Dieu, il dit que des fleurs qu'on avait prises de son autel furent mises sur les yeux d'une femme aveugle qui recouvra tout aussitôt la vue.

Dans le même livre, il rapporte que l'un des premiers d'une ville, Martial, qui était infidèle, ne voulait absolument pas se convenir. Étant tombé gravement malade, son gendre, plein de foi, vint à l'église de Saint-Étienne, prit des fleurs qui étaient, sur son autel, et les cacha auprès de la tête de Martial, qui, après avoir dormi dessus, s'écria, dès avant le jour, qu'on envoyât chercher l'évêque. Celui-ci étant absent, un prêtre vint ; et sur l'assurance que lui donna Martial de sa foi, il lui administra le baptême. Tant qu'il vécut, toujours il avait ces mots à la bouche : « Jésus-Christ, recevez mon esprit, » sans savoir que c'étaient les dernières paroles de saint Étienne.

Voici un autre miracle rapporté dans le même livre une dame appelée Pétronie était tourmentée depuis longtemps d'une très grave infirmité ; elle avait employé une foule de remèdes qui n'avaient laissé trace de guérison ; un jour elle consulte un Juif qui lui donne un anneau dans lequel se trouvait enchâssée une pierre, afin qu'elle se ceignit avec une corde de cet anneau sur sa chair nue, et que par sa vertu elle recouvrât la santé. Mais comme elle s'aperçut que cela ne lui procurait aucun bien, elle se hâta d'aller à l'église du premier martyr Étienne le prier de la guérir. Aussitôt, sans que la corde fût déliée, l'anneau resté entier tomba à terre : elle se sentit à l'instant tout à, fait guérie.

Le même livre rapporte un autre miracle non

moins admirable. À Césarée de Cappadoce, une noble dame avait perdu son mari ; mais elle avait une belle et nombreuse famille composée de dix enfants, sept. fils et trois filles. Un jour qu'elle avait été offensée par eux, elle maudit ses fils. La vengeance divine suivit de près la malédiction de la mère, et tous sont frappés également d'un horrible châtiment. Un tremblement affreux de tous leurs membres les saisit. Accablés de douleur, ils ne voulurent point que leurs concitoyens fussent témoins de leur malheur et ils coururent par toute la terre, attirant sur eux l'attention. Deux d'entre eux, un frère et une sœur, Paul et Palladie, vinrent à Hippone et racontèrent à saint Augustin lui-même, qui était évêque de cette ville, ce qui leur était arrivé. Il y avait quinze jours, c'était avant. Pâques, qu'ils se rendaient assidûment à l'église de saint Étienne, le priant avec insistance de leur rendre, la santé.

Le jour de Pâques, en présence d'une foule de peuple, Paul franchit tout à coup la balustrade, se prosterne devant l'autel avec foi et révérence, et se met à prier. Les assistants attendent ce qui va arriver, quand il se lève tout à coup. Il était guéri et délivré désormais de son tremblement. Ayant été amené à saint Augustin, celui-ci le montra au peuple en promettant de lire le lendemain un récit écrit de ce qui s'était passé. Or, comme il parlait au peuple et que la sœur assistait elle-même à l'église, toujours agitée dans tous ses membres, elle se leva du milieu des fidèles, passa la balustrade et de suite comme si elle sortait du sommeil, elle se leva guérie. On la montre à la foule qui rend d'immenses actions de grâces à Dieu et à saint Étienne, de la guérison du frère et de la sœur. Orose en revenant chez saint Augustin de visiter

saint Jérôme rapporta quelques reliques de saint Étienne qui opérèrent les miracles dont on vient de parler et beaucoup d'autres encore.

Il faut remarquer que saint Étienne ne souffrit pas le martyre aujourd'hui, mais, comme nous l'avons dit plus haut, le trois d'août, jour où l'on célèbre son invention. Nous raconterons alors pour quel motif ces fêtes furent changées. Qu'il suffise de dire ici que l'Église a eu deux raisons de placer, comme elle l'a fait, les trois fêtes qui suivent Noël : La première, c'est afin de réunir à l'Époux et au chef ceux qui ont été ses compagnons. En effet, en naissant, Jésus-Christ qui est l'Époux a donné, en ce monde à l'Église, son épouse, trois compagnons, dont il est dit dans les cantiques* : « Mon bien-aimé est reconnaissable par sa blancheur et sa rougeur : il est choisi entre mille. » La blancheur indique Jean l'évangéliste, saint confesseur ; la rougeur, saint Étienne, premier martyr ; la multitude virginale des Innocents est signifiée par ces paroles : « Il est choisi entre mille. » La seconde raison est qu'ainsi, l'Église réunit ensemble tous les genres de martyrs, selon leur rang de dignité. La naissance du Christ fut, en effet, la cause de leur martyre. Or, il y a trois martyres : le volontaire qu'on subit, le volontaire qu'on ne subit pas, celui que l'on subit, mais qui n'est pas volontaire. On trouve le premier dans saint Étienne, le second dans saint Jean et le troisième dans les Innocents.

*Cant. V, 10.

4. Saint Jean, apôtre et évangéliste.

Jean veut dire grâce de Dieu, ou en qui est la grâce, ou auquel la grâce a été donnée, ou auquel un don a été fait de la part de Dieu. De là quatre privilèges de saint Jean. Le premier fut l'amitié particulière de Jésus-Christ. En effet, le Sauveur aima saint Jean plus que les autres apôtres et lui donna de plus grandes marques d'affection et de familiarité. Il veut donc dire grâce de Dieu parce qu'il fut gracieux à Dieu. Il paraît même qu'il a été aimé plus que Pierre. Mais il y a amour de cœur et démonstration de cet amour. On trouve deux sortes de démonstrations d'amour : l'une qui consiste dans la démonstration de la familiarité, et l'autre dans les bienfaits accordés. Il aima Jean et Pierre également. Mais quant à l'amour de démonstration, il aima mieux saint Jean, et quant aux bienfaits donnés, il préféra Pierre. Le second privilège est la parole de la chair ; en effet, saint Jean a été choisi vierge par le Seigneur ; alors en lui est la grâce, c'est-à-dire la grâce de la pureté virginale, puisqu'il voulait se marier quand Jésus-Christ l'appela. Le troisième privilège, c'est la révélation des mystères : en effet, il lui a été donné de connaître beaucoup de mystères, par exemple, ce qui concerne la divinité du Verbe et la fin du monde. Le quatrième privilège, c'est d'avoir été chargé du soin de la mère de Dieu : alors on, peut dire qu'il a reçu un don de Dieu. Et c'était le plus grand présent que le Seigneur put faire que de lui,confier le soin de sa mère. Sa vie a été écrite par Miletus**, évêque de Laodicée, et abrégée par Isidore dans son livre De la naissance, de la vie et de la mort des Saints Pères.*

* C'est l'opinion de Bède, Sermon des Jean ; - de Rupert, - Sur Saint Jean, ch. I ; - de saint Thomas d'Aquin, t. II, p. 186 ; - de sainte Gertrude en ses Révélations, liv. IV, c. IV. -- ** Le livre de Miletus a été publié en dernier lieu à Leipsig, par Heine, 1848. Il est

reproduit ici en majeure partie.

Jean, apôtre et évangéliste, le bien-aimé du Seigneur, avait été élu alors qu'il était encore vierge. Après la Pentecôte, et quand les apôtres se furent séparés, il partit pour l'Asie, où il fonda un grand nombre d'églises. L'empereur Domitien, qui entendit parler de lui, le fit venir et jeter dans une cuve d'huile bouillante, à la porte Latine. Il en sortit sain et entier, parce qu'il avait vécu affranchi de la corruption de la chair*. L'empereur ayant su que Jean n'en continuait pas moins à prêcher, le relégua en exil dans l'île inhabitée de Pathmos et où le saint écrivit l'Apocalypse.

*Tertullien, Prescriptions, ch. XXXVI ; - Saint Jérôme, Sur Saint Jean, liv. I, c. XIV.

Cette année-là, l'empereur fut tué en haine de sa grande cruauté et tous ses actes furent annulés par le sénat ; en sorte que saint Jean, qui avait été bien injustement déporté dans cette île, revint à Ephèse, où il fut reçu avec grand honneur par tous les fidèles qui se pressèrent au-devant de lui en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Il entrait dans la ville, comme on portait en terre Drusiane qui l'aimait beaucoup et qui aspirait ardemment son arrivée. Les parents, les veuves et les orphelins lui dirent :

— Saint Jean, c'est Drusiane que nous allons inhumer ; toujours elle souscrivait à vos avis, et nous nourrissait tous ; elle souhaitait vivement votre arrivée, en disant « Ô si j'avais le bonheur de voir l'apôtre de Dieu avant de mourir ! » Voici que vous arrivez et elle n'a pu vous voir.

Alors Jean ordonna de déposer le brancard et de délier le cadavre : « Drusiane, dit-il, que mon Seigneur Jésus-Christ te ressuscite, lève-toi, va

dans ta maison et me prépare de la nourriture. » Elle se leva aussitôt, et s'empressa d'exécuter l'ordre de l'apôtre, tellement qu'il lui semblait qu'il l'avait réveillée et non pas ressuscitée.

Le lendemain, Craton le philosophe convoqua le peuple sur la place, pour lui apprendre comment on devait mépriser ce monde. Il avait fait acheter à deux frères très riches, du produit de leur patrimoine, des pierres précieuses qu'il fit briser en présence de l'assemblée. L'apôtre vint à passer par là et appelant le philosophe auprès de lui, il condamna cette manière de mépriser le monde par trois raisons :

premièrement il est loué par les hommes, mais il est réprouvé par le jugement de Dieu ;

deuxièmement ce mépris ne guérit pas le vice ; il est donc inutile, comme est inutile le médicament qui ne guérit point le malade ;

troisièmement ce mépris est méritoire pour celui qui donne ses biens aux pauvres. Comme le Seigneur dit au jeune homme : « Allez vendre tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres. » Craton lui dit : « Si vraiment ton Dieu est le maître, et qu'il veuille que le prix de ces pierreries soit donné aux pauvres, fais qu'elles redeviennent entières, afin que, de ta part, cette œuvre tourne à sa gloire, comme j'ai agi pour obtenir de la renommée auprès des. hommes, » Alors saint Jean, rassemblant dans sa main les fragments de ces pierres, fit une prière, et elles redevinrent entières comme avant. Aussitôt le philosophe ainsi que les deux jeunes gens crurent, et vendirent les pierreries, dont ils distribuèrent le prix aux pauvres.

Deux autres jeunes gens d'une famille honorable imitèrent l'exemple des précédents, vendirent tout

ce qu'ils avaient, et après l'avoir donné aux pauvres, ils suivirent l'apôtre. Mais un jour qu'ils voyaient leurs serviteurs revêtus de riches et brillants vêtements, tandis qu'il ne leur restait qu'un seul habit, ils furent pris de tristesse. Saint Jean, qui s'en aperçut à leur physionomie, envoya chercher sur le bord de la mer . des bâtons et des cailloux qu'il changea en or et en pierres fines. Par l'ordre de l'apôtre, ils les montrèrent pendant sept jours à tous les orfèvres et à tous les lapidaires ; à leur retour ils racontèrent que ceux-ci n'avaient jamais vu d'or plus pur ni des, pierreries si précieuses ; et il leur dit : « Allez racheter vos terres que vous avez vendues, parce que vous avez perdu les richesses du ciel ; brillez comme des fleurs afin de vous faner comme elles ; soyez riches dans le temps pour que vous soyez mendiants dans l'éternité. »

Alors l'apôtre parla plus souvent encore contre les richesses, et montra que pour six raisons, nous devions être préservés de l'appétit immodéré de la fortune.

La première tirée de l'Écriture, dans le récit du riche en sa table que Dieu réprouva, et du pauvre Lazare que Dieu élut ;

la seconde puisée dans la nature, qui nous fait venir pauvres et nus, et mourir sans richesses ;

la troisième prise de la créature : le soleil, la lune, les astres, la pluie, l'air étant communs à tous et partagés entre tous sans préférence, tous les biens devraient donc être en commun chez les hommes ;

la quatrième est la fortune. Il dit alors que le riche devient l'esclave de l'argent et du diable ; de l'argent, parce qu'il ne possède pas les richesses,

mais que ce sont elles qui le possèdent ; du diable, parce que, d'après l'évangile, celui qui aime l'argent est l'esclave de Mammon.

La cinquième est l'inquiétude : ceux qui possèdent ont jour et nuit des soucis, soit pour acquérir, soit pour conserver. La sixième, ce sont les risques et périls auxquels sont exposées les richesses ; d'où résultent deux sortes de maux : ici-bas, l'orgueil ; dans l'éternité, la damnation éternelle : perte de deux sortes de biens : ceux de la grâce, dans la vie présente ceux de la gloire éternelle, dans la vie future.

Au milieu de cette discussion contre les richesses, voici, qu'on portait en terre un jeune homme mort trente jours après son mariage. Sa mère, sa veuve et les autres qui le pleuraient, vinrent se jeter aux pieds de l'apôtre et le prier de le ressusciter comme Drusiane au nom du Seigneur. Après avoir pleuré beaucoup et avoir prié, Jean ressuscita à l'instant le jeune homme auquel il ordonna de raconter à ces deux disciples quel châtiment ils avaient encouru et quelle gloire ils avaient perdue. Celui-ci raconta alors bien des faits qu'il avait vus sur la gloire du paradis, et sur les peines de l'enfer. Et il ajouta : « Malheureux que vous êtes, j'ai vu vos anges dans les pleurs et les démons dans la joie ; puis il leur dit, qu'ils' avaient perdu les palais éternels construits des pierreries brillantes, resplendissant d'une clarté merveilleuse, remplis de banquets copieux, pleins de délices, et d'une joie, d'une gloire interminables. Il raconta huit peines de l'enfer qui sont renfermées dans ces deux vers :

Vers et ténèbres, tourment, froid et feu,
Présence du démon, foule de criminels,

pleurs.

Alors celui qui avait été ressuscité ; se joignit aux deux disciples qui se prosternèrent aux pieds de l'apôtre et le conjurèrent de leur faire miséricorde. L'apôtre leur dit : « Faites pénitence trente jours, pendant lesquels. priez que ces bâtons et ces pierres reviennent dans leur état naturel. » Quand ils eurent exécuté cet ordre, il leur dit : « Allez porter ces bâtons et ces pierres où vous les avez pris. »

Ils le firent ; les bâtons et les pierres redevinrent alors ce qu'ils étaient, et les jeunes gens recouvrèrent la grâce de toutes les vertus, qu'ils avaient possédées auparavant.

Après que Jean eut prêché par toute l'Asie, les adorateurs de Jules excitèrent une sédition parmi le peuple et traînèrent le saint à un temple de Diane pour le forcer à sacrifier. Jean leur proposa cette alternative ou qu'en invoquant Diane, ils fissent crouler l'église de Jésus-Christ, et qu'alors il sacrifierait aux idoles ; ou qu'après avoir lui-même invoqué Jésus-Christ, il renverserait le temple de Diane et alors eux-mêmes crussent en Jésus-Christ. La majorité accueillit la proposition tous sortirent du temple ; l'apôtre fit sa prière, le temple croula jusque dans ses fondations et l'image de Diane fut réduite en pièces. Mais le pontife des idoles, Aristodème, excita une affreuse sédition dans le peuple ; une partie se préparait à se ruer contre l'autre. L'apôtre lui dit : « Que veux-tu que je fasse pour te fléchir ? » « Si tu veux, répondit Aristodème, que je croie en ton Dieu, je te donnerai du poison à boire, et si tu n'en ressens pas les atteintes, ton Seigneur sera évidemment le vrai Dieu. » L'apôtre reprit : « Fais ce que tu voudras. »

« Je veux, dit Aristodème, que tu en voies mourir d'autres auparavant afin que ta crainte augmente. »

Aristodème alla demander au proconsul deux condamnés à mort, auxquels, en présence de tous, il donna du poison. À peine l'eurent-ils pris qu'ils rendirent l'âme. Alors l'apôtre prit la coupe et se fortifiant du signe de la croix, il avala tout le poison sans éprouver aucun mal, ce qui porta tous les assistants à louer Dieu. Aristodème dit encore : « Il me reste un doute, mais si tu ressuscites ceux qui sont morts du poison, je croirai indubitablement. » Alors l'apôtre lui donna sa tunique. « Pourquoi, lui dit-il, m'as-tu donné ta tunique ? » « C'est, lui répondit saint Jean, afin que tu sois tellement confus que tu brises avec ton infidélité. » « Est-ce que ta tunique me fera croire ? » dit Aristodème.

« Va, dit l'apôtre, la mettre sur les corps de ceux qui sont morts et dis : « L'apôtre de Jésus-Christ m'a envoyé vers vous pour vous ressusciter « au nom de Jésus-Christ » Il l'eut à peine fait que sur-le-champ ils ressuscitèrent. Alors l'apôtre baptisa au nom de Jésus-Christ le pontife et le proconsul qui crurent, eux et toute leur famille ; ils élevèrent ensuite une église en l'honneur de saint Jean.

Saint Clément d'Alexandrie rapporte, dans le quatrième livre de l'Histoire ecclésiastique*, que l'apôtre convertit un jeune homme beau, mais fier, et le confia à un évêque à titre de dépôt. Peu de temps après, le jeune homme abandonne l'évêque et se met à la tête d'une bande de voleurs. Or quand l'apôtre revint, il réclama son dépôt à l'évêque.

*Clément d'Alexandrie, Quis dives, ch. XLII ; - Eusèbe, l. III, ch. XXIII ; - Saint Chrysostome, ad Theodos lapsum, liv. I, ch. II.

Celui-ci croit qu'il est question d'argent et reste

assez étonné. L'apôtre lui dit : « C'est ce jeune homme que je vous réclame ; c'est celui que je vous avais recommandé d'une manière si pressante. » « Père saint, répondit l'évêque, il est mort quant à l'âme et il reste sur une telle montagne avec des larrons dont il est lui-même le chef. »
En entendant ces paroles, saint Jean déchire ses vêtements, se frappe la tête avec les poings. « J'ai trouvé là un bon gardien de l'âme d'un frère, ajouta-t-il ! » Il se fait aussitôt préparer un cheval et court avec intrépidité vers la montagne. Le jeune homme, l'ayant reconnu, fut couvert de honte et s'enfuit aussitôt sur son cheval. L'apôtre oublie son âge, pique son coursier de ses éperons et crie après le fuyard : « Bien-aimé fils, qu'as-tu à fuir devant un père et un vieillard sans défense ? Ne crains pas, mon fils ; je rendrai compte de toi à Jésus-Christ, et bien certainement je mourrai volontiers pour toi. comme Jésus-Christ est mort pour nous. Reviens, mon fils, reviens ; c'est le Seigneur qui m'envoie. »

En entendant cela, le brigand fut tout contrit, revint et pleura à chaudes larmes. L'apôtre se jeta à ses pieds et se mit à embrasser sa main comme si elle eût déjà été purifiée par la pénitence : il jeûna et pria pour lui, obtint sa grâce et par la suite il l'ordonna évêque.

On lit encore dans l'Histoire ecclésiastique* et dans la glose sur la seconde épître canonique de saint Jean, que ce saint étant entré à Ephèse pour prendre un bain, il y vit Cérinthe l'hérétique et qu'il se retira vite en disant « Fuyons d'ici, de peur que l'établissement ne croule sur nous ; Cérinthe, l'ennemi de la vérité, s'y baigne. »

*Eusèbe, liv. IV, ch. XIV ; - Saint Irénée, Advers. Hæres, liv. III, ch. III ; - Théodor., liv. II.

Cassien*, au livre de ses conférences, raconte qu'un homme apporta une perdrix vivante à saint Jean. Le saint la caressait et la flattait pour l'apprivoiser. Un enfant témoin de cela dit en riant à ses camarades : « Voyez comme ce vieillard joue avec un petit oiseau comme ferait un enfant. » Saint Jean devina ce qui se passait, appela l'enfant qui lui dit « C'est donc vous qui êtes Jean qui faites cela et qu'on dit si saint ? » Jean lui demanda ce qu'il tenait à la main. Il lui, répondit qu'il avait un arc. « Et qu'en fais-tu ? — C'est pour tuer des oiseaux et des bêtes, lui dit l'enfant. »

* vingt-quatrième conférence, ch. XXI.

« Comment ? lui dit l'apôtre. » Alors l'enfant banda son arc et le tint ainsi à la main. Comme l'apôtre ne lui disait rien, le jeune homme débanda son arc. « Pourquoi donc, mon fils, lui dit Jean, as-tu débandé ton arc ? » « C'est, répondit-il ; que si je le tenais plus longtemps tendu, il deviendrait trop mou pour lancer les flèches. » Alors l'apôtre dit : « Il en est de même de l'infirmité humaine, elle s'affaiblirait dans la contemplation, si en restant toujours fermement occupée, sa fragilité ne prenait pas quelques instants de relâche. Vois l'aigle ; il vole plus haut que tous les oiseaux ; il regarde fixement le soleil, et cependant, par la nécessité de sa nature, il descend sur la terre. Ainsi l'esprit de l'homme, qui se relâche un peu de la contemplation, se porté avec plus d'ardeur vers les choses célestes, en renouvelant souvent ses essais. »

Saint Jérôme* assure que saint Jean vécut à Ephèse jusqu'à une extrême vieillesse ; c'était avec, difficulté que ses disciples le portaient à bras à l'église ; il ne pouvait dire que quelques mots, et à

chaque pause il répétait : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Enfin étonnés de ce qu'il disait toujours la même chose, les frères qui étaient avec lui, lui demandèrent : « Maître, pourquoi répétez-vous toujours les mêmes paroles ? » Il leur répondit : que c'était le commandement du Seigneur ; et que si on l'observait, cela suffisait.

*Sur l'épître aux Galates.

Hélinaud rapporte* aussi que quand saint Jean l'évangéliste entreprit d'écrire son évangile, il indiqua un jeûne par avance, afin de demander dans la prière d'écrire que son livre soit digne du sujet. Il se retira, dit-on, dans un lieu solitaire pour écrire la parole de Dieu, et qu'il pria que tandis qu'il vaquerait à ce travail, il ne fût gêné ni par la pluie ni par le vent. Les éléments, dit-on, respectent encore aujourd'hui, en ce lieu, les prières de l'apôtre. À l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans et l'an soixante-sept, selon Isidore**, après la passion du Seigneur, Jésus-Christ lui apparut avec ses disciples et lui dit : « Viens avec moi, mon bien-aimé, il est temps de t'asseoir à ma table avec tes frères. »

* Il est probable que J. de Voragine possédait le commencement de la chronique d'Hélinand, dans les ouvrages, duquel nous n'avons pas rencontré trace de ce fait. On sait qu'il ne nous reste de son histoire qu'à partir de l'année 634, au livre XLV. -- ** De ortu et obitu Patrum, ch. LXXII.

Jean se leva et voulut marcher. Le seigneur lui dit : « Tu viendras auprès de moi dimanche. » Or le dimanche arrivé ; tout le peuple se réunit à l'Église qui avait été dédiée en son nom. Dès le chant des oiseaux, il se mit à prêcher, exhorta les chrétiens à être fermes dans la foi et fervents à pratiquer les commandements de Dieu. Puis il fit creuser une

fosse carrée vis-à-vis l'autel et en jeter la terre hors de l'église. Il descendit dans la fosse, et les bras étendus, il dit à Dieu : « Seigneur Jésus-Christ, vous m'avez invité à votre festin ; je viens vous remercier de l'honneur ; que vous m'avez fait ; je sais que c'est de tout cœur,que j'ai soupiré après vous. » Sa prière finie, il fut environné d'une si grande lumière que personne ne put le regarder. Quand la lumière eut disparu, on trouva la fosse pleine de manne, et jusqu'aujourd'hui il se forme de la manne en ce lieu, de telle sorte qu'au fond de la fosse, il paraît sourdre un sable fin comme on voit l'eau jaillir d'une fontaine*.

*Saint Augustin, Saint Jean, homélie 424 ; - Grégoire de Tours, Gloria M., liv. I, ch. XXX ; - Itinerarium Willebaudi, en l'an 745.

Saint Edmond, roi d'Angleterre, n'a jamais rien refusé à quelqu'un qui lui adressait une demande au nom de saint Jean l'évangéliste. Un pèlerin lui demanda donc un jour l'aumône avec importunité au nom de saint Jean l'évangéliste ; alors que son camérier était absent. Le roi ; qui n'avait rien sous la main qu'un anneau de prix le lui. donna. Plusieurs jours après, un soldat anglais, qui était outre-mer, fut chargé de remettre au roi l'anneau de la part du même pèlerin qui lui dit : « Celui à qui et pour l'amour duquel vous avez donné cet anneau, vous le renvoie. » On vit clairement par là que c'était saint Jean qui lui était apparu sous la figure d'un pèlerin.

Isidore, dans son livre De la naissance, de la vie : et de la mort des Saints Pères, dit ces mots : « Jean a changé en or les branches d'arbres des forêts ; les pierres du rivage en pierreries ; des fragments de perles cassées redevinrent entières ; à son ordre une veuve fut ressuscitée ; il fit rappeler l'âme dans le

corps d'un jeune homme ; il but un poison mortel et échappa au danger, enfin il rendit à la vie ceux qui avaient bu de ce poison et qui avaient été tués. »

5. Les innocents.

Les Innocents furent ainsi nommés pour leur vie, leur châtiment et leur innocence acquise. Leur vie fut innocente, n'ayant jamais nui, ni à Dieu par désobéissance, ni au prochain par injustice, ni à eux-mêmes par malice en péchant. Ils furent innocents dans leur vie et simples dans la foi. Le châtiment, ils le subirent innocemment et injustement, ainsi qu'il est dit au psaume : « Ils répandirent un sang innocent. » Ils possédèrent l'innocence acquise ; dans leur martyre, ils méritèrent l'innocence baptismale, c'est-à-dire que le péché originel fut effacé en eux. En parlant de cette innocence, le psalmiste dit : « Conservez l'innocence et considérez la droiture, » c'est-à-dire conservez l'innocence baptismale et considérez la droiture d'une vie pleine de bonnes œuvres.

Les Innocents furent tués par Hérode l'Ascalonite. La sainte Écriture fait mention de trois Hérode que leur infâme cruauté a rendus célèbres. Le premier fut Hérode l'Ascalonite, sous lequel naquit le Seigneur et par qui furent massacrés les enfants. Le second fut Hérode Antipas, qui fit décoller saint Jean-Baptiste. Le troisième fut Hérode Agrippa, qui tua saint Jacques et emprisonna saint Pierre. On a fait ces vers à leur sujet :

Ascalonita necat pueros, Antipa Joannem,

Agrippa Jacobum, claudens in carcere Petrum.

Mais racontons en peu de mots l'histoire du premier Hérode. Antipater l'Iduméen, ainsi qu'on lit dans l'Histoire scholastique, se maria à une nièce du roi des Arabes : il en eut un, fils, qu'il appela Hérode et qui plus tard fut surnommé l'Ascalonite. Ce fut lui qui reçut le royaume de Judée de César-Auguste et dès lors, pour la première fois ; le sceptre sortit de Juda. Il eut six fils : Antipater, Alexandre, Aristobule, Archelaüs, Hérode, Antipas et Philippe. Il envoya à Rome, pour s'instruire dans les arts libéraux, Alexandre et Aristobule dont la mère était juive ; leurs études achevées, ils revinrent. Alexandre se fit grammairien et Aristobule devint un orateur très véhément : déjà ils avaient eu des différends. avec leur père pour la possession du trône. Le père eu fut offensé et s'attacha à faire prévaloir Antipater.*

*Sozomène, Histoire Tripartite, ch. II.

Comme ils avaient comploté la mort de leur père et qu'ils avaient été chassés par lui, ils allèrent se plaindre à César de l'injustice qu'ils avaient subie. Sur ces entrefaites, les Mages viennent à Jérusalem et s'informent avec grand soin de la naissance d'un nouveau roi. À cette nouvelle, Hérode se trouble, et, craignant que de la race légitime des rois, il ne fût né un rejeton qu'il ne pourrait chasser comme usurpateur, il prie les Mages de l'avertir aussitôt qu'ils l'auraient trouvé, simulant vouloir adorer celui qu'il voulait tuer. Cependant les Mages retournèrent en leur pays par un autre chemin. Hérode, ne les voyant pas revenir, crut qu'ils avaient eu honte de retourner vers lui, parce qu'ils auraient été les dupes de l'apparition de l'étoile et

ne s'occupa plus de rechercher l'enfant. Mais ayant appris le récit des bergers et les prédictions de Siméon et d'Anne, ses appréhensions redoublèrent et il se crut indignement trompé par les Mages.

Il pensa donc alors à tuer les enfants qui étaient à Bethléem, pour faire périr avec eux celui qu'il ne connaissait pas. Mais sur les avis de l'Ange, Joseph avec sa mère et l'Enfant s'enfuit en Égypte et demeura sept ans à Hermopolis, jusqu'à la mort d'Hérode. Or, quand le Seigneur entra en Égypte, toutes les idoles furent renversées, selon la prédiction d'Isaïe. Et de même que lors de la sortie des enfants d'Israël de l'Égypte, il n'y eut pas une maison où par la main de Dieu, le premier né, ne fût mort, de même il n'y eut pas de temple dans lequel une idole ne fût renversée. Cassiodore rapporte dans son Histoire Tripartite, qu'à Hermopolis, en Thébaïde, il existe un arbre appelé Persidis qui a la propriété de guérir ceux des malades au cou desquels on attache de son fruit, de ses feuilles ou de son écorce. Or, comme la bienheureuse Marie s'enfuyait en Égypte avec son fils ; cet arbre s'inclina jusqu'à terre et adora humblement Jésus-Christ.*

*Liv. VI, chap. XLII.

Hérode se préparait à massacrer les enfants, lorsqu'une lettre de César-Auguste le cita à comparaître devant lui pour répondre aux accusations de ses fils. En traversant Tharse, il sut que les mages avaient passé la mer sur des vaisseaux tharsiens, et il fit brûler toute la flotte, selon qu'il avait été prédit : « D'un souffle impétueux vous briserez les vaisseaux de Tharsis. » (Ps. VI.) Le père ayant vidé ses différends avec ses enfants devant César, il fut arrêté que ceux-ci

obéiraient en tout à leur père, et que celui-là céderait l'empire à qui il voudrait.

Hérode, devenu plus hardi à son retour par l'affermissement de son pouvoir, envoya égorger tous les enfants qui se trouvaient à Bethléem, âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps qu'il avait supputé d'après les mages. Ceci a besoin de deux éclaircissements : le premier par rapport au temps, et voici comment on l'explique : âgés de deux ans et au-dessous, c'est-à-dire, en commençant par les enfants de deux ans jusqu'aux enfants d'une nuit.

Hérode avait en effet appris des mages qu'un prince était né le jour même de l'apparition de l'étoile, et comme il s'était déjà écoulé un an depuis son voyage à Rome et son retour, il croyait que le Seigneur avait un an et quelques jours de plus ; c'est pour cela qu'il exerça sa fureur sur ceux qui étaient plus âgés, c'est-à-dire, qui avaient deux ans et au-dessous, jusqu'aux enfants qui, n'avaient qu'une nuit : dans la crainte que cet enfant, auquel les autres obéissaient, ne subît quelque transformation qui le rendrait ou plus vieux ou plus jeune. C'est le sentiment le plus commun et le plus vraisemblable. Le second éclaircissement se tire de l'explication qu'en donne saint Chrysostome. Il entend ainsi l'ordre du nombre d'années ; depuis deux ans et au-dessous, c'est-à-dire, depuis les enfants de deux ans jusqu'à cinq. Il avance ainsi que l'étoile, apparut aux mages pendant un an avant là naissance du Sauveur.

Or, depuis qu'il avait : appris cela, Hérode avait été à Rome et son projet fut différé d'un an. Il croyait donc que le Sauveur était né quand l'étoile apparut aux mages. D'après son calcul, le Sauveur

aurait eu deux ans : voilà pourquoi il fit massacrer les enfants de deux à cinq ans, mais pas moins jeunes que de deux ans. Ce qui rend cette assertion vraisemblable, ce sont les ossements des innocents dont quelques-uns sont trop grands pour ne pouvoir appartenir à des corps qui n'auraient eu que deux ans*. On pourrait peut-être encore dire que les hommes étaient de plus haute taille alors qu'aujourd'hui.

Mais Hérode en fut bientôt puni. En effet Macrobe rapporte et Méthodien en sa chronique dit que le petit fils d'Hérode était en nourrice et qu'il fut tué avec les autres par les bourreaux. Alors fut accomplie la parole du Prophète : « Rama, c'est-à-dire les hauts lieux, retentirent des pleurs et des gémissements des pieuses mères. »

*Tout ce récit est copié dans l'Histoire scholastique, Ev, C. XI.

Mais Dieu dont les desseins sont souverainement équitables* ne permit pas que l'affreuse cruauté d'Hérode restât impunie. Il arriva, par le jugement de Dieu, que celui qui avait privé tant de parents de leurs enfants fut aussi privé des siens plus misérablement encore. Car Alexandre et Aristobule inspirèrent de nouveaux soupçons à leur père.

*Eusèbe, Histoire-ecclésiastique, livreI1, c. VIII.

Un de leurs complices avoua qu'Alexandre lui avait fait de grandes promesses s'il empoisonnait son père ; un barbier déclara aussi qu'on lui avait promis des récompenses considérables, si en rasant la barbe d'Hérode, il lui coupait la gorge, il ajouta qu'Alexandre aurait dit que l'on ne pouvait rien espérer d'un vieillard qui se teignait les cheveux pour paraître jeune. Le père, irrité, les fit tuer ; sur le trône, il établit Antipater pour régner après lui, et il substitua encore Antipas à Antipater.

De plus, Hérode affectionnait particulièrement Agrippa, ainsi qu'Hérodiade, femme de Philippe, qu'il avait eu d'Aristobule. Pour ces deux motifs Antipater conçut une haine si implacable contre son père, qu'il tenta de s'en défaire par le poison ; Hérode s'en méfiant, le fit jeter en prison. César-Auguste apprenant qu'il avait tué ses fils : « J'aimerais mieux, dit-il, être le pourceau d'Hérode que son fils ; car comme prosélyte, il épargne ses porcs et il tue ses enfants. » Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, Hérode tomba gravement malade : il était miné par une forte fièvre, ses membres se pourrissaient et ses douleurs étaient incessantes ; il avait les pieds enflés, les testicules rongés de vers ; il exhalait une puanteur intolérable ; sa respiration était courte et ses soupirs continuels. Ayant pris un bain d'huile par l'ordre des médecins, on l'en sortit presque mort.

Ayant entendu dire que les juifs seraient contents de le voir mourir, il fit rassembler dans une prison les plus nobles jeunes gens de toute la Judée et dit à Salomé sa sœur : « Je sais que les juifs se réjouiront de ma mort ; mais il pourra s'y répandre bien des larmes et j'aurai de nobles funérailles, si vous voulez obéir à mon ordre ; c'est, aussitôt que j'aurai rendu l'esprit, de tuer tous ceux que je garde en prison afin qu'ainsi toute la Judée me pleure malgré qu'elle en ait. » Après chaque repas, il avait coutume de manger une pomme qu'il pelait lui-même avec une épée. Or, comme il tenait cette arme à la main, il fut pris d'une toux violente et regardant autour de lui si personne ne l'empêcherait de se frapper, il leva la main pour le faire, mais un de ses cousins lui retint le bras en l'air.

Aussitôt, comme s'il eût été mort, des

gémissements retentirent dans le palais. À ces cris, Antipater bondit de joie, et promit toute sorte de présents aux gardes, si on l'en délivrait. Quand Hérode en fut informé, il souffrit plus de la joie de son fils que de sa propre mort ; il envoya alors des satellites, le fit tuer et institua Archélaüs son successeur. Il mourut cinq jours après. Il avait été fort heureux en bien des circonstances, mais il eut fort à souffrir dans son intérieur.

Salomé délivra tous ceux dont le roi avait ordonné la mort. Remi, dans son original sur saint Mathieu*, dit que Hérode se suicida de l'épée avec laquelle il pelait une pomme, et que sa sœur Salomé fit tuer tous ceux qui étaient en prison, ainsi qu'elle l'avait décidé avec son frère.

*Homélie sixième de Remi d'Auxerre.

---

6. Saint Thomas de Cantorbéry.

*Tirée de sa vie écrite par plus de dix auteurs contemporains.

Thomas veut dire abyme, jumeau, et coupé. Abyme, c'est-à-dire, profond en humilité, ce qui est clair par son cilice, et, en lavant les pieds des pauvres ; jumeau, car dans sa prélature, il eut deux qualités éminentes, celle de la parole et celle de l'exemple. Il fut coupé dans son martyre.

Thomas de Cantorbéry, restant à la cour du roi d'Angleterre vit commettre différentes actions contraires à la religion ; il se retira alors pour se mettre sous la conduite de l'archevêque de Cantorbéry qui le nomma son archidiacre.

Il se rendit cependant aux instances de l'archevêque qui lui conseilla de conserver la

charge de chancelier du roi, afin que, par la prudence, dont il était excellemment doué, il devînt un obstacle au mal que les méchants pourraient exercer contre l'église. Le roi avait pour lui tant d'affection que, lors du décès de l'archevêque, il voulut l'élever sur le siège épiscopal. Après de longues résistances, il consentit à recevoir ce fardeau sur les épaules.

Mais tout aussitôt il fut changé en un autre homme : il était devenu parfait, il mortifiait sa chair par le cilice et par les jeûnes ; car il portait non seulement un cilice au lieu de chemise, mais il avait des caleçons de poil de chèvre qui le couvraient jusqu'aux genoux. Il employait une telle adresse à cacher sa sainteté que, tout en conservant une honnêteté exquise, sous des habits convenables et n'ayant que des meubles décents, il se conformait aux mœurs de chacun. Tous les jours, il lavait à genoux les pieds de treize pauvres auxquels il donnait un repas et quatre pièces d'argent.

Le roi s'efforçait de le faire plier à sa volonté au détriment de l'église, en exigeant qu'il sanctionnât, lui aussi, des coutumes dont ses prédécesseurs avaient joui contre les libertés ecclésiastiques. Il n'y voulut jamais consentir, et il s'attira ainsi la haine du roi et des princes. Pressé un jour par le roi, lui et quelques évêques, sous l'influence de la mort dont on les menaçait et trompé par les conseils de plusieurs grands personnages, il consentit de bouche à céder au vœu du monarque ; mais s'apercevant qu'il pourrait en résulter bientôt un grand détriment pour les âmes, il s'imposa dès lors de plus rigoureuses mortifications il cessa de dire la messe, jusqu'à ce qu'il eût pu obtenir d'être relevé, par le souverain Pontife, des suspenses qu'il

croyait avoir encourues.

Requis de confirmer par écrit ce qu'il avait promis de bouche, il résista au roi avec énergie, prit lui-même sa croix pour sortir de la cour, aux clameurs des impies qui disaient : « Saisissez le voleur, à mort le traître : » Deux personnages éminents et pleins de foi vinrent alors lui assurer avec serment qu'une foule de grands avaient juré sa mort. L'homme de Dieu, qui craignait pour l'église plus encore que pour lui, prit la fuite, et vint trouver à Sens le juge Alexandre, et avec des recommandations pour le monastère de Pontigny, il arriva en France.

De son côté, le roi envoya à Rome demander des légats afin de terminer le différend mais il n'éprouva que des refus, ce qui l'irrita plus encore contre le prélat. Il mit la saisie sur tous ses biens et sur ceux de ses amis, exila tous les membres de sa famille, sans avoir aucun égard pour la condition ou le sexe, le rang ou l'âge des individus. Quant au saint, tous les jours, il priait pour le roi et pour le royaume d'Angleterre. Il eut alors une révélation qu'il rentrerait dans son église, et qu'il recevrait du Christ la palme du martyre. Après sept ans d'exil, il lui fut accordé de revenir et fut reçu avec de grands honneurs.

Quelques jours avant le martyre de Thomas, un jeune homme mourut et ressuscita miraculeusement et il disait avoir été conduit jusqu'au rang le plus élevé des saints où il avait vu une place vide parmi les apôtres. Il demanda à qui appartenait cette place, un ange lui répondit qu'elle était réservée par le Seigneur à un illustre prêtre anglais.

Un ecclésiastique qui tous les jours célébrait la

messe en l'honneur de, la Bienheureuse Vierge, fut accusé auprès de l'archevêque qui le fit comparaître devant lui et le suspendit de son office, comme idiot et ignorant. Or, le bienheureux Thomas avait caché sous son lit son cilice qu'il, devait recoudre quand il en aurait le temps ; la bienheureuse Marie apparut au prêtre et lui dit : « Allez dire à l'archevêque que celle pour l'amour de laquelle vous disiez vos messes a recousu son cilice qui est à tel endroit et qu'elle y a laissé le fil rouge dont elle s'est servi. Elle vous envoie pour qu'il ait à lever, l'interdit dont il vous a frappé. »

Thomas en entendant cela et trouvant tout ainsi qu'il avait été dit, fut saisi, et en relevant le prêtre de son interdit, il lui recommanda de tenir cela sous le secret. Il défendit, comme auparavant les droits de l'Église et il ne se laissa fléchir ni par la violence, ni par les prières du roi. Comme donc on ne pouvait l'abattre en aucune manière, voici venir avec leurs armes des soldats du roi qui demandent à grands cris où est l'archevêque. Il alla au-devant d'eux et leur dit : « Me voici, que voulez-vous ? » « Nous venons, répondent-ils, pour te tuer tu n'as pas plus longtemps à vivre. » Il leur dit : « Je suis prêt à mourir pour Dieu, pour la défense de la justice et la liberté de l'Église. Donc si c'est, à moi que vous en voulez, de la part du Dieu tout-puissant et sous peine d'anathème, je vous défends de faire quelque mal que ce soit à ceux qui sont ici, et je, recommande la cause de l'Église et moi-même à Dieu, à la bienheureuse Marie, à tous les saints et à saint Denys. » Après quoi sa tête vénérable tombe sous le glaive des impies, la couronne de son chef est coupée, sa cervelle jaillit sur le pavé de l'église et il est sacré martyr du Seigneur l'an 1174.

Comme les clercs commençaient *requiem æternam* de la messe des morts qu'ils allaient célébrer pour lui, tout aussitôt, dit-on, les ch ?urs des anges interrompent la voix des chantres et entonnent la messe d'un martyr : *Lætabitur justus in Domino*, que les autres clercs continuent. Ce changement est vraiment l'ouvrage de la droite du Très-Haut, que le chant de la tristesse ait été changé en un cantique de louange, quand celui pour lequel on venait de commencer les prières des morts, se trouve à l'instant partager les honneurs des hymnes des martyrs. Il était vraiment doué d'une haute sainteté ce martyr glorieux du Seigneur auquel les anges donnent ce témoignage d'honneur si éclatant en l'inscrivant eux-mêmes par avance au catalogue des martyrs.

Ce saint souffrit donc la mort pour l'Église, dans une église ; dans le lieu saint, dans un temps saint, entre les mains des prêtres et des religieux, afin que parussent au grand jour et la sainteté du patient et la cruauté des persécuteurs. Le Seigneur daigna opérer beaucoup d'autres miracles par son saint, car en considération de ses mérites, furent rendus aux aveugles la vue, aux sourds l'ouïe, aux boiteux le marcher, aux morts la vie. L'eau dans laquelle on lavait les linges trempés de son sang, guérit beaucoup de malades.

Par coquetterie et afin de paraître plus belle, une dame d'Angleterre désirait avoir des yeux vairons et pour cela elle vint, après en avoir fait le vœu, nu-pieds au tombeau de saint Thomas. En se levant après sa prière, elle se trouva tout à fait aveugle ; elle se repentit alors et commença à prier saint Thomas de lui rendre au moins les yeux tels qu'elle les avait, sans parler d'yeux vairons, et ce fut à

peine si elle put l'obtenir.

Un plaisant avait apporté dans un vase, à son maître à table, de l'eau ordinaire au lieu de l'eau de saint Thomas. Ce maître lui dit : « Si tu ne m'as jamais rien volé, que saint Thomas te laisse apporter l'eau, mais si tu es coupable de vol, que cette eau s'évapore aussitôt. » Le serviteur, qui savait avoir rempli le vase ; il n'y avait qu'un instant, y consentit. Chose merveilleuse ! On découvrit le vase, et il fut trouvé vide et de cette manière le serviteur fut reconnu menteur et convaincu d'être fin voleur.

Un oiseau, auquel on avait appris à parler, était poursuivi par un aide, quand il se mit à crier ces mots qu'on lui avait fait retenir : « Saint Thomas, au secours, aide-moi. L'aigle tomba mort à l'instant et l'oiseau fut sauvé.

Un particulier que saint Thomas avait beaucoup aimé tomba gravement malade ; il alla à son tombeau prier pour recouvrer la santé : ce qu'il obtint à souhait. Mais en revenant guéri, il se prit à penser que cette guérison n'était peut-être pas avantageuse à son âme. Alors il retourna prier au tombeau et demanda que si sa guérison ne devait pas lui être utile pour son salut, son infirmité lui revînt, et il en fut ainsi qu'auparavant.

La vengeance divine s'exerça sur ceux qui l'avaient massacré : les uns se mettaient les doigts en lambeaux avec les dents, le corps des autres : tombait en pourriture ; ceux-ci moururent de paralysie, ceux-là succombèrent misérablement dans des accès de folie.

7. Saint Silvestre.

Silvestre vient de sile qui veut dire lumière, et de terra terre, comme lumière de la terre, c'est-à-dire de l'Église qui, semblable à une bonne terre, contient la graine des bonnes œuvres, la noirceur de l'humilité et la douceur de la dévotion. C'est, à ces trois qualités, dit Pallade, qu'on distingue la bonne terre. Ou bien Silvestre viendrait de silva, forêt et Theos, Dieu, parce qu'il attira à la foi des hommes sylvestres, incultes et durs. Ou comme il est dit dans le Glossaire : Sylvestre signifie vert, agreste, ombreux, couvert de bois. Vert dans la contemplation des choses célestes, agreste par la culture de soi-même, ombreux, en refroidissant en lui toute concupiscence, couvert de bois, c'est-à-dire planté au milieu des arbres du ciel. Sa légende fut compilée par Eusèbe de Césarée ; le bienheureux Gélase rappelle qu'elle a dû être lue par les catholiques dans un comité de soixante-dix évêques, ce qui est relaté aussi dans le décret.

Silvestre naquit d'une mère appelée Juste de nom et d'effet ; il fut instruit par Cyrien, prêtre, et il exerçait l'hospitalité avec un grand zèle. Un homme fort chrétien, nommé Timothée, fut reçu chez lui, alors qu'on fuyait le saint à cause de la persécution. Ce Timothée prêcha l'espace d'un an et trois mois et obtint ensuite la couronne du martyre pour avoir annoncé avec un zèle persévérant la foi de Jésus-Christ. Or, le préfet Tarquinius, pensant que Timothée regorgeait de biens, les exigea de Silvestre avec menaces de mort. Toutefois, après s'être assuré que véritablement Timothée ne possédait pas les richesses qu'on lui supposait, il commanda à Silvestre de sacrifier aux idoles,

autrement il aurait à passer le lendemain par divers genres de supplices.

Silvestre lui dit : « Insensé, tu mourras cette nuit, puis tu subiras des tourments éternels, et que tu le veuilles ou non, tu reconnaîtras le vrai Dieu que nous honorons. » Silvestre est donc conduit en prison et Tarquinius est invité à un dîner : Or, en mangeant, il se mit, dans le gosier, une arête de poisson qu'il ne put ni rejeter ni avaler, en sorte qu'au milieu de la nuit, le défunt fut porté au tombeau avec deuil. Et Silvestre, qui était aimé singulièrement non pas tant des chrétiens que des païens, fut délivré de prison, et il y eut grande joie. Il avait, en effet, un aspect angélique, une parole éloquente ; il était bien fait de corps ; saint en œuvres, puissant en conseil, catholique dans sa foi, fort d'espérance, et d'une immense charité. Après la mort de Meletriade, évêque de la ville de Rome, Silvestre fut, élu, malgré lui, souverain Pontife par tout le peuple. Il conservait écrits sur un registre les noms de tous les orphelins, des veuves et des pauvres qu'il pourvoyait de tout ce qui leur était nécessaire. Ce fut lui qui institua le jeûne du quatrième, du sixième jour et du samedi, et qui fit réserver le jeudi comme le dimanche. Les chrétiens grecs prétendant qu'on devait célébrer le samedi de préférence au jeudi, Silvestre répondit que cela ne pouvait pas être, parce que c'était une tradition apostolique et qu'on devait compatir à la sépulture du Seigneur. Ils lui répliquèrent : « Il y a un samedi où l'on honore la sépulture et où l'on jeûne une fois par an. » Silvestre répondit : « De même que tout dimanche est honoré à cause de la résurrection, de même tout samedi est honoré pour la sépulture du Seigneur. »

Ils cédèrent donc sur le samedi, mais ils firent beaucoup d'opposition par rapport au jeudi, en disant que ce jour ne devait pas faire partie des solennités chrétiennes. Mais Silvestre en démontra la dignité en trois points principaux. En effet, c'est le jour où le Seigneur monta au ciel, où il institua le sacrifice de son corps et de son sang, et où l'Église fait le Saint-Carême ; tous alors acquiescèrent à ses raisons.

Pendant la persécution de Constantin, Silvestre sortit de la ville et resta avec ses clercs sur une montagne. Or, en punition de sa tyrannie ; Constantin devint couvert d'une lèpre incurable. D'après l'avis des prêtres des idoles, on lui amena trois mille enfants pour les faire égorger et puis se baigner dans leur sang frais et chaud. Quand il sortit pour aller au lieu où le bain devait être préparé, les mères des enfants vinrent au-devant de lui et, les cheveux épars, elles se mirent à pousser des hurlements pitoyables.

Alors Constantin, ému, fit arrêter son char et se leva pour parler : « Ecoutez-moi, dit-il, chevaliers, compagnons d'armes, et vous tous qui êtes ici : la dignité du peuple romain a pris naissance dans la source de compassion qui fit porter cette loi que celui-là serait condamné à mort qui tuerait un enfant à la guerre. Combien grande donc serait notre cruauté d'infliger à nos enfants ce que nous proscrivons nous-mêmes de faire aux enfants des étrangers ! Que nous servirait-il d'avoir dompté les barbares, si nous sommes vaincus par la cruauté ? Car avoir vaincu les nations étrangères par la force, c'est le fait des peuples belliqueux, mais vaincre ses vices et ses fautes, c'est l'excellence des bonnes mœurs. Or, dans les premiers combats nous

sommes plus forts que les barbares, et dans les seconds nous sommes les vainqueurs de nous-mêmes. Celui qui est défait dans cette lutte, obtient la victoire quoique vaincu ; mais le vainqueur est vaincu après sa victoire, si la pitié ne l'emporté sur la cruauté. Que la pitié soit donc victorieuse en cette rencontre. Nous ne pourrons être véritablement vainqueurs de tous nos adversaires, si nous sommés vaincus en pitié. Celui-là se montre le maître de tous qui cède à la compassion. Il me vaut mieux de mourir en respectant la vie de ces innocents, que de recouvrer, par leur mort, une vie entachée de cruauté, vie qu'il n'est pas certain que je recouvre, mais qui certainement serait entachée de cruauté, si je la sauvais ainsi. »

Il ordonna donc que les enfants seraient rendus à leurs mères, auxquelles il fit fournir une quantité de voitures. Ce fut ainsi que ces mères, qui étaient venues en versant des larmes, retournèrent chez elles pleines de joie. Quant à l'empereur, il revint à son palais*. La nuit suivante saint Pierre et saint Paul lui apparurent et lui dirent : « Puisque tu as eu horreur de répandre le sang innocent, le Seigneur Jésus-Christ nous a envoyés pour te fournir le moyen de recouvrer la santé. Fais venir l'évêque Silvestre qui est caché sur le mont Soracte ; il te montrera une piscine, dans laquelle tu te laveras trois fois, après quoi tu seras entièrement guéri de ta lèpre. Et en réciprocité de cette guérison due à Jésus-Christ, tu détruiras les temples des idoles ; tu élèveras des églises en l'honneur de ce même Jésus-Christ, et désormais sois son adorateur. »

*Lettre du pape Adrien Ier à Constantin et à Irène ; Nicéphore, Histoire, VII, XXXIV.

À son réveil, Constantin envoya aussitôt des

soldats vers Silvestre. En les voyant, le saint, crut être appelé à l'honneur du martyre ; il se recommanda à Dieu et, après avoir exhorté ses compagnons, il se présenta sans crainte devant Constantin. L'empereur lui dit : « Je vous félicite de votre heureuse venue. » Et quand Silvestre l'eut salué à son tour, le prince lui raconta en détail la vision qu'il avait eue pendant son sommeil. Sur la demande qu'il lui adressa pour savoir,quels étaient les deux dieux qui lui étaient apparus, Silvestre répondit qu'ils n'étaient pas des dieux, mais les apôtres de Jésus-Christ Sur la prière de l'empereur, Silvestre se fit apporter les, images des apôtres ; et l'empereur ne les eut pas plutôt regardées, qu'il s'écria :« Ils ressemblent à ceux qui me sont apparus. » Silvestre l'admit au nombre des catéchumènes, lui imposa huit jours de jeûne, et l'invita à ouvrir les prisons.

Or, quand l'empereur descendit dans les eaux du baptistère, un admirable éclair de lumière y brilla : il en sortit, guéri* et il assura avoir vu Jésus-Christ Le premier jour après son baptême, il ordonna par une loi que Jésus-Christ fût adoré comme le vrai Dieu dans la ville de Rome ; le second jour, que tout blasphémateur serait puni de mort ; le troisième que quiconque insulterait un chrétien fût privé de la moitié de ses biens ; le quatrième que, comme l'empereur à Rome, le pontife romain serait tenu pour chef de tous les évêques ; le cinquième, que celui qui se réfugierait dans une église, serait à l'abri de toute poursuite ; le sixième, que personne n'eût à construire une église dans l'enceinte d'une ville, sans la permission de son évêque ; le septième, que la dîme des domaines royaux serait accordée pour la construction des églises ; le huitième, l'empereur vint à d'église de saint Pierre

s'y accuser avec larmes de ses fautes, et prenant ensuite une bêche, il ouvrit le premier la terre pour les fondations de la basilique qui allait être construite, et il tira douze corbeilles de terre qu'il porta sur ses épaules pour les jeter au dehors.

*Livre pontifical du pape Damase. Binius dans ses notes sur ce livre prouve par l'autorité d'auteurs chrétiens et païens que réellement Constantin fut guéri de la lèpre dans son baptême, quoique Eusèbe n'en fasse aucune mention, dans la crainte de déplaire aux successeurs de ce prince.

Aussitôt qu'Hélène, mère de l'empereur Constantin, qui habitait Béthanie, eut appris ces événements, elle écrivit à son fils pour le louer d'avoir renoncé aux faux dieux ; mais elle lui reprocha amèrement d'adorer comme Dieu, à la place de celui des Juifs, un homme qui avait été attaché à une croix. Alors l'empereur répondit à sa mère qu'elle amenât avec elle des docteurs pris parmi les Juifs, que lui-même produirait des docteurs chrétiens, afin qu'à la suite de la discussion, on vît de quel côté se trouvait la vraie foi. Or, sainte Hélène amena cent quarante et un Juifs très doctes, parmi lesquels s'en trouvaient douze qui l'emportaient de beaucoup sur les autres en sagesse et en éloquence. Silvestre avec ses clercs et les Juifs dont on vient de parler se réunirent par devant l'empereur pour disputer ; d'un commun accord, on établit deux juges qui se trouvaient être des gentils très éclairés et probes : Craton et Zénophile, auxquels il appartiendrait de dire leur sentiment sur les matières à traiter

Quoique gentils, ils étaient très loyaux et fidèles ; ils convinrent donc ensemble que quand l'un serait levé pour parler, l'autre se tairait.

Le premier des douze qui s'appelait Abiathar commença et dit : « Puisque ceux-ci reconnaissent

trois dieux, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il est manifeste qu'ils vont contre la loi qui dit : Voyez que je suis le seul Dieu et qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi. Enfin s'ils disent que le Christ est Dieu, parce qu'il a opéré beaucoup. de signes, dans notre loi aussi, il y eut beaucoup de personnes qui firent plusieurs miracles, et cependant jamais elles n'osèrent s'en prévaloir pour usurper le nom de la divinité, comme ce Jésus, que ceux-ci adorent. »

Silvestre : lui répondit : « Nous adorons un seul Dieu, mais nous ne disons pas qu'il vive dans un si grand isolement ; qu'il n'ait pas la joie de posséder un fils. Nous sommes en mesure de vous démontrer par vos livres mêmes la trinité de personnes. Nous appelons Père celui dont le prophète a dit : « Il m'a invoqué, vous êtes mon Père. » Fils, celui dont il est dit au même livre : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » Le Saint-Esprit, dont le même a dit : « Toute la force est dans l'esprit de sa bouche. » Nous y lisons encore : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », d'où l'on peut conclure évidemment la pluralité de personnes et l'unité de la divinité car, quoique ce soient trois personnes, elles ne font cependant qu'un Dieu ; ce qu'il nous est facile de montrer jusqu'à un certain point par un exemple visible.

Alors il prit la pourpre de l'empereur et y fit trois plis. « Voici, dit-il, trois plis ; » et en les dépliant : « vous voyez, ajouta-t-il, que les trois plis font une seule pièce, de même trois personnes sont un seul Dieu. Pour ce qu'on dit qu'il ne doit pas être un Dieu d'après ses miracles, puisque bien d'autres saints en ont fait et ne se sont cependant pas dit des dieux, comme Jésus-Christ, lequel a voulu prouver par là qu'il est Dieu ; certainement Dieu n'a jamais

laissé sans châtier grandement ceux qui s'enorgueillissaient contre lui ; comme cela est prouvé par Dathan et Myron, et par beaucoup d'autres ; comment donc a-t-il pu mentir et se dire Dieu, ce qui n'était pas, lorsque en se disant Dieu, il ne s'en est suivi aucun châtiment ? et cependant ses actions merveilleuses restent efficaces. »

Alors les juges dirent : « Il est constant qu'Abiathar a été vaincu par Silvestre, et la raison enseigne que s'il n'eût pas été Dieu en se disant Dieu, il n'eût pu donner la vie aux morts. »

Le premier, ayant été écarté, le second qui s'appelait Jonas s'approcha au combat :

« Abraham, dit-il, en recevant de Dieu la circoncision, a été justifié et tous les enfants d'Abraham sont encore justifiés par la circoncision donc celui qui n'aura pas été circoncis ne sera pas justifié. » Silvestre lui dit : « Il est constant que Abraham, avant sa circoncision, a plu à Dieu et qu'il a été appelé l'ami de Dieu, donc la circoncision ne l'a pas sanctifié ; mais c'est par sa foi et sa justice qu'il plut à Dieu ; donc il n'a pas reçu la circoncision comme justification, mais comme signe de distinction. »

Celui-ci ayant été vaincu à son tour, Godolias, le troisième, vint dire : « Comment votre Christ peut-il être Dieu, puisque vous convenez qu'il est né, qu'il a été tenté, trahi, dépouillé, abreuvé de fiel, lié, crucifié, enseveli ? Tout cela n'est pas d'un Dieu. » Silvestre lui répondit : « Par vos livres nous allons prouver que toutes ces choses ont été prédites de Jésus-Christ. Ecoutez les paroles d'Isaïe touchant sa naissance. « Voici qu'une vierge enfantera » ; celles de Zacharie sur sa tentation : « J'ai vu Jésus le grand prêtre debout devant un

ange et Satan qui se tenait debout à sa droite » ; celles du psalmiste par rapport à sa trahison : « Celui qui mangeait mon pain « a fait éclater sa trahison contre moi. » Le même sur son dépouillement. « Ils ont partagé mes vêtements » ; et encore au sujet du fiel dont il a été abreuvé : « Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture et du vinaigre pour ma boisson. » Esdras dit de ce qu'il a été lié « Vous m'avez lié, non pas comme un père qui vous a délivrés de la terre d'Égypte ; vous avez crié devant le tribunal du juge, vous m'avez humilié en m'attachant sur le bois, vous m'avez trahi. » Jérémie parle ainsi de sa sépulture : « Dans sa sépulture, les morts revivront. » Godolias n'ayant rien à répondre, les juges le firent retirer.

Vint le quatrième, Annas, qui parla ainsi : « Silvestre attribue à son Christ ce qui s'applique à d'autres, il lui reste à prouver que ces prédictions regardent le Christ. » Silvestre lui dit : « Montrez m'en donc un autre que lui qu'une vierge ait conçu, qui ait été abreuvé avec du fiel, couronné d'épines, crucifié, qui soit mort et ait été enseveli, qui soit ressuscité d'entre les morts et monté aux cieux ? »

Alors Constantin dit : « S'il ne démontre pas qu'il s'agit d'un autre, il est vaincu. »

Comme Annas ne le pouvait faire, il est remplacé par un cinquième appelé Dœth. « Si, dit-il, ce Christ, né de la race de David, avait été autant sanctifié que vous l'avancez, il n'a pas dû être baptisé pour être sanctifié de nouveau ? » Silvestre lui répliqua : « De même que la circoncision a pris sa fin dans la circoncision de Jésus-Christ, de même notre baptême reçut son commencement de sanctification dans le baptême de Jésus-Christ, donc il n'a pas été baptisé pour être sanctifié, mais

pour sanctifier. »

Comme Dœth se taisait, Constantin dit : « Si Dœth avait quelque réplique à faire, il ne se tairait pas. » Alors le sixième, qui était Chusi, prit la parole : « Nous voudrions, dit-il, que Silvestre nous exposât les causes de cet enfantement virginal. » Silvestre lui dit : « La terre dont Adam fut formé était vierge et n'avait pas encore été souillée, car elle ne s'était pas encore ouverte pour boire le sang humain ; elle n'avait pas encore porté d'épines de malédiction ; elle n'avait pas encore servi de sépulture à l'homme ; ni été donnée pour nourriture au serpent : Il a donc fallu que de la vierge Marie fût formé un nouvel Adam, afin que comme le serpent avait vaincu celui qui était né d'une vierge, de même il fût vaincu à son tour par le fils d'une vierge ; il a fallu que celui qui avait été. le vainqueur d'Adam dans le paradis devînt aussi le tentateur du Seigneur dans le désert, : afin que celui qui avait vaincu Adam par la gourmandise, fût vaincu par le jeûne : en Notre-Seigneur. »

Celui-ci vaincu, Benjamin, le septième, se mit à dire : « Comment votre Christ peut-il être le fils,de Dieu, quand il a pu être tenté par le diable, à tel point que, ici il est pressé dans sa faim de faire du pain avec des pierres ; là il est transporté sur les hauteurs du temple ; ailleurs, il est induit à adorer le diable lui-même. » A cela Silvestre répondit : « Donc s'il a vaincu le diable, parce qu'il avait été écouté d'Adam, qui mangea ; il est certain qu'il a été vaincu en ce qu'il a été méprisé par Jésus-Christ, qui jeûna. Au reste, nous avouons bien qu'il a été tenté non en tant que Dieu, mais en tant qu'homme. Il a été tenté trois fois pour éloigner de nous toutes les tentations, et pour nous enseigner la

manière de vaincre. Souvent, en effet, dans l'homme, la victoire par l'abstinence est suivie de la tentation de la gloire humaine, et celle-ci est accompagnée du désir des possessions et de la domination. Il a été vaincu par Jésus-Christ afin de nous apprendre à vaincre.

À Benjamin mis hors de cause succéda Aroël qui était le huitième : « Il est certain, dit-il, que Dieu est souverainement parfait et que par conséquent il n'a besoin de personne ; qu'a-t-il eu besoin alors de naître dans le Christ ? Pourquoi encore l'appelez-vous le Verbe. Il est certain encore que Dieu avant d'avoir un fils n'a pu être appelé Père donc si plus tard il a pu être appelé le père du Christ, il n'était pas immuable. » A cela Silvestre répondit : « Le Fils a été engendré par le Père avant les temps, pour créer ce qui n'était point, et il est né dans le temps, pour restaurer ce qui avait péri. Quoi qu'il eût pu tout restaurer d'un seul mot, toutefois, il ne pouvait pas, sans devenir homme, racheter par sa passion, puisqu'il n'était pas apte à souffrir dans sa divinité. Or, ce n'était pas imperfection, mais perfection, de n'être pas passible dans sa divinité. Il est évident encore que le Fils de Dieu est appelé Verbe, par ces paroles du prophète :

« Mon cœur a émis un bon Verbe. » Enfin Dieu fut toujours Père parce que toujours son Fils a existé ; car son Fils est son Verbe, sa sagesse, sa force. Or, le Verbe a toujours été dans le Père, selon ces mots : « Mon cœur a émis un bon verbe. » Toujours sa sagesse a été avec lui : « Je suis sortie de la bouche de Dieu, je suis la première née avant toute créature. » Toujours sa force a été en lui. « J'étais enfanté avant les collines ; les fontaines n'avaient pas encore jailli de la terre que

j'étais avec lui. » Or, puisque le Père n'a jamais été sans son Verbe, sans sa sagesse, sans sa force, comment pouvez-vous penser que ce nom lui ait été attribué dans le temps ? »

Arœl se retira et Jubal, le neuvième, s'avança et dit : « Il est constant que Dieu ne condamne pas les mariages et qu'il ne les a pas maudits ; pourquoi donc niez-vous que celui que vous adorez soit sorti du mariage ? à moins que vous ne veuilliez aussi nous jeter de la poudre aux yeux à cet égard. Et encore pourquoi est-il puissant et se laisse-t-il tenter ? pourquoi a-t-il la force et souffre-t-il ? pourquoi est-il la vie et meurt-il ? Enfin vous serez amené à dire qu'il y a deux fils : l'un que le Père a engendré, l'autre que la Vierge a mis au monde. De plus, comment peut-il se faire que la souffrance ait eu prise sur un homme qui a été enlevé au ciel, sans que celui par lequel il a été enlevé eût subi aucune lésion ? »

Silvestre répliqua : « Nous ne disons pas que Jésus-Christ est né d'une vierge pour condamner les mariages ; mais nous acceptons, avec raison les causes de cet enfantement virginal. Par cette assertion les mariages ne sont pas rendus méprisables mais louables, puisque cette vierge qui enfanta le Christ est née de mariage. Ensuite Jésus-Christ est tenté pour vaincre toutes les tentations du diable : il, souffre pour surmonter toutes les souffrances ; il meurt pour détruire l'empire de la mort. Le fils de Dieu est unique dans le Christ et de même qu'il est invisible en tant qu'il est Fils de Dieu, de même il est visible en tant qu'il est Jésus-Christ Il est invisible par cela qu'il est Dieu et il est visible par cela qu'il est homme. Que cet homme ait souffert et qu'il ait été enlevé au ciel sans

souffrance de la part de celui qui l'a enlevé, nous pouvons le démontrer par un exemple. Prenons-le dans la pourpre du roi : elle fut laine et la teinture ajoutée à cette laine a donné la couleur pourpré. Alors qu'on la tenait dans les doigts et qu'elle était tordue en fil, qui est-ce qui était tordu ? était-ce la couleur qui est celle de la dignité royale, où ce qui était laine avant d'être pourpre ? La laine c'est l'homme, la pourpre c'est Dieu qui étant avec l'humanité a souffert sur la croix, mais n'a reçu aucune atteinte de la passion. »

Le dixième s'appelait Thara. Il dit : « Cet exemple ne me plaît pas, car la couleur et la laine sont foulées ensemble. » Quoique tous eussent réclamé, Silvestre dit : « Prenons alors un autre exemple : un arbre couvert des rayons du soleil, quand il est abattu, reçoit le coup et la lumière resté sans atteinte. Il en est de même, alors c'est l'homme qui souffre et non pas le Dieu. »

Le onzième, qui était Siléon, dit : « Si c'est de ton Christ que les prophètes ont prédit, nous voudrions savoir les causes des étranges moqueries qu'il a endurées, les motifs de sa passion et de sa mort. »

« Jésus-Christ, reprit Silvestre, a eu faim pour nous rassasier ; il a eu soif pour offrir à notre soif ardente la coupe de vie ; il a été tenté, afin de nous délivrer de la tentation ; il a été détenu, pour nous faire échapper à la capture des démons et il a été moqué, pour nous arracher à leur dérision ; il a été lié, pour nous délier des nœuds de la malédiction ; il a été humilié, pour nous exalter ; il a été dépouillé, pour couvrir la nudité de la première prévarication du manteau de l'indulgence ; il a reçu une couronne d'épines, pour nous restituer les

fleurs du paradis que nous avions perdues ; il fut suspendu au bois, pour condamner la concupiscence engendrée dans le bois ; il a été abreuvé de fiel et de vinaigre, pour introduire l'homme dans une terre où coule le lait et le miel et nous ouvrir des fontaines de miel ; il a pris notre mortalité, pour nous donner son immortalité ; il a été enseveli, pour bénir les sépultures des saints ; il est ressuscité, pour rendre la vie aux morts ; il est monté au ciel, pour ouvrir la porte du ciel ; il est assis à la droite de Dieu, pour exaucer les prières des croyants. »

Pendant que Silvestre développait ces vérités, tous, l'empereur comme les juges et les Juifs, se mirent d'une voix unanime à acclamer Silvestre de louanges.

Alors le douzième indigné, il s'appelait Zambri, dit avec un extrême dédain : « Je m'étonne que des juges, sages comme vous l'êtes, ajoutiez foi à des ambiguïtés de mots et que vous estimiez que la toute-puissance de Dieu puisse se conclure de raisonnement humain. Mais plus de mots et venons-en aux faits : ce sont de grands fous ceux qui adorent un crucifié ; car je sais, moi, le nom du Dieu tout-puissant, dont la force est plus grande que les rochers et aucune créature ne saurait l'entendre. Et pour vous prouver la vérité de ce que j'avance, qu'on m'amène le taureau le plus furieux et dès l'instant que ce nom aura sonné, dans ses oreilles, tout aussitôt le taureau mourra. » Silvestre lui dit : « Et toi, comment donc as-tu appris ce nom sans l'avoir entendu ? » Zambri reprit : « Il n'appartient pas à toi, l'ennemi des Juifs, de connaître ce mystère. » On amène donc un taureau très féroce, que cent hommes des plus robustes

peuvent à peine traîner, et aussitôt que Zambri a proféré un mot dans son oreille, à l'instant le taureau rugit, roule les yeux et expire.

Alors tous les Juifs poussent des acclamations violentes et insultent Silvestre. Mais celui-ci leur dit : « Il n'a pas prononcé le nom de Dieu, mais il a nommé celui du pire de tous les démons, car mon Dieu, Jésus-Christ, non seulement ne fait pas mourir les vivants, mais il vivifie les morts. Pouvoir tuer et ne pouvoir point rendre la vie, cela appartient aux lions, aux serpents et aux bêtes féroces. Si donc il veut que je croie qu'il n'a pas proféré le nom du démon, qu'il le dise encore une fois et qu'il rende la vie à ce qu'il a tué. Car il a été écrit de Dieu : « C'est moi qui tuerai et c'est moi qui vivifierai ; » s'il ne le peut, c'est sans aucun doute qu'il a proféré le nom du démon, qui peut tuer un être vivant et qui ne peut rendre la vie à un mort. »

Et comme Zambri était pressé par les juges de ressusciter le taureau, il dit : « Que Silvestre le ressuscite au nom de Jésus le Galiléen et tous nous croirons en lui ; car quand bien même il pourrait voler avec des ailes, il ne saurait pas faire cela. » Tous les Juifs donc promettent de croire s'il ressuscite le taureau. Alors Silvestre fit une prière et se penchant à l'oreille du taureau : « Ô nom de malédiction et de mort, dit-il, sors par l'ordre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom duquel je te dis : taureau, lève-toi et va tranquillement rejoindre ton troupeau. » Aussitôt le taureau se leva et s'en alla avec grande douceur.

Alors la reine, les Juifs, les juges et tous les autres furent convertis à la foi*. Mais quelques jours après, les prêtres des idoles vinrent dire : à

l'empereur : « Très saint empereur, depuis l'époque où vous avez reçu la foi du Christ, le dragon qui est dans le fossé tue de son souffle plus de trois cents hommes par jour. » Constantin consulta là-dessus Silvestre, qui répondit : « Par la vertu de Jésus-Christ, je ferai cesser tout ce mal. » Les prêtres promettent que, s'il fait ce miracle, ils croiront. Pendant sa prière, saint Pierre apparut à Silvestre et lui dit : « N'aie pas peur de descendre vers le dragon, toi et deux des prêtres qui t'accompagnent ; arrivé auprès de lui, tu lui adresseras ces paroles : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, né de la Vierge, qui a été crucifié et enseveli, qui est ressuscité et est assis à la droite du Père, doit venir pour juger les vivants et les morts. Or, toi, Satan, attends-le dans cette fosse tant qu'il viendra ».

*Le comte de Douhet, dans le Dictionnaire des Légendes, de Migne, avance que le récit qu'on vient de lire n'est qu'un abrégé des Acta Sancti Silvestri, publié, par le P. Combéfis, d'après deux mss. existant aux bibliothèques Médicienne et Mazarine : La dispute avec les docteurs juifs, la destruction du dragon sont exposées avec encore plus de détails que dans Voragine. Nouvelle preuve que l'évêque de Gênes n'a rien inventé de son propre fonds :

Puis tu lieras sa gueule avec un fil et tu apposeras dessus un sceau où sera gravé le signe de la croix ; ensuite revenus à moi sains et saufs, vous mangerez le pain que je vous aurai préparé. » Silvestre descendit donc avec les deux prêtres les quarante marches de la fosse, portant avec lui deux lanternes. Alors il adressa au dragon les paroles susdites, et, comme il en avait reçu l'ordre, lia sa gueule, malgré ses cris et ses sifflements. En remontant, il trouva deux magiciens qui les avaient suivis, pour voir s'ils descendraient jusqu'au dragon : ils étaient à demi morts de la puanteur du monstre. Il les ramena avec lui aussi sains et saufs. Aussitôt ils se convertirent avec une multitude

infinie. Le peuple romain fut ainsi délivré d'une double mort, savoir de l'adoration des idoles et du venin du dragon.

Enfin le bienheureux Silvestre, à l'approche de la mort, donna ces trois avis à ses clercs : conserver entre eux la charité, gouverner leurs églises avec plus de soin et préserver leur troupeau contre la morsure des loups. Après quoi il s'endormit heureusement dans le Seigneur, environ l'an 330.

---

8. La Circoncision du Seigneur.

Quatre circonstances rendent la Circoncision du Seigneur célèbre et solennelle : la première est l'octave de Noël ; la seconde, l'imposition d'un nom nouveau et annonçant le salut ; la troisième, l'effusion du sang, et la quatrième le signe de la Circoncision.

Octave de la Nativité.

Premièrement, c'est l'octave de la Nativité du Seigneur. Si les octaves des autres saints sont solennelles, à plus forte raison le sera l'octave du Saint des saints. Mais il ne semble pas que la naissance du Seigneur doive avoir une octave, parce que sa naissance menait à la mort. Or, les morts des saints ont des octaves, parce qu'alors ils naissent pour arriver à une vie éternelle, et pour ressusciter ensuite dans des corps glorieux. Par la même raison, il semble qu'il ne doive pas y avoir d'octave à la Nativité de la bienheureuse Vierge et de saint Jean-Baptiste, pas plus qu'à la résurrection

du Seigneur, puisque cette résurrection a eu lieu réellement. Mais il faut observer, d'après le Prépositif*, qu'il y a des octaves de surérogation, comme est l'octave du Seigneur, dans laquelle nous suppléons à ce qui n'a pas été convenablement fait dans la fête, savoir, l'office de celle qui met au monde. Aussi autrefois c'était la coutume de chanter la messe *Vultum tuum*, etc., en l'honneur de la sainte Vierge. Il v a encore des octaves de vénération, comme à Pâques, à la Pentecôte, pour la sainte Vierge, et pour saint Jean-Baptiste ; d'autres de dévotion, comme il peut s'en trouver pour chaque saint ; d'autres enfin qui sont symboliques, comme sont les octaves instituées en l'honneur des saints et qui signifient l'octave de la résurrection.

*Ou Maître Prévost, chancelier de Paris, qui vivait en 1217 ; il a laissé une Somme Théologique qui n'a pas été imprimée.

Imposition d'un nom nouveau.

Secondement, c'est l'imposition d'un nom nouveau et salutaire. Aujourd'hui en effet il fut imposé au Sauveur un nom nouveau que la bouche du Seigneur a donné : « Aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. » « C'est un nom, dit saint Bernard, qui est un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, une jubilation au cœur. » « C'est un nom, dit encore le même Père, qui, comme l'huile, brille aussitôt qu'on l'emploie, nourrit, quand on le médite ; il oint et il adoucit les maux à l'instant qu'on l'invoque. » Or, Jésus-Christ a eu trois noms, comme l'évangile le dit, savoir, Fils de Dieu, Christ et Jésus. Il est appelé Fils de Dieu, en tant qu'il est Dieu de Dieu ; Christ, en tant qu'il est homme dont

la personne divine a pris la nature humaine ; Jésus, en tant qu'il est Dieu uni à l'humanité. Au sujet de ces trois noms, écoutons saint Bernard : « Vous qui êtes dans la poussière, réveillez-vous et chantez les louanges de Dieu. Voici que le Seigneur vient avec le salut ; il vient avec des parfums, il vient avec gloire. En effet Jésus ne vient pas sans sauver, ni le Christ sans oindre. Le Fils de Dieu ne vient pas sans gloire, puisqu'il est lui-même le salut ; il est lui-même le parfum, lui-même la gloire. » Mais il n'était pas connu parfaitement sous ce nom avant la passion. Quant au premier en effet, il n'était connu de quelques-uns que par conjecture, par exemple, des démons qui le disaient Fils de Dieu ; quant au second, il n'était connu qu'en particulier, c'est-à-dire de quelques-uns, mais en petit nombre, comme étant le Christ. Quant au troisième, il n'était connu que quant au mot, Jésus n'étant pas compris d'après sa véritable signification qui est sauveur. Mais après la résurrection, ce triple nom fut clairement manifesté : le premier par certitude, le second par diffusion, le troisième par signification.

Or, le premier nom c'est **Fils de Dieu**. Et pour prouver que ce nom lui convient à bon droit, voici ce que dit saint Hilaire en son livre de la Trinité : « On connut de plusieurs manières que le Fils unique de Dieu est Notre-Seigneur Jésus-Christ Le Père l'atteste ; il s'en avantage, lui-même ; les apôtres le prêchent ; les hommes religieux le croient ; les démons l'avouent ; les juifs le nient ; les gentils l'apprennent dans sa passion. » Le même père dit encore : « Nous connaissons Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ces différentes manières, par le nom, par la naissance, par la nature, par la puissance et par la manifestation. »

Le second nom c'est **Christ**, qui signifie oint. En effet, il fut oint d'une huile de joie au-dessus de tous ceux qui participeront à sa gloire » (saint Paul aux Hébr.). En le disant oint, on insinue qu'il fut prophète, athlète, prêtre et roi. Or, ces quatre sortes de personnes recevaient autrefois des onctions. Il fut prophète dans l'enseignement de la doctrine, athlète en déformant le diable, prêtre en réconciliant les hommes avec son père, roi en rétribuant des récompenses. C'est de ce second nom que vient le nôtre. Nous sommes appelés chrétiens de Christ. Voici ce que saint Augustin dit de ce nom :

« Chrétien, c'est un nom de justice, de bonté, d'intégrité, de patience, de chasteté, de pudeur, d'humanité, d'innocence, de piété. Et toi, comment le revendiques-tu ? Comment te l'appropries-tu ; quand c'est à peine s'il te reste quelques-unes de ces qualités ? Celui-là est chrétien qui ne l'est pas seulement par le nom, mais encore par les œuvres » (saint Augustin).

Le troisième nom c'est **Jésus**. Or, ce nom de Jésus, d'après saint Bernard, veut dire nourriture, fontaine, remède et lumière. Mais ici la nourriture a des effets multiples ; c'est une nourriture confortable, elle engraisse, elle endurcit et elle donne la vigueur.

Écoutons saint Bernard sur ces qualités :

Premièrement, « C'est une nourriture que ce nom de Jésus. Est-ce que vous ne vous sentez pas fortifiés, toutes les fois que vous vous en souvenez ? Qu'y a-t-il qui nourrisse tant l'esprit de celui qui y pense ? Quoi de plus substantiel pour réparer les sens fatigués, rendre les vertus plus mâles, fomenter les bonnes mœurs, entretenir les

affections chastes ? »

Secondement, c'est une fontaine. Saint Bernard en donne la raison. « Jésus est la fontaine scellée de la vie, qui se répand dans les plaines par quatre ruisseaux, qui sont pour nous sagesse, justice, sanctification, et rédemption : sagesse dans la prédication, justice dans l'absolution des péchés, sanctification dans la conversation ou la conversion, rédemption, dans la passion. » En un autre endroit ce père dit encore : « Trois ruisseaux émanèrent de Jésus : la parole de douleur, c'est la confession ; le sang de l'aspersion, c'est l'affliction ; l'eau de purification, c'est la componction. »

Troisièmement, c'est un remède. Voici ce que le même Bernard dit : « Ce nom de Jésus est encore un remède. En effet rien comme lui ne calme l'impétuosité de la colère, ne déprime l'enflure de l'orgueil, ne guérit les plaies de l'envie, ne repousse les assauts de la luxure, n'éteint la flamme de la convoitise, n'apaise la soif de l'avarice et ne bannit tous les désirs honteux et déréglés. »

Quatrièmement, c'est une lumière, dit-il : « D'où croyez-vous qu'ait éclaté sur l'univers entier la si grande et si subite lumière de la foi, si ce n'est de la prédication du nom de Jésus ? C'est ce nom que Paul portait devant les nations et les rois comme un flambeau sur un candélabre. » En outre ce nom est d'une bien grande suavité. « Si vous écrivez un livre, dit saint Bernard, je ne suis pas content si je n'y lis Jésus ; si vous discutez, si vous conférez, je ne suis pas content, si je n'entends nommer Jésus. »

Et Richard de Saint-Victor : « Jésus, dit-il ; est un nom suave, un nom délectable, un nom qui conforte le pécheur, et un nom d'un bon espoir. Eh bien donc, Jésus, soyez-moi Jésus. » Secondement

c'est un nom d'une grande vertu. Voici les paroles de Pierre de Ravesne : « Vous lui imposerez le nom de Jésus, c'est-à-dire, le nom qui a donné aux aveugles la vue, aux sourds l'ouïe, aux boiteux le marcher ; aux muets la parole, aux morts la vie, et la vertu de ce nom a mis en fuite toute la puissance du diable sur les corps obsédés. » Troisièmement, il est d'une haute excellence et sublimité.

Saint Bernard : « C'est le nom de mon Sauveur, de mon frère, de ma chair, de mon sang ; c'est le nom caché au siècle, mais qui a été révélé à 1a fin des siècles : nom admirable, nom ineffable, nom inestimable, et d'autant plus admirable qu'il est inestimable, d'autant plus gracieux qu'il est gratuit. » Ce nom de Jésus lui a été imposé par l'Éternel, par l'ange, par Joseph, son père putatif. En effet Jésus signifie Sauveur. Or, Sauveur se dit de trois manières : de la puissance de sauver, de l'aptitude à sauver, de l'action de sauver.

Quant à la puissance, ce nom lui convient de toute éternité ; à l'aptitude de sauver, il lui fut imposé ainsi par l'ange et il lui convient dès le principe de sa conception ; à l'action de sauver, Joseph le lui imposa en raison de sa passion future, et la glose sur ces paroles, « vous l'appellerez Jésus », dit : Vous imposerez un nom qui a été imposé par l'ange ou par l'Éternel ; et la glose touche ici la triple dénomination qu'on vient d'établir. Quand on dit : vous imposerez le nom, on veut faire entendre la dénomination par Joseph ; quand on dit : qui a été imposé par l'ange ou par l'Éternel, on veut faire entendre les deux autres. Donc c'est à bon droit qu'au jour qui commence l'année, selon la constitution de Rome, la capitale du monde, au jour qui est marqué de la lettre

capitale de l'alphabet* ; le Christ, le chef de l'Église est circoncis, qu'un nom lui est donné et qu'on célèbre le jour de l'octave de sa naissance.

*Dans le calendrier, chaque jour de la semaine est distingué par une des sept premières lettres de l'alphabet, et le premier jour est marqué de l'A capitale ou majuscule.

L'effusion du sang.

Troisièmement, l'effusion du sang de Jésus-Christ. C'est aujourd'hui en effet que la première fois, pour nous, il a commencé à verser son sang, lui qui plus tard a voulu le répandre plus d'une fois. Car il a versé pour nous son sang à cinq reprises différentes : la première, dans la circoncision, et ce fut le commencement de notre rédemption ; la deuxième, dans la prière (du jardin) où il manifesta son désir de notre rédemption ; la troisième, dans la flagellation, et cette effusion fut le mérite de notre rédemption, parce que nous avons été guéris par sa lividité ; la quatrième, dans la crucifixion, et ce fut le prix de notre rédemption, car il a payé alors ce qu'il n'a pas pris (Ps. LXVIII, 5) ; la cinquième, dans l'ouverture de son côté, et ce fut le sacrement de notre rédemption. En effet, il en est sorti du sang et ; de l'eau, ce qui figurait due nous devions être purifiés par l'eau du baptême, lequel devait tirer toute son efficacité du sang de Jésus-Christ

Le signe de la circoncision.

Quatrièmement enfin, le signe de la circoncision que Jésus-Christ a daigné recevoir aujourd'hui. Or, le Seigneur voulut être circoncis pour beaucoup de motifs.

Premier motif, Pour lui-même, afin de montrer qu'il avait pris véritablement une chair d'homme. Il savait du reste qu'on devait soutenir qu'il avait pris non pas un vrai corps, mais un corps fantastique, et c'est pour confondre cette erreur qu'il a voulu être circoncis et répandre alors de son sang ; en effet un corps fantastique ne jette pas de sang.

Deuxième motif, Pour nous-mêmes, afin de nous montrer l'obligation de nous circoncire spirituellement. Selon saint Bernard, « il y a deux sortes de circoncision qui doivent être faites par nous, l'extérieure dans la chair et l'intérieure dans l'esprit.

La circoncision extérieure consiste en trois choses : dans notre manière d'être, afin qu'elle ne soit pas singulière ; dans nos actions, pour qu'elles ne soient pas répréhensibles ; dans nos discours, afin qu'ils n'encourent pas le mépris.

Semblablement, l'intérieure consiste en trois choses : savoir, dans la pensée, pour qu'elle soit sainte, dans l'affection pure, dans l'intention » (Saint Bernard). Par un autre motif, il a voulu être circoncis pour nous sauver. De même en effet que l'on cautérise un membre afin de guérir tout le corps, de même Jésus-Christ a voulu supporter 1a cautérisation de la circoncision pour que tout le corps mystique fût sauvé (Coloss., II). « Vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme, mais qui consiste dans le dépouillement du corps charnel, c'est-à-dire de la circoncision de Jésus-Christ ». La glose ajoute, dans le dépouillement des vices, comme par une pierre très aiguë, « or, la pierre était 1e Christ. » Dans l'Exode (IV, 25) on lit : « Séphora prit aussitôt une pierre très aiguë, et circoncit le

prépuce de son fils. »

Sur quoi la glose donne deux explications.

La première explication : vous avez été circoncis, dis-je, d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme, c'est-à-dire que ce n'est pas œuvre d'homme, mais œuvre de Dieu, c'est-à-dire circoncision spirituelle. Cette circoncision se fait par le dépouillement du corps charnel, savoir, le dépouillement de la chair de l'homme, c'est-à-dire des vices et des désirs charnels, d'après le sens qu'on attribue au mot chair, dans ce passage de saint Paul (1 Corinth., VIII) : « La chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu, etc » Vous êtes, dis-je, circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite par la main, mais d'une circoncision spirituelle.

La deuxième explication de la glose est celle-ci : vous avez été circoncis, dis-je, en Jésus-Christ, et cela d'une,circoncision qui n'est pas faite par la main, c'est-à-dire d'une circoncision légale : cette circoncision qui vient de la main, se fait dans le dépouillement du corps charnel, savoir, du corps qui est chair, c'est-à-dire de la peau de la chair qui est enlevée dans la circoncision légale.

Vous n'êtes pas, dis-je, circoncis de cette circoncision, mais de la circoncision de Jésus-Christ, c'est-à-dire spirituelle, dans laquelle tous les vices sont retranchés. Aussi on lit dans saint Paul aux Romains (II, 28) : « Le juif n'est pas celui qu'il est au dehors, et la véritable circoncision n'est pas celle qui se fait dans la chair et qui n'est qu'extérieure ; mais le juif est celui qui l'est intérieurement ; et la circoncision du cœur se fait par l'esprit et non selon la lettre de la loi ; et ce juif tire sa louange, non des hommes, mais de Dieu.

Vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme par le dépouillement du corps charnel, mais de la circoncision de Jésus-Christ. »

Troisième motif : Jésus-Christ a voulu être circoncis par rapport aux Juifs, afin qu'ils fussent inexcusables. Car s'il n'avait pas été circoncis, les Juifs auraient pu s'excuser et dire : Ce pourquoi nous ne vous recevons pas, c'est que vous n'êtes pas semblable à nos pères.

Quatrième motif : Par rapport aux démons, afin qu'ils ne connussent pas le mystère de l'incarnation. En effet, comme la circoncision était faite contre le péché originel, le diable crut que Jésus-Christ, qui était circoncis lui-même, était un pécheur semblable aux autres, puisqu'il avait besoin du remède de la circoncision. C'est pour cela aussi qu'il a voulu que sa mère fût mariée, quoiqu'elle soit toujours restée vierge.

Cinquième motif : Pour accomplir toute justice. Car, de même qu'il a voulu être baptisé pour accomplir toute justice, c'est-à-dire toute humilité, laquelle consiste à se soumettre à moindre :que soi, de même aussi il a voulu être circoncis afin de nous offrir un modèle d'humilité, puisque lui, l'auteur et le maître de la loi, a voulu se soumettre à la loi.

Sixième motif : Pour approuver la loi mosaïque qui était bonne et sainte, et qui devait être accomplie, parce qu'il n'était pas venu détruire la loi, mais l'accomplir. Et saint Paul a dit aux Romains (XV, 8) : « Je vous déclare que Jésus-Christ a été le ministre des circoncis afin que Dieu fût reconnu véritable. par l'accomplissement des promesses faites à leurs pères. »

Quant aux raisons pour lesquelles la circoncision

se faisait le huitième jour, on peut en assigner un grand nombre.

Première raison : Selon le sens historique ou littéral. D'après le rabbin Moïse, profond philosophe et théologien, quoique juif, l'enfant, dans les sept jours qui suivent sa naissance, a les chairs aussi molles qu'il les avait dans le sein de sa mère, mais à huit jours il s'est fortifié et affermi, et c'est pour cela, ajoute-t-il, que le Seigneur n'a pas voulu que les petits enfants fussent circoncis, de peur qu'à cause de cette trop grande mollesse, ils ne fussent par trop blessés ; et il n'a pas voulu que la circoncision eût lieu plus tard que le huitième jour, pour trois causes que ce philosophe énumère : première cause, afin d'éviter le péril de mourir auquel aurait, pu être exposé l'enfant, si on l'avait différée davantage ; deuxième cause, pour épargner la douleur à l'enfant : dans la circoncision, en effet, cette douleur est très vive ; aussi le Seigneur a-t-il voulu que la circoncision se fit alors que l'imagination des enfants est peu développée pour qu'ils en ressentissent une moindre douleur ; troisième cause, pour épargner du chagrin aux parents, car comme la plupart des petits enfants mouraient de la circoncision, s'ils avaient été circoncis quand ils seraient devenus grands et qu'ils en fussent morts, le chagrin des parents eût été plus grand que s'ils eussent succombé à huit jours seulement.

Deuxième raison : Selon le sens anagogique ou, céleste. La circoncision avait lieu au huitième jour pour donner à comprendre que dans l'octave de la résurrection, nous serions circoncis de toute peine et misère. Et d'après cela, ces huit jours seront les huit âges : le premier d'Adam à Noë, le deuxième

de Noë à Abraham ; le troisième d'Abraham à Moïse ; le quatrième de Moïse à David ; le cinquième de David à Jésus-Christ ; le sixième de Jésus-Christ à la fin du monde ; le septième de la mort ; le huitième de la résurrection.

Ou bien encore par les huit jours, on entend les huit qualités que nous posséderons dans la vie éternelle et que saint Augustin énumère ainsi : « Je serai leur Dieu, c'est-à-dire, je serai ce qui les rassasiera. Je serai tout ce qu'on peut honnêtement désirer : vie, salut, force, abondance, gloire, honneur, paix et tout bien.

Par les sept jours, on entend encore l'homme composé du corps et de l'âme. Il y a quatre jours qui sont les quatre éléments dont se compose le corps, et les trois jours sont les trois puissances de l'âme qui sont le concupiscible, l'irascible et le rationnel. L'homme donc qui maintenant a les sept jours, dès lors qu'il sera conjoint avec l'unité clé l'éternelle incommutabilité, aura alors huit jours, et dans ce huitième jour, il sera circoncis et délivré de toute peine et de toute coulpe.

Troisième raison : Selon le sens tropologique ou moral, d'après lequel les huit jours peuvent être expliqués de diverses manières. Le premier sens, peut être la connaissance du péché, d'après le Psalmiste : « Voici que je connais mon iniquité » (Ps. L). Le second sens, c'est le bon propos de quitter le mal et de faire le bien ; il est indiqué par l'enfant prodigue qui dit : « Je me lèverai et j'irai à mon père. » Le troisième sens, c'est la honte du péché, sur quoi l'apôtre dit : « Quel fruit avez-vous donc retiré de ce qui vous fait. maintenant rougir. » Le quatrième sens, c'est la crainte du jugement futur. « J'ai craint Dieu comme des flots suspendus

au-dessus de moi » (Job). « Soit que je mange, soit que je boive, soit que je fasse quelque autre chose, il me semble toujours entendre résonner. à mes oreilles, cette parole : « Levez-vous ; morts, et venez au jugement » (Saint Jérôme). Le cinquième sens, c'est la contrition, ce qu'a dit Jérémie (VI, 26) : « Pleurez comme une mère qui pleure son fils unique. » Le sixième sens, c'est la confession (Ps. XXXI, 5) : « J'ai dit : je confesserai contre moi-même mon injustice au Seigneur. » Le septième sens, c'est l'espoir du pardon. Car quoique Judas eût confessé son péché, il ne l'a cependant pas fait avec espoir de pardon, aussi n'a-t-il pas obtenu miséricorde. Le huitième sens, c'est la satisfaction : et ce jour-là, l'homme est circoncis spirituellement, non seulement de la coulpe, mais encore de tout châtiment.

Ou bien les deux premiers jours sont la douleur de l'action du péché et le désir de s'en corriger : les deux suivants, de confesser le mal que nous avons fait et le bien que nous avons omis ; les quatre autres sont la prière, l'effusion des larmes, l'affliction du corps et les aumônes. Ces huit jours peuvent fournir encore huit considérations sérieuses pour détruire en nous toute volonté de pécher ; en sorte qu'une seule opérera une grande abstinence.

Saint Bernard en énumère sept en disant : « Il y a sept choses qui sont de l'essence de l'homme ; s'il les considérait, il ne pécherait jamais, savoir, une matière vile, une action honteuse, un effet déplorable, un état chancelant, une mort triste, une dissolution misérable et une damnation détestable. La huitième peut offrir la considération d'une gloire ineffable. »

Quatrième raison : Selon le sens allégorique ou spirituel. Alors cinq jours seront les cinq livres de Moïse, qui contiennent la loi, les deux autres seront les prophètes et les psaumes ; le huitième jour sera la doctrine évangélique. Mais dans les sept premiers jours, il n'y avait pas circoncision parfaite, tandis que dans le huitième, il se fait une circoncision parfaite de toute coulpe et de toute peine ; c'est maintenant l'objet de notre espérance, mais enfin elle sera réalisée. Quels motifs a-t-on pu avoir en circoncisant ? On en assigne six que voici : « caustique, signe, mérite, remède, figure, exemple. »

Quant à la chair de la circoncision du Seigneur, un ange l'apporta, dit-on, à Charlemagne qui la déposa avec honneur à Aix-la-Chapelle dans l'église de Sainte-Marie. Il l'aurait portée plus tard à Charroux*, et elle serait maintenant à Rome dans l'église qu'on appelle le Saint des Saints, où l'on voit cette inscription : « Ici se trouvent la chair circoncise de Jésus-Christ, son nombril et ses sandales. » C'est ce qui fait qu'il y a une station au Saint des Saints. Si tout cela est vrai, il faut avouer que c'est bien admirable. Car comme la chair est vraiment de la nature humaine, nous croyons que, Jésus-Christ ressuscitant, elle est retournée à son lieu avec gloire.

*Histoire scholast., Ev. c. VI, note

Cette assertion serait vraie dans l'opinion de ceux qui avancent que cela appartient seulement à la nature humaine véritable reçue d'Adam, et celle-ci ressuscitera seule.

Il ne faut pas passer sous silence qu'autrefois les païens et les gentils se livraient en ces calendes à bon nombre de superstitions que les saints eurent

de la peine à extirper même parmi les chrétiens, et dont saint Augustin parle en un sermon. « On croyait, dit-il, que Janus était Dieu ; on lui rendait de grands honneurs en ce jour : il était représenté avec deux visages, l'un derrière et l'autre par-devant, parce qu'il était le terme de l'année passée et le commencement de la suivante. En outre, en ce premier jour, on prenait des formes monstrueuses ; les uns se revêtaient de peaux d'animaux, d'autres mettaient des têtes de bêtes, et ils prouvaient par là qu'ils n'avaient pas seulement l'apparence de bêtes, mais qu'ils en avaient le fonds. D'autres s'habillaient avec des vêtements de femmes, sans rougir de fourrer dans les tuniques des femmes des bras accoutumés à porter l'épée. D'autres observaient si scrupuleusement les augures, que si quelqu'un leur demandait du feu de leur maison ou réclamait un autre service, ils ne le lui accordaient pas. On se donne encore et on se rend mutuellement des étrennes diaboliques. D'autres font préparer des tables splendides pendant la nuit, et les laissent servies dans la croyance que, pendant toute l'année, leurs repas auront toujours la même abondance. »

Saint Augustin ajoute : « Celui qui veut observer en quelque point la coutume des païens, il est à craindre que le nom de chrétien ne lui serve à rien. Car celui qui met de la condescendance pour partager les jeux de quelques insensés, ne doit pas douter qu'il ne participe à leur péché. Pour vous, mes frères, qu'il ne vous suffise pas de ne pas commettre cette faute, mais partout où vous la verrez commettre, reprenez, corrigez et châtiez. » (Saint Augustin.)

9. L'Épiphanie du Seigneur.

L'Épiphanie du Seigneur est célèbre par quatre miracles, ce qui lui a fait donner quatre noms différents. En effet, aujourd'hui, les Mages adorent Jésus-Christ, Jean-Baptiste le Sauveur, Jésus-Christ change l'eau en vin et il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains. Jésus avait treize jours, lorsque, conduits par l'étoile, les Mages vinrent le trouver, d'où vient le nom de Épiphanie, epi, au-dessus, phanos, apparition, ou bien parce que l'étoile apparut d'en haut, ou bien parce que Jésus-Christ lui-même a été montré aux Mages, comme le vrai Dieu, par une étoile vue dans les airs.

Le même jour, après vingt-neuf ans révolus, alors qu'il atteignait trente ans, parce qu'il avait vingt-neuf ans et treize jours ; Jésus, dit saint Luc, avait alors environ trente ans commencés, ou bien, d'après Bède, il avait trente ans accomplis, ce qui est aussi la croyance de l'Église romaine ; alors, dis-je, il fut baptisé dans le Jourdain, et de là vient le nom de Théophanie, de Theos, Dieu et phanos apparition, parce que en ce moment la Trinité se manifesta : le Père dans la voix qui se fit entendre, le Fils dans la chair et le Saint-Esprit sous l'apparence d'une colombe.

Le même jour, un an après, alors qu'il avait trente ou trente et un ans, il changea l'eau en vin : d'où vient le nom de Bethanie, de beth, maison, parce que, par un miracle opéré dans une maison, il apparut vrai Dieu. En ce même jour encore, un an après, comme il avait trente et un ou trente-deux ans et treize jours, il rassasia cinq mille hommes avec cinq pains, d'après Bède, et cette hymne qu'on

chante en beaucoup, d'églises et qui commence par ces mots : *Illuminans altissimum**. De là vient le nom de Phagiphanie de phagé manger, bouchée. Il y a doute si ce quatrième miracle a été opéré en ce jour, tant parce qu'on ne le trouve pas ainsi en l'original de Bède, tant parce qu'en saint Jean (VI) au lieu où il parle de ce prodige, il dit : « Or, le jour de Pâques était proche. » Cette quadruple apparition eut donc lieu aujourd'hui. La première par l'étoile sur la crèche ; la seconde par la voix du Père sur le fleuve du Jourdain ; la troisième par le changement de l'eau en vin au repas et la quatrième par la multiplication des pains dans le désert.

*Bréviaire mozarabe.

Mais c'est principalement la première apparition que l'on célèbre aujourd'hui, ainsi nous allons en exposer l'histoire : Lors de la naissance du Seigneur, trois mages vinrent à Jérusalem. Leur nom latin c'est Appellius, Amérius, Damascus ; en hébreu on les nomme Galgalat, Malgalat et Sarathin ; en grec, Caspar, Balthasar, Melchior. Mais qu'étaient ces, mages ? Il y a là-dessus trois sentiments, selon les trois significations du mot mage. En effet, mage veut dire trompeur, magicien et sage. Quelques-uns prétendent que, en effet, ces rois ont été appelés mages, c'est-à-dire trompeurs, de ce qu'ils trompèrent Hérode en ne revenant point chez lui. Il est dit dans l'Évangile, au sujet d'Hérode : « Voyant qu'il avait été trompé par les mages. » Mage veut encore dire magicien. Les magiciens de Pharaon sont appelés mages, et saint Chrysostome dit qu'ils tirent leur nom de là. D'après lui, ils seraient des magiciens qui se seraient convertis et auxquels le Seigneur a voulu révéler sa naissance, les attirer à lui, et par là

donner aux pécheurs l'espoir du pardon. Mage est encore la même chose que sage. Car mage en hébreu signifie scribe, en grec philosophe, en latin sage. Ils sont donc nommés mages, c'est-à-dire savants, comme si on disait merveilleusement sages. Or, ces trois sages et rois vinrent à Jérusalem avec une grande suite. Mais on demande pourquoi les mages vinrent à Jérusalem, puisque le Seigneur n'y était point né.

Remigius* en donne quatre raisons :

* Moine d'Auxerre en 890, Bibliothèque des Pères, Homé1. VII.

La première, c'est que les mages ont bien su le temps de la naissance de Jésus-Christ, mais ils n'en ont pas connu le lieu or, Jérusalem étant une cité royale et possédant un souverain sacerdoce, ils soupçonnèrent qu'un enfant si distingué ne devait naître nulle part ailleurs si ce n'est dans une cité royale.

La deuxième, c'était pour connaître plus tôt le lieu de la naissance, puisqu'il y avait là des docteurs dans la loi et des scribes.

La troisième, pour que les Juifs restassent inexcusables ; ils auraient pu dire en effet : « Nous avons bien connu le lieu de la naissance, mais nous en avons ignoré le temps et c'est le motif pour lequel nous ne croyons point. » Or, les Mages désignèrent aux Juifs le temps et les Juifs indiquèrent le lieu aux Mages.

La quatrième, afin que l'empressement des Mages devînt la condamnation de l'indolence des Juifs : car les Mages crurent à un seul prophète et les Juifs refusèrent de croire au plus grand nombre. Les Mages cherchent un roi étranger, les Juifs ne cherchent pas celui qui est le leur propre : les uns

vinrent de loin, les autres restèrent dans le voisinage. Ils ont été rois et les successeurs de Balaam ils sont venus eu voyant l'étoile, d'après la prophétie de leur père : « Une étoile se lèvera sur Jacob et un homme sortira d'Israël. »

Un autre motif de leur venue est donné par saint Chrysostome dans son original sur saint Mathieu. Des auteurs s'accordent à dire que, certains investigateurs de secrets choisirent douze d'entre eux, et si l'un venait à mourir, son fils ou l'un de ses proches le remplaçait. Or, ceux-ci, tous les ans, après un mois écoulé, montaient sur la montagne de la Victoire, y restaient trois jours, se lavaient et priaient Dieu de leur montrer l'étoile prédite par Balaam. Une fois, c'était le jour de la naissance du Seigneur, pendant qu'ils étaient là, vint vers eux sur la montagne une étoile singulière : elle avait la forme d'un magnifique enfant, sur la tête duquel brillait une croix, et elle adressa ces paroles aux Mages : « Hâtez-vous d'aller dans la terre de Juda, vous chercherez un roi nouveau-né, et vous l'y trouverez. »

Ils se mirent aussitôt en chemin. Mais comment, en si peu de temps, comment, en treize jours, avoir pu parcourir un si long chemin, c'est-à-dire de l'Orient à Jérusalem, qui est censée occuper le centre du monde ? On peut dire, avec Remigius, que cet enfant, vers lequel ils allaient, a bien pu les conduire si vite, ou bien l'on peut croire, avec saint Jérôme, qu'ils vinrent sur des dromadaires, espèce d'animaux très alertes, qui font en une journée le chemin qu'un cheval met trois jours à parcourir. Voilà pourquoi on l'appelle dromadaire, dromos course, arès courage.

Arrivés à Jérusalem, ils demandèrent : « Où est

celui qui est né roi des Juifs ? » Ils ne demandent pas s'il est né, ils le croyaient, mais ils demandent où il est né. Et comme si quelqu'un leur avait dit : « D'où savez-vous que ce roi est né ? » Ils répondent : « Nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous sommes venus l'adorer ; » ce qui veut dire : « Nous qui restons en Orient, nous avons vu une étoile indiquant sa naissance ; nous l'avons vue, dis-je, posée sur la Judée. Ou bien : nous qui demeurons dans notre pays, nous avons vu son étoile dans l'Orient, c'est-à-dire dans la partie orientale. » Par ces paroles, comme le dit Remigius, dans son original, ils confessèrent un vrai homme, un vrai roi et un vrai Dieu. Un vrai homme, quand ils dirent : « Où est celui qui est né ? » Un vrai roi en disant : « Roi des Juifs ; » un vrai Dieu en ajoutant : « Vous sommes venus l'adorer. » Il a été en effet ordonné de n'adorer aucun autre que Dieu seul.

Mais Hérode qui entendit cela fut troublé et Jérusalem tout entière avec lui. Le roi est troublé pour trois motifs : *premièrement*, dans la crainte que les Juifs ne reçussent comme leur roi ce nouveau-né, et ne le chassassent lui-même comme étranger. Ce qui fait dire à saint Chrysostome : « De même qu'un rameau placé en haut d'un arbre est agité par un léger souffle, de même les hommes élevés au faîte des dignités sont tourmentés même par un léger bruit. » *Deuxièmement*, dans la crainte qu'il ne soit inculpé par, les Romains, si quelqu'un était appelé roi sans avoir été institué par Auguste. Les Romains avaient en effet ordonné que ni dieu ni roi ne fût reconnu que par leur ordre et avec leur permission. *Troisièmement*, parce que, dit saint Grégoire, le roi du ciel étant né, le roi de la terre a été troublé. En effet, la grandeur terrestre est

abaissée, quand la grandeur céleste est dévoilée.

Tout Jérusalem fut troublée avec lui pour trois raisons : *premièrement* parce que les impies ne sauraient se réjouir de la venue du Juste ; *deuxièmement* pour flatter Je roi troublé, en se montrant troublés eux-mêmes ; *troisièmement* parce que comme le choc des vents agite l'eau, ainsi les rois se battant l'un contre l'autre, le peuple est troublé, et c'est pour cela qu'ils craignirent être enveloppés dans la lutte entre le roi de fait et le prétendant. » C'est la raison que donne saint Chrysostome.

Alors Hérode convoqua tous les prêtres et les scribes pour leur demander où naîtrait le Christ. Quand il en eut appris que c'était à Bethléem de Juda, il appela les mages en secret et s'informa auprès d'eux de l'instant auquel l'étoile leur était apparue, pour savoir ce qu'il avait à faire, si les mages ne revenaient pas ; et il leur recommanda qu'après avoir trouvé l'enfant, ils revinssent le lui dire, en simulant vouloir adorer celui qu'il voulait tuer.

Or, remarquez qu'aussitôt les mages entrés à Jérusalem, l'étoile cesse de les conduire, et cela pour trois raisons. La première, pour qu'ils soient forcés de s'enquérir du lieu de la naissance de Jésus-Christ ; afin par là d'être assurés de cette naissance, tant à cause de l'apparition de l'étoile qu'à cause de l'assertion de la prophétie : ce qui eut lieu. La deuxième, parce que en cherchant un secours des hommes, ils méritèrent justement de perdre celui de Dieu. La troisième, parce que les signes ont été, d'après l'apôtre, donnés aux infidèles, et la prophétie aux fidèles : c'est pour cela qu'un signe fut donné aux Mages, alors qu'ils

étaient infidèles ; mais ce signe ne devait plus paraître dès lors qu'ils se trouvaient chez les juifs qui étaient fidèles.

La glose entrevoit ces trois raisons. Mais lorsqu'ils furent sortis de Jérusalem, l'étoile les précédait, jusqu'à ce qu'arrivée au-dessus du lieu où était l'enfant, elle s'arrêta. De quelle nature était cette étoile ? il y a trois opinions, rapportées par Remi, lus en son original. Quelques-uns avancent que c'était le saint Esprit, afin que, devant descendre plus tard sur le Seigneur après son baptême, sous la forme d'une colombe, il apparût aussi aux Mages sous la forme d'une étoile. D'autres disent, avec saint Chrysostome, que ce fut l'ange qui apparut aux bergers, et ensuite aux Mages :aux bergers en leur qualité de juifs et raisonnables, elle apparut sous une forme raisonnable, mais aux gentils qui étaient, pour ainsi dire, irraisonnables, elle prit une forme matérielle. Les autres, et c'est le sentiment le plus vrai, assurent que ce fut une étoile nouvellement créée, et qu'après avoir accompli son ministère, elle revint à son état primitif.

Or, cette étoile, selon Fulgence, différait des autres en trois manières : *premièrement* en situation, parce qu'elle n'était pas située positivement dans le firmament, mais elle se trouvait suspendue dans un milieu d'air voisin de la terre ; *deuxièmement* en éclat, parce qu'elle était plus brillante que les autres ; cela est évident, puisque le soleil ne pouvait pas en diminuer l'éclat ; loin de là, elle paraissait en plein midi ; *troisièmement* en mouvement, parce qu'elle allait en avant des Mages, comme ferait un voyageur ; elle n'avait donc point un mouvement circulaire,

mais une espèce de mouvement animal (progressif).

La glose en touche trois autres raisons à ces mots sur le deuxième chapitre de saint Mathieu : « Cette étoile de la naissance du Seigneur, etc. » La première, elle différait dans son origine, puisque les autres avaient été créées au commencement du monde, et que celle-ci venait de l'être. La deuxième, dans sa destination, les autres avaient été faites pour indiquer des temps et des saisons, comme il est dit dans la Genèse (I, 14) et celle-ci pour montrer le chemin aux Mages ; la troisième, dans sa durée, les autres sont perpétuelles, celle-ci, après avoir accompli son ministère, revint à son état primitif.

Or, lorsqu'ils virent l'étoile, ils ressentirent une très grande joie. Observez que cette étoile aperçue par les Mages est quintuple ; c'est une étoile matérielle, une étoile spirituelle, une étoile intellectuelle, une étoile raisonnable, et une étoile supersubstantielle. *La première*, la matérielle, ils la virent en Orient ; *la seconde*, la spirituelle qui est la foi, ils la virent dans leur cœur, car si cette étoile, c'est-à-dire, la foi, n'avait pas projeté ses rayons dans leur cœur, jamais ils ne fussent parvenus à voir la première. Or, ils eurent la foi en l'humanité du Sauveur, puisqu'ils dirent : « Où est celui qui est né ? » Ils eurent la foi en sa dignité royale, quand ils dirent : « Roi des juifs. » Ils eurent la foi en sa divinité puisqu'ils ajoutèrent : « Nous sommes venus l'adorer. » *La troisième*, l'étoile intellectuelle, qui est l'ange, ils la virent dans le sommeil, quand ils furent avertis par l'ange de ne pas revenir vers Hérode. Mais d'après une glose particulière, ce ne fut pas un ange, mais le Seigneur

lui-même qui leur apparut. *La quatrième*, la raisonnable, ce fut la Sainte Vierge, ils la virent dans l'hôtellerie. La cinquième, la supersubstantielle, ce fut Jésus-Christ, qu'ils virent dans la crèche ; c'est de ces deux dernières qu'il est dit : « En entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère » etc. Et chacune d'elles est appelée étoile : *la première* par le Psaume : « La lune et les étoiles que vous avez créées. » *La deuxième*, dans l'Ecclésiastique (XLIII, 10) : « La beauté du ciel, c'est-à-dire de l'homme céleste, c'est l'éclat des étoiles, c'est-à-dire des vertus. » *La troisième*, dans Baruch (III, 31) : « Les étoiles ont répandu leur lumière chacune en sa place, et elles ont été dans la joie. » La foi par la Liturgie : « Salut, étoile de la mer. » *La quatrième*, dans l'Apocalypse (XXII, 16) : « Je suis le rejeton et le fils de David, l'étoile brillante, et l'étoile du matin. » En voyant la première et la seconde, les Mages se sont réjouis ; en voyant la troisième, ils se sont réjouis de joie ; en voyant la quatrième ils se sont réjouis d'une joie grande ; en voyant la cinquième, ils se sont réjouis d'une très grande joie.

Ou bien ainsi que dit la glose : « Celui-là se réjouit de joie qui se réjouit de Dieu, qui est la véritable joie, et il ajoute « grande », car rien n'est plus grand que Dieu ; et il met « très » grande, parce qu'on peut se réjouir plus ou moins de grande joie. Ou bien par l'exagération de ces expressions, l'évangéliste a voulu montrer que les hommes se réjouissent plus des choses perdues qu'ils ont retrouvées que de celles qu'ils ont toujours possédées. Après être entrés dans la chaumière, et avoir trouvé l'enfant avec sa mère, ils fléchirent les genoux et chacun offrit ces présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Ici saint Augustin s'écrie : « Ô enfance extraordinaire, à laquelle les astres sont soumis. Quelle grandeur ! quelle gloire immense dans celui devant les langes duquel les anges se prosternent, les astres assistent, les rois tremblent, et les partisans de la sagesse se mettent à genoux ! Ô bienheureuse chaumière ! Ô trône de Dieu, le second après le ciel, où ce n'est pas une lumière qui éclaire, mais une étoile ! Ô céleste palais dans lequel habite non pas un roi couvert de pierreries, mais un Dieu qui a pris un corps, qui a pour couche délicate une dure crèche, pour plafond doré, un toit de chaume tout noir, mais décoré par l'obéissance d'une étoile ! Je suis saisi quand je vois les lampes et que je regarde les cieux ; je suis enflammé, quand je vois dans une crèche un mendiant plus éclatant encore que les astres. »

Et saint Bernard : « Que faites-vous ? vous adorez un enfant à la mamelle dans une vile étable ? Est-ce que c'est un Dieu ? Que faites-vous ? Vous lui offrez de l'or ? Est-ce donc un Roi ? Où donc est sa cour, où est son trône, où sont les courtisans de ce roi ? Est-ce que la cour, c'est l'étable ? Le trône la crèche, les courtisans de ce roi, Joseph et Marie Ils sont devenus insensés, pour devenir sensés. »

Voici ce que dit encore à ce sujet saint Hilaire dans le second livre de la Trinité : « Une vierge enfante, mais celui qui est enfanté vient de Dieu. L'enfant vagit, on entend des anges le louer, les langes sont sales, Dieu est adoré. C'est pourquoi la dignité de la puissance n'est pas perdue, puisque l'humilité de la chair est adoptée. Et voici comment dans Jésus enfant on rencontre des humiliations, des infirmités, mais aussi des sublimités, et

l'excellence de la divinité. »

A ce propos encore saint Jérôme dit, sur l'épître aux Hébreux : « Regardez le berceau de Jésus-Christ, voyez en même temps le ciel ; vous apercevez un enfant pleurant dans une crèche, mais en même temps faites attention aux cantiques des anges. Hérode persécute, mais les Mages adorent ; les Pharisiens ne le connaissent point, mais l'étoile le proclame ; il est baptisé par un serviteur, mais on entend la voix de Dieu qui tonne d'en haut : il est plongé dans l'eau, mais la colombe descend ; il y a plus encore, c'est le Saint-Esprit dans la colombe. »

Pourquoi maintenant les Mages offrent-ils des présents de cette nature ! On en peut signaler une foule de raisons *:*

Premièrement, c'était une tradition ancienne, dit Remigius, que personne ne s'approcherait d'un dieu ou d'un roi, les mains vides. Les Perses et les Chaldéens avaient coutume d'offrir de pareils présents. Or, les Mages, ainsi qu'il est dit en l'Histoire scholastique, vinrent des confins de la Perse et de la Chaldée, où coule le fleuve de Saba, d'où vient le nom de Sabée que porte leur pays.

Deuxièmement, la seconde est de saint Bernard : « Ils offrirent de l'or à la sainte Vierge pour soulager sa détresse, de l'encens, pour chasser la puanteur de l'étable, de la myrrhe pour fortifier les membres de l'enfant et pour expulser de hideux insectes.

Troisièmement, parce que avec l'or se paie le tribut, l'encens sert au sacrifice et la myrrhe à ensevelir les morts. Par ces trois présents, on reconnaît, dans le Christ la puissance royale, la majesté divine, et la mortalité humaine.

Quatrièmement, parce que l'or signifie l'amour, l'encens la prière, la myrrhe, la mortification de la chair : Et nous devons les offrir tous trois à Jésus-Christ.

Cinquièmement Parce que par ces trois présents sont signifiées trois qualités de Jésus-Christ : une divinité très précieuse, une âme toute dévouée, et une chair intègre et incorruptible. Les offrandes étaient encore prédites par ce qui se trouvait dans l'arche d'alliance. Dans la verge qui fleurit, nous trouvons la chair de Jésus-Christ qui est ressuscitée ; au Psaume : « Ma chair a refleuri » ; dans les tables où étaient gravés les commandements, l'âme dans laquelle sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu ; dans la manne, la divinité qui a toute saveur et toute suavité. Par l'or, donc, qui est le plus précieux des métaux, on entend la divinité très précieuse ; par l'encens, l'âme très dévouée, parce que l'encens signifie dévotion et prière (Ps.) : « Que ma prière monte comme l'encens. » Par la myrrhe qui est un préservatif de corruption, la chair qui ne fut pas corrompue.

Les Mages, avertis en songe de ne pas revenir chez Hérode, retournèrent par un autre chemin en leur pays. Voici comment partirent les Mages : Ils vinrent sous la direction de l'étoile ; ils furent instruits par des hommes, mieux encore par des prophètes ; ils retournèrent sous la conduite de l'ange, et moururent dans le Seigneur. Leurs corps reposaient à Milan dans une église de notre ordre, c'est-à-dire des frères prêcheurs, mais ils reposent maintenant à Cologne. Car ces corps,d'abord enlevés par Hélène, mère de Constantin, puis transportés à Constantinople, furent transférés

ensuite par saint Eustorge, évêque de Milan ; mais l'empereur Henri les transporta de Milan à Cologne sur le Rhin, où ils sont l'objet de la dévotion et des hommages du peuple.

10. Saint Paul, ermite

Tiré de saint Jérôme.

Paul, premier ermite, au témoignage de saint Jérôme qui a écrit sa vie, se retira, pendant la persécution violente de Dèce, dans un vaste désert où il demeura soixante ans, au fond d'une caverne, tout à fait inconnue des hommes. Ce Dèce, qui eut, deux noms, pourrait bien être Gallien qui commença à régner l'an du Seigneur 256. Saint Paul voyant donc les chrétiens en butte à toutes sortes de supplices, s'enfuit au désert.

À la même époque, en effet, deux jeunes chrétiens sont pris, l'un d'eux a tout le corps enduit de miel et est exposé sous l'ardeur du soleil aux piqûres des mouches, des insectes et des guêpes ; l'autre est mis sur un lit des plus mollets, placé dans un jardin charmant, où une douce température, le murmure des ruisseaux, le chant des oiseaux, l'odeur des fleurs étaient enivrants. Le jeune homme est attaché avec des cordes tissées de la couleur des fleurs, de sorte qu'il ne pouvait s'aider ni des mains, ni des pieds. Vient une jouvencelle d'une exquise beauté, mais impudique, qui caresse impudiquement le jeune homme rempli de l'amour de Dieu. Or, comme il sentait dans sa chair des mouvements contraires à la raison, mais qu'il était privé d'armes, pour se soustraire à son ennemi, il se

coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de cette courtisane : il vainquit ainsi la tentation par la douleur, et mérita un trophée digne de louanges.

Saint Paul effrayé par de pareils tourments et par d'autres encore, alla au désert. Antoine se croyait alors le premier des moines qui vécût en ermite ; mais averti en songe qu'il y en a un meilleur que lui de beaucoup, lequel vivait dans un ermitage, il se mit à le chercher à travers les forêts ; il rencontra un hippocentaure, cet être moitié homme moitié cheval, lui indiqua qu'il fallait prendre à droite. Bientôt après, il rencontra un animal portant des fruits de palmier, dont la partie supérieure du corps avait la figure d'un homme et la partie inférieure, la forme d'une chèvre. Antoine le conjura de la part de Dieu de lui dire qui il était ; l'animal répondit qu'il était un satyre, le Dieu des bois, d'après la croyance erronée des gentils. Enfin il rencontra un loup qui le conduisit à la cellule de saint Paul.

Mais celui-ci ayant deviné que c'était Antoine qui venait, ferma sa porte. Alors Antoine le prie de lui ouvrir, l'assurant qu'il ne s'en ira pas de là, mais qu'il y mourra plutôt. Paul cède et lui ouvre, et aussitôt ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en s'embrassant. Quand l'heure du repas fut arrivée, un corbeau apporta une double ration de pain : or, comme Antoine était dans l'admiration, Paul répondit que Dieu le servait tous les jours de la sorte, mais qu'il avait doublé la pitance en faveur de son hôte. Il y eut un pieux débat entre eux pour savoir qui était le plus digne de rompre ce pain : saint Paul voulait déférer cet honneur à son hôte et saint Antoine à son ancien. Enfin ils tiennent. le pain chacun d'une main et le partagent également

en deux. Saint Antoine, à son retour, était déjà près de sa cellule, quand il vit des anges portant l'âme de Paul, il s'empressa de revenir, et trouva le corps de Paul droit sur ses genoux fléchis, comme s'il priait ; en sorte qu'il le pensait vivant ; mais s'étant assuré qu'il était mort, il dit : « Ô sainte âme, tu as montré par ta mort ce que tu étais dans ta vie. » Or, comme Antoine était dépourvu de ce qui était nécessaire pour creuser une fosse, voici venir deux lions qui en creusèrent une, puis s'en retournèrent à la forêt, après l'inhumation. Antoine prit à Paul sa tunique tissée avec des palmiers, et il s'en revêtit dans la suite aux jours de solennité. Il mourut environ l'an 287.

---

11. Saint Remi.

Grégoire de Tours, passim, Hincmar.

On dit Remigius de remi qui signifie paissant et gios, terre, comme paissant les habitants de la terre. Ou bien Remigius vient de remi, berger, et gyon combat, pasteur qui combat. Il nourrit son troupeau de la parole dans la prédication, de l'exemple dans la conversation, et de suffrages dans la prière. Il y a trois sortes d'armes, la défensive comme le bouclier, l'offensive comme l'épée et la préservative comme la cuirasse ou le casque. Il lutta donc contre le diable avec le bouclier de la foi, l'épée de la parole de Dieu, et le casque de l'espérance. Sa vie fut écrite par Hincmar, archevêque de Reims.

Remi, docteur illustre et confesseur glorieux du Seigneur, eut sa naissance prédite comme il suit par

un ermite. Les Vandales avaient ravagé toute la France, et un saint reclus aveugle adressait de fréquentes prières au Seigneur pour la paix de l'Église gallicane, quand un ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Apprends que la femme, appelée Cilinie, enfantera un fils du nom de Remi ; il délivrera sa nation des incursions des méchants. » A son réveil, il courut immédiatement à la maison de Cilinie et raconta sa vision. Comme elle n'en croyait rien à raison de sa vieillesse, il répondit :

« Quand tu allaiteras ton enfant, tu oindras avec soin mes, yeux de ton lait et aussitôt tu me rendras la vue. » Toutes ces choses étant ainsi arrivées successivement, Remi quitta le monde et s'enferma dans la retraite. Sa réputation grandit, et à l'âge de vingt-deux ans, il fut élu, par le peuple, archevêque de Reims.

Or, sa mansuétude était telle que les oiseaux venaient jusque sur sa table manger dans sa main les miettes du repas. Ayant reçu l'hospitalité pendant quelque temps chez une matrone possédant une modique quantité de vin, Remi entra dans le cellier, fit le signe de la croix sur le tonneau, se mit en prières, et aussitôt le vin monta, de telle sorte qu'il se répandait au milieu du cellier. Or, en ce temps-là, Clovis, roi de France, était gentil et il n'avait pu être converti par son épouse qui était très chrétienne ; mais quand il vit venir contre lui une armée innombrable d'Allemands, il fit vœu au Seigneur-Dieu qu'adorait sa femme, de recevoir la foi de Jésus-Christ, s'il lui accordait la victoire sur ses ennemis. Il l'obtint à son souhait ; il alla donc trouver saint Remi et lui demanda le baptême. Quand on vint aux fonts baptismaux, il ne

s'y trouvait pas de saint chrême, mais voici qu'une colombe apporta, dans son bec, une ampoule avec du chrême, dont le pontife oignit le roi. Or, cette ampoule est gardée dans l'église de Reims et les rois de France en ont été sacrés jusqu'aujourd'hui.

Longtemps après, Guénebauld, homme de grande prudence, s'étant marié à la nièce de saint Remi, les deux époux se délièrent mutuellement par esprit de religion, et Guénebauld fut ordonné évêque de Laon par saint Remi. Mais comme Guénebauld laissait trop souvent venir sa femme chez lui pour l'instruire, dans ces fréquents entretiens, son esprit se laissa enflammer de concupiscence et tous les deux tombèrent dans le péché. Sa femme conçut et enfanta un fils ; elle en instruisit l'évêque, et celui-ci, tout confus, lui fit dire : « Puisque l'enfant a été acquis par larcin, je veux qu'il soit appelé Larron. »

Or, afin qu'aucun soupçon ne se fit jour, Guénebault laissa venir sa femme chez soi comme auparavant ; mais quand ils eurent pleuré leur péché premier, ils tombèrent encore dans une nouvelle faute. Après avoir donné le jour à une fille et l'avoir mandé à l'évêque, celui-ci répondit : « Appelez cette fille Renarde. » Enfin revenu à lui, Guénebault alla trouver saint Remi, et, se jetant à ses pieds, il voulut ôter son étole de son cou. Saint Remi l'en empêcha et ayant appris de sa bouche les malheurs dans lesquels il était tombé, il le consola avec douceur, l'enferma dans une étroite cellule l'espace de sept ans, et lui-même gouverna son église dans l'intérim. La septième année, le jour de la cène du Seigneur, Guénebault était en oraison lorsqu'un ange lui apparut, lui déclarant que son péché était pardonné et lui commandant de sortir

de sa retraite. Comme il répondait : « Je ne puis, car mon seigneur Remi a fermé la porte et l'a scellée de son sceau, » l'ange lui dit : « Afin que vous sachiez que le ciel vous est ouvert, votre cellule va être ouverte sans que le sceau soit rompu. » Il parlait encore que la porte s'ouvrit. Alors Guénebault se jetant en travers de la porte, les bras en forme de croix, dit : « Quand bien même mon Seigneur Jésus-Christ viendrait, ici pour moi, je n'en sortirai pas, à moins que mon seigneur Remi qui m'y a enfermé n'y vienne. » Sur l'avis de l'ange, saint Remi vint à Laon et rétablit Guénebauld sur son siège. Il persévéra dans les bonnes œuvres jusqu'à sa mort, et il eut pour successeur son fils Larron qui fut saint aussi.

Enfin saint Remi, tout éclatant de vertus, reposa en paix l'an 500 du Seigneur. En ce jour, on célèbre le natalice de saint Hilaire, évêque de la ville de Poitiers.

---

12. Saint Hilaire.

Bréviaire, sa vie.

Hilaire vient d'hilarité, parce qu'il servit Dieu avec un cœur plein de joie. Ou bien Hilaire vient de altus, haut, élevé, et arès vertu, parce qu'il fut élevé en science et en vertu, durant sa vie. Hilaire viendrait encore de hylè, qui veut dire matière primordiale, qui fut obscure, et en effet, dans ses œuvres, il y a grande obscurité et profondeur.

Hilaire, évêque de Poitiers, originaire du pays d'Aquitaine, brilla, comme Lucifer, entre les astres. Tout d'abord il fut marié et eut une fille ; mais il

menait la vie d'un moine sous des habits laïcs ; il était avancé en âge et en science, quand il fut élu évêque. Or, comme le bienheureux Hilaire préservait, non seulement sa ville, mais toute la France, contre les hérétiques, à la suggestion de deux évêques qui s'étaient laissé gâter par l'hérésie, il fut relégué en exil, avec saint Eusèbe, évêque de Verceil, par l'empereur fauteur des hérétiques. Enfin, comme l'arianisme jetait partout des racines, et que liberté avait été donnée par l'empereur aux évêques, de se réunir et de discuter sur les vérités de la foi, saint Hilaire étant venu, à la requête des susdits évêques qui ne pouvaient supporter son éloquence, il fut forcé de revenir à Poitiers.

Or, ayant abordé à l'île de Gallinarie*, qui était pleine de serpents, dès en y descendant, il mit par son regard, ces reptiles en fuite : il planta un pieu au milieu de l'île, et ils ne purent le franchir, comme si cette partie d'île eût été une mer et non la terre. À Poitiers, par ses prières, il rendit la vie à un enfant mort sans baptême. En effet il resta prosterné sur la poussière jusqu'à l'instant où l'un et l'autre se levèrent, le vieillard de sa prière et l'enfant des bras de 1a mort. Apia, sa fille, voulant se marier, Hilaire, son père, l'instruisit et l'affermit dans le dessein de sauvegarder sa virginité. Au moment où il la vit bien résolue, craignant qu'elle ne variât dans sa conduite, il pria le Seigneur avec grande instance de la retirer à lui de la vie de ce monde : et il en fut ainsi, car peu de jours après, elle trépassa dans le Seigneur. Il l'ensevelit de ses propres mains ; en voyant cela, la mère d'Apia pria l'évêque de lui obtenir ce qu'il avait obtenu pour sa fille, il le fit encore, car, par sa prière, il l'envoya par avance dans le royaume du ciel.

*Isolotta d'Arbenga, petite île de la mer de Gênes.

En ce temps-là, le pape Léon, corrompu par la perfidie des hérétiques, convoqua un concile de tous les évêques, moins saint Hilaire qui y vint pourtant. Le pape, l'ayant su, ordonna que, à son arrivée, personne ne se lèverait, ni ne lui ferait place. Quand il fut entré, le pape lui dit : « Vous êtes Hilaire, Gaulois. » « Je ne suis pas Gaulois, répondit Hilaire, mais de la Gaule ; c'est-à-dire je ne suis pas né dans la Gaule, mais je suis évêque dans la Gaule. »

Le pape reprit : « Eh bien ! si vous êtes Hilaire de la Gaule, je suis, moi, Léon, le juge et l'apostolique du siège de Rome. » Hilaire dit : « Quand bien même vous seriez Léon, vous n'êtes pas le lion de la tribu de Juda, et si vous siégez en qualité de juge, ce n'est. pas sur le siège de la majesté*. » Alors le pape se leva plein d'indignation en disant : « Attendez un instant, je vais rentrer et je vous dirai ce que vous méritez. » Hilaire reprit. « Si vous ne rentrez pas, qui me répondra à votre place ? » Le pape dit : « Je vais rentrer aussitôt, et j'humilierai ton orgueil. » Puis étant allé où les besoins de la nature l'appelaient, il fut attaqué de la dyssenterie et il mourut misérablement en rejetant tous ses intestins. Pendant ce temps, Hilaire voyant que personne ne se levait pour lui faire place, s'assit avec calme et patience par terre en disant les mots du Psautier : Domini est terra, « la terre est au Seigneur, » et tout aussitôt, par la permission de Dieu, la terre sur laquelle il était assis s'exhaussa jusqu'à ce qu'il eût été aussi haut placé que les autres évêques.

*Jean Béleth rapporte ce propos dans son Rationale divinorum officiorum, ch. CXXII.

Quand on eut connu la mort misérable du pape,

Hilaire se leva et confirma tous les évêques dans la foi catholique, et il les renvoya pleins de fermeté en leur pays. Mais ce miracle touchant la mort du pape Léon est douteux, car l'Histoire ecclésiastique et l'Histoire tripartite n'en font pas mention. D'ailleurs la chronique ne place pas un pape de ce nom à cette époque ; de plus saint Jérôme dit que la sainte Église Romaine est toujours restée immaculée et restera toujours sans être souillée par un hérétique.

On pourrait cependant dire qu'il y a eu alors un pape de ce nom, mais qu'il n'a pas été canoniquement élu, et qu'il était tyranniquement intrus ; ou même que c'était le pape Libère, fauteur de l'hérétique Constantin, qu'on aurait appelé Léon. Enfin après avoir fait une multitude de miracles, saint Hilaire, se sentant affaibli et connaissant que sa mort était prochaine, appela auprès de lui le prêtre Léonce qu'il chérissait tendrement ; et vers le déclin du jour, il le pria de sortir, en lui recommandant, s'il entendait quelque chose, de l'en instruire. Celui-ci obéit et revint annoncer qu'il avait entendu des cris tumultueux dans la ville. Comme Léonce veillait en attendant son dernier soupir, à minuit Hilaire lui commanda encore de sortir et de lui rapporter ce qu'il entendrait. Ayant dit qu'il n'avait rien entendu, tout à coup une clarté extraordinaire, telle que le prêtre ne la pouvait supporter, éclata auprès d'Hilaire, et comme elle s'affaiblissait insensiblement, le saint rendit l'esprit au Seigneur. Il fleurit vers l'an 360, sous Constantin.

La fête de ce saint tombe à l'octave de l'Épiphanie. Deux marchands possédaient en, commun une certaine quantité de cire : l'un d'eux

avait offert sa part à l'autel de saint Hilaire, l'autre ne voulant pas, offrir la sienne. Aussitôt la cire se partagea ; une moitié resta au saint et l'autre revint à celui qui l'avait refusée.

13. Saint Machaire.

Tiré des Vies des Pères du désert.

Machaire vient de macha, génie, et ares, vertu, ou de macha, percussion et rio, maître. Il fut en effet ingénieux contre les tromperies du démon, vertueux dans sa vie ; il frappa son corps pour le dompter, et il fut maître dans l'exercice de la prélature.

L'abbé Machaire descendit à travers la solitude du désert et entra pour dormir dans un monument où étaient ensevelis des corps de païens ; il en prit un qu'il mit sous sa tête en guise d'oreiller. Or, les démons, voulant l'effrayer, l'appelaient comme on fait à une femme, en disant : « Levez-vous et venez au bain avec nous. » Et un autre, démon qui était sous lui comme s'il avait été dans le corps mort, disait : « J'ai un étranger sur moi, je ne puis venir. » Machaire ne fut pas effrayé, mais il battait le cadavre en disant : « Lève-toi et va-t-en, si tu peux. » Et les démons, en entendant ces paroles, s'enfuirent en criant à haute voix : « Vous nous avez vaincus, Seigneur ! »

Un jour l'abbé Machaire, traversant un marais pour aller à sa cellule, rencontra le diable qui portait une faux de moissonneur et qui voulait le frapper, sans pouvoir en venir à bout. Et il lui dit :

« Machaire, tu me fais bien du mal, parce que je ne puis l'emporter sur toi. Et cependant vois, tout ce que tu fais, je le fais aussi : tu jeûnes et je ne mange absolument rien ; tu veilles, et moi je ne dors jamais. Il n'y a qu'une chose en laquelle tu me

surpasses. » « En quoi ? lui dit l'abbé. » « C'est en humilité, répondit le diable ; elle fait que je ne puis rien contre toi. »

Comme les tentations venaient l'assaillir, il alla prendre un grand sac qu'il emplit de sable, le mit sur ses épaules et le porta ainsi nombre de jours à travers le désert. Théosèbe l'ayant rencontré, lui dit :

« Père, pourquoi portez-vous un si lourd fardeau ? » Il lui répondit : « Je tourmente celui qui me tourmente. » L'abbé Machaire vit Satan passer sous la figure d'un homme couvert de vêtements de lin tout déchirés, et de chacun des trous, pendaient des bouteilles ; et il lui dit : « Où vas-tu ? » « Je vais, répondit-il, faire boire les frères. » Machaire lui dit : « Pourquoi portes-tu tant de bouteilles ? » II répondit : « Je les porte pour les donner à goûter aux frères. Si l'une ne leur plaît pas, j'en offre une autre, voire une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il tombe à la bonne. » Et quand le diable revint, Machaire lui dit : « Qu'as-tu fait. » Il répondit : « Ils sont tous des saints ; personne d'eux n'a voulu m'écouter, si ce n'est un seul qui s'appelle Théotite. ». Machaire se leva aussitôt, et alla trouver le frère qui s'était laissé tenter, et le convertit par son exhortation. Après quoi, Machaire rencontrant encore le diable lui dit : « Où vas-tu ? » « Chez les frères, répondit-il. »

A son retour le vieillard, le voyant venir : « Que font-ils, les frères, dit-il ? » Le diable : « Mal. » « Et pourquoi, dit Machaire ? » « Parce que ce sont tous des saints, et le plus grand mal encore, c'est que le seul que j'avais, je l'ai perdu et c'est le plus saint de tous. » En entendant cela, le vieillard rendit grâces à Dieu.

Un jour, saint Machaire : trouva une tête de mort et, après qu'il eut prié, il lui demanda, de qui était la tête. Elle répondit, qu'il avait été païen. Et Machaire lui dit : « Où est ton âme ? » Elle répondit : « Dans l'enfer. » Comme il demandait s'il était beaucoup profond : Elle répondit que sa profondeur était égale à la distance qu'il y a de la terre au ciel. Machaire continua : « Y en a-t-il qui soient plus avant que toi ? » « Oui, dit-il, les juifs. » Machaire : « Et au-dessous des juifs, y en a-t-il ? » Le diable : « Les plus enfoncés de tous sont les faux chrétiens, qui, rachetés par le sang de Jésus-Christ, estiment comme rien une si précieuse rançon. » Comme il traversait une solitude profonde ; à chaque mille, il fichait un roseau en terre, pour savoir par où revenir. Or, ayant cheminé pendant neuf jours, comme il se reposait, le diable ramassa tous les roseaux, et les plaça auprès de sa tête ; aussi eut-il beaucoup de peine pour rentrer.

Un frère était singulièrement tourmenté par ses pensées, il se disait, par exemple, qu'il était inutile dans sa cellule, au lieu que s'il habitait parmi les hommes, il pourrait être utile à bien du monde.

Ayant manifesté ces pensées à Machaire, celui-ci lui dit : « Mon fils, réponds-leur : « Voici ce que « je fais, je garde les murailles de cette cellule pour « l'amour de Jésus-Christ. » Un jour, avec la main, il tua un moucheron qui l'avait piqué ; et beaucoup de sang sortait de la piqûre ; il se reprocha d'avoir vengé sa propre injure, et resta tout nu six mois dans le désert, d'où il sortit entièrement couvert de plaies que lui avaient occasionnées les insectes. Après quoi, il mourut en paix et devint illustre par beaucoup de miracles.

14. Saint Félix sur le Pincio.

Félix est surnommé in pinci, ou bien du lieu où il repose, ou des stylets avec lesquels on prétend qu'il souffrit, car pinca signifie stylet.

On dit que saint Félix était maître d'école, et que sa sévérité était par trop grande. Ayant été pris par les païens il confessa ouvertement Jésus-Christ et fut livré à ses écoliers qui le tuèrent à coups de stylet et de poinçon. Cependant l'Église paraît croire qu'il ne fut pas martyr, mais confesseur. Toutes les fois qu'il était mené à une idole pour lui sacrifier, il soufflait dessus et à l'instant elle était renversée.

On lit, dans une autre légende, que Maxime, évêque de Nole, fuyant la persécution, tomba par terre, saisi par la faim et la gelée. Félix lui fut envoyé par un ange ; et comme il n'avait rien à lui donner à manger, il vit une grappe de raisin pendant à un églantier, il lui en exprima le jus dans la bouche, le mit sur ses épaules et l'emporta. Après la mort de Maxime, Félix fut élu évêque. S'étant livré ensuite à la prédication, il fut recherché par le persécuteur ; alors il se cacha dans des décombres de murailles en se glissant par un petit trou, et aussitôt des araignées conduites par la main de Dieu vinrent tendre leurs toiles sur cette ouverture.

Les persécuteurs, qui les aperçoivent, jugent qu'il n'y a là personne et passent outre. Félix s'en vint de là en un autre lieu où il fut nourri pendant trois mois par une veuve dont il ne regarda jamais la figure. Enfin le calme ayant été rendu, il revint à son église et il y reposa en paix. Il fut enseveli auprès de la ville dans un lieu appelé Pincis.

Il avait un frère, comme lui nommé Félix. Comme on le forçait aussi d'adorer les idoles, il dit : « Vous êtes les ennemis de vos dieux, car si vous me conduisez vers leurs images, je soufflerai sur eux comme mon frère et ils tomberont. » Saint Félix cultivait un jardin, dont quelques-uns voulurent prendre les légumes. En pensant commettre leur vol, pendant toute la nuit, ils cultivèrent parfaitement le jardin. Le matin Félix les salua ; alors ils confessèrent leur péché et retournèrent chez eux. Les gentils vinrent pour s'emparer de Félix ; mais une douleur grave les saisit à la main. Comme ils poussaient des hurlements, Félix leur parla en ces termes : « Dites : « Jésus-Christ est Dieu » et la douleur cessera aussitôt. » Après avoir prononcé ces paroles, ils furent guéris.

Le pontife des idoles vint le trouver et lui dire : « Seigneur, voici mon Dieu ; dès qu'il vous voit venir, à l'instant il prend la fuite, et comme je lui disais : « Pourquoi fuis-tu ? » il répondit « Je ne puis supporter la vertu de ce Félix. » Si donc mon Dieu vous craint ainsi, à combien plus forte raison dois-je vous craindre moi-même. » Félix l'ayant instruit dans la foi, il se fit baptiser. Félix disait à ceux qui adoraient Apollon : « Si Apollon est le vrai Dieu, qu'il me dise ce que je serre en ce moment dans ma main ? »

Or il tenait un petit billet sur lequel était écrite l'oraison dominicale. Comme il ne répondait rien, les gentils se convertirent. Enfin après avoir célébré la messe, et avoir donné la paix au peuple, il se coucha sur le pavé, se mit en prières et mourut dans le Seigneur.

15. Saint Marcel.

*Bréviaire.

Marcellus vient de arcens malum a se, qui éloigne le mal de soi, ou de maria percellens qui frappe la mer, c'est-à-dire, qui éloigne et foule aux pieds les adversités du monde, le monde étant comparé à la mer ; car, comme dit saint Chrysostome sur saint Mathieu : « Sur la mer, il y a un bruit confus, une crainte continuelle, l'image de la mort, une véhémence infatigable des eaux, et une agitation constante.

Alors que Marcel était souverain pontife de Rome, il reprocha à l'empereur Maximien son excessive rigueur contre les chrétiens ; et comme il célébrait la messe en une église consacrée dans la maison d'une dame, l'empereur irrité fit de cette maison une étable pour les animaux et y plaça sous bonne garde Marcel lui-même pour y faire le service. Après avoir passé plusieurs années à soigner ces bêtes, il reposa dans le Seigneur vers l'an 287.

---

16. Saint Antoine.

Saint Athanase rapporte tous les faits consignés dans cette légende.

Antoine vient de ana, au-dessus, et ateneus, qui tient : les choses d'en haut, et méprise celles de la terre. Il méprisa d'ailleurs le monde qui est immonde, inquiet, transitoire, trompeur, amer. Voici ce que saint Augustin en dit : « Ô monde. impur, pourquoi tant de bruit ? Pourquoi

t'attaches-tu à nous perdre ? Tu veux nous retenir et tu fuis. Que ferais-tu si tu n'étais pas passager ? Qui ne tromperais-tu pas, si tu étais doux ? Tu es amer et tu présentes des aliments agréables seulement à l'extérieur. » Saint Athanase a écrit sa vie.

Antoine avait vingt ans quand il entendit lire dans l'Église : « Si tu veux être parfait, va vendre tout ce que tu as et le donne aux pauvres. » Alors il vendit tous ses biens, les distribua aux pauvres et mena la vie érémitique. Il eut à supporter de la part des démons d'innombrables tourments. Une fois qu'aidé de la foi, il avait surmonté l'esprit de fornication, le diable écrasé, lui apparut sous la figure d'un enfant noir et s'avoua vaincu par lui : car il avait obtenu aussi par ses prières de voir le démon de la fornication qui séduisait les jeunes gens ; et l'ayant vu sous la forme que nous venons de mentionner ; il dit : « Tu m'as apparu sous un aspect bien vil, et je ne te craindrai plus désormais. »

Une autre fois qu'il était caché dans un tombeau, une multitude de démons le battit avec une telle violence que celui qui lui apportait à manger le transporta comme un mort sur ses épaules : tous ceux qui s'étaient rassemblés pleuraient son trépas, mais Antoine reprit vie aussitôt en présence des assistants désolés, et se fit reporter dans le même tombeau par son serviteur. Comme il était étendu par terre à cause de la douleur de ses blessures, il provoquait encore par force d'esprit les démons à de nouvelles luttes. Alors ceux-ci lui apparurent sous différentes formes de bêtes féroces, et le déchirèrent à coups de dents, de cornes et de griffes. Mais tout à coup apparut une clarté

admirable qui mit en fuite les démons, et Antoine fut incontinent guéri. Ayant reconnu que Jésus-Christ était là, il dit : « Où étiez-vous, bon Jésus ? Où étiez-vous ? Que n'étiez-vous ici dès le commencement pour me prêter secours et me guérir de mes blessures ! » Le Seigneur lui répondit : « Antoine, j'étais ici, mais je restais à te regarder combattre ; or, maintenant que tu as lutté avec vigueur, je rendrai ton nom célèbre dans tout l'univers. » Sa ferveur était si grande que, au moment où l'empereur Maximien faisait massacrer les chrétiens, il suivait lui-même les martyrs, afin de mériter d'être martyrisé avec eux, et se désolait véhémentement de ne recevoir pas cette faveur.

En voyageant dans un autre désert, il trouva un plat d'argent et se mit à dire à part lui : « Comment ce plat ici, où il n'y a pas trace d'homme ? Si un voyageur l'avait laissé tomber, il n'eût pu ne pas s'en apercevoir à cause de sa grandeur. Ceci, diable, c'est un artifice de ta part : mais tu ne pourras jamais changer ma volonté. » Et en disant cela, le plat s'évanouit comme de la fumée. Peu de temps après, il trouva une grande masse d'or pur, mais le saint s'enfuit comme devant du feu. Il arriva ainsi à une montagne, où il passa vingt ans, pendant lesquels il se rendit illustre par d'innombrables miracles.

Une fois qu'il était ravi en esprit, il vit le monde entier rempli de filets enlacés les uns dans les autres : et il s'écria : « Oh ! qui pourra s'en dégager ? » Et il entendit une voix qui dit : « L'humilité. » Une fois les anges l'élevaient en l'air ; viennent les démons qui l'empêchent de passer en lui opposant les péchés qu'il avait commis depuis sa naissance. Les anges leur dirent :

« Vous ne devez pas raconter des fautes qui ont été effacées par la miséricorde de Jésus-Christ : mais si vous en savez d'autres qu'il ait commises depuis qu'il s'est fait moine, produisez-les. » Et comme ils n'en pouvaient produire, Antoine est élevé librement en l'air par les anges et déposé libre.

Voici ce que raconte saint Antoine lui-même : « J'ai vu un jour un diable d'une stature extraordinaire qui osa se dire la force et la providence de Dieu et m'adressa ces paroles : « Que veux-tu que je te donne, Antoine ? » Mais moi, je lui jetai une masse de crachats à la figure ; je me précipitai sur lui au nom de Jésus-Christ et aussitôt il disparut. » Le diable lui apparut une fois comme un géant énorme dont la tête semblait toucher le ciel. Antoine lui ayant demandé qui il était et ayant reçu réponse qu'il était Satan ; celui-ci dit ensuite : « Pourquoi les moines m'attaquent-ils ainsi, et pourquoi les chrétiens me maudissent-ils ? » Antoine lui répondit : « Ils ont raison ; puisque tu les importunes souvent par tes embûches. » Et le diable reprit : « Je ne les importune pas du tout ; ce sont eux-mêmes qui se brouillent les uns les autres ; car je suis réduit à néant puisque Jésus-Christ règne à présent partout. »

Un archer vit un jour saint Antoine qui prenait quelque délassement avec les frères et cela lui déplut. Alors Antoine lui dit : « Mets une flèche sur ton arc et tire. » Il le fit et comme il était prié de le faire une seconde et une troisième fois, l'archer dit : « Je pourrai bien tirer tant de fois que je m'exposerai au chagrin de briser mon arc. » Antoine reprit : « Il en est de même dans le service de Dieu ; si nous voulions y persister outre mesure,

nous serions brisés vite : il convient donc de se délasser quelquefois. » Ce qu'ayant entendu cet homme, il se retira édifié.

Quelqu'un demanda à Antoine : « Que dois-je observer pour plaire à Dieu ? » Antoine répondit : « Quelque part que vous alliez, ayez toujours Dieu devant les yeux : Dans vos actions, appuyez-vous du témoignage des Saintes Écritures : En quelque lieu que vous vous fixiez, ne le quittez pas trop vite : Observez ces trois points et vous serez sauvé. » Un abbé demanda à Antoine : « Que ferai-je ? » Antoine lui dit : « N'ayez pas confiance en votre propre justice ; contenez votre ventre et votre langue, et n'ayez pas à vous repentir d'une chose passée. » Puis il ajouta. « De même que les poissons meurent pour rester quelque temps sur la terre, de même les moines qui restent hors de leur cellule, et qui séjournent avec les gens du monde, perdent bientôt la résolution qu'ils ont prise de vivre dans la retraite. » Saint Antoine dit encore : « Celui qui, une fois entré en solitude, y reste, est délivré de trois ennemis. l'ouïe, le parler et la vue : il ne lui en reste plus qu'un à combattre : c'est son cœur. »

Quelques frères vinrent avec un vieillard visiter l'abbé Antoine ; et celui-ci dit aux frères : « Vous avez un bon compagnon dans ce vieillard. » Puis il dit au vieillard : « Père, vous avez trouvé de bons frères avec vous ! » « Ils sont bons, il est vrai, dit celui-ci, mais leur maison est sans porte, car qui veut, entre dans l'étable et délie l'âne. » Il parlait ainsi, car ce qu'ils avaient au fond du cœur était aussitôt sur leurs lèvres.

L'abbé Antoine dit qu'il y a trois mouvements corporels, l'un qui vient de nature, l'autre, de

plénitude de nourriture, le troisième, du démon. Il v avait un frère qui n'avait renoncé au siècle qu'en partie, car il s'était réservé quelque bien. Antoine lui dit : « Allez acheter de la viande. » Il y alla et comme il rapportait sa viande, les chiens se jetaient sur lui et le mordaient. Alors Antoine dit :
« Ceux qui renoncent au siècle et qui veulent avoir de l'argent sont ainsi attaqués et déchirés par les démons. »

Antoine, dans son désert, se trouva accablé d'ennui : « Seigneur, disait-il, je veux être sauvé, et mes pensées m'en empêchent. » Après quoi il se leva, sortit et vit quelqu'un qui s'asseyait et travaillait, puis qui se levait et priait. Or, c'était un ange du Seigneur qui lui dit. « Fais de même et tu seras sauvé. » Un jour les frères interrogèrent Antoine sur l'état des âmes : la nuit suivante, une voix l'appela et lui dit : « Lève-toi, sors et regarde. » Et voilà qu'il vit un homme très grand, affreux, qui touchait par sa tête. aux nuages : il étendait les mains. pour empêcher quelques hommes qui avaient des ailes de voler vers le ciel ; il n'en pouvait retenir d'autres qui volaient sans difficulté et le saint entendait des cantiques de joie mêlés à des cris de douleur : il comprit que c'était l'ascension des âmes dont quelques-unes étaient empêchées par le diable qui les retenait dans ses filets, et qui gémissait de ne pouvoir entraver les saints dans leur vol. »

Un jour, Antoine travaillait avec les frères, il leva les yeux au ciel et eut une affligeante vision : il se prosterna et pria Dieu de détourner le crime qui se devait commettre ; alors les frères l'interrogeant sur cela, il dit avec larmes et sanglots qu'un crime inouï menaçait le monde. « J'ai vu, dit-

il, l'autel du Seigneur entouré d'une multitude de chevaux qui brisaient tout à coups de pied : la foi catholique sera renversée par un tourbillon affreux et les hommes, semblables à des chevaux, saccageront les choses saintes. » Puis une voix se fit entendre : « Ils auront mon autel en abomination. » Or, deux ans après, les Ariens firent irruption dans l'Église dont ils scindèrent l'unité ; souillèrent les baptistères et les églises, et immolèrent comme des brebis les chrétiens sur les autels.

Un grand d'Égypte, de la secte d'Arius, appelé Ballachius, ravageait l'Église de Dieu, fouettait les vierges et les moines tout nus en public. Antoine lui écrivit en ces termes : « Je vois venir sur toi la colère de Dieu : cesse à l'instant de persécuter les chrétiens de peur que la vengeance divine ne te saisisse ; elle te menace d'une mort prochaine. » Le malheureux lut la lettre, s'en moqua et la jeta par terre en vomissant des imprécations ; après avoir fait battre rudement les porteurs, il répondit à Antoine . « De même que tu as grand soin des moines, nous te soumettrons, nous aussi, à une discipline rigoureuse. » Et cinq jours après, il montait un cheval très doux qui, par ses morsures, le jeta à terre, lui rongea et lui déchira les jambes ; il mourut le troisième jour.

Quelques frères demandèrent une parole de salut à Antoine et il leur répondit : « Vous avez entendu la parole du Seigneur : « si quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez-lui l'autre. » « Nous ne pouvons, dirent-ils, exécuter cela. » « Au moins, reprit Antoine, supportez avec patience, quand on vous frappera d'un côté. » « Nous ne le saurions encore, répondirent-ils. » Antoine dit : Au moins,

laissez-vous plutôt frapper que de frapper vous-mêmes. » « Nous ne pouvons pas davantage. » Alors Antoine dit à son disciple : « Préparez des friandises à ces frères, parce qu'ils sont bien délicats : la prière seule vous est nécessaire. » On lit ces détails dans les Vies des Pères. Enfin, Antoine, parvenu à l'âge de cent cinq ans, embrassa ses frères et mourut en paix sous Constantin, qui régna vers l'an du Seigneur trois cent quarante.

---

17. Saint Fabien.

Bréviaire.

Fabien, comme on dirait fabriquant la béatitude suprême, c'est-à-dire se l'acquérant à un triple droit, d'adoption, d'achat et de combat.

Fabien fut citoyen romain. Le pape étant mort, le peuple était rassemblé pour en élire un autre ; Fabien vint, lui aussi, avec la foule, connaître le résultat de l'élection. Et voici qu'une colombe blanche descendit sur sa tête.

Tout le monde en fut rempli d'admiration et on le choisit pour pape. Le pape Damase dit qu'il envoya dans toutes les régions sept diacres et il leur adjoignit sept sous-diacres pour recueillir les actes de tous les martyrs. Haymon rapporte* que l'empereur Philippe, voulant assister aux vigiles de Pâques et participer aux mystères, il lui résista et ne lui permit d'y assister qu'après avoir confessé ses péchés et être resté parmi les pénitents. Enfin la treizième année de son pontificat, il fut décapité par l'ordre de Décius et obtint ainsi la couronne du martyre. Il souffrit vers l'an du Seigneur deux cent

cinquante-trois**.

*Hist. sacrée, liv. VI, c. II. -- ** Saint Fabien gouverna l'Église Romaine de longues années et souffrit du temps de Dèce. Lors de son élection, il y eut beaucoup de personnes qui virent le Saint-Esprit paraître sur lui sous la forme d'une colombe. Il fit recueillir et écrire les Actes du Martyre des Saints laissés sans précaution chez les notaires. Il fit élever un grand nombre de basiliques dans les cimetières des Saints et en fit la dédicace. C'est lui qui établit que le vieux chrême serait brûlé et que l'on en consacrerait tous les ans du nouveau le jour de la Cène du Seigneur.

---

18. Saint Sébastien.

Actes du saint dans les œuvres de saint Ambroise.

Sébastien, Sebastianus, vient de sequens, suivant, beatitudo, béatitude ; astin, ville et ana au-dessus ; ce qui veut dire qu'il a suivi la béatitude de la cité suprême et de la gloire d'en haut. Il la posséda et l'acquit au prix de cinq deniers, selon saint Augustin, avec la pauvreté, le royaume ; avec la douleur, la joie ; avec le travail, le repos ; avec l'ignominie, la gloire et avec la mort, la vie. Sébastien viendrait encore de basto, selle. Le soldat, c'est le Christ ; le cheval, l'Église et la selle, Sébastien ; au moyen de laquelle Sébastien combattit dans l'Église et obtint de surpasser beaucoup de martyrs. Ou bien Sébastien signifie entouré, ou allant autour : entouré, il le fut de flèches comme un hérisson ; allant autour, parce qu'il allait trouver tous les martyrs et les réconfortait.

Sébastien était un parfait chrétien, originaire de Narbonne et citoyen de Milan. Il fut tellement chéri des empereurs Dioclétien et Maximien qu'ils lui donnèrent le. commandement de la première

cohorte et voulurent l'avoir constamment auprès d'eux. Or, il portait l'habit militaire dans l'unique intention d'affermir le cœur des chrétiens qu'il voyait faiblir dans les tourments. Quand les très illustres citoyens Marcellien et Marc, frères jumeaux, allaient être décollés pour la foi de Jésus-Christ, leurs parents vinrent pour arracher de leurs cœurs leurs bonnes résolutions. Arrive leur mère, la tête découverte, les habits déchirés, qui s'écrie en découvrant son sein : « Ô chers et doux fils, je suis assaillie d'une misère inouïe et d'une douleur intolérable. Ah, malheureuse que je suis ! Je perds mes fils qui courent de plein gré à la mort : si des ennemis me les enlevaient, je poursuivrais ces ravisseurs au milieu de leurs bataillons ; si une sentence les condamnait a être renfermés, j'irais briser la prison, dussé-je en mourir. Voici une nouvelle manière de périr : aujourd'hui on prie le bourreau de frapper, on désire la vie pour la perdre, on invite la mort à venir. Nouveau deuil, nouvelle misère ! Pour avoir la vie, des fils, jeunes encore, se dévouent à la mort et des vieillards, des parents infortunés sont forcés de tout subir. »

Elle parlait encore quand le père, plus âgé que la mère, arrive porté sur les bras de ses serviteurs. Sa tête est couverte de cendres ; il s'écrie en regardant le ciel : « Mes fils se livrent d'eux-mêmes â la mort ; je suis venu leur adresser mes adieux et ce que j'avais préparé pour m'ensevelir, malheureux que je suis ! je l'emploierai à la sépulture de mes enfants. Ô mes fils ! bâton de ma vieillesse, double flambeau de mon cœur, pourquoi aimer ainsi la mort ? Jeunes gens, venez ici, venez pleurer sur mes fils. Pères, approchez donc, empêchez-les, ne souffrez pas un forfait pareil : mes yeux, pleurez jusqu'à vous éteindre afin que je ne voie pas mes

fils hachés par le glaive. » Le père venait de parler ainsi quand arrivent leurs épouses offrant à leurs yeux leurs propres enfants et poussant des cris entremêlés de hurlements : « À qui nous laissez-vous ? quels seront les maîtres de ces enfants ? qui est-ce qui partagera vos grands domaines ? hélas ! Vous avez donc des cœurs de fer pour mépriser vos parents, pour dédaigner vos amis, pour repousser vos femmes, pour méconnaître vos enfants et pour vous livrer spontanément aux bourreaux ! »

À ce spectacle, les cœurs de ces hommes se prirent à mollir. Saint Sébastien se trouvait là ; il sort de la foule : « Magnanimes soldats du Christ, s'écrie-t-il, n'allez pas perdre une couronne éternelle en vous laissant séduire par de pitoyables flatteries. » Et s'adressant aux parents : « Ne craignez rien, dit-il, vous ne serez pas séparés ; ils vont dans le ciel vous préparer des demeures d'une beauté éclatante : car dès l'origine du mondé, cette vie n'a cessé de tromper ceux qui espèrent en elle ; elle dupe ceux qui la recherchent ; elle illusionne ceux qui comptent sur elle ; elle rend tout incertain, en sorte qu'elle ment à tous. Cette vie, elle apprend au voleur, ses rapines ; au colère, ses violences ; au menteur, ses fourberies. C'est elle qui commande les crimes, qui ordonne les forfaits, qui conseille les injustices ; cette persécution que nous endurons ici est violente aujourd'hui et demain elle sera évanouie, une heure l'a amenée, une heure l'emportera ; mais les peines éternelles se renouvellent sans cesse, pour sévir ; elles entassent punition sur punition, la vivacité de leurs flammes augmente sans mesure. Réchauffons nos affections dans l'amour du martyre. Ici le démon croit vaincre ; mais alors qu'il saisit, il est captif lui-même quand il croit tenir, il est garrotté ; quand il

vainc, il est vaincu ; quand il tourmente, il est tourmenté ; quand il égorge, il est tué ; quand il insulte, il est honni. »

Or, tandis que saint Sébastien parlait ainsi, tout à coup, pendant près d'une heure, il fut environné d'une grande lumière descendant du ciel, et, au milieu de cette splendeur, il parut revêtu d'une robe éclatante de blancheur ; en même temps il fut entouré de sept anges éblouissants. Devant lui apparut encore un jeune homme qui lui donna la paix et lui dit : « Tu seras toujours avec moi. » Alors que le bienheureux Sébastien adressait ces avis, Zoé, femme de Nicostrate, dans la maison duquel les saints étaient gardés, Zoé, dis-je, qui avait perdu la parole, vint se jeter aux pieds de Sébastien en lui demandant pardon par signes. Alors Sébastien dit : « Si je suis le serviteur de Jésus-Christ et si tout ce que cette femme a entendu sortir de mes lèvres est vrai, si elle le croit, que celui qui a ouvert la bouche de son prophète Zacharie ouvre sa bouche. »

À ces mots, cette femme s'écria « Béni soit le discours de votre bouche, et bénis soient tous ceux qui croient ce que vous avez dit : j'ai vu un ange tenant devant vous un livre dans lequel tout ce que vous disiez était écrit. » Son mari, qui entendit cela, se jeta aux pieds de saint Sébastien en lui demandant de le pardonner ; alors il délia les martyrs et les pria de s'en aller en liberté. Ceux-ci répondirent qu'ils ne voulaient pas 'perdre la couronne à laquelle ils avaient droit. En effet une telle grâce et une si grande efficacité étaient accordées par le Seigneur aux paroles de Sébastien, qu'il n'affermit pas seulement Marcellien et Marc dans la résolution de souffrir le martyre, mais qu'il

convertit encore à la foi leur père Tranquillin et leur mère avec beaucoup d'autres que le prêtre Polycarpe baptisa tous.

Quant à Tranquillin, qui était très gravement malade, il ne fut pas plutôt baptisé que de suite il fut guéri. Le préfet de la ville de Rome, très malade lui-même, pria Tranquillin de lui amener celui qui lui avait rendu la santé. Le prêtre Polycarpe et Sébastien vinrent donc chez lui et il les pria de le guérir aussi. Sébastien lui dit de renoncer d'abord à ses idoles et de lui donner la permission de les briser ; qu'à ces conditions, il recouvrerait la santé. Comme Chromace, le préfet, lui disait de laisser ce soin à ses esclaves et de ne pas s'en charger lui-même, Sébastien lui répondit : « Les gens timides redoutent de briser leurs dieux ; mais encore si le diable en profitait pour les blesser, les infidèles ne manqueraient pas de dire qu'ils ont été blessés parce qu'ils brisaient leurs dieux. »

Polycarpe et Sébastien ainsi autorisés détruisirent plus de deux cents idoles. Ensuite ils dirent à Chromace : « Comme pendant que nous mettions en pièces vos idoles, vous deviez recouvrer la santé et que vous souffrez encore, il est certain que, ou vous n'avez pas renoncé à l'infidélité, ou bien vous avez réservé quelques idoles. » Alors Chromace avoua qu'il avait une chambre où était rangée toute la suite des étoiles, pour laquelle son père avait dépensé plus de deux cents livres pesant d'or ; et qu'à l'aide de cela il prévoyait l'avenir. Sébastien lui dit : « Aussi longtemps que vous conserverez tous ces vains objets, vous ne conserverez pas la santé. » Chromace ayant consenti à tout, Tiburce, son fils, jeune homme fort distingué, dit : « Je ne souffrirai

pas qu'une œuvre si importante soit détruite. ; mais pour ne paraître pas apporter d'obstacles à la santé de mon père, qu'on chauffe deux fours, et si, après la destruction de cet ouvrage, mon père n'est pas guéri, que ces hommes soient brûlés tous les deux. »

Sébastien répondit : « Eh bien ! soit. » Et comme on brisait tout, un ange apparut au préfet et lui déclara que Jésus-Christ lui rendait la santé ; à l'instant il fut guéri et courut vers l'ange pour lui baiser les pieds ; mais celui-ci l'en empêcha, par la raison qu'il n'avait, pas encore reçu le baptême. Alors lui, Tiburce, son fils, et quatre cents personnes de sa maison furent baptisées. Pour Zoé, qui était entre les mains des infidèles, elle rendit l'esprit dans des tourments prolongés. À cette nouvelle, Tranquillin brava tout et dit : « Les femmes sont couronnées avant nous. Pourquoi vivons-nous encore ? » Et quelques jours après, il fut lapidé.

On ordonna à saint Tiburce ou de jeter de l'encens en l'honneur des dieux sur un brasier ardent, ou bien de marcher nu-pieds sur ces charbons. Il fit alors le signe de la croix sur soi, et il marcha nu-pieds sur le brasier. Il me semble, dit-il, marcher sur des roses au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Le préfet Fabien se mit à dire : « Qui ne sait que le Christ vous a enseigné la magie ? » Tiburce lui répondit : « Tais-toi, malheureux ! Car tu n'es pas digne de prononcer un nom si saint et si suave à la bouche. » Alors le préfet en colère le fit décoller. Marcellien et Marc sont attachés à un poteau, et après y avoir été liés, ils chantèrent ces paroles du Psaume : « Voyez comme il est bon et agréable pour des frères

d'habiter ensemble, etc. » Le préfet leur dit : « Infortunés, renoncez à ces folies et délivrez-vous vous-mêmes. » Et ils, répondirent : « Jamais nous n'avons été mieux traités. Notre désir serait que tu nous laissasses attachés pendant que nous sommes revêtus de notre corps. » Alors le préfet ordonna que l'on enfonçât des lances dans leurs côtés, et ils consommèrent ainsi leur martyre. Après quoi le préfet fit son rapport à Dioclétien touchant Sébastien. L'empereur le manda et lui dit : « J'ai toujours voulu que, tu occupasses le premier rang parmi les officiers de mon palais, or tu as agi en secret contre mes intérêts, et tu insultes aux dieux. » Sébastien lui répondit : « C'est dans ton intérêt que toujours j'ai honoré Jésus-Christ et c'est pour la conservation de l'empire Romain que toujours j'ai adoré le Dieu qui est dans le ciel. » Alors Dioclétien le fit lier au milieu d'une plaine et ordonna aux archers qu'on le perçât à coups de flèches.

Il en fut tellement couvert, qu'il paraissait être comme un hérisson ; quand on le crut mort, on se retira. Mais ayant été hors de danger quelques jours après, il vint se placer sur l'escalier, et reprocha durement aux empereurs qui descendaient du palais les maux infligés par eux aux chrétiens. Les empereurs dirent : « N'est-ce pas là Sébastien que nous avons fait périr dernièrement à coups de flèches ? » Sébastien reprit : « Le Seigneur m'a rendu la vie pour que je pusse venir vous reprocher à vous-mêmes les maux dont vous accablez les chrétiens. » Alors l'empereur le fit fouetter jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit ; il ordonna de jeter son corps dans le cloaque pour qu'il ne fût pas honoré par les chrétiens comme un martyr. Mais saint Sébastien apparut la nuit suivante à sainte Lucine, lui révéla

le lieu où était son corps et lui commanda de l'ensevelir auprès des restes des apôtres : ce qui fut exécuté. Il souffrit sous les empereurs Dioclétien et Maximien qui régnèrent vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept.

Saint Grégoire rapporte, au premier livre de ses Dialogues, qu'une femme de Toscane, nouvellement mariée, fut invitée à se rendre à la dédicace d'une église de saint Sébastien ; et la nuit qui précéda la fête, pressée par la volupté de la chair, elle ne put s'abstenir de son mari. Le matin, elle partit, rougissant plutôt des hommes que de Dieu. Mais à peine était-elle entrée dans l'oratoire où étaient les reliques de saint Sébastien, que le diable s'empara d'elle, et la tourmenta en présence de la foule. Alors un prêtre de cette église saisit un voile de l'autel pour en couvrir cette femme, mais le diable s'empara aussitôt de ce prêtre lui-même. Des amis conduisirent la. femme à des enchanteurs afin de la délivrer par leurs sortilèges. « Mais à l'instant où ils l'enchantaient, et par la permission de Dieu, une légion composée de six mille six cent soixante-six démons entra en elle et la tourmenta avec plus de violence. Un personnage d'une grande sainteté, nommé Fortunat, la guérit par ses prières.

On lit dans les Gestes des Lombards qu'au temps du roi Gombert, l'Italie entière fut frappée d'une peste si violente que les vivants suffisaient à peine à ensevelir les morts ; elle fit de grands ravages, particulièrement à Rome et à Pavie. Alors un bon ange apparut sous une forme visible à une foule de personnes, ordonnant au mauvais ange qui le suivait et qui avait un épieu à la main, de frapper et d'exterminer. Or, autant de fois il frappait une maison, autant il y avait de morts à enterrer. Il fut

révélé alors, par l'ordre de Dieu, à une personne, que la peste cesserait entièrement ses ravages si l'on érigeait à Pavie un autel à saint Sébastien. Il fut en effet élevé dans l'église de Saint-Pierre aux liens. Aussitôt après, le fléau cessa. Les reliques de saint Sébastien y furent apportées de Rome.

Voici ce que saint Ambroise écrit dans sa préface : « Seigneur adorable, à l'instant où le sang du bienheureux martyr Sébastien est répandu pour la confession de votre nom, vos merveilles sont manifestées parce que vous affermissez la vertu dans l'infirmité, vous augmentez notre zèle, et par sa prière vous conférez du secours aux malades. »

---

19. Sainte Agnès, vierge.

Agnès vient d'agneau, parce qu'elle fut douce et humble comme un agneau. Agnos en grec veut dire pieux, et Agnès fut remplie de piété et de miséricorde. Agnès viendrait encore de agnoscendo, connaître, parce qu'elle connut la voie de la vérité. Or, la vérité, d'après saint Augustin, est opposée à la vanité, à la fausseté et à l'irrésolution, trois vices dont Agnès sut se préserver par son courage.

Agnès, vierge d'une très haute prudence, au témoignage de saint Ambroise qui a écrit son martyre, à l'âge de treize ans souffrit la mort et gagna la vie. À ne compter que ses années elle était une enfant, mais par son esprit, elle était d'une vieillesse avancée : jeune de corps, mais vieille de cœur, belle de visage, mais plus belle encore par sa foi. Un jour qu'elle revenait des écoles, elle

rencontra le fils du préfet, qui en fut épris d'amour. Il lui promit des pierreries, des richesses immenses, si elle consentait à devenir sa femme. Agnès lui répondit : « Éloigne-toi de moi, foyer de péché, aliment de crime, pâture de mort ; déjà un autre amant s'est assuré de mon cœur. » Et elle commença à faire l'éloge de cet amant, de cet époux par cinq qualités exigées principalement par les épouses de leurs époux, savoir : noblesse de race, beauté éclatante, abondance de richesses, courage et puissance réelle, enfin amour éminent.

« J'en aime un, dit-elle, qui est bien plus noble et de meilleure lignée que toi : sa mère est vierge, son père l'a engendré sans femme ; il a des anges pour serviteurs ; sa beauté fait l'admiration du soleil et de la lune ; ses richesses sont intarissables ; elles ne diminuent jamais : Les émanations de sa personne ressuscitent les morts, son toucher raffermit les infirmes ; quand je l'aime, je suis chaste, quand je m'approche de lui, je suis pure ; quand je l'embrasse, je suis vierge. « Sa noblesse est plus éminente, sa puissance plus forte, son aspect plus beau, son amour plus suave et plus délicat que toute grâce. »

Ensuite elle exposa cinq avantages que son époux avait accordés à elle et à ses autres épouses. Il leur donne des arrhes avec l'anneau de foi ; il les revêt et les orne d'une variété infinie de vertus ; il les marque du sang de sa passion ; il se les attache par le lien de l'amour, et les enrichit des trésors de la gloire céleste. « Celui, ajouta-t-elle, qui s'est engagé à moi par l'anneau qu'il a mis à ma main droite, et qui a entouré mon cou de pierres précieuses, m'a revêtue d'un manteau tissu d'or, et m'a parée d'une prodigieuse quantité de bijoux : il a

imprimé un signe sur mon visage, afin que je ne prisse aucun autre amant que lui ; et le sang de ses joues s'est imprimé sur les miennes. Ses chastes embrassements m'ont déjà étreinte ; déjà son corps s'est uni au mien ; il m'a montré des trésors incomparables qu'il m'a promis de me donner, si je lui suis fidèle à toujours. »

En entendant cela le jeune homme tout hors de lui se mit au lit : ses profonds soupirs indiquent aux médecins qu'il est malade d'amour ; son père en informe la jeune vierge ; et sur ce qu'elle l'assure qu'il n'est pas en son pouvoir de violer l'alliance jurée à son premier époux, le préfet cherche à savoir quel est cet époux que se vantait de posséder Agnès. Quelqu'un assura que l'époux dont elle parlait était Jésus-Christ, et alors le préfet voulut l'ébranler d'abord par de douces paroles et enfin par la crainte.

Agnès lui dit : « Quoi que tu veuilles, fais-le ; tu ne pourras pas obtenir ce que tu réclames. » Et elle se riait aussi bien de ses flatteries que de ses menaces. Le préfet lui dit : « Choisis de deux choses l'une : ou bien sacrifie à la déesse Vesta avec les vierges, si ta virginité t'est chère, ou bien tu seras exposée dans un lieu de prostitution. » Or, comme elle était noble, il ne pouvait la condamner ainsi ; il allégua donc contre elle sa qualité de chrétienne. Mais Agnès répondit : « Je ne sacrifierai pas plus à tes dieux que je ne serai souillée par les actions infâmes de qui que ce soit, car j'ai pour gardien de mon corps un ange du Seigneur. »

Le préfet ordonna alors de la dépouiller et de la mener toute nue au lupanar ; Mais le Seigneur rendit sa chevelure si épaisse qu'elle était mieux

couverte par ses cheveux que par ses vêtements. Et quand elle entra dans le lieu infâme, elle trouva un ange, du Seigneur qui l'attendait et qui remplit l'appartement d'une clarté extraordinaire, en même temps qu'il lui préparait une robe resplendissante de blancheur : Ainsi le lieu de prostitution devint un lieu d'oraison ; et l'on en sortait plus pur que l'on y était entré, tant cette lumière immense vous revêtait d'honneur.

Or, le fils du préfet vint au lupanar avec d'autres jeunes gens et il les engagea à entrer les premiers. Mais ils n'y eurent pas plutôt mis les pieds que, effrayés du miracle, ils sortirent pleins de componction. Il les traita de misérables, et entra comme un furieux : mais comme il voulait arriver jusqu'à elle, la lumière se rua sur lui, et parce qu'il n'avait pas rendu honneur à Dieu, il fut étranglé par le diable et expira.

A cette nouvelle, le préfet vient tout en pleurs trouver Agnès et prendre des renseignements précis, sur la cause de la mort de son fils. Agnès lui dit : « Celui dont il voulait exécuter les volontés, s'est emparé de lui et l'a tué ; car ses compagnons, après avoir été témoins du miracle qui les avait effrayés, sont sortis sans éprouver aucun malaise. » Le préfet dit : « On verra que tu n'as pas usé d'arts magiques en cela, si tu peux obtenir qu'il ressuscite. » Agnès se met en prière, le jeune homme ressuscite et prêche publiquement la foi,en Jésus-Christ Là-dessus, les prêtres des temples excitent une sédition parmi le peuple et crient hautement ; « Enlevez cette magicienne, enlevez cette malfaitrice, qui change les esprits et égare les cœurs. » Le préfet, à la vue d'un pareil miracle, voulut la délivrer, mais craignant la proscription, ;

il la confia à son suppléant ; et il se retira tout triste de ne pouvoir pas la sauver. Le suppléant, qui se nommait Aspasius, la fit jeter dans un grand feu, mais la flamme, se partageant en deux, brûla le peuple séditieux qui était à l'entour, sans atteindre, Agnès. Aspasius lui fit alors plonger une épée dans la gorge. Ce fut ainsi que le Christ, son époux éclatant de blancheur et de rougeur, la sacra son épouse et sa martyre. On croit qu'elle souffrit du temps de Constantin le Grand qui monta sur le trône l'an trois cent neuf de Jésus-Christ

Quand les chrétiens et ses parents lui rendirent les derniers devoirs avec joie, c'est à peine s'ils purent échapper aux païens qui les accablèrent de pierres.

Emérentienne, sa sœur de lait, vierge remplie de sainteté, mais qui n'était encore que catéchumène, se tenait debout auprès du sépulcre d'Agnès et argumentait avec force contre les gentils qui la lapidèrent mais il se fit des éclairs et un tonnerre si violent que plusieurs d'entre eux périrent, et dorénavant, on n'assaillit plus ceux qui venaient au tombeau de la sainte. Le corps d'Emérentienne fut inhumé à côté de celui de sainte Agnès.

Huit jours après, comme ses parents veillaient auprès du tombeau, ils virent un chœur de vierges tout brillant d'habits d'or ; au milieu d'elles ils reconnurent Agnès vêtue aussi richement et à sa droite se trouvait un agneau plus éclatant encore. Elle leur dit : « Gardez-vous de pleurer ma mort, réjouissez-vous au contraire avec moi et me félicitez de ce que j'occupe un trône de lumière avec toutes celles qui sont ici. » C'est pour cela que l'on célèbre une seconde fois la fête de sainte Agnès*.

*Saint Ambroise, Bréviaire romain.

Constance, fille de Constantin, était couverte d'une lèpre affreuse et quand elle eut connu cette apparition, elle alla au tombeau de sainte Agnès ; et comme sa prière avait duré longtemps, elle s'endormit : elle vit alors la sainte qui lui dit : « Constance, agissez avec constance ; quand vous croirez en Jésus-Christ, vous serez aussitôt guérie. » A ces mots elle se réveilla et se trouva parfaitement saine ; elle reçut le baptême et éleva une basilique sur le corps de sainte Agnès.

Elle y vécut dans la virginité et réunit autour d'elle une foule de vierges qui suivirent son exemple.

Un homme appelé Paulin, qui exerçait les fonctions du sacerdoce dans l'église de sainte Agnès, éprouva de violentes tentations de la chair ; toutefois comme il ne voulait pas offenser Dieu, il demanda au souverain pontife la permission de se marier. Le pape voyant sa bonté et sa simplicité : lui donna un anneau dans lequel était enchâssée une émeraude et lui ordonna de commander de sa part à une image de sainte Agnès, peinte en son église, de lui permettre de l'épouser. Comme le prêtre adressait sa demande à l'image, celle-ci lui présenta aussitôt l'annulaire, et après avoir reçu l'anneau, elle retira son doigt, et délivra le prêtre de ses tentations. On prétend que l'on voit encore cet anneau à son doigt.

On lit cependant ailleurs que l'église de sainte Agnès tombant en ruines, le pape dit à un prêtre qu'il voulait lui confier une épouse pour qu'il en eût soin et la nourrît (et cette épouse, c'était l'église de sainte Agnès), et lui remettant un anneau, il lui ordonna d'épouser ladite image, ce qui eut lieu ; car

elle offrit son doigt et le retira.

Voici ce que dit saint Ambroise de sainte Agnès dans son Livre des Vierges : « Vieillards, jeunes gens, enfants, tous chantent ses louanges : Personne n'est plus louable que celui qui peut être loué par tous. Autant de personnes, autant de panégyristes. On ne parle que pour exalter cette martyre. Admirez tous comment elle a pu rendre témoignage à Dieu, alors qu'elle ne pouvait pas encore être maître d'elle-même en raison de son âge. Elle se comporta de manière à recevoir de Dieu ce qu'un homme ne lui durait pas confié ; parce que ce qui est au-dessus de la nature est l'œuvre de l'auteur de la nature. En elle, c'est un nouveau genre de martyre. Elle n'était pas préparée encore pour la souffrance, qu'elle était mûre pour la victoire : elle peut à peine combattre, qu'elle est digne de la couronne elle a été un maître consommé dans la vertu, elle dont l'âge n'avait encore pu développer le jugement. Une épouse n'eût pas dirigé ses pas vers le lit de l'époux comme cette vierge s'est présentée au supplice, joyeuse dans son entreprise, prompte dans sa démarche. » Le même saint dit dans la préface : « La bienheureuse Agnès, en foulant aux pieds les avantages d'une illustre naissance, a mérité les splendeurs du ciel ; en méprisant ce qui fait l'objet du désir des hommes, elle a été associée au partage de la puissance du roi éternel ; en recevant une mort précieuse pour confesser J.-C, elle mérita en même temps de lui être conforme. »

---

20. Saint Vincent.

Vincent voudrait dire incendiant le vice, ou qui vainc les incendies, ou qui tient la victoire. En effet il incendia, c'est-à-dire il consuma les vices parla mortification de la chair ; il vainquit l'incendie allumé pour son supplice en endurant les tortures avec constance ; il se tint victorieux du monde en le méprisant. Il vainquit trois fléaux qui étaient dans le monde : les fausses erreurs, les amours immondes, les craintes mondaines, par sa sagesse, sa pureté et sa constance. Saint Augustin dit que, pour vaincre le monde avec toutes ses erreurs, ses amours et ses craintes, on a et toujours on a eu pour exemples les martyres des saints.

Quelques-uns avancent que saint Augustin a recueilli les actes de son martyre mis en fort beaux verts par Prudence.

Vincent, noble par sa naissance, fut plus noble encore par sa foi et sa. religion. Il fut diacre de l'évêque Valère, et comme il s'exprimait avec plus de facilité que l'évêque, celui-ci lui confia le soin de la prédication, tandis qu'il vaquerait lui-même à la prière et à la contemplation. Le président Dacien ordonna de les traîner à Valence, et de les enfermer dans une affreuse prison. Quand il les crut presque morts de faim, il les fit comparaître en sa présence ; mais les voyant sains et joyeux, il fut transporté de colère et parla ainsi : « Que dis-tu, Valère, toi qui, sous prétexte de religion, agis contre les décrets des princes ? » Or, comme Valère lui répondait avec trop de douceur, Vincent se mit à lui dire : « Père vénérable, veuillez ne pas parler avec tant de timidité et de retenue ; expliquez-vous avec une entière liberté : si vous le permettez, père saint, j'essaierai de répondre au juge. » Valère reprit : « Depuis longtemps déjà, fils très chéri, je t'avais

confié le soin de parler, maintenant encore, je te commets pour répondre de la foi, qui nous amène ici. »

Alors Vincent se tourna vers Dacien : « Jusqu'alors, lui dit-il, tu n'as péroré dans tes discours que pour nier la foi, mais sache-le bien, que chez des chrétiens, c'est blasphémer et commettre une faute indigne que de refuser de rendre à la divinité l'honneur qui lui est dû. » A l'instant Dacien irrité ordonna de mener l'évêque en exil : pour Vincent, qu'il regardait comme un arrogant et présomptueux jeune homme, afin d'effrayer les autres par son exemple, il le condamna à être étendu sur un chevalet et à avoir tous ses membres disloqués.

Quand tout son corps fut brisé ; Dacien lui dit : « Réponds-moi, Vincent, de quel œil regardes-tu ton misérable corps ? » Et Vincent reprit en souriant : « C'est ce que j'ai toujours désiré : » Alors le président irrité le menaça de toutes sortes de tourments, s'il n'obtempérait pas à ses demandes.

Vincent lui dit : « Oh ! suis-je heureux ! par cela même que tu penses m'offenser davantage, c'est par là que tu commences à me faire le plus de bien. Allons donc, misérable, déploie toutes les ressources de la méchanceté ; tu verras, que, quand je suis torturé, je puis, avec la force de Dieu, plus que tu ne peux toi-même qui me tortures. » A ces mots le président se mit à crier et à frapper les bourreaux à coups de verges et de bâton ; et Vincent lui dit : « Qu'en, dis-tu ? Dacien, voici que tu me venges de ceux qui me torturent. » Alors le président hors de lui dit aux bourreaux : « Grands misérables, vous ne faites rien ; pourquoi vos mains

se lassent-elles ? vous avez pu vaincre des adultérés et des parricides de manière à ce qu'ils ne pussent rien cacher au milieu des supplices que vous leur infligiez, et aujourd'hui Vincent seul a pu triompher de vos tourments ! »

Les bourreaux lui enfoncèrent alors des peignes de fer jusqu'au fond des côtes, de sorte que le sang ruisselait de tout son corps et, que l'on voyait ses entrailles entre les jointures de ses os. Et Dacien dit : « Aie donc pitié de toi, tu pourras alors recouvrer ta brillante jeunesse, et échapper aux tourments qui t'attendent. » Et Vincent dit : « Ô venimeuse langue de diable ! Je ne les crains pas tes tourments ; il n'est qu'une chose que je redoute, c'est que tu paraisses vouloir t'apitoyer sur moi, car plus je te vois irrité, plus, oui, plus je tressaille de joie.

Je ne veux pas que tu diminues en rien ces supplices afin de te forcer à t'avouer vaincu. » Alors on l'ôta du chevalet, pour le traîner vers un brasier ardent, et il stimulait gaîment la lenteur des bourreaux et la leur reprochait. Il monte donc lui-même sur le gril, où il est rôti, brûlé et consumé ; on enfonce des ongles de fer et des lames ardentes par tous ses membres ; la flamme était couverte de sang : c'étaient plaies sur plaies ; en outre on sème du sel sur le feu, afin qu'il saute sur chacune de ses plaies et que la flamme pétillante le brûle plus cruellement encore. Déjà ce n'est plus dans ses membres, mais dans ses entrailles que l'on enfonce des dards ; déjà ses intestins s'épanchent hors du corps. Cependant il reste immobile, les yeux tournés vers le ciel et priant le Seigneur.

Les bourreaux ayant rapporté cela à Dacien : « Ah ! s'écria-t-il, vous êtes vaincus ; mais à

présent pour qu'il vive plus longtemps dans sa torture, enfermez-le dans le plus affreux cachot ; amassez-y des tessons très aigus ; clouez ses pieds à un poteau ; laissez-le couché sur ces tessons, sans personne pour le consoler ; et quand il défaillira, mandez-le-moi. »

Tout aussitôt ces ministres cruels secondent un maître plus cruel encore ; mais voici que le roi pour lequel ce soldat souffre change ses peines en gloire, car les ténèbres du cachot sont dissipées par une immense lumière les pointes des tessons sont changées en fleurs d'un parfum suave ; ses entraves sont déliées, et il a le bonheur d'être consolé par des anges : Comme il se promenait sur ces fleurs en chantant avec ces anges, ces modulations délicieuses, et la merveilleuse odeur des fleurs se répandent au loin. Les gardes effrayés regardent à travers les crevasses du cachot ; ils n'eurent pas plutôt vu ce qui se passait dans l'intérieur qu'ils se convertirent à la foi.

A cette nouvelle, Dacien devenu furieux dit : « Et que lui ferons-nous encore ? car nous voilà vaincus. Qu'on le porte sur un lit, qu'on le mette sur des coussins mœlleux ; ne le rendons pas plus glorieux, s'il arrivait qu'il mourût dans les tourments ; mais lorsque ses forces seront revenues, qu'on lui inflige encore de nouveaux supplices. » Or, lorsqu'il eut été porté sur le lit m ? lleux, et qu'il y eût pris un peu de repos, il rendit aussitôt l'esprit, vers l'an du Seigneur 287, sous Dioclétien et Maximien. À cette nouvelle, Dacien fut grandement épouvanté, et se reconnaissant battu il dit : « Puisque je n'ai pu le vaincre vivant, je me vengerai de lui après sa mort ; je me rassasierai de ce tourment, et ainsi la victoire pourra me rester. »

Par les ordres donc de Dacien, son corps est exposé dans un champ pour être la pâture des oiseaux et des bêtes : mais aussitôt il est gardé par les anges et préservé des bêtes qui ne le touchèrent point. Enfin. un corbeau, naturellement vorace, chassa à coups d'ailes d'autres oiseaux plus forts que lui, et par ses morsures et ses cris, il mit en fuite un loup qui accourait ; puis il tourna la tête pour regarder fixement le saint corps, comme s'il eût été en admiration devant ses anges gardiens.

Quand Dacien le sut il dit : « Je pense que je n'aurai pas le dessus sur lui, même après sa mort. » Il fait alors attacher au saint corps une meule énorme et la jeter dans la mer, afin que n'ayant pu être dévoré sur la terre par les bêtes, il fût au moins la proie des monstres marins. Des matelots portent donc le corps du martyr à la mer et l'y jettent ; mais il revint plus vite qu'eux au rivage ; où il fut trouvé par une dame et par quelques autres qui en avaient reçu de lui révélation et qui l'ensevelirent honorablement.

Voici sur ce martyr les paroles de saint Augustin : Saint Vincent a vaincu en paroles, a vaincu en souffrances, a vaincu dans sa confession, a vaincu dans sa tribulation. Il a vaincu brûlé, il a vaincu noyé, il a vaincu vivant, il a vaincu mort . » Il ajoute : « Vincent est torturé pour être exercé ; il est flagellé pour être instruit ; il est battu pour être fortifié ; il est brûlé pour être purifié. »

Saint Ambroise s'exprime en ces termes dans sa préface : « Vincent est torturé, battu, flagellé, brûlé, mais il n'est pas vaincu et son courage à confesser le nom de Dieu n'est pas ébranlé : Le feu de son zèle est plus,ardent qu'un fer brûlant ; il est plus lié par la crainte de Dieu que par la crainte du monde ;

il voulut plutôt plaire à Dieu qu'au public ; il aima mieux mourir au monde qu'au Seigneur. » Saint Augustin dit encore : « Un merveilleux spectacle est sous nos yeux ; c'est un juge inique, un bourreau sanguinaire ; c'est un martyr qui n'a pas été vaincu, c'est le combat de la cruauté et de la piété. »

Prudence, qui brilla sous le règne de Théodore l'Ancien, en l'an trois cent quatre-vingt-sept, dit que Vincent répondit ainsi à Dacien : « Tourments, prisons ; ongles, lames pétillantes de feu, et enfin la mort qui est la dernière des peines ; tout cela est jeu pour les chrétiens. » Alors Dacien dit : « Liez-le, tordez-lui les bras sens dessus dessous, jusqu'à ce que les jointures de ses os soient disloquées pièce par pièce, afin que, par les ouvertures des plaies, on voit palpiter son foie. »

Et ce soldat de Dieu riait en gourmandant les mains ensanglantées qui n'enfonçaient pas plus avant dans ses articulations les ongles de fer. Dans sa prison, un ange lui dit « Courage, illustre martyr ; viens sans crainte ; viens être notre compagnon dans l'assemblée céleste : ô soldat invincible, plus fort que les plus forts ; déjà ces tourments cruels et affreux te craignent et te proclament vainqueur ! » Prudence s'écrie : « Tu es l'illustre par excellence ; seul tu as remporté la palme d'une double victoire, tu t'es préparé deux triomphes à la fois. »

---

21. Saint Basile, évêque.

*La fête de Saint Basile a été fixée à différents jours : au 1er janvier qu'il est mort, au 14, le 1er jour libre après l'Épiphanie, au 19 du

même mois, en souvenir de la miraculeuse ouverture des portes de l'église de Nicée, et aussi le 30, chez les Grecs. Elle est célébrée, dans l'église latine, le 14 juin ; jour de son ordination.

Basile a été un évêque vénérable. et un docteur distingué ; sa vie a été écrite par Amphiloque, évêque d'Icone. Il. fut révélé dans une vision à un ermite nommé Ephrem à quel degré de, sainteté Basile était arrivé. En effet, Ephrem, ravi en extase, vit une colonne de feu qui partant de la tête du saint touchait au ciel, et il entendit une voix d'en haut qui disait : « Le grand Basile est tel que cette colonne immense que tu vois. »*

* Notker, Sigebert de Gemblours,Vincent de Beauvais attribuent en effet à Amphiloque une vie de saint Basile.

Il vint donc à la ville le jour de l'Épiphanie pour connaître un si grand personnage. Et en l'apercevant revêtu d'une étole blanche, s'avançant majestueusement avec ses clercs, il dit en lui-même : « Comme je le vois, je me suis fatigué pour rien ; car cet homme, qui se pose et s'entoure d'honneurs, comment peut-il jamais être celui qui m'est apparu ? Nous, en effet, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur, nous, ne sommes jamais parvenus à rien de pareil, et lui, dans une position et avec un éclat de ce genre, c'est une colonne de feu ! Vraiment je m'en étonne. »

Mais Basile, qui connut par révélation les pensées d'Ephrem, le fit venir chez lui. L'ermite ayant été introduit vit une langue de feu qui, parlait par la bouche de Basile et il se dit : « Vraiment Basile est grand, oui, c'est une colonne de feu. L'Esprit saint parle réellement par la bouche de Basile. » Et s'adressant à l'évêque, : « Seigneur, lui dit-il, je vous demande en grâce de m'obtenir de parler le grec. » Basile lui répondit « C'est chose difficile ce que vous demandez. » Cependant il pria

pour lui et tout aussitôt, Ephrem parla le grec.

Un autre ermite vit une fois Basile marchant en habits pontificaux et le méprisa, en pensant en lui-même que cet évêque se complaisait trop dans une pompe de cette nature. Et une voix se fit entendre et lui dit : « Tu te complais davantage à caresser la queue de ta chatte que Basile ne se complaît dans son appareil. »

L'empereur Valens, fauteur de l'arianisme, ravit une église aux catholiques pour la donner, aux ariens. Basile le vint trouver et lui dit : « Empereur, il est écrit (Ps. XCVIII, 4) : « La majesté royale éclate dans l'amour de la justice ; » et ailleurs : « Le jugement du roi c'est la justice ; » pourquoi donc avez-vous ordonné de gaîté de cœur que les catholiques fussent chassés de cette église et qu'elle fût livrée aux ariens ? » L'empereur lui dit : « Tu en reviens encore à tes paroles de mépris, ô Basile, cela ne te va pas. » Basile répondit : « Il me va de mourir même pour la justice. » Alors le maître d'hôtel de l'empereur, appelé Démosthène, qui favorisait les ariens, parla pour eux et laissa échapper un barbarisme ; Basile lui dit : « Ta charge consiste à t'occuper des ragoûts de l'empereur, mais non à trancher dans les choses de la foi. » Ce qui le rendit confus et le fit taire. L'empereur dit : « Basile, va et sois juge entre les deux partis ; mais ne cède pas à l'entraînement aveugle du peuple. » Basile s'en alla et dit, en présence des catholiques et des ariens, de fermer les portes de l'église, d'y apposer le sceau de chacun des partis et que celui aux prières duquel les portés s'ouvriraient, aurait la possession de l'église.

Cet arrangement fut généralement goûté. Les

ariens se mirent en prières pendant trois jours et trois nuits, et quand ils vinrent aux portes de l'église, elles ne s'ouvrirent pas. Alors Basile, ayant ordonné une procession, vint à l'église et après avoir fait une prière, il toucha les portes d'un léger coup de son bâton pastoral en disant : « Levez vos portes, princes ; et vous, portes éternelles, levez-vous, afin de laisser entrer le roi de gloire » (Ps. XXIII). Et tout aussitôt elles s'ouvrirent. On entra en rendant grâces à Dieu, et l'église resta la propriété des catholiques.

Or, l'empereur, pour céder à Basile ; exigea de lui beaucoup de promesses, d'après l'Histoire tripartite : « Ceci n'appartient qu'aux enfants, répondit Basile, car ceux qui se nourrissent des paroles de Dieu ne souffrent pas qu'on altère même une seule syllabe des dogmes divins. » Alors l'empereur fut indigné, et ainsi qu'il est dit dans le même ouvragé, comme il voulait écrire la sentence de son exil, une première, une seconde et une troisième plume, se brisèrent ; ensuite sa main fut saisie d'un grand tremblement, et il déchira la feuille de papier tout en colère.

Un homme vénérable, appelé Eradius*, avait une fille unique qu'il se proposait de consacrer au Seigneur ; mais le diable, ennemi du genre humain, ayant connaissance de cela, embrasa d'amour pour la jeune fille un des esclaves de cet Eradius. Ayant donc reconnu comme impossible que lui, qui était esclave, pût obtenir les faveurs d'une si noble personne, il alla trouver un magicien en lui promettant une grande somme d'argent ; s'il voulait lui venir en aide. Le magicien lui dit : « Moi, je ne saurais faire cela ; mais, si tu veux, je t'adresserai au diable mon maître ; et si tu exécutes ses

prescriptions ; tu obtiendras ce que tu désires. » Et le jeune homme répondit : « Je ferai tout ce que tu me diras. » Le magicien rédigea une lettre pour le diable et la transmit par le jeune homme ;elle était conçue en ces termes : « Maître, comme je dois m'employer avec soin et promptitude à retirer tout le monde possible de la religion des chrétiens et à amener ces hommes à faire ta volonté, afin que ton parti se multiplie tous les jours, je t'ai adressé ce jeune homme qui brûle d'amour pour une jeune fille et je demande que ses désirs soient accomplis, pour en retirer moi-même de la gloire et pouvoir dans la suite en récolter d'autres. »

*Hincmar le nomme Proterius.

Il lui donna la lettre, il lui dit : « Va, et à telle heure de la nuit, tiens-toi debout sur le tombeau d'un gentil, et là appelle les démons avec grands cris, lance ce papier en l'air et incontinent ils t'apparaîtront. » Il y alla, cria les démons et jeta la lettre en l'air. Et voici que se présente le prince des ténèbres entouré d'une multitude de démons. Après avoir lu la lettre, il dit au jeune homme :

« Crois-tu en moi, pour que j'exécute ce que tu veux ? » « Maître, je crois, dit-il. » Le diable reprit : « Renies-tu aussi Jésus-Christ ? » Il dit : « Je renie. » « Vous autres chrétiens, continua le diable, vous êtes des perfides ; parce que si vous avez besoin de moi, vous me venez trouver ; mais quand vous avez réalisé vos désirs, aussitôt vous me reniez, et vous revenez à votre Christ ; et lui, parce qu'il est très clément, il vous reçoit. Mais si tu veux que j'accomplisse ta volonté, fais-moi un écrit de ta main par lequel tu confesses renoncer au Christ, au baptême, à la profession chrétienne, que tu es à mon service, condamnable avec moi au

jugement. »

Celui-ci fit aussitôt de sa main un écrit par, lequel il renonçait au Christ, et s'engageait au service du diable. Tout de suite celui-ci appela les esprits qui sont chargés de se mêler de la fornication, en leur ordonnant d'aller auprès de la dite fille, et d'enflammer son cœur d'amour pour le jeune homme. Ils le firent et embrasèrent son cœur au point qu'elle se roulait à terre et s'adressait à son père avec des cris lamentables : « Ayez pitié de moi, père, ayez pitié de moi, parce que je suis cruellement tourmentée d'amour pour cet esclave qui vous appartient. Ayez pitié de votre sang ; témoignez-moi un amour de père, et mariez-moi à ce jeune homme que j'aime et pour lequel je suis torturée ; sinon, dans peu de temps vous me verrez mourir et vous en répondrez pour moi au jour du jugement. » Or, son père lui répondit en poussant des cris de douleur : « Hélas, malheureux que je suis ! Qu'est-il donc arrivé à ma fille ? Qui m'a volé mon trésor ? Quel est celui qui a éteint la douce lumière de mes yeux ? Je voulais, moi, t'unir à l'époux céleste ; je comptais être sauvé par toi, et tu fais la folie de te livrer à un amour libertin ; ma fille, permets, comme je l'avais résolu, que je t'unisse au Seigneur, n'accable pas ma vieillesse d'une douleur qui m'emportera dans le tombeau. » Mais elle criait en disant « Mon père, accomplissez vite mon désir, ou, dans peu de temps vous me verrez mourir. »

Or, comme elle pleurait très amèrement et qu'elle était presque folle, son père, tout désolé et séduit par les conseils de ses amis, fit ce qu'elle voulait, et la maria à son esclave, en lui donnant tous ses biens : « Va, lui dit-il, va, ma fille, tu es

vraiment misérable. » Mais lorsque les époux demeurèrent ensemble, le jeune homme ne mettait pas le pied à l'église, ne faisait pas le signe de la croix sur lui, ni ne se recommandait à Dieu ; cela fut remarqué de certaines personnes, qui dirent à son épouse « Sais-tu que celui que tu as choisi pour ton mari n'est pas chrétien et qu'il ne va pas à l'église. » A cette nouvelle, elle ressentit une grande crainte, et se jetant par terre, elle se mit à se déchirer avec les ongles, à se frapper la poitrine et à dire : « Ah ! que je suis malheureuse ! pourquoi suis-je née ? et que ne suis-je morte en venant au monde ! »

Ayant rapporté à son mari ce qu'elle avait entendu, et celui-ci, lui assurant qu'il n'en était rien, mais que tout ce qu'elle avait appris était faux : « Si tu veux, dit-elle, que je te crois, demain, nous irons tous deux à l'église. » Le mari, voyant qu'il ne pouvait dissimuler plus longtemps, raconta exactement à sa femme tout ce qui s'était passé. Quand elle eut entendu cela elle se mit à gémir, alla de suite trouver saint Basile et lui raconta tout ce qui était arrivé à son mari et à elle. Basile fit venir l'époux et apprit tous ces détails de sa bouche : « Mon fils, lui dit-il, voulez-vous revenir à Dieu ? » Il répondit : « Oui, Seigneur ; mais c'est impossible, car je suis engagé au diable, j'ai renié Jésus-Christ, j'ai écrit l'acte de mon reniement et l'ai donné au diable. »

Basile lui dit « N'aie pas d'inquiétude ; le Seigneur est débonnaire, et accueillera ton repentir. » Aussitôt il prit le jeune homme, lui fit le signe de la croix sur le front, et l'enferma l'espace de trois jours ; après lesquels il le vint trouver, et lui dit : « Comment te trouves-tu, mon fils ? »

« Seigneur, lui répondit-il, j'éprouve un grand accablement ; je ne puis supporter les cris, les terreurs, les machinations des démons, qui, mon écrit à la main, m'accusent en me disant : « C'est, toi qui es venu à nous, ce n'est pas nous qui sommes venus « à toi. » Et saint Basile dit : « Ne crains rien, mon fils ; seulement, crois. » Il lui donna un peu à manger, puis faisant encore le signe de la croix sur son front il le renferma de nouveau, et pria pour lui. Quelques jours après, il vint le voir et lui dit : « Comment te trouves-tu, mon fils ? » Il répondit : « Mon père, j'entends au loin leurs cris et, leurs menaces, mais je ne les vois point. » Il lui donna encore un peu de nourriture, le signa, ferma sa porte, se retira, pria pour lui et quarante jours après il revint et lui dit : « Comment te trouves-tu ? » Il répondit : « Saint homme de Dieu, je me trouve bien ; aujourd'hui dans une vision, je vous ai vu combattre pour moi et vaincre le diable. »

Après quoi Basile le fit sortir, convoqua le clergé, les religieux et le peuple, et les avertit tous de prier pour le jeune homme qu'il conduisait à l'église en le tenant par la main. Et voilà que le diable avec une multitude de démons vint à sa rencontre et se saisissant d'une manière invisible de ce jeune homme, il s'efforçait de l'arracher des mains de saint Basile. Le jeune homme se mit à crier : « Saint homme de Dieu, aidez-moi. » Et le malin l'assaillit avec une si grande véhémence qu'en traînant le jeune homme, il entraînait aussi le saint qui lui dit : « Infâme, n'est-ce pas assez pour toi de ta perte, que tu oses encore tenter la créature de mon Dieu ? » Mais le diable lui dit et beaucoup l'entendirent : « Tu me portes préjudice, ô Basile. » Alors tous crièrent : « Kyrie eleison, Seigneur, ayez pitié de nous. » Et Basile dit : « Que le Seigneur te

confonde, diable. » Celui-ci reprit : « Tu me portes préjudice, ô Basile ; ce n'est pas moi qui ai été le, chercher, mais c'est lui qui est venu à moi ; il a renié son Christ et s'est donné à moi : voici son écrit ; je le tiens à la main. »

Basile dit : « Nous ne cesserons de prier jusqu'à ce que tu rendes l'écrit. » Et à la prière de Basile qui tenait les mains levées vers le ciel, la cédule, que les assistants voyaient portée en l'air, vint se mettre dans les mains du saint évêque, qui, en la recevant, dit au jeune homme : « Reconnaissez-vous cette écriture, mon frère ? » Il répondit : « Oui, elle est de ma main. » Et Basile, déchirant l'acte, conduisit le jeune homme à l'église, le rendit digne de participer au saint mystère, et après lui avoir donné de, bons conseils et suggéré un plan de vie, il le remit à sa femme*.

*Hincmar de Reims rapporte ce fait dans son livre sur le Divorce de Lothaire (Interrogatio XV) et le, tire d'Amphiloque, évêque d'Icone.

Une femme, qui avait commis beaucoup de péchés, les inscrivit sur une feuille volante, en réservant le plus grave pour la fin ; elle donna cet écrit à saint Basile, et lui recommanda de prier pour elle, pour effacer ces péchés par ses oraisons. Après qu'il eut prié, et que la femme eut ouvert son écrit, elle trouva toutes ses offenses effacées à la réserve de la plus énorme. Elle dit à Basile :

« Ayez pitié de moi, serviteur de Dieu, et obtenez pardon pour celle-là comme vous l'avez obtenu pour les autres. » Basile lui dit : « Femme, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur ayant besoin d'indulgence aussi bien que vous. » Et comme elle insistait, il lui dit : « Allez trouver le saint homme Ephrem, et il pourra obtenir pour vous ce que vous demandez. »

Elle alla donc trouver le saint homme Ephrem, et après lui avoir avoué pourquoi saint Basile l'avait adressée à lui : « Retirez-vous, lui dit-il, car je suis un pécheur ; mais, ma fille, retournez vers Basile ; lui qui vous a obtenu le pardon des autres péchés, aura encore le pouvoir de l'obtenir pour celui-ci : Hâtez-vous, vite, pour le trouver en vie. » Elle arrivait à la ville, qu'on portait Basile au tombeau ; Alors elle se mit à crier après lui et à dire : « Que Dieu voie et juge entre vous et moi ; car quand vous pouviez me réconcilier avec Dieu vous-même, vous m'avez adressé à un autre. » Puis elle jeta son écrit sur le cercueil, et le reprenant un instant après, elle l'ouvrit, et trouva le péché entièrement effacé. Aussi rendit-elle à Dieu d'immenses actions de grâce, avec tous ceux qui se trouvaient là*.

*Siméon Métaphraste

Avant que cet homme de Dieu trépassât, et quand il était atteint de la maladie dont il mourut, il se trouvait un juif appelé Joseph, médecin consommé, que l'homme de Dieu aimait avec prédilection, parce qu'il prévoyait devoir le convertir à la foi ; il le manda auprès de lui, comme s'il avait besoin de son ministère. Or, Joseph tâta le pouls de Basile et reconnut que le saint était près de mourir : il dit alors aux gens de la maison : « Préparez tout ce qui est nécessaire pour sa sépulture, car il va expirer à l'instant. » Basile, qui entendit cela, lui dit : « Tu ne sais ce que tu dis. » Joseph répartit : « Seigneur, le soleil se couchera aujourd'hui et, croyez-moi, vous mourrez au soleil couchant. »

Basile lui dit : « Que diras-tu, si je ne meurs pas aujourd'hui ? » Joseph répondit : « Cela n'est pas

possible, Seigneur. » Basile reprit : « Et si je vis encore demain jusqu'à la sixième heure, que feras-tu ? » et Joseph dit : « Si vous allez jusqu'à cette heure, je mourrai moi-même. » Basile dit : « Eh bien, meurs donc au péché pour vivre à Jésus-Christ » Joseph répondit : « Je comprends ce que vous dites ; si vous vivez jusqu'à cette heure, je ferai ce à quoi vous m'exhortez. » Alors saint Basile, qui, selon les lois naturelles, devait mourir à l'instant, obtint néanmoins du Seigneur un délai de mort, et il vécut jusqu'à la neuvième heure du lendemain. » Joseph, qui vit cela, en fut dans la stupeur et crut à Jésus-Christ Alors Basile, par force de caractère, surmonta la faiblesse du corps ; il se leva de son lit, alla à l'église et baptisa Joseph de sa main ; après quoi, il revint à sa couche et tout aussitôt il rendit heureusement son âme à Dieu. Il florissait vers l'an du Seigneur trois cent quatre-vingt.

---

22. Saint Jean, L'Aumônier.

Tiré des Vies des Pères du désert.

Saint Jean l'aumônier, patriarche d'Alexandrie, étant une nuit en oraison ; vit auprès de lui une jeune personne d'une beauté extraordinaire qui portait sur la tête une couronne d'olives. À sa vue, il fut gravement saisi et il lui demanda qui elle était. Elle répondit : « Je suis la miséricorde qui ai fait descendre du ciel le Fils de Dieu : prenez-moi pour épouse et vous vous en trouverez bien. »

Il comprit donc que l'olive était le symbole de la miséricorde, et dès ce jour, il devint si

miséricordieux, qu'il fut surnommé Eleimon, c'est-à-dire l'aumôniers Or, il appelait toujours les pauvres ses seigneurs, et c'est de là que les hospitaliers ont coutume jusqu'aujourd'hui de nommer les pauvres leurs seigneurs. Il convoqua donc tous ses serviteurs et leur dit : « Allez parcourir la ville, et prenez par écrit le nom de tous mes seigneurs jusqu'au dernier. » Et comme ils ne comprenaient pas, il ajouta : « Ceux que vous appelez pauvres et mendiants, je les proclame seigneurs et auxiliaires, car ce sont eux qui pourront véritablement nous aider et nous donner le royaume du ciel. »

Dans le but de porter les hommes à pratiquer l'aumône, il avait coutume de raconter que les pauvres, une fois, en se réchauffant au soleil, se mirent à parler entre eux de ceux qui leur faisaient l'aumône, louant les bons et méprisant les méchants. Il y avait donc un receveur des impôts, nommé Pierre, qui était fort riche et jouissait d'une grande autorité, mais d'une dureté extrême envers les pauvres, car il repoussait avec une excessive indignation ceux qui s'approchaient de sa maison. Or, comme il s'était trouvé que pas un d'eux n'avait reçu l'aumône chez lui, il y en eut un qui dit : « Que voulez-vous me donner, si moi-même aujourd'hui, je reçois une aumône de ses mains ? » Et après en avoir fait le pari entre eux, il vint à la maison de Pierre demander l'aumône.

Or, celui-ci, rentrant chez soi, vit le pauvre à sa porte, au moment qu'un de ses serviteurs apportait dans sa maison des pains de première qualité : le riche, ne trouvant pas de pierre, saisit un pain et le jeta sur le pauvre avec fureur ; celui-ci s'en saisit aussitôt, et revint trouver ses compagnons en leur

montrant l'aumône qu'il avait reçue de la main du receveur. Deux jours après, celui-ci fut pris d'une maladie mortelle, et il se vit conduit au jugement. Or, il y avait des Maures qui pesaient ses mauvaises actions dans le plateau d'une balance ; du côté de l'autre plateau, se trouvaient debout d'autres personnes habillées de blanc pleines de tristesse de ce qu'elles ne savaient où trouver quoi que ce soit à mettre en contre-poids. Alors l'une d'elles dit : « Vraiment nous n'avons rien qu'un pain de fleur de farine qu'il a donné par force à Jésus-Christ il y à deux jours. » Quand ils l'eurent mis dans la balance, il lui sembla que l'équilibre s'établissait et elles lui dirent : « Ajoute, à ce pain de froment, autrement les Maures t'emporteront. »

À son réveil, Pierre se trouva délivré et dit : « Ha ! si un seul pain que j'ai jeté par colère, m'a tant valu, quel avantage retirer en donnant tous ses biens aux indigents ! »

Un jour donc que, revêtu de vêtements de grand prix, il allait dans la rue, un homme qui avait fait naufrage lui demanda quelque habillement. Tout aussitôt il se dépouilla de son vêtement précieux et le lui donna. Le naufragé le prit et alla le vendre. Or, en rentrant chez lui, le receveur, qui vit son vêtement suspendu à sa place, fut saisi de tristesse, au point de ne vouloir pas prendre de nourriture : « C'est, dit-il, parce que je n'ai pas été digne que ce pauvre eût eu un souvenir de moi. »

Mais pendant son sommeil, il vit un personnage plus brillant que le soleil, avec une croix sur la tète, portant sur lui le vêtement qu'il avait donné au pauvre, lui disant : « Qu'as-tu à pleurer, Pierre ? » Celui-ci lui ayant raconté la cause de sa tristesse, le personnage ajouta. « Reconnais-tu ceci ? »

« Oui, Seigneur, répondit-il. » Et le Seigneur lui dit : « Je l'ai porté depuis que tu me l'as donné ; et je te remercie de ta bonne volonté, parce que j'étais gelé de froid et tu m'as revêtu. »

Ètant donc revenu à lui, il commença à faire du bien aux pauvres : « Vive le Seigneur ! disait-il, je ne mourrai point que je ne sois devenu l'un d'eux. » Il donna donc tout ce qu'il possédait aux pauvres, fit venir son notaire et lui dit : « Je veux te confier un secret ; que si tu le divulgues, ou si tu ne consens pas à ce que je te vais dire, je te vendrai aux barbares. » Et en lui donnant dix livres d'or, il ajouta : « Va à la ville sainte, achète-toi des marchandises, vends-moi à quelque chrétien et puis distribue le prix aux pauvres. » Or, comme le notaire s'y refusait, il ajouta : « Si tu ne m'obéis pas, je te vendrai aux barbares. » Alors celui-ci l'emmena, comme il avait été dit, le couvrit de haillons, le vendit comme un de ses esclaves, et donna aux pauvres trente pièces de monnaie, prix de son marché.

Or, Pierre s'acquittait des plus vils emplois, en sorte qu'il était l'objet du mépris général. Les autres esclaves le battaient à chaque instant, et on en était venu à le traiter de fou. Mais le Seigneur lui apparaissait souvent et le consolait en lui montrant ses vêtements et les trente deniers. Cependant l'empereur et tout le monde étaient dans la douleur d'avoir perdu un homme si recommandable, quand plusieurs de ses voisins, qui passèrent par Constantinople pour aller visiter les saints lieux, furent invités à table par son maître. Ils se disaient les uns aux autres à l'oreille : « Comme cet esclave ressemble au seigneur Pierre le receveur », et l'un d'eux dit aux autres qui l'examinaient avec

curiosité : « Vraiment, c'est bien le seigneur Pierre, je vais me lever et le saisir. »

Pierre s'en étant avisé, s'enfuit en cachette. Or, le portier était sourd et muet, et un signe devenait nécessaire pour qu'il ouvrît la porte ; Pierre lui demanda, non par signes, mais de vive voix, de lui ouvrir. À l'instant, le portier recouvre l'ouïe et la parole, et ouvre en lui répondant ; puis il rentre aussitôt dans la maison et dit à tous ceux qui étaient émerveillés de l'entendre : « Celui qui faisait la cuisine est sorti et a pris la fuite : mais prenez garde ; c'est un serviteur de Dieu ; car lorsqu'il m'a dit : « Ouvre, te dis je, » tout à coup de sa bouche est sortie une flamme qui a touché ma langue et mes oreilles et à l'instant j'ai recouvré l'ouïe et la parole. » Tous sortirent pour courir après lui, mais il était trop tard pour pouvoir le trouver. Alors les gens de la maison firent pénitence d'avoir traité si indignement un homme si recommandable.

Un moine, nommé Vitalis, voulut éprouver si saint Jean se laissait influencer par les mauvais propos et s'il se scandalisait facilement. Il alla donc dans la ville et inscrivit sur une liste toutes les femmes de mauvaise vie. Or, il entrait chez elles successivement et disait à chacune : « Donnez-moi cette nuit et ne forniquez pas. » Pour lui, à peine entré, il se retirait dans un coin, se mettait à genoux, passait toute la nuit en oraison, et priait pour la femme ; le matin, il sortait en recommandant à chacune,de ne révéler cela à qui que ce fût. Cependant, une d'elles dévoila sa manière d'agir, mais aussitôt, à la prière du vieillard, elle fut tourmentée, par le démon. Tous lui dirent : « Tu as reçu de Dieu ce que tu méritais

pour avoir menti, car c'est pour forniquer que ce scélérat entre chez toi, ce n'est pas pour un autre motif. »

Lorsque le soir était venu, Vitalis disait à tous ceux qui voulaient l'entendre : « Je veux m'en aller, car telle femme m'attend. » Beaucoup de personnes lui faisaient un crime de sa conduite, mais il leur répondait : « N'ai-je pas un corps comme tout le monde ? Est-ce que Dieu se fâcherait seulement contre les moines ? Et eux aussi, ils sont véritablement des hommes comme les autres. » Quelques-uns lui disaient : « Révérend Père, prenez une femme, et changez d'habit, afin de ne point scandaliser le monde. » Alors il feignait d'être en colère et répondait : « Mais vraiment, je n'ai que faire de vous écouter ; allez-vous-en. Que celui qui veut se scandaliser, se scandalise et qu'il se brise le front contre la muraille. Dieu vous a donc établis mes juges ? Allez, et mêlez-vous de vos affaires ; vous ne répondrez pas pour moi. » Or il disait cela tout haut. Et lorsqu'on s'en plaignit à saint Jean, Dieu lui endurcit le cœur pour n'ajouter pas foi à ces récits. Mais Vitalis priait Dieu, qu'après sa mort, ses actions fussent révélées à quelqu'un, afin qu'elles ne fussent pas, imputées à péché à ceux qui s'en scandalisaient.

Or, il amena beaucoup de ces femmes à se convertir et il en plaça plusieurs dans un monastère. Un matin qu'il sortait de chez une d'entre elles, il se rencontra avec quelqu'un qui entrait pour forniquer avec elle, et qui lui donna un soufflet en disant : « Scélérat, quand te corrigeras-tu de tes infâmes désordres ? » Et il répondit : « Crois-moi, je te rendrai un tel soufflet que je ferai rassembler tout Alexandrie. » Et voici que presque

aussitôt le diable ; sous la forme d'un Maure, lui donne un soufflet en disant : « C'est le soufflet que t'adresse l'abbé Vitalis : » A l'instant, il est tourmenté par le démon, au point qu'à ses cris tout le monde accourait ; cependant, il fit pénitence et fut délivré à la prière de Vitalis.

Quand cet homme de Dieu fut arrivé à l'article de la mort, il laissa ces mots par écrit : « Ne jugez pas avant le temps. » Or, quand toutes les femmes déclarèrent comment il agissait, tous louaient Dieu, avec saint Jean qui disait le premier : « J'aurais reçu moi-même le soufflet que cet autre a reçu. »

Un pauvre, en habit de pèlerin, vint demander l'aumône à saint Jean, qui appela son trésorier et lui dit : « Donnez-lui six pièces. » A peine le pèlerin les eut-il reçues qu'il s'en alla, changea d'habits et vint encore une fois demander l'aumône à l'évêque. Celui-ci dit à son trésorier qu'il manda : « Donnez-lui six pièces d'or. » Et quand il les lui eut données et que le pauvre fut éloigné, son trésorier lui dit : « Comme vous m'en avez prié Père, cet homme, après avoir changé d'habits, a reçu aujourd'hui double aumône. » Or, le bienheureux Jean fit comme s'il n'en savait rien. Une troisième fois, le pèlerin changea encore d'habit, vint trouver saint Jean et lui demanda l'aumône. Alors le trésorier toucha le saint pour lui faire signe que c'était encore le même. Jean répondit : « Allez lui donner douze pièces, de peur que ce ne soit mon Seigneur Jésus-Christ qui veut m'éprouver et savoir s'il se fatiguera plutôt de demander que moi de donner. »

Une fois un seigneur voulait employer en achat de marchandises une somme d'argent appartenant à l'Église, et le saint n'y voulait absolument pas consentir, dans l'intention de la donner aux

pauvres. Après bien des contestations, ils se quittèrent irrités l'un contre l'autre. La neuvième heure étant arrivée, le patriarche envoya dire à ce seigneur par son archiprêtre : « Seigneur, le soleil va se coucher. » En entendant cela, celui-ci, ému jusqu'aux larmes, vint le trouver pour lui faire ses excuses.

Son neveu avait reçu une grave injure d'un marchand et s'en plaignait avec larmes au patriarche sans pouvoir se consoler. Le patriarche répondit : « Et comment avoir eu l'audace de te contredire et d'avoir ouvert la bouche contre toi ? Crois, mon fils, à mon indignité, crois que je lui ferai telle chose que tout Alexandrie en sera étonnée. » En entendant ces paroles, le, neveu fut consolé dans la pensée que son oncle ferait fouetter durement le marchand. Jean, le voyant consolé, le serra contre son cœur en disant : Mon fils, si tu es vraiment le neveu de mon humilité, apprête-toi à être flagellé et à souffrir les insultes des hommes. La vraie parenté n'est pas dans le sang ni la chair, mais elle se reconnaît à la force du caractère. »

À l'instant, le neveu envoya chez le marchand et le tint quitte de toute amende et compensation. Cette bonne œuvre excita l'admiration générale et-on comprit ce qu'avait dit le saint : « Je ferai de lui telle chose que tout Alexandrie en sera étonnée. »

Le patriarche apprit que, après le couronnement de l'empereur, c'était la coutume que les ouvriers en monuments prissent quatre ou cinq petits morceaux de marbre de différente couleur et vinssent trouver l'empereur en lui demandant de quel marbre ou de quel métal Sa Majesté voulait qu'on fît son monument funéraire. Saint Jean imita cette coutume et commanda de lui construire son

tombeau, mais il voulut qu'il restât inachevé jusqu'à sa mort ; et il donna commission à ceux qui l'approchaient dans les grandes cérémonies, des jours de fête de lui dire : « Seigneur, votre tombeau n'est as terminé, faites-le achever, car vous ne savez pas à quelle heure doit venir le larron. »

Ayant remarqué que le bienheureux Jean n'avait que vils lambeaux pour lit, parce qu'il s'était dépouillé pour les pauvres, un homme riche acheta une couverture de grand prix et la lui envoya. Comme il s'en était couvert la nuit, il ne put jamais dormir en pensant que trois cents de ses seigneurs pourraient se couvrir avec le prix qu'avait coûté cette courtepointe. Il passa la nuit entière à se lamenter en disant : « Combien de gens qui n'ont pas soupé, combien de gens percés par la pluie sur la place publique, combien dont les dents claquent de froid, se sont couchés pour dormir aujourd'hui, et toi, tu dévores les gros poissons, tu te reposes dans un beau lit avec tous tes péchés ; et tu te réchauffes sous une couverture de trente-six pièces d'argent ! Le pécheur Jean ne s'en couvrira plus une autre fois ! » Et, dès le matin, il la fit vendre et en donna l'argent aux pauvres.

Le riche l'ayant su, acheta la même couverture une seconde fois, et la donna au bienheureux Jean avec prière de ne plus la vendre à l'avenir et de la garder pour son usage. Mais celui-ci la fit vendre de nouveau et en donna le prix à ses seigneurs. Le riche alla encore une fois la racheter, la porta chez le bienheureux Jean et lui, dit avec l'expression du bonheur : « Nous verrons qui se lassera, vous de la vendre, ou moi de la racheter. » Il s'en tirait agréablement avec le riche en disant que l'on peut, avec l'intention de faire l'aumône, dépouiller les

riches de cette manière, et ne pas pécher. C'est gagner deux fois : la première en sauvant leurs âmes, la seconde en leur procurant par là une large récompense.

Pour exciter à faire l'aumône, il avait la coutume de raconter que saint Sérapion venait de donner son manteau à un pauvre quand il s'en présenta un autre qui gelait de froid ; il lui donna encore sa tunique, puis il s'assit tout nu en tenant le livre de l'Évangile. Quelqu'un lui demanda :

« Père, qui donc vous a dépouillé ? » « Voici, dit-il en montrant l'Évangile, celui qui m'a dépouillé. » Ailleurs, il vit un autre pauvre, vendit l'Evangéliaire même et en donna le prix au pauvre. Comme on lui demandait où il en aurait un autre, il répondit : « Voilà ce que commande l'Évangile : « Allez ; vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres ». J'avais l'Évangile lui-même, je l'ai vendu, ainsi qu'il le recommandait. »

Le bienheureux Jean fit donner cinq deniers à un mendiant qui, indigné de n'avoir pas reçu davantage, se mit à dire du mal de lui et à l'insulter en sa présence. Les gens du saint, témoins de cette scène, voulurent se jeter sur le mendiant et le maltraiter ; le bienheureux Jean s'y opposa absolument. « Laissez, dit-il, mes frères, laissez-le me maudire. Voici que j'ai soixante ans pendant lesquels j'ai outragé Jésus-Christ par mes œuvres, et je ne pourrais pas supporter une injure de cet homme ! » Il fit apporter sa bourse devant lui pour lui laisser prendre ce qu'il voulait.

Après la lecture de l'Évangile, le peuple sortait de l'église, et restait dehors à dire des paroles oiseuses ; une fois, après l'évangile, le Patriarche sortit et s'assit au milieu de la foule. Tout le monde

en fut surpris : « Mes enfants, dit-il alors, où sont les brebis, là est le pasteur, ou bien entrez donc et j'entrerai avec vous, ou bien demeurez ici et j'y resterai aussi. » Il fit cela une ou deux fois, et il apprit ainsi au peuple à rester dans l'église.

Un jeune, homme avait enlevé une religieuse et les clercs blâmaient cette action devant le bienheureux Jean, en disant qu'il méritait d'être excommunié parce qu'il perdait deux âmes, la sienne et celle de la religieuse. Le bienheureux Jean les calma en disant : « Ce n'est pas cela, mes enfants, ce n'est pas cela. Permettez que je vous montre que vous commettez, vous, deux péchés ; le premier, en allant contre le précepte du Seigneur qui dit : « Ne jugez point et vous ne serez pas jugés » : le second, parce que vous n'êtes pas certains s'ils continuent de pécher encore aujourd'hui et s'ils ne se repentent point. »

Le bienheureux Jean, dans ses prières et dans ses extases, fut entendu en discussion avec Dieu et disant ces paroles : « Oui, oui, bon Jésus, nous verrons qui l'emportera de moi qui donnerai ou de vous qui me fournissez de quoi donner. » Saisi par la fièvre et se voyant près de mourir, il dit : « Je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir exaucé ma misère qui priait votre bonté qu'on ne trouvât qu'une seule obole à ma mort. Je veux qu'on la donne aux pauvres. » On plaça son corps vénérable dans un sépulcre où avaient été inhumés les corps de deux évêques, et ces corps se reculèrent miraculeusement pour laisser la place du milieu d'eux au bienheureux Jean.

Quelques jours avant sa mort, une femme, qui avait commis un péché énorme, n'osait s'en confesser à personne : saint Jean lui dit qu'au

moins, elle l'écrivît (car elle savait écrire), lui apportât le pli scellé, et qu'il prierait pour elle. Elle y consentit, et après avoir écrit son péché, elle le scella avec soin et le remit à saint Jean. Mais peu de jours après, saint Jean tomba malade et passa au Seigneur. Aussitôt que la femme apprit sa mort, elle se crut déshonorée et perdue, dans la conviction qu'il avait confié son écrit à quelqu'un et qu'il était passé entre les mains d'un tiers. Elle va au tombeau de saint Jean et là elle répand un torrent de larmes en criant : « Hélas ! Hélas ! en pensant éviter la confusion, je suis devenue une confusion à l'esprit de tous. » Or, comme elle pleurait très amèrement et qu'elle priait saint Jean de lui indiquer où il avait déposé son écrit, voilà que saint Jean sortit en habits pontificaux de, son cercueil, ayant à ses côtés les deux évêques qui reposaient avec lui, et qui dit à la femme : « Pourquoi nous importuner de la sorte et pourquoi ne pas nous laisser en repos moi et les saints qui sont avec moi ? Voici que nos ornements sont tout mouillés de tes larmes. » Et il lui remit son écrit scellé comme il était précédemment, en lui disant : « Vois ce sceau, ouvre ton écrit et lis. » En l'ouvrant, elle trouva son péché entièrement effacé ; et elle lut ces mots écrits à la place : « A cause de Jean, mon serviteur, ton péché est effacé. »

Ainsi elle remercia beaucoup Dieu ; et le bienheureux Jean rentra dans son tombeau avec les autres évêques. Il mourut environ vers l'an du Seigneur 605, au temps de l'empereur Phocas.

---

23. La Conversion de Saint Paul, Apôtre.

La conversion de saint Paul eut lieu l'année même que J.-C fut crucifié et que saint Étienne fut lapidé, non pas dans l'année, selon la manière ordinaire de compter, mais dans l'intervalle d'une année ; car Jésus-Christ fut crucifié le 8 avant les calendes d'avril (25 mars), saint Étienne fut lapidé le 3 août de la même année et saint Paul fut converti le 8 avant les calendes de février (25 janvier).

Maintenant pourquoi célèbre-t-on sa conversion plutôt que celle des autres saints : on en assigne ordinairement trois raisons. La première pour l'exemple, afin que personne, quelque grand pécheur qu'il soit, ne désespère de son pardon, quand il verra celui qui a été si coupable dans sa faute, devenir dans la suite si grand par la grâce. La seconde pour la joie, car autant l'Église à ressenti de tristesse à cause de sa persécution, autant elle reçoit d'allégresse à cause de sa conversion. La troisième pour le miracle que le Seigneur manifesta en lui, quand du plus barbare persécuteur il fit le plus fidèle prédicateur. En effet, sa conversion fut miraculeuse du côté de celui qui l'a faite, du côté de ce qui l'y a disposé, et du côté de celui qui en est le sujet.

Celui qui fit cette conversion, c'est Jésus-Christ ; en cela il montra : d'abord son admirable puissance, quand il lui dit : « Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon ; » et quand il le changea si subitement, ce qui lui fit alors répondre : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Sur ces paroles saint Augustin s'écrie : « L'agneau tué par les loups a changé le loup en agneau, déjà il se prépare à obéir, celui qui auparavant était rempli de la fureur de persécuter. » Ensuite, il manifesta en

cela son admirable sagesse ; car il abattit l'enflure de son orgueil, en lui inspirant les bassesses de l'humilité, mais non les splendeurs de la majesté. « C'est moi, dit-il qui suis ce Jésus de Nazareth que tu persécutes. » La glose ajoute : « Il ne dit pas qu'il est Dieu, ou même le Fils de Dieu, mais : accepte les bassesses de mon humilité et dépouille-toi des écailles dont te couvre ton orgueil. » Enfin, Il lui témoigne une clémence extraordinaire ; ce qui est évident puisque, au moment où Paul était dans l'acte et dans la volonté de persécuter, Dieu opère sa conversion.

En effet, quoique avec une affection désordonnée, puisqu'il ne respirait que menaces et carnage, quoique se livrant à des essais criminels, puisqu'il vint trouver le grand' prêtre, comme s'il s'immisçait de lui-même en cela, quoique dans le fait même d'un acte coupable, puisqu'il allait chercher les prisonniers pour les amener à Jérusalem, et qu'ainsi le but de sa démarche fut détestable, cependant ce pécheur-là même est converti par la divine miséricorde.

Secondement, cette conversion fut miraculeuse du côté de ce qui l'y disposa, savoir, la lumière. En effet, cette lumière fut subite, immense, et venant du ciel : « Et il fut tout d'un coup environné d'une lumière qui venait du ciel, » dit l'Écriture (Actes, IX). Car Paul avait en lui trois vices : le premier, c'était l'audace ; ces paroles des Actes en font foi : « Il vint trouver le grand prêtre » ; et la glose porte : « Personne ne l'y avait engagé, c'est de lui-même, c'est son zèle qui le pousse. » Le second, c'est l'orgueil, et on en a la preuve par ces paroles : « Il ne respirait que menaces et carnage. » Le troisième, c'était l'intelligence charnelle qu'il avait

de la loi. Ce qui fait dire à la glose sur ces paroles : « Je suis Jésus. Je suis le Dieu du ciel ; c'est ce Dieu qui te parle, ce Dieu que tu crois, comme les juifs, avoir éprouvé la mort. » Donc cette lumière divine fut subite, pour frapper d'épouvante cet audacieux ; elle fut immense, pour abîmer ce hautain, ce superbe, dans les profondeurs de l'humilité : elle vint du ciel pour rendre céleste cette intelligence charnelle. Ou bien encore, trois moyens disposèrent ce prodige : premièrement, la voix qui appelle ; deuxièmement, la lumière qui brille et troisièmement, la force toute puissante. Troisièmement, cette conversion fut miraculeuse du côté de celui qui en est le sujet, c'est-à-dire, du côté de Paul lui-même qui fut converti.

Dans sa personne, il y eut trois miracles : opérés extérieurement son renversement, et son aveuglement, et son jeûne de trois jours, car il est renversé, pour être relevé de cet état d'infirmité où il gisait. Saint Augustin dit : « Paul fut renversé pour être aveugle ; il fut aveuglé pour être changé,il fut changé pour être envoyé ; il fut envoyé pour que la vérité se fît jour. »

Le même père dit encore : « Le cruel fut écrasé et devint croyant ; le loup fut abattu et il se releva agneau ; le persécuteur fut renversé et il devint prédicateur ; le fils de perdition fut brisé et il est changé en un vase d'élection. Il est aveuglé pour être éclairé, dans son intelligence pleine de ténèbres. » Aussi est-il dit que, pendant ces trois jours, il resta aveugle, parce qu'il fut instruit de l'Évangile.

En effet il n'a pas reçu l'Évangile de la bouche d'un homme, ni par le moyen de l'homme ; il l'assure lui-même ; mais il l'a reçu de Jésus-Christ

même qui le lui révéla. Augustin dit ailleurs : « Paul, je te proclame le véritable athlète de Jésus-Christ qui l'a instruit, qui l'a oint de sa substance avec lequel il a été crucifié ; et qui se glorifie en lui. II eut sa chair meurtrie, pour que cette même chair fût disposée à embrasser les généreux desseins : En effet, dans la suite, son corps fut parfaitement apte à toutes sortes de bonnes œuvres ; car il savait vivre et dans la pénurie et dans, l'abondance ; il avait éprouvé de tout, et il supportait volontiers toutes les adversités. Saint Chrysostome dit : « Il regardait comme des moucherons les tyrans et les peuples qui ne respiraient. que la fureur ; la mort, les tourments, et des milliers de supplices, il les prenait pour jeux d'enfants.

Il les accueillait de son plein gré, et il retirait plus de gloire des chaînes dont il était lié, que s'il eût été couronné de précieux diadèmes. Il recevait les blessures avec plus de bonne grâce que les autres ne reçoivent les présents. » Ou bien encore ces trois états peuvent être opposés aux trois autres états de notre premier père. Celui-ci se leva contre Dieu ; saint Paul au contraire fut renversé par terre. Les yeux d'Adam furent ouverts ; saint Paul au contraire devint aveugle. Adam mangea du fruit défendu, saint Paul s'abstint de manger une nourriture légale.

---

24. Sainte Paule.

Saint Jérôme.

Paule fut une très noble dame de Rome, dont

saint Jérôme a écrit la vie en ces termes : « Si toutes les parties de mon corps étaient converties en autant de langues et que chacune d'elles pût former une voix humaine, je ne pourrais rien dire qui approchât des vertus de la sainte et vénérable Paule. Illustre de race, mais beaucoup plus noble par sa sainteté puissante en richesses, mais elle l'est maintenant bien davantage, de ce qu'elle a voulu être pauvre pour Jésus-Christ Je prends à témoin Jésus-Christ et ses saints anges, nommément son ange gardien et compagnon de cette admirable femme, que je ne dis rien par flatterie ou par exagération, mais par pure vérité, reconnaissant que tout ce que j'en pourrai dire est au-dessous de ses mérites. Le lecteur veut apprendre en peu de paroles quelles furent ses vertus ; elle laissa tous les siens pauvres, étant elle-même encore plus pauvre.

Entre toutes les pierres précieuses, elle brille comme une perle inestimable ; et comme l'éclat du soleil éteint et obscurcit la lueur des étoiles, de même elle surpasse les vertus de tous par son humilité, se rendant la moindre de toutes, pour devenir la plus grande ; à mesure qu'elle s'abaissait, Jésus-Christ l'élevait. Elle se cachait et ne pouvait être cachée : elle fuyait la vaine gloire et elle mérita la gloire, parce que la gloire fuit la vertu comme l'ombre, et en méprisant ceux qui la cherchent, elle cherche ceux qui la méprisent. Elle eut cinq enfants : Blésille, sur la mort de laquelle je l'ai consolée à Rome ; Pauline, qui laissa pour héritier de ses biens et de ses résolutions son saint et admirable mari Pammache, auquel j'ai adressé un petit livre sui le sujet de sa perte ; Eustochie, qui demeure encore aujourd'hui dans les saints lieux et est par sa virginité un ornement précieux de

l'Église ; Rufine, qui, par sa mort prématurée, accabla de douleur l'ami si tendre de sa mère, et Toxoce, après la naissance duquel elle cessa d'avoir des enfants ; ce qui témoigne qu'elle n'en avait désiré que pour plaire à son mari qui souhaitait d'avoir des enfants mâles. Après que son mari fut mort, elle le pleura tant qu'elle pensa perdre la vie, et elle se donna de telle sorte au service de Dieu qu'on aurait pu croire qu'elle aurait désiré d'être veuve.

Dirai-je qu'elle distribua aux pauvres presque toutes les richesses d'une aussi grande et aussi noble et aussi riche maison qu'était la sienne ? Enflammée par les vertus de saint Paulin, évêque d'Antioche, et d'Épiphane, qui étaient venus à Rome, elle pensait par moments à quitter son pays. Mais pourquoi différer davantage à le dire ? Elle, descendit sur le port ; son frère, ses cousins, ses proches et ce qui est beaucoup plus que tout le reste, ses enfants qui l'accompagnaient et s'efforçaient de vaincre cette mère si tendre. Déjà on déployait les voiles, et à force de rames, on tirait le vaisseau dans la mer ; le petit Toxoce lui tendait les mains sur le rivage ; Rufine, prête à marier, la priait d'attendre ses noces, sans proférer une parole, mais toute en pleurs ; mais Paule, élevant les yeux au ciel sans verser une larme, surmontait, par son amour pour Dieu, l'amour qu'elle avait pour ses enfants. Elle oubliait qu'elle était mère pour témoigner qu'elle était servante de Jésus-Christ Ses entrailles étaient déchirées, et elle combattait contre une douleur, qui n'était pas moindre que si on lui eût arraché le cœur. Une foi accomplie souffre cela contre les lois de la nature ; mais il y a plus encore ; son cœur plein de joie le désire, et méprisant l'amour de ses enfants par un amour plus

grand pour Dieu, elle ne trouvait de soulagement que dans Eustochie, qu'elle avait pour compagne dans ses desseins et dans son voyage.

Cependant le vaisseau sillonnait la mer, et tous ceux qui le montaient regardaient le rivage ; elle en détourna les yeux pour n'y point voir ce qu'elle ne pouvait voir sans douleur. Étant arrivée aux lieux de la terre sainte, et le proconsul de la Palestine, qui connaissait parfaitement sa famille, ayant envoyé des appariteurs pour lui préparer un palais, elle choisit une humble cellule.

Elle parcourait tous les endroits où Jésus-Christ avait laissé des traces de son passage, avec tant de zèle et de soin, qu'elle ne pouvait s'arracher de ceux où elle était que pour se hâter d'aller aux autres. Elle se prosterna devant la croix comme si elle y eût vu le Seigneur attaché. Entrant dans le sépulcre, elle baisait la pierre de la résurrection que l'ange avait ôtée de l'entrée du monument, et le lieu où avait reposé le corps du Sauveur, elle le léchait de ses lèvres comme si elle eût été altérée des eaux salutaires de la foi. Ce qu'elle y répandit de larmes, quels furent ses gémissements et sa douleur, tout Jérusalem en a été témoin ; le Seigneur qu'elle priait en est témoin lui-même.

De là elle alla à Bethléem, et étant entrée dans l'étable du Sauveur, elle vit la maison sacrée de la vierge, et jurait,en ma présence, qu'elle voyait, des yeux de la foi, l'enfant enveloppé de langes, qui pleurait dans la crèche, les mages adorant le Seigneur, l'étoile qui brillait au-dessus, la vierge mère, le père nourricier aux petits soins, les bergers qui venaient la nuit pour voir le Verbe qui s'était incarné, comme s'ils récitaient le commencement de l'Évangile de saint Jean : Au commencement

était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu et le Verbe s'est fait chair. Elle voyait les enfants égorgés, Hérode en fureur ; Joseph et Marie fuyant en Égypte, et elle s'écriait avec une joie mêlée de larmes : « Salut, Bethléem, maison de pain, où est né le pain descendu du ciel ; salut, terre d'Ephrata, région fertile, dont Dieu lui-même est la fertilité. David à pu dire avec confiance (Ps. CXXXI) : « Nous entrerons dans son tabernacle, nous l'adorerons dans le lieu où il a posé ses pieds, et moi, misérable pécheresse, j'ai été jugée digne de baiser la crèche où le Seigneur a pleuré tout petit. C'est le lieu de mon repos, parce que c'est la patrie de mon Seigneur, j'y habiterai puisque mon Seigneur l'a choisie.

Elle s'abaissa à un tel point d'humilité que celui qui l'aurait vue et qui aurait été témoin de sa grandeur n'aurait pu la reconnaître, mais l'aurait prisé pour la dernière des servantes, lorsque, entourée d'une multitude de vierges, elle était la dernière de toutes, en ses habits, en ses paroles, en sa démarche. Depuis la mort de son mari, jusqu'à son dernier jour, elle ne mangea avec aucun homme, quelque saint qu'il fût, et quand bien même elle eût su qu'il était élevé à la dignité épiscopale. Elle n'alla aux bains qu'en l'état de maladie ; elle n'avait un lit assez doux que quand elle avait de fortes fièvres, mais elle reposait : sur un cilice étendu sur la terre dure ; si toutefois on peut appeler repos, joindre les nuits aux jours pour les passer dans des oraisons presque continuelles. Elle pleurait de telle sorte pour des fautes légères qu'on eût estimé qu'elle avait commis les plus grands crimes. Lorsque nous lui représentions qu'elle devait épargner sa vue et la conserver pour lire l'Écriture sainte, elle nous répondait : « Il faut

défigurer ce visage que j'ai si souvent peint avec du vermillon, de la céruse et du noir contre le commandement de Dieu. Il faut affliger ce corps qui a été dans tant de délices ; il faut que des ris et des joies qui ont si longtemps duré soient compensés par des larmes continuelles. Il faut changer en l'âpreté du cilice la délicatesse de ce beau linge et la magnificence de ces riches étoffes de soie ; et comme j'ai plu à mon mari et au monde, je désire maintenant plaire à Jésus-Christ »

Entre tant et de si grandes vertus, il me semble superflu de louer sa chasteté, qui lors même-qu'elle était dans le siècle, a servi d'exemple à toutes les dames de Rome, sa conduite ayant été telle que les plus médisants n'ont osé rien inventer pour la blâmer. Je confesse ma faute en ce que lui voyant faire des charités avec profusion, je l'en reprenais, et lui alléguais le passage de l'apôtre (I Cor., VIII). « Vous ne devez pas donner de telle sorte qu'en soulageant les autres, vous vous incommodiez vous-même ; mais il faut garder quelque mesure, afin que comme maintenant votre abondance supplée à leur nécessité, votre nécessité puisse être un jour soulagée par leur abondance. » J'ajoutai qu'il faut prendre garde à ne se mettre pas dans l'impuissance de pouvoir toujours faire le bien qu'elle faisait de si bon cœur. À quoi joignant plusieurs autres choses semblables, elle me répondait en fort peu de paroles et avec grande modestie, prenant le Seigneur à témoin qu'elle ne faisait rien que pour l'amour qu'elle ressentait pour lui ; qu'elle souhaitait de mourir en demandant l'aumône, en sorte de ne laisser pas une obole à sa fille et d'être ensevelie dans un drap qui ne lui appartînt pas. Elle ajoutait pour dernière raison : si je suis réduite à demander, je trouverai plusieurs

personnes qui me donneront ; mais sucé pauvre meurt de faim faute de recevoir de moi ce que je lui puis aisément donner en l'empruntant, à qui demandera-t-on compte de sa vie ?

Elle ne voulait point employer d'argent en ces pierres qui passeront avec la terre et le siècle, mais en ces pierres vivantes qui marchent sur la terre, et dont l'Apocalypse dit que la ville du grand roi est bâtie. À peine mangeait-elle de l'huile, excepté les jours de fête, ce qui fait assez connaître quel pouvait être son sentiment touchant le vin, les autres liqueurs délicates, le poisson, le lait, le miel, les neufs et autres choses semblables qui sont agréables au goût et dans l'usage desquelles quelques-uns s'estiment fort sobres ; et s'en pouvoir soûler sans avoir sujet de craindre que cela fasse tort à leur continence. J'ai connu un méchant homme, un de ces envieux cachés qui sont la pire espèce de personnes, qui lui vint dire, sous prétexte d'affection, que son extraordinaire ferveur la faisait passer pour folle dans l'esprit de quelques-uns et qu'il lui fallait fortifier le cerveau, et elle lui répondit (I Cor., IV) : « Nous sommes exposés à la vue du monde, des anges et des hommes ; nous sommes devenus fous pour Jésus-Christ, mais la folie de ceux qui sont à Dieu surpasse toute la sagesse humaine. » Après avoir bâti un monastère d'hommes dont elle donna la conduite à des hommes, elle partagea en trois autres monastères plusieurs. vierges tant nobles que de moyenne et de basse condition qu'elle avait rassemblées de diverses provinces ; et elle les disposa de telle sorte que ces trois monastères étant séparés en ce qui était des ouvrages et du manger, elles psalmodiaient et priaient toutes ensemble.

Si quelques-unes contestaient ensemble, elle les accordait par l'extrême douceur de ses paroles. Elle affaiblissait par des jeûnes fréquents et redoublés les corps de ces jeunes filles, qui avaient besoin de mortification, préférant la santé de leur esprit à celle de leur estomac : elle disait que la propreté excessive du corps et des habits était la saleté de l'âme et que ce qui passe pour une faute légère et comme une chose de néant parmi les personnes du siècle, est un très grand péché dans un monastère. Bien qu'elle donnât à celles qui étaient souffrantes toutes choses en abondance et leur fît même manger de la viande, s'il arrivait qu'elle tombât malade, elle n'avait pas pour elle-même une égale indulgence et péchait contre l'égalité en ce qu'elle était aussi dure envers elle que pleine de clémence envers les autres.

Je rapporterai ici un fait dont j'ai été le témoin. Durant un été très chaud, elle tomba malade au mois de juillet d'une fièvre fort violente et lorsqu'après qu'on eut désespéré de sa vie, elle commença à sentir quelque soulagement, les médecins l'exhortant à boire un peu de vin d'autant qu'ils le jugeaient nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'en buvant de l'eau elle ne devînt hydropique, et moi, de mon côté, ayant prié en secret le bienheureux évêque Épiphane de le lui persuader et même de l'y obliger ; comme elle était très clairvoyante et avait l'esprit fort pénétrant, elle, se douta aussitôt de la ruse que j'avais employée et me dit en souriant que le discours qu'il lui avait tenu venait de moi. Lorsque le saint évêque sortit après l'avoir longtemps exhortée, je lui demandai ce qu'il avait fait ; et il me répondit : « J'ai si bien réussi qu'elle a presque persuadé à un homme de mon âge de ne point boire de vin. »

Elle était très tendre en la perte de ceux qu'elle aimait, se laissant abattre à l'affliction de la mort de ses proches et particulièrement de ses enfants ; comme il parut en celle de son mari et de ses filles, qui la mirent au hasard de sa vie : car bien qu'elle fît le signe de la croix sur sa bouche et sur son estomac pour tâcher d'adoucir par cette impression sainte la douleur qu'elle ressentait comme femme et comme mère, son affection demeurait la maîtresse et ses entrailles étant déchirées, elles accablaient la force de son esprit par la violence de leurs sentiments. Ainsi son âme se trouvait en même temps et victorieuse par sa piété et vaincue par, l'infirmité de son corps. Elle savait par cœur l'Écriture sainte ; et bien qu'elle en aimât l'histoire, à cause qu'elle disait que c'était le fondement de la vérité, elle s'attachait de préférence au sens spirituel ; et elle s'en servait comme du comble de l'édifice de son âme. Je dirai aussi une chose qui semblera peut-être incroyable à ses envieux. Elle désira d'apprendre la langue hébraïque, dont j'ai acquis quelque connaissance, y ayant extrêmement travaillé dès ma jeunesse et y travaillant continuellement, de peur que si je l'abandonnais, elle ne m'abandonnât aussi. Elle vint à bout de son dessein, tellement qu'elle chantait les psaumes en hébreu et le parlait sans y rien mêler de l'élocution latine, ce que nous voyons faire encore à sa sainte fille Eustochie.

J'ai navigué jusqu'ici avec un vent favorable et mon vaisseau a fendu les ondes de la mer sans peine ; maintenant cette narration va rencontrer des écueils, car qui pourrait raconter la mort de Paule, sans verser des larmes ? Elle tomba dans une grande maladie, ou pour mieux dire, elle obtint ce qu'elle désirait, qui était de nous quitter pour s'unir

parfaitement à Dieu. Mais pourquoi m'arrêtai-je et fais-je ainsi durer, encore davantage ma douleur en différant de la dire ?

Cette femme si prudente sentait bien qu'elle n'avait plus qu'un moment à vivre et que tout le reste de son corps était déjà saisi du froid de la mort. Son âme n'était plus retenue que par un peu de chaleur, qui se retirant dans sa poitrine sacrée, faisait que son cœur palpitait encore ; et néanmoins comme si elle eût abandonné des étrangers ; afin d'aller voir ses proches, elle disait ces versets entre ses dents : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire. Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimables ! J'ai préféré être la dernière de tous dans la maison de mon Dieu. » Lorsque je lui demandais pourquoi elle se taisait et ne voulait pas répondre, et si elle sentait quelque douleur, elle me dit en grec : que nulle chose ne lui faisait peine et qu'elle ne voyait rien que de calme et de tranquille. Après quoi elle se tut et ayant fermé les yeux comme méprisant déjà toutes les choses humaines, elle répéta jusqu'au dernier soupir les mêmes versets, mais si bas qu'à peine les pouvions-nous entendre. Les habitants de toutes les villes de la Palestine vinrent en foule à ses funérailles. Il n'y eut point de cellule qui pût retenir les solitaires les plus cachés dans le désert, ni de vierges saintes qui pussent demeurer en leur petite retraite, parce qu'ils eussent tous cru faire un sacrilège s'ils eussent manqué de rendre leurs devoirs à une femme si extraordinaire, jusqu'à ce que son corps eût été enterré sous l'église, tout contre la crèche de Notre-Seigneur.

Sa sainte fille Eustochie qui se voyait comme sevrée de sa mère, ne pouvait souffrir qu'on la

séparât d'avec elle. Elle lui baisait les yeux, elle se collait à son visage, elle la couvrait de ses embrassements et elle eût désiré être ensevelie avec sa mère. Jésus-Christ est témoin qu'elle ne laissa pas une pièce d'argent à sa fille, mais qu'elle la laissa chargée de pauvres et d'un nombre infini de solitaires et de vierges qu'il lui était difficile de nourrir et qu'elle n'eût pu abandonner sans manquer à la piété. Adieu, Paule, assistez-moi par vos prières dans l'extrémité de ma vieillesse vous que je révère. »

---

25. Saint Julien.

*Le martyrologe d'Usuard, édité à Florence en 1486, est reproduit mot à mot dans la Légende du premier Julien.

Julien pourrait venir de jubiler et ana en haut, Julianus ou Jubilianus, qui monte au ciel avec jubilation ; ou bien encore de Julius, qui commence et amie, vieillard, car il fut vieux en longanimité dans le service de Dieu ; mais il commença par se connaître lui-même.

Julien fut évêque du Mans. On dit que c'est Simon le lépreux que le Seigneur guérit de sa lèpre et qui invita Jésus-Christ à dîner. Après l'ascension de Notre-Seigneur, il fut ordonné évêque du Mans par les apôtres. Il fut illustre par ses nombreuses vertus et ressuscita trois morts, après quoi il mourut en paix.

On dit que c'est ce saint Julien qui est invoqué par les voyageurs, afin qu'ils trouvent un bon gîte, parce que c'est dans sa maison que le Seigneur fut hébergé. Mais il paraît plus certain que ce fut un

autre Julien que celui-ci, savoir, celui qui tua sans le savoir son père et sa mère. Son histoire est racontée plus loin.

Il y eut un autre Julien ; noble personnage de l'Auvergne, plus noble encore par sa foi et qui, poussé par le désir du martyre, s'offrit de lui-même aux persécuteurs. Crispin, personnage consulaire, envoya un de ses gens avec ordre de le tuer. À cette nouvelle Julien sortit hors de chez lui et se présenta avec intrépidité devant celui qui le cherchait et reçut incontinent le coup de la mort. On prit sa tête et on la porta à saint Ferréol, compagnon de Julien, en le menaçant de pareille mort, s'il ne sacrifiait à l'instant. Comme il ne voulait pas y consentir, on le tua et on mit dans le même tombeau la tête de saint Julien et le corps de saint Ferréol. Longtemps après, saint Mamert, évêque de Vienne, trouva le chef de saint Julien entre les mains de saint Ferréol et il était si sain et si entier qu'on eût dit qu'il avait été enseveli le jour même*.

*Grégoire de Tours, Martyre, vertus et gloire de saint Julien, chap. XVII.

Au nombre des miracles qu'on raconte de ce saint, on cite qu'un diacre ayant volé les brebis de l'église de saint Julien et ses bergers voulant l'en empêcher, au nom de ce saint, il répondit :

« Julien ne mange pas de moutons. » Et voici que peu après, il est saisi d'une fièvre des plus violentes qui augmenta encore ; il avoue alors qu'il est brûlé par le martyre ; il se fit jeter de l'eau sur lui pour se rafraîchir ; mais aussitôt il s'éleva une si grande fumée et il sortit de son corps une telle puanteur que tous ceux qui étaient là prirent la fuite, et il mourut un instant après**.

**Idem, Ibidem, chap. II.

Grégoire de Tours raconte qu'un homme de la campagne voulut travailler le dimanche. À peine eut-il pris une hache pour nettoyer sa charrue, que le manche de cette hache s'attacha à sa main droite et deux ans après, il fut guéri dans l'église de saint Julien par les prières de ce bienheureux**.

Il y eut encore un autre Julien, frère de saint Jules. Ces deux frères vinrent trouver Théodore, empereur très chrétien, pour lui demander la permission de détruire les temples des idoles, partout où ils en rencontreraient et d'élever des églises à Jésus-Christ L'empereur le fit de bon cœur et il écrivit que tous eussent à leur obéir et à les aider, sous peine d'avoir la tête tranchée. Or, les saints Julien et Jules bâtissaient une église dans un lieu qu'on appelle Gaudianum* et que tous les passants aidaient à cette œuvre, d'après l'ordonnance de l'empereur, quand arrivèrent trois particuliers conduisant un chariot, qui se dirent l'un à l'autre : « Quelle excuse pourrons-nous présenter pour passer librement sans être obligés de travailler ici ? » Et ils dirent : « Étendons l'un de nous sur le dos dans le char et le couvrons de draps ; nous dirons que nous avons un mort dans notre voiture et ainsi nous pourrons passer librement. » Alors prenant un homme, ils le mirent dans le char et lui dirent : « Ne parle pas, ferme les yeux et fais le mort jusqu'à ce que nous soyons passés. »

* Il est question de ce lieu dans Grégoire de Tours au livre de saint Julien. D. Ruinart pense que c'est Jouay, près de Tours.

L'ayant couvert comme un mort ; ils arrivèrent auprès des serviteurs de Dieu, Julien et Jules, qui leur dirent : « Mes petits enfants, arrêtez un instant et nous aidez un peu dans notre travail. » Ils répondirent : « Nous ne pouvons nous, arrêter ici

parce que nous avons un mort dans notre char. » Saint Julien leur dit : « Pourquoi mentir ainsi, mes enfants ? » Et eux de répondre : « Nous ne mentons pas, seigneur, mais il en est ainsi que nous disons. » Et saint Julien ajouta : « Qu'il en soit selon la vérité de votre dire. » Alors ces voyageurs piquèrent leurs bœufs et partirent. Quand ils furent éloignés, ils s'approchèrent du char et appelèrent leur camarade par son nom en disant :

« Lève-toi à présent, et presse les bœufs pour que nous gagnions du chemin. » Mais comme l'homme ne remuait pas, ils le secouèrent en criant : « Rêves-tu ? lève-toi et pressé les bœufs. » Or, il ne répondait pas le moins du monde ; alors ils s'approchèrent, le découvrirent et le trouvèrent mort. Une si grande frayeur s'empara d'eux et des autres que personne depuis n'osait mentir au serviteur de Dieu.

On trouve encore un autre Julien qui tua son père et sa mère sans le savoir. Un jour, ce jeune noble prenait le plaisir de la chasse et poursuivait un cerf qu'il avait fait lever, quand tout à coup le cerf se tourne vers lui miraculeusement et lui dit : « Tu me poursuis, toi qui tueras ton père et ta mère ? » Quand Julien eut entendu cela, il fut étrangement saisi, et dans la crainte que tel malheur prédit par le cerf lui arrivât, il s'en alla sans prévenir personne, et se retira dans un pays fort éloigné, ou il se mit au service d'un prince ; il se comporta si honorablement partout, à la guerre, comme à la cour, que le prince le fit son lieutenant et le maria à une châtelaine veuve, en lui donnant un château pour dot. Cependant, les parents de Julien tourmentés de la perte de leur fils, se mirent à sa recherche en parcourant avec soin les lieux où ils

avaient l'espoir de le trouver. Enfin ils arrivèrent au château dont Julien était le seigneur : Pour lors saint Julien se trouvait absent. Quand sa femme les vit et leur eut demandé qui ils étaient, et qu'ils eurent raconté tout ce qui était arrivé à leur fils ; elle reconnut que c'était le père et la mère de son époux, parce qu'elle l'avait entendu souvent lui raconter son histoire. Elle les reçut donc avec bonté, et pour l'amour de son mari, elle leur donne son lit et, prend pour elle une autre chambre. Le matin arrivé, la châtelaine alla à l'église ; pendant ce temps, arriva Julien qui entra dans sa chambre à coucher comme pour éveiller sa femme ; mais trouvant deux personnes endormies, il suppose que c'est sa femme avec un adultère, tire son épée sans faire de bruit et les tue l'un et l'autre ensemble. En sortant de chez soi, il voit son épouse revenir de l'église ; plein de surprise, il lui demande qui sont ceux qui étaient couchés dans son lit

« Ce sont, répond-elle, votre père et votre mère qui vous ont cherché bien longtemps et que j'ai fait mettre en votre chambre. » En entendant cela, il resta à demi mort, se mit à verser des larmes très amères et à dire « Ah ! malheureux ! Que ferais-je ? J'ai tué mes bien aimés parents. La voici accomplie cette parole du cerf ; en voulant éviter le plus affreux des malheurs, je l'ai accompli. Adieu donc, ma chère sœur, je ne me reposerai désormais que je n'aie su que Dieu a accepté ma pénitence. » Elle répondit : « Il ne sera pas dit, très cher frère, que je te quitterai ; mais si j'ai partagé tes plaisirs, je partagerai aussi ta douleur. » Alors, ils se retirèrent tous les deux sur les bords d'un grand fleuve, où plusieurs perdaient la vie, ils y établirent un grand hôpital où ils pourraient faire pénitence ; sans cesse occupés à faire passer la rivière à ceux

qui se présentaient, et à recevoir tous les pauvres. Longtemps après, vers minuit, pendant que Julien se reposait de, ses fatigues et qu'il y avait grande gelée, il entendit une voix qui se lamentait pitoyablement et priait Julien d'une façon lugubre, de le, vouloir passer. À peine l'eut-il entendu qu'il se leva de suite, et il ramena dans sa maison un homme qu'il avait trouvé mourant de froid ; il alluma le feu et s'efforça de le réchauffer, comme il ne pouvait réussir, dans la crainte qu'il ne vînt à mourir, il le porta dans son petit lit et le couvrit soigneusement. Quelques instants après, celui qui paraissait si malade et comme couvert de lèpre, se lève blanc comme neige vers le ciel, et dit à son hôte : « Julien, le Seigneur m'a envoyé pour vous avertir qu'il a accepté votre pénitence et que dans peu de temps tous deux vous reposerez dans le Seigneur. » Alors il disparut, et peu de temps après Julien mourut dans le Seigneur avec sa femme, plein de bonnes œuvres et d'aumônes.

Il y eut encore un autre Julien, celui-ci ne fut pas, un saint, mais un grand scélérat. C'est Julien l'apostat. Il fut d'abord moine et il affectait de grands sentiments de religion. Au rapport de maître Jean Beleth*, en sa Somme de l'Office de l'Église, une femme possédait trois pots pleins d'or ; pour que, cet or ne partît pas, elle, couvrit l'orifice des pots avec de la cendre et, les donna à garder à Julien, estimé par elle comme un très saint personnage, et cela, en présence de plusieurs moines, sans, faire connaître. en aucune façon qu'il y eût là de l'or. Julien prit les pots, et y trouvant un si grand trésor, il le vola tout entier et remplit les pots de cendre. Quelque temps après, la femme réclama son dépôt ; Julien lui rendit ses cruches pleines, de cendre. Mais n'y ayant, trouvé que cette

cendre, elle ne put le convaincre de vol, parce qu'elle n'avait personne capable de témoigner qu'il y eût eu de l'or, puisque les moines en présence desquels elle avait remis les vases n'avaient vu autre chose que de la cendre. Julien conserva donc cet or ; il l'emporta à Rome et par ce moyen, il obtint dans la suite le consulat dans cette ville ; enfin il fut élevé à l'empire. Il avait été instruit dès son enfance dans l'art magique et cette science lui convenait fort. Il en conserva donc toujours des maîtres en grand nombre auprès de soi.

*Maître Jean Beleth vivait en 1182. Il était chanoine d'Amiens.

Il est rapporté dans l'Histoire tripartite* qu'un jour, étant encore enfant, son maître sortit et le laissa seul ; il se mit à lire des évocations au démon et il se présenta devant lui une troupe infinie de ces diables, noirs comme des Éthiopiens. À cette vue Julien saisi de crainte fit aussitôt le signe de la croix, et toute cette multitude de démons s'évanouit. Il raconta tout ce qui était arrivé à son maître qui. était revenu et qui lui dit « Les démons haïssent et craignent extraordinairement le signe de la croix. » Ayant été élevé à l'empire, Julien se souvint de ce fait, et comme il voulait se livrer à la magie, il apostasia et détruisit partout les images de la croix ; autant qu'il fut en son pouvoir ; il persécuta les chrétiens, dans la pensée qu'autrement les démons ne lui obéiraient en rien. Quand il descendit dans la Perse, ainsi qu'il est dit. dans la Vie des Pères**, il envoya un démon en Occident, pour qu'il lui, en rapportât une réponse ; mais arrivé dans un endroit, le démon resta. immobile dix jours entiers, parce qu'il se trouvait là un moine qui priait jour et nuit : Le diable étant revenu sans avoir accompli sa mission, Julien lui dit : « Pourquoi as-

tu tant tardé ? » Il répondit : « Pour pouvoir passer, j'ai attendu pendant dix jours qu'un moine qui vivait hors du cloître cessât de faire oraison ; mais comme il n'en finissait pas, ce me fut impossible ; alors je suis revenu sans avoir rien fait. Julien indigné dit que, quand il viendrait en ce lieu-là, il se vengerait de ce moine.

*Livre VI, ch. I, - Niceph., liv. X, ch. III ; - Saint Grégoire de Naz., Premier discours contre Julien l'apostat. -- ** Livre XII, ch. II.

Comme les diables lui promettaient la victoire sur les Perses, son sophiste dit à un chrétien : « Que penses-tu qu'il fasse à présent, le fils du charpentier ? » Et il répondit : « Il prépare un cercueil pour Julien. » On lit dans l'histoire de saint Basile, et Fulbert, évêque de Chartres, l'affirme aussi, que arrivé à Césarée de Cappadoce, saint Basile vint à sa rencontre et, lui offrit quatre pains d'orge, mais Julien refusa avec mépris de les recevoir et à la place il lui envoya du foin, en disant :

« Tu nous as offert de ce qui nourrit les animaux sans raison, reprends ce que tu nous as adressé. » Basile répondit : « Nous avons vraiment envoyé de ce que nous mangeons ; mais pour toi ; tu nous as donné ce qui te sert à nourrir tes bestiaux. » À cela Julien irrité répondit : « Lorsque j'aurai soumis les Perses, je détruirai cette ville et, la ferai labourer pour qu'elle soit nommée le lieu où vient le froment, et non le lieu où habitent des hommes ?

Mais la nuit suivante, saint Basile eut, en l'église de Sainte-Marie, une vision dans laquelle lui apparut une multitude d'anges, et au milieu d'eux, debout sur un trône, une femme qui dit à ceux qui l'entouraient : « Appelez-moi vite Mercure, pour qu'il tue Julien l'apostat, cet insolent blasphémateur

de mon Fils et de moi. » Or, ce Mercure était un soldat, tué par Julien lui-même en haine de la foi, enseveli dans cette église. À l'instant saint Mercure se, présenta avec ses armes qu'on conservait en ce lieu, et reçut ordre de se préparer au combat. Basile s'étant éveillé, alla à l'endroit où saint Mercure reposait avec ses armes et ouvrant son tombeau il n'y trouva ni corps ni armes. Il s'informe auprès du gardien si personne n'a emporté les armes.

Celui-ci lui affirme avec serment, que le soir les armes étaient là où elles se trouvaient toujours. Basile se retira alors, et revenu le matin, il y trouva le corps avec les armes, et la lance couverte de sang. Au même instant, un soldat qui revenait de la bataille, dit : « Alors que Julien était à l'armée, voici qu'un soldatinconnu se présenta avec ses armes et sa lance, et pressant son cheval avec ses éperons, il se rua avec audace sur l'empereur Julien ; puis brandissant sa lance avec force, il l'en perça par le milieu du corps ; tout aussitôt il s'éleva en l'air et disparut. » Or, comme Julien respirait encore, il remplit sa main de son sang, dit l'Histoire, tripartite*, et le jetant en l'air, s'écria : « Tu as vaincu, Galiléen, tu as vaincu. » Et en disant ces mots il expira misérablement. Son corps fut laissé sans sépulture, et écorché par les Perses, et de sa peau, on fit un tapis pour le roi.

*Livre VI, ch. XLVII.

Fin du Tome I

III. TEMPS DE LA DÉVIATION

Après avoir parlé des fêtes qui tombent dans le temps contenu en partie sous le temps de la réconciliation et en partie sous le temps du pèlerinage, temps que l'Église célèbre depuis la naissance de Jésus-Christ, jusqu'à la Septuagésime, il reste à parler des fêtes qui arrivent pendant le temps de la déviation, commençant à Adam et finissant à Moïse, temps que l'Église reproduit de la Septuagésime jusqu'à, Pâques.

---

1. La Septuagésime

La Septuagésime désigne le temps de la déviation, la Sexagésime le temps du veuvage, la Quinquagésime le temps de la rémission, la Quadragésime le temps de la, pénitence spirituelle. La Septuagésime commence au dimanche où l'on chante pour *Introït Circumdederunt me,* et finit le samedi après Pâques*. Elle a été instituée pour trois raisons que touche, en sa Somme de l'office de l'Église, maître Jean Belette, savoir pour la Rédemption, parce que les saints Pères ont décidé, à cause de la vénération du jour de l'Ascension, jour auquel notre nature a monté aux cieux et a été élevée au-dessus des chœurs des anges, que toujours ce cinquième jour serait fêté comme solennel et que le jeûne n'y serait pas observé ; parce que dans la primitive Église ; il était aussi solennel que le premier jour de la semaine.

* Dans toutes les éditions il y a bien post dans le texte, et cependant plus bas il parle d'un alleluia chanté le samedi avant Pâques.

Aussi, des cette époque, avait lieu une procession solennelle pour représenter la procession des disciples ou même des anges. De là est venu le proverbe que le dimanche était cousin du jeudi, parce que, dès l'antiquité, ils furent solennels au même titre ; mais survinrent les fêtes des Saints, et comme il était préjudiciable de célébrer tant de fêtes, la solennité en a cessé. Pour remplacer ces jours, les saints Pères ont donc ajouté une semaine à l'abstinence du carême et lui ont donné le nom de Septuagésime.

La seconde raison pour laquelle la Septuagésime a été instituée c'est pour indiquer la déviation, l'exil et la tribulation de tout le genre humain depuis Adam jusqu'à la fin du monde. Or, cet exil est accompli dans l'espace de sept jours et est renfermé dans une révolution de sept mille ans ; car, par les soixante-dix jours, nous entendons soixante-dix centaines d'années. Or, depuis le commencement du monde jusqu'à l'ascension, nous comptons six mille ans et le temps qui suit jusqu'à la fin du monde nous le renfermons dans le septième millénaire, dont Dieu seulement connaît le terme. Comme ce fut au sixième âge du monde que Jésus-Christ nous a délivrés de cet exil par le moyen du baptême, avec l'espoir de la récompense éternelle, en nous rendant la robe d'innocence, ce ne sera cependant qu'après avoir consommé le temps de notre exil qu'il nous décorera pleinement de l'une et de l'autre robe.

C'est la raison pour laquelle, pendant le temps de la déviation et de notre exil, nous mettons de côté les chants de joie, quoique cependant au samedi de Pâques nous chantions une fois l'*alleluia*, comme

pour nous réjouir dans l'espoir de l'éternelle patrie et comme ayant recouvré la robe d'innocence au sixième âge du monde par l'entremise de Jésus-Christ. À cet alleluia on ajoute un trait, qui signifie le travail auquel nous devons nous livrer encore pour accomplir les commandements de Dieu. Le samedi après Pâques que finit la Septuagésime, ainsi qu'il a été dit plus haut, nous chantons deux alleluia ; parce que après que le monde aura atteint sa limite, nous obtiendrons une double robe de gloire.

La troisième raison de l'institution. de la Septuagésime, c'est qu'elle représente les soixante-dix ans pendant lesquels les enfants d'Israël restèrent en captivité à Babylone. Or, de même qu'ils mirent de côté leurs instruments de musique en disant : « Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur sur une terre étrangère ? (Ps. CXXXVI) », de même aussi nous omettons les cantiques de louanges. Mais après que Cyrus leur a eu donné la faculté de revenir la soixantième année, ils se livrèrent à la joie ; et nous aussi, au samedi de Pâques, image de nette soixantième année, nous chantons l'*alleluia* pour imiter leur joie. Mais cependant, comme ils eurent beaucoup, de peines à faire les préparatifs de leur retour et. à rassembler leurs bagages, nous aussi, après l'*alleluia*, nous ajoutons aussitôt un trait, qui est l'image du travail.

Le samedi, jour où finit la Septuagésime, nous chantons deux *alléluia* pour figurer la joie parfaite qu'ils éprouvèrent en rentrant dans leur patrie. Ce temps de captivité et d'exil des enfants d'Israël est encore l'image de notre pèlerinage ; parce que délivrés après soixante ans de captivité, nous aussi,

nous le serons après le sixième âge du monde. Et de même encore qu'ils travaillèrent à rassembler leur bagage, de même aussi nous travaillons à accomplir les commandements de Dieu après notre, délivrance. Mais arrivés dans la patrie, tout travail cessera, la gloire sera parfaite et nous chanterons de corps et d'âme un double *alleluia*. C'est donc avec raison que, en ce temps d'exil, l'Église, tourmentée par une foule de tribulations et placée presque dans l'abîme du désespoir, tire des soupirs du fond du cœur pour crier dans son office : *Circumdederunt me gemitus mortis*. Des gémissements de mort m'ont environné. En cela l'Église montre les tribulations multiples qu'elle éprouve et pour la misère qui l'étreint et pour le double châtiment qu'elle reçoit, et pour la faute commise par quelques-uns de ses membres. Mais cependant afin d'éviter le désespoir, en l'Évangile,et en l'Épître, sont proposés trois remèdes salutaires et une triple récompense. Le remède, si elle veut être parfaitement délivrée de ces misères, c'est de travailler à la vigne de son âme, en retranchant les vices et les péchés, ensuite de courir dans la carrière de la vie avec des œuvres de pénitence ; enfin de combattre avec vigueur contre toutes les tentations du démon. Que si elle le fait, elle obtiendra une triple récompense ; car, à celui qui aura travaillé, sera délivré le denier ; à celui qui aura bien fourni sa carrière, sera accordé le prix ; à celui qui aura combattu, la couronne.

Or, parce que la Septuagésime est encore l'image de notre captivité, on nous propose un remède par lequel nous pouvons en être délivrés, savoir, par la course, en fuyant, par le combat, en luttant, par le denier, en rachetant.

2. La Sexagésime

La sexagésime commence au dimanche où l'on chante : *Exurge, quare obdormis, Domine**, et finit à la quatrième férie (mercredi) après Pâques. Elle a été instituée comme remplacement, comme symbole et comme figure. Comme remplacement, parce que le pape Melchiade et saint Silvestre établirent qu'on pourrait manger deux fois chaque samedi, de peur que par l'abstinence à laquelle les hommes ont dû se soumettre le vendredi où il faut toujours jeûner ; la nature ne fût trop affaiblie.

* Introït de la messe.

Pour remplacer ces samedis, ils ajoutèrent une semaine au carême et l'appelèrent sexagésime. L'autre raison de l'institution de la sexagésime se tire de ce qu'elle est un symbole, parce que la sexagésime signifie le temps du veuvage de l'Église et sa douleur de l'absence de son époux. En effet le fruit sexagénaire est attribué aux veuves*.

* Les interprètes, sur le chapitre XIII, V. 23 de saint Mathieu, où il est parlé de ceux qui rapportent du fruit de la parole de Dieu, attribuent cent pour un aux vierges, soixante pour un aux veuves, et trente pour un aux épouses, selon les différents degrés de mérite qu'elles ont atteint Voyez les commentateurs. Les six œuvres de miséricorde sont : premièrement, donner à manger à ceux qui ont faim ; deuxièmement, à boire à ceux qui ont soif ; troisièmement, visiter les malades ; quatrièmement, revêtir ceux qui sont nus ; cinquièmement, exercer l'hospitalité envers les pauvres ; sixièmement, enfin, ensevelir les morts.

Pour la consoler de l'absence de l'époux qui a été enlevé aux cieux, l'Église reçoit deux ailes, savoir l'exercice des six œuvres de miséricorde, et l'accomplissement du Décalogue. De là vient le mot sexagésime qui veut dire six fois dix, en sorte que le nombre six se rapporte aux six œuvres de

miséricorde et le nombre dix au Décalogue. La troisième raison est une figure : car la sexagésime ne signifie pas seulement le temps de la viduité, mais elle est encore la figure du mystère de notre rédemption : en effet par le nombre dix, on entend l'homme qui est la dixième dragme, parce qu'il a été fait pour remplacer la perte des neuf ordres angéliques. Ou bien par le nombre dix, on entend l'homme, qui est composé de quatre humeurs quant au corps, qui a trois puissances en son âme, la mémoire, l'intelligence et la volonté, lesquelles ont été créées pour servir la très sainte Trinité, afin que nous croyions en elle avec fidélité, que nous l'aimions avec ferveur et que nous l'ayons toujours à la mémoire. Par le nombre six, on entend les six mystères par lesquels le dixième homme a été racheté ; ce sont l'incarnation, la nativité, la passion, la descente aux enfers, la résurrection et l'ascension au ciel.

La sexagésime se prolonge jusqu'à la quatrième férie après Pâques, jour où l'on chante : *Venite, benedicti patris mei**, parce que ceux qui s'exercent aux œuvres de miséricorde mériteront d'entendre ces mêmes paroles : « Venez les bénis de mon père », comme l'assure Jésus-Christ lui-même, alors que la porte sera ouverte à l'épouse qui jouira des embrassements de l'époux. L'épître de la messe apprend à l'Église à supporter avec patience, à l'exemple de saint Paul, l'absence de l'époux : l'évangile à se livrer sans relâche à la semence des bonnes œuvres. Aussi quand dans son désespoir elle criait** : « *Circumdederunt me…* des gémissements de mort m'ont environnée », aujourd'hui qu'elle a repris du calme, elle demande, en son office, d'être aidée dans ses tribulations et d'en être délivrée, lorsqu'elle dit : « *Exurge,*

Domine, Seigneur, levez-vous » ; et ce mot *Exurge*, levez-vous, elle le répète trois fois de suite, car dans l'Église, il s'en trouve qui sont accablés par les adversités, mais qui n'en sont pas abattus ; d'autres sont accablés et abattus tout à la fois ; quelques-uns enfin ne sont ni abattus, ni accablés ; mais parce qu'ils ne sont pas exposés à l'adversité, il y a péril qu'ils ne soient brisés par la prospérité .

* Introït de la messe du mercredi de la semaine de Pâques. -- ** À l'introït de la messe de la Septuagésime.

L'Église crie donc : « Que le Seigneur se lève, » en faveur des premiers, pour les conforter ; alors qu'ils paraissent endormis en ne les soustrayant pas à leur position. Elle crie :« Seigneur, levez-vous », en faveur des seconds afin qu'il les convertisse, parce qu'il paraît avoir détourné d'eux son visage, alors qu'il les rejette en quelque sorte. Elle crie : « Que le Seigneur se lève », en faveur des troisièmes, en les aidant dans la prospérité et en les délivrant.

---

3. La Quinquagésime

La Quinquagésime commence au jour où l'on chante *Esto mihi in Deum protectorem*, etc, et finit le jour même de Pâques. Elle a été instituée comme supplément, comme signe, et comme figure. Comme supplément, comme nous devons jeûner quarante jours pour imiter Jésus-Christ et qu'il se trouve seulement trente-six jours de jeûne, puisque la règle générale est de ne pas jeûner le dimanche, en signe de joie et par respect pour la résurrection, alors, à l'exemple de Jésus-Christ, qui, le jour

même de la résurrection, a mangé par deux fois : premièrement, quand il est entré, les portes étant fermées, dans le lieu où étaient les apôtres, qui lui offrirent un morceau de poisson et un rayon de miel, et deuxièmement, avec les disciples d'Emmaüs, d'après l'opinion de quelques-uns ; alors, pour suppléer à ces dimanches, on ajouta : quatre jours. Et en outre, les clercs, convaincus qu'ils doivent l'emporter, en sainteté sur le reste du peuple, comme ils le surpassent par le sacrement de l'Ordre qui leur a été conféré, commencent à jeûner et à faire abstinence deux jours avant ; ce qui fait une semaine entière ; de là le nom de quinquagésime : et c'est, au témoignage de saint Ambroise, le pape Télesphore qui l'a ainsi réglé.

L'autre raison est celle de la signification ou signe : la quinquagésime signifie le temps de rémission, c'est-à-dire, de pénitence où tout est remis. Or, la cinquantième année était celle du jubilé, ou de rémission, parce qu'alors les dettes étaient remises, les esclaves étaient rendus à la liberté, et tous rentraient dans leurs biens. Cela laisse voir que par la pénitence les dettes des péchés sont remises ; tous sont délivrés de l'esclavage du démon et rentrent en possession des célestes demeures. La troisième raison est celle de la figure : car la quinquagésime n'est pas seulement la figure du temps de rémission, mais encore de l'état de béatitude. En la cinquantième année ; les esclaves étaient rendus à la liberté ; cinquante jours après que l'agneau eut été immolé, la loi a été donnée ; cinquante jours après Pâques, le saint Esprit fut envoyé, donc ce nombre représente la béatitude, puisque avec lui vient l'acquisition de la liberté, la connaissance de la vérité, et la perfection de la charité. En l'épître et en l'évangile de ce jour,

trois choses nous sont représentées comme nécessaires, pour perfectionner les œuvres de la pénitence, savoir, la charité, la foi et le souvenir de la Passion. Les qualités de la charité nous sont exposées dans l'épître. Le souvenir de la Passion et la foi de l'aveugle guéri sont racontés dans l'Évangile. La foi en effet rend les œuvres elles-mêmes agréables à Dieu ; elle est de nature à l'apaiser, parce que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu ; et le souvenir de la passion du Seigneur les rend faciles. Ce qui fait dire à saint Grégoire : « Si nous avons présente à la mémoire la Passion de Jésus-Christ, il n'y a rien que nous ne supportions avec égalité d'âme. La charité ranime continuellement nos œuvres, parce que l'amour de Dieu, dit saint Grégoire, ne saurait être oisif ; dès lors qu'il existe, il fait opérer de grandes choses ; mais il cesse d'être, dès lors qu'il cesse d'agir. »

Et, de même qu'au commencement, l'Église comme remplie de désespoir criait : « *Circumdederunt me gemitus mortis**, des gémissements de mort m'environnent, » peu après, revenant à elle, elle réclamait du secours, aujourd'hui elle a conçu de la confiance, et dans l'espoir d'obtenir le : pardon pour la pénitence, elle prie et dit : « *Esto mihi in Deum protectorem***, soyez-moi un Dieu qui me protège » ; et alors elle demande protection, force, refuge et direction. Tous ses enfants sont ou en grâce, ou en faute, ou dans le malheur, ou dans la prospérité. Pour ceux qui sont en, grâce, elle réclame la force, afin qu'ils soient corroborés en la grâce ; pour ceux qui sont en état de faute, elle demande que Dieu soit leur refuge ; pour ceux qui sont dans le malheur, elle implore sa protection, afin qu'ils soient protégés dans leurs tribulations ; pour ceux qui sont dans la

prospérité, elle demande direction, c'est-à-dire qu'ils se laissent conduire sans résistance par la main de Dieu. On a dit plus haut que la quinquagésime finissait au jour de Pâques, parce que la pénitence nous fait ressusciter à une nouvelle vie. Dans ce temps, on récite plus souvent qu'en tout autre, le Psaume L : *Miserere mei, Deus*, qui est un psaume de pénitence, et de rémission.

*Introït de la septuagésime. -- **Introït de la quinquagésime.

---

4. La Quadragésime

Ou encore vulgairement carême.

La quadragésime commence au dimanche où l'on chante : *Invocavit me** L'Église, jusqu'alors accablée d'une multitude de tribulations, s'était écriée : *Circumdederunt me, etc.* **, et qui avait respiré en invoquant du secours quand elle disait. *Exurge**** *et Esto mihi in Deum protectorem* *****, montre aujourd'hui qu'elle a été exaucée puisqu'elle dit : « Elle m'a invoqué, et je l'exaucerai ; je la sauverai et la comblerai de gloire, je la comblerai de jours. »

* Introït du 1er dimanche de carême. -- ** Introït du dimanche de la septuagésime. -- *** Introït du dimanche de la sexagésime. -- **** Introït du dimanche de la quinquagésime.

Observons que le carême contient quarante-deux jours, en comptant les dimanches ; si on retranche les six dimanches, il reste trente-six jours d'abstinence qui forment la dixième partie de toute l'année ; l'année étant de trois cent soixante-cinq jours dont trente-six est le dixième mais on ajoute les quatre jours qui précèdent pour avoir le nombre

sacré de quarante jours que le Sauveur a consacrés par son jeûne.

Or, pourquoi ce nombre de quarante passé dans le jeûne ? On peut en apporter trois raisons. La première est de saint Augustin. C'est parce que saint Mathieu énumère quarante générations en la généalogie de Jésus-Christ Le Seigneur est descendu à nous en passant par quarante générations, afin que nous montions vers lui par quarante jours de jeûne. Le même père en assigne une autre raison. Afin d'arriver au terme de la cinquantaine, il faut ajouter un dixième au quadragénaire, parce que pour arriver au bienheureux repos, il nous faut travailler pendant tout le temps de la vie présente : Aussi le Seigneur est-il resté quarante jours avec ses disciples et le dixième jour suivant, il envoya le saint Esprit Paraclet ou consolateur.

Maître Prévost assigne une troisième raison en sa Somme des offices : « Le monde, dit-il, est divisé en quatre parties, et l'année en quatre saisons ; et il y a quatre éléments et quatre complexions. Or, nous avons transgressé la loi nouvelle qui se compose des quatre évangiles, et la loi ancienne qui contient dix commandements : il faut donc que dix soit multiplié par quatre pour avoir quarante, c'est-à-dire, que nous accomplissions, pendant toute cette vie, les commandements de la loi ancienne et de la nouvelle.

Nous avons déjà dit que notre corps est composé de quatre éléments qui ont en nous, pour ainsi dire, quatre sièges, car le feu domine en nos yeux, l'air en la langue et les oreilles, l'eau dans les organes sexuels, la terre en nos mains et les autres

membres. En nos yeux réside la curiosité ; en la langue et les oreilles, les bouffonneries ; dans les organes sexuels, la volupté ; dans les mains et les autres membres, la cruauté. Le publicain les confesse et les avoue toutes quatre. Il se tient au loin pour confesser la luxure, qui est fétide : comme s'il disait : « Je n'ose approcher, Seigneur, de peur de sentir mauvais à votre odorat. » Il n'ose lever les yeux au ciel pour confesser sa curiosité. Quand il se frappe la poitrine de la main, il confesse la cruauté. Quand il dit : « Pardonnez-moi, Seigneur, je suis un pécheur », il avoue la bouffonnerie, car ordinairement on appelle les bouffons des pécheurs ou plutôt des lécheurs (Maître Prévost).

Saint Grégoire, en ses homélies, donne quatre autres raisons : « Pourquoi, dit-il, observer quarante jours d'abstinence, si ce n'est parce que le décalogue n'a d'efficacité que par les quatre livres du saint évangile ? Ce corps, mortel que nous avons est formé de quatre éléments et par les voluptés de ce même corps, nous violons les commandements du Seigneur. Or, puisque nous avons méprisé les commandements, du décalogue par les désirs de la chair, il était juste que nous affligions cette même chair quatre fois dix fois. À dater de ce jour jusqu'à Pâques, il y a six semaines ou bien quanrante-deux jours ; en retranchant de cette abstinence les six jours de dimanche, il en reste trente-six ; or, comme l'année se compose de trois cent soixante-trois jours nous donnons à Dieu comme la dîme de notre année.

Pourquoi maintenant ne pas garder le jeûne à l'époque où jeûna Jésus-Christ qui le commença immédiatement après son baptême ? Pourquoi le

continuons-nous plutôt jusqu'à Pâques ? Maître Jean Beleth en assigne,quatre raisons dans sa Somme de l'office*. La première est que si nous voulons ressusciter avec Jésus-Christ par la raison qu'il a souffert pour nous lui-même, nous devons aussi souffrir avec lui nous-mêmes. La seconde raison est pour imiter les enfants d'Israël, qui, à leur, sortie d'Égypte en premier lieu, et, à leur sortie de Babylone, en second lieu, célébrèrent la Pâque à chaque fois ; de même aussi, pour les imiter, nous jeûnons à cette époque, pour mériter de sortir de l'Égypte et de la Babylonie, afin de passer de ce monde en la terre de l'héritage éternel. La troisième raison est que, au printemps, l'ardeur des passions nous brûle le plus souvent ; il convient donc de jeûner en cette saison pour pouvoir maîtriser le corps. La quatrième raison, c'est que de suite après le jeûne, nous devons recevoir le corps du Seigneur. Or, comme les enfants d'Israël, avant de manger l'agneau pascal, se mortifiaient et mangeaient des laitues sauvages et amères, de même nous aussi, nous devons nous affliger par la pénitence avant que nous puissions manger dignement l'agneau de la vie.

* Ch. LXXVII.

JEUNE DES QUATRE-TEMPS

Ce fut le pape Calixte* qui institua les jeûnes des quatre-temps. On les observe quatre fois l'an aux quatre saisons, et pour bien des motifs : *premièrement,* le printemps est chaud et humide, l'été chaud et sec, l'automne froid et sec, l'hiver froid et humide : or, nous jeûnons au printemps, pour tempérer en nous l'humeur nuisible, qui est la luxure ; à l'été, pour châtier la chaleur préjudiciable

qui est l'avarice ; à l'automne, pour tempérer la sécheresse de l'orgueil ; à l'hiver, pour adoucir le froid de l'infidélité et de la malice. *Deuxièmement*, nous jeûnons quatre fois l'an et le premier de ces jeûnes a lieu en mars, savoir dans la première semaine de carême, pour amollir en nous les vices, parce qu'on ne saurait les détruire entièrement ; ou plutôt encore pour faire germer en nous les vertus. L'été ont lieu les seconds, dans la semaine de la Pentecôte, parce qu'alors est venu le Saint-Esprit et que nous devons être fervents dans le Saint-Esprit. Les troisièmes jeûnes s'observent en septembre, avant la fête de Saint-Michel, parce qu'on fait alors la récolte des fruits et que nous devons rendre à Dieu les fruits des bonnes œuvres. En décembre arrivent les quatrièmes, parce que les herbes meurent en cette saison et que nous devons mourir au monde. *Troisièmement*, pour imiter les juifs. Ceux-ci jeûnaient quatre fois l'an, savoir, avant Pâques, avant la Pentecôte, avant la Scénophégie ou le dressement des tentes (fête des Tabernacles), en septembre, et avant la dédicace, en décembre. *Quatrièmement*, parce que l'homme est composé de quatre éléments quant au corps, et de trois puissances qui sont la rationnelle, la concupiscible, et l'irascible, quant à l'âme. Afin donc de les modérer en nous, nous jeûnons quatre fois l'an pendant trois jours pour rapporter le nombre quatre au corps et le nombre trois à l'âme. Toutes ces raisons sont de M. Beleth**. *Cinquièmement*, saint Jean Damascène dit que le sang augmente en hiver, la bile en été, la mélancolie en automne, et le flegme en hiver. On jeûne en conséquence au printemps, pour débiliter en nous le sang de la concupiscence et de la folle joie : le sanguin en effet est libidineux et gai au printemps ; pour

affaiblir en nous la bile de l'emportement et de la fausseté : le bilieux est naturellement colère et faux en automne ; pour calmer la mélancolie de la cupidité et de la tristesse : le mélancolique en effet est naturellement cupide et triste ; à l'hiver ; pour diminuer le flegme de la stupidité et de la paresse, car le flegmatique est stupide et paresseux. *Sixièmement*, le printemps est comparé à l'air, l'été au feu, l'automne à la terre, l'hiver à l'eau, nous jeûnons donc au printemps, pour dompter en nous l'air de l'élevation et de l'orgueil ; en été, pour éteindre en nous le feu de la cupidité et de l'avarice ; à l'automne, pour vaincre la terre de froideur spirituelle et de ténébreuse ignorance ; à l'hiver, pour détruire l'eau de la légèreté et de l'inconstance. *Septièmement*, le printemps a rapport à l'enfance, l'été à l'adolescence, l'automne à la maturité ou âge viril, l'hiver à la vieillesse ; alors nous jeûnons au printemps afin d'être enfants par 1'innocence ; à l'été, pour devenir jeunes par la constance et forts à éviter l'incontinence ; à l'automne, pour devenir mûrs en modestie ; à l'hiver, pour devenir vieux par la prudence et l'honnêteté de la vie ; ou plutôt encore, nous jeûnons en hiver pour satisfaire en ce que nous avons offensé le Seigneur pendant les quatre autres âges. Huitièmment, cette raison est de Guillaume d'Auxerre. Nous jeûnons aux quatre temps de l'année pour nous amender des fautes commises pendant ces quatre saisons. Ces jeûnes sont de trois jours pour satisfaire en un jour pour les fautes commises dans un mois. On jeûne le mercredi, jour où le Seigneur a été trahi par Judas ; le vendredi, jour de son crucifiement, le samedi, jour où il resta dans le tombeau, et parce que les apôtres étaient dans la tristesse de la mort de leur Seigneur et

maître.

* Dist. LXVI. -- ** Chap. CXXXIV.

5. Saint Ignace

Ignace est ainsi nommé, de ignem patiens, c'est-à-dire qu'il a enduré le feu de l'amour divin.

Saint Ignace fut disciple de saint Jean et évêque d'Antioche. On dit qu'il adressa à la Sainte Vierge une lettre conçue en ces termes : « À Marie Porte-Christ, Ignace son dévoué. Vous avez dû fortifier et consoler en moi le néophyte et le disciple de votre Jean. J'ai appris en effet de votre Jésus des choses admirables à dire, et j'ai été stupéfait en les entendant. Or, j'entends de vous, qui avez toujours été unie d'amitié avec lui, et qui étiez de tous ses secrets, que vous m'assuriez la vérité de tout ce que j'ai entendu. » Une autre leçon ajoute ce qui suit : « Je vous ai déjà écrit plusieurs fois, et vous ai demandé des explications. Adieu, et que les néophytes qui sont avec moi reçoivent force de vous, par vous et en vous. »

Alors la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, lui répondit : « À Ignace, son disciple chéri, l'humble servante de Jésus-Christ. Les choses que vous avez apprises et entendues de Jean, touchant Jésus, sont vraies ; croyez-les, étudiez-les, attachez-vous fermement à ce que vous avez promis à Jésus-Christ, et conformez-y vos mœurs et votre vie. Je viendrai avec Jean, vous voir et ceux qui sont avec vous. Soyez ferme et agissez avec les principes de la foi, pour que la violence de la persécution ne vous ébranle pas, mais que votre esprit soit fort et,

ravi en Dieu votre sauveur ; ainsi soit-il* ». Or, saint Ignace jouissait d'une autorité si grande que Denys lui-même, le disciple de l'apôtre saint Paul, qui fut si profond en philosophie et si accompli dans la science divine, citait les paroles de saint Ignace comme une autorité, pour prouver ce qu'il avançait.

* Ces deux lettres sont-elles authentiques ? Les auteurs anciens disent oui, les modernes disent non. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elles remontent à une très haute antiquité.

En son livre des Noms divins, il rapporte que quelques-uns voulaient rejeter le nom d'amour en disant que dans les choses divines il y avait plutôt dilection qu'amour ; il dit, en voulant montrer que ce mot d'amour devait être employé en tout dans les choses divines : « Le divin Ignace a écrit : Mon amour a été crucifié. » On lit dans l'Histoire tripartite* que saint Ignace entendît les anges chanter des Antiennes sur une montagne, et dès lors il ordonna qu'on chanterait des Antiennes dans l'église et qu'on entonnerait des Psaumes sur les Antiennes. Après avoir longuement prié le Seigneur pour la paix de l'église, saint Ignace redoutant le péril, non pour lui, mais pour les faibles, alla au-devant de l'empereur Trajan, qui commença à régner l'an cent, alors qu'à son retour, après une victoire, il menaçait de mort tous les chrétiens ; il déclara ouvertement qu'il était lui-même chrétien. Trajan le fit charger de chaînes, le confia à dix soldats et ordonna de le conduire à Rome en le menaçant de le jeter en pâture aux bêtes. Or, pendant le trajet, Ignace préparait des lettres, destinées à toutes les Églises et, les confirmait dans la foi de Jésus-Christ. Il y en avait une pour l'Église de Rome, ainsi que le rapporte l'Histoire ecclésiastique, dans laquelle il priait

qu'on ne fit rien pour, empêcher son martyre.

* Liv. X, ch. IX.

Voici ses paroles : « De la Syrie jusqu'à Rome, je combats avec les bêtes par mer et par terre, le jour et la nuit, lié et attaché au milieu de dix léopards (ce sont les soldats qui, me gardent), dont la cruauté augmente en raison du bien que je leur fais : mais leur cruauté est mon instruction. Ô bêtes salutaires, qui me sont réservées ! quand viendront-elles ? quand seront-elles lâchées ? quand leur sera-t-il permis de se nourrir de mes chairs ? Je les inviterai à me dévorer, je les prierai pour qu'elles ne craignent pas de toucher mon corps, comme elles l'ont fait à d'autres. Je ferai plus, si elles tardent trop, je leur ferai violence, je me mettrai dans leur gueule. Pardonnez-moi, je vous prie ; je sais ce qui m'est avantageux. Qu'on réunisse contre moi le feu, les croix, les bêtes, que mes os soient broyés, que tous les membres de mon corps soient mis en pièces, que tous les tourments. inventés par le diable soient amassés sur moi, pourvu que je mérite d'être uni à Jésus-Christ. »

Arrivé à, Rome et amené devant Trajan, cet empereur lui dit : « Ignace, pourquoi fais-tu révolter Antioche et convertis-tu mon peuple à la chrétienté ? » Ignace lui répondit : « Plût à Dieu que je puisse te convertir aussi, afin que. tu jouisses à toujours d'une autorité inébranlable. » Trajan lui dit : « Sacrifie à mes Dieux et tu seras le premier de tous les prêtres. » Ignace répondit : Je ne sacrifierai point à tes dieux, et je n'ambitionne pas la dignité que tu m'offres. Tu pourras faire de moi tout ce que tu veux, mais jamais tu ne me changeras. » « Brisez-lui les épaules, reprit Trajan, avec des fouets plombés, déchirez-lui les côtés et frottez ses

blessures avec des pierres aiguës. »

Il resta immobile au milieu de tous les tourments, et Trajan dit ; « Apportez des charbons ardents, et faites-le marcher dessus les, pieds nus. » Ignace lui dit : « Ni le feu ardent, ni l'eau bouillante ne pourront éteindre en moi la charité de Jésus-Christ. » Trajan ajouta « C'est maléfice cela, de ne point céder après de pareilles tortures. » Ignace lui répondit : « Nous autres chrétiens, nous n'usons pas de maléfices, puisque dans notre loi, nous devons ôter la vie aux enchanteurs c'est vous, au contraire, qui usez de maléfices, vous qui adorez des idoles. » Trajan reprit ; « Déchirez-lui le dos avec des ongles, de fer, et mettez du sel dans ses plaies. » Ignace lui dit : « Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec la gloire à venir. » Trajan insista : « Enlevez-le, attachez-le avec des chaînes de fer à un poteau, gardez-le au fond d'un cachot, laissez-le sans boire ni manger et dans trois jours, donnez-le à dévorer aux bêtes. »

Le troisième jour donc étant venu, l'Empereur, le Sénat et tout le peuple s'assemblèrent pour voir l'évêque d'Antioche combattre les bêtes, et Trajan dit : « Puisque Ignace est superbe et obstiné, liez-le et lâchez deux lions sur lui afin qu'il ne reste rien de sa personne. » Alors saint Ignace dit au peuple présent : « Romains, qui assistez à ce spectacle, je n'ai pas travaillé pour rien. Si je souffre, ce n'est pas pour avoir commis des crimes, mais c'est pour ma piété envers Dieu. » Ensuite il se mit à dire, ainsi que le rapporte l'Histoire ecclésiastique : « Je suis le froment de Jésus-Christ, je serai moulu par les dents des bêtes afin de devenir un pain pur. » En entendant ces mots, l'empereur dit : « La patience des chrétiens est grande ; quel est celui des

Grecs qui en endurerait autant pour son Dieu ? »

Ignace répondit : « Ce n'a pas été par ma vertu, mais avec l'aide de Dieu que j'ai supporté ces tourments. » Alors saint Ignace provoqua les lions pour qu'ils accourussent le dévorer. Deux lions furieux accoururent donc et ne firent que l'étouffer sans toucher aucunement sa chair. Trajan, à cette vue, se retira dans une grande admiration en donnant l'ordre de ne pas empêcher que l'on vint enlever les restes du martyr. C'est pourquoi les chrétiens prirent son corps et l'ensevelirent avec honneur. Quand Trajan eut reçu une lettre, par laquelle Pline le jeune recommandait vivement les chrétiens que l'empereur immolait, il fut affligé, de ce qu'il avait fait endurer à Ignace, et ordonna qu'on ne recherchât plus les chrétiens, mais que s'il en tombait quelqu'un entre les mains de la justice, il fût puni.

On lit encore que saint Ignace, au milieu de tant de tourments, ne cessait d'invoquer le nom de Jésus-Christ Comme ses bourreaux lui demandaient pourquoi il répétait si souvent ce nom, il dit : « Ce nom, je le porte écrit dans mon cœur ; c'est la raison pour laquelle je ne puis cesser de l'invoquer. » Or, après sa mort, ceux qui l'avaient entendu parler ainsi voulurent s'assurer du fait ; ils ôtent donc son cœur de son corps, le coupent en deux, et trouvent ces mots gravés en lettres d'or en son milieu :

« Jésus-Christ » Ce qui donna la foi à plusieurs. Saint Bernard parle ainsi de ce saint, dans son commentaire sur le Psaume : Qui habitat. « Le grand saint Ignace fut l'élève du disciple que Jésus aimait ; il fut martyr aussi et ses précieuses reliques enrichirent notre pauvreté. Dans plusieurs lettres

qu'il adressa à Marie, il la salue du nom de Porte-Christ : c'est un bien grand titre de dignité et une recommandation d'un immense honneur ! »

6. Purification de la bienheureuse Vierge Marie

La Purification de la Vierge Marie eut lieu quarante jours après la Nativité du Seigneur. Cette fête a été nommée ordinairement de trois manières, la Purification, Hypopante ou rencontre, et la Chandeleur. On la nomme Purification parce que, quarante jours après la naissance du Seigneur, la Vierge vint au Temple se purifier, selon la coutume introduite par la loi, quoique cette loi ne l'obligeât point. En effet au Lévitique (XII), la loi ordonnait que là femme qui, ayant usé du mariage, enfanterait un fils, serait impure pendant sept jours, impure au point de s'abstenir de toute espèce de commerce avec les hommes, et de l'entrée du temple.

Mais après les sept jours, elle redevenait pure ; en sorte qu'elle pouvait se trouver avec les hommes mais elle avait encore trente trois jours à passer avant de pouvoir entrer dans le temple à raison de son impureté. Enfin après quarante jours, elle entrait dans le temple et offrait son enfant avec des présents. Que si elle avait enfanté une fille, les jours étaient doublés pour ses rapports avec les hommes et pour l'entrée du temple.

Pourquoi donc le Seigneur a-t-il ordonné que, au quarantième jour, l'enfant fût offert dans le temple ? on peut en donner trois raisons.

La première afin que l'on comprenne par là que comme l'enfant est introduit au quarantième jour dans le temple matériel, de même quarante jours après sa conception, pour le plus souvent, son âme est infuse dans le corps comme dans son temple. Ceci est rapporté dans *l'Histoire scholastique**, quoique les physiciens (médecins) disent que le corps est perfectionné en quarante-six jours. La seconde, que comme l'âme infuse au quarantième jour dans le corps, est souillée par le corps lui-même, de même au quarantième jour, en entrant dans le temple, l'âme est désormais lavée de cette tache par les offrandes. La troisième, pour donner à comprendre que ceux-là mériteront d'entrer dans le temple céleste qui auront voulu observer les dix commandements avec la, foi aux quatre Évangiles. Pour celle qui enfantait une fille, ces jours sont doublés, quant à l'entrée dans le temple, comme ils sont doublés pour la formation de son corps : car ainsi que le corps d'un homme est organisé et rendu parfait en quarante jours et que pour le plus souvent, l'âme est infuse au quarantième jour, ainsi le corps d'une femme est achevé en quatre-ving jours et au quatre-vingtième jour, pour le plus souvent, l'âme anime son corps.

* Ch. XVIII. C'est l'œuvre de Pierre Comestor, auteur du XII^{e} siècle, qui eut une vogue immense a peu près égale à celle de la Légende dorée.

Pourquoi donc le corps d'une femme met-il plus de temps à se parfaire et l'âme à l'animer que le corps d'un homme ? Sans parler des raisons prises de la nature, on peut en assigner trois autres. La première, c'est que Jésus-Christ devant prendre chair dans le sexe viril, afin d'honorer ce sexe et lui octroyer une plus grande grâce, il voulut que l'enfant fût formé plus tôt et que la femme fût

purifiée plus vite.

La seconde, que la femme ayant plus péché que l'homme, ses infirmités fussent doubles des infirmités de l'homme extérieurement en ce monde, de même alors, elles ont dû être doublées intérieurement dans le sein.

La troisième, pour donner à comprendre par là, que la femme a été d'une certaine manière plus à charge à Dieu que l'homme, puisqu'elle a failli davantage. En effet Dieu est en quelque sorte fatigué par nos actions mauvaises, ce qui lui fait dire dans Isaïe (XLIII) : « Vous m'avez rendu comme votre esclave par vos péchés. » Et ailleurs il dit encore par Jérémie (VI) : « J'ai travaillé avec grand effort. »

La bienheureuse Vierge n'était donc pas tenue à cette loi de la purification, puisqu'elle n'a pas conçu en usant du mariage, mais par un souffle mystique. Aussi Moïse a ajouté : « en usant du mariage, » ce qui n'était pas nécessaire par rapport aux autres femmes qui conçoivent toutes, de cette manière, mais Moïse a ajouté ces mots, dit saint Bernard, parce qu'il venait de faire injure à la mère du Seigneur. Cependant elle voulut se soumettre à la loi pour quatre raisons. La première, pour donner l'exemple de l'humilité. Ce qui fait dire à saint Bernard : « Ô Vierge vraiment bienheureuse, vous n'aviez aucun motif ni aucun besoin de vous purifier ; mais est-ce que votre Fils avait besoin de la circoncision ? Soyez au milieu des femmes comme l'une d'elles, car vôtre fils aussi se rend semblable aux autres enfants. » Or, cette humilité ne vint pas seulement de la mère, mais encore du Fils, qui voulut ici, comme elle, se soumettre à la loi.

En effet, dans sa naissance, il se posa en homme pauvre, dans sa circoncision en homme pauvre et pécheur, mais aujourd'hui il se traite en homme pauvre, et pécheur et esclave ; en pauvre, puisqu'il choisit l'offrande des pauvres ; en pécheur, puisqu'il veut être purifié avec sa mère ; en esclave, puisqu'il a voulu être racheté, et même peu après il voulut être baptisé, non pour effacer ses fautes, mais pour offrir au monde l'exemple de la plus grande humilité, et pour donner des preuves que ces remèdes ont été bons au temps où on les employait.

Car cinq remèdes furent institués, dans une certaine succession de temps, contre le péché originel. Trois d'entre eux, selon Hugues de Saint-Victor, ont été institués sous la loi ancienne les oblations, les dîmes et les immolations des sacrifices, qui signifiaient merveilleusement l'œuvre de notre rédemption. Car le mode de rachat était exprimé par l'oblation ; le prix lui-même de l'oblation, par le sacrifice, où il y avait effusion de sang ; celui-là même, qui était racheté, par la dîme, parce que l'homme est figuré par la dixième dragme.

Le premier remède fut l'offrande : ainsi l'on voit Caïn offrir à Dieu des présents de ses fruits, et Abel, de ses troupeaux.

Le second fut la dîme, comme dans Abraham qui offre la dîme au prêtre. Melchisédech : car selon saint Augustin, on dîmait sur tout ce dont on prenait soin.

Le troisième fut l'immolation des sacrifices : car, d'après saint Grégoire, les sacrifices étaient établis contre le péché originel. Mais parce qu'il était de rigueur, eût au moins l'un ou l'autre des parents eût la foi et qu'il pouvait se faire quelquefois que tous

les deux fussent infidèles, alors vint le quatrième remède.

Le quatrième remède fut la circoncision qui avait sa valeur, soit que les parents fussent fidèles, soit qu'ils ne le fussent point. Mais ce remède ne pouvant convenir seulement qu'aux mâles, et ne pouvant pas ouvrir les portes du paradis, alors à la circoncision succéda le cinquième remède.

Le cinquième remède fut le baptême qui est commun à tous et qui ouvre la porte du ciel.

Jésus-Christ donc paraît avoir reçu, en quelque manière, le premier remède quand il fut offert dans le temple par ses parents ; le second, quand il jeûna quarante jours et quarante nuits, parce que n'ayant point de biens avec quoi il pût payer la dîme, il offrit du moins à Dieu la dîme de ses jours. Jésus-Christ, s'est appliqué le troisième remède, quand sa mère offrit pour lui une paire de tourterelles, ou deux petits de colombes pour en faire un sacrifice, ou bien encore, quand il s'offrit lui-même en sacrifice sur la croix. Le quatrième, quand il se laissa circoncire, et le cinquième en recevant le baptême de saint Jean. La seconde raison était d'accomplir la loi. Le Seigneur en effet n'était pas venu pour détruire la loi mais pour l'accomplir : car si en cela il se fût exempté de la loi, les Juifs auraient pu apporter cette excuse : « Nous ne recevons pas votre doctrine puisque vous n'êtes pas semblable à nos pères et que vous n'observez pas les traditions de la loi. » Mais aujourd'hui Jésus-Christ et la Vierge se soumettent à une triple loi : premièrement, à la loi de la purification comme des modèles de vertu, afin que nous,disions, après avoir fait le bien en tout, que nous sommes des serviteurs inutiles ; deuxièmement, à la loi de la

rédemption, pour donner un exemple d'humilité ; troisièmement, à la loi de l'offrande, pour servir de modèle de pauvreté. La troisième raison est pour mettre fin à la loi de la purification ; car comme au premier rayon de la lumière, les ténèbres disparaissent et que, au lever du soleil, l'ombre s'enfuit de même, après la véritable purification, a cessé la purification figurative.

Or, ici a eu lieu la véritable purification dans Jésus-Christ qui est réellement appelé la purification par excellence, puisqu'il nous purifie par la foi, selon qu'il est dit (Act., XV) : « Dieu purifie nos cœurs par la foi. » De là encore il sait que désormais les pères ne sont pas tenus à l'accomplissement de cette loi, ni les mères à la purification ou à l'entrée du temple, ni les enfants à ce rachat. La quatrième raison, c'est pour nous apprendre à nous purifier. Selon le droit, il y a cinq manières de se purger dès l'enfance, quoiqu'il n'y en ait que trois de prescrites ; et nous devons les employer savoir : par le jurement, qui marque le renoncement au péché ; par l'eau qui indique l'ablution baptismale ; par le feu, qui désigne l'infusion de la grâce spirituelle ; par les témoins, qui montrent la multitude des bonnes œuvres ; par la guerre, qui signifie la tentation.

Or, la sainte Vierge, en venant au temple a offert son fils et l'a racheté avec cinq sicles. Il faut aussi remarquer que certains premiers-nés étaient rachetés comme les premiers-nés des onze tribus moyennant cinq sicles ; quelques autres ne pouvaient être rachetés, par exemple, les premiers-nés des lévites, qui jamais n'étaient rachetables ; mais, parvenus à l'âge des adultes ; ils servaient constamment le Seigneur dans le temple ; de même

encore les premiers-nés des animaux purs ils pouvaient être rachetés ; mais ils étaient offerts au Seigneur. Quelques autres devaient être échangés, comme le premier-né de l'âne qui était remplacé par une brebis ; d'autres étaient tués, par exemple, le premier-né du chien.

Or, puisque Jésus-Christ était de la tribu de Juda, l'une des douze, il est clair qu'il a dû être racheté. « Et ils offrirent pour lui au Seigneur une paire de tourterelles ou deux petits de colombes. » C'était l'offrande des pauvres, tandis que l'agneau était celle des riches. L'Écriture ne dit pas des petits de tourterelles, mais des petits de colombes, parce qu'on trouve toujours des petits de colombes, mais qu'on ne trouve pas toujours des petits de tourterelles, bien que l'on trouve toujours des tourterelles ; on ne dit pas non plus une paire de colombes, comme on dit une paire de tourterelles, parce que la colombe est un oiseau voluptueux, et pour cela Dieu n'a pas voulu qu'il lui en fût offert en sacrifice, mais la tourterelle est un oiseau pudique. Cependant la Sainte Vierge Marie n'avait-elle pas, peu auparavant, reçu des mages une grosse somme d'or ? il est évident donc qu'elle a bien pu acheter un agneau. À cela on répond, qu'il n'est pas douteux, comme le dit saint Bernard, que les mages aient offert une grosse somme d'or, parce qu'il n'est pas vraisemblable, que des rois de cette importance aient offert à un tel Enfant de maigres présents ; toutefois, d'après une opinion, elle ne garda pas cet or pour soi, mais elle le distribua de suite aux pauvres, ou bien peut-être, elle le garda pour pourvoir aux frais de son voyage de sept ans en Égypte ; ou encore, les mages n'offrirent pas une grande quantité d'or, car leur offrande avait une signification mystique.

On distingue trois offrandes touchant le Seigneur : La première quand ses parents l'offrirent ; la seconde quand on offrit pour lui des oiseaux ; il fit lui-même la troisième pour les hommes sur la croix. La première montre son humilité, puisque le maître de la loi se soumet à la foi ; la seconde, sa pauvreté, puisqu'il a choisi l'offrande des pauvres ; la troisième, sa charité, puisqu'il s'est livré pour les pécheurs. Voici les propriétés de la tourterelle : son vol est élevé ; ses chants sont des gémissements ; elle annonce le printemps ; elle vit chastement ; elle reste isolée ; la nuit elle réchauffe ses petits elle s'éloigne des cadavres. Voici les propriétés de la colombe : Elle ramasse le grain ; elle vole en troupe ; elle évite les cadavres ; elle n'a pas de fiel ; elle gémit elle caresse son compagnon de ses baisers ; la pierre lui fournit un nid ; elle fuit son ennemi qu'elle a vu sur le fleuve ; elle ne blesse pas avec son bec ; elle nourrit ses deux petits avec soin.

Secondement, cette fête a reçu le nom d'Hypapante, ce qui est la même chose que Présentation, parce que Jésus-Christ a été présenté au temple : Hypapante veut encore dire rencontre*, parce que Siméon et Anne se rencontrèrent avec le Seigneur, qu'on offrait dans le temple. Alors donc Siméon le prit dans ses bras.

* De hypa, qui veut dire aller, et anti, contre.

Notons ici trois sortes d'ombres, trois anéantissements de notre Sauveur : *premièrement*, l'anéantissement de la vérité : car celui qui est la vérité, par laquelle l'homme est conduit, qui est aussi la voie, laquelle conduit l'homme à Dieu qui est la vie, a permis que d'autres le conduisissent aujourd'hui : « Alors, dit-il, qu'ils introduisaient

Jésus enfant. » *Deuxièmement*, l'anéantissement de la bonté, puisque lui qui est le seul bon, le seul saint, a voulu être purifié avec sa mère, comme un homme immonde. *Troisièmement*, c'est l'anéantissement de sa majesté, puisque celui qui porte tout par la parole de sa force s'est laissé prendre et porter entre les bras d'un vieillard, qui cependant portait celui qui le portait lui-même ; d'après cette parole de la liturgie : « Le vieillard portait l'enfant, mais l'enfant dirigeait le vieillard. » Alors Siméon le bénit en disant : « Vous laisserez maintenant, Seigneur, aller votre serviteur en paix, etc. » Et Siméon lui donne trois noms, savoir : le salut, la lumière et la gloire du peuple d'Israël.

On peut entendre ces trois noms de quatre manières :

premièrement, comme notre justification ; et il est appelé sauveur, en remettant la faute, parce que Jésus veut dire sauveur, par cela qu'il sauvera le peuple de ses péchés ; lumière, en donnant sa grâce ; gloire, il la donne à son peuple.

deuxièmement, comme notre régénération, car *un* : l'enfant est exorcisé et baptisé, et il est ainsi purifié du péché ; *deux* : on lui donne un cierge allumé ; *trois* : il est présenté à l'autel ; *quatre* : par la procession qui se fait en ce jour, car les cierges sont bénits et exorcisés ; ils sont allumés et distribués entre les mains des fidèles ; on entre à l'église, en chantant, des cantiques ; à cause du triple nom de la fête : on l'appelle Purification, et c'est parce que la faute est purifiée, que Siméon appelle Jésus le salut. On l'appelle chandeleur, pour l'illumination de la grâce ; de là le nom de lumière. On l'appelle Hypapante, pour la collation de la gloire : de là le nom de gloire du peuple d'Israël.

« Alors en effet nous viendrons au-devant de Jésus-Christ dans les airs » (saint Paul). On petit dire encore que par ce cantique de Siméon, Jésus-Christ est loué comme paix, comme salut, comme lumière, comme gloire. Comme paix, car il est médiateur ; comme salut, car il est rédempteur ; comme lumière, car il est docteur ; comme gloire, car il est récompense.

Troisièmement cette fête a reçu le nom de Chandeleur, parce qu'on porte à la main des chandelles allumées. Pourquoi l'Église a-t-elle établi qu'on porterait à la main des chandelles allumées ? On en peut assigner quatre raisons :

Un, pour détruire une coutume mauvaise. En effet, autrefois, aux calendes de février, en l'honneur de Februa, mère de Mars ; dieu de la guerre, les Romains illuminaient la ville de cinq en cinq ans avec des cierges et des flambeaux pendant toute la nuit, afin que Mars leur accordât la victoire sur leurs ennemis, en raison des honneurs qu'ils rendaient à sa mère ; et cet espace de temps était un lustre. Au mois de février encore les Romains offraient des sacrifices à Febvrius c'est-à-dire à Pluton et aux autres dieux infernaux, pour les âmes de leurs ancêtres : afin donc qu'ils eussent pitié d'eux, ils leur offraient des victimes solennelles, et toute la nuit. ils veillaient en chantant leurs louanges et tenaient des cierges et des torches allumées. Le pape Innocent dit encore que les femmes romaines célébraient en ce jour la fête des lumières, dont l'origine est tirée des fables des poètes. Ceux-ci rapportent que Proserpine était si belle que Pluton, dieu des enfers, en devint épris, qu'il l'enleva et en fit une déesse. Ses parents la cherchèrent longtemps dans les forêts, et les bois

avec des torches et des flambeaux, et c'est ce souvenir que rappelaient les femmes de Rome. Or, parce qu'il est difficile d'abandonner une coutume, les chrétiens nouvellement convertis a la foi ne savaient pas s'y résoudre alors le pape Sergius lui donna un but meilleur, en ordonnant aux chrétiens de célébrer, chaque année, à pareil jour, par tout l'univers, une fête en l'honneur de la sainte Mère du Seigneur, avec cierges allumes et chandelles bénites. De cette manière la solennité restait, mais la fin était toute autre.

Deux, pour montrer la pureté de la Vierge. En entendant que la Vierge s'était purifiée, quelques personnes pourraient penser qu'elle avait besoin de purification : afin donc de montrer que toute sa personne fut très pure et toute brillante, l'Église nous a ordonné de porter des flambeaux allumés, comme si. par le fait elle disait : « O bienheureuse Vierge, vous n'avez pas besoin de purification, mais vous êtes toute brillante, toute resplendissante. » De vrai, elle n'avait pas besoin de purification, elle qui avait conçu, sans user du mariage, elle qui avait été purifiée d'une manière très parfaite, et qui avait été sanctifiée dans le sein de sa mère. Or, elle avait tellement été glorifiée et purifiée dans le sein de sa mère et dans la venue du Saint-Esprit que, non seulement il ne resta en elle aucune inclination au péché ; mais l'effet de sa sainteté se communiquait et s'épanchait dans les autres, en sorte qu'elle éteignait tous les mouvements de charnelle concupiscence en tous.

Ce qui fait dire aux Juifs que quoique Marie ait été d'une extrême beauté, elle ne put cependant jamais être convoitée par personne ; et la raison en est que la vertu de sa chasteté pénétrait tous ceux

qui la regardaient et écartait d'eux toute concupiscence. Ce qui l'a fait comparer au cidre dont l'odeur fait mourir les serpents ; sa sainteté projetait comme des rayons sur les autres, de manière à étouffer tous les mouvements qui se glissaient en la chair. On la compare encore à la myrrhe ; car de même que la myrrhe fait périr les vers, de même aussi sa sainteté détruisait toute concupiscence charnelle ; et elle jouit de cette prérogative dans un degré plus éminent que ceux qui ont été sanctifiés dès le sein de leur mère, ou qui sont restés vierges ; dont la sainteté et la chasteté ne se transmettaient pas aux autres, ni n'éteignait en eux les mouvements de la chair, tandis que la force de la chasteté de la Vierge pénétrait jusqu'au fond même du cœur des impudiques et qu'elle les rendait tout aussitôt chastes à son égard.

Trois, à cause de la procession qui eut lieu à pareil jour : car Marie, Joseph, Siméon et Anne firent aujourd'hui une procession digne d'honneur, et présentèrent l'enfant Jésus au temple. De même encore, nous faisons la procession et portons à la main un cierge allumé, figure de Jésus-Christ, et nous le tenons jusque dans les églises.

Il y a trois choses dans le cierge, savoir, la cire, la mèche et le feu, qui sont la figure des trois substances qui existèrent en Jésus-Christ : la cire est la figure de sa chair qui est née de la Vierge Marie sans la corruption de la chair, comme les abeilles composent la cire sans mélange ; la mèche cachée dans le cierge est la figure de son âme très candide cachée dans sa chair ; et le feu ou la lumière est la figure de la divinité, parce que notre Dieu est un feu qui consume. Ce qui a fait dire à un

poète : « Cette chandelle, je la porte en l'honneur de la pieuse Marie. Par la cire voyez une chair véritable née d'une Vierge ; par la lumière, la divinité et l'excellence de la majesté ; la mèche, c'est l'âme infiniment riche se cachant dans la chair. »

Quatre, pour notre instruction. Tout nous instruit : que si nous voulons être purs et nets, nous devons avoir en nous trois dispositions, savoir : une foi véritable, une conduite sainte, et une intention droite. La chandelle allumée à la main, c'est la foi avec les bonnes œuvres ; et de même que la chandelle sans lumière est réputée morte, et que la lumière par elle-même ne brille pas sans chandelle, mais paraît être morte, de même les œuvres sans la foi et la foi sans les bonnes œuvres sont appelées mortes. Quant à la mèche enfermée dans la cire, c'est l'intention droite ; ce qui fait dire à saint Grégoire : « L'action se fait devant le public, mais l'intention reste cachée dans le secret. »

Une noble dame avait une très grande dévotion envers la sainte Vierge. Ayant fait construire une chapelle auprès de sa maison, elle y entretenait un chapelain, et voulait entendre chaque jour une messe de la Bienheureuse Vierge. Alors que la fête de la Purification de la Sainte Vierge était proche, le prêtre fit un voyage au loin pour une affaire particulière, et la dame ne put avoir une messe ce jour-là ; ou bien, comme on le lit autre part, elle avait donné tout ce qu'elle avait jusqu'à ses vêtements pour l'amour de la Vierge ; or, comme elle avait donné sa robe et qu'elle ne pouvait aller à l'église il lui fallait rester sans messe en ce jour.

Sous l'impression d'une vive douleur elle entra dans son oratoire ou sa chambre et se prosterna

devant un autel de la Sainte Vierge. Tout à coup elle fut transportée hors d'elle-même, et il lui semblait être dans une église magnifique et toute resplendissante ; alors elle vit, entrer une foule extraordinaire de vierges, que, précédait une Vierge d'une admirable beauté, dont la tête était couronnée d'un diadème. Après que toutes se furent assises, voici venir une autre foule de jeunes gens qui prirent place chacun selon son rang. Alors quelqu'un qui portait une grande quantité de cierges, en donna d'abord une à la vierge qui avait le pas sur les autres ; il en distribua ensuite aux autres vierges et aux jeunes gens, enfin il vint auprès de la dame et lui offrit un cierge qu'elle accepta volontiers. Elle tourna alors les yeux vers le chœur et vit deux céroféraires, un sous-diacre, un diacre et un prêtre revêtus de leurs ornements sacrés s'avancer vers l'autel comme pour célébrer une messe solennelle. Il lui semblait que les acolytes étaient saint Vincent et saint Laurent ; que le diacre. et le sous-diacre étaient deux anges ; quant au prêtre, c'était Jésus-Christ Après la confession, deux jeunes gens d'une rare beauté allèrent au milieu du chœur, commencèrent à haute voix et fort dévotement l'office de la, messe, que poursuivirent ceux qui étaient dans le tuteur.

Quand on fut à l'offrande, la reine des Vierges et toutes les vierges avec ceux qui étaient dans le chœur, vinrent offrir, comme de coutume, leurs cierges au prêtre en fléchissant les genoux. Or, comme le prêtre attendait que la dame vînt lui offrir son cierge, et que celle-ci ne le voulait pas faire, la reine des vierges lui envoya dire par un messager qu'elle manquait de savoir-vivre, en faisant attendre le prêtre si longtemps. Elle répondit que le prêtre continuât sa messe parce

qu'elle ne lui offrirait pas son cierge. Alors la reine lui envoya encore un autre messager à qui la dame répondit qu'elle ne donnerait à personne le cierge qu'elle avait reçu, mais qu'elle le garderait par dévotion. Toutefois la reine des vierges donna cet ordre au messager : « Allez la prier de nouveau d'offrir son cierge, sinon vous le lui enlèverez par force de ses mains. » Le messager étant venu et la dame refusant d'accéder à sa prière, il dit qu'il avait ordre de le lui arracher de force. Alors il saisit le cierge avec une grande violence et s'efforça de l'enlever. La dame le tenait plus fortement encore et se défendait comme un homme. Le débat traînait en longueur, le cierge était tiré avec force deçà, delà, quand tout à coup le cierge se cassa, une moitié restant entre les mains du messager, l'autre moitié dans les mains de la dame. Au moment où le cierge se brisa avec bruit, elle revint tout aussitôt à elle et se trouva devant l'autel, où elle s'était placée, avec le cierge brisé à la main. Elle en fut dans l'admiration et rendit d'immenses actions de grâces à la Sainte Vierge qui n'avait pas permis qu'elle restât sans messe en ce jour, mais qui l'avait fait assister à un tel office. Elle eut grand soin de son cierge et le garda comme les plus précieuses reliques. On dit que tous ceux qui en étaient touchés étaient aussitôt guéris des infirmités qui ses tourmentaient.

Une autre dame enceinte vit en songe qu'elle portait un étendard teint de couleur sanguine. En s'éveillant elle perdit de suite les sens : le démon se jouait tellement d'elle qu'il lui semblait qu'elle portait entre ses mamelles la foi chrétienne à laquelle elle avait été jusque-là fort attachée, et qu'elle la perdait à chaque instant. Rien ne la pouvant guérir, elle passa dans une église de la

Sainte Vierge la nuit de la Purification et fut guérie parfaitement.

7. Saint Blaise

Tiré de ses actes.

Blaise pourrait venir de blandus doux, ou de Belasius, bela signifie habitude et syor, petit. En effet saint Blaise fut doux en ses discours ; il eut l'habitude des vertus et il se fit petit par l'humilité de sa conduite.

Blaise excellait en douceur et en sainteté, ce qui le fit élire par les chrétiens évêque de Sébaste, ville de Cappadoce.

Après avoir reçu l'épiscopat, il se retira dans une caverne où il mena. la vie érémitique, à cause de la persécution de Dioclétien*. Les oiseaux lui apportaient sa nourriture, et s'attroupaient véritablement ensemble autour de lui, et ne le quittaient que quand il avait levé les mains pour les bénir. Si quelqu'un d'eux avait du mal, il venait aussitôt à lui et retournait parfaitement guéri.

*. Bréviaire.

Le gouverneur du pays avait envoyé des soldats pour chasser ; et après s'être fatigués longtemps en vain, ils vinrent par hasard à l'antre de saint Blaise, où ils trouvèrent une grande multitude de bêtes rangées devant lui. Or, n'ayant pu prendre aucune d'elles, ils furent remplis d'étonnement et rapportèrent cela à leur maître, qui aussitôt envoya plusieurs soldats avec ordre de lui amener Blaise avec tous les chrétiens. Mais cette nuit-là même, Jésus-Christ était apparu au saint par trois fois en

lui disant : « Lève-toi et offre-moi le sacrifice. » Voici que les soldats arrivèrent et lui dirent : « Sors d'ici, le gouverneur t'appelle. » Saint Blaise répondit : « Soyez les bienvenus, mes enfants ; je vois à présent que Dieu ne m'a pas oublié. » Pendant le trajet, qu'il fit avec eux, il ne cessa de prêcher, et en leur présence il opéra beaucoup de miracles.

Une femme apporta aux pieds du saint son fils qui était mourant d'un os de poisson arrêté dans la gorge ; elle lui demanda avec larmes la guérison de son enfant. Saint Blaise lui imposa les mains et fit une prière pour que cet enfant, aussi bien que tous ceux qui demanderaient quoi que ce fût en son nom, obtinssent le bienfait de la santé ; et sur le champ, il fut guéri.

Une pauvre femme n'avait qu'un seul pourceau qu'un loup lui ravit ; et elle priait saint Blaise de lui faire rendre son pourceau. Il lui dit en souriant : « Femme, ne te désole pas : ton pourceau te sera rendu. » Et aussitôt le loup vint et rendit la bête à cette veuve*.

* Bréviaire.

Or, saint Blaise ne fut pas plutôt entré dans la ville que, par ordre du prince ; il fut jeté en prison. Le jour suivant, le Gouverneur le fit comparaître devant lui. En le voyant, il le salua en lui adressant ces paroles flatteuses : « Blaise, l'ami des dieux, soyez le bienvenu. » Blaise lui répondit : « Honneur et joie à vous, illustre gouverneur ; mais n'appelez pas dieux ceux qui sont des démons, parce qu'ils seront livrés au feu éternel avec ceux qui les honorent. » Le gouverneur irrité le fit meurtrir à coups de bâton, puis rejeter en prison. Blaise lui dit : « Insensé, tu espères donc par tes

supplices enlever de mon cœur l'amour de mon Dieu qui me fortifie lui-même ? »

Or, la veuve à laquelle il avait fait rendre son pourceau, entendit cela ; elle tua l'animal, et en porta la tête et les pieds, avec une chandelle et du pain, à saint Blaise. Il l'en remercia, mangea, et lui dit : « Tous les ans, offre une chandelle à une église qui porte mon nom, et tu en retireras bonheur, toi, et ceux qui t'imiteront. » Ce qu'elle ne manqua pas de faire ; et il en résulta en sa faveur une grande prospérité. Après quoi, le gouverneur fit tirer Blaise de sa prison ; et comme il ne le pouvait amener à honorer les dieux, il ordonna de le suspendre à un, arbre et de déchirer sa chair avec des peignes de fer ; ensuite il le fit reporter en prison.

Or, sept femmes qui le suivirent dans le trajet ramassaient les gouttes de son sang. On se saisit d'elles aussitôt et on les força de sacrifier aux dieux. Elles dirent : « Si tu veux que nous adorions tes dieux, fais-les porter avec révérence à l'étang afin qu'après avoir été lavés, ils soient plus propres quand nous les adorerons, » Le gouverneur devient joyeux et fait exécuter au plus vite ce qu'elles ont demandé. Mais elles prirent les dieux et les jetèrent au milieu de l'étang, en disant : « Si ce sont des dieux, nous le verrons. » A ces mots le gouverneur devint fou de colère et se frappant lui-même, il dit à ses gardés : « Pourquoi n'avez-vous pas tenu nos dieux afin qu'ils ne fussent pas jetés au fond du lac ? » Ils répondirent : « Vous vous êtes laissé mystifier par les paroles trompeuses de ces femmes et elles les ont jetés dans l'étang. » « Le vrai Dieu n'autorise pas les tromperies, reprirent-elles ; mais s'ils étaient des dieux, ils auraient certainement

prévu ce que nous leur voulions faire. »

Le gouverneur irrité fit préparer du plomb fondu, des peignes de fer ; de plus, il fit préparer d'un côté sept cuirasses rougies au feu, et il fit placer d'un autre côté sept chemises de lin. Il leur dit de choisir ce qu'elles préféraient ; alors une d'entre elles, qui avait deux jeunes enfants, accourut avec audace, prit les chemises et les jeta dans le foyer, ces enfants dirent à leur mère « Ô mère chérie, ne nous laisses pas vivre après toi ; mais de même que tu nous as rassasiés de la douceur de ton lait, rassasie-nous encore de la douceur du royaume du ciel » Alors le gouverneur commanda de les suspendre et de réduire leurs chairs en lanières avec des peignes de fer. Or, leur chair avait la blancheur éclatante de la neige et au lieu, de sang il en coulait du lait. Comme elles, enduraient les supplices avec répugnance, un ange du Seigneur vint vers elles et leur communiqua une force virile en disant : « Ne craignez point : un bon ouvrier qui commence bien et qui mène son œuvre à bien, mérite la bénédiction de celui qui le fait travailler ; pour ce qu'il a fait, il reçoit le prix de son labeur, et il est joyeux de posséder son salaire. »

Alors le gouverneur les fit détacher et jeter dans le foyer ; mais Dieu permit que le feu s'éteignit et qu'elles sortissent sans avoir éprouvé aucune douleur. Le gouverneur leur dit : « Cessez donc d'employer la magie et adorez nos dieux. » Elles répondirent : « Achève ce que tu as commencé, parce que déjà nous sommes appelées au royaume céleste. » Alors il porta une sentence par laquelle elles devaient avoir la tête tranchée. Au moment où elles allaient être décapitées, elles se mirent à genoux et adorèrent Dieu en disant : « Ô Dieu qui

nous avez ôtées des ténèbres et qui nous avez amenées à cette très douce lumière, qui nous avez choisies pour vous être sacrifiées, recevez nos âmes et faites-nous parvenir à la vie éternelle. » Elles eurent donc la tête tranchée et passèrent au Seigneur.

Après cela, le gouverneur se fit présenter saint Blaise et lui dit : « Adore à l'instant nos dieux, ou ne les adore pas. » Blaise lui répondit : « Impie, je ne crains pas tes menaces ; fais ce que tu veux ; je te livre mon corps tout entier. » Alors il le fit jeter dans l'étang. Mais saint Blaise fit le signe de la croix sur l'eau qui s'endurcit immédiatement comme une terre sèche ; et il dit « Si vos dieux, sont de vrais dieux, faites-nous voir leur puissance et entrez ici. » Et soixante-cinq qui s'avancèrent furent aussitôt engloutis dans l'étang. Mais il descendit un ange du Seigneur qui dit au saint : « Sors, Blaise, et reçois la couronne que Dieu t'a préparée. »

Quand il fut sorti, le gouverneur lui dit : « Tu es donc bien déterminé à ne pas adorer les dieux ? » « Apprends, misérable, répondit Blaise, que je suis le serviteur de Jésus-Christ et que je n'adore pas les démons. » Et à l'instant l'ordre fut donné de le décapiter. Quant à Blaise, il pria le Seigneur que si quelqu'un réclamait son patronage pour le mal de gorge, ou pour toute autre infirmité, il méritât aussitôt d'être exaucé. Et voici qu'une. voix du ciel se fit entendre à lui, qu'il serait fait comme il avait demandé. Ainsi fut décapité ce saint* avec deux petits enfants, vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-trois.

* Bréviaire.

8. Sainte Agathe, vierge

Tiré de ses actes qui ont servi à la rédaction de son office au Bréviaire.

Agathe tire son nom de agios, qui veut dire saint, et de Theos, Dieu. Sainte de Dieu : Trois qualités font les saints, comme dit saint Chrysostome : et elles furent toutes réunies en elle. Ce sont : la pureté du cœur, la présence de l'Esprit-Saint et l'abondance des bonnes œuvres. Ou bien Agathe vient encore de a privatif, sans, de geos terre, et Theos, Dieu, comme on dirait une divinité sans terre, c'est-à-dire, sans amour des biens de la terre. Ce mot viendrait encore, de aga, qui signifie, parlant et thau, consommation, comme ayant parlé d'une manière consommée et parfaite, ainsi qu'on peut s'en assurer par ses réponses. Ou bien il viendrait d'agath, esclavage et thaas, souverain, ce qui voudrait dire servitude souveraine, par rapport à ces paroles qu'elle prononça : « C'est une souveraine noblesse que celle par laquelle on prouve qu'on est au service de Jésus-Christ Agathe viendrait encore d'aga, solennel, et thau, consommé, comme si on disait consommée, ensevelie solennellement, puisque les anges lui rendirent ce bon office.

Agathe, vierge de race noble et très belle de corps, honorait sans cesse Dieu en toute sainteté dans la ville de Catane. Or, Quintien, consulaire en Sicile, homme ignoble, voluptueux, avare et adonné à l'idolâtrie, faisait tous ses efforts pour se rendre maître d'Agathe*. Comme il était de basse extraction, il espérait en imposer en s'unissant à une personne noble ; étant voluptueux, il aurait joui de sa beauté ; en s'emparant de ses biens, il

satisfaisait son avarice ; puisqu'il était idolâtre, il la contraindrait d'immoler aux dieux. Il se la fit donc amener. Arrivée en sa présence, et ayant connu son inébranlable résolution, il la livra entre les mains d'une femme de mauvaise vie nommée Aphrodisie*, et à ses neuf filles débauchées comme leur mère, afin que, dans l'espace de trente jours, elles la fissent changer de résolution. Elles espéraient ; soit par de belles promesses, soit par des menaces violentes, qu'elles la détourneraient de son bon propos. La bienheureuse Agathe leur dit : « Ma volonté est assise sur la pierre et a Jésus-Christ pour base ; vos paroles sont comme le vent, vos promesses comme la pluie, les terreurs que vous m'inspirez comme les fleuves. Quels que soient leurs efforts, les fondements de ma maison restent solides, rien ne pourra l'abattre. »

* Bréviaire.

En s'exprimant de la sorte, elle ne cessait de pleurer et chaque jour elle priait avec le désir de parvenir à la palme du martyre. Aphrodisie voyant Agathe rester inébranlable dit à Quintien : « Amollir les pierres, et donner au fer, la flexibilité du plomb serait plus facile que de détourner l'âme de cette jeune fille des pratiques chrétiennes et de la faire changer. » Alors Quintien la fit venir et lui dit : « De quelle condition es-tu ? » Elle, répondit « Je suis noble et même d'une illustre famille, comme ma parenté en fait foi*. » Quintien lui dit : « Si tu es noble, pourquoi, par ta conduite as-tu des habitudes de personne servile ? » « C'est, dit-elle, que je suis servante de Jésus-Christ, voilà pourquoi je parais être une personne servile. » Quintien : « Puisque tu es noble, comment te dis-tu servante ? » Elle répondit : « La souveraine

noblesse, c'est d'être engagée au service de Jésus-Christ* » Quintien : « Choisis le parti que tu voudras, ou de sacrifier aux dieux, ou d'endurer différents supplices, » Agathe lui répondit : « Que ta femme ressemble à ta déesse Vénus, et toi-même, sois tel que l'a été ton dieu Jupiter. » Alors Quintien ordonna de la souffleter avec force en disant : « N'injurie pas ton juge par tes plaisanteries téméraires. »

* Bréviaire.

Agathe répliqua : « Je m'étonne qu'un homme prudent comme toi en soit arrivé à ce point de folie d'appeler tes dieux ceux dont tu ne voudrais pas que ta femme, ou bien toi, suivissiez les exemples, puisque tu dis que c'est te faire injure que de te souhaiter de vivre comme eux. En, effet si tes dieux sont bons, je ne t'ai souhaité que du bien ; mais si tu as horreur de leur ressembler, tu partages mes sentiments. » Quintien « Qu'ai je besoin d'entendre une série de propos superflus ? Ou sacrifie aux dieux, ou je vais te faire mourir par toute espèce de supplices. » Agathe : « Si tu me fais espérer d'être livrée aux bêtes, en entendant le nom de Jésus-Christ, elles s'adouciront ; si tu emploies le feu, les anges répandront du ciel sur moi une rosée salutaire ; si tu m'infliges plaies et tortures, je possède en moi le Saint-Esprit par la puissance duquel je méprise tout. »

Alors le consul la fit jeter en prison, parce qu'elle le confondait publiquement par ses discours. Elle y alla avec grande liesse et gloire, comme si elle fût invitée à un festin ; et elle recommandait son combat au Seigneur. Le jour suivant, Quintien lui dit : « Renie le Christ et adore les dieux. » Sur son refus, il la fit suspendre à un chevalet et torturer*.

Agathe dit : « Dans ces supplices, ma délectation est celle d'un homme qui apprend une bonne nouvelle, ou qui voit une personne longtemps attendue, ou qui a découvert de grands trésors. Le froment ne peut être serré au grenier qu'après avoir été fortement battu pour être séparé de sa balle ; de même mon âme ne peut entrer au paradis avec la palme du martyre que mon corps n'ait été déchiré avec violence par les bourreaux. » Quintien en colère lui fit tordre les mamelles et ordonna qu'après les avoir longtemps tenaillées, on les lui arrachât.

* Bréviaire.

Agathe lui dit : « Impie, cruel et affreux tyran, n'as-tu pas honte de mutiler dans une femme ce que tu as sucé toi-même dans ta mère ? J'ai dans mon âme des mamelles toutes saines avec lesquelles je nourris tous mes sens ; et que j'ai consacrées au Seigneur dès mon enfance *. » Alors il commanda qu'on la fît rentrer en son cachot avec défense d'y laisser pénétrer les médecins, et de, ne lui servir ni pain, ni eau. Et voilà que vers le milieu de la nuit, se présente à elle un vieillard précédé d'un enfant qui portait un flambeau, et ayant à la main divers médicaments.

* Bréviaire.

Et il lui dit : « Quoique ce magistrat insensé t'ait accablée de tourments, tu l'as encore tourmenté davantage par tes réponses, et quoiqu'il t'ait tordu ton sein ; mais son opulence se changera en amertume : or comme j'étais présent lors de toutes tes tortures, j'ai vu que ta mamelle pourrait être guérie. » Agathe lui dit : « Je n'ai jamais employé la médecine pour mon corps, et ce me serait honte de perdre un avantage que, j'ai conservé si

longtemps. » Le vieillard : « Ma fille, je suis chrétien, n'aie pas de honte. » Agathe : « Et qui me pourrait donner de la honte, puisque vous êtes un vieillard fort avancé en âge ? d'ailleurs mon corps est si horriblement déchiré. que personne ne pourrait concevoir pour moi aucune volupté : mais je vous rends grâces, mon seigneur et père, de l'honneur que vous me faites en vous intéressant à moi. » « Et pourquoi donc, répliqua. le vieillard, ne me laisses-tu pas te guérir ? » « Parce que, répondit Agathe, j'ai mon Seigneur Jésus-Christ qui d'une seule parole guérit et rétablit toutes choses. C'est lui, s'il le veut, qui peut me guérir à l'instant. » Et le vieillard lui dit en souriant : « Et je suis son apôtre ; et c'est lui-même qui m'a envoyé vers toi ; sache que, en son nom, tu es guérie*. »

* Bréviaire.

Aussitôt l'apôtre saint Pierre disparut. La bienheureuse Agathe se prosterna et rendit grâces à Dieu ; elle se trouva guérie par tout son corps et sa mamelle était rétablie sur sa poitrine. Or, effrayés de l'immense lumière qui avait paru, les gardes avaient pris la fuite en laissant le cachot ouvert, alors quelques personnes la prièrent de s'en aller. « À Dieu ne plaise que je m'enfuie, dit-elle, et que je perde la couronne de patience ! je mettrais mes gardiens dans la tribulations. »

Quatre jours après, Quintien lui dit d'adorer les dieux afin qu'elle n'eût pas à endurer de plus grands supplices. Agathe lui répondit : « Tes paroles sont insensées et vaines ; elles souillent l'air et sont iniques, misérable sans intelligence ; comment veux-tu que j'adore des pierres et que je répudie le Dieu du ciel qui m'a guérie ? » Quintien : « Et qui t'a guérie ? ». Agathe : « Jésus-Christ, le fils de

Dieu. » Quintien ; « Tu oses encore proférer le nom du Christ que je ne veux pas entendre ? » Agathe : « Tant que je vivrai, j'invoquerai Jésus-Christ du cœur et des lèvres. » Quintien : « Je vais voir si le Christ te guérira. » Et il ordonna qu'on parsemât la place de fragments de pots cassés, que sur ces tessons on répandit des charbons ardents, puis qu'on la roulât toute nue dessus. Pendant qu'on le faisait, voici qu'il survient un affreux tremblement de terre ; il ébranla tellement la ville entière que deux conseillers de Quintien furent écrasés sous les ruines du palais et que tout le peuple accourut vers le consul en criant que c'était uniquement pour l'injuste cruauté exercée contre Agathe que l'on souffrait ainsi*.

* Bréviaire.

Quintien craignant et le tremblement de terre, et une sédition du peuple, fit reconduire Agathe en prison ; où elle fit cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez créée, et m'avez gardée dès mon enfance, qui avez préservé mon cœur de souillure, qui l'avez sauvegardé contre l'amour du siècle, et qui m'avez fait vaincre les tourments, en m'octroyant la vertu de patience, recevez mon esprit et permettez-moi de parvenir jusqu'à votre miséricorde. » Après avoir adressé cette prière, elle jeta un grand cri, et rendit l'esprit vers l'an du Seigneur deux cent cinquante-trois, sous l'empire de Dèce. Au moment où les fidèles ensevelissaient son corps avec des aromates et le mettaient dans le sarcophage, apparut un jeune homme vêtu de soieries, accompagné de plus de cent autres hommes fort beaux ; ornés de riches vêtements blancs, qu'on n'avait jamais vus dans le pays ; il s'approcha du corps de la sainte, à la tête de

laquelle il plaça une tablette de marbre ; après quoi il disparut aussitôt. Or, cette table, partait cette inscription :

« Âme sainte, généreuse, honneur de Dieu, et libératrice de sa patrie. » En voici le sens : Elle eut une âme sainte ; elle s'offrit généreusement, elle rendit honneur à Dieu, et elle délivra sa patrie.

Quand ce miracle eut été divulgué, les gentils eux-mêmes et les Juifs commencèrent à grandement vénérer son sépulcre. Pour Quintien, comme il allait faire l'inventaire des richesses de la sainte, deux de ses chevaux prirent le mors aux dents et se mirent à ruer ; l'un le mordit et l'autre le frappa du pied et le fit tomber dans un fleuve, sans qu'on ait pu jamais retrouver son corps. Un an après, vers le jour de la fête de sainte Agathe, une montagne très haute qui est près de la ville, fit éruption et vomit du feu qui descendait comme un torrent de la montagne, mettait en fusion les rochers et la terre, et venait avec impétuosité sur la ville. Alors une multitude de païens descendirent de la montagne, coururent au sépulcre de la sainte, prirent le voile dont il était couvert et le placèrent devant le feu. Le jour du martyre de cette vierge le feu s'arrêta subitement et ne s'avança pas.

Voici ce que dit saint Ambroise en parlant de cette vierge, en sa préface : « Ô heureuse et illustre vierge qui mérita de purifier son sang par, un généreux martyre pour la gloire du Seigneur ! Ô glorieuse et noble vierge, illustrée d'une double gloire, pour avoir fait toutes sortes de miracles au, milieu des plus cruels tourments, et qui, forte d'un secours mystérieux, a mérité d'être guérie par la visite de l'apôtre ! Les cieux reçurent cette épouse du Christ ; ses restes mortels sont l'objet d'un

glorieux respect. Le chœur des anges y proclame la sainteté de son âme et lui attribue la délivrance de sa patrie. »

9. Saint Vast

Vast ou Vedaste, vere dans æstus, parce qu'il se donne vraiment des ardeurs d'affliction et de pénitence. Vast, viendrait encore de væh distans, malheur éloigné, parce que le væh éternel est éloigné de lui. En effet toujours les damnés diront : Malheur ; d'avoir offensé Dieu ! Malheur, d'avoir obéi au démon ! Malheur, d'être né ! Malheur, de ne pouvoir mourir ! Malheur, pour être tourmenté si fort ! Malheur, parce que jamais je ne serai délivré.

Saint Vast fut ordonné évêque d'Arras par saint Remi. Quand il arriva â la porte de la ville, il y trouva deux pauvres, demandant l'aumône, l'un aveugle, l'autre boiteux, et il leur dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne. » Il fit ensuite une prière et les guérit l'un et l'autre.

Un loup avait fait sa demeure d'une église abandonnée et couverte par des ronces ; Vast lui demanda d'en sortir et de n'oser plus y rentrer : ce qui arriva. Enfin, après avoir converti un grand nombre de personnes par ses paroles et ses œuvres, la quarantième année de son épiscopat, il vit une colonne de feu descendre du ciel jusque sur sa maison : il comprit alors que sa fin était proche et peu de temps après, il mourut en paix, vers l'an du Seigneur cinq cent cinquante.

Comme on faisait la translation de son corps,

Omer, aveugle de vieillesse, chagrin de ne pouvoir contempler le corps du saint, recouvra la vue à l'instant, mais peu après, selon son désir, il redevint aveugle.

* Alcuin a écrit en meilleur style une vie ancienne de ce saint. Cette légende n'a rien qui n'y soit conforme.

---

10. Saint Amand

Philippe de Harvenq, au XIIe siècle, écrivit la vie de saint Amand sur une autre écrite par Baudemond, disciple du saint. La légende en reproduit exactement les principaux faits. - Hélinand, en sa Chronique ; raconte, comme la légende, la vie de saint Amand.

Saint Amand est appelé ainsi, parce qu'il fut aimable. Il posséda en effet les trois qualités qui rendent l'homme aimable : Premièrement, Sa société fut agréable (Proverbes, c. XVIII). « L'homme dont la société est agréable sera plus aimé que le frère. » Deuxièmement, Sa manière de vivre le rendait honorable : c'est ainsi qu'il est dit d'Esther (c. II) qu'elle était agréable à tous ceux qui la voyaient. Troisièmement Il était plein de cœur (II, Rois, c. I). : « Paul et Jonathan étaient aimables et beaux. »

Amand, qui avait de nobles parents, entra dans un monastère. Un jour qu'il s'y promenait, il trouva un énorme serpent ; par la vertu du signe de la croix et par sa prière il le força à rentrer dans son antre avec ordre de n'en plus sortir jamais**. Il vint au tombeau de saint Martin où il resta quinze ans couvert d'un cilice et ne se soutenant qu'avec de l'eau et du pain d'orge***. Ensuite, il alla à Rome où il voulut passer la nuit en prières dans l'église de saint Pierre, mais le gardien de l'église le mit à la

porte avec irrévérence.

** Philippe de Harvenq, c. III. -- *** Idem., c. V.

Par l'ordre de saint Pierre qui lui apparut devant la porte de l'église où il dormait, il alla dans les Gaules pour réprimander Dagobert de ses crimes. Mais le roi irrité le chassa de son royaume. Enfin, comme le prince n'avait point de fils, et qu'après s'être adressé à Dieu, il en eut obtenu un, il se demanda par qui il ferait baptiser son enfant et il lui vint à l'esprit de lui faire donner le baptême par Amand. On chercha donc le saint et on l'amena au roi qui se jeta à ses pieds, le pria de lui pardonner et de baptiser le fils que le Seigneur lui avait accordé. D'abord Amand consentit une première fois, mais redoutant les embarras des affaires du siècle, il refusa après une seconde demande et partit. Vaincu enfin par les sollicitations, il céda au vœu du roi. Pendant le baptême, comme personne ne répondait, l'enfant, dit : Amen*. Après quoi, le roi fit élever Amand sur le siège de Mæstricht. Quand il vit que la plupart des habitants méprisaient ses prédications, il alla en Gascogne, où un bouffon, qui se moquait de ses paroles, fut saisi par le démon : il se déchirait lui-même avec ses dents. Après avoir confessé qu'il avait fait injure à l'homme de Dieu, il mourut de suite misérablement**.

* Philippe de Harvenq., ch. XXVI-XXVIII ; - Hélinand, Chron., an 660. -- ** Idem, c. XXIX, XXXVIII.

Un jour que saint Amand se lavait les mains, un évêque fit conserver l'eau dont il s'était servi, et elle procura la guérison d'un aveugle, quelque temps après ***.

*** Idem, c. XXXIX.

Comme il voulait, avec l'agrément du roi, bâtir un monastère, l'évêque de la ville voisine, qui voyait cela de mauvais œil, envoya ses gens pour le tuer ou pour le chasser. Arrivés auprès du saint, ils employèrent la ruse en lui disant de venir avec eux et qu'ils lui montreraient un endroit convenable pour bâtir un monastère. Amand, qui connaissait d'avance leur malice, alla avec eux jusqu'au sommet de la montagne où ils voulaient le tuer, tant il aspirait au martyre ! Mais voici qu'une pluie tellement abondante et une si grande tempête enveloppèrent la montagne, qu'ils ne pouvaient se voir les uns les autres. Comme ils se croyaient près de mourir, ils se prosternèrent en demandant pardon au saint, en le priant de les laisser aller en vie. Alors il adressa une prière fervente et obtint une très grande sérénité. Ils revinrent donc chez eux, et saint Amand échappa ainsi à la mort*. Il opéra encore beaucoup d'autres miracles et mourut en paix, Il vécut vers l'an du Seigneur six cent cinquante-trois, au temps d'Héraclius.

* Philippe de Harvenq, c. XL.

11. Saint Valentin

Valentin vient de valorem tenens, c'est-à-dire ; qui persévère dans la sainteté. Ou bien de valens tiro, soldat vaillant qu'il fut de Jésus-Christ On appelle un soldat vaillant celui qui n'a jamais succombé, qui frappe avec force, qui se défend avec valeur, qui remporte de grandes victoires. Valentin ne succomba pas en fuyant le martyre, il frappa l'idolâtrie en l'anéantissant, il défendit la foi en la confessant, et il vainquit en souffrant.

Valentin fut un prêtre vénérable que l'empereur Claude se fit amener et auquel il adressa cette question : « Qu'est ceci, Valentin ? pourquoi ne gagnes-tu pas notre affection en adorant nos dieux et en rejetant tes vaines superstitions ? » Valentin lui répondit : « Si tu connaissais la grâce de Dieu, tu ne parlerais jamais ainsi, mais tu renoncerais aux idoles pour adorer Dieu qui est au ciel. » Alors un de ceux qui accompagnaient Claude dit : « Qu'as-tu à dire, Valentin, de la sainteté de nos dieux ? » Valentin lui répondit : « Je n'ai rien à dire, sinon qu'ils ont été des hommes misérables et souillés en toute manière. » Claude s'adressa à lui : « Si le Christ est le vrai Dieu, pourquoi ne me le dis-tu pas ? » Valentin lui dit : « Oui, Jésus-Christ est le seul Dieu ; si tu crois en lui, ton âme sera sauvée, l'Etat s'agrandira, et tu remporteras la victoire sur tous les ennemis. » Alors, Claude, s'adressant à ceux qui étaient présents : « Romains, leur dit-il, écoutez comme cet homme parle avec sagesse et droiture. ». Le préfet dit : « L'empereur s'est laissé séduire comment abandonnerons-nous ce à quoi

nous tenons depuis notre enfance ? » Et aussitôt le cœur de Claude fut changé. Or, Valentin fut confié à un des officiers pour être mis sous bonne garde. Quand le saint fut entré dans la maison de cet homme, il dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui êtes la véritable lumière, éclairez cette maison, afin que vous y soyez reconnu comme le vrai Dieu. » Le préfet lui dit : « Je suis étonné de t'entendre dire que le Christ est la lumière : certes, si ma fille, qui est aveugle depuis longtemps, recouvre la vue, je ferai tout ce que tu me commanderas. »

Alors Valentin, par une prière, rendit la vue à sa fille et convertit tous ceux de la maison : Après quoi, l'empereur fit décapiter Valentin, vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt.

12. Sainte Julienne

Bollandus a démontré que les actes de sainte Julienne sont authentiques.

Julienne qui avait été fiancée à Euloge, préfet de Nicomédie, ne voulut s'unir à lui qu'à la condition expresse qu'il recevrait la foi de Jésus-Christ Son père la fit dépouiller, et frapper rudement, puis il la livra au préfet. Celui-ci dit à sa femme. « Ma très chère Julienne, pourquoi m'as-tu trompé au point de me renier de cette façon ? » Elle lui répondit : « Quand tu adoreras mon Dieu, j'acquiescerai à tes désirs, autrement tu ne seras jamais mon maître. » Le préfet lui dit : « Ma maîtresse, je ne puis faire cela, parce que l'empereur me ferait couper la tête. » Julienne reprit : « Si tu crains de la sorte un empereur mortel, comment veux-tu que je ne craigne pas un empereur qui est immortel ? Fais

tout ce que tu veux, mais tu ne pourras pas me surprendre. » Alors le préfet la fit très durement frapper de verges, et pendre par les cheveux pendant un demi-jour, puis. il ordonna de lui verser sur la tête du plomb fondu. Ce tourment, ne lui ayant fait aucun mal, il l'enchaîna et l'enferma dans une prison :

Le diable la vint trouver sous la figure d'un ange, et lui dit : « Julienne, je suis l'ange du Seigneur qui m'a envoyé vers vous afin que je vous exhorte à sacrifier aux dieux, pour que vous ne soyez pas si longtemps tourmentée et que vous ne mouriez pas dans des supplices si cruels. » Alors Julienne se mit à pleurer et elle pria en disant : « Seigneur mon Dieu, ne me laissez pas périr ; mais faites-moi connaître quel est celui qui me donne de semblables conseils. » Une voix se fit entendre à elle et lui : dit de se saisir de lui, et de le forcer à confesser qui il était. Quand elle l'eut tenu et qu'elle lui eut demandé qui il était, il lui dit qu'il était le démon et que son père l'avait envoyé pour la tromper. Julienne lui dit : « Et qui est ton père ? » Il répondit : « C'est Beelzébuth qui nous fait commettre toute sorte de mal, et nous fait fouetter rudement, chaque fois que nous avons été vaincus par les chrétiens ; aussi je sais que je suis venu ici pour mon malheur, parce que je n'ai pu te dompter. » Entre autres aveux, il dit qu'il était principalement tenu loin des chrétiens quand on célébrait le mystère du corps du Seigneur, comme aussi dans le moment des prières et des prédications.

Alors Julienne lui lia les mains derrière le dos et le jetant par terre, elle le frappa très durement avec la chaîne qui lui servait de lien. Le diable poussait

des cris et la priait en disant : « Madame Julienne, ayez pitié de moi. » Sur ces entrefaites le préfet, fit tirer Julienne de prison, et en sortant elle traînait derrière elle le démon lié ; or, celui-ci la priait en disant : « Ma dame Julienne, ne me rendez pas davantage ridicule ; je ne pourrai plus désormais avoir le dessus sur qui que ce soit : on dit les chrétiens miséricordieux et vous n'avez aucune miséricorde pour moi. » Elle le traîna ainsi à travers toute la place et ensuite elle le jeta dans une latrine.

Arrivée en présence du préfet, elle fut étendue. sur une roue, d'une manière si brutale que tous ses os furent disloqués et que la mœlle en sortait : mais un ange du Seigneur brisa la roue et la guérit en un instant. Ceux qui furent témoins de ce prodige crurent et furent décapités, les hommes au nombre de cinq cents et les femmes de cent trente. Après quoi Julienne fut jetée dans une chaudière pleine de plomb fondu ; mais le plomb se changea en un bain tempéré.

Le préfet maudit ses dieux, de ne pouvoir punir une jeune fille qui leur infligeait une si grande injure. Alors il ordonna de lui couper le cou. Comme on la conduisait à l'endroit où elle devait être exécutée, le démon, qu'elle avait battu, apparut sous la figure d'un jeune homme et criait en disant : « Ne l'épargnez pas, parce qu'elle a méprisé vos dieux et qu'elle m'a frappé cette nuit avec violence ; rendez-lui donc ce qu'elle a mérité. » Or, comme Julienne levait les yeux pour voir quel était celui qui parlait de la sorte, le démon s'écria en prenant la fuite : « Hélas ! hélas ! que je suis misérable ! je pense encore qu'elle veut me prendre et me lier. »

Après que sainte Julienne eut été décapitée, le

préfet fut englouti au fond de la mer dans une tempête avec trente-quatre hommes. Leurs corps, ayant été vomis par les flots, furent dévorés par les bêtes et les oiseaux.

---

13. Chaire De saint Pierre, Apôtre

Le plus ancien martyrologe, connu sous le nom de Libère.

Il y a trois sortes de chaires : savoir, la royale (II, Rois, XXIII) : « David s'assit dans la chaire, etc. ; la sacerdotale (I, Rois, 1) : « Héli était assis sur son siège, etc. » ; la magistrale (saint Matth., XXIII) : « Ils sont assis sur la chaire de Moïse, etc. » Or, saint Pierre s'assit sur la chaire royale, parce qu'il fut le premier de tous les rois : sur la sacerdotale, parce qu'il fut le pasteur de tous les clercs ; sur la magistrale, parce qu'il fut le docteur de tous les chrétiens.

L'Église fait la fête de la chaire de saint Pierre parce que l'on rapporte que saint Pierre fut élevé à Antioche sur le siège cathédrale. On peut attribuer l'institution de cette solennité à quatre motifs. Le premier c'est que saint Pierre, prêchant à Antioche, Théophile, gouverneur de la ville, lui dit : « Pierre, pour quelle raison bouleverses-tu mon peuple ? » Or, comme Pierre lui prêchait la foi de Jésus-Christ, le gouverneur le fit enchaîner avec ordre de le laisser sans boire ni manger. Mais comme Pierre allait presque défaillir, il reprit un peu de force, et, levant les yeux au ciel, il dit : « Jésus-Christ, secours des malheureux, venez à mon aide ; je vais succomber dans ces tribulations. » Le Seigneur lui répondit : « Pierre, tu crois que je t'abandonne ; tu

fais injure à ma bonté, si tu ne crains pas de parler ainsi contre moi. Celui qui subviendra à ta misère est proche. » Or, saint Paul, apprenant que saint Pierre était en prison, vint trouver Théophile et s'annonça à lui comme un ouvrier très habile en toutes sortes de travaux et d'art ; il dit qu'il savait sculpter le bois et, les tables, peindre les tentes et que son industrie s'exerçait sur beaucoup d'autres objets encore. Alors Théophile le pria instamment de se fixer à sa cour.

Quelques jours se passèrent, et Paul entra en cachette dans la prison de saint Pierre. En le voyant presque mort et tout défait, il se mit à pleurer très amèrement, et pendant qu'il fondait en larmes et au milieu de ses embrassements il s'écria : « Ô Pierre, mon frère, ma gloire, ma joie, la moitié de mon âme, me voici, j'entre, reprenez des forces. » Alors Pierre, ouvrant les veux et le reconnaissant, se mit à pleurer, mais il ne put lui parler, et Paul, s'approchant, parvint à peine à lui ouvrir la bouche ; et en lui faisant avaler quelque nourriture il le ranima un peu. La nourriture ayant rendu de la force à saint Pierre, celui-ci se jeta dans les bras de saint Paul, l'embrassa et ils pleurèrent beaucoup tous les deux.

Paul étant sorti avec précaution vint dire à Théophile : « Ô bon Théophile, vous jouissez d'une grande gloire ; votre courtoisie est celle d'un ami honorable. Un petit mal déshonore un grand bien : rappelez-vous la manière dont vous avez traité un adorateur de Dieu, qui s'appelle Pierre ; comme s'il avait grande importance. Il est couvert de haillons, défiguré, il est consumé de maigreur, tout est vil chez lui : ses discours seuls le font valoir : et vous tenez pour bien séant de le mettre en prison ? Si

plutôt il jouissait de son ancienne liberté, il pourrait vous rendre de meilleurs services, car selon qu'on le dit de cet homme, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. »

Théophile lui dit : « Ce sont des fables. que tu me dis là, Paul ; car s'il pouvait ressusciter des morts, il se délivrerait lui-même de sa prison. » Paul répondit : « De même que son Christ est ressuscité d'entre les morts ; d'après ce qu'on dit, lui qui ne voulut pas descendre de la croix, on dit encore qu'à son exemple, Pierre ne se délivre pas et ne craint nullement de souffrir pour le Christ. » Théophile répondit : « Alors dis-lui qu'il ressuscite mon fils qui est mort depuis quatorze ans déjà et je le rendrai libre et sauf. » Paul entra, donc dans la prison de saint Pierre et lui dit comment il avait promis la résurrection du fils du prince. Pierre lui dit : « C'est énorme, Paul, ce que tu as promis ; mais avec la puissance de Dieu elle est très facile. » Or, Pierre ayant été tiré du cachot, fit ouvrir le tombeau, pria pour le mort qui ressuscita à l'instant* : (Il ne parait cependant pas vraisemblable en tout point que, ou bien saint Paul aurait avancé qu'il savait travailler de toute sorte de métiers par lui-même, ou que la sentence de ce jeune homme aurait été tenue en suspens pendant quatorze ans.) Alors Théophile et le peuple entier d'Antioche et d'autres encore en grand nombre crurent au Seigneur et bâtirent une grande église, au milieu de laquelle ils placèrent une chaire élevée pour saint Pierre afin qu'il pu être vu et écouté de tous. Il y siégea sept ans, puis il vint à Rome où il siégea vingt-cinq ans sur la chaire romaine.

* Guillaume Durand, liv. VII, c. VIII.

L'Église célèbre la mémoire de ce premier

honneur, parce que, à dater de cette époque, les prélats de l'Église commencèrent à être exaltés en puissance, en nom et en lieu. Alors fut accomplie cette parole du Psaume CVI : « Qu'on l'exalte dans l'assemblée du peuple. »

Il faut observer qu'il y a trois églises où saint Pierre fut exalté : dans l'église militante, dans l'église des méchants et dans l'église triomphante. De là trois fêtes que l'Église célèbre en son nom. Il a été exalté dans l'église militante, en la présidant, et en la dirigeant avec, honneur par son esprit, sa foi et ses mœurs. C'est l'objet de la fête de ce jour qui est appelée Chaire, parce qu'il reçut le pontificat de l'Église d'Antioche, et qu'il la gouverna glorieusement l'espace de sept ans. Secondement il fut exalté dans l'église des méchants, en la détruisant et en la convertissant à la foi. Et c'est l'objet de la seconde fête qui est celle de saint Pierre aux liens : Ce fut en effet en cette occasion qu'il détruisit l'église des méchants, et qu'il en convertit beaucoup à la foi. Troisièmement, il fut exalté dans l'Église triomphante, en entrant dans le ciel avec bonheur, et c'est l'objet de la troisième fête de saint Pierre qui est celle de son martyre, parce qu'alors il, entra en l'Église triomphante.

On peut remarquer qu'il y a plusieurs autres raisons pour lesquelles l'Église célèbre trois fêtes en l'honneur de saint Pierre ; pour son privilège, pour sa charge, pour ses bienfaits, pour la dette dont nous lui sommes redevables et pour l'exemple.

Premier motif

Premièrement pour son privilège. Il en est trois que saint Pierre reçut à l'exclusion des autres

apôtres, et c'est pour ces trois privilèges que l'église l'honore trois fois chaque année.

Il fut le plus digne en autorité, parce qu'il a été le prince des apôtres et qu'il a reçu les clefs du royaume des cieux : il fut plus fervent dans son amour ; en effet il aima Jésus-Christ d'un amour plus grand que les autres, comme cela est manifeste d'après différents passages de l'Évangile. Sa puissance fut plus efficace, car on lit dans les Actes des Apôtres que sous l'ombre de Pierre étaient guéris les infirmes.

Deuxièmement, pour sa charge, car il remplit les fonctions de la prélature : sur l'Église universelle ; et de même que Pierre fut le prince et le prélat de toute l'Église répandue dans les trois parties du monde, qui sont l'Asie, l'Afrique et l'Europe, de même l'Église célèbre sa fête trois fois par an.

Troisièmement, pour ses bienfaits, car. saint Pierre, qui a reçu le pouvoir de lier et d'absoudre, nous délivre de trois sortes de péchés, qui sont les péchés de pensée, de parole et d'action, ou bien des péchés que nous avons commis contre Dieu, contre : le prochain et contre nous-mêmes. Ou ce bienfait peut être le triple, bienfait que le pécheur obtient en l'Église : par la puissance des clefs : le premier, c'est la déclaration de l'absolution de la faute ; le second, c'est la commutation de la peine éternelle en une peine temporelle ; le troisième, c'est la rémission d'une partie de la peine temporelle. Et c'est pour ce triple bienfait. que saint Pierre doit être honoré par trois fois.

Quatrièmement, pour la dette dont nous lui sommes redevables, car il nous soutient et nous a soutenus de trois manières, par sa parole ; par son exemple, et par des secours temporels, ou bien par

le suffrage de ses prières ; c'est pour cela que nous sommes obligés à l'honorer par trois fois.

Cinquièmement, pour l'exemple, afin, qu'aucun pécheur ne désespère, quand bien même il eût renié Dieu trois fois, comme saint Pierre, si toutefois, il veut le confesser comme lui de cœur, de bouche et d'action.

Deuxième motif.

Le second motif pour lequel cette fête a été instituée est pris de *l'itinéraire* de saint Clément. Lorsque saint Pierre, qui prêchait la parole de Dieu, était près d'Antioche, tous les habitants de cette ville allèrent nu-pieds au-devant de lui, revêtus de cilices, la tête couverte de cendres ; en faisant pénitence de ce qu'ils avaient partagé les sentiments de Simon le magicien contre lui. Mais Pierre, en voyant leur repentir, rendit grâces à Dieu : alors ils lui présentèrent tous ceux qui étaient tourmentés par les souffrances, et les possédés du démon. Pierre les ayant fait placer devant lui et ayant invoqué sur eux le nom du Seigneur, une immense lumière apparut en ce lieu, et tous furent, incontinent guéris. Alors ils accoururent embrasser les traces des pieds de saint Pierre. Dans l'intervalle de sept jours, plus de dix mille hommes reçurent le baptême, en sorte que Théophile, gouverneur de la ville, fit consacrer sa maison comme basilique, et y fit placer une chaire élevée afin que saint Pierre fût vu et entendu de tous. Et ceci ne détruit pas ce qui a été avancé plus haut. Il peut en effet se faire que saint Pierre, par le moyen de saint Paul, ait été reçu magnifiquement par Théophile et par tout le peuple ; mais qu'après le départ de saint Pierre, Simon le magicien ait

perverti le peuple, l'ait excité contre saint Pierre, et que, dans la suite, il ait fait pénitence et reçu une seconde fois l'apôtre avec de grands honneurs.

Troisième motif.

Cette fête de la mise en chaire de saint Pierre est ordinairement appelée la fête du banquet de saint Pierre et c'est le *troisième motif* de son institution. Maître Jean Beleth dit* que c'était une ancienne coutume des gentils, de faire chaque année, au mois de février, à jour fixe, des offrandes de viandes sur les tombeaux de leurs parents : ces viandes étaient, consommées la nuit par les démons ; mais les païens pensaient qu'elles étaient saccagées par les âmes errantes autour des tombeaux, auxquelles ils donnaient le nom d'ombres. Les anciens en effet avaient l'habitude de dire, ainsi que le rapporte le même auteur, que dans les corps humains ce sont des âmes, dans les enfers ce sont des mânes : mais ils donnaient aux âmes le nom d'esprits quand elles montaient au ciel et celui d'ombres quand la sépulture était récente ou quand elles erraient autour des tombeaux. Or, cette coutume touchant ces banquets fut abolie difficilement chez les chrétiens : les saints Pères, frappés de cet abus et décidés à l'abolir, tout à fait, établirent la fête de l'intronisation de saint Pierre, aussi bien de celle qui eut lieu à Rome que de celle qui se fit à Antioche ; ils la placèrent à pareil, jour que se tenaient ces banquets, en sorte que quelques-uns lui donnent encore le nom de fête du banquet de saint Pierre **.

* Chapitre : LXXXIII. -- ** Saint Augustin, au livre VI de ses Confessions, parle de cet usage qui subsistait encore en 570, dans les Gaules, d'après un concile de Tours.

Quatrième motif.

Le quatrième motif de l'institution de cette fête se tire de la révérence que l'on doit à la couronne cléricale : car d'après une tradition, c'est là l'origine de la tonsure.

En effet quand saint Pierre prêcha à Antioche, on lui rasa le haut de la tête, en haine du nom chrétien : et ce qui avait été pour saint Pierre un signe de mépris par rapport à Jésus-Christ devint dans la suite une marque d'honneur pour tout le clergé. Mais il faut faire attention à trois particularités par rapport à la couronne des clercs : la tête rasée, les cheveux coupés à la tête, et le cercle qui la forme. La tête est rasée dans sa partie supérieure pour trois raisons. Saint Denys ; dans sa Hiérarchie ecclésiastique, en assigne deux que voici : « Couper les cheveux, signifie une vie parée et sans forme : car trois choses résultent des cheveux coupés ou de la tête rasée, qui sont : conservation de propreté, changement de forme, et dénudation. Il y a conservation de propreté puisque les cheveux font amasser des ordures dans la tête ; changement de forme, puisque les cheveux sont pour l'ornement de da tête ; la tonsure signifie donc une vie pure et sans forme. Or, cela veut dire que les clercs doivent avoir la pureté de cœur à l'intérieur, et une manière d'être sans forme, c'est-à-dire sans recherche, à l'extérieur.

La dénudation indique qu'entre eux et Dieu, il ne doit se trouver rien, mais qu'ils doivent être unis immédiatement à Dieu et contempler la gloire du Seigneur sans avoir de voile qui leur couvre le visage. On coupe les cheveux de la tête pour donner à comprendre par là que les clercs doivent retrancher de leur esprit toutes pensées superflues,

avoir toujours l'ouïe prête et disposée à la parole de Dieu, et se détacher absolument des choses temporelles, excepté dans ce qui est de nécessité. La tonsure a la figure d'un cercle pour bien des raisons : premièrement, parce que cette figure n'a ni commencement ni fin, ce qui indique que les clercs sont les ministres d'un Dieu qui n'a aussi ni commencement ni fin ; deuxièmement, parce que cette figure, qui n'a aucun angle, signifie qu'ils ne doivent point avoir d'ordures en leur vie, car, ainsi que dit saint Bernard, ou il y a angle, il y a ordures ; et ils doivent conserver la vérité dans, la doctrine, car, selon saint Jérôme, la vérité n'aime pas les angles ; troisièmement, parce que cette figure est la plus belle de toutes ; ce qui a porte Dieu à faire les créatures célestes avec cette figure, pour signifier que les clercs doivent avoir la beauté de l'intérieur dans le cœur et celle de l'extérieur dans la manière de vivre ; quatrièmement, parce que cette figure est de toutes la plus simple : d'après saint Augustin, aucune figure n'est obtenue avec une seule ligne, il n'y a que le cercle seulement qui n'en renferme qu'une ; on voit par là que les clercs doivent posséder la simplicité des colombes, selon cette parole de l'Évangile : « Soyez simples comme des colombes. »

---

14. Saint Mathias, Apôtre

Mathias est un nom hébreu qui signifie donné par Dieu, ou donation du Seigneur, ou humble, petit, car il fut donné par le Seigneur quand il le choisit, et le sépara du monde et en fit un des soixante-douze disciples. Il fut donation du

Seigneur quand, ayant été choisi par le sort, il mérita d'être du nombre des apôtres. Il fut petit, car toujours il garda une véritable humilité. Il y a trois sortes d'humilité, dit saint Ambroise : la première d'affliction quand quelqu'un est humilié ; la seconde de considération qui vient de la considération de soi ; la troisième de dévotion qui procède de la connaissance du créateur. Saint Mathias eut la première en souffrant le martyre, la seconde en se méprisant lui-même, la troisième en admirant la majesté de Dieu. Mathias vient encore de manu, qui veut dire bon, et thésis, qui signifie placement. De là Mathias, le bon à la place du méchant, savoir de Judas. Sa vie, qu'on lit dans les Églises, est attribuée à Bède.

Mathias remplaça Judas dans l'apostolat. Mais voyons d'abord en peu de mots la naissance et l'origine de ce Judas le traître. On lit donc dans une histoire (toutefois elle est apocryphe), qu'il y eut à Jérusalem un homme du nom de Ruben, appelé autrement Simon, de la tribu de Dam, ou d'après saint Jérôme, de la tribu d'Issachar, qui eut pour femme Cyborée. Or, une nuit qu'ils s'étaient mutuellement rendus le devoir, Cyborée s'endormit et eut un songe dont elle fut effrayée et qu'elle raconta comme il suit à son mari avec sanglots et soupirs : « Il me semblait enfanter un fils souillé de vices qui devait être la cause de la ruine de toute notre nation. » Ruben lui dit : « Tu racontes là une chose affreuse, qu'on ne devrait jamais réciter, et tu as, je pense, été le jouet d'un esprit pithon. » Elle lui répondit : « Si je m'aperçois que j'ai conçu et si je mets au monde un fils, il n'y aura certainement pas là d'esprit pithon ; dès lors la révélation devient évidente. » Or, son temps expiré, elle enfanta un fils ; ses parents furent dans une grande angoisse et

réfléchirent sur ce qu'ils feraient de cet enfant ; comme ils avaient horreur de le tuer, et qu'ils ne voulaient pas élever le destructeur de leur race, ils le placèrent dans un panier de jonc qu'ils exposèrent sur la mer, dont les flots le jetèrent sur une île, appelée Scarioth.

Judas a donc pris de cette île son nom d'Iscarioth. Or, la reine de ce pays n'avait point, d'enfant. Étant allée se promener sur le bord de la mer, et voyant cette corbeille ballottée par les flots, elle l'ouvrit. En trouvant cet enfant qui était de forme élégante, elle dit avec un soupir : « Oh ! que n'ai-je la consolation d'avoir un si grand enfant pour ne pas laisser mon royaume sans successeur ! » Elle fit donc nourrir l'enfant en cachette, simula une grossesse ; enfin elle déclara mensongèrement avoir mis au monde un fils, et cette grande nouvelle fut répandue par tout le royaume. Le prince fut dans l'ivresse d'avoir un fils et le peuple en conçut une grande joie. L'enfant fut élevé avec une magnificence royale. Mais peu de temps après la reine conçut du roi et elle enfanta un fils à son terme. Les enfants avaient déjà grandi un peu, fort souvent ils jouaient ensemble, et Judas tourmentait l'enfant du roi par de fréquentes taquineries et par des injures, au point de le faire souvent pleurer. Or, la reine, qui le souffrait avec chagrin, et qui savait que Judas ne lui était de rien, le frappait souvent. Mais cela ne corrigea pas Judas de molester l'enfant. Enfin le fait est divulgué et Judas déclaré n'être pas le vrai fils de la reine, mais un enfant trouvé.

Après cette découverte, Judas tout honteux tua, sans qu'on le vit, son frère putatif, le fils du roi. Craignant d'être condamné à perdre la tête pour ce

crime, il s'enfuit à Jérusalem avec ceux qui étaient soumis au tribut, et se mit au service de la cour de Pilate pour lors gouverneur, et comme qui se ressemble se rassemble, Pilate trouva que Judas lui convenait et conçut pour lui une grande affection.

Judas est donc mis à la tête de la cour de Pilate, et tout se fait d'après ses ordres. Un jour que Pilate regardait de son palais dans un verger enclos, il fut pris d'une telle envie d'avoir des pommes qui s'y trouvaient qu'il faillit presque tomber faible. Or, ce jardin appartenait à Ruben, le père de Judas ; mais Judas ne connaissait pas son père, ni Ruben ne connaissait son fils, parce que, d'abord, Ruben pensait que son fils avait péri dans la mer ; et ensuite que Judas ignorait complètement qui était son père et quelle était sa patrie. Pilate fit donc mander Judas et lui dit : « J'ai un si grand désir de ces fruits que si j'en suis privé j'en mourrai. » Alors Judas s'empressa de sauter dans l'enclos et cueillit des pommes au plus vite. Sur ces entrefaites, arrive Ruben qui trouve Judas cueillant ses pommes. Alors voilà une vive dispute qui s'engage : ils se disent des injures ; après les injures, viennent les coups ; et ils se font beaucoup de mal ; enfin Judas frappe Ruben avec une pierre à la jointure du cou, et le tue ; il prend ses pommes et vient raconter a Pilate l'accident qui lui est arrivé.

C'était au déclin du jour, et la nuit approchait, quand on trouva Ruben mort. On croit qu'il est la victime d'une mort subite. Pilate concéda alors à Judas tous les biens de Ruben ; de plus, il lui, donna pour femme l'épouse de ce même Ruben. Or, un jour que Ciborée poussait de profonds soupirs et que Judas son mari lui demandait avec intérêt ce qui l'agitait, elle répondit : « hélas ! je

suis la plus misérable des femmes ; j'ai noyé mon petit enfant dans la mer et j'ai trouvé mon mari mort avant le temps ; mais de plus, voici que Pilate a ajouté malheureusement une douleur à ma douleur, en me faisant marier au milieu de la plus grande tristesse, et en m'unissant à toi contre ma volonté. »

Quand elle lui eut raconté tout ce qui avait trait au petit enfant, et que Judas lui eut rapporté tous ses malheurs, il fut reconnu que Judas avait épousé sa mère et qu'il avait tué son père. Touché de repentir, il alla, par le conseil de Ciborée, trouver Notre Seigneur Jésus-Christ et lui demanda pardon de ses péchés. Jusqu'ici c'est le récit de l'histoire apocryphe qui est laissée à l'appréciation du lecteur, quoiqu'elle soit plutôt à rejeter qu'à admettre. Or, le Seigneur le fit son disciple ; de disciple il l'élut apôtre, et il l'eut en telle confiance et amitié qu'il fit son procureur de celui que peu de temps après il supporta comme traditeur : en effet il portait la bourse et il volait ce qu'on donnait à Jésus-Christ. Il fut marri, au temps de la passion du Seigneur, que le parfum, qui valait trois cents deniers, n'eût pas été vendu, pour les pouvoir encore ravir ; alors il alla vendre son maître trente deniers, dont un valait dix des deniers courants, et il se compensa ainsi de la perte des trois cents deniers du parfum ; ou bien, d'après le rapport de quelques personnes, il volait la dixième partie de tout ce qu'on donnait pour Jésus-Christ et pour la dixième partie qu'il avait perdue du parfum, c'est-à-dire, pour trente deniers, il vendit le Seigneur. Il est vrai que touché de repentir il les rapporta et qu'il alla se pendre avec un lacet, et s'étant pendu il a crevé par le milieu du ventre et toutes ses entrailles se sont répandues ; et il ne rejeta rien par la bouche

car il n'était pas convenable qu'elle fût souillée d'une façon si ignominieuse après avoir été touchée par la glorieuse bouche de Jésus-Christ

Il était encore convenable que les entrailles qui avaient conçu la trahison fussent déchirées et répandues, et que la gorge par où la parole de trahison avait passé fût étranglée avec un lacet. Il mourut en l'air, afin qu'ayant offensé les anges dans le ciel et les hommes sur la terre, il fût placé ailleurs que dans l'habitation des anges et des hommes, et qu'il fût associé avec les démons dans l'air*.

* Papias, évêque d'Hyerapolis, disciple de saint Jean, affirme que Judas survécut à sa pendaison ; mais que, devenu affreusement hydropique, il fut écrasé par un char ; Théophylacte et Euthyme l'assurent aussi.

Comme, entre l'Ascension et la Pentecôte, les apôtres étaient réunis dans 1e cénacle, Pierre voyant que le nombre des douze apôtres était diminué, nombre que le Seigneur avait choisi lui-même pour annoncer la Trinité dans les quatre parties du monde, il se leva au milieu des frères et dit : « Mes Frères, il faut que nous mettions quelqu'un à la place de Judas, pour qu'il témoigne avec nous de la résurrection de Jésus-Christ qui nous a dit : « Vous me serez des témoins à Jérusalem, en toute la Judée, en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ; et parce qu'un témoin ne peut rendre témoignage que de ce qu'il a vu, il nous faut choisir un de ces hommes qui ont toujours été avec nous, qui ont vu les miracles du Seigneur, et qui ont ouï sa doctrine. »

Et ils présentèrent deux des soixante-douze disciples, Joseph, qui, pour sa sainteté, fut surnommé le Juste ; frère de Jacques-Alphée, et Mathias, dont on ne fait pas l'éloge ; il suffit, en

effet, pour le louer, de dire qu'il a été choisi comme apôtre. Et s'étant mis en prières, ils dirent : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez lequel de ces deux vous avez choisi pour remplir ce ministère et pour entrer dans l'apostolat que Judas a perdu. » Il les tirèrent au sort et 1e sort tombant sur Mathias, celui-ci fut associé aux onze apôtres. Il faut faire attention, dit saint Jérôme, que l'on ne peut pas se servir de cet exemple pour tirer au sort, car les privilèges dont jouissent quelques personnes ne font pas la loi commune. En outre, dit Bède, jusqu'à la venue de la vérité, il fut permis de se servir des figures, car la véritable hostie fut immolée à la passion, mais elle fut consommée à la Pentecôte, et dans l'élection de saint Mathias, on eut recours au sort pour ne pas déroger à la loi qui ordonnait de chercher par le sort quel serait le grand prêtre. Mais après là Pentecôte, la vérité ayant été proclamée, les sept diacres furent ordonnés ; non par la voie du sort, mais par l'élection des disciples, par la prière des apôtres et par l'imposition des mains. Quel fut le sort qu'on employa ? il y a là-dessus deux sentiments parmi les saints Pères. Saint Jérôme et Bède veulent que ce sort fut de ceux dont il y avait un très fréquent usage sous l'ancienne loi. Mais saint Denys, qui fut le disciple de saint Paul, pense que c'est chose irréligieuse de penser ainsi ; et il affirme que ce sort ne fut rien autre chose qu'une splendeur et un rayon de la divine lumière qui descendit sur saint Mathias, comme un signe visible indiquant qu'il fallait le prendre pour apôtre.

Voici ses paroles dans le livre de la *Hiérarchie ecclésiastique* : « Par rapport au sort divin qui échut du ciel à Mathias, quelques-uns ont avancé, à mon avis, des propositions qui ne sont pas

conformes à l'esprit de la religion ; Voici mon opinion : Je crois donc que les Saintes Lettres ont nommé sort en cet endroit quelque céleste indice par lequel fut manifesté au collège apostolique celui qu'avait adopté l'élection divine. » Saint Mathias apôtre eut en partage la Judée, où il se livra avec ardeur à la prédication, et où, après avoir fait beaucoup de miracles, il reposa en paix.

On lit dans quelques manuscrits qu'il endura le supplice de la croix, et que c'est après avoir été couronné par ce genre de martyre, qu'il monta au ciel. Son corps a été, dit-on, enseveli à Rome en l'Église de Sainte-Marie-Majeure dans une pierre de porphyre ; et dans le même lieu, on montre sa tête au peuple. Voici ce qu'on lit dans une légende* conservée à Trèves. Mathias de la tribu de Juda naquit à Bethléem d'une famille illustre. Dans les écoles il apprit en peu de temps la science de la loi et des prophètes ; et comme il avait en horreur la volupté, il triompha, par la maturité de ses mœurs, des séductions de la jeunesse. Il formait son cœur à la vertu, pour devenir apte à concevoir, enclin à la miséricorde ; simple dans la prospérité, constant et intrépide dans l'adversité. Il s'attachait à pratiquer ce qu'il avait lui-même commandé, et à prouver par ses œuvres la doctrine qu'il annonçait.

* Cette légende n'est autre que la traduction faite au XII^{e} siècle des Actes de saint Mathias extraits d'un ouvrage écrit en hébreu et intitulé : Livre des condamnés. Elle est attribuée à saint Euchaire, de Trèves, par le P. Henschénius des Bollandistes.

Alors qu'il prêchait en Judée, il rendait la vue aux aveugles, guérissait les lépreux, chassait les démons, restituait aux boiteux le marcher, aux sourds l'ouïe, et la vie aux morts. Ayant été accusé devant le pontife, il se contenta de répondre : « Vous me reprochez des crimes : je n'ai que peu de

mots à dire, ce n'est pas un crime d'être chrétien, c'est un titre de gloire. » Le pontife lui dit : « Si on t'accordait un délai, voudrais-tu te repentir ? » Tant s'en faut, répondit-il, que je m'écarte par l'apostasie de la vérité que j'ai une fois trouvée. » Mathias était donc très instruit dans la loi, pur de cœur, prudent d'esprit, subtil à résoudre les questions d'Écriture sainte, prudent dans ses conseils, et habile à parler. Quand il prêchait la parole de Dieu en Judée, il opérait un grand nombre de conversions par ses miracles et ses prodiges.

De là naquit l'envie des juifs qui le traduisirent devant le Conseil. Alors deux faux témoins qui l'avaient accusé jetèrent sur lui les premières pierres, et le saint demanda qu'on ensevelît ces pierres avec lui pour servir de témoignage contre eux. Pendant qu'on le lapidait, il fut frappé de la hache, selon la coutume des Romains, et après avoir levé les mains au ciel, il rendit l'esprit à Dieu. Cette légende ajoute que son corps fut transféré de Judée à Rome et de Rome à Trèves.

On dit dans une autre légende que quand Mathias vint en Macédoine prêcher la foi de Jésus-Christ, on lui donna une potion empoisonnée qui faisait perdre la vue ; il la but au nom de Jésus-Christ, et il n'en ressentit aucun mal ; et comme on avait aveuglé plus de deux cent cinquante personnes avec cette potion, il leur rendit la vue à toutes en leur imposant les mains.

Le diable cependant leur apparut sous les traits d'un enfant et conseilla de tuer Mathias qui détruisait leur culte : quoique le saint fût resté au milieu d'eux, ils ne le trouvèrent pas même après trois jours de recherche. Mais le troisième jour, il se manifesta à eux et leur dit : « Je suis celui qui a

eu les mains liées derrière le dos, auquel on a mis une corde au cou, que l'on à cruellement traité, et qui fut mis eu prison. » Alors furent vus des diables qui grinçaient des dents contre lui, sans le pouvoir approcher. Mais le Seigneur vint le trouver avec une grande lumière, le leva de terre, le débarrassa de ses liens, et lui ouvrit la porte du cachot en le fortifiant par de douces paroles. Il ne fut pas plutôt sorti, qu'il prêcha la parole de Dieu. Comme plusieurs restaient endurcis, il leur dit : « Je vous préviens que vous descendrez vivants en enfer. » Et à l'instant la terre s'entr'ouvrit et les engloutit tous ; les autres se convertirent au Seigneur.

---

15. Saint Grégoire

Grégoire se dit de grex, assemblée, et gore, qui veut dire prêcher ou dire. De là Grégoire prêcheur en l'assemblée. Ou bien Grégoire vient de egregius, choisi, et gore, prêcheur ou docteur. Grégoire signifie encore attentif ; car il fut attentif sur soi, sur Dieu et sur le peuple : sur soi, par la conservation de la pureté ; sur Dieu, par une contemplation intérieure ; sur le peuple, par une prédication assidue. Et ces, trois qualités méritent d'obtenir la vision de Dieu. Saint Augustin dit au livre De l'Ordre : « Celui-là voit Dieu qui vit bien, qui étudie bien et qui prie bien. » Paul, historien des Lombards ; écrivit sa vie qui. fut mise en meilleur ordre dans la suite par Jean, diacre.*

* Tous les faits consignés dans cette légende sont extraits de ces deux vies.

Grégoire, de race sénatoriale, avait pour père

Gordien et sa mère se nommait Sylvie. Ayant acquis dès sa jeunesse et la science complète de la philosophie et jouissant d'une grande opulence, il pensa cependant à tout quitter et à se mettre en religion. Mais, comme il tardait à suivre ce projet de conversion et qu'il pensait servir Jésus-Christ avec plus de fruit en restant dans le monde avec la charge de préteur de la ville, il lui survint une foule d'affaires qui l'attachèrent au monde réellement, et non pas seulement en apparence. Enfin quand il eut perdu son père, il fit construire six monastères en Sicile et un septième dans l'enceinte de Rome sur son propre héritage, à l'honneur de saint André apôtre ; il y dépouilla ses habits de soie, ruisselants d'or et de pierreries pour se revêtir de l'humble habit de moine. Il parvint en peu de temps à une si haute perfection, que dès les commencements de sa conversion il pouvait être mis au nombre des parfaits. Ce qu'il dit lui-même dans la préface qui précède son *Dialogue*, peut donner une idée de sa sainteté : « Mon malheureux cœur éloigné par le poids de ses occupations se rappelle ce qu'il a été autrefois dans le cloître, comment il foulait aux pieds tout ce qui passe, combien il était élevé au-dessus de toutes les choses de la vie. »

Il avait coutume de ne penser qu'aux choses célestes ; retenu dans les liens du corps, il affranchissait par la contemplation les obstacles de la chair, et la mort même qui, pour presque tous, est un châtiment, il l'aimait comme l'entrée de la vie et la récompense de son labeur. » Enfin il affligea sa chair par de telles macérations que c'était à peine si, avec un estomac délabré, il pouvait subsister, et la perte de la respiration, nommée syncope par les Grecs, le jetait dans de telles angoisses qu'il était réduit à la dernière

extrémité pendant des heures entières. Il arriva une fois, comme il écrivait dans le monastère où il était abbé, qu'un ange du Seigneur se présenta à lui sous les traits d'un naufragé, demandant avec larmes qu'on eût pitié de lui. Grégoire lui fit donner six deniers d'argent ; après quoi le mendiant s'en alla. Il revint une seconde fois le même jour, et dit qu'il avait beaucoup perdu, mais qu'il avait reçu trop peu. Le saint lui fit donner la même somme d'argent ; une troisième fois il revient et demande avec des clameurs importunes qu'on ait pitié de lui. Mais saint Grégoire, informé par le procureur de son monastère, qu'il, n'y avait rien à donner qu'une écuelle d'argent que sa mère avait coutume d'envoyer pleine de légumes et qui avait été laissée au monastère, il la fit aussitôt donner. Le pauvre la prit et s'en alla tout joyeux. Or, c'était un ange du Seigneur qui se fit connaître lui-même dans la suite.

Un jour, saint Grégoire, passant sur le marché de Rome, vit quelques enfants très bien constitués, beaux de figure, et remarquables par l'éclat de leur chevelure ; ils étaient à vendre. Il demande au marchand de quel pays il les a amenés, « De la Bretagne, répondit-il, dont les habitants sont de semblable beauté. » Il l'interroge de nouveau, s'ils sont chrétiens. Le marchand lui répond : « Non, mais ils sont retenus dans les liens du paganisme. » Alors saint Grégoire gémit avec amertume et dit : « Oh ! quelle douleur ! que de belles figures possède encore le prince des ténèbres ! » Il demande de nouveau quel est le nom de ce peuple. « Ils se nomment Anglais, dit-il. » « Ils sont bien nommés Anglais, comme on dirait Angéliques, reprit-il ; car ils ont des visages d'anges. » Il lui demanda encore comment se nommait la province

d'où ils étaient. Le marchand répondit : « Ils sont Décriens*. » « Ils sont bien nommés, dit saint Grégoire, car les Décriens, doivent être délivrés de l'ire de Dieu. » Il s'informa du nom du roi. Le marchand dit qu'il s'appelait Aelle. Et Grégoire dit : « Il est bien nommé Aelle, parce qu'en son pays il faut qu'on chante alleluia. » Il alla aussitôt trouver le souverain Pontife et lui demanda avec grandes instances et prières qu'on l'envoyât pour convertir ce pays, ce qu'il eut de la peine à obtenir : Il s'était déjà mis en chemin quand les Romains, extrêmement affligés de son départ, allèrent trouver le pape, et lui parlèrent ainsi : « Vous avez offensé saint Pierre, vous avez détruit Rome ; vous avez fait partir Grégoire. » Le pape effrayé dépêcha à l'instant des courriers pour le rappeler.

* La partie de la Grande Bretagne au nord du fleuve Humber était divisée en deux provinces : la Décrie et la Bernicie. La Décrie allait de l'Humber à la Tyne et ; la Bernicie de la Tyne au Forth. L'un et l'autre pays avaient chacun un roi. Cf. Bède, Guillaume de Malmesbyres.

Grégoire avait déjà fait trois journées de chemin ; il s'était arrêté en un endroit où, pendant que ses compagnons se reposaient, il fit une lecture ; alors une locuste ou sauterelle l'empêcha de continuer sa lecture, et ce mot de locuste lui fit penser que c'était un ordre qui lui était donné de rester en ce lieu ; éclairé par un esprit prophétique, il engage ses compagnons à partir au plus tôt, quand arrivent les courriers apostoliques qui ordonnent à Grégoire de revenir, quoiqu'il en fût fort attristé. Alors le pape l'arracha de son monastère, et l'ordonna son diacre cardinal.

Le fleuve du Tibre étant sorti de son lit déborda tellement qu'il coulait par-dessus les murs de la ville et renversait une quantité de maisons. Mais

avec les eaux du Tibre descendirent en mer beaucoup de serpents et un grand dragon, qui, étouffés par les flots et jetés sur le rivage, corrompirent l'air par leur pourriture. Il en résulta une peste affreuse, de la nature de celle qui attaque l'aine, en sorte qu'il semblait que l'on voyait réellement des flèches tomber du ciel et frapper chaque particulier. Le premier atteint fut le pape Pelage, qui fut emporté en un moment : et bientôt le mal fit de tels ravages dans le peuple que beaucoup de maisons de la ville restèrent vides par la mort de leurs habitants. Comme l'Église de Dieu ne pouvait rester sans chef, le peuple entier élut Grégoire, malgré toutes les résistances possibles de la part du saint. Il n'était pas encore sacré quand la peste ravageait la population : il fit alors un sermon au peuple, ordonna une procession, où il institua de chanter les Litanies, et avertit tous les fidèles de prier Dieu avec plus de ferveur que jamais.

Au moment donc où le peuple était rassemblé pour les prières, le fléau fut si violent, qu'en une heure, périrent quatre-vingt-dix personnes. Mais cela ne l'empêcha pas de continuer à exhorter le peuple qu'il eût à ne pas se lasser de prier, jusqu'à ce que la miséricorde de Dieu éloignât la peste. La procession finie, il voulut s'enfuir, mais il ne le put, parce que, par rapport à lui, il y avait jour et nuit des gardes apostés aux portes pour le surveiller. Cependant, il changea de vêtement, et de concert avec certains négociants, il se cacha dans un tonneau et obtint d'eux qu'ils le sortiraient ainsi de la ville, sur une voiture. Il gagna de suite une forêt, y chercha une caverne pour s'y cacher, il y resta enfermé trois jours. On se mit activement à sa recherche, quand une colonne de feu partant du ciel descendit sur l'endroit où il était caché : et sur cette

colonne, un reclus vit des anges qui montaient et qui descendaient ; aussitôt le peuple se saisit de lui, le traîne, et il est sacré souverain Pontife.

Il suffit de lire ses écrits, pour se convaincre que ce fut malgré lui qu'il fut élevé à ce haut rang d'honneur. En effet voici comment il s'exprime dans une épître au patrice Narsès : « Pendant que vous décriviez si exactement les douceurs de la contemplation, vous faisiez renaître en moi les gémissements que j'ai donnés à ma ruine ; car j'ai su ce que j'ai perdu de calme intérieur, lorsque, sans aucun mérite de ma part, j'ai été élevé au comble de la puissance. Or, sachez que je suis frappé d'une douleur telle que c'est à peine si je puis la dire. Ne m'appelez donc pas Noémi, c'est-à-dire beau, mais appelez-moi mara, parce que je suis tout marri. »

Il dit encore ailleurs : « Si vous m'aimez, pleurez-moi en apprenant que j'ai été élevé au souverain Pontificat ; je pleure moi-même sans relâche, et vous conjure de vouloir prier Dieu pour moi. » Voici ce qu'on lit dans la préface de ses *Dialogues* : « À l'occasion de la charge pastorale, mon esprit souffre de s'occuper des affaires séculières, et sali par la poussière des actions de la terre, il regrette la beauté qu'il avait au temps de son repos. J'examine ce que j'endure, j'examine ce que j'ai perdu : et quand je vois ce que j'ai perdu, ce que j'endure me paraît encore plus pénible ; me voici battu par les flots d'une vaste mer, et dans le vaisseau de mon âme, je suis brisé par les fureurs d'une affreuse tempête ; quand je regarde en arrière dans ma vie, je soupire comme si je tournais les yeux vers le rivage qui me fuit. »

Comme la peste dont il a été parlé plus haut

exerçait encore ses ravages dans Rome, il ordonna qu'on ferait, au temps de Pâques, comme de coutume, une procession autour de la ville en chantant les litanies ; on y porta en avant avec grande révérence l'image de, la bienheureuse Marie toujours Vierge, qui est à Rome dans l'Église de Sainte-Marie-Majeure et qu'on dit avoir été peinte avec une ressemblance parfaite, par saint Luc, médecin et peintre excellent ; et voilà que l'air, corrompu et infecté s'écartait pour faire place à l'image, comme s'il n'en pouvait supporter la présence : En sorte qu'en arrière du tableau restait une merveilleuse sérénité et l'air reprenait toute sa pureté. On rapporte qu'alors, on entendit dans les airs les voix des anges, qui chantaient vis-à-vis de l'image : « *Regina cœli lætare, alleluia, quia quem meruisti portare, alleluia, resurrexit, sicut dixit, alleluia*. Reine du ciel, réjouissez-vous, alléluia ; car celui que vous avez mérité de porter, alléluia, est ressuscité, alléluia. » A quoi saint Grégoire ajouta à l'instant ces mots : « *Ora pro nobis Deum, alleluia*. Priez Dieu pour nous, alléluia. »

Alors saint Grégoire vit, sur le château de Crescentius, l'ange du Seigneur essuyant un glaive ensanglanté qu'il remit dans le fourreau : saint Grégoire comprit alors que la peste avait cessé et c'est en effet ce qui arriva, ce château reçut depuis le nom de château Saint-Ange. Enfin, dans le but d'accomplir ce qui avait toujours fait l'objet de ses désirs, saint Grégoire envoya Augustin, Mellitus et Jean avec quelques autres en Angleterre, dont les habitants furent convertis à la foi, par ses prières et ses mérites.

L'humilité de saint Grégoire était si profonde qu'il ne souffrait aucune louange de qui que ce fût :

Il écrivit en effet en ces termes à l'évêque Étienne qui l'avait loué : « Dans la lettre que vous m'avez adressée, vous avez usé d'une bienveillance dont je suis tout à fait indigne ; et cependant il est écrit : « Ne louez personne de son vivant. » Quoique je n'aie pas mérité tout ce qu'il vous a plu de dire de moi, je vous prie de m'en rendre digne par vos prières, afin qu'ayant dit de moi un bien qui n'existe point, il y soit dorénavant parce que vous avez dit qu'il y est. »

Il écrit encore au patrice Narsès : « Il y a des pensées fines et des passages intéressants dans vos lettres où vous jouez sur ma cause et sur mon nom. Certes, très cher frère, vous appelez Lion, celui qui n'est qu'un singe ; nous parlons ainsi quand nous appelons de petits chats galeux des léopards ou des tigres. » Et dans sa lettre à Anastase, patriarche d'Antioche : « Vous m'appelez la bouche du Seigneur, vous dites que je suis une lumière, vous avancez que, par mes paroles, je puis être utile à beaucoup, je puis les éclairer ; vraiment, je vous avoue que vous me faites bien douter de l'estime que vous avez conçue de moi. Je considère en effet quel je suis et je ne trouve trace de ce que vous y voyez. Je considère qui vous êtes, et je ne pense pas que vous puissiez mentir. Or, quand je veux croire ce que vous dites, ma misère me dit le contraire ; lorsque je veux discuter ce qui est dit à ma louange, votre sainteté me contredit : mais, je vous en prie, saint homme, qu'il y ait pour nous quelque profit de cette querelle, et que si ce que vous dites n'existe pas, que cela existe parce que vous le dites. »

Tous les termes qui sentaient la jactance et la vanité, il les repoussait avec mépris ; aussi écrit-il

en ces termes à Euloge, patriarche d'Alexandrie, qui l'avait appelé pape Universel : « En vedette de la lettre que vous m'avez adressée, vous avez cru devoir vous servir d'une expression qui renferme une appellation orgueilleuse en me disant pape universel. Ce que je demande, c'est que votre sainteté ne le fasse plus à l'avenir ; car c'est vous ôter à vous-même que d'accorder à un autre plus que la raison n'exige. Pour moi, je ne cherche pas à être relevé par des mots, mais par des mœurs, et je ne regarde pas comme un accroissement de gloire, ce qui m'exalte au dépens de mes frères. Loin donc les paroles qui enflent la vanité et blessent la charité. »

Et pour ce que Jean, évêque de Constantinople, s'était attribué ce titre de vanité en se faisant appeler frauduleusement pape universel par le synode, saint Grégoire entre autres choses écrit cela de lui : « Quel est cet homme, qui, malgré les ordonnances de l'Évangile, contre les décrets des canons, a la présomption d'usurper pour lui un nom nouveau, comme le ferait quelqu'un qui, sans vouloir rabaisser autrui, veut être seul au-dessus des autres quand il aspire à être universel ? » Il ne voulait même pas se servir du mot ordre, dans ses rapports avec ses co-évêques, ce qui lui fait dire dans une lettre à Euloge, évêque d'Alexandrie :

« Votre charité me parle en ces termes : comme vous l'avez ordonné ; ne vous servez pas avec moi de ce mot : ordre, parce que je sais qui je suis et qui vous êtes : vous êtes mes frères par la place que vous occupez, et vous êtes mes pères par votre conduite. » Il poussait encore l'humilité qui le distinguait jusqu'à ne vouloir pas que les dames se nommassent ses servantes. C'est pourquoi il écrit à

Rusticane, de famille patricienne : « Je n'ai qu'une chose à relever dans votre lettre, c'est que vous répétez trop souvent ce qui pouvait n'être dit qu'une fois : votre servante et encore votre servante. Ma charge d'évêque m'a rendu le serviteur de tous, pourquoi donc vous dire ma servante ? moi qui avant de recevoir l'épiscopat vous ai appartenu. Ainsi, je vous, en prie par le Dieu tout-puissant, ne me faites plus lire de pareilles expressions dans vos lettres. »

Ce fut le premier qui dans ses épîtres se nomma le serviteur des serviteurs de Dieu, et il établit que ses successeurs s'appelleraient ainsi. De son vivant, par excès d'humilité, il ne voulait publier aucune de ses œuvres, et il trouvait que ses livres ne valaient rien en comparaison de ceux des autres, ce qui le fit écrire en ces termes à Innocent, gouverneur d'Afrique : « Au sujet de la demande que vous nous adressez de vous envoyer l'*Exposition sur Job*, nous partageons la joie que vous retirez de vos études ; mais si vous voulez nourrir votre esprit d'une substance délicieuse, lisez les opuscules de votre compatriote le bienheureux Augustin ; ne préférez pas notre son à son froment, car, je ne veux pas, tant que je vivrai, faire connaître aux hommes ce que j'ai pu avoir écrit »

On lit dans un livre traduit du grec en latin qu'un saint père, nommé l'abbé Jean, vint à Rome pour visiter les églises des apôtres ; et qu'en voyant passer au milieu de la ville le bienheureux pape Grégoire, il voulut aller à sa rencontre et lui faire révérence, comme cela était convenable ; mais saint Grégoire, le voyant se disposer à se prosterner en terre, se hâta de se prosterner lui-même devant lui et ne se releva que quand l'abbé en eut fait

autant le premier ; ceci met en relief sa grande humilité. Il usait de tant, de largesse en ses aumônes qu'il ne fournissait pas le nécessaire seulement à ceux qui étaient près de lui, mais encore à ceux qui en étaient éloignés, par exemple, aux moines du mont Sinaï : il avait par écrit les noms de tous les indigents et il subvenait à leurs besoins avec une grande libéralité.

Il fonda un monastère à Jérusalem et il eut soin, qu'on envoyât aux serviteurs de Dieu qui l'habitaient tout le nécessaire : il offrait annuellement quatre-vingts livres d'or pour les dépenses quotidiennes de trois mille servantes de Dieu ; chaque jour encore, il invitait à sa table tous les pèlerins. Entre autres, il en vint un jour un auquel saint Grégoire voulait servir de l'eau pour laver ses mains, il se retournait pour prendre le vase quand tout à coup il ne trouva plus celui sur les mains duquel il voulait verser l'eau. Or, après avoir admiré à part lui cette étrangeté, cette nuit-là même, le Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : « Les autres jours, vous m'avez reçu dans la personne de ceux qui sont mes membres, mais hier c'est moi que vous avez reçu en personne. » Une autre fois il commanda à son chancelier d'inviter à son repas douze pèlerins. Le chancelier alla exécuter ses ordres. Alors qu'ils étaient ensemble à table, le pape regarda et en compta treize ; il demanda au chancelier pourquoi il avait pris sur lui d'inviter contre ses ordres ce nombre de personnes. Le chancelier compta lui-même et n'en trouvant que douze il dit : « Croyez-moi, mon Père, ils ne sont que douze. » Saint Grégoire remarqua que celui qui était assis à côté de lui changeait de figure à chaque instant, que tantôt c'était un jeune homme, tantôt un vieillard vénérable à tête blanche. Le

repas fini, il le conduisit à sa chambre et le conjura de vouloir bien lui dire son nom et qui il était. Celui-ci répondit : « Pourquoi me demandez-vous mon nom qui est admirable ? Apprenez pourtant que je suis le naufragé auquel vous avez donné une écuelle d'argent que votre mère vous avait envoyée avec des légumes, et tenez pour certain, qu'à dater de ce jour où vous m'avez fait l'aumône, le Seigneur vous a destiné à devenir le chef de son Église et le successeur de l'apôtre saint Pierre. »

Grégoire lui dit : « Et comment savez-vous que dès lors le Seigneur me destina à gouverner son Église ? » Il répondit . « Parce que je suis son ange et le Seigneur m'a fait revenir chez vous pour être occupé à vous garder et pour pouvoir obtenir de lui tout ce que vous lui demanderez par mon entremise. » A l'instant il disparut.

En ce temps-là un ermite, homme de grande vertu, avait tout quitté pour Dieu, et ne possédait rien qu'une chatte qu'il caressait souvent et qu'il réchauffait sur son giron comme sa compagne. Or, il pria Dieu de daigner lui montrer avec qui il pourrait espérer partager la demeure éternelle, lui qui, pour son amour, ne possédait rien des richesses du siècle. Il lui fut donc révélé une nuit qu'il avait lieu d'espérer de demeurer avec Grégoire, pontife romain. Alors il se mit à gémir en pensant que sa pauvreté volontaire lui avait servi de peu, puisqu'il devait être récompensé avec quelqu'un qui nageait dans l'abondance de toutes les richesses du monde. Or, comme il comparait jour et nuit en pleurant les richesses de Grégoire avec sa pauvreté, une autre nuit, il entendit le Seigneur lui dire : « Comme ce n'est pas la possession des richesses, mais la convoitise qui

font le riche, pourquoi oses-tu comparer ta pauvreté avec les richesses de Grégoire ? tu te complais plus dans l'amour de cette chatte que tu possèdes, que tu caresses tous les jours, que lui au sein de ses richesses : il ne les aime pas, mais il les méprise et les distribue bénévolement à tout le monde. » Ce solitaire rendit grâces à Dieu, et celui qui avait cru son mérite rabaissé d'être en société avec Grégoire, se mit à prier pour qu'il méritât d'avoir un jour une place auprès de lui.

Saint Grégoire avait été faussement accusé auprès de l'empereur Maurice et de ses fils d'avoir fait mourir un évêque ; il écrivit ainsi une lettre qu'il adressa à l'apocrisiaire : « Il est une chose que vous pouvez suggérer brièvement à mes maîtres, c'est que si j'avais voulu m'occuper de causer la mort et de nuire aux Lombards, aujourd'hui la nation des lombards n'aurait ni roi, ni duc, ni comtes, et serait dans une grande confusion, mais parce que je crains Dieu, j'appréhende de chercher à perdre n'importe quel homme. » Son humilité était si grande que, tout souverain pontife qu'il fut, il se disait le serviteur de l'empereur, et l'appelait son maître. Il était inoffensif, à un tel point qu'il ne voulait pas consentir à la mort de ses ennemis. Alors que l'empereur Maurice persécutait saint Grégoire et l'Église de Dieu, ce saint lui écrivit entre autres choses : « Parce que je suis pécheur, je crois que vous apaisez d'autant plus Dieu que vous m'affligez, moi, qui le sers si mal. » Une fois, un personnage, revêtu d'un habit de moine, se présenta hardiment avec une épée nue à la main en présence de l'empereur, et la brandissant contre lui, il lui prédit qu'il mourrait par l'épée. Maurice effrayé cessa de persécuter Grégoire, et lui demanda instamment de prier pour lui afin que Dieu le punît

en cette vie de ses méfaits et qu'il n'attendît pas à le châtier au dernier jugement. Une fois, Maurice se vit cité devant le tribunal du juge, et entendit crier : « Amenez Maurice. » Et les ministres se saisirent de lui et le placèrent en présence du juge qui lui dit : « Où veux-tu que je te rende les maux que tu as commis en ce siècle ? » Maurice répondit : « Ici plutôt, Seigneur, et ne me les réservez pas pour le siècle futur. » Aussitôt la voix divine commanda que Maurice, sa femme, ses fils et ses filles fussent livrés au soldat Phocas pour être mis à mort. Ce qui arriva en effet. Peu de temps après, un de ses soldats, appelé Phocas, le tua avec toute sa famille par l'épée, et lui succéda à l'empire.

Le jour de Pâques, saint Grégoire célébrait la Messe à Sainte-Marie-Majeure ; et au *Pax Domini* un ange du Seigneur répondit tout haut : *Et cum spiritu tuo*. En témoignage de ce prodige, le pape fait station, au jour de Pâques, en cette église, et on ne lui répond pas encore au Pax Domini.

Comme l'empereur Trajan partait en toute hâte pour livrer une bataille, une veuve éplorée vint le trouver et lui dire : « Je vous demande en grâce qu'il vous plaise venger le sang de mon fils qui a été tué injustement. » Alors Trajan promit de le venger, s'il revenait sauf. La veuve lui dit : « Et qui pourra me le faire, si vous mourez à la bataille ? » Trajan répondit : « Celui qui après moi sera empereur. » La veuve reprit : « A quoi cela vous profitera-t-il, qu'un autre me fasse justice ? » Trajan dit : « Arien certainement. » « Alors, dit la veuve, ne vaudrait-il pas mieux que vous me fassiez justice et que vous en receviez récompense, que de la laisser à faire à un autre ? » Trajan donc, ému de pitié, descendit de cheval, et vengea à

l'instant même la mort de cet innocent.

On rapporte encore que le fils de Trajan, chevauchant par la ville, d'une façon trop lascive, tua le fils d'une veuve ; celle-ci, toute en pleurs, alla rapporter le fait à Trajan ; l'empereur lui livra son fils, l'auteur du meurtre, à la place de l'enfant mort, et il le dota richement. Or, une fois que, longtemps après la mort de Trajan, saint Grégoire passait sur la place Trajane en pensant à la mansuétude de Trajan quand il jugeait une affaire, il entra dans la basilique, de Saint-Pierre et se mit à pleurer très amèrement sur les erreurs de ce prince. Lors il lui fut répondu miraculeusement : « Voici que j'ai fait droit à ta requête, et j'ai délivré Trajan de la peine éternelle, mais dorénavant, garde-toi bien d'adresser des prières pour un damné. » Le Damascène raconte, en un de ses sermons, que saint Grégoire, priant pour l'âme de Trajan, entendit une voix du ciel lui parlant ainsi : « J'ai entendu ta voix et je donne grâce à Trajan. » De ce fait, ajoute-t-il au même endroit, tout l'orient et, tout l'occident en sont témoins. Sur cela, quelques-uns ont dit que Trajan a été rappelé à la vie, et qu'ayant acquis des grâces, il mérita son pardon et obtint ainsi la gloire, et qu'il n'avait pas été finalement mis en enfer, ni condamné par une sentence définitive. D'autres ont prétendu que l'âme de Trajan ne fut pas simplement délivrée de la peine éternelle qu'il avait méritée, mais que cette peine fut suspendue pour un temps, savoir jusqu'au jour du jugement. D'autres soutiennent que sa peine, quant au lieu et quant au mode de tourment, lui fut infligée sous condition, c'est-à-dire, jusqu'à ce que par les prières de saint Grégoire, avec la grâce de Jésus-Christ, il y eût changement quant au lieu ou quant au mode.

D'autres, comme Jean, diacre, qui a compilé cette légende, disent qu'on ne lit pas qu'il a prié, mais qu'il a pleuré : que le Seigneur accorde fréquemment dans sa miséricorde ce que l'homme n'ose lui demander, tout, désireux qu'il soit d'obtenir, et que l'âme de Trajan ne fut pas délivrée de l'enfer et placée au paradis, mais qu'elle est simplement délivrée des peines de l'enfer. « Il peut en effet se faire, dit-il, qu'une âme soit en enfer, et que, par la miséricorde de Dieu, elle n'en ressente pas les tourments. » D'autres avancent que la peiné éternelle consiste en deux choses, qui sont la peine du sens et la peine du dam qui est la privation de la vue de Dieu. Or la peine éternelle lui est remise quant à la peine du sens, mais quant à la peine du dam, elle lui est restée. On rapporte encore qu'un ange ajouta ces mots en parlant à saint Grégoire : « Parce que vous avez prié pour un damné, choisissez de deux choses l'une, ou de souffrir deux jours en purgatoire, ou d'être rongé de douleurs et d'infirmités durant toute votre vie. » Le saint préféra endurer des infirmités tout le temps de sa vie, à être tourmenté deux jours dans le purgatoire. Aussi dans la suite, toujours il fut sujet à la fièvre, à des attaques de goutte, ou bien il fut affligé de différentes douleurs ou en proie à d'affreux maux d'estomac, ce qui lui fait dire en une de ses épîtres : « Je souffre tant de la goutte et de maladies, que ma vie m'est la plus poignante des peines ; tous les jours je suis sur le point de défaillir, de douleur et je soupire après la mort comme après un remède. »

Il dit encore ailleurs : « Tantôt ma douleur est faible, tantôt elle est insupportable ; mais elle n'est pas si faible qu'elle me quitte, ni si excessive qu'elle me fasse mourir, en sorte qu'il se fait que, bien qu'étant si près de la mort, j'en suis cependant

repoussé. Les humeurs mauvaises se sont tellement empreintes en moi que la vie m'est une peine, et que j'attends avec grand désir la mort que je crois être le seul remède à mes gémissements.

Une dame offrait, tous les jours de dimanche, du pain à saint Grégoire ; et comme pendant la solennité de la messe il lui donnait le corps du Seigneur en disant : « Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ te garde pour la vie éternelle, » elle se mit à sourire avec indécence. Aussitôt le saint retira sa main qu'il avait approchée de la bouche de cette femme et remit la parcelle dit corps du Seigneur sur l'autel ; ensuite il lui demanda, en présence du peuple, pour quel motif elle avait osé rire. Elle répondit : « C'est parce que ce pain, que j'ai fait de mes propres mains, vous l'appeliez le corps du Seigneur, » Alors saint Grégoire, se prosterna en prière pour l'incrédulité de cette femme, et, en se levant, il trouva que cette parcelle de pain s'était convertie en chair sous la forme d'un doigt, et il rendit ainsi la foi à cette femme. Il pria de nouveau et il vit cette chair convertie en pain et la donna à prendre à la dame.

Quelques princes lui demandant des reliques précieuses, il leur donna quelque peu de la dalmatique de saint Jean l'évangéliste. Ils le reçurent, mais ils le lui renvoyèrent avec grande indignation, estimant que c'étaient viles reliques. Alors saint Grégoire, après avoir fait une prière, demanda un couteau et en piqua l'étoffe. De ces piqûres jaillit aussitôt du sang ; et ce miracle prouva combien ces reliques étaient précieuses.

Un des riches de Rome quitta sa femme et fut en conséquence privé de la communion par le Pontife. Le coupable supporta cela avec déplaisir, mais ne

pouvant se soustraire à l'autorité d'un si grand pape, il prit avis des magiciens qui lui promirent que, par leurs enchantements, le démon entrerait dans le cheval du saint : cet animal deviendrait si furieux qu'il y aurait danger pour le cavalier. Or, comme saint Grégoire passait de temps à autre avec son cheval, les magiciens ayant envoyé un démon, firent tourmenter le cheval si fort que personne ne le pouvait maîtriser. Saint Grégoire sut alors par révélation que le diable était entré dans le cheval, et il fit un signe de croix qui délivra le cheval de la rage dont il était tourmenté. Il y eut plus : les magiciens furent frappés d'un aveuglement perpétuel. Ils confessèrent leur mauvaise action et parvinrent dans la suite à la grâce du baptême. Il ne voulut pas leur rendre la vue, de crainte qu'ils ne lussent encore dans leurs livres de magie, mais il les fit nourrir des revenus de l'Église.

On lit encore dans un livre que les Grecs nomment Lymon, que l'abbé, qui était à la tète du monastère de saint Grégoire, lui dénonça un moine qui avait en sa possession trois pièces de monnaie. Saint Grégoire l'excommunia pour imprimer de la terreur aux autres. Peu de temps après, le frère meurt sans que saint Grégoire en soit informé. Il fut irrité de ce qu'on l'avait laissé mourir sans absolution ; alors il écrivit, sur une feuille, une prière par laquelle il l'absolvait du lien de l'excommunication, puis il la donna à un diacre pour qu'il en fît lecture sur la fosse du frère défunt : ce qui fut exécuté. La nuit suivante, le mort apparut à l'abbé et lui déclara que, jusqu'alors, il avait été détenu dans une prison, mais que la veille il avait été absous.

Il composa l'office et le chant ecclésiastique, et

pour cela il fit bâtir deux maisons, l'une à côté de la basilique de Saint-Pierre, l'autre près de l'église de Latran, où jusqu'aujourd'hui l'on conserve avec un respect convenable le lit où il se reposait quand il enseignait à chanter, et le fouet, avec lequel il menaçait les enfants, ainsi que l'exemplaire authentique de l'antiphonaire. Il ajouta au canon ces mots : *Diesque nostros in tua pace disponas atque ab æterna damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari*. Enfin saint Grégoire mourut plein de bonnes œuvres, après avoir siégé treize ans six mois et dix jours. Sur sa tombe on inscrivit ces vers :

> Suscipe, terra, tuo corpus de corpore sumptum,
> Reddere quod valeas, vivificante Deo.
> Spiritus astra petit, leti nil jura nocebunt,
> Cui vitæ alterius mors magis ipsa vita est.
> Pontificis summi hoc clauduntur membra sepulchro,
> Qui innumeris semper vivit ubique bonis *.
>
> * Terre reçois un corps sorti de ton sein,
> Pour le rendre après que Dieu l'aura vivifié.
> L'âme monte au ciel ; la mort n'a plus de droits à exercer,
> Sur celui auquel le trépas a procuré la vie.
> Dans ce sépulcre sont renfermées les dépouilles d'un saint pontife ;
> Dont les bienfaits immenses sont proclamés partout.

Ce fut l'an de l'Incarnation du Seigneur six cent quatre, sous l'empire de Phocas. Après la mort de saint Grégoire, tout le pays fut ravagé par une horrible famine. Alors, les pauvres que saint

Grégoire avait l'habitude de secourir par ses aumônes venaient dire à son successeur : « Seigneur, que votre sainteté ne laisse pas mourir de faim ceux que notre, père Grégoire avait coutume de nourrir. » Le pape indigné leur disait pour toute réponse : « Si Grégoire s'est chargé de soutenir tous les peuples pour s'attirer renommée et louanges, pour nous, nous ne pouvons vous nourrir. » Et il les renvoyait toujours ainsi les mains vides. Alors saint Grégoire lui apparut jusqu'à trois fois et lui reprocha avec douceur son avarice et ses refus ; mais le pape ne se mit pas en peine de s'amender en quoi que ce fût. Saint Grégoire, une quatrième fois, lui apparut avec un air terrible, le reprit et le frappa mortellement à la tête ; le pape mourut bientôt après de sa douleur. Pendant que cette peste durait encore, quelques envieux se mirent à critiquer saint Grégoire, en assurant qu'il avait épuisé, comme un prodigue, tout le trésor de l'Église ; et par esprit de vengeance, ils portèrent les autres à brûler ses livres. Après qu'on en eut brûlé un certain nombre, comme on se disposait à brûler le reste, Pierre, diacre, qui avait vécu dans une très grande intimité avec le saint, et qui est son interlocuteur dans les quatre livres des Dialogues, s'y opposa avec la plus grande énergie, en affirmant que cela ne saurait en rien détruire sa mémoire, puisqu'on conservait des exemplaires de ses œuvres dans les différentes parties du monde ; il ajouta que c'était un infâme sacrilège de brûler tant et de si précieux livres d'un si grand homme, sur la tête duquel lui-même avait vu très fréquemment l'Esprit-Saint en forme de colombe. Enfin il les amena à consentir que s'il méritait de mourir en affirmant avec serment qu'il venait de dire la vérité, ils cesseraient de brûler ces

ouvrages ; mais que s'il ne mourait pas, et qu'il survécût au témoignage qu'il venait de rendre, il aiderait de ses mains ceux qui brûleraient ses livres.

On rapporte en effet que saint Grégoire avait dit à Jean que quand il découvrirait le miracle de la colombe, il ne pourrait plus vivre après. C'est pourquoi le vénérable lévite Pierre, revêtu des habits de diacre, apporta le livre des Évangiles, et il n'eut pas plutôt touché les Saintes Lettres pour rendre témoignage à la sainteté de Grégoire, que, sans ressentir les douleurs qui accompagnent la mort, il expira en prononçant les paroles de son serment.

Un moine du monastère de saint Grégoire s'amassa un certain pécule, alors saint Grégoire apparut à un autre moine et lui dit de prévenir le premier qu'il distribuât son argent et qu'il fît pénitence, car il devait mourir dans trois jours. En entendant cela, le moine fut étrangement saisi, il fit pénitence, et rendit son argent ; bientôt après il fut pris par une si forte fièvre que, depuis le matin du troisième jour jusqu'à la troisième heure, il était comme brûlé, la langue lui sortait de la bouche, et on croyait qu'il allait mourir. Or, les moines qui étaient autour de lui et qui chantaient des psaumes, interrompirent la psalmodie et se mirent à médire de lui ; incontinent il se ranima, et, ouvrant les yeux, il dit avec un sourire : « Que le Seigneur vous pardonne, mes frères, d'avoir médit de moi ; vous m'avez jeté dans un embarras qui n'était pas mince ; parce que, accusé en même temps et par vous et par le diable, je ne savais à quelle calomnie répondre en premier lieu ; mais si vous voyez quelqu'un à l'instant de son trépas, usez envers lui

non de médisance, mais de compassion, puisqu'il va avec son accusateur devant le tribunal d'un juge sévère ; car j'ai été en jugement avec le diable et par l'aide de saint Grégoire, j'ai bien répondu à tout ce qui m'était reproché ; seulement j'ai eu à rougir d'une objection à laquelle je n'ai eu rien à répondre ; c'est pour cela que vous m'avez vu tourmenté de la sorte ; et à l'heure qu'il est je n'ai encore pu me libérer. »

Et comme les frères lui demandaient de quoi il s'agissait, il dit : « Je n'ose l'avouer, parce que, ayant reçu ordre de saint Grégoire de venir à vous, le diable s'en plaignit beaucoup, il pensait en effet que Dieu me renvoyait sur la terre pour faire pénitence de cette faute ; c'est pourquoi j'ai donné caution à saint Grégoire que je ne révélerais à personne la calomnie qui a été soulevée. » Et aussitôt il se mit à dire en criant : « Ô André, André, puisses-tu périr cette année, pour m'avoir poussé en pareil péril par ton mauvais conseil. » Et à l'instant, il expira en roulant horriblement les yeux. Or, il y avait dans la ville un nommé André qui, au moment où le moine mourant fit son imprécation, tomba en si dangereuse maladie, que toutes ses chairs se détachaient par lambeaux, sans qu'il pût mourir. Alors il convoqua les moines du monastère de saint Grégoire, et confessa avoir soustrait et enlevé, avec le moine en question, certaines chartes du monastère qu'il aurait données contre de l'argent à des étrangers ; et lui qui, jusqu'à cet instant n'avait pu mourir, rendit l'esprit en proférant ces aveux.

En ce temps-là, ainsi qu'on lit dans la vie de saint Grégoire, on suivait plutôt l'office ambrosien que le grégorien, dans l'Église ; alors le pontife romain

Adrien convoqua un concile où l'on statua que l'office grégorien fût observé partout. L'empereur Charles se fit l'exécuteur de cette ordonnance, et en parcourant les différentes provinces, par menaces et par châtiments, il forçait tous les clercs à obéir ; il brûlait partout les livres de l'office ambrosien et mettait en prison les clercs rebelles. Or, le bienheureux évêque Eugène partit pour le concile et arriva trois jours après sa clôture. Par sa prudence il fit que le pape rappela tous les prélats membres du concile, quoiqu'ils fussent à trois journées de là. Le concile, s'étant donc réuni, décida, à l'unanimité de tous les pères, que l'on mettrait sur l'autel du bienheureux Pierre, apôtre, le missel ambrosien et le grégorien, que l'on fermerait soigneusement les portes de l'église qui seraient scellées très exactement du sceau de la plupart des évêques ; et qu'eux tous passeraient la nuit entière en prières, afin que le Seigneur daignât révéler duquel des deux offices il voulait qu'on se servît de préférence dans les églises. Tout fut exécuté comme il avait été prescrit. Le matin, ils ouvrirent la porte de l'église et trouvèrent l'un et l'autre missels ouverts sur l'autel. D'autres avancent encore, qu'ils trouvèrent le missel grégorien presque délié et ses feuillets épars çà et là ; que, pour l'ambrosien, ils le retrouvèrent simplement ouvert à la même place qu'ils l'avaient mis. Ils connurent, par ce signe miraculeux, que l'office grégorien devait être répandu par tout le monde, et que l'ambrosien devait être suivi dans son église seulement.

Les saints Pères décidèrent donc selon qu'ils eu avaient été instruits par le ciel : et encore aujourd'hui cette décision est maintenue. Il est raconté* par le diacre Jean, qui a compilé la vie de

saint Grégoire, que, tandis qu'il se livrait à la rédaction de ce travail, il lui sembla qu'un homme, en habits sacerdotaux, lui apparut en songe, pendant qu'il écrivait auprès d'une lanterne ; l'habit de cet homme était tellement léger que sa finesse laissait apercevoir l'habit noir de dessous. Or, il s'approcha de plus près et ne put s'empêcher de rire en gonflant les joues. Et comme Jean lui demandait pourquoi un homme qui remplissait un ministère tellement noble riait avec si peu de retenue ; il lui répondit : « C'est parce que tu écris concernant des morts que tu n'as jamais vus vivants. » Jean lui dit : « Si je ne l'ai pas vu de figure, cependant j'écris de lui ce que j'en ai appris par la lecture. » L'autre reprit : « Tu as fait, je le vois, comme tu as voulu ; quant à moi ; je ne cesserai de faire ce que je pourrai. » Et aussitôt il éteignit la lumière de la lampe de Jean qui en fut effrayé au point de crier comme s'il avait été égorgé avec, une épée de la main de cet homme. Mais à l'instant saint Grégoire se présenta ayant à sa droite saint Nicolas, et à sa gauche, le diacre Pierre, et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

* Livre IV, n° 100.

Et comme l'esprit malin se cachait derrière le rideau du lit, Grégoire prit dans la main de Pierre une grande torche qu'il paraissait tenir, et brûlant avec la flamme la bouche et la figure de ce jaloux, il le rendit noir comme un Ethiopien. Alors une étincelle très légère tombant sur son habit blanc le brûla plus vite que la parole et il parut tout noir et Pierre dit à saint Grégoire : « Nous l'avons assez rendu noir. Grégoire lui répondit : « Nous ne l'avons pas rendu noir, mais nous avons montré qu'il a été noir. » Alors ils s'en allèrent en laissant

dans l'appartement une grande lumière.

16. Saint Longin

Adon, au 1er septembre, indique la fête de saint Longin qui a percé le côté de Jésus-Christ.

Longin fut le centurion qui, debout avec les soldats près de la croix, par l'ordre de Pilate, perça le côté du Sauveur avec une lance. En voyant les miracles qui s'opéraient, le soleil obscurci et le tremblement de terre, il crut en Jésus-Christ surtout depuis l'instant où, selon le dire de certains auteurs, ayant la vue obscurcie par maladie ou par vieillesse, il se frotta les yeux avec du sang de Notre-Seigneur, coulant le long de sa lance, car il vit plus clair tout aussitôt. Renonçant donc à l'état militaire, et instruit par les apôtres, il passa vingt-huit ans dans la vie monastique à Césarée de Cappadoce, et convertit beaucoup de monde à la foi par sa parole et ses exemples.

Ayant été pris par le gouverneur et refusant de sacrifier, le gouverneur lui fit arracher toutes les dents et couper la langue*. Cependant Longin ne perdit pas l'usage de la parole, mais saisissant une hache, il brisa toutes les idoles en disant : « Si ce sont des dieux, nous le verrons. » Les démons étant sortis des idoles, entrèrent dans le gouverneur et tous ses compagnons : Alors se livrant à toutes sortes de folies, et sautant comme des chiens, ils vinrent se prosterner aux pieds de Longin qui dit aux démons : « Pourquoi habitez-vous dans les idoles ? » Ils répondirent : « Là où le Christ n'est pas nommé ni son signe placé, là est notre habitation. » Or, quand le gouverneur furieux, eut

perdu la vue, Longin lui dit : « Sache que tu ne pourras être guéri qu'après m'avoir tué. » Aussitôt en effet que j'aurai reçu la mort de ta main, je prierai pour toi et t'obtiendrai la santé du corps et de l'âme. » Et à l'instant le gouverneur lui fit trancher la tête ; après quoi, il alla près de son corps, se prosterna avec larmes et fit pénitence. Aussitôt il recouvra la vue avec la santé et finit sa vie dans la pratique des bonnes œuvres.

* Adon, ibid.

17. Sainte Sophie et ses trois filles

Il y a à Constantinople un temple magnifique qui s'appelle Sainte-Sophie, dédié en l'honneur de sainte Sophie, et de ses trois filles martyres. Sainte Sophie éleva ses trois filles, Foi, Espérance et Charité, dans la sagesse et la crainte de Dieu. La première avait onze ans, la seconde dix et la troisième huit. Elle vint à Rome et chaque dimanche, elle visitait les églises et gagnait une multitude de dames à Jésus-Christ Elles furent dénoncées à Adrien. Ce prince fut tellement épris de leur beauté qu'il voulut les adopter pour filles ; ce qu'elles rejetèrent avec dédain.

Foi est premièrement fouettée par trente-six soldats ; deuxièmement, ses mamelles lui sont arrachées en présence du peuple. Le sang coula de ses blessures et ses mamelles rendirent du lait. Ce jugement inique excite l'indignation, et des clameurs s'élèvent contre le césar auquel la vierge toute réjouie insulte elle-même ; troisièmement, la jeune fille est posée sur un gril rougi au feu ; elle

n'en ressent rien ; quatrièmement, elle est plongée dans une chaudière pleine d'huile et de cire ; cinquièmement, elle est décapitée.

Espérance est appelée à son tour, mais on ne peut lui faire consentir à sacrifier aux idoles. Alors elle est jetée dans une chaudière pleine de graisse, de cire et de résine : les gouttes qui en jaillissaient brûlaient les infidèles : enfin elle est condamnée à consommer son martyre par le glaive.

Pendant ce temps, la mère encourageait Charité, sa troisième fille, qui était toute petite. Elle ne ménage Adrien en aucune manière, et ne veut pas lui obéir : c'est pourquoi le cruel lui fait premièrement allonger et disloquer les membres ; deuxièmement, la fait frapper à coups de bâton ; troisièmement, fouetter de verges ; quatrièmement, jeter dans un foyer ardent, d'où le feu, qui saute à soixante coudées de là, fait mourir six mille idolâtres. Quant à cette vierge, elle se promenait au milieu du feu sans en être brûlée, en sorte qu'elle brillait comme de l'or ; cinquièmement, elle est percée avec des lames ardentes, et au milieu de ce martyre qui fait frémir, elle reçoit par l'épée la couronne de gloire.

L'excellente mère de ces excellentes filles se joint à grand nombre des assistants pour recueillir leurs restes, ensuite se plaçant sur leur tombeau : « Je désire, s'écrie-t-elle, mes très chères filles, être avec vous. » Sainte Sophie mourut donc en paix et fut ensevelie par les assistants avec ses très chères filles. Elle avait elle-même enduré chacun des supplices de ses enfants ; aussi fut-elle plus que martyre. Adrien périt desséché et dévoré par la putréfaction : il avoua qu'il avait injustement insulté aux saints de Dieu.

18. Saint Benoît

Benoît est ainsi nommé ou parce qu'il a bénit beaucoup, ou parce qu'il a reçu en cette vie beaucoup de bénédictions, ou parce que tous le bénissaient, ou bien parce qu'il a mérité la bénédiction éternelle. Sa vie fut écrite par saint Grégoire.

Benoît était originaire de la province de Nurcie. Ayant été placé à Rome pour faire ses études, tout jeune encore, il abandonna les lettres et résolut de s'en aller au désert. Sa nourrice, qui le chérissait avec une grande tendresse, le suivit jusqu'en un lieu qu'on nomme Œside, où elle demanda à emprunter un crible pour nettoyer du froment, mais en le mettant sans précaution sur une table, le crible tomba et fut cassé en deux. Saint Benoît la voyant pleurer prit les deux parties du crible et se levant, après une prière, il les trouva solidement réunies.

Peu de temps après, il quitta à la dérobée sa nourrice et vint en un endroit où il resta trois ans inconnu aux hommes, à l'exception d'un moine appelé Romain, dont les soins assidus lui assuraient le nécessaire. Or, comme de l'antre où Benoît restait, jusqu'au monastère de Romain il n'y avait pas de chemin, celui-ci liait le pain au bout d'une très longue corde et c'est ainsi qu'il avait coutume de le faire passer. À cette corde, il attacha aussi une sonnette, afin que, averti par le son, l'homme de Dieu sût quand Romain lui apportait du pain et pût sortir pour le prendre. Mais l'antique ennemi de l'homme jaloux de la charité du premier et de la manière dont le second se sustentait, jeta une pierre et cassa la sonnette : cela toutefois n'empêcha pas

Romain de servir Benoît. Après quoi le Seigneur apparut dans une vision à un prêtre qui se préparait à manger le jour de la solennité de Pâques, et lui dit : « Tu te prépares des friandises et mon serviteur meurt de faim en tel lieu. » Le prêtre se leva incontinent, et étant parvenu à trouver Benoît après de grandes difficultés : « Levez-vous, lui dit-il, et prenons de la nourriture, parce que c'est aujourd'hui la Pâque du Seigneur. » Benoît lui répondit : « Je vois bien qu'il est Pâques, puisque j'ai l'avantage de vous voir. » Placé en effet loin des hommes, il ne savait pas que ce jour fût celui de la solennité de Pâques. Le prêtre lui dit : « Vraiment c'est aujourd'hui le jour de la résurrection de Notre-Seigneur : aussi ne convient-il pas que vous fassiez abstinence ; c'est pour cela que je vous ai été envoyé. » Et après avoir béni Dieu, ils prirent de la nourriture.

Un jour un oiseau noir, nommé merle, se mit à voler d'une manière importune autour de la figure de Benoît, de sorte que le saint aurait pu le saisir avec la main ; mais il fit le signe de la croix et l'oiseau se retira. Bientôt après, le diable lui ramena devant les yeux de l'esprit une femme qu'il avait vue autrefois, et il alluma dans son cœur une telle passion pour cette personne, que, vaincu par la volupté, il était près de quitter le désert. Mais rendu subitement à lui-même par la grâce divine, il quitta ses vêtements, et se roula sur les épines et les ronces éparses çà et là, avec tant de violence que son corps en fut tout meurtri, il guérit ainsi par les plaies de sa chair les plaies de sa pensée : il vainquit le péché en déplaçant l'incendie. À dater de ce moment aucune tentation ne s'éleva en son corps.

Sa renommée avait grandi ; l'abbé d'un monastère étant mort, toute la communauté vint le trouver et lui demander de la gouverner. Il refusa longtemps, et dit d'avance aux moines que leurs mœurs ne s'accordaient point avec les siennes ; enfin il fut forcé de donner son consentement. Mais comme il commandait que la règle fût observée selon toute sa rigueur dans le cloître, les moines se reprochaient l'un à l'autre de l'avoir demandé pour leur chef, car leur irrégularité blessait l'amour qu'il avait pour le devoir.

Quand ils s'aperçurent qu'avec lui il ne leur était plus possible de faire le mal et que c'était chose pénible de rompre leurs habitudes, ils mêlèrent du poison avec son vin et le lui servirent à table. Mais Benoît fit le signe de la croix, ce qui brisa le verre comme par un coup de pierre. Il comprit donc qu'il y avait là une boisson de mort, puisqu'elle n'avait pu recevoir le signe de la vie ; il se leva aussitôt et il dit avec calme : « Que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous, mes frères ; ne vous ai-je pas dit que vos mœurs et les miennes ne s'accordaient pas ? »

Il revint alors à la solitude qu'il avait quittée ; et où ses miracles qui se multipliaient tous les jours le rendirent célèbre. Une foule de personnes étant venues à lui, il bâtit douze monastères. En l'un d'eux, il y avait un moine qui ne pouvait pas vaquer longtemps à la prière, mais pendant que les autres étaient à l'oraison, il allait dehors et se livrait à des distractions terrestres et futiles. L'abbé de ce monastère en ayant instruit saint Benoît, celui-ci s'empressa de venir ; il vit qu'un petit enfant noir tirait dehors, par le bord de son habit, ce moine qui ne pouvait pas rester à la prière ; et il dit à l'abbé du monastère et au moine saint Maur : « Est-ce que

vous ne voyez pas quel est celui qui le tire ? » Et comme ils répondaient : « Non ; » il dit : « Prions pour que vous le voyiez aussi. » Et pendant qu'ils priaient, saint Maur vit, mais l'abbé ne put voir. Un autre jour donc, après la prière, l'homme de Dieu rencontra le moine dehors, et le frappa avec une verge à cause de son aveuglement ; depuis ce temps, il resta à la prière, sans plus sortir. Ce fut ainsi que l'antique ennemi de l'homme n'osa plus maîtriser les pensées du moine, comme s'il eût reçu lui-même les coups.

De ces monastères il y en avait trois élevés sur les rochers d'une montagne, et c'était avec un grand labeur qu'on tirait l'eau d'en bas ; comme les frères priaient souvent l'homme de Dieu de changer les monastères de lieu, une nuit il alla avec un enfant au haut de la montagne où, après avoir prié longtemps, il mit trois pierres en cet endroit pour servir de signe. Rentré le matin à la maison, les frères vinrent le trouver pour la même cause et il leur dit : « Allez creuser au milieu de la roche sur laquelle vous trouverez trois pierres, car le Seigneur peut vous en faire jaillir de l'eau : » Ils y allèrent et ils trouvèrent cette roche déjà couverte de gouttes ; ils y creusèrent un trou et bientôt ils le virent plein d'eau : elle coule encore jusqu'à présent en assez grande quantité pour descendre du sommet de la montagne jusqu'en bas.

Une fois, un homme coupait des ronces avec une faux autour du monastère de l'homme de Dieu ; or, le fer sauta du manche et tomba dans un lac profond ; et comme cet homme s'en tourmentait fort, saint Benoît mit le manche sur le lac et un instant après le fer vint nager vers son manche.

Un jeune moine appelé Placide, en allant puiser

de l'eau, tomba dans le fleuve ; bientôt l'eau l'emporta et l'entraîna loin de ta terre presque à la distance du jet d'une flèche. Or, l'homme de Dieu qui était assis dans sa cellule vit cela en esprit tout aussitôt ; il appela Maur, lui raconta l'accident arrivé à cet enfant et lui commanda d'aller le sauver. Après avoir reçu la bénédiction du saint, Maur, s'empressa d'y aller, et pensant qu'il marchait sur la terre, il vint sur l'eau jusqu'auprès de l'enfant qu'il tira en le prenant par les cheveux : puis il revint rapporter à l'homme de Dieu ce qui lui était arrivé ; mais le saint l'attribua non pas à ses mérites, mais à l'obéissance de Maur.

Un prêtre du nom de Florent, envieux du saint, conçut une telle aversion contre lui qu'il envoya à l'homme de Dieu un pain empoisonné pour du pain bénit. Le saint le reçut avec reconnaissance, et le jeta au corbeau qui avait coutume de recevoir du pain de ses mains, en lui disant : « Au nom de Jésus-Christ, prends ce pain et jette-le en tel endroit que homme vivant ne le puisse prendre. » Alors le corbeau ouvrit le bec, étendit les ailes, se mit à courir autour du pain et à croasser avec force, comme s'il eût voulu dire qu'il voulait bien obéir, mais que cependant il ne pouvait faire ce qui lui était commandé. Le saint lui commanda à diverses reprises en disant : « Prends, prends, n'aie pas peur, et jette-le, ainsi que j'ai dit. » Enfin le corbeau prit le pain, ne revint que trois jours après et reçut de la main de Benoît sa ration accoutumée. Florent, voyant donc qu'il ne pouvait pas tuer le corps de son maître, résolut de tuer les âmes des religieux : il fit alors folâtrer et chanter sept jeunes filles toutes nues dans le jardin du monastère, afin d'exciter les moines à la luxure. Le saint ayant vu cela de sa cellule et craignant que ses disciples ne

tombassent dans le péché, céda la place a l'envieux et prit quelques frères avec lesquels il alla habiter ailleurs. Mais Florent, qui se trouvait sur une terrasse, le voyant s'en aller, en conçut de la joie, lorsque tout à coup la terrasse s'affaissa et le tua à l'instant. Alors Maur courut dire à l'homme de Dieu : « Revenez, parce que celui qui vous persécutait est tué.

Aussitôt qu'il eut entendu cela, le saint poussa de grands gémissements, soit à cause de la mort de son ennemi, soit parce que son disciple s'en était réjoui. Il lui infligea une pénitence de ce qu'en lui annonçant un pareil malheur, il avait eu la présomption de se réjouir de la mort d'un méchant. Quant à Benoît, il n'évita pas l'ennemi en changeant le lieu de sa demeure : car il vint au mont Cassin, et du temple d'Apollon qui s'y trouvait, il fit un oratoire en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et convertit de l'idolâtrie tout le peuple d'alentour. Mais l'antique ennemi, supportant cela avec peine, lui apparaissait visiblement sous une forme hideuse ; sa bouche et ses yeux paraissaient jeter des flammes ; il l'insultait en disant : « Benoît, Benoît, » mais comme le saint ne lui répondait rien, au lieu de Benoît, Benoit ; il disait : « Maudit, maudit, pourquoi me persécutes-tu ? »

Un jour les frères voulaient élever une pierre qui était par terre pour la mettre en œuvre, mais ils ne pouvaient y parvenir. Des hommes en grand nombre qui étaient là ne pouvaient non plus la soulever, quand l'homme de Dieu arrivant, donna sa bénédiction et la pierre fut élevée avec la plus grande célérité ; ce qui fit juger que le diable était assis dessus et empêchait de la mouvoir. Quand la

muraille eut atteint une certaine hauteur, le démon apparut à l'homme de Dieu et lui fit signe d'aller trouver les frères : aussitôt il leur envoya dire par un exprès : « Mes frères, prenez garde à vous, parce que le malin esprit vient vers vous. » A peine le messager, eut-il fini de parler que le démon fait tomber la muraille dont la chute écrasa un jeune religieux. Mais l'homme de Dieu fit apporter le mort tout brisé en un sac, le ressuscita par une prière et le renvoya à son travail.

Un laïc, homme d'honnête vie, avait coutume, chaque année, de venir à jeun visiter saint Benoît. Un jour qu'il y venait, s'adjoignit à lui un autre personnage, chargé de vivres, pour son voyage : or, comme il se faisait tard, ce dernier dit : « Frère, venez et mangeons pour que nous ne soyons pas fatigués en chemin. » Sur sa réponse qu'il ne goûterait à aucune nourriture en route, l'autre se tut pour l'heure ; peu de temps après, il lui fit encore la même invitation, mais le laïc ne voulut pas céder. Enfin une heure entière s'étant écoulée, dans la fatigue du voyage, ils arrivèrent à un pré avec une fontaine, et où l'on pouvait se reposer et se rafraîchir. Alors le voyageur en lui montrant ce lieu le pria de s'y arrêter un instant pour manger, Ces paroles ayant flatté les oreilles du laïc et le lieu ayant charmé ses yeux, il consentit. Lorsqu'il fut arrivé auprès de saint Benoît, l'homme de Dieu lui dit : « Frère, voici que le malin n'a pas pu vous persuader une première fois, ni une seconde fois, mais la troisième il l'a emporté. » Alors le laïc se jeta à ses pieds et pleura sa faute.

Totila, roi des Goths, voulant éprouver si l'homme de Dieu avait l'esprit de prophétie, donna à un de ses gardes ses vêtements royaux et l'envoya

au monastère avec tout l'appareil d'un souverain. Quand Benoît le vit venir, il dit : « Ôtez, mon fils, ôtez : ce que vous portez n'est pas à vous. » Celui-ci se jeta à l'instant à terre, et il eut une grande frayeur d'avoir osé vouloir se jouer d'un si grand homme.

Un clerc tourmenté par le diable fut amené à Benoît pour en recevoir guérison, et quand le diable eut été chassé de son corps, Benoît dit : « Allez et dorénavant ne mangez pas de viande, et n'approchez pas des saints ordres : car le jour où vous aurez la présomption de les recevoir, vous appartiendrez au démon. » Le clerc garda cette recommandation un certain temps ; mais voyant que l'époque approchait de passer des ordres mineurs aux ordres sacrés, il ne tint pas compte des paroles du saint, comme si un long espace de temps les lui eût fait oublier, et reçut l'ordre sacré. Mais aussitôt le diable, qui l'avait quitté, s'empara de lui et ne cessa de le tourmenter jusqu'à ce qu'il lui eût fait rendre l'âme.

Un homme envoya, par un enfant, à saint Benoît, deux flacons de vin ; or, l'enfant en cacha un dans le chemin et porta l'autre ; l'homme de Dieu reçut avec reconnaissance cet unique flacon et donna cet avis à l'enfant lors de son départ : « Mon fils, garde-toi de boire de ce flacon que tu as caché ; mais incline-le avec précaution et regarde ce qu'il contient. » Celui-ci se retira tout confus : en revenant, il voulut s'assurer de ce que le saint lui avait dit ; et quand il eut incliné le flacon, aussitôt il en sortit un serpent.

Une fois, l'homme de Dieu soupait alors qu'il faisait nuit ; un moine, fils d'un avocat, l'assistait en tenant une lampe, et par esprit d'orgueil se mit à

penser à part soi : « Quel est cet homme pendant le repas duquel j'assiste, auquel je tiens une lampe, que je suis réduit à servir ? Qui suis-je moi pour que je sois son serviteur ? » Aussitôt l'homme de Dieu lui dit : « Fais le signe de la croix sur ton cœur, mon frère, fais le signe de croix sur ton cœur ; qu'as-tu à dire ? » Et il appela les frères, leur dit de prendre la lampé de ses mains ; pour lui, il le fit aller au monastère et lui commanda de rester en repos.

Un Goth appelé Zalla, hérétique arien du temps du roi Totila, exerça avec fureur des actes atroces de cruauté contre les personnes religieuses appartenant à la foi catholique ; tout clerc ou tout moine qui venait en sa présence, ne sortait pas de ses mains la vie sauve. Un jour, poussé par l'esprit d'avarice et ne pensant que rapine, ce roi faisait endurer à un habitant de la campagne des tourments cruels, et lui infligeait différentes tortures ; vaincu par la douleur, le paysan déclara avoir mis sa personne et ses biens sous la protection du serviteur de Dieu, Benoît. Le bourreau le crut et cessa de tourmenter le patient qui revint à la vie. Mais en cessant de le tourmenter, Zalla lui fit lier les bras avec de fortes courroies, et le fit marcher en avant de son cheval pour qu'il lui montrât ce Benoît qui avait reçu son bien. Le paysan marcha donc devant lui, les bras liés, et le mena au monastère du saint homme qu'il trouva seul assis à,la porte de sa cellule et faisant une lecture. Le paysan, dit à Zalla qui le suivait par derrière et qui le tourmentait : « Voici celui dont je vous ai parlé, le Père Benoît. » Zalla, l'esprit échauffé, le regarda avec un air méchant et croyant agir avec lui comme avec les autres, il se mit à crier de toutes ses forces en disant : « Lève-toi,

lève-toi ; rends les biens de ce rustaud ; rends ce que tu as pris. » A cette voix, l'homme de Dieu leva vite les yeux, cessa de lire, puis jeta un coup d'œil sur Zalla et sur le paysan qu'il remarqua être tenu par des liens.

Ayant tourné les yeux vers les bras de cet homme, les courroies qui le liaient se détachèrent miraculeusement avec une telle vitesse que personne, tout habile qu'il eût été, n'eût pu le faire en si peu de temps. Le captif ayant été soudain mis en liberté, Zalla, effrayé d'un pareil trait de puissance, se jeta contre terre et baissant sa tête cruelle jusqu'aux pieds du saint, il se recommanda à ses prières. Quant au saint homme, il ne se leva pas, il n'interrompit point sa lecture mais il appela les frères auxquels il enjoignit d'introduire Zalla dans la maison pour y recevoir la bénédiction. À son retour, il l'avertit de ne plus se livrer à de pareils excès de cruauté. Zalla prit une réfection, s'en alla, et ne s'avisa plus de réclamer rien du paysan que l'homme de Dieu avait délié non pas avec les mains, mais de son regard.

A une époque, la famine exerçait ses ravages sur le pays de la Campanie. On était en proie à la disette et déjà au monastère de saint Benoît le blé manquait ; presque tous les pains avaient été mangés, de sorte qu'il n'y en avait plus que cinq pour la collation des frères. Le vénérable abbé, qui les voyait tous consternés, s'attacha à les reprendre avec modération de leur pusillanimité, et à les encourager peu à peu par des promesses, en disant : « Pourquoi donc votre esprit est-il dans la tristesse de ce qu'il n'y a pas de pain ? Aujourd'hui, Il est vrai, il est en petite quantité, mais demain, il y en aura en abondance. » Or, le jour suivant, on trouva

devant la porte du couvent deux cents boisseaux de farine dans des sacs que le Dieu tout puissant avait envoyés sans qu'on sache encore à présent par quels moyens. À cette vue, les frères rendirent grâces à Dieu et apprirent qu'il ne fallait s'inquiéter ni de l'abondance ni de la disette.

On lit encore, qu'un homme avait un fils attaqué d'un éléphantiasis* en sorte que déjà ses cheveux tombaient, sa peau s'enflait et il n'était plus possible de cacher la sanie qui allait en augmentant. Le père l'envoya à Benoît qui lui rendit, subitement sa santé première. Ils en témoignèrent de grandes grâces à Dieu et dans la suite l'enfant persévéra dans de bonnes œuvres, et mourut heureusement dans le Seigneur.

* Maladie qui rend la peau rugueuse comme celle de l'éléphant.

Le saint avait envoyé un certain nombre de frères en un endroit pour y élever un monastère, et les prévint que tel jour il viendrait les voir pour leur donner le plan des constructions. Or, la nuit qui précédait le jour indiqué, il apparut en songe à un moine qu'il avait mis à la tête de l'œuvre et à son prévost, et leur désigna en détail chacun des endroits où ils devaient bâtir. Mais comme ils n'ajoutaient pas foi à la vision qu'ils avaient eue et qu'ils attendaient le saint, à la fin ils retournèrent le trouver et lui dirent : « Père, nous attendions que vous viendriez comme vous l'aviez promis, et vous n'êtes pas venu. » Il leur dit : « Frères, pourquoi dire cela ? Ne vous ai-je point apparu et ne vous ai-je, pas désigné chaque endroit ? Allez et disposez tout ainsi que vous l'avez vu. »

Non loin du monastère de Benoît, vivaient deux religieuses de noble lignée, qui ne contenaient pas leur langue par leurs propos indiscrets, elles

portaient souvent à la colère leur supérieur : celui-ci en informa l'homme de Dieu qui fit donner cet avis aux religieuses : « Réprimez votre langue, autrement je vous excommunierai (excommunication qu'il ne lança pas par ces paroles, mais dont il les menaça). Ces religieuses ne changèrent point et moururent quelques jours après ; elles furent ensevelies dans l'église. Mais pendant la messe et quand le diacre dit comme de coutume : « Que celui qui n'est pas de la communion sorte. » La nourrice de ces religieuses, qui toujours offrait l'oblation pour elles, les vit sortir de leurs tombes, et sortir de l'église : ceci ayant été rapporté à Benoît, le saint donna de ses propres mains une offrande en disant : « Allez et présentez cette offrande pour elles, et elles ne seront plus excommuniées désormais. » Ce qui ayant été exécuté, lorsque le diacre chantait la formule d'ordinaire, on ne les vit plus quitter l'église.

Un moine était sorti pour visiter ses parents sans avoir la bénédiction, et le jour qu'il arriva chez eux, il mourut. Quand il fut enterré, la terre le rejeta une première et une deuxième fois. Ses parents vinrent trouver saint Benoît et le prièrent de lui donner sa bénédiction. Il prit alors le corps de Notre-Seigneur et dit : « Allez poser ceci sur la poitrine du mort et ensevelissez-le ainsi. » On le fit et la terre garda le corps ainsi enseveli et ne le rejeta plus.

Un moine, qui ne voulait pas rester dans le monastère, insista tant auprès de l'homme de Dieu que celui-ci, tout contrarié, lui permit de s'en aller. Mais il ne fut pas plutôt hors du cloître qu'il rencontra en son chemin un dragon, la gueule ouverte. Dans l'intention de s'en garer, il se mit à

crier : « Accourez, accourez, il y a un dragon ; il me veut dévorer. » Les frères accoururent, mais ne trouvèrent point de dragon ; alors ils ramenèrent au monastère le moine tout tremblant et ébranlé. Il promit à l'instant que jamais il ne sortirait du moustier.

Une famine extraordinaire ravageait tout le pays et l'homme de Dieu avait donné aux pauvres tout ce qu'il avait pu trouver ; en sorte qu'il ne restait, dans le monastère, qu'un peu d'huile dans un vase de verre ; il commanda alors au célérier de donner ce peu d'huile à un pauvre. Le célérier entendit bien ce que saint Benoit lui commandait, mais il se décida à faire fi de ses ordres, parce qu'il ne restait plus d'huile pour les frères. Dès que l'homme de Dieu s'en aperçut, il commanda de jeter le vase de verre avec l'huile par la fenêtre afin qu'il ne restât rien dans le monastère contre l'obéissance. On jeta donc le vase qui tomba sur des blocs de pierres, sans que ce vase fût brisé, ni l'huile répandue ; alors le saint le fit ramasser et donner en entier au pauvre. Puis il reprocha au moine sa désobéissance et sa défiance ; il se mit ensuite en prières : aussitôt un grand tonneau qui se trouvait là se remplit d'huile ; elle montait en si grande abondance qu'elle paraissait sourdre du pavé.

Une fois il était descendu pour, faire visite à sa sœur, et comme il était resté jusqu'à l'heure du souper, elle le pria de passer la nuit chez elle : comme il n'y voulait pas consentir, elle s'inclina, appuya la tête sur ses mains pour prier le Seigneur et quand elle se releva, il se fit de si grands éclairs et du tonnerre si violent, la pluie tomba avec tant d'abondance, qu'il n'eût su où poser les pieds, quoique un instant auparavant le ciel fût

parfaitement serein. Or, en répandant un torrent de larmes, elle avait fait changer la sérénité de l'air, et attiré la pluie L'homme de Dieu tout contristé lui dit : « Que le Dieu tout puissant vous le pardonne, ma sœur ; qu'est-ce que vous avez fait ? » Elle lui répondit : « Je vous ai prié et vous n'avez pas voulu m'écouter ; j'ai prié le Seigneur et il m'a bien entendue. Sortez maintenant, si vous le pouvez. » Et il en advint ainsi pour qu'ils pussent passer la nuit toute entière en s'édifiant mutuellement dans de saints entretiens. Trois jours après qu'il fut revenu au monastère, en levant les yeux, il vit l'âme de sa sœur, sous la forme d'une colombe qui pénétrait jusqu'aux profondeurs du ciel : et bientôt il fit porter son corps au monastère où il fut inhumé dans un tombeau qu'il avait fait préparer pour lui.

Une nuit que le serviteur de Dieu regardait par une fenêtre et priait Dieu, il vit se répandre en l'air une lumière qui dissipa toutes les ténèbres de la nuit. Or, à l'instant tout l'univers s'offrit à ses yeux comme s'il eût été rassemblé sous un rayon de soleil et il vit l'âme de saint Germain, évêque de Capoue, portée au ciel : dans la suite il put s'assurer évidemment que c'était l'heure à laquelle elle, quitta le corps du prélat.

L'année même de sa mort, il en prédit le jour à ses frères : et avant le sixième qui précéda son trépas, il fit ouvrir son sépulcre. Bientôt il fut saisi de la fièvre, et comme la faiblesse augmentait à chaque instant, le sixième jour, il se fit porter à l'oratoire, où il se prépara à la mort par la réception du corps et du sang de Notre-Seigneur ; alors, soutenant ses membres défaillants sur les mains des frères, il se tint debout, les yeux élevés vers le ciel et rendit son dernier soupir en priant.

Le jour même que l'homme de Dieu passa de cette vie au ciel, deux frères, dont un était dans sa cellule, et l'autre fort éloigné, eurent la même révélation : ils virent une traînée de lumière, ornée de tapis et resplendissante d'une quantité innombrable de lampes, qui, partant de la cellule de saint Benoît, se dirigeait vers le ciel du côté de l'orient. L'un d'eux demanda à un personnage vénérable qui parut tout brillant sur cette trace, ce que c'était que ce chemin qu'ils voyaient, car ils ne le savaient pas, et il leur fut dit : « Voilà le chemin par lequel Benoît, l'homme chéri de Dieu, monte au ciel. » II fut inhumé dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste qu'il avait construit lui-même sur un autel dédié à Apollon et qu'il avait renversé. Il vécut vers l'an du Seigneur cinq cent dix-huit, au temps de Justin l'ancien.

---

19. Saint Patrice

Les éditions latines que nous possédons ne nous donnent pas l'interprétation du nom de ce saint ; voici celle que nous trouvons dans une traduction française du quinzième siècle : « Patrice est dict ainsi comme saichant. Car par la voulente de nostre Seigneur, il sceut les secretz de paradis et d'enfer. »

Patrice, qui vécut vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt, prêchait la passion, de Jésus-Christ au roi des Scots, et comme, debout devant ce prince, il s'appuyait sur le bourdon qu'il tenait à la main et qu'il avait mis par hasard sur le pied du roi, il l'en perça avec la pointe. Or, le roi croyant que le saint évêque faisait cela volontairement et qu'il ne pouvait autrement recevoir la foi de Jésus-Christ s'il ne souffrait ainsi, il supporta cela patiemment. Enfin le saint, s'en apercevant, en fut dans la

stupeur, et par ses prières, il guérit le roi et obtint qu'aucun animal venimeux ne put vivre dans son pays.

Ce ne fut pas la seule chose qu'il obtint ; il y a plus : on prétend que les bois et les écorces de cette province servent de contre-poisons. Un homme avait dérobé à son voisin une brebis et l'avait mangée ; le saint homme avait exhorté le voleur, quel qu'il fut, à satisfaire pour le dommage, et personne ne s'était présenté : au moment où tout le peuple était rassemblé à l'église, il commanda, au nom de Jésus-Christ, que la brebis poussât en présence de tous un bêlement dans le ventre de celui qui l'avait mangée. Ce qui arriva : le coupable fit pénitence, et tous, se gardèrent bien de voler à l'avenir.

Patrice avait la coutume de témoigner une profonde vénération devant toutes les croix qu'il voyait ; mais ayant passé devant une grande et belle croix sans l'apercevoir ; ses compagnons lui demandèrent pourquoi il ne l'avait ni vue ni saluée : il demanda à Dieu, dans ses prières à qui était cette croix et entendit une voix de dessous terre qui disait : « Ne vois-tu pas que je suis un païen qu'on a enterré ici et qui est indigne du signe de la croix ? » Alors il fit enlever la croix de ce lieu.

En prêchant dans l'Irlande, saint Patrice y opérait très peu de bien ; alors il pria le Seigneur de montrer un signe qui portât les pécheurs effrayés à faire pénitence. Par l'ordre donc du Seigneur, il traça quelque part un grand cercle avec son bâton ; la terre s'ouvrit dans toute la circonférence et il y apparut un puits très grand et très profond. Il fut révélé au bienheureux Patrice que c'était là le lieu du Purgatoire où quiconque voudrait descendre

n'aurait plus d'autre pénitence à faire et n'aurait plus souffrir pour ses péchés un autre purgatoire ; que la plupart n'en sortiraient pas, mais que ceux qui en reviendraient, devraient y être restés depuis un matin jusqu'à l'autre. Or, beaucoup de ceux qui entraient n'en revenaient pas*.

Longtemps après la mort de saint Patrice, un homme noble, appelé Nicolas, qui avait commis beaucoup de péchés, en fit pénitence et voulut endurer le Purgatoire de saint Patrice. Après s'être mortifié, comme tous le faisaient, par quinze jours de jeûne, et avoir ouvert la porte avec une clef qui se gardait dans une abbaye, il descendit dans le puits en question et trouva, à son côté, une entrée par laquelle il s'avança. Il y rencontra une chapelle, où entrèrent des moines revêtus d'aubes qui y célébraient l'office. Ils dirent à Nicolas d'avoir de la constance, parce que le diable le ferait passer par bien des épreuves. Il demanda quel aide il pourrait avoir contre cela ; les moines lui dirent : « Quand vous vous sentirez atteint par les peines, écriez-vous à l'instant et dites : Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Les moines s'étant retirés, aussitôt apparurent des démons qui lui dirent de retourner sur ses pas et de leur obéir, s'efforçant d'abord de le convaincre par ses promesses pleines de douceur, l'assurant qu'ils auront soin de lui, et qu'ils le ramèneront sain et sauf en sa maison. Mais comme il ne voulut leur obéir en rien, tout aussitôt il entendit des cris terribles poussés par différentes bêtes féroces, et des mugissements comme si tous les éléments fussent ébranlés. Alors plein d'effroi et tremblant d'une peur horrible, il eut hâte de s'écrier : « Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié, de moi qui suis un pécheur. » Et à l'instant ce tumulte terrible

de bêtes féroces s'apaisa tout à fait. Il passa outre et arriva en un lieu où il trouva une foule de démons qui lui dirent : « Penses-tu nous échapper ? pas du tout ; mais c'est l'heure où tu vas commencer à être affligé et tourmenté. » Et voici apparaître un feu énorme et terrible ; alors les démons lui dirent : « Si tu ne te mets à notre disposition, nous te jetterons dans ce feu pour y brûler. » Sur son refus, ils le prirent et le jetèrent dans ce brasier affreux ; et quand il s'y sentit torturé, il s'écria de suite : « Jésus-Christ, fils… etc. » et aussitôt le feu s'éteignit.

* Thomas de Massingham a publié dans le *Florilegium insulæ sanctorum, seu vitæ et acta sanctorum Hiberniæ* (Paris, 1624, in-4°) un Traité de Henri de Saltery, moine cistercien irlandais (en 1150) sur le Purgatoire de saint Patrice. Thomas de Massingham ne s'est pas contenté de donner le texte entier de cet auteur, il l'a augmenté en intercalant lies récits d'un certain nombre d'auteurs : anciens et modernes qui ont parlé du Purgatoire de saint Patrice. Il cite des livres liturgiques anciens, Mathieu Paris, Denys le Chartreux, Raoul Hygedem, Césaire d'Hirsterbach, Jean Camers, et un primat d'Irlande nommé David Rotho, ainsi que bien d'autres, qui ont écrit des relations plus ou moins étendues, ou bien encore des appréciations sur ce sujet. La Patrologie de Migne contient cet opuscule, tome CLXXX. Bellarmin parle du Purgatoire de saint Patrice dans ses controversés.

De là il vint en un endroit où il vit des hommes être brûlés vifs et flagellés par les démons avec des lames de fer rouge jusqu'au point de découvrir leurs, entrailles, tandis que d'autres, couchés à plat ventre, mordaient la terre de douleur, en criant : « Pardon ! Pardon ! » et les diables les battaient plus cruellement encore. Il en vit d'autres dont les membres étaient dévorés par des serpents et auxquels des bourreaux* arrachaient les entrailles avec des crochets enflammés. Comme Nicolas ne voulait pas céder à leurs suggestions, il fut jeté dans le même feu pour endurer de semblables supplices et il fut flagellé avec des lames pareilles

et ressentit les mêmes tourments. Mais quand il se fut écrié : « Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié, de moi qui suis un pécheur. » il fut incontinent délivré de ces angoisses.

* Bufo veut dire crapaud, Buffones au moyen âgé signifiait bouffons ; on ne saurait concevoir comment des crapauds pourraient arracher des entrailles avec des instruments aigus.

On le conduisit ensuite en un lieu où les hommes étaient frits dans une poêle ; où se trouvait une roue énorme garnie de pointes de fer ardentes sur lesquelles les hommes étaient suspendus par différentes parties du corps ; or, cette roue tournait avec une telle rapidité qu'elle jetait des étincelles. Après quoi, il vit une immense maison où étaient creusées des fosses pleines de métaux en ébullition, dans lesquelles l'un avait un pied et l'autre deux. D'autres y étaient enfoncés jusqu'aux genoux, d'autres jusqu'au ventre, ceux-ci jusqu'à la poitrine, ceux-là jusqu'au col, quelques-uns enfin jusqu'aux yeux.

Mais en parcourant ces endroits, Nicolas invoquait le nom de Dieu. Il s'avança encore et vit un puits très large d'où s'échappait une fumée horrible accompagnée d'une puanteur insupportable ; de là sortaient des hommes rouges comme du fer qui jette des étincelles ; mais les démons les ressaisissaient. Et ceux-ci lui dirent : « Ce lieu que tu vois, c'est l'enfer, qu'habite notre maître Beelzébut. Si tu ne te mets à notre disposition, nous te jetterons dans ce puits or, quand tu y auras été jeté, tu n'auras aucun moyen d'échapper. » Comme il les écoutait avec mépris, ils le saisirent et le jetèrent dans ce trou : mais il fut abîmé d'une si véhémente douleur qu'il oublia presque d'invoquer le nom du Seigneur cependant en revenant à lui : « Jésus-Christ, fils du Dieu

vivant, ayez pitié, de moi qui suis un pécheur, » s'écria-t-il du fond du cœur (il n'avait plus de voix), aussitôt il en sortit sans aucun mal ; et toute la multitude dés démons s'évanouit comme réellement vaincue.

Il s'avança et vit en un autre endroit un pont sur lequel il devait passer. Ce pont était très étroit, poli et glissant comme une glace ; au-dessous coulait un fleuve immense de soufre et de feu. Comme il désespérait absolument de pouvoir le traverser, toutefois il se rappela la parole qui l'avait délivré de tant de maux ; il s'approcha avec confiance et en posant un pied sur le pont, il se mit à dire : « Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié, de moi qui suis un pécheur. » Mais un cri violent l'effraya au point qu'il put à peine se soutenir ; mais il récita sa prière accoutumée et il demeura rassuré ; après quoi il posa l'autre pied en réitérant les mêmes paroles et passa sans accident. Il se trouva donc dans une prairie très agréable à la vue, embaumée par l'odeur suave de différentes fleurs.

Alors lui apparurent deux fort beaux jeunes gens qui le conduisirent jusqu'à une ville de magnifique apparence et merveilleusement éclatante d'or et de pierres précieuses. La porte en laissait transpirer une odeur délicieuse. Elle le délassa si bien qu'il ne paraissait avoir ressenti ni douleur ni puanteur d'aucune sorte, et les jeunes gens lui dirent que cette ville était le paradis. Comme Nicolas voulait y entrer, ils lui dirent encore qu'il devait d'abord retourner chez ses parents ; que toutefois les démons ne lui causeraient point de mal, mais qu'à sa vue ils s'enfuiraient effrayés ; que trente jours après, il mourrait en paix, et qu'alors il entrerait en cette cité comme citoyen à toujours. Nicolas monta

donc par où il était descendu, se trouva sur la terre et raconta tout ce qui lui était arrivé. Trente jours après, il reposa heureusement dans le Seigneur.

---

20. L'Annonciation de Notre-Seigneur

L'annonciation du Seigneur, est ainsi appelée parce que, à pareil jour, un ange annonça l'avénement du Fils de Dieu dans la chair.

Il a été convenable que l'incarnation du Fils de Dieu fût précédée par l'annonciation de l'ange, et cela pour trois raisons ; premièrement pour conserver un certain ordre, savoir, afin que l'ordre de la réparation correspondît à l'ordre de la prévarication. Car de même que le diable tenta la femme pour l'amener au doute, du doute au consentement, du consentement à la chute, de même l'ange annonça à la Vierge pour l'exciter à la foi, par la foi au consentement et par le consentement à ce qu'elle conçût le Fils de Dieu ; deuxièmement, à raison du ministère de l'ange, car l'ange étant le ministre et le serviteur du Très-Haut, et la bienheureuse Vierge ayant été choisie pour être la mère de Dieu, il est de toute convenance que le ministre serve la maîtresse ; il était donc juste que l'annonciation fût faite à la Sainte Vierge par le ministère d'un ange ; troisièmement, pour réparer la chute de l'ange.

En effet puisque l'incarnation n'avait pas seulement pour objet de réparer la chute de l'homme, mais aussi de réparer la ruine de l'ange, les anges n'en devaient donc pas être exclus. Et

comme la femme n'est pas exclue de la connaissance du mystère de l'Incarnation et de la Résurrection, de même aussi le messager angélique ne le doit pas ignorer. Il y a plus. Dieu a annoncé à la femme l'un et l'autre mystère par le moyen d'un ange, savoir : l'Incarnation à la Vierge Marie et la Résurrection à Marie-Madeleine.

La bienheureuse Vierge étant donc restée depuis la troisième année de son âge jusqu'à la quatorzième dans le temple avec les autres vierges, et ayant fait vœu de conserver la chasteté, à moins que Dieu n'en disposât autrement, Joseph la prit pour épouse après qu'il en eut reçu une révélation divine, et que son rameau eut reverdi, ainsi qu'il est rapporté plus au long dans l'histoire de la Nativité de la bienheureuse Marie. Il alla à Bethléem, d'où il était originaire, afin de pourvoir à tout ce qui était nécessaire pour les noces ; quant à Marie, elle revint à Nazareth dans la maison de ses parents.

Nazareth veut dire fleur. « Ainsi, dit saint Bernard, la fleur voulut naître d'une fleur, dans une fleur, et dans la saison des fleurs. » Ce fut donc là que l'ange lui apparut et la salua en disant : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.* Saint Bernard s'exprime ainsi : « L'exemple de Gabriel nous invite à saluer Marie, comme, aussi le tressaillement de saint Jean, ainsi que le profit que nous retirons du consentement de la Bienheureuse Vierge. »

Mais ici, il convient de rechercher les motifs pour lesquels le Seigneur a voulu que sa mère se mariât. Saint Bernard en donne trois raisons : « Il fut nécessaire, dit ce Père, que Marie fût mariée avec Joseph, puisque premièrement par là le

mystère reste caché aux démons ; deuxièmement, l'époux est le garant de la virginité ; troisièmement, la pudeur comme la réputation de la Vierge, est sauve ; quatrièmement, c'était afin que l'opprobre fût effacé dans toutes les conditions de la femme, savoir, dans les mariées, les vierges et les veuves, trois conditions dans lesquelles se trouva la Vierge elle-même ; cinquièmement, afin qu'elle pût recevoir des services de son époux ; sixièmement, pour être une preuve de la bonté du mariage ; septièmement, pour que la suite de sa généalogie fût établie par son mari. Or, l'ange lui dit : *Salut, pleine de grâce.* Saint Bernard dit en expliquant ces mots : « La grâce de la divinité est dans son sein, la grâce de la charité dans son cœur, la grâce de l'affabilité dans sa bouche ; dans ses mains la grâce de la miséricorde et de la largesse. » Il ajoute : « Elle est vraiment pleine, car de sa plénitude tous les captifs reçoivent rédemption ; malades, guérison ; tristes, consolation ; pécheurs, pardon ; justes, grâce ; anges, allégresse ; enfin toute la Trinité, gloire, le Fils de l'homme, substance de la chair humaine. »

Le Seigneur est avec vous : « Avec vous est le Seigneur qui est Père, qui a engendré celui que vous avez conçu : le Seigneur Saint-Esprit, duquel vous avez conçu ; et le Seigneur Fils que vous revêtez de votre chair. »

Vous êtes bénie entre les femmes, c'est-à-dire, par dessus toutes les femmes, car en effet vous serez mère et vierge et mère de Dieu. Les femmes étaient sujettes à une triple malédiction d'opprobre, malédiction de péché et malédiction de supplice ; la malédiction d'opprobre atteignait celles qui ne concevaient point, ce qui fait dire à Rachel : « Le

Seigneur m'a tirée de l'opprobre où j'ai été ». (Genèse, XXX, 20) ; la malédiction du péché était pour celles qui concevaient, ce qui fait dire à David : « Voilà que j'ai été conçu dans les iniquités » (Ps. L). La malédiction du supplice affligeait celles qui enfantaient ; il est dit dans la, Genèse (III) : « Vous enfanterez dans la, douleur. » Seule la Vierge Marie est bénie entre toutes les femmes ; elle dont la virginité est unie, à la fécondité, dont la fécondité est unie à la sainteté dans la conception, et à la sainteté de laquelle vient se joindre la joie dans l'enfantement. Elle est pleine de grâces, au témoignage de saint Bernard ; pour quatre raisons, qui brillèrent en son esprit : ce furent la dévotion de l'humilité, le respect de la pudeur, la grandeur de sa foi, et le martyre de son cœur.

On ajoute : *Le Seigneur est avec vous,* pour quatre qualités qui resplendirent du ciel en sa personne (c'est encore la pensée de saint Bernard). Ce sont la sanctification de Marie, la salutation angélique, la venue du Saint-Esprit et l'Incarnation du Fils de Dieu. Il est dit encore : *Vous êtes bénie entre les femmes*, pour quatre autres privilèges qui, d'après saint Bernard, resplendirent en sa chair : elle fut la reine des vierges, féconde sans corruption, enceinte sans être incommodée, elle mit au monde sans douleur.

Aussitôt qu'elle eut entendu, elle fut troublée du discours de l'ange et elle examinait en elle-même ce que c'était que cette salutation. Elle fut donc troublée du discours de l'ange, mais non de son apparition, parce que la bienheureuse Vierge avait souvent vu des anges, mais elle ne les avait jamais entendu parler de cette manière. « L'ange, dit saint

Pierre de Ravenne, était venu doux en apparence, mais terrible en ses paroles. Aussi celui dont la vue l'avait doucement réjouie, la troubla quand il parla. Le trouble qu'elle ressentit, dit saint Bernard, est l'effet de sa pudeur virginale ; si elle ne fut pas troublée outre mesure, elle le dut à sa force d'âme ; en se taisant et en réfléchissant, elle donnait une preuve de prudence et de discrétion. » *Et alors l'ange la rassura et lui dit : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur*. » « Vous avez trouvé ; ajoute saint Bernard, la grâce de Dieu, la paix des hommes, la destruction de la mort, la réparation de la vie. »

Voici que vous concevrez et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire, de Sauveur, car il sauvera son peuple de ses péchés. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut. Ce qui signifie, dit saint Bernard : celui qui est le grand Dieu, sera grand, c'est-à-dire, grand homme, grand docteur, grand prophète. »

Alors Marie dit à l'ange : *comment cela se pourra-t-il faire, puisque je ne connais point d'homme ?* c'est-à-dire, puisque je ne me propose pas d'en connaître : Elle fut donc vierge, d'esprit, de cœur et de propos délibéré. Mais voilà que Marie interroge ; or, qui interroge doute. Pourquoi alors n'y eut-il que Zacharie qui ait été frappé de mutisme ? Sur cela saint Pierre de Ravenne apporte quatre raisons : « Celui dit-il, qui connaît les cœurs, ne considère pas seulement les paroles, mais le fond même des cœurs, il a porté son jugement non pas sur ce qu'ils ont dit, mais sur ce qu'ils ont pensé. La cause par laquelle ils interrogent n'est pas pareille, leur espérance n'est pas la même. Marie a cru contre la nature, Zacharie a douté pour la

nature. Celle-ci s'informe de l'enchaînement des faits ; l'autre prétend impossibles les choses que Dieu veut être faites. Celui-là, malgré les exemples qui l'y poussent, ne parvient pas à la foi ; celle-ci y accourt sans avoir de modèle. Elle admire qu'une vierge enfante et il contesta la conception. Marie ne doute donc pas du fait, mais elle en demande le mode et les circonstances : car comme il y a trois modes de conception, le naturel, le spirituel et le merveilleux, elle s'informe de quel mode elle doit concevoir. Et l'ange lui répondit en disant : *Le Saint-Esprit viendra en vous, et lui-même opérera la conception en vous*. C'est pour cela que l'on dit : *qui a été conçu du Saint-Esprit*. Il y a à cela quatre raisons.

Premièrement, pour montrer que c'est par l'ineffable charité divine que le Verbe de Dieu s'est fait chair : « Dieu a tellement aimé le monde, dit saint Jean (III), qu'il lui a donné son Fils unique. » C'est la raison qu'en donne le Maître des sentences*.

* Pierre Lombard, évêque de Paris.

Deuxièmement, pour faire voir qu'il y a ici une grâce accordée sans qu'elle eût été méritée, en sorte que quand on dit : *qui a été conçu du Saint-Esprit*, il reste démontré que c'est l'effet seulement d'une grâce qui n'a été précédée par aucun mérite de la part des hommes. Cette raison est de saint Augustin.

Troisièmement, pour montrer que c'est par la vertu et par l'opération du Saint-Esprit qu'il a été conçu. Cette raison vient de saint Ambroise.

Quatrièmement, pour le motif de la conception, et cette raison est celle de Hugues de Saint Victor. Il dit que le motif de la conception naturelle, c'est

l'amour du mari pour sa femme, et de la femme pour son mari : « Il en fut de même dans la Vierge, dit-il ; parce que l'amour du Saint-Esprit brûlait singulièrement dans son cœur, alors l'amour du Saint-Esprit opérait des merveilles dans sa chair. »

Et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Ce qui s'explique ainsi d'après la glose : L'ombre se forme ordinairement de la lumière et d'un corps interposé. La vierge, aussi bien qu'un pur homme, ne pouvait prendre la plénitude de la divinité, mais la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, alors que dans Marie, la lumière incorporelle de la divinité a pris le corps de l'humanité, afin qu'ainsi il fût possible à Dieu de souffrir.

Saint Bernard paraît toucher cette explication quand il dit : « Parce que Dieu est esprit, et que nous sommes l'ombre de son corps, il s'est abaissé jusqu'à nous afin que par le moyen de la chair vivifiée, nous voyions le Verbe dans la chair, le soleil dans le nuage, la lumière dans la lampe, et la chandelle dans la lanterne. » Voici comment saint Bernard explique encore ce passage : « C'est comme si l'ange disait : Ce mode par lequel vous concevrez du Saint-Esprit, Jésus-Christ, la vertu de Dieu le cachera de son ombre dans son asile le plus secret, afin qu'il soit connu de lui et de vous seulement. C'est comme s'il disait encore : Pourquoi me demandez-vous ce que vous allez éprouver en vous-même ? Vous le saurez, vous le saurez, oui, heureusement vous le saurez, mais ce sera par l'entremise du docteur qui sera en même temps auteur. J'ai été envoyé pour annoncer la conception virginale, mais non pour la créer. Ou bien encore : il vous couvrira de son ombre, c'est-à-

dire il éteindra en vous l'ardeur du vice. »

Et voici que votre cousine Élisabeth a conçu un fils dans sa vieillesse. L'ange dit : "voici" pour montrer qu'il avait opéré dans le voisinage une grande nouveauté. Il y a quatre causes pour lesquelles la conception d'Elisabeth est annoncée à Marie ; elles sont de saint Bernard.

La première, c'est le comble de l'allégresse ; la seconde, la perfection de la science ; la troisième, la perfection de la doctrine ; la quatrième, la condescendance de la miséricorde. Voici en effet les paroles de saint Jérôme : « La conception d'une cousine stérile est annoncée à Marie, afin de causer joie sur joie, alors qu'à un miracle vient se joindre un autre miracle ; ou bien c'est qu'il était tout à fait convenable que la vierge apprit de la bouche de l'ange, avant de le connaître par un homme, une parole qui devait être divulguée en tous lieux, afin que la mère de Dieu ne parût pas écartée des conseils de son fils, si elle restait dans l'ignorance des événements qui arrivaient si près d'elle sur la terre ; ou plutôt encore, Marie, instruite et de l'avènement du Sauveur, et de celui du Précurseur, quant au temps et à l'enchaînement des faits, pouvait dans la suite découvrir la vérité aux écrivains et aux prédicateurs de l'Évangile ; ou bien, afin que sachant que sa cousine déjà vieille et cependant enceinte, Marie qui était toute jeune encore, pensât à lui être utile, et donner au petit prophète Jean le moyen de faire sa cour au Seigneur et d'opérer, en présence d'un miracle, un miracle plus admirable encore. » Plus loin saint Bernard dit : « Ô vierge, hâtez-vous de répondre. Ô ma dame, répondez une parole et recevez le verbe, prononcez-vous et recevez la divinité, dites un mot

qui ne dure qu'un instant et renfermez en vous l'éternel. Levez-vous, courez, ouvrez. Levez-vous pour prouver votre foi, courez pour montrer votre dévouement ; ouvrez pour donner une marque de votre consentement » Alors Marie, étendant les mains et tournant les yeux vers le ciel : *Voici, dit-elle, la servante dit Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*. Saint Bernard s'exprime ainsi : « On rapporte que les uns ont reçu le Verbe de Dieu dans l'oreille, les autres dans la bouche, et dans la main. Pour Marie elle l'a reçu dans son oreille, par la salutation angélique ; dans son cœur, par la foi ; dans sa bouche, par la confession ; dans sa main, par le toucher ; dans son sein, par l'incarnation ; dans son giron, quand elle le tenait ; dans ses bras, lorsqu'elle l'offrit. »

Qu'il me soit fait selon votre parole. Saint Bernard explique ainsi ce passage : « Je ne veux point qu'il me soit fait en forme de parole vide et déclamatoire, ni en figure, ni en imagination ; mais je veux qu'il descende en moi par l'inspiration calme du Saint-Esprit, que sa personnalité prenne chair, et qu'il habite corporellement en mon sein. » Et aussitôt le Fils de Dieu fut conçu en ses entrailles ; il réunissait les perfections d'un Dieu et les perfections d'un homme, et dès le premier jour de sa conception, il avait la même sagesse, la même puissance que quand il atteignit l'âge de trente ans. *Alors Marie partit, s'en alla vers les montagnes de la Judée chez Elisabeth et après qu'elle l'eut saluée, Jean tressaillit, dans le sein de sa mère*. La glose dit : Ne le pouvant faire avec la langue, il tressaille de cœur pour saluer Jésus-Christ et commencer l'office de Précurseur. La sainte Vierge aida sa cousine, pendant trois mois, jusqu'à la naissance de saint Jean qu'elle leva de

terre de ses mains, comme on lit dans le Livre des Justes. Ce fut à pareil jour, dit-on, que dans le cours des temps, Dieu opéra quantité de merveilles racontées par un poète dans les beaux vers suivants :

> Salve, festa dies, quæ vulnera nostra cœrces,
> Angelus est missus, et passus in cruce Christus.
> Est Adam factus et eodem tempore lapsus,
> Ob meritum decimæ cadit Abel fratris ab ense.
> Offert Melchisedech, Ysaac supponitur aris.
> Est decollatus Christi baptista beatus.
> Est Petrus ereptus, Jacobus sub Herode peremptus.
> Corpora Sanctorum cum Christo multa resurgunt.
> Latro dolce tamen per Christum suscipit, amen*.

*Voici comme maistre Jean-Batallier traduit cette poésie :

le frère Iehan qui translatay ce liure les vueil aussi mettre en frâcays en la manière qui s'en suit.

> Ie, te salue iour tressait
> Qui nez plaies nous restrains.
> Lange y fut envoie ce iour
> Dieu y souffrit mort ce iour
> A ce leur fut fait Adam home :
> Et a ce tour mordit en la pomme.
> Abel fut occis pour sa disme
> De son propre frère mesmes.
> Melchisedech offrit a lautel :
> Abraham fist de Ysaac autel,
> Et Herode par son meschief
> Coppa a Baptiste le chief.

Pierre sa prison renua :
Et Herode iaqs tua.
Avecques Dieu sa compaignie
Suscita corps saintz grant partie,
Le larron qui eut en memoire
Ihesucrist, fust mis en sa gloyre.

Un soldat* riche et noble renonçant au siècle, entra dans l'ordre des Cisterciens ; et parce qu'il ne savait pas les lettres, les moines, n'osant pas renvoyer chez les laïcs un si noble personnage, lui donnèrent un maître, pour savoir si par aventure il pourrait apprendre quelque chose et, par ce moyen, le faire rester chez eux. Mais après avoir reçu pendant bien du temps les leçons de son maître, il ne put apprendre rien absolument que ces deux mots : *Ave Maria*. Il les retint avec un tel amour que partout où il allait, en tout ce qu'il faisait, à chaque instant il les ruminait. Enfin il vient à mourir et il est enseveli avec les autres frères dans le cimetière : Or, voici que sur sa tombe pousse un lys magnifique et sur chaque feuille sont écrits en lettres d'or ces mots : **Ave Maria**. Tout le monde accourut pour contempler un si grand miracle. On retira la terre de la fosse et on trouva que la racine du lys partait de la bouche du défunt. On comprit alors avec quelle dévotion il avait répété ces deux mots, puisque Dieu le rendait illustre par l'honneur d'un si grand prodige**.

* La chronique de Grancey intitulée Roue de fortune, commentée par le P. Viguier raconte ce fait comme étant arrivé au fils du comte de Blammont lequel épousa la sixième fille de Grancey (Cf. Paulin Paris, Cabinet historique, t. l, p. 135). -- ** Thomas de Catempée, Denys le Chartreux, etc., rapportent aussi cette merveille.

Un chevalier, dont le castel était sur un grand chemin, dépouillait sans merci tous les passants. Cependant tous les jours il saluait la Vierge, mère

de Dieu, et quelque empêchement qui lui survînt, il ne voulut jamais passer un jour sans réciter la salutation angélique. Or, il arriva qu'un saint religieux vint à passer par là et le chevalier dont il est question ordonna de le dépouiller aussitôt. Mais le saint homme pria les brigands de le conduire à leur maître parce qu'il avait quelques secrets à lui communiquer. Amené devant l'homme d'armes, il le pria de faire assembler toutes les personnes de sa famille et de son castel pour leur prêcher la parole de Dieu. Quand on fut réuni, le religieux dit : « Certainement vous n'êtes pas tous ici ; il manque encore quelqu'un. » Comme on l'assurait qu'ils y étaient tous : « Cherchez bien, reprit le voyageur, et vous trouverez qu'il manque quelqu'un. » Alors l'un d'eux s'écria que le camérier seul n'était pas venu. Le religieux dit : « Oui, c'est lui seul qui manque. » On envoie aussitôt le chercher et il se plaça au milieu des autres. Mais en voyant l'homme de Dieu, il roulait des yeux affreux, agitait la tête comme un fou et n'osait s'approcher de plus près. Alors le saint homme lui dit : « Je t'adjure, par le nom de Jésus-Christ, de nous dire qui tu es et de découvrir en présence de l'assemblée le motif qui t'a conduit ici. »

Et celui-ci répondit « Hélas ! c'est parce que je suis adjuré et bien malgré moi que je suis forcé de me découvrir : en effet je ne suis pas un homme, mais un démon qui a pris la figure humaine et je suis resté sous cette forme depuis quatorze ans avec ce seigneur. Notre prince m'a envoyé ici pour observer avec le plus grand soin le jour qu'il ne réciterait pas la salutation à sa Marie, afin que je m'emparasse de lui et l'étranglasse aussitôt en mourant. Ainsi dans ses mauvaises actions, il aurait été des nôtres, car chaque jour qu'il disait cette

salutation, je ne pouvais avoir puissance sur lui : de jour en jour je le surveille avec la plus grande attention et il n'en a passé aucun sans la saluer. » En entendant cela le chevalier tomba dans une véhémente stupeur, se jeta aux pieds de l'homme de Dieu, demanda pardon et, dans la suite, il changea de manière de vivre. Alors le saint homme dit au démon : « Je te commande, démon, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, de t'en aller d'ici, et de ne plus revenir. désormais en un lieu où tu auras l'audace de nuire à quiconque invoquera la glorieuse mère de Dieu. » Immédiatement après cet ordre, le démon s'évanouit et le chevalier laissa aller l'homme de Dieu libre, après lui avoir témoigné respect et remercîments*.

* Un livre intitulé : Fleurs des exemples, rapporte cette légende comme extraite d'un Anselme qui a écrit un livre de Miracles, C. XV.

21. Saint Timothée

À Rome on célèbre la fête de saint Timothée, qui vint d'Antioche en cette ville du temps du pape Melchiade. Il fut reçu par le prêtre Sylvestre, qui devint dans la suite évêque de la ville, et qui le chargea de remplir les fonctions que les souverains pontifes eux-mêmes redoutaient alors d'exercer. Or, Sylvestre ne se faisait pas seulement un bonheur de lui donner l'hospitalité mais, ayant dépouillé toute crainte, il comblait d'éloges la conduite et la doctrine de Timothée qui, pendant un an et trois mois, enseigna la vérité de Jésus-Christ Après avoir converti beaucoup de peuples, étant devenu digne du martyre, il fut pris par les païens et livré à

Tarquin, préfet de la ville. Après avoir enduré des tourments cruels et une longue détention, il refusa de sacrifier aux idoles, et, comme un bon athlète de Dieu, il fut tourmenté et enfin décapité avec des assassins. Saint Sylvestre le porta la nuit dans sa maison et y fit venir le saint évêque, Melchiade, qui, avec tous les prêtres et les diacres, passa la nuit entière en actions de grâces et le mit au rang des martyrs. Alors une femme très chrétienne, nommée Théone, pria le saint pape de lui permettre d'élever, à ses frais, dans son jardin, un tombeau à côté de celui de l'apôtre saint Paul ; pour y déposer le corps de saint Timothée.

* Il est question au 22 août, dans le Martyrologe romain, d'un Timothée qui souffrit à Rome sur la voie d'Oste ; en outre un ms. du Martyrologe d'Usuard cite, au 2 avril, un saint Timothée, martyr à Antioche.

Tous les chrétiens jugèrent convenable que Timothée eût sa sépulture auprès de celle de saint Paul qui avait eu autrefois pour disciple un saint de ce nom.

---

22. La Passion Du Seigneur

Dans sa Passion, Jésus-Christ souffrit d'amères douleurs : Il fut indignement méprisé ; mais nous procura des avantages d'une valeur immense.

La douleur fut produite par cinq causes :

La première cause de douleur fut que cette passion fut ignominieuse, quant au lieu qui était lui-même ignominieux, puisque c'était au calvaire où les malfaiteurs étaient punis ; quant au supplice qui fut infâme puisque Jésus-Christ fut condamné à

la mort la plus honteuse. En effet la croix était le supplice des larrons, et bien que la croix eût été autrefois une grande opprobre, elle est maintenant une immense gloire. Ce qui fait dire à saint Augustin : « La croix qui était le supplice des larrons a passé maintenant sur le front des empereurs. Si Dieu a conféré un pareil honneur à ce qui fut son supplice, que m'accordera-t-i1 pas à son serviteur ? » Cette passion fut ignominieuse à cause de ceux auxquels Jésus-Christ fut associé, puisqu'il a été placé entre des scélérats, c'est-à-dire, avec des larrons, qui d'abord ont été des scélérats ; l'un d'eux, Dismas, s'est converti plus tard. Il était à la droite du Sauveur, d'après l'évangile de Nicodème. L'autre à gauche fut damné, c'était Gesmas. À l'un il donna le royaume, à l'autre le supplice.

Saint Ambroise dit : « Alors qu'il était suspendu à la croix, l'auteur de la miséricorde en partageait les fonctions en différentes classes : il confiait la persécution aux apôtres, la paix à ses disciples, son corps aux Juifs, ses vêtements à ceux qui le crucifiaient, son âme à son père, un paranymphe à une Vierge, le paradis au larron, l'enfer aux pécheurs et la croix aux chrétiens pénitents. Voilà le testament de Jésus-Christ attaché à la croix. »

La deuxième cause de douleur, c'est que sa passion fut injuste, parce qu'il n'a pas commis le péché, que le mensonge n'a pas souillé sa bouche, et que la peine qui n'est pas méritée est infiniment regrettable. En effet on l'accusait principalement de trois crimes, savoir : d'empêcher de payer le tribut, de se dire roi, et de se proclamer Fils de Dieu. Contre ces trois accusations, au jour du vendredi saint, nous adressons en la personne du Sauveur

trois excuses : *Populе meus, quid feci tibi, etc** : « Mon peuple, que t'ai-je fait ? » Jésus-Christ y expose trois bienfaits qu'il a accordés aux Juifs : la délivrance de l'Égypte, leur conduite à travers le désert, la plantation de la vigne dans un lieu très fertile ; comme si Jésus-Christ disait, « Tu m'accuses au sujet du paiement du tribut : tu devrais bien plutôt me remercier, puisque je t'ai délivré du tribut ; tu m'accuses de m'être dit roi : tu devrais plutôt me remercier pour t'avoir traité en roi dans le désert ; tu m'accuses de m'être proclamé le Fils de Dieu : tu devrais plutôt me remercier pour t'avoir choisi comme ma vigne, et que je t'ai planté dans un lieu très fertile. »

* A l'adoration de la croix.

La troisième cause de douleur vint de ce qu'il souffrit de la part de ses amis. En effet la, douleur serait plus tolérable si elle venait de ceux qui, pour un motif quelconque, devaient être ses ennemis, ou bien de ceux auxquels il aurait porté quelque préjudice, et pourtant, il souffre de ses amis, c'est-à-dire de ceux qui devraient être ses amis. Il souffre de ses proches, savoir : de ceux de la race desquels, il est né. C'est d'eux qu'il est dit dans le Psaume (XXXVII) : « Mes amis et mes proches se sont élevés et déclarés contre moi. » Et dans Job (XIX) : « Mes amis m'ont fui comme ceux qui m'étaient les plus étrangers. » Il souffre de ceux auxquels il avait fait du bien (Saint Jean, X) : « J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres. »

Voici les paroles de saint Bernard : « Ô bon Jésus, quelle douceur fut la vôtre, dans vos rapports avec les hommes ! Que ne leur avez-vous pas donné et avec une bien grande abondance ! Quelles duretés, quelles méchancetés vous avez souffertes

pour eux, des paroles rudes, des coups plus rudes encore, les tourments les plus rudes. »

La quatrième cause de douleur fut à raison de la délicatesse de son corps. C'est de Jésus-Christ que David parle en figure quand il dit : « Il était faible et délicat comme un petit vermisseau de bois » (Rois, II, XXIII) : « Ô Juifs, dit saint Bernard, vous êtes des pierres, vous frappez une pierre plus tendre ; le son qu'elle rend c'est celui de la piété, elle fait jaillir l'huile de la charité. » Saint Jérôme dit aussi : « Jésus a été livré aux Juifs pour être frappé, et ce très sacré corps et cette poitrine qui contenait Dieu, ils l'ont sillonné de coups de fouets. »

La cinquième cause de douleur fut universelle : il souffrit dans chacun de ses membres et de ses sens.

D'abord, il souffrit dans ses yeux, parce qu'il a pleuré. Saint Paul le dit en son Épître aux Hébreux (V). Saint Bernard s'exprime de la sorte : « Il a monté haut pour être entendu de plus loin ; il criait avec force, pour que personne ne pût s'excuser ; à ses cris il joignit les larmes afin d'exciter la compassion des hommes. » Il versa les larmes deux autres fois, encore ; ce fut à la résurrection de Lazare et sur Jérusalem. Les premières furent des larmes d'amour, ce qui a fait dire à ceux qui le virent pleurer : « *Voyez comme il l'aimait !* » Les secondes furent des larmes de compassion, mais les troisièmes furent des larmes de douleur.

Ensuite, il souffrit dans l'ouïe quand on l'accablait d'opprobres. et de blasphèmes : or, on compte quatre circonstances où Jésus-Christ entendit des opprobres et des blasphèmes.

Sa noblesse était infinie : quant à sa nature

divine, il fut le fils du Roi éternel ; et quant à la nature humaine, il était de race royale ; comme Homme encore, il fut le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. II annonça une visite ineffable, car c'est lui qui est la voie, la vérité et la vie ; aussi dit-il en parlant de soi-même : « Votre parole c'est la vérité, car le Fils c'est la parole ou le verbe du Père. » Il posséda une puissance incomparable car « toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. »

Enfin il fut d'une extraordinaire bonté, car « personne n'est bon si ce n'est Dieu seul. » Jésus-Christ : entendit des opprobres et des blasphèmes en raison de ces quatre qualités :

Premièrement, à raison de sa noblesse. Saint Math. (XII) : « Est-ce que ce n'est pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? etc. »

Deuxièmement, à raison de sa puissance. Saint Mathieu (XII) : « Il ne chasse les démons que par Béelzébut, prince des démons. » En saint Mathieu encore (XXVII) : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! » Voici qu'ils le disent impuissant, quand, il a été, d'un seul mot, assez puissant pour renverser ses persécuteurs. En effet quand il leur eut demandé : « Qui cherchez-vous ? » qu'ils eurent répondu : « Jésus de Nazareth », et qu'il eut dit : « C'est moi », à l'instant ils tombèrent par terre. « Un mot, dit saint Augustin, adressé à une foule haineuse, féroce, redoutable par ses armes, l'a frappée sans aucun dard, l'a renversée par terre en vertu de la divinité qui se cachait. Que fera-t-il quand il jugera, s'il a fait cela avant d'être jugé ? Que pourra-t-il, quand il régnera, celui qui a exercé un pareil pouvoir

quand il était près de mourir ? »

Troisièmement, à raison de la vérité. Saint Jean, (VIII) : « Tu te rends témoignage à toi-même ; ton témoignage n'est pas véritable. » Les voici qui l'appellent menteur et cependant il est la voie, la vérité et la vie. Cette vérité Pilate ne mérita ni de la connaître, ni de l'entendre, parce qu'il ne le jugea pas selon la vérité. Il commença son jugement par la vérité, mais il ne resta pas dans la vérité, et c'est pour cela qu'il mérita de commencer par une question au sujet de la vérité, mais il ne fut pas digne de recevoir une solution. II y a, d'après saint Augustin, une autre raison pour laquelle il n'entendit pas la réponse ; car, après avoir adressé cette question, à l'instant même, il se ressouvint de la coutume qu'avaient les Juifs de délivrer un prisonnier au temps de Pâques ; et en raison de cela il sortit aussitôt sans attendre une réponse.

La troisième raison, d'après saint Chrysostome, est que, sachant cette question difficile, elle exigeait beaucoup de temps, une longue discussion. Or, comme il avait hâte de délivrer Jésus-Christ, il sortit aussitôt. On lit pourtant dans l'Évangile de Nicodème que quand Pilate eut demandé à Jésus : « La vérité, qu'est-ce ? » Jésus lui répondit : « La vérité vient du ciel. » Et Pilate dit : « Sur la terre il n'y a donc pas de vérité ? » Jésus lui dit : « Comment la vérité peut-elle exister sur la terre, quand elle est jugée par ceux qui ont le pouvoir ici-bas ? »

Quatrièmement, à raison de sa bonté : car ils disaient qu'il était pécheur au fond du cœur. Saint Jean, (IX) : « Nous savons que cet homme est pécheur ; qu'il était un séducteur dans ses paroles. » Saint Luc, (XIII) : « Il a soulevé le peuple en

enseignant par toute la Judée, en commençant par la Galilée jusqu'ici. » Qu'il était prévaricateur de la loi dans ses œuvres. Saint Jean, (IX) : « Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. »

Il souffrit de son odorat : parce qu'il put sentir une grande puanteur dans ce lieu du calvaire où se trouvaient les corps fétides des morts. L'*Histoire scholastique* dit* que le crâne (*calvaria*), c'est a proprement parler l'os nu de la tête de l'homme, et parce que les condamnés étaient décapités et que beaucoup de crânes gisaient là pêle-mêle, on disait le lieu du crâne ou le calvaire.

* Evang., ch. CLXX.

Il souffrit aussi dans le sens du goût. Aussi quand il criait : « J'ai soif, » on lui donna du vinaigre mêlé de myrrhe et de fiel, afin qu'avec le vinaigre, il mourût plus vite et que ses gardes fussent plus tôt relevés de leur faction : on dit en effet que les crucifiés meurent plus vite quand ils boivent du vinaigre. Ils y mêlèrent de la myrrhe pour qu'il souffrît dans l'odorat et du fiel pour qu'il souffrît dans le goût. Saint Augustin dit : « La pureté est abreuvée de vinaigre au lieu de vin ; la douceur est enivrée de fiel ; l'innocence est punie pour le coupable ; la vie meurt pour le mort. »

Il souffrit encore dans le toucher, car dans toutes les parties de son corps, « depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui (Isaïe, I). » Sur ce que Jésus-Christ ressentit de la douleur dans tous les sens : « Cette tête, dit saint Bernard, l'objet de la vénération des esprits angéliques, est percée d'une forêt d'épines ; cette face, la plus belle parmi celles des enfants des hommes, est salie par les crachats des Juifs ; ces yeux plus brillants que le soleil sont éteints par la

mort ; ces oreilles accoutumées aux concerts des anges ; entendent les insultes des pécheurs ; cette bouche qui instruit les anges est abreuvée de fiel et de vinaigre ; ces pieds dont on adore l'escabeau parce qu'il est saint, sont attachés à la croix avec des clous ; ces mains qui ont construit les cieux sont étendues sur la croix et percées de clous : le corps est fouetté, le cœur est percé d'une lance, que faut-il de plus ? Il ne resta en lui que la langue pour prier en faveur des pécheurs et pour confier sa mère à son disciple. »

Dans sa Passion Jésus-Christ fut bafoué et honni : car quatre fois on se moqua de lui : Premièrement, dans la maison d'Anne, où il reçut des crachats et des soufflets, et où on lui couvrit les yeux d'un voile. Saint Bernard dit à ce sujet : « Votre visage, bon Jésus tout aimable, que les anges aiment à regarder, ils l'ont sali de crachats, ils l'ont frappé avec leurs mains, ils l'ont couvert d'un voile par dérision,ils ne lui ont pas épargné les blessures amères. » Deuxièmement, dans la maison de Hérode, qui, le prenant pour un fou et un esprit égaré, parce qu'il n'avait pu en obtenir une réponse, le revêtit d'un habit de dérision. Ce qui fait dire à saint Bernard : « Tu es homme et tu te couronnes de fleurs ; moi je suis Dieu et j'ai une couronne d'épines ; tu as des gants aux mains, et moi j'ai des clous qui percent les miennes ; tu danses revêtu d'habits blancs, et moi, pour toi, à la cour d'Hérode, j'ai été couvert d'une robe blanche ; tu danses, et moi, j'ai souffert dans mes pieds : toi, dans tes danses, tu étends les bras, en croix au milieu des transports d'allégresse, et moi, je les ai eus étendus en signe d'opprobre ; moi, j'ai été dans la douleur sur la croix, et toi, tu tressailles d'aise en croix ; tu as le côté découvert ainsi que la poitrine par vaine

gloire et moi, j'ai eu mon côté percé pour toi. Cependant reviens à moi et je le recevrai. »

Mais pourquoi le Seigneur, au temps de sa Passion, se taisait-il en présence d'Hérode, de Pilate et des Juifs ? Il y en a trois raisons. *La première*, c'est qu'ils n'étaient pas dignes d'entendre sa réponse ; *la deuxième*, parce que Ève avait péché en parlant trop, alors Jésus-Christ a voulu satisfaire en se taisant ; la troisième, c'est parce que n'importe la réponse sortie de sa bouche, ils calomniaient et altéraient tout. Il fut honni et bafoué dans la maison de Pilate, où les soldats le revêtirent d'un manteau d'écarlate, lui donnèrent un roseau dans les mains, placèrent une couronne d'épines sur sa tête et disaient en fléchissant le genou : « Salut, roi des Juifs. » Or, cette couronne d'épines, on dit qu'elle fut tressée de jonc marin dont la pointe est aussi dure que pénétrante ; d'où l'on peut penser que ces épines firent jaillir le sang de sa tête. À ce sujet saint Bernard s'exprime ainsi : « Cette divine tête fut percée jusqu'au cerveau par une forêt d'épines. »

Il y a trois opinions différentes sur le lieu où l'âme a son siège principal. *Les uns* disent dans le cœur, à raison de ces paroles : « C'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, etc. » *Les autres*, dans le sang, à cause de ce qui est dit dans le Lévitique (XVII) : « La vie de la chair est dans le sang ; » les troisièmes, dans la tête, d'après ce texte : « Il inclina la tête et rendit l'esprit. » Par le fait, les Juifs paraissent avoir connu ces trois opinions ; car pour arracher son âme de son corps, ils la cherchèrent dans sa tête, lorsqu'ils enfoncèrent les épines jusqu'à la cervelle ; ils l'ont cherchée dans le sang, en lui ouvrant les veines des

mains et des pieds ; ils l'ont cherchée dans le cœur, quand ils percèrent son côté. Contre ces trois sortes de moqueries, au jour du vendredi Saint, nous faisons trois adorations avant de découvrir la croix, en disant : Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, pitié pour nous : agios, etc., comme pour honorer par trois fois celui qui trois fois a été bafoué pour nous.

Sur la croix (saint Math., XXVII) : « Les princes des prêtres, se moquant de lui avec les scribes et les anciens, disaient : « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui. »

Saint Bernard commente ainsi ce passage : « Pendant ce temps-là ; il donne une plus grande preuve de patience, il recommande l'humilité, il fait acte d'obéissance, il accomplit toute charité. Ces perles de vertus ornent les extrémités de la croix : en haut se trouve la charité, à droite l'obéissance, à gauche la patience, et au bas la racine de toutes les vertus qui est l'humilité. Toutes ces souffrances de Jésus-Christ ont été recueillies brièvement par saint Bernard quand il dit : « J'aurai souvenance, toute ma vie, des labeurs qu'il a supportés dans ses prédications ; de ses fatigues, dans ses courses ; de ses veilles, dans la prière ; de ses tentations dans son jeûne ; de ses larmes de compassion, des pièges qui lui étaient tendus dans ses discours, enfin des outrages, des crachats, des soufflets, des moqueries, des clous, des reproches. »

La Passion de Jésus-Christ fut pour nous la source d'avantages infinis. Son utilité est triple ; on y trouve, la rémission des péchés, la collation de la gâte, et l'exhibition de la gloire ; et toutes les trois sont indiquées sur le titre de la croix, parce, qu'il y

a Sauveur pour la première, de Nazareth * pour la deuxième, et roi, des Juifs pour la troisième, parce que là nous serons tous rois. Saint Augustin dit en parlant de l'utilité de la Passion : « Jésus-Christ a effacé la coulpe présente, passée et future ; il a détruit les péchés passés en les remettant, les péchés présents en y soustrayant les hommes, les péchés futurs en donnant une grâce au moyen de laquelle on peut les éviter. »

* Nazareth signifie en hébreu ornement ou couronne.

Le même Père dit encore à ce sujet : « Admirons, félicitons, aimons, louons, adorons, puisque par là mort de notre Rédempteur nous avons été appelés des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de la corruption à l'incorruption, de l'exil à la patrie, du deuil à la joie. » Quatre raisons démontrent combien fut utile le mode de notre rédemption, savoir : parce qu'il fut parfaitement accueilli de Dieu qui devait être fléchi ; il fut très convenable pour guérir la maladie, très efficace pour attirer le genre humain, très habilement pris pour défaire l'ennemi des hommes.

Premièrement, Il fut parfaitement accueilli de Dieu qui devait être fléchi et réconcilié, parce que, dit saint Anselme en son ouvrage *Cur Deus homo* (liv. II, c. II) : « L'homme ne peut, pour l'honneur de Dieu, souffrir volontairement et sans y être obligé, rien de plus redoutable et de plus pénible que la mort, et jamais, l'homme ne put se donner davantage à Dieu que quand il s'est livré à la mort en son honneur. » C'est ce qui est dit par saint Paul en son épître aux Éphésiens (V) : « Il s'est livré à Dieu comme une oblation et une hostie d'agréable odeur. » Et saint Augustin, au livre *De la Trinité*, dit comment ce sacrifice apaisa Dieu et le

réconcilia avec nous : « Quelle chose pouvait être plus agréablement reçue que notre chair. devenue une. matière de sacrifice dans le corps de notre prêtre ? » Et comme dans tout sacrifice quatre circonstances sont à considérer : à qui il est offert, ce qui est offert, pour qui il est offert, et celui qui offre. Celui-là même qui est seul médiateur entre Dieu et les hommes nous réconcilie par le sacrifice de paix à Dieu avec lequel il ne fait qu'un ; et auquel il offrait ce sacrifice, en ne faisant qu'un avec ceux pour lesquels il l'offrait. En sorte que celui qui offrait et ce qui était offert, c'est la même personne.

Le même saint Augustin dit encore, sur la manière par laquelle nous avons été réconciliés par Jésus-Christ, que Jésus-Christ est prêtre et sacrifice, comme il est Dieu et temple tout à la fois. Prêtre, par l'entremise duquel nous sommes réconciliés ; sacrifice, par lequel nous sommes réconciliés, Dieu auquel nous sommes réconciliés, temple dans lequel nous sommes réconciliés. Le même Père adresse dans la personne de Jésus-Christ ces reproches à ceux qui faisaient peu de cas de cette réconciliation : « Comme vous étiez l'ennemi de mon Père,il vous a réconciliés par moi ; comme vous étiez loin de lui, je suis venu pour vous racheter ; comme vous erriez par les montagnes et les forêts, je vous ai cherchés, et c'est au milieu des pierres et du bois que je vous ai trouvés ; et de crainte que vous ne fussiez déchirés sous la dent vorace des loups et des bêtes féroces, je vous ai recueillis, je vous ai portés sur mes épaules, je vous ai rendus à mon Père. J'ai travaillé, j'ai sué, j'ai présente ma tête pour qu'on y mît la couronne d'épines ; j'ai placé mes mains sous les clous, j'ai ouvert mon côté avec la lance ; j'ai été

déchiré non par des injures, mais par des tourments sauvages ; j'ai versé mon sang, j'ai donné mon âme pour vous unir à moi, et vous vous arrachez de mes bras !

Deuxièmement, Le mode de notre rédemption fut très convenable pour guérir notre maladie. Or, la convenance se tire du temps, du lieu et du mode. *Du temps*, parce qu'Adam fut créé et commit le péché au mois de mars, le vendredi, et à la sixième heure, et c'est pourquoi Jésus-Christ a voulu souffrir dans le mois de mars, car il fut annoncé et souffrit le même jour, comme ce fut encore le vendredi et à la sixième heure. *Du lieu* : or, le lieu de la Passion peut-être entendu en trois manières, savoir : le lieu commun, le lieu particulier et le lieu singulier. Le lieu commun fut la terre de promission, le particulier, celui du calvaire et le lieu singulier, la croix. Dans le lieu commun fut formé le premier homme parce qu'on dit qu'il a été créé près de Damas et sur le territoire de cette ville. Il fut enseveli dans le lieu particulier, parce que ce fut dans l'endroit où Jésus-Christ a souffert qu'Adam fut, dit-on, enseveli ; toutefois ceci n'est pas authentique, puisque, d'après saint Jérôme, Adam a été enseveli sur le mont Hébron, selon ce qui est expressément rapporté au livre de Josué (XIV). Il fut déçu au lieu singulier, non pas que ce soit sur le bois où Jésus-Christ a souffert qu'Adam fut déçu, mais pourtant il est dit que de même que Adam fut déçu dans le bois, de même Jésus-Christ souffrit sur le bois. Il est rapporté dans une histoire des Grecs que ce fut sur un bois de la même espèce. *Du mode* de guérir, lequel fut par les semblables et par les contraires ; par les semblables, parce que d'après saint Augustin en son livre de la *Doctrine chrétienne*, l'homme séduit

par la femme, né de la femme, a délivré, comme étant homme, les autres hommes, comme . mortel, les mortels et les morts, par la mort.

Saint Ambroise dit : « Adam fut formé d'une terre vierge, Jésus-Christ naquit d'une vierge. Adam fut fait à l'image de Dieu, Jésus-Christ est l'image de Dieu. De la femme est venue la folie, par la femme est venue la sagesse ; Adam était nu, Jésus-Christ fut nu ; la mort vint par l'arbre ; la vie par la croix ; Adam resta dans le désert, Jésus-Christ resta au désert. » Par les contraires : parce que le premier homme, selon saint Grégoire, avait péché par orgueil, par désobéissance et par gourmandise ; car il voulut s'assimiler à Dieu par la sublimité de la science, transgresser les limites du commandement de Dieu et goûter la suavité de la pomme ; et comme la guérison doit s'opérer par les contraires, ce mode de satisfaction fut très convenable ; car il s'opéra par l'humiliation, par l'accomplissement de la volonté divine et par l'affliction. Ces trois modes sont indiquées dans la deuxième Épitre aux Philippiens : « Il s'est humilié », c'est le premier mode, « en se faisant obéissant », c'est le second, « jusqu'à la mort », c'est le troisième.

Troisièmement, ce mode fut très efficace pour attirer le genre humain. Car jamais il ne put attirer le genre humain davantage à son amour et à la confiance, tout en sauvant le libre arbitre. Or, voici : ce que dit saint Bernard, pour démontrer comment il nous, attire par, là à son amour : « Ô bon Jésus, ce calice que vous avez bu, cette œuvre de notre rédemption vous rend aimable par-dessus tout. C'est absolument cela qui vous assure facilement tout notre amour pour vous, c'est-à-dire

qui provoque notre amour avec plus de douceur, qui l'exige, avec plus de droit, qui l'assujettit plus vite et qui l'affecte avec plus de force. En effet où vous vous êtes anéanti, où vous vous êtes dépouillé de l'éclat qui vous est naturel, c'est là que votre dévouement brille le plus, là que votre charité s'est répandue avec plus de profusion, là que votre grâce a projeté ses plus grands rayons. »

Quant à la confiance que ce mode nous inspire, il est dit dans l'Épître aux Romains (VIII) : « Puisque Dieu n'a pas épargné son propre fils, mais qu'il l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses ? Là-dessus saint Bernard s'exprime ainsi : « Qui ne sera pas entraîné à l'espoir d'obtenir la confiance, quand il considère la disposition de son corps, savoir : sa tête inclinée pour nous baiser, ses bras étendus pour nous embrasser, ses mains percées pour nous octroyer des largesses, son côté ouvert pour nous aimer, ses pieds attachés pour rester avec nous, son corps étendu pour se sacrifier tout entier à nous. »

Quatrièmement : Le mode de notre rédemption fut très convenable pour détruire l'ennemi du genre humain. (Job, XXVI.) « Sa sagesse a dompté l'orgueil » (et XL) : « Pourrez-vous enlever Léviathan avec l'hameçon ? » Jésus-Christ avait caché l'hameçon de sa divinité sous la nourriture de son humanité et le diable voulant saisir la nourriture de la chair fut pris par l'hameçon de la divinité. Saint Augustin parle ainsi de cette capture adroite : « Le rédempteur est venu et le trompeur a été vaincu : et qu'a fait le Rédempteur à celui qui nous tenait captifs ? il tendit un piège qui fut sa croix et pour amorce il y mit son sang. Quant à lui,

il ne voulut pas répandre le sang de son débiteur : c'est pourquoi il s'éloigna des débiteurs. » C'est cette dette que l'apôtre appelle la cédule que Jésus-Christ a abolie en l'attachant à la croix.

Et saint Augustin dit à propos de cette cédule : « Ève a emprunté le péché au démon ; elle a écrit la cédule ; elle a donné un garant et l'usure court pour sa postérité : or, elle a emprunté le péché au démon, quand, malgré le précepte de Dieu, elle a consenti à sa mauvaise jussion ou à sa suggestion ; elle a écrit la cédule quand elle a étendu la main vers le fruit défendu ; elle a donné un garant, quand elle a fait consentir Adam au péché et de cette manière l'usure court pour sa race. » Saint Bernard met dans la bouche de Jésus-Christ ces reproches adressés à ceux qui méprisent cette rédemption par laquelle nous avons été affranchis de la puissance de notre ennemi : « Mon peuple, dit le Seigneur, qu'ai-je pu te faire que je n'aie fait ? Quelle raison as-tu de plutôt servir ton ennemi que moi ? Il ne vous a pas créés, lui, il ne vous nourrit pas. Si c'est peu aux yeux des ingrats, ce n'est pas lui, c'est moi qui vous ai rachetés. À quel prix ? Ce n'a pas été avec de l'Or ou de l'argent qui se corrompt ; ce n'a pas été avec le soleil, ni avec la lune ; ce n'a pas été quelqu'un des anges, mais c'est moi qui vous ai rachetés de mon propre sang. Au reste si je n'ai pas une foule de droits à ce que vous vous mettiez à mon service, oubliez tout, mais au moins convenez avec moi d'un denier par jour. » Maintenant, comme Jésus-Christ a été livré à la mort par l'avarice de Judas, par la jalousie des juifs, parla peur de Pilate,il reste à voir quel châtiment Dieu infligea à chacun d'eux à raison de ce péché. Vous trouverez dans la légende de saint Mathias le châtiment et l'origine de Judas, dans la légende de

saint Jacques le mineur, le châtiment et la ruine des Juifs. Voici ce que rapporte une légende apocryphe touchant le châtiment et l'origine de Pilate.

Un roi nommé Tyrus connut charnellement une fille nommée Pila, dont le père appelé Atus était meunier ; il en eut un fils. Or, Pila composa un nom du sien et de celui de son père qui s'appelait Atus, et le donna à son fils qui fut Pilate. Celui-ci, dès l'âge de trois ans, fut envoyé au roi par Pila. Ce roi avait un fils de la reine son épouse qui paraissait du même âge à peu près que Pilate. Devenus un peu plus grands, souvent ces deux enfants jouaient ensemble à la lutte, à la fronde et à d'autres ébats. Mais le fils légitime du roi, comme plus noble de race, était toujours plus adroit que Pilate, et plus habile en toute sorte d'exercice, d'où il résulta que Pilate, poussé par une basse jalousie, et entraîné par une douleur amère, tua son frère en cachette. Le roi en conçut un grand désespoir ; il assembla son conseil pour savoir ce qu'il ferait de cet enfant scélérat et homicide. Tous les membres du conseil s'écrièrent à l'unanimité qu'il était digne de mort : mais le roi, ayant repris du calme, ne voulut pas ajouter iniquité sur iniquité, il l'envoya donc en otage pour le tribut qu'il devait annuellement aux Romains ; voulant par là n'avoir point à se reprocher la mort de ce fils, et de plus espérant être quitte du tribut payé aux Romains.

Or, il y avait en ce temps-là, à Rome, un fils du roi de France envoyé aussi à Rome pour les tributs. Pilate s'attacha à lui, et le voyant meilleur que soi dans ses mœurs et son esprit, aiguillonné par la jalousie, il le tua. Les Romains cherchant ce qu'on en pourrait faire, se dirent : « Si on laisse vivre celui qui a tué son frère et qui a égorgé un otage, il

sera utile en bien des choses à la république, et avec la férocité qui le caractérise, il domptera la férocité des ennemis. » Ils ajoutèrent « Puisqu'il est digne de mort, qu'on le mette dans l'île de Pontos avec la qualité de juge chez un peuple qui ne veut en souffrir aucun, voyons si, par aventure, il parvient à dompter leur méchanceté habituelle ; s'il ne réussit pas, il serai puni comme il l'a mérité. »

Pilate fut donc envoyé chez cette nation féroce, bien informé du mépris qu'elle professait pour ses juges : en réfléchissant sur sa mission et en considérant qu'une sentence de mort était suspendue sur sa tête, il voulut conserver sa vie, et par menaces, par promesses, par supplices et par dons, il subjugua cette nation méchante. Or, pour avoir dompté un pays pareil, il reçut le nom de Ponce de l'île de Pontos. Hérode entendit parler de l'adresse de cet homme ; émerveillé de ses ruses et rusé lui-même, il parvint, par ses présents et ses messages, à l'attirer auprès de soi et lui confia sa place et sa puissance sur la Judée et sur Jérusalem. Comme Pilate avait amassé des sommes immenses, il partit pour Rome, à l'insu d'Hérode, offrit à Tibère de l'argent à l'infini. Au moyen de ces largesses, il parvint à faire accepter par l'empereur ce qu'il tenait d'Hérode. Ce fut la cause de l'inimitié entre Pilate et Hérode, inimitié qui dura jusqu'à la Passion de Jésus-Christ, époque à laquelle ils se réconcilièrent parce que Pilate lui envoya le Seigneur. L'*Histoire scholastique* assigne d'autres causes à leur inimitié.

Un homme, qui se faisait passer pour le Fils de Dieu, avait séduit beaucoup de Galiléens : les ayant menés en Garizim, où il avait dit qu'il monterait au ciel, Pilate survint et le fit tuer avec tous ceux qu'il

avait séduits, dans la crainte qu'il n'en fît autant des Juifs. C'est pour cela qu'ils devinrent ennemis parce que Hérode avait le gouvernement de la Galilée. L'une et l'autre causes peuvent être vraies. Alors quand Pilate eut livré aux Juifs le Seigneur afin de le crucifier, il craignit le ressentiment de Tibère-César pour avoir fait verser le sang innocent, et envoya à César un de ses familiers lui offrir ses excuses. Or, sur ces entrefaites Tibère souffrait d'une grande maladie on lui apprit qu'il se trouvait à Jérusalem un médecin qui guérissait toutes sortes de maux, par une seule parole ; mais on ignorait que Pilate et les Juifs l'eussent crucifié. Tibére s'adressant à Volusien, un de ses intimes : « Va vite, lui dit-il, outre mer, et dis à Pilate de m'envoyer ce médecin qui me rendra la santé. » Quand Volusien fut arrivé auprès de Pilate, et lui eut communiqué les ordres de l'empereur, Pilate effrayé, demanda un délai de quatorze jours. Dans ce laps de temps, Volusien s'informa auprès d'une dame, nommée Véronique, qui avait été amie avec Jésus-Christ, où l'on pourrait trouver le Christ Jésus ? Véronique lui dit : « Ah ! c'était mon Seigneur et mon Dieu : trahi par jalousie, il fut condamné à mort par Pilate, qui l'a fait attacher à la croix. » Alors Volusien fut très chagriné : « Je suis bien en peine, lui dit-il, de ne pouvoir exécuter les ordres de mon maître. » Véronique répondit : « Alors que mon Seigneur parcourait le pays en prêchant, comme j'étais privée, bien malgré moi, de sa présence, je voulus faire exécuter son portrait, afin que lorsqu'il ne me serait plus donné de le voir, je pusse au moins me consoler en regardant son image alors je portai de la toile au peintre, quand le Seigneur vint au-devant de moi et me demanda où j'allais. Lorsque je lui eus exposé le sujet de ma

course, il me demanda la toile, et me la rendit avec l'empreinte de sa face vénérable.

Si donc votre maître regarde avec dévotion les traits de cette image, à l'instant il aura l'avantage de recouvrer la santé. » Volusien lui répartit : « Peut-on se procurer ce portrait à prix d'or ou à prix d'argent ? » « Non, répondit-elle, mais seulement au prix d'une ardente dévotion. Je partirai avec vous : je montrerai ce portrait à César pour qu'il le voie et je reviendrai. » Volusien revint alors à Rome avec Véronique et dit à l'empereur Tibère : « Jésus, que vous aviez grand désir de voir, a été livré à la mort par Pilate et par les Juifs qui l'ont attaché à une croix par jalousie. Or, est venue avec moi une dame qui porte l'image de ce même Jésus ; si vous regardez ce portrait avec dévotion, vous obtiendrez,à l'instant votre guérison et la santé. » Alors César fit étendre des tapis de soie sur le chemin et commanda qu'on lui présentât le portrait : il ne veut pas plutôt regardé qu'il recouvra sa santé première. Ponce Pilate fut donc pris par l'ordre de César et conduit à Rome. L'empereur apprenant que Pilate était arrivé, le fit venir par devant lui et il était furieusement irrité à son encontre. Mais Pilate apporta avec lui la tunique sans couture de Notre-Seigneur, qu'il revêtit au moment de paraître devant l'empereur.

Tout aussitôt que l'empereur l'eut vu, il fut entièrement dépouillé de sa colère et se leva à l'instant, sans oser lui adresser le moindre reproche ; et lui, qui en l'absence de Pilate, était si cruel et si terrible, devint extraordinairement doux quand celui-ci fut en sa présence. Après l'avoir congédié, il fut aussitôt enflammé d'une terrible manière contre Pilate, s'accusant d'être un

misérable de ne pas lui avoir découvert toute la fureur de son cœur, et tout de suite il le fit rappeler, jurant et protestant que Pilate était digne de mort, et qu'il ne méritait pas de vivre sur terre. Mais dès qu'il le vit, à l'instant il le salua et toute la fureur de son âme avait disparu. On est dans l'admiration partout ; l'empereur lui-même s'étonne de ce que quand Pilate est absent, il est outré de colère, et que, quand il est devant lui, il ne peut lui dire rien de désagréable. Enfin par inspiration divine, ou bien peut-être, par le conseil de quelque chrétien, il le fait dépouiller de cette tunique et à l'instant il reprend contre lui sa première férocité d'âme : ce qui émerveilla de plus en plus l'empereur, mais on lui dit que cette tunique avait appartenu au Seigneur Jésus. Alors l'empereur fit renfermer Pilate dans une prison, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur son sort d'après le conseil des sages. On porta contre Pilate une sentence qui le condamnait à la mort la plus honteuse. À cette nouvelle, Pilate se perça avec son couteau et ce fut ainsi qu'il mourut. César informé de la mort de Pilate : « Vraiment, dit-il, il est mort de la façon la plus honteuse, puisqu'il a choisi lui-même sa main pour se punir. » On attache donc son corps à une meule énorme et il est noyé dans le Tibre : mais les esprits malins et sordides se réjouirent d'avoir en leur puissance le corps malin et sordide de ce sordide, et le saisissant tantôt dans l'eau, tantôt dans l'air ils produisaient des inondations étranges, causaient foudres, tempêtes, tonnerres, grêles terribles dans les airs, au point que tout le monde était sous l'influence d'une crainte horrible.

C'est pourquoi les Romains le retirèrent du Tibre et par dérision ils le portèrent à Vienne où ils le jetèrent au fond du Rhône. Or,Vienne a pour

étymologie *voie de la géhenne,* parce que c'était autrefois un lieu de malédiction : elle serait mieux nommée *Bienne* par ce qu'on dit qu'elle fut bâtie dans l'espace de deux ans (bisannus). Mais là encore il y eut des esprits qui opérèrent les mêmes prodiges : les habitants ne pouvant supporter d'être si grandement vexés par les démons, portèrent loin d'eux ce vase de malédiction et l'envoyèrent ensevelir au territoire de la ville de Lausanne. Les citoyens de ce pays, tourmentés à l'excès par les vexations qui s'étaient produites ailleurs, l'ôtèrent du territoire et le plongèrent dans un puits caché au fond des montagnes, où, d'après certaines relations, des machinations diaboliques paraissent fomenter. Ce qui est rapporté jusqu'ici est tiré d'une histoire apocryphe. On laisse au lecteur à juger de la valeur de ce récit. Notez pourtant que l'Histoire scholastique rapporte que Pilate fut accusé, par-devant Tibère, par les juifs, du massacre affreux des Innocents ; de placer, malgré les réclamations des juifs, les images des gentils dans le Temple ; d'employer à son usage l'argent du trésor de Corban avec lequel il avait fait construire un aqueduc pour sa maison, et que, pour tous ces méfaits, il fut déporté en exil à Lyon, d'où il était originaire, afin qu'il y mourût au milieu des opprobres de sa race. Cela peut être, si cependant l'Histoire scholastique dit vrai, car d'abord il y avait déjà eu un édit par lequel il devait être déporté à Lyon en exil, et ce fut avant le retour de Volusien qu'il fut envoyé à César et qu'il fut déporté à Lyon. Mais dans la suite Tibère apprenant de quelle manière il avait fait mourir le Christ, le rappela de l'exil et l'amena à Rome.

Eusèbe et Bède en leurs chroniques ne disent pas qu'il fut relégué en exil, mais seulement qu'après

avoir éprouvé malheurs sur malheurs, il se tua de sa propre main.

IV. TEMPS DE LA RÉCONCILIATION

Des Fêtes qui arrivent pendant le temps de la Réconciliation.

Après avoir, parlé des fêtes qui arrivent pendant le temps de la déviation, lequel commence à Adam et finit à Moise et que l'Église représente depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, il reste à s'occuper des fêtes qui tombent dans le temps de la Réconciliation, depuis Pâques jusqu'à l'octave de la Pentecôte.

---

1. La Résurrection de Notre-Seigneur

La Résurrection de Jésus-Christ eut lieu trois jours après sa Passion. Par rapport à cette Résurrection du Seigneur, il y a sept considérations à faire chacune en son ; ordre : *Premièrement*, comment il est vrai que Jésus-Christ resta trois jours et trois nuits dans le sépulcre et ressuscita au troisième-jour ; *deuxièmement*, pourquoi il n'est pas ressuscité aussitôt après sa mort, mais il a attendu jusqu'au troisième jour ; *troisièmement*, comment il ressuscita ; *quatrièmement*, pourquoi il avança sa résurrection et ne la remit pas, à l'époque de la résurrection générale ; *cinquièmement*, pourquoi il ressuscita ; *sixièmement*, combien de fois il apparut étant ressuscité ; *septièmement*, la manière avec laquelle il tira les saints pères qui étaient dans les

limbes, et ce qu'il y fit.

Quant à *la première considération*, il faut savoir que selon saint Augustin c'est par sinecdoque* si l'on dit que Jésus-Christ est resté trois jours et trois nuits dans le sépulcre, car il faut compter le soir du premier jour, le second jour tout entier, et la première partie du troisième : alors on a bien trois jours et chacun d'eux a eu sa nuit qui l'a précédé : car alors, selon Bède, fut changé l'ordre ainsi que le cours des jours et des nuits : auparavant en effet c'étaient les jours qui précédaient et les nuits qui suivaient, mais après la Passion cet ordre a été interverti, eu sorte que les nuits précèdent et les jours suivent : or, ceci est bien en rapport avec ce mystère, parce que l'homme tomba premièrement du jour de la grâce dans la nuit de la faute, mais parla Passion et la résurrection de Jésus-Christ, il sortit de la nuit de la faute pour rentrer dans le jour de la grâce.

* Figure de rhétorique.

Par rapport à *la seconde considération* qui est celle par laquelle on trouve convenable que Jésus-Christ ne soit pas ressuscité de suite après sa mort, mais qu'il attendît jusqu'au troisième jour, il y en a cinq raisons. *Première raison* : C'est une figure qui signifie que la lumière de sa mort a pris soin de notre double mort : aussi fut-il dans le tombeau un jour entier et deux nuits, afin que le jour figurât la lumière de sa mort et les deux nuits notre double mort : c'est la raison qu'en apporte la glose sur le passage de saint Luc (XXIV) : « Il a fallu que Jésus-Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire. » *Deuxième raison* : C'est une preuve ; car puisque tout se juge sur le témoignage de deux ou trois témoins, de même, dans ces trois jours, chacun

peut acquérir la preuve de tout ce qui s'est passé : c'est donc pour donner une preuve convaincante de sa mort et pour en offrir lui-même la preuve, qu'il a voulu reposer trois jours dans le tombeau. *Troisième raison* : C'est une marque de sa puissance : car s'il était ressuscité aussitôt, il n'aurait pas paru avoir la puissance de quitter la vie comme non plus celle de ressusciter. Et cette raison est indiquée dans la première aux Corinthiens (XV), où il est dit : « Que Jésus-Christ est mort, pour nos péchés, et qu'il est ressuscité. » Il est d'abord question, dit saint Paul, de la mort de Jésus-Christ afin que l'on fût certain qu'il s'agit là d'une mort véritable comme d'une résurrection véritable. *Quatrième raison* : C'est la figure de tout ce qu'il y avait à restaurer. Cette raison est de saint Pierre de Ravenne : « Jésus-Christ, dit-il a voulu trois jours de sépulcre pour signifier ce qu'il avait à restaurer dans le ciel, ce qu'il avait à réparer sur la terre, et ce qu'il avait à racheter dans les enfers. » *Cinquième raison* : C'est afin de représenter les trois états des justes. Saint Grégoire donne cette raison dans son explication d'Ezéchiel : « Ce fut, dit-il, la sixième férie que Jésus-Christ souffrit ; ce fut le samedi qu'il reposa dans le sépulcre, et ce fut le dimanche qu'il ressuscita de la mort. Or, la vie présente, c'est pour nous encore la sixième férie, puisque nous sommes au milieu des angoisses et des douleurs ; mais, au samedi, nous paraissons reposer dans le sépulcre, parce que, après la mort, nous trouvons le repos de l'âme : au jour du dimanche nous changeons de condition ; nous ressuscitons, au jour de cette octave, avec le corps, des liens de la mort, et avec notre chair, nous nous réjouissons dans la gloire de l'âme. Dans le sixième jour nous avons la douleur, dans le septième le

repos et dans l'octave la gloire (Saint Grégoire). »

La troisième considération est celle-ci : comment Jésus-Christ ressuscita. Il faut observer : Premièrement, qu'il ressuscita avec puissance ; car ce fut par sa propre vertu, selon ce qui est dit dans saint Jean (X) : « J'ai la puissance de quitter la vie et de la reprendre ensuite. » (II) : « Détruisez ce temple et en trois jours je le réédifierai. » Deuxièmement, Il ressuscita bienheureusement, car il se dépouilla de toute misère. (Saint Math., XXVI). « Quand je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » Galilée veut dire transmigration. Or, quand Jésus-Christ ressuscita, il alla en avant en Galilée, parce qu'il passa de la misère à la gloire, et de la corruption à l'incorruption. « Après la Passion de Jésus-Christ, dit saint Léon, pape, les liens de la mort ayant été rompus, l'infirmité fit place à la force, la mortalité à l'éternité, la honte à la gloire. » Troisièmement, Il ressuscita avec profit, car il tint sa proie : et Jérémie dit au IVe chapitre : « Le lion s'est élancé hors de sa tanière, le vainqueur des nations s'est élevé. » Saint Jean dit aussi (XXVI) : « Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi, » c'est-à-dire : quand j'aurai fait sortir mon âme du limbe et mon corps du tombeau, j'attirerai tout à moi. Quatrièmement, il ressuscita miraculeusement, car le sépulcre resta clos. Comme il est sorti du sein de sa mère sans lésion de son intégrité, et de même qu'il est entré où étaient ses disciples les portes closes, de même aussi, a-t-il pu sortir du sépulcre qui resta clos. À ce propos on lit en *l'Histoire scholastique** qu'un moine de Saint-Laurent hors des murs, l'an MCXI de l'Incarnation du Seigneur, s'émerveillait de voir la ceinture qu'il portait, la jeta loin de lui sans qu'elle eût été déliée, quand une

voix venant d'en haut lui dit : « Ainsi Jésus-Christ a pu sortir du sépulcre qui resta clos. » Cinquièmement, il ressuscita véritablement, parce que ce fut en son vrai et propre corps. Il donna six preuves de la vérité de sa résurrection : Un, par un ange, qui ne ment point ; deux, par de fréquentes apparitions. Et en ces deux circonstances il montra qu'il était ressuscité véritablement. Trois, par le manger, il prouva ainsi qu'il n'était pas ressuscité par art magique. Quatre, par le toucher, en quoi il prouva que c'était en un vrai corps. Cinq, par la démonstration de ses plaies, il montra alors que ce fut en ce même corps avec lequel il était mort. Six, par son entrée dans la maison dont les portes étaient closes ; c'était la preuve qu'il était ressuscité tout glorifié. Or, tous ces doutes, sur la résurrection de Jésus-Christ paraissent avoir existé dans les apôtres. Sept, il ressuscita immortel pour ne mourir plus désormais. Il est écrit dans l'Épître,aux Romains (VI) et Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts pour ne plus mourir. » Cependant saint Denis rapporte dans une lettre à Démophile (8e) que Jésus-Christ même après son ascension, dit à un saint homme, nommé Carpus : « Je suis prêt à souffrir de nouveau pour sauver les hommes. » Par où l'on voit que, s'il était possible, il aurait encore été disposé à mourir pour les hommes. Ce même Carpus, personnage d'une admirable sainteté, raconta à saint Denis, comme la même lettre en fait foi, qu'un infidèle ayant perverti un chrétien, Carpus en fut chagriné au point d'en tomber malade. (Sa sainteté était si grande qu'il ne célébrait jamais la sainte messe,à moins d'avoir eu une vision du ciel.) Mais ayant eu à prier pour la conversion de l'un et de l'autre, il demandait cependant tous les jours à Dieu qu'il leur ôtât la vie

en les faisant brûler sans miséricorde.

* Chap. CLXXXIV ; — Rupert, De divinis offfic., 1. VIII ; c. IV.

Et voici que vers le milieu de la nuit, comme il était éveillé et qu'il faisait cette prière, tout à coup la maison où il était se divisa en deux et une fournaise immense apparut au milieu : en portant ses regards en haut, il vit le ciel ouvert et Jésus qui y était environné d'une multitude d'anges. Ensuite vis-à-vis de la fournaise, il voit les deux pécheurs qu'il avait maudits, tout tremblants, et entraînés avec violence par les morsures et les replis. de serpents qui sortaient de cette fournaise où ils étaient poussés encore par d'autres hommes. Carpus se complaisait tellement à la vue de leur châtiment qu'il dédaignait de porter les yeux sur ce qui apparaissait en haut et qu'il restait tout attentif à contempler cette vengeance, de sorte qu'il était très contrarié de ne pas les voir plus tôt tomber dans la fournaise. Enfin après avoir pris la peine de regarder au ciel et avoir vu ce qu'il avait remarqué auparavant, voici que Jésus, qui avait pitié de ces hommes, se leva de son trône céleste, et descendant jusqu'à eux avec une multitude d'anges, il étendit les mains et les ôta de là en disant à Carpus : « Levez la main ; frappez sur moi de nouveau, car je suis prêt à souffrir encore une fois pour sauver les hommes : c'est ce que j'ai de plus à cœur, si l'on pouvait me crucifier sans crime. » Nous avons relaté ici cette vision rapportée par saint Denis, pour preuve de ce que nous avons dit en dernier lieu.

La quatrième considération est celle-ci : pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas attendu à ressusciter avec les autres, c'est-à-dire au jour de la résurrection générale ? Il faut savoir qu'il ne voulut

point la différer pour trois raisons : Premièrement, par dignité pour son corps. Car comme ce corps était d'une éminente dignité depuis qu'il avait été déifié, ou bien uni à la divinité, il ne fut pas convenable qu'il restât si longtemps dans la poussière. Aussi le psaume dit : « Vous ne laisserez pas votre saint, c'est-à-dire, votre corps sanctifié, déifié, éprouver la corruption. » Le Psalmiste dit encore (CXXXI) : « Levez-vous, Seigneur ; venez dans le lieu de votre repos, vous et l'arche de votre sainteté. » Ce qui est appelé ici l'arche de sainteté, c'est ce corps auquel fut unie la divinité. Deuxièmement, pour l'affermissement de la foi : car s'il n'était pas ressuscité alors, la foi eût péri, et personne n'aurait cru qu'il est véritablement Dieu. Or, ceci devient évident par ce qui arriva lors de la Passion, où tous, excepté la Sainte Vierge, perdirent la foi qu'ils ne recouvrèrent qu'après avoir connu la résurrection. C'est ce que dit saint Paul dans sa première Épître aux Corinthiens (XV) : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. » Troisièmement, pour être le modèle de notre résurrection. Il eût été rare en effet de trouver quelqu'un qui eût espéré la résurrection future, s'il n'eût eu pour modèle la résurrection de Notre Seigneur. C'est pour cela que l'apôtre dit : « Si Jésus-Christ est ressuscité, nous aussi, nous ressusciterons, » car sa résurrection est la cause et le modèle de la nôtre. « Le Seigneur, dit saint Grégoire, a montré par son exemple ce qu'il nous a promis en récompense, afin que, les fidèles sachant tous qu'il est ressuscité, espérassent posséder eu eux-mêmes, à la fin du monde, les récompenses de la résurrection. Le même saint dit encore : « Jésus-Christ ne voulut pas être mort plus de trois jours ; car si sa résurrection eût été différée, nous

n'aurions pu l'espérer pour nous.

La cinquième considération est : pourquoi Jésus-Christ ressuscita. Il faut savoir que ce fut pour quatre grands profits que nous en retirons. En effet sa résurrection opère la justification des pécheurs, elle nous enseigne une manière de vie nouvelle, elle engendre l'espérance de recevoir la rémunération, et elle signifie la résurrection de tous. Quant au premier profit saint Paul dit en l'Épître aux Romains (IV) : « Il a été livré pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification. » Quant au second, il est dit en la même épître (VI) : « Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts pour la gloire de son père, de même aussi nous devons marcher dans une nouvelle vie. » Quant au troisième, la première épître de saint Pierre (II) porte : « Dieu nous a ressuscités par sa grande miséricorde pour nous donner l'espérance de la vie par la résurrection de Jésus-Christ » Quant au quatrième, la première aux Corinthiens (XV) dit : « Jésus-Christ notre Seigneur est ressuscité d'entre les morts comme les prémices de ceux qui dorment : car c'est par un homme que la mort est venue et c'est par un homme qu'est venue la résurrection. » D'où il faut conclure que Jésus-Christ a eu quatre propriétés qui lui furent particulières dans sa résurrection. La première que notre résurrection est remise à la fin du monde, mais que la sienne arriva au troisième jour. La deuxième, que nous ressuscitons par lui, mais qu'il est ressuscité, par lui-même. Ce qui fait dire à saint Ambroise : « Pourquoi aurait-il cherché quelqu'un qui l'ait aidé à ressusciter son corps, lui qui a ressuscité les autres ? » La troisième, que notre corps devient cendre, mais que le sien ne le put devenir. La quatrième, que la résurrection est la

cause efficiente, exemplaire et sacramentelle de la nôtre.

Par rapport à la première propriété, la glose du Psaume dit sur ces mots : « *Ad vesperum dernorabitur fletus et ad matutinum lætitia (XXIX).* Le soir on est dans les larmes et le matin dans la joie. » La résurrection de Jésus-Christ,est la cause efficiente de la résurrection de l'âme dans le temps présent et du corps dans le temps futur. Par rapport à la deuxième, on lit en l'Épître première aux Corinthiens : « Si Jésus-Christ est ressuscité » Quant à la troisième : et comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du père, etc. » (Rom., VI).

La sixième considération est celle-ci : combien de fois Jésus-Christ est-il apparu après sa résurrection ; Le jour même de la résurrection Jésus-Christ est apparu cinq fois, et les autres jours suivants, cinq fois encore. *Premièrement*, il a apparu à Marie-Magdeleine (saint Jean, XX ; saint Marc, XVI) qui est le type des pénitents, car il voulut apparaître en premier lieu à Marie-Magdeleine pour cinq motifs : Un, parce qu'elle l'aimait plus ardemment, comme le dit saint Luc (VII) : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » Deux, pour montrer qu'il était mort ; pour les pécheurs. « Je ne suis pas venu, dit Jésus-Christ en saint Mathieu (IX), appeler les justes, mais, les pécheurs. » Trois, parce que les courtisanes précèdent les sages dans le royaume des cieux (Math., XXI). « En vérité, je vous dis que les courtisanes vous précéderont dans le royaume des cieux. » Quatre, parce que comme la femme avait annoncé la mort, elle devait aussi annoncer la vie (Glose). Cinq, afin que là où avait

abondé l'iniquité, abondât aussi la grâce. (Romains, V). *Deuxièmement*, il apparut aux femmes qui revenaient du sépulcre, quand il leur dit : « Salut » : qu'elles s'approchèrent et lui tinrent les pieds (saint Math., XXVIII). Elles sont le type des humbles auxquels le Seigneur se montre à raison de leur sexe, et de leur attachement, parce qu'elles tinrent ses pieds. *Troisièmement*, il apparut à Simon, mais on ne sait où ni quand ; à moins peut-être que ce ne fût en revenant du sépulcre avec Jean : car il peut échoir que Pierre ne se soit pas trouvé au lieu où était Jean, quand Jésus lui apparut (saint Luc, XXIV) ; ou bien, ce fut quand il entra seul dans le monument, ou bien encore, dans la cave ou grotte où Pierre habitait, ainsi que le dit l'*Histoire scholastique**. En effet. on y lit que quand Pierre eut renié Jésus-Christ, il s'enfuit dans une cave, qu'on appelle encore *Galli cantes*, le chant du coq, où il passa trois jours à pleurer son péché, et que ce fut là que le Sauveur lui apparut et le conforta. Pierre signifie obéissant, c'est, donc le type des obéissants auxquels se montre le Seigneur. *Quatrièmement*, il apparut aux disciples à Emmaüs. Emmaüs veut dire désir de conseil, et signifie les pauvres de Jésus-Christ qui veulent accomplir ce conseil : « Allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres, etc. » *Cinquièmement*, il apparut aux disciples rassemblés. Ce qui signifie les religieux qui tiennent closes les portes de leurs cinq sens (saint Jean, XX). Ces apparitions eurent lieu le jour même de la résurrection : et à la messe le prêtre les représente en se tournant cinq fois vers le peuple. Mais la troisième fois qu'il se retourne, il le fait en silence pour figurer la troisième apparition à saint Pierre dont on ne sait ni le lieu ni le moment. *Sixièmement*, il apparut huit jours après

à tous ses disciples réunis, et Thomas étant présent, lui qui avait dit qu'il ne croyait pas s'il ne voyait : c'est la figure de ceux qui hésitent dans la foi (saint Jean, XX). *Septièmement*, à ses disciples occupés à la pêche (saint Jean, XXI) : c'est la figure des prédicateurs qui sont des pêcheurs d'hommes. *Huitièmement*, à ses disciples sur le mont Thabor (saint Math., XXVIII) : c'est la figure (les contemplatifs parce qu'il fut transfiguré sur cette même montagne. *Neuvièmement*, aux onze disciples qui étaient à table dans le cénacle, et ce fut là qu'il leur reprocha la dureté de leurs cœurs et leur incrédulité (saint Math., XXVIII) Nous entendons par eux les pécheurs qui sont placés dans le nombre. onzième de la transgression et que le Seigneur visite quelquefois dans sa miséricorde. *Dixièmement* enfin, il apparut aux disciples qui se trouvaient sur la montagne des Oliviers (saint Luc, XXIV) : c'est la figure des miséricordieux et de ceux qui aiment l'huile de la miséricorde. C'est de ce lieu qu'il monta au ciel, parce que, dit saint Paul en l'épître première à Timothée (IV) : « La piété,est utile à tout ; et c'est à elle que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis. »

* Sur l'Évangile, c. CLIX.

Trois autres apparitions eurent encore lieu en ce même jour de la résurrection ; mais le texte des livres saints ne les raconte pas. La première par laquelle il apparut à saint Jacques le Juste, c'est-à-dire à Jacques fils d'Alphée ; vous la trouverez dans la légende de ce saint. La seconde, quand, en ce même jour, Jésus-Christ apparut à Joseph ; elle est racontée ainsi dans 1'Évangile de Nicodème. Les Juifs ayant appris que Joseph avait demandé à Pilate le corps de Jésus, l'avait placé dans son

propre tombeau, furent remplis d'indignation contre lui, se saisirent de sa personne et l'enfermèrent avec grand soin dans un lieu bien clos et scellé, avec l'intention de le tuer après le jour du sabbat ; mais voici que Jésus, la nuit même de la résurrection, enleva par les quatre angles la maison dans les airs, entra auprès de Nicodème, essuya son visage, l'embrassa, et le faisant sortir, sans : que les sceaux fussent rompus, l'amena à sa maison d'Arimathie. La troisième, par laquelle on croit que Jésus-Christ apparut avant tous les autres à la Vierge Marie, quoique les évangélistes gardent le silence sur ce point. L'Église romaine paraît approuver cette opinion puisque au jour de Pâques, la station a lieu à Sainte-Marie-Majeure. Or, si on ne le croit pas en raison qu'aucun des évangélistes n'en fait mention, il est évident qu'il n'apparut jamais à la sainte Vierge après être ressuscité, parce qu'aucun évangéliste n'indique ni le lieu ni le temps de cette apparition. Mais écartons cette idée qu'une telle mère ait reçu un pareil affront d'un tel Fils. Peut-être cependant les évangélistes ont-ils passé cela sous silence parce que leur but était seulement de produire des témoins de la Résurrection ; or, il n'était pas convenable qu'une mère fût appelée pour rendre témoignage à son Fils : car si les paroles des autres femmes, à leur retour du sépulcre, parurent des rêveries, combien plus aurait-on cru que sa mère était dans le délire par amour pour son fils. Ils ne l'ont point écrit, il est vrai, mais ils l'ont laissé pour certain : car Jésus-Christ a dû procurer à sa mère la première joie de sa résurrection ; il est clair qu'elle a souffert plus que personne de la mort de son Fils ; il ne devait donc pas oublier sa mère, lui qui se hâte de consoler d'autres personnes. C'est l'opinion de saint Ambroise dans son troisième

livre des *Vierges* : « La mère, dit-il, a vu la résurrection ; et ce fut la première qui vit et qui crut, Marie-Magdeleine la vit malgré son doute. » Sedulius s'exprime comme il suit en parlant de l'apparition de Jésus-Christ :

> Semper virgo manet, hujus se visibus astans
> Luce palan Dominus prius obtulit, ut bona mater,
> Grandia divulgans miracula, quæ fuit olim
> Advenientis iter, hæc sit redeuntis et index *.

* Le Seigneur apparaît à Marie toujours vierge tout aussitôt après sa Résurrection, afin qu'en pieuse et douce mère, elle rendit témoignage du miracle. Celle qui lui avait ouvert les portes de la vie dans sa naissance, devait aussi prouver qu'il avait quitté les enfers. (Carmen Paschale, v, p. 361.)

Quant à *la septième et dernière considération*, savoir : comment Jésus-Christ fit sortir les saints pères du limbe où ils se trouvaient, et ce qu'il y fit, l'évangile ne l'explique pas ouvertement. Saint Augustin cependant dans un de ses sermons et Nicodème, dans son évangile (ch. XVIII) en disent quelque chose. Voici, les paroles de saint Augustin : « Aussitôt que Jésus-Christ rendit l'esprit, son âme unie à sa divinité descendit au fond des enfers, et quand il eut atteint les dernières limites des ténèbres, en spoliateur resplendissant et terrible, les légions impies de l'enfer le regardèrent avec épouvante, et elles se mirent à demander : « D'où vient celui-ci qui est si fort, si terrible, si resplendissant et si noble ?

Le monde qui nous fut soumis ne nous a jamais envoyé pareil mort ; jamais il n'a destiné aux enfers de pareils présents. Quel est-il donc celui qui entre sur nos domaines avec cette intrépidité ? et il ne redoute pas nos supplices seuls, mais il a délié les

autres de nos chaînes : Les voyez-vous ceux qui ne vivaient que dans nos tourments, les voyez-vous nous insulter après avoir été sauvés ? et ils ne se contentent, pas de ne craindre rien, ils ajoutent encore des menaces. Les morts d'ici n'ont jamais été si pleins d'orgueil, et des captifs n'ont jamais ressenti une semblable joie. Pourquoi l'avoir amené ici ? Ô notre prince, ton allégresse a passé, tes joies se sont changées en deuil ! Pendant que tu suspends Jésus-Christ sur le bois, tu ne sais pas tous les dommages que tu éprouves en enfer. » Et quand les voix infernales de ces cruels se furent fait entendre, le Seigneur dit et toutes les portes de fer furent brisées : voici un peuple innombrable de saints du Seigneur qui se prosternent et qui font entendre ces cris mêlés de larmes : « Vous voici arrivé, Rédempteur du monde, vous voici arrivé ; vous que nous attendions tous les jours avec tant d'ardeur : vous êtes descendu pour nous aux enfers ; ne nous abandonnez point quand vous serez retourné aux cieux : Remontez, Seigneur Jésus, dépouillez l'enfer, enchaînez l'auteur de la mort dans ses propres liens ; rendez bientôt la joie au monde ; secourez-nous, ajoutent-ils, éteignez ces tourments affreux, et dans votre pitié délivrez des captifs ; pendant que vous êtes ici absolvez les coupables, et quand vous remonterez, défendez ceux qui sont les vôtres » (saint Aug.).

Voici ce qu'on lit dans I'Évangile de Nicodème : « Carinus et Leucius, fils du vieillard Siméon, ressuscitèrent avec Jésus-Christ, ils apparurent à Anne, à Caïphe, à Nicodème, à Joseph et à Gamaliel qui les conjurèrent de leur raconter ce que Jésus-Christ a fait aux enfers : Nous étions, dirent-ils, avec tous nos pères les Patriarches placés au fond des ténèbres, quand tout à coup surgit une

lumière qui avait l'éclat doré du soleil, et une couleur de pourpre royale nous illumina. Aussitôt Adam, le père du genre humain, a tressailli en disant : « C'est la lumière éternelle qui a promis de nous envoyer une lumière qui lui est coéternelle. » Isaïe s'écria : « C'est la lumière du Père, le Fils de Dieu, comme je l'ai prédit en ces termes, alors que j'étais vivant sur la terre : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu la grande lumière : » Alors survint notre père Siméon qui dit en tressaillant de joie : « Glorifiez le Seigneur, car c'est moi qui ai reçu dans mes mains, au temple, le Christ nouvellement né, et qui ai dit sous l'influence de l'Esprit-Saint : « Maintenant mes yeux ont vu votre salut que vous avez envoyé, vous l'avez préparé à la face de tous les peuples » (Luc, I). Après Siméon, survint un habitant du désert et comme nous lui demandions qui il était il dit : « Je suis Jean ; j'ai baptisé Jésus-Christ, j'ai marché devant la face du Seigneur, pour lui préparer ses voies, et je l'ai montré du doigt, en disant : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde ; je suis descendu vous annoncer que le Christ va venir à l'instant nous visiter. »

En ce moment Seth s'écria : « Quand je suis allé aux portes du paradis prier le Seigneur de m'envoyer son ange pour me donner de l'huile de l'arbre de la miséricorde afin de pouvoir oindre le corps de mon père Adam, accablé par la maladie, l'ange Michel apparut et dit : « Ne te consumes pas en larmes pour demander l'huile du bois de la miséricorde ; car tu ne pourras en obtenir qu'après cinq mille cinq cents ans accomplis*. » Tous les Patriarches et les prophètes qui entendirent ces exclamations tressaillirent d'une grande joie. Alors Satan, le prince et le chef de la mort, dit à l'enfer :

« Prépare-toi à recevoir Jésus qui se glorifie d'être le Christ, Fils de Dieu. Toutefois c'est un homme qui eut peur de mourir car il a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; » grand nombre d'hommes que j'avais rendus sourds, il les a guéris et il a redressé les boiteux. » L'enfer répondit : « Si tu es puissant ; quel est donc cet homme, ce Jésus qui, tout en craignant la mort, résiste à ta puissance ? Car s'il dit qu'il craint la mort, c'est pour te tromper et il n'y aura pour toi qu'un vah ! dans l'éternité des siècles. » Satan répondit . « Je l'ai tenté ; j'ai soulevé le peuple contre lui, j'ai déjà aiguisé la lance, mêlé le fiel et le vinaigre, préparé le bois de la croix : sa mort est prochaine et je te l'amènerai. » L'enfer lui demanda : « Est-ce donc lui qui a ressuscité Lazare que je tenais. » Satan répondit : « C'est lui-même. » L'enfer s'écria : « Je te conjure, par les puissances et par les miennes, ne me l'amène pas ; car aussitôt que j'ai eu entendu le commandement de sa parole, j'ai frémi, et n'ai pu retenir Lazare lui-même, qui, se secouant comme un aigle essayant son agilité, s'est échappé de nos mains. » Comme il parlait ainsi, une voix semblable à un tonnerre se fit, entendre, et dit : « Enlevez vos portes, Princes ; ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. » A cette voix tous les démons accoururent et fermèrent les portes d'airain avec des verrous de fer. Alors David s'écria : « N'ai-je pas été prophète quand j'ai dit : « Que les miséricordes du Seigneur soient le sujet de ses louanges, parce qu'il a brisé les portes d'airain et rompu les verrous de fer (CVI). » Et une voix extraordinaire se fit entendre qui dit : « Enlevez vos portes… etc. » L'enfer, voyant qu'on avait crié par deux fois, dit comme s'il était dans l'ignorance : « Quel est ce roi de gloire ? » David

lui répondit : « Le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans le combat, c'est lui qui est le roi de gloire. » Le roi de gloire survint ; alors il éclaira les ténèbres éternelles ; et le Seigneur étendant la main prit Adam par sa droite et lui dit : « Paix à toi et à tous tes fils, mes justes. » Et le Seigneur s'élança des enfers et tous les saints le suivirent. Le Seigneur, tenant toujours Adam par la main, le confia à l'archange Michel qui les introduisit dans le paradis. Ils rencontrèrent deux hommes, anciens des jours, et les saints leur demandèrent : « Qui êtes-vous, vous qui n'êtes pas descendus avec nous dans les enfers, qui n'êtes pas morts encore ; et qui avez été placés avec votre corps dans le paradis ? » Et l'un répondit : « Je suis Enoch qui ai été transporté ici ; celui-là est Élie qui a été enlevé jusqu'ici sur un char de feu ; et nous n'avons point encore goûté la mort, mais nous sommes réservés pour jusqu'à l'avènement de l'antéchrist afin de combattre contre lui ; il nous tuera et après trois jours et demi nous serons enlevés dans les nuées. » Tandis qu'il parlait, survint un autre homme portant sur ses épaules le signe de la croix. On lui demanda qui il était, et il dit : « Je fus larron et j'ai été crucifié avec Jésus ; j'ai cru qu'il est le créateur, et l'ai prié en disant : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez venu dans votre royaume. » Alors il m'a répondu : « En vérité, je te le dis ; aujourd'hui tu seras avec moi en paradis . » Et il m'a donné ce signe de la croix en disant : « Porte cela en allant dans le paradis et si l'ange qui est préposé à sa garde ne te laisse pas entrer, montre-lui le signe de la croix, et tu lui diras : C'est le Christ crucifié eu ce moment-ci qui m'a envoyé. » Quand je l'eus fait et que j'eus ainsi parlé à l'ange, à l'instant il

m'ouvrit, m'introduisit et me plaça à la droite dans le paradis. » Carin et Leucius après avoir fait ce récit, furent subitement transfigurés, et on ne les vit plus. Saint Grégoire de Nisse ou bien saint Augustin, d'après certains livres, dit en traitant le même sujet : « Tout à coup la nuit éternelle des enfers devint resplendissante, quand Jésus-Christ descendit ; alors les portiers bardés de fer se murmurèrent les uns aux autres ces paroles, sous le voile du silence, tant la crainte les avait saisis : « Quel, est donc celui-ci qui est si terrible et si brillant d'une lumière étrange ? Notre tartare n'en accueillit jamais un, semblable ; le monde n'a jamais vomi son pareil dans notre caverne. C'est un usurpateur, ce n'est pas quelqu'un qui paie sa dette ; c'est un voleur, un destructeur ; ce n'est pas un pécheur mais un pillard. Nous voyons un juge et non un suppliant. Il vient combattre et non succomber ; il vient ravir et non rester. »

* Au lieu de 500 ; quelques éditions mettent 200.

---

2. Saint Second, Martyr

Second, peut venir de se couvrant, se composant en honnêteté de mœurs ; ou bien de secondant qui obéit aux ordres du Seigneur ; ou bien il vient de secum dux, chef de lui-même, car il commanda à ses sens et il leur fit produire toutes sortes de bonnes œuvres. Ou bien Second se rapporte à premier : en effet il y a deux chemins qui conduisent à la vie : Le premier, c'est celui de la pénitence et des larmes ; le second, c'est celui du martyre. Or, ce précieux martyr parvint à la vie non pas seulement par le premier chemin, mais

encore par le second.

Le Martyrologe romain annonce ainsi cette fête : A Asti, de saint Second, martyr. Bivar, dans ses commentaires sur Detter, cite des passages textuels de cette légende qu'il avait prise aux sources.

Second fut un soldat intrépide, et un athlète de Jésus-Christ fort distingué ; il fut un glorieux martyr du Seigneur. Il reçut la couronne du martyre dans la ville d'Asti. Cette cité est illustre par sa présence et se fait gloire de l'avoir pour patron. Il fut instruit dans la foi de Jésus-Christ, par Calocérus, détenu dans la prison d'Asti par l'ordre de Sapritius, préfet de cette cité. Or, comme le bienheureux Martien était en prison dans la ville de Tardonne, Sapritius y voulut aller pour le forcer à sacrifier ; Second partit avec lui, sous prétexte de distraction, et avec le désir de voir le bienheureux Marcien.

Sortie de la ville d'Asti, une colombe descendit sur Second et se plaça sur sa tête. Alors Sapritius lui dit : « Vois, Second, comme nos dieux t'aiment puisqu'ils t'envoient des oiseaux du ciel te visiter. » Étant parvenus près du fleuve Tanaro, Second vit un ange du Seigneur se promenant sur l'eau : « Second, lui dit-il, aie la foi, et tu marcheras ainsi sur les fauteurs des idoles. » Sapritius lui dit : « Mon frère Second, j'entends les dieux qui te parlent. » Second lui répondit : « Marchons selon les désirs de notre cœur. » Quand ils arrivèrent au fleuve Bormida, un ange lui apparut encore, et lui dit : « Second, crois-tu en Dieu, ou bien aurais-tu des doutes ? » Second répondit : « Je crois la vérité de sa passion et de sa résurrection. » Sapritius dit alors : « Qu'est-ce que j'entends de ta bouche ? » Or, quand il entra dans Tardonne, Marcien, par l'ordre de l'ange, sortit de sa prison et apparut à Second : « Entre, Second, lui dit-il, dans la voie de

la vérité ; marche pour recevoir la palme de la foi. » Sapritius dit : « Quel est donc cet homme qui nous parle comme s'il songeait ? » Second lui répondit : « C'est songe pour vous, mais pour moi c'est un avis et un encouragement. » Après quoi Second alla à Milan et un ange du Seigneur conduisit au-devant de lui, hors de la ville, Faustin et Jovitas, qui étaient gardés en prison. Il en reçut le baptême, une nuée leur ayant fourni de l'eau. Et voici que tout à coup une colombe descendit du ciel et apporta le corps et le sang de N. S. qu'elle donna à Faustin et à Jovitas ; mais Faustin donna le corps et le sang du Seigneur à Second afin qu'il le portât à Marcien.

En revenant, Second arriva quand il faisait nuit sur la rive du Pô ; alors l'ange du Seigneur prit son cheval par la bride et lui fit passer le fleuve. L'ayant accompagné jusqu'à Tardonne, il l'introduisit dans la prison de Marcien et Second donna à Marcien le trésor de Faustin. Marcien dit en le recevant : « Que le corps et le sang du Seigneur soit avec moi pour la vie éternelle. » Puis par l'ordre de l'ange, Second sortit de la prison et alla en son hôtel. Après quoi Marcien fut condamné à avoir la tête tranchée et Second enleva son corps qu'il ensevelit.

En apprenant cela, Sapritius le manda auprès de lui et lui dit : « Autant que je puis voir, tu fais profession d'être chrétien. » Second lui répondit : « C'est vrai, je m'avoue chrétien. » Sapritius lui dit : « Tu désires donc mourir de mal mort ? » Second répondit : « C'est à toi plutôt qu'elle est due. » Or, comme il ne voulait pas sacrifier, Sapritius le fit dépouiller ; mais aussitôt l'ange du Seigneur vint pour lui préparer un vêtement. Alors Sapritius le fit

si longtemps tourmenter sur un chevalet que ses bras étaient disloqués ; mais ayant été guéri par le Seigneur, il fut reconduit en prison. Pendant qu'il y était, l'ange du Seigneur vint lui dire : « Lève-toi, Second ; suis-moi, et je te conduirai à ton créateur. » Alors il le mena jusqu'à la ville d'Asti et le mit dans une prison où était renfermé Calocérus et le Sauveur avec lui. À sa vue, Second se jeta à ses pieds : « Ne crains pas, lui dit le Sauveur, car je suis le Seigneur ton Dieu qui te délivrerai de tous les maux. » Puis il les bénit et monta au ciel.

Or, le matin, Sapritius envoya à la prison qu'on trouva fermée, sans que Second y fût. Alors Sapritius quitta Tardonne et vint à Asti, pour au moins punir Calocérus qu'il se fit amener. Mais voici qu'on lui apprit que Second était avec Calocérus. Il les fit donc comparaître devant lui et leur dit : « Puisque nos dieux savent que vous les méprisez, ils veulent que vous mouriez aussi tous les deux. » Or, comme ils ne voulaient pas sacrifier, il fit fondre de la poix avec de la résine qu'il commanda de verser sur leur tête et de jeter dans leur bouche. Mais ils buvaient cela comme l'eau la plus exquise et avec grande ardeur en s'écriant à haute voix : « Que vos paroles sont douces à la bouche, Seigneur ! » Alors Sapritius porta une sentence par laquelle Second devait être décapité à Asti et Calocérus envoyé à Albinganum pour y être puni.

Or, quand saint Second fut décollé, les anges du Seigneur vinrent prendre son corps et lui donnèrent la sépulture en chantant des actions de grâces. Il souffrit le trois des calendes d'avril.

3. Sainte Marie l'égyptienne*

Marie Egyptienne appelée Pécheresse passa quarante-sept ans au désert dans une austère pénitence. Elle y entra vers l'an du Seigneur 270, du temps de Claude.

* La vie de sainte Marie Égyptienne se trouve in extenso dans les Vies des Pères du désert. Elle fut écrite par Sophrone, évêque de Jérusalem. Jacques de Voragine l'a abrégée considérablement.

Or, un abbé, nommé Zozime, ayant passé le Jourdain et parcouru un grand désert pour trouver quelque saint père, vit un personnage qui se promenait et dont le corps nu était noir et brûlé par l'ardeur du soleil. C'était Marie Égyptienne. Aussitôt elle prit la fuite et Zozime se mit à courir au plus vite après elle. Alors Marie dit à Zozime : « Abbé Zozime, pourquoi courez-vous après moi ? Excusez-moi, je ne puis tourner mon visage vers vous, parce que je suis une femme ; et comme je suis nue, donnez-moi votre manteau, pour que je puisse vous voir sans rougir. » En s'entendant appeler par son nom, il fut saisi : ayant donné son manteau, il se prosterna par terre et la pria de lui accorder sa bénédiction. « C'est bien plutôt à vous, mon père, lui dit-elle, de me bénir, vous qui êtes orné de la dignité sacerdotale. » Il n'eut pas plutôt entendu qu'elle savait son nom et son ministère, que son admiration s'accrut, et il insistait pour être béni. Mais Marie lui dit : « Béni soit le Dieu rédempteur de nos âmes. » Comme elle priait les mains étendues, Zozime vit qu'elle était élevée de terre d'une coudée. Alors le vieillard se prit à douter si ce n'était pas un esprit qui fît semblant de prier. Marie lui dit : « Que Dieu vous pardonne d'avoir pris une femme pécheresse pour un esprit

immonde ! » Alors Zozime la conjura au nom du Seigneur de se faire un devoir de lui raconter sa vie. Elle reprit : « Pardonnez-moi, mon père, car si je vous raconte ma situation, vous vous enfuirez de moi tout effrayé à la vue d'un serpent. Vos oreilles seront souillées de mes paroles et l'air sali par des ordures. »

Comme le vieillard insistait avec force, elle dit : « Mon frère,je suis née en Égypte ; à l'âge de douze ans, je vins à Alexandrie, où, pendant dix-sept ans, je me suis livrée publiquement au libertinage, et je ne me suis jamais refusée à qui que ce fût. Or, comme les gens de ce pays s'embarquaient pour Jérusalem afin d'y aller adorer la sainte Croix, je priai les matelots de me laisser partir avec eux. Comme ils me demandaient le prix du passage, je dis : « Je n'ai d'autre argent à vous donner que de vous livrer mon corps pour mon passage. » Ils me prirent donc et ils eurent mon corps en paiement. Arrivée à Jérusalem, j'allai avec les autres jusqu'aux portes de l'église pour adorer la croix ; mais tout à coup, je me sens repoussée par une main invisible qui m'empêche d'entrer. J'avançai plusieurs fois jusqu'au seuil de la porte, et à l'instant j'éprouvais la honte d'être repoussée ; et cependant tout le monde entrait sans difficulté, et sans rencontrer aucun obstacle. Rentrant alors en moi-même, je pensai que ce que j'endurais avait pour cause l'énormité de mes crimes. Je commençai à me frapper la poitrine avec les mains, à répandre des larmes très amères, à pousser de profonds soupirs du fond du cœur, et comme je levais la tête, j'aperçus une image de la bienheureuse Vierge Marié. Alors je la priai avec larmes de m'obtenir le pardon de mes péchés, et de me laisser, entrer pour adorer la sainte Croix,

promettant de renoncer au monde et de mener à l'avenir une vie chaste. Après cette prière, éprouvant une certaine confiance au nom de la bienheureuse Vierge, j'allai encore une fois à la porte de l'église, où je suis entrée sans le moindre obstacle.

Quand j'eus adoré la sainte Croix avec une grande dévotion, quelqu'un me donna trois pièces d'argent avec lesquelles j'achetai trois pains ; et j'entendis une voix qui me disait : « Si tu passes le Jourdain, tu seras sauvée. » Je passai donc le Jourdain, et vins en ce désert où je suis restée quarante-sept ans sans avoir vu aucun homme. Or, les sept pains que j'emportai avec moi devinrent à la longueur du temps durs comme les pierres et suffirent à ma nourriture pendant quarante-sept ans ; mais depuis bien du temps mes vêtements sont pourris. Pendant dix-sept ans que je passai dans ce désert, je fus tourmentée par les tentations de la chair, mais à présent je les ai toutes vaincues par la grâce de Dieu. Maintenant que je vous ai raconté toutes mes actions, je vous prie d'offrir pour moi des prières à Dieu. » Alors le vieillard se prosterna par terre, et bénit le Seigneur dans sa servante. Elle lui dit : « Je vous conjure de revenir aux bords du Jourdain le jour de la cène du Seigneur*, et d'apporter avec, vous le corps de Jésus-Christ : quant à moi j'y viendrai à votre rencontre et je recevrai de votre main ce sacré corps ; car à partir du jour où je suis venue ici, je n'ai pas reçu la communion du Seigneur. » Le vieillard revint donc à son monastère, et, l'année suivante, à l'approche du jour de la cène, il prit le corps du Seigneur, et vint jusqu'à la rive du Jourdain. Il vit à l'autre bord une femme debout qui fit le signe de la croix sur les eaux, et vint joindre

le vieillard.

* Le jeudi saint.

À cette vue, celui-ci fut frappé de surprise et se prosterna humblement à ses pieds : « Gardez-vous, lui dit-elle, d'agir ainsi, puisque vous avez sur vous les sacrements du Seigneur, et que vous êtes décoré de la dignité sacerdotale ; mais, mon père, je vous supplie de daigner revenir vers moi l'an prochain. » Alors après avoir fait le signe de la croix, elle repassa sur les eaux du Jourdain pour gagner la, solitude de son désert. Pour le vieillard il retourna à son monastère et l'année suivante, il vint à l'endroit où Marie lui avait parlé la première fois, mais il la trouva morte. Il se mit à verser des larmes, et n'osa la toucher, mais il se dit en lui-même : « J'ensevelirais volontiers le corps de cette sainte, je crains cependant que cela ne lui déplaise. » Pendant qu'il y réfléchissait, il vit ces mots gravés sur la terre, auprès de sa tête : « Zozime, enterrez le corps de Marie ; rendez à la terre sa poussière, et priez pour moi le Seigneur par l'ordre duquel j'ai quitté ce monde le deuxième jour d'avril. » Alors le vieillard acquit la certitude, qu'aussitôt après avoir reçu le sacrement du Seigneur et être rentrée au désert, elle termina sa vie.

Ce désert que Zozime eut de la peine à parcourir dans l'espace de trente jours, Marie le parcourut en une heure, après quoi elle alla à Dieu. Comme le vieillard faisait une fosse, mais qu'il n'en pouvait plus, il vit un lion venir à lui avec douceur, et il lui dit : « La sainte femme a commandé d'ensevelir là son corps, mais je ne puis creuser la terre, car je suis vieux et n'ai pas d'instruments : creuse-la donc, toi, afin que nous puissions ensevelir son très saint corps. » Alors le lion commença à creuser la terre

et à disposer une fosse convenable. Après l'avoir terminée, le lion s'en retourna doux comme un agneau et le vieillard revint à son désert en glorifiant Dieu.

---

4. Saint Ambroise

Ambroise vient de ambre, qui est une substance odoriférante et précieuse. Or, saint Ambroise fut précieux à l'Église et il répandit une bonne odeur par ses paroles et ses actions. Ou bien Ambroise vient de ambre et de sios, qui veut dire Dieu, comme l'ambre de Dieu ; car Dieu par Ambroise répand partout une odeur semblable à celle de l'ambre. Il fut et il est la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu. Ambroise peut venir encore de ambor, qui signifie père des lumières et de sior, qui veut dire petit ; parce qu'il fut le père de beaucoup de fils par la génération spirituelle, parce, qu'il fut lumineux dans l'exposition de la sainte Écriture, et parce qu'il fut petit dans ses habitudes humbles. Le glossaire dit : ambrosius signifie odeur ou saveur de Jésus-Christ ; ambroisie céleste, nourriture des anges ; ambroise, rayon céleste de miel. Car saint Ambroise fut une odeur céleste par une réputation odoriférante ; une saveur, par la contemplation intérieure ; il fut un rayon céleste de miel par son agréable interprétation des Écritures ; et une nourriture angélique, parce qu'il mérita de jouir de la gloire. Sa vie fut écrite à saint Augustin par saint Paulin, évêque de Nole.

Tiré de la vie du saint, par Paulin, son secrétaire.

Ambroise était fils d'Ambroise, préfet de Rome.

Il avait été mis en son berceau dans la salle du prétoire ; il y dormait, quand un essaim d'abeilles survint tout a coup et couvrit de telle sorte sa figure et sa bouche qu'il semblait entrer dans sa ruche et en sortir. Les abeilles prirent ensuite leur vol et s'élevèrent en l'air à une telle hauteur que œil humain n'était capable de les distinguer.

Son père fut frappé de ce fait et dit : « Si ce petit enfant vit, ce sera quelque chose de grand. Parvenu à l'adolescence, en voyant sa mère, et sa sœur qui avait consacré à Dieu sa virginité, embrasser la main des prêtres, il offrit en se jouant sa droite à sa sœur en l'assurant qu'elle devait en faire autant. Mais elle le lui refusa comme à un enfant et à quelqu'un qui ne sait ce qu'il dit. Après avoir appris les belles lettres à Rome, il plaida avec éclat des causes devant le tribunal, et fut envoyé par l'empereur Valentinien pour prendre le gouvernement des provinces de la Ligurie et de l'Émilie. Il vint à Milan alors que le siège épiscopal était vacant ; le peuple s'assembla pour choisir un évêque : mais une grande sédition s'éleva entre les ariens et les catholiques sur le choix du candidat ; Ambroise y vint pour apaiser la sédition, quand tout à coup se fit entendre la voix d'un enfant qui s'écria : « Ambroise évêque. » Alors à l'unanimité ; tous s'accordèrent à acclamer Ambroise évêque. Quand il eut vu cela, afin de détourner l'assemblée de ce choix qu'elle avait fait de lui, il sortit de l'église, monta sur son tribunal et, contre sa coutume, il condamna à des tourments ceux qui étaient accusés. En le voyant agir ainsi, le peuple criait néanmoins : « Que ton péché retombe sur nous. » Alors il fut bouleversé et rentra chez lui. Il voulut faire profession de philosophe : mais afin qu'il ne réussît pas on le fit révoquer. Il fit entrer

chez lui publiquement des femmes de mauvaise vie, afin qu'en les voyant le peuple revînt sur son élection ; mais considérant qu'il ne venait pas à ses fins, et que le peuple criait toujours : « Que ton péché retombe sur nous, » il conçut la pensée de prendre la fuite au milieu de la nuit. Et au moment où il se croyait sur le bord du Tésin, il se trouva, le matin, à une porte de Milan, appelée la porte de Rome.

Quand on l'eut rencontré, il fut gardé à vue par le peuple. On adressa un rapport au très clément empereur Valentinien, qui apprit avec la plus grande joie qu'on choisissait pour remplir les fonctions du sacerdoce ceux qu'il avait envoyés pour être juges. Le préfet Probus était dans l'allégresse de voir accomplir en saint Ambroise la parole qu'il lui avait dite alors qu'il lui donnait ses pouvoirs lors de son départ : « Allez, agissez comme un évêque plutôt que comme un juge. » Le rapport était encore chez l'empereur, quand Ambroise se cacha derechef, mais on le trouva. Comme il n'était que catéchumène, il fut baptisé et huit jours après il fut installé sur la chaire épiscopale. Quatre ans après, il alla à Rome, et comme sa sœur, qui était religieuse, lui baisait la main, il lui dit en souriant : « Voilà ce que je te disais ; tu baises la main du prêtre. »

Étant allé dans une ville pour ordonner un évêque, à l'élection duquel l'impératrice Justine et d'autres hérétiques s'opposaient, en voulant que quelqu'un de leur secte fût promu, une vierge du parti des Ariens, plus insolente que les autres, monta au tribunal et saisit saint Ambroise par son vêtement, dans l'intention de l'entraîner du côté où étaient les femmes, afin que, saisi par elles, il fût

chassé de l'église honteusement.

Ambroise lui dit : « Encore que je sois indigne d'être revêtu de la dignité sacerdotale, il ne vous appartient cependant point de porter les mains sur tel prêtre que ce soit. Et, vous devez craindre le jugement de Dieu de peur qu'il ne vous en arrive malheur. » Ce mot se trouva vérifié, car, le jour suivant, cette fille mourut. Saint Ambroise accompagna son corps jusqu'au lieu de la sépulture, rendant ainsi un bienfait pour un affront. Cet événement jeta l'épouvante partout. Après cela, il revint à Milan où l'impératrice Justine lui tendit une foule d'embûches, en excitant le peuple contre le saint par ses largesses et par les honneurs qu'elle accordait. On cherchait tous les moyens de l'envoyer en exil, au point qu'un homme plus malheureux que les autres s'était laissé emporter à un degré de fureur telle qu'il avait loué une maison auprès de l'église et y tenait un char tout prêt pour, sur l'ordre de Justine, le traîner plus rapidement en exil. Mais, par un jugement de Dieu, le jour même qu'il pensait se saisir de lui, il fut emmené de la même maison lui-même en exil avec le même char. Ce qui n'empêcha pas saint Ambroise de lui fournir tout ce qui était nécessaire à sa subsistance, rendant ainsi le bien pour le mal. Il composa le chant et l'office de l'église de Milan. En ce temps-là il y avait à Milan un grand nombre de personnes obsédées par le démon, criant à haute voix qu'elles, étaient tourmentées par saint Ambroise. Justine et bon nombre d'Ariens qui vivaient ensemble disaient qu'Ambroise se procurait des hommes à prix d'argent pour dire faussement qu'ils étaient maltraités par des esprits immondes, et qu'ils étaient tourmentés par Ambroise.

Alors tout à coup, un arien qui se trouvait là fut saisi par le démon et se jeta au milieu de l'assemblée en criant : « Puissent-ils être tourmentés comme je le suis, ceux qui ne croient pas à Ambroise. » Mais les ariens confus tuèrent cet homme en le noyant dans une piscine. Un hérétique, homme très subtil dans la dispute, dur, et qu'on ne pouvait convertir à la foi, entendant prêcher saint Ambroise, vit un ange qui disait à l'oreille du saint les paroles qu'il adressait au peuple. À cette vue, il se mit à défendre la foi qu'il persécutait. Un aruspice conjurait les démons et les envoyait pour nuire à saint Ambroise ; mais les démons revenaient en disant qu'ils ne pouvaient approcher de sa personne, ni même avancer auprès des portes de sa maison, parce qu'un feu infranchissable entourait l'édifice entier en sorte qu'ils étaient brûlés quoiqu'ils se plaçassent au loin. Il arriva que ce même devin étant condamné aux tourments par le juge pour divers maléfices, criait qu'il était tourmenté davantage encore par Ambroise. Le démon sortit d'un démoniaque qui entrait dans Milan, mais il rentra en lui quand il quitta la ville. On en demanda la cause au démon : il répondit qu'il craignait Ambroise. Un autre, entra une nuit dans la chambre du saint pour le tuer avec une épée : c'était Justine qui l'y avait poussé par ses prières et par son argent ; mais au moment qu'il levait l'épée pour le frapper, sa main se sécha. Les habitants de Thessalonique avaient insulté l'empereur Théodose, celui-ci leur pardonna à la prière de saint Ambroise ; mais la malignité des courtisans s'emparant de l'affaire, beaucoup de personnes furent tuées par l'ordre du prince, à l'insu du saint.

Aussitôt qu'Ambroise en eut eu connaissance, il

refusa à Théodose l'entrée de l'église. Comme celui-ci lui disait que David avait commis un adultère et un homicide, le saint répondit : « Vous l'avez imité dans ses fautes, imitez-le dans son repentir. » Ces paroles furent reçues de si bonne grâce par le très clément empereur qu'il ne refusa pas de se soumettre à une sincère pénitence. Un démoniaque se mit à crier qu'il était tourmenté par Ambroise. Le saint lui dit : « Tais-toi, diable, car ce n'est pas Ambroise qui te tourmente, c'est ton envie, tu vois des hommes monter d'où tu as été précipité honteusement mais Ambroise ne sait point prendre d'orgueil. » Et le possédé se tut à l'instant.

Une fois que saint Ambroise allait par la ville, quelqu'un tomba et resta étendu par terre ; un homme qui le vit se mit à rire. Ambroise lui dit : « Vous qui êtes debout, prenez garde de tomber aussi. » À ces mots cet homme fit une chute et regretta bien de s'être moqué de l'autre. Une fois, saint Ambroise vint intercéder en faveur de quelqu'un, Macédonius, maître des offices ; mais ayant trouvé fermées les portes de son palais et ne pouvant entrer, il dit : « Tu viendras à ton tour à l'église et tu ne pourras y entrer, quoique les portes n'en soient pas fermées, et qu'elles soient toutes grandes ouvertes. » Après un certain laps de temps, Macédonius, par crainte de ses ennemis, s'enfuit à l'église, mais il ne put en trouver l'entrée, quoique les portes fussent ouvertes. L'abstinence du saint évêque était si rigoureuse qu'il jeûnait tous les jours, excepté le samedi, le dimanche et les principales fêtes.

Il faisait de si abondantes largesses qu'il donnait tout ce qu'il pouvait avoir aux églises et aux

pauvres, et ne gardait rien pour lui. Il était rempli d'une telle compassion que si quelqu'un venait lui confesser ses péchés, il pleurait avec une amertume telle, que le pécheur était forcé lui-même de pleurer. Son humilité et son amour du travail allaient au point de lui faire écrire lui-même de sa propre main les livres qu'il composait, à moins qu'il n'eût été malade gravement. Sa piété et sa douceur étaient si grandes que quand on lui annonçait la mort d'un saint prêtre ou d'un évêque, il versait des larmes tellement amères qu'il était presque inconsolable. Or, comme on lui demandait pourquoi il pleurait ainsi les saints personnages qui allaient au ciel, il disait : « Ne croyez pas que je pleure de les voir partir, mais de les voir me prévenir : en outre, il est difficile de trouver quelqu'un digne de remplir de pareilles fonctions. » Sa constance et sa force d'âme étaient telles qu'il ne flattait ni l'empereur, ni les princes, dans leurs désordres, mais qu'il les reprenait hautement et sans relâche. Un homme avait commis un crime énorme et avait, été amené à saint Ambroise qui dit : « Il faut le livrer à Satan pour mortifier sa chair, de peur qu'il n'ait l'audace de, commettre encore de pareils crimes. » Au même moment, comme il avait encore ces mots à la bouche l'esprit immonde le déchira. On rapporte qu'une fois saint Ambroise allant à Rome reçut l'hospitalité dans une maison de campagne en Toscane, chez un homme excessivement riche, auprès duquel il s'informa avec intérêt de sa position.

« Ma position, lui répondit cet homme, a toujours été accompagnée de bonheur et de gloire. Voyez en effet, je regorge de richesses, j'ai des esclaves et des domestiques en grand nombre, je possède une nombreuse famille de fils et de

neveux, tout m'a toujours réussi à souhait ; jamais d'adversité, jamais de tristesse. » En entendant cela Ambroise fut saisi de stupeur et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Levons-nous, fuyons d'ici au plus vite, car le Seigneur n'est pas dans cette maison. Hâtez-vous, mes enfants, hâtez-vous ; n'apportez aucun retard dans votre fuite ; de crainte que la vengeance divine ne nous saisisse ici et qu'elle ne nous enveloppe tous dans leurs péchés. » Ils sortirent et ils n'étaient pas encore éloignés que la terre s'entr'ouvrit subitement, et engloutit cet homme avec tout ce qui lui appartenait, jusqu'à n'en laisser aucun vestige. À cette vue saint Ambroise dit : « Voyez, mes frères, comme Dieu traite avec miséricorde quand il donne ici-bas des adversités, et comme il est sévère et menaçant quand il accorde une suite ininterrompue de prospérités. » On raconte qu'en ce même lieu, il reste une fosse très profonde existant encore aujourd'hui comme témoignage de ce fait.

Saint Ambroise voyant l'avarice, qui est la racine de tous les maux, s'accroître de plus en plus dans les hommes et surtout dans ceux qui étaient constitués en dignité, chez lesquels tout était vénal, comme aussi dans ceux qui exerçaient les fonctions du saint ministère, il pleura beaucoup et pria avec les plus grandes instances d'être délivré des embarras du siècle.

Dans la joie,qu'il ressentit d'avoir obtenu ce qu'il demandait, il révéla à ses frères qu'il serait avec eux jusqu'au dimanche de la Résurrection. Peu de jours avant d'être forcé à garder le lit, comme il dictait à son secrétaire l'explication du Psaume XLIII, tout à coup à la vue de ce secrétaire, une manière de feu léger couvrit sa tête et peu à peu

entra dans sa bouche comme un propriétaire entre dans sa maison. Alors sa figure devint blanche comme la neige ; mais bientôt après elle reprit son teint accoutumé. Ce jour-là même il cessa d'écrire et de dicter, en sorte qu'il ne put terminer le Psaume. Or, peu de jours après, sa faiblesse augmenta ; alors le comte d'Italie, qui se trouvait à Milan, convoqua tous les nobles en disant qu'après la mort d'un si grand homme, il y avait lieu de craindre que l'Italie ne vînt à déchoir, et il pria l'assemblée de se transporter auprès du saint pour le conjurer d'obtenir du Seigneur de vivre encore l'espace d'une année. Quand saint Ambroise les eut entendus, il leur répondit : « Je n'ai point vécu parmi vous de telle sorte que j'aie honte de vivre, ni ne crains point de mourir, car nous avons un bon maître. » Dans le même temps quatre de ses diacres, qui s'étaient réunis ensemble, se demandaient l'un à l'autre quel serait celui qui mériterait d'être évêque après sa mort : ils se trouvaient assez loin du lit ou le saint était couché, et ils avaient prononcé tout bas le nom de Simplicien ; c'était à peine s'ils pouvaient s'entendre eux-mêmes. Ambroise tout éloigné qu'il fût cria par trois fois : « Il est vieux, mais il est bon. » En entendant cela les diacres effrayés prirent la fuite, et après la mort d'Ambroise ils n'en choisirent pas d'autre que Simplicien.

Il vit, auprès du lieu où il était couché, Jésus-Christ venir à lui et lui sourire d'un regard agréable. Honoré, évêque de Verceil, qui s'attendait à la mort de saint Ambroise, entendit pendant son sommeil, une voix lui criant par trois fois : « Lève-toi, car il va trépasser. » Il se leva aussitôt, vint à Milan et administra à saint Ambroise le sacrement du corps de Notre-Seigneur ; un instant après, le saint

étendit, les bras en forme de croix et rendit lc dernier soupir : il proférait encore une prière. Il mourut l'an du Seigneur 399. Ce fut dans la nuit de Pâques que son corps fut porté à l'église et beaucoup d'enfants qui venaient d'être baptisés le virent les uns dans la chaire, les autres le montraient du doigt à leurs parents, montant dans la chaire ; quelques autres enfin racontaient qu'ils voyaient une étoile sur son corps. Un prêtre, qui assistait à un repas avec beaucoup de convives, se mit à parler mal de saint Ambroise ; il fut à l'instant frappé d'une maladie mortelle, et il passa de la table à son lit pour y mourir bientôt après. En la ville de Carthage, trois évêques étaient à table et l'un d'eux ayant dit du mal de saint Ambroise, on lui rapporta ce qui était arrivé au prêtre qui l'avait calomnié ; cet évêque se moqua de cela, mais aussitôt il fut frappé à mort et expira à l'instant.

Saint Ambroise fut recommandable en bien des points :

Premièrement, dans sa libéralité, car tout ce qu'il avait appartenait aux pauvres ; aussi rapporte-t-il en parlant de soi-même que l'empereur lui demandant une basilique il lui répondit ainsi (et cette réponse se trouve dans le Décret Convenior, XXIII question 8) : « S'il me demandait quelque chose qui fût à moi, comme mes biens-fonds, mon argent, et choses semblables qui sont ma propriété, je ne ferais pas de résistance, quoique tout ce qui est à moi appartienne aux pauvres. »

Deuxièmement, dans la pureté et l'innocence de sa vie, car il fut vierge. Et saint Jérôme rapporte qu'il disait : « Non seulement nous louons la virginité, mais aussi nous la conservons. »

Troisièmement, dans la fermeté de sa foi, qui lui

fit dire, alors que l'empereur lui demandait une basilique (ces mots se trouvent au chapitre cité plus haut) : « Il m'arrachera plutôt l'âme que la foi. »

Quatrièmement, par son désir du martyre. On lit à ce propos, dans sa lettre, *De basilica non tradenda*, que le ministre de l'empereur Valentinien lui fit dire : « Tu méprises Valentinien, je te coupe la tête. » Ambroise lui répondit : « Que Dieu vous laisse faire ce dont vous me menacez, et plaise encore à Dieu qu'il daigne détourner les fléaux dont l'Église est menacée afin que ses ennemis tournent tous leurs traits contre moi et qu'ils étanchent leur soif dans mon sang. »

Cinquièmement, par ses prières assidues. On lit sur ce point au onzième livre de l'Histoire ecclésiastique : Ambroise, dans ses démêlés avec une reine furieuse, ne se défendait ni avec la main ; ni avec des armes, mais avec des jeûnes, des veilles continuelles, à l'abri sous l'autel, par ses obsécrations, il se donnait Dieu pour défenseur de sa cause à lui et de son Église.

Sixièmement, par ses larmes abondantes : il en eut pour trois causes. D'abord il eut des larmes de compassion pour les fautes des autres, et saint Pantin rapporte de lui, dans sa légende, que quand quelqu'un venait lui confesser sa faute, il pleurait si amèrement qu'il faisait pleurer son pénitent ; ensuite il eut des larmes de dévotion dans la vue. des biens éternels. On a vu plus haut qu'il dit à saint Paulin quand celui-ci lui demandait pourquoi il pleurait de la sorte la mort des saints : « Je ne pleure pas, répondit-il, parce qu'ils sont décédés ; mais parce qu'ils m'ont précédé à la gloire. » Enfin, il eut des larmes de compassion pour les injures qu'il recevait d'autrui. Voici comme il s'exprime en

parlant de lui-même, et ces paroles sont encore rapportées dans le décret mentionné plus haut « Mes armes contre les soldats goths, ce sont mes larmes. C'est le seul rempart derrière lequel peuvent s'abriter des prêtres, je ne puis ni ne dois résister autrement.

Septièmement, il fut recommandable pour sa constance à toute épreuve. Cette vertu brille eu lui : *d'abord* dans la défense de la vérité catholique. On lit à ce sujet, dans le Livre onze de l'Histoire ecclésiastique que Justine, mère de l'empereur Valentinien, disciple des Ariens, entreprit de jeter le trouble dans l'Église, menaçant les prêtres de les chasser en exil, s'ils ne voulaient consentir à révoquer les décrets du concile de Rimini ; par ce moyen elle se débarrassait d'Ambroise qui était le mur et la tour de l'Église. Voici les paroles que l'on chante dans la Préface de la messe de ce saint : « Vous avez (le Seigneur) affermi Ambroise dans une si grande vertu, vous l'avez orné du haut du ciel d'une si admirable constance, que par lui les démons étaient tourmentés et chassés, que l'impiété arienne était confondue, et que la tête des princes séculiers s'abaissait humblement pour porter votre joug. » *Ensuite* dans la défense de la liberté de l'Église. L'empereur voulant s'emparer d'une basilique, Ambroise résista à l'empereur, ainsi qu'il l'atteste lui-même, et ses paroles sont rapportées dans le Décret XXIII, quest. 6 : « Je suis, dit-il, circonvenu par les comtes, afin de faire un abandon libre de la basilique ; ils me disaient que c'était l'ordre de l'empereur, et que je devais la livrer, car il y avait droit. J'ai répondu : Si c'est mon patrimoine qu'il demande, emparez-vous-en ; si c'est mon corps, j'irai le lui offrir. Me voulez-vous dans les chaînes ? Qu'on m'y mette. Voulez-vous

ma mort ? Je le veux encore. Je ne me ferai pas un rempart de la multitude, je n'irai pas me réfugier à l'autel, ni le tenir de mes mains pour demander la vie, mais je me laisserai immoler de bon cœur pour les autels. On m'envoie l'ordre de livrer la basilique. D'un côté, ce sont des ordres royaux qui nous pressent, mais d'un autre côté, nous avons pour défense les paroles de l'Écriture qui nous disent : Vous avez parlé comme une insensée. Empereur, ne vous avantagez pas d'avoir, ainsi que vous le pensez, aucun droit sur les choses divines ; à l'empereur les palais, aux prêtres les églises. Saint Naboth défendit sa vigne de son sang ; et s'il ne céda pas sa vigne, comment nous, céderons-nous l'église de Jésus-Christ ? Le tribut appartient à César : qu'on ne le lui refuse pas ; l'église appartient à Dieu : par la même raison, qu'elle ne soit pas livrée à César. Si on me forçait ; si on me demandait, soit terres, soit maison, soit or ou argent, enfin quelque chose qui m'appartînt, volontiers je l'offrirais, je ne puis rien détacher, rien ôter du temple de Dieu ; puisque je l'ai reçu pour le conserver, et non pour le dilapider. » *Enfin*, il fit preuve de constance en reprenant le vice et toute espèce d'iniquité. En effet on lit cette chronique dans l'*Histoire tripartite** : Une sédition s'étant élevée à Thessalonique, quelques-uns des juges avaient été lapidés par le peuple. L'empereur Théodose indigné fit tuer tout le monde, sans distinguer les coupables des innocents. Le nombre des victimes s'éleva à cinq mille. Or, l'empereur vint à Milan et voulut entrer dans l'église, mais Ambroise alla à sa rencontre jusqu'à la porte, et lui en refusa l'entrée en disant : « Pourquoi, empereur, après un pareil acte de fureur, ne pas comprendre l'énormité de votre présomption ? Peut-être que la

puissance impériale vous empêche de reconnaître vos fautes. Il est de votre dignité que la raison l'emporte sur la puissance. Vous êtes prince, ô empereur, mais vous commandez à des hommes comme vous. De quel œil donc regarderez-vous le temple de notre commun maître ? avec quels pieds foulerez-vous son sanctuaire ? comment laverez-vous des mains teintes encore d'un sang injustement répandu ? Oseriez-vous recevoir son sang adorable en cette bouche qui, dans l'excès de votre colère, a commandé tant de meurtres ? Relevez-vous donc, retirez-vous, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis. Recevez le joug que le Seigneur vous impose aujourd'hui. C'est la guérison assurée et le salut pour vous. » L'empereur obéit et retourna à son palais en gémissant et en pleurant.

* Liv. IX, ch. XXX.

Or, après avoir longtemps versé des larmes, Rufin, l'un de ses généraux, lui demanda le motif d'une si profonde tristesse. L'empereur lui dit : « Pour toi, tu ne sens pas mon mal ; aux esclaves et aux mendiants les temples sont ouverts mais à moi l'entrée en est interdite. » En parlant ainsi chacun de ses mots était entrecoupé par des sanglots. « Je cours, lui dit Rufin, si vous le voulez, auprès d'Ambroise, afin qu'il vous délie des liens dans lesquels il vous a enlacé. » « Tu ne pourras persuader Ambroise, repartit Théodose, car la puissance impériale ne saurait l'effrayer au point de lui faire violer la loi divine. » Mais Rufin lui promettant de fléchir l'évêque, l'empereur lui donna l'ordre d'aller le trouver et quelques instants après il le suivit. Ambroise n'eut pas plutôt aperçu Rufin, qu'il lui dit : « Tu imites les chiens dans leur

impudence, Rufin, toi, l'exécuteur d'un pareil carnage ; il ne te reste donc aucune honte, et tu ne rougis pas d'aboyer contre la majesté divine. » Comme Rufin suppliait, pour l'empereur et disait que celui-ci allait venir lui-même, Ambroise enflammé d'un zèle surhumain : « Je te déclare, lui dit-il, que je l'empêcherai d'entrer dans les saints parvis ; s'il veut employer la force et agir en tyran, je suis prêt à souffrir la mort. » Rufin ayant rapporté ces paroles à l'empereur : « J'irai, lui dit celui-ci, j'irai le trouver, pour recevoir moi-même les reproches que je mérite. » Arrivé près d'Ambroise, Théodose lui demanda d'être délié de son interdit, alors Ambroise alla à sa rencontre, et lui refusa l'entrée de l'église en disant : « Quelle pénitence avez-vous faite après avoir commis de si grandes iniquités ? » Il répondit : « C'est à vous à me l'imposer et à moi à me soumettre. » Alors comme l'empereur alléguait que David aussi avait commis un adultère et un homicide, Ambroise lui dit : « Vous l'avez imité dans sa faute, imitez-le dans son repentir. » L'empereur reçut ces avis avec une telle gratitude qu'il ne se refusa pas à faire une pénitence publique. Quand il fut réconcilié, il vint à l'église et resta debout au chancel ; Ambroise lui demanda ce qu'il attendait là : l'empereur lui ayant répondu qu'il attendait pour participer aux, saints mystères, Ambroise lui dit : « Empereur, l'intérieur de l'église est réservé aux prêtres seulement ; sortez donc, et attendez les mystères avec les autres ; la pourpre vous fait empereur et non pas prêtre. » A l'instant Théodose lui obéit. Revenu à Constantinople, il se tenait hors du chancel, l'évêque alors lui commanda d'entrer, et Théodose répondit : « J'ai été longtemps à savoir la différence qu'il y a entre un empereur et un évêque ; c'est à

peine si j'ai trouvé un maître qui m'ait enseigné la vérité, je ne connais au monde de véritable évêque qu'Ambroise. »

Huitièmement, il fut recommandable par sa saine doctrine qui atteint à une grande profondeur. Saint Jérôme dans son livre sur les Douze Docteurs dit : « Ambroise plane au-dessus des profondeurs comme un oiseau qui s'élance dans les airs ; c'est dans le ciel qu'il cueille ses fruits. » En parlant de sa fermeté : il ajouta : « Toutes ses sentences sont des colonnes sur lesquelles s'appuient la foi, l'Église et toutes les vertus. » Saint Augustin dit en parlant de la beauté de son style, en son livre des Noces et des Contrats : « L'hérésiarque Pélage donne ces éloges à saint Ambroise : Le saint évêque Ambroise, dont les livres contiennent la doctrine romaine, brilla comme une fleur au milieu des écrivains latins. » Saint Augustin ajoute : « Sa foi et ses explications très exactes de l'Écriture n'ont même pas été attaquées par un seul ennemi. » Sa doctrine jouit d'une grande autorité, puisque les écrivains anciens, comme saint Augustin, tenaient grand cas de ses paroles.

A ce propos saint Augustin rapporte à Janvier que sa mère s'étonnait de ce qu'on ne jeunât pas le samedi à Milan, saint Augustin en demanda la raison à saint Ambroise qui lui répondit : « Quand je vais à Rome, je jeûne le samedi. Eh bien ! quand vous vous trouvez dans une église, suivez ses pratiques, si vous ne voulez scandaliser, ni être scandalisé. » Saint Augustin dit à ce propos : « Plus je réfléchis sur cet avis, plus je trouve que c'est pour moi comme un oracle du ciel. »

5. Saint Georges

Georges est ainsi appelé de Geos, qui veut dire terre, et orge, qui signifie cultiver, cultivant la terre, c'est-à-dire sa chair. Saint Augustin au livre de la Trinité avance que la bonne terre est placée sur les hauteurs des montagnes, dans les collines tempérées et dans les plaines des champs. La première convient aux herbes verdoyantes, la seconde aux vignes, la troisième aux blés. De même saint Georges s'éleva en méprisant les choses basses ; ce qui lui donna la verdeur de la pureté : il fut tempéré en discernement, aussi eut-il le vin de l'allégresse intérieure. Il fut plein d'humilité ce qui lui fit produire des fruits de bonnes œuvres. Georges pourrait encore venir de gerar, sacré, de gyon, sable, sable sacré ; or, Georges fut comme le sable, lourd par la gravité de ses mœurs, menu par son humilité, et sec ou exempt de volupté charnelle. Georges viendrait de gerar, sacré, et gyon, lutte, lutteur sacré, parce qu'il lutta contre le dragon et contre le bourreau. On pourrait encore le tirer de Gero, qui veut dire pèlerin, gir, précieux, et ys, conseiller, car saint Georges fut pèlerin dans son mépris du monde, précieux (ou coupé) dans son martyre, et conseiller dans la prédication du royaume.*

** D'après D'après les premières éditions, ce serait tranché, præcisus.*

Sa légende est mise au nombre des pièces apocryphes dans les actes du concile de Nicée, parce que l'histoire de son martyre n'est point authentique : on lit, dans le calendrier de Bède, qu'il souffrit en Perse dans la ville de Diaspolis, anciennement appelée Lidda, située près de Joppé.

On dit ailleurs qu'il souffrit sous les empereurs Dioclétien et Maximien : on voit autre part que ce fut sous l'empire de Dioclétien, en présence de soixante-dix rois de son empire ; d'autres enfin prétendent que ce fut sous le président Dacien, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien.

Georges*, tribun, né en Cappadoce, vint une fois à Silcha, ville de la province de Lybie. À côté de cette cité était un étang grand comme une mer, dans lequel se cachait un dragon pernicieux, qui souvent avait fait reculer le peuple venu avec des armes pour le tuer ; il lui suffisait d'approcher des murailles de la ville pour détruire tout le monde de son souffle.

*Cette légende se compose d'une première vie de saint Georges que J. de Voragine reconnaît apocryphe. La seconde lui paraît meilleure. Papebroch a donné les actes de ce saint et il les a longuement et savamment discutés. Tous les martyrologes s'accordent à attribuer au culte de saint Georges une grande importance. Fortunat (liv. II, carm. XV) raconte les différents supplices que le saint, eut à souffrir.

Les habitants se virent forcés de lui donner tous les jours deux brebis, afin d'apaiser sa fureur ; autrement, c'était comme s'il s'emparait des murs de la ville ; il infectait l'air, en sorte que beaucoup en mouraient. Or, les brebis étant venues à manquer et ne pouvant être fournies en quantité suffisante, on décida dans un conseil qu'on donnerait une brebis et qu'on y ajouterait un homme. Tous les garçons et les filles étaient désignés par le sort, et il n'y avait d'exception pour personne. Or, comme il n'en restait presque plus, le sort vint à tomber sur la fille unique du roi, qui fut par conséquent destinée au monstre. Le roi tout contristé dit : « Prenez l'or, l'argent, la moitié de mon royaume, mais laissez-moi ma fille, et qu'elle ne meure pas de semblable mort. » Le peuple lui

répondit avec fureur : « Ô Roi, c'est toi, qui as porté cet édit, et maintenant que tous nos enfants sont morts, tu veux sauver ta fille ? Si tu ne fais pour ta fille ce que tu as ordonné pour les autres, nous te brûlerons avec ta maison. » En entendant ces mots, le roi se mit à pleurer sa fille en disant : « Malheureux que je suis ! ô ma tendre fille, que faire de toi ? que dire ? je ne verrai donc jamais tes noces ? » Et se tournant vers le peuple : « Je vous en prie, dit-il, accordez-moi huit jours de délai pour pleurer ma fille. » Le peuple y ayant consenti, revint en fureur au bout de huit jours, et il dit au roi : « Pourquoi perds-tu le peuple pour ta fille ? Voici que nous mourons tous du souffle du dragon. »

Alors le roi, voyant qu'il ne pourrait délivrer sa fille, la fit revêtir d'habits royaux et l'embrassa avec larmes en. disant : « Ah que je suis malheureux ! ma très douce fille. De ton sein j'espérais élever des enfants de race royale, et maintenant tu vas être dévorée par le dragon. Ah ! malheureux que je suis ! ma très douce fille, j'espérais inviter des princes à tes noces, orner ton palais de pierres précieuses, entendre les instruments et les tambours, et tu vas être dévorée par le dragon. » Il l'embrassa et la laissa partir en lui disant : « Ô ma fille, que ne suis-je mort avant toi pour te perdre ainsi ! » Alors elle se jeta aux pieds de son père pour lui demander sa bénédiction, et le père l'ayant bénie avec larmes, elle se dirigea vers le lac.

Or, saint Georges passait par hasard par là, et la voyant pleurer, il lui demanda ce qu'elle avait. » Bon jeune homme, lui répondit-elle, vite, monte sur ton cheval ; fuis, si tu ne veux mourir avec moi. » N'aie pas peur, lui dit Georges, mais dis-

moi, ma fille, que vas-tu faire en présence de tout ce monde ? » Je vois, lui dit la fille, que tu es un bon jeune homme ; ton cœur est généreux : mais pourquoi veux-tu mourir avec moi ? vite, fuis ! » Georges, lui dit : « Je ne m'en irai pas avant que tu ne m'aies expliqué ce que tu as. » Or, après qu'elle l'eut instruit totalement, Georges lui dit : « Ma fille, ne crains point, car au nom de Jésus-Christ, je t'aiderai. Elle lui dit : « Bon soldat ! mais hâte-toi de te sauver, ne péris pas avec moi ! C'est assez de mourir seule ; car tu ne pourrais me délivrer et nous péririons ensemble. » Alors qu'ils parlaient ainsi, voici que le dragon s'approcha en levant la tête au-dessus du lac. La jeune fille toute tremblante dit : « Fuis, mon seigneur, fuis vite. « À l'instant Georges monta sur son cheval, et se fortifiant du signe de la croix, il attaque avec audace le dragon qui avançait sur lui : il brandit sa lance avec vigueur, se recommande à Dieu, frappe le monstre avec force et l'abat par terre .

« Jette, dit Georges à la fille du roi, jette ta ceinture au cou du dragon ; ne crains rien, mon enfant. » Elle le fit et le dragon la suivait comme la chienne la plus douce. Or, comme elle le conduisait dans la ville, tout le peuple témoin de cela se mit à fuir par monts et par vaux en disant : « Malheur à nous, nous allons tous périr à l'instant ! » Alors saint Georges leur fit signe en disant : « Ne craignez rien, le Seigneur m'a envoyé exprès vers vous afin que je vous délivre des malheurs que vous causait ce dragon, seulement croyez en Jésus-Christ, et que chacun de vous reçoive le baptême, et je tuerai le monstre. » Alors le roi avec tout le peuple reçut le baptême, et saint Gorges, ayant dégainé son épée, tua le dragon et ordonna de le porter hors de la ville. Quatre paires de bœufs le

traînèrent hors de la cité dans une vaste plaine. Or, ce jour-là vingt mille hommes furent baptisés, sans compter les enfants et les femmes.

Quant au roi, il fit bâtir en l'honneur de la bienheureuse Marie et de saint Georges une église d'une grandeur admirable. Sous l'autel, coule une fontaine dont l'eau guérit tous les malades : et le roi offrit à saint Georges de l'argent en quantité infinie ; mais le saint ne le voulut recevoir et le fit donner aux pauvres. Alors saint Georges adressa au roi quatre avis fort succincts. Ce fut d'avoir soin des églises de Dieu, d'honorer les prêtres, d'écouter avec soin l'office divin et de n'oublier jamais les pauvres. Puis après avoir embrassé le roi, il s'en alla.

Toutefois on lit en certains livres que, un dragon allant dévorer une jeune fille, Georges se munit d'une croix, attaqua le dragon et le tua. En ce temps-là, étaient empereurs Dioclétien et Maximien, et sous le président Dacien, il v eut une si violente persécution contre les chrétiens, que dans l'espace d'un mois, dix-sept mille d'entre eux reçurent la couronne du martyre. Au milieu des tourments, beaucoup de chrétiens faiblirent et sacrifièrent aux idoles. Saint Georges à cette vue fut touché au fond du cœur ; il distribua tout ce qu'il possédait, quitta l'habit militaire, prit celui des chrétiens et s'élançant au milieu des martyrs, il s'écria : « Tous les dieux des gentils sont des démons ; mais c'est le Seigneur qui a fait les cieux ! » Le président lui dit en colère : « Qui t'a rendu si présomptueux d'oser appeler nos dieux des démons ? Dis-moi ; d'où es-tu et quel est ton nom ? » Georges lui répondit : « Je m'appelle Georges, je suis d'une noble race de la Cappadoce ;

j'ai vaincu la Palestine par la faveur de Jésus-Christ mais j'ai tout quitté pour servir plus librement le Dieu du ciel. » Comme le président ne le pouvait gagner, il ordonna de le suspendre au chevalet et de déchirer chacun de ses membres avec des ongles de fer ; il le fit brûler avec des torches, et frotter avec du sel ses plaies et ses entrailles qui lui sortaient du corps. La nuit suivante, le Seigneur apparut au saint, environné d'une immense lumière et il le réconforta avec douceur. Cette bonne vision et ces paroles l'affermirent au point qu'il comptait ses tourments pour rien. Dacien voyant qu'il ne pouvait, le vaincre par les tortures, fit venir un magicien auquel il dit : « Les chrétiens, par leurs maléfices, se jouent des tourments et font peu de cas de sacrifier à nos dieux. »

Le magicien lui répondit : « Si je ne réussis pas à surmonter leurs artifices, je veux perdre la tête. » Alors il composa ses maléfices, invoqua les noms de ses dieux, mêla du poison avec du vin et le donna à prendre à saint Georges. Le saint fit dessus le signe de la croix et but, mais il n'en ressentit aucun effet. Le magicien composa une dose plus forte, que le saint, après avoir fait le signe de la croix, but toute entière sans éprouver le moindre mal. À cette vue, le magicien se jeta aussitôt aux pieds de saint Georges, lui demanda pardon en pleurant d'une façon lamentable et sollicita la faveur d'être fait chrétien. Le juge le fit décapiter bientôt après.

Le jour suivant, il fit étendre Georges sur une roue garnie tout autour d'épées tranchantes des deux côtés, mais à l'instant la roue se brisa et Georges fut trouvé complètement sain. Alors le juge irrité le fit jeter dans une chaudière pleine de

plomb fondu. Le saint fit le signe de la croix, y entra, mais par la vertu de Dieu, il y était ranimé comme dans un bain. Dacien, à cette vue, pensa l'amollir par des caresses, puisqu'il ne pouvait le vaincre par ses menaces : « Mon fils Georges, lui dit-il, tu vois de quelle mansuétude sont nos dieux, puisqu'ils supportent tes blasphèmes si patiemment, néanmoins, ils sont disposés à user d'indulgence envers toi, si tu veux te convertir. Fais donc ; mon très cher fils, ce à quoi je t'exhorte ; abandonne tes superstitions pour sacrifier à nos dieux, afin de recevoir d'eux et de nous de grands honneurs. »

Georges lui dit en souriant : « Pourquoi ne pas m'avoir parlé avec cette douceur avant de me tourmenter ? Me voici prêt à faire ce à quoi tu m'engages. » Dacien, trompé par cette concession, devient tout joie, fait annoncer par le crieur public qu'on ait à s'assembler auprès de lui pour voir Georges, si longtemps rebelle, céder enfin et sacrifier. La cité toute entière s'embellit de joie. Au moment où Georges entrait dans le temple des idoles pour sacrifier, et quand tous les assistants étaient dans l'allégresse, il se mit à genoux et pria le Seigneur, pour son honneur et pour la conversion du peuple, de détruire tellement de fond en comble le temple avec ses idoles qu'il n'en restât absolument rien. À l'instant le feu du ciel, descendit sur le temple, le brûla avec les dieux et leurs prêtres : la terre s'entr'ouvrit et engloutit tout ce qui en restait. C'est à cette occasion que saint Ambroise s'écrie dans la Préface du saint : « Georges très fidel soldat de Jésus-Christ confessa seul parmi les chrétiens, avec intrépidité, le Fils de Dieu, alors que la profession qu'il faisait du christianisme était protégée sous le voile du silence. Il reçut de la grâce divine une si grande

constance qu'il méprisait les ordres d'un pouvoir tyrannique et qu'il ne redoutait point les tourments de supplices innombrables. Ô noble et heureux guerrier du Seigneur ! que la promesse flatteuse d'un royaume temporel ne séduisit pas, mais qui, en trompant le persécuteur, précipita dans l'abîme les simulacres des fausses divinités ! » (Saint Ambroise.)

Dacien, en apprenant cela, se fit amener Georges auquel il dit : « Quelle a été ta malice, ô le plus méchant des hommes, d'avoir commis un pareil crime ? » Georges lui répondit : « Ô roi, n'en crois rien ; mais viens avec moi et tu me verras encore une fois immoler. » « Je comprends ta fourberie, lui dit Dacien ; car tu veux me faire engloutir comme tu as fait du temple et de mes dieux. » Georges lui répliqua :« Dis-moi, misérable, tes dieux qui n'auront pu s'aider eux-mêmes, comment t'aideront-ils ? » Alors le roi outré de colère dit à Alexandrie, son épouse : « Je suis vaincu et je mourrai, car je me vois surmonté par cet homme. » Sa femme lui dit : « Bourreau et cruel tyran, ne t'ai-je pas dit trop souvent de ne pas inquiéter les chrétiens, parce que leur Dieu combattrait pour eux ? Eh bien ! apprends que je veux me faire chrétienne. » Le roi stupéfait dit : « Ah ! quelle douleur ! serais-tu aussi séduite ? » Et il la fit suspendre par les cheveux et battre très cruellement avec des fouets. Pendant son supplice, elle dit à Georges : « Georges, lumière de vérité, où penses-tu que je parvienne, puisque je n'ai pas encore été régénérée par l'eau du baptême ? » « N'appréhende rien, ma fille, lui répondit le saint, le sang que tu vas répandre te servira de baptême et sera ta couronne. » Alors elle rendit son âme au Seigneur en priant. C'est ce qu'atteste saint Ambroise en

disant dans la préface : C'est pourquoi la reine des Perses, qui avait été condamnée par la sentence de son cruel mari, quoiqu'elle n'eût pas reçu la grâce du baptême, mérita la palme d'un martyre glorieux aussi ne pouvons-nous douter que la rosée de son sang ne lui ait ouvert les portes du ciel, et qu'elle n'ait mérité de posséder le royaume des cieux. » (Saint Ambroise.)

Or, le jour suivant, saint Georges fut condamné à être traîné par toute la ville et à avoir la tête tranchée. Il pria alors le Seigneur de vouloir bien accorder suite à la prière de quiconque implorerait son secours ; et une voix du ciel se fit entendre et lui dit qu'il serait fait comme il avait demandé. Son oraison achevée, il consomma son martyre en ayant la tête coupée, sous Dioclétien et Maximien qui régnèrent vers l'an de Notre-Seigneur 287. Or, comme Dacien revenait du lieu du supplice à son palais, le feu du ciel descendit sur lui et le consuma avec ses gardes. Grégoire de Tours raconte* que des personnes portant des reliques de saint Georges qui avaient été hébergées dans un oratoire, ne purent au matin mouvoir sa châsse en aucune manière, jusqu'à ce qu'ils eussent laissé là une parcelle des reliques.

* De gloria martyrum, cap. CI.

On lit dans l'*Histoire d'Antioche*, que les chrétiens allant au siège de Jérusalem, un très beau jeune homme apparut à un prêtre et lui donna avis que saint Georges était le général des chrétiens, qu'ils eussent à porter avec eux ses reliques à Jérusalem où il serait lui-même avec eux. Et comme on assiégeait la ville et que la résistance des Sarrasins ne permettait pas de monter à l'assaut, saint Georges, revêtu d'habits blancs et armé d'une

croix rouge, apparut et fit signe aux assiégeants de monter sans crainte après lui, et qu'ils se rendraient maitres de la place. Animés par cette vision, les chrétiens furent vainqueurs et massacrèrent les Sarrasins.

---

6. Saint Marc, Évangéliste

Marc veut dire sublime en commandement, certain, abaissé et amer. Il fut sublime en commandement par la perfection de sa vie, car non seulement, il observa les commandements qui sont communs à tous, mais encore ceux qui sont sublimes, tels que les conseils. Il fut certain en raison de la certitude de la doctrine dans son évangile, parce que cette certitude a pour garant saint Pierre, son maître, de qui il l'avait appris. Il fut abaissé, en raison de sa profonde humilité, qui lui fit, dit-on, se couper le pouce, afin de ne pas être trouvé capable d'être prêtre. Il fut amer en raison de l'amertume du tourment. qu'il endura lorsqu'il fut traîné par la ville, et qu'il rendit l'esprit au milieu des supplices. Ou bien Marc vient de Marco, qui est une masse, dont le même coup aplatit le fer, produit la mélodie, et affermit l'enclume. De même saint Marc, par l'unique doctrine de son évangile, dompte la perfidie des hérétiques, dilate la louange divine et affermit l'Église.*

Marc, évangéliste, prêtre de la tribu de Lévi, fut, par le baptême, le fils de saint Pierre, apôtre, dont, il était le disciple en la parole divine. Il alla à Rome avec ce saint. Comme celui-ci y prêchait la bonne nouvelle, les fidèles de Rome prièrent saint Marc

de vouloir écrire l'Évangile, pour l'avoir toujours présent à la mémoire. Il le leur écrivit loyalement, tel qu'il l'avait appris de la bouche de son maître saint Pierre, qui l'examina avec soin, et après avoir vu qu'il était plein de vérité, il l'approuva et le jugea digne d'être reçu par tous les fidèles**.

* Ordéric Vital raconte (Hist. Eccl., part. I, liv. II, c. XX) chacun des faits consignés dans la légende de saint Marc. -- ** Saint Jérôme, Vir. illustr., c. VIII ; -- Clément d'Alexandrie, dans Eusèbe, l. II, c. XV.

Saint Pierre, considérant que Marc était constant dans la foi, le destina pour Aquilée, où après avoir prêché la parole de Dieu, il convertit des multitudes innombrables de gentils à Jésus-Christ. On dit que là aussi, il écrivit son évangile que l'on montre encore à présent dans l'église d'Aquilée, où on le garde avec grand respect. Enfin saint Marc conduisit à Rome, auprès de saint Pierre, un citoyen d'Aquilée, nommé Ermagoras, qu'il avait converti à la foi afin que l'apôtre le consacrât évêque d'Aquilée. Ermagoras, après avoir reçu la charge du pontificat, gouverna avec zèle cette église : il fut pris ensuite par les infidèles et reçut la couronne du martyre. Pour saint Marc, il fut envoyé par saint Pierre à Alexandrie, où il prêcha le premier la parole de Dieu*. À son entrée dans cette ville, au rapport de Philon, juif très disert, il se forma une assemblée immense qui reçut la foi et pratiqua la dévotion et la continence. Papias, évêque de Jérusalem, fait de lui le plus grand éloge en très beau langage ; et voici ce que Pierre Damien dit à son sujet : « Il jouit d'une si grande influence à Alexandrie, que tous ceux qui venaient en foule pour être instruits dans la foi, atteignirent bientôt au sommet de la perfection, par la pratique de la continence ; et de toutes sortes de bonnes

œuvres, en sorte que l'on eût dit une communauté de moines. On devait ce résultat moins aux miracles extraordinaires de saint Marc et à l'éloquence de ses prédications, qu'à ses exemples éminents. »

* Eusèbe, c. XVI ; Epiphan., LI, c. VI ; saint Jér., ibid.

Le même Pierre Damien ajoute qu'après sa mort, son corps fut ramené en Italie, afin que la terre où il lui avait été donné d'écrire son Évangile, eût l'honneur de posséder ses dépouilles sacrées. « Tu es heureuse, ô Alexandrie, d'avoir été arrosée de son sang glorieux, comme toi, en Italie, tu ne l'es pas moins de posséder un si rare trésor. »

On rapporte que saint Marc fut doué d'une si grande Humilité qu'il se coupa le pouce afin que l'on ne songeât pas à l'ordonner prêtre*. Mais par une disposition de Dieu et par l'autorité de saint Pierre, il fut choisi pour évêque d'Alexandrie : A son entrée dans cette ville, sa chaussure se rompit et se déchira subitement ; il comprit intérieurement ce que cela signifiait, et dit : « Vraiment, le Seigneur a raccourci mon chemin, et Satan ne sera pas un obstacle pour moi, puisque le Seigneur m'a absous des œuvres de mort. » Or, Marc voyant un savetier qui cousait de vieilles chaussures, lui donna la sienne à raccommoder : mais en le faisant, l'ouvrier se blessa grièvement à la main gauche, et se mit à crier : « Unique Dieu. » En l'entendant, l'homme de Dieu dit : « Vraiment le Seigneur a rendu mon voyage heureux. » Alors il fit de la boue avec sa salive et de la terre, l'appliqua sur la main du savetier qui fut incontinent guéri. Cet homme, voyant le pouvoir extraordinaire de Marc, le fit entrer chez lui et lui demanda qui il était, et d'où il venait. Marc lui avoua être le serviteur du Seigneur

Jésus.

* Isidore de Sév., Vies et morts illustres, ch. LIV.

L'autre lui dit : « Je voudrais bien le voir. » Je te le montrerai, lui répondit saint Marc. » Il se mit alors à lui annoncer l'Évangile de Jésus-Christ et le baptisa avec tous ceux de sa maison. Les habitants de la ville ayant appris l'arrivée d'un Galiléen, qui méprisait les. sacrifices de leurs dieux, lui tendirent des pièges. Saint Marc, en ayant été instruit, ordonna évêque Anianus, cet homme-là même qu'il avait guéri*, et partit pour la Pentapole, où il resta deux ans, après lesquels il revint à Alexandrie. Il y avait fait élever une église sur les rochers qui bordent la mer, dans un lieu appelé Bucculi** ; il y trouva le nombre des chrétiens augmenté. Or, les prêtres des temples cherchèrent à le prendre ; et le jour de Pâques, comme saint Marc célébrait la messe, ils s'assemblèrent tous au lieu où était le saint, lui attachèrent une corde au cou et le traînèrent par toute la ville en disant : « Traînons le buffle au Bucculi***. » Sa chair et son sang étaient épars sur la terre et couvraient les pierres, ensuite il fut, enfermé dans une prison où un ange le fortifia. Le Seigneur Jésus-Christ lui-même daigna le visiter et lui dit pour, le conforter : « La paix soit avec toi, Marc, mon évangéliste ; ne crains rien car je suis avec toi pour te délivrer. » Le matin arrivé, ils lui jettent encore une fois une corde au cou, et le traînent çà et là en criant : « Traînez le buffle au Bucculi. »

* Actes de saint Marc. -- ** Probablement : l'abattoir. -- *** A l'abattoir.

Au milieu de ce supplice, Marc rendait grâces à Dieu en disant : « Je remets mon esprit entre vos mains. » Et en prononçant ces mots, il expira.

C'était sous Néron, vers l'an 57. Comme les païens le voulaient brûler, soudain, l'air se trouble, une grêle s'annonce, les tonnerres grondent, les éclairs brillent, tout le monde s'empressa de fuir, et le corps du saint reste intact. Les chrétiens le prirent et l'ensevelirent dans l'église en toute révérence. Voici le portrait de saint Marc* : Il avait le nez long, les sourcils abaissés, les yeux beaux, le front un, peu chauve, la barbe épaisse. Il était de belles manières, d'un âge moyen ; ses cheveux commençaient à blanchir, il était affectueux, plein de mesure et rempli de la grâce de Dieu. Saint Ambroise dit de lui : « Comme le bienheureux Marc brillait par des miracles sans nombre, il arriva qu'un cordonnier auquel il avait donné sa chaussure à raccommoder, se perça la main gauche dans son travail, et en se faisant la blessure, il cria : « ô Dieu ! » Le serviteur de Dieu fut tout joyeux de l'entendre : il prit de la boue qu'il fit avec sa salive, en oignit la main de l'ouvrier qu'il guérit à l'instant et avec laquelle cet homme put continuer son travail. Comme le Sauveur il guérit aussi un aveugle-né.

* Un ms. de la Bibliothèque de Saint-Victor, coté 28 et cité par Ducange donne en ces termes le portrait du saint : « *La forme de saint Marc fu tele, lonc nés, sourciz yautis, biaus par iex, les cheveux cercelés, longe barbe, de très bele composition de cors, de moien eaige* » Gloss. ° Eagium.

L'an de l'Incarnation du Seigneur 468, du temps de l'empereur Léon, des Vénitiens transportèrent le corps de saint Marc, d'Alexandrie à Venise, où fut élevée, en l'honneur du saint, une église d'une merveilleuse beauté.

Des marchands vénitiens, étant allés à Alexandrie firent tant par dons et par promesses auprès de deux prêtres, gardiens du corps de saint

Marc, que ceux-ci le laissèrent enlever en cachette et emporter à Venise. Mais comme on levait le corps du tombeau, une odeur si pénétrante se répandit dans Alexandrie que tout le monde s'émerveillait d'où pouvait venir une pareille suavité. Or, comme les marchands étaient en pleine mer, ils découvrirent aux navires qui allaient de conserve avec eux qu'ils portaient le corps de saint Marc ; un des gens dit : « C'est probablement le corps de quelque Égyptien que l'on vous a donné, et vous pensez emporter le corps de saint Marc. » Aussitôt le navire qui portait le corps de saint Marc vira de bord avec une merveilleuse célérité et se heurtant contre le navire où se trouvait celui qui venait de parler, il en brisa un côté. Il ne s'éloigna point avant que tous ceux qui le montaient n'eussent acclamé qu'ils croyaient que le corps de saint Marc s'y trouvât.

Une nuit, les navires étaient emportés par un courant très rapide, et les nautoniers, ballottés par la tempête et enveloppés de ténèbres, ne savaient où ils allaient ; saint Marc apparut au moine gardien de son corps, et lui dit : « Dis à tout ce monde de carguer vite les voiles, car ils ne sont pas loin de la terre. » Et on les cargua. Quand le matin fut venu, on se trouvait vis-à-vis une île. Or, comme on longeait divers rivages, et qu'on cachait à tous le saint trésor, des habitants vinrent et crièrent : « Oh ! que vous êtes heureux, vous qui portez le corps de saint Marc ! Permettez que nous lui rendions nos profonds hommages. »

Un matelot encore tout à fait incrédule est saisi par le démon et vexé jusqu'au moment où, amené auprès du corps, il avoua qu'il croyait que c'était celui de saint Marc. Après avoir été délivré, il

rendit gloire à Dieu et eut par la suite une grande dévotion au saint.

Il arriva que, pour conserver avec plus de précaution le corps de saint Marc, on le déposa au bas d'une colonne de marbre, en présence d'un petit nombre de personnes ; mais par le cours du temps, les témoins étant morts, personne ne pouvait savoir, ni reconnaître, à aucun indice, l'endroit où était le saint trésor. Il y eut des pleurs dans le clergé, une grande désolation chez les laïcs, et un chagrin profond dans tous. La peur de ce peuple dévot était en effet qu'un patron si recommandable n'eût été enlevé furtivement. Alors on indique un jeûne solennel, on ordonne une procession plus solennelle. encore ; mais voici que, sous les yeux et à la surprise de tout le monde, les pierres se détachent de la colonne et laissent voir à découvert la châsse où le corps était caché. À l'instant on rend des actions de grâces au Créateur qui a daigné révéler le saint patron ; et ce jour, illustré par la gloire d'un si grand prodige, fut fêté dans la suite des temps*.

* Au 23 juin.

Un jeune homme, tourmenté par un cancer dont les vers lui rongeaient la poitrine, se mit à implorer d'un cœur dévoué les suffrages de saint Marc ; et voici que, dans son sommeil, un homme en habit de pèlerin lui apparut se hâtant dans sa marche. Interrogé par lui qui il était et où il allait en marchant si vite, il lui répondit qu'il était saint Marc, qu'il courait porter secours à un navire en péril qui l'invoquait. Alors il étendit la main, en toucha le malade qui, en se réveillant le matin, se sentit complètement guéri. Un instant après le navire entra dans le port de Venise et ceux qui le

montaient racontèrent le péril dans lequel ils s'étaient trouvés et comme saint Marc leur était venu en aide. On rendit grâces pour ces deux miracles et Dieu fut proclamé admirable dans Marc, son saint.

Des marchands de Venise qui allaient à Alexandrie sur un vaisseau sarrasin, se voyant dans un péril imminent, se jettent dans une chaloupe, coupent la corde, et aussitôt le navire est englouti dans les flots qui enveloppent tous les Sarrasins. L'un d'eux invoqua saint Marc et fit, comme il put, vœu de recevoir le baptême et de visiter son église, s'il lui prêtait secours. À l'instant, un personnage éclatant lui apparut, l'arracha des flots et le mit avec les autres ans la chaloupe. Arrivé à Alexandrie, il fut ingrat envers son libérateur et ne se pressa ni d'aller à l'église de saint Marc, ni de recevoir les sacrements de notre foi. Derechef saint Marc lui apparut et lui reprocha son ingratitude. Il rentra donc en lui-même, vint à Venise, et régénéré dans les fonts sacrés du baptême, il reçut le nom de Marc. Sa foi en Jésus-Christ fut parfaite et il finit sa vie dans les bonnes œuvres.

Un homme qui travaillait au haut du campanile de saint Marc de Venise, tombe tout à coup à l'improviste ; ses membres sont déchirés par lambeaux ; mais, dans sa chute, se rappelle saint Marc, et implore son patronage alors il rencontre une poutre qui le retient. On lui donne une corde et il s'en relève sans blessure ; il remonte ensuite à son travail avec dévotion pour le terminer.

Un esclave au service d'un noble habitant de la Provence, avait fait vœu de visiter le corps de saint Marc ; mais il n'en pouvait obtenir la permission : enfin il tint moins de compte de la peur, de son

maître temporel que de son maître céleste. Sans prendre congé, il partit avec dévotion pour accomplir son vœu. À son retour, le maître, qui était fâché, ordonna de lui arracher les yeux. Cet homme cruel fut favorisé dans son dessein par des hommes plus cruels encore qui jettent, par terre, le serviteur de Dieu, lequel invoquait saint Marc, et s'approchent avec des poinçons pour lui crever les yeux : les efforts qu'ils tentent sont inutiles, car le fer se rebroussait et se cassait tout d'un coup. Il ordonne donc que ses jambes soient rompues et ses pieds coupés à coups de haches, mais le fer qui est dur de sa nature s'amollit comme le plomb. Il ordonne qu'on lui brise la figure et les dents avec des maillets de fer ; le fer perd sa force et s'émousse par la puissance de Dieu. à cette vue son maître stupéfait demanda pardon et alla avec son esclave visiter en grande dévotion le tombeau de saint Marc.

* Est-ce le sujet d'un tableau du Tintoret ?

Un soldat reçut au bras dans une bataille une blessure telle que sa main restait pendante. Les médecins et ses amis lui conseillaient de la faire amputer ; mais ce soldat qui était preux, honteux d'être manchot, se fit remettre la main à sa place et l'assujettit avec des bandeaux sans aucun médicament. Il invoqua les suffrages de saint Marc et sa main fut guérie aussitôt : il n'y resta qu'une cicatrice qui fut un témoignage d'un si grand miracle et un monument d'un pareil bienfait.

Un homme de la ville de Mantoue, faussement accusé par des envieux, fut mis en une prison, où, après être resté quarante jours dans le plus grand ennui, il se mortifia par un jeûne de trois jours en invoquant le patronage de saint Marc. Ce saint lui

apparaît et lui commande de sortir avec confiance de sa prison. Cet homme, que l'ennui avait endormi, ne se mit pas en peine d'obéir aux ordres du saint, tout en se croyant le jouet d'une illusion. Il eut une seconde et une troisième apparitions du saint qui lui renouvela les mêmes ordres. Revenu à soi, et voyant la porte ouverte, il sortit avec confiance de la prison et brisa ses entraves comme si c'eût été des liens d'étoupes. Il marchait donc en plein jour au milieu des gardes et des autres personnes présentes, sans être vu, tandis que lui voyait tout le monde. Il vint au tombeau de saint Marc pour s'acquitter dévotement de sa dette de remerciements.

L'Apulie entière était en proie à la stérilité, et pas une goutte de pluie n'arrosait cette terre. Alors il fut révélé que c'était un châtiment de ce qu'on ne célébrait pas la fête de saint Marc. Donc on invoqua ce saint et on promit de fêter avec solennité le jour de sa fête. Le saint fit cesser la stérilité et renaître l'abondance en donnant un air pur et une pluie convenable.

Environ l'an 1212, il y avait à Pavie, dans le couvent des Frères Prêcheurs, un frère de sainte et religieuse vie, nommé Julien, originaire de Faënza, jeune de corps mais vieux d'esprit ; dans sa dernière maladie il s'inquiéta de sa position auprès du prieur qui lui répondit que sa mort était prochaine. Aussitôt la figure du malade devint resplendissante de joie et il se mit à crier en applaudissant des mains et de tous ses membres : « Faites place, mes frères, car ce sera dans un excès d'allégresse que mon âme va sortir de mon corps, depuis que j'ai entendu d'agréables nouvelles. » Et en élevant les mains au ciel, il se mit à dire : « *Educ de custodia*

animam meam, etc. Seigneur, tirez mon âme de sa prison. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » Il s'endormit alors d'un léger sommeil, et vit venir à lui saint Marc qui se plaça à côté de son lit : et une voix qui s'adressait au saint, lui dit : « Que faites-vous, ici, ô Marc ? » Celui-ci répondit : « Je suis venu trouver ce mourant, parce que son ministère a été agréable à Dieu. » La voix se fit encore entendre : « Comment se fait-il que de tous les saints, ce soit vous de préférence qui soyez venu à lui ? » « C'est, répondit-il, parce qu'il a eu pour moi une dévotion spéciale et qu'il a visité avec une dévotion toute particulière le lieu où repose mon corps. C'est donc pour cela que je suis venu le visiter à l'heure de sa mort. » Et voici que des hommes couverts d'aubes blanches remplirent toute la maison. Saint Marc leur dit : « Que venez-vous faire ici ? » « Nous venons, répondirent-ils, pour présenter l'âme de ce religieux devant le Seigneur. » A son réveil, ce frère envoya chercher aussitôt le prieur qui m'a lui-même raconté ces faits, et lui rendant compte de tout ce qu'il avait vu, il s'endormit heureusement et en grande joie dans le Seigneur*.

* La traduction française de M. Jehan Batallier intercale ici un miracle que le texte latin ne fournit pas, et que nous copions : « *Si côe ung autre chevalier chevauchoist tout arme dessus un pont, le cheval cheut sur le pont, et le chevalier cheut, ou parfont de leaue en bas. Et si côme il vit qu'il nistroit iamais de la par force ppre, il reclama le benoit Marc : et le sainct luy tendit une lance et le mist hors de leaue et doncqs il vît a Venise et racôta le miracle et acôplit son vœu devotemêt.* »

7. Saint Marcellin, Pape

« Voici l'interpretatiô du nom, saît Marcellin, qui ne se trouve pas

dans le texte latin :« *Marcellin vault autant adire côme amaigrissant : car il amaigrit le fust dur de sa charnelete ou vault autât adire côte amaigri par paour du fust du tirât.* »

Marcellin gouverna l'Église romaine neuf ans et quatre mois. II fut pris par l'ordre de Dioclétien et de Maximien et conduit pour sacrifier. Comme il n'y voulait pas consentir et qu'alors il avait à s'attendre de souffrir divers supplices, cédant à la peur du tourment, il mit deux grains d'encens dans le sacrifice*. La joie des infidèles fut grande, mais une tristesse immense s'empara des fidèles. Toutefois les membres sains reprennent de la vigueur sous un chef affaibli et comptent pour rien les menaces des princes. Alors les fidèles viennent trouver le souverain Pontife et lui adressent de graves reproches. Marcellin voyant cela se soumit au jugement d'un concile des évêques **.

*Anastase le Bibl., Vit. Pont., XXX ; -- Bréviaire romain ; -- Épître du pape Nicolas Ier à Michel, empereur de C. P. -- ** A Sessa en Campanie, ou Sinuesse.

A Dieu ne plaise, dirent-ils, qu'un souverain pontife soit jugé par personne ; mais vous-même, instruisez votre cause dans votre conscience, et jugez-vous de votre propre bouche*. » Alors il se repentit beaucoup, pleura et se déposa lui-même ; cependant, toute la foule le réélut encore. Les Césars, qui apprirent cela, firent saisir Marcellin une seconde fois, et comme il ne voulait absolument pas sacrifier, ils commandèrent de le décapiter. La fureur des ennemis se ralluma, en sorte que dans l'espace d'un mois, dix-sept mille chrétiens furent mis à mort. Pour Marcellin qui devait être décapité, il s'avoua indigne de la sépulture chrétienne ; en conséquence il excommunia tous ceux qui auraient la présomption de l'ensevelir. C'est pourquoi son corps resta trente-

cinq jours sans sépulture. Après ce temps, saint Pierre, apôtre, apparut à Marcel, son successeur**, et lui dit : « Frère Marcel, pourquoi ne m'ensevelis-tu pas ? » Seigneur, lui répondit Marcel, n'êtes-vous pas déjà enseveli ? » L'apôtre lui dit : « Je me répute non enseveli, tant que je verrai Marcellin sans sépulture. » « Mais, Seigneur, lui répartit Marcel, est-ce que vous ne savez pas qu'il a anathématisé tous ceux qui l'enseveliraient ? » Pierre dit : « N'est-il pas écrit : celui qui s'humilie sera élevé ? C'est à cela qu'il fallait faire attention ; allez donc l'ensevelir à mes pieds. » Il y alla aussitôt et accomplit honorablement les ordres de saint Pierre.

* Ciaconius, Notes sur Anastase, Vie de saint Marcellin. -- ** Idem, ibid.

8. Saint Vital

* Tiré du Martyrologe d'Adon.

Vital signifie vivant tel, car, tel il a vécu extérieurement en œuvres, tel il a vécu intérieurement dans son cœur. Ou Vital vient de vie, ou vital vivant par les ailes. En effet il fut comme un des animaux divins que vit Ezéchiel, ayant sur le corps quatre ailes, savoir l'aile de l'espérance, avec laquelle il volait au ciel, l'aile de l'amour avec laquelle il volait vers Dieu, l'aile de la crainte avec laquelle il volait en enfer, l'aile de la connaissance par laquelle il volait en soi-même. On pense que sa passion fut trouvée dans le livre des saints Gervais et Protais.

Vital, soldat consulaire, engendra de Valérie, sa

femme, Gervais et Protais. Étant venu à Ravenne avec le juge Paulin, il vit un médecin chrétien nommé Ursicin, condamné à être décapité après avoir subi de nombreux tourments, mais saisi d'une trop grande frayeur. Alors Vital lui cria : « Prenez garde, mon frère Ursicin, vous qui exercez la médecine et qui avez souvent guéri les autres, de vous tuer vous-même d'une mort éternelle. Puisque vous êtes arrivé à la palme*, ne perdez pas la couronne que Dieu vous a préparée. » À ces mots Ursicin reprit courage ; et se repentant de sa frayeur, il reçut de plein gré le martyre. Saint Vital alors le fit ensevelir honorablement, après quoi il se refusa à accompagner son maître Paulin.

* Il y avait dans ce lieu un vieux palmier.

Celui-ci fut excessivement indigné, d'abord de ce que Vital ne voulait pas venir avec lui, ensuite, de ce qu'il empêcha Ursicin de sacrifier alors qu'il le voulait faire, enfin de ce qu'il se montra ouvertement chrétien, et il ordonna qu'on le suspendît au chevalet. Vital lui dit : « Tu es bien insensé si tu penses me tromper, moi qui me suis appliqué à délivrer les autres. » Alors Paulin dit à ses bourreaux : « Conduisez-le au palmier, et s'il refuse de sacrifier, creusez-y une fosse si profonde que vous arriviez jusqu'à l'eau et vous l'y enterrerez vif et couché sur le dos. » Les bourreaux le firent et enterrèrent en cet endroit saint Vital tout vif ; ce fut sous Néron, qui commença d régner vers l'an du Seigneur cinquante-deux. Un prêtre des idoles, qui avait suggéré ce conseil, fut aussitôt saisi par le démon et pendant sept jours qu'il fut hors de sens, il s'écriait sur le lieu où était enseveli saint Vital : « Tu me brûles, saint Vital. » Et le septième jour, il fut précipité par le démon dans un fleuve où il périt

misérablement. La femme de saint Vital, retournant à Milan, rencontra des gens gui sacrifiaient aux idoles. Ils l'exhortèrent à manger de ce qui avait été immolé : « Je suis chrétienne, répondit-elle, il ne m'est pas permis de manger de vos sacrifices. »

L'entendant parler de la sorte ils la frappèrent si cruellement, que les personnes de sa maison, qui l'accompagnaient, la conduisirent demi-morte à Milan, où elle trépassa heureusement dans le Seigneur, trois jours après.

---

9. Une Vierge d'Antioche

Cette légende est copiée mot à mot dans saint Ambroise au IIe livre des Vierges, ch. IVe.

Au deuxième livre des *Vierges*, saint Ambroise raconte en ces termes le martyre d'une vierge d'Antioche : Il y eut naguère à Antioche une vierge qui évitait de se montrer en public ; mais plus elle se cachait, plus elle enflammait les cœurs. La beauté dont on a entendu parler mais qu'on n'a pas vue est recherchée avec plus d'empressement à cause des deux stimulants des passions, l'amour et la connaissance, car quand on ne voit rien, rien ne saurait plaire ; mais quand on connaît une beauté, on pense qu'elle aura d'autant plus à plaire. L'œil ne cherche pas à juger de ce qu'il ne connaît pas, mais un cœur qui aime conçoit des désirs. C'est pour cela, que. cette sainte vierge, afin de ne point nourrir trop longtemps des espérances coupables, décidée qu'elle était à sauvegarder sa pudeur, mit de telles entraves aux passions des méchants qu'elle attira l'attention avant même d'être aimée.

Voici la persécution. Une jeune fille incapable de fuir, timide par son âge, afin de ne pas tomber entre les mains de ceux qui auraient attenté à sa pudeur, arma son cœur de courage. Elle fut attachée à la religion au point de ne pas craindre la mort ; chaste au point de l'attendre : car le jour vint où elle devait recevoir la couronne, jour attendu impatiemment par tous ; on fait comparaître une jeune fille qui déclare vouloir défendre à la fois sa chasteté et sa religion. Mais quand on vit sa constance dans son dessein, ses craintes pour sa pudeur, sa résolution à souffrir les tortures, la rougeur qui lui montait au front dès qu'elle était regardée, on chercha comment on pourrait lui ôter la religion en lui laissant entrevoir qu'elle garderait sa chasteté : car dès lors qu'on réussissait à lui ôter sa religion, regardée comme ce qu'il y avait de plus important, on pourrait lui faire perdre encore ce qu'on lui laissait.

On commanda à la vierge de sacrifier ou d'être exposée dans un mauvais lieu. Quelle manière d'honorer les dieux que de les venger ainsi ! Ou comment vivent-ils ceux qui portent de semblables arrêts ? La jeune vierge, non pas parce qu'elle chancelait dans sa foi, mais parce qu'elle tremblait pour sa pudeur, se dit à elle-même : « Que faire aujourd'hui ? Ou martyre ou vierge ; on veut me ravir une double couronne. Mais celui-là ne connaît pas même le nom de vierge qui renie l'auteur de la virginité : en effet, comment être vierge et honorer une prostituée ? comment être vierge et aimer des adultères ? comment être vierge et rechercher l'amour ?

Mieux vaut garder son cœur vierge que sa chair. Conserver l'un et l'autre, c'est un bien, quand on le

peut, mais puisque cela devient impossible, soyons chaste aux yeux de Dieu et non par rapport aux hommes. Raab fut une prostituée, mais après avoir eu foi au Seigneur ; elle trouva le salut. Judith s'orna pour plaire à un adultère ; mais parce que le mobile de sa conduite était la religion et non l'amour, personne ne la regardait comme une adultère. Ces exemples se présentent heureusement : car si celle qui s'est confiée à la religion a sauvé sa pudeur et sa patrie, moi aussi, peut-être, en conservant ma religion, conserverai-je encore ma chasteté. Que si Judith eût voulu préférer sa pureté à sa religion, en perdant sa patrie, elle eût encore perdu son honneur. » Alors éclairée par ces exemples, et gardant dans le fond du cœur ces paroles du Seigneur : « Quiconque perdra son âme à cause de moi, la retrouvera », elle pleura, et se tut, afin qu'un adultère ne l'entendît même pas parler. Elle ne préféra pas sacrifier sa pudeur, mais en même temps elle ne prétendit point faire injure à Jésus-Christ Jugez si elle pouvait être coupable d'adultère, en son, corps, celle qui ne le fut pas même dans le ton de sa voix.

Depuis longtemps déjà je mets une grande réserve dans mes paroles, comme si je tremblais en entrant dans l'exposition d'une suite de faits honteux. Fermez les oreilles, vierges de Dieu ! La jeune fille est conduite au lupanar. Ouvrez maintenant les oreilles, vierges de Dieu. Une vierge peut être livrée à la prostitution, et peut ne point pécher.

En quelque lieu que soit une vierge de Dieu, là est toujours le temple de Dieu. Les mauvais lieux ne diffament pas la chasteté, mais la chasteté ôte à pareil lieu son infamie. Tous les débauchés

accourent en foule au lieu de prostitution. Vierges saintes, apprenez les miracles des martyrs, mais oubliez le lavage de ces lieux. La colombe est enfermée ; les oiseaux de proie crient au dehors c'est à qui sera le premier pour se jeter sur la proie. Alors elle leva les mains au ciel comme si elle était entrée dans un lieu de prière et non dans l'asile de la débauche : « Seigneur Jésus, dit-elle, en faveur de Daniel vierge, vous avez dompté des lions féroces, vous pouvez encore dompter des hommes au cœur farouche ; le feu tomba sur les Chaldéens ; par un effet de votre miséricorde, et non pas par sa propre nature, l'eau resta suspendue pour fournir un passage aux Juifs. Suzanne se mit à genoux en allant au supplice et triompha des vieillards impudiques ; la main qui osait violer les présents offerts à votre temple se dessécha : en ce moment, c'est à votre temple lui-même qu'on en veut : ne souffrez pas un inceste sacrilège, vous qui n'avez pas laissé un vol impuni. Que votre nom aussi soit béni, à cette heure, afin que, venue ici pour être souillée, j'en sorte vierge. » A peine avait-elle achevé sa prière, qu'un soldat, d'un aspect terrible, entre avec précipitation. Comme cette vierge dut trembler à la vue de celui qui avait fait reculer la foule tremblante ! Elle n'oublia pas toutefois les lectures qu'elle avait faites. « Daniel, se dit-elle, était venu pour être spectateur du supplice de Suzanne, et celle que tout le peuple avait condamnée, un seul la fit absoudre.

Peut-être encore, sous l'extérieur d'un loup, se cache-t-il une brebis ? Le Christ a aussi ses soldats, lui qui a des légions. Peut-être encore est-ce le bourreau qui est entré ; allons, mon âme, ne crains pas ; c'est celui qui fait les martyrs. » Ô vierge, votre foi vous a sauvée ! Le soldat lui dit : « Ne

craignez rien, je vous en prie, ma sœur. C'est un frère, venu ici pour sauver votre âme et non pour la perdre. Sauvez-moi, pour que vous-même vous soyez sauvée. Je suis entré ici sous les dehors d'un adultère ; si vous voulez, j'en sortirai martyr : changeons de vêtements ; les miens peuvent vous aller et les vôtres à moi ; les uns et les autres conviendront à Jésus-Christ. Votre habit fera de moi un véritable soldat, et le mien fera de vous une vierge. Vous serez bien revêtue, et moi je serai assez dégarni pour que le persécuteur me reconnaisse. Prenez un vêtement qui cachera la femme, donnez m'en un qui me sacrera martyr. Revêtez la chlamyde qui déguisera entièrement la vierge et qui protégera votre pudeur : prenez ce pileur* pour couvrir vos cheveux et cacher votre visage. On rougit ordinairement quand on est entré dans un mauvais lieu. Evitez, lorsque vous serez sortie, de regarder en arrière ; en vous rappelant la femme de Loth qui changea de nature pour avoir regardé des impudiques, bien qu'avec des yeux chastes : ne craignez point, le sacrifice sera complet. Je m'offre en votre place comme hostie à Dieu ; vous, vous serez en ma place un soldat de Jésus-Christ et vous lui ferez bon service de chasteté ; l'éternité en sera la solde ; vous porterez la cuirasse de justice qui couvre le corps d'un rempart spirituel ; vous aurez le bouclier de la foi, pour vous parer contre les blessures, vous serez couverte du casque du salut.

* Le pileur était un bonnet en feutre (poil) que portaient exclusivement les hommes.

En effet, où se trouve Jésus-Christ là est notre défense. Puisque le mari est le chef de l'épouse, Jésus-Christ est le chef des vierges. » En disant ces mots il s'est dépouillé de son manteau qui lui

donnait la tournure d'un persécuteur et d'un adultère. La vierge présente la tête, le soldat se met en devoir de lui offrir son manteau. Quelle pompe que celle-là ! quelle grâce ! ils luttent à qui aura le martyre et cela dans un mauvais lieu ! Les deux lutteurs sont un soldat et une vierge : c'est dire qu'il n'y a pas parité de nature, mais la miséricorde de Dieu les a rendus égaux. L'oracle est accompli « Alors les loups et les agneaux paîtront ensemble*. » Voyez, c'est la brebis, c'est le loup qui ne sont pas seulement dans le même pâturage, mais qui sont sacrifiés ensemble. Que dirai-je encore ? Les habits sont changés, la jeune fille s'envole du filet**, mais ce n'est pas de ses propres ailes, puisqu'elle est portée sur les ailes spirituelles et ce qu'aucun siècle n'a vu encore ; voici une vierge de Jésus-Christ qui sort du lupanar. Mais ceux-là qui voyaient par les yeux, sans voir réellement, frémissent comme des ravisseurs en présence d'une brebis, comme des loups devant leur proie. L'un d'eux, plus emporté que les autres, entra ; mais dès qu'il a constaté de ses yeux ce qui s'est passé : « Qu'est ceci ? dit-il ; c'est une jeune fille qui est entrée, et ce parait être un homme.

* Isaïe, LXXV, 25. -- ** Il y a dans ce passage des allusions sans nombre aux combats antiques.

Ceci n'est pas une fable, c'est la biche, à la place de la vierge* : mais ce qui est certain, c'est une vierge qui est devenue un soldat. J'avais bien entendu dire, mais je n'avais pas cru que le Christ a changé l'eau en vin ; le voici qui change même le sexe. Sortons d'ici pendant que nous sommes encore ce que nous avons été. Ne serais-je point changé aussi moi-même qui vois autre chose que je ne crois ? Je suis venu au lupanar, je vois quelqu'un qui représentera la condamnée ; et puis je sortirai

changé aussi je m'en irai pur, moi qui suis entré coupable. Le fait est constaté, la couronne est due à ce vainqueur éminent. Celui qui est pris pour une vierge est condamné à la place de la vierge. Ainsi ce n'est pas seulement une vierge qui sort du lupanar, il en sort aussi des martyrs.

* Une biche fut substituée à Iphigénie, quand Agamemnon voulut sacrifier sa fille.

On rapporte que la jeune fille courut au lieu du supplice, et que tous les deux combattirent à qui subirait la mort : Le soldat disait : « C'est moi qui suis condamné à être tué ; la sentence vous absout, et elle m'atteint. » La jeune fille s'écrie « Je ne vous ai pas pris pour être caution de ma mort ; mais j'ai souhaité vous avoir pour protéger ma pureté. Si c'est la pudeur qu'on veut atteindre, mon sexe reste. Si l'on demande du sang, je ne désire point de caution ! J'ai de quoi me libérer. La sentence est pour moi, puisqu'elle a été portée contre moi.

Certes, si je vous avais donné pour caution d'une somme d'argent, et qu'en mon absence le juge vous eût fait payer ma dette au prêteur, vous pourriez exiger par un arrêt que je vous satisfasse au dépens de mon patrimoine. Si je m'y refusais, qui ne jujerait ma déloyauté digne de mort ? à plus forte raison dès qu'il s'agit d'une condamnation à mort. Je mourrai innocente, et ne prétends pas vous nuire par ma mort. Aujourd'hui il n'y a pas de milieu : ou je répondrai de votre sang versé, ou je serai martyre avec mon sang. Si je suis revenue aussitôt, qui oserait me chasser ? Si j'eusse tardé, qui oserait m'absoudre ? La loi doit m'atteindre, non seulement pour ma fuite, mais aussi pour le meurtre d'autrui. Si mes membres ne pouvaient supporter le déshonneur, ils peuvent supporter la mort. On peut

trouver dans une vierge un endroit où on la frappera, quand elle n'en avait pas pour être flétrie : j'ai fui l'opprobre et non le martyre. Je vous ai bien cédé mon vêtement, mais je n'ai pas changé de qualité. Que si vous m'enlevez la mort vous ne m'avez pas rachetée, vous m'avez circonvenue. Gardez-vous de discuter, je vous prie, gardez-vous de me contredire. Ne m'enlevez pas un bienfait que vous m'avez donné. En avançant que cette dernière sentence n'ait pas été portée contre moi, vous en faites revivre une autre. Une première sentence est infirmée par une seconde. Si la dernière ne m'atteint pas, la première m'atteint. Nous pouvons exécuter l'une et l'autre, si vous me laissez être tourmentée tout d'abord. Sur vous on ne pourra exercer un autre châtiment, mais sur une vierge la pudeur s'y oppose. Enfin vous retirerez plus de gloire pour faire une martyre d'une adultère, que pour faire une adultère d'une martyre. » — Quel dénouement attendez-vous ? Ils combattirent à deux et tous deux furent vainqueurs. Au lieu d'une couronne à partager, deux furent accordées. C'est ainsi que les saints martyrs se secondaient mutuellement, l'une ouvrait à l'autre la porte au martyre, celui-ci lui donna de le réaliser.

On porte aux nues, dans les écoles des philosophes*, Damon et Pythias, de la secte de Pythagore. L'un d'eux, condamné à mort, demanda le temps de mettre ordre à ses affaires. Or, le tyran plein d'astuce, pensant qu'on ne pourrait plus le retrouver, demanda une caution qui serait frappée à sa place, s'il tardait à revenir. Je ne sais ce qu'on doit le plus admirer, ni quelque chose de plus noble, de l'un qui trouve quelqu'un s'obligeant à le représenter pour mourir, ou de l'autre venant s'offrir. Mais comme le condamné tardait à se

présenter au supplice, son répondant vint avec un visage calme, et ne refusa pas de subir la mort. On le conduisait au lieu de l'exécution, quand son ami arrive ; celui-ci vint se substituer à l'autre, et offrir sa tête au bourreau. Alors le tyran, voyant avec admiration que les philosophes estimaient plus l'amitié que, la vie, demanda à être admis en tiers dans l'amitié de ceux qu'il avait condamnés à mort. Tant la vertu a d'attraits, puisqu'elle gagna un tyran !

* Cicéron, De officiis, lib. III. -- Valère-Maxime, liv. IV, c. VII.

Ces faits méritent des louanges, mais ils ne l'emportent pas sur ceux que nous venons de raconter, car dans ce dernier exemple, ce sont deux hommes, dans l'autre ou voit une vierge qui, tout d'abord, avait même son sexe à vaincre. Ceux-ci étaient deux amis : ceux-là ne se connaissaient point ; ceux-ci se présentèrent devant un seul tyran : ceux-là devant beaucoup de tyrans et de plus cruels encore. Le premier pardonna, les seconds tuèrent. Entre les premiers, il y avait solidarité, dans les seconds la volonté était libre. Il y eut plus de prudence dans ceux-ci, parce qu'ils n'avaient qu'un but, la conservation de l'amitié, ceux-là, ne tendaient qu'à avoir la couronne du martyre. Ceux-ci combattirent pour les hommes ; ceux-là pour le Seigneur. (Saint Ambroise.)

10. Saint Pierre, Martyr

Pierre signifie connaissant, ou déchaussant. Pierre peut encore venir de petros, ferme. Par là on comprend les trois privilèges qui distinguèrent saint Pierre : Premièrement, car il fut un prédicateur remarquable, de là la qualité de connaissant : parce qu'il posséda une connaissance parfaite des Écritures et qu'il connut dans sa prédication ce qui convenait à chacun. Secondement, il fut vierge très pur, ce qui le fait dire déchaussant, parce qu'il se déchaussa et se dépouilla les pieds de ses affections de tout amour mortel : de sorte qu'il fut vierge non seulement de corps mais de cœur. Troisièmement, il fut martyr glorieux du Seigneur ; d'où le nom de ferme, parce qu'il supporta constamment le martyre pour la défense de la foi.

Pierre, le nouveau martyr de l'ordre des Prêcheurs, champion distingué de la foi, fut originaire de la cite de Vérone*. Tel qu'une lumière éclatante jaillissant de la fumée, qu'un lys qui s'élance des ronces, qu'une rose vermeille sortant du milieu des épines, il devint un prédicateur pénétrant quoique né de parents aveuglés par l'erreur : il fit paraître une splendeur virginale de sainteté corporelle et spirituelle, en sortant d'une souche corrompue, et du milieu des épines, c'est-à-dire de ceux qui étaient destinés à l'enfer, il s'éleva pour être un noble martyr. En effet le B. Pierre avait pour parents des infidèles et des hérétiques et il se conserva entièrement pur de leurs erreurs. À l'âge de sept ans, un jour qu'il revenait de l'école,

un oncle hérétique lui demanda ce qu'il avait appris en classe : Il répondit qu'il avait appris : « Je crois, en Dieu le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre… *Credo in Deum*. » « Ne dis pas, lui répliqua son oncle, créateur du ciel et de la terre, puisqu'il n'est pas le créateur des choses visibles, mais que c'est le diable qui a créé toutes ces choses que l'on voit. » Mais l'enfant lui soutenait qu'il préférait dire comme il avait lu et croire comme il l'avait vu écrit. Alors son oncle s'efforça de le convaincre par différentes autorités or, l'enfant, qui était rempli du Saint-Esprit, lui rétorqua tous ses arguments, le défit avec ses propres armes et le réduisit au silence.

* On comprend que le bienheureux Jacques de Voragine ait traité si longuement la vie d'un saint moine de son ordre, que, sans doute, il a connu lui-même, car saint Pierre fut assassiné en 1252. Or, Jacques de Voragine prit l'habit de dominicain en 1244. — Au reste les Bollandistes n'ont pas mis moins de 23 pages in-folio pour rapporter les miracles du saint dont la vie a été écrite par Thomas de Leontio, dominicain, puis patriarche de Jérusalem, lequel a vécu longtemps à Vérone avec le saint.

Fort indigné d'avoir été confondu par un enfant, il alla rapporter au père tout ce qui s'était passé entre eux, et il persuada à celui-ci de retirer son enfant de l'école : « Car je crains, ajouta-t-il, que quand ce petit Pierre aura été tout à fait instruit, il ne tourne vers l'Église romaine la prostituée, et qu'ainsi il ne détruise et confonde notre croyance. Semblable à un autre Caïphe, il disait vrai sans le savoir, quand il prophétisait que Pierre devait détruire la perfidie des hérétiques ; mais parce que tout est dirigé par la main de Dieu, le père n'obtempéra pas aux conseils de son frère ; il espérait, quand son fils aurait terminé son cours de grammaire, le faire attirer à sa secte par quelque hérésiarque. Mais le saint enfant, qui ne se voyait

pas en sûreté en habitant avec des scorpions, renonça au monde et à ses parents pour entrer pur dans l'ordre des frères Prêcheurs. Il y vécut avec une grande ferveur, au rapport du pape Innocent, qui déclare dans une de ses lettres que le bienheureux Pierre, dans son adolescence, pour éviter les prestiges du monde, entra dans l'ordre des frères Prêcheurs. Après y avoir passé près de trente ans, il avait atteint au comble de toutes les vertus. C'était la foi qui le dirigeait, l'espérance qui le fortifiait, la charité qui l'accompagnait. Il fit tant de progrès pour se rendre capable de défendre la foi dont il était embrasé, que la lutte soutenue par lui avec intrépidité et chaleur pour elle contre ses adversaires, était de tous les jours, et qu'il consomma ce combat sans interruption jusqu'au moment où il remporta heureusement la victoire du martyre.

Il conserva aussi toujours intacte la virginité de son cœur et de son corps : jamais il ne ressentit les atteintes du péché mortel, comme on en a la preuve par la déclaration fidèle de ses confesseurs ; et parce qu'un esclave délicatement nourri est insolent contre son maître, il mortifia sa chair par une frugalité habituelle dans le boire et dans le manger. Pour n'être pas pris au dépourvu par les attaques ennemies, il consacrait ses instants de loisir à méditer avec assiduité sur les ordonnances pleines de justice de Dieu ; en sorte qu'occupé entièrement à cet exercice salutaire, il n'avait pas lieu de se livrer à dés actions défendues et toujours il était en garde contre les malices du démon. Après avoir donné un court repos à ses membres fatigués, il passait ce qui restait de la nuit à étudier, lire, et veiller. Il employait le jour aux besoins des âmes, ou à la prédication, ou à entendre les confessions,

ou bien à réfuter par de solides raisons les dogmes empoisonnés de l'hérésie ; et on a reconnu qu'il y excellait par un don particulier de la grâce. Sa dévotion était agréable, son humilité douce ; son obéissance calme, sa bonté tendre, sa piété compatissante, sa patience inébranlable, sa charité active, sa gravité de mœurs était remarquable en tout, la bonne odeur de ses vertus attirait à lui : il était attaché profondément à la foi, et comme il la pratiquait avec zèle, il en était le champion brûlant. Il l'avait si profondément gravée dans le cœur, et s'y soumettait de telle sorte que chacune de ses œuvres, chacune de ses paroles reflétaient cette vertu. Animé du désir de subir la mort pour elle, il est prouvé que ses prières fréquentes et assidues, ses supplications ne tendaient qu'à obtenir du Seigneur de ne pas permettre qu'il quittât la vie autrement qu'en buvant pour lui le calice du martyre. Il ne fut pas trompé dans son espoir.

La vie de saint Pierre fut illustrée par de nombreux miracles. Un jour, il examinait à Milan un évêque hérétique dont s'étaient saisis les fidèles. Or, beaucoup d'évêques, et grand nombre de personnes de la ville se trouvaient là ; l'examen s'étant prolongé fort longtemps et la chaleur excessive accablant tout le monde, l'hérésiarque dit en présence du peuple : « Ô méchant Pierre, si tu es aussi saint que le prétend cette foule stupide, pourquoi te laisses-tu mourir de la chaleur et ne pries-tu pas le Seigneur d'interposer un nuage afin que ce peuple insensé ne succombe pas sous ces feux ardents ? » Pierre lui répondit : « Si tu veux promettre d'abjurer ton hérésie et d'embrasser la foi catholique, je prierai le Seigneur, et il fera ce que tu dis. » Alors les fauteurs des hérétiques se mirent à crier à l'envi : « Promets, promets, » car ils

croyaient impossible que la promesse de Pierre fût réalisable, d'autant qu'il n'y avait pas en l'air l'apparence du moindre nuage. Les catholiques furent attristés, dans la crainte que leur foi n'en ressentît quelque déshonneur. Quoique l'hérétique n'eût pas voulu s'engager, saint Pierre dit avec grande confiance : « Pour preuve que le vrai Dieu est créateur des choses visibles et invisibles, pour la consolation des fidèles et la confusion des hérétiques, je prie Dieu de faire monter un petit nuage qui vienne s'interposer entre le soleil et le peuple. » Après avoir fait le signe de la croix, il obtint ce qu'il avait demandé : pendant l'espace d'une grande heure, un léger nuage couvrit le peuple qui se trouva abrité comme sous un pavillon.

Un homme, nommé Asserbus, qui avait les membres retirés depuis cinq ans, et qu'on traînait par terre dans un boisseau, fut conduit à saint Pierre, à Milan. Le saint fit sur lui le signe de la croix, et le guérit.

Le pape Innocent rapporte, dans la lettre citée plus haut, quelques miracles opérés par l'entremise du saint. Le fils d'un noble avait dans le gosier une tumeur d'une grosseur horrible ; elle l'empêchait de parler et de respirer ; le bienheureux leva les mains au ciel, et fit le signe de la croix en même temps que le malade s'était couvert du manteau de saint Pierre ; à l'instant il fut guéri. Le même noble, affligé plus tard de violentes convulsions qu'il craignait devoir lui donner la mort, se fit apporter avec révérence ce même, manteau qu'il avait conservé depuis lors ; il le mit sur sa poitrine, et peu après il vomit un ver qui avait deux têtes et était couvert de poils ; sa guérison fut, complète.

Un jeune muet auquel il mit le doigt dans la bouche reçut le bienfait de la parole ; sa langue avait été déliée. Ces miracles et bien d'autres encore furent dus au saint auquel le Seigneur accorda de les opérer, pendant sa vie.

Cependant comme la contagion de l'hérésie multipliait ses ravages toujours croissants dans la province de la Lombardie et dans un grand nombre de villes, le souverain pontife, pour détruire cette peste diabolique, délégua plusieurs inquisiteurs de l'ordre des frères Prêcheurs, dans les différentes parties de la Lombardie.

Mais comme à Milan les hérétiques, nombreux et appuyés sur la puissance séculière, avaient recours à une éloquence frauduleuse et à une science diabolique, le souverain pontife, connaissant pertinemment saint Pierre dont le cœur magnanime ne se laissait pas épouvanter par la multitude des ennemis, appréciant en outre la constance de son courage qui le faisait ne pas céder même dans les petites choses à la puissance des adversaires, informé de son éloquence au moyen de laquelle il démasquait avec facilité les ruses des hérétiques, n'ignorant pas non plus la science pleine et entière dans les choses divines avec laquelle il réfutait par ses raisonnements les paradoxes des hérétiques, l'établit dans Milan et dans son comté comme un champion intrépide de la foi, et, de sa puissance plénière, il l'institua son inquisiteur, comme un guerrier infatigable du Seigneur.

Pierre se mit alors à exercer ses fonctions avec soin, recherchant partout les hérétiques auxquels il ne laissait aucun repos : il les confondait tous merveilleusement ; les repoussait avec autorité, les

convainquait avec adresse, en sorte qu'ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait par sa bouche. Les hérétiques désolés pensèrent à le faire mourir, dans l'espoir de vivre tranquilles, dès lors qu'ils seraient débarrassés d'un persécuteur si puissant. Or, comme ce prédicateur intrépide, qui bientôt allait être un martyr, se dirigeait de Cumes à Milan pour rechercher les hérétiques, il gagna, dans ce trajet, la palme du martyre, ainsi que le pape Innocent l'expose en ces termes : « En sortant de Cumes, où se trouvait un prieuré de frères de son ordre, pour aller à Milan afin d'exercer contre les hérétiques les fonctions d'inquisiteur qui lui avaient été confiées par le Siège apostolique, selon qu'il l'avait prédit dans une de ses prédications publiques, quelqu'un d'entre les hérétiques, gagné par prière et par argent, se jeta avec fureur sur le saint voyageur.

C'était le loup contre l'agneau, le cruel contre l'homme doux, l'impie contre le saint, la fureur contre le calme, la frénésie contre la modestie, le profane contre le saint ; il simule une insulte, il éprouve ses forces, il fait des menaces de mort, il assène des coups atroces sur le chef sacré de saint Pierre, il lui fait d'affreuses blessures ; l'épée est toute ruisselante du sang de cet homme vénérable qui ne cherche pas à éviter son ennemi ; mais il s'offre de suite comme une hostie, souffrant en patience les coups redoublés de son bourreau qui le laisse mort sur la place (l'esprit du saint était au ciel), et qui, dans sa fureur sacrilège, redouble ses coups sur le ministre du Seigneur. Cependant le saint ne poussait aucune plainte, aucun murmure ; il souffrait tout avec patience, recommandant son esprit au Seigneur en disant : « *In manus tuas*… Seigneur, dans vos mains, je remets mon esprit, » Il

commença encore à réciter le symbole de la foi, dont il avait été le hérault jusque-là, ainsi que l'ont rapporté par la suite et le malheureux qui fut pris par les fidèles, et un frère dominicain son compagnon, qui survécut quelques jours aux coups dont il avait été frappé, lui-même. Mais comme le martyr du Seigneur palpitait encore, le cruel bourreau saisit un poignard et le lui enfonça dans le côté.

Or, au jour de son martyre, il mérita en quelque sorte d'être confesseur, martyr, prophète, et docteur. Confesseur, en ce qu'il confessa avec la plus éminente constance la foi de Jésus-Christ, au milieu des tourments, et en ce que, ce jour-là même, après avoir fait sa confession comme de coutume, il offrit à Dieu un sacrifice de louange. Martyr, en ce qu'il versa son sang pour la défense de la foi. Prophète, car il avait alors la fièvre quarte, et comme ses compagnons lui disaient qu'ils ne pourraient pas arriver jusqu'à Milan, il répondit : « Si nous ne pouvons parvenir jusqu'à la maison de nos frères, nous pourrons recevoir l'hospitalité à Saint-Simplicien. » Ce qui arriva : car, comme on portait son saint corps, les frères, en raison de la foule extraordinaire de peuple, ne purent le conduire jusqu'à la maison, mais ils le déposèrent à Saint-Simplicien où il resta cette nuit-là. Docteur, en ce que pendant qu'il était attaqué, il enseigna encore la vraie foi en récitant à haute voix le symbole de la foi.

Sa passion vénérable paraît encore avoir eu plusieurs traits de ressemblance avec la passion de Notre-Seigneur. En effet Jésus-Christ souffrit pour la vérité qu'il prêchait, Pierre pour la vérité de la foi qu'il défendait. Jésus-Christ souffrit la mort du

peuple infidèle des Juifs, Pierre, de la foule infidèle des hérétiques. Jésus-Christ fut crucifié au temps de Pâques, Pierre souffre le martyre dans le même temps. Le Christ souffrant disait : « Seigneur, en vos mains, je remets mon âme » Pierre qui était tué criait les mêmes paroles. Jésus-Christ fut livré pour trente deniers afin qu'il fût crucifié, Pierre fut vendu pour quarante livres de Pavie afin qu'il fût tué : Jésus-Christ par sa passion attira à la foi beaucoup de monde, Pierre par son martyre convertit une foule d'hérétiques.

Et quoique cet insigne docteur et ce champion de la foi eût amplement déraciné la croyance empoisonnée des hérétiques pendant sa vie, après sa mort toutefois, par ses mérites et les miracles éclatants, elle fut tellement extirpée que beaucoup, abandonnèrent l'erreur pour retourner au giron de la sainte Église. La ville de Milan et son comté, où se trouvaient tant de conventicules de la secte, en furent purgés de telle sorte que les uns ayant été chassés, les autres convertis à la foi, il ne s'en trouva plus aucun qui eût l'audace de se montrer nulle part. Plusieurs même d'entre eux, devenus de très grands et de fameux prédicateurs, sont entrés dans l'ordre des frères Prêcheurs et aujourd'hui encore, ils sont les adversaires courageux des hérétiques et de leurs l'auteurs. C'est pour nous un autre Samson qui tua plus de Philistins en mourant, qu'il n'en avait occis étant vivant. C'est le grain de froment tombé sur la terre et ramassé par les mains des hérétiques, qui meurt et rapporte une moisson abondante. C'est la grappe foulée au pressoir qui rejaillit en une copieuse liqueur c'est l'arôme pilé dans le mortier qui en répand une plus forte odeur ; c'est le grain de sénevé écrasé qui offre des ressources sans nombre.

Après le glorieux triomphe du saint héros, Dieu le rendit illustre par de nombreux miracles que le souverain Pontife rapporte en petit nombre. Après sa mort, les lampes appendues à son tombeau s'allumèrent plusieurs fois d'elles-mêmes, miraculeusement, sans l'aide et le ministère de qui que ce fût parce qu'il convenait que pour celui qui avait brillé par le feu et la lumière de la foi, il apparût un miracle de feu et de lumière.

Un homme qui était à table dépréciait sa sainteté et ses miracles, il prit, en témoignage de son dire, un morceau qu'il ne pourrait avaler, s'il faisait mal en, parlant ainsi : aussitôt il sentit le morceau s'arrêter dans sa gorge sans pouvoir le rejeter ni l'avaler. Il se repentit de suite et son visage changeait déjà de couleur, lorsque, sentant les approches de la mort, il fit vœu de ne plus proférer à l'avenir de semblables paroles. Il rejeta à l'instant ce morceau et fut guéri.

Une femme hydropique amenée par son mari au lieu où le saint avait été. tué, y fit sa prière et fut guérie tout à fait.

Il délivra des possédés en leur faisant rejeter les démons avec des flots de sang ; il chassa les fièvres, il guérit toutes sortes de maladies.

Un homme qui avait un doigt de la main gauche percé de plusieurs trous d'une fistule, fut guéri miraculeusement.

Un enfant avait fait une chute si grave qu'on le pleurait comme mort ; le mouvement et le sentiment avaient disparu. On lui mit sur la poitrine de la terre imprégnée du sang précieux du martyr, et il se leva tout sain.

Une femme encore qui avait la chair rongée d'un

cancer fut guérie, après qu'on eut frotté ses plaies avec cette même terre. Bien d'autres infirmes qui se firent porter au tombeau du saint y recouvrèrent une parfaite santé et en revinrent seuls.

Lorsque le souverain Pontife Innocent IV eut mis saint Pierre au catalogue des saints, les frères Prêcheurs s'assemblèrent en chapitre à Milan : ils voulaient placer son corps dans un endroit plus élevé, et quoiqu'il fût resté plus d'une année sous terre, ils le trouvèrent sain et entier, sans aucune mauvaise odeur, comme s'il eût été enseveli ce jour-là même. Les frères le mirent avec grande révérence sur une estrade élevée à la même place, et il fut montré entier devant tout le peuple qui l'invoqua avec supplications. Outre les miracles racontés dans la lettre précitée du souverain pontife, il y en eut encore plusieurs autres car souvent quelques religieux et d'autres personnes aperçurent visiblement, sur le lieu de son martyre, des lumières descendant du ciel. Au milieu de ces lumières, ils rapportèrent qu'on distingua deux frères en habit de frères Prêcheurs.

Un jeune homme nommé Gunfred, on Guifred, de la ville de Cumes, possédait un morceau, de la tunique du saint ; un hérétique lui dit, en forme de moquerie, que s'il croyait à la sainteté de Pierre, il jetât ce morceau dans le feu ; s'il ne brillait point, certainement Pierre était saint, et lui-même embrasserait la foi. Tout de suite Guifred jeta le morceau sur les charbons ardents ; mais le feu, le rejeta en l'air ; ensuite le même morceau retourna sur les charbons enflammés qui furent aussitôt éteints : Alors l'incrédule dit : « Il en sera de même d'un morceau de ma tunique. » On mit donc d'un côté le morceau de la tunique de l'hérétique et d'un

autre côté le morceau de la tunique de saint Pierre. Or, le morceau de la tunique de l'Hérétique n'eût pas plutôt senti le feu, qu'il fut instantanément consumé, mais le morceau de celle de saint Pierre fut maître du feu, qui s'éteignit, et pas un fil de ce drap ne fut endommagé. À cette vue, l'hérétique rentra dans le sentier de la vérité et publia partout ce miracle.

À Florence, un jeune homme, infecté de la corruption de l'hérésie, était debout devant un tableau où était représenté le martyre du saint, dans l'église des frères de Florence ; en voyant le malfaiteur qui le frappait avec son épée, il dit à quelques jeunes gens qui se trouvaient avec lui : « Si j'avais été là, j'aurais encore frappé plus fort. » Il n'eut pas plutôt parlé ainsi qu'il devint muet. Et comme ses camarades lui demandaient ce qu'il avait, et qu'il ne pouvait pas leur répondre, ils le reconduisirent chez lui. Puis ayant vu sur son chemin l'église de saint Michel, il s'échappa des mains de ses compagnons et entra dans l'église où il pria à genoux saint Pierre, de tout son cœur, de lui pardonner, en faisant vœu, comme il put, que s'il était délivré, il confesserait ses péchés et abjurerait toute hérésie. Alors subitement il recouvra la parole, vint à la maison des frères, où après avoir abjuré l'hérésie, il se confessa, en donnant la permission à son confesseur de dire dans ses prédications ce qui lui était arrivé. Lui-même, au milieu d'un sermon fait par un prêcheur, raconta le fait devant toute l'assistance.

Un vaisseau, en pleine mer, allait faire naufrage : il était furieusement ballotté par les flots, la nuit était noire ; les matelots se recommandaient à tous les saints ; mais ne voyant pas d'espoir de salut ils

craignaient fort d'être perdus, quand l'un d'eux, qui était de Gênes, fit taire les autres et parla ainsi : « Mes frères, est-ce que vous n'avez pas entendu raconter qu'un frère de l'ordre des Prêcheurs, appelé frère Pierre, a été tué par les hérétiques il n'y a pas longtemps pour la défense de la foi catholique, et que par son entremise le Seigneur opéré beaucoup de miracles. Eh bien ! en ce moment, implorons sa protection avec grande piété, car j'espère que nous ne serons pas déçus dans notre demande. » Tous s'accordent à invoquer le secours de saint Pierre. Et pendant qu'ils priaient, la vergue qui tient la voile parut toute pleine de cierges allumés ; l'obscurité disparaît devant l'éclat de ces flambeaux et la nuit qui était affreusement noire est changée en un jour très clair. Comme ils regardaient en haut, ils virent un homme en habit de frère Prêcheur debout sur la voile, et il n'y eût aucun doute que ce ne fût saint Pierre. Or, ces matelots arrivés sains et saufs à Gènes vinrent à la maison des frères Prêcheurs où, après avoir rendu grâces à Dieu et à saint Pierre, ils racontèrent tous les détails de ce miracle.

Une femme de la Flandre avait eu déjà trois enfants morts-nés, et son mari l'avait prise en dédain ; elle pria saint Pierre de venir à son aide. Elle mit au monde un quatrième fils qui fut aussi trouvé mort. Sa mère le prit et supplia de tout son cœur saint Pierre de vouloir rendre la vie à son fils et d'exaucer ses ardentes prières. À peine avait-elle terminé que l'enfant reprit la vie. On le porta donc au baptême, et on convint de l'appeler Jean ; mais le prêtre au moment de prononcer le nom de l'enfant, sans le savoir, le nomma Pierre : ce qui dans la suite lui fit avoir grande dévotion à ce saint.

Dans la province de Teutonie, à Utrecht, des femmes, occupées à filer sur la place, virent un grand concours de peuple à l'église des Frères Prêcheurs, en l'honneur de saint Pierre, martyr. Elles dirent à ceux qui étaient là : « Oh ! ces Prêcheurs ! ils savent tous les moyens de gagner de l'argent ; car pour en amasser une grosse somme, et pour bâtir de grands palais, ils ont trouvé un nouveau martyr. » En disant cela et autres choses semblables, voici tout à coup que leur fil est tout couvert de sang, et les doigts avec lesquels elles filaient en sont tout couverts. À cette vue, elles furent étonnées et s'essuyèrent les doigts avec précaution dans la crainte de s'y être fait quelque coupure, mais quand elles virent tous leurs doigts entièrement sains, et le fil ensanglanté de la sorte, elles eurent peur et se repentirent : « Vraiment, dirent-elles, nous avons mal parlé du sang d'un précieux martyr et c'est pour cela que ce miracle si extraordinaire nous est arrivé. » Elles coururent donc à la maison des Frères, et exposèrent le tout au prieur en lui montrant le fil plein de sang. Or, le prieur, à la sollicitation d'un grand nombre de personnes, convoqua le peuple à un sermon solennel, et rapporta en présence de son auditoire tout ce qui était arrivé à ces femmes ; il montra même le fil ensanglanté. Alors un maître de grammaire, qui assistait à la prédication, se mit à se moquer beaucoup de ce fait et à dire à ceux qui se trouvaient là : « Voyez donc, comme ces frères trompent les cœurs des gens simples. Ils se sont entendus avec quelques femmelettes de leurs amies, leur ont dit de teindre leur fil dans du sang, et ils racontent cela comme un miracle. » À peine il finissait de parler qu'il fut frappé par la vengeance divine : la fièvre le saisit vis-à-vis de tous, d'une

manière si violente que ses amis furent obligés de le porter de l'église en sa maison. Mais là fièvre devenant de plus en plus forte, il eut peur de mourir de suite, fit appeler le susdit prieur, et après avoir confessé sa faute, il fit vœu à Dieu et à saint Pierre que si, par ses mérites, il recouvrait la santé, il aurait toujours envers lui une dévotion spéciale et qu'il ne dirait jamais plus pareilles sottises. Chose merveilleuse ! II n'eut pas plutôt fait ce vœu qu'il fut entièrement guéri.

Une fois, le sous-prieur de cette même maison conduisait dans un bateau de magnifiques et grosses pierres pour la construction de la dite. église ; le bateau toucha, à l'improviste, le rivage, de sorte qu'on ne pouvait le dégager. Tous les matelots étaient descendus et s'étaient mis ensemble à pousser le bateau, mais sans pouvoir le remuer. ils croyaient le bâtiment perdu, quand le sous-prieur les fit tous mettre de côté et approcha la main du bateau qu'il poussa légèrement eu disant : « Au nom de saint Pierre martyr, pour l'honneur duquel nous portons ces pierres, va. » Aussitôt le bateau s'ébranla avec vitesse, s'éloigna du rivage. Les matelots tout joyeux montèrent et gagnèrent leur chantier.

Dans la province de France, en la ville de Sens, une jeune fille qui passait dans l'eau fut entraînée par le courant, y tomba et resta longtemps dans la rivière ; enfin elle en fut retirée morte. II y avait quatre causes de mort : le long espace de temps, le corps raide, froid et noir. Quelques personnes la portèrent à l'église des Frères, firent un vœu à saint Pierre, et aussitôt elle revint à la vie et à la santé.

Frère Jean, Polonais, souffrait de la fièvre quarte à Bologne : il devait, le jour de la fête de saint

Pierre, adresser un sermon au clergé ; comme il s'attendait à avoir son accès cette nuit-là, d'après le cours ordinaire de la fièvre, il eut grande peur de manquer le sermon qu'il avait reçu ordre de prononcer. Mais ayant eu recours aux suffrages de saint Pierre, à l'autel duquel il vint prier afin de recevoir secours de celui dont il devait publier la gloire, cette nuit-là même, la fièvre le quitta et dans la suite il n'en éprouva plus jamais les attaques.

Une dame nommée Girolda, femme de Jacques de Vausain, était obsédée depuis quatorze ans par des esprits immondes : elle vint dire à un prêtre : « Je suis démoniaque, et l'esprit malin me tourmente. » À l'instant le prêtre saisi s'enfuit à la sacristie, y prit le livre dans lequel se trouvent les exorcismes, avec une étole qu'il cacha sous sa coule ; il revint avec bonne société trouver la femme qui ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle dit : « Larron infâme, où as-tu été ? Qu'est-ce que tu portes caché sous ta coule ? » Mais le prêtre faisait ses conjurations et n'apportait aucun soulagement, cette femme alors vint trouver le bienheureux Pierre, car il vivait encore, et lui demander secours. Il lui répondit en forme de prophétie : « Confiance, ma fille, ne désespérez point ; car si je ne puis à présent faire ce que vous me demandez, il viendra cependant un temps où ce que vous demandez de moi, vous l'obtiendrez complètement. » Ce qui arriva en effet : car, après son martyre ; cette femme étant venue à son tombeau, fut entièrement délivrée du tourment de ces démons.

Une femme nommée Euphémie de Corriongo, dans le diocèse de Milan, fut tourmentée du démon pendant sept ans. Quand on l'amena au tombeau de saint Pierre, les démons se mirent à l'agiter

davantage, et à crier par sa bouche de manière à être entendus de tous : « Mariole, Mariole, Pierrot, Pierrot. » Alors les démons sortirent et la laissèrent pour morte ; mais elle se leva guérie un instant après. Elle assurait que principalement les jours de dimanche et de fête, et surtout lors de la célébration de la messe, les démons la tourmentaient davantage.

Une femme appelée Vérone, de Bérégno, fut tourmentée pendant six ans par les démons ; elle fut conduite au tombeau de saint Pierre, et c'était à peine que beaucoup d'hommes pouvaient la contenir. Parmi eux se trouvait un hérétique, nommé Conrad, de Ladriano, venu là pour se rire des miracles de saint Pierre. Or, comme il tenait cette femme avec les autres, les démons lui dirent par la bouche de la femme : « Pourquoi nous tiens-tu ? n'es-tu pas des nôtres ? Ne t'avons nous pas porté à tel endroit où tu as commis tel homicide ? Ne t'avons-nous pas conduit en tel et tel lieu, où tu as commis telle et telle infamie ? » Et comme ils lui révélaient beaucoup de péchés que nul autre que lui seul ne connaissait, il fut fort épouvanté. Alors les démons écorchèrent le cou et la poitrine de la femme qu'ils laissèrent à demi morte en sortant ; mais peu après elle se leva guérie. Pour ce Conrad, quand il vit cela, il en fut stupéfait et il se convertit à la foi catholique.

Un hérétique, très fin raisonneur, d'une éloquence singulière, discutait avec saint Pierre et exposait ses erreurs avec subtilité et esprit ; il pressait audacieusement le saint de répondre à ses arguments. Celui-ci demanda à réfléchir, et alla dans un oratoire qui était proche prier Dieu de défendre la cause de sa foi, et de réduire à la vérité

ce parleur orgueilleux, ou de le punir en le privant de l'usage de la parole, de peur qu'il ne s'enflât d'orgueil contre la vraie foi. Puis revenant à l'hérétique, il lui dit en présence de l'assemblée d'exposer ses raisons de nouveau. Mais cet homme fut pris d'un tel mutisme qu'il ne put prononcer un seul mot. Alors les hérétiques se retirèrent confus et les catholiques rendirent grâces à Dieu.

Un homme nommé Opiso, hérétique crédule, était venu à l'église des frères, à l'occasion d'une hérétique de ses cousines qui était forcenée. Arrivé au tombeau de saint Pierre, il y vit deux deniers qu'il prit en disant : « C'est bon, allons les boire » ; et à l'instant il fut saisi d'un tremblement tel qu'il ne put en aucune manière se retirer de là. Effrayé, il remit les deniers à leur place et s'en alla. Mais reconnaissant la vertu de saint Pierre, il abandonna l'hérésie, et se convertit à la foi catholique.

Il y avait en Allemagne, au monastère d'Octembach, diocèse de Constance, une religieuse de l'ordre de saint Sixte, qui, depuis un an et plus, souffrait de la goutte au genou : aucun remède ne l'avait pu guérir. Comme il lui était impossible de visiter de corps le tombeau de saint Pierre (car elle était sous obédience, et la maladie très grave dont elle était atteinte l'en empêchait), elle pensa du moins à visiter ledit tombeau par un pèlerinage mental avec une attentive dévotion. Elle apprit qu'on pouvait aller en treize jours à Milan du lieu où elle se trouvait ; tous les jours, pour chaque journée de voyage, elle récitait cent *Pater Noster* en l'honneur de saint Pierre. Manière merveilleuse ! À mesure qu'elle faisait ce pèlerinage mental, successivement, toujours et peu à peu elle commença à se trouver mieux. Quand elle eut

atteint sa dernière journée et qu'elle fut parvenue mentalement au tombeau, elle se mit à genoux comme si réellement elle l'eût eu devant elle, récita tout le Psautier avec une très grande dévotion. Sa lecture achevée, elle se sentit tellement délivrée de son infirmité qu'elle n'en ressentait plus presque rien. Elle revint de la même manière qu'elle était allée et avant d'avoir terminé toutes ses journées, elle fut complètement guérie.

Un homme de Canapicio de la villa Mazzati, nommé Rufin, tomba gravement malade : il avait une veine rompue dans les parties basses du devant, d'où il découlait sans cesse du sang ; aucun médecin n'y avait pu apporter remède. Or, après six jours et six nuits d'écoulement continu, cet homme invoqua avec dévotion saint Pierre à son secours : sa guérison fut si instantanée qu'entre sa prière et sa délivrance, il n'y eut presque aucun intervalle. Or, comme il s'endormait, il vit un frère en habit de frère Prêcheur, gros et brun de figure, qu'il pensa être le compagnon de saint Pierre martyr, parce qu'il avait réellement cette tournure. Ce frère lui présentait ouvertes ses mains pleines de sang avec un onguent d'agréable odeur, et disait : « Le sang est encore frais, viens donc à ce sang tout frais de saint Pierre. » Le malade à son réveil alla visiter le tombeau du saint.

Certaines comtesses du château Massin ; au diocèse d'Ypozença, avaient une dévotion spéciale en saint Pierre ; elles jeûnaient la veille de sa fête. Étant venues pour assister aux vêpres dans une église qui lui était dédiée, l'une d'elles mit brûler une chandelle en l'honneur de saint Pierre martyr devant un autel du saint apôtre. Quand elles furent rentrées chez elles, le prêtre par avarice souffla et

éteignit le cierge ; mais tout de suite la lumière reprit et s'alluma de nouveau. Il voulut l'éteindre une seconde et une troisième fois, mais elle se ralluma toujours. Agacé de cela, il entra dans le chœur et trouva devant le maître-autel un cierge qu'y avait déposé un clerc en l'honneur de saint Pierre, dont il passait la vigile en jeûnant. Deux fois le prêtre voulut l'éteindre sans le pouvoir. Le clerc irrité dit en voyant cela : « Diable ! est-ce que vous ne voyez pas là un miracle évident, et que saint Pierre ne veut pas que vous éteigniez son cierge ? » Alors le prêtre et le clerc ébahis montèrent au château et racontèrent à tous ce miracle.

Un homme du nom de Roba, de Méda, avait tout perdu au jeu, jusqu'à ses habits : en revenant le soir chez soi avec une lanterne allumée, il alla à son lit et se voyant si mal vêtu après de si grandes pertes, il se mit, de désespoir, à invoquer les démons et à se recommander à eux avec des paroles infâmes. Aussitôt se présentèrent trois démons qui, jetant la lumière allumée dans la chambre, le saisirent au cou où ils le serrèrent si fort qu'il ne pouvait absolument pas parler. Et comme ils le secouaient vivement, ceux qui étaient à l'étage au-dessous montèrent chez lui et lui dirent : « Qu'y a-t-il, que fais-tu, Roba ? » Les démons leur répondirent : « Allez, soyez tranquilles, et couchez-vous. » Ces personnes croyant que c'était la voix de Roba se retirèrent tout aussitôt. Quand elles furent parties, les démons recommencèrent à l'agiter plus violemment encore. Les voisins, qui comprirent ce qui se passait, allèrent de suite chercher un prêtre : celui-ci n'eut pas plutôt adjuré les démons, au nom de saint Pierre, que deux esprits malins sortirent à l'instant. Le lendemain, on amena Roba au tombeau

de saint Pierre. Frère Guillaume de Verceil s'approcha et se mit à faire des reproches au démon. Alors Roba, qui n'avait jamais vu le frère, l'appela par son nom : « Frère Guillaume, lui dit-il, ce ne sera pas toi qui me feras jamais sortir, parce que cet homme est le nôtre et fait nos œuvres. » Le frère lui ayant demandé son nom : « Je m'appelle Balcéfas, lui répondit-il. » Cependant, quand il eut été adjuré au nom de saint Pierre, il jeta Roba par terre et s'en alla de suite. Roba fut parfaitement délivré, et accepta une salutaire pénitence.

Le jour des Rameaux, saint Pierre prêchait à Milan devant un auditoire très nombreux composé d'hommes et de femmes : il dit publiquement et à haute voix : « Je sais de science certaine que les hérétiques trament ma mort : déjà pour cela l'argent est donné. Mais qu'ils fassent tout ce qu'ils peuvent, je les persécuterai plus vivement mort que vif. » Ce qui se réalisa.

À Florence, au monastère des Rives, une religieuse était en oraison le jour que saint Pierre souffrit la mort : elle vit la Sainte Vierge assise dans la gloire sur un trône élevé, et deux frères de l'ordre des Prêcheurs montant au ciel, qui furent placés de chaque côté de la Vierge Marie. Comme elle s'informait quels ils étaient, elle entendit une voix lui dire : « C'est le frère Pierre qui monte glorieux comme un parfum d'aromates en présence du Seigneur. » Et il fut vérifié que saint Pierre fut tué ce jour-là même que la religieuse eut cette vision. Or, comme depuis longtemps elle souffrait d'une maladie grave, elle se mit en dévotion à prier saint Pierre et reçut bientôt santé entière.

Un écolier qui revenait de Maguelonne à Montpellier, en faisant un saut, se rompit à l'aine au

point de se faire grand mal et de ne pouvoir avancer un pas. Entendant dire qu'une femme avait étendu de la terre arrosée du sang de saint Pierre sur un cancer qui lui rongeait les chairs : « Seigneur Dieu, dit-il, je n'ai point de cette terre, mais vous avez donné tant de mérite à cette terre, vous pouvez bien aussi en donner à celle-ci. » Il prit donc de la terre, fit le signe de la croix, invoqua le martyr, et la mit sur l'endroit malade et aussitôt il fut guéri.

L'an du Seigneur 1259, il y avait à Compostelle un homme nommé Benoît dont les jambes étaient enflées comme des outres, le ventre comme celui d'une femme enceinte, la figure horriblement bouffie, et tout le corps gonflé de telle sorte qu'on eût cru voir un monstre. Comme il avait peine à se soutenir sur un bâton, il demanda l'aumône à une dame qui lui répondit : « Tu aurais plus besoin d'une fosse que de tout autre bien, mais suis mon conseil, va au couvent des frères Prêcheurs, confesse tes péchés, et invoque le patronage de saint Pierre. » Il vint donc le matin à la maison des frères dont il trouva la porte fermée. Il se mit devant et s'endormit. Et voici qu'un homme vénérable, habillé comme les frères Prêcheurs, lui apparut, le couvrit de son manteau et le fit entrer, Celui-ci, à son réveil, se trouva être dans l'église et vit qu'il était guéri parfaitement. L'admiration et la stupeur furent générales quand on vit un homme près de mourir, sitôt guéri d'une pareille infirmité.

---

11. Saint Philippe, Apôtre

Philippe signifie bouche de lampe, ou bouche

des mains ou bien il vient de philos, amour, et uper, au-dessus, qui aime les choses supérieures. Par bouche de lampe, on entend sa prédication brillante ; par bouche des mains, ses bonnes œuvres continuelles ; par amour des choses supérieures, sa contemplation céleste.

Saint Philippe, apôtre, après avoir prêché vingt ans en Scythie, fut pris par les païens qui voulurent le forcer à sacrifier devant une statue de Mars. Mais aussitôt, il s'élança de dessous le piédestal un dragon. qui tua le fils du pontife employé à porter le feu pour le sacrifice, deux tribuns dont les soldats tenaient Philippe dans les chaînes et son souffle empoisonna les autres à tel point qu'ils tombèrent tous malades. Et Philippe dit : « Croyez-moi, brisez cette statue, et à sa place adorez la croix du Seigneur, afin que vos malades soient guéris et que les morts ressuscitent. » Mais ceux qui étaient souffrants criaient : « Faites-nous seulement guérir, et de suite nous briserons ce Mars. » Philippe commanda alors au dragon de descendre au désert, pour qu'il ne nuisit à qui que ce fût.

Le monstre se retira aussitôt, et disparut. Ensuite Philippe les guérit tous et il obtint la vie pour les trois morts. Ce fut ainsi que tout le monde crut. Pendant une année entière il les prêcha, et après leur avoir ordonné des prêtres et des diacres, il vint en Asie dans la ville de Hiérapolis, où il éteignit l'hérésie des Ébionites qui enseignaient que Jésus-Christ avait pris une chair fantastique. Il avait là avec lui deux de ses filles, vierges très saintes, par le moyen desquelles le Seigneur convertit beaucoup de monde à la foi. Pour Philippe, sept jours avant sa mort, il convoqua les évêques et les

prêtres, et leur dit : « Le Seigneur m'a accordé ces sept jours pour vous donner des avis. » Il avait alors quatre vingt-sept ans. Après quoi les infidèles se saisirent de lui, et l'attachèrent à la croix, comme le maître qu'il prêchait. Il trépassa de cette manière heureusement au Seigneur. À ses côtés furent ensevelies ses deux filles, l'une à sa droite, et l'autre à sa gauche. Voici ce que dit Isidore de ce Philippe dans le *Livre de la Vie, de la naissance et de la mort des saints** : « Philippe prêche Jésus-Christ aux Gaulois ; les nations barbares voisines, qui habitaient dans les ténèbres, sur les bords de l'océan furieux, il les conduit à la lumière de la science et au port de la foi ; enfin, crucifié à Hiérapolis, ville de la province de Phrygie, et lapidé, il y mourut, et y repose avec ses filles. »

* Ch. XLV.

Quant à Philippe qui fut un des sept diacres, saint Jérôme dit, dans son martyrologe, que le huitième des ides de juillet, il mourut à Césarée, illustre par ses miracles et ses prodiges ; à côté de lui furent enterrées trois de ses filles, car la quatrième repose à Ephèse. Le premier Philippe est différent de celui-ci, en ce que le premier fut apôtre, le second diacre ; l'apôtre repose à Hiérapolis, le diacre à Césarée. Le premier eut deux filles prophétesses, le second en eut quatre, bien que dans l'*Histoire ecclésiastique** on paraisse dire que ce fut saint Philippe, apôtre, qui eut quatre filles prophétesses : mais il vaut mieux s'en rapporter à saint Jérôme.

* Eusèbe, Histoire ecclésiastique, I. III, c. XXXI.

12. Sainte Apollonie (Apolline)

* Eusèbe, Histoire ecclésiastique, liv. VIII, ch. XXXI.

Au temps de l'empereur Dèce, une affreuse persécution s'éleva à Alexandrie contre les serviteurs de Dieu. Un homme nommé Devin devança les ordres de l'empereur, comme ministre des démons, en excitant, contre les chrétiens, la superstition de la populace qui dans son ardeur était dévorée de la soif du sang des justes. Tout d'abord on se saisit de quelques personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe. Aux uns, on déchirait le corps, membre après membre, à coups de fouets ; à d'autres, on crevait les yeux avec des roseaux pointus, ainsi que le visage, après quoi on les chassait de la ville. Quelques-uns étaient traînés aux pieds des idoles afin de les leur faire adorer ; mais comme ils s'y refusaient avec horreur, on leur liait les pieds avec des chaînes, on les traînait à travers les rues de toute la ville, et leurs corps étaient arrachés par flambeaux dans cet atroce et épouvantable supplice. Or, il y avait, en ce temps-là, une vierge remarquable, d'un âge fort avancé, nommée Apollonie, ornée des fleurs de la chasteté, de la sobriété et de la pureté, semblable à une colonne des plus solides, appuyée sur l'esprit même du Seigneur, elle offrait aux anges et aux hommes le spectacle admirable de bonnes œuvres inspirées par la foi et par une vertu céleste. La multitude en fureur s'était donc ruée sur les maisons des serviteurs de Dieu, brisant tout avec un acharnement étrange ; on traîna d'abord au tribunal des méchants la bienheureuse Apollonie, innocente de simplicité, forte de sa vertu, et n'ayant pour se défendre que la conscience d'un cœur intrépide, et la pureté d'une conscience sans tache ; elle offrait avec grand dévouement son âme à Dieu et abandonnait à ses persécuteurs son corps tout

chaste pour qu'il fût tourmenté. Lors donc que cette bienheureuse vierge fut entre leurs mains, ils eurent la cruauté de lui briser d'abord les dents ; ensuite, ils amassèrent du bois pour en dresser un grand billot et la menacèrent de la brûler vive, si elle ne disait avec eux certaines paroles impies. Mais la sainte n'eut pas plutôt vu le bûcher en flammes, que, se recueillant un instant, tout d'un coup, elle s'échappe des mains des bourreaux, et se jette elle-même dans le brasier dont on la menaçait. De là l'effroi des païens cruels qui voyaient une femme plus pressée de recevoir la mort qu'eux de l'infliger.

Éprouvée déjà par différents supplices, cette courageuse martyre ne se laissa pas vaincre par la douleur des tourments qu'elle subissait, ni par l'ardeur des flammes, car son cœur était bien autrement embrasé des rayons de la vérité. Aussi ce feu matériel, attisé par la main des hommes, ne put détruire dans son cour intrépide l'ardeur qu'y avait déposée l'œuvre de Dieu. Oh ! la grande et l'admirable lutte que celle de cette vierge, qui, par l'inspiration de la grâce de Dieu, se livra aux flammes pour ne pas brûler, et se consuma pour ne pas être consumée ; comme si elle n'eût pas été la proie du feu, et des supplices ! Elle était libre de se sauvegarder, mais sans combat, elle ne pouvait acquérir de gloire. Cette vierge et martyre intrépide de Jésus-Christ méprise les délices mondaines, foule par ses mépris les joies d'ici-bas, et sans autre désir que de plaire au Christ, son époux, elle reste inébranlable dans sa résolution de garder sa virginité, au milieu des tourments les plus violents. Ses mérites éminents la font distinguer au milieu des martyrs pour le glorieux triomphe qu'elle a heureusement remporté. Assurément il y eut dans cette femme un courage viril, puisque la fragilité de

son sexe ne fléchit point dans une lutte si violente. Elle refoule la crainte humaine par l'amour de Dieu, elle se saisit de la croix du Christ comme d'un trophée ; elle combat et remporte plus promptement la victoire avec les armes de la foi qu'elle n'aurait fait avec le fer, aussi bien contre les passions que contre tous les genres de supplices. Daigne nous accorder aussi cette grâce celui qui avec le Père et le Saint-Esprit règne dans les siècles des siècles.

---

13. Saint Jacques, Apôtre (le mineur)

Jacques veut dire, qui renverse, qui supplante celui qui se hâte, qui prépare. Ou bien il se tire de ya, qui signifie Dieu, et cobar, charge, poids. Ou bien Jacques vient de jaculum, javelot, et tope, coupure, coupé par des javelots. Or, on le dit qui renverse parce qu'il renversa le monde par le mépris qu'il en fit ; il supplanta le démon qui est toujours hâtif ; il prépara son corps à toutes sortes de bonnes œuvres. Les mauvaises passions résident en nous par trois causes, ainsi que le dit saint Grégoire de Nisse : par mauvaise éducation, ou conversation, par mauvaise habitude du corps, ou par vice d'ignorance. Elles se guérissent, ajoute le même auteur, par la bonne habitude, par le bon exercice, et par l'étude de bonne doctrine. Ce fut ainsi que saint Jacques se guérit et qu'il eut son corps préparé à toutes sortes de bonnes œuvres. Il fut un poids divin par la gravité de ses mœurs ; il fut coupé par le fer, en souffrant le martyre.

Saint Jacques, apôtre, est appelé Jacques d'Alphée, c'est-à-dire fils d'Alphée, frère du Seigneur, Jacques le mineur, et Jacques le Juste. On l'appelle Jacques d'Alphée, non seulement selon la chair, mais encore selon l'interprétation du nom : car Alphée, veut dire docte, document, fugitif, ou bien millième. Il est nommé Jacques d'Alphée, parce qu'il fut docte, par inspiration de science ; document, par l'instruction des autres ; fugitif, du monde, qu'il méprisa ; et millième, par sa réputation d'humilité. On le nomme frère du Seigneur, parce qu'il lui ressemblait au point que beaucoup les prenaient l'un pour l'autre en les voyant.

Ce fut pour cela que lorsque les Juifs vinrent se saisir de Jésus-Christ, de peur de prendre Jacques à sa place, Judas, qui vivant avec eux savait les distinguer, leur donna pour signal le baiser. C'est encore le témoignage de saint Ignace en son épître saint Jean l'évangéliste où il dit : « Si cela m'est possible, je veux vous aller joindre à Jérusalem, pour voir ce vénérable Jacques, surnommé le juste, qu'on dit ressembler à Jésus-Christ de figure, de vie, et de manière d'être, comme s'ils avaient été deux jumeaux de la même mère ; ce Jacques dont on dit : « si je le vois, je vois en même temps Jésus-Christ dans chacun de ses membres. » On l'appelle encore frère du Seigneur, parce que Jésus-Christ et Jacques, qui descendaient de deux sœurs, descendaient aussi, prétendait-on, de deux frères, Joseph et Cléophas : car on ne le nomme pas frère du Seigneur parce qu'il aurait été le fils de Joseph, l'époux de Marie, mais d'une autre femme, d'après certains témoignages, mais parce qu'il était fils de Marie, fille de Cléophé. Et ce Cléophé fut bien le frère de Joseph, époux de Marie, quoique maître

Jean Beleth (ch. CXXIV) dise que Alphée, père de Jacques dont nous parlons, fut frère de Joseph, époux de Marie. Ce que personne ne croit. Or, les Juifs appelaient frères ceux qui étaient parents des deux souches : Ou bien encore on l'appelle frère du Seigneur eu raison de la prérogative et de l'excellence de sa sainteté pour laquelle, de préférence aux autres apôtres, il fut ordonné évêque de Jérusalem. On l'appelle encore Jacques le mineur, pour le distinguer de Jacques le majeur, fils de Zébédée, car quoique Jacques de Zébédée eût été plus âgé, il fut cependant,appelé après lui.

De là vient la coutume qui s'observe dans la plupart des maisons religieuses que celui qui vient le premier s'appelle major, et celui qui vient le dernier s'appelle minor, quand bien même celui-ci serait plus ancien d'âge ou plus digne par sa sainteté. On l'appelle aussi Jacques le Juste, à cause du mérite de son excellentissime sainteté : car, d'après saint Jérôme, il fut en telle révérence et sainteté au peuple, que c'était à qui pourrait toucher le bord de son vêtement. En parlant de sa sainteté, Hégésippe, qui vivait peu de temps après les apôtres, écrit, selon les *Histoires ecclésiastiques* : « Jacques, le frère du Seigneur, généralement surnommé le Juste, fut chargé du soin de l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Il fut saint dès le sein de sa mère ; il ne but ni vin, ni bière ; il ne mangea jamais de viande ; le fer ne toucha pas sa tête ; il n'usa jamais d'huile, ni de bain ; il était toujours couvert d'une robe de lin. Il s'agenouillait tant de fois pour prier que la peau de ses genoux était endurcie comme la plante des pieds. En raison de cet état de justice extraordinaire et constante, il fut appelé juste et abba, qui veut dire défense du peuple et justice. Seul de tous les apôtres, à cause

de cette éminente sainteté, il avait la permission d'entrer dans le saint des saints. » (Hégésippe.) On dit encore que ce fut le premier des apôtres qui célébra la messe ; car, pour l'excellence de sa sainteté, les apôtres lui firent cet honneur de célébrer, 1e premier d'entre eux, la messe à Jérusalem, après l'ascension du Seigneur, même avant d'avoir été élevé à l'épiscopat, puisqu'il est dit, dans les Actes, qu'avant son ordination, les disciples persévéraient dans la doctrine enseignée par les apôtres, et dans la communion de la fraction du pain, ce qui s'entend de la célébration de la messe ; ou bien peut-être, dit-on qu'il a célébré le premier en habits pontificaux, comme plus tard saint Pierre célébra la messe le premier à Antioche, et saisit Marc à Alexandrie.

Sa virginité fut perpétuelle, au témoignage de saint Jérôme en son livre contre Jovinien. Selon que le rapportent Josèphe et saint Jérôme, en son livre des Hommes illustres, le Seigneur étant mort la veille du sabbat, saint Jacques fit vœu de ne point manger avant de l'avoir vu ressuscité d'entre les morts ; et le jour de la résurrection, comme il n'avait pris jusque-là aucune nourriture, le Seigneur lui apparut ainsi qu'à ceux qui étaient avec lui, et dit : « Mettez la table et du pain. » Puis prenant le pain, il le bénit et le donna à Jacques le Juste en disant : « Lève-toi, mon frère, mange, car le fils de l'homme est ressuscité des morts. » La septième année de son épiscopat, les apôtres s'étant réunis à Jérusalem, saint Jacques leur demanda quelles merveilles le Seigneur avait opérées par eux devant le peuple ; ils les lui racontèrent. Saint Jacques et les autres apôtres prêchèrent, pendant sept jours, dans le temple, en présence de Caïphe et de quelques autres Juifs qui étaient sur le point de

consentir à recevoir le baptême, lorsque tout à coup un homme entra dans le temple et se mit à crier : « Ô Israélites, que faites-vous ? Pourquoi vous laissez-vous tromper par ces magiciens ? » Or, il émut si grandement le peuple, qu'on voulait lapider les apôtres. Alors il monta sur les degrés d'où prêchait saint Jacques, et le renversa par terre depuis ce temps-là il boîta beaucoup. Ceci arriva à saint Jacques la septième année après l'ascension du Seigneur.

La trentième année de son épiscopat, les Juifs n'ayant pu tuer saint Paul, parce qu'il en avait appelé à César et qu'il avait été envoyé à Rome, tournèrent contre saint Jacques leur tyrannie et leur persécution. Hégésippe, contemporain des apôtres, raconte, et on le trouve aussi dans l'Histoire ecclésiastique*, que les juifs cherchant l'occasion de le faire mourir, allèrent le trouver et lui dire : « Nous t'en prions ; détrompe le peuple de la fausse opinion où il est que Jésus est le Christ. Nous te conjurons de dissuader, au sujet de Jésus, tous ceux qui se rassembleront le jour de Pâques. Tous nous obtempérerons à ce que tu diras, et nous, comme le peuple, nous rendrons de toi ce témoignage que tu es juste et que tu ne fais acception de personne. » Ils le firent donc monter sur la plate-forme du temple et lui dirent en criant à haute voix : « Ô le plus juste des hommes, auquel nous devons tous obéir, puisque le peuple se trompe au sujet de Jésus qui a été crucifié, expose-nous ce qu'il t'en semble. » Alors saint Jacques répondit d'une voix forte : « Pourquoi m'interrogez-vous touchant le Fils de l'homme voici qu'il est assis dans les cieux, à la droite de la puissance souveraine, et qu'il doit venir pour juger les vivants et les morts. » En entendant ces paroles, les chrétiens furent remplis

d'une grande joie et écoutèrent l'apôtre volontiers ; mais les Pharisiens et les Scribes dirent : « Nous avons mal fait en provoquant ce témoignage de Jésus ; montons donc et nous le précipiterons du haut en bas, afin que les autres, effrayés, n'aient pas la présomption de le croire. » Et tous à la fois s'écrièrent avec force : « Oh ! oh ! le juste est aussi dans l'erreur. » Ils montèrent et le jetèrent en bas, après quoi, ils l'accablèrent sous une grêle de pierres en disant : « Lapidons Jacques le Juste. » Il ne fut cependant pas tué de sa chute, mais il se releva et se mettant sur ses genoux, il dit : « Je vous en prie, Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Alors un des prêtres, qui était des enfants de Rahab, s'écria : « Arrêtez, je vous prie, que faites-vous ? C'est pour vous que prie ce juste, et vous le lapidez ! » Or, l'un d'entre eux prit une perche. de foulon, lui en asséna un violent coup sur la tête et lui fit sauter la cervelle. C'est ce que raconte Hégésippe. Et saint Jacques trépassa au Seigneur par ce martyre sous Néron qui régna l'an 57, il fut enseveli au même lieu auprès du temple. Or, comme le peuple voulait venger sa mort, prendre et punir ses meurtriers, ceux-ci s'enfuirent aussitôt.

* Eusèbe, livre II, ch. XXIII.

Josèphe rapporte (liv. VII) que ce fut en punition du péché de la mort de Jacques le Juste qu'arrivèrent la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs : mais ce ne fut pas seulement pour la mort de saint Jacques, mais principalement pour la mort du Seigneur qu'advint cette destruction, selon que l'avait dit le Sauveur : « Ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. » Mais parce que le

Seigneur ne veut pas la mort du pécheur, et afin que les Juifs n'eussent point d'excuses, pendant quarante ans, il attendit qu'ils fissent pénitence, et par les apôtres, particulièrement par saint Jacques, frère du Seigneur, qui prêchait continuellement au milieu d'eux, il les rappelait au repentir. Or, comme il ne pouvait les rallier par ses avertissements, il voulut, du moins les effrayer par des prodiges : car, dans ces quarante ans qui leur furent accordés pour faire pénitence, on vit des monstruosités et des prodiges. Josèphe les raconte ainsi : Une étoile extraordinairement brillante, qui avait une ressemblance frappante avec une épée, paraissait menacer la ville qu'elle éclaira d'une lumière fatale pendant une année entière. À une fête des Azymes, sur la neuvième heure de la nuit, une lueur si éclatante entoura l'autel et le temple que l'on pensait qu'il fit grand jour. À la même fête, une génisse que l'on menait pour l'immoler mit au monde un agneau, au moment où elle était entre les mains des ministres. Quelques jours après, vers le coucher du soleil, on vit des chars et des quadriges portés dans toute la région de l'air, et des cohortes de gens armés s'entrechoquant dans les nuages et cernant la ville de bataillons improvisés. En un autre jour de fête, qu'on appelle Pentecôte, les prêtres, étant la nuit dans le temple intérieur pour remplir le service ordinaire, ressentirent des mouvements et un certain tumulte ; en même temps, ils entendirent des voix qui criaient : « Sortons de, ces demeures. » Quatre ans avant la guerre, un homme nommé Jésus, fils d'Ananias, venu à là fête des tabernacles, se mit tout à coup à crier : « Voix du côté de l'orient ; voix du côté de l'occident ; voix du côté des quatre vents ; voix contre Jérusalem et contre le temple ; voix contre

les époux et les épouses ; voix contre tout le peuple. » Cet homme est pris, battu, fouetté ; mais il ne savait dire autre chose, et plus on le frappait, plus haut il criait. On le conduit alors au juge, qui l'accable de cruels tourments ; il le fait déchirer au point qu'on voyait ses os : mais il n'eut ni une prière ni une larme ; à chaque coup qu'on lui assénait, il poussait les mêmes cris avec un certain hurlement ; à la fin il ajouta : « Malheur ! malheur à Jérusalem ! » (Récit de Josèphe.)

Or, comme les Juifs n'étaient pas convertis par ces avertissements, et qu'ils ne s'épouvantaient point de ces prodiges, quarante ans après, le Seigneur amena à Jérusalem Vespasien et Tite qui détruisirent la ville de fond en comble. Et voici ce qui les fit venir à Jérusalem ; on le trouve dans une histoire apocryphe : Pilate, voyant qu'il avait condamné Jésus innocent, redouta la colère de l'empereur Tibère, et lui dépêcha, pour porter ses excuses, un courrier du nom d'Albin ; or, à la même époque, Vespasien avait le gouvernement de la Galatie au nom de Tibère César. Le courrier fut poussé en Galatie par les vents contraires et amené à Vespasien. C'était une coutume du pays que quiconque faisait naufrage appartenait corps et biens au gouverneur. Vespasien s'informa qui il était, d'où il venait, et où il allait. « Je suis, lui répondit-il, habitant de Jérusalem : je viens de ce pays et j'allais à Rome. » Vespasien lui dit : « Tu viens de la terre des sages, tu connais la science de la médecine, tu es médecin, tu dois me guérir. » En effet Vespasien, dès son enfance, avait une espèce de vers dans le nez. De là son nom de Vespasien. Cet homme lui répondit : « Seigneur, je ne me connais pas en médecine, aussi ne te puis-je guérir. » Vespasien lui dit : « Si tu ne me guéris, tu

mourras. » Albin répondit : « Celui qui a rendu la vue aux aveugles, chassé les démons, ressuscité les morts, celui-là sait que j'ignore l'art de guérir. » Et quel est, répliqua Vespasien, cet homme dont tu racontes ces merveilles ? » Albin lui dit : « C'est Jésus de Nazareth que les Juifs ont tué par jalousie ; si tu crois en lui, tu obtiendras ta guérison. » Et Vespasien dit : « Je crois, car puisqu'il a ressuscité les morts, il pourra aussi me délivrer de cette infirmité. » Et comme il parlait ainsi, des vers lui tombèrent du nez et tout aussitôt il recouvra la santé. Alors Vespasien, au comble de la joie, dit : « Je suis certain qu'il fut le fils de Dieu celui qui a pu me guérir. Eh bien ! J'en demanderai l'autorisation à César : j'irai à main armée à Jérusalem anéantir tous les traîtres et les meurtriers de Jésus. » Puis il dit à Albin, le messager de Pilate : « Avec ma permission, tu peux retourner chez toi, ta vie et tes biens saufs. » Vespasien alla donc à Rome et obtint de Tibère-César la permission de détruire la Judée et Jérusalem. Alors pendant plusieurs années, il leva plusieurs corps de troupes ; c'était au temps de l'empereur Néron, quand les Juifs se furent révoltés contre l'empire. Ce qui prouve, d'après les chroniques, qu'il ne le fit pas par zèle pour Jésus-Christ, mais parce que les Juifs avaient secoué la domination des Romains. Vespasien arriva donc à Jérusalem avec une nombreuse armée, et au jour de Pâques, il investit la ville de toutes parts, et y enferma une multitude infinie de Juifs venus pour célébrer la fête.

Pendant un certain espace de temps, avant l'arrivée de Vespasien à Jérusalem, les fidèles qui s'y trouvaient, avertis par le Saint-Esprit de s'en aller, se retirèrent dans une ville nommée Pella, au-delà du Jourdain, afin que les hommes saints ayant

quitté la cité, la justice divine pût exercer sa vengeance sur ce pays sacrilège, et, sur ce peuple maudit. La première ville de la Judée attaquée fut celle de Jonapatam, dont Josèphe était le commandant et le chef ; mais Josèphe opposa avec ses hommes une vigoureuse résistance. Cependant comme il voyait la ruine prochaine de cette place, il prit onze Juifs avec lesquels il s'enferma dans un souterrain, où, après avoir éprouvé pendant quatre jours les horreurs de la faim, ces Juifs, malgré Josèphe, aimèrent mieux mourir que de se soumettre au joug de Vespasien : ils préféraient se tuer les uns les autres et offrir leur sang en sacrifice à Dieu. Or, parce que Josèphe était le plus élevé en dignité parmi eux, ils voulaient le tuer le premier, afin que Dieu fût plus vite apaisé par l'effusion de son sang, ou bien ils voulaient se tuer mutuellement (c'est ce qu'on voit en une chronique), afin de ne pas se rendre aux Romains. Mais Josèphe, en homme de prudence qui ne voulait pas mourir, s'établit juge de la mort et du sacrifice, et ordonna qu'on tirerait au sort deux, par deux, à qui serait tué le premier par l'autre. On tira donc le sort qui livra à la mort tantôt l'un, tantôt l'autre, jusqu'au dernier avec lequel Josèphe avait à tirer lui-même. Alors Josèphe, qui était fort et adroit, lui enleva son épée et lui demanda de choisir la vie ou la mort en lui intimant l'ordre de se prononcer sur-le-champ.

Cet homme effrayé répondit : « Je ne refuse pas de vivre, si, grâce à vous, je puis conserver la vie. » Alors Josèphe parla en secret à un des familiers de Vespasien, que lui-même connaissait bien aussi, et demanda qu'on lui laissât la vie. Et ce qu'il demanda, il l'obtint. Or, quand Josèphe eut été amené devant Vespasien, celui-ci lui dit : « Tu

aurais mérité la mort, si tu n'avais été délivré par les sollicitations de cet homme. » « S'il y a eu quelque chose de mal fait, répondit Josèphe, on peut le tourner à bien. » Vespasien reprit : « Un vaincu, que peut-il faire ? » Josèphe lui dit : « Je puis faire quelque chose, si je sais me faire écouter favorablement. » Vespasien répondit : « Soit, parle convenablement, et si tu dis quelque chose de bon, on t'écoutera tranquillement. » Josèphe reprit : « L'empereur romain est mort, et le Sénat t'a fait empereur. » « Puisque tu es prophète, dit Vespasien, pourquoi n'as-tu pas prédit à cette ville qu'elle devait tomber en mon pouvoir ? Je le lui ai prédit pendant quarante jours, répondit Josèphe. » En même temps arrivent les députés romains, proclamant que Vespasien est élevé à l'empire, et ils le conduisent à Rome. Eusèbe en sa chronique témoigne aussi que Josèphe prédit à Vespasien, et la mort de l'empereur, et son élévation. Alors Vespasien laissa Tite, son fils, au siège de Jérusalem. Or, celui-ci, apprenant que son frère avait été proclamé empereur (c'est ce qu'on lit dans la même histoire apocryphe), fut rempli d'un tel transport de joie qu'une contraction nerveuse le saisit à la suite d'une fraîcheur et qu'il fut paralysé d'une jambe.

* Lib. II, R. DCCCXX, p. 546. (Migne).

Josèphe apprenant que Tite était paralysé, rechercha avec un soin extrême la cause et les circonstances de cette maladie. La cause, il ne la put découvrir, ni on ne put lui dire de quelle nature était la maladie ; pour le temps où elle s'est déclarée, il apprend que c'est en entendant annoncer que son frère était élu empereur. En homme prévoyant et sage Josèphe, avec ce peu de

renseignements, se livra à des conjectures qui lui firent trouver la nature de la maladie, par la circonstance où elle s'était déclarée, savoir : que sa position était le résultat d'un excès de joie et d'allégresse. Or, ayant remarqué que les contraires se guérissent par les contraires, sachant encore que ce qui est occasionné par l'amour se détruit souvent par la douleur, il se mit à chercher s'il ne se trouvait personne en butte à l'inimitié de ce prince. Il y avait un esclave tellement à charge à Tite qu'il lui suffisait de le regarder pour être tout bouleversé ; son nom, il ne le pouvait même entendre prononcer. Josèphe dit alors à Tite : « Si tu souhaites être guéri, accueille bien tous ceux qui seront de ma compagnie. » Tite répondit : « Quiconque viendra en ta compagnie peut être certain d'être bien reçu. » Aussitôt Josèphe fit préparer un festin, plaça sa table vis-à-vis de celle de Tite, et fit mettre l'esclave à sa droite. En le voyant, Tite contrarié frémit de mécontentement, et comme la joie l'avait refroidi, la fureur où il se mit le réchauffa. Ses nerfs se détendirent et il fut guéri. Après quoi Tite rendit ses bonnes grâces à son esclave, et accorda son amitié à Josèphe. Peut-on s'en rapporter à cette histoire, apocryphe ? Est-elle ou non digne de récit ? J'en laisse l'appréciation au lecteur.

Or, le siège de Jérusalem dura deux ans. Au nombre des maux qui firent le plus souffrir les assiégés, il faut tenir compte d'une famine si affreuse que les parents arrachaient leur nourriture à leurs enfants, les maris à leurs femmes, et les femmes à leurs maris, non seulement d'entre les mains, mais même d'entre les dents : les jeunes gens les plus robustes par l'âge, semblables à des spectres errant par les rues, tombaient d'inanition

tant ils étaient pressés par la faim. Ceux qui ensevelissaient les morts tombaient souvent morts. sur les morts eux-mêmes. Comme on ne pouvait soutenir la puanteur des cadavres, on les fit ensevelir au dépens du trésor public. Et quand le trésor fut épuisé, on jeta au-dessus des murs les cadavres qui s'amoncelaient. Tite, en faisant le tour de la place, vit les fossés remplis de corps morts dont la puanteur infectait le pays ; alors il leva les mains au ciel en pleurant, et il dit : « Ô Dieu, tu le vois, ce n'est pas moi qui en suis l'auteur. » Car la famine était si grande, dans Jérusalem qu'on y mangeait les chaussures et les courroies. Pour comble d'horreur, une dame de noble race et riche, ainsi qu'on le lit dans l'Histoire ecclésiastique, avait été dépouillée,de tout par des brigands qui se jetèrent sur sa maison, et ne lui laissèrent absolument rien à manger. Elle prit dans ses bras son fils encore à la mamelle, et lui dit : « Ô fils, plus malheureux encore que ta malheureuse mère ! à quoi te réserverai-je ? sera-ce à la guerre ou à la faim, ou encore au carnage ? Viens donc à cette heure, ô mon enfant ; sois la nourriture de ta mère, le scandale des brigands, et l'entretien des siècles. »

Après avoir dit ces mots, elle égorgea son fils, le fit cuire, en mangea une moitié et cacha l'autre. Et voici que les brigands, qui sentaient l'odeur de la viande cuite, se ruent incontinent dans la maison, et menacent cette femme de mort, si elle ne leur donne la viande. Alors elle découvrit les membres de l'enfant : « Voici, dit-elle, à vous a été réservée la meilleure part. » Mais ils furent saisis d'une horreur telle qu'ils ne purent parler. « C'est mon fils, ajouta-t-elle, c'est moi qui ai commis le crime ; mangez sans crainte ; j'ai mangé la première de

l'enfant que j'ai mis au monde : n'ayez garde d'être plus religieux qu'une. mère et plus délicats que des femmes : si la pitié vous domine, et si vous éprouvez de l'horreur, je mangerai tout entier ce dont j'ai déjà mangé une moitié. » Les brigands se retirèrent tout tremblants et effrayés. En fin la seconde année de l'empire de Vespasien, Tite prit Jérusalem, la ruina, détruisit le temple jusque dans ses fondements, et de même que les Juifs avaient acheté Jésus-Christ trente deniers, de même Tite fit vendre trente Juifs pour un denier. D'après le récit de Josèphe, quatre-vingt-dix-sept mille Juifs furent vendus, et onze cent mille périrent par la faim et par l'épée.

On lit encore que Tite, en entrant dans Jérusalem, vit un mur d'une grande épaisseur, et le fit creuser. Quand on y eut percé un trou, on y trouva dans l'intérieur un vieillard vénérable par son aspect et ses cheveux blancs. Interrogé qui il était, il répondit qu'il était Joseph, de la ville de Judée nommée Arimathie, qu'il avait été enfermé et muré là pour avoir enseveli Jésus-Christ : et il ajouta que depuis ce moment, il avait été nourri d'un aliment céleste, et fortifié par une lumière divine. Pourtant l'évangile de Nicodème dit que les Juifs ayant reclus Joseph, Jésus-Christ en ressuscitant le tira de là et le conduisît à Arimathie. On peut dire alors qu'après sa délivrance, Josèphe ne cessa de prêcher Jésus-Christ et qu'il fut reclus une seconde fois. L'empereur Vespasien étant mort, Tite, son fils, lui succéda à l'empire. Ce fut, un prince rempli de clémence, d'une générosité et d'une bonté telles que, selon le dire d'Eusèbe dans sa chronique et le témoignage de saint Jérôme, un jour qu'il n'avait pas fait une bonne action, ou qu'il n'avait rien donné, il dit : « Mes amis, j'ai perdu ma

journée. »

Longtemps après, des Juifs voulurent réédifier Jérusalem ; étant sortis de bon matin ils trouvèrent plusieurs croix tracées par la rosée, et ils s'enfuirent effrayés. Le lendemain matin, dit Milet dans sa chronique, chacun d'eux trouva des croix de sang empreintes sur ses vêtements. Plus effrayés encore, ils prirent de nouveau la fuite, mais étant revenus le troisième jour, ils furent consumés par une vapeur enflammée sortie des entrailles de la terre.

---

14. L'Invention de la Sainte Croix

Cette fête est appelée l'Invention de la Sainte Croix, parce qu'on rapporte que la sainte croix fut trouvée à pareil jour. Mais auparavant, elle avait été trouvée par Seth, fils d'Adam, dans le paradis. terrestre, comme il est raconté plus bas ; par Salomon, sur le Liban ; par la reine de Saba, dans le temple, de Salomon ; par les Juifs, dans l'eau de la piscine ; et en ce Jour par sainte Hélène, sur le mont du Calvaire.

L'Invention de la Sainte Croix eut lieu plus de deux cents ans après la résurrection de Jésus-Christ On lit dans l'évangile de Nicodème (ch. XIX) qu'Adam étant devenu malade, Seth, son fils, alla à la porte du paradis et demanda de l'huile du bois de la miséricorde pour oindre le corps de son père afin qu'il recouvrât la santé.

L'archange Michel lui apparut et lui dit : « Ne pleure pas et ne te mets point en peine d'obtenir de l'huile du bois de la miséricorde, car il te sera absolument impossible d'en obtenir, avant que cinq

mille cinq cents ans soient révolus. Cependant on croit, que d'Adam jusqu'à la passion du Seigneur il s'écoula seulement 5099 ans.

On lit encore ailleurs que l'ange lui offrit un petit rameau et lui ordonna de le planter sur le mont Liban. Mais on lit, dans une histoire apocryphe des Grecs, que l'ange lui donna du bois de l'arbre par le fruit duquel Adam avait péché, en l'informant que son père serait guéri quand ce bois porterait du fruit. À son retour, Seth trouva son père mort et il planta ce rameau sur sa tombe. Cette branche plantée devint en croissant un grand arbre qui subsista jusqu'au temps de Salomon. (Mais il faut laisser au lecteur à juger si ces choses sont vraies, puisqu'on n'en fait mention dans aucune chronique, ni dans aucune histoire authentique.) Or, Salomon considérant la beauté de cet arbre le fit couper et mettre dans la maison du Bois*.

* Au troisième livre des Rois, ch. VII, il est question de cette maison qui. fut construite par Salomon. Elle reçut le nom de maison du Bois, saltus, à cause de la quantité de cèdres qui entra dans sa construction.

Cependant, ainsi que le dit Jean Beleth. (ch. CLI), On ne pouvait le mettre nulle part, et il n'y avait pas moyen de lui trouver un endroit où il pût être employé convenablement : car il était tantôt trop long, tantôt trop court : si on l'avait raccourci dans les proportions qu'exigeait la place où on le voulait employer, il paraissait si court qu'on ne le regardait plus comme bon à rien. En conséquence, les ouvriers, de dépit, le rejetèrent et le mirent sur une pièce d'eau pour qu'il servît de pont aux passants. Or, quand la reine de Saba vint entendre la Sagesse de Salomon, et voulut passer sur cette pièce, elle vit en esprit que le Sauveur du monde devait être suspendu à ce bois, et pour cela elle ne

voulut point passer dessus, mais aussitôt elle l'adora. Cependant dans l'Histoire scholastique (liv. III Rois, c. XXVI), on lit que la reine de Saba vit cette pièce dans la maison du Bois, et en revenant à son palais elle communiqua à Salomon que sur ce bois devait être suspendu celui dont la mort devrait être la cause de la destruction du royaume des Juifs.

C'est pourquoi Salomon le fit ôter du lieu où il était, et enterrer dans les entrailles les plus profondes de la terre. Dans la suite on y établit la Piscine Probatique où les Nathinéens* lavaient les victimes, et ce n'est pas seulement à la descente de l'ange, mais encore à la vertu de ce bois que l'on attribue que l'eau en était troublée et que les infirmes y étaient guéris.

* C'étaient des Gabaonites qui étaient attachés au service du temple depuis Josué. Cf. Paralipomènes, IX, 2 ; Sigonius, De Repub. Hebræor., liv. IX, ch. VII.

Or, quand approcha le temps de la passion de Jésus-Christ, on rapporte que cette pièce surnagea, et les Juifs, en la voyant, la prirent pour en fabriquer la croix du Seigneur. On dit encore que cette croix fut faite de quatre essences de bois, savoir de palmier, de cyprès, d'olivier et de cèdre. De là ce vers :

Ligna Crucis palma, cedrus, cupressus, oliva.

Car dans la croix, il y avait le bois qui servait de montant droit, la traverse,la tablette de dessus, et le tronc où était fixée la croix, ou bien, selon Grégoire de Tours*, la tablette qui servait de support, sous les pieds de Jésus-Christ Par là on, peut voir que chacune des pièces pouvait être d'une de ces essences de bois dont on vient de parler. Or,

l'apôtre paraît avoir eu en vue ces différentes sortes de bois quand il dit : « Afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur » (Ep. aux Ephés., c. II, 18).

* Miracul., liv. I, c. VI.

Ces paroles sont expliquées comme il suit par l'illustre docteur saint Augustin : « La largeur de la croix du Seigneur, dit-il, c'est la traverse, sur laquelle on a étendu ses mains sa longueur allait depuis la terre jusqu'à cette traverse en largeur sur quoi tout le corps de Jésus-Christ fut attaché, moins les mains ; sa hauteur, c'est à partir de cette largeur jusqu'à l'endroit de dessus où se trouvait la tête ; sa profondeur, c'était la partie cachée et enfoncée dans la terre. Dans la croix on trouve décrites toutes les actions d'un homme chrétien, qui sont de faire de bonnes œuvres en Jésus-Christ, de lui être persévéramment attaché, d'espérer les biens célestes, et ne pas profaner les sacrements.

Ce bois précieux de la croix resta caché sous terre deux cents ans et plus : mais il fut découvert ainsi qu'il suit par Hélène, mère de l'empereur Constantin. En ce temps-là, sur les rives du Danube, se rassembla une multitude innombrable de barbares voulant passer le fleuve, et soumettre à leur domination tous les pays jusqu'à l'occident. Dès que l'empereur Constantin le sut, il décampa et vint se placer avec son armée sur le Danube. Mais la multitude des barbares s'augmentant, et passant déjà le fleuve, Constantin fut frappé d'une grande terreur, en considérant qu'il aurait à livrer bataille le lendemain. Or, la nuit suivante, il est réveillé par un ange qui l'avertit de regarder en l'air. Il tourne les veux vers le ciel et voit le signe de la croix

formée par une lumière fort resplendissante, et portant écrite en lettres d'or cette inscription : « *In hoc signo vinces, par ce signe tu vaincras*. » Réconforté par cette vision céleste, il fit faire une croix semblable qu'il ordonna de porter à la tête de son armée : se précipitant alors sur les ennemis, il les mit en fuite et en tua une multitude immense. Après quoi Constantin convoqua tous les pontifes des temples et s'informa avec beaucoup de soin de quel Dieu c'était le signe. Sur leur réponse qu'ils l'ignoraient, vinrent plusieurs chrétiens qui lui firent connaître le mystère de la sainte croix et la foi de la Trinité.

Constantin crut alors parfaitement en Jésus-Christ et reçut le saint baptême des mains d'Eusèbe, pape, ou selon quelques livres, évêque de Césarée. Mais dans ce récit, il y a beaucoup de points contredits par l'*Histoire tripartite* et par *l'Ecclésiastique*, par la *Vie de saint Silvestre* et les *Gestes des pontifes romains*. D'après certains auteurs, ce ne fut pas ce Constantin que le pape Silvestre baptisa après sa conversion à la foi, comme paraissent l'insinuer plusieurs histoires, mais ce fut Constantin, le père de ce Constantin, ainsi qu'on le voit dans des historiens. En effet ce Constantin reçut la foi d'une autre manière rapportée dans la légende de saint Silvestre, et ce n'est pas Eusèbe de Césarée qui le baptisa, mais bien saint Silvestre. Après la mort de son père, Constantin, qui n'avait pas perdu le souvenir de la victoire remportée par la vertu de la sainte croix, fit passer Hélène, sa mère, à Jérusalem pour trouver cette croix, ainsi que nous le dirons plus bas.

Voici maintenant un récit tout différent de cette victoire, d'après l'*Histoire Ecclésiastique* (ch. IX).

Elle rapporte donc que Maxence ayant envahi l'empire romain, l'empereur Constantin vint lui présenter la bataille vis-à-vis le pont Albin. Comme il était dans une grande anxiété, et qu'il levait souvent les yeux au ciel pour implorer son secours, il vit en songe, du côté de l'orient dans le ciel, briller une croix, couleur de feu : des anges se présentèrent devant lui et lui dirent : « Constantin, par cela tu vaincras. » Et, selon le témoignage de l'*Histoire tripartite**, tandis que Constantin s'étonnait de ce prodige, la nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut avec le signe vu dans le ciel ; il lui ordonna de faire des images pareilles qui lui, porteraient bonheur dans les combats.

* Liv. IX, c. IX.

Alors Constantin fut rendu à la joie et assuré de la victoire ; il se marqua le front du signe qu'il avait vu dans le ciel, fit transformer les enseignes militaires sur le modèle de la croix et prit à la main droite une croix d'or. Après quoi il sollicita du Seigneur que cette droite, qu'il avait munie du signe salutaire de la croix, ne fût ni ensanglantée, ni souillée du sang romain, mais qu'il remportât la victoire sur le tyran sans effusion de sang. Quant à Maxence, dans l'intention de tendre un piège, il fit disposer des vaisseaux, fit couvrir le fleuve de faux ponts. Or, Constantin s'étant approché du fleuve, Maxence accourut à sa rencontre avec peu de monde, après avoir donné ordre aux autres corps de le suivre ; mais il oublia lui-même qu'il avait fait construire un faux pont, et s'y engagea avec une poignée de soldats. Il fut pris au piège qu'il avait tendu lui-même, car il tomba dans le fleuve qui était profond ; alors Constantin fut acclamé empereur à l'unanimité. D'après ce qu'on lit dans

une chronique assez authentique, Constantin ne crut pas parfaitement dès ce moment ; il n'aurait même pas alors reçu le baptême ; mais peu de temps après, il eut une vision de saint Pierre et de saint Paul ; et quand il eut reçu la vie nouvelle du baptême et obtenu la guérison de sa lèpre, il crut parfaitement dans la suite en Jésus-Christ Ce fut alors qu'il envoya sa mère Hélène à Jérusalem pour chercher la croix du Seigneur.

Cependant saint Ambroise ; dans la lettre où il rapporte la mort de Théodose, et l'*Histoire tripartite**, disent que Constantin reçut le baptême seulement dans ses derniers moments ; s'il le différa jusque-là, ce fut pour pouvoir le recevoir dans le fleuve du Jourdain. Saint Jérôme en dit autant dans sa chronique. Or, il est certain qu'il fut fait chrétien sous le pape saint Silvestre, quant à savoir s'il différa son baptême, c'est douteux ; ce qui fait qu'en la légende de saint Silvestre, il y a là-dessus, comme en d'autres points, bien peu de certitude. Or, l'histoire de l'Invention de la sainte croix, telle qu'on la lit dans les *Histoires ecclésiastiques* conformes en cela aux chroniques, paraît plus authentique de beaucoup que celle qu'on récite dans les églises. Il est en effet constant qu'il s'y trouve des endroits peu conformes à la vérité, si ce n'est qu'on veuille dire, comme ci-dessus, que ce ne fut pas Constantin, mais son père qui portait le même nom : ce qui du reste ne paraît pas très plausible, quoique ce soit le récit de certaines histoires d'outre-mer.

* Liv. III, ch. XII.

Hélène arrivée à Jérusalem fit réunir autour d'elle les savants qu'on trouva dans toute la contrée. Or, cette Hélène était d'abord restée dans une

hôtellerie*, mais épris de sa beauté, Constantin se l'attacha, selon que saint Ambroise l'avance en disant : « On assure qu'elle fut hôtelière, mais elle fut unie à Constantin l'ancien qui, dans la suite, posséda l'empire.

* Le mot latin *stabularia* voudrait dire servante de cour. Saint Ambroise paraît l'indiquer quelques lignes plus loin. Nous avons mieux aimé donner un féminin au mot, hôtelier, hôtelière est un mot qui a vieilli.

Bonne hôtelière, qui chercha avec tant de soin la crèche du Seigneur ! Bonne hôtelière, qui connut cet hôtelier dont les soins guérirent cet homme blessé par les brigands* ! Bonne hôtelière, qui a regardé toutes choses comme des ordures afin de gagner Jésus-Christ ** ! Et pour cela Dieu l'a tirée de l'ordure pour l'élever sur un trône » (saint Ambroise). D'autres affirment, et c'est l'opinion émise dans une chronique assez authentique, que cette Hélène était fille de Clohel, roi des Bretons ;Constantin en venant dans la Bretagne la prit pour femme, parce qu'elle était fille unique. De là vient que l'île de Bretagne échut à Constantin après la mort de Clohel. Les Bretons eux-mêmes l'attestent ; on lit pourtant ailleurs qu'elle était de Trèves. Or, les Juifs, remplis de crainte, se disaient les uns aux autres : « Pour quel motif pensez-vous que la Reine nous ait convoqués auprès d'elle ? » L'un d'eux nommé Judas, dit : « Je sais, moi, qu'elle veut apprendre de nous. l'endroit où se trouve le bois de la croix sur lequel le Christ a été crucifié. Gardez-vous bien d'être assez présomptueux pour le lui découvrir. Sinon tenez pour très certain que notre loi sera détruite et que toutes les traditions de nos pères seront totalement. abolies : car Zachée mon aïeul l'a prédit à mon père Siméon et mon père m'a dit avant de mourir : « Fais attention, mon fils,

à l'époque où l'on cherchera la croix du Christ : dis où elle se trouve, avant d'être mis à la torture ; car à dater de cet instant le pouvoir des Juifs, à jamais aboli, passera entre les mains de ceux qui adorent le crucifié, parce que ce Christ était le fils de Dieu. »

* Allusion à la parabole du Samaritain de l'Évangile. -- ** Expression de saint Paul dans l'Épître aux Philippiens, c. III, 8.

Alors j'ai répondu : « Mon père, si vraiment nos ancêtres ont su que ce Christ était le fils de Dieu, pourquoi l'ont-ils attaché au gibet de la croix ? » « Le Seigneur est témoin, répondit-il, que je n'ai jamais fait partie de leur conseil ; mais que souvent je me suis opposé à leurs projets : or, c'est parce que le Christ reprochait les vices des Pharisiens qu'ils le firent crucifier : mais il est ressuscité le troisième jour et il a monté au ciel à la vue de ses disciples. Mon frère Etienne, que les Juifs en démence ont lapidé, a cru en lui. Prends garde donc, mon fils, de n'oser jamais blasphémer le Christ ni ses disciples. » — « Il ne paraît cependant pas, très probable que le père de ce Judas ait existé au temps de la Passion de Jésus-Christ, puisque de la passion jusqu'au temps d'Hélène, sous laquelle vécut Judas, il s'écoula plus de 270 ans ; à moins qu'on ne veuille dire qu'alors les hommes vivaient plus longtemps qu'à présent. » Cependant les Juifs dirent à Judas : « Nous n'avons jamais entendu dire choses semblables. Quoi qu'il en soit, si : la Reine t'interroge, aie soin de ne lui faire aucun aveu. » Lors donc qu'ils furent en présence, de la Reine, et qu'elle leur eut demandé le lieu où le Seigneur avait été crucifié, pas un d'eux ne consentit à le lui indiquer alors elle les condamna tous à être brûlés. Ils furent saisis d'effroi et signalèrent Judas, en disant : « Princesse, voici le fils d'un juste et d'un

prophète qui a connu parfaitement la loi ; demandez-lui tout ce que vous voulez, il vous l'indiquera. »

Alors elle les congédia tous à l'exception de Judas qu'elle retint et auquel elle dit : « Je te propose la vie ou la mort ; choisis ce que tu préfères. Montre-moi donc le lieu qui s'appelle Golgotha, où le Seigneur a été crucifié, afin que je puisse trouver sa croix. » Judas répondit : « Comment puis-je le savoir, puisque deux cents ans et plus se sont écoulés et que je n'étais pas né à cette époque ? » La Reine lui dit : « Par le crucifié, je te ferai mourir de faim, si tu ne me dis la vérité. » Elle ordonna donc qu'il fût jeté dans un puits desséché pour y endurer les horreurs de la faim. Or, après y être resté six jours sans nourriture, le septième il demanda à sortir, en promettant de découvrir la croix. On le retira. Quand il fut arrivé à l'endroit, après avoir fait une prière, tout à coup la terre tremble, il se répandit une fumée d'aromates d'une admirable odeur ; Judas lui-même, plein d'admiration, applaudissait des deux mains et disait : « En vérité, ô Christ, vous êtes le Sauveur du monde ! » Or, d'après l'*Histoire ecclésiastique*, il y avait, en ce lieu, un temple de Vénus construit, autrefois par l'empereur Hadrien, afin que si quelque chrétien eût voulu y adresser ses adorations, il parût adorer Vénus et, pour ce motif, ce lieu avait cessé d'être fréquenté et était presque entièrement délaissé, mais la Reine fit détruire ce temple jusque dans ses fondements et en fit labourer la place. Après quoi Judas se ceignit et se mit à creuser avec courage. Quand il eut atteint à la profondeur de vingt pas, il trouva trois croix enterrées, qu'il porta incontinent à la reine.

Or, comme l'on ne savait pas distinguer celle de Jésus-Christ d'avec celles des larrons ; on les plaça au milieu de la ville pour attendre que la gloire de Dieu se manifestât. Sur la onzième heure, passa le corps d'un jeune homme qu'on portait en terre. Judas arrêta le cercueil, mit une première et une seconde croix sur le cadavre du défunt, qui ne ressuscita pas, alors on approcha la troisième croix du corps et à l'instant il revint à la vie.

On lit cependant, dans les histoires ecclésiastiques*, qu'une femme des premiers rangs de la ville gisait demi-morte, quand Macaire, évêque de Jérusalem, prit la première et la deuxième croix, ce qui ne produisit aucun résultat : mais quand il posa sur elle la troisième, cette femme rouvrit les yeux et fut guérie à l'instant. Saint Ambroise dit, de son côté, que Macaire distingua la croix du Seigneur, par le titre qu'avait fait mettre Pilate, et dont l'évêque lut l'inscription qu'on trouva aussi. Alors le diable se mit à vociférer en l'air : « Ô Judas, disait-il, pourquoi as-tu fait cela ? Le Judas qui est le mien a fait tout le contraire : car celui-ci, poussé par moi, fit la trahison, et toi, en me reniant, tu as trouvé la croix de Jésus. Par lui, j'ai gagné les âmes d'un grand nombre ; par toi, je parais perdre celles que j'ai gagnées : par lui, je régnais par le peuple ; par toi, je suis chassé de mon royaume. Toutefois je te rendrai la pareille, et je susciterai contre toi un autre roi qui, abandonnant la foi dit crucifié, te fera renier dans les tourments le crucifié. »

* Sozomène. — Hist. eccl., l. II, c. I ; — Nicéph. cal., l. XVII, c. XIV, XV ; — Evagr., IV, 26.

Ceci paraît se rapporter à l'empereur Julien : celui-ci, lorsque Judas fut devenu évêque de

Jérusalem, l'accabla de nombreux tourments et le fit mourir martyr de Jésus-Christ En entendant les vociférations du diable, Judas ne craignit rien, mais il ne cessa de maudire le diable en disant : « Que le Christ te damne dans l'abîme du feu éternel ! » Après quoi Judas est baptisé, reçoit le nom de Cyriaque, puis est ordonné évêque de Jérusalem, quand le titulaire fut mort. (Belette, c. XXV). Mais comme la bienheureuse Hélène ne possédait pas les clous du Seigneur, elle pria l'évêque Cyriaque d'aller au Golgotha et de les chercher. Il y vint et aussitôt après avoir adressé des prières à Dieu, les clous apparurent brillants dans la terre, comme de l'or. Il les prit et les porta à la reine. Or, celle-ci se mit à genoux par terre et, après avoir incliné la tête, elle les adora avec grande révérence. Hélène porta une partie de la croix à son fils, et renferma l'autre dans des châsses d'argent qu'elle laissa à Jérusalem ; quant aux clous avec lesquels le corps du Seigneur avait été attaché, elle les porta à son fils. Au rapport d'Eusèbe de Césarée, elle en fit deux freins dont Constantin se servait dans les batailles, et elle mit les autres à son casque en guise d'armure. Quelques auteurs, comme Grégoire de Tours*, assurent que le corps du Seigneur fut attaché avec quatre clous : Hélène en mit deux au frein du cheval de l'empereur, le troisième à la statue de Constantin qui domine la ville de Rome, et elle jeta le quatrième dans la mer Adriatique qui jusque-là avait été un gouffre pour les navigateurs. Elle ordonna que cette fête de l'Invention de la sainte croix fût célébrée chaque année solennellement. Voici ce que dit saint Ambroise** : « Hélène chercha les clous du Seigneur et les trouva. De l'un elle fit faire des freins ; elle incrusta l'autre dans le diadème : belle

place que la tête pour ce clou ; c'est une couronne sur le front, c'est une bride à la main : c'est l'emblème de la prééminence du sentiment, de la lumière de la foi, et de la puissance impériale. » Quant à l'évêque saint Cyriaque, Julien l'apostat le fit mourir plus tard, pour avoir trouvé la sainte croix dont partout il prenait à tâche de détruire le signe. Avant de partir contre les Perses, il fit inviter Cyriaque à sacrifier aux idoles ; sur le refus du saint, Julien lui fit couper le bras en disant : « Avec cette main il a écrit beaucoup de lettres qui ont détourné bien du monde de sacrifier aux dieux. » Cyriaque lui répondit : « Chien insensé, tu m'as bien rendu service ; car avant de croire à Jésus-Christ, trop souvent j'ai écrit des lettres que j'adressais aux synagogues des Juifs afin que personne ne crût en Jésus-Christ et voilà que tu viens de retrancher de mon corps ce qui en avait été le scandale. » Alors Julien fit fondre du plomb qu'il ordonna de lui verser dans la bouche ; ensuite il fit apporter un lit en fer sur lequel Cyriaque fut étendu et au-dessous on mit des charbons ardents et. de la graisse. Comme Cyriaque restait immobile, Julien lui dit : « Si tu ne veux pas sacrifier aux idoles, dis au moins que tu n'es pas chrétien. »

* Miracul., lib. I, ch. VI.-- ** De obitu Theod., nos 47-48.

L'évêque s'y refusa avec horreur. Julien fit creuser une fosse profonde qu'on fit remplir de serpents venimeux. Cyriaque y fut jeté, mais les serpents moururent aussitôt. Julien ordonna alors que Cyriaque fût jeté dans une chaudière pleine d'huile bouillante. Or, comme le saint voulait y entrer spontanément, il se signa, et pria le Seigneur de le baptiser une seconde fois dans l'eau du

martyre, mais Julien furieux lui fit percer la poitrine avec une épée. Ce fut ainsi que saint Cyriaque mérita de consommer son martyre dans le Seigneur.

La grandeur de la vertu de la Croix est manifeste dans ce notaire fidèle, trompé par un magicien qui le conduisit en un lieu où il avait fait venir des démons, en lui promettant des richesses immenses. Il vit un Ethiopien de haute stature, assis sur un trône élevé, et entouré d'autres Ethiopiens- debout, armés de lances et de bâtons. Alors l'Ethiopien demanda à ce magicien : « Quel est cet enfant ? » Le magicien répondit : « Seigneur, c'est votre serviteur. » Le démon dit au notaire : « Si tu veux m'adorer, être mon serviteur, et renier ton Christ, je te ferai asseoir à ma droite. » Mais le notaire se hâta de faire le signe de la croix et s'écria qu'il était de toute son âme le serviteur du Sauveur Jésus-Christ Il n'eut pas plutôt fait le signe de la croix que toute cette multitude de démons disparut. Peu de temps après, ce même notaire entra un jour avec son maître dans le temple de Sainte-Sophie ; se trouvant ensemble devant une image du Sauveur, le maître remarqua que cette image avait les yeux fixés sur le notaire qu'elle regardait attentivement

Plein de surprise, le maître fit passer le jeune homme à droite et vit que l'image avait encore tourné les yeux de ce côté, en les dirigeant sur le notaire. I1 le fit de nouveau revenir à gauche, et voici que l'image tourna encore les yeux et se mit à regarder le notaire comme auparavant. Alors le maître le conjura de lui dire ce qu'il avait fait à Dieu pour mériter que l'image le regardât, ainsi. Il répondit qu'il n'avait la conscience d'aucune bonne action, si ce n'est qu'il n'avait pas voulu renier le

15. Saint Jean, Apôtre, devant la Porte Latine

Saint Jean, apôtre et évangéliste prêchait à Éphèse quand il fut pris par le proconsul, et invité à immoler aux dieux. Comme il rejeta cette proposition, il est mis en prison : on envoie alors à l'empereur Domitien une lettre dans laquelle saint Jean est signalé comme un grand sacrilège, un contempteur des dieux et un adorateur du crucifié. Par l'ordre de Domitien, il est conduit à Rome, où, après lui avoir coupé tous les cheveux par dérision, on le jette dans une chaudière d'huile bouillante sous laquelle on entretenait un feu ardent : c'était devant la porte de la ville qu'on appelle Latine. Il n'en ressentit cependant aucune douleur, et en sortit parfaitement sain. En ce lieu donc, les chrétiens bâtirent une église, et ce jour est solennisé comme le jour du martyre de saint Jean.

Or, comme le saint apôtre n'en continuait pas moins à prêcher Jésus-Christ, il fut, par l'ordre de Domitien, relégué dans l'ile de Pathmos. Toutefois les empereurs romains, qui ne rejetaient aucun Dieu, ne persécutaient pas les apôtres parce que ceux-ci prêchaient Jésus-Christ ; mais parce que les apôtres proclamaient la divinité de Jésus-Christ sans l'autorisation du Sénat qui avait défendu que cela ne se fît de personne. C'est pourquoi dans l'Histoire ecclésiastique, on lit que Pilate envoya une fois une lettre à Tibère au sujet de Jésus-Christ*. Tibère alors consentit à ce que la foi fût

reçue par les Romains, mais le Sénat s'y opposa formellement, parce que Jésus-Christ n'avait pas été appelé Dieu d'après son autorisation. Une autre raison rapportée par une chronique, c'est que Jésus-Christ n'avait pas tout d'abord apparu aux Romains. Un autre motif c'est que Jésus-Christ rejetait le culte de tous les dieux qu'honoraient les Romains. Un nouveau motif encore, c'est que Jésus-Christ enseignait le mépris du monde et que les Romains étaient des avares et des ambitieux. Maître Jean Beleth assigne de son côté une autre cause pour laquelle les empereurs et le Sénat repoussaient Jésus-Christ et les apôtres : c'était que Jésus-Christ leur paraissait un Dieu trop orgueilleux et trop jaloux, puisqu'il ne daignait pas avoir d'égal. Voici une autre raison : donnée par Orose (liv. VII, ch. IV) : « le Sénat vit avec peine que c'était à Tibère et non pas à lui que Pilate avait écrit au sujet des miracles de Jésus-Christ et c'est sur ce prétexte qu'il ne voulut pas le mettre au rang des dieux. Aussi Tibère irrité fit périr un grand nombre de sénateurs, et en condamna d'autres à l'exil. »

* Eusèbe, 1. II, c. II.

La mère de Jean, apprenant que son fils était détenu à Rome, et poussée par une compassion de mère, s'y rendit pour le visiter. Mais quand elle fut arrivée, elle apprit qu'il avait été relégué en exil. Alors elle se retira dans la ville de Vétulonia en Campanie, où elle rendit son âme à Dieu. Son corps resta longtemps enseveli dans un antre, mais dans la suite, il fut révélé à saint Jacques, son fils. Il répandit alors une grande et suave odeur et opéra de nombreux et éclatants miracles ; il fut transféré avec grand honneur dans la ville qu'on vient de nommer.

H="16. La Litanie Majeure et La Litanie Mineure "
(les Rogations)

Deux fois par an arrivent les litanies ; à la fête de saint Marc, c'est la litanie majeure, et aux trois jours qui précèdent l'ascension du Seigneur, c'est la litanie mineure. Litanie veut dire supplication, prière ou rogation. La première a trois noms différents, qui sont : litanie majeure, procession septiforme, et croix noires.

I. On l'appelle litanie majeure, pour trois motifs, savoir : à raison de celui qui l'institua, ce fut saint Grégoire, le grand pape ; à raison du lieu où elle fut instituée qui est Rome, la maîtresse et la capitale du monde, parce qu'à Rome se trouvent le corps du prince des apôtres et le saint siège apostolique ; à raison de la cause pour laquelle elle fut instituée : ce fut une grande et très grave épidémie. En effet les Romains, après avoir passé le carême dans la continence, et avoir reçu à Pâques le corps du Seigneur, s'adonnaient sans frein à la débauche dans les repas, aux jeux et à la luxure ; alors Dieu provoqué leur envoya une épouvantable peste qu'on nomme inguinale, autrement apostume ou enfle de l'aine.

Or, cette peste était si violente que les hommes mouraient subitement, dans les chemins, à table, au jeu, dans les réunions, de sorte que, s'il arrivait, comme on dit, que quelqu'un éternuât, souvent alors il rendait l'âme. Aussi entendait-on quelqu'un éternuer, aussitôt on courait et on criait : « Dieu vous bénisse » et c'est là, dit-on, l'origine de cette coutume, de dire : Dieu vous bénisse, à quelqu'un qui éternue.

Ou bien encore, d'après ce qu'on en rapporte, si

quelqu'un bâillait, il arrivait souvent qu'il mourait tout de suite subitement. Aussi, dès qu'on se sentait l'envie de bâiller, tout de suite, on se hâtait de faire sur soi le signe de la croix ; coutume encore en usage depuis lors. On peut voir dans la vie de saint Grégoire l'origine de cette peste.

II. On l'appelle procession septiforme, de la coutume qu'avait établie saint Grégoire de partager en sept ordres ou rangs les processions qu'il faisait de son temps. Au premier rang était tout le clergé, au second tous les moines et les religieux, au troisième les religieuses, au quatrième tous les enfants, au cinquième tous les laïcs, au sixième toutes les veuves et les continentes, au septième toutes les personnes mariées. Mais comme il n'est plus possible à présent d'obtenir ces sept divisions de personnes, nous y suppléons par le nombre des litanies ; car on doit les répéter sept fois avant de déposer les insignes.

III. On l'appelle les croix noires, parce que les hommes se revêtaient d'habits noirs, en signe de deuil, à cause de la mortalité, et comme pénitence, et c'est peut-être aussi pour, cela qu'on couvrait de noir les croix et les autels. Les fidèles doivent aussi revêtir alors des habits de pénitence.

On appelle litanie mineure, celle qui précède de trois jours la fête de l'Ascension. Elle doit son institution à saint Mamert, évêque de Vienne, du temps de l'empereur Léon qui commença à régner l'an du Seigneur 458. Elle fut donc établie avant la, litanie majeure. Elle a reçu le nom de litanie mineure, de rogations et de procession. On l'appelle litanie mineure pour la distinguer de la première, parce qu'elle fut établie par un moins grand évêque, dans un lieu inférieur et pour une maladie moindre.

Voici la cause de son institution : Vienne était affligée de fréquents et affreux tremblements de terre qui renversaient beaucoup de maisons et d'églises. Pendant la nuit, on entendait, des bruits et des clameurs répétés. Quelque chose de plus terrible encore arriva ; le feu du ciel tomba le jour de Pâques et consuma le palais royal tout entier.

Il y eut un autre fait plus merveilleux. De même que par la permission de Dieu, des démons entrèrent autrefois dans des pourceaux, de même aussi par la permission de Dieu, pour les péchés des hommes, ils entraient dans des loups et dans d'autres bêtes féroces et sans craindre personne, ils couraient en plein jour non seulement par les chemins mais encore par la ville, dévorant çà et là des enfants, des vieillards et des femmes. Or, comme ces malheurs arrivaient journellement, le saint évêque Mamert ordonna un jeûne de trois jours et institua des litanies ; alors cette tribulation s'apaisa. Dans la suite, cette pratique s'établit et fut approuvée par l'Église ; de sorte qu'elle s'observe universellement.

On l'appelle encore rogations, parce qu'alors nous implorons les suffrages de tous les saints : et nous avons raison d'observer cette pratique en ces temps-ci, de prier les saints et de jeûner pour différents motifs : d'abord, pour que Dieu apaise le fléau de la guerre, parce que c'est particulièrement au printemps qu'il éclate ; ensuite, pour qu'il daigne multiplier par leur conservation les fruits tendres encore ; enfin, pour mortifier chacun en soi les mouvements déréglés de la chair qui sont plus excités à cette époque.

Au printemps en effet le sang a plus de chaleur et les mouvements déréglés sont plus fréquents,

afin que chacun se dispose à la réception du Saint-Esprit, car par le jeûne, l'homme se rend plus habile, et par les prières il devient plus digne. Maître Guillaume d'Auxerre assigne deux autres raisons. La première : comme Jésus-Christ a dit en montant au ciel : « Demandez et vous recevrez », l'Église doit adresser ses demandes avec plus de confiance ; la deuxième : l'Église jeûne et prie afin de se dépouiller de la chair par la mortification des sens, et de s'acquérir des ailes à l'aide de l'oraison ; car l'oraison, ce sont les ailes au moyen desquelles l'âme s'envole vers le ciel, pour ainsi suivre les traces de Jésus-Christ qui y est monté afin de nous ouvrir le chemin et qui a volé sur les ailes des vents. En effet l'oiseau, dont le corps est épais et les ailes petites, ne saurait bien voler, comme cela est évident par l'autruche.

On l'appelle encore procession, parce qu'alors l'Église fait généralement la procession. Or, on y porte la croix, on sonne les cloches, on porte la bannière ; en quelques églises on porte un dragon avec une queue énorme, et on implore spécialement le patronage de tous les saints. Si l'on y porte la croix et si l'on sonne les cloches, c'est pour que les démons effrayés prennent la fuite. Car de même qu'à l'armée le roi a les insignes royaux, qui sont les trompettes et les étendards, de même Jésus-Christ, le roi éternel dans son Église militante, a les cloches pour trompettes et les croix pour étendards ; et de même encore qu'un tyran serait en grand émoi, s'il entendait sur son domaine les trompettes d'un puissant roi son ennemi, et s'il envoyait les étendards, de même les démons, qui sont dans l'air ténébreux, sont saisis de crainte quand ils sentent sonner les trompettes de Jésus-Christ, qui sont les cloches ; et qu'ils regardent les

étendards qui sont les croix. Et c'est la raison qu'on donne de la coutume de l'Église de sonner les cloches, quand on voit se former les tempêtes ; les démons, qui en sont les auteurs, entendant les trompettes du roi éternel, prennent alors l'épouvante et la fuite, et cessent d'amonceler les tempêtes : il y en a bien encore une autre raison, c'est que les cloches, en cette occasion, avertissent les fidèles et les provoquent à se livrer à la prière dans le péril qui les menace.

La croix est réellement encore l'étendard du roi éternel, selon ces paroles de l'Hymne

> Vexilla regis prodeunt ;
> Fulget Crucis mysterium
> Quo carne carnis conditor
> Suspensus est patibulo *.

* L'étendard du Roi apparaît ; le mystère de la Croix éclate : le créateur de l'homme, homme lui-même, est suspendu à un gibet.
Ce sont les paroles de la première strophe de l'hymne du temps de la Passion, telle qu'elle se récitait avant la correction exécutée avec plus ou moins de piété et de bonheur au XVIIe siècle.

Or, les démons ont une terrible peur de cet étendard, selon le témoignage de saint Chrysostome : « Partout où les démons aperçoivent le signe du Seigneur, ils fuient effrayés le bâton qui leur a fait leurs blessures. » C'est aussi la raison pour laquelle, en certaines églises, lors des tempêtes, on sort la croix de l'église et on l'expose contre la tempête, afin que les démons, voyant l'étendard du souverain roi, soient effrayés et prennent la fuite. C'est donc pour cela que la croix est portée à la procession, et que l'on sonne les cloches, alors les démons qui habitent les airs prennent l'épouvante et la fuite, et s'abstiennent de nous incommoder*.

*Saint Paul, au IIe chapitre de la Lettre aux Ephésiens, appelle le démon, le Prince de la puissance de l'air, *Principent potestatis æris hujus*.

Or, on y porte cet étendard pour représenter la victoire de la Résurrection et celle de l'Ascension de Jésus-Christ qui est monté aux cieux avec un grand butin. Cet étendard qui s'avance dans les airs, c'est Jésus-Christ montant au ciel. Or, ainsi que l'étendard porté à la procession est suivi de la multitude des fidèles, ainsi Jésus-Christ montant au ciel est accompagné d'un cortège immense de saints. Le chant des processions représente les cantiques et les louanges des anges accourant au-devant de Jésus-Christ qui monte au ciel, et l'accompagnant de leurs acclamations puissantes et unanimes jusque dans le ciel.

Dans quelques églises encore, et principalement dans les églises gallicanes, c'est la coutume de porter, derrière la croix, un dragon avec une longue queue remplie de paille ou de quelque autre matière semblable, les deux premiers jours ; mais le troisième jour cette queue est vide : ce qui signifie que le diable a régné en ce monde au premier jour qui représente le temps avant la loi et le second jour qui marque le temps de la loi, mais au troisième jour, c'est-à-dire au temps de la grâce, après la Passion de Jésus-Christ, il a été expulsé de son royaume. En cette procession nous réclamons encore le patronage de tous les saints.

Nous avons donné plus haut quelques-unes des raisons pour lesquelles nous prions alors les saints : Il y en a encore d'autres générales pour lesquelles Dieu nous a ordonné de le prier ; ce sont : notre indigence, la gloire des saints et l'honneur de Dieu. En effet les saints peuvent connaître les vœux de ceux qui leur adressent des supplications ; car dans

ce miroir éternel, il aperçoivent quelle joie c'est pour eux, et quel secours c'est pour nous.

La première raison donc c'est notre indigence : elle provient ou bien de ce que nous méritons peu ; quand donc ces mérites de notre part sont insuffisants, nous nous aidons de ceux d'autrui ; ou bien cette indigence se manifeste dans la contemplation : Or, puisque nous ne pouvons contempler la souveraine lumière en soi, nous prions de pouvoir la regarder dans les saints ; ou bien cette indigence réside dans l'amour, parce que le plus souvent l'homme étant imparfait ressent en soi-même plus d'affection pour un saint en particulier que pour Dieu même. La seconde raison, c'est la gloire des saints car Dieu veut que nous les invoquions pour obtenir par leurs suffrages ce que nous demandons, afin de les glorifier eux-mêmes et en les glorifiant de les louer. La troisième raison, c'est l'honneur de Dieu ; en sorte que le pécheur qui a offensé Dieu, honteux, pour ainsi dire, de s'adresser à Dieu personnellement, peut implorer ainsi le patronage de ceux qui sont les amis de Dieu.

Dans ces sortes de processions on devrait répéter souvent ce cantique angélique : *Sancte Deus, sancte fortis, sancte et immortalis, miserere nobis*. En effet saint Jean Damascène, au livre III, rapporte que l'on célébrait des litanies à Constantinople, à l'occasion de certaines calamités, quand un enfant fut enlevé au ciel du milieu du peuple ; revenu au milieu de la foule, il chanta devant tout le monde ce cantique qu'il avait appris des anges et bientôt après cessa la calamité. Au concile de Chalcédoine, ce cantique fut approuvé. Saint Damascène conclut ainsi : « Pour nous, nous

disons de par ce cantique les démons sont éloignés. »

Or, il y a quatre motifs de louer et d'autoriser ce chant : le premier, parce que ce fut un ange qui l'enseigna ; le deuxième, parce qu'en le récitant cette calamité s'apaisa ; le troisième, parce que le concile de Chalcédoine l'approuva ; enfin, parce que les démons le redoutent*. »

* Une lettre du pape Félix III ; Marcel dans sa Chronique ; Nicéphore, liv. IV, ch. XLVI ; le concile de C. P. racontent le même fait.

H="17. Saint Boniface, Martyr"
class="notes"Bréviaire ; — Martyrologe d'Adon, au 5 juin. Ruinart a donné ces actes dans son recueil.

Saint Boniface souffrit le martyre, sous Dioclétien et Maximien, dans la ville de Tarse ; mais il fut enseveli à Rome sur la voie latine. C'était l'intendant d'une noble matrone appelée Aglaë. Ils vivaient criminellement ensemble ; mais touchés l'un et l'autre par la grâce de Dieu, ils décidèrent que Boniface irait chercher des reliques des martyrs dans l'espoir de mériter, au moyen de leur intercession, le bonheur du salut, par les hommages et l'honneur qu'ils rendraient à ces saints corps. Après quelques jours de marche, Boniface arriva dans la ville de Tarse et s'adressant à ceux qui l'accompagnaient : « Allez, leur dit-il, chercher où nous loger : pendant ce temps j'irai voir les martyrs au combat ; c'est ce que je désire faire tout d'abord. » Il alla en toute hâte au lieu des exécutions : et il vit les bienheureux martyrs, l'un suspendu par les pieds sur un foyer ardent, un autre étendu sur quatre pièces de bois et soumis à un supplice lent, un troisième labouré avec des ongles

de fer, un quatrième auquel on avait coupé les mains, et le dernier élevé en l'air et étranglé par des bûches attachées à son cou.

En considérant ces différents supplices dont se rendait l'exécuteur un bourreau sans pitié, Boniface sentit grandir son courage, et son amour pour Jésus-Christ et s'écria : « Qu'il est grand le Dieu des saints martyrs ! » Puis il courut se jeter à leurs pieds et embrasser leurs chaînes : « Courage, leur dit-il, martyrs de Jésus-Christ ; terrassez le démon, un peu de persévérance ! Le labeur est court, mais le repos sera long ensuite, viendra le temps où vous serez rassasiés d'un bonheur ineffable. Ces tourments que vous endurez pour l'amour de Dieu n'ont qu'un temps ; ils vont cesser et tout à l'heure, vous passerez à la joie d'une félicité qui n'aura point de fin ; la vue de votre roi fera votre bonheur ; vous unirez vos voix au concert des chœurs angéliques, et revêtus de la robe brillante de l'immortalité vous verrez du haut du ciel vos bourreaux impies tourmentés tout vivants dans l'abîme d'une éternelle misère. »

Le juge Simplicien, qui aperçut Boniface, le fit approcher de son tribunal et lui demanda : « Qui es-tu ? » « Je suis chrétien, répondit-il, et Boniface est mon nom. » Alors le juge en colère le fit suspendre et ordonna de lui écorcher le corps avec des ongles de fer, jusqu'à ce qu'on vit ses os à nu ensuite il fit enfoncer des roseaux aiguisés sous les ongles de ses mains. Le saint martyr ; les yeux levés au ciel, supportait ses douleurs avec joie.

À cette vue, le juge farouche ordonna de lui verser du plomb fondu dans la bouche. Mais le saint martyr disait : « Grâces vous soient rendues, Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. » Après

quoi, Simplicien fit apporter une chaudière qu'on emplit de poix. On la fit bouillir et Boniface y fut jeté la tête la première. Le saint ne souffrit rien ; alors le juge commanda de lui trancher la tête. Aussitôt un affreux tremblement de terre se fit ressentir et beaucoup d'infidèles, qui avaient pu apprécier le courage de cet athlète, se convertirent.

Cependant les compagnons de Boniface le cherchant partout et ne l'ayant point trouvé, se disaient entre eux : « Il est quelque part dans un lieu de débauche, ou occupé à faire bonne chère dans une taverne. » Or, pendant qu'ils devisaient ainsi, ils rencontrèrent un des geôliers. « N'as-tu pas vu, lui demandent-ils, un étranger, un Romain ? » « Hier, leur répondit-il, un étranger a été décapité dans le cirque. » « Comment était-il ? » « C'était, ajoutèrent-ils, un homme carré de taille, épais, à la chevelure abondante, et revêtu d'un manteau écarlate. » « Eh bien ! répondit le geôlier, celui que vous cherchez a terminé hier sa vie par le martyre. » « Mais, reprirent-ils, l'homme que nous cherchons est un débauché, un ivrogne. » « Venez le voir, dit le geôlier. » Quand il leur eut montré le tronc du bienheureux martyr et sa tête précieuse, ils s'écrièrent : « C'est bien celui que nous cherchons veuillez nous le donner. » Le geôlier répondit : « Je ne puis pas vous délivrer son corps gratuitement. »

Ils donnèrent alors cinq cents pièces d'or, et reçurent le corps du saint martyr qu'ils embaumèrent et renfermèrent dans des linges de prix ; puis l'ayant mis dans une litière, lis revinrent pleins de joie et rendant gloire à Dieu. Or, un ange du Seigneur apparut à Aglaé et lui révéla ce qui était arrivé à Boniface. À l'instant elle alla au-

devant du saint corps et fit construire, en son honneur, un tombeau digne de lui, à une distance de Rome de cinq stades. Boniface fut donc martyrisé, le 14 mai, à Tharse, métropole de la Cilicie, et enseveli à Rome le 9 juillet.

Quant à Aglaë, elle renonça au monde et à ses pompes : après avoir distribué tous ses biens aux pauvres et aux monastères, elle affranchit ses esclaves, et passa le reste de sa vie dans le jeûne et la prière. Elle vécut encore douze ans sous l'habit de religieuse, dans la pratique continuelle des bonnes œuvres et fut enterrée auprès de saint Boniface.

---

18. L'Ascension De Notre-Seigneur

Notre Seigneur monta au ciel quarante jours après sa résurrection. Il y a sept considérations à établir par rapport à l'Ascension : *un,* le lieu où elle se fit ; *deux,* pourquoi Jésus-Christ n'a pas monté au ciel de suite après sa résurrection, mais pourquoi il a attendu quarante jours ; *trois,* de quelle manière il monta ; *quatre*, avec qui il monta ; *cinq* à quel titre il monta ; *six,* où il monta ; *sept,* pourquoi il monta.

Première considération : Ce fut du mont des Olives que Jésus-Christ s'éleva aux cieux. D'après une autre version, cette montagne a reçu le nom de montagne des trois lumières ; en effet, du côté de l'occident, elle était éclairée la nuit, par le feu du temple, car un feu brûlait sans cesse sur l'autel, le matin, du côté de l'orient, elle recevait les premiers

rayons du soleil, même avant la ville ; il y avait en outre sur cette montagne une quantité d'oliviers dont l'huile sert d'aliment à la lumière, et voilà pourquoi on l'appelle la montagne des trois lumières. Jésus-Christ commanda à ses disciples de se rendre à cette montagne ; car le jour de l'ascension même, il apparut deux fois : la première, aux onze apôtres qui étaient à table dans le cénacle.

Aussi bien les apôtres que les autres disciples, ainsi que les femmes, tous habitaient dans cette partie de Jérusalem appelée Mello, ou montagne de Sion. David y avait construit un palais ; et c'était là que se trouvait ce grand cénacle tout meublé où Jésus-Christ avait commandé qu'on lui préparât la Pâques, et dans ce cénacle habitaient alors les onze apôtres ; quant aux autres disciples avec les saintes femmes, ils occupaient tout autour différents logements.

Comme ils étaient à table dans le cénacle, le Seigneur leur apparut et leur reprocha leur incrédulité et après qu'il eut mangé avec eux, et qu'il leur eut ordonné d'aller à la montagne des Oliviers, du côté de Béthanie, il leur apparut en cet endroit une seconde fois, répondit à quelques questions indiscrètes ; après quoi il leva les mains pour les bénir et de là en leur présence, il monta au ciel.

Voici, sur ce lieu de l'ascension, ce que dit Sulpice, évêque de Jérusalem, et après lui la Glose* : « Après qu'on eut bâti là une église, le lieu où Jésus-Christ montant au ciel posa les pieds, ne put jamais être recouvert par un pavé ; il y a plus, le marbre sautait à la figure de ceux qui le posaient. Une preuve que cet endroit avait été foulé par les

pieds, c'est de ce qu'on voit imprimés des vestiges de pieds, et que la terre conserve encore une figure qui ressemble à des pas qui y ont été gravés. »

* Extrait de l'Histoire scholastique de Pierre Comestor.

Deuxième considération : Pourquoi Jésus-Christ n'est-il pas monté de suite après sa résurrection, mais a-t-il voulu attendre pendant quarante jours ? Il y en a trois raisons : *premièrement*, pour qu'on ait la certitude de la résurrection. Il était en effet plus difficile de prouver la vérité de la résurrection que celle de la Passion : car, du premier au troisième jour, on pouvait prouver la vérité de la passion : mais pour avoir la preuve certaine de la résurrection, il fallait un plus grand nombre de témoignages ; et c'est pour cela qu'il était nécessaire qu'il y eût plus de temps entre la résurrection et l'ascension, qu'entre la passion et la résurrection. À ce sujet, saint Léon, pape, s'explique comme il suit dans un sermon sur l'ascension : « Aujourd'hui est accompli le nombre de quarante jours qui avait été disposé par un arrangement très saint, et qui avait été dépensé au profit de notre instruction. Le Seigneur, en prolongeant, jusqu'à ce moment, le délai de sa présence corporelle, voulait affermir la foi en la résurrection par des témoignages authentiques. Rendons grâces à cette divine économie et au retard nécessaire que subirent les saints pères. Ils doutèrent, eux, afin que nous, nous ne doutassions pas. » *Deuxièmement*, pour consoler les apôtres. Or, puisque les consolations divines surpassent les tribulations et que le temps de la passion fut celui de la tribulation des apôtres, il devait donc y avoir plus de jours de consolation que de jours de tribulation. *Troisièmement*, pour une signification

mystique : c'est pour donner à comprendre que les consolations divines sont aux tribulations comme un. an est à un jour, comme un jour est à une heure, comme une heure est à un moment. Il est clair que les consolations divines sont aux tribulations comme un an est à un jour par ce passage d'Isaïe (c. LXI) : « Je dois prêcher l'année de la réconciliation du Seigneur et le jour de la vengeance de notre Dieu. » Voilà donc que pour un jour de tribulation, il rend une année de consolation. Il est clair que les consolations divines sont aux tribulations comme un jour est à une heure, par ce fait que le Seigneur resta mort pendant quarante heures ; c'est le temps de la tribulation : et qu'après être ressuscité, il apparut pendant quarante jours à ses disciples, et c'était le temps de la consolation. Ce qui fait dire à la Glose : « Il était resté mort pendant quarante heures, c'est pour cela qu'il confirmait, pendant quarante jours, la certitude qu'il avait repris la vie. » Isaïe laisse à entendre que les consolations sont aux tribulations comme une heure est à un moment ; quand il dit (c. LIV) : « J'ai détourné mon visage de vous pour un moment, dans le temps de ma colère ; mais je vous ai regardés ensuite avec une compassion qui ne finira jamais. »

Troisième considération : La manière dont il monta au ciel fut : premièrement, accompagnée d'une grande puissance, selon ce que dit Isaïe (LXIII) : « Quel est celui qui vient d'Edom, marchant avec une force toute puissante ? » Saint Jean dit aussi (III) : « Personne n'est monté au ciel, par sa propre force, que celui qui est descendu du ciel, c'est-à-dire, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » Car quoiqu'il fût monté sur un groupe de nuages, cependant il ne l'a point fait parce que ce groupe lui fût devenu nécessaire, mais c'était pour

montrer que toute créature est prête à obéir à son créateur. En effet il est monté par la puissance de sa divinité, et c'est en cela qu'est caractérisée la puissance ou le souverain domaine, d'après ce qui est rapporté dans les histoires ecclésiastiques au sujet d'Énoch et d'Élie : car Énoch fut transporté, Élie fut soulevé, tandis que Jésus-Christ a monté par sa puissance propre. « Le premier, dit saint Grégoire, fut engendré et engendra, le second fut engendré mais n'engendra pas, le troisième ne fut pas engendré et n'engendra pas. » Il monta au ciel ; deuxièmement, publiquement, à la vue de ses disciples : aussi est-il dit (Actes, I) : « Ils le virent s'élever. » (Saint Jean) « Je vais à celui qui m'a envoyé et personne de vous ne me demande : où allez-vous ? » La glose dit ici : « C'est donc publiquement, afin qu'il ne vienne à la pensée de personne de soulever des questions sur ce qui se voit à l'œil nu. » Il voulut monter, à la vue de ses disciples, pour qu'ils fussent eux-mêmes des témoins de l'ascension, qu'ils conçussent de la joie en voyant la nature humaine portée au ciel, et qu'ils désirassent y suivre Jésus-Christ Troisièmement, il monta au ciel avec joie, au milieu des concerts des anges. Le Psaume dit (XLVI) : « Dieu est monté au milieu des cris de joie. » « Au moment de l'Ascension le dit saint Augustin, le ciel est tout stupéfait, les astres sont dans l'admiration, les bataillons sacrés applaudissent, les trompettes sonnent, et mêlent leur harmonie à celle des chœurs joyeux. » Quatrièmement, il monta avec rapidité. « Il part avec ardeur, dit le Psalmiste, pour courir comme un géant dans sa carrière ; » car en effet il monta avec une extraordinaire vitesse puisqu'il parcourut un si grand espace comme en un moment. Le rabbin Moïse, très grand philosophe,

avance que chaque cercle, ou chaque ciel de quelque planète que ce soit, a de profondeur un chemin de cinq cents ans, c'est-à-dire, que l'espace en est si étendu qu'un homme mettrait cinq cents ans à le parcourir sur un chemin uni : la distance d'un ciel à un autre est de même, dit-il, un chemin de cinq cents ans ; et comme il y a sept cieux, il y aura, d'après lui, à partir du centre de la terre jusqu'aux profondeurs du ciel de Saturne, qui est le septième un chemin de sept mille ans ; et jusqu'au point le plus éloigné du ciel, sept mille cinq cents ans, c'est-à-dire, un espace si grand que quelqu'un qui marcherait sur une plaine mettrait sept mille cinq cents ans à le parcourir, s'il pouvait vivre assez. Or, l'année se trouve composée de trois cent soixante-cinq jours, et le chemin qu'on fait en un jour est de quarante milles, chaque mille a deux mille pas ou coudées. » Voilà donc ce que dit le rabbin Moise. Or, s'il dit la vérité. Dieu le sait, car lui seul connaît cette mesure puisqu'il a tout fait en nombre, en poids et en mesure.

C'est donc là le grand élan que prit Jésus-Christ de 1a terre au ciel. Et au sujet de cet élan et de quelques autres que fit Jésus-Christ citons les paroles de saint Ambroise, : « Jésus-Christ prit son essor et vint dans ce monde ; il était avec son père et il vint dans une Vierge, de la Vierge il passa dans le berceau ; il descendit dans le Jourdain il monta sur la croix ; il descendit dans le tombeau ; il ressuscita du tombeau et il est assis à la droite de son père. »

Quatrième considération : Avec qui a-t-il monté ? Il faut savoir qu'il monta avec un grand butin d'hommes et une grande multitude d'anges. Qu'il soit monté avec un nombreux butin

d'hommes, cela est évident par ces paroles du Psaume LXVII : « Vous êtes monté en haut ; vous avez pris un grand nombre de captifs ; vous avez fait des présents aux hommes. » Qu'il soit monté avec une multitude d'anges, cela est évident, encore par ces questions qu'adressèrent, lors de l'ascension de Jésus-Christ, les anges d'un ordre inférieur à ceux d'un ordre supérieur, ainsi qu'il se trouve dans Isaïe : « Quel est celui qui vient d'Edom, de Bosra avec sa robe teinte de rouge ? » La Glose, dit ici que plusieurs des anges qui n'avaient pas une pleine connaissance des mystères de l'incarnation, de la passion et de la résurrection, en voyant monter au ciel le Seigneur avec une multitude d'anges et de saints personnages, et cela par sa propre puissance, se mettent à admirer ce mystère de l'incarnation et de la passion ; alors ils disent aux anges qui accompagnent le Seigneur : « Quel est celui-ci qui vient… etc. » et encore avec le Psaume : « Quel est ce roi de gloire ? »

Saint Denis, au livre de la Hiérarchie angélique (ch. VII), semble insinuer que pendant que Jésus-Christ montait, trois questions furent adressées par les anges.

La première question fut celle des anges majeurs les uns aux autres : la seconde fut celle des anges majeurs à Jésus-Christ ; la troisième fut adressée par les anges inférieurs à ceux d'un ordre plus élevé. Les plus grands se demandent donc les uns aux autres : « Quel est celui-ci qui vient d'Edom, de Bosra, avec sa robe teinte de rouge ? » Edom veut dire sanglant meurtrier, Bosra signifie fortifié, c'est comme s'ils se disaient : « Quel est celui-ci qui vient de ce monde ensanglanté par le péché et fortifié contre Dieu par la malice ? » Ou bien

encore : « Quel est celui-ci qui vient d'un monde meurtrier et d'un enfer fortifié ? » Et le Seigneur répondit : « C'est moi dont la parole est la parole de justice, et je suis combattant pour sauver (Is., LXIII). »

Saint Denis dit ainsi : « C'est moi, dit-il, qui parle justice et jugement pour le salut. » Dans la rédemption du genre humain, il y eut justice, en tant que le créateur ramena la créature qui s'était éloignée de son maître, et il y eut jugement, en ce que Jésus-Christ, par sa puissance, chassa. le diable, usurpateur, de l'homme qu'il possédait. Mais ici saint Denis pose cette question : « Puisque les anges supérieurs sont le plus près de Dieu, et qu'ils sont immédiatement illuminés par lui, pourquoi s'adressent-ils des questions, comme s'ils avaient le désir de s'instruire mutuellement ? » Saint Denis répond lui-même et son commentateur expose que : en s'interrogeant, ils montrent que la science a pour eux de l'attrait ; en se questionnant d'abord les uns les autres, ils manifestent qu'ils n'osent pas d'eux mènes devancer la procession divine. Ils commencent donc par s'interroger tout d'abord pour ne prévenir, par aucune interrogation prématurée, l'illumination que Dieu opère en eux. Donc cette question n'est pas un examen de la doctrine, mais un aveu d'ignorance.

La seconde question est celle qu'adressèrent à Jésus-Christ ces anges de premier degré « Pourquoi donc, disent-ils, votre robe est-elle rougie, et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les vêtements de ceux qui foulent dans le pressoir ? » On dit que le Seigneur avait un vêtement, c'est-à-dire, son corps, rouge ou plein de sang, par la raison qu'en montant au ciel, il portait encore sur lui les cicatrices de ses

plaies : car il voulut conserver ces cicatrices en son corps, pour cinq motifs ainsi énumérés par Bède dont voici les paroles : « Le Seigneur conserva ses cicatrices et, il les doit conserver jusqu'au jugement, pour affermir la foi en sa résurrection, pour les montrer à son père alors qu'il le supplie en faveur des hommes, pour que, les bons voient avec quelle miséricorde ils ont été rachetés, et les méchants reconnaissent avoir été justement damnés ; enfin pour porter les trophées authentiques de la victoire éternelle qu'il a remportée. » Donc à cette question le Seigneur répondit ainsi : « J'ai été seul à fouler le vin, sans qu'aucun homme de tous les peuples fût avec moi. » La croix peut être appelée un pressoir, sous la pression duquel il a tellement été écrasé qu'il a répandu tout son sang. Ou bien ce qu'il appelle pressoir, c'est le diable qui a tellement enveloppé et étreint le genre humain dans les liens du péché qu'il a exprimé tout ce qu'il y avait en lui de spirituel, en sorte qu'il n'en reste que la cape. Mais notre guerrier a foulé le pressoir, il a rompu les liens des pécheurs, et après avoir monté au ciel, il a ouvert la demeure du ciel et a répandu le vin du Saint-Esprit.

La troisième question est celle qu'adressèrent les anges inférieurs aux supérieurs « Quel est, dirent-ils, ce roi de gloire ? » Voici ce que dit saint Augustin par rapport à cette question et à la réponse qu'il était convenable d'y donner : « L'immensité des airs est sanctifiée par le cortège divin, et toute la troupe des démons qui vole dans l'air se hâte de fuir à la vue de Jésus-Christ qui s'élève. » Les anges accoururent à sa rencontre et demandent : « Qui est ce roi de gloire ? » D'autres anges leur répondent : « C'est celui qui est éclatant par sa blancheur et par sa couleur de rose ; c'est

celui qui n'a ni apparence, ni beauté il fut faible sur le bois, fort quand il partage le butin ; il fut vil dans un corps chétif, et équipé au moment du combat ; il fut hideux en sa mort, et beau dans sa résurrection ; il reçut une blancheur éclatante de la Vierge sa mère, et il était rouge de sang sur la croix sans éclat au milieu des opprobres, il brille dans le ciel. »

Cinquième considération : À quel titre il monta. Il en eut trois, répond saint Jérôme, avec le Psaume (XLIV). La vérité, la douceur et la justice. « La vérité, car vous avez accompli ce que vous aviez promis par la bouche des prophètes ; la douceur, car vous vous êtes laissé immoler comme, une brebis pour la vie de votre peuple ; la justice, parce que vous avez employé non pas la puissance, mais la justice pour délivrer l'homme, et la force de votre droite vous dirigera merveilleusement : la puissance, ou la force vous dirigera, vers le ciel.

Sixième considération : Où il monta : Il faut savoir que Jésus-Christ monta au-dessus de tous les cieux, selon l'expression de saint Paul dans son épître aux Ephésiens (IV) : « Celui qui est descendu, c'est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses. L'apôtre dit : « Au-dessus de tous les cieux », car il y en a plusieurs ; au-dessus desquels il monta. Il y a le ciel matériel, le rationnel, l'intellectuel et le supersubstantiel. Le ciel matériel est multiple, savoir : l'aérien, l'éthéré, l'olympien, l'igné, le sidéral, le cristallin, et l'empyrée. Le ciel rationnel, c'est l'homme juste appelé ciel puisqu'il est l'habitation de Dieu ; car de même que le ciel est le trône et l'habitation de Dieu, selon cette expression d'Isaïe (LXVI) : « Le ciel est mon trône » ; de même l'âme juste, d'après le livre de la Sagesse, est

le trône de la sagesse. L'homme juste est encore appelé ciel, en raison des saintes habitudes, parce que les saints par leur manière de vivre et leurs désirs habitent dans le ciel, comme le disait l'apôtre : « Notre conservation est dans les cieux. » En raison encore des bonnes œuvres continuelles ; parce que de même que le ciel roule par un mouvement continu, de même aussi les saints se meuvent continuellement dans les bonnes œuvres. Le ciel intellectuel, c'est l'ange. En effet l'ange est appelé ciel parce que, ainsi que les cieux, il est élevé à une très haute dignité et excellence. Quant à cette dignité et excellence, en premier lieu Denys parle de cette manière dans son livre des *Noms divins* (chap. IV) : « Les esprits divins sont au-dessus des autres êtres ; leur vie l'emporte sur celle des autres créatures vivantes ; leur intelligence et leur connaissance dépassent le sens et la raison : mieux que tous les êtres, ils tendent au beau et au bien et y participent. » Deuxièmement, ils sont extrêmement beaux en raison de la nature et de la foi. Saint Denys encore en parlant de leur beauté dit au même livre : « L'ange est la manifestation de la lumière cachée ; c'est un miroir pur, d'un éclat brillant, sans tache aucune ni souillure, immaculé, recevant, s'il est permis de le dire, la beauté, la forme excellente de la divinité. » Troisièmement, ils sont pleins de force en raison de leur vertu et de leur puissance. Le Damascène parle ainsi de leur force au livre 11, chap. III : « Ils sont forts et disposés à l'accomplissement de la volonté de Dieu ; et partout on les trouve réunis, tout aussitôt que, par un simple signe de Dieu, ils en perçoivent les ordres. » Le ciel possède hauteur, beauté et force. L'Écclésiastique dit au sujet des deux premières qualités (XLIII) : « Le firmament est le

lieu où la beauté des corps les plus hauts parait avec éclat c'est l'ornement du ciel, c'est lui qui en fait luire la gloire. » Au livre de Job il est dit (XXXVII) par rapport a la force : « Vous avez peut-être formé avec lui les cieux qui sont aussi solides que s'ils étaient d'airain fondu. » Le ciel supersubstantiel, c'est le siège de l'excellence divine, d'où Jésus-Christ est venu et jusqu'où il remonta plus tard. Le Psaume l'indique par ces paroles (VII) : « Il part de l'extrémité du ciel, et il va jusqu'à l'autre extrémité. » Donc Jésus-Christ monta au-dessus de ces cieux jusqu'au ciel supersubstantiel. Le Psaume porte qu'il monta au-dessus de tous les cieux matériels quand il dit (VIII) : « Seigneur, votre magnificence a été élevée au-dessus des cieux. » Il monta au-dessus de tous les cieux matériels jusqu'au ciel empyrée lui-même, non pas comme Élie qui monta dans un char de feu, jusqu'à la région sublunaire sans la traverser, mais qui fut transporté dans le paradis terrestre dont l'élévation est telle qu'il touche à la région sublunaire (Rois, IV, II ; Ecclé., VIII), sans aller au delà.

C'est donc dans le ciel empyrée que réside Jésus-Christ c'est là sa propre et spéciale demeure avec les anges et les autres saints. Et cette habitation convient à ceux qui l'occupent. Ce ciel en effet l'emporte sur les autres en dignité, en priorité, en situation et en proportions : c'est aussi pour cela que c'est une habitation digne de Jésus-Christ, qui surpasse tous les cieux rationnels et intellectuels en dignité, en éternité, par son état d'immutabilité et par les proportions de sa puissance. De même aussi, c'est une habitation convenable pour les Saints : car ce ciel est uniforme, immobile, d'une splendeur parfaite et d'une capacité immense : et

cela convient bien aux anges et aux saints qui ont été uniformes dans leurs œuvres, immobiles dans leur amour, éclairés dans la foi ou la science, et remplis du Saint-Esprit. Il est évident que Jésus-Christ monta au-dessus de tous les cieux rationnels, qui sont tous les saints, par ces paroles du Cantique des cantiques (II) : « Le voici qui vient sautant sur les montagnes, passant par-dessus les collines. » Par les montagnes on entend les anges, et par les collines les hommes saints. Il est évident qu'il monta au-dessus de tous les cieux intellectuels, qui sont les anges, par ces mots du Psaume (CIII) : « Seigneur, vous montez sur les nuées et vous marchez sur les ailes des vents. » « Il a monté au-dessus des chérubins, il a volé sur les ailes des vents (XCVIII). » il est encore évident que Jésus-Christ monta jusqu'au ciel supersubstantiel, c'est-à-dire, jusqu'au siège de Dieu, par ces paroles de saint Marc (XVI) : « Et le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel ; et il y est. assis à la droite de Dieu. »

La droite de Dieu, c'est l'égalité en Dieu. Il a été singulièrement dit et donné à mon Seigneur, par le Seigneur de siéger à la droite de sa gloire, comme dans une gloire égale, dans une essence consubstantielle, pour une génération semblable en tout point, pour une majesté qui n'est pas inférieure, et pour une éternité qui n'est pas postérieure. On peut dire encore que Jésus-Christ dans son ascension atteignit quatre sortes de sublimités : celle du lieu, celle de la récompense acquise, celle de la science, celle de la vertu. De la sublimité du lieu qui est la première, il est dit aux Ephésiens (IV) : « Celui qui est descendu, c'est le même qui a monté au-dessus de tous les cieux. » De la sublimité de la récompense acquise qui est la

seconde, on lit aux Philippiens (II) . « Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix : c'est pourquoi Dieu l'a élevé. » Saint Augustin dit sur ces paroles : « L'humilité est le mérite de la distinction et la distinction est la récompense de l'humilité. » De la sublimité de la science, le Psaume (XCVIII) dit : « Il monta au-dessus des chérubins » ; c'est autant dire, au-dessus de toute plénitude de science. De la sublimité de la vertu qui est la quatrième, il est dit aux Éphésiens : « Parce qu'il a monté au-dessus des Séraphins. » (III) « L'amour de Jésus-Christ envers nous surpasse toutes connaissances. »

Septième considération : Pourquoi Jésus-Christ, est-il monté au ciel. Il y a neuf fruits ou avantages à retirer de l'Ascension. Le premier avantage, c'est l'acquisition de l'amour de Dieu (Saint Jean, XVI) :« Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas. » Ce qui fait dire à Saint Augustin : « Si vous m'êtes attachés comme des hommes de chair, vous ne serez pas capables de posséder le Saint-Esprit. » Le deuxième avantage, c'est une plus grande connaissance de Dieu (Saint Jean, XIV) : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez certainement parce que je m'en vais à mon Père ; car mon Père est plus grand que moi. » Saint Augustin dit à ce propos : « Si je fais disparaître cette forme et cette nature d'esclave, par laquelle je suis inférieur à mon Père, c'est afin que vous puissiez voir Dieu avec les yeux de l'esprit. » Le troisième avantage, c'est le mérite de la foi. À ce sujet saint Léon s'exprime de la sorte dans son sermon douzième sur l'Ascension : « C'est alors que la foi plus éclairée commence à comprendre à l'aide de la raison que le Fils est égal au Père ; il ne lui est plus nécessaire de toucher la substance corporelle de

Jésus-Christ, par laquelle il est inférieur à son Père. C'est là le privilège des grands esprits de croire, sans appréhension, ce que l'œil du corps ne saurait apercevoir, et de s'attacher, par le désir à ce à quoi l'on ne peut atteindre par la vue. » Saint Augustin dit au livre de ses *Confessions* : « Il a bondi comme un géant pour fournir sa carrière. Il n'a pas apporté de lenteur, mais il a couru en proclamant par ses paroles, par ses actions, par sa mort, par sa vie ; en descendant sur la terre, en montant au ciel, il crie pour que nous revenions à lui, et il a disparu aux yeux de ses apôtres, afin que nous rentrions dans notre cœur pour l'y trouver. » Le quatrième avantage, c'est la sécurité, s'il est monté au ciel, c'est pour être notre avocat auprès de son Père. Nous pouvons bien être en sûreté, quand nous pensons avoir un pareil avocat devant le Père. (Saint Jean, I, II) : « Nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ, qui est juste ; car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés. » Saint Bernard dit en parlant de cette sécurité : « Tu as, ô homme, un accès assuré auprès de Dieu : Tu y vois la mère devant le Fils, et le Fils devant le Père : cette mère montre à son fils sa poitrine et ses mamelles ; le Fils montre à son Père son côté et ses blessures. Il ne pourra donc y avoir de refus, là où il y a tant de preuves de charité. » Le cinquième avantage, c'est notre dignité. Oui, notre dignité est extraordinairement grande, puisque notre nature a été élevée jusqu'à la droite de Dieu. C'est pour cela que les anges, en considération de cette dignité dans les hommes, se sont désormais refusés à recevoir leurs adorations, comme il est dit dans l'Apocalypse (XIX) : « Et je me prosternai (c'est saint Jean qui parle) aux pieds de l'ange pour l'adorer. Mais il me dit : gardez-vous bien de le faire ; je suis serviteur de Dieu comme

vous, et comme vos frères. » La Glose fait ici cette remarque : « Dans l'ancienne loi, l'ange ne refusa pas l'adoration de l'homme, mais après l'ascension du Seigneur, quand il eut vu que l'homme était élevé au-dessus de lui, il appréhenda d'être adoré. » Saint Léon parle ainsi dans son deuxième sermon sur l'Ascension : « Aujourd'hui la faiblesse de notre nature a été élevée en Jésus-Christ, au-dessus de toutes les plus grandes puissances jusqu'au trône où Dieu est assis.

Ce qui rend plus admirable la grâce de Dieu, c'est qu'en enlevant ainsi au regard des hommes ce qui leur imprimait à juste titre un respect sensible, elle empêche la foi de faillir, l'espérance de chanceler et la charité de se refroidir. » Le 6e avantage, c'est la solidité de notre espérance. Saint Paul dit aux Hébreux (IV) : « Ayant donc pour grand pontife Jésus, Fils de Dieu, qui est monté au plus haut des cieux, demeurons fermes dans la profession que nous avons faite d'espérer. » Et plus loin (VI) : « Nous avons mis notre refuge dans la recherche et l'acquisition des biens à nous proposés par l'espérance, qui sert à notre âme comme une ancre ferme et assurée laquelle pénètre jusqu'au dedans du voile où Jésus, notre précurseur, est entré pour nous. » Saint Léon dit encore à ce sujet : « L'Ascension de Jésus-Christ est le gage de notre élévation, d'autant que là où la gloire du chef a précédé, le corps espère y parvenir. » Le septième avantage est de nous montrer le chemin. Le prophète Michée dit (III) : « Il a monté pour nous ouvrir le chemin. » Saint Augustin ajoute : « Le Sauveur s'est fait lui-même notre voie. Levez-vous et marchez, vous avez un chemin tout tracé ; gardez-vous d'être lents. » Le huitième avantage, c'est de nous ouvrir la porte du ciel : car de même que le premier

Adam a ouvert les portes de l'enfer, de même le second a ouvert les portes du paradis.

Aussi l'Église chante-t-elle : *Tu devicto mortis aculeo, etc.**. : « Après avoir vaincu l'aiguillon de la mort, vous avez ouvert aux croyants le royaume des cieux. » Le 8e avantage, c'est de nous préparer une place. « Je vais, dit Jésus-Christ dans saint Jean ; je vais vous préparer une place. » Saint Augustin commente ainsi ces paroles : « Seigneur ; préparez ce que vous préparez, car vous nous préparez pour vous, et c'est vous-même que vous nous préparez, quand vous préparez une place où nous habiterons en vous et où vous habiterez en nous. »

* Paroles du Te Deum.

---

19. Le Saint-Esprit

Ainsi que l'atteste l'histoire sacrée des Actes, aujourd'hui le Saint-Esprit fut envoyé sur les Apôtres sons la forme de langues de feu. Au sujet de cette mission ou venue, il y a huit considérations à faire : Un, par qui il fut envoyé ; deux, de combien de manières il est ou il fut envoyé ; Trois, en quel temps ; quatre, combien de fois ; cinq, de quelle manière ; six, sur qui ; sept, pourquoi ; huit, par quel moyen il fut envoyé :

I. Par qui, le Saint-Esprit fut-il envoyé ?

C'est le Père qui envoya ce Saint-Esprit, c'est le fils aussi, et le Saint-Esprit se donna lui-même et

s'envoya. Ce fut le Père, d'après ces paroles. de Jésus-Christ en saint Jean (XIV) : « Le Paraclet qui est le Saint-Esprit, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses. » Ce fut le fils : on lit au XVI[e] chapitre de saint Jean : « Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

En prenant un point de comparaison avec les choses d'ici-bas, l'envoyé a trois sortes de rapports avec celui qui l'envoie ; il lui donne l'être, comme le rayon est envoyé par le soleil : il lui donne sa force, comme la flèche envoyée par l'archer ; il lui donne juridiction ou autorité, comme un messager envoyé par son supérieur. Sous ce triple point de vue, la mission peut convenir au Saint-Esprit : car il est envoyé par le Père et le Fils, en qui résident l'être, la force et l'autorité dans leurs opérations. Néanmoins, l'Esprit-Saint lui-même s'est aussi donné et envoyé : ce qui est insinué dans ces paroles de saint Jean (XVI) : « Quand d'Esprit de vérité sera venu. » En effet selon que le dit saint Léon, pape, en son sermon de la Pentecôte : La bienheureuse Trinité, l'incommutable divinité est une en substance, ses opérations sont indivises, elle est unie dans sa volonté, pareille en toute puissance, égale en gloire : mais elle s'est partagée l'œuvre de notre rédemption, cette miséricordieuse Trinité, de sorte que le Père se laissa fléchir ; le Fils se fit propitiation et le Saint-Esprit nous embrasa de son amour. » Or, puisque le Saint-Esprit est Dieu, on peut donc dire avec vérité qu'il se donne lui-même. Saint Ambroise prouve ainsi la divinité du Saint-Esprit dans son livre *Du Saint-Esprit* : « La gloire de sa divinité est manifestement prouvée par. ces quatre moyens. On connaît qu'il est Dieu, ou bien parce qu'il est sans péché, ou bien parce qu'il pardonne le péché, ou bien parce que ce

n'est pas une créature, mais qu'il est créateur, ou bien enfin parce qu'il n'adore pas, mais qu'il est adoré. »

Il est évident par là que la Trinité se donna toute à nous : « parce que, dit saint Augustin, le Père nous a donné tout ce qu'il a ; il nous a donné son Fils pour prix de notre rédemption, le Saint-Esprit comme privilège de notre adoption, et il se réserve lui-même tout entier comme l'héritage de notre adoption. » De même aussi, le Fils s'est donné entièrement à nous, selon ce mot de saint Bernard : « Il est pasteur, il est pâture, il est rédemption. Il nous a donné son âme pour rançon, son sang pour breuvage, sa chair pour aliment et sa divinité pour récompense. » De même encore le Saint-Esprit nous a gratifiés et nous gratifie de tous ses dons, parce qu'il est dit dans la I^{ère} épître aux Corinthiens (XII) : « L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse, l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science ; un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit. ». Saint Léon, pape, ajoute : « C'est le Saint-Esprit, qui inspire la foi, qui enseigne la science : il est la source, de l'amour, le cachet de la chasteté et le principe de tout salut. »

II. De combien de manières le Saint-Esprit est ou fut envoyé ?

Il faut savoir que le Saint-Esprit est envoyé d'une manière visible et d'une manière invisible. Elle est invisible quand il pénètre dans les cœurs saints : elle est visible quand il se montre sous un signe visible. Saint Jean parle de sa mission invisible quand il dit (III) : « L'Esprit souffle où il veut et vous entendez sa voix, mais vous ne savez ni d'où

il vient ; ni où il va. » Cela n'a rien d'étonnant, parce que, selon le mot de saint Bernard en parlant du Verbe invisible : « Il n'est pas entré par les yeux, puisqu'il n'a pas de couleur ; ni par les oreilles, parce qu'il n'a pas rendu de son ; ni par les narines, parce qu'il n'est pas mêlé avec l'air, mais avec l'esprit ; qu'il n'infecte pas l'air, mais qu'il le fait : il n'est pas entré par la bouche, puisqu'il n'est ni mangé ni bu ; ni par le toucher du corps, puisqu'il n'est pas palpable. Vous demandez donc, puisque ses voies sont si impénétrables, comment je connais sa présence : je l'ai reconnue par la crainte que j'éprouve en mon cœur ; c'est par la fuite du vice que j'ai remarqué la puissance de sa force : je n'ai qu'à ouvrir les yeux et à examiner ; alors j'admire la profondeur de sa sagesse : c'est par le plus petit amendement dans mes mœurs que j'ai ressenti la bonté de sa douceur ; c'est par la réformation et le renouvellement intérieur de mon âme que j'ai aperçu, autant qu'il m'a été possible, l'éclat de sa beauté ; c'est en voyant toutes ces merveilles à la fois que j'ai été saisi devant son infinie grandeur. » Une mission est visible quand elle est indiquée par un signe visible. Or, le Saint-Esprit s'est montré sous cinq formes visibles : premièrement, sous la forme d'une colombe au-dessus de Jésus-Christ qui venait d'être baptisé. Saint Luc dit (III) que le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle semblable à une colombe ; deuxièmement, sous la forme d'une nuée lumineuse au moment de la transfiguration. Saint Mathieu dit (XVI) : « Lorsqu'il partait encore, une nuée lumineuse vint le couvrir. » La glose ajoute : « Dans le baptême de Notre-Seigneur, comme dans sa transfiguration glorieuse, le Saint-Esprit a manifesté le mystère de la sainte Trinité, là dans

une colombe, ici dans une nuée lumineuse » ; troisièmement, sous la forme d'un souffle. On lit dans saint Jean (XX) : « Il souffla et leur dit : « Recevez le Saint Esprit » ; quatrièmement sous la forme de feu ; cinquièmement, sous la forme de langue : et c'est sous cette double forme qu'il a apparu en ce jour.

Or, s'il s'est montré sous ces cinq formes, c'est pour donner à comprendre qu'il en opère les propriétés dans les cœurs où il vient.

premièrement, Il s'est montré sous la forme d'une colombe. La colombe gémit au lieu de chanter, elle n'a pas de fiel, elle se cache dans les fentes des rochers. De même le Saint-Esprit fait gémir sur leurs péchés ceux qu'il remplit. « Nous rugissons tous comme des ours, dit Isaïe (LIX), nous gémissons et nous soupirons comme des colombes. » « Le Saint-Esprit lui-même, dit saint Paul (Rom., VIII), prie pour nous, par des gémissements ineffables, » c'est-à-dire qu'il nous fait prier et gémir.

Deuxièmement, il n'y a en lui ni fiel ni amertume. Et la Sagesse dit (XII) : « Seigneur, oh ! que votre Esprit est bon, et qu'il est doux en toute sa conduite ! ». (VII) « Il est humain, doux, bon ; parce qu'il rend doux, bon et humain ; doux dans les discours, bon de cœur et humain en action. » Troisièmement, il habite dans les fentes du rocher, c'est-à-dire dans les plaies de Jésus-Christ « Levez-vous, est-il dit dans le Cantique (II), ma bien-aimée, mon épouse, et venez, vous qui êtes ma colombe (la glose ajoute : vous qui réchauffez mes poussins, par l'infusion du Saint-Esprit),qui habitez les creux de la pierre (la glose dans les blessures de Jésus-Christ). » Jérémie parle ainsi au chap. IV des

Lamentations : « Le Christ, le Seigneur, l'esprit de notre bouche a été pris à cause de nos péchés. » Nous lui avons dit : « Nous vivrons sous votre ombre parmi les nations. » C'est comme s'il disait : « L'Esprit-Saint, qui est de notre bouche, : et cette bouche, c'est celle de N.-S. Jésus-Christ, parce qu'il est notre bouche et notre chair, nous fait dire à Jésus-Christ : « Nous vivrons en ayant toujours à la mémoire votre ombre, c'est-à-dire votre passion, dans laquelle le Christ fut environné de ténèbres et méprisé. » La nuée est élevée au-dessus de la terre, elle procure le rafraîchissement et engendre la pluie : ainsi fait le Saint-Esprit, de ceux qu'il remplit, il les élève au-dessus de la terre et leur inspire le mépris des choses terrestres. Selon ces paroles d'Ezéchiel : (VIII) « L'Esprit m'a élevé entre le ciel et la terre. » (I) « Partout où allait l'Esprit, et où l'Esprit s'élevait, les roues s'élevaient aussi, et le suivaient, parce que l'Esprit de vie était dans les roues. » Saint Grégoire dit de son côté : « Quand on a goûté de l'Esprit, à l'instant toute chair devient insipide. » L'Esprit-Saint refroidit contre les ardeurs du vice. Aussi a-t-il été dit à Marie (saint Luc, I) : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, » c'est-à-dire, elle vous refroidira contre toutes les ardeurs du vice. C'est pour cela que l'Esprit-Saint est appelé eau, parce qu'il a une vertu régénérative. « Si quelqu'un croit en moi, dit Jésus-Christ (saint Jean, VII), il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive », ce qu'il entendait de l'Esprit-Saint que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Enfin l'Esprit-Saint engendre une pluie de larmes. Le psaume (CXLVII) dit : « Son Esprit soufflera et les eaux couleront », c'est-à-dire les larmes.

Troisièmement, il s'est montré, sous la forme d'un souffle. *Tout d'abord*, le souffle est agile, chaud, doux et nécessaire pour la respiration : de même aussi l'Esprit-Saint est agile, c'est-à-dire prompt à se répandre ; il est plus actif que toutes les substances agissantes. La glose explique ainsi ces paroles des Actes : « On entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux, qui venait du ciel », la grâce du Saint-Esprit, dit-elle, ne connaît pas les obstacles d'un retard. *En second lieu*, il est chaud pour embraser : « Je suis venu, est-il dit en saint Luc (XII), apporter le feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il brûle. » Ce qui l'a fait comparer dans le Cantique (XV) à l'auster qui est un vent chaud : « Retirez-vous, aquilon, venez, vent du midi, soufflez de toutes parts dans mon jardin et que les parfums en découlent. » *En troisième lieu* il est doux pour adoucir. Aussi pour indiquer sa douceur, on donne le nom d'onction ; comme dans la première épître canonique de saint Jean (II) : « Son onction vous enseigne toutes choses » ; on donne aussi le nom de rosée. L'Église chante en effet (I) : « Que l'Esprit-Saint répande sa rosée céleste pour rendre nos cœurs féconds en bonnes œuvres. *Et, sui roris intima aspersione fecundet.* » On donne enfin le nom de souffle léger : On lit au IIIe livre des Rois (XIX) : « Après le feu, on entendit le souffle d'un petit vent doux » et le Seigneur y était. *En quatrième lieu*, il est nécessaire pour la respiration. Le souffle est tellement nécessaire pour respirer, que s'il cessait pendant une heure, l'homme mourrait aussitôt. Il faut l'entendre aussi en ce sens du Saint-Esprit. D'où vient que le psaume dit : « Vous leur ôterez l'esprit, et ils tomberont dans la défaillance et retourneront dans leur poussière. Envoyez votre

Esprit et ils seront créés de nouveau, et vous renouvellerez la face de la terre. »

Saint Jean dit aussi (VI) : « C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont elles-mêmes esprit et vie. »

Quatrièmement, il s'est montré sous la forme de feu.

Cinquièmement, sous la forme de langue, d'après les paroles des Actes (II) : « En même temps. ils (les disciples) virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. » Plus bas se trouvera l'explication de ces deux formes.

III. En quel temps fut-il envoyé ?

Ce fut le cinquantième jour après Pâques, pour faire comprendre que la perfection de la loi vient du Saint-Esprit, ainsi que la récompense éternelle et la rémission des péchés. Premièrement, il est la perfection de la loi, en ce que, d'après la glose, à dater du cinquantième jour où l'agneau avait été immolé d'avance, la loi fut donnée au milieu du feu ; dans le Nouveau-Testament aussi, cinquante jours après la Pâque de Jésus-Christ, le Saint-Esprit descendit au milieu du feu. La loi, c'était sur le mont Sinaï, le Saint-Esprit, sur le mont Sion. La loi fut donnée au sommet d'une montagne, le Saint-Esprit dans le cénacle ; d'où il paraît clairement que l'Esprit-Saint lui-même est la perfection de la loi, parce que l'accomplissement de la loi, c'est l'amour. Deuxièmement, c'est la récompense éternelle. La glose dit en effet « De même que les quarante jours pendant lesquels Jésus-Christ conversa avec ses

disciples, désignent l'Église actuelle, de même le cinquantième jour auquel est donné le Saint-Esprit veut dire le denier de la récompense éternelle. » Quatrièmement, C'est la rémission des péchés.

La glose ajoute au même endroit : « De même que dans la cinquantième année arrivait l'indulgence du Jubilé, de même par le Saint-Esprit, les péchés sont remis. » Ce qui suit se trouve encore dans la Glose : « Dans ce jubilé spirituel, les accusés sont relâchés, les dettes remises, les exilés rappelés dans leur patrie, l'héritage perdu est restitué, c'est-à-dire que les hommes vendus au péché sont délivrés du joug de la servitude. » Les condamnés à mort sont relâchés et délivrés : c'est pour cela qu'il est dit dans l'épître aux Romains (VIII) : « La loi de l'esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a délivré de la loi du péché et de la mort. » Les dettes des péchés sont remises parce que (saint Pierre, II, 4) : « la charité couvre la multitude des péchés. » Les exilés sont rappelés dans la patrie : Il est dit, dans le Psaume (CXLII) : « Votre esprit, qui est bon, me conduira dans une terre unie. » L'héritage perdu est restitué : « L'Esprit, est-il dit dans l'épître aux Romains (VIII), rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers. » Les esclaves sont délivrés du péché. Aux Corinthiens on trouve (II, 4) : « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. »

IV. Combien de fois fut-il envoyé aux apôtres ?

Il faut savoir, que, d'après la glose, il leur a été donné trois fois : avant la Passion, après la Résurrection, et après l'Ascension : la première fois

pour faire des miracles, la seconde pour remettre les péchés, la troisième pour affermir leurs cœurs. La première fois, ce fut quand Jésus-Christ les envoya prêcher, et leur donna la puissance de chasser tous les démons et de guérir les infirmités. Tous ces miracles sont l'œuvre du saint-Esprit selon ces paroles de saint Mathieu (XII) : « Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu jusqu'à vous. » Cependant, opérer des miracles n'est pas une conséquence de la possession du Saint-Esprit, parce que selon la parole de saint Grégoire : « Les miracles ne font pas l'homme saint, mais ils le montrent. » Et parce que l'on fait des miracles ce n'est pas une raison, pour avoir l'Esprit-Saint, puisque les méchants eux-mêmes allèguent qu'ils ont fait des miracles (Saint Mathieu, VII) : « Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom ? » Car Dieu fait des miracles par son autorité, les anges par l'infériorité de la matière, les démons, par des vertus naturelles qui résident dans les choses, les magiciens par des contrats secrets avec les démons, les bons chrétiens par une justice manifeste, les mauvais chrétiens par les apparences d'une justice reconnue. La seconde fois que Jésus-Christ donna le Saint-Esprit aux apôtres, ce fut quand il souffla sur eux en disant : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez. » Cependant nul ne saurait remettre le péché quant à la souillure qu'il produit et qui réside dans l'âme, ni quant à la culpabilité qui engage à la peine éternelle ; ni quant à l'offense faite à Dieu, toutes

misères qui sont remises seulement par l'infusion de la grâce et en vertu de la contrition.

On dit cependant que le prêtre absout, tant parce qu'il déclare le pénitent absous de la faute que parce qu'il change la peine du purgatoire en une peine temporelle et qu'il remet une partie même de la peine temporelle. La troisième fois qu'il donna le Saint-Esprit à ses apôtres, ce fut aujourd'hui, alors que leurs cœurs étaient tellement fortifiés qu'ils ne craignaient en rien les tourments, selon le mot du Psalmiste (XXXII) : « C'est l'esprit (le souffle) de sa bouche qui a produit toute leur force. » Et selon ces paroles de saint Augustin : « Telle est la grâce du Saint-Esprit, que s'il trouve la tristesse, il la dissipe, s'il trouve des désirs mauvais, il les consume ; s'il trouve la crainte, il la chasse. » Saint Léon, pape, dit de son côté : « Si l'Esprit-Saint était l'objet de l'espoir des apôtres, ce n'était pas tout d'abord pour habiter dans des cœurs sanctifiés, mais pour les enflammer davantage après leur sanctification, pour verser en eux une plus grande abondance de grâces. Il les comblait de ses dons, il ne commençait pas leur conversion. Et cependant son œuvre n'était pas nouvelle, parce qu'il était plus riche en largesses. »

V. De quelle manière fut-il envoyé ?

Il fut envoyé avec bruit ; en forme de langues de feu, et ces langues apparurent en se posant. Le bruit fut subit, venant du ciel, véhément et remplissant. Il fut subit parce que le Saint-Esprit ne connaît pas les obstacles d'un retard ; il venait du ciel, parce qu'il rendit les apôtres célestes ; il fut véhément, mot qui signifie détruisant le malheur (væ

adimens), soit parce qu'il détruit tout l'amour charnel dans l'esprit, d'où vient véhément (vehens mentem) ; il fut remplissant, parce que l'Esprit-Saint remplit tous les apôtres d'après ce texte des Actes : « Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. »

Il y a trois signes auxquels on reconnaît la plénitude, et ces trois signes se trouvent dans les apôtres.

Le *premier*, c'est de ne pas rendre de son ; par exemple le tonneau plein ne rend aucun son. Quand Job dit (VI) : « Le bœuf fait-il entendre ses mugissements lorsqu'il est devant une crèche pleine ? c'est comme s'il disait : « Lorsque la crèche du cœur contient la plénitude de la grâce, il ne saurait jeter des murmures d'impatience. » Les apôtres possédèrent ce signe, parce qu'au milieu de leurs tribulations, ils ne rendirent aucun son d'impatience ; il y a mieux : « Ils sortaient du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus (Act., V). »

Le second signe, c'est de ne pas pouvoir en contenir plus, et d'en posséder assez. En effet quand un vase est plein, il ne peut contenir autre chose, comme aussi quand un homme est rassasié, il n'a plus d'appétit ; de même les saints, qui ont la plénitude de la grâce, ne peuvent recevoir aucun goût pour les amours terrestres. « Tout cela m'est à dégoût, est-il dit dans Isaïe (I). Je n'aime point les holocaustes de vos béliers. » De même ceux qui ont goûté des douceurs divines n'ont pas soif des vanités terrestres. « Celui, dit saint Augustin, qui aura bu du fleuve du paradis dont une goutte est plus grande que l'océan, peut être assuré que la soif de ce monde sera étanchée, en lui. » Les apôtres

possédèrent ce signe, car ils ne voulurent avoir rien en propre, mais ils partagèrent tout en commun.

Le troisième signe c'est de déborder, comme ce fleuve dont il est parlé dans l'Ecclésiastique (XXIV) : « Il répand la sagesse comme le Phison répand ses eaux. » Ce qui signifie à la lettre : Le propre de ce fleuve, c'est de déborder et d'arroser tout ce qui l'entoure. Ainsi les apôtres commencèrent à déborder, parce qu'ils se mirent à parler différentes langues. C'est ici que la glose dit : « Voici le signe de la plénitude : le vase plein se répand ; le feu ne peut rester caché en lui-même. » Ils commencèrent donc à arroser ce qui les entourait, de là vient que saint Pierre se mit à prêcher et convertit trois mille personnes. » Secondement, il fut envoyé en forme de langues de feu. Il y a là-dessus trois points à examiner : *Un*, pourquoi en langues et en langues de feu tout à la fois ; *deux*, pourquoi en forme de feu plutôt qu'en un autre élément ; *trois*, pourquoi en forme de langue plutôt que d'un autre membre.

En premier lieu, il faut savoir que c'est pour trois raisons qu'il apparut en langues de feu : *d'abord*, afin que les apôtres proférassent des paroles de feu ; *ensuite*, afin qu'ils prêchassent une loi de feu c'est-à-dire une loi d'amour. Voici les paroles de saint Bernard sur ces deux premières raisons : « Le Saint-Esprit est venu en langues de feu afin de dire des paroles de feu dans les langues de toutes les nations ; en sorte que ce furent des langues de feu qui prêchaient une loi de feu ; » *enfin*, afin que les apôtres connussent que c'était par eux que parlait l'Esprit-Saint qui est feu ; afin qu'ils n'eussent aucune défiance là-dessus ; afin qu'ils ne s'attribuassent pas les conversions des autres, et

que tous écoutassent leurs paroles comme celles de Dieu.

En second lieu, il fut envoyé sous la forme du feu pour beaucoup de raisons.

La première se tire des sept espèces de grâce qu'il donne : car l'Esprit, comme le feu, abaisse les hauteurs par le don de crainte ; il amollit les duretés par le don de piété ; il illumine les lieux obscurs par la science ; il resserre les fluides par le conseil ; il consolide les choses sans consistance par la force ; il clarifie les métaux dont il ôte la rouille par le don d'intelligence, il se dirige en haut par le don de sagesse.

La deuxième se tire de sa dignité et de son excellence. En effet le feu l'emporte sur tous les éléments par son apparence, par son rang et par sa force : par son apparence, en raison de la beauté qu'il présente dans sa lumière ; par son rang, en raison de la sublimité de sa position. L'Esprit-Saint aussi l'emporte sur tout en ces différents cas. Quant à l'apparence, l'Esprit-Saint est appelé sans tache. Quant à son rang, il renferme toutes les intelligences ; quant à sa force, il la possède en toute manière.

La troisième se tire de ses différentes propriétés. Raban expose ainsi cette raison : « Le feu, de sa nature, contient quatre propriétés : il brûle, il purge, il échauffe et il éclaire. Pareillement le Saint-Esprit brûle les péchés, purge les cœurs, chasse la tiédeur et éclaire l'ignorance. Il brûle les péchés, selon cette parole du prophète Zacharie (XIII) : « Je les ferai passer par le feu où je les épurerai comme on épure l'argent » C'était encore par ce feu que le prophète demandait à être brûlé quand il disait (Ps. XXV) : « Brûlez mes reins et mon cœur. » Il purge

les cœurs, selon ce mot d'Isaïe (IV) : « Ils seront appelés saints quand le Seigneur aura lavé Jérusalem du sang qui est au milieu d'elle, par un esprit de justice et un esprit d'ardeur. » Il chasse la tiédeur : c'est pour cela qu'il est dit (Rom., XII) de ceux qui sont remplis du Saint-Esprit : « Conservez-vous dans la ferveur de l'esprit. » Saint Grégoire dit aussi : « Le Saint-Esprit est apparu en forme de feu parce qu'il dissipe l'engourdissement de la froideur de tout cœur qu'il remplit, et qu'il l'enflamme du désir de son éternité. » Il éclaire l'ignorance, d'après ces paroles du livre de la Sagesse (IX) : « Et qui pourra connaître votre pensée, si vous ne donnez vous-même la sagesse, et si vous n'envoyez votre Esprit-Saint du plus haut des cieux ? » Comme aussi dans la première épître aux Corinthiens (II), on lit : « Or, ce que Dieu nous a révélé, il nous l'a révélé par l'Esprit-Saint. »

La quatrième se prend de la nature de son amour car, l'amour a trois points de ressemblance avec le feu. D'abord, le feu est toujours en mouvement, de même aussi l'amour du Saint-Esprit fait que ceux qui en sont remplis sont toujours, occupés à faire de bonnes œuvres ; et c'est la raison pour laquelle saint Grégoire dit : « Jamais l'amour de Dieu n'est oisif. S'il existe, il opère des merveilles ; mais s'il néglige les bonnes œuvres, l'amour n'existe pas. » Ensuite, de tous les éléments le feu est celui qui consiste le plus dans la forme et qui tient le moins de la matière. Il en est ainsi de l'amour du Saint-Esprit celui qui en est rempli est peu épris de l'amour des choses terrestres et a beaucoup d'attachement pour les choses célestes et spirituelles, de sorte qu'il n'aime plus les choses charnelles d'une manière charnelle, mais qu'il aime

de préférence les choses spirituelles d'une façon spirituelle. Saint Bernard distingue quatre sortes d'amours : l'amour de la chair pour la chair, l'amour de l'esprit pour la chair, l'amour de la chair pour l'esprit, et l'amour de l'esprit pour l'esprit lui-même. Enfin, le feu abaisse ce qui s'élève, il tend à s'élever, il resserre et unit les fluides. Ces trois propriétés font connaître les trois sortes de forces qui sont dans l'amour, comme le dit saint Denys dans son livre des Noms divins : « Il a une force inclinative, une force élévative et une force coordinative. Il abaisse les choses supérieures au-dessous des inférieures, il élève les inférieures au-dessus des supérieures, il coordonne ensemble les choses semblables. » On trouve ces trois effets dans ceux que l'Esprit-Saint remplit : il les abaisse par l'humilité et le mépris d'eux-mêmes ; il les élève par le désir des choses supérieures, et il établit entre eux l'uniformité de mœurs.

En troisème lieu, pourquoi le Saint-Esprit apparaît-il sous la forme de langues, plutôt que sous la forme d'un autre membre ?

On en donne trois raisons. En effet la langue est un membre enflammé du feu de l'enfer, difficile à gouverner, et utile quand on en fait un bon usage. Or, si la langue était enflammée du feu de l'enfer, elle avait donc besoin du feu du Saint-Esprit (saint Jacques, III) : « La langue est un feu », car elle se gouverne avec difficulté : c'est pour cela qu'elle a plus que les autres membres, besoin de la grâce du Saint-Esprit. Saint Jacques ajoute que la nature de l'homme est capable de dompter et a dompté en effet toutes sortes d'animaux. Si donc la langue est d'une telle utilité quand elle est bien dirigée, il fut donc nécessaire qu'elle eût le Saint-Esprit pour

guide.

Il apparut encore en forme de langue, pour signifier qu'il est d'une grande nécessité à ceux qui prêchent. Il les fait parler avec chaleur et intrépidité ; c'est pour cela qu'il fut envoyé en forme de feu. « Le Saint-Esprit, dit saint Bernard, est venu sur les apôtres en forme de langues de feu, afin qu'ils parlassent avec feu, et que les langues de feu prêchassent une loi de feu. » Ils parlèrent avec confiance et intrépidité : « Ils furent tous, disent les Actes (IV), remplis du Saint-Esprit et se mirent à annoncer avec confiance la parole de Dieu. » Ils parlèrent plusieurs langues, selon que l'exigeait l'intelligence de leurs auditeurs. Aussi lisons-nous dans les Actes (II) qu'ils se mirent à parler différentes langues. Leur prédication fut utile selon le besoin et pour l'édification de tous. « L'Esprit du Seigneur est sur moi, dit Isaïe (LXI) : car le Seigneur m'a rempli de son onction, il m'a envoyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé. »

Enfin, ces langues apparurent en se posant pour donner à entendre que le Saint-Esprit était nécessaire et à ceux qui président et à ceux qui jugent, parce qu'il confère l'autorité de remettre les péchés. « Recevez le Saint-Esprit, est-il dit dans l'évangile de saint Jean (XX) : les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez. » Il confère la science pour juger, selon ces paroles d'Isaïe : « Je répandrai mon esprit sur lui et il rendra la, justice aux nations » (XLII). Il confère la douceur pour supporter : « Je prendrai, dit le Seigneur à Moïse (Nombres, XI, 17), de l'Esprit qui est en vous et je leur en donnerai (aux anciens d'Israël) afin qu'ils soutiennent avec vous le

fardeau de ce peuple. » L'Esprit de Moïse était un esprit de douceur, selon que le témoigne le livre des Nombres (XII) : « Moïse était de tous les hommes le plus doux qui fût sur la terre. » Il confère l'ornement de la sainteté pour embellir. Job dit (XXVI) : « L'Esprit du Seigneur a orné les cieux. »

VI. Sur qui fut-il envoyé ?

Sur les disciples qui étaient des réceptacles purs et préparés à recevoir le Saint-Esprit, pour sept qualités qui se trouvèrent en eux.

Premièrement, ils furent calmes d'esprit ; on le voit par ces mots : « Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis », c'est-à-dire les jours de repos. En effet cette fête était consacrée au repos. « Sur qui reposera mon esprit, dit Isaïe (LXVI), si ce n'est sur celui qui est humble ? »

Deuxièmement, Ils étaient unis par les liens de l'amour, ce qui est indiqué par ces paroles : « Ils étaient tous ensemble. » Il n'y avait en effet parmi eux qu'un seul cœur et une seule âme : car de même que l'esprit de l'homme ne vivifie les membres du corps qu'autant qu'ils sont unis dans la vie, de même le Saint-Esprit ne vivifie que les membres spirituels. Et comme le feu s'éteint dès lors qu'on éloigne les morceaux de bois, de même aussi l'Esprit-Saint disparaît où n'habite pas la concorde. C'est pour cela que l'on chante dans l'office des Apôtres* : « La divinité les a trouvés unis par la charité, elle les a inondés de lumière. »

* Nous n'avons pas trouvé ce texte dans la liturgie romaine.

Troisièmement, Ils étaient renfermés dans un

lieu. C'est pour cela qu'il est dit aux Actes : « Ils étaient dans un même local », c'est-à-dire, dans le cénacle. « Je la conduirai, est-il dit dans Osée (II), dans la solitude et je lui parlerai au cœur. »

Quatrièmement, ils étaient assidus dans la prière, d'après ces paroles des Actes (I) : « Ils persévéraient tous unanimement en prière. Et nous chantons* : « Les apôtres étaient en prière, alors qu'un bruit subit annonce la venue de Dieu. »

* Hymne des Matines de la Pentecôte, version antérieure à la correction des hymnes romaines.

Hora diei tertia,
Apostolisorantibus,
Repente de cælo sonus
Deum venire nuntiat.

Or, pour recevoir le Saint-Esprit, l'oraison est nécessaire, comme le dit le livre de la Sagesse (VII) : « J'ai prié et l'esprit de sagesse est venu en moi » ; et dans saint Jean (XIV) : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet. »

Cinquièmement, ils étaient doués d'humilité, ce que veut dire ce mot, ils étaient assis. Le Psaume dit : « Vous envoyez les fontaines dans les vallées », c'est-à-dire, vous donnez aux humbles la grâce du Saint-Esprit : ce qui est encore confirmé par ce texte : « Sur qui reposera mon esprit, si ce n'est sur celui qui est humble ? »

Sixièmement, ils étaient en paix comme l'indiquent ces mots : « Ils étaient dans Jérusalem », qui signifie *Vision de Paix*. Saint Jean montre que la paix est nécessaire pour recevoir le Saint-Esprit (saint Jean, XX). Aussitôt qu'il leur eut souhaité la paix en disant : « La paix soit avec vous », il souffla aussitôt sur eux et dit : « Recevez le Saint-Esprit. »

Septièmement, ils étaient élevés en contemplation : ceci est marqué en ce qu'ils reçurent le Saint-Esprit alors qu'ils se trouvaient dans la partie supérieure du cénacle. La glose dit en cet endroit : « Celui qui désire le Saint-Esprit s'élève au-dessus de la demeure de sa chair, qu'il foule par la contemplation de son esprit.

VII. Pourquoi fut-il envoyé ?

Le Saint-Esprit fut envoyé pour six causes. Le texte suivant est l'autorité sur laquelle on s'appuie : « Mais le consolateur qui est l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses. »

Premièrement, il fut envoyé pour consoler les affligés. Paraclet veut dire consolateur. Isaïe dit « L'Esprit du Seigneur est sur moi, et il ajoute, pour apporter de la consolation à ceux qui pleurent dans Sion » (Isaïe, LXI). « L'Esprit-Saint, dit saint Grégoire, est appelé consolateur, parce que ceux qui gémissent d'avoir commis le péché sont préparés par lui à l'espoir du pardon. La tristesse qui s'était emparée de leur esprit affligé disparaît ».

Deuxièmement, pour ressusciter les morts. Selon cette parole d'Ezéchiel (XXXVII) : « C'est l'Esprit qui vivifie : os arides, écoutez la parole du Seigneur. Je ferai entrer en vous l'Esprit et vous vivrez. »

Troisièmement, pour sanctifier ceux qui sont immondes. Aussi on dit l'Esprit, parce qu'il vivifie, et saint parce qu'il sanctifie et rend pur. Saint et pur, c'est une même chose. Le Psaume (XLV) porte : « Un fleuve tranquille réjouit la cité de

Dieu » ; ce fleuve c'est la grâce du Saint-Esprit qui purifie et qui ne tarit pas : la cité de Dieu, c'est l'Église de Dieu, et par ce fleuve, le Très-Haut a sanctifié son tabernacle.

Quatrièmement, pour affermir l'amour au milieu de ceux qui sont désunis par la haine. « Mon Père lui-même vous aime » (saint Jean, XIII). Le Père, c'est celui qui nous aime tout naturellement. S'il est notre Père, et que nous sommes ses enfants, et si nous sommes tous frères à l'égard les uns des autres, qu'une amitié parfaite règne entre les frères.

Cinquièmement, pour sauver les justes : Quand Jésus-Christ dit : « Mon Père vous l'enverra en mon nom », il rappelle l'idée de Sauveur renfermée dans ce nom de Jésus. Donc c'est au nom de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur que le Père a envoyé le Saint-Esprit afin de montrer qu'il est venu pour sauver les nations.

Sixièmement, pour instruire les ignorants : « Il vous enseignera toutes choses, dit Jésus-Christ »

VIII. Par quel moyen a-t-il été donné ?

Ce fut d'abord par l'oraison. Ainsi nous avons vu plus haut que, c'était alors que les apôtres priaient, et en saint Luc : « Alors que Jésus priait, le Saint-Esprit descendit. » Ensuite, en écoutant avec dévotion et attention la parole de Dieu.« Pierre parlait encore que l'Esprit-Saint tomba sur eux » (Actes, X). Enfin, par l'assiduité aux bonnes œuvres, signifiée dans l'imposition des mains. « Alors ils imposaient les mains sur eux » (Actes, VIII). L'imposition des mains signifie encore l'absolution que l'on donne à confesse.

20. Saints Gordien Et Épimaque

* Tiré du Martyrologe d'Adon.

Gordien vient de geos, dogme ou maison, et dyan, brillant, comme maison brillante dans laquelle habitait Dieu : ainsi que saint Augustin le dit dans le livre de la Cité de Dieu. « Une bonne maison est celle dont les parties sont relativement bien disposées, amples et éclairées. » Il en fut ainsi de ce saint qui fut disposé par l'imitation de la concorde, qui fut ample en charité et brillant de vérité. Épimaque vient de épi, sur et machin, roi, comme roi suprême ; il peut aussi venir d'épi, sur et machos, combat, qui combat pour les choses d'en haut.

Gordien, vicaire de l'empereur Julien, voulait forcer à sacrifier un chrétien nommé Janvier qui, par ses prédications, le convertit à la foi avec son épouse nommée Mariria et cinquante-trois autres hommes. Julien, à cette nouvelle, envoya Janvier en exil, et condamna Gordien à perdre la tête, s'il ne voulait pas sacrifier. Le bienheureux Gordien fut donc décapité et son corps fut jeté aux chiens. Mais comme il était resté l'espace de huit jours, tout à fait intact, sa famille le prit et l'ensevelit à un mille de la ville avec saint Épimaque que Julien avait fait tuer depuis quelque temps. Ce fut vers l'an du Seigneur 360.

---

21. Saints Nérée et Achillée

* Bréviaire ; — Martyrologes ; — Eusèbe, Hist. Eccl.

Nérée veut dire conseil de lumière : ou bien s'il vient de Nereth, qui veut dire lumière, et us, qui se hâte ; ou bien encore de Ne et reus, non coupable. Il fut donc un conseil de lumière par la prédication de la virginité ; une lumière par sa manière de vivre honorable ; il se hâta d'aimer le ciel ; il ne fut point coupable en raison de sa pureté de conscience. Achilleus vient de achi, qui veut dire mon frère, et césa, salut : salut de ses frères. Leur martyre fut écrit par Euthicès, Victorinus et Macre ou Marce, serviteurs de Jésus- Christ.

Nérée et Achillée, eunuques chambellans de Domitille, nièce de l'empereur Domitien, furent baptisés par l'apôtre saint Pierre. Or, comme cette Domitille était fiancée à Aurélien, fils d'un consul, et qu'elle était couverte de pierreries et de vêtements de pourpre, Nérée et Achillée lui prêchèrent la foi, et lui suggérèrent une grande estime pour la virginité qu'ils lui montrèrent comme approchant de Dieu, rendant semblable aux anges, née avec l'homme, tandis qu'une femme mariée était sous la sujétion de son mari, qu'elle était frappée de coups de poing et de pied, qu'elle mettait trop souvent au monde des enfants difformes, supportant de plus avec peine les pieux avis de leur mère, qu'enfin elle était forcée d'endurer de grandes contrariétés de la part d'un époux. Domitille leur répondit entre autres choses : « Je sais que mon père fut jaloux et que ma mère eut à souffrir de sa part une foule de mauvais traitements mais celui que je dois avoir pour mari lui ressemblera-t-il ? » Ils lui dirent : « Tant que les hommes sont seulement fiancés, ils paraissent doux ; mais dès qu'ils sont mariés, ils deviennent cruels et impérieux : quelquefois ils préfèrent des suivantes à leurs dames.

Toute sainteté perdue peut se recouvrer par la pénitence, il n'y a que la virginité qui ne se puisse recouvrer : car la culpabilité peut être effacée par la pénitence, mais la virginité ne se peut réparer ; elle ne saurait prétendre à regagner l'état de sainteté qu'elle a perdu. » Alors Flavie Domitille crut, fit vœu de virginité, reçut le voile des mains de saint Clément.

À cette nouvelle son fiancé se fit autoriser par Domitien à la reléguer dans l'île Pontia, avec les saints Nérée et Achillée, dans la pensée qu'il pourrait ainsi la faire revenir sur la résolution prise par elle de garder la virginité. Quelque temps après, dans un voyage en cette île, il fit de riches présents à ces deux saints pour les engager à influencer cette vierge : mais ils s'y refusèrent absolument ; et s'attachèrent à la fortifier dans ses bonnes dispositions. Comme on les poussait à sacrifier, ils dirent qu'ayant été baptisés par l'apôtre saint Pierre, rien ne pouvait les faire immoler aux idoles. Ils furent décapités vers l'an du Seigneur 80, et leurs corps furent ensevelis auprès du tombeau de sainte Pétronille. II y en eut d'autres, comme Victorin, Euthicès et Maron qui étaient attachés à Domitille, qu'Aurélien faisait travailler tout le jour comme des esclaves dans ses domaines, et le soir il leur faisait manger le pain des chiens. Enfin il ordonna de fouetter Euthicès jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme ; il fit étouffer Victorin dans des eaux fétides et écraser Maron sous un énorme quartier de roche. Or, quand on eut jeté sur lui cette pierre que soixante-dix hommes pouvaient remuer à peine, il la prit sur les épaules et la porta comme paille légère l'espace de deux milles ; et comme un grand nombre de personnes avaient alors embrassé la foi, le fils du consul le fit tuer. Après quoi, il

ramena Domitille de l'exil, et lui envoya deux vierges, Euphrosine et Théodora, ses sœurs de lait, pour la faire changer de résolution : mais Domitille les convertit à la foi. Alors Aurélien vint avec les deux fiancés de ces jeunes personnes et trois jongleurs pour célébrer ses noces, ou du moins, pour la posséder par la violence.

Mais comme Domitille avait converti ces deux jeunes gens, Aurélien fit entrer Domitille dans une chambre nuptiale, ordonna à ses jongleurs de chanter et aux autres de se livrer à la danse avec lui, dans la volonté de faire violence ensuite à la sainte. Alors les baladins s'épuisèrent à chanter et les autres à danser ; Aurélien lui-même ne cessa de danser pendant deux jours, jusqu'à ce qu'exténué de fatigue, il expira. Son frère Luxurius sollicita la permission de tuer tous ceux qui avaient reçu la foi, il mit le feu à l'appartement des dites vierges, qui rendirent l'esprit en faisant leurs prières. Le lendemain matin, saint Césaire ensevelit leurs corps qu'il avait retrouvés intacts.

---

22. Saint Pancrace

Pancrace vient de pan, qui signifie tout, et gratus, agréable, et citius, vite, tout prompt à être agréable, car dès sa jeunesse il le fut. Le Glossaire dit encore que Pancras veut dire rapine, pancratiarius, soumis aux fouets, Pancrus, pierre de différentes couleurs : en effet, il ravit des captifs pour butin, il fut soumis au tourment du fouet, et il fut décoré de toutes sortes de vertus.

Pancrace, issu d'illustres parents, ayant perdu en Phrygie son père et sa mère, resta confié aux soins

de Denys, son oncle paternel. Ils se rendirent tous les deux à Rome où ils jouissaient d'un riche patrimoine : dans leur quartier était caché, avec les fidèles, le pape Corneille, qui convertit à la foi de Jésus-Christ Denys et Pancrace*.

* Bréviaire ; -- Martyrologes.

Denys mourut en paix, mais Pancrace fut pris et conduit par devant César. Il avait alors environ quatorze ans. L'empereur Dioclétien lui dit : « Jeune enfant, je te conseille de ne pas te laisser mourir de male mort ; car, jeune comme tu es, tu peux facilement te laisser induire en erreur, et puisque ta noblesse est constatée et que tu es le fils, d'un de mes plus chers amis, je t'en prie, renonce à cette folie, afin que je te puisse traiter comme mon enfant. » Pancrace lui répondit : « Bien que je sois enfant par le corps, je porte cependant en moi le cœur d'un vieillard, et grâce à la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, la terreur que tu nous inspires ne nous épouvante pas plus que ce tableau placé devant nous. Quant à tes Dieux que tu m'exhortes à honorer, ce furent des trompeurs, des corrupteurs de leurs belles-sœurs ; ils n'ont pas eu même de respect pour leurs père et mère que si aujourd'hui tu avais des esclaves qui leur ressemblassent tu les ferais tuer incontinent. Je m'étonne que tu ne rougisses pas d'honorer de tels dieux. » L'empereur donc, se réputant vaincu par un enfant, le fit décapiter sur la voie Aurélienne, vers l'an du Seigneur 287. Son corps fut enseveli avec soin par Cocavilla, femme d'un sénateur. Au rapport de Grégoire de Tours*, si quelqu'un ose prêter un faux serment sur le tombeau du martyr, avant qu'il soit arrivé au chancel du chœur, il est aussitôt possédé du démon et devient hors de lui,

ou bien il tombe sur le pavé et meurt.

* Miraculorum, lib. I, c. XXXIX.

Il s'était élevé un procès assez important entre deux particuliers. Or, le juge connaissait parfaitement le coupable. Le zèle de la justice le porta à les mener tous les deux à l'autel de saint Pierre ; et là il força celui qu'il savait avoir tort à confirmer par serment sa prétendue innocence, en priant l'apôtre de venger la vérité par une manifestation quelconque. Or, le coupable ayant fait serment et n'ayant éprouvé aucun accident, le juge, convaincu de la malice de cet homme, et enflammé du zèle de la justice s'écria : « Ce vieux Pierre est ou trop bas, ou bien il cède à moindre que lui. Allons vers Pancrace ; il est jeune, requérons de lui ce qui en est. » On y alla ; le coupable eut l'audace de faire un faux serment sur le tombeau du martyr ; mais il ne put en retirer sa main et expira bientôt sur place. C'est de là que vient la pratique encore observée aujourd'hui de faire jurer, dans les cas difficiles, sur les reliques de saint Pancrace.

V. TEMPS DU PÉLERINAGE

Des fêtes qui tombent pendant le temps du pèlerinage.

Après avoir parlé des fêtes qui arrivent pendant le temps de la Réconciliation, temps reproduit par l'Église de Pâques à l'octave de la Pentecôte, il reste à s'occuper des fêtes qui arrivent dans le temps du pèlerinage ; l'Église le reproduit depuis l'octave de la Pentecôte jusqu'à l'Avent. Ce temps ne commence pas toujours ici, car il varie d'après la fête de Pâques.

---

1. Saint Urbain

Tiré des Actes de sainte Cécile.

Urbain vient d'urbanité, ou bien de *ur*, flambeau ou feu, et de *banal*, réponse. Ce fut un flambeau par l'honnêteté de sa conduite, un feu par son ardente charité, une réponse par sa doctrine. Il fut un flambeau ou une lumière, parce que la lumière est agréable à la vue, immatérielle en essence, céleste en situation, très utile pour agir. De même ce saint fut aimable dans sa conversation, immatériel dans son mépris du monde, céleste en contemplation, utile dans sa prédication.

Urbain succéda au pape Calixte. De son temps, il s'éleva une très grande persécution contre les chrétiens. Enfin Alexandre devint empereur et sa mère Mammée avait été convertie au christianisme par Origène. Ses prières vraiment maternelles obtinrent de son fils qu'il cesserait de persécuter les fidèles.

Cependant Almachius, préfet de la ville, qui avait fait trancher la tête à sainte Cécile, sévissait

avec fureur contre les chrétiens ; il fit donc rechercher avec soin saint Urbain ; par le moyen d'un de ses officiers nommé Carpasius ; on le trouva dans un antre avec trois prêtres et trois diacres. Tous furent jetés en prison. Almachius fit comparaître Urbain devant son tribunal, et lui reprocha d'avoir séduit cinq mille hommes avec la sacrilège Cécile et les illustres personnages Tiburce et Valérien : il lui réclama aussi les trésors de Cécile.

Urbain lui répondit : « Ainsi que je le vois, c'est plutôt la cupidité qui te porte à sévir contre les saints que l'honneur des dieux. Le trésor de Cécile est monté au ciel par les mains des pauvres. Comme saint Urbain et ses compagnons étaient fouettés avec des lanières garnies de plomb, Urbain se mit à invoquer le nom du Seigneur en disant Elijon *. Le préfet souriant : « Ce vieillard, dit-il, veut passer pour savant, voilà pourquoi il parle de manière à ne pouvoir être compris. » Or, comme on ne pouvait pas les vaincre, ils furent reconduits en prison, où saint Urbain donna le baptême à trois tribuns qui vinrent le trouver, et au geôlier Anolin. Le préfet ayant appris que ce dernier était devenu chrétien, le fit amener à son tribunal et comme il refusa de sacrifier, il fut décapité.

*D'après saint Isidore de Séville (liv. VII, ch. I, des Etymologies), ce mot hébreu est un des noms de Dieu et signifie élevé, grand, le Très-Haut.

Quant à saint Urbain il fut traîné devant une idole avec ses compagnons et forcé de lui offrir de l'encens : alors le saint se mit en prières et l'idole tomba en tuant vingt-deux prêtres chargés d'entretenir le feu. On déchira cruellement les chrétiens, et on les conduisit ensuite pour sacrifier : mais ils crachèrent sur l'idole, firent sur leur front

le signe de la croix et après s'être donné l'un à l'autre le baiser de paix, ils reçurent la couronne du martyre en ayant la tête coupée, sous l'empire d'Alexandre, vers l'an du Seigneur deux cent vingt.

Carposius fut saisi aussitôt par le malin esprit, blasphéma ses dieux, et malgré lui, il fit un grand éloge des chrétiens ; enfin il fut suffoqué par le démon. À cette vue, sa femme Arménie reçut le baptême, avec sa fille Lucine et toute sa famille, des mains du saint prêtre Fortunat. Après quoi elle ensevelit les corps des martyrs avec honneur.

---

2. Sainte Pétronille

**Martyrologe* d'Adon.

Pétronille, dont saint Marcel a écrit la vie, était la fille de l'apôtre saint Pierre. Elle était d'une beauté extraordinaire et elle souffrait de la fièvre par la volonté de son père ; or, un jour que les disciples logeaient chez saint Pierre, Tite lui dit : « Puisque vous guérissez tous les infirmes, pourquoi laissez-vous Pétronille souffrante ? » « C'est, répondit saint Pierre, que cela lui vaut mieux : néanmoins, pour que l'on ne puisse pas conclure de mes paroles qu'il est impossible de la guérir », il lui dit : « Lève-toi promptement, Pétronille, et sers-nous. »

Elle fut guérie aussitôt, se leva et les servit. Quand elle eut fini de les servir saint Pierre lui dit : « Pétronille, retourne à ton lit. » Elle y revint aussitôt et la fièvre la reprit comme auparavant : mais dès qu'elle eut eu acquis la perfection dans l'amour de Dieu, il la guérit complètement. Le

comte Flaccus vint la trouver afin de la prendre pour femme à cause de sa beauté. Pétronille lui dit donc :

« Si tu désires m'avoir pour épouse, fais-moi venir des vierges qui me conduisent jusqu'à ta maison. » Comme il s'en occupait, Pétronille se livra au jeûne et à la prière, reçut le corps du Seigneur, se coucha et trois jours après elle rendit son âme à Dieu. Flaccus, se voyant déçu, s'adressa à Félicula, compagne de Pétronille, et lui intima ou de l'épouser ou de sacrifier aux idoles.

Comme elle refusait de consentir à aucune de ces deux propositions, le préfet la fit mettre en prison où elle n'eut ni à manger ni à boire pendant sept jours ; après quoi il la fit tourmenter sur le chevalet, la tua et jeta son corps dans un cloaque. Cependant saint Nicodème l'en retira et lui donna la sépulture.

En conséquence, le comte Flaccus fit appeler Nicodème et comme celui-ci refusait de sacrifier, il le battit avec des cordes chargées de plomb. Son corps fut jeté dans le Tibre ; mais son clerc Juste l'en ôta et l'ensevelit avec honneur.

---

3. Saint Pierre, Exorciste, et Saint Marcellin

Le récit est tiré presque textuellement du *Martyrologe* d'Adon, 2 juin.

Pendant que saint Pierre, exorciste, était détenu en prison par Archémius, la fille de ce dernier était tourmentée par le démon et comme c'était, pour ce père, un sujet toujours nouveau de désolation, saint

Pierre lui dit que s'il croyait en Jésus-Christ, à l'instant la santé serait rendue à sa fille. Archémius lui dit : « Je m'étonne que ton Seigneur puisse délivrer ma fille, quand il ne peut te délivrer, toi qu'il laisse souffrir pour lui de si grands tourments. » Pierre lui répondit : « Mon Dieu a le pouvoir de m'arracher à votre joug, mais il veut, par une souffrance passagère, nous faire parvenir à une gloire éternelle. » « Si, reprit Archémius, après que j'aurai doublé tes chaînes, ton Dieu te délivre et guérit ma fille, dès lors je croirai en Jésus-Christ » Les chaînes furent doublées : saint Pierre apparut à Archémius, revêtu d'habits blancs et tenant à la main une croix. Alors Archémius se jeta à ses pieds et sa fille fut guérie. Il reçut le baptême lui et tous les gens de sa maison ; il permit aux prisonniers de se retirer libres, s'ils voulaient se faire chrétiens. Beaucoup d'entre eux, ayant accepté la foi, furent baptisés par le bienheureux prêtre Marcellin. À cette nouvelle, le préfet donna ordre de lui amener tous les prisonniers .

Archémius les réunit donc, leur baisa les mains et leur dit que si quelqu'un d'eux voulait aller au martyre, il vint avec intrépidité ; que s'il y en avait un qui ne le voulût pas, il se retirât sain et sauf. Or, le juge ayant découvert que Marcellin et Pierre les avaient baptisés, il les manda tous les deux à son tribunal, et les fit enfermer chacun dans une prison séparée.

Pour Marcellin, il fut étendu tout nu sur du verre cassé ; on lui refusa l'eau et le feu ; quant à Pierre, il fut enfermé dans un autre cachot fort profond où on le mit dans des entraves très serrées. Mais un ange du Seigneur vint voir Marcellin, le délia, puis il le ramena avec Pierre dans la maison

d'Archémius, en donnant l'ordre à tous les deux d'encourager le peuple pendant sept jours, et de se présenter ensuite devant le juge. Celui-ci ne les ayant donc pas trouvés dans la prison, manda Archémius et sur le refus de celui-ci de sacrifier, il le fit étouffer sous terre avec sa femme.

Marcellin et saint Pierre en ayant eu connaissance, vinrent en cet endroit, et sous la protection des chrétiens, saint Marcellin célébra la messe sept jours de suite dans cette même crypte. Alors les saints dirent aux incrédules : « Vous voyez que nous aurions pu délivrer Archémius et nous cacher ; mais nous n'avons voulu faire ni l'un ni l'autre. » Les gentils irrités tuèrent Archémius par le glaive ; quant à sa femme et à sa fille ils les écrasèrent à coups de pierres. Ils menèrent Marcellin et Pierre à la forêt noire (qu'on a depuis appelée blanche à raison de leur martyre) où ils les décapitèrent du temps de Dioclétien, l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept.

Le bourreau appelé Dorothéus vit des anges qui portaient au ciel leurs âmes revêtues de vêtements splendides et ornées de pierres précieuses. En conséquence, Dorothée se fit chrétien et mourut en paix quelque temps après.

---

4. Saint Prime et saint Félicien

Bréviaire ; -- Martyrologe d'Adon.

Prime veut dire souverain et grand, Félicien, vieillard, comblé de félicité. Le premier est souverain et grand en *dignité* pour les souffrances de son martyre, en *puissance* pour ses miracles, en *sainteté* pour la perfection de sa vie, en *félicité* pour la gloire dont il jouit. Le second est appelé vieillard, non à cause du long temps qu'il a vécu, mais pour le respect qu'inspire sa dignité, pour la maturité de

sa sagesse et pour la gravité de ses mœurs.

Prime et Félicien furent accusés auprès de Dioclétien et de Maximien par les prêtres des idoles qui prétendirent ne pouvoir obtenir aucun bienfait des dieux, si on ne forçait ces deux saints à sacrifier. Par l'ordre donc des empereurs, ils furent emprisonnés. Mais un ange les vint visiter, délia leurs chaînes ; alors ils se promenèrent librement dans leur prison où ils louaient le Seigneur à haute voix. Peu de temps après on les amena de nouveau devant les empereurs ; et là ayant persisté avec fermeté dans la foi, ils furent déchirés à coups de fouets, puis séparés l'un de, l'autre. Le président dit à Félicien de tenir compte de sa vieillesse et d'immoler aux dieux.

Félicien lui répondit : « Me voici parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, et il y en a trente que je connais la vérité et que j'ai choisi de vivre pour Dieu : il peut me délivrer de tes mains. » Alors le président commanda de le lier et de l'attacher avec des clous par les mains et par les pieds : « Tu resteras ainsi, lui dit-il, jusqu'à ce que tu consentes à nous obéir. » Comme le visage du martyr était toujours joyeux, le président ordonna qu'on le torturât sur place et qu'on ne lui servît aucun aliment. Après cela, il se fit amener saint Prime, et lui dit : « Eh bien ! ton frère a consenti à obéir aux décrets des empereurs, en conséquence, il est vénéré comme un grand personnage dans un palais : fais donc comme lui. »

« Quoique tu sois le fils du Diable, répondit Prime, tu as dit la vérité en un point, quand tu avançais que mon frère avait consenti à exécuter les ordres de l'empereur du ciel. » Aussitôt le président en colère lui fit brûler les côtés et verser

du plomb fondu dans la bouche, sous les yeux de Félicien, afin que la terreur s'emparât de ce dernier mais Prime but le plomb avec autant de plaisir que de l'eau fraîche. Le président irrité fit alors lâcher deux lions contre eux ; mais ces animaux vinrent se jeter aussitôt à leurs pieds, et restèrent à côté d'eux comme des agneaux pleins de douceur. Il lâche encore deux ours cruels qui deviennent doux comme les lions. Il y avait plus de douze mille hommes qui assistaient à ce spectacle. Cinq cents d'entre eux crurent au Seigneur. Le président fit alors décapiter les deux martyrs et jeter leurs corps aux chiens et aux oiseaux de proie qui les laissèrent intacts. Les chrétiens leur donnèrent alors une honorable sépulture. Ils souffrirent vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept.

---

5. Saint Barnabé, apôtre

Barnabé veut dire fils de celui qui vient, ou bien fils de consolation, ou fils de prophète, ou fils qui, enserre. Quatre fois il a le titre de fils pour quatre sortes de filiation. L'écriture donne ce nom de fils, en raison de la génération, de l'instruction, de l'imitation, et de l'adoption. Or, il fut régénéré par Jésus-Christ dans le baptême, il fut instruit dans l'évangile, il imita le Seigneur par son martyre, et il en fut adopté par la récompense céleste. Voilà pour ce qui le regarde lui-même. Voici maintenant ce qui le concerne quant aux autres : il fut arrivant, consolant, prophétisant et enserrant. Il fut arrivant, parce qu'il alla prêcher partout : ceci est clair, puisqu'il fut le compagnon de saint Paul. II consola les pauvres et les affligés, les premiers en leur portant des aumônes, les seconds en leur adressant des lettres de la part des apôtres : Il prophétisa puisqu'il fut illustre en annonçant les choses à venir ; il fut enserrant, c'est-à-dire qu'il réunit et rassembla dans la foi une multitude de personnes ; la preuve en est dans sa mission à Antioche. Ces quatre qualités sont indiquées dans le livre des Actes (XI). *C'était un homme*, mais un homme de courage, ce qui a trait à la première qualité, *bon*, c'est pour la seconde, *plein du Saint-Esprit*, voilà pour la troisième, et *fidèle* ou *plein de foi*, ceci regarde la quatrième qualité. Jean le même due

Marc son cousin compila son martyre. Il en est question principalement à partir de la vision de ce Jean, jusque vers la fin. On pense que Bède le traduisit du grec en latin*.

*Bède est ici cité à tort, on ne trouve dans le Vénérable rien de cette traduction.

Saint Barnabé, lévite originaire de Chypre, l'un des soixante-douze disciples du Seigneur, est souvent mentionné avec de grands éloges dans l'histoire des Actes. Il fut admirablement formé et disposé en ce qui le regardait personnellement, par rapport à Dieu et par rapport au prochain.

I. Pour ce qui était de lui, il était bien organisé dans ses trois puissances, la rationnelle, la concupiscible et l'irascible ;

premièrement sa puissance rationnelle était éclairée par la lumière de la connaissance : c'est pour cela qu'il est dit dans les Actes : « Il y avait, dans l'église qui était à Antioche, des prophètes et des docteurs, entre lesquels étaient Barnabé, Simon, etc. » (XIII) ;

deuxièmement sa puissance concupiscible était dégagée de la poussière des affections mondaines : car il est dit aux Actes (IV) que Joseph surnommé Barnabé vendit un fonds de terre qu'il possédait : il en apporta le prix et le mit aux pieds fies apôtres : c'est ici que la glose ajoute : il donne une preuve qu'il faut se dépouiller de ce à quoi il évite de toucher, et il enseigne à fouler un or qu'il met aux pieds des apôtres ;

troisièmement sa puissance irascible était appuyée sur une grande probité, soit qu'il entreprît avec ardeur des choses difficiles, soit qu'il mît de la persévérance dans des actes de courage, soit qu'il fait constant à soutenir l'adversité. Il entreprit avec ardeur des choses difficiles, cela est évident par ses

travaux pour convertir cette immense cité d'Antioche, comme il est écrit au IXe chapitre des Actes : en effet saint Paul, après sa conversion ; voulut venir à Jérusalem et se joindre aux disciples ; et quand tout le monde le fuyait comme les agneaux font du loup, Barnabé fut assez audacieux pour le prendre et le mener aux apôtres.

Il mit de la persévérance dans ses actes de courage, en macérant son corps et en le réduisant par les jeûnes : aussi est-il dit aux Actes (XIII) de Barnabé et de quelques autres : « Pendant qu'ils rendaient leur culte au Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés. » Il fut constant à soutenir l'adversité d'après le témoignage que lui en rendent les apôtres en disant (Actes, XV) : « Nous avons jugé à propos de vous envoyer des personnes choisies, avec nos très chers Barnabé et Paul, hommes qui ont exposé leur vie pour le nom de N.-S. Jésus-Christ »

II. Il fut bien formé par rapport à Dieu. Il déférait à son autorité, comme aussi à sa majesté et à sa bonté. *Premièrement* Il déférait à l'autorité de Dieu, puisqu'il ne prit pas de son chef la charge de la prédication, mais qu'il voulut la recevoir de l'autorité divine, comme il est rapporté aux Actes (XIII). Le Saint-Esprit dit : « Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés. » *Deuxièmement* Il déférait à sa majesté. On lit en effet au XIVe ch. des Actes que certaines personnes voulaient le traiter comme une majesté divine et lui immoler des victimes comme on fait à Dieu, en l'appelant Jupiter, parce qu'il paraissait le plus recommandable, et en donnant à Paul le nom de Mercure, en raison de sa prudence et de son

éloquence ; aussitôt Barnabé et Paul déchirèrent leurs vêtements et s'écrièrent : « Mes amis, que voulez-vous faire ? Nous sommes des hommes mortels comme vous, qui vous annonçons de quitter ces vaines idoles, pour vous convertir au Dieu vivant. » Troisièmement, il déférait à la bonté de Dieu.

En effet on trouve dans les Actes (XV) que quelques-uns des Juifs convertis voulaient rétrécir et diminuer la bonté de la grâce de Dieu, bonté qui nous sauve gratuitement indépendamment de la loi, avançant que la grâce sans la circoncision était tout à fait insuffisante ; Paul et Barnabé leur résistèrent avec force, en montrant que la bonté seule de Dieu suffisait sans les pratiques commandées par la loi : en outre ils portèrent la question air tribunal des apôtres dont ils obtinrent des lettres qui proscrivaient ces erreurs.

III. Il fut admirablement disposé par rapport au prochain, puisqu'il nourrit son troupeau par sa parole, par son exemple et par ses bienfaits.

Premièrement, par sa parole, en évangélisant avec grand soin la parole de Dieu. En effet les Actes disent (XV) : « Paul et Barnabé demeurèrent à Antioche, où ils enseignaient et annonçaient avec plusieurs autres la parole du Seigneur. » Ce qui est évident encore par cette foule immense qu'il ;convertit à Antioche ; de sorte que ce fut là que les disciples commencèrent à être appelés chrétiens.

Deuxièmement, par son exemple, puisque sa vie fut pour tous un miroir de sainteté et un modèle de religion. Dans toutes ses actions, en effet, il fut homme de cœur et religieux, intrépide, distingué par la douceur de ses mœurs, tout rempli de la

grâce du Saint-Esprit et illustre en toutes sortes de vertus et en foi. Ces quatre qualités sont énumérées dans ces paroles des Actes (XV) : « Ils envoyèrent Barnabé à Antioche » ; et ailleurs (XI) : « Il les exhortait tous à demeurer dans le service du Seigneur avec un cœur ferme ; parce que c'était. un homme bon, rempli de l'Esprit-Saint et de foi. »

Troisièmement, Par ses bienfaits.

Or, il y a deux sortes de bienfaits, deux aumônes, d'abord, la temporelle qui consiste à donner le nécessaire, ensuite la spirituelle qui consiste à pardonner les injures. Barnabé pratiquait la première quand il porta l'aumône aux frères qui étaient à Jérusalem, d'après le XIe ch. des Actes : « Une grande famine, selon que l'avait prédit Agabus, étant survenue sous le règne de Claude, les disciples résolurent d'envoyer, chacun selon son pouvoir, quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée. Ils le firent en effet, les adressant aux anciens, par les mains de Barnabé et de Paul. » Il pratiquait la seconde, puisqu'il pardonna l'injure que lui avait faite Jean surnommé Marc. Comme ce disciple avait quitté Barnabé et Paul, Barnabé ne laissa pas cependant que d'être indulgent pour lui, quand il revint avec repentir, et de le reprendre pour disciple. Paul ne le voulut pas recevoir, de là le. sujet de leur séparation. En cela l'un et l'autre agissaient par des motifs et des intentions louables. Barnabé, en le reprenant, par douceur et miséricorde ; Paul ne le reçut. pas par amour de la droiture.

C'est pour cela que la glose dit à ce propos (Actes, XV) : « Jean avait résisté en face, tout en se montrant trop timide, alors Paul eut raison de l'éloigner de peur que la contagion du mauvais

exemple de Jean ne corrompît la vertu des autres. » Cette séparation ne se fit pas par un emportement coupable, mais par l'inspiration du Saint-Esprit qui les faisait s'éloigner afin qu'ils prêchassent à plus de monde ; et c'est ce qui arriva : Car comme Barnabé était dans la ville d'Icone, Jean, son cousin, dont on vient de parler, eut une vision dans laquelle apparut un homme éclatant qui lui dit : « Jean, aie de la constance, car bientôt ce ne sera plus Jean, mais Elevé (excelsus) que tu seras appelé. »

Barnabé ; informé de ce prodige par son cousin, lui dit : « Garde-toi bien de révéler à personne ce que tu as vu ; car le Seigneur m'a apparu aussi cette nuit en me disant : « Barnabé, aie de la constance, car tu recevras les récompenses éternelles, pour avoir quitté ton pays, et avoir livré ta vie pour mon nom. » Lors donc que Paul et Barnabé eurent prêché pendant longtemps à Antioche, un ange du Seigneur apparut aussi à Paul et lui dit : « Hâte-toi d'aller à Jérusalem, car quelqu'un des frères y attend ton arrivée. » Or, Barnabé voulant aller en Chypre pour y visiter ses parents, et Paul se hâtant d'aller à Jérusalem, ils se séparèrent par l'inspiration du Saint-Esprit. Alors Paul communiqua à Barnabé ce que l'ange lui avait dit. Barnabé lui répondit : « Que la volonté du Seigneur soit faite ; je vais aller en Chypre, j'y finirai ma vie et je ne te verrai plus désormais. » Et comme il se jetait humblement aux pieds de Paul en pleurant, celui-ci, touché de compassion, lui dit : « Ne pleurez pas ; puisque c'est la volonté du Seigneur ; il m'est aussi apparu cette nuit et m'a dit : « N'empêche pas Barnabé d'aller en Chypre ; car il y éclairera beaucoup de monde et il y consommera son martyre. » En allant donc en Chypre avec Jean,

Barnabé porta avec lui l'Évangile de saint Mathieu ; il le posait sur les malades, et il en guérit beaucoup par la puissance de Dieu. Sortis de Chypre, ils trouvèrent Elymas, le magicien que saint Paul avait privé de la vue pour un certain temps : il leur fit de l'opposition et les empêcha d'entrer à Paphos.

Un jour Barnabé vit des hommes et des femmes nus qui couraient ainsi pour célébrer leurs fêtes. Il en fut rempli d'indignation ; il maudit le temple, et à l'instant il s'en écroula une partie qui écrasa beaucoup d'infidèles.

Enfin il vint à Salamine : ce fut là que le magicien Elymas, dont on vient de parler, excita contre lui une grande sédition. Les Juifs se saisirent donc de Barnabé qu'ils accablèrent de nombreuses injures ; ils le traînèrent en toute hâte au juge de la ville pour le faire punir.

Mais quand les Juifs apprirent qu'Eusèbe, personnage important et fort puissant, de la famille de Néron, était arrivé à Salamine, ils craignirent qu'il ne leur arrachât des mains le saint apôtre, et ne le laissât aller en liberté : alors ils lui lièrent une corde au cou, le traînèrent hors de la porte de la ville où ils se hâtèrent de le bruler. Enfin ces Juifs impies, n'étant pas encore rassasiés de cette cruauté, renfermèrent ses os dans un vase de plomb, pour les jeter dans la mer : mais Jean, son disciple, avec deux autres chrétiens, se leva durant la nuit, les prit et les ensevelit en secret dans une crypte où ils restèrent cachés, au rapport de Sigebert, jusqu'au temps de l'empereur Zénon et du pape Gélase, en l'année 500, qu'ils furent découverts par une révélation du saint lui-même. Le bienheureux. Dorothée dit due Barnabé prêcha d'abord Jésus-Christ à Rome, et fut évêque de

6. Saint Vitus et saint Modeste

Martyrologe d'Adon.

Vitus est ainsi nommé de vie : *or*, saint Augustin dans son livre de *la Cité de Dieu**distingue trois genres de vie, savoir une vie d'action, ce qui se rapporte à la vie active ; une vie de loisir, ce qui se rapporte au loisir spirituel de la vie contemplative, et une troisième, composée des deux autres. Et ces trois genres de vie résidèrent en saint Virus. Ou bien Vitus vient de vertu, vertueux.

Modeste, qui se tient dans un milieu, savoir, le milieu de la vertu. Chaque vertu tient le milieu entre deux vices qui l'entourent comme deux extrêmes. Car la prudence a pour extrêmes la ruse et la sottise ; les extrêmes de la tempérance sont l'accomplissement des désirs de la chair et toute espèce d'affliction qu'on s'impose ; les extrêmes de la grandeur d'âme sont la pusillanimité et la témérité ; la justice a pour extrêmes la cruauté et l'indulgence.

*Lib. XIX, II, 19.

Virus, enfant distingué et fidèle, souffrit le martyre en Sicile, à l'âge de douze ans. Il était souvent frappé par son père pour mépriser les idoles et pour ne vouloir pas les adorer. Le président Valérien, informé de cela, fit venir l'enfant qu'il fit battre de verges, parce qu'il refusait de sacrifier aux idoles. Mais aussitôt les bras des bourreaux et la main du préfet se séchèrent. Et ce dernier s'écria : « Malheur à moi ! car j'ai perdu l'usage de ma main. » Vitus lui dit : « Que tes dieux viennent te guérir, s'ils le peuvent. » Valérien lui répondit : « Est-ce que tu ne le pourrais pas ? » « Je

le puis, reprit Vitus, au nom de mon Seigneur. »

Alors l'enfant se mit en prières et aussitôt le préfet fut guéri. Et celui-ci dit au père : « Corrige ton enfant, de peur qu'il ne périsse misérablement. » Alors le père ramena son enfant chez soi, et s'efforça de changer son cœur par la musique, par les jeux avec des jeunes filles et par toutes sortes de plaisirs. Or, comme il l'avait enfermé dans une chambre, il en sortit un parfum d'une odeur admirable qui embauma son père et toute sa famille. Alors le père, regardant par la porte, vit sept anges debout autour de l'enfant : « Les dieux, dit-il, sont venus dans ma maison », aussitôt il fut frappé de cécité. Aux cris qu'il poussa, toute la ville de Lucana fut en émoi, au point, que Valérien accourut et demanda au père de Vitus quel malheur lui était survenu. « J'ai vu, lui répondit-il, des dieux de feu, et je n'ai pu supporter l'éclat de leur visage. » Alors on le conduit au temple de Jupiter, et pour recouvrer la vue il promet un taureau avec des cornes dorées : mais comme il n'obtenait rien, il pria son fils de le guérir ; et par ses prières, il recouvra la vue. Or, cette merveille elle-même ne lui ouvrait pas les yeux à la foi, mais au contraire il pensait à tuer son fils.

Un ange du Seigneur apparut alors à Modeste, son précepteur, et lui ordonna de monter à bord d'un navire pour conduire l'enfant dans un pays étranger. Il le fit ; un aigle leur apportait là leur nourriture, et ils opéraient beaucoup de miracles. Sur ces entrefaites, le fils de l'empereur Dioclétien est saisi par le démon qui déclare ne point sortir si Vitus de Lucana ne vient. On cherche Vitus, et quand on l'eut trouvé, on le mène à l'empereur.

Dioclétien lui dit : « Enfant, peux-tu guérir mon fils ? »

« Ce n'est pas moi, dit Vitus, mais le Seigneur. » Alors il impose les mains sur le possédé et à l'instant le démon s'enfuit. Et Dioclétien lui dit « Enfant, veille à tes intérêts et sacrifie aux dieux, pour ne pas mourir de malemort. » Comme Vitus refusait de le faire, il fut jeté en prison avec Modeste. Les fers dont on les avait garrottés tombèrent et le cachot fut éclairé par une immense lumière : cela fut rapporté à l'empereur, qui fit sortir et jeter le saint dans une fournaise ardente, mais il s'en retira intact. Alors on lâche, pour le dévorer, un lion furieux, qui fut adouci par la foi de l'enfant. Enfin on l'attacha sur le chevalet avec Modeste et Crescence, sa nourrice, qui l'avait constamment suivi. Mais soudain l'air se trouble, la terre tremble, les tonnerres grondent, les temples des idoles s'écroulent et écrasent beaucoup de personnes ; l'empereur lui-même est effrayé ; il fuit en se frappant avec les poings et dit : « Malheur à moi ! puisque je suis vaincu par un seul enfant. » Quant aux martyrs, un ange les délia aussitôt, et ils se trouvèrent sur les bords d'un fleuve, où après s'être arrêtés quelque temps et avoir prié, ils rendirent leur âme au Seigneur.

Leurs corps gardés par des aigles furent trouvés par une illustre matrone nommée Florence à laquelle saint Vitus en fit la révélation. Elle les prit et les. ensevelit avec honneur. Ils souffrirent sous Dioclétien qui commença à régner vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept.

---

7. Saint Cyr et sainte Julitte, sa

Philippe de Harvenq, abbé de Bonne-Espérance, a écrit la passion de ces deux saints martyrs.

Cyr, ou Quirice, *quérant* un arc ; il vient aussi de *chisil*, courage, et *cus*, noir, ce qui équivaut à courageux par vertu et noir par humiliation. *Quiris* veut aussi dire hache ; *quiriles*, siège ; en effet Quirice fut un arc, c'est-à-dire courbé par humiliation, il fut fort dans les tourments qu'il endura ; il fut noir par le mépris de lui-même ; ce fut une hache dans son combat avec l'ennemi : il fut le siège de Dieu parce que Dieu habitait en lui : car la grâce suppléa en lui à ce que l'âge lui déniait. Julitte vient de *juvans vita*, parce qu'elle vécut d'une vie spirituelle, et qu'ainsi elle fut utile à beaucoup de monde.

Quirice était fils de Julitte, très illustre matrone d'Icone. La persécution qu'elle voulut éviter la força à venir à Tarse en Cilicie, avec son fils, Quirice, âgé de trois ans. Cependant on la fit comparaître portant son enfant dans ses bras, devant le président, Alexandre. Deux de ses femmes qui virent cela s'enfuirent aussitôt et l'abandonnèrent. Le président prit donc l'enfant dans ses bras, et fit cruellement frapper à coups de nerfs la mère qui ne voulut pas sacrifier aux idoles. Or, l'enfant, en voyant frapper sa mère, pleurait amèrement et poussait des cris lamentables. Mais le président prenait le jeune Quirice tantôt entre ses bras, tantôt sur ses genoux, le calmait par ses baisers et par ses caresses, et l'enfant, les yeux tournés sur sa mère ; repoussait avec horreur les embrassements du juge, détournait la tête avec indignation et lui déchirait le visage avec ses petits

ongles ; il semblait parler et dire comme sa mère : « Et moi aussi, je suis chrétien. »

Enfin après s'être débattu longtemps, il mordit le président à l'épaule. Celui-ci indigné et tourmenté par la douleur jeta du haut en bas l'enfant sur les degrés du tribunal qui fut couvert de sa petite cervelle ; alors Julitte, joyeuse de voir son fils la précéder dans le royaume du ciel, rendit des actions de grâces à Dieu. Elle fut ensuite condamnée à être écorchée, puis arrosée de poix bouillante et enfin à avoir la tête tranchée. On trouve cependant dans une légende que Quirice, ne se souciant pas des caresses ou des menaces du tyran, confessait qu'il était chrétien. À l'âge qu'il avait, ce petit enfant ne pouvait pas encore parler, mais c'était l'Esprit-Saint qui parlait en lui. Comme le président lui demandait qui l'avait instruit, il dit : « Président ; j'admire ta sottise ; tu vois combien je suis jeune, et tu demandes à un enfant de trois ans quel est celui qui lui a enseigné la sagesse divine ? »

Pendant qu'on le frappait, il criait : « Je suis chrétien » ; et à chaque cri, il recevait des forces pour supporter les tourments. Alors le président fit couper par morceaux la mère et l'enfant, et de peur que les chrétiens ne donnassent la sépulture à ces tronçons, il ordonna qu'on les jetât çà et là. Cependant un ange les recueillit et les chrétiens les ensevelirent pendant la nuit. Les corps de ces martyrs furent découverts, du temps de Constantin le Grand, par une des femmes de Julitte qui avait survécu à sa maîtresse ; et tout le peuple les a en grande vénération. Ils souffrirent vers l'an du Seigneur deux cent trente, sous l'empereur Alexandre.

8. Sainte Marine, vierge ou plutôt sainte Marie, vierge *

L'édition princeps met, et avec raison, sainte Marie, parce que c'était le nom qu'elle portait avant d'entrer dans le monastère où son père la fit recevoir sous le nom de Marin. Cf. Vies des pères du désert, traduites par Arnaud d'Andilly.

Marie était fille unique. Son père, étant entré dans un monastère, changea sa fille d'habits afin qu'elle passât pour un homme et qu'on ne s'aperçût pas qu'elle fût une femme, ensuite il pria l'abbé et les frères de vouloir bien recevoir son fils unique. On se rendit à ses prières. Il fut reçu moine et appelé par tous frère Marin. Elle pratiqua la vie religieuse avec beaucoup de piété, et son obéissance était fort grande. Comme son père se sentait près de mourir, il appela sa fille (elle avait vingt-sept ans), et après l'avoir affermie dans sa résolution, il lui défendit de révéler jamais son sexe à personne.

Marin allait donc souvent avec le chariot et les bœufs pour amener du bois au monastère. Il avait coutume de loger chez un homme dont la fille était enceinte du fait d'un soldat. Aux interrogations qu'on lui adressa, celle-ci répondit que c'était le moine Marin qui lui avait fait violence. Marin, interrogé comment il avait commis un si grand crime, avoua qu'il était coupable et demanda grâce. On le chassa aussitôt du monastère, où il resta trois ans à la porte en se sustentant d'une bouchée de pain.

Peu de temps après, l'enfant sevré fut amené à l'abbé. On le donna à élever à Marin, et il resta deux ans avec lui dans le même lieu. Marin acceptait ces épreuves avec la plus grande patience

et en toutes choses il rendait grâces à. Dieu. Enfin les frères, pleins de compassion pour son humilité et sa patience, le reçoivent dans le monastère, et le chargent des fonctions les plus viles mais il s'acquittait de tout avec joie, et chaque chose était faite par lui avec patience et dévouement. Enfin après avoir passé sa vie dans les bonnes œuvres, il trépassa dans le Seigneur. Comme on lavait son corps et qu'on se disposait à l'ensevelir dans un endroit peu honorable, on remarqua que c'était réellement une femme. Tous furent stupéfaits et effrayés, et on avoua avoir manqué étrangement à l'égard de la servante de Dieu. Tout le monde accourt à un spectacle si extraordinaire, et on demande pardon de l'ignorance et du péché qu'on a commis.

Son corps fut donc déposé dans l'église avec honneur. Quant à celle qui avait déshonoré la servante de Dieu, elle est saisie par le démon : alors elle confesse son crime et elle est délivrée au tombeau de la vierge. On vient de toutes parts à cette tombe et il s'y opère un grand nombre de miracles. Elle mourut le 14 des calendes de juillet (18 juin).

---

9. Saint Gervais et saint Protais

Gervais (Gervasius) vient de *gérar*, qui veut dire sacré et de vas, vase, ou bien de gena, étranger et syor, petit. Comme si l'on voulait dire qu'il fut sacré par le mérite de sa vie, vase parce qu'il contint toutes les vertus, étranger parce qu'il méprisa le monde et petit parce qu'il se méprisa lui-même.

Protais (Protasius) vient de *prothos*, premier et *syos*, Dieu ou divin ; ou bien de pocul et stasis, qui se tient loin. Comme si l'on voulait dire qu'il fut le

premier par sa dignité, divin par son amour, et éloigné des affections du monde. Saint Ambroise trouva l'histoire de leur martyre dans un écrit placé auprès de leur tête.

Gervais et Protais, frères jumeaux, étaient les enfants de saint Vital et de la bienheureuse Valérie. Après avoir donné tous leurs biens aux pauvres, ils demeurèrent avec saint Nazaire, qui construisait un oratoire à Embrun, et un enfant appelé Celse lui apportait les pierres (c'est anticiper sur les faits de dire que saint Nazaire avait Celse à son service, car d'après l'histoire du premier, ce fut, longtemps après que Celse lui fut offert). Or, comme on les conduisait tous ensemble à l'empereur Néron, le jeune Celse les suivait en poussant des cris lamentables : un des soldats ayant donné des soufflets à l'enfant, Nazaire lui en fit des reproches, mais les soldats irrités frappèrent Nazaire à coups de pied, l'enfermèrent en prison avec les autres et ensuite le précipitèrent dans la mer : ils menèrent à Milan Gervais et Protais. Quant à Nazaire, qui avait été sauvé miraculeusement, il vint aussi dans cette ville. Au même temps, survint Astase, général d'armée qui partait pour faire la guerre aux Marcomans. Les idolâtres allèrent à sa rencontre et lui assurèrent que les dieux se garderaient de rendre leurs oracles si Gervais et Protais ne leur offraient d'abord des sacrifices. On s'empare alors des deux frères et on les invite à sacrifier.

Comme Gervais disait à Astase que toutes les idoles étaient sourdes et muettes, et que le Dieu tout-puissant était seul capable de lui faire remporter la victoire, le comte le fit frapper avec des fouets garnis de plomb jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit. Ensuite il fit comparaître Protais et

lui dit : « Misérable, songe à vivre et ne cours pas, comme ton frère, à une mort violente. » Protais reprit : « Quel est ici le misérable ? Est-ce moi qui ne te crains point, ou bien toi qui donnes des preuves que tu me crains ? » Astase lui dit : « Comment, misérable, ce serait moi qui te ; craindrais, et comment ? » « Tu prouves que tu crains quelque dommage de ma part, reprit Protais, si je ne sacrifie pas à tes dieux, car si tu ne craignais aucun préjudice, jamais tu ne me forcerais à sacrifier aux idoles. » Alors le général le fit suspendre au chevalet. « Je ne m'irrite pas contre toi, général, lui dit Protais ; je sais que les yeux de ton cœur sont aveuglés ; bien au contraire, j'ai pitié de toi, car tu ne sais ce que tu, fais. » Achève ce que tu as commencé, afin que la bénignité du Sauveur daigne m'accueillir avec mon frère. Astase ordonna alors de lui trancher la tête. Un serviteur de Jésus-Christ nommé Philippe, avec son fils, s'empara de leurs corps qu'il ensevelit en secret en sa maison, sous une voûte de pierre ; et il plaça à leur tête un écrit contenant le récit de leur naissance, de leur vie et de leur martyre. Ce fut sous Néron qu'ils souffrirent, vers l'an du Seigneur cinquante-sept.

Longtemps leurs corps restèrent cachés, mais ils furent découverts au temps de saint Ambroise de la manière suivante : Saint Ambroise était en oraison dans l'église des saints Nabor et Félix ; il n'était ni tout à fait éveillé, ni entièrement endormi ; lorsque lui apparurent deux jeunes gens de la plus grande beauté, couverts de vêtements blancs composés d'une tunique et d'un manteau, chaussés de petites bottines, et priant avec lui les mains étendues. Saint Ambroise pria, afin que si c'était une illusion, elle ne se reproduisît plus, mais que si c'était une

réalité, il eût une seconde révélation. Les jeunes gens lui apparurent de la même manière à l'heure du chant du coq, et prièrent encore avec lui ; mais la troisième nuit, saint Ambroise, étant tout éveillé (son corps était fatigué par les jeûnes) fut saisi de voir apparaître une troisième personne qui lui semblait être saint Paul, d'après les portraits qu'il en avait vus. Les deux jeunes gens se turent et l'apôtre dit à saint Ambroise : « Voici ceux qui, suivant mes avis, n'ont désiré rien des choses terrestres ; tu trouveras leurs corps dans le lieu où tu es en ce moment ; à douze pieds de profondeur, tu rencontreras une voîlte recouverte de terre, et auprès de leur tête un petit volume contenant le récit de leur naissance et de leur mort. » Saint Ambroise couvoqua donc ses frères, les évêques voisins ; il se mit le premier à creuser la terre, et trouva le tout comme lui avait dit saint Paul ; et bien que plus de trois cents ans se fussent écoulés, les corps des saints furent découverts dans le même état que s'ils venaient d'être ensevelis à l'heure même. Une odeur merveilleuse et extraordinairement suave émanait du tombeau. Or, un aveugle, en touchant le cercueil des saints martyrs, recouvra la vue, et beaucoup d'autres furent guéris par leurs mérites.

On célébrait cette solennité en l'honneur des saints Martyrs quand fut rétablie la paix entre les Lombards et l'empire romain. Et c'est pour cela que le pape saint Grégoire institua de chanter pour introït de la messe ces paroles : *Loquetur Dominus pacem in plebem suam**. En outre les différentes parties de l'office en l'honneur de ces saints se rapportent tantôt à eux, tantôt aux événements qui survinrent à cette époque.

*Ce sont encore les paroles du Missel Romain à l'introït de la messe

de ces saints.

Saint Augustin raconte, au livre de la Cité de Dieu, qu'un aveugle recouvra à Milan l'usage de la vue auprès des corps des saints martyrs Gervais et Protais, et cela en sa présence, devant l'empereur et une grande foule de peuple. Est-ce l'aveugle dont il a été question plus haut, est-ce un autre, on l'ignore. Le même saint raconte encore, dans le même ouvrage, qu'un jeune homme lavant un cheval dans une rivière près de la villa Victorienne, distante de trente milles d'Hippone, aussitôt le diable le tourmenta et le renversa comme mort dans le fleuve. Or, pendant qu'on chantait les vêpres dans l'église dédiée sous l'invocation des saints Gervais et Protais, église qui était près du fleuve, ce jeune homme, comme frappé par l'éclat des voix qui chantaient, entra dans un grand état d'agitation en l'église où il saisit l'autel, sans pouvoir s'en éloigner ; en sorte qu'il paraissait y avoir été lié. Quand on fit des exorcismes pour faire sortir le démon, celui-ci menaça de lui couper les membres, en s'en allant. Après l'exorcisme le démon sortit, mais l'œil du jeune homme restait suspendu par un petit vaisseau sur la joue.

On le remit comme on put en sa place, et peu de jours après, 1'œil fut guéri par les mérites de saint Gervais et de saint Protais. Saint Ambroise s'exprime ainsi dans la Préface de ces saints :

« Voici ceux qui, envolés sous le drapeau du ciel, ont pris les armes victorieuses dont parle l'apôtre : dégagés des liens qui les attachaient au monde, ils vainquirent l'infernal ennemi avec ses vices, pour suivre libres et tranquilles le Seigneur Jésus-Christ Oh ! les heureux frères, qui en s'attachant à la pratique des paroles sacrées, ne

purent être souillés par aucune contagion ! Oh ! le glorieux motif pour lequel ils combattirent, ceux que le même sein maternel a mis au monde, reçoivent tous les deux une couronne semblable. »

10. La Nativité de saint Jean-Baptiste

Saint Jean-Baptiste a beaucoup de noms : en effet il est appelé prophète, ami de l'époux, lumière, ange, voix, Hélie, Baptiste du Sauveur, héraut du juge et précurseur du roi. Le nom de prophète indique le privilège des connaissances ; celui d'ami de l'époux, le privilège de l'amour ; celui de lumière ardente, le privilège de la sainteté ; celui d'ange, le privilège de la virginité ; celui de voix, le privilège de l'humilité ; celui d'Elie, le privilège de la ferveur ; celui de Baptiste, le privilège d'un honneur merveilleux ; celui de héraut, le privilège de la prédication ; celui de précurseur, le privilège de la préparation.

La naissance de saint Jean-Baptiste fut ainsi annoncée par l'archange. « Le roi David, d'après l'*Histoire scholastique**, voulant donner plus d'extension au culte de Dieu, institua vingt-quatre grands prêtres, dont un seul supérieur aux autres était appelé le Prince des Prêtres. Il en établit seize de la lignée d'Eléazar et huit de celle d'Ithamar, et il donna par le sort à chacun une semaine à son tour ; or, à Abias échut la huitième semaine, et Zacharie fut de sa race. » Zacharie et sa femme étaient vieux et sans enfants.

*Hist. Evanq., c. I.

Zacharie étant donc entré dans le temple pour offrir de l'encens, et une multitude de peuple l'attendant à la porte, l'archange Gabriel lui apparut. Zacharie éprouva un mouvement de crainte à sa vue ; mais l'ange lui dit : « Ne crains pas, Zacharie, parce que ta prière a été exaucée. » C'est le propre des bons anges, selon ce que dit la glose, de consoler à l'instant par une bénigne exhortation ceux qui s'effraient en les voyant ; au contraire, les mauvais anges, qui se transforment en anges de lumière, dès lors qu'ils s'aperçoivent que ceux auxquels ils s'adressent sont effrayés de leur présence, augmentent encore l'horreur dont ils les ont saisis. Gabriel annonce donc à Zacharie qu'il aura un fils dont le nom serait Jean, qui ne boirait ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer, et qu'il marcherait devant le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Elie. Jean est appelé Elie en raison du lieu que tous les deux habitèrent, savoir, le désert, en raison de leur habillement extérieur, qui était grossier chez l'un comme chez l'autre, en raison de leur nourriture qui était modique ; en raison de leur ministère, parce que tous deux sont précurseurs ; Elie du juge, Jean du Sauveur, en raison de leur zèle, car les paroles de l'un et de l'autre brûlaient comme un flambeau ardent.

Or, Zacharie, en considération de sa vieillesse et de la stérilité de sa femme, se prit à douter et d'après la coutume des Juifs, il demanda un signe à l'ange : alors l'ange, frappa de mutisme Zacharie qui n'avait pas voulu ajouter foi à ses paroles.

Souvent le doute existe et s'excuse par la grandeur des choses promises, comme on le voit dans Abraham. En effet quand Dieu lui eut promis que sa race posséderait la terre de Chanaan,

Abraham lui dit : « Seigneur mon Dieu comment puis-je savoir que je la posséderai ? » Dieu lui répondit (Gen., XV) : « Prenez une vache de trois ans, etc. » Quelquefois on conçoit un doute en considération de sa propre fragilité, comme cela eut lieu dans Gédéon qui dit. : « Comment, je vous en prie, mon Seigneur, délivrerai-je Israël ? Vous savez que ma famille est la dernière de Manassé et que je suis le dernier dans la maison de mon père. » A la suite de cela, il demanda un signe et il le reçut. Quelquefois le doute est excusé par l'impossibilité naturelle de l'événement, cela s'est vu dans Sara. En effet quand le Seigneur eut dit : « Je vous reviendrai voir, et Sara aura un fils », Sara se mit à rire derrière la porte, en disant « Après que je suis devenue vieille et que mon seigneur est vieux aussi, serait-il bien vrai que je pusse avoir un enfant ? »

Zacharie aurait donc été frappé seul d'un châtiment pour avoir douté, quand se trouvaient rencontrées et la grandeur de la chose promise, et la considération de sa fragilité propre par laquelle il se réputait indigne d'avoir un fils, et de plus l'impossibilité naturelle. Ce fut pour plus d'un motif qu'il en arriva ainsi. *Premièrement*, d'après Bède il parla comme un incrédule ; c'est pour cela qu'il est condamné à être muet, afin qu'en se taisant il apprît à croire. *Deuxièmement*, il devint muet, afin que, dans la naissance de son fils, apparût un grand miracle : car quand à la naissance de saint Jean, son père recouvra la parole, ce fut miracle sur miracle. Troisièmement, il était convenable qu'il perdît la voix,, quand la voix naissait et venait faire taire là loi. Quatrièmement, parce qu'il avait demandé un signe au Seigneur et qu'il reçut comme signe d'être privé de la parole. Car, quand Zacharie sortit du

temple et que le peuple se fut aperçu de son état de mutisme, on découvrit par ses gestes qu'il avait eu une vision dans le temple. Or, sa semaine étant achevée, il alla à sa maison et Élisabeth conçut ; et elle se cacha pendant cinq mois, parce que, selon ce que dit saint Ambroise, elle rougissait de mettre un enfant au monde à son âge ; c'était en effet passer pour avoir usé du mariage dans sa vieillesse ; et cependant elle était heureuse d'être délivrée de l'opprobre de la stérilité, puisque c'était pour les femmes un ; opprobre de ne pas avoir de fruit de leur union : Voilà pourquoi les noces sont des jours de fêtes et l'acte du mariage excusé. Or ; six mois après, la Sainte Vierge ; qui déjà avait conçu le Seigneur, vint, en qualité de vierge féconde, féliciter sa cousine de ce que sa stérilité avait été levée, et aider à sa vieillesse.

Après qu'elle eut salué Élisabeth, le bienheureux Jean, rempli dès lors du Saint-Esprit, sentit le Fils de Dieu venir à lui et de joie il tressaillit dans le sein de sa mère, trépigna et salua par ce mouvement celui qu'il ne pouvait. saluer de sa parole : car il tressaillit, comme transporté, devant l'auteur du salut, et comme pour se lever devant son Seigneur. La Sainte Vierge demeura donc avec sa cousine pendant trois mois, elle la servait : ce fut elle qui de ses saintes mains reçut l'enfant venant au monde, d'après le témoignage de l'*Histoire scholastique**, et qui remplit avec les plus grands soins l'office de garder l'enfant.

*Hist. Evang., c. II.

Ce Précurseur du Seigneur fut ennobli spécialement et singulièrement par neuf privilèges : Il est annoncé par le même ange qui annonça le Sauveur ; il tressaillit dans le sein de sa mère ; c'est

la mère du Seigneur qui le reçoit en venant au monde ; il délie la langue de son père ; c'est le premier qui confère Un baptême ; il montre le Christ du doigt ; il baptise le même Jésus-Christ ; c'est lui que le Christ loue plus que tous les autres ; il annonce la venue prochaine de Jésus-Christ à ceux qui sont dans. les limbes. C'est pour ces neuf privilèges qu'il est appelé par le Seigneur prophète et plus que prophète. Sur ce qu'il est appelé plus que prophète, saint Jean Chrysostome s'exprime ainsi : « Un Prophète est celui qui reçoit de Dieu l'avantage de prophétiser, mais est-ce que le prophète donne à Dieu le bienfait du baptême ?

Un prophète a pour mission de prédire les choses de Dieu, mais où trouver un prophète dont Dieu lui-même prophétise ? Tous les prophètes avaient. prophétisé de Jésus-Christ au lieu que Jean ne prophétisa pas seulement de Jésus-Christ, mais les autres prophètes prophétisèrent de lui : tous ont été les porteurs de la parole, mais lui, c'est la voix elle-même. Autant la voix approche de la parole, sans cependant être la parole, autant Jean approche de Jésus-Christ sans cependant être Jésus-Christ » D'après saint Ambroise, la gloire de saint Jean se tire de cinq causes, savoir *de ses parents, de ses mœurs, de ses miracles, des dons qu'il a reçus et de sa prédication*.

Première cause de sa gloire : de ses parents.D'après le même Père, la gloire qu'il reçoit de ses parents est manifeste par cinq caractères : Voici ce que dit saint Ambroise : « L'éloge est parfait, quand il comprend ; comme dans saint Jean, une naissance distinguée, une conduite intègre, un ministère sacerdotal, l'obéissance à la loi, et la preuve d'œuvres pleines de justice. »

Deuxième cause de sa gloire : les miracles : Il y en eut avant sa conception, comme l'annonciation de l'ange, la désignation de son nom, et la perte de la parole dans son père il y en eut dans sa conception, celle-ci fut surnaturelle ; sa sanctification dès le sein de sa mère, et le don de prophétie dont il fut rempli. Il y en eut dès sa naissance, savoir : *le don de prophétie* accordé à son père et à sa mère, puisque sa mère sut son nom, et que le père prononça un cantique : la langue du père déliée ; le Saint-Esprit qui le remplit. Sur ces paroles de l'Évangile : « Zacharie son père fut rempli du Saint-Esprit », saint Ambroise s'exprime ainsi : « Regardez Jean : Quelle puissance dans son nom ! Ce nom rend la parole à un muet, le dévouement à un père ; au peuple un prêtre. Tout à l'heure, cette langue était muette, ce père était stérile, ce prêtre était sans fonctions ; mais aussitôt que Jean est né, à l'instant, le père est prophète, ce pontife recouvre l'usage de la parole, son affection peut s'épancher sur son fils, le prêtre est reconnu par les fonctions qu'il remplit. »

Troisième cause de sa gloire : ses mœurs.

Il reçut trois témoignages de sa sainteté.

Le premier témoignage fut rendu par ceux qui sont au-dessus du ciel, c'est-à-dire par la Trinité elle-même :

Premièrement, par le Père qui l'appelle Ange. Malachie dit (III) : « Voilà que j'envoie mon ange qui préparera ma voie devant ma face. » Ange est, un nom qui désigne le ministère, mais qui n'explique pas la nature de l'ange. Or, si saint Jean est appelé ange, c'est pour marquer le ministère qu'il a rempli, parce qu'il paraît avoir exercé le ministère de tous les anges. Il remplit celui des

Séraphins : car séraphin veut dire ardent, parce qu'ils nous rendent ardents et qu'ils brûlent plus que d'autres d'amour pour Dieu ; c'est pourquoi il est dit de Jean : « Elle s'est élevé :comme un feu, et ses paroles brûlaient comme un flambeau ardent » (Ecclés., XLVIII), « car il est venu avec l'esprit et la vertu d'Elie. »

Deuxièmement, il remplit le ministère des Chérubins, car chérubins veut dire plénitude de science : or, Jean est appelé Lucifer ou étoile du matin, parce qu'il fut le terme de la nuit de l'ignorance, et le commencement de la lumière de la grâce.

Troisièmement, il remplit le ministère des Thrônes qui ont pour mission de juger, et il est dit de Jean qu'il reprenait Hérode en disant : « Il ne vous est pas permis d'avoir pour femme celle de votre frère. »

Quatrièmement, il remplit le ministère des Dominations qui nous enseignent à gouverner ceux qui nous sont sujets ; or, Jean était aimé de ses inférieurs, et les rois le craignaient.

Cinquièmement, il remplit l'office des Principautés qui nous *apprennent* à respecter nos supérieurs et Jean disait eu parlant de lui-même : « Celui qui tire son origine de la terre est de la terre, et ses paroles tiennent de la terre » ; et en parlant de Jésus-Christ, il ajoute : « celui qui est venu du ciel est au-dessus de tous. » Il dit encore : « Je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. »

Sixièmement, il remplit l'office des Puissances qui sont chargées d'éloigner les puissances de l'air et du vice, lesquelles ne purent jamais nuire à sa sainteté. Il les repoussait aussi loin de nous,

lorsqu'il nous disposait au baptême de la pénitence.

Septièmement, il remplit l'office des Vertus par lesquelles s'opèrent les miracles : or, saint Jean montra en sa personne de grandes merveilles, comme manger du miel sauvage et des sauterelles, se couvrir de peau de chameau, et autres semblables.

Huitièmement, il remplit l'office des Archanges, en révélant des mystères auxquels on ne savait atteindre, comme, par exemple, ce qui regarde notre rédemption lorsqu'il disait : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. »

Neuvièmement, il remplit l'office des Anges : quand il annonçait des choses moins relevées, comme celles qui ont trait aux mœurs ; par exemple : « Faites pénitence » ; ou bien : « N'usez point de violence ni de fraude envers personne (Luc, III). »

Le second témoignage lui fut rendu par le Fils, comme on lit dans saint Mathieu (II), où Jésus-Christ le recommande souvent d'une manière étonnante, comme quand il dit entre autres choses : « Parmi les enfants des hommes, il n'y en a pas de plus grand que Jean-Baptiste. » « Ces paroles, dit saint Pierre Damien, renferment l'éloge de saint Jean ; proférées qu'elles sont par celui qui a posé les fondements de la terre, qui fait mouvoir les astres et qui a créé tous les éléments. »

Le troisième témoignage lui fut rendu par le Saint-Esprit, lorsqu'il dit par la bouche de son père Zacharie : « Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très Haut. »

Le second témoignage de sainteté lui fut aussi rendu par les anges et les esprits célestes. Au

premier chapitre de saint Luc, l'ange témoigne pour lui une grande considération quand il montre :

Premièrement, sa dignité par rapport à Dieu : « Il sera, dit-il, grand devant le Seigneur. »

Deuxièmement, sa sainteté propre, lorsqu'il ajoute : « Il ne boira pas de vin ni de liqueur enivrante, et il sera rempli de l'Esprit-Saint. dès le ventre de sa mère. »

Troisièmement, les grands services qu'il rendra au prochain : « Et il convertira beaucoup des enfants d'Israël. » Le troisième témoignage de sainteté lui fut rendu par ceux qui sont au-dessous du ciel, c'est-à-dire, les hommes, témoin son père, ses voisins, et ceux qui disaient : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? »

Quatrième cause de sagloire : ses dons La gloire de saint Jean se tire des dons qu'il a reçus dans le sein de sa mère, à sa naissance, dans sa vie et à sa mort. Dans le sein de sa mère, il fut avantagé de trois dons admirables de la grâce : *Un* : De la grâce par laquelle il fut sanctifié dès ce moment ; puisqu'il fut saint avant que d'être né, selon ces paroles de Jérémie (I) : « Je vous ai connu avant que je vous eusse formé dans les entrailles de votre mère. » *Deux* : de la grâce d'être prophète, quand, par son tressaillement dans le sein d'Élisabeth, il connut que Dieu était devant lui. C'est pour cela que saint Chrysostome, qui veut montrer que Jean-Baptiste a été plus que prophète, dit : « Un prophète mérite par la sainteté de sa vie et de sa foi de recevoir une prophétie ; riais est-ce que c'est l'ordinaire d'être prophète avant d'être homme ? » C'était une coutume d'oindre les prophètes ; et ce fut quand la Sainte Vierge salua Élisabeth que Jésus-Christ sacra en qualité de

prophète Jean dans les entrailles de sa mère, selon ces paroles de saint Chrysostome : « Jésus-Christ fit saluer Élisabeth par Marie afin que sa parole sortie du sein de sa mère, séjour du Seigneur, et reçue par l'ouïe d'Élisabeth, descendit à Jean qui ainsi serait sacré prophète. » Trois : Il fut avantagé de la grâce par laquelle il mérita pour sa mère de recevoir l'esprit de prophétie. Et saint Chrysostome, qui voulait montrer que saint Jean fut plus qu'un prophète, dit : « Quel est celui des prophètes, qui tout prophète qu'il fût, ait pu faire un prophète ? » Hélie sacra bien Élisée comme prophète, mais il ne lui conféra pas la grâce de prophétiser.

Jean cependant n'étant encore que dans le sein de sa mère donna à sa mère la science de pénétrer dans les secrets de Dieu ; il lui ouvrit la bouche et elle confessa reconnaître la dignité de celui dont elle ne voyait pas la personne, quand elle dit : « D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur me vienne visiter ? » Il reçut trois sortes de grâces, au moment de sa naissance : elle fut miraculeuse, sainte et accompagnée de joie. En tant que miraculeuse, le défaut d'impuissance est levé ; en tant que sainte, disparaît la peine de la coulpe ; en tant que accompagnée de joie, elle fut exempte des pleurs de la misère. Selon Me Guillaume d'Auxerre, trois motifs font célébrer la naissance de saint Jean : tout d'abord, sa sanctification dans le sein de sa mère ; ensuite, la dignité de son ministère, puisque ce fut comme une étoile du matin qui nous annonça la première les joies éternelles ; enfin, la joie qui l'accompagna : car l'ange avait dit : « Il y en aura beaucoup qui se réjouiront lors de sa naissance. » C'est donc pour cela qu'il est juste que nous nous réjouissions

pareillement en ce jour. Dans le cours de sa vie, il reçut de même grand nombre de faveurs et la preuve qu'elles furent des plus grandes et de différentes sortes, c'est qu'il réunit toutes les perfections. En effet il fut prophète quand il dit : « Celui qui doit venir après moi est plus grand que moi. » Il fut plus que prophète quand il montra le Christ du doigt ; il fut apôtre, car il fut envoyé de Dieu ; apôtre et prophète c'est tout un. Aussi il est dit de lui : « Il y eut un homme envoyé de Dieu qui se nommait Jean. » Il fut martyr, parce qu'il souffrit la mort pour la justice ; il fut confesseur, parce qu'il confessa et ne nia pas ; il fut vierge, et c'est en raison de sa virginité qu'il est appelé ange dans Malachie (II) : « Voici que j'envoie mon ange. »

En sortant du monde il reçut trois faveurs : d'abord il fut un martyr invaincu. Il acquit alors la palme du martyre ; il fut envoyé comme un messager précieux, car il apporta à ceux qui étaient dans les limbes une nouvelle précieuse, la venue de Jésus-Christ et leur rédemption ; sa fin glorieuse est honorée par tous ceux qui étaient descendus dans les limbes et c'est l'objet spécial d'une glorieuse solennité dans l'Église.

Cinquième cause de sa gloire : la prédication, la gloire de saint Jean se tire de sa prédication. L'ange en expose quatre motifs quand il dit : « Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au, Seigneur leur Dieu ; et il marchera devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour réunir les cours des pères avec leurs enfants, pour rappeler les incrédules à la prudence des justes, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait. » Il touche quatre points, savoir le fruit, l'ordre, la vertu et la fin, d'après le texte lui-même. La prédication de saint

Jean fut triplement recommandable. Elle fut en effet fervente, efficace et prudente. C'est la ferveur qui lui faisait dire : « Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère à venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence. (Luc, III.) Or, cette ferveur était enflammée parla charité, parce qu'il était une lumière ardente ; et c'est lui qui dit en la personne d'Isaïe (XLIX) : « Il a rendu ma bouche comme une épée perçante. » Cette ferveur tirait son origine de la vérité, car il était une lampe ardente. C'est à ce propos qu'il est dit dans saint Jean (V) : « Vous avez envoyé à Jean ; et il a rendu témoignage à la vérité. » Cette ferveur était dirigée par le discernement ou la science : voilà pourquoi en parlant à la foule, aux publicains et aux soldats, il enseignait la loi, selon l'état de chacun. Cette ferveur était ferme et constante, puisque sa prédication le mena à perdre la vie. Telles sont les quatre qualités du zèle, d'après saint Bernard : « Que votre zèle, dit-il, soit enflammé par la charité, formé par la vérité, régi par la science et affermi par la constance. »

Il prêcha avec efficace, puisque beaucoup se convertirent à ses prédications. Il prêcha en parole et ne varia jamais dans son enseignement. Il prêcha par l'exemple, car sa vie fut sainte ; il prêcha et convertit par ses mérites et ses prières ferventes.

Il précha avec prudence, et la prudence de sa prédication consista en trois points :

Il prêcha avec prudence, en ce qu'il usa de menaces afin d'effrayer les méchants ; c'est alors qu'il disait : « Déjà la cognée est à la racine de l'arbre » ;

Il prêcha avec prudence, en usant de promesses, pour gagner les bons, quand il dit : « Faites

pénitence : car le royaume des cieux approche » ;

Il prêcha avec prudence,, en usant de tempéraments pour attirer peu à peu les faibles à la perfection. Aussi à la foule et aux soldats, il imposait de légères. obligations afin qu'ensuite il les amenât à s'en imposer de plus sérieuses ; à la foule, il conseillait les œuvres de miséricorde ; aux publicains, il recommandait de ne pas désirer le bien d'autrui ; aux soldats de n'user de violence envers personne, de ne pas calomnier et de se contenter de leur paie.

Saint Jean l'Évangéliste mourut à pareil jour ; mais l'Église célèbre sa fête ; trois jours après la naissance de Jésus-Christ parce qu'alors eut lieu la dédicace de son église ; et la solennité de la naissance de saint Jean-Baptiste conserva sa place par la raison qu'elle fut déclarée un jour de joie par l'ange. Il ne faut pourtant pas prétendre que l'Évangéliste ait fait place au Baptiste, comme l'inférieur au supérieur ; car il ne convient pas de discuter quel est le plus grand des deux, et ceci fut divinement prouvé par un exemple. On lit qu'il y avait deux docteurs en théologie dont l'un préférait saint Jean-Baptiste et l'autre saint Jean l'évangéliste. Ou fixa donc un jour pour une discussion solennelle. Chacun n'avait d'autre soin que de trouver des autorités et des raisons puissantes en faveur du saint qu'il jugeait supérieur. Or, le jour de la dispute étant proche, chacun des saints apparut à son champion et lui dit : « Nous sommes bien d'accord dans le ciel ; donc ne dispute pas à notre sujet sur la terre. » Alors ils se communiquèrent chacun sa vision, en firent part à tout le peuple et bénirent Dieu.

Paul, qui a écrit l'Histoire des Lombards, diacre

de l'Église de Rome et moine du mont Cassin, devait une fois faire la consécration du cierge, mais il fut pris d'un enrouement qui l'empêcha de chanter ; afin de recouvrer sa voix qui était fort belle, il composa en l'honneur de saint Jean-Baptiste l'hymne Ut queant laxis resonare fibris mira gestorum famuli tuorum, au commencement de laquelle il demande que sa voix lui soit rendue comme elle l'avait été à Zacharie.

En ce jour quelques personnes ramassent de tous côtés les os d'animaux morts pour les brûler : il y en a deux raisons, rapportées par Jean Beleth* : la première vient d'une ancienne pratique : il y a certains animaux appelés dragons, qui volent dans l'air, nagent dans les eaux et courent sur la terre. Quelquefois quand ils sont dans les airs, ils incitent à la luxure en jetant du sperme dans les puits et les rivières ; il y avait alors dans l'année grande mortalité. Afin de se préserver, on inventa un remède qui fut de faire des os des animaux un feu dont la fumée mettait ces monstres en fuite ; et parce que c'était, dans le temps, une coutume générale, elle s'observe encore en certains lieux. La seconde raison est pour rappeler que les os de saint Jean furent brûlés à Sébaste par les infidèles. On porte aussi des torches brûlantes, parce que saint Jean fut une torche brûlante et ardente ; on fait aussi tourner une roue parce que le soleil à cette époque commence à prendre son déclin, pour rappeler le témoignage que Jean rendit à Jésus-Christ quand il dit : « Il faut qu'il croisse, et moi que je diminue. » Cette parole est encore vérifiée, selon saint Augustin, à leur nativité et à leur mort : car à la nativité de saint Jean-Baptiste les jours commencent à décroître, et à la Nativité de Jésus-Christ ils commencent à croître, d'après ce vers :

*Solstitium decimo Christum prœit atque Joannem***. Il en fut ainsi à leur mort. Le corps de Jésus-Christ fut élevé sur la croix et celui de saint Jean fut privé de son chef.

*Cap. CXXXVII. -- **Dix jours avant le solstice, arrivent la Nativité du Sauveur et celle de saint Jean.

Paul rapporte dans l'*Histoire des Lombards* que Rocharith roi des Lombards, fut enseveli avec beaucoup d'ornements précieux auprès d'une église de saint Jean-Baptiste. Or, quelqu'un, poussé par la cupidité, ouvrit de nuit le tombeau et emporta tout. Saint Jean apparut au voleur et lui dit : « Quelle a été ton audace de toucher à un dépôt qui m'était confié ? tu ne pourras plus désormais entrer dans mon église. » Et il en fut ainsi ; car chaque fois que le larron voulait entrer en cette église, il était frappé à la gorge comme par un vigoureux athlète et il était jeté aussitôt à la renverse *.

*Ce fait est aussi rapporté par Gezo, abbé de Dertone, en 984, dans son livre du Corps et du sang de Jésus-Christ, ch. LXVII.

11. Saint Jean et saint Paul

L'office du bréviaire est compilé d'après les actes de ces saints rapportés ici. — Martyrologes.

Jean et Paul furent primiciers et prévôts de Constance, fille de l'empereur Constantin. Or, en ce temps-là, les Scythes occupaient la Dacie et la Thrace et on devait envoyer contre eux Gallican, général de l'armée romaine. Pour récompense de ses travaux, il demandait qu'on lui donnât en mariage Constance, fille de Constantin ; faveur que les principaux Romains sollicitaient vivement aussi pour lui. Mais le père en était fort contristé, car il

savait que sa fille, après avoir été guérie par sainte Agnès, avait fait vœu de virginité ; et elle aurait été plutôt disposée à se laisser tuer qu'à donner son consentement.

Cependant cette vierge eut confiance en Dieu et conseilla à son père de la promettre à Gallican, s'il revenait vainqueur. Toutefois elle voulait garder auprès de soi deux filles que Gallican avait eues d'une première épouse qui était morte, afin de pouvoir connaître par ces filles la conduite et les désirs de leur père : en même temps elle lui donnerait ses deux prévôts, Jean et Paul, dans l'espérance d'établir entre eux une plus étroite union ; elle priait Dieu pour qu'il daignât convertir Gallican et ses filles. Quand tout fut arrangé au gré de chacun, Gallican prit Jean et Paul auprès de soi et partit avec une armée nombreuse ; mais ses troupes furent mises en déroute par les Scythes et lui-même fut assiégé par les ennemis dans une ville de Thrace.

Alors Jean et Paul vinrent le trouver et lui dirent : « Fais un vœu au Dieu du ciel et tu auras le bonheur de vaincre. » Quand il l'eut fait, apparut aussitôt un jeune homme portant une croix sur l'épaule, et lui disant : « Prends ton épée et suis-moi. » Il la prend, se rue au milieu du camp ennemi, arrive jusqu'au roi, et le tue ; la peur seule lui fait soumettre toute l'armée : il rend les ennemis tributaires des Romains. Deux soldats revêtus de leurs armes lui apparurent et le protégeaient de droite et de gauche. Ayant été fait chrétien, Gallican revint à Rome,où il fut reçu avec de grands honneurs.

Il pria Auguste de l'excuser s'il n'épousait pas sa fille, parce que son dessein était de vivre désormais

dans la continence en l'honneur de Jésus-Christ Cela plut singulièrement à l'empereur : et les deux filles de Gallican ayant été converties à Jésus-Christ par la vierge Constance, Gallican lui-même se démit de son commandement, donna tous ses biens aux pauvres et servit Jésus-Christ dans la pauvreté avec d'autres serviteurs de Dieu. Il faisait un grand nombre de miracles ; à sa vue seulement, les démons s'enfuyaient des corps des obsédés.

Sa réputation de sainteté était tellement établie dans l'univers qu'on venait de l'orient et de l'occident pour voir un homme, de patrice devenu consul, laver les pieds des pauvres, dresser leurs tables, leur verser de l'eau sur les mains, servir les malades avec sollicitude et remplir toutes les fonctions d'un pieux serviteur.

À la mort de Constantin, Constance, fils de Constantin le Grand, infecté de l'hérésie d'Arius, prit en mains les rênes de l'empire ; mais Constance, frère de Constantin, laissait deux fils, Gallus et Julien : l'empereur Constance créa Gallus césar, et l'envoya contre la Judée en révolte, plus tard cependant, il le fit périr. Julien, craignant d'éprouver de la part de Constance le même sort que son frère, entra dans un monastère, où en affectant une grande dévotion, il fut ordonné lecteur. Il fit consulter le démon par un magicien : et il lui fut répondu qu'il serait élevé à l'empire. Quelque temps après, des affaires urgentes portèrent Constance à créer Julien césar et à l'envoyer dans la Gaule où il se comporta vaillamment en toute occasion. Constance étant mort, Julien l'apostat, que ce même Constance avait élevé à l'empire, ordonna à Gallican d'immoler aux dieux ou de s'éloigner ; car il n'osait faire mourir un

personnage si distingué.

Gallican alla donc à Alexandrie où il reçut la couronne du martyre :les infidèles lui avaient percé le cœur. Julien, dévoré par une cupidité sacrilège, colorait son avarice sous des prétextes qu'il trouvait dans l'Évangile ; car il enlevait les biens des chrétiens en disant : « Votre Christ dit dans l'Évangile : « Celui qui n'aura pas renoncé à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. »

Avant appris que Jean et Paul sustentaient les chrétiens pauvres avec les richesses que la vierge Constance avait laissées, il leur donna l'ordre de lui obéir en tout comme à Constantin. Mais ils répondirent : « Tant, que les glorieux empereurs Constantin et Constance, son fils, se faisaient honneur d'être les serviteurs de Jésus-Christ, nous les servions ; mais puisque tu as abandonné une religion qui fait pratiquer tant de vertus, nous nous sommes entièrement. éloignés de toi et nous refusons positivement de t'obéir. »

Julien leur fit répondre : « J'ai été élevé à la cléricature, et si je l'avais voulu, je serais parvenu au premier rang de l'Église, mais considérant que c'était chose vaine de vivre dans la paresse et l'oisiveté, j'ai préféré l'état militaire, et j'ai sacrifié aux dieux dont la protection m'a élevé à l'empire. C'est pour cela qu'ayant été nourris à la cour, vous ne devez pas cesser de vivre à mes côtés afin que je vous traite comme les premiers dans mon palais. Si vous me méprisez, il faut de toute nécessité que je fasse cesser cet état de choses. » Ils répliquèrent : « Puisque nous préférons servir Dieu plutôt que toi, nous n'avons pas la moindre crainte de tes menaces, de peur d'encourir la haine du roi éternel. » A cela Julien reprit : « Si d'ici à dix jours

vous poussez le mépris jusqu'à ne pas vous rendre de plein gré auprès de moi, vous ferez de force ce que vous ne vous souciez pas de faire de bonne volonté. »

Les saints lui répondirent : « Crois que les dix jours sont déjà expirés ; et fais aujourd'hui ce que tu menaces d'exécuter alors. » « Vous pensez, dit Julien, que les chrétiens feront de vous des martyrs ; si vous ne m'obéissez, je vous ferai châtier non comme des martyrs, mais comme des ennemis publics » Alors Jean et Paul employèrent les dix jours entiers à donner en aumônes tous leurs biens aux pauvres. Le terme expiré, Térentien fut envoyé vers eux et leur dit : « Notre seigneur Julien vous envoie une petite statue en or de Jupiter pour que vous lui offriez de l'encens, sinon, vous périrez également tous les deux. » Les saints lui répondirent : « Si ton seigneur est Julien, sois en paix avec lui ; quant à nous, nous n'avons d'autre Seigneur que Jésus-Christ » Alors il les fit décapiter en cachette, et ensevelir dans une fosse de la maison ; puis il fit répandre le bruit qu'ils avaient été envoyés en exil.

Après quoi le fils de Térentien fut saisi par le démon, et il se mit à crier par la maison que- le diable le tourmentait : à cette vue, Térentien confesse son crime, se fait chrétien, écrit la relation du martyre des saints et son fils est délivré. Ils souffrirent vers l'an du Seigneur 364.

Saint Grégoire rapporte dans son Homélie sur l'Évangile : Si quis vult venire post me, qu'une dame revenant de visiter l'église de ces martyrs où elle allait souvent, rencontra deux moines en habit de pèlerin ; elle leur fit donner l'aumône ; mais comme celui qui était chargé de la leur offrir, se

disposait à le faire, ils s'approchèrent de plus près et lui dirent : « Tu nous aides maintenant, mais au jour du jugement, nous te réclamerons et nous ferons pour toi tout ce que nous pourrons. »

Ayant dit ces mots ils disparurent à leurs yeux. Saint Ambroise parle ainsi de ces martyrs dans la préface : « Les bienheureux martyrs Jean et Paul ont véritablement accompli ces paroles de David : « Ah ! que c'est une chose bonne et agréable que les frères soient unis ensemble » (Ps. CXXXII) ; le même sein leur donna le jour, la même foi les unit, le même martyre les couronna et la même gloire est leur partage dans le même Seigneur. »

12. Saint Léon, pape

Voici l'interprétation du nom de saint Léon par M. Jehan Batallier : « Léon fut appelé proprement Lion : car tout ainsi comme le propre lion faist il fit. Il est vrai que quand les enfans des lions naissent ils sont tous morts et ne se peuvent mouvoir : et lors le lion crie tant et va entour que par le cry de luy il les vivifie, et leurs mect la vie au corps par la chaleur desonalaîne,et tout ainsi saît Leon fist : car ceulx qui estaient mors en pechie il cria et brayt tant que par sa saincee côversation et predication il leur mist es corps lesperit de vraye foi et les fist vivre en Dieu nostre Seigneur Ihesucrist. »

On lit dans le livre des *Miracles de la Sainte Vierge* que saint Léon, pape, célébrant la messe le jour de Piques dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, pendant qu'il distribuait la communion aux fidèles, une dame lui baisa la main, ce qui excita en lui une violente tentation de la chair. Mais l'homme de Dieu exerça contre soi-même une cruelle vengeance et ce jour-là, cette main qui l'avait scandalisé, il se la coupa en secret et la jeta.

Dans la suite, il s'éleva des murmures parmi le

peuple de ce que le souverain Pontife ne célébrait plus comme de coutume les saints mystères. Alors saint Léon s'adressa à la Sainte Vierge et s'en remit entièrement à ce qu'elle voudrait. Elle lui apparut donc et lui remit la main de ses très saintes mains, l'affermit, puis elle lui ordonna de paraître en public et d'offrir le saint sacrifice à son Fils. Saint Léon apprit à tout le peuple ce qui lui était arrivé, et il montra à tous la main qui lui avait été rendue. Ce fut lui qui célébra le concile de Chalcédoine où il établit que les vierges seules recevraient le voile ; et il y fut aussi décidé que la vierge Marie serait appelée Mère de Dieu.

En ce temps-là encore, Attila ravageait l'Italie : Saint Léon passa alors trois jours et trois nuits en prières dans l'église des Apôtres ; après quoi il dit aux siens : « Qui veut me suivre, me suive. » Et quand il fut arrivé auprès d'Attila, celui-ci n'eut pas plutôt vit saint Léon qu'il descendit de cheval, se prosterna aux pieds du saint et le pria de lui demander ce qu'il voudrait. Saint Léon lui demanda de quitter l'Italie et de délivrer les captifs. Comme Attila recevait de la part des siens des reproches de ce que celui qui avait triomphé du monde se laissait vaincre par un prêtre, il répondit : « J'ai pourvu à ma sûreté et à la vôtre car j'ai vu à sa droite un guerrier redoutable tenant une épée nue à la main, qui me disait : « Si tu ne lui obéis pas, tu périras avec tous les tiens*. »

*Victor Tuomnensis, Prosper, Isaïe.

Quand le bienheureux Léon écrivit la lettre à Fabien, évêque de C.-P., contre Eutychès et Nestorius, il la posa sur le tombeau de saint Pierre et après avoir passé quelque temps dans le jeûne et la prière, il dit : « Les erreurs que je pourrais avoir

commises comme homme dans cette épître, corrigez-les et amendez-les, vous à qui l'Église a été confiée. » Et quarante jours après, comme il était en prières, saint : Pierre lui apparut et lui dit : « J'ai lu et amendé. » Saint Léon prit la lettre qu'il trouva corrigée et amendée de la main de l'apôtre :

Une autre fois, saint Léon passa quarante jours eu prières au tombeau de saint Pierre, et le conjura de lui obtenir le pardon de ses péchés : saint Pierre lui apparut et lui dit : « J'ai prié pour vous le Seigneur, et il a pardonné tous vos péchés. Seulement vous aurez à vous informer de ceux auxquels vous avez imposé les mains, c'est-à-dire que vous aurez à rendre compte si vous vous êtes bien ou final acquitté de cette fonction envers autrui*. » Il mourut vers l'an du Seigneur quatre cent soixante.

*Sophone, ch. CXLIX.

---

13. Saint Pierre, apôtre

La plupart des faits qui : ont rapport à saint Pierre et que signalent les livres saints sont consignés ici. Le reste est tiré d'un livre connu sous le nom d'Itinéraire de saint Clément, regardé comme apocryphe, mais cité par un grand nombre d'auteurs des premiers siècles.

Pierre eut trois noms : il s'appela tout d'abord Simon Barjona. Simon veut dire *obéissant*, ou *se livrant à la tristesse*. Barjona, *fils de colombe*, en syrien *bar* veut dire fils, et en hébreu ; *Jona* signifie colombe. En effet, il fut obéissant ; quand Jésus-Christ l'appela, il obéit, au premier mot d'ordre du Seigneur : il se livra à la tristesse. quand il renia Jésus-Christ « Il sortit dehors et pleura

amèrement. » Il fut fils de colombe parce qu'il servit Dieu avec simplicité d'intention. Par la suite il fut appelé Céphas, qui signifie *chef ou pierre,* ou *blâmant de bouche* : chef, en raison qu'il eut la primauté dans la prélature ; pierre, en raison de la fermeté dont il fit preuve dans sa passion ; blâmant de bouche, en raison de la constance de sa prédication. Enfin, il fut appelé Pierre, qui veut dire *connaissant, déchaussant, déliant* : parce qu'il connut la divinité de Jésus-Christ quand il dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; il se dépouilla de toute affection pour les siens, comme de toute œuvre morte et terrestre, lorsqu'il dit : « Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre » ; il nous délia des chaînes du péché par les clefs qu'il reçut du Seigneur.

Il eut aussi trois surnoms : on l'appela Simon Johanna, qui veut dire *beauté du Seigneur* ; puis, Simon, fils de Jean, qui veut dire *à qui il a été donné* ; enfin, Simon Barjouay qui veut dire *fils de colombe*. Par ces différents surnoms on doit : entendre qu'il posséda la beauté de mœurs, les dons des vertus, l'abondance des larmes, car la colombe gémit au lieu de chanter. Quant au nom de Pierre, ce fut Jésus-Christ qui permit qu'on le lui donnât puisqu'il dit (Jean, I) : « Vous vous appellerez Céphas, qui veut dire Pierre. » Ce fut encore Jésus-Christ qui le lui donna après le lui avoir promis, selon qu'il est dit dans saint Marc (III) : « Et il donna. à Simon le nom de Pierre. » Et enfin, ce fut Jésus-Christ qui le lui confirma, puisqu'il dit dans saint Mathieu (XVI) « Et moi je vous dis que vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église. » Son martyre fut écrit par saint Marcel, par saint Lin, pape, par Hégésippe et par le pape Léon.

Saint Pierre, fut celui de tous les apôtres qui eut la plus grande ferveur : car il voulut connaître celui qui trahissait le Seigneur, en sorte que s'il l'eût connu, dit saint Augustin, il l'eût déchiré avec les dents : et c'est pour cela que le Seigneur ne voulait pas révéler le nom de ce traître. Saint Chrysostome dit aussi que si Jésus-Christ avait prononcé son nom, Pierre aussitôt se serait levé et l'aurait massacré sur l'heure. Il marcha sur la mer pour aller au-devant du Seigneur ; il fut choisi pour être le témoin de la Transfiguration de son maître et pour assister à la résurrection de la fille de Jaïre ; il trouva, dans la bouche du poisson, la pièce d'argent de quatre dragmes pour le tribut ; il reçut du Seigneur les clefs du royaume des cieux ; il eut la commission de faire paître les brebis ; au jour de la Pentecôte, par sa prédication, il convertit trois mille hommes ; il prédit la mort d'Ananie et de Saphire : il guérit Enée de sa paralysie ; il baptisa Corneille ; il ressuscita Tabithe ; il rendit la santé aux infirmes par l'ombre de son corps ; mis en prison par Hérode, il fut délivré par un ange. Pour sa nourriture et son vêtement, il nous témoigne lui-même quels ils furent, au livre de saint Clément :

« Je ne me nourris, dit-il, que de pain avec des olives et rarement avec des légumes ; quant à mon vêtement, vous le voyez, c'est une tunique et un manteau, et avec cela je ne demande rien autre chose. »

On rapporte aussi qu'il portait toujours dans son sein un suaire pour essuyer les larmes qu'il versait fréquemment ; car quand la douce allocution du Seigneur et la présence de Dieu lui venaient à la mémoire, il ne pouvait retenir ses pleurs, tant était grande la tendresse de son amour. Mais quand il se

rappelait la faute qu'il commit en reniant Jésus-Christ, il répandait des torrents de larmes : il en contracta tellement l'habitude de pleurer, que sa figure paraissait toute brûlée, selon I'expression de saint Clément.

Le même saint rapporte qu'en entendant le chant du coq, saint Pierre avait coutume de se lever pour faire oraison et de pleurer abondamment. Saint Clément dit encore, comme on le trouve dans l'*Histoire ecclésiastique**, que lorsqu'on menait au martyre la femme de saint Pierre, celui-ci tressaillit d'une extraordinaire joie, et l'appelant par son propre nom, il lui cria : « Ô ma femme, souvenez-vous du Seigneur. »

*Eusèbe, lib. III, c. XXX ; — Clément d'Alexand., l. VII. Ses paroles à sa femme qu'on menait au martyre.

Une fois, saint Pierre avait envoyé deux de ses disciples prêcher ; après avoir cheminé pendant vingt jours, l'un d'eux mourut, et l'autre revint trouver saint Pierre, et lui raconter l'accident qui était arrivé (on dit que ce fut saint Martial, ou selon quelques autres, saint Materné. On lit ailleurs que le premier fut saint Front, et que son compagnon, celui qui était mort, c'est-à-dire le second, fut le prêtre Georges). Alors saint Pierre lui donna soli bâton avec ordre d'aller retrouver son compagnon et de poser ce bâton sur le cadavre. Quand il l'eut fait, ce mort de quarante jours se leva tout vivant*.

*Harigarus, c. VI ; — Orton de Friocesque, Chronique, III., XV ; — Pierre de Cluny, Contre les Petrobrusiens.

En ce temps-la, il se trouvait à Jérusalem un magicien, nommé Simon, qui se disait être la première vérité ; il avançait que ceux qui croyaient en lui devenaient immortels ; enfin il prétendait que rien ne lui était impossible. On lit aussi, dans le

livre de saint Clément ; que Simon avait dit : « Je serai adoré comme un Dieu ; on me rendra publiquement les honneurs divins ; et tout ce que j'aurai voulu faire, je le pourrai.

Un jour que ma mère Rachel m'ordonnait d'aller dans les champs pour faire la moisson, je vis une faux parterre à laquelle je commandai de faucher d'elle-même : et elle faucha dix fois plus que les autres moissonneurs. » Il ajouta, d'après saint Jérôme : « Je suis la parole de Dieu ; je suis beau, je suis le paraclet, je suis tout-puissant, je suis le tout de Dieu. » Il faisait aussi mouvoir des serpents d'airain ; rire des statues de bronze ou de pierre, et chanter des chiens :

Simon donc, comme le dit saint Lin, voulant discuter avec saint Pierre et montrer qu'il. était Dieu, saint Pierre vint le jour indiqué, au lieu de la conférence, et dit aux assistants : « La paix soit avec vous, mes frères, qui aimez la vérité. » Simon lui dit : « Nous n'avons pas besoin de la paix, nous : car si la paix et la concorde existent ici, nous ne pourrons parvenir à trouver la vérité : ce sont les larrons qui ont la paix entre eux ; n'invoque donc pas la paix, mais la lutte : entre deux champions il y aura paix, quand l'un aura été supérieur à l'autre. » Et Pierre répondit : « Qu'as-tu à craindre d'entendre parler de paix ? C'est du péché que naît la guerre, et là où n'existe pas le péché, règne la paix. On trouve la vérité dans les discussions et la justice dans les œuvres. » Et Simon reprit : « Ce que tu avances n'a pas de valeur, mais je te montrerai la puissance de ma divinité afin que tu m'adores aussitôt. Je suis la première vertu et je puis voler par les airs, créer de nouveaux arbres, changer les pierres en pain, rester dans le feu sans

en être endommagé et tout ce que je veux, je le puis faire. » Saint Pierre donc discutait contre lui et découvrait tous ses maléfices.

Alors Simon, voyant qu'il ne pouvait résister au saint apôtre, jeta dans la mer tous ses livres de magie, de crainte d'être dénoncé comme magicien ; et alla à Rome afin de s'y faire passer pour Dieu. Aussitôt que saint Pierre eut découvert cela, il le suivit et partit pour Rome.

La quatrième année de l'empire de Claude, saint Pierre arriva à Rome, où il resta vingt-cinq ans. Et il ordonna évêques Lin et Clet, pour être ses coadjuteurs, l'un, comme le rapporte Jean Beleth*, dans l'intérieur de la ville, l'autre dans la partie qui était hors des murs. En se livrant avec grand zèle à la prédication, il convertissait beaucoup de monde à la foi, et guérissait la plupart des infirmes. Et comme dans ses discours il louait et recommandait toujours de préférence la chasteté, il convertit les quatre concubines d'Agrippa qui se refusèrent à retourner davantage au près de ce gouverneur. Alors celui-ci entra en fureur et il cherchait l'occasion de nuire à l'Apôtre. Ensuite le Seigneur apparut à saint Pierre et lui dit : « Simon et Néron forment des projets contre ta personne ; mais ne crains rien, car je suis avec toi pour te délivrer, et je te donnerai la consolation d'avoir auprès de toi mon serviteur Paul qui demain entrera dans Rome. Or, saint Pierre, sachant, comme le dit saint Lin, que dans peu de temps il devait quitter sa tente, dans l'assemblée des frères, il prit la main de saint Clément, l'ordonna évêque et le força à siéger en sa place dans sa chaire. Après cela Paul arriva à Rome, ainsi que le Seigneur l'avait prédit, et commença à prêcher Jésus-Christ avec saint Pierre.

*Cap. CXXXVIII.

Or, Néron avait un tel attachement pour Simon qu'il le pensait certainement être le gardien de sa vie, son salut, et celui de toute la ville. Un jour donc, devant Néron (c'est ce qu'en dit saint Léon, pape), sa figure changeait subitement, et il paraissait tantôt plus vieux et tantôt plus jeune. Néron, qui voyait cela, le regardait comme étant vraiment le fils de Dieu. C'est pourquoi Simon le magicien dit à Néron, toujours d'après saint Léon : « Afin que tu saches, illustre empereur, que je suis le fils de Dieu, fais-moi décapiter et trois jours après je ressusciterai. » Néron ordonna donc au bourreau qu'il eût à décapiter Simon. Or, le bourreau, en croyant couper la tête à Simon, coupa celle d'un bélier : grâce à la magie, Simon échappa sain et entier, et ramassant les membres du bélier il les cacha ; puis il se cacha pendant trois jours : or, le sang du bélier resta coagulé dans la même place. Et le troisième jour Simon se montra à Néron et lui dit « Fais essuyer mon sang qui a été répandu ; car me voici ressuscité trois jours après que j'ai été décollé, comme je l'avais promis. » En 1e voyant Néron fut stupéfait et le regarda comme le vrai fils de Dieu.

Un jour encore qu'il était dans une chambre avec Néron, le démon qui avait pris sa forme parlait au peuple dehors : enfin les Romains l'avaient en si grande vénération qu'ils lui élevèrent une statue sur laquelle ils mirent cette inscription : *Simoni Deo sancto**, A Simon le Dieu saint.

*Voyez Eusèbe, lib. II, c. XIII, et Tillemont, t. II, p. 482.

Saint Pierre et saint Paul, au témoignage de saint Léon, allèrent chez Néron et dévoilèrent tous les

maléfices de Simon, et saint Pierre ajouta due, de même, qu'il y a en Jésus-Christ deux substances, savoir : celle de Dieu et celle de l'homme, de même en ce magicien, se trouvaient deux substances, celle de l'homme et celle du diable.

Or, Simon dit, d'après le récit de Marcel et de saint Léon* : « Je ne souffrirai pas plus longtemps cet ennemi ; je commanderai à mes anges de me venger de cet homme. » Pierre lui répondit, : « Tes anges, je ne les crains point, mais ce sont eux qui me craignent. » Néron ajouta : « Tu ne crains pas Simon qui prouve sa divinité par ses œuvres ? » Pierre lui répondit : « Si la divinité existe en lui, qu'il me dise en ce moment ce que je pense ou ce que je fais : je vais d'avance te dire tout bas à l'oreille quelle est ma pensée pour qu'il n'ait pas l'audace de mentir. » « Approche-toi, reprit Néron, et dis-moi ce que tu penses. » Or, Pierre s'approchas et dit à Néron tout bas : « Ordonne qu'on m'apporte un pain d'orge et qu'on me le donne en cachette. » Or, quand on le lui eut apporté, Pierre le bénit et le mit dans sa manche, et dit ensuite : « Que Simon, qui s'est fait Dieu, dise ce que. j'ai pensé, ce que j'ai dit, ou .ce qui s'est fait. » Simon, répondit : « Que Pierre dise plutôt ce que je pense moi-même. » Et Pierre dit : « Ce que pense Simon, je prouverai que je le sais, pourvu que je fasse ce à quoi il a pensé. » Alors Simon en colère s'écria : « Qu'il vienne de grands chiens et qu'ils te dévorent. » Tout à coup apparurent de très grands chiens qui se jetèrent sur saint Pierre : mais celui-ci leur présenta le pain bénit, et à l'instant, il les mit en fuite.

*Sigebert de Gemblours, Trithème, Conrad Gessner.

Alors saint Pierre dit à Néron : « Tu le vois, je

t'ai montré que je savais ce que Simon méditait contre moi, et ce ne fut point par des paroles, mais par des actes : Car celui qui avait promis qu'il viendrait des anges contre moi, a fait venir des chiens, afin de faire voir que les anges de Dieu, ne sont autres que des chiens. » Simon dit alors : « Écoutez, Pierre et Paul ; si je ne puis vous rien faire ici, nous irons où il faut que je vous juge ; mais pour le moment, je veux bien vous épargner. »

Alors, selon que le rapportent Hégésippe et saint Lin, Simon, enflé d'orgueil, osa se vanter de pouvoir ressusciter des morts ; et il arriva qu'un jeune homme mourut. On appela donc Pierre et Simon et de l'avis de Simon on convint unanimement que celui-là serait tué. qui ne pourrait ressusciter le mort. Or, pendant que Simon faisait ses enchantements sur le cadavre, il sembla aux assistants que la tête du défunt s'agitait. Alors tous se mirent à crier en voulant lapider saint Pierre. Le saint apôtre put à peine obtenir le silence qu'il réclama : « Si le mort est vivant, dit-il, qu'il se lève, qu'il se promène, qu'il parle : s'il en est autrement, sachez que l'action d'agiter la tête du cadavre est de la fantasmagorie. Qu'on éloigne Simon du lit afin que les ruses du diable soient pleinement mises à nu. » On éloigné donc Simon du lit, et l'enfant resta immobile. Alors saint Pierre, se tenant éloigné, fit une prière, puis élevant la voix : « Jeune homme, s'écria-t-il, au nom de Jésus de Nazareth qui a été crucifié, lève-toi et marche. » Et à l'instant il se leva en vie et marcha.

Comme le peuple voulait lapider Simon saint Pierre dit : « Il est bien assez puni de se reconnaître vaincu dans ses artifices ; or, notre maître nous a

enseigné à rendre le bien pour le mal. » Alors Simon dit : « Sachez, vous, Pierre et Paul, que vous n'obtiendrez rien de ce que vous désirez ; car je ne daignerai pas vous faire gagner la couronne du martyre. » Saint Pierre reprit : « Qu'il nous arrive ce que nous désirons : mais à toi il ne peut arriver rien de bon, car chacune de tes paroles est un mensonge. » Saint Marcel dit qu'alors Simon alla à la maison de son disciple Marcel, et qu'il y lia à la porte un chien énorme en disant : « Je verrai à présent si Pierre, qui vient d'ordinaire chez toi, pourra entrer. » Peu d'instants après saint Pierre arriva, et en faisant le signe de la croix, il délia le chien. Or, ce chien se mit à caresser tout le monde, et ne poursuivait que Simon : il le saisit, le renversa par terre, et il voulait l'étrangler, quand saint Pierre accourut et cria au chien de ne point lui faire de mal ; or, cette bête, sans toucher son corps, lui arracha tellement ses habits qu'elle le laissa nu sur la terre. Alors le peuple et surtout les enfants coururent après le chien en poursuivant Simon jusqu'à ce qu'ils l'eussent chassé bien loin de la ville, comme ils eussent fait d'un loup. Simon ne pouvant supporter la honte de cet affront resta un an sans reparaître. Marcel, en voyant ces miracles, s'attacha désormais à saint Pierre. Dans la suite, Simon revint et rentra de nouveau dans les bonnes grâces de Néron.

Simon donc, d'après saint Léon, convoqua le peuple, et déclara qu'il avait été outrageusement traité par les Galiléens, et pour ce motif, il dit vouloir quitter cette ville qu'il avait coutume de protéger ; qu'il fixerait un jour où il monterait au ciel, car il ne daignait plus rester davantage sur la terre. Au jour fixé, il monta donc sur une tour élevée, ou bien, d'après saint Lin, il monta au

Capitole et, couvert de laurier, il se jeta en l'air et se mit à voler. Or, saint Paul dit à saint Pierre : « C'est à moi de prier et à vous de commander. » Néron dit alors : « Cet homme est sincère, et vous n'êtes que des séducteurs. »Or, saint Pierre dit à saint Paul : « Paul, levez la tête et voyez. » Et quand Paul eut levé la tête et qu'il eut vu Simon dans les airs, il dit à Pierre : « Pierre, que tardez-vous ? achevez ce que vous avez commencé déjà le Seigneur nous appelle. » Alors saint Pierre dit « Je vous adjure, Anges de Satan, qui le soutenez dans les airs, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne le portez plus davantage, mais laissez-le tomber. » A l'instant il fut lâché, tomba, se brisa la cervelle, et expira*. Néron, à cette nouvelle, fut très fâché d'avoir perdu, quant à lui, un pareil homme et il dit aux apôtres : « Vous vous êtes rendus suspects envers moi ; aussi vous punirai-je d'une manière exemplaire. » Il les remit donc entre les mains d'un personnage très illustre, appelé Paulin, qui les fit enfermer dans la prison Mamertine sous la garde de Processus et de Martinien, soldats que saint Pierre convertit à la foi : ils ouvrirent la prison et laissèrent aller les apôtres en liberté.

*Ce fait de la chute et de la mort de Simon le magicien est constaté par les *Constitutions apostoliques* d'Arnobe, par saint Cyrille de Jérusalem, saint Ambroise, saint Augustin, Isidore de Peluse, Théodorat, Maxime de Turin, etc.

C'est pour cela que, après le martyre des apôtres, Paulin manda Processus et Martinien, et quand il eut découvert qu'ils étaient chrétiens, on leur trancha la tête par ordre de Néron. Or, les frères pressaient Pierre de s'en aller, et il ne le fit qu'après

avoir été vaincu par leurs instances. Saint Léon et saint Lin assurent qu'arrivé à la porte où est aujourd'hui Sainte-Marie ad passus*, Pierre vit Jésus-Christ venant à sa rencontre, et il lui dit : « Seigneur, où allez-vous ? » Jésus-Christ répondit : « Je viens à Rome pour y être crucifié encore une fois. » « Vous seriez crucifié encore une fois, répartit saint Pierre. » « Oui, lui répondit le Seigneur. » Alors Pierre lui dit : « Seigneur, je retournerai donc, pour être crucifié avec vous. » Et après ces paroles, le Seigneur monta au ciel à la vue de Pierre qui pleurait. Quand il comprit que c'était de son martyre à lui-même que le Sauveur avait voulu parler, il revint, et raconta aux frères ce qui venait d'arriver. Alors il fut pris par les officiers de Néron et mené au préfet Agrippa. Saint Lin dit que sa figure devint comme un soleil. Agrippa lui dit : « Es-tu donc celui qui se glorifie dans les assemblées ou ne se trouvent que la populace et de pauvres femmes que tu éloignes du lit de leurs maris ? » L'apôtre le reprit en disant qu'il ne se glorifiait que dans la croix du Seigneur. Alors Pierre, en qualité d'étranger, fut condamné à être crucifié, mais Paul, en sa qualité de citoyen romain, fut condamné à avoir la tête tranchée.

*Origène sur saint Jean, saint Ambroise, sermon 68, saint Grégoire le Grand, sur le Psaume cI. Cette église existe encore sur la voie Appienne et est connue sous le nom *Domine quo vadis*. Hetychius, *De excidio Hierosol.* ; saint Athanase, *De fuga sua* ; Innocent III, Pierre de Blois.

À l'occasion de cette sentence, Denys en son épître à Timothée parle ainsi de la mort de saint Paul : « O mon frère Timothée, si tu avais assisté aux derniers moments de ces martyrs, tu aurais défailli de tristesse et de douleur.Qui est-ce qui n'aurait pas pleuré quand fut rendue la sentence qui

condamnait Pierre à être crucifié et Paul à être décapité ? Tu aurais alors vu la foule des gentils et des Juifs les frapper et leur cracher au visage. » Or, arrivé l'instant où ils devaient consommer leur affreux martyre, on les sépara l'un de l'autre et on lia ces colonnes du monde, non sans que les frères fissent entendre des gémissements et des sanglots. Alors Paul dit à Pierre : « La paix soit avec vous, fondement des églises, pasteur des brebis et des agneaux de Jésus-Christ » Pierre dit à Paul : « Allez en paix, prédicateur des bonnes mœurs, médiateur et guide du salut des justes. » Or, quand on les eut éloignés l'un de l'autre, je suivis mon maître ; car on ne les tua point dans le même quartier (saint Denys). Quand saint Pierre fut arrivé à la croix, saint Léon et Marcel rapportent qu'il dit : « Puisque mon maître est descendu du ciel en terre, il fut élevé debout sur la croix ; pour moi qu'il daigne appeler de la terre au ciel, ma croix doit montrer ma tête sur la terre et diriger mes pieds vers le ciel. Donc, parce que je ne suis pas digne d'être sur la croix de la même manière que mon Seigneur, retournez ma croix et crucifiez-moi la tête en bas. » Alors on retourna la croix et on l'attacha les pieds en haut et les mains en bas.

Mais, en ce moment, le peuple rempli de fureur voulait tuer Néron et le gouverneur, ensuite délivrer l'apôtre qui les priait de ne point empêcher qu'on le martyrisât. Mais le Seigneur, ainsi que le disent Hégésippe et Lin, leur ouvrit les yeux, et comme ils pleuraient, ils virent des anges avec des couronnes composées de fleurs de roses et de lys, et Pierre au milieu d'eux sur la croix recevant un livre que lui présentait Jésus-Christ, et dans lequel il lisait les paroles qu'il proférait. Alors saint, Pierre, au témoignage du même Hégésippe, se mit

à dire sur la croix : « C'est vous, Seigneur, que j'ai souhaité d'imiter ; mais je n'ai pas eu la présomption d'être crucifié droit : c'est vous qui êtes toujours droit, élevé et haut ; nous sommes les enfants du premier homme qui a enfoncé sa tête dans la terre, et dont la chute indique la manière avec laquelle l'homme vient au monde ; nous naissons en effet de telle sorte que nous paraissons être répandus sur la terre. Notre condition a été renversée, et ce que le monde croit être à droite est certainement à gauche. Vous, Seigneur, vous me tenez lieu de tout ; tout ce que vous êtes, vous l'êtes pour moi, et il n'y a rien autre que vous seul. Je vous rends grâce de toute mon âme par laquelle je vis, par laquelle j'ai l'intelligence et par laquelle je parle. » On connaît par là deux autres motifs pour lesquels il ne voulut pas être crucifié droit. Et saint Pierre voyant que les fidèles avaient été témoins de sa gloire, rendit grâces à Dieu, lui recommanda les chrétiens et rendit l'esprit. Alors Marcel et Apulée qui étaient frères, disciples de saint Pierre, le descendirent de la croix et l'ensevelirent en l'embaumant avec divers aromates.

Isidore dans son livre de la Naissance et de la Mort des Saints s'exprime ainsi : « Pierre après avoir fondé l'église d'Antioche, vint à Rome, sous l'empereur Claude, pour confondre Simon ; il prêcha l'Évangile pendant vingt-cinq ans en cette ville dont il occupa le siège pontifical ; et la trente-sixième année après la Passion du Seigneur,- il fut crucifié par Néron, la tête en bas, ainsi qu'il l'avait voulu. Or, ce jour-là même, saint Pierre et saint Paul apparurent à Denys, selon qu'il le rapporte en ces termes dans la lettre citée plus haut : « Ecoute le miracle, Timothée, mon frère, vois le prodige, arrivé au jour de leur supplice : car j'étais présent

au moment de leur séparation. Après leur mort, je les ai vus, se tenant par la main l'un et l'autre, entrer par les portes de la ville, revêtus d'habits de lumière, ornés clé couronnes de clarté et de splendeur. »

Néron ne demeura pas impuni pour ce crime et bien d'autres encore qu'il commit ; car il se tua de sa propre main. Nous allons rapporter ici en peu de mots quelques-uns de ses forfaits. On lit dans une histoire apocryphe, toutefois, que Sénèque, son précepteur, espérait recevoir de lui une récompense digne de son labeur ; et Néron lui donna à choisir la branche de l'arbre sur laquelle il préférait être pendu, en lui disant que c'était là la récompense qu'il en devait recevoir. Or, comme Sénèque lui demandait à quel titre il avait mérité ce genre de supplice, Néron fit vibrer plusieurs fois la pointe d'une épée au-dessus de Sénèque qui baissait la tête pour échapper aux coups dont il était menacé ; car il ne voyait point sans effroi le moment où il allait recevoir la mort. Et Néron lui dit : « Maître, pourquoi baisses-tu la tête sous l'épée dont je te menace ? »

Sénèque lui répondit : « Je suis nomme, et voilà pourquoi je redouté la mort, d'autant que je meurs malgré moi. » Néron lui dit : « Je te crains encore comme je le faisais alors que j'étais enfant : c'est pourquoi tant que tu vivras je ne pourrai vivre tranquille. » Et Sénèque lui dit « S'il est nécessaire que je meure, accordez-moi au moins de choisir le genre de mort que j'aurais voulu. » « Choisis vite, répondit Néron, et ne tarde pas à mourir. » Alors Sénèque fit préparer un bain où il se fit ouvrir les veines de chaque bras et il finit ainsi sa vie épuisé de sang. Son nom de Sénèque fut pour lui comme

un présage, se necans, qui se tue soi-même : car ce fut lui qui en quelque sorte se donna la mort, bien qu'il y eût été forcé. On lit que ce même Sénèque eut deux frères : le premier fut Julien Gallio, orateur illustre qui se tua de sa propre main ; le second fut Méla, père du poète Lucain ; lequel Lucain mourut après avoir eu les veines ouvertes par l'ordre de Néron, d'après ce qu'on lit. On voit, dans la même histoire apocryphe, que Néron, poussé par un transport infâme ; fit tuer sa mère et la fit partager en deux pour voir comment il était entretenu dans son sein. Les médecins lui adressaient des remontrances par rapport au meurtre de sa mère et lui disaient : « Les lois s'opposent et l'équité défend qu'un fils tue sa mère : elle l'a enfanté avec douleur et elle t'a élevé avec tant de labeur et de sollicitude. » Néron leur dit : « Faites-moi concevoir un enfant et accoucher ensuite, afin que je puisse savoir quelle a été la douleur de ma mère. »

Il avait encore conçu cette volonté d'accoucher parce que, en passant dans la ville, il avait entendu les cris d'une femme en couches. Les médecins lui répondirent « Cela n'est pas possible ; c'est contre les lois de la nature ; il n'y a pas moyen de faire ce qui n'est pas d'accord avec la raison. » Néron leur dit donc : « Si vous ne me faites pas concevoir et enfanter, je vous ferai mourir tous d'une manière cruelle. » Alors les médecins, dans des potions qu'ils lui administrèrent, lui firent avaler une grenouille sans qu'il s'en aperçût, et, par artifice, ils la firent croître dans son ventre : bientôt son ventre, qui ne pouvait souffrir cet état contre nature, se gonfla, de sorte que Néron se croyait gros d'un enfant ; et les médecins lui faisaient observer un régime qu'ils savaient être propre à nourrir la

grenouille, sous prétexte qu'il devait en user ainsi en raison de la conception. Enfin tourmenté par une douleur intolérable, il dit aux médecins : « Hâtez le moment des couches, car c'est à peine si la langueur où me met l'accouchement futur me donne le pouvoir de respirer. » Alors ils lui firent prendre une potion pour le faire vomir et il rendit une grenouille affreuse à voir, imprégnée d'humeurs et couverte de sang. Et Néron, regardant son fruit, en eut horreur lui-même et admira une pareille monstruosité : mais les médecins lui dirent qu'il n'avait produit un fœtus aussi difforme que parce qu'il n'avait pas voulu attendre le temps nécessaire. Et il dit : « Ai-je été comme cela en sortant des flancs de ma mère ? » « Oui, lui répondirent-ils. » Il recommanda donc de nourrir son fœtus et qu'on l'enfermât dans une pièce voûtée pour l'y soigner. Mais ces choses-là ne se lisent pas dans les chroniques ; car elles sont apocryphes.

Ensuite s'étant émerveillé de la grandeur de l'incendie de Troie, il fit brûler Rome pendant sept jours et sept nuits, spectacle qu'il regardait d'une tour fort élevée, et tout joyeux de la beauté de cette flamme, il chantait avec emphase les vers de l'Iliade. On voit encore dans les chroniques qu'il pêchait avec des filets d'or, qu'il s'adonnait à l'étude de la musique, de manière à l'emporter sur les harpistes et les comédiens : il se maria avec un homme, et cet homme le prit pour femme, ainsi que le dit Orose*. Mais les Romains, ne pouvant plus supporter davantage sa folie, se soulevèrent contre lui et le chassèrent hors de la ville. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait échapper, il affila un bâton avec les dents et il se perça par le milieu du corps : et c'est ainsi qu'il termina sa vie. On lit cependant ailleurs qu'il fut dévoré par les loups. À leur retour, les

Romains trouvèrent la grenouille cachée sous la voûte ; ils la poussèrent hors de la ville et la brûlèrent : et cette partie de la ville où avait été cachée la grenouille reçut, au dire de quelques personnes, le nom de Latran (*Latens rana*) (*raine latente*)**.

**Hist.*, lib. III, cap. VII. -- **Sulpice Sévère, Hist., liv. II, n° 40, Dialogue II ; — Saint Augustin, Cité de Dieu, liv. XX, chap. IX, rapportent des traditions étranges sur cet odieux personnage. Consultez une dissertation du chanoine d'Amiens de L'Estocq, sur l'auteur du livre intitulé : De morte persecutorum.

Du temps du pape saint Corneille, des chrétiens grecs volèrent les corps des apôtres et les emportèrent ; mais les démons, qui habitaient dans les idoles, forcés par une vertu divine, criaient : « Romains, au secours, on emporte vos dieux. » Les fidèles comprirent qu'il s'agissait des apôtres, et les gentils de leur dieux. Alors fidèles et infidèles, tout le monde se réunit pour poursuivre les Grecs. Ceux-ci effrayés jetèrent les corps des apôtres dans un puits auprès des catacombes ; mais dans la suite les fidèles les en ôtèrent.

Saint Grégoire raconte dans son Registre (liv. IV, ép. XXX,) qu'alors il se fit un si affreux tonnerre et des éclairs en telle quantité que tout le monde prit la fuite de frayeur, et qu'on les laissa dans les catacombes. Mais comme on ne savait pas distinguer les ossements de saint Pierre de ceux de saint Paul, les fidèles, après avoir eu recours aux prières et aux jeûnes, reçurent cette réponse du ciel : « Les os les plus grands sont ceux du prédicateur, les plus petits ceux du pêcheur. » Ils séparèrent ainsi les os les uns des autres et les

placèrent dans les églises qui avaient été élevées à chacun d'eux. D'autres cependant disent que saint Silvestre, pape, voulant consacrer les églises, pesa avec un grand respect les os grands et petits dans une balance et qu'il en mit la moitié dans une église et la moitié dans l'autre.

Saint Grégoire rapporte dans son Dialogue*, qu'il y avait, dans l'église où le corps de saint Pierre repose, un saint homme d'une grande humilité, nommé Agontus : et il se trouvait, dans cette même église, une jeune fille paralytique qui y habitait ; mais réduite à ramper sur les mains, elle était obligée de se traîner, les reins et les pieds par terre : et depuis longtemps elle demandait la santé à saint Pierre ; il lui apparut dans une vision et lui dit : « Va trouver Agontius, le custode, et il te guérira lui-même. »

*Liv. III, c. XXIV et XXV.

Cette jeune fille se mit donc à se traîner çà et là de tous côtés dans l'église, et à chercher qui était cet Agontius : mais celui-ci se trouva tout à coup au-devant d'elle : « Notre pasteur et nourricier, lui dit-elle, le bienheureux Pierre, apôtre, m'a envoyé vers vous, pour que vous me délivriez de mon infirmité. » Il lui répondit : « Si tu as été envoyée par lui, lève-toi. » Et lui prenant la main, il la fit lever et elle fut guérie sans qu'il lui restât la moindre trace de sa maladie.

Au même livre, saint Grégoire dit encore que Galla, jeune personne des plus nobles de Rome, fille du consul et patrice Symmaque, se trouva veuve après un an de mariage. Son âge, et sa fortune demandaient qu'elle convolât à de secondes noces ; mais elle préféra s'unir à Dieu par une alliance spirituelle, dont les commencements se

passent dans la tristesse mais par laquelle on parvient au ciel, plutôt que de se soumettre à des noces charnelles qui commencent toujours par la joie pour finir dans la tristesse. Or, comme elle était d'une constitution toute de feu, les médecins prétendirent que si elle n'avait plus de commerce avec un homme, cette ardeur intense lui ferait pousser de la barbe contre l'ordinaire de la nature. Ce qui arriva en effet peu de temps après. Mais Galla ne tint aucun compte de cette difformité extérieure, puisqu'elle aimait la beauté intérieure : et elle n'appréhenda point, malgré cette laideur, de n'être point aimée de l'époux céleste.

Elle quitta donc ses habits du monde, et se consacra dans le monastère élevé auprès de l'église de saint Pierre, où elle servit Dieu avec simplicité et passa de longues années dans l'exercice, de la prière et de l'aumône. Elle fut enfin attaquée d'un cancer au sein. Comme deux flambeaux étaient toujours allumés devant son lit, parce que, amie de la : lumière, elle avait en horreur les ténèbres spirituelles comme les corporelles, elle vit le bienheureux Pierre,. apôtre, au milieu de ces deux flambeaux, debout devant son lit. Son amour lui fit concevoir de l'audace et elle dit : « Qu'y a-t-il, mon maître ? Est-ce que mes péchés me sont remis ? » Saint Pierre inclina la tête avec la plus grande bonté, et lui répondit : « Oui, ils sont remis, viens. » Et elle dit : « Que sœur Benoîte vienne avec moi, je vous en prie. » Et il dit : « Non, mais qu'une telle vienne avec toi. » Ce qu'elle fit connaître à l'abbesse qui mourut avec elle trois jours après.

Saint Grégoire raconte encore dans le même ouvrage, qu'un prêtre d'une grande sainteté réduit à

l'extrémité, se mit à crier avec grande liesse : « Bien, mes seigneurs viennent ; bien, mes seigneurs viennent ; comment avez-vous daigné venir vers un si chétif serviteur ? Je viens ; je viens, je vous remercie, je vous remercie. » Et comme ceux qui étaient là lui demandaient à qui il parlait de la sorte, il répondit avec admiration : « Est-ce que vous ne voyez pas que les saints apôtres Pierre et Paul sont venus ici ensemble ? » Et comme il répétait une seconde fois les paroles rapportées plus haut, sa sainte âme fut délivrée de son corps.

Il y a doute, chez quelques auteurs, si ce fut le même jour que saint Pierre et saint Paul souffrirent. Quelques-uns ont avancé que ce fut le même jour, mais un an après. Or, saint Jérôme et presque tous les saints qui traitent cette question s'accordent à dire que ce fut le même jour et la même année, comme cela reste évident d'après la lettre de saint Denys, et le récit de saint Léon (d'autres disent saint Maxime), dans un sermon où il s'exprime comme il suit : « Ce n'est pas sans raison qu'en un même jour et dans le même lieu, ils reçurent leur sentence du même tyran. Ils souffrirent le même jour afin d'aller ensemble à Jésus-Christ ; ce fut au même endroit, afin que Rome les possédât tous les deux ; sous le même persécuteur, afin qu'une égale cruauté les atteignît ensemble.

Ce jour fut choisi pour célébrer leur mérite ; le lieu pour qu'ils y fussent entourés de gloire ; le même persécuteur fait ressortir leur courage. » Bien qu'ils aient souffert le même jour et à la même heure, ce ne fut pourtant pas au même endroit, mais dans des quartiers différents : et ce que dit saint Léon qu'ils souffrirent au même endroit, doit s'entendre qu'ils souffrirent tous les deux à Rome.

C'est à ce sujet qu'un poète composa ces vers :

> Ense coronatur Paulus, cruce Petrus, eodem
> Sub duce, luce, loco, dux Nero, Roma locus*.

*Traduction de Jean Batallier :
Pol fut couronné d'une épée ;
Pierre eut la croix renversée.
Néron fut duc, si comme l'on nomme
Le lieu fut la cité de Romme.

Un autre dit encore :

> Ense sacrat Paulum, par lux, dux, urbs, cruce Petrum*.

*Paul est sacré par le glaive, Pierre par la croix : à tous deux, la même gloire, le même bourreau, et Rome pour théâtre.

Quoiqu'ils aient souffert le même jour, cependant saint Grégoire ordonna qu'aujourd'hui on célébrerait, quant à l'office, la solennité de saint Pierre, et que le lendemain, on ferait la fête de la Commémoration de saint Paul ; en voici les motifs : en ce jour fut dédiée l'église de saint Pierre ; il est plus grand en dignité ; il est le premier qui fut converti ; enfin il eut la primauté à Rome.

---

14. Saint Paul, apôtre.

Paul signifie bouche de trompette, ou bouche de ceux, ou élu admirable, ou miracle d'élection. Paul vient encore de *pausa*, qui veut dire repos en hébreu, et en latin modique. Par quoi l'on connaît les six prérogatives particulières à saint Paul. La première est une langue fructueuse, car il prêcha l'Évangile depuis l'Illyrie jusqu'à Jérusalem, de là le nom de bouche de trompette. La deuxième est un amour de mère, qui lui fait dire : « Qui est faible, sans que je

m'affaiblisse avec lui ? (II, Cor., XI) » C'est pour cela que son nom veut dire bouche de ceux, ou bouche de cœur, ainsi qu'il le dit lui-même (II, Cor., VI). « ô Corinthiens, ma bouche s'ouvre, et mon cœur s'étend par l'affection que je vous porte. » La troisième est une conversion miraculeuse, c'est pour cela qu'il est appelé élu admirable, parce qu'il fut élu et converti merveilleusement. La quatrième est le travail des mains, et voilà pourquoi il est nommé miracle d'élection : ce fut un grand miracle en lui que, de préférer gagner ce qui lui était nécessaire pour vivre et prêcher sans cesse. La cinquième fut une contemplation délicieuse, parce qu'il fut élevé jusqu'au troisième ciel ; de là le nom de repos du Seigneur ; car dans la contemplation, repos d'esprit est requis. La sixième est son humilité, de là le nom de modique. Il y a trois opinions au sujet du nom de Paul. Origène veut qu'il ait toujours eu deux noms et qu'il ait été indifféremment appelé Saul et. Paul ; Raban veut qu'avant sa conversion il eut le nom de Saut, du roi orgueilleux Saül, mais qu'après il fut nommé Paul, qui veut dire petit, en esprit et en humilité : et il donne lui-même l'interprétation de son nom quand il dit : « Je suis le plus petit des apôtres. » Bède enfin veut qu'il ait été appelé Paul, de Sergius Paulus, proconsul, converti par lui à la foi. Le martyre de saint Paul fut écrit par saint Lin, pape.

Paul, apôtre, après sa conversion, souffrit beaucoup de persécutions énumérées en ces termes par saint Hilaire : « Paul est fouetté de verges à Philippes ; il est mis en prison ; il est attaché par les pieds à un poteau ; il est lapidé à Lystra ; il est poursuivi d'Icone et de Thessalonique par les méchants ; à Ephése, il est livré aux bêtes ; à Damas, on le descend du haut d'un mur dans une corbeille ; à Jérusalem, il est arrêté, battu, enchaîné, on lui tend. des embûches ; à Césarée, il est emprisonné et incriminé : Il est en péril sur mer, dans son voyage en Italie ; arrivé à Rome, il est jugé et meurt tué sous Néron. » Il reçut l'apostolat en faveur des gentils ; il redressa un perclus à Lystra ; il ressuscita un jeune homme qui, tombé d'une fenêtre, avait rendu le dernier soupir, et fit grand nombre d'autres miracles. Dans l'île de Malte, une vipère lui saisit la main, mais l'ayant secouée dans le feu, il n'en reçut aucune atteinte.

On rapporte que tous les descendants de celui

qui donna l'hospitalité à saint Paul ne ressentent aucun mal des bêtes venimeuses ; et quand ils viennent au monde, le père met des serpents dans leur berceau pour s'assurer s'ils sont vraiment sa lignée. On trouve encore quelquefois que saint Paul est tantôt inférieur à saint Pierre, tantôt plus grand, tantôt égal ; mais en réalité, il lui est inférieur en dignité, supérieur dans la prédication et égal, en sainteté. Haymon rapporte que saint Paul se livrait au travail des mains depuis le chant des poussins jusqu'à la cinquième heure ; ensuite il vaquait à la prédication, de telle sorte que le plus souvent, il prolongeait son discours jusqu'à la nuit : le reste du temps lui suffisait pour ses repas, son sommeil et son oraison.

Quand il vint à Rome, Néron, qui n'était point encore confirmé empereur, apprit qu'il s'était élevé une dispute entre Paul et les Juifs au sujet de la loi judaïque et de la foi dés chrétiens : il ne s'en mit pas beaucoup en peine, de sorte que saint Paul allait et prêchait librement où il voulait. Saint Jérôme, en son livre des Hommes illustres, dit que, « 25 ans après la Passion du Seigneur, c'est-à-dire la 2e du règne de Néron, saint Paul fut envoyé à Rome chargé de chaînes, et que pendant deux ans il demeura libre sous une garde ; qu'il disputait contre des Juifs, et que relâché ensuite par Néron, il prêcha l'Évangile dans l'Occident. L'an 14 de Héron, il fut décapité la même année et le même jour que saint Pierre fut crucifié. »

Sa sagesse, et sa religion étaient partout en renom et on le regardait généralement comme un homme admirable. Il se fit beaucoup d'amis dans, la maison de l'empereur, et il les convertit à la foi de Jésus-Christ Quelques-uns de ses écrits furent

lus devant le César ; tout le monde en fit grand éloge ; le Sénat lui-même avait beaucoup d'estime pour sa personne.

Une fois que saint Paul prêchait, vers le soir, sur une terrasse, un jeune homme nommé Patrocle, échanson favori de Néron, monta à une fenêtre pour entendre plus commodément le saint apôtre, à cause de la foule, et s'y étant légèrement endormi, il tomba et se tua. Néron à cette nouvelle eut beaucoup de chagrin de sa mort et aussitôt il pourvut à son remplacement. Mais saint Paul, qui en fut instruit par révélation, dit aux assistants d'aller et de lui rapporter le cadavre de Patrocle, L'ami du César. On le lui apporta et saint Paul le ressuscita, ensuite il l'envoya à César avec ses compagnons. Comme Néron se lamentait sur la perte de son favori, voilà qu'on lui annonce que Patrocle vivant était à la porte. Néron informé que celui qu'il avait cru mort tout à l'heure était en vie, fut extraordinairement effrayé et refusa de le laisser entrer auprès de lui ; mais enfin à la persuasion de ses amis, il permit ; qu'on l'introduisît. Néron lui dit : « Patrocle ; tu vis ? » Et Patrocle répondit : « César ; je vis. » Et Néron dit « Oui t'a fait vivre ? » Patrocle reprit : « C'est Jésus-Christ, le roi de tous les siècles. » Héron se mit en colère et dit : « Alors celui-ci régnera sur les siècles et détruira donc les royaumes du monde ? » Patrocle lui répliqua : « Oui, César. »

Néron lui donna un soufflet eu disant : « Donc tu es au service de ce roi ? » « Oui, répondit Patrocle, je suis à son service, parce qu'il m'a ressuscité d'entre les morts. » Alors cinq des officiers de l'empereur qui l'accompagnaient constamment lui dirent : « Empereur, pourquoi frapper ce jeune

homme plein de prudence et qui répond la vérité ? Et nous aussi nous sommes au service de ce roi invincible. » Néron, à ces mots, les fit enfermer en prison, afin de tourmenter cruellement ceux qu'il avait aimés jusqu'alors extraordinairement.

Il fit en même temps rechercher tous les chrétiens et il les fit punir tous sans forme de procès : Paul fut conduit, chargé de chaînes, avec les autres, par devant Néron qui lui dit : « O homme, le serviteur du grand roi, mais cependant mon prisonnier, pourquoi m'enlèves-tu mes soldats et les prends-tu pour toi ? » « Ce n'est pas seulement, répondit saint Paul, dans le coin de la terre où tu vis que j'ai levé des soldats, mais j'en ai enrôlé de l'univers entier : notre Roi leur accordera des récompenses qui, loin de leur manquer jamais, les mettront à l'abri. du besoin. Toi, si tu veux lui être soumis, tu seras sauvé. Sa puissance est si grande qu'il viendra juger tous les hommes et qu'il dissoudra par le feu la figure de ce monde. » Quand Néron, enflammé de colère, eut entendu dire à saint Paul que le feu devait dissoudre la figure du monde, il ordonna qu'on fît brûler tous les soldats de Jésus-Christ et de couper la tête à saint Paul, comme coupable de lèse-majesté. Or, la foule de chrétiens qui furent tués était si grande que le peuple romain se porta avec violence au palais et se disposait à exciter une sédition contre Néron, en, criant tout haut : « Arrête, César, suspends le carnage et l'exécution de tes ordres. Ceux que tu fais périr sont nos concitoyens ; ce sont les soutiens de l'empire romain. »

Néron eut peur et modifia son édit en ce sens que personne ne mettrait la main sur les chrétiens qu'autant que l'empereur' mieux informé les eût

jugés. C'est pourquoi Paul fut ramené et présenté de nouveau à Néron. Il ne l'eut pas plutôt vu qu'il s'écria avec violence : « Emmenez ce malfaiteur, décapitez cet imposteur ; ne laissez pas vivre ce criminel ; défaites-vous de cet homme qui égare les intelligences ; ôtez de dessus la terre ce séducteur des esprits. » Saint Paul lui dit : « Néron, je souffrirai l'espace d'un instant, mais je vivrai éternellement en Notre-Seigneur Jésus-Christ » Néron dit : « Tranchez-lui la tête afin qu'il apprenne que je suis plus puissant que son roi, moi qui l'ai vaincu ; et nous verrons s'il pourra toujours vivre. » Saint Paul reprit : « Afin que tu saches qu'après la mort de mon corps, je vis éternellement, quand ma tête aura été coupée, : je t'apparaîtrai vivant, et tu pourras connaître alors que Jésus-Christ est le Dieu de la vie et non de la mort. » Ayant parlé ainsi, il fut mené au lieu du supplice.

Dans le trajet, trois soldats qui le conduisaient lui dirent : « Dis-nous, Paul, quel est celui que tu appelles votre roi, que vous aimez au point de préférer mourir pour lui plutôt que de vivre ; et quelle récompense vous recevrez de tout cela ? » Alors saint Paul, leur parla du royaume de Dieu et des peines de l'enfer de manière qu'il les convertit à la foi. Ils le prièrent d'aller en liberté où il voudrait, mais il leur dit : « A Dieu ne plaise, mes frères, que je prenne la fuite ; je ne suis pas un transfuge, mais un véritable soldat de Jésus-Christ : car je sais que cette vie qui passe me conduira à une vie éternelle ; tout à l'heure, quand j'aurai été décapité, des hommes fidèles enlèveront mon corps.

Quant à vous, remarquez bien la place, et venez-y demain matin : vous trouverez auprès de mon sépulcre deux hommes en prières, ce sera Tite et

Luc ; quand vous leur aurez dit pour quel motif je vous ai adressés à eux, ils vous baptiseront et vous feront participants et héritiers du royaume du ciel. » Il parlait encore quand Néron envoya deux soldats pour voir s'il n'était pas, encore exécuté ; et comme saint Paul voulait les convertir, ils dirent : « Lorsque tu seras mort et ressuscité, alors nous croirons ce que tu dis ; pour le moment viens vite et reçois ce que tu as mérité. »

Amené au lieu du supplice, à la porte d'Ostie, il rencontra une, matrone nommée Plantille ou Lémobie, d'après saint Denys (peut-être elle avait deux noms). Cette dame se mit à pleurer et à se recommander aux prières de saint Paul qui lui dit : « Va, Plantille, fille du salut éternel, porte-moi le voile dont tu te couvres la tête, je m'en banderai les yeux et ensuite je te le remettrai. » Et comme elle le lui donnait, les bourreaux se moquaient d'elle en disant : « Qu'as-tu besoin de donner à cet imposteur et à ce magicien un voile si précieux que tu perdras ? » Paul étant donc venu au lieu de l'exécution, se tourna vers l'Orient et pria très longtemps dans sa langue maternelle, les mains étendues vers le ciel et en versant des larmes, il rendît grâces. Ensuite, ayant dit adieu aux frères, il se banda les yeux avec le voile de Plantille ; puis ayant fléchi les deux genoux en terre, il présenta le cou et fut ainsi décollé.

Au moment où sa tête fut détachée du corps, il prononça distinctement en hébreu : « Jésus-Christ » ; nom qui avait été d'une grande douceur pour lui dans sa vie et qu'il avait répété si souvent. On dit en effet que, dans ses Epitres, il répéta Christ, ou Jésus, ou l'un et l'autre ensemble. cinq cents fois. Du lait jaillit du corps mutilé jusque sur

les habits d'un soldat * ; ensuite le sang coula : une lumière immense brilla dans l'air et une odeur des plus suaves émana de son corps.

*Ce fait est rapporté par Grégoire de Tours.

Saint Denys dans son épître à Timothée s'exprime ainsi sur la mort de saint Paul : « A cette heure pleine de tristesse, mon frère chéri, quand le bourreau dit à saint Paul : « Prépare ton cou », alors le bienheureux apôtre leva les. yeux au ciel, se munit le front et la poitrine du signe de la croix et dit :

« Mon Seigneur Jésus-Christ, je remets mon esprit entre vos mains. » : et alors sans tristesse et sans contrainte, il présenta le cou et reçut la couronne. » Au moment où le bourreau frappait et tranchait la tête de Paul, ce bienheureux, en recevant le coup, détacha le voile, et reçut son propre sang dans ce voile, le lia, le plia et le rendit à cette femme. Et quand le bourreau fut revenu, Lémobie lui dit :

« Où as-tu laissé mon maître Paul ? » Le soldat répondit : « Il est étendu là-bas avec son compagnon, dans la vallée du Pugilat, hors de la ville ; et sa figure est couverte de ton voile. » Or, Lémobie répondit : « Voici que Pierre et Paul viennent d'entrer à l'instant, revêtus d'habits éclatants, portant sur la tête des couronnes brillantes et rayonnantes de lumière. » Alors elle leur montra le voile tout ensanglanté : ce qui donna lieu à, plusieurs de croire au Seigneur et de se faire chrétiens (saint Denys).

Néron, ayant appris ce qui était arrivé, eut une violente peur et s'entretint de tout cela avec les philosophes et avec ses favoris. Or, pendant la conversation saint Paul vint les portes fermées ; et,

debout devant César, il lui dit : « César, voici Paul, le soldat du roi éternel et invincible ; crois au moins maintenant que je ne suis pas mort, mais que je vis et toi, misérable, tu mourras d'une mort éternelle, parce que tu tues injustement les saints de Dieu. » Ayant parlé ainsi, il disparut. Alors Néron devint comme fou tant il avait été effrayé ; il ne savait ce qu'il faisait. Par le conseil de ses amis, il délivra Patrocle et Barnabé avec les autres chrétiens et leur permit d'aller librement où ils voudraient. Quant aux soldats qui avaient conduit Paul au supplice, savoir Longin, chef des soldats, et Acceste, ils vinrent le matin au tombeau de saint Paul et ils y virent deux hommes, Tite et Luc en prières, et Paul debout au milieu d'eux. Tite et Luc, en voyant les soldats, furent fort effrayés et prirent la fuite ; alors Paul disparut. Mais Longin et Acceste leur crièrent : « Non, ce n'est pas vous que nous poursuivons, ainsi que vous le paraissez croire, mais nous voulons recevoir le baptême de vos mains, comme nous l'a dit Paul que nous venons de voir prier avec vous. » A ces mots, Tite et Luc revinrent et les baptisèrent avec grande joie. Or, la tête de Paul fut jetée dans une vallée, et comme il y en avait beaucoup qui avaient été tués et qu'on avait jetés au même endroit, on ne put la retrouver.

Mais on lit dans la même épître de saint Denys, qu'un jour où l'on curait une fosse, on jeta la tête de saint Paul avec les autres immondices. Un berger la prit avec sa houlette et l'attacha sur la bergerie. Pendant trois nuits consécutives, son maître et lui virent une lumière ineffable sur cette tête ; on en fit part à l'évêque, et on dit : « Vraiment, c'est la tête de saint Paul. » L'évêque vint avec toute l'assemblée des fidèles ; ils prirent cette tête,

l'emportèrent et ils la mirent sur une table d'or, ensuite ils essayaient de la réunir au corps. Le patriarche leur dit : « Nous savons que beaucoup de fidèles ont été tués et que leurs têtes furent dispersées ; c'est pourquoi je n'oserais mettre celle-ci sur le corps de saint Paul ; mais plaçons-la aux pieds du corps et demandons au Dieu tout puissant, que si c'est sa tête, le corps se tourne et se joigne à la tête. » Du consentement général, on plaça cette même tête aux pieds du corps de saint Paul, et comme tout le monde était en prière, on fut saisi de voir le corps se tourner et se joindre exactement à la tête. Alors on bénit Dieu et on connut que c'était bien là véritablement le chef de saint Paul (saint Denys). »

Saint Grégoire de Tours, qui vécut du temps de Justin le jeune, rapporte *qu'un homme au désespoir préparait un lacet pour se pendre, sans pourtant cesser d'invoquer le nom de saint Paul, en disant :

« Venez à mon secours, saint Paul. » Alors lui apparut une ombre dégoûtante qui l'encourageait en disant : « Allons, bon homme, fais ce que tu as à faire, ne perds pas de temps. »

**Mirac.*, lib. I, c. XXIX ; — Vincent de B., *Hist.*, l, X, c. XXI.

Mais il disait toujours, en apprêtant son lacet : « Bienheureux Paul, venez à mon secours. » Quand le lacet fut achevé, une autre ombre lui apparut ; elle avait une forme humaine, et elle dit à l'ombre qui encourageait cet homme : « Fuis, misérable, car il a appelé saint Paul et le voilà qui vient. » Alors l'ombre dégoûtante s'évanouit et le malheureux rentrant en lui-même jeta son lacet et fit une pénitence convenable. » Il se fait grand nombre de miracles avec les chaînes de saint Paul, et quand

beaucoup de personnes en demandent un peu de limaille, un prêtre en détache avec une lime quelques parcelles si vite que cela est fait à l'instant. Cependant il arrive que d'autres personnes, qui en demandent, n'en peuvent obtenir, car c'est inutilement que l'on passe la lime ; elle n'en peut rien détacher.

Dans la même épître citée plus haut, saint Denys pleure la mort de saint Paul ; son maître, avec des expressions touchantes : « Qui donnera de l'eau à mes yeux, et à mes paupières une fontaine de larmes afin de pleurer, le jour et la nuit, la lumière des Eglises qui vient de s'éteindre ? Qui est-ce qui ne pleurera. et ne gémira pas ? Quel est celui qui ne prendra pas des habits de deuil et ne restera pas muet d'effroi ? Voici en effet que Pierre, le fondement des Eglises, la gloire des saints apôtres, s'est retiré de nous et nous a laissés orphelins ; Paul aussi, cet ami des gentils, le consolateur des pauvres, nous fait défaut, et il a disparu pour. toujours celui qui fut le père des pères, le docteur des docteurs, le pasteur des pasteurs. Cet abîme de sagesse, cette trompette retentissante, ce prédicateur infatigable de la vérité, en un mot, c'est de Paul le plus illustre des apôtres que je parlé.

Cet ange de la terre, cet homme du ciel, cette image de la divinité, cet esprit divin nous a délaissés tous, nous dis-je, misérables et indignes, au milieu de ce monde qui ne mérite que mépris et qui est rempli de malice. Il est avec Dieu son maître et son ami hélas ! mon frère Timothée, le chéri de mon cœur, où est ton père, ton maître et ton ami ? Il ne t'adressera donc plus de salut ? Voilà que tu es devenu orphelin, et que tu es resté seul ; il ne t'écrira plus, de sa très sainte main, ces

douces paroles : « Très cher fils ; viens, mon frère Timothée. » Que s'est-il passé ici de triste, d'affreux, de pernicieux pour que nous soyons devenus orphelins ? Tu ne recevras plus de ses lettres où tu pouvais lire ces paroles : « Paul, petit serviteur de Jésus-Christ » Il n'écrira plus désormais de toi aux cités « Recevez mon fils chéri : » Ferme ; mon frère, les livres des prophètes ; mets-y un sceau, parce que nous n'avons plus personne pour nous en expliquer les paraboles, les comparaisons et le texte. Le prophète David pleurait son fils en s'écriant : « Malheur à moi, mon fils ; malheur à moi ! » Et moi je m'écrie : Malheur à moi, mon maître, oui, malheur à moi ! Depuis lors a cessé tout à fait cette affluence de tes disciples qui venaient à Rome et qui, demandaient à nous voir. Personne ne dira plus : Allons trouver, nos docteurs, et interrogeons-les sur la direction à imprimer aux Eglises qui nous sont confiées, et ils nous expliqueront les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celles des prophètes.

Malheur, malheur à ces enfants, mon. frère, parce qu'ils sont privés de leurs pères spirituels, parce que le troupeau est abandonné ! Malheur à nous aussi, frère, parce que nous sommes privés de nos maîtres spirituels qui possédaient l'intelligence et la science de l'ancienne et de la nouvelle loi fondues dans leurs épîtres ! Où sont les courses de Paul et les vestiges de ses saints pieds ? où est cette bouche éloquente, cette langue qui donnait des avis si prudents ; cet esprit toujours en paix avec son Dieu ? Qui est-ce qui ne pleurera pas et ne fera. pas retentir l'air de cris ? Car ceux qui ont mérité de recevoir de Dieu gloire et honneur sont traînés à la mort comme des malfaiteurs. Malheur à moi qui ai

vu à cette heure ce corps saint tout couvert d'un sang innocent ! Ah ! quel malheur pour moi ! mon père, mon maître et mon docteur, vous ne méritiez pas de mourir ainsi. Et maintenant donc, où irai-je vous chercher, vous la gloire des chrétiens, l'honneur des fidèles ? qui a fait taire votre voix, vous qui faisiez entendre dans les églises des paroles qui avaient la douceur de la flûte, et la sonorité d'un instrument à dix cordes ? Voilà que vous êtes auprès du Seigneur votre Dieu que vous avez désiré de posséder et après lequel vous avez soupiré de tout votre cœur. Jérusalem et Rome, vous vous êtes associées et unies pour faire le mal, Jérusalem a crucifié Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Rome a tué ses apôtres.

Cependant Jérusalem a obéi à celui qu'elle avait crucifié, comme Rome ; a établi une solennité pour glorifier celui qu'elle a tué. Et maintenant, mon frère Timothée, ceux que vous ; aimiez et que vous regrettiez de tout cœur, je parlé du roi Saul, et de Jonathas, ils n'ont été séparés ni dans la vie, ni dans la mort, et moi je ne fus séparé de mon seigneur et maître que quand des hommes aussi méchants qu'injustes nous ont séparés. Or, l'heure de cette séparation n'aura qu'un temps :son urne connaît ses amis, sans que ceux-ci lui parlent, et bien qu'ils soient loin d'elle ; mais au jour de la résurrection, ce serait un bien grand dommage d'en être séparé. »

Saint Jean Chrysostome, dans son livre de l'Eloge de saint Paul, ne tarit pas quand il parle de ce glorieux apôtre. Voici ses paroles : « Celui-là ne s'est pas trompé qui a appelé l'âme de saint Paul un champ magnifique de vertus et un paradis spirituel. Où trouver une langue digne de le louer, lui dont l'âme possède à elle seule tous les biens qui se

peuvent rencontrer dans tous les hommes, et qui réunit non seulement chacune des vertus humaines, mais, ce qui vaut mieux encore, les vertus angéliques ? Loin de nous arrêter, cette considération nous encourage a parler. C'est faire le plus grand éloge d'un héros que d'avouer que sa vertu et sa grandeur sont au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Il est glorieux pour un vainqueur d'être ainsi vaincu. Par quoi donc pouvons-nous mieux commencer ce discours qu'en disant qu'il a possédé tous les biens ? »

On loue Abel d'un sacrifice qu'il a offert à Dieu mais si nous montrons toutes les victimes de Paul, il l'emportera de toute la hauteur qui sépare le ciel de la terre ; puisque, chaque jour il s'immolait lui-même par un double sacrifice, celui de la mortification du cœur et celui du corps. Ce n'étaient ni des brebis, ni des bœufs qu'il offrait, c'était lui-même qui s'immolait doublement.

Ce n'est pas encore assez au gré de ses désirs ; il voulut offrir l'univers en holocauste, la terre, la mer, les Grecs, les barbares, tous les pays éclairés par le soleil,, qu'il parcourt avec la rapidité du vol, où il trouve des hommes, ou, pour mieux dire, des démons, qu'il élève à la dignité des anges. Où rencontrer une hostie comparable à celle que Paul a immolée avec le glaive de l'Esprit-Saint, et qu'il a offerte sur un autel placé au-dessus du ciel ? Abel a péri sous les coups d'un frère, Paul a été tué par ceux qu'il souhaitait arracher,à d'innombrables maux.

Voulez-vous que je vous compte tous les genres de morts de Paul, autant vaut compter les jours qu'il a vécu ? Noé se sauva dans l'arche lui et ses enfants : saint Paul construisit une arche pour

sauver d'un déluge bien autrement affreux, non pas en assemblant des pièces de bois ; mais en composant ses épîtres, il a délivré le monde en danger au milieu des flots. Or, cette arche n'est pas portée sur des vagues qui battent un seul rivage, elle va sur tout le globe. Ses tablettes ne sont enduites ni de poix ni de bitume,elles sont imprégnées du parfum du. Saint-Esprit : Il les écrit et par elles, de ceux qui étaient, pour ainsi dire, plus insensés que les êtres sans raison, il en fait les imitateurs des anges. Il l'emporte encore sur l'arche qui reçut le corbeau et ne rendit que le corbeau, qui avait renfermé le loup sans lui faire perdre son naturel farouche : tandis que Paul prend les vautours et les milans pour en faire des colombes, pour inoculer la mansuétude de l'esprit dans des cœurs féroces. On admire Abraham qui, par l'ordre de Dieu, abandonna sa patrie et ses parents ; mais comment l'égaler à Paul.

Il n'a pas seulement quitté son pays, ses parents, c'est le monde lui-même ; c'est plus encore ; c'est le ciel, le ciel es cieux ; il méprise tout cela afin de servir Jésus-Christ, ne se réservant à la place, qu'une seule chose, la charité de Jésus. « Ni les choses présentes, dit-il, ni celles qui sont à venir, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, nulle créature enfin ne me pourra jamais séparer de l'amour de Dieu qui est fondé en Jésus-Christ N.-S. » Abraham s'expose au danger pour délivrer de ses ennemis le fils de son frère, mais Paul, afin d'arracher l'univers à la puissance des démons, a affronté des périls sans nombre et a mérité aux autres une pleine sécurité par la mort qu'il souffrait tous les jours. Abraham encore a voulu immoler son fils. Paul s'est immolé lui-même des milliers de fois. Il s'en trouve qui admirent la patience d'Isaac

laissant combler le puits creusé par ses mains ; mais ce n'étaient pas des puits que Paul laissait couvrir de pierres, c'était son corps à lui, et ceux qui l'écrasaient, il cherchait à les élever jusqu'au ciel. Et plus cette fontaine était comblée, plus haut elle jaillissait, plus elle débordait, au point de donner naissance à plusieurs fleuves. L'écriture parle avec admiration de la longanimité et de la patience de Jacob ; eh bien ! trouvez une âme à la trempe de diamant qui atteigne à la patience de Paul. Ce n'est pas pendant. sept ans, mais toute sa vie qu'il s'enchaîne à l'esclavage pour l'épouse de Jésus-Christ Ce n'est pas seulement la chaleur du jour ni le froid des nuits. Ce sont mille épreuves qui l'assaillent. Tantôt battu de verges, tantôt accablé et broyé sous une grêle de pierres, toujours il se relève pour arracher les brebis de la gueule des démons.

Joseph est illustre par sa pureté ; mais j'aurais à craindre de tomber ici dans le ridicule en voulant louer saint Paul, lui qui se crucifiait lui-même, voyait toute la beauté du corps humain et tout ce qui paraît brillant du même œil que nous regardons de la fumée et de la cendre, semblable à un mort qui reste immobile à côté d'un cadavre. Tout le monde est effrayé de la conduite de Job. C'était en effet un merveilleux athlète. Mais Paul n'eut pas à soutenir des combats de quelques mois, son agonie dure des années. Sans être réduit à racler ses plaies avec des morceaux de vase, il sort éclatant de la gueule du lion qui, dans la personne de Néron, s'est jeté sur lui coup sur coup : et après des combats et des épreuves innombrables, il avait l'éclat de la pierre la mieux polie. Ce n'était pas de trois ou quatre amis, mais de tous les infidèles, de ses frères même, qu'il eut à endurer les opprobres ; il fut

conspué et maudit de tous : Il exerçait cependant largement l'hospitalité ; il était plein de sollicitude à l'égard des pauvres ; mais l'intérêt qu'il portait aux infirmes, il l'étendait aux âmes souffrantes. La maison de Job était ouverte à tout venant ; l'âme de Paul renfermait le monde. Job possédait d'immenses troupeaux de bœufs et de brebis, il était libéral envers les indigents : Paul ne possède rien que son corps et il se partage en faveur des pauvres. « Ces mains, dit-il ; ont pourvu à mes besoins propres, comme aux besoins de ceux, qui étaient avec moi. » Job rongé par les vers souffrait d'atroces douleurs ; mais comptez les coups reçus par Paul, calculez à quelles angoisses l'ont réduit la faim ; les chaînes et les périls qu'il a subis de la part de ses familiers, comme des étrangers, de l'univers entier, en un mot voyez la sollicitude qui le dévore pour toutes les Églises, le feu qui le brûle quand il sait quelqu'un scandalisé, et vous comprendrez que son âme était plus dure que la pierre, plus forte. que le fer et que le diamant.

Ce que Job souffrait dans ses membres, Paul le souffrit en son âme. Les chutes de chacun de ses frères lui causaient des chagrins plus vifs que toutes les douleurs ; aussi coulait-il de ses yeux, le jour comme la nuit, des fontaines de larmes. C'étaient les étreintes d'une femme en travail : « Viens petits enfants, s'écriait-il, je sens de nouveau pour vous les douleurs de l'enfantement. » Moïse, pour le salut des Juifs, s'offrit à être effacé du livre de vie : Moïse donc s'offrit à mourir avec les autres, mais Paul voulait mourir pour les autres, non pas avec ceux qui devaient périr, mais pour obtenir le salut d'autrui, il engageait son salut éternel. Moïse résistait à Pharaon ; Paul luttait tous les jours avec le démon ; le premier combattait

pour une nation, le second pour l'univers, non pas jusqu'à la sueur de son front, mais jusqu'à donner son sang. Jean se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage, Paul au milieu du tourbillon du monde comme le précurseur au milieu du désert, n'avait pas même de sauterelles ni de miel. Il se contentait de mets moins recherchés encore. Sa nourriture était le feu de la prédication. Toutefois devant. Néron, Jean fit preuve d'un grand courage, mais ce ne fut pas un, ni deux, ni trois, mais des tyrans sans nombre, aussi haut placés et plus cruels encore que Paul eut à reprendre.

Il me reste à comparer Paul avec les anges ; sa part n'est pas moins brillante, puisqu'il n'eut souci que d'obéir à Dieu. Quand David s'écriait transporté d'admiration : « Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses anges, qui êtes puissants et remplis de force pour faire ce qu'il vous : dit, pour obéir à sa voix et à ses ordres. Mon Dieu, dit-il ailleurs, vous rendez vos anges légers comme le vent et vos ministres actifs comme des flammes ardentes. » Mais nous pouvons trouver ces qualités dans Paul. Semblable à la flamme et au vent il a parcouru l'univers, et, dans sa course, il l'a purifié. Toutefois il n'était pas encore participant de la béatitude céleste ; et c'est là le prodige qu'il ait tant fait n'étant encore revêtu que d'une chair mortelle. Quel sujet de condamnation pour nous de n'avoir point à cœur d'imiter la moindre des qualités qui se trouvent réunies dans un seul homme ! Sans avoir reçu ni une autre nature ni une autre âme que nous, sans avoir habité un autre monde, mais placé sur la même terre et dans les mêmes régions, élevé sous l'empire des mêmes lois et des mêmes usages, il a surpassé tous les hommes de son siècle et ceux du siècle à venir. Ce que je trouve d'admirable en lui,

c'est que non seulement dans l'ardeur de son zèle, il ne sentait pas les peines qu'il essuyait pour 1a vertu, mais qu'il embrassa ce noble parti sans attendre aucune récompense. L'attrait d'une rétribution ne nous engage point à entrer dans la lice où saint Paul courait avec empressement, sans qu'aucun prix vînt animer son courage et son amour ; et il acquérait chaque jour plus de force, i1 montrait une ardeur toujours nouvelle au milieu des périls.

Menacé de la mort, il invitait les peuples à partager la joie dont il était pénétré : « Réjouissez-vous, leur disait-il, et félicitez-moi. » Il courait au-devant des affronts et des outrages que lui attirait la prédication, beaucoup plus que nous ne cherchons la gloire et les honneurs ; il désirait la mort beaucoup plus que nous n'aimons la vie ; il chérissait beaucoup plus la pauvreté que nous n'ambitionnons les richesses ; il embrassait les travaux et les peines avec beaucoup plus d'ardeur que nous ne désirons les voluptés et le repos après les fatigues ; il s'affligeait plus volontiers que les autres ne se réjouissent ; il priait pour ses ennemis avec plus de zèle que les autres ne s'emportent contre eux en imprécations. La seule chose devant laquelle il reculait avec ; horreur, c'était d'offenser Dieu ; mais ce qu'il désirait surtout, c'était de lui plaire. Aucun des biens présents, je dis même aucun des biens futurs, ne lui semblait désirable ; car ne me parlez pas de villes, de nations, d'armées, de provinces, de richesses, de puissance ; tout cela n'était à ses yeux que des toiles d'araignée ; mais considérez le bonheur qui nous est promis dans le ciel, et alors vous verrez tout l'excès de son amour pour Jésus. La dignité des anges et des archanges, toute la splendeur céleste n'étaient rien pour lui en

comparaison de la douceur de cet amour ; l'amour de Jésus était pour lui plus que tout le reste. Avec cet amour, il se regardait comme le plus heureux de tous les êtres ; il n'aurait pas voulu, sans cet amour, habiter au milieu des Thrônes et des Dominations, il aurait mieux aimé, avec la charité de Jésus, être le dernier de la nature, se voir condamné aux plus grandes peines, que, sans elle, en être le premier et obtenir les plus magnifiques récompenses.

Être privé de cette charité était pour lui le seul supplice, 1e seul tourment, le seul enfer, le comble de tous les maux ; posséder cette même charité était pour lui la seule jouissance ; c'était la vie, le monde, les anges, les choses présentes et futures, c'était le royaume, c'étaient les promesses, c'était le comble de tous les biens ; tous les objets visibles, il les méprisait comme une herbe desséchée. Les tyrans, les peuples furieux ; ne lui paraissaient que des insectes importuns ; la mort, les supplices, tous les tourments imaginables, ne lui semblaient que des jeux d'enfants, à moins qu'il ne fallût les souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, car alors il les embrassait avec joie, et il se glorifiait de ses chaînes plus que Néron du diadème qui décorait son front. Sa prison, c'était pour lui le ciel même ; les coups de fouet et les blessures lui semblaient préférables a la couronne de l'athlète vainqueur. Il ne chérissait pas moins la récompense que le travail qu'il regardait comme une récompense ; aussi l'appelait-il, une grâce ; puisque ce qui cause en nous de la tristesse lui procurait : une satisfaction abondante. Il gémissait sous le poids d'une peine continuelle, et il disait : « Qui est scandalisé, sans que je brille ? » A moins qu'on ne dise que cette peine était assaisonnée d'un certain plaisir. Ainsi, blessée du coup qui a tué son fils,

une mère éprouve quelque consolation à se trouver seule avec sa douleur, tandis que son cœur est plus oppressé lorsqu'elle ne peut donner un libre cours à ses larmes.

De même saint Paul recevait un soulagement de pleurer nuit et jour ; car jamais personne ne déplora ses propres maux aussi vivement que cet apôtre déplorait les maux d'autrui. Quelle était, croyez-vous, sa douleur en voyant que c'en était fait des Juifs, lui qui demandait d'être déchu de la gloire céleste, pourvu qu'ils fussent sauvés ? A quoi donc pourrait-on le comparer ? à quelle nature de fer ? à quelle nature de diamant ? de quoi dirons-nous qu'était composée son âme ? de diamant ou d'or ? elle était plus ferme que le plus dur diamant, plus précieuse que l'or et que les pierreries. du plus grand prix. À quoi donc pourra-t-on comparer cette âme ? à rien de ce qui existe. Il y aurait peut-être une comparaison possible, si, par une heureuse alliance, on donnait à l'or la force du diamant ou au diamant l'éclat de l'or. Mais pourquoi le comparer à l'or et au diamant ? mettez le inonde entier dans la balance, et vous verrez que l'âme de Paul l'emportera. Le monde et tout ce qu'il y a dans le monde ne valent pas Paul. Mais si le monde ne le vaut pas, qu'est-ce qui le vaudra ? peut-être le ciel. Mais le ciel lui-même n'est rien en comparaison de Paul ; car s'il a préféré lui-même l'amour de Dieu au ciel et à tout ce qu'il renferme, comment le Seigneur, dont la bonté surpasse autant celle de Paul que la bonté même surpasse la malice, ne le préférerait-il pas à tous les cieux ? Dieu, oui, Dieu nous aime bien plus que nous ne l'aimons, et son amour surpasse le nôtre plus qu'il n'est possible de l'exprimer. Il l'a ravi dans le paradis, jusqu'au troisième ciel : Et cette faveur lui était due,

puisqu'il marchait sur la terre comme s'il eût conversé avec les anges, puisque, enchaîné à un corps mortel, il imitait leur pureté ; puisque, sujet à mille besoins et à mille faiblesses, il s'efforçait de ne pas se montrer inférieur aux puissances célestes.

Il a parcouru toute la terre comme s'il eût eu des ailes ; il était au-dessus des travaux et des périls, comme si déjà il eût pris possession du ciel ; il était éveillé et attentif comme s'il n'eût point eu de corps ; et méprisait les choses de la terre comme s'il eût habité au milieu des puissances incorporelles. Des nations diverses ont été souvent confiées au soin des anges ; mais aucun d'eux n'a dirigé la nation remise à sa garde comme Paul a dirigé toute la terre. Comme nu père qui voyant son enfant égaré par la frénésie serait d'autant plus touché de son état, et verserait d'autant plus de larmes que, dans les violences de ses transports, il lui épargnerait moins les outrages et les coups ; ainsi le grand apôtre prodiguait à ceux qui le maltraitaient tous les soins d'une piété ardente. Souvent il gémissait sur le sort de ceux qui l'avaient battu de verges cinq fois, qui étaient altérés de son sang, il s'affligeait et priait pour eux en disant : « Il est vrai, mes frères, que je sens dans mon cœur une grande affection pour le salut d'Israël et que je le demande à Dieu par mes prières. » En voyant leur réprobation, il était pénétré d'une douleur excessive. Et comme le fer jeté dans le feu devient feu tout entier,, de même Paul, enflammé du feu de la charité, était devenu tout charité. Comme s'il eût été le père commun de toute la terre, il imita, ou plutôt il surpassa tous les pères, quels qu'ils fussent, pour les soins temporels et spirituels : Car c'était chacun des hommes qu'il souhaitait présenter à Dieu, comme si lui seul eût engendré le monde

entier ; de telle sorte qu'il avait hâte d'en introduire tous les habitants dans le royaume de Dieu, se donnant corps et âme pour eux qu'il chérissait.

Cet homme ignoble, cet artisan qui préparait des peaux acquit un tel courage qu'en trente ans à peine, il soumit au joug de la vérité les Romains et les Perses, les Parthes avec les Mèdes, les Indiens et les Scythes, les Ethiopiens et les Sarmates, les Sarrasins, enfin toutes les races humaines, et semblable à du feu jeté dans la paille et le foin, il dévorait toutes les œuvres des démons. Au son de sa voix, tout disparaissait comme dans le,plus violent incendie, tout cédait, et culte des idoles, et menaces des tyrans, et embûches des faux frères. Comme au premier rayon du soleil les ténèbres fuient, les adultères et les voleurs disparaissent, les homicides se cachent dans les antres, le grand jour brille, tout est éclairé de l'éclat de sa présence, de même et mieux encore, partout où Paul sème la bonne nouvelle, l'erreur était chassée, la vérité. renaissait, les adultères et autres abominations disparaissaient, ainsi que la paillé jetée au feu. Brillante comme la flamme, la vérité s'élevait resplendissante jusqu'à la hauteur des cieux, soulevée, pour ainsi dire, par ceux qui semblaient l'étouffer ; les périls et les violences ne savent en arrêter la marche. Telle est l'erreur qui, si elle ne rencontre pas d'obstacles, s'use ou disparaît insensiblement, telle au contraire est la vérité, qui, sous les attaques de nombreux adversaires, renaît et s'étend. Or, puisque Dieu nous a tellement ennoblis que par nos efforts nous pouvons parvenir à devenir semblables à lui, afin de nous ôter le prétexte que pourrait suggérer notre faiblesse, nous avons en commun avec lui le corps, l'âme, les aliments, le même créateur, et de plus son Dieu

c'est notre Dieu.

Voulez-vous connaître les dons que le Seigneur lui a départis ? Ses vêtements étaient la terreur des démons. Un prodige plus merveilleux encore, c'est que quand, il bravait les périls, on ne pouvait le taxer de témérité ; ni lui reprocher de la timidité lorsqu'ils surgissaient. C'était pour avoir le temps d'instruire qu'il aimait la vie présente, tandis qu'elle ne restait qu'un sujet de mépris dès lors que par la sagesse qui l'éclairait, il entrevoyait combien le monde est vil. Enfin voyez-vous Paul s'échapper au péril ? gardez-vous de l'en admirer mains que quand il a le plaisir de s'y exposer. Cette conduite annonce autant de fermeté d'une part, que de sagesse de l'autre. L'entendez-vous parler de lui avec quelque satisfaction ? vous pouvez l'admirer autant que lorsque vous le voyez se mépriser. Ici c'est de la grandeur d'âme, là de l'humilité. C'était un plus grand mérite à lui de parler de soi que de taire ses louanges ; car s'il ne les avait dites, il eût été plus coupable que ceux qui se vantent à tout propos ; en effet s'il n'eût pas été glorifié, il eût entraîné dans la ruine ceux qui lui avaient été confiés, tandis qu'en s'humiliant, il les élevait. Paul a mérité plus en se glorifiant qu'un autre qui aurait caché ce qui le distingue : celui-ci, par l'humilité qui lui fait cacher ses mérites, gagne moins que celui-là en les manifestant. C'est un grand défaut de se vanter, c'est le fait d'un extravagant de vouloir accaparer les louanges dès lors qu'il n'y a aucune nécessité. Il est évident que Dieu n'est pas là et que c'est folie ; quand bien même on l'aurait gagnée à la sueur de son front, on perd sa récompense.

S'élever au-dessus des autres dans ses propos, se vanter avec ostentation n'appartient qu'à un

arrogant ; mais rapporter ce qui est d'essentielle nécessité, c'est le propre d'un homme qui aime le bien, qui cherche à se rendre utile. Telle fut la conduite de Paul, qui, pris pour un fourbe, se crut obligé de donner des preuves manifestes de sa dignité ; toutefois, il s'abstient de dévoiler bien des choses et de celles qui étaient de nature à l'honorer le plus. « J'en viendrai maintenant, dit-il, aux visions et aux révélations du Seigneur », et il ajoute : « Mais je me retiens. » Pas un prophète, pas un apôtre n'eut aussi souvent que Paul des entretiens avec Dieu, et c'est ce qui le fait s'humilier davantage. Il parut redouter les coups afin de vous apprendre qu'il y avait en lui deux éléments sa volonté ne l'élevait pas seulement au-dessus du commun des hommes ; mais elle en faisait un ange. Redouter les coups n'est pas un crime, c'est de commettre une indignité par la peur qu'ils inspirent. Dès lors qu'en les craignant,, il sort victorieux de la lutte, il est bien autrement admirable que celui que la peur n'atteint pas ; comme ce n'est as une faute de se plaindre mais de dire ou de faire par faiblesse ce qui déplaît à Dieu. Nous voyons par là ce que fut Paul ; avec les infirmités de la nature, il s'éleva au-dessus de la nature, et s'il redouta la mort, il ne refusa pas de la subir. Être l'esclave des infirmités : c'est un crime, mais ce n'est pas d'être revêtu d'une nature qui y est sujette ; de telle sorte que c'est un titre de gloire pour lui d'avoir, par force de volonté, surmonté la faiblesse de la nature ; ainsi il se laissa enlever Paul surnommé Marc.

Ce fut ce qui l'anima dans tout le cours de sa prédication, car ce ministère ne s'exerce pas avec mollesse et irrésolution, mais bien avec une force et un courage constamment égaux qui s'engage

dans cette fonction sublime doit être disposé à s'offrir mille fois à la mort et aux dangers. S'il n'est pas animé par cette pensée, son exemple perdra un bien grand nombre de fidèles ; mieux vaudrait qu'il s'abstînt et qu'il s'occupât uniquement de soi-même. Un pilote, un gladiateur, un homme qui combat les bêtes féroces, personne enfin n'est obligé d'avoir le cœur disposé au danger et à la mort, comme celui qui s'est chargé d'annoncer la parole de Dieu ; car celui-ci a à courir de bien plus grands périls, et il doit combattre des adversaires plus violents et d'une toute autre condition ; c'est avoir : le ciel pour récompense ou l'enfer pour son supplice.' Si entre quelqu'un d'eux, il surgit une contestation, ne regardez pas cela comme un crime, il n'y a faute que quand la querelle est sans prétexte et sans juste motif. Il faut y voir l'action de la Providence qui veut, réveiller de l'engourdissement et de l'inertie les âmes endormies et découragées. Comme l'épée a son tranchant, l'âme aussi a reçu le tranchant de la colère dont elle doit user au besoin. La douceur est bonne en tout temps ; cependant il faut l'employer selon les circonstances, autrement elle devient un défaut. Aussi Paul l'a mise en pratique et dans sa colère il valait mieux que ceux dont le langage ne respirait pas la modestie.

Le merveilleux en lui était que, chargé, de chaînes, couvert de coups et de blessures, il fut plus brillant que ceux qui sont ornés de l'éclat de là pourpre et du diadème. Alors qu'il était traîné chargé de chaînes à travers des mers immenses, sa joie était aussi vive que si on l'eût mené prendre possession d'un grand royaume. À peine est-il entré dans Rome qu'il cherche à en sortir pour parcourir l'Espagne. Il ne prend pas même un jour de repos ; le feu est moins actif que son zèle à évangéliser ;

les périls, il les brave, les moqueries, il ne sait en rougir.

Ce qui met le comble à mon admiration, c'est qu'avec une pareille audace, quand il était constamment armé pour le combat, lorsqu'il ne respirait qu'une ardeur toute guerrière, il restait calme et prêt à tout. Il vient de sévir, ou plutôt sa colère vient d'éclater quand on lui commande d'aller à Tharse ; et il y va. On lui dit qu'il faut descendre par la muraille dans une corbeille, il se laisse faire. Et pourquoi ? pour évangéliser encore et traîner à sa suite vers J. C. une multitude de croyants. Il ne redoutait qu'un malheur, c'était de quitter la terre et de ne pas avoir sauvé le plus grand nombre. Quand des soldats voient leur général couvert de blessures, ruisselant de sang, sans que toutefois il cesse de tenir tête a l'ennemi, mais que toujours il brandit sa lance, jonche le sol des cadavres qui sont tombés sous ses coups, et qu'il ne compte pour rien sa propre douleur, un pareil. sang-froid les électrise. Il en advint ainsi à Paul.

Quand on le voyait chargé de chaînes et prêchant néanmoins dans sa prison, quand on le voyait blessé et convertissant ceux qui le frappaient, il y avait certes de quoi puiser une grande confiance. Il veut le faire entendre alors qu'il dit que plusieurs de ses frères en Notre-Seigneur, se rassurant par cet heureux succès de ses liens, ont conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer la parole de Dieu sans aucune crainte. Il en concevait lui-même une joie plus ferme, et son courage contre ses adversaires s'en augmentait d'autant. Comme du feu tombant sur une grande sorte de matières se nourrit et s'étend, de même le langage de Paul attire

tous ceux qui l'écoutent. Ses adversaires deviennent la pâture de ce feu, puisque, par eux, la flamme de l'Évangile augmentait de plus en plus (saint Jean Chrysostome).

15. Les sept frères qui furent les fils de sainte Félicité

Les sept frères étaient fils de sainte Félicité ; leurs noms sont : Janvier, Félix, Philippe, Silvain, Alexandre, Vital et Martial. D'après l'ordre de l'empereur Antonin, ils furent amenés tous avec leur mère auprès du préfet Publius qui les avait mandés devant lui, et qui exhorta la mère à avoir pitié d'elle et de ses enfants : Elle dit : « Je ne me laisserai ni gagner par tes caresses, ni effrayer par tes menaces. Ma confiance repose dans l'Esprit-Saint que je possède ; vivante, je triompherai de toi, mais morte, ma victoire sera encore plus grande. » Et se tournant vers ses enfants, elle dit : « Mes enfants, levez la tête et regardez le ciel, mes très chers, car c'est là que Jésus-Christ nous attend. Combattez avec courage pour Jésus-Christ, et persistez dans son amour. » Quand le préfet eut entendu cela, il lui fit donner des soufflets. Et comme la mère et ses fils paraissaient très constants dans la foi, tous furent tués dans divers supplices sous les yeux de leur mère qui les encourageait. Cette sainte Félicité est appelée par saint Grégoire plus que martyre, parce qu'elle fut martyrisée sept fois dans ses enfants et la huitième fois dans son propre corps. Le même saint parle ainsi dans ses homélies : « Sainte Félicité qui, par

sa foi, fut la servante de Jésus-Christ, devint aussi martyre du même Jésus-Christ par, sa prédication. Elle craignait de laisser vivre, après elle, les sept enfants qu'elle avait, autant que les parents charnels ont coutume de craindre de leur survivre. Elle enfanta dans l'esprit ceux qu'elle avait enfantés dans la chair, afin de donner à Dieu par ses paroles ceux qu'elle avait donnés au monde par la chair. Ces enfants qu'elle savait être son sang, elle ne pouvait les voir mourir sans douleur, mais elle avait dans le cœur un amour si fort, qu'elle put surmonter la douleur corporelle. Aussi ai-je bien raison d'appeler cette femme plus qu'une martyre, car elle mourut autant de fois et avec tant de douleur qu'elle avait de fils. Après avoir mérité tous ces martyres, elle obtint pour elle aussi la palme victorieuse des martyrs ; car ce n'était pas assez pour l'amour qu'elle portait à Jésus-Christ que de mourir une seule fois. »

Ils souffrirent vers l'an du Seigneur cent dix.

---

16. Sainte Théodore

Il y avait une église du nom de cette sainte, Paris, rue des Postes. Sa vie est tirée de Métaphraste. Surius et Lepomanus la rapportent.

L'interprétation de Saincte Théodore. Théodore est dicte atheos, c'est-à-dire Dieu. Et de oraison, et ce vault autant adire comme oraison a Dieu. Car elle oura et depria tant Dieu que 1e pechie quelle avoit fait lui fust pardonne.

Théodore était une femme mariée et de noble extraction. Du temps de l'empereur Zénon, elle habitait Alexandrie avec son époux, homme riche et craignant Dieu. Or, le démon, jaloux de la sainteté de Théodore, enflamma un riche de

concupiscence pour elle. Il la fatiguait de messages répétés et de présents afin de la faire consentir à sa passion ; mais elle renvoyait ses messagers avec dédain et méprisait ses présents. Il la tourmentait au point de ne lui laisser aucun instant de repos et peu s'en fallut qu'elle en perdît la vie. Enfin il lui adressa une magicienne, qui l'exhortait beaucoup à avoir pitié de cet homme et à se rendre à ses désirs. Or, comme Théodore répondait que jamais elle ne commettrait un péché si énorme sous les yeux de Dieu qui voit tout, la magicienne ajouta : « Tout ce qu'on fait de jour, Dieu le sait certainement et le voit, mais tout ce qui se passe sur le soir et après le soleil couché, Dieu ne le voit pas du tout. » Et la jeune femme dit à la magicienne « Est-ce que tu dis la vérité ? » « Oui, répondit-elle, je dis la vérité. »

Théodore, trompée par les paroles de cette femme, lui dit de faire venir l'homme chez elle vers le soir et qu'elle accomplirait sa volonté. La magicienne ayant rapporté cela, cet homme entra dans des transports de joie ; il vint chez Théodore à l'heure qu'elle avait indiquée, commit un crime avec elle et se retira.

Mais Théodore rentrant en soi-même versait des larmes très amères, et se frappait la figure en disant : « Ah ! malheur à moi ! j'ai perdu mon âme ; j'ai détruit ce qui me rendait belle. » Son mari, revenu à la maison, voyant sa femme dans la désolation et dans les pleurs, sans en connaître la cause, s'efforçait de la consoler : mais elle ne voulait accepter aucune consolation. Le matin étant venu, elle alla à un monastère de religieuses et demanda à, l'abbesse si Dieu pouvait avoir connaissance d'un crime grave qu'elle avait commis à la chute du jour. L'abbesse lui répondit : « Rien

ne peut être caché à Dieu qui sait et voit tout ce qui se passe, à telle heure que ce soit. » Théodore pleura amèrement et dit : « Donnez-moi le livre du saint Évangile, afin que moi-même je tire mon sort. » Et en ouvrant le livres elle trouva ces mots : « Quod scripsi, scripsi, ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » Elle revint à sa maison et un jours pendant que son mari était absent, elle se coupa la. chevelure, prit les habits de son mari et alla en toute hâte à un monastère de moines éloigné de huit milles, elle demanda à être reçue dans la communauté et l'obtint. Quand on lui demanda son nom, elle répondit qu'elle s'appelait Théodore. Elle s'acquittait en toute humilité de ce qu'on lui donnait à faire, et son service était agréable à tout le monde. Or, quelques années après, l'abbé appela frère Théodore, et lui commanda d'atteler les bœufs et d'aller chercher de l'huile à la ville.

Quant à son mari, il pleurait beaucoup dans la crainte que sa femme ne fût partie avec un autre homme. Et voici que l'ange du Seigneur lui dit : « Lève-toi dès le matin ; reste dans la rue du martyre de saint Pierre, apôtre, et celle qui viendra au-devant de toi, ce sera ton épouse. » Après quoi, Théodore vint avec des chameaux ; elle vit et reconnut alors son mari et se dit en elle-même. « Hélas mon bon mari, que de peines je me donne pour être délivrée du péché que j'ai commis contre toi ! » Et quand elle se fut approchée, elle le salua en disant : « Joie à mon seigneur. » Or, il ne la reconnut point, mais après avoir attendu très longtemps et s'être dit qu'il avait été trompé, une voix se fit entendre qui lui dit : « Celui qui t'a salué hier matin, était ton épouse. »

La bienheureuse Théodore était d'une telle

sainteté qu'elle opérait beaucoup de miracles : car elle arracha un homme de la gueule d'une bête féroce qui l'avait lacéré, et le ressuscita par ses prières. Elle poursuivit elle-même l'animal, le maudit : et il tomba mort aussitôt. Mais le diable qui ne voulait point supporter sa sainteté lui apparut : « Prostituée plus qu'aucune autre, lui dit-il, adultère, tu as quitté ton mari pour venir ici et me mépriser ; par toutes mes terribles puissances, je te livrerai des combats, et si je ne te fais renier le crucifié, tu pourras dire que ce n'est pas moi qui t'attaque. »

Mais elle fit le signe de la croix sur elle et à l'instant le démon disparut. Une autre fois, elle revenait de la ville avec des chameaux ; ayant reçu l'hospitalité dans un endroit, une jeune fille vint la trouver la nuit et lui dit : « Dors avec moi. » Théodore l'ayant repoussée avec dédain, cette fille en alla trouver un autre qui était couché au même lieu. Or, quand elle se vit enceinte, on lui demanda de qui elle avait conçu, elle dit : « C'est le moine Théodore qui a dormi avec moi. » L'enfant étant né, on le. porta à l'abbé du monastère. Celui-ci, après avoir tancé Théodore qui réclamait son indulgence, lui mit l'enfant sur les épaules et la chassa du monastère. Or, elle resta pendant sept ans hors du cloître, et elle nourrit l'enfant du lait dés troupeaux. Le diable, jaloux d'une si grande patience, se présenta devant elle sous les traits de son mari : « Que faites-vous ici, madame ? lui dit-il. Voici que je languis pour vous, et ne puis trouver aucune consolation ; venez donc, ma lumière ; quand vous auriez fait le mal avec un autre homme, je vous le pardonne. »

Mais celle-ci, persuadée que, c'était son mari, lui

répondit : « Je ne demeurerai plus désormais avec vous parce que le, fils de Jean le soldat a couché avec moi, et je veux faire pénitence de la faute que j'ai commise envers vous. » Puis elle se mit en prières et aussitôt la vision disparut : elle reconnut alors que c'était le démon. Une autre fois encore le diable voulut l'effrayer ; car les démons se présentèrent à elle sous la forme de bêtes terribles et il y avait un homme qui les excitait en disant : « Mangez cette prostituée. » Mais elle pria et les bêtes disparurent. Une autre fois, c'était une troupe de soldats qui venaient conduits par un prince que les autres adoraient, et les soldats dirent à Théodore : « Lève-toi et adore notre prince. » Elle répondit : « J'adore le Seigneur Dieu. »

Lorsqu'on eut rapporté cela au prince, il la fit amener et battre jusqu'à la croire morte ; après quoi toute la foule s'évanouit. Une autre fois encore, elle vit auprès d'elle une quantité d'or ; mais elle prit la fuite en se signant et se recommandant à Dieu.- Un jour, elle vit un homme qui portait une corbeille pleine de toutes sortes de mets et cet homme lui dit : « Le prince qui t'a frappé m'a chargé de te dire : Prends et mange, car il t'a maltraité par ignorance. » Alors elle se signa et tout disparut. Après sept ans révolus, l'abbé, en considération de sa patience, la réconcilia et la fit entrer dans le monastère avec son enfant. Quand elle y eut passé deux ans, de manière à ne mériter que des éloges, elle prit l'enfant et s'enferma avec lui dans sa cellule. L'abbé, qui en fut informé, envoya quelques moines écouter avec la plus grande attention ce qu'elle pouvait dire avec cet enfant. Or, elle le serra dans ses bras et le baisa en disant : « Mon fils bien-aimé, le temps de ma vie s'est écoulé, je te laisse à Dieu ; qu'il soit ton père et ton

soutien, fils chéri ; vis dans la pratique du jeûne et de la prière, et sers tes frères avec dévouement. » En disant ces mots ; elle rendit l'esprit et s'endormit heureusement dans le Seigneur vers l'an de Jésus-Christ 470.

À cette vue, l'enfant se mit à verser d'abondantes larmes. Or, cette nuit-là même, l'abbé du monastère eut la vision suivante : On faisait des préparatifs pour des noces magnifiques auxquelles se rendaient les ordres des anges, des prophètes, des martyrs et de tous les saints : au milieu d'eux, une femme marchait seule, environnée d'une gloire ineffable : arrivée au lieu- du festin, elle s'assit sur un lit et tous les assistants étaient pleins d'attention pour elle, quand se fit entendre une voix qui disait : « Celui-ci est le père Théodore qui a été accusé faussement d'avoir eu un enfant. Sept ans se sont, écoulés depuis cette époque ; et elle a été châtiée pour avoir souillé le lit de son mari. » L'abbé, à son réveil, se hâta d'aller avec les frères à la cellule de Théodore qu'il trouva déjà morte. Après être entrés, ils la découvrirent et trouvèrent que c'était une femme. Aussitôt l'abbé envoya chercher le père de la fille qui avait sali la réputation de Théodore et il lui dit : « L'homme de ta fille est mort » ; et en ôtant les vêtements, le père reconnut que c'était une femme.

Quand on apprit cela, il y eut une grande et générale frayeur ; alors l'ange du Seigneur parla ainsi à l'abbé : « Lève-toi vite, prends un cheval et cours à la ville, et celui que tu rencontreras prends-le et le ramène avec toi. » Il était sur le chemin, quand un homme accourut au-devant de lui : L'abbé lui ayant demandé où il allait, cet homme lui dit : « Ma femme est morte et je vais la voir. »

Et l'abbé fit monter à cheval avec lui le mari de Théodore ; quand ils furent arrivés, ils pleurèrent beaucoup et ils l'ensevelirent avec de grands honneurs.

Alors le mari de Théodore prit la cellule de sa femme, où il resta jusqu'au moment qu'il s'endormit dans le Seigneur. L'enfant de Théodore suivit les avis de sa nourrice et se fit remarquer par une entière honnêteté de mœurs, de sorte qu'à la mort de l'abbé, il fut élu à l'unanimité pour le remplacer.

---

17. Saint Alexis

*Sigebert de Gemblours, *Chron*, an., 405.

Alexis vient de *a*, qui veut dire beaucoup, et *lexis*, qui signifie sermon. De là Alexis, qui est très fort sur la parole de Dieu.

Alexis fut le fils d'Euphémien, homme d'une haute noblesse à Rome, et le premier à la cour de l'empereur : il avait pour serviteurs trois mille jeunes esclaves revêtus de ceintures d'or et d'habits de soie. Or, le préfet Euphémien était rempli de miséricorde, et tous les jours, dans sa maison, on dressait trois tables pour les pauvres, les orphelins, les veuves et les pèlerins qu'il servait avec empressement ; et à l'heure de none, il prenait lui-même son repas dans la crainte du Seigneur avec des personnages religieux. Sa femme nommée Aglaë avait la même dévotion et les mêmes goûts. Or, comme ils n'avaient point d'enfant, à leurs prières Dieu accorda un fils, après la naissance duquel ils prirent la ferme résolution de vivre désormais dans la chasteté. L'enfant fut instruit dans les sciences libérales, et après avoir brillé dans tous les arts de la philosophie, et avoir atteint

l'âge de puberté, on lui choisit une épouse de la maison de ; l'empereur et on le maria.

Arriva l'heure de la nuit où il alla avec son épouse dans la chambre nuptiale : alors le saint jeune homme commença par instruire cette jeune personne de la crainte de Dieu, et à la porter à conserver la pudeur de la virginité. Ensuite il lui donna son anneau d'or et le bout de la ceinture qu'il portait en lui disant de les conserver : « Reçois ceci, et conserve-le tant qu'il plaira à Dieu, et que le Seigneur soit entre nous. » Après quoi il prit de ses biens, alla. à la mer et s'embarqua à la dérobée sur un vaisseau qui faisait voile pour Laodicée, d'où il partit pour Edesse, ville de Syrie, dans laquelle on conservait un portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ peint sur un linge sans que l'homme y ait mis la main.

Quand il y fut arrivé, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait apporté avec soi, puis se revêtant de mauvais habits, il commença par se joindre aux autres pauvres qui restaient sous le porche de l'église de la Vierge Marie. Il gardait des aumônes ce qui pouvait lui suffire ; le reste, il le donnait aux pauvres. Cependant, son père ; inconsolable de la disparition de son fils, envoya ses serviteurs par tous pays, afin de le chercher avec soin. Quelques-uns vinrent à Edesse et Alexis les reconnut ; mais eux ne le reconnurent point, et même ils lui donnèrent l'aumône comme aux autres pauvres. En l'acceptant, il rendit grâces à Dieu en disant « Je vous rends grâces, dit-il, Seigneur, de ce que vous m'avez fait recevoir l'aumône de mes serviteurs. » A leur retour, ils annoncèrent au père qu'on n'avait pu le trouver en aucun lieu. Quant à sa mère, à partir du Jour de son départ, elle étendit un sac sur

le pavé de sa chambre, où au milieu de ses veilles, elle poussait ces cris lamentables : « Toujours je demeurerai ici dans le deuil, jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon fils. » Pour son épouse, elle dit à sa belle-mère : « Jusqu'à ce que j'entende parler de mon très cher époux, semblable à une tourterelle ; je resterai dans la solitude avec vous. »

Or, la dix-septième année qu'Alexis demeurait dans le. service de Dieu sous le porche dont il a été question plus haut, une image de la Sainte Vierge qui se trouvait là, dit enfin au custode de l'église : « Fais entrer l'homme de Dieu, parce qu'il est digne du royaume du ciel et l'Esprit divin repose sur lui : sa prière s'élève comme l'encens en la présence de Dieu. » Et comme le custode ne savait de qui la Vierge parlait, elle ajouta : « C'est celui qui est assis dehors sous le porche. »

Alors le custode se hâta de sortir et fit entrer Alexis dans l'église. Ce fait étant venu à la connaissance du public, on se mit à lui donner dés marques de vénération ; mais Alexis, fuyant la vaine gloire, quitta Edesse et vint à Laodicée, où il s'embarqua dans l'intention d'aller à Tharse de Cilicie ; cependant Dieu en disposa autrement, car le navire, poussé par le vent, aborda au port de Rome. Quand Alexis eut vu cela, il se dit en lui-même : « Je resterai inconnu dans la maison de mon père et je ne serai à charge à aucun autre. »

Il rencontra son père qui revenait du palais entouré d'une multitude de gens obséquieux, et il se mit à lui crier : « Serviteur de Dieu, je suis un pèlerin, fais-,moi recevoir dans ta maison, et laisse-moi me nourrir des miettes de ta table, afin que le Seigneur daigne avoir pitié de toi, à ton tour, qui es pèlerin aussi. »

En entendant ces mots, le père, par amour pour son fils, l'introduisit chez lui ; il lui donna un lieu particulier dans sa maison, lui envoya de la nourriture de sa table ; en chargeant quelqu'un d'avoir soin de lui. Alexis persévérait dans la prière, macérait son corps par les jeûnes et par les veilles. Les serviteurs de la maison se moquaient de lui à tout instant ; souvent ils lui jetaient sur la tête l'eau qui avait servi, et l'accablaient d'injures : mais il supportait tout avec une grande patience. Il demeura donc inconnu de la sorte pendant dix-sept ans dans la maison de son père.

Ayant vu en esprit que le terme de sa vie était proche, il demanda du papier, et de l'encre ; et il écrivit le récit de toute sa vie. Un jour de dimanche, après la messe solennelle, une voix se fit entendre dans le sanctuaire en disant : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes fatigués et je vous soulagerai. », Quand on entendit cela, on fut effrayé ; tout le monde se jeta la face contre terre, quand pour la seconde fois, la voix se fit entendre et dit : « Cherchez l'homme de Dieu afin qu'il prie pour Rome. » Les recherches n'ayant abouti à rien, la voix dit de nouveau : « C'est dans la maison d'Euphémien que vous devez chercher. » On s'informa auprès de lui, et il dit qu'il ne savait pas de qui on voulait parler. Alors les empereurs Arcadius et Honorius vinrent avec le pape Innocent à la maison d'Euphémien : et voilà que celui qui était chargé d'Alexis vint trouver son maître et lui dire : « Voyez, Seigneur, si ce ne serait pas notre pèlerin ; car vraiment c'est un homme d'une grande patience. »

Euphémien courut aussitôt, mais il le trouva mort : il vit sa figure toute resplendissante comme

celle d'un ange : ensuite il voulut prendre le papier qu'il avait dans la main, mais il ne put l'ôter. En sortant il raconta ces détails aux empereurs et aux pontifes qui, étant entrés dans le lieu où gisait le pèlerin, dirent : « Quoique pécheurs, nous avons cependant le gouvernement du royaume ; et l'un de nous a la charge du gouvernement pastoral de l'Église universelle, donne-nous donc ce papier :afin que nous sachions ce qui y est écrit : » Le pape s'approchant prit le papier, que le défunt laissa aussitôt échapper, et il le fit lire devant tout le peuple, en présence du père lui-même.

Alors Euphémien, qui entendait cela, fut saisi d'une violente douleur ; il perdit connaissance et tomba pâmé sur la terre. Revenu un peu à lui, il déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux blanchis, se tira la barbe, et se déchira lui-même de ses propres mains, puis se jetant sur le corps de son fils, il criait : « Malheureux que je suis ! pourquoi, mon fils, pourquoi m'as-tu contristé de la sorte ? pourquoi pendant tant d'années m'as-tu plongé dans la douleur et les gémissements ? Ah ! que je suis malheureux de te voir, toi, le bâton de ma vieillesse, étendu sur un grabat ! tu ne parles pas : ah ! misérable que je suis ! quelle consolation pourrai-je jamais goûter maintenant ? »

Sa mère en entendant cela, semblable à une lionne qui a brisé le piège où elle était prise, s'arrache les vêtements, se rue échevelée, lève les yeux au ciel, et comme la foule était si épaisse qu'elle ne pouvait arriver jusqu'au saint corps, elle criait : « Laissez-moi passer, que je voie mon fils, que je voie la consolation de mon âme, celui qui a,sucé mes mamelles. » Arrivée au corps, elle se jeta sur, lui en criant : « Quel malheur pour moi !

mon fils,, la lumière de mes yeux, qu'as-tu fait là ? pourquoi avoir agi si cruellement envers nous ? Tu voyais ton père et ta malheureuse mère en larmes, et tu ne te faisais pas connaître à nous ! Tes esclaves t'injuriaient et tu le supportais ! » Et à chaque instant elle se jetait sur le corps, tantôt étendant les bras sur lui, tantôt caressant de ses mains ce visage angélique, tantôt l'embrassant : « Pleurez tous avec moi, s'écriait-elle ; puisque, pendant dix-sept ans, je l'ai eu dans ma maison et je n'ai pas su que ce fût mon fils. Et encore il y avait des esclaves qui l'insultaient et qui l'outrageaient en le souffletant ! Suis-je malheureuse ! qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer nuit et jour celui qui est la douleur de mon âme ? »

La femme d'Alexis, vêtue d'habits de deuil, accourut baignée de larmes. « Quel malheur pour moi ! quelle désolation ! me voici veuve, je n'ai plus personne à regarder et sur lequel j'aie à lever les yeux. » Mon miroir est brisé, l'objet de mon espoir a péri. Aujourd'hui. commence pour moi une douleur qui n'aura point de fin. » Le peuple témoin de ce spectacle versait d'abondantes larmes. Alors le pontife et les empereurs avec lui placèrent le corps sur un riche brancard, et le conduisirent au milieu de la ville. On annonçait au peuple qu'on avait trouvé l'homme de Dieu que tous les citoyens recherchaient.

Tout le monde courait au-devant du saint. Y avait-il un infirme ? il touchait ce très saint corps, et aussitôt il était guéri ; les aveugles recouvraient la vue, les possédés du démon étaient délivrés ; tous ceux qui étaient souffrants de n'importe quelle infirmité recevaient guérison. Les empereurs, à la vue de tous ces prodiges, voulurent porter eux-

mêmes, avec le souverain pontife, le lit funèbre, pour être sanctifiés aussi par ce corps saint. Alors les empereurs firent jeter une grande quantité d'or et d'argent sur les places publiques, afin que la foule, attirée par l'appât de cette monnaie, laissât parvenir le corps du saint jusqu'à l'église. Mais la populace qui ne tint aucun compte de l'argent, se portait de plus en plus auprès du corps saint pour le toucher. Enfin ce fut après de grandes difficultés qu'on parvint à le conduire à l'église de saint Boniface, martyr ; on l'y laissa sept jours qui furent consacrés à la prière. Pendant ce temps on éleva un tombeau avec de l'or et des pierres précieuses de toute nature, et on y plaça le saint corps avec grande vénération. Il en émanait une odeur si suave que tout le monde le pensait plein d'aromates. Or, saint Alexis mourut le 16 des calendes d'août, vers l'an trois cent quatre-vingt-dix-huit.

18. Sainte Marguerite

Marguerite est ainsi appelée d'une pierre précieuse blanche, petite et remplie de vertus. Ainsi sainte Marguerite fut blanche par virginité, petite par humilité, vertueuse par l'opération des miracles. On dit que cette pierre a la vertu d'arrêter le sang, de modérer les passions du cœur, et de conforter l'esprit. De même sainte Marguerite eut vertu contré l'effusion de son sang par constance, parce qu'elle posséda une grande constance dans son martyre ; elle eut vertu contre les passions du cœur, c'est-à-dire, contre la tentation du démon qui fut vaincu par elle : elle eut vertu pour conforter son esprit, par la doctrine avec laquelle elle affermit le cœur de plusieurs et les convertit à la foi. Théotime *, homme érudit, a écrit sa légende.

Marguerite, citoyenne d'Antioche, fut fille de Théodose, alias Edesius, patriarche des gentils. Elle fut confiée à une nourrice ; et quand elle eut atteint l'âge de raison, elle fut baptisée et c'est pour cela qu'elle était grandement haïe de son père. Parvenue à l'âge de quinze ans, elle gardait un jour, avec d'autres jeunes vierges, les brebis de sa nourrice, quand le préfet Olibrius, passant par là et voyant. une jeune. personne si belle, s'éprit d'amour pour elle et lui dépêcha ses esclaves en disant : « Allez et saisissez-vous d'elle : si elle est de condition libre, je la prendrai pour ma femme ; si elle est esclave, j'en ferai ma concubine. » Quand elle eut été amenée en sa présence, il s'informa de sa famille, de son nom et de sa religion. Or, elle répondit qu'elle était noble de naissance,

Marguerite. de nom, et chrétienne de religion. Le préfet lui dit : « Les deux premières qualités te conviennent fort bien, savoir : que tu sois noble, et que tu sois réellement une très belle marguerite ; mais la troisième ne te convient ; pas, savoir : qu'une jeune personne si belle et si noble ait pour Dieu un crucifié. »

*Ce Théotime aurait été, dit-on, témoin oculaire des faits rapportés ici. Un bréviaire espagnol les raconte aussi sous le nom de sainte Marine qui serait la même. que sainte Marguerite (Cf. Bivar sur Dexter).

« D'où, sais-tu, répondit Marguerite, que le Christ a été crucifié ? » Olibrius reprit : « Je l'ai appris des livres des chrétiens. » Marguerite lui dit : « Puisque tu as lu le châtiment. et la gloire de Jésus-Christ, pourquoi rougirais-tu de. croire un point et de rejeter l'autre ? » Et comme Marguerite avançait que Jésus-Christ avait été crucifié de son plein gré. pour nous racheter, et qu'elle affirmait qu'il vivait maintenant dans l'éternité, ce préfet en colère la fit jeter en prison ; mais le lendemain, il la fit appeler en sa présence et lui dit : « Jeune fille frivole, aie pitié de ta beauté, et adore nos dieux pour que tu sois heureuse. » Elle répondit : « J'adore celui devant lequel la terre tremble, la mer s'agite, et toutes les créatures sont dans la crainte. » Le préfet lui dit : « Si tu ne m'obéis, je ferai déchirer ton corps. » Marguerite répondit : « Jésus-Christ s'est livré à la mort pour moi ; eh bien ! je désire aussi mourir pour lui. » Alors le préfet la fit suspendre au chevalet ; puis il la fit battre d'abord avec des verges, ensuite avec des peignes de fer, si cruellement, que ses os étaient dénudés, et que le sang ruisselait de son corps

comme de la fontaine la plus limpide. Or, ceux qui étaient là pleuraient et disaient : « O Marguerite, vraiment nous avons compassion de toi, en voyant déchirer si cruellement ton corps. Quelle beauté tu as perdue à cause de ton incrédulité ! cependant il en est temps encore, crois, et tu vivras. » Elle leur répondit : « O mauvais conseillers, retirez-vous, et vous en allez ; ce tourment de la chair est le salut de l'âme », et elle dit au préfet : « Chien impudent et lion insatiable, tu as pouvoir sur le corps, mais Jésus-Christ se réserve l'âme. »

Or, le préfet se couvrait la figure avec sa chlamyde, car il ne pouvait supporter la vue d'une telle effusion de sang. Il la fit ensuite détacher et ordonna de l'enfermer dans une prison, où une clarté merveilleuse se répandit. Pendant qu'elle était dans son cachot, elle pria le Seigneur de lui montrer, sous une forme visible, l'ennemi avec lequel elle avait à combattre ; et voici qu'un dragon effroyable lui apparut ; comme il s'élançait pour la dévorer, elle fit un signe de croix, et le monstre disparut : ou bien, d'après ce qu'on lit ailleurs, il lui mit sa gueule sur la tête et la langue sur le talon et l'avala à l'instant ; mais pendant qu'il voulait l'absorber, elle se munit du signe de la croix ; ce qui fit crever le dragon, et la vierge sortit saine et sauve. Mais ce qu'on rapporte du dragon qui la dévora et qui creva est regardé comme apocryphe et de peu de valeur.

Le diable vint encore pour tromper Marguerite, en prenant une forme humaine. À sa vue, elle se mit en prières, et après s'être levée, le diable s'approcha d'elle et lui prenant la main : « Tout ce que tu as fait, lui dit-il, est bien suffisant : ne t'occupes plus donc de ma personne. » Mais

Marguerite le prit par la tête, le jeta par terre sous elle ; et lui posant le pied droit sur le crâne, elle dit : « Sois écrasé, superbe démon, sous les pieds d'une femme. » Le démon criait : « O bienheureuse Marguerite, je suis vaincu ! si un jeune homme l'avait emporté sur moi, je ne m'en serais pas préoccupe ; mais me voici vaincu par une jeune fille et j'en suis d'autant plus affligé que ton père et ta mère ont été mes amis. »

Alors elle le força à dire pour quel motif il était venu. Il répondit qu'il était venu pour lui conseiller d'obéir aux avis du président : Elle le força encore à dire pourquoi il employait tant de manières pour tenter les chrétiens. Il répondit qu'il avait naturellement de la haine contre les hommes vertueux, et bien qu'il en fut souvent repoussé ; il était acharné à les séduire : et comme il était jaloux, à l'égard des hommes de la félicité qu'il avait perdue, sans pouvoir la recouvrer, il n'avait cependant pour but que de la ravir aux autres. Et il ajouta que Salomon renferma une multitude infinie de démons dans un vase, et qu'après sa mort ces esprits malins jetaient du feu de ce vase ; les hommes, dans l'idée qu'un grand trésor y était renfermé, le brisèrent : et les démons qui en sortirent remplirent les airs. Quand il eut dit ces mots, la vierge leva le pied et lui dit : « Fuis, misérable », et aussitôt le démon disparut. Marguerite resta rassurée ; car puisqu'elle avait vaincu le chef, elle aurait sans aucun doute le dessus sur le ministre.

Le lendemain, le peuple étant rassemblé, elle fut amenée en la présence du juge, et comme elle refusait avec mépris de sacrifier, elle fut dépouillée, et son. corps fut brûlé avec des torches

enflammées ; de telle sorte que tout le monde s'étonnait qu'une fille si délicate pût supporter autant de tourments. Ensuite il la fit lier et jeter dans un bassin plein d'eau, afin que ce changement de supplice augmentât la violence de la douleur : mais à l'instant la terre trembla et la jeune fille en sortit saine, à la vue de tous. Alors cinq mille hommes crurent et furent condamnés à être décapités pour le nom de Jésus-Christ

Le préfet, dans la crainte que les autres ne se convertissent, fit de suite couper la tête à sainte Marguerite. Elle demanda alors un instant pour prier : et elle pria pour elle-même, pour ses bourreaux, et encore pour ceux qui feraient mémoire d'elle et qui l'invoqueraient avec dévotion, ajoutant que toute femme en couches qui se recommanderait à elle enfanterait heureusement : et une voix se fit entendre du ciel qui dit qu'elle pouvait être certaine d'avoir été, exaucée dans ses demandes. Elle se leva ensuite et dit au bourreau : « Frère, prends ton épée et me frappe. » D'un seul coup il abattit la tête de Marguerite, qui reçut ainsi la couronne du martyre. Or, elle souffrit le 16 des calendes d'août ; ainsi qu'on le trouve en son histoire. On lit ailleurs que ce fut le 3 des ides de juillet.

Voici comment parle un saint de cette sainte vierge : « La bienheureuse Marguerite fut remplie de la crainte de Dieu, douée de justice, revêtue de religion, inondée de componction, recommandable, par son honneur, et d'une patience insigne ; on ne trouvait en elle ; rien de contraire à la religion chrétienne ; haïe par son père elle était aimée de Notre-Seigneur Jésus-Christ

19. Sainte Praxède

Bréviaire ; -- Martyrologes.

Praxède viendrait de *prasin*, vert, elle verdit et porta fleur de virginité.

Sainte Praxède, vierge, fut la sœur de sainte Pudentienne, de saint Donat et de saint,Timothée qui furent instruits dans la foi par les apôtres. Au milieu de la fureur d'une persécution, ils ensevelirent les corps d'un grand nombre de chrétiens, et donnèrent leurs biens aux pauvres ; enfin ils reposèrent en paix, vers l'an du Seigneur cent soixante-cinq, sous Marc et Antoine le second.

---

19. Sainte Marie-Magdeleine

Raban, Maur, Bréviaires de : Provence.

Marie signifie mer amère, ou illuminatrice, ou illuminée. Ces trois significations font comprendre les trois excellentes parts qu'elle a choisies, savoir : la part de la pénitence, de la contemplation intérieure et de la gloire céleste. C'est de ces trois parts que le Seigneur a dit : « Marie a choisi une excellente part qui ne lui sera pas enlevée. » La première part ne lui sera pas enlevée à cause de la fin qu'elle se proposait d'acquérir, la béatitude ; ni la seconde à cause de la continuité, parce que la contemplation de la vie est continuée par la contemplation de la patrie : ni la troisième en raison de son éternité. En tant donc qu'elle a choisi l'excellente part de pénitence, elle est appelée mer amère, parce qu'elle y eut beaucoup d'amertumes : ce qui est clair par l'abondance des larmes qu'elle répandit et avec lesquelles elle lava les pieds du Seigneur. En tant qu'elle a choisi l'excellente part de la gloire céleste, elle reçoit le nom d'illuminatrice, parce qu'elle y a reçu avec avidité ce qu'elle a dans la suite rendu avec abondance : elle y a reçu la lumière avec laquelle elle a plus tard éclairé les autres. En tant qu'elle a choisi l'excellente part de la gloire céleste, elle est nommée illuminée, parce qu'elle est maintenant illuminée dans son esprit par la lumière de la parfaite connaissance, et que, dans son corps, elle sera illuminée de clarté. Madeleine veut dire restant coupable (*manens*

rea) ou bien encore munie, invaincue, magnifique, qualités qui indiquent ce qu'elle fut avant, pendant, et après sa conversion. Avant sa conversion en. effet, elle restait coupable et engagée à la damnation éternelle ; pendant sa conversion, elle était munie et invaincue, parce qu'elle était armée de pénitence ; elle se munit donc excellemment de toutes les armes de la pénitence ; car autant elle a eu de délectation, autant elle en a fait l'objet de ses holocaustes. Après sa conversion elle fut magnifique par la surabondance de grâces, car où avait abondé le péché, là a surabondé la grâce*.

*Pour la vie de sainte Marie-Magdeleine, consulter les Monuments de l'apostolat, par M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice. Celte publication extraordinaire confirme les faits de la légende, à l'exception du pèlerinage du prince à Rome et à Jérusalem avec saint Pierre. Toutefois, M. Faillon ne parait rejeter ce fait qu'en s'appuyant sur l'impossibilité où le prince aurait pu d'être reconnu par saint Pierre à la croix qu'il portait sur l'épaule. Ce qui ne paraît pas rigoureux.

Marie, surnommée Magdeleine, du château de Magdalon, naquit des parents les plus illustres, puisqu'ils descendaient de la race royale. Son père se nommait Syrus et sa mère Eucharie. Marie possédait en commun avec Lazare, son frère et Marthe, sa sœur, le château de Magdalon, situé à deux milles de Génézareth, Béthanie qui est proche de Jérusalem, et une grande partie de Jérusalem. Ils se partagèrent cependant leurs biens de cette manière : Marie eut Magdalon d'où elle fut appelée Magdeleine, Lazare retint ce qui se trouvait à Jérusalem, et Marie posséda Béthanie. Mais comme Magdeleine recherchait tout ce qui peut flatter les sens, et que Lazare avait son temps employé au service militaire, Marthe, qui était pleine de prudence, gouvernait avec soin les intérêts de sa sœur et ceux de son frère ; en outre elle fournissait le nécessaire aux soldats, à ses serviteurs, et aux pauvres.

Toutefois ils vendirent tous leurs biens après l'ascension,de Jésus-Christ et en apportent le prix aux apôtres. Comme donc Magdeleine regorgeait

de richesses et que la volupté est la compagne accoutumée de nombreuses possessions, plus elle brillait par ses richesses et sa beauté, plus elle salissait son corps par la volupté ; aussi perdit-elle son nom propre pour ne plus porter que celui de pécheresse. Comme Jésus-Christ prêchait çà et là, inspirée par la volonté divine, et ayant entendu dire que Jésus-Christ dînait chez Simon le lépreux, Magdeleine y alla avec empressement, et n'osant pas, en sa qualité de pécheresse, se mêler avec les justes, elle resta aux pieds du Seigneur, qu'elle lava de ses larmes, essuya avec ses cheveux et parfuma d'une essence précieuse : car les habitants du pays, en raison de l'extrême chaleur du soleil, usaient de parfums et de bains. Comme Simon le pharisien pensait à part soi que si Jésus-Christ était un prophète, il ne se laisserait pas toucher par une pécheresse, le Seigneur le reprit de son orgueilleuse justice et remit à cette femme tous ses péchés. C'est à cette Marie-Magdeleine que le Seigneur accorda tant de bienfaits et donna de si grandes marques d'affection. Il chassa d'elle sept démons, il l'embrasa entièrement d'amour pour lui ; il en fit son amie de préférence ; il était son hôte ; c'était elle qui ; dans ses courses, pourvoyait à ses besoins, et en toute occasion il prenait sa défense.

Il la disculpa auprès du pharisien qui la disait immonde, auprès de sa sœur qui la traitait de paresseuse, auprès de Judith qui l'appelait prodigue. En voyant ses larmes, il ne put retenir les siennes. Par son amour, elle obtint que son frère, mort depuis trois jours, fût ressuscité ; ce fut à son amitié que Marthe, sa sœur, dut d'être délivrée d'un flux de sang, dont elle était affligée depuis sept ans ; à ses mérites Martille, servante, de sa sœur, dut d'avoir l'honneur de proférer ce mot si doux

qu'elle dit en s'écriant : « Bienheureux le sein qui vous a porté. » D'après saint Ambroise, en effet, c'est de Marthe et de sa servante qu'il est question en cet endroit. C'est elle, dis-je, qui lava les pieds du Seigneur de ses larmes, qui les essuya avec ses cheveux, qui les parfuma d'essence, qui, le temps de la grâce arrivé, fit tout d'abord une pénitence exemplaire, qui choisit la meilleure part, qui se tenant assise aux, pieds du Seigneur écouta sa parole, et lui parfuma la tête, qui était auprès de la croix lors de la passion, qui prépara des aromates dans l'intention d'embaumer son corps, qui ne quitta pas le sépulcre quand les disciples se retirèrent ; ce fut à elle la première que Jésus-Christ apparut lors de sa résurrection, et il la fit l'apôtre des apôtres.

Après l'ascension du Seigneur, c'est-à-dire quatorze ans après la passion, les Juifs ayant massacré depuis longtemps déjà saint Étienne et ayant chassé les autres disciples de leur pays, ces derniers se retirèrent dans les régions habitées par les gentils, pour y semer la parole de Dieu. Il y avait pour lors avec les apôtres saint Maximin, l'un des soixante-douze disciples, auquel Marie-Magdeleine avait été spécialement recommandée par saint Pierre. Au moment de cette dispersion, saint Maximin, Marie-Magdeleine, Lazare, son frère, Marthe, sa sœur, et Manille, suivante de Marthe, et enfin le bienheureux Cédonius, l'aveugle-né guéri par le Seigneur, furent mis par les infidèles sur un vaisseau tous ensemble avec plusieurs autres chrétiens encore ; et abandonnés sur la mer sans aucun pilote afin qu'ils fussent engloutis en même temps. Dieu permit qu'ils abordassent à Marseille. N'ayant trouvé la personne qui voulût les recevoir, ils restaient sous le portique

d'un temple élevé à la divinité du pays. Or, comme sainte Marie-Magdeleine voyait le peuple accourir pour sacrifier aux dieux, elle se leva avec un visage tranquille, le regard serein, et par des discours fort adroits, elle le détournait du culte des idoles et lui prêchait sans cesse Jésus-Christ Tous étaient dans l'admiration pour ses manières fort distinguées, pour sa facilité à parler, et pour le charme de son éloquence. Ce n'était pas merveille si une bouche qui avait embrassé avec autant de piété et de tendresse les pieds du Sauveur, eût conservé mieux que les autres le parfum de la parole de Dieu.

Alors arriva un prince du pays avec son épouse qui venait sacrifier aux idoles pour obtenir un enfant. Magdeleine, en leur annonçant Jésus-Christ, les dissuada d'offrir des sacrifices. Quelques jours s'étant écoulés, Magdeleine, se montra dans une vision à cette dame et lui dit : « Pourquoi, vous qui vivez dans l'abondance, laissez-vous les saints. de Dieu mourir de faim et de froid ? » Elle finit par la menacer que si elle ne persuadait pas à son mari de venir au secours de la misère des saints, elle encourrait la colère du Dieu tout puissant. Toutefois la princesse n'eut pas la force de découvrir sa vision à son mari.

La nuit suivante Magdeleine lui apparut et lui dit la même chose ; mais cette femme négligea encore d'en faire part à son. époux. Une troisième fois, au milieu du silence de la nuit, Marie apparut à l'un et à l'autre ; elle frémissait et le feu de sa colère jetait une lumière qui aurait fait croire que toute la maison était eu flammes. « Dors-tu, tyran, dit-elle ? membre de Satan qui est ton père, tu reposes avec cette vipère, ta femme, qui n'a pas voulu te faire connaître ce que je lui ai dit. Te reposes-tu, ennemi

de la croix de Jésus-Christ ? Quand ton estomac est rempli d'aliments de toutes sortes, tu laisses périr de faim et de soif les saints de Dieu. Tu es couché dans un palais ; autour de toi ce ne sont que tentures de soie, et tu les vois désolés et sans asile, et tu passes outre. Non, cela ne finira pas de cette sorte : et ce ne sera pas impunément que tu auras différé de leur faire du bien. » Elle dit et se retira.

À son réveil la femme, haletante et effrayée, dit à son mari troublé comme elle : « Mon seigneur, avez-vous eu le même songe que moi ? » « Oui, répondit-il, et je ne puis m'empêcher d'admirer et de craindre. Qu'avons-nous donc à faire ? » « Il vaut mieux pour nous, reprit la femme, nous conformer à ce qu'elle dit, plutôt que d'encourir la colère de son Dieu dont elle nous menace. » Ils reçurent donc les saints chez eux, et leur fournirent le nécessaire.

Or, un jour que Marie-Magdeleine prêchait, le prince dont on vient de parler lui dit : « Penses-tu pouvoir justifier la foi que tu prêches ? » « Oui, reprit-elle, je suis prête à la défendre ; elle est confirmée par les miracles quotidiens et la prédication de mon maître saint Pierre, qui préside à Rome. Le prince et son épouse lui dirent : « Nous voilà disposés à obtempérer à tous tes dires, si tu nous obtiens un fils du Dieu que tu prêches. » « Alors, dit Magdeleine, ce ne sera pas moi qui serai un obstacles. »

Et la bienheureuse pria pour eux le Seigneur qu'il leur daignât accorder un fils. Le Seigneur exauça ses prières et la dame conçut.. Alors son mari voulut partir pour aller trouver saint Pierre, afin de s'assurer si ce qu'avait annoncé Magdeleine touchant Jésus-Christ était réellement la vérité. Sa

femme lui dit : « Quoi ! mon seigneur, pensez-vous partir sans moi ? Point du tout ; si vous partez, je partirai, si vous venez, je viendrai, si vous restez, je resterai. » Son mari lui dit : « Il n'en sera pas ainsi, ma dame ; car vous êtes enceinte et sur la mer on court des dangers sans nombre ; vous pourriez donc, facilement être exposée ; vous resterez en repos à la maison et vous veillerez sur nos possessions. » Elle n'en persista pas moins, et obstinée comme l'est une personne de son sexe, elle se jeta avec larmes aux pieds de son mari qui obtempéra enfin à sa demande. Alors Marie mit le signe de la croix sur leurs épaules de crainte : que l'antique ennemi ne leur nuisit en route. Ils chargèrent un vaisseau de tout ce qui leur était nécessaire, et après avoir laissé le reste à la garde de Marie-Madgdeleine, ils partirent. Ils n'avaient voyagé qu'un jour et une nuit quand la mer commença à s'enfler, le vent à gronder, de sorte que tous les passagers et principalement la dame enceinte et débile, ballottés ainsi par les vagues, furent en proie aux plus graves inquiétudes ; les douleurs de l'enfantement saisirent la femme tout à coup, et au milieu de ses souffrances et de la violence de la tempête, elle mit un enfant au monde et expira.

Or, le petit nouveau-né palpitait éprouvant. le besoin de se nourrir du lait de sa mère qu'il semblait chercher en poussant des vagissements pitoyables. Hélas ! quelle douleur ! En recevant la vie, cet enfant avait donné la mort à sa mère, il ne lui restait plus qu'à mourir lui-même puisqu'il n'y avait personne pour lui administrer la nourriture nécessaire à sa conservation. Que fera le pèlerin en voyant sa femme morte, et son, fils qui, par ses cris plaintifs, exprimait le désir de prendre le sein ? Il

se lamentait beaucoup en disant : « Hélas ! malheureux ! que feras-tu ? Tu as souhaité un fils et tu as perdu la mère qui lui donnait la vie. » Les matelots criaient : « Qu'on jette ce corps à la mer, avant que nous ne soyons engloutis en même temps que lui, car tant qu'il sera avec nous, cette tempête ne cessera pas. » Et comme ils avaient pris le cadavre pour le jeter à la mer : « Un instant, dit le pèlerin, un instant : si vous ne voulez pas attendre ni pour la mère ni pour moi, ayez pitié au moins de ce petit enfant qui crie ; attendez un instant, peut-être que la mère a seulement perdu connaissance dans sa douleur et qu'elle vit encore. » Et voici que non loin,du vaisseau apparut une colline ; à cette vue, il pensa qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'y transporter le corps de la mère et l'enfant plutôt que de les jeter en pâture, aux bêtes marines.

Ce fut par prières et par argent qu'il parvint à obtenir des matelots d'aborder. Et comme le rocher était si dur qu'il ne put creuser une fosse, il plaça le corps enveloppé d'un manteau dans un endroit des plus écartés de la montagne et déposant son fils contre son sein, il dit : « O Marie-Magdeleine ; c'est pour mon plus grand malheur que tu as abordé à Marseille ! Pourquoi, faut-il que j'aie eu le malheur d'entreprendre ce voyage d'après tes avis ? As-tu demandé à Dieu que ma femme conçût afin qu'elle périt ? Car voici qu'elle a conçu et, en devenant mère, elle subit la mort ; son fruit est né et il faut qu'il meure, puisqu'il n'y a personne pour le nourrir. Voici ce que j'ai obtenu par ta prière, je t'ai confié tous mes biens, je les confie à ton Dieu. Si tu as quelque pouvoir, souviens-toi de l'âme de la mère et à ta prière que ton Dieu ait pitié de l'enfant et ne le laisse pas périr. » Il enveloppa alors dans son manteau le corps de sa femme et de son

fils et remonta sur le vaisseau.

Quand il fut arrivé chez saint Pierre, celui-ci vint à sa rencontre, et en voyant le signe de la croix attaché sur ses épaules il lui demanda qui il était et d'où il venait. Le pèlerin lui raconta tout ce qui s'était passé. -- Pierre lui dit : « La paix soit avec vous,. vous avez bien fait de venir et vous avez été bien inspiré de croire. Ne vous tourmentez pas si votre femme dort, et si son enfant repose avec elle ; car le Seigneur a le pouvoir de donner à qui il veut, de reprendre ce qu'il a donné, de rendre ce qui a été enlevé, et de changer votre douleur en joie. » Or, saint Pierre le conduisit lui-même à Jérusalem et lui montra chacun des endroits où Jésus-Christ avait prêché, et avait fait des miracles, comme aussi le lieu où il avait souffert, et celui d'où il était monté aux cieux.

Après avoir été instruit avec soin dans la foi par saint Pierre, il remonta sur un vaisseau après deux ans révolus, dans l'intention. de regagner sa patrie. Dieu permet que\u201e dans le trajet, ils passassent auprès de la colline où avait été déposé le corps de sa femme avec le nouveau-né, et par prière et par argent il obtint d'y débarquer. Or, le petit enfant, qui avait été gardé sain et sauf par sainte Marie-Magdeleine, venait souvent sur le rivage, et comme tous les enfants, il avait coutume de se jouer avec des coquillages et des cailloux. En abordant, le pèlerin vit donc un petit enfant qui s'amusait, comme on le fait à son âge, avec des pierres ; il ne se lassait pas, d'admirer jusqu'à ce qu'il descendît de la nacelle. En l'apercevant, l'enfant, qui n'avait jamais vu de semblable chose, eut peur, courut comme il avait coutume de le faire au sein de sa mère sous le manteau de laquelle il se cacha. Or, le

pèlerin ; pour mieux s'assurer de ce qui se passait, s'approcha de cet endroit et y trouva un très bel enfant qui prenait le sein de sa mère. Il l'accueillit dans ses bras. « O bienheureuse Marie-Magdeleine, dit-il, quel bonheur pour moi ! comme tout me réussirait, si ma femme vivait et pouvait retourner avec moi dans notre patrie ! Je sais, oui, je sais, et je crois sans aucun doute que vous qui m'avez donné un enfant et qui l'avez nourri sur rocher pendant deux ans, vous pourriez, par vos prières, rendre à sa mère la santé dont elle a joui auparavant. »

À ces mots, la femme respira et dit comme si elle se réveillait : « Votre mérite est grand, bienheureuse Marie-Magdeleine, vous êtes glorieuse, vous qui, dans les douleurs de l'enfantement, avez rempli pour moi l'office de sage-femme, et qui en toute circonstance m'avez rendu les bons soins d'une servante. » En entendant ces paroles, le pèlerin fut plein d'admiration. « Vivez-vous, dit-il, ma chère épouse ? » « Oui, répondit-elle, je vis ; je viens d'accomplir le pèlerinage que vous avez fait vous-même. C'est : saint Pierre qui vous a conduit à Jérusalem et qui vous a montré tous les lieux où Jésus-Christ a souffert, est mort et a été enseveli, et beaucoup d'autres encore ; moi, c'est avec sainte Marie-Magdeleine pour compagne et pour guide que j'ai vu chacun de ces lieux avec vous ; j'en ai confié le souvenir à ma mémoire. » Alors elle énuméra tous les endroits où Jésus-Christ a souffert, raconta les miracles qui avaient eu son mari pour témoin, sans la moindre hésitation. Le pèlerin joyeux prit la mère et l'enfant,s'embarqua et peu après ils abordèrent à Marseille, où, étant entrés, ils trouvèrent sainte Marie-Magdeleine annonçant la

parole de Dieu avec ses disciples. Ils se jetèrent à ses pieds en pleurant, lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé, et reçurent le saint baptême des mains du bienheureux Maximin. Alors ils détruisirent dans Marseille tous les temples des idoles, et élevèrent des églises en l'honneur de Jésus-Christ, ensuite ils choisirent à l'unanimité le bienheureux Lazare pour évêque de la cité. Enfin conduits par l'inspiration de Dieu, ils vinrent à Aix dont ils convertirent la population à la foi de Jésus-Christ en faisant beaucoup de miracles et où le bienheureux Maximin fut de son côté, ordonné évêque.

Cependant la bienheureuse Marie-Magdeleine, qui aspirait ardemment se livrer à la contemplation des choses supérieures, se retira dans un désert affreux où elle resta inconnue l'espace de trente ans, dans un endroit préparé par les mains des anges. Or, dans ce lieu, il n'y avait aucune ressource, ni cours d'eau, ni arbres, ni herbe, afin qu'il restât évident que notre Rédempteur avait disposé de la rassasier ; non pas de nourritures terrestres, mais seulement des mets du ciel. Or, chaque jour, à l'instant des sept heures canoniales ; elle était enlevée par les anges au ciel et elle y entendait, même des oreilles du corps, les concerts charmants des chœurs célestes. Il en résultait que, rassasiée chaque jour à cette table succulente, et ramenée par les mêmes anges aux lieux qu'elle habitait, elle n'éprouvait pas le moindre besoin d'user d'aliments corporels. Un prêtre, qui désirait mener une vie solitaire, plaça sa cellule dans un endroit voisin de douze stades de celle de Marie-Magdeleine. Un jour donc, le Seigneur ouvrit les yeux de ce prêtre qui put voir clairement comment les anges descendaient dans le lieu où demeurait la

bienheureuse Marie, la soulevaient dans les airs et la rapportaient une heure après dans le même lieu, en chantant les louanges du Seigneur. Alors le prêtre, voulant s'assurer de la réalité de cette vision ; après s'être recommandé par la prière à son créateur, se dirigea avec dévotion et courage vers cet endroit . il n'en était éloigné que d'un jet de pierre, quand, ses jambes commencèrent à fléchir, une crainte violente le saisit et lui ôta la respiration : s'il revenait en. arrière, ses jambes et ses pieds reprenaient des forces pour marcher, mais s'il rebroussait chemin pour tenter de s'approcher du lieu en question, autant de fois la lassitude s'emparait de son corps, et son esprit s'engourdissait.

L'homme de Dieu comprit donc qu'il y avait là un secret du ciel auquel l'esprit humain ne pouvait atteindre. Après avoir invoqué le nom du Sauveur il s'écria : « Je t'adjure par le Seigneur, que si tu es un homme ou. bien une créature raisonnable habitant cette, caverne, tu me répondes et tu me dises la vérité. « Et quand il eut répété, ces mots par trois fois, la bienheureuse Marie-Magdeleine lui répondit : « Approchez plus près, et vous pourrez connaître la vérité de tout ce que votre âme désire » Quand il se fut approché tout tremblant jusqu'au milieu de la voie à parcourir, elle lui dit : « Vous souvenez-vous qu'il est question, dans l'Évangile, de Marie, cette fameuse pécheresse, qui lava de ses larmes les pieds du Sauveur, et les essuya de ses cheveux, ensuite mérita le pardon de ses fautes ? » Le prêtre lui répondit : « Je m'en. souviens ; et depuis plus de trente ans la sainte église croit et confesse ce fait. » -- « C'est moi, dit-elle, qui suis cette femme. J'ai demeuré inconnue aux hommes l'espace de trente ans, et comme il

vous a été accordé de le voir hier, chaque jour, je suis enlevée au ciel par les mains des anges, et j'ai eu le bonheur d'entendre des oreilles du corps les admirables concerts des chœurs célestes, sept fois par chaque jour. Or, puisqu'il m'a été révélé par le Seigneur que je dois sortir de ce monde, allez trouver le bienheureux Maximin, et dites-lui que, le jour de Pâques prochain, à l'heure qu'il a coutume de se lever pour aller à matines, il entre seul dans son oratoire et qu'il m'y trouvera transportée par le ministère des anges. »

Le prêtre entendait sa voix, comme on aurait dit de celle d'un ange, mais il ne voyait personne. Il se hâta donc d'aller trouver saint Maximin, et lui raconta tous ces détails. Saint Maximin, rempli d'une grande : joie, rendit alors au Sauveur d'immenses actions de grâce, et au jour et à l'heure qu'il lui avait été dit, en entrant dans son oratoire, il voit la bienheureuse Marie-Magdeleine debout dans le chœur, au milieu des anges qui l'avaient amenée. Elle était de deux coudées au-dessus de terre, debout au milieu des anges et priant Dieu, les mains étendues. Or, comme le bienheureux Maximin tremblait d'approcher auprès d'elle, Marie dit en se tournant vers lui : « Approchez plus près ; ne fuyez pas votre fille, mon père. » En s'approchant, selon qu'on le lit dans les livres de saint Maximin lui-même, il vit que le visage de la sainte rayonnait de telle sorte par les continuelles et longues communications avec les anges, que les rayons du soleil étaient moins éblouissants que sa face. Maximin convoqua tout le clergé et le prêtre dont il vient d'être parlé. Marie-Magdeleine reçut le corps et le sang du Seigneur des mains de l'évêque, avec une grande abondance de larmes. S'étant ensuite prosternée devant la base de l'autel, sa très

sainte âme passa au Seigneur après qu'elle fut sortie de son corps, une odeur si suave se répandit dans le lieu même, que pendant près de sept jours, ceux qui entraient dans l'oratoire la ressentaient. Le bienheureux Maximin embauma le très saint corps avec différents aromates, l'ensevelit, et ordonna qu'on l'ensevelit lui-même auprès d'elle après sa mort.

Hégésippe, ou bien Joseph, selon d'autres, est assez d'accord avec cette histoire. Il dit, en effet, dans son traité, que Marie-Magdeleine, après l'ascension du Seigneur, poussée par son amour envers Jésus-Christ et par l'ennui qu'elle en avait, ne voulait plus jamais voir face d'homme ; mais que dans la suite elle vint au territoire d'Aix, s'en alla dans un désert où elle resta : inconnue l'espace de trente ans, et, d'après son récit chaque jour, elle était transportée dans le ciel pour les sept heures canoniales. Il ajoute cependant qu'un prêtre, étant venu chez elle, la trouva enfermée dans sa cellule. Il lui donna un vêtement sur la demande qu'elle lui en fit. Elle s'en revêtit, alla avec le prêtre à l'église où après avoir reçu la communion, elle éleva, les mains pour prier et mourut en paix vis-à-vis l'autel.

Du temps de Charlemagne, c'est-à-dire, l'an du Seigneur 769, Gyrard, duc de Bourgogne, ne pouvant avoir de fils de son épouse, faisait de grandes largesses aux pauvres, et construisait beaucoup d'églises et de monastères. Ayant donc fait bâtir l'abbaye de Vézelay, il envoya, de concert avec l'abbé de ce monastère, un moine avec une suite convenable, à la ville d'Aix, pour en rapporter, s'il était possible, les reliques de sainte Marie-Madeleine. Ce moine arrivé à Aix trouva la ville ruinée de fond en comble par les païens ; le

hasard, lui fit découvrir un sépulcre dont les sculptures en marbre lui prouvèrent que le corps de sainte Marie-Magdeleine était renfermé dans l'intérieur ; en effet l'histoire de la sainte était sculptée avec un art merveilleux sur le tombeau. Une nuit donc le moine le brisa, prit les reliques et les emporta à son hôtel. Or, cette nuit-là même, la bienheureuse Marie-Magdeleine apparut à ce moine et lui dit de n'avoir aucune crainte mais d'achever l'œuvre qu'il avait entreprise.

À son retour, il était éloigné d'une demi-lieue de son monastère, quand il devint absolument impossible de remuer les reliques, jusqu'à l'arrivée de l'abbé avec les moines qui les reçurent en procession avec grand honneur. Un soldat qui avait l'habitude de venir chaque année en pèlerinage au corps de la bienheureuse Marie-Magdeleine, fut tué dans une bataille. On l'avait mis dans le cercueil et ses parents en pleurs se plaignaient avec confiance à sainte Magdeleine de ce qu'elle avait laissé mourir, sans qu'il eût eu le temps de se confesser et de faire pénitence, un homme qui lui avait été si dévot. Tout à coup, à la stupéfaction générale, celui qui était mort ressuscita, demanda un prêtre, et après s'être dévotement confessé et avoir reçu le viatique, il mourut en paix aussitôt.

Un navire sur lequel se trouvaient beaucoup d'hommes et de femmes fit naufrage. Mais une femme enceinte, se voyant en danger de périr dans la mer, invoquait, autant qu'il était en son pouvoir, sainte Magdeleine, et faisait vœu que si, grâce à ses mérites elle échappait au naufrage et mettait un fils au monde, elle le dédierait à son monastère. À l'instant, une femme d'un aspect et d'un port vénérable lui apparut, la prit par le menton, et la

conduisit saine et sauve sur le rivage ; quand tous les autres périssaient*. Peu de temps après, elle mit au monde un fils, et accomplit fidèlement son vœu.

*Vincent de B., *Hist*., l. XXIV, c. XXXV.

Il y en a qui disent que Marie-Magdeleine était fiancée à saint Jean l'évangéliste, et qu'il allait l'épouser quand Jésus-Christ l'appela au moment de ses noces. Indignée de ce que le Seigneur lui avait enlevé son fiancé, Magdeleine s'en alla et se livra tout à fait à la volupté. Mais parce qu'il n'était pas convenable que la vocation de Jean fût pour Magdeleine une occasion de se damner, le Seigneur, dans sa miséricorde, la. convertit à la pénitence ; et en l'arrachant aux plaisirs des sens, il la combla des joies spirituelles qui se trouvent dans l'amour de Dieu. Quelques-uns prétendent que si N.-S. admit saint Jean dans une intimité plus grande que les autres, ce fut parce qu'il l'arracha à l'amour de Magdeleine. Mais ce sont choses fausses et frivoles ; car frère Albert, dans le prologue sur l'Évangile de saint Jean, pose en fait que cette fiancée dont saint Jean fut séparé au moment de ses noces par la vocation de Jésus-Christ, resta vierge, et s'attacha parla suite à la sainte Vierge Marie, mère de Jésus-Christ et qu'enfin elle mourut saintement.

Un homme privé de la vue venait au monastère de Vézelay visiter le corps de sainte, Marie-Magdeleine, quand son conducteur lui dit qu'il commençait à apercevoir l'église. Alors l'aveugle s'écria à haute voix : « O sainte Marie-Magdeleine ! que ne puis-je avoir le bonheur, de voir une fois votre église ! » et à l'instant ses yeux furent ouverts.

Un homme avait écrit ses péchés sur : une feuille

qu'il posa sous la nappe de l'autel de sainte Marie-Magdeleine, en la priant de lui en obtenir la rémission. Peu de temps après il reprit sa feuille et tous les péchés en avaient été effacés.

Un homme détenu en, prison pour de l'argent qu'on exigeait de lui, invoquait à son secours sainte Marie-Magdeleine ; et voici qu'une nuit lui apparut une femme d'une beauté remarquable qui, brisant ses chaînes et lui ouvrant la porte, lui commanda de fuir. Ce prisonnier se voyant délivré s'enfuit aussitôt *.

*Vincent de B., *Hist*., 1. XXIV, c. XXXV, ms. de la Bible, Bibliothèque nationale, n° 5296.

Un clerc de Flandre, nommé Etienne, était tombé dans de si grands crimes, en s'adonnant à toutes les scélératesses, qu'il ne voulait pas plus entendre parler des choses qui regardent le salut. qu'il ne les pratiquait. Cependant il avait une grande dévotion en sainte Marie-Magdeleine ; il jeûnait ses vigiles et honorait le jour de, sa fête. Une fois qu'il visitait son tombeau ; sainte Marie-Magdeleine lui apparut ; alors qu'il n'était ni tout à fait endormi, ni tout à fait éveillé ; elle avait la figure d'une belle femme ; ses veux étaient tristes, et elle était soutenue a droite et, à gauche par deux anges : alors elle lui dit : « Je t'en prie, Etienne, pourquoi te livres-tu à des actions indignes de moi ? Pourquoi n'es-tu pas touché des paroles pressantes que je t'adresse, de ma propre bouche ? dès l'instant que tu as eu de la dévotion pour moi, j'ai toujours prié d'une manière pressante le Seigneur pour toi. Allons, courage, repens-toi, car je ne t'abandonnerai pas que tu ne sois réconcilié avec Dieu. » Et il se sentit inondé de tant de grâces que, renonçant au inonde, il entra en religion et mena

une vie très parfaite. À sa mort, on vit sainte Marie-Magdeleine apparaître avec des anges auprès de son cercueil, et porter au ciel, avec des cantiques, son âme sous la forme d'une colombe*.

*Denys le Chartr., Sermon IV, de sainte Marie-

Retour

20. Saint Apollinaire

Apollinaire vient de *pollens*, resplendissant, et de *ares*, vertu, resplendissant de vertus : ou bien de *pollo*, qui signifie admirable et *naris*, narine ; par quoi l'on entend la discrétion ; c'est comme si l'on disait. homme d'une discrétion admirable. Il peut encore venir de *a*, sans, de *polluo*, souiller, et *ares*, vertu, homme vertueux non souillé par le vice.

Saint Apollinaire fut disciple de saint Pierre qui l'envoya de Rome à Ravenne où, après avoir guéri la femme du tribun, il la baptisa avec son mari et sa famille. Le juge en fut informé et Apollinaire fut mandé le premier pour comparaître devant lui. On le conduisit au temple de Jupiter pour qu'il sacrifiât. Comme il disait aux prêtres que l'or des idoles et l'argent qu'on y suspendait seraient mieux employés en les donnant aux pauvres qu'à les exposer ainsi devant les démons, il fut saisi aussitôt -et battu avec des fouets jusqu'à rester à demi mort : mais il fut recueilli par ses disciples et soigné pendant sept mois dans la maison d'une veuve. De là il vint à Classe*pour y guérir un noble qui était muet**.

*Bourg à 3/4 de lieue de Ravenne dont il est le port. — ***Bréviaire romain*.

Comme il entrait dans 1a maison, une jeune fille possédée d'un esprit immonde s'écria : « Retire-toi

d'ici, serviteur de Dieu ; sinon je te ferai jeter hors de la ville les mains et les pieds liés. » Saint Apollinaire la reprit aussitôt et força le démon à s'en aller. Après avoir invoqué le nom du Seigneur sur le muet et l'avoir guéri, plus de cinq cents hommes reçurent le don de la foi. Cependant les païens l'accablèrent à coups de fouet pour l'empêcher de nommer Jésus-Christ : mais le saint étendu par terre criait que c'était le vrai Dieu. Alors ils le firent tenir debout et nu-pieds sur des charbons ardents, mais comme il prêchait encore Jésus-Christ avec la plus grande constance, ils le chassèrent hors de la ville*.

Dans le même temps, Rufus, patricien de Ravenne, dont la fille était malade, avait appelé saint Apollinaire pour la guérir : mais celui-ci était à peine entré dans la maison qu'elle mourut. Rufus lui dit : « Il eut été à souhaiter que tu ne fusses pas entré chez moi, car les grands dieux irrités n'ont pas voulu guérir ma fille : mais toi, que lui pourras-tu faire ? » « Ne crains rien, lui répondit Apollinaire ; seulement jure-moi ; que si ta fille ressuscite, tu ne l'empêcheras pas de s'attacher à son créateur. » Il le promit et saint Apollinaire ayant fait une prière, la fille ressuscita. Elle confessa le nom de Jésus-Christ, reçut le baptême avec sa mère et une grande multitude de personnes,, et elle vécut dans la virginité**. Quand César apprit cela, il écrivit au préfet du prétoire de faire sacrifier Apollinaire, ou de l'envoyer en exil. Apollinaire ayant refusé de sacrifier, le préfet le fit fouetter et ordonna qu'on l'étendît au chevalet pour le torturer.

*et ***Bréviaire romain*.

Le saint persistant à confesser Jésus-Christ, il fit

jeter de l'eau bouillante sur ses plaies et voulut l'envoyer en exil après l'avoir garrotté d'une massé énorme de fer. Les chrétiens, à la vue d'une si grande impiété, s'enflammèrent contre les païens, se jetèrent sur eux et en tuèrent plus de deux cents : Alors le préfet se cacha, jeta Apollinaire au fond d'une prison très profonde, ensuite il le fit mettre sur un vaisseau après l'avoir enchaîné, et le fit partir en exil : avec trois clercs qui suivaient le saint. Il s'éleva une tempête, et il n'y eut de sauvé que lui, les deux clercs et deux soldats qu'il baptisa. Revenu ensuite à Ravenne, où les païens le prirent et le conduisirent au temple d'Apollon, aussitôt qu'il eut aperçu : la statue de l'idole ; il la maudit et tout aussitôt, elle tomba. À cette vue, les prêtres le menèrent au juge Taurus. Ce juge, après que le saint eut rendu l'usage de ses yeux à son fils qui était aveugle, se convertit à la foi, et garda Apollinaire pendant quatre ans dans son domaine. Les prêtres des faux dieux l'ayant accusé à Vespasien, celui-ci répondit que quiconque insultait les dieux devait sacrifier ou bien être chassé de la ville : « Il n'est pas juste, ajoutait-il, que nous vengions les dieux ; mais, s'ils s'irritent, ils pourront se venger eux-mêmes de leurs ennemis. »

Alors le patrice Démosthène, sur le refus que lui fit saint Apollinaire de sacrifier, le confia à un centurion déjà chrétien. Celui-ci demanda au saint de venir au quartier des lépreux pour y échapper à la fureur des gentils ; mais le peuple l'y poursuivit et le frappa si longtemps qu'il en mourut, après sept jours employés par lui à donner des avis à ses disciples ; il fut enseveli ensuite avec les plus grands honneurs au même endroit par les chrétiens, sous l'empire de Vespasien, l'an du Seigneur

soixante-dix.

Saint Ambroise s'exprime ainsi sur ce martyr dans la préface : « Le très digne prélat Apollinaire est envoyé par le prince des apôtres Pierre à Ravenne, annoncer aux incrédules le nom de Jésus. Après y avoir opéré un grand nombre de miracles eu faveur de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, il fut souvent accablé sous les coups de fouet ; et son corps déjà vieux fut soumis à des traitements horribles de la part des impies. Mais afin que les fidèles ne fussent pas ébranlés dans la foi en présence de pareils tourments, il opérait des miracles comme les apôtres. par la puissance de N.-S. Jésus-Christ Après ses supplices, il ressuscite une jeune personne, il rend la vue aux aveugles, la parole aux muets, il délivre une possédée du démon, il guérit un lépreux, il rend la santé à un pestiféré dont les membres tombaient en dissolution ; il renverse une idole et le temple qui l'abritait. O Pontife le plus digne de toute admiration et de tout éloge, qui mérita de recevoir le pouvoir dès apôtres avec la dignité épiscopale ! O courageux athlète de Jésus-Christ, sur le déclin et le froid des ans, il prêche au milieu des tortures avec constance Jésus-Christ, le Rédempteur du monde ! »

---

21. Sainte Christine

Alphanus, archevêque de Salerne en 1085, a donné les actes de cette sainte qui se trouvent ici en abrégé.

Christine, ointe du chrême ; elle eut en effet le baume de bonne odeur dans son genre de vie, l'huile de dévotion dans le cœur, et la bénédiction à la bouche.

Sainte Christine *naquit de parents très nobles, à Tyr**, en Italie. Son père la mit dans une tour avec douze suivantes ; elle y avait des dieux d'argent et d'or. Comme elle était fort belle et que plusieurs la recherchaient en mariage, ses parents ne voulurent l'accorder à personne afin qu'elle restât consacrée au culte des dieux. Mais, instruite par le Saint-Esprit à avoir en horreur les sacrifices des idoles, elle cachait dans une fenêtre les encens avec lesquels on devait sacrifier. Son père étant venu, les suivantes lui dirent : « Ta fille, notre maîtresse, méprise nos divinités et refuse de leur sacrifier ; elle dit au reste qu'elle est chrétienne. » Le père, par ses caresses, l'exhortait à honorer les dieux, et elle lui dit : « Ne m'appelles pas ta fille, mais bien celle de celui auquel on doit le sacrifice de louanges ; car ce n'est pas à des dieux mortels, mais au Dieu du ciel que j'offre des sacrifices. » Son père lui répliqua : « Ma fille, ne sacrifie pas seulement à un Dieu, de peur d'encourir la haine des autres. »

*Cette légende est un abrégé fidèle de la vie et du martyre de sainte Christine écrite au XI° siècle par Alphanus, archevêque de Salerne. -- **Ville de Toscane engloutie dans le lac Bolsène.

Christine lui répondit. : « Tu as bien parlé, tout en ne connaissant pas la vérité ; j'offre en effet des sacrifices au Père, au Fils, et au Saint-Esprit. » Son père lui dit : « Si tu adores trois dieux, pourquoi n'adores-tu pas aussi les autres ? » Elle répondit : « Ces trois ne font qu'une seule divinité. » Après cela Christine brisa les dieux. de son père et en donna aux pauvres l'or et l'argent. Quand le père revint pour adorer ses dieux, et qu'il ne les trouva plus, en apprenant des suivantes ce que Christine en avait fait, il devint furieux et commanda qu'on la dépouillât et qu'elle fût fouettée par douze hommes

jusqu'à ce qu'ils fussent épuisés eux-mêmes. Alors Christine dit à son père : « Homme sans honneur et sans honte, abominable aux yeux de Dieu ! ceux qui me fouettent s'épuisent ; demande pour eux à tes dieux de la vigueur, si tu en as le courage ! » Et son père la fit charger de chaînes et jeter en prison. Quand la mère apprit cela, elle déchira ses vêtements, alla trouver sa fille et se prosternant à ses pieds, elle dit : « Ma fille Christine, lumière de mes vœux, aie pitié de moi, », Christine lui, répondit : « Que m'appelez-vous votre, fille ? ne savez-vous pas que je porte le nom de mon Dieu ? » Or, la mère, n'ayant pu faire changer sa fille de résolution, revint trouver son mari. auquel elle déclara les réponses de Christine. Alors le père la fit amener devant son tribunal et lui dit : « Sacrifie aux dieux, sinon tu seras accablée dans les supplices ; tu ne seras plus appelée ma fille. » Elle lui répondit : « Vous m'avez fait grande grâce de ne plus m'appeler maintenant fille du diable. Celui qui naît de Satan est démon ; tu es le père de ce même Satan. »

Son père ordonna qu'on lui raclât les chairs avec des peignes et que ses jeunes membres fussent disloqués. Christine prit alors de sa chair qu'elle jeta à la figure de son père en disant : « Tiens, tyran, mange la chair que tu as engendrée. » Alors le père la fit placer sur une roue sous laquelle il fit allumer du feu avec de l'huile ; mais la flamme qui en jaillit fit périr quinze cents personnes. Or, son père, qui attribuait tout cela à la magie, la fit encore une fois enfermer en prison, et quand la nuit fut venue, il commanda à ses gens de lui lier une pierre énorme au cou et de la jeter dans la mer. Ils le firent, mais aussitôt des anges la prennent, Jésus-Christ lui-même vient à elle et la baptise dans la

mer en disant : « Je te baptise en Dieu, mon père, et en moi Jésus-Christ son fils, et dans le Saint-Esprit. » Et il la confia à l'archange Michel qui l'amena sur la terre. Le père, qui apprit cela, se frappa le front en disant : « Par quels maléfices fais-tu cela, de pouvoir ainsi exercer ta magie dans la mer ? » Christine lui répondit : « Malheureux insensé ! c'est de Jésus-Christ que j'ai reçu cette grâce. » Alors il la renvoya dans la prison avec ordre de la décapiter le lendemain.
Or, cette nuit-là même, son père Urbain fut trouvé mort. Il eut pour successeur un juge inique, appelé Elius*, qui fit préparer une chaudière dans laquelle on mit à bouillir de l'huile, de la résine et de la poix pour jeter Christine. Quatre hommes, agitaient la cuve afin que la sainte fût consumée plus vite.

*Alphanus le nomme Idion.

Alors elle loua Dieu de ce qu'après avoir reçu une seconde naissance, il voulait qu'elle fût bercée comme un petit enfant. Le juge irrité ordonna qu'on lui rasât la tête et qu'on la menât nue à travers la ville jusqu'au temple d'Apollon. Quand, elle y fut arrivée ; elle commanda à l'idole de tomber, ce qui la réduisit en poudre. À cette nouvelle le juge s'épouvanta et rendit l'esprit. Julien lui succéda : il fit chauffer une fournaise et y jeter Christine ; et elle resta intacte pendant cinq jours*qu'elle passa à chanter et à se promener avec des anges. Julien, qui apprit cela et qui l'attribua à la magie, fit jeter sur elle deux aspics, deux vipères et deux couleuvres. Les serpents lui léchèrent les pieds, les aspics ne lui firent aucun mal et s'attachèrent à ses mamelles, et les couleuvres en se roulant autour de son cou léchaient sa sueur. Alors Julien dit à un enchanteur « Est-ce que tu es aussi magicien ? irrite les

bêtes. » Et comme il le faisait, lés serpents se jetèrent sur lui et le tuèrent en un instant. Christine commanda. ensuite aux serpents, les envoya dans un désert et elle, ressuscita. le mort. Julien alors ordonna de lui enlever les mamelles, d'où il coula du lait au lieu de sang. Ensuite il lui fit couper la langue ; Christine n'en perdit pas l'usage de la parole ; elle ramassa sa langue et la jeta à la figure de Julien, qui, atteint à l'œil, se trouva aveuglé. Julien irrité lui envoya deux flèches au cœur et une autre à son côté. En recevant ces coups elle rendit son esprit à Dieu, vers l'an, du Seigneur deux cent quatre-vingt sept, sous Dioclétien.

*Trois heures, d'après Alphanus.

Son corps repose dans un château qu'on appelle Bolsene situé entre la ville vieille et Viterbe. La tour qui était vis-à-vis de ce château a été renversée de fond en comble.

Alphanus le nomme Idion.

---

22. Saint Jacques le majeur

Pour la légende de saint Jacques, on peut consulter les notes de Bivar sur la Chronique de Dexter. Les traditions des églises d'Espagne s'y trouvent exposées fort au long.

Cet apôtre fut appelé Jacques, fils de Zébédée, Jacques, frère de Jean, *Boanergès*, c'est-à-dire fils du tonnerre, et Jacques le Majeur. On appelle Jacques, fils de Zébédée ; non pas seulement parce qu'il fut son fils selon la chair, mais pour faire comprendre son nom. Zébédée signifie donnant ou donné, et saint Jacques se donna lui-même à J. C. par sa mort qui fut un martyre ; et il a été donné de

Dieu pour être notre patron *spirituel. On l'appelle Jacques, frère de Jean, parce qu'il fut son frère et, selon la chair et selon la ressemblance de la conduite. Tous les deux en effet eurent le même zèle, le même désir de savoir, et firent les mêmes souhaits. Ils eurent le même zèle pour venger le Seigneur ; en effet comme les Samaritains ne voulaient pas recevoir J -C., Jacques et Jean dirent : « Voulez-vous que nous commandions que le feu du ciel descende et qu'il consume ces gens-là ? »

Ils eurent le même goût pour apprendre : ce furent eux principalement qui interrogèrent Jésus-Christ au sujet du jour du jugement et des autres choses a venir. Ils firent les mêmes souhaits, car tous les deux voulurent avoir leur place pour s'asseoir l'un à la droite et l'autre à la gauche de Jésus-Christ On l'appelle fils du tonnerre, en raison du bruit que faisaient ses prédications, parée qu'il effrayait les méchants, il excitait les paresseux, et il s'attirait l'admiration générale par la profondeur de ses paroles. II en fut de lui comme de saint Jean ; dont Bède dit : « Il a retenti si haut que s'il eût retenti un peu plus, le monde entier n'aurait pu le contenir. » On l'appelle Jacques le Majeur comme l'autre est appelé le Mineur : 1° en raison de vocation ; car il fut appelé le premier par Jésus-Christ 2° en raison de familiarité ; car Jésus-Christ parait avoir été plus familier avec lui qu'avec l'autre ; on en a la certitude, puisque le Sauveur l'admettait dans ses secrets ainsi il l'admit à la résurrection de la jeune fille, et à sa glorieuse transfiguration ; 3° en raison de sa passion ; car ce fut le, premier des apôtres qui souffrit le martyre. De même qu'on l'appelle majeur pour avoir été le premier à l'honneur de l'apostolat, de même on peut l'appeler majeur pour avoir été appelé le premier à

la gloire de l'éternité.

*Le lecteur se rappelle que l'auteur s'appelle Jacques.

Saint Jacques, apôtre, fils de Zébédée, après l'ascension du Seigneur, prêcha en Judée et dans le pays de Samarie ; il vint enfin en Espagne, pour y semer la parole de Dieu ; mais comme il voyait que ses paroles ne profitaient pas, et qu'il n'y avait gagné que neuf disciples, il en laissa deux seulement pour prêcher, dans le pays, et il revint avec les autres en Judée. Cependant maître Jean Beleth dit qu'il ne convertit qu'un seul homme en Espagne. Pendant qu'il prêchait en Judée,la parole de Dieu, un magicien nommé Hermogène,d'accord avec les Pharisiens, envoya à saint Jacques un de ses disciples, nommé Philétus, pour prouver à l'apôtre que ce qu'il annonçait était faux. Mais l'apôtre l'ayant convaincu devant une foule de personnes par des preuves évidentes, et opéré en sa, présence de nombreux, miracles, Philétus revint trouver Hermogène, en justifiant la doctrine de saint Jacques : il raconta en outre les miracles opérés par le saint, déclara vouloir devenir son disciple ; et l'exhorta lui-même à l'imiter.

Mais Hermogène en colère, le rendit tellement immobile par sa magie qu'il ne pouvait remuer un seul membre : « Nous verrons, dit-il, si tort Jacques te déliera. » Philétus informa Jacques de cela par son valet, l'apôtre lui envoya son suaire et dit : « Qu'il prenne ce suaire et qu'il dise : « Le Seigneur relève, ceux qui sont abattus ; il délie ceux qui sont enchaînés (Ps. CXLV). » Et aussitôt qu'on eut touché Philétus avec le suaire, il fut délié de ses chaînes, se moqua des sortilèges d'Hermogène et se hâta d'aller trouver saint Jacques. Hermogène irrité convoqua les démons, et leur ordonna de lui

amener Jacques garrotté avec Philétus, afin de se venger d'eux et qu'à l'avenir les disciples de l'apôtre n'eussent plus l'audace de l'insulter. Or, les démons qui vinrent vers Jacques se mirent à hurler dans l'air en disant : « Jacques, apôtre, ayez pitié de nous ; car nous brûlons dès avant que notre temps soit venu. » Saint. Jacques leur dit : « Pourquoi êtes-vous venus vers moi ? » Ils répondirent : « C'est Hermogène qui nous a envoyés pour vous amener à lui, avec Philétus ; mais à peine nous dirigions-nous vers vous que l'ange de Dieu nous a liés avec des chaînes de feu et nous a beaucoup tourmentés. » « Que l'ange du Seigneur vous délie, reprit l'apôtre ; retournez à Hermogène et amenez-le moi garrotté, mais sans lui faire de mal. » Ils s'en allèrent donc prendre Hermogène, lui lièrent les mains derrière le dos et l'amenèrent ainsi garrotté à saint Jacques, en disant : « Où tu nous as envoyés, nous avons été brûlés et horriblement tourmentés. »

Et les démons dirent à saint Jacques : « Mettez-le sous notre puissance, afin que nous nous vengions des injures que vous avez reçues et du feu qui nous a brûlés. Saint Jacques leur dit : « Voici Philétus devant vous, pourquoi ne le tenez-vous pas ? » Les démons répondirent : « Nous ne pouvons même pas toucher de la main une fourmi qui est dans vôtre chambre. » Saint Jacques alors dit à Philétus . « Afin de rendre le bien, polir le mal, selon que Jésus-Christ nous l'a enseigné, Hermogéne vous a liés ; vous, déliez-le. » Hermogène libre resta confus et saint Jacques lui dit : « Va librement oit tu voudras ; car nous n'avons pas pour principe de convertir quelqu'un malgré soi. » Hermogène répondit : « Je connais trop la rage des démons : Si vous ne me donnez un objet que je porte avec moi, ils me tueront. » Saint Jacques lui donna son

bâton : alors Hermogène alla chercher tous ses livres de magie et les apporta à l'apôtre pour que celui-ci les brûlât. Mais saint Jacques, de peur que l'odeur de ce feu n'incommodât ceux qui n'étaient point sur leur garde, lui ordonna de jeter les livres dans la mer. Hermogène, à son retour, se prosterna aux pieds de l'apôtre et lui dit : « Libérateur des âmes, accueillez un pénitent que vous avez épargné jusqu'ici, quoique envieux et calomniateur. » Dès, lors il vécut dans la crainte de Dieu, au point qu'il opéra une foule de prodiges. Alors les Juifs, transportés de colère en voyant Hermogène converti, vinrent trouver saint Jacques et lui reprochèrent de prêcher Jésus crucifié. Mais il leur prouva avec évidence par les Écritures la venue du Christ et sa passion, et plusieurs crurent*.

*On peut voir, dans le transept sud de la cathédrale d'Amiens, des hauts reliefs reproduisant ce récit.

Or, Abiathar, qui était grand-prêtre cette année-là, excita une sédition parmi le peuple ; il fit conduire à Hérode Agrippa l'apôtre, une corde au cou. Le prince ordonna de décapiter saint Jacques et un paralytique couché sur le chemin lui cria de le guérir : Saint Jacques lui dit : « Au nom de Jésus-Christ pour la foi duquel on va me couper la tête, lève-toi guéri, et bénis ton créateur. » A l'instant il se leva guéri et bénit le Seigneur. Or, un scribe appelé Josias, qui avait mis la cordé au cou de l'apôtre et qui le tirait, à la vue de ce miracle, se jeta à ses pieds, lui adressa des excuses et demanda à se faire chrétien. Abiathar à cette vue le fit empoigner et lui dit : « Si tu ne maudis le nom du Christ, tu seras décapité en même temps que Jacques. » Josias reprit : « Maudit sois-tu toi-même, maudites soient tes années, mais que le nom du Seigneur Jésus-Christ soit béni dans les

siècles. » Alors Abiathar lui fit frapper la bouche à coups de poing et envoya demander à Hérode l'autorisation de le décapiter avec Jacques*. Tous les deux allaient être décapités quand saint Jacques demanda au bourreau un vase plein d'eau, et baptisa Josias, immédiatement. L'un et l'autre consommèrent leur martyre,un instant après, en ayant la tête tranchée.

Saint Jacques fut décollé le 8 des calendes d'avril **, le jour de l'Annonciation du Seigneur ; son corps fut transporté à Compostelle, le 8 des calendes d'août ***et enseveli le 3 des calendes de janvier****, parce que la construction de son tombeau dura de août à janvier.

*Ou bien, selon une autre version, le fit décapiter sans en demander l'autorisation à Hérode. -- **25 mars. -- ***25 juillet. -- *****30 décembre.

L'Église établit qu'on célébrerait universellement sa fête au 8 des calendes d'août, qui est un temps plus convenable. Or, après que saint Jacques eut été décollé, ainsi que le rapporte Jean Beleth, qui a écrit avec soin l'histoire de cette translation*, ses disciples enlevèrent son corps pendant 1a nuit par crainte des Juifs, le mirent sur un vaisseau ; et abandonnant à la divine Providence le soin de sa sépulture, ils montèrent sur ce navire dépourvu de gouvernail ; sous la conduite de l'ange de Dieu, ils abordèrent en Galice, au royaume de Louve. Il y avait alors en Espagne une reine qui portait réellement ce nom et qui le méritait. Les disciples déchargèrent le corps, et le posèrent sur une pierre énorme, qui, en se fondant comme de la cire sous le corps, se façonna merveilleusement en sarcophage. Les disciples vinrent dire à Louve : « Le Seigneur Jésus-Christ t'envoie le corps de son disciple, afin que tu reçoives mort celui que tu n'as

pas voulu recevoir vivant. » Ils lui racontèrent alors le miracle par lequel il avait abordé en son pays sans gouvernail ; et lui demandèrent un lieu convenable pour sa sépulture. La reine entendant cela ; toujours selon Jean Beleth, les adressa, par supercherie, à un homme très cruel, ou bien, d'après d'autres auteurs, au roi d'Espagne, afin d'obtenir là-dessus son consentement ; mais ce roi les fit mettre en prison.

*Chap. CXL.

Or, pendant qu'il était à table, l'ange du Seigneur ouvrit la prison et les laissa s'en aller en liberté. Quand le roi l'eut appris, il envoya à la hâte des soldats pour les ressaisir. Un pont sur lequel passaient les soldats vint à s'écrouler, et tous furent noyés dans le fleuve. À cette nouvelle, le roi, qui regrettait ce qu'il avait fait et qui craignait pour soi et pour les siens, envoya prier, les disciples de revenir chez lui et leur permit de lui demander tout ce qu'ils voudraient. Ils revinrent donc et convertirent à la foi tout le peuple de la cité. Louve fut très chagrinée en apprenant ces : faits ; et quand les disciples la vinrent trouver pour lui présenter l'autorisation du roi, elle répondit : « Prenez mes bœufs qui sont en tel endroit ou sur la montagne ; attelez-les à un char, portez le corps de votre maître, puis dans le lieu qu'il vous plaira, bâtissez à votre goût. » Or, elle parlait en louve, car elle savait que ces bœufs étaient des taureaux indomptés et sauvages ; c'est pour cela qu'elle pensa qu'on ne pourrait ni les réunir, ni les atteler, ou bien que si on pouvait les accoupler ; ils courraient çà et là, briseraient le char, renverseraient le corps et tueraient les conducteurs eux-mêmes. Mais il n'y a point de sagesse contre

Dieu (Prov., XXI). Ceux-ci, ne soupçonnant pas malice, gravissent la montagne, où ils rencontrent un dragon qui respirait du feu ; il allait arriver sur eux, quand ils firent le signé de la croix pour se défendre et coupèrent ce dragon par le milieu du ventre. Ils firent aussi le signe de la croix sur les taureaux qui, instantanément, deviennent doux comme des agneaux ; on les attelle ; et on met sur le char le corps de saint Jacques avec la pierre sur laquelle il avait été déposé.

Les bœufs alors, sans que personne les dirigeât, amenèrent le corps au milieu du palais de Louve qui, à cette vue, resta stupéfaite. Elle crut et se fit chrétienne. Tout ce que les disciples demandèrent, elle le leur accorda ; elle dédia en l'honneur de saint Jacques son palais pour en faire une église qu'elle dota magnifiquement ; puis elle finit sa vie dans la pratique des bonnes œuvres.

Le pape Calixte dit qu'un, homme du diocèse de Modène, nommé Bernard, était captif et enchaîné au fond d'une tour ; constamment il invoquait saint Jacques. Le saint lui apparut : « Viens, lui dit-il, suis-moi en Galice » ; puis il brisa, ses chaînes et disparut ; alors le prisonnier suspendit ses chaînes à son cou, monta au haut de la tour d'où il ne fit qu'un saut sans se blesser, bien que la tour eût soixante coudées de hauteur.

Un homme, dit Bède, avait commis à plusieurs reprises un péché énorme ; or, l'évêque, peu rassuré en l'absolvant en confession, envoya cet homme à Saint-Jacques en lui donnant une cédule sur laquelle ce péché avait été écrit. Le pèlerin posa, le jour de la fête du saint, la cédule sur l'autel et pria saint Jacques de lui remettre le péché par ses mérites ; après quoi il ouvrit la cédule et trouva tout

effacé ; il rendit grâces à Dieu et à saint Jacques et raconta publiquement le fait à tout le monde.

Trente hommes de la Lorraine, au rapport de Hubert de Besançon, allèrent vers l'an 1080 à Saint-Jacques, et se donnèrent l'un à l'autre, un seul excepté, la promesse de s'entr'aider.

Or, l'un d'eux étant tombé malade, ses compagnons l'attendirent pendant quinze jours ; mais enfin tous l'abandonnent à l'exception de celui-là seul qui ne s'était pas engagé. Il le garda au pied du mont Saint-Michel ; mais sur le soir le malade mourut : Or, le survivant eut une grande peur occasionnée par la solitude de l'endroit, par la présence du cadavre, par la nuit qui menaçait d'être noire, enfin par la férocité des barbares du pays ; à l'instant saint Jacques lui apparut, sous la figure d'un chevalier et le consola en disant : « Donne-moi ce mort, et toi, monte derrière moi sur le cheval. » Ce fut ainsi que, cette nuit-là avant le lever du soleil, ils firent quinze journées de chemin et arrivèrent à Montjoie qui n'est qu'à une demi-lieue de Saint-Jacques. Là le saint les mit à terre et commanda de convoquer les chanoines de Saint-Jacques pour ensevelir le pèlerin qui était mort, et de dire à ses compagnons, que, pour avoir manqué à leur promesse, leur pèlerinage ne vaudrait rien. Le pèlerin accomplit ces ordres, et ses compagnons furent très saisis et pour le chemin qu'il avait fait, et des paroles qu'il leur rapporta avoir été dites par saint Jacques.

D'après le pape Calixte*, un Allemand, allant avec son fils à Saint-Jacques, vers l'an du Seigneur 1090, s'arrêta pour loger à Toulouse chez un hôte qui l'enivra et cacha une coupe d'argent dans sa malle. Quand, ils furent partis le lendemain, l'hôte

les poursuivit comme des voleurs et leur reprocha d'avoir volé sa coupe d'argent. Comme ils lui disaient qu'il les fît punir s'il pouvait trouver la coupe sur eux, on ouvrit leur malle et on trouva l'objet : on les traîna de suite chez le. juge.

*On parait douter si l'opuscule sur les miracles de saint Jacques appartient au pape Calixte. Il est tiré tout entier de Vincent de Beauvais : Spécula Hist., liv. XXVII. — Césaire d'Hesterhach récite le fait qui suit, liv. III, ch. LVIII.

Il y eut un jugement qui prononçait que tout leur avoir fût adjugé à l'hôte, et que l'un des deux serait pendu. Mais comme le 'père voulait mourir à la place du fils et le fils à la place du père, le fils fut pendu et le père continua, tout chagrin, sa route vers Saint-Jacques. Or, vingt-six jours après, il revint, s'arrêta auprès du corps de son fils et il poussait des cris lamentables ; quand voici que le fils attaché à la potence se mit à le consoler en disant : « Très doux père, ne pleure pas ; car je n'ai jamais été si bien ; jusqu'à ce jour saint Jacques m'a sustenté, et il me restaure d'une douceur céleste. » En entendant cela, le père courut à la ville, le peuple vint, détacha le fils du pèlerin qui 'était sain et sauf, et pendit l'hôte. -- Hugues de Saint-Victor raconte qu'un pèlerin allait,à Saint-Jacques, quand. le démon lui apparut sous la figure de ce saint et lui rappelant toutes les misères de la vie présente, il ajouta qu'il serait heureux s'il se tuait en sort honneur. Le pèlerin saisit une épée et se tua tout aussitôt. Et comme celui chez lequel il avait reçu l'hospitalité- passait pour suspect et craignait beaucoup de mourir, voilà que, à l'instant, le mort ressuscite, et dit qu'au moment où le démon, à la persuasion duquel il s'était donné la mort, le conduisait au supplice, le bienheureux Jacques était, venu, l'avait arraché des mains du démon et

l'avait mené au trône du souverain juge ; et là, malgré les accusations du démon, il avait obtenu d'être rendu à la vie.

Un jeune homme du territoire de Lyon, selon le récit de Hugues, abbé de Cluny, avait coutume d'aller souvent à Saint-Jacques et avec dévotion. Une fois, qu'il y voulait aller, il tomba, cette nuit-là même, dans le péché de fornication. Il partit donc ; et une nuit, le diable lui apparut sous la figure de saint Jacques et lui dit : « Sais-tu qui je suis ? » Le jeune homme lui demanda qui il était, et le diable lui dit : « Je suis l'apôtre Jacques que tu as coutume de visiter chaque année. Tu sauras que je me réjouissais beaucoup de ta dévotion, mais dernièrement, en sortant de ta maison, tu as commis une fornication et sans t'être confessé, tu as eu la présomption de t'approcher de moi, comme si ton pèlerinage pût plaire à Dieu et à moi. Cela n'est pas convenable : car quiconque désire venir à moi en pèlerinage doit d'abord s'accuser de ses péchés, en confession et ensuite faire le pèlerinage pour expier ses péchés. » Après avoir dit ces mots ; le démon disparut. Alors le jeune homme tourmenté se disposait à revenir, chez lui, à se confesser, et ensuite à recommencer son voyage. Et voici que le diable lui apparaissant de nouveau, sous la figure de l'apôtre, le dissuada complètement de son projet, en l'assurant que jamais son péché ne lui serait remis, s'il ne se coupait radicalement les membres qui servent à la génération, qu'au reste il serait plus heureux, s'il voulait se tuer et être martyr en son honneur et nom. Pendant la nuit, et quand ses compagnons dormaient, le jeune homme prit une épée, se coupa les membres de la génération, ensuite il se perça le ventre avec le même instrument.

Ses compagnons à leur réveil, voyant cela, eurent grande peur, et prirent aussitôt la fuite de crainte de passer pour coupables de cet homicide. Néanmoins pendant qu'on préparait sa fosse, celui qui était mort revint à la vie. Tout le monde s'enfuit épouvanté, et le pèlerin raconta ainsi ce qui lui était arrivé : « Quand je me fus tué a la suggestion du malin esprit, les démons me prirent ; et ils me conduisaient vers Rome, quand voici saint Jacques qui accourut après nous, en reprochant vivement ces tromperies aux démons. Et après s'être disputés longtemps, saint Jacques les y forçant, nous vînmes dans un pilé où la sainte Vierge s'entretenait avec un grand nombre de saints. Jacques t'ayant implorée pour moi, la sainte Vierge adressa des reproches sévères aux, démons et ordonna que je revinsse à la vie. Alors saint Jacques me prit et me ressuscita, comme vous voyez. Et trois jours, après il ne lui restait de ses blessures que des cicatrices ; après quoi il se remit en route, et quand il eut rejoint ses compagnons, il leur raconta tout ce qui s'était passé.

Un Français, ainsi que le raconte le pape Calixte, allait, en l'an mille cent, avec sa femme et ses fils, a Saint Jacques, tant pour éviter la mortalité sévissant en France, que pour accomplir le désir de visiter saint Jacques. Arrivé à Pampelune, sa femme mourut, et son hôte s'empara, de tout son argent et du, cheval qui servait de monture à ses enfants. Il s'en alla désolé portant plusieurs de ses enfants sur ses épaules,. et menant les autres par la main : Un homme avec un âne le rencontra et touché de compassion, il lui prêta son âne, afin que les enfants montassent dessus.

Quand le pèlerin fut arrivé à Saint-Jacques,

pendant qu'in veillait et priait, le saint apôtre lui apparut et lui demanda s'il le connaissait : et il répondit que non : alors le saint lui dit : « Je suis l'apôtre Jacques qui t'ai prêté mon âne et je te le prête encore pour tort, retour : mais tu sauras d'avance que ton hôte mourra en tombant de l'étage de sa maison ; tu recouvreras alors tout ce qu'il t'avait volé. » Les choses étant arrivées ainsi, cet homme revint joyeux à sa maison ; et quand il eut descendu ses enfants de dessus l'âne, cet animal disparut. -- Un marchand, injustement dépouillé par un tyran, était détenu en prison, et invoquait saint Jacques à son secours. Saint Jacques lui apparut. en présence de ses gardes et le conduisit jusqu'au haut de la tour qui s'abaissa aussitôt de telle sorte que le sommet était au niveau de la terre : il en descendit sans faire un saut et s'en alla délivré. Les gardes qui le poursuivaient passèrent auprès de lui, sans le voir. -- Hubert de Besançon raconte que trois militaires, du diocèse de Lyon, allaient à Saint-Jacques. L'un d'eux, à la prière d'une pauvre femme qui le lui avait demandé pour l'amour de saint Jacques, portait sur son cheval un petit sac qu'elle avait plus loin, il rencontra un homme malade et qui n'avait plus la force de continuer sa route, il le mit encore sur son cheval ; quant à lui, il portait le bourdon du malade avec le sac de la femme en suivant l'animal : mais la chaleur du soleil et la fatigue du chemin l'ayant accablé, à son arrivée en Galice, il tomba très gravement malade : et comme ses compagnons l'intéressaient au salut de son âme, il resta muet pendant trois jours ; mais au quatrième, alors que ses compagnons attendaient le moment de son trépas, il poussa un long soupir et dit : « Grâces soient rendues à Dieu et à saint Jacques, aux

mérites duquel je dois d'être délivré.

Je voulais bien faire ce que vous me recommandiez, mais les démons sont venus m'étrangler si violemment que je ne pouvais rien prononcer qui eût rapport au salut de mon âme. Je vous entendais bien, mais je ne pouvais nullement répondre. Cependant saint Jacques vient d'entrer ici portant à la main gauche le sac de la femme, et à sa droite le bâton du pauvre auxquels j'avais prêté aide en chemin, de sorte qu'il avait le bourdon en guise de lame et le sac pour bouclier, il assaillit les diables comme s'il eût été en colère, et en levant le bâton, il les effraya et les mit en fuite. Maintenant c'est grâce à saint Jacques que je suis délivré et que la parole m'a été rendue. Appelez-moi. un prêtre, car je ne puis plus être longtemps en vie. » Et se tournant vers l'un deux ; il lui dit : « Mon ami, ne reste plus davantage au service de ton maître, car il est vraiment damné et dans peu il- mourra de malemort. » Quand cet homme eut été enseveli, le soldat. rapporta à son maître ce qui avait été dit : celui-ci n'en tint compte, et refusa de s'amender : mais peu de temps après il mourut percé d'un coup de lance dans une bataille*.

Le pape Calixte rapporte qu'un homme de Vézelai, dans un pèlerinage qu'il fit à Saint-Jacques, se trouvant à court d'argent, avait honte de mendier. En se reposant sous un arbre, il songeait que saint Jacques le nourrissait chaque jour il en mangeait deux fois suffisamment, et le jour suivant, il le retrouvait entier dans son sac.

class="notes"*Saint Anselme, t. II, p. 335.

Le pape Calixte raconte que vers l'an du Seigneur 1100, un citoyen de Barcelone, venu à Saint-Jacques, se contenta de demander de né plus

tomber à l'avenir dans les mains des ennemis. En revenant par la Sicile, il fut pris en mer par les Sarrasins et vendu plusieurs fois dans les marchés, mais toujours les chaînes qui le liaient se brisaient. Ayant été vendu pour la treizième fois, il fut garrotté avec des chaînes doubles. Alors il invoqua saint Jacques qui lui apparut et lui dit : « Quand tu étais dans mon église, tu as demandé la délivrance du corps au préjudice du salut de ton âme ; c'est pour cela que tu es tombé dans ces périls ; mais parce que le Seigneur est miséricordieux, il m'a envoyé pour te racheter. » A l'instant ses chaînes se rompirent, et passant à travers le pays et les châteaux des Sarrasins, emportant avec lui une partie de sa chaîne pour témoigner du miracle,. il arriva dans son pays, au vu et à l'admiration de tous. Lorsque quelqu'un le voulait prendre ; il n'avait qu'à montrer sa chaîne et l'ennemi s'enfuyait : et quand les lions et autres bêtes féroces voulaient se jeter sur lui, en passant dans les déserts, seulement en voyant sa chaîne, ils étaient saisis d'une grande terreur et s'éloignaient. -- L'an du Seigneur 1238, la veille de saint Jacques, en un château appelé Prato situé entre Florence et Pistoie, un jeune homme, déçu, par une simplicité grossière, mit le feu aux blés de son tuteur qui voulait usurper son bien.

Pris et convaincu, il fut condamné à être brûlé, après avoir été traîné à la queue d'un cheval. Il confessa son péché et se dévoua à saint Jacques. Après avoir été traîné en chemisé sur un terrain pierreux, il ne ressentit aucune blessure sur le corps et sa chemise ne fut pas même déchirée. Enfin on le lie au poteau, on amasse du bais autour ; le feu est mis, le bois et les liens brûlent ; mais comme il ne cessait d'invoquer saint Jacques, aucune tache

de feu ne fut trouvée ni à sa chemise, ni à son corps. On voulait le jeter une seconde fois dans le feu, le peuple l'en arracha, et Dieu fut loué magnifiquement dans la personne de son saint apôtre.

23. Saint Christophe

L'hymne O beate mundi auctor, du bréviaire mozarabe fait allusion, dans ses seize strophes, à tous les points de cette légende.

Christophe, avant son baptême, se nommait Réprouvé, mais dans la suite il fut appelé Christophe, comme si on disait : qui porte le Christ, parce qu'il porta le Christ en quatre manières : sur ses épaules, pour le faire passer ; dans son corps, par la macération ; dans son cœur, par la dévotion et sur les lèvres, parla confession ou prédication.

Christophe était Chananéen ; il avait une taille gigantesque, un aspect terrible, et douze coudées de haut : D'après ce qu'on lit en ses actes, un jour qu'il se trouvait auprès d'un roi des Chananéens, il lui vint à l'esprit de. chercher, quel était le plus grand prince du monde, et de demeurer près de lui. Il se présenta chez un roi très puissant qui avait partout la réputation de n'avoir point d'égal en grandeur.

Ce roi en le voyant l'accueillit avec bonté et le fit rester à sa cour. Or, un jour, un jongleur chantait en présence du roi une chanson où revenait souvent le nom du diable ; le roi, qui était chrétien, chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de quelque diable, faisait de suite le signe de croix sur. sa figure. Christophe, qui remarqua cela, était fort étonné de cette action, et de ce que signifiait un pareil acte. Il interrogea le roi à ce sujet et celui-ci ne voulant pas le lui découvrir, Christophe ajouta : « Si vous ne me le dites, je ne resterai pas plus

longtemps avec vous. » C'est pourquoi le roi fut contraint de lui dire : « Je me munis de ce signe, quelque diable que j'entende nommer, dans la crainte qu'il ne prenne pouvoir sur moi et ne me nuise. » Christophe lui répondit : « Si vous craignez que le diable ne vous nuise, il est évidemment plus grand et plus puissant que vous ; la preuve en est que vous en avez une terrible frayeur. Je suis donc bien déçu dans mon attente ; je pensais avoir trouvé le, plus grand et le plus puissant seigneur du monde ; mais maintenant je vous fais mes adieux, car je veux chercher le diable lui-même, afin de le prendre pour mon maître et devenir son serviteur. » Il quitta ce roi et se mit en devoir de chercher le diable. Or, comme il marchait au milieu d'un désert, il vit une grande multitude de soldats, dont l'un, à l'aspect féroce et terrible, vint vers lui et lui demanda où il allait. Christophe lui répondit : « Je vais chercher le seigneur diable, afin de le prendre pour maître et seigneur. » Celui-ci lui dit : « Je suis celui que tu cherches. »

Christophe tout réjoui s'engagea pour être son serviteur à toujours et le prit pour son seigneur. Or, comme ils marchaient ensemble, ils rencontrèrent une croix élevée sur un chemin public. Aussitôt que le diable eut aperçu cette croix, il fut effrayé, prit la fuite et, quittant le chemin, il conduisit Christophe à travers un terrain à l'écart et raboteux, ensuite il le ramena sur la route. Christophe émerveillé de voir cela lui demanda pourquoi il avait manifesté tant de crainte, lorsqu'il quitta la voie ordinaire, pour faire un détour, et le ramener ensuite dans le chemin : Le diable ne voulant absolument pas lui en donner le motif, Christophe dit : « Si vous ne me l'indiquez, je vous quitte à l'instant. » Le diable fut forcé de lui dire : « Un

homme qui s'appelle Christ fut attaché à la croix ; dès que je vois l'image de sa croix, j'entre dans une grande peur, et m'enfuis effrayé. » Christophe lui dit : « Donc ce Christ est plus grand et plus puissant que toi, puisque tu as une si brande frayeur en voyant l'image de sa croix ? J'ai donc travaillé en vain, et n'ai pas encore trouvé le plus grand prince- du monde. Adieu maintenant, je veux te quitter et chercher ce Christ. »

Il chercha longtemps quelqu'un qui lui donnât des renseignements sur le Christ ; enfin il rencontra un ermite qui lui prêcha Jésus-Christ et qui l'instruisit soigneusement de la foi. L'ermite dit à Christophe : « Ce roi que tu désires servir réclame cette soumission : c'est qu'il te faudra jeûner souvent. » Christophe lui répondit : « Qu'il me demande autre chose, parce qu'il m'est absolument impossible de faire cela. » « Il te faudra encore, reprend l'ermite, lui adresser des prières. » « Je ne sais ce que s'est, répondit Christophe, et je ne puis me soumettre à cette exigence. »

L'ermite lui dit : « Connais-tu tel fleuve où bien des passants sont en péril de perdre la vie ? » « Oui, dit Christophe. L'ermite reprit : « Comme tu as une haute stature et que tu es fort robuste, si tu restais auprès de ce fleuve, et si tu passais tous ceux qui surviennent, tu ferais quelque chose de très agréable au roi Jésus-Christ que tu désires servir, et j'espère qu'il se manifesterait à toi en ce lieu. » Christophe lui dit ; « Oui, je puis bien remplir cet office, et je promets que je m'en acquitterai pour lui. » Il alla donc au fleuve dont il était question, et s'y construisit un petit logement. Il portait à la main au lieu de bâton une perche avec laquelle il se maintenait dans l'eau ; et il passait.

sans relâche tous les voyageurs.

Bien des jours s'étaient écoulés, quand, une fois qu'il se reposait dans sa petite maison, il entendit la voix d'un petit enfant qui l'appelait en disant : « Christophe, viens dehors et passe-moi. » Christophe se leva de suite, mais ne trouva personne. Rentré chez soi, il entendit la même voix qui l'appelait. Il courut dehors de nouveau et ne trouva personne. Une troisième fois il fut appelé comme auparavant, sortit et trouva sur la rive du fleuve un enfant qui le pria instamment de le passer. Christophe leva donc l'enfant sur ses épaules, prit son bâton et entra dans le fleuve pour le traverser. Et voici que l'eau du fleuve se gonflait peu à peu, l'enfant lui pesait comme une masse de plomb ; il avançait, et l'eau gonflait toujours, l'enfant écrasait de plus en plus les épaules de Christophe d'un poids intolérable, de sorte que celui-ci se trouvait dans de grandes angoisses et, craignait de périr.

Il échappa à grand peine. Quand il eut franchi la rivière, il déposa l'enfant sur la rive et lui dit : Enfant, tu m'as exposé à un grand danger, et tu m'as tant pesé que si j'avais eu le monde entier sur moi, je ne sais si j'aurais eu plus lourd a porter. » L'enfant lui répondit : « Ne t'en étonne pas, Christophe, tu n'as pas eu seulement tout le monde sur toi, mais tu as porté sur les épaules celui qui a créé le monde : car je suis le Christ ton roi,, auquel tu as en cela rendu service ; et pour te prouver que je dis la vérité, quand tu seras repassé, enfonce ton bâton en terre vis-à-vis ta petite maison, et le matin tu verras qu'il a. fleuri et porté des fruits, »

À l'instant il disparut. En arrivant, Christophe ficha. donc son bâton en terre, et quand il se leva le

matin, il trouva que sa perche avait poussé des feuilles, et des dattes comme un palmier. Il vint ensuite à Samos, ville de Lycie, où il ne comprit pas la langue que parlaient les habitants, et il pria le Seigneur de lui en donner l'intelligence. Tandis qu'il restait en prières, les juges le prirent pour un insensé, et le laissèrent. Christophe, ayant obtenu ce qu'il demandait, se couvrit le visage, vint à l'endroit où combattaient les chrétiens, et il les affermissait au milieu de leurs tourments. Alors un des juges le frappa. au visage, et Christophe se découvrant la figure : « Si je n'étais chrétien, dit-il, je me vengerais aussitôt de cette injure. » Puis il ficha son bâton, en terre en priant le Seigneur de le faire reverdir pour convertir le peuple. Or, comme cela se fit à l'instant, huit mille hommes devinrent croyants.

Le roi envoya alors deux cents soldats avec ordre d'amener Christophe par devant lui ; mais l'avant trouvé en oraison ils craignirent de lui signifier cet ordre ; le roi envoya encore un pareil nombre d'hommes, qui, eux aussi, se mirent à prier avec Christophe. Il se leva et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Quand ils eurent vu son visage ; ils dirent : « Le roi nous a envoyés pour te garrotter et t'amener à lui. » Christophe leur dit : « Si je voulais, vous ne pourriez. me conduire ni garrotté, ni libre. » Ils lui dirent : « Alors si tu ne veux pas, va librement partout : ou bon te semblera, et nous dirons au roi que nous ne t'avons pas trouvé. » « Non, il n'en sera pas ainsi, dit-il ; j'irai avec vous. » Alors il les convertit à la foi, se fit lier par eux les mains derrière le dos, et conduire au roi en cet état. À sa vue, le roi fut effrayé et tomba à l'instant de son siège. Relevée ensuite par ses serviteurs, il lui demanda son nom et sa patrie.

Christophe lui répondit : « Avant mon baptême, je m'appelais Réprouvé, mais aujourd'hui je me nomme Christophe. »

Le roi lui dit : « Tu t'es donné un, sot nom, en prenant celui du Christ crucifié, qui ne s'est fait aucun bien, et qui ne pourra t'en faire. Maintenant donc, méchant Chananéen, pourquoi ne sacrifies-tu pas à nos dieux ? » Christophe lui dit : « C'est à bon droit que tu t'appelles Dagnus*, parce que tu es la mort du monde, l'associé du diable ; et tes dieux sont l'ouvrage de la main des hommes. Le roi lui dit : « Tu as été élevé au. milieu des bêtes féroces ; tu ne peux donc proférer que paroles sauvages et choses inconnues des hommes. Or, maintenant, si tu veux sacrifier, tu obtiendras de moi de grands honneurs, sinon, tu périras dans les supplices. »

*Damné ou danger ? ou plutôt dague, poignard ?

Et comme le saint ne voulut pas sacrifier, Dagnus le fit mettre en prison ; quant aux soldats qui avaient été envoyés à Christophe, il les fit décapiter pour le nom de Jésus-Christ Ensuite il fit renfermer avec Christophe dans la prison deux filles très belles, dont l'une s'appelait Nicée et l'autre Aquilinie, leur promettant de grandes récompenses, si elles induisaient Christophe à pécher avec elles. À cette vue, Christophe se mit tout de suite en prière. Mais comme ces filles le tourmentaient par leurs caresses : et leurs embrassements, il se leva et leur, dit : « Que prétendez-vous et pour quel motif avez-vous été introduites ici ? ». Alors elles furent effrayées de l'éclat de son visage et dirent : « Ayez pitié de nous, saint homme, afin que nous puissions croire au Dieu que vous prêchez. » Le roi, informé de cela, se fit amener ces femmes et leur dit : « Vous

avez donc aussi été séduites. Je jure par les dieux que si vous ne sacrifiez, vous périrez de malemort. » Elles répondirent : « Si tu veux que nous sacrifiions, commande qu'on nettoie les places et que tout le monde s'assemble au temple. » Quand cela fut fait, et qu'elles furent entrées dans le temple, elles dénouèrent leurs ceintures, les mirent au cou des idoles qu'elles firent tomber et qu'elles brisèrent ; puis elles dirent aux assistants : « Allez appeler des médecins pour guérir vos dieux. » Alors par l'ordre du roi, Aquilinie est pendue ; puis on attacha à ses pieds une pierre énorme qui disloqua tous ses membres. Quand elle eut rendu son âme au Seigneur, Nicée, sa sœur, fut jetée dans le feu ; mais comme elle en sortit saine et sauve, elle fut tout aussitôt après décapitée.

Après quoi sauve, est amené en présence du roi qui le fait fouetter avec des verges de fer ; un casque de fer rougi au feu est mis sur sa tête ; le roi fait préparer un banc en fer où il ordonne de lier Christophe et sous lequel il fait allumer du feu qu'on alimente avec de la poix. Mais le banc fond comme la cire, et le saint reste sain et sauf. Ensuite le roi le fait lier à un poteau et commande à quatre cents soldats de le percer de flèches : mais toutes les flèches restaient suspendues en l'air, et aucune ne put le toucher. Or, le roi, pensant qu'il avait été tué par les archers, se mit à l'insulter ; tout à coup une flèche se détache de l'air, vient retourner sur le roi qu'elle frappe à l' ?il, et qu'elle aveugle. Christophe lui dit : « C'est demain que je dois consommer mon sacrifice ; tu feras donc, tyran, de la boue avec mon sang ; tu t'en frotteras l'œil et tu seras guéri. » Par ordre du roi on le mène au lieu où il devait être décapité ; et quand il eut fait sa prière, on lui trancha la tête. Le roi prit un peu de son

sang, et le mettant sur son œil, il dit : « Au nom de Dieu et de saint Christophe. » Et il fut guéri à l'instant. Alors le roi crut, et porta un édit par lequel quiconque blasphémerait Dieu et saint Christophe serait aussitôt puni par le glaive.

Saint Ambroise parle ainsi de ce martyr dans sa préface : « Vous avez élevé, Seigneur, saint Christophe, à un tel degré de vertu, et vous avez, donné une telle grâce à sa parole, que par lui vous avez arraché à l'erreur de la gentilité pour les amener à la croyance chrétienne, quarante-huit mille hommes. Nicée et Aquilinie qui depuis longtemps se livraient publiquement à la prostitution, il les porta, à prendre des habitudes de chasteté, et leur enseigna à recevoir la couronne. Bien que lié sur un banc de fer, au milieu d'un bûcher ardent, il ne redouta pas d'être brûlé par ce feu, et pendant une journée entière, il ne put être percé par les flèches de toute une soldatesque. Il y a plus, une de ces flèches crève l'œil d'un des bourreaux, et le sang du bienheureux martyr mêlé à la terre lui rend la vue et en enlevant l'aveuglement du corps, éclaire son esprit car il obtint sa grâce auprès de vous et il vous a prié avec supplication d'éloigner les maladies et les infirmités*. »

*Ces derniers mots nous expliquent le motif pour lequel saint Christophe est représenté avec des proportions gigantesques principalement aux portails des églises. On se croyait à l'abri des maladies et des infirmités dès lors qu'on avait vu la statue du saint, de là ces vers :

Christophore sancte, virtutes saut tibi tantæ,
Qui te mane vident, nocturno tempore rident.
Christophore sancte, speciem qui eumque tuetur,
Ista nempe die non morte mala morietur.
Christophorum videas, postea tutus eas.

24. Les sept dormants

Saint Grégoire de Tours, *De gloria martyr*., l. I, c. XCV ; Paul diacre, l. t, c. III ; Nicéphore, Cal. 1. XIV, c. XLV, rapportent la légende des Sept Donnants qu'analyse J. de Voragine.

Les sept dormants étaient originaires d'Ephèse. L'empereur Dèce qui persécutait, les chrétiens, étant venu en cette ville, fit construire des temples dans l'enceinte de cette cité, afin que tous se réunissent à lui pour sacrifier aux idoles. Or, il avait ordonné qu'on cherchât tous les chrétiens ; et quand ils avaient été pris, il les forçait à sacrifier où à mourir ; on éprouva donc généralement une si grande crainte des supplices que l'ami reniait son ami, le père son fils, et le fils son père.

Alors se trouvaient dans cette ville sept chrétiens, qui furent saisis d'une grande douleur quand ils virent ce qui se passait. C'étaient Maximien, Malchus, Marcien, Denys, Jean, Sérapion et Constantin. Comme ils étaient les premiers officiers du palais, et qu'ils méprisaient les sacrifices offerts aux idoles, ils restaient cachés dans leur maison, se livrant aux jeûnes et aux oraisons. Accusés et traduits devant Dèce ; puis convaincus d'être chrétiens, on leur donna le temps de revenir à résipiscence et ils furent relâchés, jusqu'au retour de l'empereur. Mais dans cet intervalle, ils distribuèrent leur patrimoine entre les pauvres, et prirent la résolution de se retirer sur le mont Célion, où ils se décidèrent à rester cachés.

Pendant longtemps, l'un d'eux se procurait ce qui leur était nécessaire, et chaque fois qu'il entrait dans la ville, il se déguisait en mendiant. Or, quand Dèce fut revenu dans Ephèse, il ordonna de les chercher pour les obliger à sacrifier. Malchus, qui

les servait, revint effrayé trouver ses compagnons et leur faire part de la fureur de l'empereur. Ils furent saisis de crainte ; alors Malchus leur présenta les pains qu'il avait apportés, afin que, fortifiés par la nourriture, ils en devinssent plus braves pour le combat.

Après leur repas du soir, ils s'assirent et s'entretinrent avec tristesse et larmes, et à l'instant, par la volonté de Dieu, ils s'endormirent. Quand vint le matin, on les chercha et on ne put les trouver, Or, Dèce était désolé d'avoir perdu de pareils jeunes gens ; on les accusa de s'être cachés jusqu'alors sur le mont Célion, et de persister dans leur résolution . On ajouta qu'ils avaient donné leurs biens aux pauvres. Dèce ordonna donc de faire comparaître leurs parents qu'il menaça de mort, s'ils ne déclaraient tout ce qui était venu à leur connaissance au sujet des absents. Leurs parents les accusèrent comme les autres et se plaignirent de ce qu'ils avaient distribué leurs richesses aux pauvres : Alors Dèce réfléchit à la conduite. qu'il tiendrait à leur égard, et par l'inspiration ; de Dieu, il fit boucher avec des pierres l'entrée de la caverne afin qu'y étant renfermés, ils y mourussent de faim et de misère. On exécuta ses ordres et deux chrétiens, Théodore et Rufin, écrivirent la relation de leur martyre qu'ils placèrent avec précaution entre les pierres.

Or, quand Dèce, et toute la génération qui existait alors eut disparu, trois cent soixante-douze ans après, la trentième année de l'empire de Théodose, se propagea l'hérésie de ceux qui niaient la résurrection des morts. Théodose, qui était un empereur très chrétien, fut rempli de tristesse de voir la foi indignement attaquée. Il se revêtit d'un

cilice ; et s'étant retiré dans l'intérieur de son palais, il pleurait tous les jours Dieu, qui vit cela dans sa miséricorde, voulut consoler ces affligés et affermir l'espérance de la résurrection des morts ; il ouvrit les trésors de sa tendresse et ressuscita les sept martyrs, comme il suit.

Il inspira à un citoyen d'Ephèse l'idée de faire construire sur le mont Célion des étables pour les bergers. Les maçons ayant ouvert la grotte, les saints se levèrent et se saluèrent, dans la pensée qu'ils n'avaient dormi qu'une nuit ; puis se rappelant leur tristesse de la veille, ils demandèrent à Malchus, qui les approvisionnait, ce que Dèce avait décrété à leur égard. Il répondit : « Comme je vous l'ai dit hier soir, on nous a cherchés pour nous contraindre à sacrifier aux idoles : voilà les pensées de l'empereur par rapport à nous. » Maximien répondit : « Et Dieu sait que nous ne sacrifierons pas. » Après avoir encouragé ses compagnons, il dit à Malchus de descendre à-la ville pour acheter du pain, en lui recommandant d'en prendre plus qu'il n'avait fait la veille, et de leur communiquer à son retour les ordonnances de l'empereur.

Malchus prit cinq sols, sortit de la caverne. En voyant les pierres il fut étonné ; mais comme il pensait à autre chose, l'idée des pierres fit peu d'impression sur lui. Alors qu'il arrivait, non sans une certaine appréhension, à la porte de la ville, il fut singulièrement surpris de la voir surmontée du signe de la croix ; de là il alla à une autre porte. Quand il vit le même signe, il fut très étonné de voir une croix au-dessus de toutes les portes, et de trouver la ville changée ; il se signa, et revint à la première porte en pensant qu'il rêvait. Enfin il se rassure, se cache le visage et pénètre dans la ville.

Comme il entrait chez les marchands de pain, il entendit qu'on parlait de il fut stupéfait : « Qu'est ceci, pensait-il ? hier personne n'osait prononcer le nom de Jésus-Christ, et aujourd'hui ils se confessent tous chrétiens ? Je crois que ce n'est pas là la ville d'Ephèse : d'ailleurs elle est autrement bâtie ; c'est une autre ville, mais je ne sais laquelle. » Alors il prit des informations : on lui répondit que c'était Ephèse. Se croyant le jouet d'une erreur, il songea à venir retrouver ses compagnons. Cependant il entra chez ceux qui vendaient du pain, et ayant donné son argent, les marchands étonnés se disaient l'un à l'autre que ce jeune homme avait trouvé un vieux trésor. Or, Malchus, en les voyant se parler en particulier, pensait qu'ils voulaient le mener à l'empereur, et, dans son effroi, il les pria de le laisser aller et de garder les pains et les pièces d'argent. Mais les boulangers le retinrent et lui dirent : « D'où es-tu ? puisque tu as trouvé des trésors des anciens empereurs ; indique-les-nous ; nous partagerons avec toi et nous te cacherons, car autrement tu ne peux t'en retirer. » Malchus ne savait quoi leur répondre, tant il avait peur. Alors les marchands, voyant qu'il se taisait, lui jetèrent une corde au cou, le traînèrent par les rues jusqu au milieu de la ville. C'était une rumeur générale qu'un jeune homme avait trouvé des trésors. Tout le monde s'assemblait autour de lui, et le regardait avec admiration.

Malchus voulait faire comprendre qu'il n'avait rien trouvé. Il examinait tout le monde et personne ne pouvait le connaître ; il regardait au milieu : de la foule pour distinguer quelqu'un de ses parents (il les croyait vraiment encore en vie), et ne trouvant personne, il restait comme un hébété au milieu du peuple de la ville. Le fait vint aux oreilles de saint

Martin, évêque ; et du proconsul Antipater, nouvellement arrivé dans la ville

Ils commandèrent aux citoyens de leur mener ce jeune homme avec précaution et d'apporter en même temps son argent. Pendant que les officiers le conduisaient à l'église, il pensait qu'on le menait à l'empereur. L'évêque donc et l'empereur, surpris de voir cet argent ; lui demandèrent où il avait trouvé un trésor, inconnu. Il répondit qu'il n'avait rien trouvé, mais qu'il avait en ces deniers dans la bourse de ses parents. On lui demanda alors de quelle ville il était. Il répondit : « Je sais bien que je suis de cette ville, si tant est que cette ville soit Ephèse. » Le proconsul dit : « Fais venir tes parents, afin qu'ils répondent pour toi. » Quand il eut cité leurs noms, personne ne les connaissant, on lui dit qu'il mentait pour pouvoir échapper, n'importe de quelle manière. « Comment te croire, dit le proconsul ? tu prétends que cet argent vient de tes parents, et l'inscription a plus de 377 ans ; elle date des premiers temps de l'empereur Dèce, et ces pièces ne sont pas du tout pareilles à celles qui ont cours chez nous. Et comment tes parents vivaient-ils à cette époque, quand tu es si jeune ? Tu veux donc tromper les savants et les vieillards d'Ephèse ? Eh bien ! je vais te livrer à la rigueur des lois, jusqu'à ce, que tu fasses l'aveu de ta découverte. »

Alors Malchus se jeta à leurs pieds en disant : « Pour Dieu, seigneurs, dites-moi ce que je vous demande, et je vous dirai ce qui est dans mon cœur. L'empereur Dèce, qui se trouvait dans cette ville, ou est-il à présent ? » L'évêque lui répondit : « Mon fils, il n'y a plus aujourd'hui ici-bas d'empereur qui s'appelle Dèce ; il y a longtemps qu'il l'était. »

Mais Malchus dit : « C'est pour cela, seigneur, que je suis bien étonné et que personne ne. me croit : or, suivez-moi, et je vous montrerai mes compagnons qui sont au mont Célion, et vous les croirez. Ce que je sais, c'est que nous avons fui quand Dèce s'est présenté ici ; et, hier soir, j'ai vu entrer Dèce dans cette ville, si tant est que ce soit Ephèse. » Alors l'évêque ayant réfléchi, dit au proconsul : « C'est une vision que Dieu veut montrer par le ministère de ce jeune homme. » Ils le suivirent donc avec une grande multitude de citoyens. Malchus pénétra le premier dans le lieu où étaient, ses compagnons : l'évêque, qui entra après lui, trouva entre les pierres la relation scellée de deux sceaux d'argent. Il assembla le peuple, la lut, à l'admiration de tous ceux qui l'entendirent ; et en voyant les saints de Dieu assis dans la caverne avec un visage qui avait la fraîcheur des roses, ils se prosternèrent en glorifiant Dieu. Aussitôt l'évêque et le proconsul envoyèrent prier l'empereur de venir de suite voir les miracles qui venaient de s'opérer. Aussitôt l'empereur quitta le sac qu'il portait, se leva et vint de Constantinople à Ephèse en rendant gloire à Dieu. On alla au-devant de lui et on l'accompagna à la grotte.

Les saints n'eurent pas plutôt vu l'empereur que leur visage brilla,, comme le soleil ; ensuite l'empereur entra, se prosterna devant eux en glorifiant Dieu, se leva, les embrassa et pleura sur chacun d'eux en disant : « Je vous vois, comme si je voyais le Seigneur ressuscitant Lazare. » Alors saint Maximien lui dit : « Croyez-nous ; c'est pour vous que Dieu nous a ressuscités avant le jour de la grande résurrection, afin que vous croyiez indubitablement à la résurrection certaine des morts ; car nous sommes vraiment ressuscités et

nous vivons : or, de même que l'enfant dans le sein de sa mère vit sans ressentir de lésion, de même, nous aussi, nous avons été vivants, reposant, dormant et n'éprouvant pas de sensations. »

Quand il eut dit ces mots, les sept hommes inclinèrent la tête sur la terre, s'endormirent et rendirent l'esprit selon l'ordre de Dieu. Alors l'empereur se leva, se jeta sur eux avec larmes et les embrassa. Il ordonna ensuite de faire des cercueils d'or pour les renfermer ; mais cette nuit-là même, ils lui apparurent et lui dirent que jusqu'alors ils avaient reposé sur la terre et qu'ils étaient ressuscités de dessus la terre, qu'il les y fallait laisser, jusqu'à ce que le Seigneur les ressuscitât la seconde fois. L'empereur ordonna donc qu'on ornât ce lieu. de pierres dorées, et que tous les évêques : qui confessaient la résurrection fussent absous.

Qu'ils aient dormi trois cent soixante-dix-sept ans, comme on le dit, la chose peut être douteuse, puisqu'ils ressuscitèrent l'an du Seigneur quatre cent dix -huit. Or, Dèce régna seulement un an et trois mois, en l'an 252 ; ainsi, ils ne dormirent que cent quatre-vingt-seize ans.

---

25. Saints Nazaire et Celse

Nazaire vient de Nazaréen qui signifie consacré, pur ; séparé, fleuri, ou gardant. Dans l'homme, on trouve cinq facultés : la pensée, l'affection, l'intention, l'action et la parole. Or, la pensée doit être sainte, l'affection pure, l'intention droite, l'action juste, la parole modérée. Toutes ces qualités se sont rencontrées dans le bienheureux saint Nazaire ; sa pensée fut sainte, de là il est appelé consacré ; son affection pure, et il est appelé pur ; son intention droite, de là le nom de séparé ; car l'intention détermine les œuvres. Avec un œil simple et pur tout le corps est éclairé, et avec un œil

mauvais et obscurci tout le corps est ténébreux. Ses actions furent justes, c'est pour cela qu'il est nommé fleuri, car le juste fleurira comme le lys ; sa parole fut modérée, de là le nom de gardant, parce qu'il garda ses voies afin de ne point pécher par la langue.

Celse, *excelsus,* élevé, parce qu'il s'éleva au-dessus de lui-même ; par la force de son courage il s'éleva au-dessus de la faiblesse de son jeune âge. On dit que saint Ambroise trouva la vie et la relation du martyre de ces deux saints dans le livre des saints Gervais et Protais ; maison lit dans quelques ouvrages qu'un philosophe plein de dévotion à saint Nazaire a écrit son martyre que Cératius plaça à leur chevet en ensevelissant les corps de ces saints*

**Bréviaire romain.*

Nazaire était,fils d'un personnage très illustre, mais juif nommé Africanus et de la bienheureuse Perpétue, femme très chrétienne et d'une famille des plus distinguées de Rome. Elle avait été baptisée par l'apôtre saint Pierre. À l'âge de neuf ans, Nazaire était fort étonné de voir son père et sa mère apporter tant de divergence dans leurs pratiques religieuses ; puisque sa mère suivait la loi du baptême et son père la loi du sabbat. Il balançait beaucoup sur le parti auquel il se rattacherait, car l'un et l'autre de ses parents s'efforçaient de l'attirer à sa croyance. Enfin Dieu permit qu'il marchât sur les traces de sa mère, et il reçut le saint baptême du bienheureux Lin, pape.

Son père, en ayant été instruit, tenta de le détourner de sa sainte résolution, en lui exposant, l'un après l'autre, les différents tourments qu'on infligeait aux chrétiens. Quant au fait de son baptême qu'on dit, lui avoir été conféré par le pape saint Lin, l'on veut dire sans doute que celui-ci devait être pape plus tard, car il ne l'était pas

encore. Puisque, comme, il sera facile de s'en convaincre par la suite, saint Nazaire vécut nombre d'années après son baptême et fut martyrisé par Néron qui fit crucifier saint Pierre, la dernière année de son règne ; or, saint Lin fut pape après la mort de saint Pierre.

Au lieu de céder aux instances de son père, Nazaire prêchait Jésus-Christ avec la plus grande constance ; alors ses parents, qui craignaient beaucoup qu'il ne fût tué, obtinrent par leurs prières qu'il sortirait de la ville de Rome ; il prit donc sept sommiers chargés des richesses de ses parents, parcourut les villes d'Italie et donna tout aux pauvres. Dix ans après son départ, il vint à Plaisance et de là à Milan où il trouva détenus en prison saint Gervais et saint Protais. Or, quand on apprit que Nazaire encourageait ces martyrs, on le traîna aussitôt au préfet et comme il persistait à confesser Jésus-Christ, il fut battu de verges et chassé de la ville. Tandis qu'il allait d'un lieu à un autre, sa mère, qui était morte, lui apparut et après l'avoir encouragé, elle l'avertit de se diriger, vers les Gaules : Quand il arriva à une ville de la Gaule nommée Gemellus*, il y convertit beaucoup de monde ; et une dame lui offrit son fils nommé. Celse qui, était un charmant enfant, avec prière de le baptiser et de l'emmener avec lui.

*Genève.

Quand le préfet des Gaules apprit cela, il le fit prendre avec Celse ; on lui lia les mains derrière le dos ; on lui attacha une chaîne au cou et on le jeta en prison afin que le lendemain il fût tourmenté dans les supplices. Mais la femme du préfet envoya dire à son mari que c'était une injustice de condamner à mort des innocents ; et qu'il ne fallait

pas se charger de la vengeance des dieux tout-puissants. Le président se rendit à ces paroles ; il renvoya les saints absous, en leur recommandant expressément de ne pas prêcher dans la ville.

Nazaire vint donc à Trèves où le premier il annonça Jésus-Christ Après y avoir converti beaucoup de personnes à la foi, il s'y bâtit une église. Corneille, vicaire de Néron,.instruit de cela, le manda à cet empereur qui envoya cent hommes pour le prendre. Ils le trouvèrent à côté de l'oratoire qu'il s'était construit, lui lièrent les mains et lui dirent : « Le grand Néron t'appelle. » Nazaire leur répondit. « Un roi inconvenant a des soldats inconvenants ; car à votre arrivée pourquoi ne m'avez-vous pas dit honnêtement : Néron t'appelle ? je serais venu. » Ils le conduisirent donc enchaîné à Néron. Quant au petit Celse qui pleurait, ils lui donnaient des soufflets pour le forcer de suivre. Néron, les ayant vus, les fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût réfléchi sur la manière de les faire périr.

Dans cet intervalle, une fois que Néron avait envoyé des chasseurs pour prendre des bêtes sauvages, une troupe de ces animaux entra subitement dans le verger de ce prince, où elle blessa beaucoup de personnes et en tua nombre d'autres, au point que Néron effrayé prit la fuite et rentra dans son palais, après, s'être fait une blessure au pied. La douleur, le retint de longues journées couché ; enfin il se souvint de Nazaire et de Celse ; il pensa que les dieux étaient irrités contre lui pour avoir laissé vivre si longtemps ces prisonniers. Par l'ordre donc de l'empereur, des ; soldats firent sortir Nazaire de la prison, en le chassant à coups de pied, et Celse en le frappant ; et ils les amenèrent

devant l'empereur. Néron, voyant la figure de Nazaire brillante comme le soleil, su crut le jouet d'une illusion et lui- ordonna de cesser ses sortilèges, puis de sacrifier aux dieux. Nazaire ayant été conduit au temple, pria tout le inonde de se retirer, et pendant qu'il y faisait sa prière, toutes les idoles furent brisées.

À cette nouvelle, Néron ordonna de le précipiter dans la mer, avec ordre de le reprendre, s'il parvenait à s'échapper, de le faire mourir ensuite dans les flammes et de jeter ses cendrés dans la mer. Nazaire donc et le jeune Celse sont embarqués sur un navire, et quand ils eurent atteint la haute mer, ils furent précipités dans les flots. Mais aussitôt il s'éleva autour du bâtiment une tempête extraordinaire, quand le plus grand calme régnait autour des saints. Les matelots craignaient de périr et se repentaient des méchancetés qu'ils avaient commises contre les martyrs, mais voici que Nazaire : avec le petit Celse leur apparaît marchant d'un air gai sur les eaux, et monte sur le navire (Les matelots croyaient déjà en Dieu.) Nazaire par une prière calma les flots, et vint de là avec eux débarquer auprès de la ville de Gênes éloignée de six cents pas.

Après y avoir, prêché longtemps, il vint enfin à Milan où il avait laissé saint Gervais et saint Prôtais. Lorsque le préfet Anolinus l'eut appris, il l'envoya en exil et Celse resta dans la maison d'une dame. Quant à Nazaire il revint à Rome où il trouva son père déjà parvenu à la vieillesse et chrétien. Il lui demanda comment il avait été converti. Son père lui dit que saint Pierre, apôtre, lui était apparu et lui avait donné le conseil de suivre sa femme et son fils qui l'avaient précédé

dans la foi de J,-C. Ensuite Nazaire, après avoir éprouvé de mauvais traitements, à Milan, d'où il avait été envoyé à Rome, est forcé par les prêtres des idoles de revenir et il y fut traduit devant le président avec l'enfant. On le conduisit hors de la porte de Rome dans un lieu appelé les Trois Murs, et il fut décapité avec le jeune Celse.

Les chrétiens enlevèrent leurs corps et les placèrent dans leurs jardins ; mais cette nuit-là, même, les martyrs apparurent à un saint homme nommé Cératius et lui recommandèrent d'ensevelir leurs corps dans un endroit retiré de sa maison, par rapport. à l'empereur. Cératius leur dit : « Je vous en prie, mes seigneurs, guérissez auparavant ma fille paralytique. » Et comme elle fut guérie à l'instant, il prit leurs corps et les ensevelit comme ils le lui avaient recommandé. Longtemps après le Seigneur révéla à saint Ambroise ou se trouvaient. leurs restes. Celui-ci laissa Celse où il était. Le corps de Nazaire fut trouvé avec son sang frais comme s'il venait d'etre enseveli, et répandant, une merveilleuse odeur ; il était entier, sans corruption, avec ses cheveux et sa barbe. Il en fit la translation à l'église des apôtres et l'ensevelit avec honneur. Dans la suite il fit aussi l'élévation de saint Celse qu'il plaça dans la même église. Ils souffrirent sous Néron, qui commença, à régner vers l'an du Seigneur cinquante-sept.

Au sujet de ce martyr, voici ce que saint Ambroise dit dans la Préface : « Le saint martyr Nazaire, illustre par le sang généreux qu'il a répandu, a mérité de monter au royaume du ciel. En souffrant tout ce que les tourments ont de plus cruel, il surmontait la ragé des tyrans par sa constance et il ne céda jamais devant les menaces

des persécuteurs, car il avait pour le soutenir au milieu de ses combats N.-S. J-C. qui combattait avec lui. Alors il est conduit au temple pour immoler aux idoles profanes ; mais fort du secours divin, il est à peine entré, que ces simulacres sont réduits par lui en poussière. Pour ce fait, il est conduit au milieu de la mer, et, soutenu par les anges, il marche à pied sec sur les flots. O heureux et noble :combattant du Seigneur qui en attaquant le prince du monde a rendu une multitude innombrable de peuple participante de la vie éternelle ! ô grand et ineffable mystère, qu'il y ait plus de joie dans l'Église de ce qu'ils ont mérité le salut, qu'il n'y a d'allégresse dans le monde pour les avoir punis ! O bienheureuse mère qui tire de la gloire des tourments de ses enfants qu'elle conduit au tombeau sans pleurs et sans gémissements, et sans cesser de célébrer leurs louanges quand ils sont passés aux royaumes célestes ! O témoin merveilleux, resplendissant d'un éclat céleste, dont les vertus répandent une odeur plus pénétrante et plus suave que les aromates de Saba ! »

Saint Ambroise, lors de l'invention de ce saint, le proposa comme patron, et médecin, comme le défenseur de la foi, et le champion des combats sacrés.

Elle était cachée depuis longtemps dans la poussière cette dragme trouvée avec la lumière que te prête l'assistance merveilleuse du ciel : afin, ô Jésus que les récompenses que vous accordez à tous vos élus soient manifestées et que l' ?il de l'homme puisse voir les visages des anges.

---

26. Saint Félix, pape

Félix fut élu et ordonné pape à la place de Libère, qui, ne voulant pas approuver l'hérésie arienne, fut, par. l'ordre de Constance, fils de Constantin, envoyé en exil, où il resta trois ans. C'est pour cela que tout le clergé romain ordonna Félix à sa place, du vouloir et du consentement de Libère lui-même. Ce Félix, ayant convoqué un concile, condamna, en présence de quarante-huit évêques, Constance empereur arien hérétique et deux prêtres qui le soutenaient. Constance indigné chassa Félix de son évêché et rappela Libère à la condition d'être en communion seulement avec Constantin et les autres que Félix avait condamnés. Libère, accablé par les ennuis de l'exil, souscrivit à l'hérésie ; et il en résulta que la persécution augmenta à tel point que beaucoup de prêtres et de clercs furent tués dans l'église sans que Libère s'y opposât. Félix, chassé de son évêché, habitait dans une terre d'où on l'arracha pour le conduire au martyre qu'il subit, en ayant la tête tranchée, vers l'an du Seigneur trois cent quarante.

---

27. Saint Simplice et saint Faustin

Simplice et Faustin étaient frères ; ils refusèrent de sacrifier, et endurèrent à Rome beaucoup de tourments sous l'empereur Dioclétien. À la fin on porta l'arrêt de leur condamnation ; ils furent décapités et leurs corps jetés dans le Tibre mais leur sœur nommée Béatrice retira leurs dépouilles du fleuve et les ensevelit honorablement. Lucrétius qui était préfet et vicaire de Dioclétien passait autour de leur domaine, la fit prendre et lui commanda de sacrifier aux idoles. Sur son refus,

Lucrétius la fit étrangler durant la nuit par ses esclaves. La vierge Lucine enleva son cops et l'ensevelit à côté de ses frères.

Après quoi, le préfet Lucrétius s'empara de leur maison, où au milieu d'un repas qu'il donnait à ses amis, il se permit d'insulter les martyrs ; alors un petit enfant encore à la mamelle et enveloppé de langes, s'écria, dans les bras de sa mère qui était présente, de sorte que tout le monde l'entendit : « Écoute, Lucrétius, tu as tué, tu as usurpé ; voici que tu es livré au pouvoir de l'ennemi. » A l'instant Lucrétius saisi et tremblant est appréhendé par le démon qui le tourmenta si violemment pendant trois heures qu'il mourut au milieu du repas. Les assistants témoins de cela se convertirent à la foi : ils racontaient à tous le martyre de sainte Béatrice qui avait été vengée dans le repas. Or, ils souffrirent vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept.

---

28. Sainte Marthe

*Consulter les Monuments de l'apostolat de sainte Madeleine et de sainte Marthe, par M. Faillon et le *Bréviaire romain.*

L'interprétation du nomme saincte Marthe. Marthe peut estre dicte ainsi côme sacrifiant ou amaigrissant : elle sacrifia à Ihùcrist quant elle le hostella : et luy administra le pain et le vin de quoy luy-mesme sacrifia son sainct corps : amaigrissant, car elle amaigrit son corps par penitence si dîme il s'ensuit après

Marthe, qui donna l'hospitalité à Jésus-Christ, descendait de race royale et avait pour père Syrus

et pour mère Eucharie. Son père fut gouverneur de Syrie et de beaucoup de pays, situés le long de la mer. Marthe possédait avec sa sœur, et du chef de sa mère, trois châteaux, savoir Magdalon, Béthanie et une partie de la ville de Jérusalem. On ne trouve nulle part. qu'elle se soit mariée, ni qu'elle ait eu commerce avec aucun homme. Or, cette noble hôtelière servait le Seigneur et voulait que sa sœur le servît aussi ; car il lui semblait que ce n'était pas même trop du monde tout entier pour le service d'un hôte si grand. Après l'ascension du Seigneur, quand les apôtres se furent dispersés, elle et son frère Lazare, sa sœur Marie-Magdeleine, ainsi que saint Maximin qui les avait baptisés et auquel elles avaient été confiées par l'Esprit-Saint, avec beaucoup d'autres encore, furent mis par les infidèles sur un navire dont on- enleva les rames, les voiles et les gouvernails, ainsi que toute espèce d'aliment. Sous la direction de Dieu, ils arrivèrent à Marseille. De là ils allèrent au territoire d'Aix où ils convertirent tout le peuple à la foi. Or, sainte Marthe était très éloquente et gracieuse pour tous. Il y avait, à cette époque ;- sur les rives du Rhône, dans un bois entre Arles et Avignon, un dragon, moitié animal, moitié poisson, plus épais qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, avec des dents semblables à des épées et grosses comme des cornes, qui était armé de chaque côté de deux boucliers ; il se cachait dans le fleuve d'où il ôtait la vie à tous les passants et submergeait les navires. Or, il était venu par mer de la Galatic d'Asie, avait été engendré par Léviathan, serpent très féroce qui' vit dans. l'eau, et d'un animal nommé Onachum, qui naît dans la Galatie : contre ceux qui le poursuivent, il jette, à la distance d'un arpent, sa fiente comme un dard et tout ce qu'il touche, il le

brille comme si c'était du feu. À la prière des peuples, Marthe alla dans le bois et l'y trouva mangeant un homme. Elle jeta sur lui de l'eau bénite et lui montra une croix. À l'instant le monstre dompté resta tranquille comme un agneau. Sainte Marthe le lia avec sa ceinture et incontinent il fut tué par le peuple à coups de lames et de pierres. Or, les habitants du pays appelaient ce dragon Tarasque et en souvenir de cet évènement ce lieu s'appelle encore Tarascon,au lieu de Nerluc, qui signifie lieu noir, parce qu'il se trouvait là des bois sombres et couverts. Ce fut en cet endroit que sainte Marthe, avec l'autorisation de son maître Maximin et de sa sœur, se fixa désormais et se livra sans relâche à la prière et aux jeunes. Plus tard après avoir rassemblé un grand nombre de sœurs, elle bâtit une basilique en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie. Elle y mena une vie assez dure, s'abstenant d'aliments gras, d'œufs, de fromage et de vin, ne mangeant qu'une fois par jour. Cent fois le jour et autant de fois la nuit, elle fléchissait les genoux.

Elle prêchait un jour auprès d'Avignon, entré la ville et le fleuve du Rhône, et un jeune homme se trouvait de l'autre côté du fleuve, jaloux d'entendre ses paroles, mais dépourvu de barque pour passer, il se dépouilla de ses vêtements et se jeta à la nage ; tout à coup il est emporté par la force du courant et se noie aussitôt. Son corps fut à peiné retrouvé, deux jours après ; on l'apporta aux pieds de sainte Marthe pour qu'elle le ressuscitât. Elle se prosterna seule, les bras étendus en forme de croix sur la terre et,fit cette prière : « O Adonay, Seigneur Jésus-Christ, qui avez autrefois ressuscité mon frère Lazare, votre ami, mon cher hôte, ayez égard à la foi de ceux qui m'entourent et ressuscitez cet

enfant. » Elle, prit,parla main ce jeune homme qui se leva aussitôt et reçut le saint baptême. Eusèbe rapporte au VIIe livre de son *Histoire ecclésiastique**, que l'Hémorrhoïsse, après avoir, été guérie, fit élever dans sa cour ou son verger, une statue à la ressemblance de Jésus-Christ, avec une robe et sa frange, comme elle l'avait vu, et elle avait pour cette tarage une grande vénération. Or, les herbes croissant aux pieds de la statue et qui n'étaient bonnes à rien auparavant, dès lors qu'elles atteignaient à la frange, acquéraient une telle vertu que beaucoup d'infirmes qui en faisaient usage étaient guéris. Cette Hémorrhoïsse que le Seigneur guérit ; saint Ambroise dit**que ce fut sainte Marthe, Saint Jérôme de son côté rapporte, et l'*Histoire tripartite* confirme***, que Julien l'apostat fit enlever la statue élevée par l'Hémorrhoïsse et,y substitua la sienne ; mais la foudre la brisa.

*Il revient sur ce récit dans son commentaire sur saint Luc, mais sans prétendre que c'est Marthe.— Cf. Nicéphore Callixte, Iib. X, XXX. -- **Sermon XLVI. -- ***Lib. VI, c. XLI.

Or, le Seigneur révéla un an d'avance à sainte Marthe le moment de sa mort : et pendant toute cette année, la fièvre ne la quitta point. Huit jours avant son trépas, elle entendit les chœurs des anges qui portaient l'âme de sa sœur au ciel. Elle rassembla de suite `sa communauté de frères et de sœurs : « Mes compagnons et très doux élèves, leur dit-elle, je vous en prie, réjouissez-vous avec moi, parce que je vois les chœurs des anges portant en triomphe l'âme de ma sœur au trône qui lui a été promis. O très belle et bien-aimée sœur ! vis avec ton maître et mon hôte dans la demeure bienheureuse ! » Et aussitôt sainte Marthe, pressentant sa mort prochaine, avertit ses gens

d'allumer des flambeaux autour d'elle et de veiller jusqu'à son trépas. Au milieu de la nuit qui précéda le jour de sa mort, ceux qui la veillaient s'étant laissé appesantir par le sommeil, un vent violent s'éleva et éteignit toutes les lumières, et la sainte qui vit une foule d'esprits malins, prononça cette prière : « O Dieu, mon père, mon hôte chéri, mes séducteurs se sont rassemblés pour me dévorer ; ils tiennent écrites à la main les méchancetés que j'ai commises : mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi, mais venez à mon aide. »

Et voilà qu'elle vit sa sœur venir à elle ; elle tenait à la main une torche avec laquelle elle alluma les flambeaux et les lampes : et tandis qu'elles s'appelaient chacune par leur nom, voici que Jésus-Christ vint et dit : Venez, hôtesse chérie, et où je suis, vous y serez avec moi. Vous m'avez reçu dans votre maison, et moi je vous recevrai dans mon paradis ; ceux qui vous invoqueront, je les exaucerai par amour pour vous. » L'heure de sa mort approchant, elle se fit transporter dehors, afin de pouvoir regarder le ciel ; et elle ordonna qu'on la posât par terre sur de la cendre ; ensuite qu'on lui tînt une croix devant elle : et elle fit cette prière : « Mon cher hôte, gardez votre pauvre petite servante ; et comme vous avez daigné demeurer avec moi, recevez-moi de même dans votre céleste demeure. » Elle se fit ensuite lire la Passion selon saint Luc, et quand on fut arrivé à ces mots : « Mon père, je remets mon âme entre vos mains », elle rendit l'esprit. Le jour suivant qui était un dimanche, comme on célébrait les laudes auprès de son : corps, vers l'heure de tierce, Notre-Seigneur apparut à saint Front qui célébrait la messe à Périgueux, et qui, après l'épître, s'était endormi sur sa chaire : « Mon cher Front, lui dit-il, si vous

voulez accomplir ce que vous avez autrefois promis à notre hôtesse, levez-vous vite et suivez-moi. »

Saint Front ayant obéi à cet ordre, ils vinrent ensemble en un instant à Tarascon où ils chantèrent des psaumes autour du corps de sainte Marthe et firent tout l'office, les autres leur répondant ; ensuite ils placèrent de leurs mains son corps dans le tombeau. Mais à Périgueux, quand on eut terminé ce qui était à chanter, le diacre qui devait lire l'évangile, ayant éveillé l'évêque en lui ;demandant la bénédiction, celui-ci répondit à moitié endormi : « Mes frères, pourquoi me réveillez-vous ? Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a conduit où était le corps de Marthe, son hôtesse, et nous lui avons donné la sépulture : envoyez-y vite des messagers pour nous rapporter notre anneau d'or et nos gants gris que j'ai ôtés afin de pouvoir ensevelir le corps ; je les ai remis au sacriste et les ai laissés par oubli, car vous m'avez éveillé si vite ! » On envoya donc des messagers qui trouvèrent tout ainsi que l'évêque avait dit ; ils rapportèrent l'anneau et un seul gant, car le sacriste retint l'autre comme preuve de ce qui s'était passé. Saint Front ajouta encore : « Comme nous sortions de l'église après l'inhumation, un frère de ce lieu, qui était habile dans les lettres, nous suivit pour demander au Seigneur de quel nom il l'appellerait. Le Seigneur ne lui répondit rien, mais il lui montra un livre qu'il tenait tout ouvert. à la main, dans lequel rien autre chose n'était écrit que ce verset : « La mémoire de mon- hôtesse qui a été pleine de justice sera éternelle ; elle n'aura pas à craindre d'entendre des paroles mauvaises au dernier jour (Ps. III). » Le frère, qui parcourut chaque feuillet du livre, y trouva ces mots écrits à chaque page.

Or, comme il s'opérait beaucoup de miracles au tombeau de sainte Marthe, Clovis, roi des Francs, qui s'était fait chrétien et qui avait été baptisé par saint Remy, souffrait d'un grand mal de reins ; il vint donc au tombeau de la sainte et y obtint une entière guérison. C'est pourquoi il dota ce lieu, auquel il donna une terre d'un espace de trois milles à prendre autour sur chacune des rives du Rhône, avec les métairies et les châteaux, en affranchissant le tout. Or, Manille, sa servante, écrivit sa vie ; ensuite elle alla dans l'Esclavonie où, après avoir prêché l'évangile, elle mourut en paix dix ans après le décès de sainte Marthe.

29. Saint Abdon et saint Sennen

Bréviaire, romain. Ce récit est conforme aux actes publiés par les Bollandistes.

Abdon et Sennen souffrirent le martyre sous l'empereur Dèce, qui, après avoir soumis la Babylonie avec d'autres provinces, et y avoir trouvé des chrétiens, les emmena avec lui à la ville de Cordoue où il les fit mourir par différents supplices. Deux vice-rois, Abdon et Sennen, prirent leurs corps et les ensevelirent. On les accusa de cette action auprès de Dèce qui les fit comparaître devant lui. On les chargea de chaînes et on les conduisit à Rome, où ils comparurent devant l'empereur et devant le Sénat ; on leur dit qu'ils avaient ou à sacrifier et qu'alors ils rentreraient libres dans leurs états, ou à se voir condamnés à être la pâture des bêtes féroces.

Ils ne manifestèrent que du mépris pour les idoles sur lesquelles ils crachèrent ; après quoi ils

furent traînés à l'amphithéâtre où on lâcha sur eux deux lions et quatre ours, qui, loin de toucher ces saints, en furent même les gardiens.

On les fit donc mourir par le glaive, après quoi on leur lia les pieds et on les traîna jusqu'à l'idole du soleil devant laquelle on les jeta. Au bout de trois jours, le sous-diacre Quirinus vint les recueillir et les ensevelit dans sa maison. Ils souffrirent vers l'an du Seigneur deux cent cinquante-trois. Du temps de Constantin, ces martyrs révélèrent oit étaient leurs corps que les chrétiens transférèrent dans le cimetière de Pontien. Par leur mérite Dieu y accorde de nombreux bienfaits au peuple.

---

30. Saint Germain, évêque

Germain vient de germe, et *ana*, qui veut dire en haut, c'est donc un germe d'en haut. On trouve en effet trois qualités dans le blé qui germe, savoir une chaleur naturelle, une humidité nutritive, et un principe de semence. De là vient que saint Germain est appelé une semence en germe : car il posséda une chaleur produite par l'ardeur de son amour, une humidité qui développa sa dévotion, et un principe de semence puisque, par la force de sa prédication, il engendra beaucoup de monde à la foi et aux bonnes m ?urs. Le prêtre Constantin écrivit sa vie qu'il adressa à saint Cinsurius, évêque d'Auxerre*.

*Héricus, moine d'Auxerre, a écrit sa vie en vers et ses miracles en prose.

Germain naquit à Auxerre d'une famille des plus nobles. Après de longues études consacrées aux arts libéraux, il partit pour Rome afin de se former à la science du droit. Il s'y acquit tant de considération que le Sénat l'envoya dans les Gaules pour remplir les fonctions de gouverneur de toute la Bourgogne.

À Auxerre qu'il affectionnait, il possédait, au milieu de la ville, un pin aux branches duquel il suspendait ; pour qu'on les admirât, les têtes des bêtes fauves tuées par lui à la chasse. Mais saint Amateur, évêque de cette ville, le gourmandait souvent de cette vanité, et lui conseillait même de faire abattre cet arbre dans la crainte de quelque mauvais résultat pour les chrétiens. Or, Germain n'y voulait absolument pas consentir. Mais un jour qu'il était absent, saint Amateur fit couper et brûler ce pin.

Quand Germain l'apprit, il oublia les sentiments que lui inspirait la religion chrétienne et, revint à la ville avec des soldats, dans le dessein de faire mourir l'évêque : mais celui-ci, qui avait appris par révélation que Germain devait un jour lui succéder, céda devant sa fureur et gagna Autun. Peu après, il revint à Auxerre et ayant attiré Germain dans l'église, il le tonsura en lui prédisant qu'il devait être son successeur. Ce qui eut lieu : car quelque temps après l'évêque mourut en saint et. le peuple demanda à l'unanimité Germain pour évêque. Il distribua tous ses biens aux pauvres, traita sa femme comme si elle eût été sa sœur, et pendant trente ans, il mortifia tellement son corps que jamais il n'usa de pain de froment, ni de vin, ni d'huile, ni de légumes, ne mangeant même rien qui fût accommodé avec du sel.

Deux fois l'an cependant, savoir : à Pâques et à Noël, il prenait du vin, encore il y mêlait tant d'eau qu'il n'y avait plus goût de vin. Il commençait ses repas en prenant d'abord de la cendre ; ensuite il mangeait du pain d'orge. Son jeûne était continuel, car il ne mangeait jamais . que sur le soir. L'été comme l'hiver, il avait pour tout vêtement un cilice

et une coule. Et quand il ne lui arrivait pas de donner cet habit à quelqu'un, il le portait jusqu'à ce qu'il fût tout usé et en lambeaux. Les ornements de son lit, c'était la cendre, un cilice et un sac : il n'avait pas de coussin pour tenir sa tête plus élevée que les épaules ; mais toujours dans les,gémissements, il portait à son cou des reliques des saints ; jamais il ne quittait son vêtement, rarement sa chaussure et sa ceinture. Tout dans sa conduite était au-dessus des forces d'un homme. Sa vie fut telle en effet qu'il eût été incroyable de la concevoir salis miracles ; mais ils furent si nombreux qu'on les croirait imaginés à plaisir, si les mérites qu'il avait acquis n'avaient précédé ces prodiges.

Un jour qu'il avait reçu l'hospitalité dans un endroit, il fut étonné de voir, après le souper, apprêter la table, et il demanda pour qui ou préparait un second repas. Comme on lui disait que c'était pour les bonnes femmes qui voyagent pendant la nuit, saint Germain prit la résolution de veiller cette nuit-là ; et il vit une foule de démons qui venaient se mettre à table sous 1a forme d'hommes et de femmes. Il leur défendit de s'en aller, réveilla tous les membres de la maison et leur demanda s'ils connaissaient ces personnes. On lui répondit que c'étaient tous les voisins et voisines ; alors en commandant aux démons de ne pas s'en aller, il envoya au domicile de chacun d'eux ; et on les trouva tous dans leur lit. Saint Germain les conjura ; et ils dirent qu'ils étaient des démons qui se jouaient ainsi des hommes.

En ce temps-là, florissait le bienheureux saint Loup, évêque de Troyes. Quand Attila attaquait cette ville, le bienheureux Loup lui demanda de

dessus la porte à haute voix qui il était pour venir fondre ainsi sur eux. « Je suis, lui répondit-il, Attila, le fléau de Dieu. » L'humble prélat lui répliqua avec gémissement : « Et moi je suis Loup ; hélas ! je ravage le troupeau de Dieu et j'ai besoin d'être frappé par le fléau de Dieu. » Et à l'instant il fit ouvrir les portes. Mais Dieu aveugla les ennemis qui passèrent d'une porte à l'autre, sans voir personne et sans faire aucun mal. Le bienheureux Germain prit avec lui saint Loup et partit pour les îles Britanniques où pullulaient les hérétiques ; et comme ils étaient sur la ruer, une tempête extraordinaire s'éleva ; mais à la prière de saint Germain, il se fit aussitôt un grand calme. Ils furent reçus avec de grands honneurs par le peuple ; leur arrivée avait été annoncée par les démons que saint Germain avait chassés des obsédés. Après qu'ils eurent convaincu les hérétiques, ils retournèrent en leur propre pays.

Germain était couché malade dans un endroit, quand soudain un incendie embrasa toute la bourgade. On le priait de se laisser emporter pour échapper à la flamme, mais il voulut rester exposé à l'incendie, et le feu, qui consuma tout à droite et à gauche, ne toucha pas à l'habitation où il se trouvait. Comme il retournait une seconde fois en Bretagne pour confondre les hérétiques, un de ses disciples, qui l'avait ; suivi en toute hâte, tomba malade à Tonnerre et y mourut : Saint Germain, revenant sur ses pas, fit ouvrir le sépulcre et demanda au mort, en l'appelant par son nom, ce qu'il faisait, s'il désirait encore combattre avec lui.

Celui-ci se leva sur son séant et répondit qu'il goûtait des douceurs infinies et qu'il ne voulait pas être rappelé désormais sur la terre. D'après le

consentement que lui donna saint Germain de rester dans le repos, il déposa sa tète et se rendormit de nouveau dans le Seigneur*. Pendant le cours de ses prédications, le roi de la Bretagne lui refusa l'hospitalité aussi bien qu'à ses compagnons. Le porcher du roi, qui revenait de faire paître ses bêtes, en rapportant à sa chaumière des provisions qu'il avait reçues au palais, vit le bienheureux Germain et ses compagnons accablés de faim et de froid ; il les accueillit avec bonté dans sa maison, et commanda qu'on tuât pour ses hôtes le seul veau qu'il possédât. Après le souper, saint Germain fit disposer tous les os du veau sur sa peau et à sa prière le veau se leva tout aussitôt. Le lendemain, Germain se hâta de se, rendre chez le roi et lui demanda avec force, pourquoi i1 lui avait refusé l'hospitalité. Le roi grandement saisi ne put lui répondre ; alors Germain lui dit : « Sors et cède le royaume à meilleur que toi. » Et par un ordre qu'il reçut de Dieu, Germain fit venir le porcher avec sa femme et en présence de la multitude étonnée, il le constitua roi ; et depuis lors ce sont les descendants du porcher qui gouvernent la nation des Bretons**

*Héricus, moine d'Auxerre, qui a écrit la vie et, les miracles du saint. -- **Ibid., c. VIII.

Les Saxons étaient en guerre avec les Bretons et se voyaient inférieurs en nombre, ils appelèrent alors les saints qui passaient par là ; ceux-ci les instruisirent et tous accoururent à l'envi pour recevoir le baptême. Le jour de Pâques, transportés par la ferveur de leur foi, ils jettent leurs armes de côté et se proposent de combattre avec grand courage ; les ennemis, à cette nouvelle, se ruent avec audace contre des gens désarmés ; mais Germain, qui se tenait caché avec les siens, les

avertit tous, que quand il crierait lui-même *Alleluia*, ils lui répondissent ensemble en poussant le même cri. Et quand ils l'eurent fait, une terreur tellement grande s'empara des ennemis qui se précipitaient sur eux, qu'ils jetèrent leurs armes, dans la persuasion que non seulement les montagnes, mais encore le ciel s'écroulaient sur leur tète ; alors ils prirent tous la fuite*.

*Ibid.

Une fois qu'il passait par Autun, il vint au tombeau de saint Cassien, évêque, auquel il demanda comment il se trouvait. Celui-ci lui répondit de son cercueil ces mots qui furent entendus de tous les assistants : « Je jouis d'un doux repos, et j'attends la verne du rédempteur. » Et Germain lui dit : « Reposez encore longtemps en Jésus-Christ, et intercédez pour nous avec ferveur, afin que nous méritions d'obtenir les joies de la sainte résurrection. »

À son arrivée à Ravenne, il fut reçu avec honneur par l'impératrice Placidie et par son fils Valentinien. Quand vint l'heure du repas, la reine lui envoya un magnifique vase d'argent rempli de mets exquis ; il le reçut, mais ce fut pour distribuer les mets à ceux qui l'accompagnaient et pour donner aux pauvres l'argent du vase qu'il garda par devers lui. Pour tenir lieu de présent, il envoya à l'impératrice une écuelle de bois dans laquelle était un pain d'orge ; ce qu'elle reçut de bonne grâce et dans la suite elle fit enchâsser cette écuelle dans de l'argent.

Une fois encore, l'impératrice l'invita à un dîner que le saint accepta avec bonté. Or, comme il était exténué par les jeûnes,, la prière et les travaux, il se fit conduire sur un âne depuis son logement

jusqu'au palais : mais pendant le repas, l'âne de saint Germain mourut. La reine, qui l'apprit, fit offrir à l'évêque un cheval extrêmement doux. Quand le saint l'eut vu, il dit : « Qu'on m'amène mon âne, parce que, comme il m'a amené, il me ramènera. » Et allant vers le cadavre :
« Lève-toi, dit-il, âne, retournons au logis. Aussitôt l'âne se leva, se secoua, et comme s'il n'avait éprouvé aucun mal, il porta Germain à son hôtellerie. Mais avant de sortir de Ravenne, Germain prédit qu'il n'avait plus longtemps à rester sur la terre. Peu de temps après, la fièvre le saisit et le septième jour il s'endormit dans le Seigneur : son corps fut transporté dans les Gaules, selon qu'il l'avait demandé à l'impératrice. Il mourut vers l'an du Seigneur quatre cent trente.

Saint Germain avait promis à saint Eusèbe de consacrer à sa place, quand il reviendrait, une église que le saint évêque de Verceil avait fondée. Mais quand il eut appris le trépas du bienheureux Germain, saint Eusèbe fit allumer des cierges pour consacrer lui-même son église. Or, plus on les allumait, plus ils s'éteignaient. Eusèbe comprit par là que la dédicace devait être remise à une autre époque, ou bien qu'elle devait être faite par un autre évêque. Mais lorsque le corps de saint Germain fut amené à Verceil, et qu'on l'eut fait entrer dans l'église, à l'instant tous les cierges s'allumèrent par miracle.

Alors saint Eusèbe se souvint de la promesse du bienheureux Germain, et il comprit qu'il avait exécuté, après sa mort, ce qu'il avait promis de faire étant en vie. Il ne faut pas croire qu'il soit ici question du grand Eusèbe de Verceil ; celui-ci mourut du temps de l'empereur Valens, et il

s'écoula plus de 50 ans depuis sa mort jusqu'à celle de saint Germain. Ce fut sous un autre Eusèbe, qu'arriva ce qui vient d'être raconté.

---

31. Saint Eusèbe

Eusèbe est ainsi appelé de *eu*, qui veut dire bien et, *sebe*, qui signifie éloquence ou poste. Eusèbe s'interprète encore bon culte. En effet il fut rempli de bonté, en se sanctifiant, d'éloquence en défendant la foi, il resta à son poste en souffrant le martyre avec constance ; et il rendit à Dieu un bon culte par le respect qu'il eut pour lui.

Eusèbe, qui conserva sa virginité, :n'était encore que catéchumène quand il fut baptisé par le pape Eusèbe qui lui donna son nom. À son baptême, on vit les mains des anges le lever des fonts sacrés. Une dame, qui s'était éprise de sa beauté, voulut entrer dans sa chambre, mais elle en fut empêchée par les anges qui le gardaient : alors elle vint le lendemain matin se jeter à ses pieds et lui demander pardon.

Après avoir été ordonné prêtre, il brilla par une sainteté telle que dans la solennité de la messe, on voyait les anges qui le servaient. En ce temps-là, comme l'hérésie d'Arius infectait l'Italie entière de ses poisons, favorisée qu'elle était par l'empereur Constance, le pape Julien sacra Eusèbe évêque de Verceil : c'était alors une des principales villes de l'Italie. À cette nouvelle, les hérétiques firent fermer, toutes les portes de l'église ; mais Eusèbe étant entré dans la ville, se mit à genoux à la porte de l'église principale dédiée à la bienheureuse Marie, et à l'instant toutes les portes ouvrirent à sa prière. Il chassa de son siège Maxence, évêque de Milan, qui était gâté par le poison de l'hérésie, et il

établit en sa place Denys, fervent catholique.

C'est ainsi qu'Eusèbe en Occident et Athanase en Orient purgeaient l'Église de la peste des Ariens. Cet Arius était un prêtre d'Alexandrie : il prétendait que le Christ était une pure créature : il avançait ce qu'il était, quand il n'était pas, et qu'il a été fait pour nous, afin que Dieu se servît de lui comme d'un instrument pour notre création. Alors le grand Constantin fit célébrer le concile de Nicée où cette erreur fut condamnée. Arius finit, quelque temps après, d'une mort misérable, car il rendit dans le lieu secret toutes ses entrailles et ses intestins*. Constance, fils de Constantin, se laissa corrompre aussi par l'hérésie ; c'est pour cela qu'irrité grandement contre Eusèbe, il convoqua en concile beaucoup d'évêques, et y manda Denys : il adressa mainte et mainte lettres à Eusèbe qui, sachant que la malice prévaut dans la multitude, refusa de venir et s'excusa sur son grand âge.

*Ruffin, *Hist. Eccl.* liv. X ; — Vincent de B., liv. XV, c. XII, an 330.

Alors pour lui enlever ce prétexte, l'empereur décida que le concile serait célébré à Milan. qui était tout proche. Quand il vit que Eusèbe faisait encore défaut, il ordonna aux Ariens de mettre par écrit leur croyance, il força Denys, évêque de Milan, et trente-trois autres évêques de souscrire à cette doctrine. Quand Eusèbe apprit cela, il se décida à quitter sa ville pour venir à Milan et il prédit qu'il v serait exposé à souffrir beaucoup*.

**Bréviaire romain.*

Comme il était sur le chemin de Milan, il arriva sur le bord d'un fleuve ; une barque, qui était sur la rive opposée, vint à lui, sur l'ordre qu'il lui, en. donna ; elle le transporta à l'autre rive, lui et ses compagnons, sans qu'il y eût aucun timonier. Alors

Denys, dont il vient d'être question, alla à sa rencontre et se jeta à ses pieds pour lui demander pardon. Or, comme Eusèbe ne se laissait fléchir ni par les menaces ni par les flatteries de l'empereur, il dit en présence de toute l'assemblée : « Vous avancez que le Fils est inférieur au Père ; comment se fait-il donc que vous m'avez fait passer après mon fils et mon disciple ? Or, le disciple n'est pas au-dessus du maître ni l'esclave plus que son seigneur, ni le fils au-dessus du père. » Frappés par cette raison, ils lai présentèrent l'écrit qu'ils avaient fait et que Denys avait signé. Et il dit : « Je ne souscrirai pas après mon fils sur lequel je l'emporte en autorité ; mais brûlez cet écrit, et faites-en un autre que je signerai, si vous le voulez. » Et ce fut par une inspiration divine que fut brûlé l'écrit que Denys et, trente-trois autres évêques avaient signé. Les Ariens écrivirent donc une autre pièce, et la donnèrent à Eusèbe et aux autres évêques pour la signer : mais sur les exhortations d'Eusèbe ils s'y refusèrent entièrement, et ils se félicitèrent de ce que la première pièce qu'ils avaient été forcés de souscrire eût été totalement brûlée. Constance irrité abandonna Eusèbe au bon plaisir des Ariens. Alors ceux-ci le saisirent au milieu des évêques, l'accablèrent de coups, et le traînèrent sur les degrés du palais, du haut en bas, et depuis le bas jusqu'en haut. Quoiqu'il perdît beaucoup de sang de sa tête meurtrie, il n'en persista pas moins dans ses refus ; alors, ils lui lièrent les mains derrière le dos et le tirèrent par une corde attachée au cou. Quant à lui, il rendait grâces à Dieu, et disant qu'il était prêt à mourir pour confesser la foi catholique. Alors Constance fit conduire en exil le pape Libère, Denys, Paulin et tous les autres évêques qui avaient été entraînés par l'exemple d'Eusèbe. Scylopolis,

ville de la Palestine, fut le lieu où les Ariens menèrent Eusèbe : ils le renfermèrent dans une pièce si étroite qu'elle était plus courte que. sa taille, et. plus- resserrée que son corps, en. sorte qu'il était courbé au point de ne pouvoir ni étendre les pieds, ni se tourner d'un côte ou d'un autre. Sa tête restait baissée ; et il pouvait seulement remuer les épaules et les bras.

Mais Constance étant mort, Julien, son successeur, désirant plaire à tout le monde, fit rappeler les évêques exilés, rouvrir les temples des dieux, et voulut que chacun jouit de la paix sous la loi qu'il préférait choisir. Ce fut ainsi que Eusèbe, délivré de son cachot, vint trouver Athanase et lui exposer toutes les souffrances qu'il avait endurées : A la mort de Julien et sous l'empire de Jovinien, les Ariens restant calmes, Eusèbe revint à Verceil où le peuple le reçut avec dès témoignages d'une vive allégresse. Mais sous le règne de Valens, les Ariens, qui s'étaient multipliés de nouveau, entourèrent la maison d'Eusèbe, l'en arrachèrent et après l'avoir traîné sur le dos, ils,l'écrasèrent sous des pierres.

I1 mourut de cette manière dans le Seigneur et fut enseveli dans l'église qu'il avait construite. On rapporte encore que Eusèbe obtint de Dieu par ses prières pour sa ville qu'aucun Arien n'y pourrait vivre. D'après la chronique, il Vécut au moins 88 ans. Il florissant vers l'an du Seigneur trois cent cinquante.

---

32. Les saints Macchabées

Les Macchabées furent sept frères, qui, avec ; leur révérende mère et leur père Eléazar, n'ayant pas voulu, par respect pour la loi, manger de la viande de pourceau, souffrirent des supplices inouïs, dont on peut trouver un plus ample récit au IIe livre des Macchabées.

Il faut remarquer que l'Église d'Orient célèbre la fête des saints de l'un et de l'autre Testament, tandis que l'église d'Occident ne fait pas la fête des saints de l'Ancien, par la raison qu'ils sont descendus aux enfers. Il faut en excepter, les Innocents, parce que Jésus-Christ a été tué dans chacun d'eux, et les Macchabées.

Il y a quatre raisons pour lesquelles 1'Église fait la mémoire solennelle de ces derniers, bien qu'ils fussent descendus aux enfers :

La première est qu'ils ont la prérogative du martyre. Ayant en effet enduré des supplices inouïs parmi les saints de l'Ancien Testament, il était juste qu'on célébrât la mémoire de leur martyre. Cette raison est donnée dans l'*Histoire scholastique*.

La deuxième est pour rappeler un mystère. Le nombre septennaire est le nombre Universel*. Dans les Macchabées sont représentés tous les pères de d'Ancien Testament qui sont dignes de réputation. En effet, bien que l'Église ne célèbre pas leur fête, tant parce qu'ils sont descendus dans les limbes, que parce qu'il est survenu une multitude de nouveaux saints, cependant, dans ces sept martyrs, elle montre le respect qu'elle a pour tous les autres, puisque ce nombre sept, ainsi qu'il vient d'être dit, est un nombre universel et général.

*Voici ce que,dit saint Augustin au sujet du nombre septennaire (*Cité de Dieu*, lib. II, ch. XXXI). On pourrait s'étendre. beaucoup sur la perfection du nombre septennaire… Le premier nombre tout impair est trois, et le premier tout pair est quatre ; la somme des

deux forme le nombre sept, qui est souvent pris pour la généralité des nombres.

La troisième est pour offrir un exemple dans les tribulations. On les propose comme un modèle aux fidèles, afin que la constance de ces saints les anime de zèle pour la foi, et les porte à souffrir pour la foi de l'Évangile, comme les Macchabées ont valeureusement combattu pour la loi de Moïse.

La quatrième est tirée du motif de leur martyre ; car ce fut pour la défense de leur loi qu'ils endurèrent de pareils supplices, comme c'est pour la défense de la loi évangélique que souffrent les chrétiens. Ces trois ; dernières raisons sont celles que Me Jean Beleth assigne dans sa Somme des offices, chapitre V.

---

33. Saint Pierre aux liens

*Sur l'authenticité des chaînes de saint Pierre, conservées à Rome dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, consulter Cancellieri, dans son ouvrage intitulé : *De carcere Tulliano*,
oie sont consignés tous les témoignages sur lesquels repose cette tradition.

La fête qui est appelée de saint Pierre aux Liens fut, dit-on, instituée pour quatre raisons : la délivrance de saint Pierre ; puis la délivrance d'Alexandre ; ensuite pour rappeler la destruction du rite des gentils et enfin pour demander d'être délivré des liens spirituels.

I. La délivrance de saint Pierre. D'après l'*Histoire scholastique**, Hérode Agrippa alla à Rome où il vécut dans l'intimité de Caius, neveu de Tibère César. Or, un jour, Hérode étant avec Caius sur un char, dit en levant les mains au ciel : « Quel

désir j'aurais de voir mourir ce vieillard, pour que tu sois le maître de tout l'univers ! » Paroles qui furent entendues du cocher d'Hérode et rapportées tout aussitôt par lui à Tibère.

*Actes, ch. LVII.

Tibère indigné fit en conséquence jeter Hérode en prison. Et un jour qu'il était appuyé contre un arbre sur le feuillage duquel était perché un hibou, un de ses compagnons de captivité, habile dans la science des augures, lui dit : « Ne crains rien car bientôt tu seras délivré, et tu seras élevé si haut que, tu exciteras contre toi l'envie de tes amis et tu mourras dans cet état de prospérité. Mais quand tu verras au-dessus de toi un animal de cette espèce, tu sauras dès lors qu'il ne te reste que cinq jours à vivre*. »

**Histoire scholastique*.

Quelque temps après Tibère meurt et Caius, élevé à l'empire, délivra Hérode qu'il honora de la dignité de roi de Judée. Quand celui-ci fut arrivé dans ce pays, il employa son pouvoir à maltraiter quelques membres de l'Église. D'abord il fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean, avant les jours de l'octave de Pâques, où I'on ne mangeait que des pains azymes. Et voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit encore prendre Pierre, dans le même temps, et le mit en prison, avec le dessein de le faire mourir devant tout le peuple, après la fête de Pâques. Mais l'ange du Seigneur apparut miraculeusement à Pierre, le délivra des chaînes qui le liaient et lui ordonna d'aller remplir en toute liberté le ministère de la prédication : Le lendemain, à l'occasion de l'évasion de saint Pierre, Hérode manda les gardes afin de les punir rigoureusement. Il ne pût cependant le faire, car la délivrance de cet apôtre

ne devait être pour qui que ce fut, la cause d'aucun mal.

En effet, il fut obligé d'aller tout de suite à Césarée, où il expira, sous le coup d'un Josèphe rapporté au XIXe livre des Antiquités Judaïques, ch. VIII, qu'arrivé à Césarée, où s'étaient réunis les habitants de toute la province, Hérode, revêtu d'un habillement magnifique, tissu d'or et d'argent, se rendit le lendemain au théâtre.

Or, quand les rayons du soleil vinrent frapper sur son vêtement tout couvert d'argent, l'éclat du métal étincelant faisait vibrer, par la répercussion, sur les spectateurs, une double lumière qui devait remplir d'effroi ceux qui l'apercevaient, et par le moyen de cette artificieuse : erreur, on était porté à croire qu'il y avait en lui quelque chose au-dessus de la nature humaine. À l'instant, la foule des flatteurs se mit à s'écrier : « Jusqu'à présent, nous vous avions pris pour un homme, mais aujourd'hui nous déclarons que vous êtes au-dessus de la nature humaine. » Or, tandis qu'il ose repaissait de ces flatteries, et qu'il acceptait sérieusement les honneurs divins qu'on lui voulait rendre, il leva la tête et vit assis sur une ficelle, au-dessus de sa tête un ange, c'est-à-dire un hibou, qui n'était que le messager de sa mort prochaine. Alors il se tourna vers le peuple et dit : « Moi, qui suis votre Dieu, voici que je vais mourir. » Car il savait, d'après la prédiction de l'augure, qu'il mourrait dans cinq jours. Alors il fut frappé, et pendant ces cinq jours, il fut rongé par les vers et expira.

Ce fut donc en mémoire de la délivrance, si miraculeuse du prince des apôtres, et de la vengeance si terrible qui fut infligée immédiatement à ce tyran, que l'Église solennise la

fête de saint Pierre aux Liens. De là vient qu'à la messe on chante l'épître où se trouve le récit de cette délivrance ; il paraîtrait donc par là que l'on devrait donner à cette fête le nom de saint Pierre des Liens (c'est-à-dire délivré des liens).

Venons au second motif de l'institution de cette fête.

II. Le pape, Alexandre qui gouverna l'Église, le sixième après saint Pierre, et Hermès, préfet de la ville de Rome, converti à la foi par Alexandre, étaient détenus par le tribun Quirinus qui les enfermait en des lieux différents : or, le tribun dit au préfet Hermès : « Je m'étonne qu'un homme, prudent comme toi, renonce à l'honneur d'être préfet et rêve une autre vie. » Hermès lui, répondit : « Et moi aussi, il y a quelques années, je me moquais de tout cela, et pensais que cette vie est la seule. », Quirinus lui dit : « Prouve-moi que tu es sûr d'une autre vie et à l'instant, je serai un disciple de ta croyance. »

Hermès lui répondit : « Saint Alexandre, que tu retiens en prison, t'enseignera cela lui-même beaucoup mieux. » Alors Quirinus se mit à maudire Hermès et il ajouta : Je viens de te dire que tu me donnes des preuves de ce que tu avances, et voici que tu me renvoies à Alexandre que je retiens en prison à cause de ses crimes. Pourtant, je doublerai le nombre de tes gardes et de ceux d'Alexandre, et si je puis le trouver avec toi ou bien toi avec lui ; alors j'ajouterai, certainement foi aux paroles et aux discours que vous me tiendrez l'un et l'autre. »

Il fit ce qu'il avait dit : or, Hermès en prévint incontinent Alexandre. Celui-ci se mit donc en prière ; alors un ange. vint et le conduisit dans la prison. d'Hermès.

Quand Quirinus les trouva ensemble, il fut singulièrement surpris. Et Hermès racontant à Quirinus comment Alexandre avait ressuscité son fils qui était mort, Quirinus dit à Alexandre : « Ma fille Balbine est goîtreuse, eh bien ! je te promets de me soumettre à ta croyance, si tu peux obtenir la guérison de ma fille. » « Va vite, lui répliqua Alexandre, et amène-la-moi dans ma prison. » Quirinus lui dit : « Puisque tu es ici, comment pourrai-je te trouver dans ta prison ? » « Va vite, répartit Alexandre, parce que celui qui m'a amené ici m'y ramènera lui-même à l'instant. » Quirinus alla donc mener sa fille à la prison d'Alexandre, et en l'y trouvant, il se prosterna à ses pieds.

Alors, sa fille se mit à baiser avec dévotion les chaînes de saint Alexandre, afin qu'elle reçût guérison. Alexandre lui dit : « Ma fille, cesse d'embrasser mes chaînes, mais cherche avec empressement les carcans de saint Pierre et en les baisant avec dévotion, tu seras guérie. » Quirinus fit donc chercher avec soin les carcans dans la prison où saint Pierre avait été détenu, et quand il les eut trouvés, il les donna à baiser à sa fille. Elle ne l'eut pas plus tôt fait qu'elle eut le bonheur d'être entièrement guérie. Quirinus demanda pardon à Alexandre qu'il délivra de prison, puis il reçut le baptême lui, sa famille et beaucoup d'autres encore.

Saint Alexandre institua donc cette fête aux calendes d'août, et il fit bâtir en l'honneur de saint Pierre une église, où il déposa les chaînes et la nomma l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. En cette solennité, il se fait un grand concours de peuple à ladite église et on y baise ces chaînes.

III. D'après Bède, telle serait la troisième cause de l'institution de cette fête. L'empereur Octave et

Antoine, qui étaient unis ensemble par alliance, se partagèrent entre eux l'empire du monde entier ; à Octave échut, dans l'Occident, l'Italie, la Gaule et l'Espagne, et Antoine, en Orient, en l'Asie, le Pont et l'Afrique. Or, Antoine qui était lascif et débauché, après avoir épousé la sœur d'Octave, la répudia, pour épouser Cléopâtre, reine d'Égypte. Octave indigné de cette conduite, s'avança à main armée contre Antoine en Asie et le défit partout. Alors Antoine et Cléopâtre, vaincus, prirent la fuite, et poussés par le chagrin, ils se donnèrent la mort eux-mêmes.

Octave abolit donc le royaume d'Égypte-et en fit une province romaine. De là il alla à Alexandrie : il dépouilla cette ville de toutes ses richesses et les fit transporter à Rome ; ce qui apporta un tel bien-être dans la république que l'on donnait pour un denier ce qui en valait quatre auparavant. Et parce que les guerres civiles avaient dévasté extraordinairement la ville, il la renouvela au point qu'il dit : « Je l'ai trouvée de briques, je la laisse de marbre. » Il agrandit tellement la république que ce fut le premier qui fut appelé Auguste, nom que retinrent ses successeurs à l'empire ; comme ce fut encore de son oncle Jules-César que les empereurs furent nommés César.

Le peuple appela aussi de son nom le mois d'août, qui, auparavant se nommait Sextilis, car c'était le sixième mois depuis celui de mars. Ce fut donc en mémoire et en l'honneur de la victoire qu'Auguste remporta le premier août que tous les Romains solennisaient ce jour, jusqu'à l'époque de l'empereur Théodose qui commença à régner l'an du Seigneur quatre cent vingt-six.

Eudoxie, fille de ce Théodose et épouse de

Valentinien, se rendit à Jérusalem pour accomplir un vœu. Ce fut là qu'un Juif lui offrit, pour une somme importante, les deux chaînes dont saint Pierre avait été lié sous Hérode. Revenue à Rome aux calendes d'août, et voyant le Romains célébrer une fête en l'honneur d'un empereur qui était idolâtre, elle fut affligée de ce qu'on rendait de si grands honneurs à un homme damné : elle reconnut qu'il ne serait pas facile d'abolir cette espèce de culte passé en coutume ; alors elle pensa à laisser subsister cet état de choses, mais dans le but que. la solennité aurait lieu en l'honneur de saint Pierre, et que tout le peuple nommerait ce jour la fête de saint. Pierre aux Liens. Après en avoir conféré avec le saint pape Pélage, ils unirent leurs efforts pour porter le peuple, par des exhortations flatteuses, à laisser dans l'oubli la mémoire du prince des païens, pour faire une mémoire solennelle du prince des apôtres.

La proposition ayant, obtenu l'assentiment universel, Eudoxie fit connaître qu'elle avait rapporté de Jérusalem les chaînes de saint Pierre et les montra au peuple. Le pape, de son côté, produisit la chaîne dont le même apôtre avait été lié sous Néron. On les mit ensemble et alors eut lieu ce miracle par lequel de ces trois chaînes, il s'en forma une seule, comme si elle n'eût pas été composée de différentes pièces*. En même temps, le pape, et la reine décidèrent que l'honneur rendu à un païen, qui était damné, serait attribué à plus juste titre au prince des apôtres.

**Bréviaire romain.*

Le pape donc avec la reine plaça les chaînés dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. Il l'enrichit de grands privilèges et institua que ce jour serait

fêté en tous lieux. Voilà ce que dit Bède. Sigebert rapporte la même chose*. On vit en l'an du Seigneur 969 combien grande était la puissance de cette chaîne car un comte, proche parent de l'empereur Othon ; fut saisi, aux yeux de tout le monde, par le diable d'une façon si cruelle, qu'il se déchirait avec les dents. L'empereur ordonna alors qu'on le menât au pape Jean, afin de lui entourer le cou avec la chaîne de saint Pierre. On lui mit d'abord au cou une autre chaîne qui ne délivra pas le possédé, car il n'y avait en elle aucune vertu ; enfin on prend la chaîne de saint Pierre et on la met au cou du furieux : mais le diable ne put supporter le poids d'une si grande puissance, et se retira aussitôt en jetant un cri affreux eu, présence de tous les assistants**. Alors. Théodose, évêque de Metz, se. saisit de la chaîne et assura qu'il ne la lâcherait qu'autant qu'on lui couperait les mains. Comme il s'élevait à ce sujet une grave contestation entre l'évêque, et le pape avec les autres clercs, l'empereur vint a bout d'apaiser le débat : en demandant au pape un anneau de cette chaîne pour l'évêque***.

*Paul, diacre, fait aussi le même récit dans une homélie. -- **_Bréviaire romain_. -- ***Sigebert, Chronique.

Miletus raconte en sa chronique et le même fait se trouve rapporté dans l'_Histoire tripartite_*, qu'en ce temps là, apparut en Épire un dragon énorme que Donat, évêque d'une haute vertu tua en lui crachant dans la gueule : mais auparavant, le prélat avait fait avec les doigts une forme de croix qu'il présenta aux yeux du monstre. Huit paires de bœufs purent à peine traîner le cadavre pour être brûlé ; car on craignait que l'air se fût infesté par sa putréfaction.

*Lib. IX, C. XLVI.

Le même auteur, rapporte au même endroit et on trouve aussi dans l'Histoire tripartite que le diable se montra dans la Crète sous la figure de Moïse : Il rassembla de tous Cités les Juifs qu'il conduisit vers un précipice affreux auprès de la mer. Il leur promit qu'en se mettant à leur tête, il allait les conduire à pied sec dans la terre promise, et en fit périr un nombre infini. D'où l'on conjecture que le diable indigné se vengea ainsi d'eux, parce que le Juif avait donné la chaîne de saint Pierre à l'impératrice Eudoxie, et que les réjouissances faites en l'honneur d'Octave avaient été abolies. Bon nombre de ceux qui échappèrent reçurent avec empressement la grâce du baptême. Car comme ils roulaient les uns sur les autres du haut en bas de la montagne, les premiers, déchirés sur les rochers à pic, furent suffoqués en tombant dans la mer ; quant aux autres qui voulaient les suivre, dans l'ignorance de ce qui était arrivé aux premiers, des pêcheurs passant par là leur apprirent l'accident qui avait fait périr leurs frères, et alors ils se convertirent. Ces faits sont tirés de l'Histoire tripartite.

IV. On peut encore assigner ici une quatrième cause de l'institution de cette fête. Le Seigneur délia miraculeusement saint Pierre de ses liens, et lui donna le pouvoir de lier et de délier : or, nous aussi nous sommes mes retenus dans les liens du péché et nous avons. besoin d'être déliés. C'est la raison pour laquelle nous honorons le prince des Apôtres en cette solennité qui est dite aux liens, afin que comme il a mérité d'être délié de ses chaînes, et comme il a reçu du Seigneur le pouvoir de délier, de même aussi il nous délie des chaînes du péché. On peut se convaincre que ce fut là une

raison de l'institution de cette fête pour peu qu'on remarque que l'épître de la messe rappelle cette délivrance, et que l'Évangile qu'on récite fait mémoire du pouvoir accordé à saint Pierre de délier et d'absoudre. En outre, dans l'oraison de la messe, on demande, par l'intercession de cet apôtre, que cette absolution nous soit accordée. Par ce pouvoir des clefs qu'il reçut, on voit qu'il délivre quelquefois ceux qui mériteraient d'être damnés, ainsi que le rapporte le livre des Miracles de la sainte Vierge.

« Dans la ville de Cologne, il y avait, au monastère de saint Pierre, un moine léger, débauché et lascif. Une mort subite le surprit, et les démons l'accusaient en faisant connaître ouvertement toutes les espèces de péchés qu'il avait commis.
Voici ce que l'un d'eux disait : « Je suis la cupidité, par laquelle tu as souvent convoité contre les commandements de Dieu. » Un autre criait : « Je suis la vaine gloire par laquelle tu t'es élevé avec jactance parmi les hommes. » Un autre : « Je suis le mensonge et tu as commis le péché de mentir. » Et ainsi des autres. D'un autre côté, quelques bonnes œuvres qu'il avait faites l'excusaient en disant : « Je suis l'obéissance que tu as témoignée à tes supérieurs spirituels ; je suis le chant des psaumes que tu as souvent chantés pour Dieu. »

Alors saint Pierre, dont il était le moine, vint trouver Dieu et intercéder pour lui Le Seigneur lui répondit : « Est-ce que ce n'est pas moi qui ai inspiré le prophète lorsqu'il a dit : « Seigneur, qui est-ce qui habitera dans votre tabernacle ? C'est « celui qui entre sans avoir de taches, etc. » Comment celui-ci peut-il être sauvé, puisqu'il n'est

pas entré ici sans tache, puisqu'il n'a pas pratiqué la justice ? » Alors saint Pierre se mit à prier pour lui avec la vierge Mère, et le Seigneur porta cette sentence qu'il retournerait dans son corps et qu'il y ferait pénitence.

Aussitôt donc, saint Pierre avec la clef qu'il tenait à la main effraya le diable ; et le mit en fuite. Il remit ensuite l'âme de cet homme dans la main de quelqu'un qui avait été moine dans le susdit monastère, avec l'ordre de la reconduire à son corps. Le moine lui demanda comme récompense de ce qu'il ramenait son âme ; de réciter chaque jour le psaume Miserere mei, Deus ; et de nettoyer souvent son tombeau des ordures qui s'y trouvaient. Or, le moine, revenu à la vie, raconta à tout le monde ce qui lui était arrivé.

---

34. Saint Étienne, pape

**Bréviaire romain.*

Saint Étienne, pape, après avoir converti beaucoup de gentils par ses discours et par -ses exemples, et avoir donné la sépulture à beaucoup de corps de martyrs, fut recherché avec grand soin par Valérien et Gallien, l'an du Seigneur 260, afin qu'on le forçât lui et les clercs ou de sacrifier aux idoles, ou, dans. le cas contraire, à être puni par divers supplices.

Il y eut un édit de rendu par lequel il était déclaré que celui qui les livrerait jouirait de toute leur fortune. En conséquence, dix de ses clercs furent pris et décapités sans forme de procès. Le lendemain on se saisit,d'Etienne, il fut mené au

temple de Mars, ou pour y adorer l'idole, ou pour y subir, la sentence capitale. Mais quand il fut entré ; et qu'il eut prié Dieu de détruire ce temple, à l'instant il s'en écroula une grande partie ; toute la multitude s'enfuit alors pleine d'effroi. Quant à Étienne, il se retira au cimetière de sainte Lucie. Lorsque Valérien l'eut appris, il envoya vers lui des soldats en plus grand nombre qu'il ne l'avait fait. En arrivant, ils le trouvèrent célébrant la messe : Il les attendit sans trouble, acheva avec dévotion les saints mystères ; après quoi ils le décapitèrent sur son siège.

---

35. L'Invention de saint Étienne, premier martyr

*Cf. la relation de cette invention au septième tome des Oeuvres de saint Augustin. Appendice.

L'invention du corps du premier martyr saint Étienne est rapportée : à l'année quatre cent quarante-sept, la septième du règne d'Honorius. On distingué son invention, sa translation et sa réunion.

Son invention eut lieu comme il suit* : Un prêtre du territoire de Jérusalem, appelé Lucien, cité par Gennade (ch. XLVI) au nombre des hommes illustrés, écrit lui-même qu'un vendredi, comme il reposait à moitié endormi dans son lit, lui apparut un vieillard, haut de taille, beau de visage, avec une longue barbe, revêtu d'un manteau blanc semé de petites pierres précieuses enchâssées dans l'or en formé de croix, portant une chaussure recouverte d'or à la surface. Il tenait à la main une baguette

d'or dont il toucha Lucien en disant : « Hâte-toi de découvrir nos tombeaux, car nous avons été renfermés dans un endroit fort indécent. Va dire à Jean, évêque de Jérusalem ; qu'il nous place dans un lieu honorable ; car, puisque la sécheresse et la tribulation désolent la terre, Dieu, touché de nos prières a décidé de pardonner au monde. » Le prêtre Lucien lui dit : « Seigneur qui êtes-vous ? » — « Je suis, dit-il, Gamaliel qui ai nourri saint Paul ; et qui lui ai enseigné la loi à mes pieds. À mon côté repose saint Étienne, qui a été lapidé par les Juifs, hors de la ville, afin que son corps fut dévoré par les bêtes féroces et les oiseaux. Mais celui. pour la foi duquel ce saint martyr a versé son sang ne l'a pas permis ; je l'ai recueilli alors avec grand respect et l'ai enseveli dans un tombeau neuf que j'avais fait creuser pour moi. L'autre qui est avec moi, c'est Nicodème, mon neveu ; qui alla une nuit. trouver Jésus, et reçut le baptême sacré des mains de saint Pierre et de saint Jean. Les princes des prêtres ; indignés de son action l'auraient tué, si les égards qu'ils avaient pour nous ne les eussent retenus.

**Bréviaire romain.*

Cependant ils lui ravirent tous ses biens le dépouillèrent de sa principauté du sacerdoce et le laissèrent, à demi mort des coups dont ils l'accablèrent. Alors je le menai dans ma maison où il survécut quelques jours et quand il fut mort, je le fis ensevelir ; aux pieds de saint Étienne. Il y en a encore un troisième avec moi ; c'est Abibas, mon propre fils, qui, à l'âge de 20 ans, reçut le baptême en même temps que moi, il vécut dans la virginité, et se livra à l'étude de la loi avec Paul, mon disciple. Quant à ma, femme Athéa et à mon fils

Sélémias qui ne voulurent pas croire en Jésus-Christ ils n'ont pas été dignes de partager notre sépulture ; mais vous les trouverez ensevelis autre part, et leurs tombeaux sont vides et nus. » A ces mots, Gamaliel disparut.

Alors Lucien s'éveillant pria le Seigneur que si cette vision avait un fondement de vérité, elle se renouvelât une seconde et une troisième fois. Or, le vendredi suivant, Gamaliel lui apparut comme la première fois, et lui demanda pourquoi il avait négligé de faire ce qu'il lui avait recommandé : « Non, seigneur, répondit-il, je ne l'ai pas négligé, mais j'ai prié le Seigneur que si cette vision venait de Dieu, elle se renouvelât trois fois. » Et Gamaliel lui dit : : « Puisque vous avez réfléchi à quel signe, si vous nous trouviez, vous pourriez distinguer les reliques de chacun en particulier, je vais, vous donner un emblème au moyen duquel vous reconnaîtrez nos cercueils et nos reliques. »

Et il lui montra trois corbeilles d'or et une quatrième d'argent, dont l'une était pleine de roses rouges et deux autres de roses blanches. Il lui montra aussi la quatrième pleine de safran. Alors Gamaliel ajouta : Ces corbeilles sont nos cercueils et ces rasés sont nos reliques. La corbeille pleine de roses rouges est le cercueil de saint Étienne qui, seul d'entre nous, a mérité la couronne du martyre ; les deux autres pleines de roses blanches sont les cercueils de Nicodème et de moi, comme ayant persévéré d'un cœur sincère dans la confession de Jésus-Christ Pour la quatrième d'argent qui est pleine de safran, c'est le cercueil d'Abibas, mon fils, dont la virginité fut éclatante et qui sortit pur de ce monde. »

Ayant dit ces paroles, il disparut de nouveau. Le

vendredi de la semaine suivante, Gamaliel lui apparut avec un visage irrité et le réprimanda gravement de ses délais et de sa négligence. Aussitôt Lucien alla à Jérusalem et raconta à l'évêque Jean l'ensemble de tout ce qu'il, avait vu. On fit, venir d'autres évêques et on se dirigea vers l'endroit indiqué à Lucien ; et dès qu'on se fut mis en train de fouiller, la terre trembla et l'on ressentit une odeur très suave, dont l'admirable parfum guérit, par les mérites des saints, soixante et dix hommes affligés de diverses maladies. Or, ce fut ainsi que l'on porta en l'église de Sion de Jérusalem, et où saints Etienne avait exercé ses fonctions d'archidiacre ; les reliques de ces saints au milieu de la joie publique, et qu'on les ensevelit avec les plus grands honneurs. À cette heure-là même, il tomba une grande pluie. Bède, en sa chronique, fait mention de cette vision et de cette invention.

Cette invention de saint Étienne eut lieu le jour même qu'on célèbre son martyre et l'on dit que ce martyre arriva aujourd'hui. Mais ces fêtes furent chantées de jour par l'Église, pour deux motifs.

Le premier, parce que Jésus-Christ naquit ici-bas, afin que l'homme naquit au. ciel. Or, il était convenable que la nativité de Jésus-Christ fût suivie du natalice de saint Étienne qui le premier souffrit le martyre pour Jésus-Christ, ce qui n'est autre chose que, naître au ciel, afin de montrer par là que l'un était la conséquence de l'autre : aussi c'est la raison pour laquelle l'Église chante dans l'office de ce jour* : « Hier le Christ est né sur la terre, afin qu'aujourd'hui Étienne naquît dans le ciel. »

*Leçons du 2ème nocturne.

Le second motif est que le jour de l'Invention se fêtait plus solennellement que celui de son martyre, et cela par respect pour le jour de Noël, et à cause des miracles nombreux que le Seigneur opéra lors de l'Invention, Mais parce que le martyre l'emporte sur l'Invention, et qui doit être célébré plus solennellement, c'est pour, cela que l'Église a transféré la fête du martyre à cette époque où l'on pourrait lui rendre de plus grands honneurs.

Saint Augustin rapporte que sa translation eut lieu comme il suit. Alexandre, sénateur de Constantinople, alla avec sa femme, à Jérusalem et fit construire un oratoire magnifique en l'honneur de saint Étienne, premier martyr ; il voulut y être enterré auprès du corps de ce saint. Sept ans après sa mort, Julienne, sa femme, ayant résolu de revenir dans sa patrie à cause de certaines injures qu'elle endurait des princes, voulut remporter le corps de son mari ; Après bien des instances auprès de l'évêque, celui-ci lui montrai deux cercueils d'argent et lui dit : « Je ne sais quel est celui de votre mari. » « Je le sais, répondit-elle. » Et elle se jeta pour l'embrasser, mais elle embrassa le corps de saint Étienne, qu'elle prit pour celui de son mari.

Lorsqu'elle se fut embarquée avec le corps, les anges font entendre des cantiques, une odeur suave se répand, les démons crient et suscitent une tempête affreuse en disant : « Malheur à nous, car le premier martyr Étienne passe et nous fait endurer un feu cruel ! » Or, comme les matelots craignaient un naufrage, on invoqua saint Étienne qui apparut et dit : « C'est moi, ne craignez point. » A l'instant, un grand calmé s'ensuivit. Alors on entendit les voix des démons qui criaient : « Prince impie, monte sur ce vaisseau, parce que notre

adversaire Étienne y est. » Alors le prince des démons envoyai cinq démons pour mettre le feu au vaisseau ; mais l'ange du Seigneur les engloutit au fond de la mer. Quand on fut arrivé à Chalcédoine les démons se mirent à crier : « Il arrive le serviteur de Dieu, qui a été lapidé par les méchants Juifs. » On arriva sain et sauf à Constantinople, et on ensevelit avec grand respect le corps de saint Etienne dans une église. (Saint Augustin.)*

*Martyrologe romain ; au 7 mai.

La réunion du corps de saint Étienne avec celui .de saint Laurent se fit comme il suit : Eudoxie, fille de l'empereur,Théodose, fut cruellement tourmentée par le démon. Or, ce malheur fut annoncé à son père comme il était à Constantinople, et il s'y fit amener sa fille, afin qu'on la touchât aux reliques du très saint Étienne, premier martyr. Mais le démon criait en elle : « Si Étienne ne vient à Rome, je ne sortirai pas, car telle est la volonté de l'apôtre. »

Quand l'empereur apprit cela, il obtint du clergé et du peuple de C. P. qu'ils donneraient aux Romains le corps de saint Étienne et qu'ils recevraient eux-mêmes le corps de saint Laurent. Alors l'empereur écrivit à ce sujet au pape Pélage, qui, de l'avis des cardinaux, consentit à la demande de l'empereur. On envoya donc des cardinaux à C. P. pour y porter le corps de saint Étienne, et des Grecs vinrent à Rome pour recevoir celui de saint Laurent. Le corps de saint Étienne arriva à Capoue, et sur les pieuses prières des Capouans, on leur donna le bras droit du saint en l'honneur, duquel on bâtit l'église métropolitaine. Quand on, fut arrivé à Rome, et qu'on voulut porter le saint corps à l'église de Saint-Pierre-aux-liens, les porteurs

s'arrêtent et ne peuvent avancer plus loin ; alors le démon se mit à crier dans la jeune fille : « Vous avez beau faire, ce n'est pas là, mais c'est auprès de son frère Laurent qu'il a choisi sa placé. » On y porta donc le corps ; et quand Eudoxie l'eut touché, elle fut délivrée du démon. Mais saint Laurent, comme s'il se fut félicité de l'arrivée de son frère, lui sourit et se retira de l'autre côté du tombeau dont il laissa le milieu vide pour faire place à son frère. Quand les Grecs se furent approchés pour emporter saint Laurent, ils tombèrent par terre comme s'ils eussent été privés de vie : alors le pape, le clergé et le peuple prièrent pour eux, et ce ne fut qu'à peine si le soir, ils revinrent à eux-mêmes, tous cependant moururent dans les dix jours suivants. Les Latins eux mêmes, qui avaient consenti à cela, tombèrent en frénésie et ne purent être guéris qu'après que les corps des saints eussent été ensevelis ensemble.

Alors cette voix du ciel se fit entendre : « O bienheureuse Rome, qui possèdes, dans un même mausolée, ces précieux restes, les corps de saint Laurent l'Espagnol, et de saint Étienne de Jérusalem. » Cette réunion se fit aux nones de mai, vers l'an du Seigneur 425.

Saint Augustin, au livre XXII de la Cité de Dieu, rapporte la résurrection de six morts due à l'invocation de saint. Étienne. C'est d'abord un homme gisant mort, on lui avait déjà, lié les pouces : on invoque sur lui le nom de saint Étienne, et à l'instant il ressuscite. C'est encore un enfant écrasé par un char : sa mère le porte à l'église de saint Étienne et elle le reçoit vivant et sans trace de blessure. C'est une religieuse qui étant à l'extrémité avait été portée à l'église de saint Étienne ; elle y

rendit le dernier soupir ; et voici qu'aux yeux de tout le monde effrayé ; elle ressuscite guérie. À Nippone, : c'est une jeune fille dont le père avait apporté la robe à l'église de saint Étienne ; quelques instants après il jette cette robe sur le corps de cette jeune fille qui était morte ; et tout à coup elle est rendue à la vie. C'est un jeune homme, dont le corps, après avoir été oint dans de l'huile de saint Étienne, ressuscite aussitôt. C'est un enfant qui fut porté mort à l'église de saint Étienne et quand on,.eut invoqué le saint, à l'instant il est rendu à la vie. Voici comment s'exprime saint Augustin au sujet de ce saint : « Gamaliel, à la brillante étole, révéla le corps de ce martyr ; Saul converti le loua, Jésus-Christ enveloppé de langes l'enrichit et lui mit une couronne de pierres précieuses. »

Il dit ailleurs : « Dans Étienne brilla la beauté du corps, la fleur de l'âge, l'éloquence de l'orateur, la sagesse éclatante de l'esprit et l'opération divine. » Il dit encore : « Cet homme de Dieu fort comme une colonne, alors qu'il était retenu comme avec des tenailles au milieu de ceux qui le lapidaient de leurs mains, était fortifié par la foi ; et brûlait pour elle ; on le frappait et il s'élevait ; on l'étreignait, et il grandissait ; on le meurtrissait et ne se laissait pas vaincre. » Sur ces paroles Dura cervice (Actes) : « Il ne flatte pas, mais il invective ; il ne touche pas, il provoque ; il ne tremble pas, mais il excite », c'est encore saint Augustin qui élit : « Considérez saint Étienne serviteur de Dieu au même titre que vous : c'était un homme comme vous : il était de la race des pécheurs comme vous ; il fut racheté au même prix que vous ; et quand il fut diacre et qu'il lisait l'Évangile, le même que vous lisez ou que vous écoutez il y trouva, ces mots : « Aimez vos ennemis » maxime que l'étude lui apprit et que

l'obéissance lui fit pratiquer. »

36. Saint Dominique

La vie de saint Dominique est rapportée ici telle que l'ont écrite cinq auteurs contemporains. Ce sont Thierry d'Apolda, Constantin, évêque d'Orvietto, Barthélemi, évêque de Trente, le père Humbert, etc. Le père Mamachi a réuni dans le livre des Annales de son ordre les preuves des miracles racontés en cette légende.

Dominique signifie gardien du Seigneur, ou bien gardé par le Seigneur. Ou bien il s'appelle, Dominique ; selon l'étymologie naturelle de ce nom qui est dominus, seigneur. Or, il est, appelé gardien du Seigneur, en trois manières : il fut gardien de l'honneur du Seigneur, et ceci regarde Dieu, il fut le gardien de la vigne, ou du peuple du Seigneur et cela regarde le prochain ; et il fut le gardien de la volonté du Seigneur, ou des préceptes du Seigneur, ce qui le regarde lui-même. En second lieu, il est appelé Dominique, c'est-à-dire gardé par le Seigneur, car le Seigneur le garda dans les trois états où il vécut. D'abord laïc, en second lieu, chanoine régulier ; et en troisième lieu, homme apostolique : car dans le premier état, il fut gardé de Dieu qui le fit commencer de manière à mériter des louanges ; dans le second, il le fit avancer dans la ferveur, et dans le troisième, il le fit atteindre à la perfection. En troisième lieu, Dominique vient de Dominus, selon l'étymologie naturelle. Or, Dominus, signifie qui donne des menaces, ou qui donne moins, on qui donne avec munificence. De même saint Dominique donna, c'est-à-dire, pardonna les menaces en ne tenant pas compte, des injures qu'on lui adressait ; il donna moins, en se macérant le corps, parce qu'il donna toujours à son corps moins que le

nécessaire. Il donna avec munificence, en engageant sa liberté, car non seulement il donna tous ses biens aux pauvres, mais encore il voulut se vendre lui-même plusieurs fois.

Dominique, chef et fondateur illustre de l'ordre des Frères-Prêcheurs, naquit en Espagne, dans la ville de Calaruega, au diocèse d'Osma. Son père se nommait Félix et sa mère Jeanne. Avant sa naissance sa mère vit en songe, qu'elle portait dans son sein : un petit chien tenant dans sa gueule une torche allumée avec laquelle il embrasait tout l'univers. Quand elle l'eut mis au monde, une dame qui l'avait levé des fonts sacrés du baptême crut voir sur le front du petit Dominique une étoile très brillante qui éclairait toute la terre.

Tout petit enfant et confié aux soins d'une nourrice, on le surprit souvent quitter son lit et se coucher sur la terre nue. Envoyé à Palerme pour faire ses études, par amour de la science qu'il devait acquérir, il ne goûta pas de vin pendant dix ans. Une famine affreuse ravageant le pays, il vendit ses livres ainsi que ses meubles et en donna l'argent aux pauvres. Sa renommée était déjà grande, quand l'évêque d'Osma le fit chanoine régulier dans son, église, et peu de temps après, devenu miroir de vie pour tous ses confrères le nommèrent sous-prieur. Or, le jour et la nuit, il vaquait à la lecture et à l'oraison, priant assidûment le Seigneur de daigner lui donner la grâce de s'employer, tout entier au salut du prochain. Il lisait avec le plus grand zèle les conférences des Pères, et atteignit par là au comble d'une haute perfection. En allant à Toulouse avec son évêque, il trouva son hôte infecté du poison de l'hérésie, et il le convertit à la. foi de Jésus-Christ Ce fut, pour ainsi dire, la

première gerbe de la moisson qu'il présenta au Seigneur.

On lit dans les Gestes du comte de Montfort*, qu'une fois saint Dominique, ayant prêché contre les hérétiques, mit par écrit le texte des autorités qu'il avait exposées, et donna ce papier à l'un d'eux afin qu'il pût examiner les objections. Or, cette nuit-là, les hérétiques s'étant réunis auprès du feu, cet homme leur montra le papier qu'il avait reçu. Ses compagnons lui dirent de le jeter au feu, que s'il arrivait qu'il brûlât, leur créance, Ou plutôt leur perfidie serait véritable, et que si le feu l'épargnait, ils proclameraient que la foi de l'Église romaine est vraie. Le papier est donc jeté au feu ; quand il fut resté quelques moments sur le brasier, il en rejaillit de suite sans avoir été brûlé.

*Pierre de Vaux-Cernay, c. VII ; — Thierry d'Apolda.

Au milieu de la surprise causée par ce prodige, un plus opiniâtre que tous les autres dit ; « Qu'on le jette une seconde fois, de cette manière l'expérience sera pleinement confirmée et nous saurons sûrement de quel côté se trouve la vérité. » On jette le papier une seconde fois, et une seconde fois il rejaillit sans avoir été brûlé. Le même auteur dit encore : « Qu'on le jette de nouveau, et alors nous connaîtrons un résultat qui ne laissera plus place au doute. » On le jette une troisième fois, et il rejaillit de nouveau entier et sans trace de feu.

Mais ces hérétiques restèrent dans leur endurcissement et s'engagèrent, par les serments les plus stricts, à ne pas publier le fait. Cependant, un soldat qui se trouvait là et qui avait un certain attachement pour notre foi ; raconta ce miracle plus tard : Or, ceci se paissait à Montréal. On raconte que quelque chose de semblable arriva à Fangeaux,

après une discussion solennelle qui y eut lieu contre les hérétiques.

Les autres retournèrent chez eux, et l'évêque d'Osma mourut ; saint Dominique resta donc presque seul à annoncer la parole de Dieu avec constance contre les hérétiques*. Or, les adversaires de la vérité l'insultaient, en jetant sur lui de la boue, des crachats et autres ordures, et lui . attachant par derrière de la paille en signe de dérision. Et comme ils menaçaient de le tuer, il répondit avec intrépidité : « Je ne suis pas digne de la gloire du martyre ; je n'ai pas encore mérité ce genre de mort. »

*Vincent de Beauvais, *Hist*., liv. XXX, c. X ; - Constantin d'Orviète, *Vie*, n° 42.

C'est pourquoi il passa par le lieu où on lui avait dressé des embûches, et il marchait, non seulement sans crainte, mais en chantant et avec, un visage gai. Ses ennemis, étonnés, lui dirent : « Tu n'as donc pas peur de mourir ? Qu'aurais-tu fait si nous nous étions saisis de ta personne ? » Dominique, répondit : « Je vous aurais prié de ne pas me porter, du premier coup, des blessures mortelles ; mais de me mutiler tous les membres, un à un, ensuite de placer sous mes yeux chacun des morceaux que vous m'auriez coupés ; puis de m'arracher les yeux, et en dernier lieu de laisser mon corps, à moitié mort et tranché en lambeaux, se rouler dans son sang ; ou bien encore de me faire mourir comme il vous aurait plu. » Ayant rencontré un homme qui, pressé par une grande détresse, s'était uni aux hérétiques, il résolut de se vendre lui-même, afin qu'avec cet argent, qu'il aurait tiré de sa personne, il mît fin à cet état de détresse, en même temps qu'il délivrerait cet homme vendu à l'erreur. Et il

eût exécuté son dessein, si la miséricorde divine n'eût pourvu d'une autre manière au soulagement de cette misère*.

*Ibid.

Une autre fois encore, une femme vint lui exposer avec larmes que son frère était retenu captif chez les Sarrasins, en lui faisant l'aveu qu'il ne lui restait aucun moyen de le délivrer. Alors saint Dominique, touché d'une vive compassion, s'offrit lui-même pour être vendu afin de racheter le captif ; mais Dieu ne le permit pas.

Il avait prévu qu'il était plus nécessaire pour le rachat spirituel d'un grand nombre de captifs : Il était logé dans les environs : de Toulouse, chez certaines femmes, qui, sous, prétexte de paraître dévotes, s'étaient laissé séduire par les hérétiques ; alors Dominique, afin de rabattre un clou par un autre clou, jeûna, avec le compagnon qui lui était adjoint, pendant tout le carême, au pain et à l'eau fraîche, se levant la nuit, et quand il était accablé par la fatigue, se couchant sur une table nue. Il réussit, par ce moyen, à ramener ces femmes à la connaissance de la vérité. Peu après, il commença à songer à l'institution de son ordre, dont la mission devait être de parcourir le monde en prêchant et de protéger la foi catholique contre les attaques de l'hérésie. Après être resté dans la province de Toulouse l'espace de dix ans, à compter de l'époque où il quitta l'évêque d'Osma ; jusqu'au concile de Latran, il alla à Rome pour ce concile général avec Foulques ; évêque de Toulouse, et demanda au souverain pontife Innocent III, pour lui, et, ses successeurs ; la confirmation de l'ordre qui serait, appelé et qui serait effectivement les Prêcheurs.

Le pape se montra d'abord un peu difficile ; mais

une nuit, il vit en songe l'église de Latran menacée d'une ruine soudaine. Comme il regardait cela avec effroi, voilà saint Dominique qui se présente de l'autre côté ; soutenant avec les épaules tout cet édifice chancelant. À son l'éveil, le pontife comprit le sens de la vision et accueillit avec joie la demande de l'homme de Dieu ; puis il l'exhorta, quand il serait de retour auprès de ses frères, à choisir une des règles déjà approuvées, qu'après cela il revînt le trouver et qu'il en obtiendrait, la confirmation, comme il le désirait.

À son retour, Dominique communiqua, à ses frères ce que lui avait dit le Souverain Pontife. Or, les Frères étaient environ au nombre. de seize ; ils invoquèrent l'Esprit-Saint et choisirent, à l'unanimité, la règle de saint Augustin, docteur et prédicateur éminent, puisque eux-mêmes devaient être des prédicateurs d'effet et de nom ; ils y ajoutèrent quelques pratiques de vie plus sévères, qu'ils résolurent d'observer sous forme de constitution. Sur ces entrefaites, Innocent mourut, et Honorius, son successeur au souverain pontificat, confirma l'ordre, l'an du Seigneur 1216. Comme saint Dominique priait à Rome dans une église de saint Pierre, pour la dilatation de son ordre, il vit venir à lui les glorieux princes des apôtres Pierre et Paul ; le premier, c'est-à-dire saint Pierre, semblait lui donner un bâton, et saint Paul un livre, en lui disant : « Va prêcher, parce que tu as été choisi de Dieu pour remplir ce ministère. » Et il lui sembla, en un clin d' ?il, qu'il voyait ses fils dispersés par tout l'univers, et marchant deux à deux*. C'est pour cela qu'à son retour à Toulouse, il envoya ses frères de côté et d'autre, les uns en Espagne, quelques-uns à Paris, et d'autres à Bologne. Quant à lui, il revint à Rome.

*Humbert, Vie, n°26

Avant l'institution de l'ordre des Prêcheurs ; un moine fut ravi en extase et vit la sainte Vierge à genoux, les mains jointes, priant soin Fils pour le genre humain.

Il repoussait bien souvent sa pieuse mère ; enfin comme elle insistait, il lui parla ainsi : « Ma Mère, que puis-je et que dois-je faire de plus ? J'ai envoyé des patriarches et des prophètes, et peu d'hommes se sont amendés. Je suis venu vers eux, ensuite j'ai envoyé des apôtres, et ils m'ont tué et les apôtres aussi. J'ai envoyé des martyrs, des confesseurs et des docteurs, et ils n'ont point eu confiance en eux : cependant comme il n'est pas juste que je vous refuse quoi que ce soit, je leur donnerai mes Prêcheurs, par lesquels ils pourront s'éclairer et se purifier ; sinon, je viendrai contre eux. » Un autre eut une vision semblable, dans le temps que douze abbés de l'ordre, de Cîteaux furent envoyés à Toulouse contre les hérétiques. Car le, Fils ayant répondu à sa mère comme il vient d'être rapporté ci-dessus, la sainte Vierge dit : « Mon bon Fils, ce n'est pas d'après leur malice ; mais d'après votre miséricorde que vous devez agir. » Alors le Fils vaincu par ces prières dit : « Je leur accorderai encore cette miséricorde selon votre désir ; je leur enverrai mes Prêcheurs pour les avertir et les former ; et s'ils ne se corrigent point, je ne les épargnerai plus davantage. »

Un frère Mineur, qui avait été longtemps le compagnon de saint François, raconta ce qui suit à plusieurs frères de l'ordre des Prêcheurs : A l'époque où saint Dominique était à Rome en instance auprès du pape pour obtenir la confirmation de son ordre, une nuit qu'il était en

oraison, il vit en esprit Jésus-Christ dans les airs, tenant à la main trois lances qu'il brandissait contre le monde. Sa mère s'empressa d'accourir, et lui demanda ce qu'il voulait faire. Et il dit : « Ce monde que voici est rempli tout entier de trois vices : l'orgueil, la concupiscence et l'avarice ; voilà pourquoi je veux le détruire avec ces trois lances. »

Alors la Vierge lui dit en se jetant à ses genoux : « Très cher Fils, ayez pitié et tempérez votre justice par votre miséricorde. » . Jésus-Christ reprit : « Est-ce que vous ne voyez pas toutes les injures dont on m'outrage ? » Elle lui dit : « Apaisez votre fureur, mon fils, et attendez un peu : car j'ai un fidèle serviteur, un champion intrépide qui parcourra le monde, le vaincra et le soumettra à votre domination. Je lui donnerai aussi un autre serviteur pour l'aider et pour combattre fidèlement avec lui. » Le Fils lui répondit : « Voici que je suis apaisé ; j'ai reçu favorablement votre requête ; mais je voudrais bien voir ceux que vous voulez destiner à une si grande entreprise. » Alors elle présenta à Jésus-Christ saint Dominique. Jésus-Christ : lui dit : « Vraiment, c'est un bon et intrépide champion, et il s'acquittera avec zèle de ce que vous avez dit. » Elle lui présenta en même temps saint François et Jésus-Christ lui accorda les mêmes éloges qu'au premier. Or, saint Dominique regarda attentivement son compagnon durant sa vision, et le lendemain l'ayant trouvé dans l'église, sans l'avoir jamais vu, sans le secours de personne pour le lui indiquer, il le reconnut d'après son rêve. Alors se jetant dans ses bras, il l'embrassa avec piété en disant : « Vous êtes mon compagnon ; vous courrez la même carrière que moi ; restons unis ensemble, et aucun adversaire ne triomphera. » Saint François lui raconta qu'il avait

eu exactement la même vision : et depuis cet instant, il n'y eut plus en eux qu'un seul cœur et une seule âme ; union qu'ils recommandèrent à leurs descendants d'observer à perpétuité*.

*Gérard de Frachet, 1. I, c. 1.

Il avait reçu dans l'ordre un novice de la Pouille : Quelques-uns des compagnons de ce novice le pervertirent au point, qu'ayant résolu de rentrer dans le siècle, il demandait ses habits de toutes les manières, qu'il pouvait. Saint Dominique, qui en fut informé, se mit aussitôt en prière. Or, comme on avait dépouillé ce jeune homme de ses habits religieux et qu'on l'avait déjà revêtu de sa chemise ; il se mit à pousser de grands cris et à dire : « Je brûle, je suis enflammé, je suis tout en feu ; ôtez, ôtez cette chemise maudite qui me brûle de toutes parts. » Il n'eut aucun repos qu'il ne se fût dépouillé de la chemise et qu'il n'eût revêtu ses habits de religieux, enfin qu'il ne fût rentré dans le cloître. Saint Dominique était à Bologne quand, après la rentrée du frère au dortoir, le diable se mit à tourmenter un convers. Frère Reynier de Lausanne son maître en ayant été informé, s'empressa d'en faire part à saint Dominique. Alors celui-ci fit mener le frère à l'église devant l'autel. Ce fut à peine si dix frères purent le transporter. Saint Dominique lui dit : « Je t'adjure, misérable, de me dire pourquoi tu tourmentes une créature de Dieu ; et pour quel motif, et comment tu es entré ici. » Il répondit : « Je le tourmente parce qu'il l'a mérité : car hier, il a bu dans la ville, sans la permission du prieur, et avant de faire le signe de la croix. Alors je suis entré en lui sous la forme d'un moucheron ou plutôt il m'a avalé avec le vin. » Or, le fait est que cet homme avait vraiment bu.

Sur ces entrefaites sonna le premier coup de matines. En l'entendant, le diable, qui parlait en lui, dit : « Maintenant je ne puis rester plus longtemps ici, puisque voici les encapuchonnés qui se lèvent. » Ce fut ainsi qu'il fut forcé de sortir par la prière de saint Dominique.

Un jour, il passait un fleuve dans les environs de Toulouse ; ses livres, que personne ne soignait, tombèrent dans l'eau. Trois jours après, un pêcheur, qui avait jeté son hameçon au même endroit, croyant avoir pris un gros poisson, ne ramena que ces livres ; mais ils étaient intacts comme s'ils eussent été gardés avec le plus grand soin dans une armoire.

Il arriva à un monastère alors que les frères reposaient, il ne voulut pas les troubler, mais il fit une prière et il entra avec son compagnon, dans le monastère, les portes étant fermées*. La même chose eut lieu une autre fois, qu'il allait avec un convers cistercien pour combattre les hérétiques. Arrivés sur le soir à une église, dont les portes étaient fermées, saint Dominique ayant fait une prière, ils se trouvèrent subitement dans l'intérieur de l'église, où ils passèrent toute la nuit en oraison. Après une longue marche, avant ; d'entrer dans l'hôtellerie, il avait coutume d'apaiser sa soif à quelque fontaine, afin qu'on ne remarquât point dans la maison, de son hôte qu'il ait trop bu.

*Rodrigue de Cerrat, n° 91.

Un écolier d'un tempérament porté au péché de la chair vint, un jour de fête, pour entendre la messe dans la maison des Frères de Bologne. Or, c'était saint Dominique qui célébrait. Quand on fut arrivé à l'offrande, cet écolier s'approcha et baisa la main du saint avec grande dévotion. Et quand il

l'eut baisé, il sentit qu'il s'exhalait de cette main une si bonne odeur, que jamais il n'en avait rencontré une si grande en sa vie : et dès ce moment, 1e feu de la passion s'éteignit en lui merveilleusement, en sorte que ce jeune homme, qui jusqu'alors avait été adonné à la vanité et à là luxure, devint, dans la suite, continent et chaste. Oh ! la grande pureté qui régnait dans ce corps dont l'odeur purifiait d'une manière si admirable les souillures de l'âme !

Un prêtre, témoin de la ferveur avec laquelle saint Dominique et ses frères s'adonnaient à la prédication, conçut le projet de se joindre à eux, dans le cas où il pourrait se procurer un Nouveau-Testament qui lui était nécessaire pour la prédication. Au moment où il pensait à cela, se présenta un jeune homme qui avait sous son habit un Testament à vendre : le prêtre l'acheta avec une grande joie ; mais comme il hésitait encore un peu, il fit une prière, et ayant tracé le signe de la croix sur le couvert du livre, il l'ouvrit et jeta les yeux sur le premier chapitre qui se présenta ; il tomba sur cet endroit des Actes des apôtres où il est dit à saint Pierre : « Lève-toi, descends et va avec eux sans hésiter, car c'est moi qui les ai envoyés (XX). » A l'instant, il alla s'adjoindre à eux.

Un maître de théologie, qui enseignait à Toulouse avec talent et réputation, préparait ses matières un matin avant le jour ; accablé de sommeil, il inclina légèrement la tête sur sa chaire et il lui sembla qu'on lui présentait sept étoiles. Comme il s'extasiait devant un pareil présent, tout. aussitôt ces étoiles augmentèrent en lumière et en grandeur, à tel point qu'elles éclairaient le monde entier. À son réveil, il s'étonnait beaucoup de ce que cela voulait dire ; et voici qu'en entrant dans

l'école et, en enseignant sa leçon, saint Dominique et six frères avec lui, qui portaient le même habit, s'approchèrent, avec humilité, du maître et lui déclarèrent qu'ils avaient pris la résolution de suivre son cours. Alors se rappelant la vision qu'il avait eue, il ne fit pas difficulté de croire que c'étaient là les sept étoiles qui lui étaient apparues*.

*Humbert, *Vie*, n° 27.

Saint Dominique était à Rome, quand y arriva avec l'évêque d'Orléans, pour s'embarquer, maître Reinier, doyen de Saint-Aignan d'Orléans, qui avait enseigné à Paris le Droit Canon pendant cinq ans. Depuis longtemps déjà il se proposait de tout quitter. pour se livrer à la prédication, mais il n'avait pas encore pris son parti sur le moyen à employer par lui pour exécuter son projet. Un cardinal auquel il avait fait part de son vœu, lui avait parlé de l'Institut des Prêcheurs ; il avait donc fait appeler saint Dominique auquel il manifesta ses intentions : ce fut alors qu'il se décida à entrer dans son ordre ; mais aussitôt une violente fièvre le saisit et mit ses jours en danger.

Alors saint Dominique ne cessa de faire des prières et de s'adresser à la sainte Vierge, à laquelle il avait confié, comme à une patronne spéciale, tout le soin de son ordre, en lui demandant de daigner lui accorder cet homme, ne serait-ce que pour un court espace de temps, quand Reinier qui veillait et qui attendait la mort, voit tout à coup, à n'en pas douter, la Reine de miséricorde venir à lui en compagnie de deux jeunes personnes remarquablement belles, et lui adresser ces paroles d'un visage caressant : « Demande-moi ce que tu veux et je te le donnerai. » Il cherchait quoi demander quand une des jeunes filles lui suggéra

de ne demander rien, mais de s'en remettre entièrement à la reine de miséricorde. Ce qu'il fit. Alors la sainte Vierge étendant sa main virginale, lui fit des onctions aux oreilles, aux narines, aux mains et aux pieds avec une huile qu'elle avait apportée, en prononçant une formule appropriée à chaque onction. Aux reins, elle dit : « Soient étreints ces reins du cordon de chasteté. » Aux pieds : « Joins tes pieds pour qu'ils soient préparés à porter l'Évangile de paix. » Et elle ajouta : « Dans trois jours, je te remettrai une ampoule qui te rendra une parfaite santé. » Alors elle lui montra un habit de l'ordre : « Voici, lui dit-elle, un habit ; c'est celui de ton ordre. » Or, saint Dominique qui, était en prières eut une vision tout à fait semblable. Quand le matin fut arrivé, saint Dominique vint le voir et le trouva guéri : ensuite il écouta le récit que lui fit Reinier de sa vision : après quoi celui-ci prit l'habit que la Vierge lui avait montré, car auparavant les Frères se servaient de surplis. Trois jours après, la mère de Dieu revint et fit sur le corps de Reinier des onctions qui éteignirent non seulement l'ardeur de la fièvre, mais encore le feu de la concupiscence, à tel point que, d'après ce qu'il confessa lui-même dans la suite, il ne s'éleva pas en lui le moindre mouvement désordonné.

La même vision fut renouvelée, vis-à-vis saint Dominique, en faveur d'un religieux de l'ordre des hospitaliers qui en fut stupéfait. Après la mort de Reinier, saint Dominique raconta cette apparition à un grand nombre de frères. Reinier fut donc envoyé à Bologne, où il se livra avec ardeur à la prédication, et où le nombre des frères prit de l'accroissement. Ensuite on l'envoya à Paris, où il mourut peu de jours après dans le Seigneur*.

*Thierry d'Apolda, n° 92.

Un jeune homme, qui était neveu du cardinal Etienne de Fosse-Neuve, tomba avec son cheval dans un précipice, et on en retira mort. On le présenta à saint Dominique qui fit une prière et lui rendit la vie**.

***Histoire de sa vie*, passim,

Un architecte, conduit par les frères sous une crypte de l'église de Saint-Sixte, fut écrasé par un pan de mur qui s'écroula, et il fut étouffé sous les décombres ; mais l'homme de Dieu, Dominique, fit enlever le corps de la crypte, se le fit apporter et par le suffrage de ses prières, il lui rendit la vie avec la santé***.

****Relation de la sœur Cécile*, n. 3.

Dans le même couvent de saint Sixte, où restaient environ quarante frères, il ne se trouva un jour qu'une très petite quantité de pain ; alors saint Dominique commanda qu'on la partageât et qu'on la servît sur la table ; et pendant que chacun mangeait avec joie cette petite bouchée de pain, voici que deux jeunes gens tout à fait ressemblants par leur habit et leur figure entrèrent au réfectoire, portant des pains dans des tabliers qui leur pendaient au cou. Ils les posèrent sans rien dire au bout de la table du serviteur de Dieu Dominique, et se retirèrent si vite que personne ne put savoir dans la suite d'où ils étaient venus, ni comment ils étaient sortis. Alors saint Dominique étendit les mains çà et là sur la communauté et dit : « Maintenant, mes frères, mangez. »

Un jour, saint Dominique était en chemin et il tombait une très forte pluie ; il fit le signe de la croix et il écarta la pluie toute entière de lui et de son compagnon, de sorte que ce fut comme s'il

s'était couvert d'un pavillon avec la croix : et alors crue toute la terre était couverte d'eau, il n'en tombait pas une goutte autour d'eux, à une distance de trois coudées*.

*Humbert, Vie, n° 39.

Une fois que dans les environs de Toulouse ; il venait de traverser une rivière dans une barque, le batelier lui demanda un denier pour prix de son passage. Comme l'homme de Dieu lui promettait le royaume dés cieux pour récompense, en ajoutant qu'il était le disciple de Jésus-Christ et qu'il ne portait avec lui ni or, ni argent, le batelier le saisit par sa chape et lui dit : « Tu me donneras ta chape ou un denier. » Alors l'homme de Dieu leva les yeux au ciel, fit intérieurement une petite prière, et regardant à terre, et y voyant un denier qui, sans aucun doute, lui était envoyé par le bon Dieu :
« Voici, dit-il, mon frère, ce que vous me demandez, prenez et laissez-moi aller en paix. »

Il arriva un jour que saint Dominique étant en voyagé s'associa avec un religieux qui lui était bien connu par sa sainteté, mais dont il n'entendait ni le langage ni l'a langue. Contrarié de ce qu'il ne pouvait as conférer avec lui des choses du ciel, il obtint de Dieu que l'un parlât la langue de l'autre, de manière à se comprendre pendant les trois jours qu'ils avaient à voyager ensemble.

On lui présenta une fois un homme obsédé d'un grand nombre de démons ; il prit une étole qu'il se mit au cou, ensuite il la serra autour du cou du démoniaque en lui ordonnant de ne plus faire souffrir cet homme désormais. Alors ces démons commencèrent à être tourmentés dans le corps de l'obsédé, et crièrent : « Laisse-nous sortir, pourquoi nous forces-tu à être tourmentés ici ? » Et saint

Dominique dit : « Je ne vous laisserai point partir, à moins que vous ne me donniez des garants qui me répondront que vous ne rentrerez plus désormais. » « Quels garants, répondirent-ils, pourrons-nous te donner ? » Et il reprit : « Les saints martyrs dont les corps reposent en cette église. » Et ils dirent : « vous ne le pouvons, car nos mérites sont en contradiction. » « Il faut, vous dis-je, les donner, autrement je ne vous délivrerai jamais du tourment que vous endurez. » Alors ils répondirent à cela qu'ils s'en occuperaient et peu après ils dirent : « Eh bien, nous avons obtenu, quoique nous ne le méritions pas, que les saints martyrs soient nos garants. » Or, saint Dominique leur, demandant un signe par lequel il pourrait s'assurer de cela, les démons lui dirent : « Allez à la châsse qui renferme les têtes des martyrs et vous la trouverez renversée. » On y alla et l'on trouva qu'il en était comme ils l'avaient assuré*.

*Thierry d'Apobla.

Pendant une de ses prédications, des femmes qui s'étaient laissé corrompre par les hérétiques vinrent se jeter à ses pieds en lui disant : « Serviteur de Dieu, venez à notre aide ; si ce que vous avez prêché aujourd'hui est vrai, depuis longtemps l'esprit d'erreur a aveuglé nos cœurs. » Saint Dominique leur dit : « Soyez constantes et attendez un peu afin de voir à quel maître vous vous êtes attachées. » Aussitôt elles virent sauter du milieu d'elles un chat affreux qui avait les proportions d'un grand chien avec des yeux gros et flamboyants, une langue longue et large, injectée de sang et qui allait jusqu'à son nombril ; sa queue courte et relevée laissait voir toute la turpitude de son derrière, de quelque côté qu'il se tournât ; et il s'en exhalait une

puanteur insupportable. Après qu'il eut tourné pendant un certain temps çà et là, autour de ces femmes, il grimpa dans le clocher par la corde de la cloche et disparut, laissant : après lui des traces dégoûtantes. Alors ces femmes, après avoir remercié Dieu, se convertirent à la foi catholique*.

*Thierry d'Apolda, ch. IV, n° 54.

Il avait convaincu dans la province de Toulouse un certain nombres d'hérétiques condamnés au bûcher ; et il vit au milieu d'eux un homme appelé Raymond ; alors il dit aux bourreaux : « Conservez celui-ci, et qu'on ne le brûle pas avec les autres. » Puis se tournant vers lui : « Je sais, lui dit-il avec bonté, je sais, mon fils, que vous serez un jour, quoique ce ne soit pas de sitôt, lut homme de bien, et un saint. » On relâcha donc cet homme qui, pendant vingt ans encore, resta dans l'hérésie ; enfin s'étant converti, il entra dans l'ordre des frères Prêcheurs où il vécut saintement jusqu'à sa mort.

Comme saint Dominique était en Espagne, en compagnie de quelques frères, il lui apparut un dragon épouvantable, qui s'efforçait d'engloutir les frères dans sa gueule. L'homme de Dieu, qui comprit le sens de cette vision, exhortait ses compagnons à résister courageusement. Peu de temps après ils le quittèrent tous à l'exception de frère Adam et de deux convers. Il demanda donc à l'un d'eux s'il voulait s'en aller comme les autres : « A Dieu ne plaise, mon père, répondit-il, qu'en quittant la tête, je suive les pieds. » Alors saint Dominique se mit en prière, et presque tous furent convertis peu de temps après, par le mérite de cette prière.

Comme il se trouvait à Rome, au couvent de saint Sixte, l'esprit de Dieu vint sur lui

soudainement et il rassembla les frères au chapitre alors il leur annonça que quatre d'entre eux devaient mourir bientôt, deux de la mort du corps, et deux de la mort de l'âme. En effet peu après deux frères s'endormirent dans le Seigneur et deux autres se retirèrent de l'ordre *.

*Humbert, n° 50

Lorsqu'il était à Bologne, se trouvait en cette ville maure Conrad, Allemand, gaie les frères souhaitaient fort de voir entrer dans l'ordre. Or, saint Dominique étant en conversation, la veille de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, avec le prieur du monastère de Casa-Maria de l'ordre de Cîteaux, il lui dit entre autres choses en forme de confidence : « Je vous avoue, prieur, une chose que je n'ai jamais découverte à personne jusqu'à présent, et que vous ne révélerez pas vous-même à d'autres, de mon vivant ; c'est que je n'ai jamais rien demandé ici-bas que je ne l'aie obtenu selon mes désirs. »

Comme le prieur lui disait que peut-être il mourrait avant lui, saint Dominique lui dit en esprit prophétique qu'il vivrait longtemps après lui. La prédiction se réalisa. Alors le prieur ajouta :

« Demandez donc, mon père, que Dieu vous donne pour votre ordre maître Conrad, que vos frères paraissent désirer tant être des vôtres. » Mais saint Dominique lui répondit : « Mon bon frère, vous avez demandé là une chose difficile. » Après complies, les frères étant allés se reposer, Dominique resta dans l'église où il passa la nuit en prière comme c'était sa coutume. Or : quand on vint chanter prime, au moment où le chantre entonnait l'hymne Jam lucis orto sidere, voici que celui qui devait être un nouvel astre d'une nouvelle lumière,

maître Conrad, vient tout à coup se prosterner. aux pieds de saint Dominique, et lui demander instamment l'habit de l'ordre. Il persévéra dans sa demande et fut reçu. Ce fut un zélé religieux qui enseigna dans l'ordre à la grande satisfaction de tous. Il était près de mourir et avait déjà fermé les yeux, de sorte qu'on le croyait mort, quand. il regarda les frères qui étaient autour de lui et dit *Dominus vobiscum*. Quand on eut répondu : Et cum spiritu tuo, il ajouta : *Fidelium animæ per misericordiæ Dei requiescant in pace**. Et aussitôt il reposa en paix dans le Seigneur.

*Ce sont les paroles par lesquelles l'Église termine tous ses offices : elles signifient : Que par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles reposent en paix.

Le serviteur de Dieu saint Dominique était doué d'une égalité d'âme que rien n'ébranlait, sinon quand il était troublé par la compassion et par la miséricorde ; et parce qu'un cœur content épanouit le visage on voyait, à sa douceur extérieure, la paix qui régnait au dedans de lui. Dans la journée, personne n'était plus simple que lui avec les frères et ses compagnons, tout en observant les règles de la bienséance ; la nuit personne n'était plus exact aux offices et à la prière. Il consacrait le jour au prochain et la nuit à Dieu. Il avait fait de ses yeux comme une fontaine de larmes. Souvent quand on levait le corps du Seigneur à la messe, il était ravi en esprit comme s'il avait vu présent

Jésus-Christ incarné : c'est pour cela que pendant longtemps, il n'assista pas à la messe avec les autres. Il avait aussi la coutume de passer très souvent, la nuit, dans l'église, en sorte qu'il semblait n'avoir pas ou presque pas de lieu fixe pour prendre son repos : et quand la nécessité de dormir le surprenait à la suite de ses fatigues, il se

reposait ou bien devant l'autel, ou bien la tète inclinée sur une pierre. Chaque nuit il prenait lui-même trois fois la discipline avec une chaîne de fer : une fois pour soi-même, une seconde fois pour les pécheurs qui vivent dans le monde, et une troisième fois pour ceux qui souffrent dans le purgatoire. Élu, un jour, à l'évêché de Couserans, d'autres disent de Comminge, il refusa nettement, protestant devoir plutôt quitter la terre que de consentir jamais à une élection dont il serait l'objet.

On lui demandait un jour pourquoi il ne restait pas à Toulouse, ou dans le diocèse de cette ville, plutôt que dans le diocèse de Carcassonne, il répondit : « C'est parce que, dans le diocèse de Toulouse, je rencontre bon nombre de personnes qui m'honorent, et que à Carcassonne, au contraire, tout le monde me fait la guerre. » Quelqu'un lui demandait dans quel livre il avait le plus étudié : « C'est, dit-il, dans le livre de la charité. »

Une fois qu'étant â Bologne il passait la nuit, dans l'église, le diable lui apparut sous la figure d'un frère. Saint Dominique, croyant que c'en était un, lui faisait signe d'aller se reposer comme les autres. Or, celui-là lui répondait par signes comme s'il se moquait de lui. Lors saint Dominique ne voulant savoir quel était celui qui méprisait ainsi ses ordres, alluma une chandelle à la lampe et regardant sa figure reconnut tout de suite, que c'était le diable. Le saint l'accabla de reproches et le diable se mit à l'insulter pour avoir rompu le silence ; alors saint Dominique lui déclarant qu'il lui était permis de parler en sa qualité de maître des frères, il le força de lui déclarer en quoi il tentait les frères au chœur. Le diable lui répondit : « Je les fais arriver tard et sortir tôt. » Il le conduisit ensuite

au dortoir et lui demandant de quoi il y tentait les frères. Il dit : « Je les fais trop dormir, se lever tard, et de cette manière, ils y restent pendant l'office et de temps en temps, je leur suggère de mauvaises pensées. »

Puis il le mena au réfectoire, et lui demanda de quoi il y tentait les frères ; alors le démon se met à sauter sur les tables, en répétant souvent ces paroles : « Plus et moins, plus et moins. » Et comme saint Dominique lui demandait ce qu'il voulait dire par là, il répondit : « Il y a quelques frères que je tente de manger plus ; et par conséquent de manquer souvent à la règle en mangeant trop, d'autres, de manger moins, afin qu'ils deviennent sans force dans le service de Dieu et dans la pratique de leurs règles. » De là il le conduisit au parloir, en s'informant de quoi il y tentait les frères. Alors le diable se mit à tourner la langue dans sa bouche avec vitesse et faisait entendre un bruit confus étrange. Saint Dominique lui demandant ce que cela voulait dire, le diable répondit : « Ce lieu est tout à moi : car quand les frères se rassemblent pour parler, je m'applique à les tenter de parler sans ordre, d'entremêler des paroles inutiles et de telle façon que l'un n'attende pas l'autre. » Enfin saint Dominique conduisit le diable au chapitre, mais quand il fut arrivé à la porte, le démon n'y voulut absolument pas entrer : « Ici, dit-il, je n'entrerai jamais ; c'est pour moi un lieu de malédiction et un enfer. Je perds ici tout ce que j'ai gagné ailleurs : car quand j'ai fait tomber un frère en quelque négligence, il s'en purifie de suite dans ce lieu de malédiction et s'avoue coupable devant tout le mondé : c'est ici qu'on leur donne des avis, ici qu'ils se confessent, ici qu'ils s'accusent, ici qu'ils sont frappés, ici qu'ils sont absous ; et de

cette manière, je vois avec douleur que j'ai perdu tout ce que je me réjouissais d'avoir gagné ailleurs. » Après avoir dit ces mots, il disparut*.

*Thierry d'Apolda, c. XV.

Enfin le terme de son pèlerinage approchant, Dominique, qui était à Bologne, commença à tomber en langueur et en grande faiblesse ; la dissolution de son corps lui fut montrée dans une vision : un jeune homme d'une grande beauté lui apparut, et l'appela en disant : « Viens, mon bien-aimé, viens à la joie, viens*. » Alors il fit venir douze des frères du couvent de Bologne, et pour. ne pas les laisser déshérités et orphelins, il fit son testament en ces mots : « Voici ce que je vous laisse comme à mes enfants, afin que vous le possédiez à titre héréditaire : Ayez la charité, gardez l'humilité, et possédez la pauvreté volontaire**. » Mais ce qu'il défendit le plus expressément qu'il put, c'est que personne ne fit jamais entrer dans son ordre des biens temporels, menaçant de la malédiction du Dieu tout-puissant et de la sienne celui qui attenterait de salir l'ordre des Prêcheurs, de la poussière des richesses terrestres.

*Barthélemy de Trente, n° 13. -- **Humbert, n° 53.

Comme ses frères se désolaient de sa perte, il leur dit avec bonté pour les consoler : « Mes enfants, que ma mort corporelle ne vous trouble pas ; et soyez certains que je vous serai plus utile mort que vif. » Arriva ensuite son heure dernière et il s'endormit dans le Seigneur, l'an mille deux cent vingt-et-un. Le jour et l'heure de son trépas furent révélés, ainsi qu'il suit, à frère Guali, alors prieur des frères Prêcheurs de Brescia et par la suite évêque de la même ville. Il dormait d'un léger

sommeil, la tête appuyée sur le clocher des frères, quand il vit le ciel ouvert et deux échelles blanches qui en descendaient sur la terre ; Jésus-Christ avec la mère en tenait le haut, et les anges y montaient et descendaient en poussant des acclamations de joie.

En bas, entre les deux échelles était placé un siège sur lequel se trouvait assis un frère dont la tête était couverte d'un voile. Or, Jésus et sa mère tiraient les échelles en haut, jusqu'à ce que le frère eut été élevé au ciel dont l'ouverture fut alors refermée*. Le frère Guali étant venu de suite à Bologne, apprit que c'était, en ce jour et à cette heure-là même que le Père était trépassé.

*Auteur de sa vie.

Un frère, nommé Raon qui restait à Tibur, était à l'autel pour célébrer la messe au jour et à l'heure du trépas du Père. Comme il avait appris que le saint était malade à Bologne, quand il fut arrivé à l'endroit du canon où l'on a coutume de faire mention des vivants, et qu'il voulait prier pour sa guérison, il tomba tout à coup en extase, et il vit l'homme de Dieu Dominique ceint d'une couronne d'or, et tout resplendissant de lumière ; deux personnages vénérables l'accompagnaient sur la route royale hors de Bologne. Il prit note du jour et de l'heure. et il trouva que c'était alors que le serviteur de Dieu Dominique était mort. Son corps étant resté sous terre pendant un long espace de temps ; et les miracles qui s'opéraient à chaque instant devenant de plus en plus nombreux, sa sainteté était devenue évidente ; alors la piété des fidèles, les porta à transporter son corps dans un lieu plus élevé. Quand, après avoir brisé le mortier avec des instruments de fer, on eut soulevé la pierre, et ouvert le monument, il s'en échappa une

odeur tellement suave que c'était à croire qu'on n'avait pas ouvert un tombeau, mais une chambre pleine d'aromates*.

*Jourdain de saxe.

Et cette odeur qui l'emportait sur celle de tous les parfums ne semblait avoir rien de pareil dans la nature : ce n'était pas seulement aux ossements ou à la poussière de ce saint corps qu'elle était inhérente, ou même à la chasse, mais encore à la terre d'alentour, de sorte que transportée dans des pays éloignés elle gardait son parfum pendant longtemps. Les mains des frères qui avaient touché quelque chose des reliques, se trouvèrent tellement embaumées qu'on avait beau les laver et les frotter, elles conservèrent longtemps cette preuve de bonne odeur.

Dans la province de Hongrie, un homme de noble race vint avec sa femme et son fils encore tout jeune pour visiter les reliques de saint Dominique qu'on avait à Silon ; mais ce fils y tomba malade et mourut. Alors : le père porta son corps devant l'autel de saint Dominique et se mit à se lamenter et à dire : « Bienheureux Dominique, je suis venu vers vous plein de joie et je m'en retourne plein de tristesse ; je suis venu avec mon fils et j'en suis privé pour m'en aller ; rendez-moi, je vous en prie, rendez-moi mon fils ; rendez-moi la joie de mon cœur. » Et voici que vers le milieu de la nuit, l'enfant ressuscita et se promena par l'église.

Un jeune homme au service d'une dame noble s'occupait à pêcher dans la rivière ; il tomba dans l'eau, y fut suffoqué et disparut. Ce fut longtemps après que son corps fut retiré du fond de la rivière. Sa maîtresse invoqua saint Dominique pour qu'il fût ressuscité, et promit d'aller pieds nus à ses

reliques et de rendre la liberté à cet esclave s'il ressuscitait. À l'instant ce jeune homme, qui était mort, fut rendu à la vie et se leva au milieu de tout le monde qui se trouvait présent. Sa maîtresse accomplit son vœu ainsi qu'elle l'avait promis.

Dans cette même province de Hongrie, un homme versait des larmes amères sur le cadavre de son fils, et priait saint Dominique pour obtenir sa résurrection. Environ au moment où les coqs chantent, celui qui, avait été mort ouvrit les yeux et dit à son père : « Comment se fait-il, mon père, que j'aie la figure ainsi mouillée ? » « Ce sont, lui répondit-il, les larmes de ton père, car tu étais mort et j'étais resté seul privé de toute joie. » Son fils lui dit : « Vous avez beaucoup pleuré,mon père,mais saint Dominique, compatissant à votre désolation, a obtenu par ses mérites que je vous sois- rendu vivant. »

Un homme, languissant et aveugle depuis dix-huit ans, avait le désir de visiter les reliques de saint Dominique ; il essaya de sortir de son lit, se leva, et ressentit venir en lui subitement une force assez grande pour se mettre à marcher à pas pressés ; sa faiblesse de corps et sa cécité diminuaient à mesure qu'il faisait chaque jour du chemin, jusqu'à ce qu'enfin, parvenu au lieu qu'il avait pris pour but, il reçut le bienfait d'une double guérison complète.

En la même province de Hongrie, une dame qui avait l'intention de faire célébrer une messe en l'honneur de saint Dominique ne trouva pas de prêtre à l'heure qu'elle voulait ; alors elle enveloppa dans un litige propre les trois chandelles qu'elle avait destinées pour la messe et les serra dans un vase ; elle s'en alla pour un instant. et en revenant

lui moment après elle vit les chandelles brûler à grandes flammes. Tout le inonde accourut pour voir ce spectacle étrange, et resta tremblant et priant jusqu'au moment où les chandelles furent entièrement, brûlées sans que le lime soit endommagé.

À Bologne, un écolier nommé Nicolas souffrait d'une telle douleur aux reins et aux genoux qu'il ne pouvait se lever de son lit ; sa cuisse gauche s'était desséchée au point qu'il n'y avait plus pour lui aucun espoir de guérison. Se vouant à Dieu et à saint Dominique, il se mesura de toute sa longueur avec un fil dont on devait faire une chandelle ; après quoi il se mit à se ceindre le corps, le cou et la poitrine. Au moment où il entourait son genou du fil, comme il invoquait, à chaque fois qu'il faisait un tour, le nom de Jésus et de saint Dominique, aussitôt il se sentit soulagé et s'écria : « Je suis délivré. » Il se lève en pleurant de joie et vient sans l'aide de personne à l'église où reposait le corps de saint Dominique. Dans la même ville de Bologne, Dieu opéra un nombre infini de miracles par son serviteur.

En la ville d'Augusta en Sicile, une jeune fille, qui avait la pierre, devait être taillée. La mère, à raison du péril que courait son enfant, la recommanda à Dieu et, à saint Dominique. La nuit suivante saint Dominique apparut à la jeune fille pendant son sommeil, lui mit dans la main la pierre qui là faisait, souffrir. La jeune fille, à son réveil, se trouvant guérie, donna cette pierre à sa mère et lui raconta la vision qu'elle avait eue ; la mère prit alors la pierre et il la porta au couvent des frères où elle la suspendit devant l'image de saint Dominique, en mémoire d'un si grand miracle.

Dans la ville d'Augusta, des dames qui avaient assisté, en l'église des frères, à la messe solennelle le jour de la fête de la translation de saint Dominique, virent en revenant chez elles une femme occupée à filer devant la porte de sa maison ; elles se mirent à la, tancer de ce qu'elle n'avait pas interrompu son travail au jour de la fête de ce grand saint. Cette femme indignée leur répondit : « Vous qui êtes les bigotes* des frères, faites la fête de votre saint. » A l'instant ses yeux s'enflèrent, et il en sortit de la pourriture et des vers ; de sorte qu'une de ses voisines en compta dix-huit qu'elle lui ôta. Alors remplie de componction elle vint à l'église des frères, y confessa ses péchés et fit vœu de ne jamais parler mal de saint Dominique et de célébrer sa fête avec dévotion. À l'instant elle récupéra sa première santé.

*Le texte porte Bizotæ et Brixotæ, mot qui ne se trouve dans aucun dictionnaire.

Une religieuse nommé Marie, au monastère de la Magdeleine, à Tripoli, souffrait des douleurs cuisantes. Ayant reçu un coup à la jambe, elle était tourmentée affreusement depuis cinq mois ; on attendait à chaque instant l'heure de son trépas. Elle se recueillit en elle-même et fit cette prière :

« Mon Seigneur, je ne suis digne ni de vous prier, ni d'être exaucée ; mais je prie mon seigneur saint Dominique d'être médiateur entre vous et moi, et de m'obtenir le bienfait de la santé. »

Or, comme elle priait longtemps en répandant des larmes, elle tomba en extase et vit saint Dominique entrer avec deux frères, soulever le rideau qui était devant son lit, et lui dire : « Pourquoi désirez-vous tant d'être guérie ? »

« Seigneur, répondit-elle, c'est afin de pouvoir mieux servir, Dieu. » Alors saint Dominique tira de dessous sa chape un onguent d'une admirable odeur avec lequel il fit des onctions à sa jambe et elle fut guérie à l'instant ; puis il lui dit : « Cette onction est bien précieuse, douce, et difficile. Et comme cette femme lui demandait de lui expliquer le sens de ces paroles ; il répondit : « Cette onction est le signe de l'amour, qui est précieux, parce qu'on ne peut l'acheter avec de l'argent ; et parce que de tous les dons de Dieu il n'y en a point de préférable à son amour ; elle est douce, car il n'y a rien de plus doux que la charité ; elle est difficile parce qu'elle se perd vite si on ne la conserve avec précaution. » Cette nuit-là même, il apparut à sa s ?ur qui reposait au dortoir et lui dit : « J'ai guéri ta sœur. » Celle-ci accourut et trouva sa sœur guérie. Or, comme Marie sentait qu'elle avait reçu une onction réelle, elle l'essuya très respectueusement avec de la soie. Quand elle eut raconté tout à l'abbesse et à son confesseur et qu'elle leur eut montré l'onction qui était sur la soie elles furent frappées de sentir une odeur si grande et si nouvelle pour eux qu'ils ne pouvaient la comparera aucun parfum ; et ils conservèrent cette onction avec le plus grand esprit.

Pour prouver combien est agréable à Dieu l'endroit où repose le très saint corps du bienheureux Dominique, il suffira de choisir ici, entre mille, un miracle qui s'y opéra.

Maître Alexandre, évêque de Vendôme*, se rapporte dans ses Apostilles sur ces paroles. Misericordia et veritas obviaverunt sibi (Ps. LXXXIV) qu'un écolier de Bologne, adonné aux vanités du siècle, eut la vision suivante : II lui

semblait être dans un vaste champ, et une tempête extraordinaire allait fondre sur lui. Il se mit a fuir pour l'éviter et arriva à une maison qu'il trouva fermée. Il frappa à la porte en priant qu'on lui ouvrît. La personne qui habitait la maison lui répondit : « Je suis la justice ; c'est ici que j'habite, cette maison est à moi ; or, parce que tu n'es pas juste, tu ne peux y habiter. » En entendant ces paroles, il se retira tout triste, et voyant plus loin une autre maison, il y vint, et frappa en demandant qu'on l'y reçût. Mais la personne qui restait à l'intérieur lui répondit « Je suis la vérité ; c'est ici que j'habite ; cette maison est à moi ; mais je ne te donnerai pas l'hospitalité, parce que la vérité ne préserve pas celui qui ne l'aime pas. » Alors il s'éloigna et vit une troisième maison plus loin. Quand il y arriva, il supplia comme auparavant qu'on l'y mît à l'abri de la tempête. La maîtresse qui était à l'intérieur lui répondit : « Je suis la paix et j'habite ici ; or, il n'y a pas de paix pour les impies, mais pour les hommes de bonne volonté. Cependant comme mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction, je te donnerai un avis salutaire. Plus loin. habite ma sœur ; elle secourt toujours les misérables ; va la trouver et fais ce qu'elle te dira. »

*Il y a une variante dans le texte ; l'une porte Vindonicensis et l'autre Vindoniensis.

Quand il y fut arrivé, celle qui était à l'intérieur lui répondit : « Je suis la miséricorde, c'est ici ma maison. Si donc tu désires être à l'abri contre la tempête qui te menace, va à la maison qu'habitent les frères prêcheurs, tu y trouveras l'étable de la pénitence, la crèche de la continence, l'herbe de la doctrine, l'âne de la simplicité avec le bœuf de la discrétion, Marie qui t'éclairera, Joseph qui te

parfera, et l'enfant Jésus qui te sauvera. » A son réveil l'écolier vint à la maison des frères, et raconta l'ensemble de sa vision ; ensuite il prit et reçut l'habit de l'ordre*.

*Gérard de Frachet, l. I, c. III

37. Saint Sixte, pape

*Gérard de Frachet, 1. I, c. III.

Sixte vient de Sion qui veut dire Dieu, et de *status*, état comme on dirait état de Dieu. Ou bien *sixtus* vient de *sisto*, assis ; fixe, ferme dans la foi, dans son martyre et ses bonnes œuvres*.

**Bréviaire romain.*

Le pape Sixte était d'Athènes ; d'abord il fut philosophe, et dans la suite disciple de Jésus-Christ. Elu souverain Pontife, il fut traduit devant Dèce et Valérien avec ses deux diacres Félicissime et Agapit. Comme Dèce ne pouvait, le faire céder par aucune considération ; il le fit conduire au temple de Mars, afin de l'y forcer à sacrifier, sinon. il serait enfermé dans la prison Mamertine.

Or, il refusa, et comme on le menait en prison, le bienheureux Laurent le suivait et lui disait : « Où allez vous sans votre fils, mon père ? saint prêtre, où allez-vous sans votre ministre ? » Sixte lui répondit : « Je ne te quitte pas, mon fils, je ne t'abandonne pas : mais tu es réservé à de plus grands supplices pour la foi de Jésus-Christ Dans trois jours tu me suivras ; le lévite suivra le prêtre. D'ici là prends les trésors de l'Église et partage-les à qui tu le jugeras à propos. » Quand il les eut distribués aux chrétiens pauvres, le préfet Valérien donna l'ordre de mener Sixte sacrifier au temple de

Mars : s'il refusait, il devait avoir la tête tranchée. Pendant qu'on l'y conduisait, le bienheureux Laurent, qui était derrière lui se mit à crier et à dire : « Soyez assez bon, lui dit-il, pour ne pas m'abandonner, père saint, parce que j'ai déjà dépensé les trésors que vous m'avez confiés. Alors les soldats, entendant parler de trésors, se saisirent de Laurent, et tranchèrent la tête à saint Sixte ainsi qu'à Félicissime et à Agapit.

C'est aujourd'hui la fête de la Transfiguration du Seigneur. Dans certaines églises on consacre le sang de Jésus-Christ avec du vin nouveau, si on peut en faire et en trouver ; ou du moins on exprime, dans le calice, un peu de jus d'une grappe de raisin mûr. En ce jour encore, on bénit des grappes de raisin et le peuple en prend (comme du pain bénit*). La raison en est que Notre-Seigneur dit à ses disciples le jour qu'il fit la Cène : « Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon père. » (Matt., XXVI)

*C'est une des significations liturgiques de communico.

Or, cette Transfiguration, et ces mots vin nouveau, que Jésus-Christ prononça, rappellent le glorieux renouvellement qui s'opéra dans le Sauveur après sa résurrection. C'est pour cela qu'en ce jour de la Transfiguration qui représente la résurrection, on se sert de vin nouveau mais ce n'est pas parce que, selon quelques auteurs ; la Transfiguration eut lieu en ce jour, mais bien parce que ce fut en ce jour que les Apôtres en donnèrent connaissance. Car la Transfiguration eut lieu, dit-on, vers le commencement du printemps ; et ce fut par respect pour la défense que les apôtres reçurent de la publier, qu'ils la cachèrent si longtemps et

qu'ils la rendirent publique à pareil jour. C'est ce qu'on lit dans le livre intitulé : Mitrale* (Lib. IX, c. XXXVIII).

*Cet ouvrage a été publié par M. le comte de l'Escalopier dans la Patrologie de Aligne. Il est de Sicardi, évêque de Crémone.

38. Saint Donat

**Saint Grégoire de Tours ; - Sozomène ; - *Bréviaire Romain*.

Donat vient de « Né de Dieu », et cela par régénération, par infusion de grâce et par glorification ; celle-ci est triple, par génération, par esprit, et par Dieu. Car quand les saints meurent, on dit qu'ils naissent ; c'est pour cela que leur trépas n'a pas le nom de mort, mais de natalice. En effet l'enfant aspire à naître afin de recevoir plus d'espace pour sa demeure une nourriture plus. substantielle pour le manger, un air plus spacieux pour respirer, et de la lumière, pour voir. Les saints, par leur mort, sortent des entrailles de l'Église, reçoivent ces quatre avantages à leur manière : c'est pour cela qu'on dit qu'ils naissent. Ou bien il est appelé Donat, ce qui signifierait donné par don de Dieu.

Donat fut élevé et nourri avec l'empereur Julien, jusqu'au moment oit il fut ordonné sous-diacre : mais quand Julien fut élevé à l'empire, il tua le père et la mère de saint Donat. Alors Donat s'enfuit dans la ville d'Arezzo, oit il demeura avec le moine Hilaire et fit beaucoup de miracles : car le préfet de la ville ayant son fils démoniaque, il l'amena à Donat et l'esprit immonde se mit à crier et à dire : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, ne me tourmente pas pour que je sorte de ma maison, ô Donat ; pourquoi me forces-tu par des tourments de sortir d'ici ? » Mais saint Donat fit une prière et l'enfant fut délivré aussitôt.

Un homme nommé Eustache, receveur du fisc en Toscane, laissa une somme d'argent qui appartenait au trésor public, à la garde de sa femme nommée

Euphrosine. Comme la province était ravagée par les ennemis, cette femme cacha l'argent ; mais prévenue par une maladie, elle mourut. Le mari, à son retour, n'ayant pas trouvé son dépôt, était sur le point d'être traîné au supplice avec ses enfants ; il eut alors recours à saint Donat. Or, celui-ci alla au tombeau de la femme avec le mari, et après avoir fait une prière, il dit à intelligible vois. « Euphrosine, je t'adjure par le Saint-Esprit de nous dire oit tu as déposé telle somme d'argent. » Et une voix sortant du sépulcre dit : « A L'entrée de ma maison, c'est là que je l'ai enterrée. » On y alla et on l'y trouva comme elle avait dit. Quelques jours après, l'évêque Satire s'endormit dans le Seigneur et tout le clergé élut Donat pour lui succéder.

Saint Grégoire rapporte*, qu'un jour, après la célébration de la messe, le peuple recevant la communion, et le diacre présentant la coupe où était le sang de Jésus-Christ, les païens se ruèrent dans l'église, renversèrent le diacre qui brisa le saint calice. Comme il en était fort affligé ainsi que tout le peuple, Donat recueillit les fragments du calice, et ayant fait une prière, il le rétablit dans sa forme première. Mais le diable en cacha un morceau qui manqua au calice, c'est toutefois un témoignage du miracle. Les païens, à cette vue, se convertirent et furent baptisés au nombre de quatre-vingts. Il y avait une `fontaine tellement infectée que quiconque en buvait, mourait, aussitôt. Or, comme saint Donat allait, monté sur son âne, rendre cette eau saine par ses prières, un dragon terrible s'élança de l'eau, enroula sa queue autour. des pieds de l'âne et se dressa aussitôt contre Donat. Le saint le frappa avec un fouet, ou, selon qu'on le lit autre part, lui cracha dans la gueule ; ce qui le tua à l'instant : ensuite il fit une prière et

détruisit tout le venin de la fontaine**. Un jour que Donat et ses compagnons étaient pressés par la soif, il fit jaillir une autre fontaine ; à l'endroit où ils se trouvaient.

**Dialogues*, 1. I, c. VII. -- **Sozomène, *Hist. Trip.*, l IX, c. XLVI.

La fille de l'empereur Théodose était tourmentée par le démon, et on l'amena à saint Donat : « Sors, lui dit-il, esprit immonde, et cesse d'habiter dans une créature de Dieu. » Le démon lui répondit : « Donne-moi un passage par où sortir et un endroit où je puisse aller. »

Donat lui dit : « D'où es-tu venu ici ? » « Du désert, répondit le démon. » « Retournes-y, reprit le saint. » Alors le démon lui dit : « Je vois sur toi le signe de la croix d'où sort un feu contre moi, et j'ai si peur que je ne sais où aller. Mais laisse-moi sortir et je sors. » Donat lui dit : « Voici un passage, retourne dans le lieu qui t'appartient. » Et il sortit en ébranlant toute la maison.

On portait un mort en terre, quand arriva quelqu'un avec un billet, attestant que le mort lui devait 200 sols ; et il ne permettait pas qu'on l'ensevelisse. La veuve éplorée vint informer saint Donat de ce qui se passait, en ajoutant que cet homme avait été payé intégralement. Alors saint Donat se leva pour venir au cercueil, et touchant la main du mort, il lui dit : « Ecoute-moi. » Le défunt répondit :

« Me voici. » Alors saint Donat lui dit « Lève-toi, et vois ce que tu as à faire avec cet homme, qui s'oppose à ce qu'on t'ensevelisse. » Alors le mort se mit sur son séant, et en présence de tous les assistants, il convainquit cet homme qu'il lui avait payé sa dette ; puis prenant le billet avec la main, il le déchira. Ensuite il dit à saint Donat : « Laissez-

moi, mon père, dormir de nouveau. » Saint Donat lui répondit : « Va maintenant te reposer, mon fils. »

Vers le même temps, il y avait trois ans qu'il n'avait plu, et la stérilité était grande ; alors les infidèles vinrent trouver l'empereur Théodose et lui demandèrent de leur livrer Donat, qui, par ses sortilèges, était l'auteur du mal. Sur les instances de l'empereur, Donat étant sorti de sa maison, se mit en, prières et le Seigneur envoya une pluie abondante, et il. rentra chez lui sans recevoir une goutte de pluie, tandis que tous les autres avaient leurs habits trempés.

À cette époque, les Goths ravageaient l'Italie et beaucoup abandonnaient la foi de Jésus-Christ Evadracien, gouverneur, fut repris de son apostasie par saint Donat et Hylarin ; il les condamna à immoler à Jupiter. Mais s'étant refusés à le faire, le gouverneur fit dépouiller Hylarin et ordonna qu'on le fouettât jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit. Pour Donat, il le fit mettre en prison et décapiter ensuite, vers l'an du Seigneur trois cent quatre-vingt*.

**Bréviaire romain.*

39. Saint Cyriaque et ses compagnons

**Bréviaire romain.*

Cyriaque, ordonné diacre par le pape Marcel ; fut pris et amené devant Maximien qui le condamna, avec ses compagnons, à creuser la terre et à la porter sur leurs épaules en un lieu où on construisait les Thermes ; là se trouvait le saint

vieillard Saturnin, que Cyriaque et Sésumius aidaient à porter la terre. Enfin le gouverneur fit amener devant lui Cyriaque, qui avait été jeté au cachot. Au moment où Apronianus le faisait sortir, tout à coup une voix, suivie d'une lumière, vint du ciel et dit : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » (Matt., XXV.)

Alors Apronien crut, se fit baptiser et vint confesser Jésus-Christ devant le gouverneur. Celui-ci lui dit : « Est-ce que tu as été fait chrétien ? » Apronien répondit « Malheur à moi, parce que j'ai perdu mes jours ! » Le gouverneur reprit. : « Vraiment oui, tu perdras tés jours. » Et il l'envoya décapiter. Pour Saturnin et Sisimius qui ne voulaient pas sacrifier, on leur fit subir différents supplices, enfin ils furent décapités. Or, la fille de Dioclétien, nommée Arthémie, était tourmentée par le démon* qui criait en elle : « Je ne sortirai pas à moins que le diacre Cyriaque ne vienne. » On lui amena donc Cyriaque, qui après avoir donné ses ordres au démon, en reçut cette réponse : « Si tu veux que je sorte, donne-moi un vase dans lequel je me mette. » Cyriaque répondit : « Voici mon corps, si tu peux, entres-y. » Le démon lui dit : « Je ne puis entrer dans ce vase, parce que il est scellé et clos ; mais si tu me chasses, je te ferai venir dans la Babylonie. » Et quand il eut été contraint de sortir, Arthémie s'écria qu'elle voyait le Dieu que Cyriaque prêchait. Alors Cyriaque baptisa Arthémie. Comme il vivait tranquille dans une maison qu'il tenait de la générosité de Dioclétien et de son épouse Sérène, un ambassadeur vint demander, au nom du roi des Perses, à Dioclétien de lui envoyer Cyriaque, parce que sa fille était tourmentée par le démon*. Or, à la prière de

Dioclétien, Cyriaque s'embarqua avec Largue et Samaraque sur un navire qui avait été pourvu du nécessaire, et alla avec joie dans la Babylonie.

**Bréviaire romain.*

Quand il fut arrivé auprès, de la jeune fille, le démon lui cria par la bouche de cette personne : « Es-tu fatigué, Cyriaque ? » Cyriaque lui répondit : « Je ne suis point fatigué, mais je me laisse mener en tout lieu par la droite de Dieu. » Le démon dit : « Enfin, pour moi, je l'ai amené où j'ai voulu. » Alors Cyriaque dit au démon : « Jésus te commande de sortir. ». Le démon sortit à l'instant et dit : « Oh ! nom terrible, qui me force de sortir ! » Alors la jeune fille, guérie, fut baptisée avec son père, sa mère et beaucoup d'autres. Comme on offrait de nombreux présents à Cyriaque, il ne les voulut pas accepter ; mais après être resté en ce lieu quarante-cinq jours, jeûnant au pain et à l'eau, il revint enfin a Rome. Deux mois après mourut Dioclétien, auquel succéda Maximien, lequel, irrité contre sa sœur Arthémie, fit saisir Cyriaque, qui fut lié tout nu avec des chaînes, et traîné au devant de son char. (Ce Maximien peut être appelé le fils de Dioclétien, en tant qu'il fut son successeur et qu'il épousa sa fille nommée Valériane). Il ordonna à Carpasius, son vicaire, de forcer le saint à sacrifier, ou de le faire mourir dans les supplices. Carpasius, après, lui avoir fait verser de la poix sur la tête, le fit suspendre au chevalet, ensuite il ordonna qu'on lui tranchât la tête ainsi qu'à tous ses compagnons. Après quoi, Carpasius obtint la maison de Cyriaque, et comme, par mépris pour les chrétiens, il se baignait dans le lieu où ce saint administrait le baptême, et qu'il donnait un grand festin à dix-neuf

de ses amis, ils moururent tous subitement. Depuis ce moment on ferma ces bains et les gentils commencèrent à craindre et à vénérer les chrétiens.

40. Saint Laurent, martyr

Laurent viendrait de tenant un laurier. C'est un arbre avec les branchés duquel on tressait autrefois des couronnes dont on ceignait lés vainqueurs. Il est l'emblème de la victoire ; il réjouit la vue par sa verdeur constante ; il répand une odeur agréable, et possède beaucoup de propriétés. Or, saint Laurent est ainsi nommé de laurier, parce qu'il remporta la victoire dans son martyre ; ce qui força Dèce à avouer avec confusion : « Je pense que nous voici vaincus*. »

Il posséda la verdeur dans la netteté et la pureté de son corps ; ce qui lui a fait dire : « Ma nuit n'a plus rien d'obscur, etc. » Il eut l'odeur parce que sa mémoire sera éternelle : de la ces mots du Psaume III qui lui ont été appliqués : « Il a répandu. des biens sur les pauvres ; sa justice demeurera dans tous les siècles. » Saint Maxime dit : « Comment sa justice n'aurait-elle pas de durée, ses œuvres étaient animées par cette vertu qui lui a fait consommer son martyre. » Sa prédication fut efficace, puisqu'il convainquit Lucille, Hippolyte et Romain. Le laurier a la propriété de guérir de la pierre qu'il écrase, de remédier à la surdité, et de détourner la foudre. De même saint Laurent brise les cœurs endurcis,rend l'ouïe spirituelle, et protège contre la foudre des sentences de la réprobation**.

*Il existe un poème sur saint Laurent dont tous les mots commencent par L. -- **La vie de saint Laurent est tirée des actes anciens et reproduits dans son office au *Bréviaire romain*.

Laurent, martyr et diacre, Espagnol de nation, fut amené à Rome par saint Sixte. Car ainsi que le

dit Me Jean Beleth*, Sixte, dans un voyage en Espagne, rencontra deux jeunes gens, Laurent et Vincent, son cousin, distingués par leur honnêteté et remarquables dans toute leur conduite : il les amena à Rome avec lui. L'un d'eux, c'était Laurent, demeura à Rome auprès de sa personne, et Vincent retourna en Espagne où il termina sa vie par un glorieux martyre. Mais cette opinion de Me Jean Beleth a contre elle le temps du martyre de ces deux saints ; car Laurent souffrit sous Dèce et Vincent, qui était jeune, sous Dioclétien et Dacien. Or, entre Dèce et Dioclétien, il s'écoula environ 40 ans et il y eut entre eux sept empereurs, en sorte que saint Vincent n'aurait pu être jeune. Saint Sixte ordonna Laurent son archidiacre.

*C. CXLV.

En ce temps-là, l'empereur Philippe et son fils, qui portaient le même nom, avaient reçu la foi et après être devenus chrétiens, ils s'efforçaient de donner beaucoup d'importance à l'Église. Ce Philippe fut le premier empereur qui reçut la fondé Jésus-Christ ; ce fut, dit-on, Origène qui le convertit, quoiqu'on lise ailleurs que ce fut saint, Pontius. Il régna l'an mille de la fondation de Rome, afin que cette millième année fut consacrée à Jésus-Christ plutôt qu'aux idoles. Or, les Romains célébrèrent cet anniversaire avec un grand appareil de jeux et de spectacles.

L'empereur Philippe avait auprès de sa personne un soldat nommé Dèce qui était courageux et renommé dans les combats. Vers cette époque, la Gaule s'étant révoltée, l'empereur y envoya Dèce afin de soumettre à la domination romaine les Gaulois rebelles.

Dèce mena tout à bien et revint à Rome après

avoir remporté la victoire au gré de ses désirs. L'empereur apprenant son arrivée. voulut lui rendre de grands honneurs et alla au-devant de lui jusqu'à Vérone. Mais comme l'esprit des méchants s'enfle d'un orgueil d'autant plus grand qu'ils se sentent honorés davantage, Dèce exalté par l'ambition en vint jusqu'à aspirer à l'empire et à comploter la mort de son maître. Il choisit le moment où l'empereur reposait sous son pavillon pour y entrer en cachette et l'égorger pendant qu'il dormait. Quant à l'armée venue avec l'empereur, il se l'attacha par ses prières, par l'argent, par des largesses et par des promesses, et alors il se hâta d'aller à la capitale de l'empire à marches forcées.

À cette nouvelle, Philippe le jeune fut saisi de craintes, et au rapport de Sicard dans sa chronique, il confia les trésors, entiers de son père et les siens à saint Sixte et à saint Laurent, afin que, s'il venait à être tué lui-même par Dèce,ils donnassent ces trésors aux églises et aux pauvres. N'allez pas vous étonner si les trésors distribués par saint Laurent ne sont pas appelés les trésors de l'empereur, mais bien ceux de l'Église, car il put se faire qu'avec ces trésors de l'empereur Philippe, il eût distribué en même temps quelques trésors appartenant à l'Église : ou bien encore, on peut les appeler les trésors de l'Église, parce que Philippe les avait laissés à l'Église pour qu'ils fussent partagés entre les pauvres, quoique l'on doute avec certaine raison que ce fuît Sixte qui existât alors, comme il sera dit plus bas.

Ensuite Philippe s'enfuit et, pour ne point tomber entre les mains de Dèce, à son retour, il se cacha. Le Sénat alla donc au-devant de Dèce et le confirma dans la possession de l'empire. Or, afin de

paraître avoir tué son maître non par trahison, mais par zèle pour le culte des idoles, il commença à persécuter les chrétiens avec la plus affreuse cruauté, donnant l'ordre de les égorger sans aucune miséricorde.

Dans cette persécution périrent plusieurs milliers de martyrs, parmi lesquels fut couronné Philippe le jeune. Ensuite, Dèce se mit à la recherche du trésor de son maitre. Sixte lui fut présenté comme adorant Jésus-Christ et comme possédant les trésors de l'empereur. Or, saint Laurent qui le suivait par derrière lui criait : « Où allez-vous, sans votre fils, ô mon père ? saint prêtre, où allez-vous sans votre diacre ? Jamais vous n'aviez coutume d'offrir le sacrifice sans ministre. Qu'y a-t-il en moi qui ait pu déplaire à votre cœur de père ? Avez-vous des preuves que j'aie dégénéré ? Éprouvez de grâce, si vous avez fait choix d'un assistant capable, quand vous m'avez confié le soin de distribuer le sang du Seigneur. » Ce n'est pas moi qui te quitte mon fils, ni qui t'abandonne, reprit le saint Pontife ; mais de plus grands combats pour la foi de Jésus-Christ, te sont réservés. Pour nous, en qualité de vieillard, nous n'avons à affronter que de faibles dangers, toi qui es jeune, tu remporteras sur le tyran un plus glorieux triomphe. Dans trois jours, tu me suivras, c'est, la distance qui doit séparer le prêtre et le lévite. Et il lui remit tous les trésors, en lui ordonnant d'en faire la distribution aux églises et aux pauvres.

Le bienheureux Laurent se mit donc nuit et jour à la recherche des chrétiens et donna à chacun selon ses besoins. Il vint à la maison d'une veuve qui avait caché un grand nombre de chrétiens chez elle : depuis longtemps elle souffrait de maux de

tête. Saint Laurent lui imposa les mains et elle fut guérie de sa douleur ; ensuite il lava les pieds des pauvres et leur donna l'aumône. La même nuit, il vint chez un chrétien et y rencontra un homme aveugle ; par un signe de croix, il lui rendit la vue.

Or, comme le bienheureux Sixte ne voulait pas entrer dans les vues de l'empereur, ni sacrifier aux idoles, il fut condamné à avoir la tête tranchée. Accourut alors saint Laurent qui se mit à crier à saint Sixte : « Veuillez ne pas m'abandonner, père saint, parce que déjà j'ai dépensé vos trésors que vous m'aviez confiés. » Alors les soldats, en entendant parler de trésors, se saisirent de Laurent et le livrèrent entre les mains du tribun Parthénius. Celui-ci le présenta à Dèce. Le césar Dèce lui dit : « Où sont les trésors de l'Église que nous savons, avoir été déposés chez toi ? ». Or, comme Laurent ne fui répondait pas, il le livra à Valérien qui était préfet, afin de le forcer à livrer les trésors et à sacrifier ensuite aux idoles, ou bien de le faire périr dans des supplices et des tourments divers. Valérien, de son côté, le mit entre les mains d'un officier nommé Hippolyte afin qu'il le gardât ; et Laurent fut enfermé en prison avec beaucoup d'autres. Il y avait là sous les verrous un gentil nommé Lucillus qui, à force de pleurer, avait perdu la vue.

Comme Laurent lui promettait de lui rendre l'usage de ses yeux, s'il croyait en Jésus-Christ et s'il recevait le baptême, cet homme demanda avec instance. à être baptisé. Laurent prit donc de l'eau et lui dit : « Tout est lavé dans la confession. » Et quand Laurent l'eut interrogé avec précision sur les articles de foi et que Lucillus eut confessé qu'il les croyait tous, il lui versa de l'eau sur la tête et le

baptisa au nom de Jésus-Christ C'est pour cela que beaucoup d'aveugles venaient trouver Laurent et s'en retournaient guéris. Quand Hippolyte vit cela ; il lui dit : « Montre-moi les trésors. » Laurent lui répondit : « O Hippolyte, pour peu que tu croies en Notre-Seigneur Jésus-Christ, je te montre des trésors et je te promets une vie éternelle. » Hippolyte lui dit : « Si tu fais ce que tu dis ; je ferai aussi ce à quoi tu m'exhortes. » A la même heure, Hippolyte crut et reçut le saint baptême avec sa famille. Quand il fut baptisé il dit « J'ai vu les âmes des innocents tressaillir de joie. » Peu après, Valérien donna ordre à Hippolyte de lui présenter Laurent. Celui-ci dit à Hippolyte : « Allons tons les deus ensemble, car la gloire nous est réservée à toi et à moi. » Ils viennent donc tous deux devant le tribunal, et l'on s'enquiert encore du trésor. Laurent demanda un délai de trois jours, ce à quoi Valérien consentit' en le laissant sous la garde d'Hippolyte. Pendant ces trois jours,, Laurent rassembla les pauvres, les boiteux et les aveugles et les présentant dans le palais de Salluste- à Dèce : « Ce sont là, lui dit-il, les trésors éternels quine diminuent jamais, mais qui s'accroissent ; ils sont répartis entre chacun et trouvés entre les mains de tous ; et ce sont leurs mains qui ont porté les trésors dans le ciel. » Valérien dit devant Dèce qui était présent : « Pourquoi tous ces détours ? Hâle-toi de sacrifier et renonce à la magie. »

Laurent lui dit : « Quel est celui qu'on doit adorer ? Est-ce le créateur ou la créature ? » Dèce irrité le fit frapper avec des fouets garnis de plomb, appelés scorpions, et on lui mit devant les yeux tous les genres de tortures. Comme l'empereur lui commandait de sacrifier afin qu'il échappât à ces tourments, Laurent répondit : « Malheureux ! ce

sont des mets que j'ai toujours désirés. » Dèce lui dit : « Si ce sont des mets, fais-moi connaître les profanes qui te ressemblent afin qu'ils partagent ce festin avec toi. » Laurent répondit : « Ils ont déjà donné leurs noms dans les cieux et c'est pour cela que tu n'es pas digne de les voir. » Alors par l'ordre de Dèce, il est dépouillé, battu de coups de fouets et des lames ardentes lui sont appliquées sur les côtés. « Seigneur Jésus-Christ, dit alors Laurent, Dieu de Dieu, ayez pitié de votre serviteur, puisque quand j'ai été accusé, je n'ai pas renié votre saint nom, quand j'ai été interrogé, je vous ai confessé comme mon Seigneur. » Et Dèce lui dit : « Je sais que c'est par les secrets de la magie que titi te joues des tourments, mais tu ne sauras te jouer longtemps de moi. J'en atteste les dieux et les déesses ; si tu ne sacrifies, tu périras dans des tourments sans nombre. » Alors il commanda qu'on le frappât très longtemps avec des fouets garnis de balles de plomb. Mais Laurent se mit à prier en disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Alors il se fit entendre une voix du ciel que Dèce ouït aussi : « Tu as encore bien des combats à soutenir. » Dèce rempli de fureur s'écria : « Romains, vous avez entendu les démons consolant ce sacrilège, qui n'adore pas nos dieux, ne craint pas les tourments et ne s'épouvante pas de la colère des princes. »

Il ordonna une seconde fois qu'on le battît avec des scorpions. Laurent se mit à sourire, remercia Dieu et pria pour les assistants. Au même instant, un soldat, nommé Romain, crut et dit à saint Laurent : « Je vois debout en face de toi un très beau jeune homme qui essuie fies membres avec un linge. Je t'en conjure, au nom de Dieu, ne me délaisses pas, mais hâte-toi de me baptiser, » Et Dèce dit à Valérien : « Je pense que nous voici

vaincus par la magie. » Il ordonna donc de le détacher de la cathaste*à laquelle il était attaché et de le renfermer sous la garde d'Hippolyte. Alors Romain apporta un vase plein d'eau, se jeta aux pieds de saint Laurent et reçut de ses mains le saint baptême. Aussitôt que Dèce en fut informé, il fit battre de verges Romain qui, s'étant déclaré chrétien de plein gré, fut décapité par l'ordre de l'empereur. Cette nuit-là, Laurent fut amené à Dèce. Or, comme Hippolyte pleurait et criait qu'il était chrétien, Laurent lui dit : « Cache plutôt Jésus-Christ au-dedans de ton cœur, et quand j'aurai crié, prête l'oreille et viens. » On apporta donc, des instruments de supplices de tous les genres. Alors Dèce dit à Laurent : « Ou tu vas sacrifier aux dieux, ou cette nuit finira avec tes supplices. »

*La cathasta, d'après Rich, est tout simplement un gril de fer au-dessous duquel on mettait du feu pour torturer les criminels. Cet instrument était distingué du chevalet Eculeus et avait la forme d'une échelle d'après ce passage de Salvien : Lit. III, De Gubernat. Dei : Ad cælestis regiæ januam….. ascendentes scalas sibi quodam modo de eculeis catastisque fecerunt. Iso Magister in Glossis catastæ, genus tormenti, id est, lecti ferrei.

Laurent lui répondit : « Ma nuit n'a pas d'obscurités, mais tout pour moi est plein de lumière. » Et Dèce dit : « Qu'on apporte un lit de fer afin que l'opiniâtre Laurent s'y repose. » Les bourreaux se mirent donc en devoir de le dépouiller et l'étendirent sur un gril de fer sous lequel on mit des charbons ardents et ils foulaient le corps du martyr avec des fourches de fer. Alors Laurent dit à Valérien : « Apprends, misérable, que tes charbons sont pour moi un rafraîchissement, mais qu'ils seront pour toi un supplice dans l'éternité, parce que le Seigneur lui-même sait que quand j'ai été accusé, je ne l'ai pas renié ; quand j'ai été interrogé, j'ai confessé Jésus-Christ ; quand j'ai été rôti, j'ai

rendu des actions de grâces. » Et il dit à Dèce d'un ton joyeux : « Voici misérable, que tu as rôti un côté, retourne l'autre et mange. » Puis remerciant Dieu : « Je vous rends grâce, dit-il, Seigneur, parce que j'ai mérité, d'entrer dans votre demeure. » C'est ainsi qu'il rendit l'esprit. Dèce, tout confus, s'en alla avec Valérien au palais de Tibère, laissant le corps sur le feu. Le matin, Hippolyte l'enleva et, de concert avec le prêtre Justin, il l'ensevelit avec des aromates au champ Véranus. Les chrétiens jeûnèrent, et pendant trois jours célébrèrent ses vigiles, au milieu des sanglots et en versant des torrents de larmes.

Est-il certain que saint Laurent ait souffert le martyre sous cet empereur Dèce ? Le fait est douteux pour beaucoup de monde, puisque dans les chroniques, on lit que Sixte vécut longtemps avant Dèce. C'est le sentiment d'Eutrope quand il dit : Dèce qui suscita une persécution contre les chrétiens fit tuer entre autres le bienheureux lévite et martyr Laurent.

Il est rapporté dans une chronique assez authentique que ce ne fut pas sous l'empereur Dèce, successeur de Philippe, mais sous un Dèce qui fut César, et non pas empereur, que saint Laurent souffrit le martyre. Car entre l'empereur Dèce et Dèce le jeune, sous lequel on dit que saint Laurent fut martyrisé, il y eut plusieurs empereurs et plusieurs souverains pontifes intermédiaires. En effet, il est dit dans le même livre que après Gallus et Volusien son fils, successeur de Dèce à l'empire, régnèrent Valérien et Gallien, et que ces deux derniers créèrent César, Dèce le jeune, mais sans le. faire empereur. Car anciennement les empereurs donnaient à quelques-uns la qualité de Césars, sans

cependant lés créer Augustes ou empereurs ; ainsi on lit dans les chroniques que Dioclétien fit César Maximien, et que, dans la suite, de César il le créa Auguste. Or, du temps de ces empereurs, c'est-à-dire de Valérien et de Gallien, c'était Sixte qui siégeait à Rome. Ce fut donc ce Dèce simple César, mais non pas empereur qui martyrisa saint Laurent. C'est pour cela que dans la légende de ce saint, Dèce n'est pas appelé empereur, mais Dèce-César seulement. Car l'empereur Dèce ne régna que deux ans, et martyrisa le pape saint Fabien. A, Fabien succéda Corneille qui souffrit sous Volusien et Gallus. Après Corneille vint Lucien, et. Lucien eut pour successeur Etienne qui souffrit sous Valérien et Gallien dont le règne dura quinze ans. À Etienne succéda Sixte. Ce qui précède est tiré de la chronique qui a, été citée, ci-dessus. Cependant toutes les chroniques, tant d'Eusèbe, que de Bède et d'Isidore s'accordent à, dire que le pape Sixte ne vécut pas du temps de l'empereur Dèce, mais bien de Gallien.

Mais on lit encore dans une autre chronique que ce Gallien eut deux noms, qu'il fut appelé Gallien et Dèce, et ce fut sous lui que souffrirent Sixte et Laurent, vers l'an du Seigneur 257. Geoffroy avance aussi dans son livre intitulé Panthéon que Gallien se nomma Dèce et que ce fut sous lui que souffrirent saint Sixte et saint Laurent. Et si cet auteur est exact, ce qu'avance Jean Beleth pourrait être véritable.

Saint Grégoire rapporte au livre de ses Dialogues qu'une religieuse, nommée Sabine, conserva la continence sans pouvoir modérer l'intempérance de sa langue. Elle fut enterrée dans l'église de saint Laurent, devant l'autel du martyr ; mais une partie

de son corps fut coupée parle démon et resta intacte, tandis que l'autre partie fut brûlée : ceci fut constaté le lendemain matin.

Grégoire de Tours rapporte*qu'un prêtre réparant une église de saint Laurent, une poutre se trouvait être trop courte ; il pria le saint martyr qui avait soutenu les pauvres. de venir au secours de son indigence ; la poutre s'allongea de telle sorte qu'elle était beaucoup trop longue : le prêtre coupa alors cet excédent en petites parties et s'en servit pour guérir beaucoup d'infirmités. Ce fait est attesté par le bienheureux Fortunat, et il eut lieu à Brione, château d'Italie.

**De Gloria Martyr.*, l. I, c. XLII ; — Fortunat, l. IX, c. XIV.

Un homme avait mal aux dents : on le toucha avec un morceau de cette poutre et sa douleur disparut.

Au rapport de saint Grégoire dans ses Dialogues*, un autre prêtre appelé Sanctutus, voulant réparer une église de saint Laurent brûlée par les Lombards, loua grand nombre d'ouvriers. Or, un jour qu'il n'avait rien à leur donner à manger, il se mit en prière et en regardant dans le four il y trouva un pain très blanc qui ne paraissait cependant pas devoir suffire à un repas pour trois personnes. Or, saint Laurent, qui ne voulait pas gîté ses ouvriers manquassent de rien, multiplia ce pain de telle sorte qu'il y en eut assez pendant dix jours pour tous les ouvriers.

*L. III, c. XXXVII.

Vincent de Beauvais rapporte, dans sa chronique, qu'il y avait à Milan dans une église de saint Laurent un calice de cristal d'une merveilleuse beauté. Dans une solennité le diacre qui le portait à

l'autel le laissa échapper de ses mains, et en tombant, par terre ce calice se brisa en morceaux. Mais le diacre affligé en rassembla les- fragments, les mit sur l'autel, fit une prière à saint Laurent, et il reprit le calice entier et très solide*.

*Grég. de Tours, *De Gloria Martyr.*, l. I, c. XLVI.

On lit encore dans le livré des Miracles de la sainte Vierge, qu'il y avait à Rome un juge nommé Etienne, gui recevait volontiers des présents de grand nombre de personnes, et violait souvent la justice. Il usurpa par force trois maisons de l'église de saint Laurent et, un jardin de sainte Agnès, et resta en possession de ce qu'il avait acquis injustement. Or, il arriva qu'il mourut et qu'il fut mené au jugement de Dieu. Saint Laurent s'approcha alors de lui, plein d'indignation, et par trois fois il lui serra le bras pendant longtemps et lui fit souffrir de cruelles douleurs. Mais sainte Agnès avec les autres vierges ne voulut pas le voir et détourna la tête.

Alors le juge rendit son arrêt en ces termes : « Parce qu'il a soustrait le bien d'autrui, et qu'en recevant des présents, il a vendu la vérité, qu'il soit traîné au lieu où est Judas le traître. » Alors saint Prœject pour lequel Etienne avait eu beaucoup de dévotion pendant sa vie, s'approchant de saint. Laurent et de sainte Agnès, demandait pardon pour ce juge. Il fut donc accordé à leurs prières unies à celles de la sainte Vierge que son âme retournerait à son corps pour y faire pénitence pendant trente jours. En outre il reçut pour pénitence, de la part de la sainte Vierge, de réciter chaque jour de sa vie le Psaume CXVIII, Beati immaculati in via. Quand il revint à la vie, son bras était noir et brûlé comme s'il eût réellement souffert dans on corps, et cette

marque resta sur lui tant qu'il vécut. Il restitua donc le bien mal acquis et fit pénitence, mais il trépassa dans le Seigneur le trentième jour.

On lit dans la vie de l'empereur saint Henri et de sainte Cunégonde, sa femme, qu'ils vécurent ensemble dans la virginité ; mais à l'instigation du diable, l'empereur conçut des soupçons sur son épouse par rapport à un soldat, et il la fit marcher nu-pieds l'espace de 15 marches sur des socs de charrue rougis au feu. En montant dessus elle dit : « De même, Seigneur Jésus, que vous avez connaissance que ni Henri ni aucun autre ne m'a touchée, de même aussi venez à mon aide. »

Mais Henri poussé par la honte la frappa au visage : et une voix se fit entendre à Cunégonde en lui disant : « La Vierge Marie t'a prise sous sa protection, car tu es vierge. » Elle marcha donc sur cette masse incandescente sans ressentir aucune douleur.

L'empereur venait de mourir quand une multitude infinie de démons passant devant la cellule d'un ermite, celui-ci ouvrit sa fenêtre et demanda au dernier passant qui ils étaient. Et il répondit : « Nous sommes une légion de démons qui nous hâtons d'aller à la mort du César afin de voir si nous pourrons trouver en lui quelque chose qui nous appartienne en propre. » L'ermite adjura le diable de revenir et celui-ci lui dit à son retour : « Nous n'avons rien trouvé, car bien que le soupçon injuste qu'avait conçu l'empereur, et ses autres péchés aient été mis ainsi que ses bonnes œuvres dans la balance, Laurent le grillé apporta un pot d'or d'un poids énorme, quand nous pensions emporter César ; cette chaudière ayant été jetée sur la balance, l'autre côté l'emporta ; alors, je fus irrité

et j'arrachai une oreille de ce pot d'or. II donnait le nom de pot à un calice que cet empereur avait fait ciseler pour l'église d'Eichstat en l'honneur de saint Laurent envers lequel il avait une dévotion particulière. À cause de sa grandeur, ce calice avait deux anses. Et il se trouva qu'au même moment l'empereur mourut et une anse du calice fut brisée*.

*Ce fait se trouve sculpté en relief sur le tombeau qui renfermait les reliques de saint Henri et de sainte Cunégonde avant leur canonisation. On y voit un ange tenant d'une main une épée dégainée, de l'autre, une balance sur l'un des plateaux de laquelle est posé un calice. Chronic. Casin., l. II, c. XLIV.

Saint Grégoire rapporte dans son Registre*, qu'un de ses prédécesseurs voulait, soulager quelqu'un auprès du corps de saint Laurent, mais qu'il ne savait où le corps reposait ; quand tout a coup et sans le savoir on découvre le tombeau, et tous ceux qui se trouvaient là**, aussi bien les moines que ceux, qui étaient attachés à l'église, et qui avaient vu ces saintes reliques, moururent dans l'espace de dix jours.

*Ep. l. V, c. XXX. -- **Le texte porte *Mansionarii*. On appelait ainsi les tenanciers d'une maison. Quand il s'agit de personnes religieuses, c'étaient des chanoines vivant en communauté.

Il faut observer que le martyre de saint Laurent paraît l'emporter sur ceux des autres saints martyrs par quatre caractères qui lui sont propres et qu'on trouve exposés dans les paroles de saint Maxime, évêque, et de saint Augustin. Le premier, c'est la rigueur de ce martyre ; le second, c'est le résultat ou l'utilité qu'il eut ; le troisième, c'est la constance et le courage du patient ; le quatrième, c'est le combat admirable en lui-même et le mode de sa victoire.

I. Le martyre de saint Laurent l'emporte sur les autres par l'extrême rigueur des tourments. Voici

comment s'en exprime le bienheureux évêque Maxime, ou selon certains textes saint Ambroise : « Mes frères, ce n'est pas un martyre ordinaire et de quelques instants que saint Laurent eut à souffrir : car celui qui est frappé du glaive, meurt une fois, celui qui est plongé dans un brasier de flammes, est délivré à l'instant ; mais saint Laurent est tourmenté par des supplices longs et nombreux, en sorte que la mort ne ralentit pas sa souffrance, et lui manqua à la fin. Nous lisons que dès bienheureux enfants se promenaient, au milieu des flammes apprêtées pour les faire souffrir et qu'ils foulèrent aux pieds des masses de feu.

Et cependant saint Laurent leur est supérieur en gloire, parce que ceux-là se promenaient dans les flammes, et que lui fut couché sur le feu même qui faisait on supplice. Ils foulèrent le feu de leurs pieds, tandis que lui en éteignit l'ardeur par la position qu'on avait fait prendre à son corps étendu sur ses flancs. Ceux-là étaient debout et adressaient leurs prières en levant les mains vers le Seigneur ; celui-ci étendu sur le gril priait pour ainsi dire le Seigneur avec chacun de ses membres. Il faut noter encore que saint Laurent vient le premier de tous les martyrs après saint Etienne, non pas pour avoir supporté de plus grands tourments que les autres martyrs puisque beaucoup souffrirent des tourments égaux et quelquefois plus violents, mais c'est pour six motifs qui se trouvent ici réunis :

Premièrement, en raison du lieu où il a souffert, c'est à Rome, la capitale du monde et où se trouve le siège apostolique.

Deuxièmement, en raison de sa prédication, car il s'y livra avec ardeur.

Troisièmement, en raison des trésors qu'il

distribua tout entiers, avec sagesse aux pauvres. Ces trois raisons sont celles de maître Guillaume d'Auxerre.

Quatrièmement, parce que son martyre est authentique et certain : car bien qu'on lise que les autres aient souffert de plus grands supplices, cependant cela n'est pas authentique et quelquefois il y a lieu. d'en douter ; mais le martyre de saint Laurent est très solennel dans l'église qui l'a approuvé, ainsi que nombre de saints dans leurs discours.

Cinquièmement, par la dignité à laquelle il fut élevé ; car il fut archidiacre du siège apostolique, et après lui, il n' v eut plus à Rome d'archidiacre.

Sixièmement, pour la cruauté, des tourments qui furent des plus atroces, puisqu'il fut rôti sur un gril de fer. Ce qui a fait dire de lui par saint Augustin : « On commanda d'exposer sur le feu ses membres déchirés et coupés par les nombreux coups de fouet qu'il avait reçus, afin que sur ce gril de fer sous lequel était entretenu un feu violent, le tourment fût plus atroce et la souffrance plus longue puisque l'on retournait l'un après l'autre chacun de ses membres.

II. Le martyre de saint Laurent l'emporte sur les autres par ses résultats et son utilité. D'après saint Augustin ou saint Maxime, l'âpreté du supplice a couvert saint Laurent de gloire, l'a rendu célèbre dans l'opinion publique, excite à la dévotion envers lui, et en fait un modèle remarquable.

Premièrement, elle le couvrit de gloire : ce qui fait dire à saint Augustin : « Tyran, tu as sévi contre ce martyr ; tu as tressé, tu as embelli sa couronne en accumulant les tourments. » Saint Maxime ou saint Ambroise ajoute : « Quoique ses

membres se disloquent sous l'ardeur de la flamme, cependant la force de sa foi n'est pas ébranlée. Il perd son corps, mais il gagne le salut. » Saint Augustin dit : « O le bienheureux corps, dont les angoisses ne purent lui faire perdre la foi, mais que la religion couronna dans le ciel. »

Deuxièmement, elle le rendit célèbre dans l'opinion publique. Saint Maxime ou saint Ambroise dit : « Nous pouvons comparer le bienheureux martyr Laurent au grain de sénevé qui, broyé de toutes manières, a mérité de répandre par tout l'univers une odeur mystérieuse. Quand il était en vie, il fut humble, inconnu, méprisé. À peine a-t-il été tourmenté, déchiré, brûlé, qu'il répandit sur toutes les églises du monde un parfum de noblesse. » Plus loin on lit : « C'est chose sainte et agréable à Dieu que nous honorions avec une piété toute particulière le jour de la naissance de saint Laurent : l'Église victorieuse de Jésus-Christ brille en ce jour du reflet de son bûcher, aux regards de l'univers. Ce généreux martyr a acquis une telle gloire dans son martyre qu'il en éclaire le monde entier. »

Troisièmement, le martyre de saint Laurent nous excite a la dévotion pour lui. Saint Augustin donne trois motifs que nous avons de le louer et de lui témoigner notre dévotion. Nous devons mettre toute notre confiance dans ce bienheureux martyr, d'abord parce qu'il a répandu son précieux sang. pour Dieu, ensuite parce qu'il a le privilège infini de nous montrer quelle doit être la foi du chrétien puisqu'il a eu tant d'imitateurs ; enfin, parce que toute sa vie fut si sainte qu'il mérita d'obtenir la couronne du martyre dans un temps de paix.

Quatrièmement, le martyre a fait de saint

Laurent un modèle proposé à notre imitation.

Là-dessus saint Augustin s'exprime ainsi : « La cause pour laquelle ce saint homme a été dévoué à la mort, n'est que pour porter les autres a être ses imitateurs. » Or, nous avons trois motifs de l'imiter :

Premièrement, la force avec laquelle il souffrit : « Le peuple de Dieu, dit saint Augustin, n'est jamais instruit d'une manière plus profitable que par l'exemple des martyrs. Si l'éloquence . entraîne, le martyre persuade. Les exemples l'emportent sur les paroles, et les actions instruisent mieux que les discours. Les persécuteurs de saint Laurent ont pu apprécier eux-mêmes quelle dignité possédaient les martyrs dans cette excellente manière d'instruire, puisque cette admirable force d'âme ne faiblissait pas, mais fortifiait encore les autres en leur donnant un modèle dans ses souffrances. »

Deuxièmement, la grandeur et l'ardeur de sa foi : « En surmontant par la foi, dit saint Maxime ou saint Ambroise, les flammes du persécuteur, il nous montre que, par le feu de la foi, on peut surmonter les flammes de l'enfer, et avec l'amour de Jésus-Christ, on n'a plus à craindre le jour du jugement. »

Troisièmement, son ardente dévotion : « Saint Laurent, dit encore le même auteur, a illuminé le monde entier avec cette lumière qui le brûla lui-même, et de ces flammes dont il supporta l'ardeur, il échauffa les cœurs de tous les chrétiens. Sur l'exemple de saint Laurent, nous sommes excités à souffrir le martyre, nous sommes enflammés pour la foi, et nous sommes échauffés par la dévotion »

III. Le troisième caractère qui distingue excellemment son martyre, c'est sa constance, ou son courage. Voici comme en parle saint Augustin :

« Le bienheureux Laurent demeura en Jésus-Christ au milieu de ses épreuves, pendant son inique interrogatoire, jusqu'aux atroces menaces qu'on lui fit, et jusqu'à la mort. Dans cette longue mort, il avait bien mangé, bien bu, il était rassasié de cette nourriture, et ivre ; de ce calice de Dieu ; alors il ne ressentit pas les tourments, il ne fut pas abattu, mais il monta au ciel. Il fut si constant et si ferme que non seulement, il ne succomba pas aux tourments, mais, que par ces tourments eux-mêmes, il devint plus parfait dans la crainte, plus fervent dans l'amour et plus joyeux en ardeur. »

Premièrement, « On l'étend, dit saint Maxime, sur des charbons ardents, on ne cesse de le tourner sur lui-même ; mais plus il souffre de douleur, plus grande est la patience avec laquelle il craint N.-S. Jésus-Christ »

Deuxièmement, « Le grain de sénevé, dit saint Maxime ou bien saint Ambroise, quand il est broyé, s'échauffe. Laurent au milieu de ses supplices s'enflamme. Chose admirable ! celui-ci tourmente Laurent, ceux-là plus cruels encore perfectionnent les tortures, mais plus les supplices sont atroces plus ils rendent Laurent parfait dans son dévouement.

Troisièmement, son cœur était tellement fortifié par la foi dans Jésus-Christ, que ne tenant aucun compté des tortures infligées à son propre corps ; tout joyeux de son triomphe sur les flammes qui le brûlaient, il insultait à la cruauté de son bourreau.

IV. Le quatrième caractère de son martyre fut sa lutte admirable et la manière dont il remporta la victoire. Car, on peut recueillir des paroles de saint Maxime et de saint Augustin, que saint Laurent eut à endurer en quelque sorte extérieurement cinq

sortes de feu, qu'il supporta avec courage et qu'il éteignit. Le premier fut le feu de l'enfer, le second le matériel de la flamme, le troisième fut celui de la concupiscence de la chair ; le quatrième fut celui d'une violente avarice, le cinquième fut le feu d'une rage insensée.

Premièrement, « Pouvait-il faiblir, dit saint Maxime, parce que son corps était momentanément brûlé, celui dont la foi éteignait le feu éternel de l'enfer ? Il passa à travers un feu d'un instant de durée, et tout terrestre, mais il échappa à la flamme de la géhenne qui brûle sans cesse. »

Deuxièmement, « Son corps est brûlé, dit saint Maxime ou saint Ambroise, mais l'amour divin éteignit cette combustion matérielle. Un roi méchant mettra lui-même le bois, il activera le foyer, mais le bienheureux Laurent n'en sentira pas les effets, parce que l'ardeur de sa foi est encore plus vive. » « La charité de Jésus-Christ, dit saint Augustin, ne fut pas vaincue,par la flamme, et le feu qui brûle à l'extérieur est moins ardent que celui qui brûle à l'intérieur. »

Troisièmement, Saint Maxime dit en parlant de l'extinction du feu de la concupiscence : « Voici un feu par lequel saint Laurent passa, sans en être brûlé, puisqu'il en eut horreur ; mais il n'en brillé pas moins d'un grand éclat : il a brûlé pour n'être point enflammé, et pour ne point être brûlé, il endura d'être brûlé. »

Quatrièmement, l'avarice de ceux qui convoitaient des trésors a été déçue, selon ces paroles de saint Augustin : « Il s'arme d'une double torche cet homme cupide d'argent et ennemi de la vérité : c'est l'avarice pour ravir de l'or, c'est l'impiété pour faire disparaître Jésus-Christ : mais

tu ne gagnes rien, tu ne retires aucun profit, homme cruel, ce qui n'est que matière est soustrait à tes recherches Laurent monte au ciel, et tu péris avec tes flammes. »

Cinquièmement, la folie furieuse des persécuteurs a été frustrée et annihilée, comme le dit saint Maxime : quand il eut vaincu les bourreaux qui attisaient le foyer, il éteignit' l'incendie allumé par la folie qui débordait de toutes parts. Jusque-là le démon n'a obtenu qu'un résultat ; c'est que cet homme fidèle montât plein de gloire jusqu'au trône de son maître, et que la cruauté de ses persécuteurs confondus fût engourdie avec leurs feux. » Il montre combien fut ardente la folie des bourreaux en disant : « La fureur enflammée des gentils prépare un gril ardent, afin de venger dans les flammes l'ardeur de leur indignation. »

Il n'y a rien d'étonnant que saint Laurent ait surmonté ces cinq sortes de feu extérieur, puisque d'après les paroles de saint Maxime, il y eut trois choses qui le rafraîchirent intérieurement, et il porta dans son c ?ur trois feux au moyen desquels il adoucit et modéra entièrement le feu extérieur, qui fut ainsi vaincu par une ardeur plus forte. Ce furent :

Un, Le désir du royaume du ciel ; deux, la méditation de la loi de Dieu ; trois, la pureté de conscience.

Il refroidit et éteignit ainsi tout feu extérieur.

Premièrement, le désir de la patrie céleste. Saint Maxime ou saint Ambroise dit : « Le bienheureux Laurent ne pouvait ressentir les tourments du feu puisqu'il possédait dans ses membres le désir du paradis qui refroidissait les flammes. - Aux pieds

du tyran, gît une chair brûlée, un corps inanimé : mais il n'a rien perdu sur la terre, puisque son âme demeure dans le ciel.

Deuxièmement, la méditation de la loi divine. Le même, auteur s'exprime ainsi : « Tandis que son esprit est occupé dans la méditation des commandements de Jésus-Christ, tout ce qu'il souffre est froid pour lui. »

Troisièmement, la pureté de conscience. Il est dit à ce propos : « Ce n'est que feu autour des membres de ce généreux martyr, mais il ne pense qu'au royaume de Dieu, et sa conscience rafraîchie le fait sortir vainqueur du supplice. »

Il posséda néanmoins trois feux intérieurs qui lui firent surmonter la violence des flammes extérieures. Le premier fut la grandeur de sa foi, le second, son ardente charité, et le troisième, une véritable connaissance de Dieu, qui l'a éclairé comme une flamme.

« Plus sa foi est ardente, dit saint Ambroise, plus la flamme qui le brûle perd de sa force. La ferveur de la foi c'est le feu du Sauveur qui dit dans l'Évangile : « Je suis venu vous apporter le feu sur la terre. » Saint Laurent en était embrasé, il n'a donc pas ressenti l'ardeur des flammes. »

Saint Ambroise dit de sa charité : « Il brûlait au dehors ce saint martyr, parce que le, tyran l'avait mis sur un foyer violent, mais la flamme de l'amour de Dieu qui le consumait était plus forte encore. »

Le même père parle ainsi de la connaissance de Dieu : « Les flammes les plus cruelles n'ont pu vaincre cet invincible martyr, parce qu'il avait l'esprit éclairé des rayons les plus pénétrants de la vérité. Enflammé de, haine pour le mal, et d'amour

pour la vérité, ou il ne sentit pas, ou il vainquit la flamme qui le brillait au dehors.

L'office de saint Laurent a trois privilèges dont ne jouissent pas les autres martyrs. Le premier c'est la vigile ; c'est le seul des martyrs qui en ait une. Mais les vigiles des saints ont été remplacées en ce jour par le jeûne à cause de certains désordres. Me Jean Beleth rapporte que c'était autrefois la coutume ; qu'aux fêtes des saints, les hommes, avec leurs femmes, et les filles venaient à l'église où ils passaient la nuit à la lumière des flambeaux ; mais parce qu'il en résultait des adultères, il fut statué que la vigile serait convertie en jeûne. Cependant on a conservé l'ancienne dénomination, et on dit encore vigile et non pas jeûne. Le second, c'est qu'il a une octave. C'est le seul des martyrs avec saint Etienne qui ait une octave, comme saint Martin parmi les confesseurs. Le troisième, c'est que les antiennes ont des réclames*, cela ne lui est commun qu'avec saint Paul.

*Voyez le Sacramentaire de saint Grégoire. Dans la réforme du *Bréviaire romain*, cet usage a disparu.

Saint Paul a ce privilège en raison de l'excellence de sa prédication et saint Laurent en raison de l'excellence de son martyre.

---

41. Saint Hippolyte et ses compagnons

**_Bréviaire romain_ ; - Actes anciens de aces saints.

Hippolyte vient de *hyper*, au-dessus, et *lithos*, pierre, comme si on disait fondé sur la pierre, qui est Jésus-Christ Ou bien de in, dans, et polis, ville, ou bien il veut dire très poli. Il fut en effet fondé solidement sur Jésus-Christ qui est la pierre, en raison de sa

constance et de sa fermeté. Il fut de la cité d'en haut par le désir et l'avidité : il fut bien poli par l'âpreté des tourments.

Hippolyte, après avoir enseveli le corps de saint Laurent, vint à sa maison, et en donnant la paix à ses esclaves et à ses servantes, il les communia* tous du sacrement de l'autel que le prêtre Justin avait offert. Et quand on eut mis la table ; avant qu'ils eussent touché aux mets, vinrent des soldats qui l'enlevèrent et le menèrent au César. Quand Dèce le vit, il lui dit en souriant : « Est-ce que tu es devenu magicien aussi, toi, qui as enlevé le corps de Laurent. » Hippolyte lui répondit : « Je n'ai pas fait cela comme magicien, mais en qualité de chrétien. »

*Ce ne fut que vers le XIe siècle qu'on cessa de donner les saintes espèces de l'Eucharistie aux fidèles qui se communièrent alors de leurs propres mains.

Alors Dèce rempli de fureur commanda qu'on le dépouillât de l'habit qu'il portait en sa qualité de chrétien*, et qu'on lui meurtrît la bouche à coups de pierres. Hippolyte lui dit : « Tu ne m'as pas dépouillé, mais tu m'as mieux vêtu. » Dèce lui répliqua : « Comment es-tu devenu fou au. point de ne pas rougir de ta nudité ? Sacrifie donc maintenant et tu vivras au lieu de périr avec ton Laurent. » Que ne mérité-je, reprit Hippolyte, de devenir l'imitateur du bienheureux Laurent dont tu as osé prononcer le nom de ta bouche impure ! » Alors Dèce le fit fouetter et déchirer avec des peignes de fer. Pendant ce temps-là, Hippolyte confessait à haute voix qu'il était chrétien ; et comme il se riait des tourments qu'on lui infligeait, Dèce le fit revêtir des habits de soldat qu'il portait auparavant, en l'exhortant à rentrer dans son amitié et à reprendre son ancienne profession de militaire. Et comme Hippolyte lui disait qu'il était le soldat

de Jésus-Christ, Dèce outré de colère le livra au préfet Valérien avec ordre de se saisir de tous ses biens et de le faire périr dans les tourments les plus cruels. On découvrit aussi que tous ses gens étaient chrétiens ; alors on les amena devant Valérien. Comme on les contraignait de sacrifier, Concordia, nourrice d'Hippolyte, répondit pour tous les autres : « Nous aimons mieux mourir chastement avec le Seigneur notre Dieu que de vivre dans le désordre. »

*Hippolyte portait donc encore la robe blanche dont on revêtait les nouveaux baptisés.

Valérien dit : « Cette race d'esclaves ne se corrige qu'avec les supplices. » Alors en présence d'Hippolyte rempli de joie, il ordonna qu'on la frappât avec des fouets garnis de plombs jusqu'à ce qu'elle rendît l'esprit : « ' Je vous rends grâces, Seigneur, dit Hippolyte, de ce que vous avez envoyé ma nourrice la première. dans l'assemblée des saints. » Ensuite Valérien fit mener Hippolyte avec les gens de sa maison hors de la porte de Tibur. Or, Hippolyte les raffermissait tous : « Mes frères, leur disait-il, ne craignez rien, parce que vous et moi, nous avons un seul Dieu. » Et Valérien ordonna de leur couper la tête à tous sous les yeux d'Hippolyte, et ensuite il le fit lier par les pieds au cou de chevaux indomptés afin qu'il fût traîné à travers les ronces et les épines, jusqu'au moment où il rendit l'âme, vers l'an du Seigneur deux cent cinquante-six. Le prêtre Justin put soustraire leurs corps et les ensevelir à côté de celui de saint Laurent Quant aux restes de Concordia, il ne put les trouver, car ils avaient été jetés dans un cloaque. Or, un soldat nommé Porphyre, qui croyait que Concordia avait dans ses vêtements de

l'or et des pierres précieuses, alla trouver un cureur de cloaques appelé Irénée, qui était chrétien, sans être connu comme tel, et lui dit : « Garde-moi le secret, et retire Concordia, car mon espoir est qu'elle avait de l'or ou des perlés dans ses habits. » Irénée lui dit : « Montre-moi l'endroit et je garde le secret ; alors si je trouve quelque chose, je t'en informerai. »

Lors donc que le corps eut été retiré, et qu'ils n'eurent rien trouvé, le soldat s'enfuit aussitôt et Irénée, ayant appelé un chrétien nommé Habondus, porta le corps à saint Justin. Celui-ci ci le prit avec respect et l'ensevelit à côté de saint Hippolyte et des autres martyrs. Quand Valérien apprit cela, il fit prendre Irénée et Habondus qu'il ordonna de jeter tout vivants dans le cloaque : saint Justin enleva aussi leurs corps et les ensevelit avec les autres.

Après cela, Dèce monta avec Valérien sur un char doré et ils allèrent tous deux à l'Amphithéâtre pour tourmenter les chrétiens. Alors Dèce fut saisi par le démon et se mit à crier : « O Hippolyte, tu me tiens lié avec des chaînes bien rudes. » Valérien criait de son côté. « O Laurent, tu me traînes enlacé dans des chaînes de feu. » Et à l'instant Valérien expira. Dèce rentra chez lui, et pendant trois jours qu'il fut tourmenté par le démon, il criait : « Laurent, je t'en conjure, cesse un instant de me tourmenter. » Et il mourut ainsi misérablement. Triphonie, sa femme, qui était d'un caractère cruel, quand elle vit cela, quitta tout pour venir trouver saint Justin avec sa fille Cyrille, et se fit baptiser par lui avec beaucoup d'autres personnes. Le jour suivant, comme Triphonie était en prières, elle rendit l'esprit. Son corps fut enseveli par le prêtre

Justin à côté de celui de saint Hippolyte. Quand on apprit que l'impératrice et sa fille s'étaient faites chrétiennes, quarante-sept soldats vinrent avec leurs femmes chez le prêtre Justin afin de recevoir le baptême. Denys, qui succédait à saint Sixte, les baptisa tous. Mais Claude, qui était empereur, fit égorger Cyrille qui ne voulait pas sacrifier, et avec elle les autres soldats. Leurs corps furent ensevelis avec les autres dans le champ Véranus.

Il faut remarquer qu'il est ici expressément question de Claude comme successeur de Dèce qui fit martyriser saint Laurent et saint Hippolyte. Or, Claude ne succéda pas à Dèce ; il y a plus : d'après les chroniques, à Dèce succéda Volusien, à Volusien Gallien, et à celui-ci Claude. Il paraît donc ici plausible de dire ou bien que Gallien porta deux noms, et qu'il s'appela Gallien et Dèce, d'après Vincent dans sa chronique et Geoffroi dans son livre, ou bien que Gallien a pris pour coadjuteur un homme nommé Dèce qu'il aura fait César, sans que pourtant ce dernier ait été empereur, selon le récit de Richard dans sa chronique. Saint Ambroise s'exprime ainsi dans la préface de saint Hippolyte : « Le bienheureux martyr Hippolyte, regardant Jésus-Christ comme son véritable chef, aima mieux être son soldat que d'être le chef des soldats. Il ne persécuta pas saint Laurent qui avait été confié à sa garde, mais il le suivit. En cherchant les trésors de l'Église, il en trouva un que le tyran ne lui ravirait point, mais que la piété pouvait seule posséder. Il trouva un trésor d'où découlaient toutes les richesses ; il méprisa la fureur d'un tyran, afin d'être éprouvé avec la grâce du roi éternel ; il ne craignit point d'avoir les membrés disloqués, afin de ne pas être broyé dans les liens éternels.

Un bouvier nommé Pierre avait attelé ses b ?ufs à son char, le jour de la fête de sainte Marie-Magdeleine ; il pressait son attelage en proférant des malédictions, quand tout à coup ses b ?ufs et son char furent consumés par la foudre. Quant au bouvier, qui avait proféré ces imprécations, il était en proie à des douleurs atroces ; un feu le rongeait de telle sorte que les chairs et les nerfs de sa jambe tout entière ayant été consumés, ses os paraissaient à découvert ; enfin sa jambe finit par se séparer de sa jointure.

Il alla alors à une église dédiée à Notre-Dame, et cacha sa jambe dans un trou de cette église en priant avec larmes la Sainte Vierge de lui obtenir sa guérison.

Or, une nuit, la Sainte Vierge lui apparut avec saint Hippolyte auquel elle demanda de guérir Pierre. Aussitôt saint Hippolyte prit la jambe dans le trou où elle était et en un instant il la replaça comme une greffe qu'on ente sur un arbre. Mais au moment où le saint fit cela, Pierre ressentit des douleurs si vives que par ses cris il réveilla tous les gens de sa maison. Ils se lèvent, allument de la lumière et trouvent Pierre avec ses deux jambes et ses deux cuisses. Se croyant le jouet d'une illusion, ils le palpaient de toutes les manières et reconnaissaient qu'il avait des membres véritables. À peine peuvent-ils l'éveiller ; enfin ils s'informent auprès de lui comment cela lui est arrivé. Il pense lui-même qu'on se moque de lui ; mais enfin après avoir vu, il finit par se convaincre de ce qui existait ; il en resta stupéfait. Cependant sa cuisse nouvelle ; plus faible que l'autre pour supporter son corps, était en même temps plus courte. Comme témoignage du miracle, il boita pendant un an.

Alors la Sainte Vierge lui apparut une seconde fois avec saint Hippolyte auquel elle dit qu'il devait achever cette cure. Il s'éveilla et se trouvant entièrement guéri, il se fit reclus. Le diable lui apparaissait très fréquemment sous la forme d'une femme nue qui le portait au crime ; plus il opposait de résistance, plus l'impudence de cette femme augmentait. Or, une fois qu'elle le tourmentait beaucoup, Pierre enfin prit une étole de prêtre et la mit au cou du démon qui, en se retirant, ne laissa là qu'un cadavre en putréfaction dont l'odeur était tellement infecte que de tous ceux qui le virent, il n'y eut personne qui ne pensât que ce fût le corps d'une femme morte que le diable avait pris.

---

42. L'Assomption de la bienheureuse vierge Marie

Un livre apocryphe, attribué à saint Jean l'évangéliste, nous apprend les circonstances de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie.

Tandis que les apôtres parcouraient les différentes parties du monde pour y prêcher, la bienheureuse Vierge resta, dit-on, dans une maison près de la montagne de Sion. Elle visita, tant qu'elle vécut, avec une grande dévotion, tous les endroits qui lui rappelaient son Fils, comme les lieux témoins de son baptême, de son jeûne, de sa prière, de sa passion, de sa sépulture, de sa résurrection et de son ascension, et d'après Epiphane, elle survécut de vingt-quatre ans à l'ascension de son Fils. Il rapporte donc que la Sainte Vierge était âgée de quatorze ans quand elle conçut J. C., qu'elle le mit

au monde à quinze, et qu'elle vécut avec lui trente-trois ans, et vingt-quatre autres après la mort de Jésus-Christ D'après cela, elle avait soixante-douze ans quand elle mourut. Toutefois ce qu'on lit ailleurs parait plus probable, savoir, qu'elle survécut de douze ans à son Fils, et qu'elle était sexagénaire, lors de son assomption, puisque les apôtres employèrent douze ans à prêcher dans la Judée et les pays d'alentour, selon le récit de l'Histoire ecclésiastique.

Or, un jour que le cœur de la Vierge était fortement embrasé du regret de son Fils, son esprit enflammé s'émeut et elle répand une grande abondance de larmes. Comme elle ne pouvait facilement se consoler de la perte de ce fils qui lui avait été soustrait pour un temps, voici que lui apparut, environné d'une grande lumière, un ange qui la salua en ces termes, avec révérence, comme la mère du Seigneur : « Salut, Marie qui êtes bénie ; recevez la bénédiction de celui qui a donné le salut à Jacob. Or, voici une branche de palmier que je vous ai apportée du paradis comme à ma dame ; vous la ferez porter devant le cercueil ; car dans trois jours, vous serez enlevée de votre corps ; votre Fils attend sa révérende mère. » Marie lui répondit : « Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de daigner me révéler votre nom. Mais ce que je demande plus instamment encore, c'est que mes fils et frères les apôtres soient réunis auprès de moi, afin de les voir des yeux du corps, avant que je meure, et d'être ensevelie par eux après que j'aurai rendu en leur présence mon esprit au Seigneur. Il est encore une autre chose que je réclame avec instance, c'est que mon âme, en sortant du corps, ne voie aucun mauvais esprit, et que pas une des puissances de Satan ne se présente

sur mon passage. »

L'ange lui dit : « Pourquoi, ô dame, désirez-vous savoir mon nom qui est admirable et grand ? Quant aux apôtres, ils viendront tous et seront réunis auprès de vous ; ils feront de magnifiques funérailles lors de votre trépas qui aura lieu en leur présence. Car celui qui autrefois a porté en un clin d'œil, par un cheveu, le prophète de la Judée à Babylone, celui-là assurément pourra en un instant amener les apôtres auprès de vous. Mais pourquoi craignez-vous de voir l'esprit malin, puisque vous lui avez entièrement brisé la tête et que vous l'avez dépouillé de toute sa puissance ? soit faite cependant votre volonté, afin que vous ne les voyiez pas. » Après avoir dit ces mots, l'ange monta aux cieux au milieu d'une grande lumière. Or, cette palme resplendissait d'un très grand éclat, et par sa verdure elle était en tout semblable à une branche ; mais ses feuilles brillaient comme 1'étoile du matin. Or, il arriva que, comme Jean était à prêcher à Ephèse, un coup de tonnerre éclata tout à coup, et une nuée blanche l'enleva, et l'apporta devant la porte de Marie. Il frappa, entra dans l'intérieur de la maison, et avec grande révérence, l'apôtre vierge salua la Vierge. L'heureuse Marie en le voyant fut saisie d'une grande crainte et ne put retenir ses larmes, tant elle éprouva de joie.

Alors elle lui dit : « Jean, mon fils, aie souvenance des paroles de ton maître, quand il m'a confiée à toi comme un fils, et quand il t'a confié à moi comme à une mère. Me voici appelée par le Seigneur à payer le tribut à la condition humaine, et je te recommande d'avoir un soin particulier de mon corps. J'ai appris que les Juifs s'étaient réunis et avaient dit : « Attendons, concitoyens et frères,

attendons jusqu'au moment où celle qui a porté « Jésus subira la mort, aussitôt nous ravirons son corps « et nous le jetterons pour être la pâture du feu. » Tu feras porter alors cette palme devant mon cercueil, lorsque vous porterez mon corps au tombeau. »

Et Jean dit : « Oh ! plût à Dieu que tous les apôtres mes frères fussent ici, afin de pouvoir célébrer convenablement vos obsèques et vous rendre les honneurs dont vous êtes digne. » Pendant qu'il parlait ainsi, tous les apôtres sont enlevés sur des nuées, des endroits où ils : prêchaient et sont déposés devant la porte de Marie. En se voyant réunis tous au même lieu, ils étaient remplis d'admiration : « Quelle est, se disaient-ils, la cause pour laquelle le Seigneur nous a rassemblés ici en même temps ? » Alors Jean sortit et vint les trouver pour les prévenir que leur dame allait trépasser ; puis il ajouta : « Mes frères, quand elle sera morte, que personne ne la pleure, de crainte que le peuple témoin de cela ne se trouble et dise : « Voyez comme, ils craignent la mort, ces hommes qui prêchent aux autres la résurrection. »

Denys, disciple de saint Paul, raconte les mêmes faits dans son livre des Noms divins (ch. III). Il dit qu'à la mort de la Vierge, les apôtres furent réunis et y assistèrent ensemble ; ensuite que chacun d'eux fit un discours en l'honneur de Jésus-Christ et de la Vierge. Et voici comme il s'exprime en parlant à Timothée : « Tu as appris que nous et beaucoup de saints qui sont nos frères, nous nous réunîmes pour voir le corps qui a produit la vie et porté Dieu. Or, se trouvaient là Jacques, le frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens.

Ensuite il parut convenable que toutes les hiérarchies célébrassent, chacune selon son pouvoir, la bonté toute-puissante de Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. » Quand donc la bienheureuse Marie eut vu tous les apôtres rassemblés, elle bénit le Seigneur, et s'assit au milieu d'eux, après qu'on eut allumé des lampes et des flambeaux. Or, vers la troisième heure de la nuit, Jésus arriva avec les anges, l'assemblée des patriarches, la troupe des martyrs, l'armée des confesseurs et les chœurs des vierges. Tous se rangent devant le trône de la Vierge et chantent à l'envi de doux cantiques. On apprend dans le livre attribué à saint Jean quelles ont été les funérailles qui furent alors célébrées. Jésus commença le premier et dit : « Venez, vous que j'ai choisie, et je vous placerai sur mon trône parce que j'ai désiré votre beauté. » Et Marie répondit : « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. » Alors tous ceux qui étaient venus avec Jésus entonnèrent ces paroles avec douceur :

« C'est elle qui a conservé sa couche pure et sans tache ; elle recevra la récompense qui appartient aux âmes saintes. » Ensuite la Vierge chanta en disant d'elle-même :
« Toutes les nations m'appelleront bienheureuse ; car le Tout-Puissant a fait de grandes choses en ma faveur : et son nom est saint. » Enfin le chantre donna le ton à tous en prenant plus haut : « Venez du Liban, mon épouse, venez du Liban, vous serez couronnée. » Et Marie reprit :

« Me voici, je viens ; car il est écrit de moi dans tout le livre de la loi : que je ferais votre volonté, ô mon Dieu ; parce que mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. »

C'est ainsi que l'âme de Marie sortit de son corps et s'envola dans les bras de son Fils. Elle fut affranchie de la douleur de la chair, comme elle avait été exempte de la corruption. Et le Seigneur dit aux apôtres :« Portez le corps de la Vierge-Mère dans la vallée de Josaphat et renfermez-le dans un sépulcre neuf que vous y trouverez. Après quoi, pendant trois jours, vous m'attendrez jusqu'à ce que je vienne. »

Aussitôt les fleurs des roses l'environnèrent ; c'était l'assemblée des martyrs, puis les lys des vallées qui sont les compagnies des anges ; des confesseurs et des vierges. Les apôtres se mirent à s'écrier en s'adressant à elle : « Vierge pleine de prudence, où dirigez-vous vos pas ? Souvenez-vous de nous, ô notre Dame ! » Alors les ch ?urs de ceux qui étaient restés au ciel, en entendant le concert de ceux qui montaient, furent remplis d'admiration et s'avancèrent à leur rencontre ; à la vue de leur roi portant dans ses bras l'âme d'une femme qui s'appuyait sur lui, ils furent stupéfaits et se mirent à crier : « Quelle est celle-ci qui monte du désert, remplie de délices, appuyée sur son bien-aimé ? » Ceux qui l'accompagnaient leur répondirent : « C'est celle qui est belle au-dessus des filles de Jérusalem. Vous l'avez déjà vue pleine de charité et d'amour. » Ainsi fut-elle reçue toute pleine de joie dans le ciel et placée à la droite de son Fils sur un trône de gloire. Quant aux apôtres ils virent son âme éclatant d'une telle blancheur qu'aucune langue humaine ne le pourrait raconter.

Trois vierges qui se trouvaient là, dépouillèrent le corps de Marie pour le laver. Aussitôt ce corps resplendit d'une si grande clarté qu'on pouvait bien le toucher, mais qu'il était impossible de le voir :

cette lumière brilla jusqu'à ce que le corps eût été entièrement lavé par les vierges. Alors les apôtres prirent ce saint corps avec révérence et le placèrent sur un brancard. Et Jean dit à Pierre : « Pierre, vous porterez cette palme devant le brancard ; car le Seigneur vous a mis à notre tête et vous a ordonné le pasteur et le prince de ses brebis. » Pierre lui répondit : « C'est plutôt à vous à la porter ; vous avez été élu vierge par le Seigneur, et il est digne que celui qui est vierge porte la palme d'une vierge. Vous avez eu l'honneur de reposer sur la poitrine du Seigneur, et vous y avez puisé plus que les autres des torrents de sagesse et de grâce, il paraît juste qu'ayant reçu plus de dons du Fils, vous rendiez plus d'honneur à la Vierge. Vous donc, devez porter cette. palme de lumière aux obsèques de la sainteté, puisque vous vous êtes enivré à la coupe de la lumière, de la source de l'éternelle clarté. Pour moi, je porterai ce saint corps avec le brancard et nos autres frères qui seront à l'entour célébreront la gloire de Dieu. » Alors Paul dit : « Et moi qui suis le plus petit d'entre vous tous, je, le porterai avec vous. » C'est pourquoi Pierre et Paul enlevèrent la bière ; Pierre se mit à chanter :
« Israël sortit de l'Egypte, alleluia. » Puis les autres apôtres continuèrent ce chant doucement. Or, le Seigneur enveloppa d'un nuage le brancard et les apôtres, en sorte qu'on ne voyait rien, seulement on les entendait chanter. Des anges aussi unirent leurs voix à celle des apôtres et remplirent toute la terre d'une mélodie pleine de suavité.

Tous les habitants furent réveillés par ces doux sons et cette mélodie : ils se précipitèrent hors de la ville en demandant avec empressement ce qu'il y avait. Les uns dirent : « Ce sont les disciples de Jésus qui portent Marie décédée. C'est autour d'elle

qu'ils chantent cette mélodie que vous entendez. » Aussitôt ils courent aux armes, et s'excitent les uns les autres en disant : « Venez, tuons tous les disciples et livrons au feu ce corps qui a porté ce séducteur. » Or, le prince des prêtres, en voyant cela, fut stupéfait et il dit avec colère : « Voici le tabernacle de celui qui a jeté le trouble parmi nous et dans notre race. Quelle gloire il reçoit en ce moment ! » Or, en parlant ainsi il leva les mains vers le lit funèbre avec la volonté de le renverser et de, le jeter par terre. Mais aussitôt ses mains se séchèrent et s'attachèrent au brancard, en sorte qu'il y était suspendu : il poussait des hurlements lamentables, tant ses douleurs étaient atroces, Le reste du peuple fut frappé d'aveuglement par les anges qui étaient dans la nuée. Quant au prince des prêtres, il criait en disant : « Saint-Pierre, ne m'abandonnez pas dans la tribulation où je me trouve ; mais je vous en conjure, priez pour moi, car vous devez vous rappeler qu'autrefois je vous suis venu en aide et, que je vous ai excusé lors de l'accusation de la servante. » Pierre lui répondit : « Nous sommes retenus par les funérailles de Notre-Dame et nous ne pouvons nous occuper de votre guérison : néanmoins si vous vouliez croire en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en celle qui l'a engendré et qui l'a porté, j'ai lieu d'espérer que vous pourriez être guéri de suite. » Il répondit : « Je crois que le Seigneur Jésus est vraiment le Fils de Dieu et que voilà sa très sainte mère. »

À l'instant ses mains se détachèrent du cercueil ; cependant ses bras restaient desséchés et la douleur violente ne disparaissait pas. Alors Pierre lui dit : « Baisez le cercueil et dites : « Je crois en Dieu Jésus-Christ que celle-ci a porté dans ses entrailles tout en restant vierge après l'enfantement. »

Quand il l'eut fait, il fut incontinent guéri. Alors Pierre lui ; dit : « Prenez cette palme des mains de notre frère Jean et vous la placerez sur ce peuple aveuglé quiconque voudra croire recouvrera la vue ; mais celui qui ne voudra pas croire ne verra plus jamais. » Or ; les apôtres qui portaient Marie la mirent dans le tombeau, autour duquel ils s'assirent, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné. Le troisième jour, Jésus arriva avec une multitude d'anges et les salua en disant : « La paix soit avec vous. » Ils répondirent : « Gloire à vous, ô Dieu, qui seul faites des prodiges étonnants. » Et le Seigneur dit aux apôtres : « Quelle grâce et quel, honneur vous semble-t-il que je doive conférer aujourd'hui à ma mère ? » « Il paraît juste, Seigneur, répondirent-ils, à vos serviteurs que, comme vous qui régnez dans les siècles après avoir vaincu la mort, vous ressuscitiez, ô Jésus, le corps de votre mère et que vous le placiez à votre droite pour l'éternité. » Et il l'octroya : alors l'archange Michel se présenta aussitôt et présenta l'âme de Marie devant le Seigneur. Le Sauveur lui parla ainsi : « Levez-vous, ma mère ; ma. colombe, tabernacle de gloire, vase de vie, temple céleste ; et de même que, lors de ma conception, vous n'avez pas été souillée par la tache du crime, de même, dans le sépulcre, vous ne subirez aucune dissolution du corps. »

Et aussitôt l'âme de Marie s'approcha de son corps qui sortit glorieux du tombeau. Ce fut ainsi qu'elle fut enlevée au palais céleste dans la compagnie d'une multitude d'anges. Or, Thomas n'était pas là, et quand il vint, il ne voulut pas croire, quand tout à coup, tomba de l'air la ceinture qui entourait la sainte Vierge ; il la reçut tout entière afin qu'il comprît ainsi qu'elle était montée

tout entière au ciel.

Ce qui vient d'être raconté est apocryphe en tout point ; et voici ce qu'en dit saint Jérôme dans sa lettre, ou autrement dit, son discours à Paul et à Eustochium : « On doit regarder ce libelle comme entièrement apocryphe, à l'exception de quelques détails dignes de croyance, paraissant jouir de l'approbation de saints personnages et qui sont au nombre de neuf, savoir : que toute espèce de consolation a été promise et accordée à la Vierge ; que les apôtres furent tous réunis ; qu'elle trépassa sans douleur ; qu'on disposa sa sépulture dans la vallée de Josaphat ; que ses funérailles se firent avec dévotion ; que Jésus-Christ et toute la cour céleste vint au-devant d'elle ; que les Juifs l'insultèrent ; qu'il éclata dès miracles en toute circonstance convenable ; enfin qu'elle fut enlevée en corps et en âme. Mais il y a, dans ce récit, beaucoup de circonstances controuvées et qui s'éloignent de la vérité, comme par exemple, l'absence et l'incrédulité de saint. Thomas, et autres semblables, qu'il faut rejeter et taire. On dit que les vêtements de la sainte Vierge restèrent dans son tombeau pour servir de consolation aux fidèles, et qu'une partie opéra le miracle qui suit :

Lors du siège de la ville de Chartres par un général normand, l'évêque de cette ville attacha à une lance, en forme de drapeau, la tunique de la sainte Vierge, qui s'y conserve, et suivi de tout le peuple, il s'avança sans crainte contré l'ennemi. Aussitôt, l'armée des Normands fut frappée de démence et d'aveuglement, et, elle restait tremblante ; son cœur et son courage étaient paralysés. À cette vue, les habitants de la ville entrent dans les vues du jugement de Dieu, et font

un horrible massacre des ennemis. Ce qui parut déplaire à la bienheureuse Marie ; car aussitôt cette tunique disparut, et à l'instant les Normands recouvrèrent la vue.

On lit dans les révélations de sainte Élisabeth qu'un jour, étant ravie en esprit, elle vit, dans un lieu fort éloigné, un sépulcre environné d'une grande lumière, et au-dedans, comme l'apparence d'une femme entourée d'une foule d'anges ; et peu d'instants après, elle fut enlevée du sépulcre et élevée en l'air avec toute la multitude qui se trouvait là. Et voici qu'un personnage admirable et plein de gloire vint du ciel à sa rencontre, portant en sa droite l'étendard de la croix, et avec lui, des milliers d'anges. Ce fut au milieu des concerts d'allégresse qu'ils la conduisirent jusqu'au ciel. Peu de temps après, sainte Élisabeth demandait à un ange, avec lequel elle avait de fréquents entretiens, l'explication de cette vision. L'ange lui répondit : « Il t'a été montré alors comment Notre Dame a été enlevée au ciel en corps et en âme. ».

Elle dit encore dans le même livre, qu'il lui fut révélé que la sainte Vierge fut portée au ciel en son corps, quarante jours après son trépas. Car la bienheureuse Marie lui dit en s'entretenant avec elle :

« Après l'ascension du Seigneur ; j'ai vécu un an entier et tant de jours qu'il y en a, depuis l'ascension jusqu'à mon assomption. Or, tous les apôtres assistèrent à mon trépas et ensevelirent honorablement mon corps ; mais quarante jours après, je ressuscitai. » Et comme sainte Élisabeth lui demandait si elle découvrirait ou si elle célerait cela, la sainte, Vierge lui dit : « Il ne faut pas le révéler, aux hommes charnels et aux incrédules, et

il ne faut pas le cacher aux personnes dévotes et fidèles. »

Observons que la glorieuse vierge Marie fut transportée et élevée au ciel intégralement, honorablement, joyeusement et, excellemment. Elle fut transportée intégralement en corps et en âme, selon une pieuse croyance de l'Église. Un grand nombre de saints ne se contentent pas de l'avancer, mais ils s'attachent à en donner une quantité de preuves. Voici celle de saint Bernard : « Dieu s'est plu singulièrement à honorer les corps des saints. Ainsi, il a rendu les dépouilles de saint Pierre et de saint Jacques tellement vénérables, et il les a décorées d'honneurs si étonnants, qu'il a choisi, pour leur rendre des hommages, un lieu vers lequel accourt le monde entier. Si donc on disait que le corps de Marie fût sur la terre sans . que la dévotion des fidèles s'y portât avec affluence, et que ce, lieu ne jouit d'aucun honneur, on pourrait croire que Jésus-Christ ne se serait point intéressé à la gloire de sa mère, quand il honore ainsi sur la terre les corps des autres saints. » Saint Jérôme avance de son côté que la sainte Vierge monta au ciel le 18 des calendes de septembre.

Quant à l'assomption corporelle de Marie, il dit que l'Église se contente de rester en suspens sans se prononcer. Plus loin, il s'attache à en prouver la croyance de cette manière « S'il en est qui disent que dans ceux dont la résurrection a coïncidé avec celle de Jésus-Christ, la résurrection soit accomplie pour toujours à leur égard, et s'il en est un certain nombre qui croient que saint Jean, le gardien de la : sainte Vierge, jouisse du bonheur du ciel avec Jésus-Christ et dans sa chair qui a été glorifiée, à plus forte raison doit-on le croire de la mère du

Sauveur ? Car celui qui a dit : « Honore ton père et ta « mère ; », et qui, a dit encore : « Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir » ; celui-là, certainement, a honoré sa mère, et ce n'est pas pour nous le sujet d'une ombre de doute. » Saint Augustin ne l'affirme pas seulement, mais il en donne trois preuves. La première, c'est que la chair de J. C. et celle de la Vierge ne font qu'une : « Puisque, dit-il, la nature humaine est condamnée à la pourriture et aux vers, et que d'ailleurs Jésus-Christ ne fut pas exposé à cet outrage, la nature de Marie en est donc exempte, car dans elle, Jésus-Christ a pris la sienne. » La seconde raison qu'il en donne est tirée de la dignité de son corps « C'est, dit-il, le trône de Dieu, le lit nuptial du Seigneur, le tabernacle de Jésus-Christ doit être où il est lui-même. Il est plus digne de conserver ce trésor dans le ciel que sur la terre. » La troisième raison, c'est la parfaite intégrité de sa chair virginale.

Voici ses paroles : « Réjouissez-vous, ô Marie, d'une joie ineffable, dans votre corps et dans votre âme, en Jésus-Christ votre propre fils, avec votre propre fils et par votre propre fils : La peine de la corruption n'est pas le partage de celle qui n'a pas éprouvé de corruption dans son intégrité ; quand elle a engendré son divin fils. Toujours elle sera à l'abri de la corruption, celle qui a été comblée de tant de grâces ; il faut qu'elle vive dans toute l'intégrité de sa nature, celle qui a mis au monde l'auteur de la perfection et de la plénitude dans la vie ; il faut qu'elle demeure auprès de celui qu'elle a porté dans ses entrailles ; il faut qu'elle soit à côté de celui qu'elle a engendré, qu'elle a réchauffé, qu'elle a nourri. C'est Marie, c'est la mère de Dieu, c'est la nourrice, c'est la servante de Dieu. Je n'oserais penser autrement, et ce serait présomption

de ma part de dire autre chose. » Un poète élégant s'en exprime comme il suit :

Scandit ad Aethera
Virgo puerpera,
Virgula Jesse.
Non sine corpore
Sed sine tempore,
Tendit ad esse.

Elle monte au ciel
La Vierge mère,
La Vierge de Jessé.
C'est avec son corps
Et pour l'éternité,
Qu'elle s'élève jusqu'à celui qui est.

Secondement. Elle fut transportée au ciel au milieu de la joie. Gérard, évêque et martyr, dit à ce propos : « En ce jour, les cieux ont reçu la bienheureuse Vierge. avec joie. Les Anges se réjouissent, les Archanges jubilent, les Trônes s'animent, les Dominations la célèbrent dans les cantiques, les Principautés unissent leurs voix, les Puissances accompagnent de leurs instruments de musique, les Chérubins et les Séraphins entonnent des hymnes. Tous la conduisent jusqu'au souverain tribunal de la divine Majesté. »

Troisièmement elle fut élevée au ciel au milieu de grands honneurs. Jésus lui-même et la milice céleste vinrent au-devant d'elle. « Qui pourrait s'imaginer, dit saint Jérôme, quelle fut la gloire dont la Reine du monde fut environnée lors de son passage ? Quel respect affectueux ! Quelle multitude de légions célestes allant à sa rencontre ! Qu'ils étaient beaux les cantiques qui

l'accompagnèrent jusqu'à son trône ! Quelle majesté, quelle grandeur dans les divins embrassements de son Fils qui la reçoit et l'élève au-dessus de toutes les créatures ! » « Il est à croire, dit ailleurs le même Père, gaze la milice des cieux alla en triomphe au devant de la mère de Dieu, et qu'elle l'environna d'une immense lumière, qu'elle la conduisit en chantant ses louanges et des cantiques jusqu'au trône de Dieu. La milice de la Jérusalem céleste tressaille d'une joie ineffable : elle est fière de tant d'amour et de reconnaissance. Cette fête ; qui n'arrive qu'une fois pour nous dans le cours de l'année, ne doit point avoir eu de terme dans les cieux. On croit encore que le Sauveur vint au-devant d'elle de sa personne, dans cette fête, et qu'il la fit asseoir plein de joie auprès de lui sur le trône. Autrement il n'eût point accompli ce que lui-même a ordonné par cette loi : « Honore ton père et ta mère. » Quatrièmement : Elle fut reçue avec magnificence. » C'est le jour, dit saint Jérôme, où la mère sans souillure : la Vierge s'avança jusqu'à son trône élevé, où elle s'assit glorieuse auprès de Jésus-Christ »

Voici comment le bienheureux Gérard montre en ses homélies à quel degré de gloire et d'honneur elle fut élevée : « Notre-Seigneur Jésus-Christ a pu seul la grandir comme il l'a fait pour qu'elle reçût de la majesté elle-même la louange et l'honneur à toujours. Elle est environnée des chœurs angéliques, entourée des troupes archangéliques, accompagnée des Trônes pleins d'allégresse, au milieu de l'enthousiasme des Dominations ; les Principautés la vénèrent : les. Puissances lui applaudissent : elle est honorée par les Vertus, chantée par les Chérubins et louée par les hymnes des Séraphins. La très ineffable Trinité lui

applaudit elle-même avec des transports qui n'ont point de fin, et la grâce dont elle l'inonde tout entière fait que tous ne pensent qu'à cette Reine. L'illustre compagnie des Apôtres l'élève au-dessus de toute louange, la multitude des martyrs est toute en suppliante autour d'une si grande Maîtresse : l'innombrable armée des confesseurs lui adresse des chants magnifiques, le chœur, des Vierges aux vêtements blancs célèbre sa gloire avec des accents ineffables : L'enfer lui-même hurle de rage, et les démons insolents l'acclament*. » Un ; clerc très dévot à la Vierge Marie voulait pour ainsi dire consoler Notre-Dame au sujet des cinq plaies de N.-S. Jésus-Christ, en : lui adressant tous les jours cette prière : « Réjouissez-vous, Mère de Dieu, Vierge immaculée ; réjouissez-vous, puisqu'un ange vous apporte la joie ; réjouissez-vous puisque vous avez enfanté la clarté de la lumière éternelle ; réjouissez-vous, Mère ; réjouissez-vous, Sainte Vierge, Mère de Dieu. Vous seule êtes la Mère-Vierge : toutes créatures vous louent : O mère de lumière, je vous en prie, ne cessez d'intercéder pour nous. »

*Saint Pierre Damien, op. XXXIV.

Atteint d'une grave maladie ce clerc, réduit à l'extrémité, fut troublé par la frayeur. La sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Mon fils, pourquoi une si grande crainte de ta part ? toi qui si souvent m'as annoncé la réjouissance. Réjouis-toi aussi toi-même et pour te réjouir éternellement, viens avec moi*. » Un soldat fort puissant et riche avait dissipé tout son bien en libéralités mal entendues. Il devint si pauvre qu'après avoir donné avec profusion, il. fut réduit à manquer des moindres choses. Or, il avait une femme très honnête et fort

dévote à la bienheureuse Vierge Marie.

*On voyait dans l'église de l'abbaye de Marsilly (baronnie de Bourgogne), où les seigneurs de Noyers avaient leur sépulture, une inscription ainsi conçue : « En l'an mil deux cent, sous le reigne de Philippe Dieu donné, un nommé Geoffroy Lebrun, maistre d'hostel du roy, estant disgracié de la cour et sans aucun moyen, comme il passait au travers. de la, forêt Darnois, autrement Darnaux, le diable lui apparut qui luy promit de grandes richesses, à condition qu'il luy livreroit sa femme : ce que, ledit Lebrun luy promit, et. à cet effet luy en donna une cédule signée de son sang. Ce que voulant exécuter il monta à cheval, mit sa ditte femme en trousse, et se mit en chemin pour s'en aller au rendez-vous, qui estoit dans la susditte forêt ; et comme son chemin estoit de passer au-devant de l'église de Nostre-Dame de Marsilly, la veille de l'Assomption de N.-D., la ditte femme entendit sonner une messe et demanda à son mari d'entrer dans l'église, et comme ledit Lebrun voulut sortir pour achever son voyage, la Vierge prit la figure, de sa femme, monta sur la croupe de son cheval derrière luy : - et estant au rendez-vous, on entendit un grand bruit qui se faisoit dans la forêt, et en mesme temps la Vierge enleva dans les bras du diable la cédule dudit Lebrun et la rendit à sa femme, laquelle fut trouvée dans laditte église où elle s'estoit endormie, et la Vierge lui ayant apparu luy ordonna de prier pour la conversion de son mari, et disparut. » (Cabin. hist., t. I, P. 158).

À l'approche d'une solennité ; où il avait coutume de distribuer de grandes largesses, comme il n'avait plus rien à donner, il fut poussé par la honte et la confusion à se retirer, jusqu'à ce que cette solennité fût passée, dans un lieu désert où il pourrait soulager sa tristesse, pleurer les inconvénients de sa, position, et éviter la honte : tout à coup paraît un cheval fougueux sur lequel était monté un homme terrible qui s'approche de lui et lui demande le motif d'une tristesse si profonde. Le soldat lui ayant fait le récit détaillé de tout ce qui lui était arrivé, le cavalier lui dit : « Si tu veux te soumettre à un léger acte d'obéissance, tu auras de la gloire et des richesses en plus grande abondance que par le passé. » Il promet au prince des ténèbres d'exécuter volontier ce qu'il lui commandera, pourvu qu'il accomplisse à son égard ce qu'il a promis lui-même. Et le diable lui dit :

« Va-t'en chez toi, cherche dans tel endroit de la maison, tu y trouveras des masses d'or et d'argent en telle quantité et tant de pierres précieuses : Mais aie soin tel jour de m'amener ici ta femme. » Sur cette promesse le soldat retourne à sa maison, et dans l'endroit désigné, il trouve tout ce qui lui avait été annoncé. Il achète aussitôt des palais, il répand des largesses, il rachète ses biens, il se procure des esclaves. Or, le jour fixé étant proche, il appela sa femme et lui dit : « Montez à cheval, car il vous faut aller avec moi en un lieu assez éloigné. »

La dame tremblante et effrayée, n'osant pas aller contre ses ordres, se recommanda bien dévotement à la bienheureuse Vierge Marie et suivit son époux. Parvenus assez loin, ils rencontrèrent une église sur leur chemin ; la femme descendit de son cheval et entra, pendant que son mari attendait dehors. Elle se recommandait avec dévotion à la bienheureuse Marie, quand tout à coup elle s'endormit et la glorieuse Vierge, semblable en tout à cette dame dans ses habits et dans ses manières, s'avança de l'autel ; sortit et monta à cheval pendant que la dame elle-même restait endormie dans l'église. Le mari persuadé que c'était sa femme continua son chemin. Quand ils furent arrivés au lieu convenu, le prince des ténèbres accourut de son côté avec grand fracas. À peine s'est-il approché que tout d'un coup il frémit et tremblant de stupeur il n'osa avancer. Alors il dit au soldat : « O le plus félon des hommes, pourquoi m'as-tu joué ainsi et pourquoi te comportes-tu de cette manière quand je t'ai comblé de bienfaits ? Je t'avais bien dit de m'amener ta femme et tu m'as amené la mère du Seigneur. Je voulais ta femme et tu as amené Marie. Car ta femme ne cesse de me faire tort ; je voulais me venger sur elle, et tu m'as amené celle-

là pour qu'elle me tourmentât et qu'elle m'envoyât dans l'enfer. » En entendant ces paroles, cet homme était stupéfait, la crainte et l'étonnement l'empêchaient de parler. La bienheureuse Vierge Marie dit alors : « Quelle a été ta témérité, esprit méchant, d'oser nuire à une personne pleine de dévotion pour moi ? Tu ne l'auras pas fait impunément. Voici maintenant la sentence que je lance contre toi : c'est que tu descendes en enfer, et que tu n'aies plus désormais la présomption de nuire à quiconque m'invoquera avec dévotion. »

Et le diable se retira en poussant de grands hurlements. Alors le mari, sautant à bas de son cheval, se prosterna aux pieds de la sainte Vierge, qui le réprimanda et lui ordonna de retourner vers sa femme encore endormie dans l'église et de se dépouiller de toutes les richesses du démon. Et quand il revint, il trouva sa femme qui dormait encore, la réveilla et lui raconta ce qui lui était arrivé. Revenus chez eux, ils jetèrent toutes les richesses du démon, ne cessèrent d'adresser des louanges en l'honneur de la sainte Vierge qui leur accorda dans la suite une grande fortune.

Un homme accablé sous le poids du péché fut ravi en vision au jugement de Dieu*. Et voilà que Satan vint dire : « Il n'y a rien en cette âme qui vous appartienne en propre ; elle est plutôt de mon domaine, d'ailleurs j'ai un titre authentique. » Et le Seigneur lui dit : « Où est ton titre ? » Satan reprit : « J'ai un titre ; vous l'avez dicté de votre propre bouche, et vous lui avez donné une sanction éternelle. Vous avez dit en effet : « En même temps que vous en mangerez, « vous mourrez très certainement. » Comme donc il est de la race de ceux qui ont mangé le fruit défendu, à ce titre

authentique il doit être condamné à mourir avec moi. » Alors le Seigneur dit : « O homme, il t'est permis de te défendre. » Or, l'homme se tut. Le démon ajouta : « D'ailleurs je l'ai par prescription, depuis trente ans je possède son âme, et il m'a servi comme un esclave qui est ma propriété. « Cet homme continua à se taire. Le démon reprit : « Cette âme est à moi, car quand elle aurait fait quelque bien, ses mauvaises actions l'emportent incomparablement sur les bonnes. »

*Saint Antonin rapporte dans sa Somme un fait qui n'offre qu'une légère variante avec le texte de la Légende. Summa, 4, hart., tit. XV, c. V. § 1.

Mais le Seigneur qui ne voulait pas porter de suite une condamnation contre ce pécheur lui assigna un délai de huit jours, afin que, ce terme expiré, il comparût devant lui et s'expliquât sur tout ce qui lui était reproché. Or, comme il s'en allait de devant le Seigneur, tout tremblant et pleurant, il rencontra une personne qui lui demanda la cause d'une tristesse aussi vive. Et comme il lui eut raconté tout en détail, l'autre lui dit : « Ne crains rien, n'appréhende rien, car sur le premier point je t'aiderai fortement. » Le pécheur lui ayant demandé comment il s'appelait, il lui fut répondu : « La Vérité est mon nom. » Il en trouva une seconde qui lui promit de l'aide sur la deuxième accusation. Il lui demanda comment elle s'appelait et il lui fut répondu : « Je suis la Justice. » Or, le huitième jour, il comparut en jugement et le démon lui objecta le premier chef d'accusation ; la Vérité répondit : « Nous savons qu'il y a deux sortes de mort,, celle du corps et celle de l'enfer : Or, démon, ce titre que tu invoques. en ta faveur ne parle pas de la mort de l'enfer, mais de celle du corps. Ce qui est évident, puisque tout le monde subit cette

sentence, c'est-à-dire que tous meurent corporellement, sans cependant que tous meurent des feux de l'enfer. Quant à la mort du corps, oui, elle aura toujours lieu ; mais quant à la mort de l'âme, l'arrêter a été révoqué par le sang de Jésus-Christ »

Alors le démon, voyant qu'il avait succombé sur le premier chef, se mit à lui objecter le second. Mais la Justice se présenta et répondit ainsi pour cet homme : « Quoique tu aies possédé cet homme comme ton esclave pendant nombre d'années, cependant toujours la raison voulait le contraire ; toujours la raison murmurait de servir un si cruel maître. » A la troisième objection, il n'eut personne pour le défendre. Et, le Seigneur dit : « Qu'on apporte une balance et qu'on pèse les bonnes actions et toutes les mauvaises. Alors la Vérité et la Justice dirent au. pécheur : « Voici la mère de miséricorde assise auprès du Seigneur, aie recours à elle de toute ton âme et essaie de l'appeler à ton aide. » Quand il l'eut fait, la sainte Vierge Marie vint à son secours et elle mit la main sur la balance du côté où se trouvait le plateau de bien ; mais le diable s'efforçait de faire baisser l'autre plateau ; cependant la mère de miséricorde l'emporta et délivra le pécheur. Celui-ci, revenu alors à lui, se corrigea.

Dans la ville de Bourges*, vers l'an du Seigneur 527, comme les chrétiens communiaient le jour de Pâques, un enfant juif s'approcha de l'autel avec les enfants des chrétiens et reçut comme eux le corps du Seigneur. Revenu chez lui, son père lui ayant demandé d'où il venait, l'enfant répondit qu'il avait été à l'église avec les enfants chrétiens, écoliers comme lui, et qu'il avait communié avec eux. Alors

le père, rempli de fureur, prit l'enfant et le jeta dans une fournaise ardente qui se trouvait là.

*Evagre, Histoire ecclés., l. IV, c. XXXV, rapporte un fait semblable arrivé à C. P.

À l'instant la mère de Dieu se présenta à l'enfant sous les traits d'une image qu'il avait vue sur l'autel, et le protégea contre le feu dont il ne reçut aucune atteinte. Alors la mère de l'enfant rassembla par ses clameurs un grand nombre de chrétiens et, de juifs. En voyant dans la fournaise l'enfant qui n'avait éprouvé aucun accident, ils l'en retirèrent et lui demandèrent comment il avait pu en échapper. Il répondit : « C'est que cette révérende Dame qui était sur l'autel m'a prêté du secours et a écarté de moi tout le feu. » Les chrétiens, qui comprirent que c'était de l'image de la sainte Vierge que l'enfant parlait, prirent le père. de l'enfant et le jetèrent dans la fournaise où il fut brûlé aussitôt et consumé entièrement.

Quelques moines étaient avant le jour auprès d'un fleuve et s'entretenaient de bagatelles et de discours oiseux. Et voici qu'ils entendent des rameurs qui passaient sur le fleuve avec une grande rapidité. Les moines leur dirent : « Qui êtes-vous ? » Et ils répondirent : « Nous sommes des démons, et nous portons en enfer l'âme d'Ebroïn, prévôt du roi des Francs qui a apostasié du monastère de Saint-Gall. » En entendant cela, les moines furent saisis d'une très violente peur, et s'écrièrent de toutes leurs forces : « Sainte Marie, priez pour nous. » Et les démons leur dirent :
« Vous avez bien fait d'invoquer Marie, car nous voulions vous démembrer et vous noyer, parce que nous vous trouvons à une heure indue vous livrant à des conversations déréglées. » Alors les moines

rentrèrent au couvent et les démons se hâtèrent d'aller en enfer*.

*Gauthier de Cluny, Miracles de la sainte Vierge, c. IV.

Il y avait un moine fort lubrique, mais fort dévot à la bienheureuse Vierge Marie. Une nuit qu'il allait commettre son crime habituel, il passa devant un autel, salua la sainte Vierge, et sortit de l'église. Comme il voulait traverser un fleuve, il tomba dans l'eau et mourut. Or, comme les démons s'étaient saisis de son âme, vinrent des anges pour la délivrer. Les démons leur dirent : « Pourquoi êtes-vous venus ici ? vous n'avez rien en cette âme. » Et aussitôt la bienheureuse Vierge Marie se présenta et les reprit de ce qu'ils avaient osé ravir l'âme du moine. Ils lui répondirent qu'ils l'avaient trouvé au moment où il finissait sa vie dans de mauvaises œuvres. La sainte Vierge leur dit : « Ce que vous dites est faux, car je sais que s'il allait quelque part, il me saluait d'abord et à son retour, il en faisait autant ; que si vous dites que l'on vous fait violence, posons la question au tribunal du souverain Juge. » Et comme on discutait devant le Seigneur, il lui plut que l'âme retournerait à son corps et ferait pénitence de ses actions.

Pendant ce temps-là, les frères voyant que l'heure des matines s'écoulait sans qu'on les sonnât*cherchent le sacristain ; ils vont jusqu'à ce fleuve et le trouvent noyé. Après avoir retiré le corps de l'eau, ils s'émerveillaient de cet accident, quand tout à coup le moine revint à la vie et raconta ce qui était arrivé. Il passa le reste de sa vie dans de bonnes œuvres.

*Le moine était sonneur.

Une femme souffrait une foule d'importunités de la part du démon qui lui apparaissait visiblement

sous la forme d'un homme : elle employait quantité de moyens de se préserver ; tantôt c'était de l'eau bénite, tantôt une chose, tantôt une autre, sans que le démon cessât de la tourmenter. Un saint homme lui conseilla, quand le démon s'approcherait d'elle, de lever les mains et de crier aussitôt : « Sancta Maria, adjuva me. Sainte Marie, aidez-moi. » Et quand elle l'eut fait, le diable, comme s'il eût été frappé d'une pierre, s'arrêta effrayé ; après quoi il dit « Qu'un mauvais diable entre dans la bouche de celui qui t'a enseigné cela. » Et aussitôt il disparut et il ne s'approcha plus d'elle dans la suite.

MODE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE MARIE

Le mode de l'Assomption de la très sainte Vierge Marie est rapporté dans un sermon compilé de divers écrits des saints, qu'on lit solennellement dans plusieurs églises, et où l'on, trouve, ce qui suit : « Tout ce que j'ai pu rencontrer dans les récits des saints Pères, du monde entier, touchant le vénérable trépas de la Mère de Dieu, j'ai pris soin d'en faire mémoire en son honneur. Saint Côme, surnommé Vestitor, rapporte des choses qu'il a apprises par une relation certaine de la bouche des descendants de ceux qui en ont été les témoins. Il faut en tenir compte. Voici ses paroles : Quand Jésus-Christ eut décidé de faire venir auprès de soi la Mère de la vie, il lui fit annoncer par l'ange qu'il lui avait déjà envoyé, comment elle devait s'endormir*, de crainte que la mort survenant inopinément ne lui apportât quelque trouble.

*On s'est servi depuis les premiers siècles de l'église, tant chez les Latins que chez les Grecs de l'expression dormitio pour signifier le trépas, et même la fête de l'Assomption de la sainte Vierge. On donna encore à ce jour le nom de depositio, pausatio, transitus.

L'Église d'orient n'emploie que le mot koirèsis ; dormitio, sommeil.

Elle avait conjuré son fils face à face, alors qu'il était encore sur la terre avec elle, de ne lui laisser voir aucun des esprits malins. Il envoya donc en avant un ange avec ordre de lui parler ainsi : « Il est temps, ma mère, de vous prendre auprès de moi. De même que vous avez rempli la terre de joie, de même vous devez réjouir le ciel. Rendez agréables les demeures de mon Père ; consolez les esprits de mes saints ; ne vous troublez pas de quitter un monde corruptible avec toutes ses vaines convoitises, puisque vous devez habiter le palais céleste. O ma Mère, que votre séparation de la chair ne vous effraie pas, puisque vous êtes appelée à une vie qui n'aura pas de fin, à une joie sans bornes, au repos de la paix, à un genre de vie sûr, à un repos qui n'aura aucun terme, à une lumière inaccessible, à un jour qui n'aura pas de soir, à une gloire inénarrable, à moi-même votre Fils, le créateur de l'univers ! Car je suis la vie éternelle, l'amour incomparable, la demeure ineffable, la lumière sans ombre, la bonté inestimable. Rendez sans crainte à la terre ce qui lui appartient. Jamais personne ne vous ravira de ma main, puisque la terre, dans toute son étendue, est en ma main. Donnez-moi votre corps, parce que j'ai mis ma divinité dans votre sein. La mort ne tirera aucune gloire de vous, parce que vous avez engendré la vie.

L'obscurité ne vous enveloppera point de ses ombres parce que vous avez mis au monde la lumière ; vous ne subirez ni meurtrissure, ni brisure, car vous avez mérité d'être le vaisseau qui m'a reçu. Venez à celui qui est né de vous afin de recevoir la récompense qui vous est due pour l'avoir porté dans votre sein, pour l'avoir nourri de

votre lait ; venez habiter avec votre Fils unique ; hâtez-vous de vous réunir à lui. Je sais qu'aucun autre amour que celui de votre Fils ne vous tourmente. C'est comme vierge-mère que je vous ai présentée ; je vous présente comme le mur qui soutient le monde entier, comme l'arche de ceux qui doivent être sauvés, la planche du naufragé, le bâton des faibles, l'échelle de ceux qui montent au ciel, et la protectrice des pécheurs. Alors j'amènerai auprès de vous les apôtres qui vous enseveliront de leurs mains comme si c'était des miennes. Il convient en effet que les enfants de ma lumière spirituelle, auxquels j'ai donné le Saint-Esprit, ensevelissent votre corps et me remplacent à vos admirables funérailles. » Après ce récit l'ange donne pour gage à la Vierge une palme, cueillie dans le paradis, afin de la rendre assurée de sa victoire contre la corruption de la mort, il y ajoute des vêtements funèbres ; ensuite il regagne le ciel d'où il était venu.

La Bienheureuse Vierge Marie convoqua ses amis et ses parents et leur dit : « Je vous apprends qu'aujourd'hui je dois quitter la vie temporelle ; il faut donc veiller, car au trépas de tout le monde, viennent auprès du lit du mourant la vertu divine des anges et les esprits malins. »

À ces mots, tous se mirent à pleurer et à dire : « Vous craignez, vous la présence des esprits ; quand vous avez été digne d'être la mère de l'auteur de toutes choses, quand vous avez engendré celui qui a dépouillé l'enfer, quand vous avez mérité d'avoir un trône préparé au-dessus des chérubins et des séraphins ! Que ferons-nous donc, nous autres ? comment fuirons-nous ? » Il y avait là une multitude de femmes qui pleuraient et lui demandaient de ne pas les laisser orphelines. Alors

la sainte Vierge leur dit pour les consoler : « Si vous qui êtes les mères d'enfants soumis à la corruption, vous ne pouvez supporter d'en être séparées pour un peu de temps, comment donc moi qui suis mère et vierge ne désirerais-je pas d'aller trouver mon fils, le Fils unique de Dieu le Père ? Si chacune de vous quand elle a perdu quelqu'un de ses fils, se console en celui qui survit ou dans celui qui doit naître, moi qui n'ai que ce fils, et qui reste pure, comment ne me hâterai-je pas de mettre fin à mes angoisses en allant à lui qui est la vie de tous ? » Or, pendant que ceci se passait, saint Jean arrive et s'informe de ce qui a lieu. Quand la Vierge lui eut annoncé son départ pour le ciel, il se prosterna par terre et s'écria en pleurant : « Que sommes-nous, Seigneur, puisque vous nous réservez de si grandes tribulations ? Pourquoi plutôt ne m'avez-vous dépouillé de mon corps ? J'aurais mieux aimé être enseveli par la mère de mon Seigneur, que d'être obligé d'assister à ses funérailles. » Alors la sainte Vierge le mena tout en pleurs dans sa chambre et lui montra la palme et les vêtements ; après quoi elle s'assit sur le lit qui avait été préparé pour sa sépulture.

Et voici qu'on entend un violent coup de tonnerre ; un tourbillon semblable à une nuée blanche se forme, et les apôtres sont déposés, comme la pluie qui tombe, devant la porte de la maison de la sainte Vierge. Ils s'étonnent de ce qui arrive, mais saint Jean vient à eux et leur révèle ce qui a été annoncé par l'ange à la sainte Vierge : comme ils pleuraient tous, saint Jean les consola. Ils essuyèrent donc leurs larmes, entrèrent, et après avoir salué la Bienheureuse Vierge avec. respect, ils l'adorèrent. Et elle dit : « Salut, les enfants de mon Fils unique. » Après avoir écouté le récit qu'ils

lui firent de leur arrivée, elle leur manifesta tout. Les apôtres lui dirent : « C'est en tournant nos regards vers vous, très honorable Vierge comme vers notre maître lui-même et notre Seigneur, que nous nous consolions ; c'était là notre seule ressource d'espérer que nous vous avions pour médiatrice auprès de Dieu. » Après qu'elle eut salué Paul en l'appelant par son nom, celui-ci lui dit « Je vous salue, reine de ma consolation ; car bien que je n'aie pas vu Jésus-Christ dans sa chair, cependant, quand je vous vois, je suis consolé comme si je le voyais lui-même. Jusqu'à ce jour je prêchais aux nations que vous aviez engendré Dieu, maintenant j'enseignerai que vous êtes allée à lui. » Après quoi la sainte Vierge montra ce que l'ange lui avait apporté, et les avertit de ne point éteindre les lampes jusques après son trépas. Il y avait là cent vingt vierges occupées à la servir. Après quoi elle revêtit ses vêtements funèbres et en disant adieu à tous, elle place son corps sur son lit pour mourir ; saint Pierre était placé à la tête, saint Jean à ses pieds, les autres apôtres autour du lit, adressant des louanges à la mère de Dieu.

Alors saint Pierre prit la parole en ces termes : « Réjouissez-vous, épouse du lit céleste, candélabre à trois branches de la lumière éclante, par qui a été manifestée la clarté éternelle. » Saint Germain, archevêque de Constantinople atteste aussi que les apôtres se rassemblèrent pour le sommeil de la très sainte Vierge, quand il dit : « O sainte Mère de Dieu, quoique vous ayez été soumise à la mort que ne saurait éviter aucune créature humaine, cependant votre œil qui nous garde ne s'assoupira point ni ne s'endormira point : car votre trépas n'eut pas lieu sans témoins et votre sommeil est certain. Le ciel raconte la gloire de

ceux qui chantèrent sur votre dépouille ; la terre rend hommage à la véracité ; les nuages proclament les hommages que vous en avez reçus. Les anges, célèbrent les bons offices qui vous ont été rendus, en ce que les apôtres se rassemblèrent auprès de vous dans Jérusalem. » Le grand Denys l'aréopagite atteste aussi la même chose en disant : « Ainsi que tu le sais bien, nous nous sommes rassemblés avec beaucoup de nos frères pour voir le corps de celle qui a reçu le Seigneur.- » Or, se trouvaient là Jacques, frère de Dieu, avec Pierre le souverain chef des Théologiens. Ensuite il sembla bon, après ce qu'on avait, vu, que tous les souverains prêtres chantassent des hymnes, selon que chacun avait en soi d'énergie, de bonté vivifiante ou de faiblesse.

Saint Cosme poursuit ainsi sa narration : « Après cela, un fort coup de tonnerre ébranla la maison entière, et un vent doux la remplit d'une odeur si suave, qu'un sommeil profond s'empara de ceux qui s'y trouvaient, à l'exception . des apôtres et de trois vierges qui portaient des flambeaux ; car le Seigneur descendit avec une multitude d'anges et enleva l'âme de sa mère. Or, l'éclat de cette âme était si resplendissant qu'aucun des apôtres ne la pouvait regarder. Et le Seigneur dit à saint Pierre : « Ensevelissez le corps de ma mère avec le plus grand respect, et gardez-le soigneusement pendant trois jours, car je viendrai alors, et le transporterai dans le lieu où n'existe point la corruption ; ensuite je le revêtirai d'une clarté semblable à la mienne, afin qu'il y ait union et accord entre ce qui a été reçu et ce qui' a reçu. » Saint Cosme rapporte encore un mystère étrange et merveilleux, et qui ne souffre ni investigation curieuse, ni discussion ordinaire : puisque tout ce qu'on dit de la mère de

Dieu est surnaturel, admirable, redoutable, plutôt que sujet à discussion. « Car, dit-il, quand l'âme sortit de son corps, ce corps prononça ces mots : « Je vous rends grâces, Seigneur, car je suis digne de votre gloire. Souvenez-vous de moi puisque je suis votre œuvre, et que j'ai conservé ce que vous m'avez confié. » Quand ceux qui dormaient furent éveillés, continue saint Cosme, et qu'ils virent sans vie le corps de la Vierge, ils se livrèrent à une grande tristesse et poussèrent des gémissements. Les apôtres prirent donc le corps qu'ils portèrent au monument, en même temps que saint Pierre commença le Psaume : In exitu Israël de Aegypto. Les chœurs des anges louaient la Vierge de telle sorte que Jérusalem fut émue à l'occasion de cette grande gloire.

Alors les grands-prêtres envoient une multitude de gens armés d'épées et de bâtons. Un d'eux se rue sur le grabat, avec l'intention de jeter par terre le corps de Marie, mère de Dieu. Mais parce qu'il l'ose toucher avec impiété, il mérite d'être privé de l'usage de ses mains ; elles s'arrachent toutes les deux de ses bras ; et restent suspendues au lit funèbre ; en même temps, il éprouve des tourments horribles. Cependant, il implore son pardon, et promet de s'amender. Pierre lui dit : « Tu ne pourras jamais obtenir le pardon, si tu n'embrasses le corps de celle qui a toujours été vierge, et si tu ne confesses que Jésus-Christ, qui est né d'elle, est le Fils de Dieu. » Quand il l'eut fait, ses mains se rejoignirent aux coudes d'où elles avaient été arrachées. Et saint Pierre prit une datte de la palme et lui dit : « Va, rentre dans la ville, et pose-la sur les infirmes, et tous ceux qui croiront recevront la santé*. » Quand les apôtres arrivèrent au champ de Gethsémani, ils y trouvèrent un sépulcre semblable

au glorieux sépulcre de Jésus-Christ ; ils y déposèrent le corps avec beaucoup de respect, sans oser toucher au très saint vaisseau de Dieu, mais ils le prirent par les coins du suaire et le placèrent dans le sépulcre, qu'ils scellèrent. Pendant ce temps, les apôtres et les disciples du Seigneur restèrent autour du tombeau, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de leur maître. Le troisième jour, une nuée toute resplendissante l'environne, les voix angéliques se font entendre, une odeur ineffable se répand, tous sont dans une immense stupeur ; alors, ils voient que le Seigneur est descendu, et qu'il transporte le corps de la Vierge avec une gloire ineffable.

*Nicéphore Calliste., Hist., l. II ; c. XXI.

Les apôtres embrassèrent le sépulcre et retournèrent chez saint Jean l'évangéliste et le théologien, en le louant d'avoir été le gardien de la sainte Vierge. Or, il y eut un des apôtres qui n'assista pas à cette solennité. Dans l'admiration où le jetait le récit de choses si merveilleuses, il suppliait qu'on ouvrît le tombeau pour s'assurer de la vérité. Les apôtres s'y refusaient sous le prétexte que ce qu'ils lui racontaient devait suffire, dans la crainte que si les infidèles en avaient connaissance, ils publiassent que le corps avait été volé. Mais l'apôtre contristé disait : « Pourquoi me privez-vous de partager un trésor qui nous est commun, quand je suis autant que vous ? » Enfin, ils ouvrirent le tombeau, où ils ne trouvèrent pas le corps, mais seulement les vêtements et le suaire.

Au livre III, chap. XL de l'Histoire Euthimiata, saint Germain, archevêque de Constantinople, dit avoir découvert, et le grand Damascène l'atteste comme lui, que du temps de l'empereur Marcien,

l'impératrice Pulchérie, de sainte mémoire, après avoir fait bâtir à C. P. beaucoup d'églises, en éleva entre autres une admirable auprès des Blaquermes, en l'honneur de la sainte Vierge. Elle convoqua Juvénal, archevêque de Jérusalem, et d'autres évêques de la Palestine, qui restaient alors dans le capitale pour le concile qui se tint à Chalcédoine, et leur dit : « Nous avons appris que le corps de la très sainte Vierge fut enterré dans le champ de Gethsémani ; nous voulons donc, pour garder cette ville, y transporter ce corps avec un respect convenable. »

Or, comme Juvénal lui eut répondu que ce corps, d'après ce qu'il en avait appris dans les anciennes histoires, avait été transporté dans la gloire et qu'il n'était resté dans le tombeau que les vêtements avec le suaire, le même Juvénal envoya ces vêtements à C. P., où ils sont placés avec honneur dans l'église dont on vient de parler*. » Et que personne ne pense que j'aie forgé ce récit à l'aide de mon imagination, mais j'ai raconté ce que j'ai connu par l'enseignement, et d'après les recherches de ceux qui ont appris ces faits de leurs devanciers, par une tradition digne de toute créance. Ce qui est rapporté jusqu'ici, se trouve dans le discours dont il a été question plus haut. Or, saint Jean Damascènes :, Grec d'origine, raconte plusieurs circonstances merveilleuses au sujet de la très sainte assomption de la sainte Vierge. Il dit donc dans ses sermons :

*Nicéphore Calliste, Hist., l. XV, ch. XIV.

« Aujourd'hui la très sainte Vierge est transportée dans le lit nuptial du ciel ; aujourd'hui cette arche sainte et vivante qui a porté en soi celui qui l'a créée, est placée dans un temple que n'a pas

construit la main des hommes ; aujourd'hui la très sainte colombe pleine d'innocence et de simplicité, s'est envolée de l'arche, c'est-à-dire de ce corps qui a reçu Dieu ; elle a trouvé où poser les pieds ; aujourd'hui l'immaculée Vierge que n'ont pas souillée les passions terrestres, mais au contraire qui a été instruite par les intelligences célestes, ne s'en est pas allée dans la terre, mais appelée à juste raison, un ciel animé, elle habite dans les tabernacles célestes.

Bien que votre bienheureuse âme soit séparée d'après la loi de la nature de votre glorieux corps, et que ce corps soit confié à la sépulture, cependant il ne reste pas la propriété de la mort, et il n'est pas dissous par la corruption : car dans celle qui a enfanté, la virginité est restée intacte ; dans celle qui meurt, le corps reste toujours indissoluble, et il passe à une meilleure et plus sainte vie ; la mort ne le détruit pas, car il doit même durer éternellement. De même que ce soleil éclatant, qui verse la lumière, paraît s'éclipser un instant quand il est caché par un corps sublunaire, sans pourtant perdre rien de sa lumière intarissable, de même, vous, fontaine de vraie lumière, trésor inépuisable de vie, quoique condamnée à subir la mort corporelle pour un court espace de temps, vous versez cependant sur nous avec abondance la clarté d'une lumière qui ne s'altère jamais. De là vient que votre sommeil ne doit pas recevoir le nom de mort, mais de passage, de retraite, ou mieux encore d'arrivée. En quittant votre corps, vous arrivez au ciel. Les anges et les archanges viennent au-devant, de vous : les esprits immondes redoutent votre ascension. Bienheureuse Vierge, vous n'avez pas été enlevée au ciel, comme Elie, vous n'êtes pas montée comme Paul jusqu'au troisième ciel, mais vous avez atteint au trône royal

de votre Fils. On bénit la mort des autres saints parce qu'elle démontre qu'ils sont heureux, mais cela n'existe pas chez vous. Ni votre mort, ni votre, béatitude, ni votre trépas, ni votre départ, pas même votre retraite n'ajoutent rien à la sécurité de votre bonheur ; car vous êtes le principe, le moyen et la fin de tous les biens que ne saurait comprendre l'intelligence de l'homme.

Votre sécurité, votre avancement réel, votre conception surnaturelle s'expliquent : vous êtes l'habitation de Dieu. Aussi avez-vous dit avec vérité que ce n'est pas à dater de votre mort, mais du moment de votre conception que toutes les générations vous béniraient. La mort ne vous a pas rendue heureuse, mais vous-même vous avez ennobli la mort ; nonobstant la tristesse qui l'accompagne,-vous l'avez changée en joie. En effet si Dieu a dit : De crainte que le premier homme n'étende la main et ne cueille du fruit de l'arbre de vie et qu'il ne vive pour toujours ; comment celle qui a porté la vie elle-même, la vie qui n'a pas eu de commencement, la vie qui n'aura point de fin, comment ne vivrait-elle point dans le Siècle qui doit durer toujours ? Dieu autrefois a chassé du paradis les auteurs du genre humain endormis dans la mort du péché, ensevelis dans les profondeurs de la désobéissance ; et qui déjà étaient gâtés par l'infection du péché ; il les a exilés ; mais aujourd'hui celle qui a apporté la vie à tout le genre humain, qui a donné des preuves de son obéissance à Dieu le Père, qui a chassé toutes les impressions du vice, comment le paradis ne la recevrait-il pas ? comment le ciel joyeux ne lui ouvrirait-il pas ses portes ? Eve a prêté l'oreille au serpent ; elle a avalé la coupe empoisonnée ; elle se laisse allécher par la volupté ; elle enfante dans la douleur : elle est

condamnée avec Adam.

Mais celle qui est véritablement bienheureuse, qui prêta l'oreille à la voix de Dieu, qui. fut remplie du Saint-Esprit, qui porta la miséricorde du Père en son sein, qui conçut sans l'entremise de l'homme, qui enfanta sans douleur, comment la mort en fera-t-elle sa proie ? comment la corruption osera-t-elle quelque chose sur un corps qui a porté la vie elle-même ? »

Le Damascène dit encore dans ses sermons : « Il est vrai que, dispersés par toute la terre et occupés à pêcher des hommes, jetant le filet de la parole pour les amener hors des ténèbres où ils étaient ensevelis à la table céleste et aux noces solennelles du Père, les apôtres furent rassemblés et réunis par l'ordre de Dieu, et furent apportés des confins du monde à Jérusalem, enveloppés dans une nuée comme dans un filet. En ce moment nos premiers parents Adam et Eve s'écrièrent : « Venez à nous, ô sacrée et salutaire nourriture, vous avez comblé notre joie ! » De son côté la compagnie des saints qui se trouvait corporellement présente disait : a Demeurez avec nous ; vous êtes notre consolation ; ne nous laissez pas orphelins ; vous êtes notre soutien dans nos travaux, notre rafraîchissement dans nos fatigues ; c'est notre gloire de vivre ou de mourir avec vous : car la vie n'est rien pour nous, si nous sommes privés de votre présence. » Je pense que ce furent ces paroles ou d'autres semblables que les apôtres exprimaient au milieu des sanglots de tous ceux qui composaient l'assemblée. Marie se tournant vers son fils : « Soyez vous-même, lui dit-elle, le consolateur de ceux qu'il vous a plu appeler vos frères et qui sont dans la douleur à cause de mon départ ; et ajoutez bénédiction sur bénédiction

à l'imposition des mains que je vais faire sur eux. »

Ensuite elle étendit les mains et bénit le collège des fidèles, puis elle ajouta : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains : recevez mon âme qui vous est si chère et que j'ai conservée pure. C'est à vous et non à la terre que je confie mon corps ; conservez-le entier puisqu'il vous a plu l'habiter ; Transportez-moi auprès de vous, afin que là où vous êtes, vous, le fruit de mes entrailles, j'y sois et j'y habite avec vous. » Ce fut alors que les fidèles entendirent ces paroles : « Levez-vous, venez, ô ma bien-aimée, ô la plus belle des femmes ; vous êtes belle, mon amie, et il n'y a pas de tache en vous. » En entendant ces paroles, la Vierge recommande son esprit aux soins de son Fils. Alors les apôtres répandent dés torrents de larmes, et couvrent de baisers le tabernacle du Seigneur : le contact de ce sacré corps les remplit de bénédiction et de sainteté. Les maladies disparaissent, les démons s'enfuient, l'air et le ciel sont sanctifiés par la présence de son esprit qui s'élève, la terre l'est à son tour, parce que son corps y est déposé ; comme aussi l'eau, par l'ablution de son corps. En effet, ce corps sacré est lavé dans une eau très limpide qui n'a pu le nettoyer, mais qui en a été sanctifiée. Ensuite le saint corps enveloppé d'un suaire blanc est placé sur un lit, les lampes resplendissent, les parfums répandent leur douce odeur, et l'air retentit du chant des hymnes angéliques. Ce fut au milieu du concert que les apôtres et les autres saints qui se trouvaient là, faisaient entendre, en chantant des cantiques divins, que l'arche du Seigneur, soutenue sur les têtes sacrées des apôtres, est amenée de la montagne à la sainte terre de Gethsémani.

Les anges la précèdent et la suivent, les autres

étendent des voiles sur le précieux corps, toute l'Église l'accompagne. Il s'y trouva aussi des Juifs endurcis par le vieux levain de la méchanceté. On raconte encore que comme ceux qui portaient le corps sacré de la mère de Dieu descendaient de la montagne de Sion, un hébreu, un instrument du diable, poussé par un mouvement téméraire et conduit par une inspiration infernale s'approcha, en courant, du saint corps auprès duquel les anges eux-mêmes tremblaient de s'approcher, et comme un furieux, prit de ses deux mains le lit funèbre qu'il renversa à terre. Mais on dit qu'une de ses mains se sécha comme bois et tomba. C'était merveille de le voir semblable à un tronc inutile, tant que la foi n'eut changé son cœur, et ne l'eut fait repentir avec larmes de son crime. Alors ceux qui portaient le cercueil s'arrêtèrent, jusqu'à ce que le misérable mettant sa main sur le très saint corps, reçut une guérison complète à l'instant qu'il l'eut touché. De là on arrive à Gethsémani, où le saint corps est déposé dans un tombeau vénérable, après qu'il eut reçu les baisers, les embrassements, les larmes des fidèles couverts de sueur et chantant des hymnes sacrés. Mais votre âme ne fut pas laissée dans l'enfer et votre corps n'a pas été atteint par la corruption. Il convenait que le sein de la, terre ne retînt pas le sanctuaire de Dieu, la fontaine qui n'a pas été creusée, le champ vierge, la vigne qui n'avait pas reçu la rosée, l'olivier fécond.

Il fut convenable que la Mère fût élevée par le Fils, afin qu'elle montât vers lui comme il était descendu en elle, afin que celle qui a conservé sa virginité dans son enfantement n'éprouvât pas les atteintes de la corruption en son corps, et que celle qui a porté son créateur, dans son sein habitât les divins tabernacles.. Le Père l'avait prise pour

épouse, elle doit être gardée dans le palais céleste : la mère doit jouir de ce qui appartient au Fils. » (Saint Jean Damascène.)

Saint Augustin s'étend aussi fort longuement dans un sermon sur la très sainte Assomption de Marie toujours vierge : « Avant, dit-il, de parler du très saint corps de celle qui toujours a été vierge, et de l'assomption de sa bienheureuse âme, nous commençons par dire que l'Ecriture ne parle pas d'elle après que le Seigneur l'eut recommandée sur la croix au disciple, si ce n'est ce que saint Luc rapporte dans les Actes des apôtres : « Ils étaient tous, dit-il, persévérants unanimement dans la prière avec Marie, mère de Jésus (Actes, I). » Que dire donc de sa mort ? Que dire de son assomption ? Puisque l'Ecriture se tait, il ne faut demander à la raison que ce qui est conforme à la vérité. Que la vérité donc soit notre autorité puisque sans elle il n'y a même pas d'autorité. Nous nous basons sur la connaissance que nous avons de la condition humaine quand nous n'hésitons pas à dire qu'elle a souffert la mort temporelle* ; mais si nous disons qu'elle fut la pâture de la pourriture, des vers et de la cendre, il faut examiner si cet état convient à la sainteté qui la distingue et aux prérogatives qui appartiennent à cette merveilleuse habitation de Dieu.

*Il paraît par ce passage que l'oraison Veneranda qui se récitait dans les liturgies modernes au jour de la fête de l'Assomption, est d'une très haute antiquité.

Nous savons bien qu'il a été dit à notre premier père : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » La chair de Jésus-Christ ne subit pas cette condamnation puisqu'elle ne fut pas soumise à

la corruption, Donc elle fut exceptée de la sentence générale la nature qui fut prise de la Vierge. Le Seigneur dit aussi à la femme : « Je t'affligerai de nombreuses misères : tu enfanteras dans la douleur. » Marie a bien enduré les angoisses, puisqu'un glaive perça son âme ; cependant elle enfanta sans douleur. Donc Marie, quoique partageant les angoisses d'Eve, ne les partagea pas en enfantant avec douleur. Donc celle qui jouit d'une prérogative immense est exceptée de la règle générale. Si donc l'on dit qu'elle a souffert la mort sans cependant que la mort l'ait retenue dans ses liens, serait-ce une impiété de dire qu'il n'ait pas voulu préserver sa mère contre les horreurs de la pourriture, quand il a voulu conserver intacte la pudeur de sa virginité ? Est-ce qu'il n'appartenait pas à la bonté du Seigneur de conserver l'honneur de sa mère, lui qui était venu non pour détruire la loi, mais pour l'accomplir ? S'il -1'a honorée pendant sa vie plus que toute autre par la grâce qu'il lui fit de le concevoir, c'est donc chose pieuse de croire qu'il l'honora dans sa mort d'une préservation particulière et d'une grâce spéciale. La pourriture et les vers, c'est la honte de la condition humaine.

Or, comme Jésus-Christ est exempt de cet opprobre, Marie en est exempte aussi, puisque Jésus-Christ est né d'elle. Car la chair de Jésus, c'est la chair de Marie, qu'il éleva au-dessus des astres, honorant par là la nature humaine, mais plus encore celle de sa mère. Si le fils a la nature de la mère, il est de toute convenance que la mère possède la nature du Fils, non pas quant à l'unité de la personne, mais quant à l'unité de la nature corporelle. Si la grâce peut faire qu'il y ait unité sans qu'il y ait communauté de nature, à plus forte

raison quand il y a unité en grâce et naissance corporelle en particulier. Il y a unité de grâce comme celle des disciples avec Jésus-Christ, selon qu'il en parle lui-même quand il dit : « Afin qu'ils soient un comme nous sommes un » et ailleurs : « Mon père, je veux qu'ils soient avec moi partout où je suis. » Si donc Jésus-Christ veut avoir avec soi ceux qui, réunis par la foi en lui, sont censés ne faire qu'un avec lui, que penser, par rapport à sa mère, du lieu où elle soit digne de se trouver, sinon en présence de son Fils ? Autant que je puis le comprendre, autant que je puis le croire, l'âme de Marie est, honorée par son Fils d'une prérogative plus excellente encore, puisqu'elle possède en Jésus-Christ le corps de ce Fils qu'elle a engendré avec les caractères de la gloire. Et pourquoi ce corps ne serait-il pas le sien, puisqu'elle le conçut par lui ? S'il n'a pas été au-devant d'elle, je ne reconnais pas là son autorité. Oui, je crois que c'est par lui qu'elle a engendré ; car une si grande sainteté est plus digne du ciel que de la terre. Le trône de Dieu, le lit de l'époux, la maison du Seigneur et le tabernacle de Jésus-Christ a le droit d'être où il est lui-même. Le ciel est plus digne que la terre de conserver un si précieux trésor.

L'incorruptibilité et non la dissolution causée par la pourriture est la conséquence directe d'une si grande intégrité. Que ce très saint corps ait été abandonné aux vers comme à leur pâture, je rougirais de le penser, j'aurais honte de le dire ! Les grâces incomparables qui lui ont été départies sont de nature à me faire rejeter cette pensée. Plusieurs passages de l'Écriture viennent à l'appui de ce que j'avance. La vérité a dit autrefois à ses ministres : « Où je suis, là aussi sera mon ministre. ; » Si cette sentence générale regarde tous ceux qui servent

Jésus-Christ par leur croyance et leurs œuvres, elle s'applique bien mieux encore à Marie qui, sans le moindre doute, l'a aidé par toutes ses ?uvres. Elle l'a porté dans ses entrailles, elle l'a mis au monde, elle l'a nourri, elle l'a réchauffé, elle l'a couché dans la crèche, dans la fuite en Egypte elle l'a caché, elle a guidé les pas de son enfance, elle l'a suivi jusqu'à la croix. Elle ne pouvait douter qu'il fût Dieu, puisqu'elle savait l'avoir conçu non par les voies ordinaires, mais par l'aspiration divine. Elle n'hésite pas à croire à sa puissance comme à la puissance d'un dieu quand elle dit, lorsque le vin manquait : « Ils n'ont pas de vin. » Il accueillit sa demande par un miracle ; elle savait qu'il le pouvait faire. Donc, il est clair que Marie par sa foi et par ses œuvres a aidé Jésus-Christ Mais si elle n'est pas où Jésus-Christ veut que soient ses ministres, où donc sera-t-elle ? Et si elle y est, serait-ce à titre égal ? Et si c'est à titre égal, où est l'égalité devant Dieu s'il ne rend à chacun selon ses mérites ? Si c'est avec justice que la sainte Vierge a reçu pendant sa vie une plus grande abondance de grâces que les autres, pourquoi donc lui soustraire cette grâce quand elle est morte ? Non certes ! car si la mort de tous les saints est précaire, la mort de Marie est évidemment très précieuse.

Je pense donc qu'il faut déclarer que Marie, élevée aux joies de l'éternité par la bonté de a été reçue avec plus d'honneur que les autres, puisqu'il l'a honorée de sa grâce plus que les autres : et qu'elle n'a point eu à subir après sa mort ce que les autres hommes subissent, la pourriture, les vers et la poussière, puisqu'elle a engendré son Sauveur et celui de tous les hommes. Si la divine volonté a daigné conserver intacts au milieu des flammes les vêtements des enfants, pourquoi ne garderait-elle

pas, dans sa propre mère, ce qu'il a gardé dans les vêtements des autres ? La miséricorde seule a voulu conserver vivant Jonas dans le ventre de la baleine, et la grâce ne conservera pas Marie contre la corruption ? Daniel fut conservé malgré la faim dévorante des lions, et Marie ne se serait pas conservée après que ses mérites l'ont élevée à une si haute dignité ? Puisque dans ce que nous venons de dire, nous reconnaissons que tout a été fait contre les. lois de la nature, nous sommes certains aussi que la grâce a plus fait que la nature pour l'intégrité de Marie. Donc Jésus-Christ ; comme fils de Marie, fait qu'elle tire sa joie de lui-même dans son âme et dans son corps. Il ne la soumet pas au supplice de la corruption, puisqu'en enfantant ce divin fils, elle ne fut pas soumise à la perte de sa virginité ; en sorte qu'elle est incorruptible en raison des grâces qui l'ont inondée, qu'elle vit intégralement parce qu'elle a mis au monde celui qui est la vie entière de tous.

« Ô Jésus, si j'ai parlé comme je l'ai dû, approuvez-moi, vous et les vôtres. Si j'ai parlé autrement que je ne le dois, je vous en conjure, vous et les vôtres, pardonnez-le moi. »

---

43. Saint Bernard

*Jacques de Voragine a écrit cette vie d'après le livre de Guillaume, de Saint-Thierry.

Bernard vient de *ber*, puits, fontaine, et de nard, plante, d'après la Glose sur le Cantique des Cantiques. Humble, d'une nature échauffante et odoriférante. En effet saint Bernard fut échauffé d'un fervent amour ; il fut humble dans ses habitudes et odoriférant par la suavité de sa réputation. Sa vie fut écrite par Guillaume, abbé de Saint-Thierry, compagnon du saint, et par Hernold, abbé de

Saint Bernard naquit au château de Fontaine, en Bourgogne, de parents aussi nobles que religieux. Son père Técelin était un chevalier plein de valeur et non moins zélé pour Dieu ; sa mère s'appelait Aaleth. Elle eut sept enfants, six garçons et une fille ; les sept garçons devaient tous être moines et la fille religieuse. Aussitôt qu'elle en avait mis un au monde, elle l'offrait à Dieu de ses propres mains. Elle refusa toujours de faire nourrir ses enfants du lait d'une étrangère, comme si avec le lait maternel, elle dût les remplir de tout ce qui pouvait se trouver de bon en elle. Quand ils avançaient en âge, tout. le temps qu'elle les eut sous la main, elle les élevait pour le désert plutôt que pour la cour, leur donnant à manger des nourritures communes et des plus grossières, comme s'ils devaient partir d'un instant à l'autre pour la solitude.

Étant enceinte de Bernard, son troisième fils, elle eut un songe qui était un présage de l'avenir. Elle vit dans son sein un petit chien blanc, tout roux sur le dos et qui aboyait. Elle déclara son rêve à un homme de Dieu. Celui-ci lui répondit d'une voix prophétique : « Vous serez la mère d'un excellent petit chien, qui doit être le gardien de la maison de Dieu ; il jettera de grands aboiements contre les ennemis de la foi ; car ce sera un prédicateur distingué, qui guérira beaucoup de monde par la vertu de sa langue. » Or, comme Bernard était encore tout petit, et qu'il souffrait d'un grand mal de tête, il repoussa et chassa, en criant avec une extrême indignation, une femme qui venait pour soulager sa douleur par des charmes ; mais la miséricorde de Dieu ne manqua pas. de récompenser le zèle du petit enfant ; en effet il se

leva aussitôt et se trouva guéri. Dans la très sainte nuit de la naissance du Seigneur, comme le jeune Bernard attendait dans l'église l'office des Matines, il désira savoir à quelle heure de la nuit Jésus-Christ était né. Alors le petit enfant Jésus lui apparut comme s'il venait de naître du sein de sa mère. Ce qui lui fit penser, tant qu'il vécut, que c'était l'heure de la naissance du Seigneur. Dès ce moment il lui fut donné, pour ce mystère, une intelligence plus profonde et une éloquence plus riche. Aussi dans la suite, il mit au jour, en l'honneur de la mère et du Fils un opuscule remarquable parmi tous ses autres traités, dans lequel il expliqua l'évangile Missus est Angelus Gabriel.

L'antique ennemi voyant des dispositions si saintes dans cet enfant fut jaloux de la résolution qu'il avait prise de garder la chasteté, et il tendit une infinité de pièges pour le faire succomber à la tentation. En effet une fois que Bernard avait arrêté quelque temps les yeux sur une femme, à l'instant il rougit de lui-même et exerça sur son corps une vengeance très sévère ; car il se jeta dans un étang dont les eaux étaient glacées ; où il resta jusqu'à être presque gelé, et par la grâce de Dieu, il éteignit en soi toutes les ardeurs de la concupiscence de la chair.

Vers le même temps, une fille poussée par le démon se glissa nue dans le lit où il dormait. En la sentant, il lui céda en toute paix et silence le côté du lit où elle s'était placée, et se retournant de l'autre côté, il s'endormit. Alors cette misérable resta quelques instants tranquille et attendit ; enfin elle se mit à le toucher et à le remuer ; enfin comme il restait immobile, cette fille tout

impudente qu'elle fût, se prit à rougir et pleine d'une crainte étrange et d'admiration, elle se leva et s'enfuit. Une autre fois, il avait reçu l'hospitalité chez une dame qui, en voyant un si beau jeune homme, conçut pour lui des désirs brûlants. Comme elle lui avait fait préparer un lit à l'écart, elle se leva au milieu du silence de la nuit, et eut l'impudence de venir le trouver. Bernard ne l'eut pas plutôt sentie, qu'il se mit à crier : « Au voleur, au voleur. » A ce cri que la femme fait ; on allume une lampe ; on cherche le voleur, mais il n'y a pas moyen de le trouver. Chacun retourne à son lit, et repose, la misérable seule ne repose pas, car elle se lève une seconde fois, va au lit de Bernard qui s'écrie de nouveau :
« Au voleur, au voleur. » On cherche encore le larron, qui ne fut pas découvert par celui-là seul qui le connaissait.

Cette méchante femme ainsi rebutée ne laissa pas de revenir, une troisième fois ; enfin vaincue par la crainte ou le désespoir, elle cessa à peine ses tentatives. Or, le lendemain, quand Bernard se fut remis en route, ses compagnons de voyage lui demandèrent, en lui adressant des reproches, pourquoi il avait tant rêvé voleurs. Il leur dit : « Véritablement cette nuit, j'ai été attaqué par un voleur ; car l'hôtesse essayait de m'enlever le trésor de la chasteté qui ne se peut recouvrer. » Réfléchissant donc qu'il n'est pas sûr de demeurer avec un serpent, il pensa à s'enfuir, et dès lors il résolut d'entrer dans l'ordre de Citeaux. Lorsque ses frères en furent instruits, ils voulurent le détourner de toutes les manières d'exécuter son dessein ; mais le Seigneur lui accorda une si grande grâce que non seulement rien ne s'opposa à sa conversion mais il gagna au Seigneur pour entrer en religion tous ses

frères et beaucoup*d'autres encore. Gérard, son frère, militaire vaillant, regardait comme vaines les paroles de Bernard, et rejetait absolument ses conseils ; alors Bernard, animé d'une foi toute de feu, et transporté du zèle de la charité pour le salut de son frère, lui dit : « Je sais, mon frère, je sais qu'il n'y aura que le malheur qui puisse donner à tes oreilles de comprendre. Puis mettant le doigt sur son côté : « Le jour viendra dit-il, et il viendra bientôt, qu'une lance perçant ce côté fera arriver jusqu'à ton cœur l'avis que tu rejettes. » Peu de jours après Gérard, qui avait reçu un coup de lance à l'endroit où son frère avait posé le doigt, est fait prisonnier et jeté dans les fers. Bernard vint pour le voir, et comme on ne lui permettait pas de lui parler, il lui cria : « Je sais, mon frère Gérard, que dans peu nous devons aller pour entrer au monastère. »

Cette nuit-là même, les chaînes qui retenaient Gérard par les pieds tombèrent ; la porte de la prison s'ouvrit et il s'enfuit plein de joie. Alors il fit connaître à son frère qu'il avait changé de résolution. et qu'il voulait se faire moine.

L'an de l'Incarnation 1112, la quinzième année depuis l'établissement de la maison des cisterciens, le serviteur de Dieu Bernard, âgé d'environ vingt-deux ans, entra dans l'ordre de Citeaux avec plus de trente de ses compagnons. Or, comme il sortait avec ses frères de la maison paternelle, Guidon, l'aîné, voyant Nivard, son tout petit frère, qui jouait sur la place avec des enfants, lui dit : « Allons, mon frère Nivard, c'est à toi seul qu'appartient toute la terre de notre héritage. » Et l'enfant lui répondit non pas comme un enfant : « Vous aurez donc le ciel, et à moi vous me laissez seulement la terre ?

Ce partage n'a pas été fait ex æquo. » Nivard resta donc quelque peu de temps avec son père ; mais dans la suite, il alla rejoindre ses frères. Le serviteur de Dieu Bernard étant entré dans cet ordre, s'adonna tellement à la contemplation spirituelle et fut tellement occupé du service de Dieu, qu'il ne se servait déjà plus d'aucun de ses sens corporels ; car il y avait un an qu'il était dans la cellule des novices, qu'il ignorait encore si la maison avait une voûte. Bien qu'il entrât souvent dans l'église et qu'il en sortît, il pensait qu'il n'y avait qu'une fenêtre au chevet, où il s'en trouvait trois.

L'abbé de Citeaux envoya des frères pour fonder la maison de Clairvaux, et ce fut Bernard qu'il leur proposa pour abbé. Il y vécut longtemps dans une pauvreté excessive, et souvent il n'avait que des feuilles de hêtre pour confectionner le potage. Le serviteur de Dieu veillait au delà de ce que peut la force d'un homme : et il avait coutume de dire que le temps qu'il regrettait le plus était celui qu'il passait à dormir ; il trouvait que la comparaison qu'on fait entre le sommeil et la mort était assez juste, puisque ceux qui sont morts semblent. dormir aux yeux des hommes comme ceux qui dorment semblent morts aux yeux de Dieu. C'est pourquoi, s'il entendait un frère ronfler trop fort, ou bien s'il le voyait couché avec peu de bienséance, il le supportait avec peine, et prétendait qu'il dormait comme un homme charnel ou bien comme un séculier. Il n'était porté à manger par aucun plaisir de contenter son appétit ; c'était la crainte de défaillir qui le faisait se mettre à table, comme à un lieu de supplice. Après le repas, il avait constamment la coutume de penser à la quantité de nourriture qu'il avait prise, et s'il s'apercevait avoir

excédé seulement d'un peu sa ration ordinaire, il ne laissait pas passer cela impunément. II avait tellement dompté les attraits de la friandise qu'il avait perdu en grande partie le sens dit goût ; car un jour qu'on lui avait versé de l'huile par mégarde, il la but sans s'en apercevoir : et le fait serait resté ignoré, si quelqu'un n'eût remarqué avec étonnement qu'il avait les lèvres couvertes d'huile. On sait que pendant plusieurs jours, il fit usage de sang caillé qui lui avait été servi pour du beurre.

Il ne trouvait de saveur qu'à l'eau, parce que, en la prenant, disait-il, elle lui rafraîchissait la bouche et la gorge. Il disait ingénument que tout ce qu'il avait appris dans l'Écriture sainte, il l'avait acquis par la méditation et la prière dans les forêts et dans les champs ; et il répétait souvent à ses amis qu'il n'avait jamais eu d'autres maîtres que les chênes et les hêtres. Enfin il avoua que c'était souvent dans la méditation et la prière que toute la Sainte Écriture s'était présentée à lui sous son véritable sens, et toute sa clarté. À une époque, rapporte-t-il dans le 82° sermon sur le Cantique des Cantiques, pendant qu'il parlait, il voulait retenir quelque chose que le Saint-Esprit lui suggérait, et se le réserver pour une autre fois où il serait obligé de traiter le même sujet, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « Tant que vous retiendrez cela, vous ne recevrez pas autre chose. » Il est certain qu'il ne le faisait pas par un sentiment d'infidélité, quoiqu'il témoignât manquer d'un peu de foi.

Dans ses vêtements la pauvreté lui plut toujours, mais jamais la malpropreté, qu'il disait être la marque d'un esprit négligent, ou plein d'un sot orgueil, ou bien convoitant la gloire humaine. Souvent il citait ce proverbe, que toujours il avait

dans le c ?ur : « Qui veut être remarqué, agit autrement qu'un autre. » C'est pour cela qu'il porta un cilice plusieurs années, tant que la chose put rester secrète ; mais quand il s'aperçut qu'elle était découverte, il s'en dépouilla et fit comme la communauté. S'il riait, c'était toujours de telle sorte qu'il lui fallait faire des efforts pour rire plutôt que pour réprimer des ris : il fallait qu'il les excitât plutôt qu'il ne les retint.

Comme il avait coutume de dire qu'il y avait trois genres de patience, savoir : 1° patience pour les paroles injurieuses, 2° patience pour le dommage dans les biens, et 3° patience dans les maladies du corps, il prouva qu'il les possédait tous par les exemples qui suivent : Il avait écrit une lettre dans laquelle il donnait des avis à un évêque en termes affectueux. L'évêque outré de colère lui répondit en style des plus amers et commença ainsi sa lettre : « Salut et non par esprit de blasphème »,comme si saint Bernard lui eût écrit poussé par l'esprit de blasphème ; mais celui-ci lui écrivit de nouveau en disant : « Je ne crois pas avoir l'esprit de blasphème, et je ne sache pas avoir maudit personne, ni avoir l'envie de le faire à l'égard de qui que ce soit, mais surtout envers le prince de mon peuple. » Un abbé lui envoya 600 marcs d'argent pour construire un monastère ; or, toute la somme fut ravie en route par des voleurs. À cette nouvelle, Bernard se contenta de dire : « Béni soit Dieu, qui nous a délivrés de ce fardeau ; il faut toutefois avoir pitié de ceux qui l'ont enlevé ; car, d'une part, c'était la cupidité humaine qui les poussa ; et d'ailleurs cette grosse somme d'argent avait été l'occasion d'une grande tentation. Un chanoine régulier vint le prier instamment de le recevoir au nombre des moines. Comme Bernard

n'acquiesçait pas à sa demande et lui conseillait de retourner à son église :
« Pourquoi donc, lui dit le chanoine, recommandez-vous si fort la perfection dans vos écrits, si vous ne l'offrez pas à ceux qui la désirent ?

Que ne puis-je les tenir dans mes mains, vos livres, afin de les mettre en morceaux ! » Bernard reprit : « Vous n'avez lu dans aucun d'eux que vous ne pouviez pas être parfait dans votre cloître : c'est la correction des mœurs, ce n'est pas le changement de lieux que j'ai recommandé dans tous mes livres. » Alors cet insensé se jeta sur lui et le frappa si grièvement à la joue, que la rougeur succéda au coup, et l'enfle à la rougeur. Déjà ceux qui se trouvaient là se levaient contre le sacrilège, mais le serviteur de Dieu les prévint en criant et en les conjurant au nom de Jésus-Christ de ne point le toucher et de ne lui faire aucun mal. Il avait coutume de dire aux novices qui voulaient entrer en religion : « Si vous voulez avoir part à. tout ce qui se fait dans l'intérieur de cette maison, laissez à la porte le corps que vous avez amené du siècle : l'esprit seul entre ici ; on n'y a pas besoin de la chair. » Son père, qui était resté seul à la maison, vint au monastère et y mourut après un court espace de temps, dans une belle vieillesse.

Sa sœur, qui s'était mariée, vivait exposée au danger au sein des richesses et des délices du monde. Or, elle vint une fois au monastère faire une visite à ses frères. Et comme elle était arrivée avec une suite et un appareil magnifique, Bernard en eut horreur comme du filet dont se sert le diable pour prendre les âmes ; il refusa absolument de sortir pour la voir. Comme aucun de ses frères ne

venait à sa rencontre, mais que l'un d'eux, qui pour lors était portier, l'appelait fumier habillé, elle fondit toute en larmes. « Bien que je sois une pécheresse, dit-elle, c'est pour les gens de cette sorte que Jésus-Christ est mort : c'est parce que je sens être une pécheresse que je recherche les avis et l'entretien des personnes de bien ; et si mon frère, méprise mon corps, que le serviteur de Dieu ne méprise pas mon âme.

Qu'il vienne, qu'il ordonne, et tout ce qu'il ordonnera, je l'accomplirai. » Ce ne fut qu'après cette promesse que saint Bernard vint la trouver avec ses frères ; et parce qu'il ne pouvait pas la séparer de son mari, il lui interdit d'abord toute la vaine gloire du monde, et il lui proposa, pour modèle à imiter, la conduite de sa mère ; après quoi il la congédia. À son retour, il s'opéra en elle un changement si soudain, qu'au milieu de la gloire du monde, elle menait une vie érémitique et qu'elle se rendait absolument étrangère à tout ce qui tenait du siècle. Enfin à force de prières, elle gagna son mari, et après avoir reçu l'autorisation de son évêque, elle entra dans un monastère. L'homme de Dieu tomba malade, et on croyait qu'il allait rendre le dernier soupir, quand il fut ravi en esprit et il lui parut qu'il était présenté au tribunal de Dieu : Satan y fut aussi de son côté, et le pressait d'accusations injustes. Quand il eut tout articulé et que ce fut au tour de l'homme de Dieu à parler, celui-ci dit sans se troubler et sans s'effrayer : « Je l'avoue, je suis un indigne, et je ne saurais, par mes propres mérites, obtenir le royaume des cieux. Au reste mon Seigneur qui le possède à double titre, savoir par héritage de son père, et par le mérite de sa passion, se contente de l'un et me donne l'autre, ce don, je ;le revendique pour moi, et je ne saurais être

confondu. » A cette parole l'ennemi fut confus, l'assemblée dissoute, et l'homme de Dieu revint à lui.

Il atterra son corps par une abstinence excessive, par le travail, par les jeûnes, à tel point qu'il était continuellement malade et languissant, la fièvre le dévorait, et c'était à peine s'il pouvait suivre les exercices du couvent. Une fois, il était très gravement malade ; ses frères firent des prières pour lui, et il se sentit revenir à la santé. Alors il convoqua la communauté et dit : « Pourquoi retenez-vous un misérable homme ? vous êtes plus forts et vous l'avez emporté. Grâce, je vous en prie, grâce, laissez-moi m'en aller. » Plusieurs villes élurent l'homme de Dieu pour évêque : ce furent en particulier Gênes et Milan. À ceux qui le demandaient, il disait sans consentir, comme aussi sans refuser avec dureté, qu'il ne s'appartenait pas, mais qu'il était consacré au service des autres. Au reste, les frères, d'après le conseil de l'homme de Dieu, s'étaient pourvus et munis de l'autorité du souverain Pontife pour que personne ne pût leur ravir leur joie. À une époque ayant visité les frères Chartreux, Bernard les édifia beaucoup en tous points. Il n'y eut qu'une chose qui frappa le prieur de la Chartreuse, c'est que la selle qui portait le saint abbé n'était pas sans quelque élégance et n'annonçait pas la pauvreté. Le prieur en fit l'observation à un des frères qui rapporta cela à l'homme de Dieu. Celui-ci n'en fut pas moins étonné et s'informa de ce qu'était cette selle : car de Clairvaux, il était venu à là Chartreuse sans savoir comment elle pouvait être. Pendant toute une journée, il chemina auprès du lac de Lausanne sans le voir, ou bien il ne remarqua pas qu'il le voyait. Le soir, comme ses compagnons parlaient de ce

lac, Bernard leur demanda où il se trouvait. En entendant cela, ils restèrent dans l'admiration.

L'humilité de son cœur l'emportait en lui sur la gloire de son nom, et le monde entier ne parvenait pas autant à l'élever qu'il se rabaissait lui-même. Tous le regardaient comme un homme extraordinaire, et lui se considérait comme le dernier de tous : personne ne lui trouvait son égal et lui-même ne se préférait â personne. Enfin, d'après ses propres aveux, au milieu des plus grands honneurs, et quand il recevait des hommages universels, il se croyait être un personnage d'emprunt, ou bien il pensait rêver : mais où il rencontrait des frères plus simples ; il était joyeux de se trouver jouir d'une humilité qui lui était chère, et d'être rendu à lui-même. Or, toujours on le rencontrait ou priant, ou lisant, ou écrivant, ou méditant, ou bien édifiant les frères par sa parole. Une fois qu'il prêchait au peuple et que tous l'écoutaient avec attention et dévotion, cette tentation se glissa dans son esprit : « Vraiment tu parles aujourd'hui admirablement ; les hommes t'écoutent volontiers et tu passes généralement pour un savant ! » Mais l'homme de Dieu, qui se sentait pressé par cette tentation, s'arrêta un instant, et se mit à penser, s'il devait continuer ou finir son discours. Et aussitôt, fortifié par le secours de Dieu, il répondit tout bas au tentateur : « Ce n'est pas par toi que j'ai commencé, ce n'est pas par toi que je cesserai. » Et, sans se troubler, il poursuivit sa prédication jusqu'à la fin. Un moine qui, dans le siècle, avait été ribaud et joueur, fut tenté par le malin esprit de rentrer dans le monde. Or, comme Bernard ne le pouvait retenir, il lui demanda de quoi il vivrait. Celui-ci lui répondit : « Je sais jouer aux dés et avec cela je pourrai vivre. »

Bernard lui dit : « Si je te confie un capital, veux-tu revenir tous les ans et partager avec moi le bénéfice ? » Quand le moine entendit cette proposition, il fut tout joyeux, et promit qu'il y viendrait volontiers. Bernard commanda donc de lui donner vingt sols et cet homme s'en alla avec cet argent. Or, le saint homme agissait ainsi afin de pouvoir le faire revenir une seconde fois, comme cela eut lieu plus tard. Ce malheureux s'en alla donc, et perdit tout : puis il revint fort confus à la porte. Quand l'homme de Dieu eut appris son arrivée, il alla plein de joie vers lui, et tendit son giron afin de partager le gain ensemble. Et l'autre dit : « Rien, mon père, je n'ai rien gagné ; mais j'ai encore perdu le capital : si vous voulez, recevez-moi pour notre capital. » Bernard lui répondit avec bonté : « S'il en est ainsi, dit-il, mieux vaut encore recevoir cela que tout perdre ». Une fois saint Bernard voyageait monté sur une jument ; il rencontra un paysan, avec lequel il vint à parler et à gémir de la légèreté du cœur dans la prière. Quand cet homme Peut entendu, il le méprisa aussitôt, et lui dit que quant à lui, dans, ses prières, il avait, le cœur ferme et solide. Mais saint Bernard voulant le convaincre et réprimer sa témérité lui dit : « Eloignez-vous un peu de nous, et commencez l'oraison dominicale avec toute l'attention dont-vous pouvez être capable. Si vous l'achevez sans aucune distraction et sans vous tromper, je vous donne bien certainement la jument sur laquelle je suis assis. Mais vous allez me promettre consciencieusement aussi, que si vous avez en même temps une distraction, vous vous garderez bien de me le cacher. »

Le paysan enchanté et qui se croyait déjà avoir gagné la jument, fut assez téméraire pour se retirer,

et après s'être recueilli, il commença à réciter l'oraison dominicale. Il avait à peine achevé la moitié du Pater, qu'une pensée le tourmente : c'est de savoir s'il aura la selle avec la jument. Alors s'étant aperçu de sa distraction, il revint vite trouver saint Bernard auquel il déclara ce qu'il avait été inquiété pendant sa prière, et dans la suite, il fut moins présomptueux de soi-même.

Frère Robert, moine et parent de saint Bernard, trompé dès son enfance par les discours de certaines personnes, s'en était allé à Cluny. Or, le vénérable Père, après avoir gardé le silence à ce sujet pendant un certain temps ; prit la résolution de. lui écrire pour le faire rentrer. Et comme il était en plein air, et qu'un autre moine écrivait en même temps sous la dictée du saint, tout à coup, et sans qu'on s'y attendît, la pluie tomba avec impétuosité. Or, celui qui écrivait voulait plier la feuille. « C'est œuvre de Dieu, lui dit Bernard, écrivez, et ne craignez rien. » Il écrivit donc la lettre au milieu de la pluie, sans en recevoir une goutte, car bien qu'il eût plu de tout côté, cependant la force de la charité suffit pour éloigner l'incommodité de l'orage.

L'homme de Dieu avait bâti un monastère, qui était envahi par une multitude incroyable de mouches, en sorte que c'était une grande gêne pour tout le monde. Saint Bernard dit : « Je les excommunie. » Et le matin, on les trouva toutes mortes.

Ayant été envoyé par le souverain pontife à Milan, pour en réconcilier les habitants avec l'Église, il était déjà de retour à Pavie, quand un homme lui amena sa femme, qui était possédée. Aussitôt le diable se mit à vomir contre le saint mille injures par la bouche de cette misérable. Il

disait : « Ce mangeur de poireaux, cet avaleur de choux, ne me chassera point de ma petite vieille. » Mais l'homme de Dieu l'envoya à l'église de saint Syr. Saint Syr voulut le céder à son hôte et ne fit aucun bien à cette femme. On l'amena donc de nouveau à saint Bernard. Alors le diable, par la bouche de la possédée, se mit à plaisanter et à dire : « Ce ne sera pas Sirule, ce ne sera pas Bernardinet qui me chassera. » A cela, le serviteur de Dieu répondit : « Ni Syr, ni Bernard ne te chassera, mais ce sera le Seigneur J.-C : » Et il ne se fut pas plutôt mis en oraison, que le malin esprit dit : « Que je sortirais volontiers de cette petite vieille ! Combien j'y suis tourmenté ! Que je sortirais volontiers ! mais je ne le puis ; le grand Seigneur ne le veut pas. » Le saint lui dit : « Et quel est le grand Seigneur ? » « C'est Jésus de Nazareth », répondit le diable. « L'as-tu jamais vu ? » reprit Bernard. « Oui, » répondit le malin. « Où ? » dit Bernard. L'autre lui répondit : « Dans la gloire. » « Tu as donc été dans la gloire ? » repartit Bernard. « Certainement, » dit le démon. « Et comment en es-tu sorti ? » lui demanda le saint. « C'est avec Lucifer que nous fûmes précipités en grand nombre. » Or, l'esprit méchant disait cela d'une voix lugubre, par la bouche de la vieille, en présence de tout le monde qui l'entendait. Et l'homme de Dieu lui dit : « Est-ce que tu ne voudrais pas retourner dans cette gloire ? » Et le démon se mit à ricaner d'une certaine façon et dit : « C'est un peu tard, à présent. »

Alors, l'homme de Dieu fit une prière, et le démon sortit de la femme. Mais quand saint Bernard se fut retiré, le diable s'en empara de nouveau. Alors son mari accourut dire à saint Bernard ce qui était arrivé. Celui-ci ordonna de lier

au cou de la femme un papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Au nom de Notre-Seigneur : Jésus-Christ, je te commande, démon, de ne plus oser toucher cette femme à l'avenir. » Après quoi, le diable n'osa plus s'approcher d'elle*.

*Ripamoulins rapporte ce fait ; dans la 2e partie des Historiarum Ecelesiæ mediolauensis, page 57 (œuvre de Loup de Ferr., page 518.)

Il y avait, dans l'Aquitaine, une misérable femme tourmentée par un démon impudent et incube. Pendant six ans, il abusa d'elle et la vexa par des débauches incroyables. Quand l'homme de Dieu vint en ce pays, le démon défendit à la possédée, avec des menaces horribles, de s'approcher du saint, parce qu'il ne pourrait lui rien faire de bien, et qu'après son départ, celui qui était son amant serait pour elle un persécuteur acharné. Mais cette femme alla trouver avec assurance l'homme de Dieu, et lui raconta avec beaucoup de sanglots ce qu'elle souffrait. Saint Bernard lui dit : « Prenez mon bâton que voici, mettez-le dans votre lit, et s'il peut faire quelque chose, qu'il le fasse. » La femme le fit et se coucha ; mais aussitôt l'autre vint et n'osa pas s'approcher du lit, ni entreprendre ce qu'il avait coutume de faire. Alors i1 la menace vivement qu'aussitôt après le départ du saint, il se vengera d'elle d'une manière atroce.

Ceci fut rapporté à saint Bernard qui rassembla le peuple, commanda que chacun tint une chandelle allumée à la main, et, avec toute l'assemblée qui se trouvait là, il excommunia le démon ; ensuite il lui interdit tout accès, soit auprès de cette femme, soit auprès d'aucune autre. Ce fut ainsi qu'elle ut délivrée entièrement d'une semblable illusion.

Dans la même province, le saint homme

remplissait les fonctions de légat, pour réconcilier à l'Église le duc d'Aquitaine, qui refusait absolument de le faire. Alors, l'homme de Dieu s'approcha de l'autel pour célébrer les saints mystères, et le duc attendait à la porte de l'église, comme excommunié. Quand saint Bernard eut dit Pax Domini il mit le corps de N.-S. sur la patène et le prit avec lui, et alors, la figure embrasée et les yeux flamboyants, il sort de l'église et adresse au duc ces paroles terribles : « Nous t'avons, prié, dit-il, et tu nous as méprisés : Voici le Fils de la Vierge qui vient à toi ; c'est lui qui est le seigneur de l'Église que, tu persécutes. C'est ici ton juge au nom duquel tout genou fléchit. C'est ici ton juge dans les mains duquel ton âme viendra un jour. Est-ce que tu le mépriseras aussi ; lui, comme tu as méprisé ses serviteurs ? Résiste-lui, si tu l'oses. » Et aussitôt le duc fut glacé, et 'comme si tous ses membres eussent été disloqués, il se laissa tomber à l'instant aux pieds du saint, qui, le poussant du talon, lui ordonna de se lever et d'écouter la sentence de Dieu. Le duc se leva tout tremblant, et accomplit de suite ce que le saint homme lui commandait. - Le serviteur de Dieu étant venu en Allemagne pour apaiser une grande discorde, l'archevêque de Mayence envoya au-devant de lui un clerc vénérable.

Celui-ci lui disait qu'il avait été envoyé au-devant de lui par son seigneur, et l'homme de Dieu répondit : « C'est un autre Seigneur qui vous a envoyé. » Celui-ci, étonné, lui assurait qu'il avait été envoyé par l'archevêque, son maître. De son côté, le serviteur de Jésus-Christ disait : « Vous vous trompez, mon fils, vous vous trompez ; c'est un plus grand maître qui vous a envoyé ; c'est Jésus-Christ » Le clerc, qui comprit : « Vous

pensez, dit-il, que je veux me faire moine ? Dieu m'en garde ! Je n'y ai pas pensé ; et cela n'entre pas dans mes goûts. » Cependant, dans le même voyage, il dit adieu au siècle et reçut l'habit des mains de l'homme de Dieu. - Le saint homme avait accueilli dans son ordre un militaire d'une famille très noble, lequel, étant resté un certain temps avec saint Bernard, fut aux prises avec une tentation très grave. Un des frères, qui le vit si triste, lui en demanda la causé. Il lui répondit : « Je sais, dit-il, je sais que désormais il n'y aura plus de joie pour moi. » Le frère rapporta cette parole au serviteur de Dieu, qui pria pour le militaire avec plus de ferveur. À l'instant, ce frère, qui avait été si grièvement tenté et qui était si triste, parut aux frères aussi joyeux et aussi gai qu'il avait paru désolé auparavant. Le frère lui . rappela le mot triste qu'il avait prononcé, alors, il répondit : « Bien, que j'aie dit alors, je ne serai plus jamais gai, je dis maintenant, je ne serai plus jamais triste. »

Saint Malachie, évêque d'Irlande, dont saint Bernard a écrit la vie pleine de vertus, étant trépassé heureusement à Jésus-Christ dans son monastère, l'homme de Dieu offrit pour lui l'hostie salutaire ; il connut alors sa gloire par une révélation divine, et par inspiration* il changea la formule de la postcommunion en disant avec une voix toute joyeuse : Deus qui Beatum Malachiam sanctorum tuorum meritis coæquasti, tribue, quæsumus, ut qui pretiosæ mortis ejus festa agimus, vitæ quoque imitemus exempla. Per Dominum…**. Le chantre lui faisant signe qu'il se trompait : « Non, dit-il, je ne me trompe pas ; je sais ce que je dis. » Ensuite il alla baiser les précieux restes du saint.

*Guill. de S. Th., l. IV, c. XXI. -- **C'est la postcommunion de la messe de saint Grégoire Ier, pape, telle qu'elle se trouve dans le Romain actuel, à l'exception du mot mortis qui est remplacé par commemorationis.

À l'approche du carême, il reçut la visite d'un grand nombre d'étudiants qu'il pria de s'abstenir, au moins dans ces saints jours, de leurs vanités et de leurs débauches. Comme ils n'acquiesçaient pas à sa prière, il leur fit servir du vin en disant : « Buvez 1a boisson des âmes. » Quand ils eurent bu ils furent subitement changés ; ils avaient tout à l'heure refusé de servir Dieu pendant un peu de temps, et ils lui consacrèrent toute leur vie.

Enfin, saint Bernard approchant heureusement de la mort, dit à ses frères « Je vous laisse trois points à observer, et dans tout le cours de ma vie je les ai pratiqués autant qu'il a été en moi : je n'ai voulu donner de scandale à personne et s'il y en a eu, je l'ai caché comme je l'ai pu. J'ai toujours cru moins à mon sentiment qu'à celui d'autrui. Quand j'ai été offensé je n'ai jamais cherché à me venger. Voici donc que je vous laisse la charité, l'humilité et la patience. »

Enfin après avoir opéré un grand nombre de miracles, construit 160 monastères, composé beaucoup de livres et de traités, et avoir vécu environ soixante-trois ans, il s'endormit dans les bras de ses frères, l'an du Seigneur mil cent cinquante-trois. Après son décès, il manifesta sa gloire à beaucoup de personnes. Il apparut en effet à l'abbé d'un monastère et l'engagea à le suivre. Comme cet abbé le suivait, l'homme de Dieu lui dit : « Voici que nous allons à la montagne du Liban. Pour vous, vous demeurerez ici et moi j'y monterai. » L'abbé lui demanda pourquoi il voulait monter ? « C'est que je veux apprendre », dit-il.

« Et que voulez-vous apprendre, mon Père, reprit l'abbé étonné, vous dont nous ne connaissons pas aujourd'hui le pareil sur la terre en ce qui concerne la science ? » Le saint lui répondit : « Il n'y a pas de science ici-bas, il n'y a aucune connaissance du vrai. C'est là-haut qu'est la plénitude de la science, c'est là-haut qu'est la véritable connaissance de la vérité. » Et en disant ces mots, il disparut. L'abbé nota le jour, et il trouva que c'était celui où saint Bernard était mort. Dieu opéra par son serviteur beaucoup d'autres miracles, qu'il est presque impossible de compter.

44. Saint Timothée

Timothée viendrait de *timorem tenens*, tenant peur, ou de *timor*, et *Théos*, crainte de Dieu. Et selon le mot de saint Grégoire, le saint est pris de peur en considérant où il a été, où il sera, où il est et où il n'est pas. Où il a été, c'est-à-dire dans le péché ; où il sera, au jugement ; où il est, dans la misère ; où il n'est pas, dans la gloire.

Timothée fut tourmenté à Rome sous Néron par le préfet de la ville ; ses plaies furent arrosées de chaux vive,* et pendant qu'il souffrait ces supplices affreux, il rendait grâces à Dieu. Deux anges lui apparurent alors et lui dirent : « Lève la tête aux cieux et vois. » En regardant il vit lés cieux ouverts et Jésus-Christ tenant une couronne ornée de pierres précieuses qui lui disait « Tu la recevras de ma main. » Un homme nommé Apollinaire, voyant cela, se fit baptiser. C'est pourquoi le président ordonna que tous deux fussent décapités, puisqu'ils persévéraient dans leur confession. Ce qui arriva vers l'an du Seigneur cinquante-sept.

**Bréviaire romain.*

45. Saint Symphorien

Symphorien vient de symphonie. Car il fut comme un instrument de musique qui rend des sons harmonieux de vertu. Dans un instrument de musique il y a trois choses, comme elles existèrent dans Symphorien. D'après Averroës, l'objet qui résonne doit être dur à la résistance, doux pour la prolongation des sons et large quant à leur ampleur. De même Symphorien fut comme un instrument de musique ; il fut dur à lui-même par austérité, doux aux autres par mansuétude et large à tous par grandeur de charité.

Symphorien était originaire de la ville d'Autun. Dès sa jeunesse, il excellait par une telle gravité de mœurs qu'il semblait prévenir la vieillesse. Les païens célébraient une fête de Vénus et l'on portait sa statue devant le préfet Héraclius. Symphorien qui s'y trouva ne voulut pas l'adorer ; alors il fut battu longtemps et jeté en prison. On le fit sortir ensuite du cachot et comme on le forçait à sacrifier et qu'on lui promettait de grandes récompenses, il dit : « Notre Dieu sait récompenser le mérite comme il sait punir les péchés. Cette vie que nous avons à payer à Dieu comme une dette, payons-la en dévouement. On se repent, trop tard, d'avoir tremblé devant son juge. Vos présents trompeurs qui paraissent avoir la douceur du miel ne sont que poison à ceux dont l'esprit est assez crédule pour les accepter. Votre cupidité, en voulant tout posséder, ne possède rien, parce que enlacée dans les artifices du démon, elle est retenue dans les entraves d'un misérable gain : et vos joies, semblables à une eau glacée, se brisent dès qu'elles reçoivent les rayons du soleil. » Alors le juge, rempli de colère, porta une sentence de mort contre Symphorien. On le conduisait à l'endroit de l'exécution, quand sa mère lui cria de dessus le mur : « Mon fils, mon fils, souviens-toi de la vie éternelle : regarde en haut, et vois celui qui règne

dans le ciel. Ta vie n'est point détruite, puisqu'elle est changée en une meilleure* ». Bientôt après il fut décapité, et son corps enlevé par les chrétiens fut enseveli honorablement. Il s'opérait tant de miracles à son tombeau que les païens l'avaient en grand honneur.

**Bréviaire romain.*

Grégoire de Tours rapporte*qu'un chrétien ramassa trois pierres à l'endroit où son sang avait été répandu et qu'il les renferma dans une boîte d'argent revêtue de bois. Il la déposa dans un château qu'un incendie dévora tout entier ; mais la boîte fut retirée intacte et entière dit milieu du foyer. Il pâtit vers l'an du Seigneur 270.

**De Glor. Mart.*, l. IV, c. LII.

46. Saint Barthélemy

Barthélemy signifie fils de celui qui suspend les eaux, ou fils de celui qui se suspend. Ce mot vient de *Bar*, qui veut dire fils, de *thelos*, sommité, et de *moys*, eau. De là Barthélemy, c'est-à-dire, le fils de celui qui,suspend les eaux de Dieu ; donc, qui élève l'esprit des docteurs en haut, afin. qu'ils versent en bas les eaux de la doctrine. C'est un nom Syrien et non pas Hébreu, il v a trois manières d'être suspendu, que notre saint posséda. En effet il fut suspendu, c'est-à-dire élevé au-dessus de l'amour du monde, porté à l'amour des choses du ciel, entièrement appuyé sur la grâce et le secours de Dieu, de sorte que toute sa vie dépendit non de ses mérites mais de l'aide de Dieu. Par la seconde étymologie,est indiquée la profondeur de sa sagesse dont saint Denys dit ce qui suit dans sa *Théologie mystique** : « Le divin Barthélemy avance que la Théologie est tout ensemble développée et briève, l'évangile ample, abondant et néanmoins concis. » Saint Barthélemy veut insinuer par là,, d'après l'opinion de Denys, que la nature suprême de Dieu s'élève au-dessus de tout, au-dessus de toute négation, comme de toute affirmation.

*Chapitre I, 3

Saint Barthélemy, apôtre, en venant dans l'Inde*, qui est située aux extrémités du monde, entra dans un temple où se trouvait une idole nommée Astaroth, et il s'y arrêta comme ferait un voyageur.

**Bréviaire romain.*

Dans cette idole habitait un démon qui prétendait faire du bien aux malades ; or, il ne les guérissait pas, mais il suspendait seulement leurs souffrances. Cependant comme le temple était rempli de malades et que, malgré les sacrifices offerts tous les jours pour les infirmes des pays les plus éloignés, on ne pouvait avoir aucune réponse d'Astaroth, les malades allèrent à une autre ville où l'on adorait une idole nommé Bérith. Ils demandèrent à Bérith pourquoi Astaroth ne donnait pas de réponse, et il dit : « Notre Dieu est lié dans

des chaînes de feu ; il n'ose ni respirer, ni parler, à dater du moment où est : entré l'apôtre de Dieu Barthélemy. » Ils lui disent : « Et quel est ce Barthélemy ? » Le démon répondit : « C'est l'ami du Dieu tout-puissant ; il est venu en cette province pour chasser tous les dieux de l'Inde. » Et ils dirent : « Dis-nous à quels signes nous pourrions le trouver. » Le démon reprit : « Il a les cheveux crépus et noirs, le teint pâle, les yeux grands, le nez régulier et droit, la barbe longue et mêlée de quelques poils blancs, la taille bien prise ; il est revêtu d'une robe sans manches avec des nœuds couleur de pourpre, son manteau est blanc, garni de pierres précieuses couleur de pourpre à chaque coin. Depuis vingt ans qu'il les porte, ses habits et ses sandales ne s'usent ni ne se salissent. Chaque jour il fléchit les genoux cent fois pour prier, et autant pendant la nuit. Les anges voyagent avec lui, et ils ne le laissent pas se fatiguer, ni avoir faim. Son visage, est toujours le même, toujours il est joyeux et gai.

Il prévoit tout, il sait tout. Il connaît et comprend les langues de tous les pays, et ce que je vous dis en ce moment, il le sait, déjà ; quand vous le cherchez, s'il le veut, il se montrera à vous, mais, s'il ne le veut pas, vous ne pourrez le trouver. Or, je vous prie, quand vous l'aurez rencontré, conjurez-le de ne pas venir ici de peur que ses anges ne me fassent ce qu'ils ont déjà fait à mon compagnon. »

Après donc qu'on l'eut cherché avec soin pendant deux jours sans le trouver, un démoniaque s'écria « Apôtre de Dieu, Barthélemy, tes prières me brûlent. » L'apôtre lui dit : « Tais-toi, et sors de cet homme. » A l'instant le possédé fut délivré. En apprenant cela, le roi de ce pays, nommé Polimius,

qui avait une fille lunatique, envoya prier l'apôtre de venir chez lui et de guérir, sa fille. L'apôtre étant venu chez le roi, et voyant sa fille enchaînée, parce qu'elle déchirait par ses morsures ceux qui l'approchaient, ordonna de la délier ; et comme les serviteurs n'osaient l'approcher, il dit :
« Déjà je tiens enchaîné le démon qui était en elle, et vous craignez ? » On la délia et elle fut délivrée. Alors le roi fit charger des chameaux d'or, d'argent et de pierres précieuses, et fit chercher l'apôtre qu'on ne put rencontrer nulle part. Le lendemain matin, cependant, le roi étant seul dans sa chambre, l'apôtre lui apparut et lui dit : « Pourquoi m'as-tu cherché toute la journée avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses ? Ces présents sont utiles à ceux qui sont avides des biens de la terre ; quant à moi, je ne désire rien de terrestre, rien de charnel. »

Alors saint Barthélemy se mit à lui apprendre beaucoup de choses sur la manière dont nous avons été rachetés ; il lui montra, entre autres, que Jésus-Christ avait vaincu le diable par convenance prodigieuse, par puissance, par justice et par sagesse.

Il fut *convenable* en effet que celui qui avait vaincu le fils d'une vierge, c'est-à-dire, Adam créé de la terre, alors qu'elle était encore vierge, fût vaincu par le fils de la Vierge.

Il le vainquit par *puissance* : comme le diable, en faisant tomber l'homme, avait usurpé l'empire de Dieu, Jésus-Christ l'en chassa avec sa toute-puissance. Et comme le vainqueur d'un tyran envoie ses compagnons de victoire pour arborer ses drapeaux partout et pour abattre ceux du tyran, de même Jésus-Christ vainqueur envoie partout ses messagers afin de renverser le culte du diable et

établir à la place le culte de Jésus-Christ

Il le vainquit avec *justice*. Il était juste en effet que celui qui avait vaincu l'homme par le manger, et qui le tenait encore sous sa puissance, fût vaincu par le jeûne d'un homme, et dépouillé de son usurpation.

Il le vainquit par *sagesse*, puisque les artifices du diable furent déjoués par l'habileté de Jésus-Christ Tel fut l'artifice du diable : comme un épervier qui saisit un oiseau, il devait saisir Jésus-Christ dans le désert ; si en jeûnant Jésus-Christ n'avait pas faim, il n'y aurait plus de doute qu'il fût Dieu ; mais s'il avait faim, il l'aurait vaincu lui-même par la gourmandise comme il avait fait du premier homme ; mais Dieu ne se fit pas connaître, parce qu'il eut faim ; il ne put pas être vaincu, car il résista à sa tentation. Quand donc il eut enseigné au roi les mystères de la foi, il ajouta que s'il voulait recevoir le baptême, il lui montrerait son Dieu, chargé de chaînes.

Le lendemain, les pontifes offraient, vis-à-vis du palais du roi, un sacrifice à l'idole, quand le démon se mit à crier en disant : « Cessez, misérables, de m'offrir des sacrifices, de peur que vous ne souffriez pire encore que moi qui suis lié de chaînes de feu par l'ange, de Jésus-Christ, que les Juifs ont crucifié, avec la pensée qu'il serait retenu par la mort : au lieu qu'il a enchaîné la mort elle-même, notre reine, et qu'il retient captif, dans des chaînes de feu, notre prince, l'auteur de la mort. » Aussitôt tous se mirent en œuvre d'attacher des cordes pour renverser l'idole, mais ils ne le purent. Alors l'apôtre commanda au démon de sortir de l'idole en la brisant : et à l'instant le démon sortit et brisa lui-même toutes les idoles du temple. Puis

l'apôtre fit une prière et tous les infirmes furent guéris. Alors saint Barthélemy consacra le temple à Dieu et ordonna au démon de s'en aller dans le désert. L'ange du Seigneur apparut en cet endroit, et en volant autour, du temple, il grava le signe de la croix avec le doigt aux quatre angles en disant : « Voici ce que dit le Seigneur : Comme je vous ai purifiés de votre infirmité, de même aussi ce temple sera purifié de toute souillure, et de la présence de celui qui l'habitait, puisque l'apôtre l'a fait s'en aller au désert. Mais auparavant, je vous le ferai voir. Ne craignez pas en le regardant, mais faites sur votre front un signe pareil à celui que j'ai sculpté sur ces pierres. » Et il leur montra un Éthiopien plus noir que la suie, à la figure anguleuse, avec une longue barbe, et des cheveux qui lui tombaient aux pieds, des yeux enflammés et jetant des étincelles comme le fer rouge ; des flammes couleur de soufre lui sortaient de la bouche et des yeux, et il avait les mains liées derrière le dos avec des chaînes de feu.

Et l'ange lui dit : « Puisque tu as entendu l'ordre de l'apôtre, et que tu as brisé toutes lés idoles en sortant du temple, je te délierai afin que tu puisses aller en tel endroit où aucun homme n'habite, et que tu y restes jusqu'au jour du jugement. » Quand il fut délié il disparut en hurlant et faisant un grand bruit : mais l'ange du Seigneur s'envola vers le ciel à la vue de tous les assistants. Alors le roi avec son épouse, ses enfants et tout le peuple reçut le baptême après quoi il quitta son royaume pour se faire le disciple de l'apôtre.

Tous les pontifes des temples s'assemblèrent et allèrent trouver le roi Astyage, son frère. Ils portèrent contre l'apôtre des plaintes concernant la

perte de leurs dieux, la profanation du temple et la séduction magique qu'on avait exercée contre le roi*. Alors le roi Astyage indigné fit partir mille hommes armés pour prendre l'apôtre. Quand il eut été amené au roi, celui-ci lui dit : « Es-tu celui qui a perverti mon frère ? » L'apôtre répondit : « Je ne l'ai pas perverti, mais je l'ai converti. » Le roi lui dit : « De même que tu as fait que mon frère abandonnât son Dieu pour croire au tien, de même aussi je te ferai abandonner ton Dieu pour sacrifier au mien. » L'apôtre repartit : « Le Dieu qu'adorait ton frère, je l'ai lié, et je l'ai fait voir lié ; après quoi je l'ai forcé à briser la statue de l'idole : si tu parviens à en faire autant à mon Dieu, alors tu pourras m'inviter à adorer la statue, sinon, de mon côté, je briserai tes dieux et tu croiras au mien. »

**Bréviaire romain.*

Comme l'apôtre parlait encore, on annonce au roi que son dieu Baldach s'était renversé et brisé en morceaux. À cette nouvelle, le roi déchira la robe, de pourpre dont il était revêtu ; ensuite il fit fouetter l'apôtre avec des verges, et commanda qu'on l'écorchât vif. Mais les chrétiens enlevèrent son corps, et l'ensevelirent avec honneur. Quant au roi Astyage, et aux pontifes des temples, ils furent saisis par les démons et ils moururent : mais le roi Polimius fut ordonné évêque et après avoir rempli avec honneur pendant vingt ans, le ministère épiscopal, il mourut en paix et plein de vertus.

- Il y a différentes opinions sur le genre de la passion de saint Barthélemy car le bienheureux Dorothée dit qu'il fut crucifié. Voici ses paroles : « Barthélemy prêcha aux Indiens et il traduisit dans leur langue l'Évangile selon saint Mathieu. Il s'endormit à Albane,ville de la grande Arménie, et

fut crucifié la tête en. bas. » Mais saint Théodore dit qu'il fut écorché. Cependant, dans beaucoup de livres, on lit qu'il fut seulement décapité. On peut concilier ces opinions différentes, en disant qu'il fut d'abord crucifié, ensuite qu'il fut descendu de la croix avant de mourir, et que pour ajouter à ses tortures, il fut écorché et, qu'en dernier lieu, il eut la tête tranchée.

L'an du Seigneur huit cent trente-et-un, les Sarrasins, qui envahirent la Sicile, ravagèrent l'île de Lipard, où reposait le corps de saint Barthélemy, et brisant son tombeau, ils dispersèrent ses ossements. Or, voici comme on rapporte que son corps fut transporté, de l'Inde dans cette île. Ces païens voyant que son corps était en grande vénération à cause de la quantité de miracles qu'il opérait, en furent remplis d'indignation et ils le renfermèrent dans un coffre de plomb qu'ils jetèrent dans la mer.

Dieu permit qu'il abordât dans l'île susdite* ; et comme les Sarrasins avaient dispersé ses os, quand ils se furent retirés, le saint apparut à un moine et lui dit : « Lève-toi, rassemblé mes os qui ont été dispersés. » Le moine lui répondit : « Pour quelle raison devons-nous ramasser vos os ou vous rendre quelque honneur, quand vous nous avez laissé exterminer sans nous secourir ? » L'apôtre reprit :

*Grég. de Tours, De Glor. Martyr., l. I, c. XXXVIII.

« Pendant un long espace de, temps, le Seigneur a épargné ce peuple en vue de mes mérites ; mais ses péchés s'augmentant de plus en plus et criant jusqu'au ciel, je n'ai plus pu obtenir pardon pour lui. » Comme le moine lui demandait comment il pourrait jamais trouver ses os qui étaient confondus avec beaucoup d'autres, l'apôtre lui dit : « La nuit,

tu iras pour les rassembler, et ceux que tu verras briller comme du feu, tu les enlèveras. » Le moine trouva tout ainsi que l'apôtre lui avait dit : il enleva les os, et, s'embarquant sur un vaisseau, il les transporta à Bénévent, métropole de la Pouilles Maintenant on dit qu'ils sont à Rome, quoique les Bénéventins assurent les posséder encore. - Une femme avait apporté un vase plein d'huile qu'elle voulait verser dans la lampe de saint Barthélemy. Mais de quelque façon que l'on penchât le vase sur la lampe, il ne pouvait rien en sortir, quoique en touchant l'huile avec les doigts on la trouvât liquide. Alors quelqu'un s'écria : « Je pense qu'il n'est pas agréable à l'apôtre qu'on verse de cette huile dans sa lampe. » C'est pourquoi on versa dans une autre lampe cette huile qui coula aussitôt.

Quand l'empereur Frédéric détruisit Bénévent, il donna l'ordre de raser toutes les églises ; car son intention était de transporter la ville entière dans un autre endroit. Alors un homme rencontra quelques personnages revêtus d'aubes blanches, et resplendissants, qui, paraissaient parler ensemble et discuter entre eux une question. Cet homme, rempli d'étonnement, demanda qui ils étaient, et l'un d'eux répondit : « Voici l'apôtre Barthélemy avec les autres saints dont il se trouvait des églises. dans la ville : ils se sont réunis pour chercher et discuter quelle peiné devra subir celui qui les a chassés de leurs demeures : déjà ils ont décidé entre eux et leur sentence est inviolable, que le coupable sera traduit sans retard au tribunal de Dieu, devant lequel il aura à répondre de tout cela. ».Et de vrai, peu après, ledit empereur mourut misérablement.

On lit dans un livre des Miracles des Saints, qu'un Docteur célébrait solennellement chaque

année la fête de saint Barthélemy. Un jour qu'il prêchait, le diable lui apparut sous l'apparence d'une jeune fille remarquablement belle : Le prédicateur jeta les yeux sur elle et l'invita à dîner. Pendant le repas, elle faisait tous ses efforts pour lui inspirer de l'amour. Saint Barthélemy vint à la porte sous la figure d'un pèlerin qui demanda avec instance qu'on le fit entrer pour l'amour de saint Barthélemy.
La jeune fille s'y opposa et on envoya au pèlerin un pain que celui-ci refusa d'accepter.

Alors, par le messager il envoya prier le maître de lui dire ce qui était plus particulièrement propre à l'homme. Le maître prétendait que c'était le rire, mais la jeune fille répondit : « Dites plutôt le péché, avec lequel l'homme est conçu, naît et vit. » Barthélemy répondit que le maître avait bien parlé, mais que la femme avait donné une réponse renfermant un sens plus profond.

En second lieu, le pèlerin envoya demander au maître de lui indiquer un endroit n'ayant qu'un pied d'étendue où Dieu avait manifesté les plus grandes merveilles. Comme le maître disait que, c'était l'endroit de la croix dans lequel Dieu a opéré des miracles, la femme dit : « C'est plutôt la tête de l'homme, dans laquelle existe comme un petit monde. » L'apôtre approuva la sentence de l'un et de l'autre.

Troisièmement il demanda quelle distance il y avait depuis le haut du ciel, jusqu'au bas de l'enfer. Comme le maître avouait qu'il ne le savait pas, la femme dit : « Je vois maintenant que je suis surpassée : mais je le sais, moi, qui suis tombée de l'un dans l'autre ; et il faut que je te montre cela. » Alors le diable en poussant un grand hurlement se

précipita dans l'abîme. Or, quand on chercha le pèlerin, on ne le trouva pas. On lit quelque chose d'à peu près semblable de saint André.

Saint Ambroise dans la préface qu'il a composée pour cet apôtre raconte ainsi sa légende en abrégé. « O Jésus, vous avez daigné manifester d'une manière admirable votre majesté à ceux que vous avez chargés de prêcher votre Trinité qui forme une seule divinité.. Parmi eux, c'est sur saint Barthélemy que vous avez daigné jeter les yeux pour l'envoyer prêcher un peuple éloigné. Aussi l'avez-vous orné de toutes sortes de vertus.

Ce peuple, bien que séparé du reste du monde, vous a été acquis, et a été rapproché de vous par les mérites de la prédication de votre apôtre. De quelles louanges n'est pas digne cet homme merveilleux ! Ce n'est pas assez pour lui de gagner à la foi les c ?urs de ceux qui l'environnent ; il vole plutôt qu'il ne marche vers les extrémités du monde habitées par les Indiens : Une multitude innombrable de malades le suit dans le temple du démon et, à l'instant ce père du mensonge ne donne plus de réponses. Oh ! combien furent merveilleux les prodiges de sa vertu ! Un sophiste veut argumenter contre lui ; l'apôtre ordonne et le sophiste reste, muet et épuisé. La fille du roi que le démon tourmentait, il la délivre et la rend guérie à son père. Oh ! prodige de sainteté ! il force le démon à réduire en poudre les idoles sous lesquelles l'antique ennemi du genre humain se faisait adorer. Il peut bien être compté dans l'armée du ciel celui auquel apparut un ange envoyé de la cour céleste afin de rendre un témoignage certain à la vérité ! Cet ange montre, le démon enchaîné, et grave sur la pierre le signe de la croix qui a sauvé

les hommes. Le roi et la reine sont baptisés avec leur peuplé, et les habitants de douze villes vous confessent de corps et de cœur. Enfin, sur la dénonciation des pontifes païens, un tyran, le frère de Polémius encore néophyte, fait battre de verges l'apôtre, et le fait écorcher et périr de la mort la plus atroce. » Le bienheureux Théodore*, abbé et docteur, dit entre autres ces paroles, au sujet de saint Barthélemy : « L'apôtre Barthélemy prêcha premièrement en Lycaonie, ensuite dans l'Inde, enfin dans Albane, ville de la grande Arménie où il fut d'abord écorché et enfin décapité ; il y fut aussi enseveli.

*Cf. Anastase le Biblioth., t. III, p. 732.

Quand il reçut du Seigneur la mission de prêcher, je pense qu'il entendit qu'on lui adressait ces mots : « Mon disciple, va prêcher, va au combat : affronte les périls ; j'ai achevé l'œuvre de mon père ; j'ai été témoin le premier ; accomplis la tâche qui t'est imposée ; marche sur les pas de ton maître ; donne sang pour sang, chair pour chair ; endure ce que j'ai enduré pour toi dans ma passion. Que tes armes soient la bénignité au milieu de tes fatigues, et la douceur vis-à-vis des méchants, et la patience dans cette vie qui passe. » L'apôtre accepta, et comme un serviteur fidèle, il acquiesça à l'ordre de son Seigneur ; il s'avance plein de joie comme la lumière du monde, afin d'éclairer ceux qui vivaient dans les ténèbres : c'est le sel de la terre qui conserve les peuples énervés ; c'est le laboureur qui met la dernière main à la culture des c ?urs. L'apôtre saint Pierre enseigne aussi les nations, saint Barthélemy en fait autant : Pierre opère de grands prodiges ; Barthélemy fait des miracles éclatants ; Pierre est crucifié la tête en

bas ; Barthélemy, après avoir été écorché vif, est décapité. Autant Pierre conçoit de mystères, autant en pénètre Barthélemy. Il féconde l'Église comme le prince des apôtres ; les grâces qu'ils ont reçues tous les deux se balancent. De même que la harpe produit des accords harmonieux, de même Barthélemy, qui tient le milieu dans le mystérieux nombre douze, s'accorde avec ceux qui le précèdent comme avec ceux qui le suivent pour produire des sons mélodieux au moyen de la parole divine.

Tous les apôtres, en se partageant l'univers, ont été établis les pasteurs du Roi des rois. L'Arménie qui s'étend de Ejulath jusqu'à Gabaoth est la partie qui lui échoit ; aussi voyez-le se servir de sa langue comme d'un soc pour labourer le champ de l'esprit des hommes, dans les cœurs desquels il enfouit la parole de sa foi ; il plante les jardins et les vignes du Seigneur ; il greffe les remèdes qui guériront les passions de chacun ; il extirpe les épines nuisibles, il coupe le bois de l'impiété ; il entoure le dogme de défenses. Mais qu'ont-ils gagné pour l'offrir au Créateur ! Au lieu des honneurs, ils n'ont que déshonneur, au lieu. de bénédiction, malédiction, au lieu des récompenses, .des tourments ; au lieu d'une vie de repos, la mort la plus amère : car après avoir subi des supplices intolérables, Barthélemy ;fut écorché par les impies comme s'ils avaient prétendu en faire un sac et après sa sortie de ce monde, il ne méprisa pas ceux qui l'avaient tué ; mais ceux qui se perdaient, il les attirait par des miracles, ceux qui étaient des adversaires, il les gagnait par des prodiges. Cependant il n'y avait rien qu'il n'employât pour calmer leur fureur aveugle, et pour les éloigner du mal. Or, comment se comportent-ils ensuite ? Ils s'acharnent contre le

corps du saint. Les malades méprisent celui qui les voulait guérir ; les orphelins, celui qui les menait parla, main, les aveugles, leur conducteur, les naufragés, leur pilote, les morts, celui qui leur rendait la vie. Et comment cela ? En jetant ce corps saint dans la mer. »

« Le flot poussa des rivages de l'Arménie le coffre où étaient les ossements du saint avec quatre autres coffres d'os de martyrs qui avaient été jetés aussi dans la mer. Pendant tout le trajet, les quatre coffres précédaient celui de l'apôtre auquel ils semblaient faire cortège. Ils abordèrent ainsi, auprès de la Sicile, dans une île appelée Lipari. Le prodige fut révélé à l'évêque d'Ostie qui se trouvait présent. Ce trésor inestimable vint dans un lieu très pauvre. Cette pierre des plus précieuses vint aborder sur un rocher ; cette lumière resplendissante se répandit dans un lieu obscur. Les quatre autres coffres allèrent dans différents pays et laissèrent le saint apôtre dans l'île citée plus-haut. En effet l'apôtre laissa les quatre martyrs par derrière et envoya l'un, savoir : Papinus, dans une ville de Sicile nommée Milas, un autre qui s'appelait Lucien, à Messine ; les deux autres, il les fit aller dans la Calabre, savoir : Grégoire dans la cité de Colonne, et Achatius dans la cité de Chale où jusque aujourd'hui ils brillent par les faveurs qu'ils accordent. Le corps de saint Barthélemy fut reçu au chant des hymnes, au milieu des louanges ; on alla au-devant de lui avec des flambeaux, et on éleva en son honneur un temple magnifique.

Le mont Volcano, voisin de l'île, causait : des dommages aux habitants parce qu'il jetait du feu : il s'éloigna de sept stades sans qu'on le vît, et s'arrêta au milieu de la mer, en sorte qu'aujourd'hui encore

on n'en aperçoit plus que comme l'apparence d'un feu qui s'échappe. Maintenant donc, salut, ô bienheureux des bienheureux ! Trois fois heureux Barthélemy, qui êtes la splendeur de la lumière divine, le pêcheur de la sainte Église, l'homme habile à prendre les poissons doués de raison, le doux fruit du palmier vivace, l'exterminateur du diable occupé à blesser le monde par ses violences ! Gloire à vous, soleil qui éclairez tout ce qu'il y a sur la terre, bouche de Dieu, langue de feu qui répand la sagesse, fontaine intarissable de santé, qui avez sanctifié la mer dans votre course, qui avez, rougi la terre de la pourpre de votre sang, qui êtes monté aux cieux, où vous brillez dans l'armée divine, qui êtes environné d'un éclat, d'une gloire incorruptible ; et qui nagez dans des transports d'un bonheur sans fin !* »

*Théodore Studite, traduit par Anastase le Bibliothécaire.

---

47. Saint Augustin

Augustin fut ainsi nommé, ou bien en raison de l'excellence, ale sa dignité, ou bien pour l'ardeur de son amour ; ou bien par la signification étymologique de son nom. *Premièrement*, L'excellence de sa dignité. De même qu'Auguste excellait sur tous les rois, de même Augustin excelle sur tous les docteurs, selon ce qu'en dit Remi. Daniel compare les autres docteurs a des étoiles quand il dit (XII) : « Ceux qui enseignent aux autres la voie de la justice luiront comme des étoiles dans toute l'éternité. » Mais saint Augustin est comparé au soleil dans l'épître qu'on chante en sa messe*. Il a lui dans le temple de Dieu comme

un soleil éclatant de lumière. *Deuxièmement*, l'ardeur de son amour. De même que le mois d'Auguste (août) est très chaud, de même saint Augustin brûla extraordinairement du feu de l'amour divin.

*C'était sans doute l'épître de la messe de saint Augustin telle qu'elle se lisait au XIII° siècle, et, qui était prise du L° chapitre de l'Ecclésiastique.

Aussi dit-il de lui au livre de ses Confessions : « Vous avez percé mon cœur des flèches de votre charité, etc. » Il dit encore dans le même ouvrage : « Quelquefois vous répandez en moi une douceur si merveilleuse, les sentiments que j'éprouve sont si extraordinaires que, s'ils recevaient leur perfection, ils surpasseraient tout ce qu'on peut ressentir ici-bas. » *Troisièmement*, l'étymologie de son nom. Augustin, vient de augeo, augmenter et de *astin*, ville, et *ana*, en haut. Augustin, c'est donc celui qui augmente la cité d'en haut. Et c'est pour cela qu'on chante dans son office* : *Qui prævaluit, amplificare civitatem*. Voici comme il parle lui-même de cette ville dans le livre XI de *la Cité de Dieu* : « Dans la Trinité, la cité sainte a son origine, sa beauté, sa béatitude. Demandez-vous son auteur ? C'est Dieu qui l'a créée ; — l'auteur de sa sagesse ? C'est Dieu qui l'éclaire ; l'auteur de sa félicité ? C'est Dieu dont elle jouit ; Dieu perfection de son être, lumière de sa contemplation, joie de sa fidélité ; elle est, elle voit, elle aime ; elle vit dans l'éternité de Dieu ; elle brille dans la vérité de Dieu ; elle jouit dans la bonté de Dieu. » — Ou bien selon le Glossaire, Augustin veut dire magnifique, heureux, lumineux ; car il fut magnifique dans sa vie, lumineux dans sa doctrine, et heureux dans la gloire. Sa vie fut compilée par Possidius, évêque de Catane, ainsi que le dit

Cassiodore, en son livre des *Hommes illustres***.

*Le bienheureux Jacques avait un office propre de saint Augustin sous les yeux, car ces paroles ne se rencontrent pas dans les Sacramentaires. -- **La vie de saint Augustin est compilée ici d'après Possidius et le livre des Confessions.

Augustin, docteur éminent, naquit dans la province, d'Afrique, en la ville de Carthage, de parents fort distingués ; son père s'appelait Patrice et sa mère Monique.

Il fut instruit dans les arts libéraux suffisamment pour être regardé comme un profond philosophe et comme un rhéteur très habile. Il lut et comprit seul les ouvrages d'Aristote et tous les livres qui traitent des arts libéraux ; il l'assure dans son livre des *Confessions* : « J'ai lu, dit-il, et compris, sans aucun secours, tout ce que je pus lire traitant de ce qu'on appelle les arts libéraux. Tout ce qui tient à l'art de parler et de raisonner, aux dimensions des corps, à la musique, aux nombres, je l'ai appris sans beaucoup de peines et sans le secours de personne ; vous le savez, ô Seigneur, mon Dieu, puisque cette vivacité de conception, cette pénétration d'esprit sont des avantages que je tiens de vous, cependant je ne songeais pas à vous en témoigner ma reconnaissance. » Mais parce que la science isolée de la charité enfle sans édifier, il tomba dans l'erreur des Manichéens qui affirment que le corps de Jésus-Christ est fantastique et nient la résurrection de la chair. Et cela dura pendant l'espace de neuf ans, c'est-à-dire tout le temps de sa jeunesse. Il en vint au point de dire que le figuier pleurait quand on en arrachait les feuilles ou le fruit. À l'âge de dix-neuf ans, comme il lisait l'ouvrage d'un philosophe* et dans lequel on démontre qu'il faut mépriser les vanités du monde et s'attacher à la philosophie, il fut contrarié de ne

pas rencontrer dans ce livre, qui l'attachait beaucoup, le nom de Jésus-Christ qu'il avait sucé, pour ainsi dire, avec le lait de sa mère. Quant à celle-ci, elle pleurait beaucoup et s'efforçait de le ramener à l'unité de foi. Un jour, dit-il au III° livre de ses *Confessions*, elle se vit debout sur une règle en bois, fort affligée ; quand vient à elle un jeune homme qui lui demanda la cause d'une si grande tristesse. Quand elle lui eut répondu « Je déplore la perte de mon fils »., le jeune homme répondit : « Consolez-vous, voyez, il est où vous êtes. »

*L'Hortensius, de Cicéron.

Et voici que tout à coup elle vit son fils à côté d'elle. Quand elle eut raconté sa vision à Augustin, celui-ci dit à sa mère : « Vous vous trompez, ma mère, vous vous trompez ; on ne vous a pas dit cela ; mais on vous a dit que vous étiez où je suis. » « Non, s'écria-t-elle, non, car l'on ne m'a pas dit :

« Vous êtes où il est, mais il est où vous êtes. » Cette mère pleine de zèle priait avec importunité, d'après les paroles de saint Augustin dans ses *Confessions*, un saint évêque de vouloir bien intercéder pour son fils. Et cet homme vaincu en quelque sorte par ses instances lui répondit ces paroles prophétiques : « Allez, soyez tranquille ; car il est impossible qu'un fils ainsi pleuré périsse pour toujours. » Après avoir enseigné pendant bien des années la rhétorique à Carthage, il vint à Rome, secrètement, sans en prévenir sa mère, et il y rassembla beaucoup de disciples. En effet sa mère l'ayant accompagné jusqu'au port pour le retenir ou pour aller avec lui, il la trompa et partit cette nuit-là même à la dérobée. Le matin quand elle s'en aperçut, elle fit retentir ses clameurs aux oreilles de Dieu. Or, chaque jour, le matin et le soir, elle allait

à l'église et priait pour son fils. À cette époque, les habitants de Milon envoyèrent prier Symmaque, préfet de Rome, de leur envoyer un maître de rhétorique. C'était alors saint Ambroise, un homme de Dieu, qui était évêque de Milan ; Augustin y fut envoyé. Mais sa mère, qui ne pouvait pas goûter de repos, vint le joindre après de grandes difficultés ; elle le trouva ni tout à fait manichéen, ni tout à fait catholique.

Or, Augustin se prit à s'attacher à saint Ambroise, et à écouter souvent ses prédications. Le saint évêque balançait. beaucoup si dans ses discours il parlerait pour ou contre le manichéisme. Une fois pourtant Ambroise parla longtemps contre cette hérésie, de sorte que par les raisons et par les autorités avec lesquelles il la réfuta, cette erreur fut extirpée entièrement du cœur d'Augustin.

Il raconte ainsi au livre de ses *Confessions* ce qui lui arriva dans la suite : « A peine eus-je commencé à vous connaître, la faiblesse de ma vue fut éblouie par les flots de lumière que vous lançâtes alors sur moi : une horreur mêlée d'amour fit frémir mon âme, et je découvris que j'étais bien éloigné de vous, dans une région qui vous est étrangère, il me semblait entendre une voix qui me criait d'en haut : « Je suis la nourriture des forts ; croissez et vous pourrez vous nourrir de moi. Vous ne me changerez point, en votre propre substance, comme ces aliments dont votre chair se nourrit ; mais ce sera vous qui serez changés en moi. » Or, comme il était bien aise de voir que le Sauveur est lui-même la voie véritable, mais qu'il lui répugnait encore de marcher dans ses étroits sentiers, le Seigneur lui inspira la pensée d'aller trouver Simplicien en qui brillait la lumière, c'est-à-dire la grâce divine, et de

lui révéler toutes ses agitations, de sorte que le connaissant bien, il pût lui indiquer le moyen le plus propre à le faire entrer dans la voie de Dieu, où l'un marchait d'une façon et l'autre d'une autre.

Il avait pris en aversion la vie qui se menait dans le monde, quand il la comparait aux douceurs et à la beauté de la demeure céleste qu'il aimait. Alors Simplicien se mit à l'exhorter en lui disant :
« Combien d'enfants et de jeunes filles qui servent Dieu dans le sein de son Église ! Et vous ne pourrez pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? L'ont-ils pu par eux-mêmes et non par le Seigneur leur Dieu ? Pourquoi compter sur vos propres forces ? N'avoir que vous-même pour appui, c'est comme si vous n'en aviez point. Jetez-vous dans son sein, il vous recevra, il vous guérira. » Au milieu de ces entretiens, on vint à parler de Victorin ; alors Simplicien, enchanté, lui raconte comment ce vieillard n'étant encore que gentil, avait mérité, à cause de sa sagesse, qu'on lui dressât une statue à Rome, sur le forum ; chose extraordinaire pour ce temps-là ! et comment il ne cessait de se dire chrétien. Car comme Simplicien disait à Victorin : « Je n'en croirai rien, tant que je ne vous aurai pas vit dans l'église. » Mais lui se moquait de cette réponse, en disant : « Sont-ce donc les murailles qui font qu'un homme soit chrétien ? » Enfin Victoria vint à l'église, et comme on lui donnait, en cachette, dans la crainte qu'il n'en rougît, le livre qui contenait le symbole de la foi afin de le lire tout haut, comme c'était alors la coutume, il monta alors sur l'estrade et en prononça à haute voix les paroles ; Rome en était dans l'admiration et l'Église toute joyeuse. Sa présence avait soudainement excité un frémissement et dans un transport unanime suivi d'un profond, silence,

chacun s'écria : « C'est Victorin ! c'est Victoria ! »

Saint Augustin reçut alors la visite d'un ami, nommé Pontitient, qui venait d'Afrique ; celui-ci lui raconta la vie et les miracles du grand Antoine qui venait de mourir en Egypte sous l'empereur Constantin. Augustin embrasé fortement par les exemples de ces personnages et en proie à une agitation intérieure que trahissait l'expression de son visage, se tourna vers Alype, son compagnon, et s'écria avec force : « Qu'attendons-nous ? Qu'avez-vous entendu ? Voici des ignorants qui s'empressent de ravir le ciel, et nous, avec notre science, nous nous précipitons dans l'enfer ! Rougirions-nous de marcher après eux, parce qu'ils ont pris le devant, au lieu de rougir de n'avoir pas même le courage de les suivre ? » Alors il alla dans un jardin s'étendre sous un figuier ; c'est encore lui qui le rapporte dans ses *Confessions* ; et là, en versant des larmes amères, il poussait ces cris lamentables. « Jusqu'à quand ? Jusqu'à quand ? Demain et toujours demain ? Tout à l'heure ; encore un instant. » Mais cet instant n'avait point de terme et ce court répit se prolongeait indéfiniment. Il se plaignait beaucoup de cette lenteur qui l'engourdissait, selon ce qu'il en dit plus tard dans le même ouvrage : « O faiblesse de mon intelligence ! que vous êtes élevé, Seigneur, dans les choses les plus élevées ! Que vous pénétrez profondément les plus profondes ! Jamais vous ne vous éloignez de nous, et cependant nous avons tant de peine à retourner à vous. Agissez en nous, Seigneur, mettez-vous à l' ?uvre, réveillez-nous et rappelez-nous ; enflammez-nous et entraînez-nous ; embrasez-nous, pénétrez-nous de vos douceurs. »

J'appréhendais de me voir libre de toutes les

entraves du monde autant qu'il faudrait craindre de s'y voir engagé. J'ai commencé bien tard à vous aimer, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! J'ai commencé bien tard à vous aimer ! vous étiez au-dedans de moi ; mais j'étais hors de moi ; et c'était là que je vous cherchais : quand j'étais moi-même si difforme à vos yeux ; je brûlais pour ces beautés qui sont l'ouvrage de vos mains. Vous étiez avec moi et je n'étais pas avec vous. Vous m'avez appelé, vous avez crié et vous avez ouvert mes oreilles sourdes jusqu'alors. Vous avez frappé mon âme de vos éclairs ; vous avez lancé vos rayons sur elle et mes yeux aveuglés se sont ouverts. Vous m'avez fait sentir l'odeur de vos parfums et je respire, je soupire pour vous. Vous m'avez touché, et mon ardeur s'est enflammée pour jouir de votre paix. » Et comme il versait des larmes amères, il entendit une voix qui lui dit : « Prenez et lisez ; prenez et lisez. » Et il se hâta d'ouvrir le livre de l'apôtre, et il lut le chapitre sur lequel ses yeux se portèrent d'abord : « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ », et à l'instant furent dissipées les ténèbres où ses doutes l'avaient plongé.

Sur ces entrefaites, il fut tourmenté d'un très violent mal de dents, en sorte qu'il en serait presque venu à .croire, c'est lui qui le dit, à l'opinion du philosophe Cornélius, qui faisait consister le souverain bien de l'âme dans la sagesse et le souverain bien du corps dans l'absence entière du sentiment de la douleur. Or, cette douleur fut si violente qu'il en perdit la parole. Ce fut alors, ainsi qu'il le rapporte dans ses *Confessions*, qu'il écrivit sur des tablettes de cire que tous ses amis priassent pour lui, afin que le Seigneur le guérit.

Il se mit lui-même à genoux avec les autres, et à l'instant il se sentit guéri. Il écrivit donc au saint pontife Ambroise pour lui confier ses intentions, en le priant de lui indiquer ce qu'il devait lire, de préférence, dans les Livres saints, pour le rendre plus digne de la foi catholique. L'évêque recommanda la lecture du prophète Isaïe, qui lui paraissait avoir prédit le plus clairement l'Évangile et la vocation des gentils. Mais Augustin n'en comprenant pas le commencement et pensant qu'il était partout obscur, l'abandonna, en se réservant d'y revenir lorsque les saintes Ecritures lui seraient devenues plus familières.

Or, quand l'époque de Pâques fut arrivée, Augustin, parvenu à l'âge de trente ans, reçut, avec Alype, son ami, le saint baptême ainsi que son fils Adéodat, enfant plein d'esprit, qu'il avait eu dans sa jeunesse, alors qu'il était encore païen et philosophe. Il devait ce bonheur aux mérites de sa mère et à la prédication de saint Ambroise, Alors, dit on, saint Ambroise s'écria : Te Deum laudamus ! et Augustin répondit : Te Dominum confitemur. Et ce fut . ainsi que tous les deux composèrent, en se répondant alternativement cette hymne qu'ils chantèrent en entier jusqu'à la fin.

C'est ce qu'atteste encore Honorius (d'Autun), Patrol. lat., 172, dans son livre intitulé Miroir de l'Église. Cependant dans quelques livrés anciens, le Te Deum est intitulé ainsi : « Cantique compilé par saint Ambroise et saint Augustin. » Tout aussitôt après, Augustin fut affermi merveilleusement dans la foi catholique ; il abandonna toutes les espérances qu'il pouvait attendre du monde et renonça à donner des leçons dans les écoles.

Il raconte lui-même dans ses *Confessions*

l'abondance des douceurs que lui faisait éprouver l'amour divin : « Vous aviez, dit-il, Seigneur, percé mon cœur des traits de votre amour et je portais vos paroles comme fixées au fond de mes entrailles ; les exemples de vos serviteurs qui étaient passés, par votre secours, des ténèbres à la lumière et de la mort à la vie, se pressaient en foule dans mon esprit pour enflammer mon ardeur et dissiper ma languissante apathie. Je sortais de cette vallée de larmes et je chantais le cantique des degrés*, blessé des flèches aiguës et des charbons ardents qui venaient de vous. Je trouvais une douceur infinie, dans ces premiers jours, à considérer la profondeur de vos desseins sur le salut des hommes. Combien de larmes je versai en prêtant l'oreille à ce mélodieux concert des hymnes et des cantiques qui retentissaient dans vôtre église ! Pendant que mes oreilles cédaient au, charme de ces paroles, votre vérité se glissait par elles dans mon c ?ur : mes larmes coulaient par torrents, et c'était un bien pour moi de les répandre. Ce fut alors en effet qu'on établit le chant des cantiques dans l'église de Milan. Je m'écriais du fond de mon cœur : Oh ! ce sera dans la paix ! oh ! ce sera dans son sein (ah quelles paroles !) que je dormirai, que je me reposerai, que je prendrai mon sommeil ! car vous êtes bien cet être qui ne change point : en vous je trouve le repos qui fait oublier toutes les peines : Je lisais ce psaume en entier**et je brûlais, moi qui tout à l'heure n'étais qu'un ennemi acharné, un aveugle et furieux détracteur de ces Ecritures qui distillent un miel céleste et brillent de tout l'éclat de votre lumière : je séchais de douleur en pensant aux ennemis de ce divin Livre. O Jésus, mon appui !

*C'est-à-dire le psaume CXIX, Ad te levavi. -- **Le psaume IV,

Que soudain il me parut doux de renoncer aux douceurs des vains amusements ! Ce que j'avais tant redouté de perdre ; je le quittai avec joie. Car vous les chassiez loin de moi ces douceurs ; vous, la véritable et la souveraine douceur ; vous les chassiez pour prendre leur place, vous qui êtes plus suave que toutes les voluptés, mais d'une suavité inconnue de la chair et du sang ; qui êtes plus brillant que toute lumière, mais plus caché que ne l'est aucun secret ; qui êtes plus élevé que toutes les dignités, mais non aux yeux de ceux qui s'élèvent eux-mêmes. »

Après quoi, il se prépara à revenir en Afrique avec Nébrode, Evode et sa mère. Mais arrivés à Ostie, sa pieuse mère mourut. Alors Augustin revint dans ses propriétés, où se livrant avec ceux qui lui étaient. attachés, aux jeûnes et à la prière, il écrivait des livres et instruisait les ignorants. Sa réputation se répandait partout : on le trouvait admirable dans tous ses écrits et dans ses actions. Il avait soin de ne point aller dans les villes où les sièges étaient vacants, de peur qu'il ne fût exposé aux embarras de l'épiscopat. Il y avait dans le même temps à Hippone un homme jouissant d'une grande fortune qui envoya dire à saint Augustin que, s'il venait le trouver et le faire jouir de son entretien, il pourrait bien renoncer au monde.

À cette nouvelle, Augustin se hâta de venir. Alors Valère, évêque d'Hippone, informé de sa réputation, l'ordonna prêtre de son église, malgré toutes ses résistances. Quelques-uns attribuaient ses larmes à son orgueil, et lui disaient pour le consoler, que le poste qu'il occupait comme prêtre, bien qu'inférieur à son mérite, était un

acheminement vers l'épiscopat. Aussitôt Augustin établit un monastère de clercs, dans lequel il commença à vivre selon la règle instituée par les saints apôtres, et d'où il sortit au moins dix évêques. Or, comme l'évêque Valère était grec de naissance et peu versé dans les lettres et dans la langue latine, il donna à Augustin le pouvoir de prêcher en sa présence dans l'église, ce qui était contre les usages de l'Orient : mais comme beaucoup d'évêques ne lés suivaient pas en ce point, il ne s'en inquiéta pas, pourvu que le bien qu'il ne pouvait opérer se fit par un autre que soi. Dans le même temps, il convainquit, gagna et réfuta Fortunat, prêtre manichéen et d'autres hérétiques, principalement les rebaptiseurs, les donatistes et les manichéens. Alors Valère commença à craindre qu'on ne lui enlevât Augustin et que quelque autre ville ne le demandât pour évêque. Et on aurait bien pu le lui ravir, s'il n'eût pris garde de l'envoyer dans un lieu retiré, de manière qu'on ne put le trouver. Il demanda donc à l'archevêque de Carthage la permission de se démettre en faveur d'Augustin qui serait promu à l'évêché d'Hippone. Mais Augustin s'opposa de toutes ses forces à ce projet : enfin, pressé et poussé, il fut obligé de céder, et il se chargea du fardeau de l'épiscopat.

Dans la suite ; il dit et il écrivit qu'on n'aurait pas dû l'ordonner évêque du vivant de celui qu'il remplaçait. Il sut plus tard que cela était défendu par un concile général ; aussi ne voulait-il pas faire pour d'autres ce qu'il regrettait qu'on eût fait pour lui. Et il donna tous ses soins à ce que dans les conciles des évêques il fût statué que ceux qui conféraient les ordres intimassent toutes les ordonnances des Pères à ceux qui devaient être

ordonnés. On lit qu'il dit plus tard en parlant de lui-même : « Je n'ai jamais mieux reconnu que Dieu fût irrité contre moi, que quand j'ai été placé au gouvernail de l'église, alors que je n'étais pas digne d'être mis au nombre des rameurs. » Ses vêtements, sa chaussure et ses autres ornements n'étaient ni trop brillants ni trop négligés, toutefois ils étaient simples et convenables. On lit en effet qu'il dit de soi : « Je l'avoue, je rougis d'avoir un habit précieux ; c'est pour cela que quand on m'en donne un, je le vends, afin de pouvoir au moins en partager le produit, puisque je ne puis partager l'habit. » Sa table était servie frugalement et simplement, et avec les herbes et les légumes, il y avait le plus souvent de la viande pour les infirmes et les hôtes. Pendant les repas, il goûtait plus la lecture ou la discussion que les mets eux-mêmes et il avait fait graver dans sa salle ce distique contre le poison de la médisance :

Quisquis amat dictis absentûm rodere vitam,
Hanc mensam indignam noverit esse sibi*.

*Ô vous qui des absents déchirez la conduite,
Sachez qu'aux détracteurs ma table est interdite.

Aussi il arriva une fois que quelques-uns de ses collègues dans l'épiscopat avec lesquels il vivait dans la familiarité, s'étant permis de médire, il les reprit durement, et dit que s'ils ne cessaient, ou bien il effacerait ces vers ou bien il allait quitter la table. Ayant invité un jour quelques intimes à un repas, l'un d'eux, plus curieux que les autres, entra dans la cuisine, où, ayant trouvé tout refroidi, il demanda à son retour à saint Augustin quels mets le père de famille avait commandé de servir. Augustin, qui ne s'occupait pas de choses pareilles, lui répondit :

« Et je ne le sais pas plus que vous. »

Il disait avoir appris trois choses de saint Ambroise : la première de ne demander jamais de femme pour quelqu'un ; la seconde, de ne jamais exciter personne qui voulût s'engager dans l'état militaire, à suivre ce parti ; et la troisième, de n'accepter aucune invitation pour un repas. Quant à la première, c'était dans la crainte que les époux ne se convinssent pas et se querellassent ; quant à la seconde, c'était de peur que. si les militaires se livraient à la calomnie, cela ne lui fût reproché ; enfin, quant à la troisième, c'était pour ne point dépasser les bornes de la tempérance. Telle fut sa pureté et son humilité, que même les péchés les plus légers, qui parmi nous sont réputés nuls ou minimes, il les avoue dans le livre des *Confessions* et s'en accuse en toute humilité devant Dieu : car il s'y accuse qu'étant enfant, il jouait à la paume, au lieu d'aller à l'école. Il s'accuse encore de ne vouloir ni lire, ni s'appliquer, si son maître ou ses parents ne l'y forçaient ; de ce qu'étant enfant, il lisait volontiers les fables des poètes, comme celle d'Enée, et qu'il pleurait sur Didon se tuant par amour ; de dérober sur la table ou dans le cellier quelque chose qu'il pût donner aux enfants, ses compagnons de jeu ; de les avoir trompés quelquefois au jeu. Il s'accuse aussi d'avoir volé, à l'âge de seize ans, des poires sur l'arbre de son voisin.

Dans ce même livre de ses *Confessions*, il s'accuse d'une légère délectation qu'il éprouvait quelquefois en mangeant : « Vous m'avez appris, dit-il, Seigneur, à ne considérer les aliments que comme un remède, et c'est dans cet esprit que je m'efforce de satisfaire à ce besoin. Mais lorsque je

passe de la douleur que me cause la faim à cet état de quiétude qui s'empare de moi quand elle est apaisée, alors la concupiscence me tend des pièges. Cette transition est vraiment une volupté, et il n'est pas d'autre voie pour satisfaire à cette nécessité à laquelle nous sommes réduits.

« En effet le boire et le manger étant nécessaires à la conservation de notre existence, un certain plaisir s'est attaché à cette nécessité comme une compagne inséparable, mais bien souvent elle s'efforce de prendre les devants, pour m'obliger à faire pour elle-même ce que je dois et ne veux faire seulement que pour ma santé. Pour les excès du vin, j'en suis bien éloigné, et j'espère que vous me ferez la grace de n'y tomber jamais. Après les repas, un certain engourdissement peut s'emparer de quelqu'un des vôtres, vous me ferez la grâce d'en être préservé. Quel est donc l'homme, ô mon Dieu, qui n'est pas quelquefois entraîné au delà des bornes que lui prescrit la nécessité ? Oh ! celui-là est grand ; qu'il glorifie votre nom.

Mais ce n'est pas moi qui suis un malheureux pécheur ! » Il ne se croyait pas exempt de fautes par rapport à l'odorat et il disait : « Quant aux plaisirs qu'excitent en nous les odeurs, je m'en inquiète peu je ne les recherche pas quand elles me manquent ; quand elles viennent à moi, je ne les repousse pas, toujours disposé à m'en priver pour toujours. C'est du moins, si je ne me trompe, ce que je crois ressentir : car nul ne doit être dans une sécurité complète dans cette vie qu'à juste titre on peut appeler une tentation continuelle, puisque celui qui de méchant est devenu bon, ne sait pas si de bon il ne deviendra pas plus méchant. » Voici ce qu'il dit touchant le sens de l'ouïe : « Les plaisirs de

l'ouïe avaient pour moi, je l'avoue, plus de charmes et plus d'attraits ; mais vous avez rompu ces liens et m'en avez affranchi. S'il m'arrive d'être plus ému par la mélodie que par les paroles que l'on chante, alors je reconnais avoir péché et je préférerais ne point entendre chanter en cette occasion. »

Il s'accuse encore des péchés de la vue, comme quand il dit qu'il aimait trop volontiers à voir un chien courir, qu'il prenait plaisir à regarder la chassé, quand il lui arrivait de passer dans la campagne, qu'il examina avec trop d'attention des araignées enveloppant des mouches dans leurs toiles, alors qu'il était chez lui. Il s'accuse de cela devant Dieu comme de choses qui distraient dans les bonnes méditations et qui troublent les prières. Il s'accuse aussi de désirer les louanges et d'être entraîné par la vaine gloire : « Celui, dit-il, Seigneur, qui ambitionne les louanges des hommes, alors qu'il s'attire votre blâme, ne sera point défendu par les hommes lorsque vous le jugerez, ni délivré par eux ; lorsque vous le condamnerez.

Un homme que l'on félicite de quelque bienfait qu'il a reçu de votre main ; se complaît plus dans les louanges qu'on lui donne, que dans la grâce qui les lui a méritées. Nous sommes tous les jours exposés sans relâche à ces sortes de tentation, et la langue de l'homme est une fournaise où nous sommes mis journellement à l'épreuve. Néanmoins je ne voudrais pas que le bon témoignage des autres n'ajoutât rien à la satisfaction que j'éprouve du bien qui peut être en moi ; mais il faut l'avouer non seulement ce bon témoignage l'augmente, mais le brame, la diminue. Je suis contristé des éloges que l'on me prodigue, soit qu'ils se rapportent à des

choses que je suis fâché. de trouver en moi, soit que l'on y estime de petites qualités plus qu'elles ne le méritent. »

Ce saint homme réfutait les hérétiques avec une si grande énergie, qu'ils disaient entre eux publiquement que ce n'était pas pécher de tuer Augustin qu'ils regardaient comme un loup à égorger ; et ils affirmaient aux assassins que Dieu leur pardonnerait alors tous leurs péchés. Il eut à subir grand nombre d'embûches de leur part quand il avait besoin de voyager ; mais la providence de Dieu permettait. qu'ils se trompassent de chemin et qu'ils ne le rencontrassent point. Pauvre lui-même, il se souvenait toujours des pauvres, et il leur donnait libéralement de tout ce qu'il pouvait avoir : car il en vint jusqu'à faire briser et fondre les vases sacrés afin d'en donner la valeur aux pauvres, aux captifs et aux indigents. Il ne voulut jamais acheter ni champ, ni maison à la ville ou à la campagne.

Il refusa grand nombre d'héritages qui lui avaient été légués, par la raison que cela devait appartenir de préférence aux enfants ou aux parents des défunts. Quant aux biens de l'Église, il n'y était pas attaché : ils ne lui donnaient aucun tracas ; mais le jour et la nuit, il méditait les Saintes Ecritures et les choses de Dieu. Jamais il ne s'occupait de nouvelles constitutions qui auraient pu lui embarrasser l'esprit que toujours il voulait conserver exempt de tout tracas extérieur, afin de pouvoir se livrer avec liberté à des méditations continuelles et à des. lectures assidues. Ce n'est pas qu'il empêchât quelqu'un de bâtir, à moins qu'il ne s'aperçût qu'on le fît sans mesure. Il louait aussi beaucoup ceux qui avaient le désir de la mort, et il rapportait fort souvent à ce sujet les exemples de

trois évêques. C'était saint Ambroise qui, au lit de la mort, répondit à ceux qui lui demandaient d'obtenir pour soi, par ses prières, un prolongement de vie : « Je n'ai pas vécu de manière à rougir de vivre parmi vous, et je ne crains pas de mourir, puisque nous avons un bon maître. » Réponse que saint Augustin vantait extraordinairement. Il citait encore l'exemple d'un autre évêque auquel on disait qu'il était fort nécessaire à l'Église, et que cette raison ferait que Dieu le délivrerait encore, et qui répondit : « Si je ne devais jamais mourir, ce serait bien ; mais si je dois mourir un jour, pourquoi pas maintenant ? » Il rapportait encore ce que saint Cyprien racontait d'un autre évêque qui, souffrant beaucoup, demandait le rétablissement de sa santé. Un jeune homme d'une grande beauté lui apparut alors et lui dit avec un mouvement d'indignation : « Vous craignez de souffrir, vous ne voulez pas mourir, que vous ferai-je ? »

Il ne laissa demeurer avec lui aucune femme, pas même sa sœur Germaine, ni les filles de son frère qui s'étaient vouées ensemble au service de Dieu. Il disait que, quand bien même on n'aurait aucun soupçon mauvais par rapport à sa sœur et à ses nièces, cependant parce que ces personnes auraient besoin des services d'autres femmes, qui viendraient chez elles, avec d'autres, ce pourrait être un sujet de tentation pour les faibles, ou certainement une source de mauvais soupçons pour les méchants. Jamais il ne voulait parler seul à seule avec une femme, à moins qu'il ne se fût agi d'un secret. Il fit du bien à ses parents, non pas en leur procurant des richesses, mais en les empêchant, d'être dans la gêne ou bien dans l'abondance. Il était rare qu'il s'entremît en faveur de quelqu'un par lettres ou par paroles, imitant en

cela la conduite d'un philosophe qui par amour de sa réputation ne rendit pas de grands services à ses amis, et qui répétait souvent : « Presque toujours, pouvoir qu'on demande, pèse. » Mais quand il le faisait, il mesurait son style de manière à ne pas être importun, mais à mériter d'être exaucé en faveur de la politesse de sa demande.

Il préférait avoir à juger les procès de ceux qui lui étaient inconnus, plutôt que ceux de ses amis ; et il disait que parmi les premiers il pouvait distinguer le coupable, sans avoir rien à craindre, et que de l'un d'eux il s'en ferait un ami, mais qu'entre ses amis, il en perdrait certainement un, savoir celui contre lequel il prononcerait sa sentence. Beaucoup d'églises l'invitèrent ; il y prêchait la parole de Dieu et opérait des conversions.

Quelquefois, dans ses prédications, il sortait du cadre qu'il s'était tracé ; alors il disait que cela entrait dans le plan de Dieu pour le salut de quelqu'un. Ce qui fut évident, par rapport à un homme d'affaires des manichéens, qui se convertit en assistant a une prédication où saint Augustin fit une digression contre cette hérésie. En ce temps-la les Goths s'étaient emparés de Rome ; alors les idolâtres et les infidèles insultaient beaucoup les chrétiens ; à cette occasion, saint Augustin composa son livre de la Cité de Dieu, pour démontrer qu'ici-bas les justes doivent souffrir et les impies prospérer. Il y traite des deux cités, celle de Jérusalem et celle de Babylone et de leurs rois, parce que le roi de Jérusalem, c'est Jésus-Christ, et le roi de Babylone, c'est le diable. « Deux amours, dit-il, ont bâti ces deux cités, l'amour de soi, allant jusqu'au mépris de Dieu, a bâti la cité du diable, et l'amour de Dieu, allant jusqu'au mépris de soi, la

cité de Dieu. »

Pendant qu'Augustin vivait encore, vers l'an du Seigneur 440, les Vandales s'emparèrent de toute la province d'Afrique, ravageant tout, et n'épargnant ni le sexe, ni le rang, ni l'âge. Quand ils arrivèrent devant la ville d'Hippone, ils l'assiégèrent vigoureusement. Au milieu de cette tribulation, saint Augustin, plus que personne, passa les dernières années de sa vie dans l'amertume et la tristesse. Ses larmes lui servaient de pain le jour et la nuit, en voyant ceux-ci tués, ceux-là forcés de fuir, les églises veuves de leurs prêtres, et les villes détruites et sans habitants :

Au milieu de tant de maux, il se consolait par cet adage d'un sage, qui disait. Celui-là n'est pas un grand homme qui regarde comme chose extraordinaire que les arbres tombent, que les pierres s'écroulent et que les mortels meurent. » Mais il rassembla ses frères et leur dit : « Oui, j'ai prié Dieu afin qu'il nous délivre de ces périls, ou qu'il nous accorde la patience, ou bien qu'il m'enlève de cette vie pour n'être point forcé de voir tant de calamités. » Il n'obtint que la troisième demande, car après trois mois de siège, en février, la fièvre le prit, et il se mit au lit. Comprenant que sa fin approchait, il se fit écrire les sept Psaumes de la pénitence qu'il commanda,d'attacher à la muraille, à côté de son lit., d'où il les lisait, en versant sans cesse des larmes abondantes ; et afin de ne penser qu'à Dieu et de n'être gêné par personne, : dix jours avant sa mort, il défendit de laisser entrer qui que ce fût dans sa. chambre, si ce n'est le médecin ou bien celui qui lui apportait quelque nourriture. Or, un malade vint le trouver, et le pria instamment de lui imposer les mains et de

le guérir. Augustin lui répondit :

« Que dis-tu là, mon fils ? Penses-tu que si je pouvais faire chose pareille ; je ne me l'accorderais pas pour moi ? » Mais le malade insistait, et lui assurait que dans une vision qu'il avait eue, il lui avait été ordonné de venir le trouver, et qu'il serait guéri. Alors Augustin, voyant sa foi, pria pour lui et il fut guéri. Il délivra beaucoup d'énergumènes et fit plusieurs autres miracles.

Au livre XXII de la Cité de Dieu, il rapporte, comme ayant été opérés par un autre, deux miracles qu'il fit. « A ma connaissance, dit-il, une jeune personne d'Hippone, ayant répandu sur elle une huile où le prêtre qui priait pour elle avait mêlé ses larmes, fut délivrée du démon. » Il dit encore au même endroit : « Il est aussi à ma connaissance que le démon quitta soudain un jeune possédé ; un évêque avait prié pour ce jeune homme sans le voir. » Il n'y a aucun doute qu'il ne parle de lui-même, mais par humilité, il n'a pas voulu se nommer. Il rapporte, dans ce même ouvrage, qu'un malade devait être taillé, et on craignait beaucoup qu'il ne mourait de cette opération. Le malade pria Dieu avec abondance de larmes ; Augustin pria avec lui et pour lui, et sans aucune incision, il reçut une guérison parfaite. Enfin, à l'approche de son trépas, il laissa cet enseignement mémorable, savoir que l'homme, quelque excellent qu'il soit, ne doit pas mourir sans confession, et sans recevoir l'Eucharistie. Quand ses derniers instants furent arrivés, jouissant de toutes ses facultés, la vue et l'ouïe encore saines, à l'âge de 77 ans, et de son épiscopat la 40e, en présence de ses frères rassemblés et priant, il passa au Seigneur. Il ne fit aucun testament, parce que ce pauvre de Jésus-

Christ ne laissait rien qu'il put léguer. Il vivait vers l'an du Seigneur 400.

Augustin, cet astre éclatant de sagesse, cette forteresse de la vérité, ce rempart de la foi, l'emporta sans comparaison sur tous les docteurs de l'Église, aussi bien par son génie que par sa science : Il fut aussi illustre par ses vertus que par sa doctrine : C'est ce qui fait que le bienheureux Remi, en parlant de saint Jérôme et de quelques autres docteurs, conclut ainsi « Saint Augustin les surpassa tous par le génie et par la science.

Car bien que saint Jérôme avoue avoir lu les 6000 ouvrages d'Origène, cependant saint Augustin en a tant écrit, que non seulement, personne, y passât-il ses jours et ses nuits, ne saurait transcrire ses livres, mais qu'il ne s'en rencontre pas même un, qui les ait lus en entier. » Volusien, auquel saint Augustin adressa une lettre, parle ainsi : « Cela ne se trouve pas dans la loi de Dieu si saint Augustin l'ignore. » Saint Jérôme dit dans une lettre écrite par lui à saint Augustin : « Je n'ai encore pu répondre à vos deux opuscules si pleins d'érudition et d'une éloquence si brillante ; certes, tout ce qu'on peut dire, tout ce à quoi peut atteindre le génie, et tout ce qu'on saurait puiser dans les saintes Ecritures, vous l'avez traité, vous l'avez épuisé : mais je prie Votre Révérence de me permettre de donner à votre génie les éloges qu'il mérite. » Dans son ouvrage des Douze Docteurs, saint Jérôme écrit ces mots sur saint Augustin : « Saint Augustin, évêque, est comme l'aigle qui plane sur le sommet des montagnes : Il ne s'occupe pas de ce qui se trouve au bas, mais il traite avec clarté de ce qu'il y a de plus élevé dans les cieux ; il embrasse d'un coup d' ?il la terre avec les eaux qui

l'entourent. » On peut juger du respect et de l'amour qu'éprouvait saint Jérôme pour saint Augustin par les lettres que celui-ci lui adressa. Il s'exprime ainsi dans l'une d'elles « Jérôme, au saint et très heureux seigneur pape, salut.

En tout temps, j'ai eu le plus profond respect pour votre béatitude, et j'ai chéri Jésus-Christ notre Sauveur qui habite en vous ; mais aujourd'hui je veux, s'il est possible, ajouter quelque chose encore et mettre le comble à ma pensée ; c'est que je ne me permets pas de passer même une heure sans avoir votre nom, présent à mon esprit. » Dans une autre lettre qu'il lui envoie : « Tant s'en faut, dit-il, que j'ose toucher à quoi que ce soit des ouvrages de votre béatitude ; j'ai déjà assez de corriger les miens, sans porter la main sur ceux des autres. »

Saint Grégoire s'exprime ainsi dans une lettre écrite à Innocentius, préfet d'Afrique : « Nous nous réjouissons du désir que vous manifestez de recevoir de nous l'exposition sur Job. Mais si vous souhaitez vous rassasier de quelque nourriture délicieuse, lisez les opuscules de saint Augustin, votre compatriote ; vous trouverez que c'est, en comparaison de notre livre, de la fleur de farine à côté de quelque chose de fort inférieur venant de nous. » Voici ce qu'il écrit dans son Registre : « On lit que saint Augustin ne consentit pas même à habiter avec sa sœur ; car, disait-il, celles qui sont avec ma sœur ne sont pas mes sœurs. La précaution excessive de ce grand docteur doit nous servir de leçon. On lit dans la Préface Ambroisienne : « Nous adorons, Seigneur, votre magnificence au jour de la mort de saint Augustin car votre force, qui opère dans tous, a fait que cet homme embrasé de votre esprit, ne se laissa pas vaincre par les

promesses des attraits fallacieux vous l'aviez en effet rempli de tout genre de piété, en sorte qu'il vous était tout à la fois, l'autel, le sacrifice, le prêtre et le temple. »

Saint Prosper dans son Traité de la vie contemplative (Julien Pomère, l. III), parle ainsi. de saint Augustin : « Il avait un génie pénétrant, une éloquence suave ; un grand fonds de littérature classique ; il avait scruté les matières ecclésiastiques ; il était clair dans ses discussions de tous les jours, grave dans son maintien, habile à résoudre une question, attentif à réfuter les hérétiques, catholique dans l'exposition du dogme, sûr dans l'explication des écritures canoniques. » Saint Bernard dit de son côté : « Augustin, c'est le fléau le plus redoutable des hérétiques. »

Après sa mort, les barbares ayant fait invasion dans le pays, ils profanèrent les lieux saints ; alors les fidèles prirent le corps de saint Augustin et le transportèrent en Sardaigne. 280 ans s'étant écoulés depuis sa mort, vers l'année du Seigneur 718, Luitprand, pieux roi des Lombards, apprenant que la Sardaigne avait été dépeuplée par les Sarrasins, fit partir des messagers pour faire rapporter à Pavie les reliques du saint docteur*. Au prix d'une somme considérable, ils obtinrent le corps de saint Augustin et le transportèrent jusqu'à Gênes. Le saint roi l'ayant appris, il se fit un bonheur de venir à sa rencontre et de le recevoir. Mais le lendemain matin, quand on voulut reprendre le corps, on ne put le lever de l'endroit qu'il occupait, jusqu'au moment où le roi fit vœu que si le saint se laissait emmener, il ferait bâtir, au même lieu,. une église qui serait dédiée en son nom. Aussitôt on put prendre le corps sans difficulté.

*Vincent de Beauvais., *Hist*., l, XXIII, c. CXLVIII ; - Sigebert, an 721.

Le roi tint sa promesse et fit construire à Gènes une église en l'honneur de saint Augustin : Pareil miracle arriva le lendemain dans une villa du diocèse de Tortone, nommée Casal, où l'on construisit encore une église en l'honneur de saint. Augustin. De plus, Luitpraud concéda cette même villa avec toutes ses dépendances, pour être possédée à perpétuité par ceux qui desserviraient l'église. Or, comme le roi voyait qu'il plaisait au saint qu'on lui élevât une église partout où il s'arrêtait, dans la crainte qu'il ne se choisît un autre lieu que celui où il voulait le mettre, partout où on passait la nuit avec le saint corps, il fondait une église en son honneur. Ce fut ainsi qu'on arriva à Pavie dans des transports de joie, et que l'on plaça les saints restes avec de grands honneurs dans l'église de saint Pierre, appelée au Ciel d'or.

Un meunier, qui avait une dévotion toute spéciale à saint Augustin, souffrait à la jambe d'une tumeur nommée phlegma salsum, et il invoquait pieusement saint Augustin à son secours. Le saint, dans une vision, lui toucha la jambe et le guérit. À son réveil, se trouvant délivré, il rendit grâces à Dieu et à saint Augustin.

Un enfant avait la pierre et de l'avis des médecins, il fallait le tailler. La mère qui craignait que l'enfant ne mourût, s'adressa dévotement à saint Augustin pour qu'il secourût son fils. Elle n'eut pas plutôt fini sa prière que l'enfant rendit la pierre en urinant et recouvra une parfaite santé.

Dans un monastère, appelé Elémosina, un moine, la veille de la fête de saint Augustin, fut ravi en extase et vit une nuée lumineuse descendant

du ciel, et sur cette nuée saint Augustin assis revêtu de ses habits pontificaux. Ses yeux étaient comme deux rayons de soleil illuminant toute l'église qui était remplie d'une odeur très suave.

Saint Bernard étant à Matines s'assommeilla un peu, et pendant qu'on chantait une leçon de saint Augustin, il vit un jeune homme très beau gui se tenait debout, et de la bouche duquel sortait une si grande abondance d'eau que toute l'église, paraissait devoir en être remplie. Saint Bernard ne fit pas difficulté de penser que c'était saint Augustin qui a fait couler dans l'Église entière des fontaines de doctrine.

Un homme, qui aimait singulièrement saint Augustin, donna beaucoup d'argent à un moine, gardien du saint corps, pour avoir un doigt d'Augustin. Le moine reçut bien l'argent, mais, à la place' du doigt de saint Augustin, il lui donna le doigt d'un mort qu'il enveloppa dans de la soie. L'homme le reçut avec respect et lui adressait sans cesse ses hommages avec grande dévotion, le pressant sur sa bouche, sur ses yeux et le suspendant à sa poitrine. Dieu, qui voyait sa foi, lui donna d'une manière aussi miraculeuse que miséricordieuse un doigt de saint Augustin ; l'autre avait disparu. Cet homme étant rentré dans sa patrie, il s'y fit beaucoup de miracles et le bruit en alla jusqu'à Pavie. Mais comme,le moine assurait que c'était le doigt d'un mort, on ouvrit le sépulcre et on trouva, qu'il manquait un des doigts du saint. L'abbé, qui sur le fait, déposa le moine de son office et le punit sévèrement.

En Bourgogne*, dans un monastère nommé. Fontaines, vivait un moine appelé Hugues, très dévot à saint Augustin, dont il lisait les ouvrages

avec bonheur. Il le priait souvent de ne pas permettre qu'il trépassât de ce monde un autre jour que celui où l'on solennisait sa fête. Quinze jours auparavant, la fièvre le saisit si violemment que la veille de la fête on le posa par terre dans l'église comme un mourant. Et voici que plusieurs personnages beaux et brillants, en aubes, entrèrent processionnellement dans l'église dudit monastère : à leur suite venait un personnage vénérable revêtu d'habits pontificaux. Un moine qui était alors dans l'église fut saisi à cette vue ; il demanda qui ils étaient et où ils allaient. L'un d'eux lui répondit que c'était saint Augustin avec ses chanoines qui venait assister à la mort de ce moine qui lui était dévot afin de porter son âme au royaume de la gloire. Ensuite cette noble procession entra dans l'infirmerie, et après y être restée quelque temps, la sainte âme du moine fut délivrée des liens de la chair. Son doux ami le fortifia contre les embûches des ennemis et l'introduisit dans la joie du ciel.

*Herbert, *De miraculis*, l. III, c. XXXVIII ; - Opp. de saint Bernard.

On lit encore que, de son, vivant, saint Augustin, étant occupé à lire, vit passer devant lui le démon portant un livre sur ses épaules. Aussitôt le saint l'adjura de lui ouvrir ce livre pour voir ce qu'il contenait. Le démon lui répartit que c'étaient les péchés des hommes qui s'y trouvaient écrits, péchés qu'il avait recueillis de tous côtés et qu'il y avait couchés. Et à l'instant saint Augustin lui commanda que, s'il se trouvait porté quelqu'un de ses péchés, il le lui donnât à lire de suite.

Le livre fut ouvert et saint Augustin n'y trouva rien d'écrit, si ce n'est qu'une fois, il avait oublié de réciter complies. Il commanda au diable d'attendre

son retour ; il entra alors dans l'église, récita les complies avec dévotion et après avoir fait ses prières accoutumées, il revint et dit au démon de lui montrer encore une fois l'endroit qu'il voulait relire. Le diable, qui retournait toutes les feuilles avec rapidité, finit par trouver la page, mais elle était blanche : alors il dit tout en colère : « Tu m'as honteusement déçu ; je me repens de t'avoir montré mon livre, puisque tu as effacé ton péché par la vertu de tes prières. » Ayant parlé ainsi, il disparut tout plein de confusion.

Une femme avait à souffrir les injures de quelques personnes pleines de malice : elle vint trouver saint Augustin pour lui demander conseil. L'ayant trouvé qui étudiait, et l'ayant salué avec respect, il ne la regarda ;ni ne lui répondit pointa, Elle pensa que peut-être c'était par une sainteté extrême qu'il ne voulait pas jeter les regards sur une femme : cependant elle s'approcha et lui exposa son affaire avec soin. Mais il ne se tourna pas vers elle, pas plus qu'il ne lui adressa de réponse : alors elle se retira pleine de tristesse. Un autre jour que saint Augustin célébrait la messe et que cette femme y assistait, après l'élévation, elle se vit transportée devant le tribunal de la très sainte Trinité, où elle vit Augustin, la face inclinée, discourant avec la plus grande attention et en termes sublimes sur la gloire de la Trinité. Et une voix se fit entendre qui lui dit : « Quand tu as été chez Augustin, il était tellement occupé à réfléchir sur la gloire de la sainte Trinité qu'il n'a pas remarqué que tu sois venue le trouver ; mais retourne chez lui avec assurance ; tu le trouveras affable et tu recevras un avis salutaire. »

Elle le fit et saint Augustin l'écouta avec bonté et

lui donna un excellent conseil. - On rapporte aussi qu'un saint homme étant ravi en. esprit dans le ciel et examinant tous les saints dans la gloire, n'y voyant pas saint Augustin, demanda à quelqu'un des bienheureux où il était. Il lui fut répondu : « Augustin réside au plus haut des cieux, où il médité sur la gloire de la très excellente Trinité. » - Quelques habitants de Pavie étaient détenus en prison par le marquis de Malaspina. Toute boisson leur fut refusée afin de pouvoir en extorquer une grosse somme d'argent. La plupart rendaient déjà l'âme, quelques-uns buvaient leur urine. Un jeune homme d'entre eux, qui avait une grande dévotion pour saint Augustin ; réclama son assistance. Alors au milieu de la nuit ; saint Augustin apparut à ce jeune homme, et comme s'il lui prenait la main, il le conduisit au fleuve de Gravelon où avec une feuille de vigne trempée dans l'eau, il lui rafraîchit tellement la langue, que lui, qui aurait souhaité boire de l'urine, n'aurait plus souhaité maintenant boire du nectar. - Le prévôt d'une église, homme fort dévot envers saint Augustin ; fut malade pendant trois ans au point de ne pouvoir sortir du lit. La fête de saint Augustin était proche, et déjà on sonnait les vêpres de la vigile, quand il se mit à prier saint Augustin de tout cœur. Saint Augustin se montra à lui revêtu d'habits blancs et en l'appelant trois fois par son nom, il lui dit : « Me voici, tu m'as appelé assez longtemps, lève-toi de suite, et va me célébrer l'office des Vêpres. » Il se leva guéri, et, à l'étonnement de tous, il entra dans l'église, où il assista dévotement à tout l'office.

Un pasteur avait un chancre affreux entre les épaules. Le mal s'accrut au point de le laisser absolument sans forces. Comme il priait saint Augustin, celui-ci lui apparut, posa la main sur la

partie malade et la guérit parfaitement ; Le même homme, dans la suite, perdit la vue. Il s'adressa avec confiance à saint Augustin, qui, un jour sur le midi, lui apparut, et en lui essuyant les yeux avec les mains, il lui rendit la santé .

Vers l'an du Seigneur neuf cent douze, des hommes gravement malades, au nombre de plus de quarante, allaient à Rome de l'Allemagne et de la Gaule pour visiter le tombeau des apôtres. Les uns courbés se traînaient par terre sur des sellettes, d'autres se soutenaient sur des béquilles,, ceux qui étaient aveugles se laissaient traîner par ceux qui marchaient en avant, ceux-là enfin avaient les mains et les pieds paralysés. Ils passèrent une montagne et parvinrent à un endroit appelé la Charbonnerie. Ils étaient près d'un lieu qui se nomme Cana, à une distance de trois milles de Pavie, quand saint Augustin revêtu de ses ornements pontificaux, et sortant d'une église érigée en l'honneur des saints Côme et Damien, leur apparut et leur demanda où, ils se dirigeaient. Ils lui répondirent qu'ils allaient à Rome ; alors saint Augustin ajouta : « Allez à Pavie et demandez le monastère de saint Pierre qui s'appelle Ciel d'or, et là vous obtiendrez les miséricordes que vous désirez. Et comme ils lui demandaient son nom, il dit : « Je suis Augustin autrefois évêque de l'église d'Hippone. » Aussitôt il disparut à leurs regards.

Ils se dirigèrent donc vers Pavie, et étant arrivés au monastère indiqué et apprenant que c'était là que reposait le corps de saint Augustin, ils se mirent tous à élever la voix et à crier tous ensemble : « Saint Augustin, aidez-nous. » Leurs clameurs émurent les citoyens et les moines qui s'empressaient d'accourir à un spectacle si

extraordinaire. Or, voilà que, par l'extension de leurs nerfs, une grande quantité de sang se mit à couler,de telle sorte que depuis l'entrée du monastère, jusqu'au tombeau de saint Augustin, la terre paraissait en être tolite couverte. Parvenus au tombeau, tous furent entièrement guéris, comme S'ils n'avaient jamais été estropiés. Depuis ce moment, la renommée du saint se propagea de plus en plus et une multitude d'infirmes vint à son tombeau, où tous recouvraient la santé, et laissaient des gages de leur guérison. Telle fut la quantité de ces gages que tout l'oratoire de saint Augustin et le portique en étaient pleins, en sorte que cela devint la cause d'un grand embarras pour entrer et pour sortir. La nécessité força les moines à les ôter.

Il y a trois choses qui sont l'objet des désirs des personnes du monde, les richesses, les plaisirs et les honneurs. Or, le saint atteignit à un tel degré de perfection qu'il méprisa les richesses, qu'il repoussa les honneurs et qu'il eut les plaisirs en aversion.

Il méprisa les richesses ; c'est lui-même, qui Passure dans ses Soliloques, où la raison l'interroge et lui dit : « Est-ce que tu ne désires pas,de richesses ? » Et Augustin répond : « Je ne saurais avouer ce premier point : j'ai trente ans, et il y en a bien quatorze que j'ai cessé de les désirer. Des richesses, je n'en désire que ce qu'il faut pour me procurer ma nourriture. C'est un. livre de Cicéron qui m'a entièrement convaincu qu'il ne faut en aucune manière souhaiter les richesses. »

Il a repoussé les honneurs : il le témoigne dans le même livre. « Que pensez-vous des honneurs ? » lui demande la raison. Et saint Augustin répond : « Je l'avoue, c'est seulement depuis peu de temps, presque depuis quelques jours que j'ai cessé de les

ambitionner. » Les plaisirs et les richesses, il les méprisa, par rapport à la chair et au goût. La raison lui demandé donc : « Quelle est votre opinion au sujet d'une épouse ? Ne .vous plairait-elle. pas, si elle était belle, chaste, honnête, riche, et surtout si vous aviez la certitude qu'elle ne vous serait pas à charge ? » Et saint Augustin répond : « Quelque bien que vous la vouliez peindre ; quand vous la montreriez comblée de tous les dons, j'ai décidé que je n'avais rien tant à craindre que le commerce avec une femme. » « Je ne demande pas, reprend la raison, ce que vous avez décidé, je vous demande si vous vous y sentez porté ? Et saint Augustin répond : « Je ne cherche, je ne désire rien à ce sujet : les souvenirs qui m'en restent me sont à charge, affreux et détestables. » Pour ce qui est du second point, la raison l'interroge en disant : « Et pour la nourriture, qu'avez-vous à dire ? »

Pour ce qui est du boire, et du manger, des bains et des autres plaisirs du corps, ne me demandez rien. J'en prends ce qu'il me faut seulement, pour conserver la santé. »

---

48. La Décollation de saint Jean-Baptiste

La décollation de saint Jean-Baptiste se célèbre et a été instituée, paraît-il, pour quatre motifs, d'après *l'Office mitral** : d'abord en raison de sa décollation ; ensuite à cause de la combustion et de la réunion de ses os ; puis à l'occasion de l'invention de son chef ; enfin en mémoire de la translation d'un de ses doigts, et de la dédicace de

son église. De là les différents noms attribués à cette fête, savoir la décollation, la collection, l'invention et la dédicace :

*Cap. XLI.

1. On célèbre cette fête à cause de la décollation. En effet, selon le récit de l'*Histoire scholastique***, Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand, en partant pour Rome passa par chez son frère Philippe ; alors eut lieu un accord secret entre lui et Hérodiade, femme de Philippe, et selon Josèphe, sœur d'Hérode Agrippa, de répudier sa propre femme à son retour et de se marier avec cette même Hérodiade. Sa, femme, fille d'Arétas, roi de Damas, eut connaissance de cette convention ; alors sans attendre le retour de son mari, elle se hâta de rentrer dans sa patrie. En revenant, Hérode enleva Hérodiade à Philippe et s'attira l'inimitié d'Arétas, d'Hérode Agrippa et de Philippe tout à la fois. Or, saint Jean le reprit, parce que, d'après la loi, il ne lui était pas permis de prendre pour femme, ainsi qu'il l'avait fait, l'épouse de son frère du vivant de celui-ci.

**In *Evangel.*, cap. LXXIII.

Hérode voyant que saint Jean le reprenait si durement pour ce crime, et que, d'un autre côté, saint Jean, au rapport de Josèphe, à cause de sa prédication et de son baptême, s'entourait d'une foule de monde, le fit jeter en prison, dans le désir de plaire à sa femme, et dans la crainte d'un soulèvement populaire. Mais auparavant il voulut le faire mourir, mais il eut peur du peuple. Hérodiade et Hérode désiraient également trouver une occasion quelconque pour pouvoir tuer Jean. Il paraît qu'ils convinrent secrètement ensemble qu'Hérode donnerait une fête aux principaux de la

Galilée et à ses officiers le jour anniversaire de sa naissance ; qu'il promettrait avec serment de donner à la fille d'Hérodiade, quand elle danserait, tout ce qu'elle demanderait ; que cette jeune personne demandant la tête de Jean, il serait de toute nécessité de la lui accorder à raison de son serment, dont il ferait semblant d'être contristé. Qu'il ait poussé la feinte et la dissimulation jusque-là, c'est ce que donne à entendre l'*Histoire scholastique* où on lit ce qui suit : « Il est à croire qu'Hérode convint secrètement avec sa femme de faire tuer Jean, en se servant de cette circonstance. »

Saint Jérôme est du même sentiment dans la glose : « Hérode, dit-il, jura probablement, afin d'avoir le moyen de tuer Jean ; car si cette fille eût demandé la mort d'un père ou d'une mère Hérode n'y eût certainement pas consenti. Le repas est prêt, la jeune fille est là présente ; elle danse devant tous les convives elle ravit le monde ; le roi jure de lui donner tout ce qu'elle demandera. Prévenue par sa mère, elle demande la tête de Jean, mais l'astucieux Hérode, à cause de son serment, simula la tristesse, parce que, comme le dit Raban, il avait eu la témérité de jurer ce qu'il lui fallait tenir.

Or, sa tristesse était seulement sur sa figure, tandis qu'il avait la joie dans le cœur. Il s'excuse sur son serment afin de pouvoir être impie sous l'apparence de la piété. Le bourreau est donc envoyé, la tête de Jean est tranchée, elle est donnée à la jeune fille, et celle-ci la présente à sa mère adultère. » Saint Augustin, à propos de ce serment, raconte l'exemple suivant dans un sermon qu'il fit à la Décollation de saint Jean-Baptiste.

« Voici un fait qui m'a été raconté par un homme innocent et de bonne foi. Quelqu'un lui ayant nié

un prêt ou une dette, il en fut ému et il le provoqua à faire serment. Le débiteur le fit et l'autre perdit. La nuit suivante, ce dernier se crut traîné devant le juge qui l'interrogea en ces termes : « Pourquoi as-tu provoqué ton débiteur à faire serment, quand tu savais qu'il se parjurerait ? » Et l'homme répondit : « Il m'a nié mon bien. » « Il valait mieux, reprit le juge, perdre ton bien que de tuer son âme par un faux serment. » On le fit prosterner, et il fut condamné à être battu de verges ; or, il le fut si rudement, qu'à son réveil, on lui voyait encore la marque des coups sur le dos. Mais il lui fut pardonné après qu'il eut fait pénitence. » Ce ne fut cependant point à pareil jour que saint Jean fut décollé, mais un an avant la Passion de Jésus-Christ, vers les jours des azymes. Il a donc fallu, à cause des mystères de Notre-Seigneur, que l'inférieur le cédât à son supérieur.

À ce sujet, saint Jean Chrysostome s'écrie : « Jean, c'est l'école des vertus, la règle de vie, l'expression de la sainteté, le modèle de la justice, le miroir de la virginité, le porte-étendard de la pudicité ; l'exemple de la chasteté, la voie de la pénitence, le pardon des péchés, la doctrine de la foi. Jean est plus grand qu'un homme, il est l'égal des anges, le sommaire de la loi, la sanction de l'évangile, la voix des apôtres, celui qui fait taire les prophètes, la lumière du monde, le précurseur du souverain juge, l'intermédiaire de la Trinité tout entière. Et cet homme si éminent est donné à une incestueuse, il est livré à une adultère, il est accordé à une danseuse ! » Hérode ne resta pas impuni, mais il fut condamné à l'exil.

En effet, d'après ce qu'on trouve dans l'*Histoire scholastique*, Hérode Agrippa, vaillant personnage,

mais pauvre, se voyant réduit à l'extrémité, s'enferma par désespoir dans une tour avec J'intention de s'y laisser mourir de faim. Hérodiade, sa sœur, informée de cette résolution, supplia Hérode Antipas, tétrarque, son mari, de le tirer de la tour et de lui fournir ce qui lui était nécessaire. Il le fit, et comme ils étaient tous les deux à table, Hérode, tétrarque, échauffé par le vin, reprocha à Hérode Agrippa les bienfaits dont il l'avait, comblé lui-même. Celui-ci en conçut un vif chagrin et partit pour Rome où il fut bien accueilli par Caïus César, qui lui accorda deux tétrarchies, celle de Lisanias et celle du pays d'Abilène ; il lui plaça, en outre, le diadème sur le front, avec l'intention de le faire roi de Judée. Hérodiade, voyant que : son frère avait le titre de roi, pressait instamment son mari d'aller à Rome et de solliciter aussi pour lui la même distinction.

Mais, étant fort riche, il ne voulait pas suivre le conseil de sa femme, car il préférait le repos à des fonctions honorables. Vaincu enfin par ses prières, il alla à Rome avec elle. Agrippa, qui en eut connaissance, expédia à César des lettres pour l'informer qu'Hérode s'était assuré de l'amitié du roi des Parthes, et voulait se révolter contre l'empire romain, et pour preuve, il lui fit savoir qu'il avait dans ses places fortes des armes en assez grande quantité pour armer soixante-dix mille soldats.

Caïus, après avoir lu la lettre, s'informa, comme s'il le tenait d'une autre source, auprès d'Hérode, sur sa position, et entre autres choses, il lui demanda s'il était vrai, ainsi qu'il l'avait entendu dire, qu'il eût une si grande quantité de troupes sous les armes, dans les villes de sa juridiction. Hérode ne fit aucune difficulté d'en convenir.

Caïus, persuadé alors de l'exactitude du rapport d'Hérode Agrippa, l'envoya en exil ; quant à son épouse, qui était sœur de ce même Hérode Agrippa pour lequel il avait beaucoup d'affection, il lui permit de retourner dans son pays. Mais elle voulut accompagner son mari, en disant que puisqu'elle avait partagé sa prospérité, elle ne l'abandonnerait pas dans l'adversité. Ils furent donc déportés à Lyon ; où ils finirent leur vie dans la misère. Ceci est tiré de l'*Histoire scholastique*.

II. Cette fête est célébrée à cause de la combustion et de la réunion des os de saint Jean ; car des auteurs prétendent qu'on les brûla en ce jour, et que les restes en furent recueillis par les fidèles. C'est, en quel,que sorte, un second martyre que saint d'eau souffre, puisque i1 est brûlé dans ses os, et c'est la raison pour laquelle l'Église célèbre cette fête comme si elle était son second martyre*.

*Eusèbe de Césarée, I. II ; - Hist. ecclésiastique, c. XXVIII ; - Sigebert, Chronique, an 394.

On lit donc au XIIe livre de l'*Histoire scholastique* ou ecclésiastique, que les disciples de saint Jean ensevelirent son corps auprès de Sébaste, ville de Palestine, entre Elisée et Abdias. I1 se faisait de grands miracles à son tombeau ; mais, par l'ordre de Julien l'Apostat, les gentils dispersèrent les os du saint ; et comme les miracles continuaient toujours, on recueillit les os, on les brûla, puis on les réduisit à une poussière que l'on vanna dans les champs ; toujours d'après l'*Histoire scholastique*. Mais le bienheureux Bède dit que les os eux-mêmes furent ramassés et épars plus loin encore. Saint Jean parut souffrir ainsi un second martyre. (C'est ce que certaines gens imitent sans savoir ce

qu'ils font, quand, à la Nativité de saint Jean, ils ramassent des os partout et les brûlent.) Or, pendant qu'on les recueillait pour les brûler, d'après l'Histoire ecclésiastique et le témoignage de Bède, des moines, venus de Jérusalem, se mêlèrent en cachette à ceux qui étaient occupés à les recueillir, et en prirent une grande partie. Ils portèrent alors. ces ossements à Philippe, évêque- de Jérusalem, qui, plus tard, les envoya à Athanase, évêque d'Alexandrie. Dans la suite, Théophile, évêque de cette ville, les mit dans un temple de Sérapis, purgé de ses ordures ; il le consacra comme une basilique, en l'honneur de saint Jean.

Mais aujourd'hui, on les honore à Gênes, ainsi que Alexandre III et Innocent IV l'ont approuvé par leurs privilèges, après eu avoir reconnu l'authenticité. De même qu'Hérode, qui fit couper la tète à saint Jean, subit le châtiment de ses crimes, de même aussi, Julien l'Apostat, qui fit brûler ses os, fut frappé par la vengeance divine. On a l'histoire de la punition de ce dernier dans la légende de saint Julien, après la conversion de saint Paul*.

*Ou mieux, après la légende de sainte Paule, qui est à la suite de la conversion de saint Paul, c'est-à-dire, au 27 janvier.

Mais, dans l'Histoire triparlite**, on trouve de plus amples détails sur l'origine : de Julien l'Apostat ; sou règne, sa cruauté et sa mort. Constance, frère du grand Constantin et descendant du même père, eut deux fils, Gallus et Julien. À la mort de Constantin, Constance créa césar Gallus, son fils, que pourtant il tua par la suite. Alors Julien, plein de crainte, se fit moine, et imagina de consulter les magiciens pour savoir s'il pouvait avoir encore l'espérance de parvenir au trône.

Après quoi, Constance créa césar Julien, qu'il envoya dans les Gaules, où il remporta grand nombre de victoires. Une couronne d'or, suspendue par un fil entre deux colonnes, tomba sur sa tète, en s'y adaptant parfaitement, au moment où il passait de fil s'était rompu ; tous s'écrièrent alors que c'était un signe qu'il serait empereur. Comme les soldats le proclamaient Auguste, et qu'il ne se trouvait pas là de couronne, un des soldats prit un collier qu'il avait au cou et le mit sur le front de Julien, lequel fut ainsi créé empereur par les soldats.

**Lib. VI, passim.

Dès lors, il renonça aux pratiques du christianisme, qu'il ne suivait que d'une manière hypocrite, ouvrit les temples des idoles et leur y offrit des sacrifices. Il, se proclamait le Pontife des païens et faisait abattre partout les images de la Croix. Une fois, la rosée tomba sur ses vêtements et sur ceux des personnes qui l'accompagnaient, et chaque goutte prit la forme d'une croix. Dans le désir de plaire à tous, il voulut, après la mort de Constance, que chacun suivît le culte qui lui convînt ; il chassa de sa cour les eunuques, les barbiers et les cuisiniers ; les eunuques, parce qu'après la mort de sa femme il ne s'était point remarié ; les cuisiniers, parce qu'il,ne faisait usage que des mets les plus simples, et les barbiers, parce que, disait-il, un seul était suffisant pour beaucoup de monde. Il composa une foule d'outrages, dans lesquels il déchira tous les princes, ses prédécesseurs. En chassant les cuisiniers et les barbiers il faisait œuvre de philosophe, mais non pas d'empereur ; mais en critiquant et en déférant des louanges, il ne se comporta ni en philosophe ni en empereur. Un jour que Julien offrait un sacrifice

aux idoles, dans les entrailles de la brebis qui venait d'être immolée, on lui montra le signe de la croix entouré d'une couronne. À cette vue, les ministres eurent peur, et expliquèrent le fait en disant qu'il viendrait un temps qui n'aurait pas de terme, et où la croix serait victorieuse et uniquement vénérée. Julien lés rassura et dit que cela indiquait qu'il fallait réprimer le christianisme et le resserrer dans un cercle.

Tandis que Julien offrait à Constantinople un sacrifice à la Fortune, Maris, évêque de Chalcédoine, auquel la vieillesse avait fait perdre la vue, le vint trouver et l'appela impie et apostat. Julien lui dit « Ton Galiléen n'a donc pu te guérir, lui ? » Maris lui répondit : « J'en rends grâces à Dieu, car il m'a privé de la vue afin de ne pas te voir dépouillé de piété. » Julien ne lui répondit rien et se retira. À Antioche, il fit ramasser. les vases sacrés et les ornements, puis les jetant parterre, il s'assit dessus et se permit de les salir. Mais à l'instant, il fut frappé à l'endroit par où il avait péché, en sorte que les vers y fourmillaient et rongeaient les chairs. Tant qu'il vécut depuis, il ne put se guérir.

Julien le préfet qui, par l'ordre de l'empereur, avait enlevé les vases sacrés appartenant aux églises, dit en les salissant de son urine : « Voyez dans quels vases on administre le fils de Marie. » Immédiatement sa bouche est changée en anus : et ce fut ainsi qu'il satisfaisait les besoins de la nature. Pendant que l'apostat Julien entrait dans le temple de la Fortune, les ministres du temple aspergeaient avec de l'eau ceux qui arrivaient afin de les purifier : Valentinien vit une goutte de cette eau sur sa chlamyde ; plein d'indignation, il frappa du

poing le ministre en disant qu'il était sali plutôt que purifié. L'empereur, témoin de cela, le fit mettre sous bonne garde et conduire dans un désert. En effet, Valentinien était chrétien, et il mérita pour récompense d'être élevé par la suite à l'empire.

Par haine encore contre les chrétiens, Julien fit aussi réparer le temple des Juifs, auxquels il fournit des sommes énormes ; mais quand ils eurent rassemblé une grande quantité de pierres, un vent extraordinaire s'éleva subitement et les dispersa toutes ; ensuite il se fit un affreux tremblement de terre ; en dernier lieu, le feu sortit des fondements et brûla beaucoup de monde*. Un autre jour, une croix apparut dans le ciel et les habits des Juifs furent couverts de croix de couleur noire. En allant chez les Perses, il vint à Ctésiphonte qu'il mit en état de siège. Le roi, qui s'y trouvait, lui offrit la moitié de son pays, s'il voulait s'en aller. Mais Julien s'y refusa : car il avait les idées de Pythagore et de Platon au sujet de la mutation des corps, croyant posséder l'âme d'Alexandre, ou plutôt qu'il était lui-même Alexandre dans un autre corps. Mais tout à coup il reçut un dard qui s'enfonça dans son côté ; cette blessure mit fin à sa vie. Qui lança cette flèche ? On. l'ignoré encore ; mais les uns pensent que ce fut un des esprits invisibles, d'autres, que ce fut un. berger ismaélite : quelques-uns disent que c'était la main d'un soldat abattu par la faim et les fatigues de la route. Que ce soit un homme ou bien un ange, il fut évidemment l'instrument de Dieu. Calixte, un de ses familiers, dit qu'il fut frappé par le démon.

*Socrate, Hist. ecclés., I. III, c. XVII ; - Sozomène ; Nicéphore, l. X, c. XXXII-XXXIII.

III. L'institution de cette fête eut lieu à l'occasion

de l'invention du chef de saint Jean en ce jour. Au XIe livre de l'*Histoire ecclésiastique*, il est écrit que saint Jean fut détenu et décapité dans un château de l'Arabie nommé Machéronte. Mais Hérodiade fit apporter la tête du saint à Jérusalem où elle la fit enterrer avec soin auprès de la maison d'Hérode, dans la crainte que ce prophète ne ressuscitât, si son chef était enterré avec son corps.

Or, du temps de Marcien, en 153, saint Jean révéla où était sa tête à deux moines venus à Jérusalem. Ils allèrent en toute hâte au palais qui avait appartenu â Hérode, et trouvèrent le précieux chef enveloppé dans des sacs de poils de chèvre provenant, je pense, des habits dont saint Jean était revêtu dans le désert. Durant le trajet qu'ils firent pour retourner en leur pays avec ce trésor, un potier de la ville d'Emèse, vivant de son métier, se joignit à eux. Or, tandis que cet homme portait la besace qu'on lui avait confiée, et dans laquelle se trouvait. le saint chef, ce dont il avait été averti la nuit par saint Jean, il se déroba de ses compagnons, et s'en vint à Emèse avec cette relique, qu'il y garda avec respect dans un trou profond tout le temps qu'il vécut : dès lors ses affaires prospérèrent extraordinairement. Etant près de mourir, il révéla son secret à sa sœur en toute confiance, et ses héritiers en firent autant les uns aux autres. Longtemps après, saint Jean révéla. à un saint moine, nommé Marcel, habitant la même caverne, que sa tête s'y trouvait. Le fait se passa de la manière suivante Pendant son sommeil il lui semblait qu'une grande foule s'avançait et disait : « Voici que saint Jean-Baptiste vient. » Il vit ensuite le saint. conduit par deux personnages, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

Or, tous ceux qui s'approchaient recevaient une bénédiction. Marcel s'étant approché se prosterna à ses pieds, mais le saint précurseur le fit lever, et le prenant par le menton, il lui donna le baiser de paix. Alors Marcel lui demanda : « Seigneur, d'où : êtes-vous venu chez nous ? » Saint Jean répondit : « De Sébaste. » Quand Marcel fut éveillé, il fut fort étonné de cette vision ; mais une autre nuit qu'il dormait, quelqu'un vint le réveiller ; après quoi, il vit une étoile brillante arrêtée sur la porte de sa petite cellule. Il se leva et voulut la toucher, mais elle se posa ailleurs. Alors il suivit l'étoile jusqu'à ce qu'elle se fût arrêtée à l'endroit où se trouvait la tête de Jean-Baptiste. Il y fouilla, trouva une urne contenant ce saint trésor. Quelqu'un, qui n'en croyait rien, mit la main sur l'urne, niais à l'instant sa main se sécha et resta attachée au vase. Alors ses compagnons s'étant mis en prières, il put retirer sa main, mais elle resta paralysée. Or, saint Jean lui apparut et lui dit : « Quand on déposera mon chef dans l'église, tu toucheras l'urne et tu seras guéri. » Il le fit, et fut guéri entièrement. Marcel rapporta ces événements à Julien, évêque d'Emèse. Ils prirent la tète et la transportèrent dans la ville. À partir de cette époque, l'on commença en cette ville à célébrer la décollation de saint Jean au jour, où, pensons-nous, le chef fut trouvé ou élevé, selon ce qu'en dit l'*Histoire scholastique*. Dans la suite on en fit la translation à Constantinople.

D'après l'*Histoire tripartite* (l. IX, c. XLIII), l'empereur Valens ordonna que le saint chef fût mis sur un char et transporté à Constantinople ; mais arrivé auprès de Chalcédoine, on ne put faire avancer le char, quels qu'aient été les moyens employés pour aiguillonner et presser les bœufs. On fut donc forcé de laisser là le chef.

Mais, dans la suite, comme Théodose voulait l'enlever, il pria la vierge, aux soins de laquelle il était confié, de lui permettre de l'emporter. Elle y voulut bien consentir, dans la persuasion que, comme du temps de Valens, il ne se laisserait pas emporter. Alors le pieux empereur enveloppa le chef dans de la pourpre et le transporta à Constantinople où il lui fit bâtir la plus belle des églises. De là, il fut peu de temps après transporté à Poitiers dans les Gaules, sous. le règne de Pépin. Plusieurs morts y furent ressuscités par ses mérites.

Or, de même qu'Hérode, qui avait fait couper la tête à saint Jean et que Julien qui brûla ses os, furent punis, de même aussi Hérodiade, qui avait suggéré à sa fille de demander la tête de Jean, reçut la punition de son crime, ainsi que la fille qui avait fait la demande. Quelques-uns disent qu'Hérodiade ne mourut pas en exil comme elle y avait été condamnée, mais alors qu'elle tenait dans les mains la tète de saint Jean, elle se fit un plaisir de l'insulter ; or, par aine permission de Dieu, cette tète elle-même lui souffla au visage, et cette méchante femme mourut aussitôt. C'est le récit du vulgaire ; mais ce qui a été rapporté plus haut, qu'elle périt misérablement en exil avec Hérode, est affirmé par les saints dans leurs chroniques : et il faut s'y tenir. Quant à sa fille, elle se promenait un jour sur une pièce d'eau gelée dont la glace se brisa sous ses pieds, et elle fut étouffée à l'instant dans les eaux. On lit cependant dans une chronique qu'elle fut engloutie toute vive dans la terre. Ce qui peut s'entendre, comme quand on parle des Egyptiens engloutis dans la mer Rouge, on dit avec l'Ecriture sainte : « La terre les dévora. »

IV. La translation de son doigt et la dédicace de

son église. On dit que le doigt avec lequel saint Jean montra le Seigneur ne put être brûlé. C'est pour cela que ce doigt fut trouvé par les moines dont il a été parlé. Dans la suite sainte Thècle le porta au delà des Alpes et le déposa dans une église dédiée à saint Martin*. Ceci est attesté par Jean Belette qui dit que sainte Thècle apporta ce doigt, qui n'avait pu être brûlé, des pays d'outre-mer en Normandie**où elle fit élever une église en l'honneur de saint Jean. On assure que cette église fut dédiée à pareil jour. C'est ce qui a porté le souverain Pontife à faire célébrer en ce jour cette fête dans l'univers entier.

*Les éditions plus modernes disent saint Maxime. -- **J. Beleth dit la Mauritanie, c. CXLVII.

Dans une ville des Gaules nommée Maurienne***, se trouvait une dame remplie de dévotion envers saint Jean-Baptiste elle priait Dieu avec les plus grandes instances pour obtenir quelqu'une des reliques de saint Jean. Mais comme elle voyait que ses prières n'étaient pas exaucées, elle prit la confiance de s'engager avec serment à ne point manger, jusqu'à ce qu'elle eût reçu ce qu'elle demandait.

***Saint-Jean de Maurienne ainsi nommée à cause des miracles de saint Jean-Baptiste.

Après avoir jeûné pendant quelques jours, elle vit sur l'autel un pouce d'une admirable blancheur, et elle recueillit avec joie ce don de Dieu. Trois évêques étant accourus à l'église, chacun d'eux voulait avoir une parcelle de ce pouce, quand ils furent saisis de voir couler trois gouttes de sang sur le linge où était placée la relique, et ils s'estimèrent heureux d'en avoir obtenu chacun une****.

****Saint Grégoire de Tours, *De gloria martyr*., 1. I, c. XIV.

Théodoline, reine des Lombards, fit élever et dota à Modœtia, près de Milan, une grande église en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Dans la suite du temps, d'après le témoignage de Paul*, Constantin ; aussi bien que l'empereur Constance, voulant soustraire l'Italie à la domination des Lombards, demanda à un saint homme, doué de l'esprit de prophétie, quelle serait l'issue de la guerre. Celui-ci passa la nuit en prière et le lendemain matin,. il répondit : « La reine a fait construire une église à saint Jean-Baptiste qui intercède continuellement pour les Lombards, et c'est pour cela qu'ils ne peuvent être vaincus. II viendra cependant un temps que ce lieu sera méprisé et alors les Lombards seront vaincus. » Ce qui fut accompli au temps de Charles.

*Histoire des Lombards, l. V, c. VI.

Il est rapporté par saint Grégoire**, qu'un homme d'une grande sainteté, nommé Sanctulus, avait reçu en sa garde un diacre pris par les Lombards, sous la condition que si ce diacre s'enfuyait, il serait, lui, condamné à perdre la tête. Sanctulus força le diacre à s'enfuir et à recouvrer la liberté.

**Dialogues, l. III, c. XXXVII.

Alors Sanctulus fut conduit au supplice ; et pour l'exécution on choisit le bourreau le plus robuste qui pourrait, sans le moindre doute, trancher la tête d'un seul coup. Sanctulus avait présenté son cou et le bourreau avait levé l'épée avec le bras de toute sa force, quand le patient dit : « Saint Jean, recevez-le. » A l'instant, le bras du bourreau se roidit et resta immobile avec l'épée en l'air ; il fit alors le serment de ne frapper désormais plus aucun chrétien ; alors l'homme de Dieu pria pour lui et

aussitôt il put baisser le bras.

49. Saint Félix et saint Adaucte ou Adjoint

*Bréviaire.

Félix, prêtre, et son frère, nommé aussi Félix et prêtre comme lui, furent présentés à Dioclétien et à Maximien. L'aîné ayant été amené au temple de Sérapis pour y sacrifier, souffla sur la statue qui tomba à l'instant. Conduit ensuite à la statue de Mercure, il souffla de la même manière et l'idole tomba aussitôt. Traîné en troisième lieu à l'image de Diane, il en fit autant. Il subit la torture du chevalet ; il fut mené en quatrième lieu à un arbre sacrilège, afin qu'il sacrifiât. Alors il se mit à genoux, fit une prière et souffla sur l'arbre qui fut déraciné et qui brisa en tombant l'autel et le temple. Le préfet, en ayant été informé, ordonna qu'on le décapitât au même endroit, et qu'on abandonnât son corps aux loups et aux chiens. Aussitôt un homme sortant du milieu de la foule se déclara de lui-même chrétien. Alors les deux confesseurs s'embrassèrent et furent décapités sur les lieux en même temps.

Or, les chrétiens, qui ignoraient le nom du dernier, l'appelèrent adjoint (Adaucte) parce qu'il s'était adjoint à saint Félix pour recevoir la couronne du a martyre. Les chrétiens les ensevelirent dans le trou creusé par la chute de l'arbre, et les païens, qui voulurent les en ôter, furent aussitôt saisis par le diable. Ils pâtirent vers l'an du Seigneur deux cent quatre vingt-sept.

50. Saint Savinien et sainte Savine

Savinien et Savine étaient les enfants de Savin, personnage de grande noblesse, mais païen, qui, d'une première femme, eut Savinien, et d'une seconde, Savine ; et il leur donna son nom à tous deux. Savinien lisait ce verset : Asperges me, Domine, et cherchait la signification de ces mots, sans pouvoir les comprendre. Alors il entra dans sa chambre, se prosterna sur la cendre et le cilice et dit qu'il aimait mieux mourir que de ne pas comprendre le sens de ce passage. Un ange lui apparut et lui dit : « Ne te fais pas mourir de chagrin, parce que tu as trouvé grâce devant Dieu. Quand tu auras été baptisé, tu seras plus blanc que la neige, et tu comprendras alors ce que tu cherches à présent. » L'ange se retirant, Savinien devient joyeux, et méprise les idoles qu'il n'honore plus ; son père lui adressa de vifs reproches de sa conduite et lui dit « Mieux vaut, comme tu n'adores pas les dieux, que tu : périsses seul, que de nous envelopper tous dans ta mort. »

Savinien s'enfuit donc secrètement et vint dans la ville de Troyes. Quand il fut arrivé auprès de la Seine, et qu'il eut prié le Seigneur d'être baptisé de ses eaux. ; il y reçut en effet le baptême. Alors le Seigneur lui dit : « Tu as trouvé maintenant ce que tu as cherché autrefois avec tant de labeur. » Aussitôt Savinien enfonça son bâton en terre et après avoir fait une prière, sous les yeux des assistants réunis en grand nombre : ce bâton produisit des feuilles et des fleurs, en sorte qu'il y eut onze cent huit personnes qui crurent au

Seigneur. Quand l'empereur Aurélien. apprit cela, il envoya plusieurs soldats pour s'emparer de Savinien. Or, comme ils le trouvèrent en prière, ils n'osèrent s'approcher de lui., L'empereur en envoya d'autres en plus grand nombre. Ils vinrent, s'unirent à ses prières et se levèrent ensuite pour lui dire : « L'empereur désire vous voir. » Le saint les suivit, mais comme il ne voulait pas sacrifier, Aurélien lui fit lier les mains et les pieds et ordonna de le frapper avec des barres de fer. Savinien lui dit : « Aggrave les tourments, si tu peux. » Alors l'empereur le fit lier au milieu de la ville, sur un banc au-dessous duquel on mit du bois afin de brûler, le saint, puis on jeta de l'huile dans le feu. En même temps le roi le vit debout et priant au milieu des flammes. Il fut stupéfait, tomba sur la face et en se levant il dit à Savinien : « Méchante bête, tu n'as pas encore assez des âmes que, tu as déçues ; voudrais-tu essayer de nous faire tomber dans le piège à l'aide de ta magie. » Savinien lui répondit : « Il y a encore beaucoup d'âmes, et la tienne la première que je dois faire croire au Seigneur. » Quand l'empereur entendit cela, il en blasphéma le nom de Dieu ; et ordonna, pour le lendemain, que Savinien fût. attaché à un poteau et percé de flèches.

Mais les flèches restant suspendues en l'air à droite et à gauche, aucune ne le blessa. Le lendemain, l'empereur le vint trouver et lui dit : « Où est ton Dieu ? qu'il vienne à présent et qu'il te protège contre ces flèches. » Et à l'instant l'une d'elles frappa le roi à l'œil et le rendit tout à fait aveugle. Le roi irrité fit reconduire Savinien en prison pour, être décapité le lendemain. Or, Savinien pria d'être transporté à l'endroit où il avait été baptisé. Alors ses chaînes se brisèrent, les

portes s'ouvrirent. et il y vint en passant au milieu des soldats. À cette nouvelle l'empereur ordonna de l'y poursuivre et de lui couper la tête. Quand Savinien vit les soldats à, sa poursuite, il marcha sur l'eau comme sur de la pierre, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'endroit. où il avait été baptisé. Lors donc que les soldats eurent passé le fleuve comme à gué, ils eurent peur de le frapper, mais il leur dit : « Frappez-moi avec une hache, ensuite portez de mon sang à l'empereur afin qu'il recouvre la lumière et qu'il reconnaisse la puissance de Dieu. » Il reçut alors le coup, prit. sa tète et la porta l'espace de quarante-neuf pas. Pour l'empereur, quand il eut touché son œil avec le sang du saint, il fut guéri : aussitôt et dit : « Il est véritablement bon et grand le Dieu des chrétiens. » Une femme aveugle depuis quarante ans, informée, de ce miracle, se fit porter en cet endroit, et après avoir fait une prière ; elle recouvra incontinent la vue. Or, saint Savinien souffrit vers l'an du Seigneur 279, aux calendes de février. Mais sa vie est insérée ici afin qu'elle soit réunie à celle de sa sœur dont on célèbre la fête principale en ce jour.

Savine, sa s ?ur, pleurait chaque jour le départ de son frère, et suppliait pour lui les idoles. Enfin, pendant son sommeil, un ange lui apparut et lui dit : « Savine, cesse de pleurer, mais quitte tout ce que tu possèdes et tu trouveras ton frère élevé au plus grand honneur. » A son réveil, Savine dit à sa sœur de lait : « Mon amie, n'as-tu rien senti ? » Celle-ci répondit : « Oui, madame ; j'ai vu un homme parlant avec toi, mais je ne sais vraiment pas ce qu'il disait : « Tu ne m'accuseras pas ? » reprit Savine. « Tant s'en faut, madame, répondit la sœur de lait : tu peux faire tout ce que tu veux ; seulement ne te tues pas. » Et le lendemain elles

partirent toutes deux. Le père, après l'avoir fait, chercher longtemps sans la trouver, dit en levant les mains au ciel : « Dieu puissant, s'il en existe dans le ciel, brise mes idoles qui n'ont pu sauver mes enfants. » Mais le Seigneur fit entendre son tonnerre, brisa et réduisit toutes les idoles en morceaux. Alors un grand nombre de témoins se convertirent à la foi'. Pour la bienheureuse Savine, elle vint à Rome, où elle resta cinq ans, après avoir été baptisée par le pape Eusèbe, et avoir guéri deux aveugles et deux paralytiques. Un ange : lui apparut pendant son sommeil, et lui dit : « Savine, que fais-tu donc, ? tu as abandonné tes richesses et tu vis ici dans les délices ? Lève-toi et va dans la ville de Troyes pour y trouver ton frère. » Savine dit alors à sa suivante : « Nous ne devons plus habiter ici. » « Ou veux-tu aller ? » reprit celle-ci. Tu vois que tout le monde te chérit, est-ce que tu veux mourir en voyageant ? » « Dieu nous gardera », répondit Savine. Elle prit un pain d'orge et arriva à Ravenne.

Elle se présenta à la maison d'un riche qui pleurait sa fille expirante, et elle y demanda l'hospitalité à une servante de l'hôtel qui lui dit : « Madame ; comment pourras-tu loger ici, quand la fille de ma maîtresse se meurt, quand tout le monde est dans une grande affliction. » « Ce ne sera pas à cause de moi qu'elle mourra », répondit Savine. Elle entra donc dans la maison, et prenant la jeune fille par la mains elle la fit lever entièrement guérie. Comme on voulait retenir Savine, elle ne voulut jamais y consentir. Arrivée à un mille de Troyes, elle dit à sa suivante qu'il leur fallait prendre un peu de repos, quand un noble personnage, nommé Licérius, qui venait de la ville, leur dit : « D'où êtes-vous ? » Savine lui répondit « Je suis d'ici, de cette ville. » « Pourquoi mens-tu ;

reprit Licérius, puisque ton langage indique que tu es une étrangère ? » « Oui, seigneur, dit Savine, je suis étrangère et je cherche mon frère Savinien qui est perdu` depuis longtemps. » Licérius reprit : « L'homme que tu cherches a été décapité, il y a fort peu de temps pour Jésus-Christ et il est enseveli dans tel endroit. » Alors Sâvine se prosterna à terre et fit cette prière : « Seigneur qui m'avez toujours conservée chaste, ne permettez pas que je continue à me fatiguer dans des routes pénibles, ni que mon corps soit enlevé de ce lien désormais. Je vous recommande ma servante qui a tant souffert pour moi. Faites que je mérite de voir dans votre royaume, mon frère que je n'ai pu voir ici-bas. » Après sa prière, elle trépassa au Seigneur. En voyant cela, sa suivante se mit à pleurer parce qu'elle n'avait pas le nécessaire pour l'ensevelir. Mais le personnage dont il vient d'être question, envoya à la ville un hérault pour qu'on vînt ensevelir une femme étrangère en voyage. On vint et on l'ensevelit aveu honneur.

On fait encore, en ce jour, la fête de sainte Sabine, épouse du soldat Valentin, qui ne voulant pas sacrifier, fut décapitée sous l'empereur Adrien.

---

51. Saint Loup

Saint Loup, né à Orléans de famille royale, resplendissait de toutes les vertus quand il fut élu archevêque de Sens. Il donnait presque tout aux pauvres, et un jour qu'il avait invité beaucoup de personnes à manger, il n'avait pas assez de vin pour suffire jusqu'au milieu du repas ; il dit alors à l'officier qui l'en prévenait : « Je crois que Dieu,

qui repaît les oiseaux, viendra au secours de notre charité. » Et à l'instant se présenta un messager qui annonça cent muids de vin à la porte. Les gens de la cour l'attaquaient vivement d'aimer sans mesure une vierge, servante de Dieu, et fille de son prédécesseur ; en présence de ses détracteurs, il prit cette vierge et l'embrassa en disant : « Les paroles d'autrui ne nuisent pas à celui auquel sa propre conscience ne reproche rien. » En effet, comme il savait que cette vierge aimait Dieu ardemment ; il la chérissait avec une intention très pure. Clotaire, roi des Francs, entrant en Bourgogne, avait envoyé, contre les habitants de Sens, son sénéchal qui se mit en devoir d'assiéger la ville, saint Loup entra dans l'église de saint Étienne et se mit à sonner la cloche.

En l'entendant, les ennemis furent saisis d'âne si grande frayeur qu'ils crurent ne pouvoir échapper à la mort, s'ils ne prenaient la fuite. Enfin après s'être rendu maître du royaume de Bourgogne, le roi envoya un autre sénéchal à Sens : et comme saint Loup n'était pas venu au-devant de lui avec, des présents, le sénéchal outré le diffama auprès du roi afin que celui-ci l'envoyât en exil. Saint Loup y brilla par sa doctrine et par ses miracles. Pendant ce temps-là, les Sénonais tuèrent un évêque usurpateur du siège de saint Loup et demandèrent au roi de rappeler le saint de son exil. Quand le roi vit revenir cet homme si mortifié, Dieu permit qu'il fût changé, à son égard, au point de se prosterner à ses pieds en lui demandant pardon. Il le combla de présents et le rétablit dans sa ville.

En revenant par Paris, une grande foule de prisonniers dont les cachots s'étaient ouverts et qui avaient été délivrés de leurs fers, vint à sa

rencontre.

Un dimanche, pendant qu'il célébrait la messe, une pierre précieuse tomba du ciel dans son saint calice, et le roi la déposa avec ses autres reliques.

- Le roi Clotaire entendant que la cloche de Saint-Étienne avait des sons admirablement doux, donna des ordres pour qu'on la transportât à Paris afin de pouvoir l'entendre plus souvent. Mais comme cela déplaisait à saint Loup, aussitôt que la cloche eut été sortie de Sens, elle perdit le mœlleux, de ses sons. À cette nouvelle, le roi la fit restituer à l'instant et aussitôt après elle rendit un son qui fut entendu dans la ville d'où elle était éloignée de sept milles. C'est pourquoi saint Loup alla au-devant de ce qu'il regrettait d'avoir perdu et reçut la cloche avec honneur.

- Une nuit qu'il priait, le démon lui fit ressentir une soif extraordinaire ; le saint homme se fit apporter de l'eau froide ; mais découvrant les ruses de l'ennemi, il mit son coussin sur,le vase où il renferma le diable qui se mit à hurler et à crier pendant toute la nuit. Quand vint le matin, celui qui avait choisi les ténèbres pour tenter le saint, s'enfuit tout confus en plein jour.

- Une fois qu'il venait de visiter, selon sa coutume, les églises de la ville, en rentrant chez lui, il entendit ses clercs se disputer parce qu'ils voulaient faire le mal avec des femmes. Il entra alors dans l'église, pria pour eux, et à l'instant, l'aiguillon de la tentation cessa absolument de les tourmenter : ils vinrent le trouver et lui demandèrent pardon. Enfin après s'être rendu illustre, par une foule de vertus, il reposa en paix, vers l'an du Seigneur 610, du temps d'Héraclius.

52. Saint Mamertin

Saint Mamertin, qui fut d'abord païen, adorant une fois les idoles, perdit un mil et une de ses mains se sécha. Il crut avoir offensé les dieux, et alla au temple adorer les idoles, quand il rencontra un religieux nommé Savin qui lui demanda comment une si grande infirmité lui était survenue. Mamertin répondit : « J'ai offensé mes dieux, aussi vais-je les prier de me rendre dans leur bonté ce qu'ils m'ont ravi dans leur colère. » Savin lui dit : « Tu te trompes, mon frère, tu te trompes, si tu prends des démons pour des dieux. Va plutôt trouver saint Germain, évêque d'Auxerre, et si tu acquiesces à ses conseils, tu seras guéri incontinent. » Mamertin se mit en route aussitôt et arriva au tombeau de saint Amateur, évêque et de plusieurs autres saints évêques. La pluie le força de se retirer la nuit dans une cellule sur la tombe de saint Concordien.

Après s'être endormi, il eut une vision fort extraordinaire. Il vit venir à la porte de la cellule un homme qui appela saint Concordien et l'invita à une fête que célébraient saint Pérégrin et saint Amateur avec d'autres évêques. Saint Concordien lui répondit du fond de son tombeau : « Je ne puis y aller maintenant, car j'ai un hôte qu'il me faut garder de peur qu'il ne soit tué par les serpents qui habitent ici. » L'homme s'en alla rapporter la réponse qu'il avait entendue, puis il revint dire : « Saint Concordien, levez-vous, venez, et amenez avec vous le sous-diacre Vivien et l'acolyte Junien afin qu'ils exercent leur ordre. Alexandre gardera votre hôte. »

Et il sembla à Mamertin que saint Concordien, après lui avoir pris la main, le conduisait avec lui, et que quand il fut arrivé à l'endroit où se trouvaient les évêques, saint Amateur lui dit : « Quel est l'homme qui est entré avec vous ? » « C'est mon hôte », répondit saint Concordien. Et saint Amateur dit : « Chassez-le car il est impur, et il ne peut être avec nous. » Comme on chassait Mamertin, il se prosterna devant les évêques et réclama la protection de saint Amateur. Celui-ci lui ordonna d'aller aussitôt chez saint Germain. Mamertin, à son réveil, vint trouver saint Germain, se prosterna à ses pieds et lui demanda pardon. Après avoir raconté ce qui lui était arrivé, ils allèrent tous deux au tombeau de saint Concordien et quand ils eurent écarté la pierre, ils virent plusieurs serpents de plus de dix pieds de long, qui s'échappèrent tous. Alors saint Germain leur commanda d'aller dans tel lieu où ils se gardassent à l'avenir de nuire à personne. Ce fut alors que Mamertin fut baptisé et justifié. Il se fit moine au monastère de saint Germain dont il fut abbé après saint Allodius.

De son temps, vécut, dans ce monastère, saint Marin dont saint Mamertin voulut mettre l'obéissance à l'épreuve. Il lui confia la charge la plus vile de la maison, celle de gardeur des vaches. En faisant paître librement son troupeau dans une forêt, il vivait dans une telle sainteté qu'il donnait à manger dans sa main aux oiseaux qui venaient le trouver. II délivra aussi des chiens un sanglier réfugié dans sa cabane, et le fit s'en aller. Des larrons vinrent, le dépouiller et emportèrent avec eux son habit, ne lui laissant qu'un tout petit manteau. Il se mit aussitôt à crier après eux en disant : « Revenez, mes seigneurs : voici un denier

que j'ai trouvé cousu au milieu du manteau ; peut-être en avez-vous besoin. » Les voleurs accoururent, lui prirent le petit manteau avec le denier et le laissèrent tout nu. Mais comme ils se hâtaient de retourner dans leur repairé après avoir marché toute la nuit, ils se trouvèrent, vers le point du jour, à la cabane de Marin. Celui-ci les salua, les reçut avec bonté sous son toit, leur lava les pieds, et leur servit tout ce qui put leur être nécessaire. Ceux-ci stupéfaits, regrettèrent leurs procédés et chacun d'eux se convertit à la foi.

Un jour, quelques jeunes moines, restés avec lui, avaient tendu des pièges à une ourse qui guettait les brebis ; l'ourse se jeta dans le piège pendant la nuit et resta prise. Saint Marin, qui s'en douta, sortit du lit, la trouva et lui dit : « Que fais-tu, misérable ? Sauve-toi vite de peur que tu ne sois prise. » Alors il la dégagea et la laissa partir.

Lorsqu'il fut mort, on portait son corps à Auxerre, quand, arrivé à une maison de campagne, personne ne put l'enlever de là, jusqu'à ce qu'un prisonnier, dont les liens se brisèrent, accourût : et s'approchant du corps il le porta avec les autres jusqu'à Auxerre, où on l'ensevelit avec honneur dans l'église de Sainte Germain.

---

53. Saint Gilles

*Bréviaire.

Aegidius vient de *e*, sans, geos, terre, et *dyan*, illustre ou divin. II fut sans terre en méprisant les choses terrestres, illustre par l'éclat de sa science, divin par l'amour qui assimile l'amant avec l'objet aimé.

(Aegidius), Gilles, né à Athènes, de lignée royale, fut, dès son enfance, instruit dans les belles

lettres. Un jour qu'il se rendait à l'église, il donna sa tunique à un malade gisant sur la place et demandant l'aumône : le malade s'en revêtit et fut aussitôt guéri. Après quoi, son père et sa mère étant morts dans le Seigneur, il fit Jésus-Christ héritier de son patrimoine. Une fois, en revenant de l'église, il rencontra un homme qui avait été mordu par un serpent. Saint Gilles alla au-devant de lui, fit une prière et expulsa le venin. Il y avait dans l'église un démoniaque qui troublait les fidèles par ses clameurs, saint Gilles chassa le démon et rendit cet homme à la santé. Or, comme le saint redoutait le danger de la faveur humaine, il s'en alla en cachette sur le rivage de la mer, où ayant vu des matelots luttant contre la tempête, il fit une prière et calma les flots.

Les matelots abordèrent et ayant appris que Gilles allait à Rome, ils le remercièrent de sa bienfaisance et lui promirent de le transporter sans frais. Après être arrivé à Arles, où il resta deux ans avec saint Césaire, évêque de cette ville, il y guérit un homme attaqué de la fièvre depuis trois ans mais conservant toujours le goût du désert, il s'en alla secrètement et demeura longtemps avec un ermite d'une sainteté remarquable, appelé Vérédôme : et il mérita de faire cesser la stérilité de la terre. Partout ses miracles le rendant illustre, il craignit donc, le danger dans lequel l'entraînerait la louange des hommes. Il quitta Vérédôme et s'enfonça dans un désert où trouvant un antre avec une petite fontaine, il rencontra une biche sans doute disposée par Dieu pour lui servir de nourrice, elle venait à des heures fixes l'alimenter de son lait. Les gens du roi vinrent chasser en cet endroit ; dès qu'ils virent cette biche, ils laissèrent les autres bêtes et se mirent à la poursuivre avec leurs

chiens : comme elle était serrée de près, elle se réfugia aux pieds de celui qu'elle nourrissait. Gilles étonné de ce que la biche bramait contre son habitude, sortit, et quand il eut entendu les chasseurs, il pria le Seigneur de lui conserver celle qu'il lui avait donnée pour nourrice. Or, pas un des chiens n'eut la hardiesse d'approcher de lui plus près que d'un jet de pierre, mais tous revenaient sur les chasseurs en poussant de grands hurlements.

La nuit étant survenue, les chasseurs rentrèrent chez eux, et le lendemain, ils revinrent au même endroit, et furent encore obligés de retourner après s'être fatigués en vain. Le roi, instruit de cela, soupçonna ce qu'il y avait et s'empressa de venir avec l'évêque et une multitude de chasseurs. Mais comme les chiens n'osaient pas s'approcher plus qu'auparavant, et qu'ils revenaient tous en hurlant, on entoura cet endroit que les ronces rendaient inaccessible. Or, un archer, pour débusquer la biche, décocha à la volée un trait qui fit une blessure grave à saint Gilles en prière pour la bête ; après quoi les soldats, s'étant ouvert un passage avec leurs épées, parvinrent à la caverne où ils aperçurent un vieillard en habits de moine, vénérable par ses cheveux blancs et par son âge, et à ses genoux la biche couchée. L'évêque seul et le roi ayant mis pied à terre, allèrent le trouver, après avoir fait rester leur suite en arrière. Ils lui demandèrent qui il était, d'où il était venu, pourquoi encore il s'était enfoncé dans la profondeur de ce vaste désert, et enfin quel était l'audacieux qui l'avait blessé d'une manière aussi grave. Gilles répondit à chacune de leurs questions .

Alors ils lui demandèrent humblement pardon,

promirent de lui envoyer des médecins pour guérir sa plaie et lui offrirent beaucoup de présents. Mais il ne voulut pas employer les médecins, ne daigna pas même regarder les présents qu'on lui offrait ; bien au contraire, convaincu que la vertu se perfectionne dans l'infirmité, il pria le Seigneur de ne pas lui rendre la santé tant qu'il vivrait. Mais comme le roi en lui faisant de fréquentes visites en recevait la nourriture du salut, il lui offrit d'immenses richesses, que le saint refusa d'accepter, donnant conseil au roi d'en fonder un monastère où la discipline de l'ordre monastique serait en vigueur. Et quand le roi l'eut fait, saint Gilles, vaincu par les larmes et les prières du roi, se chargea après bien des résistances, de la direction de ce monastère.

Dès que le roi Charles eut été informé de la réputation du saint, il le sollicita de venir le trouver, et le reçut avec respect. Pendant qu'ils s'entretenaient des choses du salut, le roi lui demanda en grâce de vouloir bien prier pour lui, parce qu'il avait commis un crime énorme qu'il n'oserait confesser à personne, pas même au saint lui-même. Le dimanche suivant, pendant que saint Gilles, en célébrant la messe, priait pour le roi, un ange du Seigneur qui lui apparut mit sur l'autel une cédule sur laquelle était écrit à la suite d'abord le péché du roi, et enfin la rémission qu'en avait obtenue le saint par ses prières, à condition toutefois que le roi s'en repentirait, s'en confesserait et ne le commettrait plus. Il était ajouté à la fin que quiconque invoquerait saint Gilles pour n'importe quel péché, s'il cessait de le commettre, il aurait la certitude d'en recevoir la rémission par ses mérites. La cédule fut présentée au roi qui, ayant reconnu son péché, en demanda humblement pardon. Saint

Gilles revint comblé d'honneurs, et en passant par la ville de Nîmes, il ressuscita le fils du prince qui venait de mourir. Très peu de temps après, saint Gilles annonça par avance que son monastère allait être bientôt détruit par les ennemis, puis il alla à Rome.

Il obtint un privilège pour son église et à sa demande le pape lui accorda encore deux portes en bois de cyprès sur lesquelles étaient sculptées les figures des apôtres. Il les jeta dans le Tibre en les confiant à la conduite de Dieu. Comme il revenait, il rendit l'usage de ses jambes à un paralytique auprès de Tyberon. Arrivé à son monastère, il trouva, dans le port, les portes dont il vient d'être parlé, et après avoir rendu des actions de grâces à Dieu de ce qu'il les avait conservées entières au milieu des périls de la mer, il les plaça à l'entrée de son église pour en faire l'ornement et pour être un témoignage de son union avec le siège de Rome. Enfin le Seigneur lui révéla en esprit que le jour de sa mort approchait. Il en fit part à ses frères en réclamant leurs prières, et s'endormit heureusement dans le Seigneur. Beaucoup de personnes assurèrent avoir entendu les chœurs des anges qui portaient son âme au ciel. Il vécut vers l'an septe cents du Seigneur.

---

54. La Nativité de la bienheureuse vierge Marie

La glorieuse Vierge Marie tire son origine de la tribu de Juda et de la race royale de David. Or, saint Mathieu et saint Luc ne donnent pas la

généalogie de Marie, mais celle de saint Joseph, qui ;ne fut cependant pour rien dans la conception de Jésus-Christ C'est, dit-on, la coutume de l'Écriture sainte de ne pas établir la suite de la génération des femmes, mais celle des hommes. Il est très vrai pourtant. que la sainte Vierge descendait de David ; ce qui est évident parce que l'Ecriture atteste en beaucoup d'endroits que Jésus-Christ est issu de la race de David.

Mais comme Jésus-Christ est né seulement de la Vierge, il est manifeste que la Vierge elle-même. descend de David par la lignée de Nathan. Car entre autres enfants, David eut deux fils, Nathan et Salomon. De la lignée de Nathan, fils de David, d'après le témoignage de saint Jean Damascène, Lévi engendra Melchi et Panthar, Panthar engendra Barpanthar, et Barpanthar engendra Joachim, et Joachim la Vierge Marie. Par la lignée de Salomon, Nathan eut une femme de laquelle il engendra Jacob. Nathan étant mort, Melchi de la tribu de Nathan, qui fut fils de Lévi, mais frère de Panthar, épousa la femme de Nathan, mère de Jacob, et engendra d'elle Héli. Jacob et Héli étaient donc frères utérins, mais Jacob était de la tribu de Salomon et Héli de celle de Nathan. Or, Héli, de la tribu de Nathan, vint à mourir, et Jacob, son frère, qui était de la tribu de Salomon, se maria avec sa femme, suscita un enfant à son frère et engendra Joseph. Joseph est donc par la nature fils de Jacob ; en descendant de Salomon, et selon la loi ; fils d'Héli qui descend de Nathan. Selon la nature, en effet, le fils qui venait alors au monde était fils de, celui qui l'engendrait, mais selon la loi, il était le fils du défunt. C'est ce que dit le Damascène. Mais, d'après l'*Histoire ecclésiastique* et le témoignage du vénérable Bède en sa *Chronique*, comme les

généalogies tout entières des Hébreux ainsi que celles des étrangers étaient conservées dans les archives les plus se. crêtes du temple, Hérode les fit toutes briller, dans l'idée de pouvoir se faire passer pour noble, si, les preuves venant à manquer, sa race était crue appartenir à celle d'Israël.

Cependant quelques-uns qu'on appelait seigneuriaux, ainsi nommés à cause de leur parenté avec
Jésus-Christ et qui étaient des Nazaréens, donnaient des renseignements comme ils le pouvaient sur l'arbre généalogique de Jésus-Christ et cela, en partie d'après la tradition reçue de leurs agents, et en partie d'après les livres qu'ils possédaient chez eux.

Or, Joachim épousa une femme, nommée Anne, qui eut une sœur appelée Hismérie. Cette Hismérie donna le jour à Elizabeth et à Eliud. Elizabeth donna le jour à Jean-Baptiste. D'Eliud naquit Eminen, d'Eminen naquit saint Servais, dont le corps est en la ville de Mæstricht sur la Meuse, dans l'évêché de Liège. Or, Anne eut, dit-on, trois maris, savoir : Joachim, Cléophas et Salomé. De son premier mari, c'est-à-dire de Joachim, elle eut une fille qui était Marie, la mère de Jésus-Christ, qu'elle donna en mariage à Joseph, et Marie engendra et mit au monde Notre-Seigneur Jésus-Christ À la mort de Joachim, elle épousa Cléophé, frère de Joseph, et elle en eut une autre fille qu'elle appela Marie comme la première et qu'elle maria dans la suite avec Alphée. Marie, cette seconde fille, engendra d'Alphée, son mari, quatre fils, qui sont Jacques le mineur, Joseph le juste qui est le même que Barsabas, Simon et Jude. Anne, après la mort de son second mari, en prit un troisième ;

c'était Salomé, de qui elle engendra une autre fille qu'elle appela encore Marie et qu'elle maria à Zébédée. Or, cette Marie engendra de ce Zébédée deux fils, savoir : Jacques le majeur et Jean l'évangéliste. C'est ce qui a donné lieu à ces vers :

Anna solet dici tres concepisse Marias,
Quas genuere viri Joachim, Cleophas, Salomeque.
Has duxere viri Joseph, Alphœus, Zebedœus.
Prima parit Christum, Jacobum secunda minorera,
Et Joseph justum peperit cura Simone, Judam,
Tertia majorera Jacobum, volucremque
Johannem*.

*Anne mit au monde trois Marie,
Leurs pères furent Joachim, Cléophas et Salomé.
Elles se marièrent avec Joseph, Alphée et Zébédée.
La première conçut Jésus-Christ, la seconde, Jacques le mineur,
Joseph le juste et Jude avec Simon. La troisième eut pour fils Jacques le majeur et le sublime Jean.
Gerson, dans un sermon sur la nativité de la sainte Vierge, cite des vers presque semblables à ceux-ci.

Mais ce qui paraît singulier, c'est que la sainte Vierge ait pu être la cousine d'Elizabeth, comme il a été dit ci-dessus. Il est constant qu'Elizabeth fut la femme de Zacharie, qui était de la tribu de Lévi, et cependant, d'après la loi, chacun devait prendre femme dans sa tribu et dans sa famille, et saint Luc assure qu'elle fut de la tribu d'Aaron. Anne, d'après saint Jérôme, était de Bethléem qui appartenait à là tribu de Juda : mais il faut savoir qu'Aaron lui-même et Joiada, son frère, grands prêtres, prirent femme tous les deux dans la tribu de Juda, ce qui prouve que la tribu sacerdotale et la royale furent toujours unies ensemble par des alliances. Bède dit que cette alliance a pu s'opérer dans des temps postérieurs, en faisant passer les femmes d'une tribu dans l'autre, afin qu'il devînt constant que la

bienheureuse vierge Marie, qui descendait de la famille royale, fût alliée avec la tribu sacerdotale.

Donc, la sainte Vierge était de l'une et de l'autre tribu tout à la fois : car le Seigneur voulut que ces tribus privilégiées se mêlassent ensemble en raison du mystère par lequel Notre-Seigneur qui devait sortir d'elles, pût s'offrir lui-même pour nous en qualité de roi et de prêtre, afin de gouverner ses fidèles qui combattent dans la milice de cette vie, et afin de les couronner après leur victoire : ce qui est donné à entendre par le nom de Christ, qui signifie oint, parce que, dans l'ancienne loi, il n'y avait que les prêtres, les rois et les prophètes qui fussent oints ; et de là encore nous sommes nommés chrétiens et appelés la race choisie et le sacerdoce royal. Quand on disait que les femmes étaient mariées à des hommes de leur tribu, c'était évidemment afin que le partage des terres ne fût pas détruit. Mais parce que la tribu de Lévi n'avait pas eu de terres à partager comme les autres, les femmes de cette tribu pouvaient se marier avec qui elles voulaient.

Pour ce qui est de l'*Histoire de la Nativité de la Vierge*, saint Jérôme*dit, dans son prologue, l'avoir lue dans un opuscule, alors qu'il était assez jeune, mais que ce fut seulement de longues années après que sur la prière qui lui en fut faite il la coucha par écrit de la manière qu'il se rappelait l'avoir lue.

*Le récit de saint Jérôme est regardé comme apocryphe par ses éditeurs ; mais il a toujours fait partie des œuvres de ce père. Il n'est pas étonnant que le bienheureux Jacques ne l'ait pas signalé comme faussement attribué à Jérôme. Quel en est l'auteur ? L'ouvrage était intitulé : Évangile de la Nativité de là bienheureuse Vierge Marie. Les traditions qu'il renferme ont été connues, d'après les critiques modernes (Thilo, Codex Apocriph., N. T., prolegom., § 4), . par Origène, saint Grégoire de Nysse, Eustache d'Antioche, saint Epiphane, André de Crète, saint Jean Damascène, Photius, et tous les autres auteurs qui viennent après eux. Leurs écrits en font foi.

Cette histoire paraît avoir aussi été insinuée par Clément d'Alexandrie, saint Irénée et probablement saint Justin, martyr. (Voyez Ballerini, Monitum sur un sermon de Jean d'Eubée).

Joachim donc, qui était de la Galilée et de la ville de Nazareth, épousa sainte Anne de Bethléem. Tous les deux justes et marchant avec droiture dans l'accomplissement des commandements du Seigneur, faisaient trois parts de leurs biens : l'une affectée au temple et aux personnes employées dans le service du temple ; une seconde donnée aux pèlerins et aux pauvres, une troisième consacrée à leur usage particulier et à celui de leur famille. Pendant vingt ans de mariage, ils n'eurent point d'enfants, et ils firent vœu à Dieu, s'il leur accordait un rejeton, de le consacrer au service du Seigneur. Pour obtenir cette faveur, chaque année, ils allaient à Jérusalem aux trois fêtes principales. Or, à la fête de la Dédicace, Joachim alla à Jérusalem avec ceux de sa tribu, et quand il voulut présenter son offrande, il s'approcha de l'autel avec les, autres. Mais le prêtre, en le voyant, le repoussa avec une grande indignation ; il lui reprocha sa présomption de s'approcher de l'autel en ajoutant qu'il était inconvenant pour un homme, sous le coup de la malédiction de la loi, de faire des offrandes au Seigneur, qu'il ne devait pas, lui qui était stérile et qui n'avait pas augmenté le peuple de Dieu, se présenter en compagnie de ceux qui n'étaient pas infectés de cette souillure. Alors Joachim tout confus, fut honteux de revenir chez lui, de peur de s'entendre adresser les mêmes reproches par ceux de sa tribu qui avaient ouï les paroles du prêtre.

Il se retira donc auprès de ses bergers, et après avoir passé quelque temps avec eux, un jour qu'il était seul, un ange tout resplendissant lui' apparut et l'avertit de ne pas craindre (il était troublé de cette

vision)* : « Je suis, lui dit-il, un ange du Seigneur envoyé vers vous pour vous annoncer que vos prières ont été exaucées, et que vos aumônes sont montées jusqu'en la. présence de Dieu. J'ai vu votre honte, et j'ai entendu les reproches de stérilité qui vous ont été adressées à tort. Dieu est le vengeur du péché, mais non de la nature, et s'il a fermé le sein d'une femme c'est pour le rendre fécond plus tard d'une manière qui paraisse plus merveilleuse, et pour faire connaître que l'enfant qui naît alors, loin d'être le fruit de la passion, sera un don de Dieu. Sara, la première mère de votre race, n'a-t-elle pas enduré l'opprobre de la stérilité jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année ? et cependant elle mit au monde Isaac auquel avaient été promises les bénédictions de toutes les nations ? Rachel encore n'a-t-elle pas été longtemps stérile ? toutefois elle enfanta Joseph qui fut à la tête de toute l'Egypte. Y eut-il quelqu'un plus fort que Samson et plus saint que Samuel ? tous les deux eurent pourtant des mères stériles. Croyez donc à ma parole et à ces exemples, que les conceptions tardives et les enfantements stériles sont d'ordinaire plus merveilleux.

*S. Epiphane, 79, *Hérésie*, n° 5, parle de cette apparition, ainsi que de celle d'Anne.

Eh bien ! Anne, Votre femme, vous enfantera une fille et vous l'appellerez Marie. Dès son enfance, elle sera, comme vous en avez fait vœu, consacrée au Seigneur ; dès le sein de sa mère, elle sera remplie du Saint-Esprit ; elle ne restera point avec le commun du peuple, mais elle demeurera toujours dans le temple du Seigneur, afin d'éviter le moindre mauvais soupçon. Or, de même qu'elle naîtra d'une mère stérile, de même elle deviendra, par un prodige merveilleux, la mère du Fils du

Très-haut, qui se nommera Jésus, et qui sera le salut de toutes les nations. Maintenant voici le signe auquel vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles ; quand vous serez arrivé à Jérusalem à la porte Dorée, vous rencontrerez Anne, votre femme ; et en vous voyant elle éprouvera une joie égale à l'inquiétude qu'elle a ressentie de votre absence prolongée. » Quand l'ange eut parlé ainsi il quitta Joachim. Or, Anne tout en pleurant dans l'ignorance de l'endroit où était allé son mari, vit lui apparaître le même ange qu'avait vu Joachim ; et il lui déclara les mêmes choses qu'il avait dites à celui-ci, en ajoutant que, pour marque de la vérité de sa parole, elle allât à Jérusalem, à la porte Dorée où elle rencontrerait son mari qui revenait. D'après l'ordre de l'ange, tous deux vont au-devant l'un de l'autre, enchantés de la vision qu'ils avaient eue, et assurés d'avoir l'enfant qui leur avait été promise. Après avoir adoré le Seigneur, ils revinrent chez eux, attendant joyeusement la réalisation de la promesse divine. Anne conçut donc, enfanta une fille et lui donna le nom de Marie.

À l'âge de trois ans, la sainte Vierge fut sevrée, et amenée avec des offrandes au temple du Seigneur. Il y avait autour du temple quinze degrés selon les quinze Psaumes graduels ; car, le temple était bâti sur une montagne, on ne pouvait arriver à l'autel des holocaustes, qui se trouvait en dehors, qu'en montant ces degrés. Quand la sainte Vierge eut été placée sur le premier de tous, elle les gravit sans le secours de personne, comme si elle fût déjà parvenue à un âge mûr et après l'offrande achevée, ses parents laissèrent leur fille dans le temple avec les autres vierges et revinrent chez eux. La sainte Vierge faisait des progrès incessants dans la sainteté, était visitée chaque jour par les anges et

jouissait du bonheur d'avoir tous les jours une vision de Dieu. Saint Jérôme, dans une épître à Chromace et à Héliodore, dit que la sainte Vierge s'était tracé pour règle de passer en prière le temps depuis le matin jusqu'à tierce ; de tierce jusqu'à none elle s'occupait à tisser ; et à partir de none elle ne cessait plus de prier jusqu'au moment, où l'ange, qui lui apparaissait, lui donnât à manger.

Quand elle eut atteint l'âge de quatorze ans, le pontife annonça publiquement que les vierges élevées dans le temple, qui avaient accompli leur temps, eussent à retourner chez elles, afin de se marier selon la loi. Toutes ayant obéi, seule la sainte Vierge Marie répondit qu'elle ne pouvait le faire, d'abord parce que ses parents l'avaient consacrée au service du Seigneur, ensuite parce qu'elle lui avait voué sa virginité. Alors le Pontife fut incertain de ce qu'il avait à faire ; d'une part, il n'osait aller contre l'Ecriture qui dit : « Accomplissez les v ?ux que vous avez faits » ; d'une autre part, il n'osait induire une nouvelle coutume dans les pratiques suivies par la nation.

Une fête des Juifs étant sur le point d'arriver ; il convoqua alors tous les anciens ; leur avis unanime fut que dans une affaire si délicate, on devait consulter le Seigneur. Or, comme on était en prière et que le Pontife s'était approché pour connaître la volonté de Dieu, à l'instant du lieu de l'oratoire, tout le monde entendit une voix qui disait, que tous ceux de la maison de David qui étant disposés à se marier, ne l'étaient pas encore, apportassent chacun une verge à l'autel, et que celui dont la verge aurait donné des feuilles, et sur le sommet de laquelle, d'après la prophétie d'Isaïe, le Saint-Esprit se reposerait sous la forme d'une colombe, celui-là,

sans aucun doute, devait se marier avec la Vierge. Parmi ceux de la maison de David, se trouvait Joseph, qui, jugeant hors de convenance qu'un homme d'un âge avancé comme lui* épousât une personne si jeune, cacha, lui tout seul, sa verge, quand chacun avait apporté la sienne. Il en résulta que rien ne parut de ce qu'avait annoncé la voix divine ; alors le pontife pensa qu'il fallait derechef consulter le Seigneur, lequel répondit que celui-là seul qui n'avait pas apporté sa verge, était celui auquel la Vierge devait être mariée**. Joseph ainsi découvert apporta sa verge qui fleurit aussitôt, et, sur le sommet se reposa une colombe venue du ciel. Il parut évident à tous que Joseph devait être uni avec la sainte Vierge.

*S. Epiphane, 51, *Hérésie*, X, donne 80 ans à saint Joseph, lors de son mariage. -- **Idem, in Anchorato, LX ; - Hérésie, LXXVIII, n° 7.

Joseph s'étant donc marié, retourna dans sa ville de Bethléem afin de disposer sa maison et de se procurer ce qui lui était nécessaire pour ses noces. Quant à la Vierge Marie, elle revint chez ses parents à Nazareth avec sept vierges de son âge, nourries du même lait et qu'elle avait reçues de la part du prêtre pour témoigner du miracle. Or, en ce temps-là, l'ange Gabriel lui apparut pendant qu'elle était en prière et lui annonça que le Fils de Dieu devait naître d'elle.

Le jour de la naissance de la sainte Vierge resta pendant un certain temps ignoré des fidèles. D'après le récit de Jean Beleth*, un saint homme, qui se livrait à une contemplation assidue, entendit, chaque année, le 6 des ides de septembre, au moment de ses prières, la société des anges qui célébraient avec des transports de joie une grande solennité. Et comme il demandait très dévotement

qu'il lui fût révélé pourquoi chaque année, c'était seulement. en ce jour et non en un autre qu'il entendît cela, il reçut une réponse d'en haut que la glorieuse Vierge Marie était née au monde à pareil jour, et qu'en conséquence il fit connaître aux enfants de la Sainte Église qu'ils eussent à s'unir pour cette solennité à la cour céleste. Or, quand il eut instruit de cela le souverain pontife et les autres et qu'on se fût mis à prier et à jeûner, après avoir découvert la vérité par les écritures et par les témoignages antiques, il fut résolu que, par tout l'univers, on solenniserait en ce jour, la fête de la Nativité de la Vierge.

*Rationale divinorum officiorum, cap. CXLIX ; - Honorius d'Autun.

Autrefois on ne faisait pas l'octave de cette fête, mais le seigneur Innocent IV, Génois d'origine, en institua la solennité. Et en voici le motif : Après la mort de Grégoire IX, tous les cardinaux romains s'enfermèrent en conclave pour pourvoir au plus tôt aux besoins de l'Église : mais comme plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'on ait pu s'entendre, et qu'ils étaient en butte aux insultes nombreuses des Romains, ils firent vœu à la Reine du ciel, si, par son secours, ils parvenaient à s'accorder et à s'en aller librement, d'établir pour l'avenir les octaves de sa nativité qu'on avait négligé d'instituer depuis longtemps. Alors ils réunirent leurs suffrages sur le seigneur Célestin, et après avoir été rendus à la liberté, ils accomplirent leur v ?u par le seigneur Innocent, car Célestin, ayant survécu peu de temps, ne put l'accomplir par lui-même. Remarquez que l'Église fait la fête de trois Nativités, savoir : de Jésus-Christ de sainte Marie et de saint Jean, qui toutes trois marquent trois naissances spirituelles : avec saint Jean nous

renaissons dans l'eau, avec Marie, dans la pénitence, et avec Jésus-Christ, dans la gloire. Et comme il faut que la naissance du baptême, comme aussi celle de la gloire, dans les adultes, soit précédée de la contrition, c'est pour cela que ces deux fêtes ont des vigiles : mais comme la pénitence est une vigile tout entière, elle ne doit pas en avoir. Toutes ont des octaves, parce que toutes aspirent à l'octave de la Résurrection.

Un chevalier très vaillant et fort dévot à la sainte Vierge Marie, en allant à un tournoi, rencontra en son chemin un monastère bâti en l'honneur de la Sainte Vierge. Il y entra tout d'abord pour entendre la messe. Mais comme à une messe en succédait une autre, et qu'il ne voulait en laisser échapper aucune, en l'honneur de la bienheureuse Vierge, il se hâta, quand il fut sorti du monastère, d'aller au lieu où se donnait le tournoi. Or, ceux qui en revenaient lui dirent qu'il a lui-même très vaillamment combattu. Comme tous ceux qui se trouvaient là confirmaient cette assertion et acclamaient à l'envi son courage dans la lutte, et qu'en outre, des chevaliers se présentaient à lui en se déclarant ses prisonniers ; cet homme discret comprenant que la courtoise Reine l'avait honoré courtoisement, fit connaître ce qui était arrivé ; il revint au monastère et se voua désormais à la milice du Fils de la Vierge.

Un évêque*qui avait la bienheureuse Vierge Marie en grande révérence et dévotion, allait par piété, au milieu de la nuit, à une église dédiée en son nom. Et voici que la Vierge des vierges, accompagnée du chœur entier des vierges, vint à la rencontre du prélat ; après l'avoir accueilli avec honneur, elle le conduisit à l'église où il se rendait,

en même temps que deux chœurs de jeunes filles chantaient ces paroles :

Cantemus Domino, sociæ, cautemus honorera ;
Dulcis amor Christi resonet ore pio**.

*C'était saint Dunstan de Cantorbéry. Voyez Eadmer : Vie de ce saint. -- **Chantons, compagnes, chantons la gloire du Seigneur ; que nos pieux accords exaltent le tendre amour de Jésus-Christ

Ces vers sont repris et chantés par tout un autre chœur,de vierges ; et les premières chantent deux à deux alternativement les deux vers qui suivent :

Primus ad ima ruit inalna de lace superbus,
Sic homo cum tumuit primus ad ima ruit*.

*Le démon superbe tomba le premier au fond de l'abîme du haut de son trône lumineux ; de même le premier homme, que l'orgueil a dompté, a été précipité dans l'abîme.

Ce fut ainsi que cet évêque fut conduit au milieu de cette procession, jusqu'à l'église ; en même temps deux vierges commençaient le cantique que toutes les autres répétaient.

Une femme, privée de l'appui de son mari, avait un fils unique qu'elle chérissait avec la plus grande tendresse. Or, ce fils fut pris par les ennemis, qui le jetèrent chargé de chaînes dans un cachot. Quand cette mère apprit cela, rien ne put la consoler ni tarir ses pleurs ; elle priait avec importunité la sainte Vierge à laquelle elle était fort dévote, pour la délivrance de son fils. Enfin comme elle voyait qu'elle n'obtenait rien, elle entra seule dans une église oit était une statue de la bienheureuse Vierge Marie, et là debout devant l'image, elle lui adressa la parole
Bienheureuse Vierge, dit-elle, souvent je vous ai priée pour la délivrance de mon fils, et vous n'êtes

point du tout venue au secours d'une mère misérable. J'implore votre protection pour mon fils, et je n'y gagne rien. Eh bien donc ! comme mon fils m'a été enlevé, de même aussi je vous enlèverai votre Fils, et je le tiendrai en otage à sa place. »

Et en disant ces mots, elle s'approcha de plus près, et enlevant la statue de l'enfant que la Vierge portait sur son giron, elle s'en alla chez soi, enveloppa l'image du petit enfant d'un linge très blanc, et le cacha dans une armoire qu'elle ferma soigneusement à la clef, heureuse d'avoir un bon otage à la place de son fils. Or, elle le garda avec précaution. Et voilà que la nuit suivante, la sainte Vierge apparut au jeune homme, et après lui avoir ouvert la porte de la prison, elle lui commanda d'en sortir en disant : « Mon fils, tu diras à ta mère de me rendre mon Fils, puisque je lui ai rendu le sien. » Le jeune homme sortit et revint chez sa mère : il lui raconta comment la sainte Vierge l'avait délivré. Cette mère tressaillant de joie prit la statue de l'enfant Jésus, vint à l'église et rendit l'enfant à la bienheureuse Vierge Marie, en lui disant : « Je vous remercie, ma Dame, de m'avoir rendu mon fils unique, maintenant à mon tour je vous rends le vôtre, parce que je confesse avoir recouvré le mien. »

Un voleur se livrait souvent à des actes de brigandage ; mais il avait beaucoup de dévotion pour la sainte Vierge et souvent il la saluait. Une fois, il est pris en flagrant délit de vol et condamné à être pendu. Quand on le pendit, tout aussitôt vint la sainte Vierge, qui, à ce qu'il lui semblait, le soutint eu l'air pendant trois jours, en sorte qu'il ne ressentit aucune douleur.

Or, ceux qui l'avaient attaché vinrent à passer par

là et trouvant le pendu vivant et le visage gai, ils pensèrent que la corde n'avait pas été bien mise ; ils se disposaient à lui couper la gorge avec une épée : mais la sainte Vierge opposait sa main aux coups de ceux qui frappaient ce malheureux sans pouvoir lui faire aucun mal. Mais quand ils eurent appris de la bouche du voleur que c'était la sainte Vierge qui le protégeait de la sorte, ils le descendirent et par amour pour la Vierge, ils le laissèrent s'en aller libre. Alors il entra dans un monastère, où tant qu'il vécut, il resta au service clé la mère de Dieu.

Un clerc, plein d'amour pour la bienheureuse Vierge Marie, récitait ses heures sans y manquer. Ses parents étant morts, sans avoir d'autre héritier, lui laissèrent leurs biens. Alors ses amis le poussèrent à se marier et à se mettre à la tète de son héritage. En allant célébrer son mariage, il rencontra en chemin une église et se rappelant ce qu'il avait coutume de faire en l'honneur de la sainte Vierge il entra et se mit à réciter ses heures. Et voici que la sainte Vierge lui apparut et lui dit avec un ton plein de sévérité : « Insensé et infidèle, pourquoi m'abandonnes-tu, moi ton amie et ton épouse ? et pourquoi me préfères-tu une autre femme ? » A ces mots, il fut tout contrit, revint trouver ses compagnons et ne fit rien connaître de ce qui lui était survenu. Mais quand son mariage eut été célébré, au milieu de la nuit, il quitta tout le monde, s'enfuit de la maison, après quoi entrant dans un monastère, il servit dévotement la bienheureuse Marie.

Le prêtre d'une paroisse, homme d'honnête vie, ne savait pas d'autre messe que celle de la sainte Vierge et il la récitait chaque jour. Il est dénoncé à l'évêque*qui le mande aussitôt. Arrivé devant le

prélat, il dit qu'il ne sait pas d'autre messe ; alors il est traité durement comme un séducteur, suspendu de son office, et on lui interdit de célébrer dorénavant cette messe.

*C'était saint Thomas de Cantorbéry. Voyez la légende de ce saint.

La nuit suivante la bienheureuse Vierge Marie apparut à l'évêque qu'elle gourmanda beaucoup et auquel elle demanda pourquoi il avait ainsi maltraité son chancelier. Elle ajouta qu'il mourrait trente jours après, s'il ne rendait pas au prêtre ses pouvoirs ordinaires. L'évêque enrayé fit venir le prêtre, lui demanda pardon, et lui commanda de ne célébrer aucune autre messe que celle de la Bienheureuse Marie qu'il savait.

Un clerc, adonné à la vanité et à la débauche, avait cependant un grand amour pour la mère de Dieu, dont il récitait les saintes heures avec dévotion et joie. Or, il arriva qu'une nuit il se vit traduit au tribunal de Dieu. Alors le Seigneur dit à ceux qui l'entouraient : « Quant à celui qui a les yeux sur vous, décidez vous-mêmes quelle peine il mérite : depuis si longtemps que je le souffre, je n'ai encore trouvé en lui aucun signe d'amendement. » Le Seigneur porta, de l'avis de tous, une sentence de damnation contre lui mais voici que la sainte Vierge se lève et dit à son Fils : « Mon bon Fils, je réclame pour celui-là votre clémence ; mitigez la sentence de damnation que vous venez de porter contre lui : qu'il vive donc par amour pour moi, lui que ses propres pauvres ont conduit à la mort. » Le Seigneur lui répondit : « C'est, bien à votre demande que je l'accorde, mais ce ne sera qu'autant que, dès à présent, je verrai qu'il se corrige. »

Alors la Vierge se tournant vers lui : « Va, lui

dit-elle, et ne pêche plus, de peur, qu'il ne t'arrive pis. » Le clerc, à son réveil, changea de conduite, entra en religion, et finit sa vie dans les bonnes pauvres.

L'an du Seigneur cinq cent trente-sept, un homme nommé Théophile, dit Fulbert de Chartres*, administrait en cilice, sous l'évêque, dont il était le vidame, les biens de l'Église avec tant de prudence, que tout le peuple le proclama digne de l'épiscopat à la mort de son maître. Mais comme il se contentait de son vidame, il aima mieux qu'un autre fût ordonné à sa place. Cependant il fut déposé malgré lui de sa charge par le successeur, et tomba dans un si grand désespoir que, pour recouvrer sa dignité, il demanda conseil à un juif qui était magicien.

*Sermon IV ; - saint Pierre Damien, Sermon I.

Celui-ci appela donc le diable qui vint aussitôt. Alors Théophile, par l'ordre du démon, renia le Christ et sa mère, renonça à faire profession de la religion chrétienne, écrivit, de son propre sang, l'acte de sa renonciation et de son abnégation, le scella ensuite de son sceau, le donna tout scellé au démon, et se lia ainsi à son service. Or, le lendemain, par l'artifice du démon, Théophile recouvre les bonnes grâces de l'évêque et est rétabli dans sa dignité. Rentré enfin en lui-même, il gémit beaucoup de son crime et eut recours de tout cœur à la glorieuse Vierge, afin qu'elle vînt à son aide.

Une fois donc la Bienheureuse Marie, dans une vision, lui reprocha son impiété, et lui commanda de renoncer au diable. Ensuite elle lui fit confesser Jésus-Christ, Fils de Dieu, ainsi que tout ce qui est proposé à croire en chrétienté. De cette manière il recouvra les bonnes grâces de son Fils et les

siennes. Pour preuve que son pardon lui avait été octroyé, elle lui apparut une seconde fois, et lui rendit l'acte qu'il avait souscrit au diable, en le posant sur sa poitrine, afin qu'il n'eût plus à craindre d'être l'esclave de Satan, mais qu'il eût la joie d'avoir été libéré par la Vierge.

Quand Théophile eut reçu cet acte, il fut rempli de joie, et en présence de l'évêque et de tout le peuple, il rapporta ce qui lui était arrivé. Tous en furent dans l'admiration et adressèrent des louanges à la glorieuse Vierge. Trois jours après Théophile reposa en paix.

Auprès de Laon*, vers l'an du Seigneur mil cent, un homme et une femme avaient une fille unique qu'ils donnèrent en mariage à un jeune homme. Par amour pour leur fille, ils gardaient avec eux leur gendre à la maison. Or, la mère de la. jeune personne avait, par amour pour sa fille, tant d'égards envers le jeune homme, que l'amour de la jeune femme pour son jeune époux n'était pas plus grand que celui de la belle-mère pour son gendre. Alors les gens malicieux se mirent à dire que la mère ne se comportait pas ainsi à cause de sa fille, mais que c'était pour se mettre à sa place. Cette imposture affreuse ébranla l'esprit de cette femme, et dans la crainte d'être le sujet des moqueries du public, elle s'adresse à deux paysans à chacun desquels elle promet vingt sols s'ils veulent étrangler son gendre secrètement.

*Pierre Canis, *De Deipara Virg.*, l. V, c. XX ; - Sigebert, *Chronique* ; - Guibert de Nogent.

Un jour donc elle les enferme dans son cellier, elle a l'adresse de faire aller son mari ailleurs, et envoie sa fille dehors. Alors le jeune homme, par l'ordre de sa dame, entre dans le cellier pour aller

chercher du vin ; aussitôt il est étranglé par les larrons. À l'instant la belle-mère le porte dans le lit de sa fille et le couvre de ses habits comme une personne qui dort. Le mari et sa fille étant rentrés, et s'étant assis à table, la mère dit à sa fille qu'elle aille éveiller son mari et lui dire de venir se mettre à table. L'ayant trouvé mort, elle l'annonça à l'instant ; toute la famille se lamente ; cette femme homicide paraît affligée et se lamente avec les autres. Enfin, elle gémit singulièrement du crime qu'elle avait commis, et déclara tout exactement à un prêtre. Quelque temps après, un différend s'étant élevé entre la femme et le prêtre, celui-ci accuse l'autre de l'homicide du gendre. Ceci vint à la connaissance des parents du jeune homme. La femme est traduite devant le juge qui la condamne à être brûlée. Quand elle vit que sa fin approchait, elle se tourna vers la sainte Vierge, entra dans une de ses églises, et se prosterna toute en pleurs pour faire sa prière. Un instant après, on. la force de sortir ; elle est jetée dans un grand feu, et tout le monde la voit debout, au milieu des flammes qui la respectent et la laissent saine et sauve. Mais les parents du jeune homme pensant que le feu était maigre, courent chercher du bois et le jettent dans le foyer.

Quand ils virent qu'elle n'en souffrait pas plus, ils se mirent à la harceler avec des lances et des haches. Alors le juge, qui était présent, fut tout stupéfait, et les empêcha de tourmenter ainsi cette femme, qu'il considéra de près et sur laquelle il ne remarqua aucune trace de brûlure, et ne trouva que les blessures produites par les lances. Ses parents l'ayant ramenée à la maison, la ranimèrent avec des l'avant et des bains ; mais Dieu, qui ne voulait plus lui laisser endurer les soupçons des hommes, lui

reprit la vie trois jours après, sans qu'elle cessât de louer la Vierge. (Guibert de Nogent.)

55. Saint Adrien et ses Compagnons

*Tiré des actes reconnus authentiques parles Bollandistes ; - Honorius d'Autun.

Adrien souffrit le martyre sous le règne de Maximien. En effet, comme cet empereur offrait des sacrifices aux idoles dans la ville de Nicomédie, par son ordre, ou se livra à la recherche de tous les chrétiens les uns par la crainte d'être punis, les autres par amour de l'argent qui leur était promis, tous enfin trairaient aux supplices les chrétiens ; les voisins traînaient leurs voisins, les proches, ceux de leur maison. Il y en eut trente-trois pris et amenés devant le prince par ceux qui se livraient à cette perquisition ; et Maximien leur dit : « Est-ce que vous n'avez pas appris quelle peine attend les chrétiens ? » Ils lui répondirent « Oui, et nous nous sommes moqués de ton décret ridicule. »

Alors l'empereur, irrité, ordonna de les fouetter avec des nerfs tout frais et commanda qu'on leur broyât la bouche avec des pierres ; ensuite, qu'après avoir pris note de leurs aveux, ou les garrottât pour enfin les enfermer en prison. Adrien, un des premiers officiers de l'armée, qui avait été témoin de leur constance, lui dit : « Je vous conjure par votre Dieu de me dire quelle récompense vous attendez pour ces tourments ? » Les saints lui répondirent : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment dans la perfection. » Alors Adrien courut se joindre aux martyrs, en disant aux bourreaux : « Prenez note

que je veux être des leurs, car, et moi aussi, je suis chrétien. »

Quand l'empereur eut appris cela, il fit charger de chaînes et emprisonner Adrien qui refusait de sacrifier. Or, Natalie, son épouse, entendant dire que son mari était en prison, déchira ses vêtements en poussant des cris et des sanglots. Mais quand elle eut appris qu'Adrien était incarcéré pour la foi de Jésus-Christ, elle accourut remplie de joie à la prison et baisa les chaînes de son mari et des autres ; car elle était chrétienne, mais elle n'avait pas rendu cela public à cause de la persécution. Et elle dit à son mari : « Bienheureux es-tu, mon seigneur Adrien, d'avoir trouvé des richesses que ne t'ont pas laissées tes parents, et dont seront privés ceux qui possèdent beaucoup de biens quand il ne sera plus temps de prêter à usure, ni d'emprunter, quand personne ne délivrera aucun autre de la peine, ni le père son fils, ni la mère sa fille, ni l'esclave son maître, ni l'ami son ami, ni les richesses celui qui les possède. »

Et après lui avoir conseillé de ne faire aucun cas de toute gloire terrestre, de repousser ses parents et ses amis et d'avoir toujours à cœur les biens célestes, Adrien lui dit
« Va, ma sœur, quand arrivera le temps de la souffrance, je te ferai venir afin que tu sois témoin de. notre fin. » Et après avoir recommandé aux autres saints d'encourager son mari, elle revint à sa maison.

Peu de temps après, Adrien apprenant que le jour de son martyre était arrivé, distribua des présents aux gardes et donna pour ses cautions les autres saints qui étaient avec lui, puis il alla à sa maison appeler Natalie, comme il le lui avait promis, afin

qu'elle fût présente à leur martyre. Or, quelqu'un qui le vit, courut en avant dire à martyre. : « Adrien est absous, le voici venir. » En entendant cela, elle ne le croyait pas : « Et quel est celui qui a pu le délivrer de ses chaînes, dit-elle ? A Dieu ne plaise que je le voie libre de ses fers et séparé des saints ! »

Pendant qu'elle parlait ainsi, un jeune valet de la maison vint dire : « Voici que mon maître est relâché. » Alors Natalie, croyant qu'Adrien fuyait le martyre, versait des larmes amères, et quand elle le vit, elle se leva avec précipitation et ferma sur lui la porte de la maison en. disant : « Loin de moi celui qui s'est retiré de Dieu ; ah ! je me garderais bien de parler à un homme qui a souillé ses lèvres pour renier son Seigneur. »

Et se tournant vers lui : « Oh ! dit-elle, que tu es misérable sans Dieu ! Qui t'a forcé d'entreprendre ce que tu n'as pu terminer ? Qui t'a séparé des saints ? Ou bien qui t'a séduit pour quitter l'assemblée où règne la paix ? Dis-moi, pourquoi as-tu fui avant. que le combat ne fût engagé, avant d'avoir vu ton adversaire ? Comment as-tu été blessé sans qu'aucune flèche n'eût été lancée ? J'aurais été vraiment bien étonnée si d'une nation sans Dieu, d'une race d'impies, il y en eût eu un qui fût offert Dieu. Ah ! que je suis malheureuse ! Que je suis misérable ! Que ferai-je moi qui suis unie à un membre de cette race d'impies ? Soit, il ne m'a pas été donné d'être appelée, seulement pendant une heure, l'épouse d'un martyr ; mais je serai nommée la femme du renégat. Pour un instant j'ai vraiment été dans des transports de joie, et cet instant sera mon opprobre pour toujours. » Or, le bienheureux Adrien, qui entendait cela, ressentit

une grande joie ; il admirait comment une femme jeune, de toute beauté, noble et mariée depuis quatorze mois, pouvait parler ainsi. Son ardeur pour le martyre s'en accroissait d'autant et il écoutait de tout cœur ses paroles ; cependant comme il la voyait affligée à l'excès, il lui dit : « Ouvre-moi, ma chère Natalie ; non, je n'ai pas fui le martyre, connue tu le crois ; mais je suis venu t'appeler comme je l'avais promis. » Et comme elle n'en croyait rien, elle lui dit : « Voyez comme ce renégat me,trompe, comme ment cet autre Judas. Fuis de moi, misérable ; je vais me tuer pour que tu sois content. »

Et comme elle tardait d'ouvrir, Adrien lui dit : « Ouvre vite, car je m'en irai et tu ne me verras plus ; ensuite tu pleureras de ne m'avoir pas vu avant mon trépas : les, cautions que j'ai données, ce sont les saints martyrs, et si les bourreaux qui me chercheront ne me trouvent pas, ces saints devront souffrir leurs tourments et les miens tout à la fois. » Alors Natalie ouvrit, et après s'être prosternés l'un devant l'autre, ils allèrent ensemble à la prison, où, pendant sept jours, Natalie essuyait avec des linges précieux les plaies des saints.

L'empereur fixa un jour où il ordonna qu'ils fussent amenés en sa présence. Affaiblis qu'ils étaient par les souffrances, ils ne pouvaient marcher ; on les portait donc comme des animaux. Adrien les suivait les mains liées derrière le dos*, et chargé du chevalet qui lui était destiné, il fut présenté à César. Natalie vint alors auprès d'Adrien et lui dit : « Prenez garde, mon seigneur, de vous laisser surprendre par la peur, lorsque vous verrez les tourments : vous n'aurez à souffrir qu'un instant, mais aussitôt après vous serez dans l'allégresse

avec les anges. » Et comme Adrien ne voulut pas sacrifier, il fut battu de la manière la plus violente. Toute joyeuse, Natalie courut alors trouver les saints qui étaient dans la prison, pour leur dire « Voici que mon seigneur vient de commencer son martyre. »

*L'édition princeps porte ces mots portatus super equuleum, les éditions subséquentes ont portans sibi equuleum. Alors ou bien on attacha Adrien sur un chevalet pour le porter devant l'empereur, ou bien on le chargea du chevalet qui devait être l'instrument de son supplice : Les deux textes peuvent s'expliquer. Mais quel est le véritable ?

Comme l'empereur exhortait Adrien à ne pas blasphémer ses dieux, ce dernier lui dit : « Si j'endure des tourments parce que je blasphème ceux qui ne sont pas dieux, comment ne seras-tu pas tourmenté, toi qui blasphèmes le vrai Dieu ? » Maximien répliqua : « Ce sont là les paroles que t'ont apprises ces séducteurs. » Adrien lui dit : « Pourquoi appelles-tu séducteurs ceux qui sont les docteurs de la vie éternelle ? » Et Natalie courait rapporter avec joie aux autres les réponses de son mari. Alors l'empereur le fit fouetter rudement par quatre hommes très vigoureux. Et Natalie s'empressait de raconter aux autres martyrs qui étaient eu prison toutes ces peines, et ces interrogations et ces réponses.

Or, Adrien fut fouetté avec tant de fureur que ses entrailles sortaient de son corps : ensuite on le chargea de chaires de fer et il fut enfermé avec les autres dans la prison. Adrien était un jeune homme délicat, fort brun, et âgé de vingt-huit ans. Quand Natalie vit son mari étendu sur le dos et tout lacéré, elle lui dit en lui mettant la main sous la tête :

« Vous êtes bienheureux, mon seigneur, d'avoir été rendu digne d'être au nombre des saints vous êtes bienheureux, ma vie, de souffrir pour celui qui a souffert pour vous. Allez donc, mon doux ami, allez contempler sa gloire. » Mais l'empereur ayant appris qu'un grand nombre de matrones servaient les saints dans la prison, défendit de les y laisser entrer à l'avenir. Quand Natalie le sut, elle se coupa les cheveux en rond*, et prenant des habits d'homme, elle servait les saints dans la prison. Son exemple en porta d'autres à l'imiter, et elle pria son mari que, quand il serait dans la gloire, il obtint pour elle que Dieu la conservât intacte et qu'il l'ôtât bientôt de ce monde.

*Tonsuravit.

Quand le roi apprit la conduite des matrones, il commanda d'apporter une enclume, sur laquelle on couperait les cuisses des martyrs pour les faire périr. Or, Natalie craignant que son mari ne se laissât effrayer par les supplices des autres, pria les bourreaux de commencer par lui. On lui coupa donc les pieds et les jambes, et Natalie le pria ensuite de se laisser couper la main afin qu'il ne fût pas moins que les autres saints qui avaient souffert davantage. ; Après cette boucherie, Adrien rendit l'esprit ; ensuite les autres étendirent les pieds de leur plein gré et ils moururent dans le Seigneur. Or, le roi manda qu'on brûlât leurs corps ; mais Natalie cacha dans son sein une main d'Adrien.

Quand on jeta les corps des saints dans le feu, Natalie voulut s'y précipiter avec eux ; mais tout à coup une pluie très forte vint à tomber, et en éteignant le .brasier, elle préserva les corps des martyrs. Alors les chrétiens, ayant tenu conseil entre eux, firent transporter ces restes à

Constantinople jusqu'à ce que, la paix ayant été rendue à l'Église, on put les rapporter avec honneur. Ils pâtirent vers l'an du Seigneur 280. Quant à Natalie, elle rentra chez elle et conserva la main de saint Adrien qu'elle plaçait toujours au chevet de son lit pour consoler sa vie. Après quoi, un tribun qui vit Natalie si belle, si riche et de plus noble, envoya par ordre de l'empereur d'honnêtes matrones pour la faire consentir à l'épouser. Natalie leur adressa cette réponse : « Quel est celui qui me procure l'avantage de pouvoir me marier avec un homme de cette qualité ? Toutefois je demande un délai de trois jours pour me préparer. »

Or, elle disait cela, afin de pouvoir s'enfuir. Et comme elle priait Dieu de la conserver intacte, tout d'un coup elle s'endormit ; et voici que lui apparut un des martyrs ; il la consola avec douceur et lui commanda d'aller à l'endroit où reposaient les corps des martyrs. Quand donc elle se réveilla, elle prit secrètement la main d'Adrien et monta un vaisseau avec un grand nombre de chrétiens. Le tribun, qui en fut informé, la poursuivit sur un navire avec une troupe de soldats ; mais il s'éleva un vent qui contraria leur course ; plusieurs même d'entre eux périrent dans les flots, et ils furent donc forcés de rentrer dans le port.

Or, au milieu de la nuit, le diable, sous la forme d'un pilote monté sur un vaisseau fantastique, apparut à ceux qui étaient avec Natalie, et leur dit comme ferait un pilote : « D'où venez-vous, et où allez-vous ? » Les chrétiens répondirent : « Nous venons de Nicomédie et nous allons à Constantinople. » Et le diable reprit : « Vous faites fausse route, allez à gauche, et vous naviguerez plus directement. » Or, il parlait ainsi pour les

mettre en pleine mer et les faire périr. Et comme ils faisaient voile en conséquence, tout à coup Adrien leur apparut assis sur une nacelle ; il les avertit de naviguer comme auparavant, ajoutant que c'était le malin esprit qui leur avait parlé ; puis se plaçant en avant, il les précédait et leur montrait le chemin.

Or, Natalie qui voyait Adrien aller en avant fut remplie d'une immense joie. Le jour allait luire quand ils arrivèrent à Constantinople. Et quand Natalie fut entrée dans la maison où se trouvaient les corps des martyrs, et qu'elle eut placé la main d'Adrien auprès de son corps, elle s'endormit ; alors Adrien lui apparut, et en la saluant, il lui commanda de venir avec lui dans la paix éternelle. À son réveil, elle raconta son songe à ceux qui se trouvaient là, et après avoir dit adieu à tous, elle rendit l'esprit. Les fidèles prirent son corps qu'ils placèrent à côté de ceux des martyrs.

---

56. Saint Gorgon et saint Dorothée

*Bréviaire ; - Abrégé de leurs actes dans les Bollandistes.

Gorgon et Dorothée, qui étaient les premiers dans le palais de Dioclétien à Nicomédie, renoncèrent aux. dignités dont ils jouissaient depuis longtemps, afin de suivre leur Roi avec plus de liberté et se déclarèrent ouvertement chrétiens. Quand le César apprit cela, il en fut très chagrin ; car il regrettait de perdre des hommes de ce rang, nourris dans son palais et autant distingués par leur conduite que par la noblesse de leur naissance. Mais comme ils ne se laissaient ébranler ni par les menaces, ni par les promesses, on les fit étendre sur

le chevalet, où après avoir été déchirés avec des fouets et des ongles de fer par tout le corps, ils furent couverts de vinaigre et de sel ; leurs entrailles étaient presque à nu. Et comme ils supportaient ces tourments avec grande joie, on les fit rôtir sur un gril, où il semblait qu'ils étaient couchés comme sur un lit de fleurs, sans éprouver la moindre souffrance, Enfin par l'ordre du César, on les pendit avec un lacet ; leurs corps furent jetés aux loups et aux chiens ; mais ils furent recueillis intacts par les fidèles. Ils souffrirent vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt.

Longues années après, le corps de saint Colon fut. transféré à Rome. L'an du Seigneur sept cent soixante-trois, un évêque de Metz, neveu du roi Pépin, en fit la translation dans les Gaules et le déposa dans le monastère de Gorze.

---

57. Saint Prote et saint Hyacinthe

**Bréviaire* - Vies des Pères, 1. I.

Prote et Hyacinthe furent, eu raison de leur illustre noblesse chez les Romains, attachés à la maison**de la fille de Philippe, nommée Eugénie, et ses émules dans l'étude de la philosophie. Le sénat avait, confié à ce Philippe la préfecture d'Alexandrie où il conduisit avec lui Claudia, sa femme, Avitus et Sergius,ses fils, et Eugénie, sa fille. Or, Eugénie avait atteint la perfection dans la science des lettres et des arts libéraux ; Prote et Hyacinthe, qui avaient étudié avec elle, possédaient aussi toutes les sciences dans le plus haut degré. Parvenue à l'âge de quinze ans Eugénie fut

demandée en mariage par Aquilin, fils du consul Aquilin. Eugénie lui dit : « Quand on doit faire choix d'un mari, il faut moins s'attacher à la naissance qu'à la bonne conduite. » Les livres qui renferment la doctrine de saint Paul lui étant tombés entre les mains, elle commença à devenir chrétienne au fond du cœur.

**Domicelli, jeunes gens de famille noble, attachés à une maison où ils étaient, ce qu'on appelait au moyen âge des damoiseaux.

II était à cette époque permis aux chrétiens d'habiter dans les environs d'Alexandrie, et il arriva que Eugénie, allant à une maison de campagne comme pour se délasser, entendit les chrétiens qui chantaient : « *Omnes du gentium dæmonia, Dominas autem cælos fecit* (Ps. XCV). Tous les dieux des nations sont des démons ; mais le Seigneur est le créateur des cieux. » Alors elle dit aux jeunes Prote et Hyacinthe qui avaient étudié avec elle « Nous nous sommes livrés à une étude scrupuleuse des syllogismes des philosophes, mais les arguments d'Aristote, les idées de Platon, les avis de Socrate, en un mot, les chants des poètes, les maximes des orateurs et des philosophes sont effacés par cette sentence ; je ne dois qu'à une puissance usurpée le titre de votre maîtresse, mais la science m'a faite votre s ?ur, soyons donc frères et suivons Jésus-Christ »

Cette résolution leur plaît ; elle prend alors des habits d'homme, et vient au monastère dont le chef Hélénus ne permettait l'entrée à aucune femme*. Cet Igélénus, dans une discussion avec un hérétique, n'ayant pu détruire la force des arguments qu'on lui opposait, fit allumer un grand feu afin que celui qui ne serait pas brûlé fût reconnu comme ayant la croyance véritable. Ce qui

fut fait ; Hélénus entra le premier dans le feu d'où il sortit sain et entier ; mais l'hérétique ne voulant pas y entrer fut chassé par tous. Or, Eugénie s'étant présentée à Hélénus et ayant dit qu'elle était un homme : « Tu as raison, lui répondit Hélénus, de te dire homme, car bien que tu sois une femme, tu te comportes comme un homme. »

*Vies des Pères, l. I.

Dieu en effet lui avait révélé son sexe. Elle reçut donc de ses mains, avec Prote et Hyacinthe, l'habit monastique et se fit appeler frère Eugène. Quand le père et la mère d'Eugénie virent son char revenir vide à la maison, ils en furent contristés et firent partout chercher leur fille, sans pouvoir la trouver. Ils interrogent des devins pour savoir ce qu'elle était devenue ; ceux-ci leur répondent qu'elle est transportée par les dieux parmi les astres. En conséquence son père fit élever une statue à sa fille qu'il commanda à tous d'adorer. Quant à Eugénie, elle persévéra avec ses compagnons dans la crainte de Dieu, et fut choisie pour gouverner la communauté après la mort du supérieur.

Il se trouvait alors à Alexandrie une matrone riche et noble du nom de. Mélancie* que sainte Eugénie avait délivrée de la fièvre quarte en lui faisant des onctions avec de l'huile au nom de Jésus-Christ Pour cette raison, Mélanie envoya beaucoup de présents à Eugénie qui ne les accepta point. Or, cette matrone, dans la conviction que frère Eugène était un homme, lui faisait de trop fréquentes visites. En voyant sa bonne grâce, sa jeunesse et la beauté de son extérieur, elle brûla d'amour pour lui et se tourmenta l'esprit pour trouver le moyen d'avoir commerce ensemble. Alors feignant une maladie, elle envoya le prier de

venir chez elle pour la voir. Quand il fut arrivé, elle lui déclara comment elle était éprise d'amour pour lui, elle lui exposa ses désirs et le pria d'avoir commerce avec elle.

*Vies des Pères, l. I.

Aussitôt elle le saisit, l'embrasse, le baise et l'exhorte à commettre le crime. Frère Eugène, rempli d'horreur de ces avances, lui dit : « C'est à juste titre que tu portes le nom de Mélancie* : tu es remplie de noirceur et de perfidie ; tu es une noire et obscure fille des ténèbres, une amie du diable, un foyer de débauche, une sœur d'angoisses sans fin et une fille de mort éternelle ». Mélancie se voyant déçue, dans la crainte qu'Eugène ne publiât le crime, voulut le découvrir la première et se mit à crier qu'Eugène a voulu la violer. Elle alla trouver le préfet Philippe et elle porta plainte en ces termes : « Un jeune homme perfide qui se dit chrétien est venu chez moi pour me guérir ; il entre, se jette sur moi et veut me faire violence : si je n'avais été délivrée par le moyen d'une servante qui était dans l'intérieur de ma chambre, il m'eût fait partager sa débauche. » Le préfet, à ce récit, fut enflammé de colère, et avait envoyé une multitude d'appariteurs, il fit prendre Eugène et les autres serviteurs de Jésus-Christ, qu'on avait chargés de chaînes : il fixa un jour où ils devaient tous être livrés aux morsures des bêtes. Puis les ayant fait venir devant lui, il dit à Eugènie : « Dis-moi, infâme scélérat, si votre Christ vous a enseigné, pour doctrine, de vous livrer à la corruption et d'oser attenter avec une impudente rage à la vertu des matrones ? » Eugénie, qui conservait la tête baissée pour ne pas être reconnue, répondit : « Notre-Seigneur a enseigné la chasteté et a promis

la vie éternelle à ceux qui gardent la virginité.

* Mélas, veut dire noir.

Nous pouvons montrer que cette Mélancie commet un faux témoignage ; mais il vaut mieux que nous souffrions, plutôt qu'elle soit punie après avoir été convaincue ; nous perdrions alors le fruit de notre patience. Toutefois qu'elle amène la servante qu'elle dit avoir été témoin de notre crime afin que par ses aveux les mensonges puissent être réfutés. » Cette femme fut amenée, et comme elle avait été endoctrinée par sa maîtresse, elle ne cessait de prétendre contre Eugène qu'il avait voulu violer sa dame. Tous les gens de la maison, qui avaient été également corrompus, attestaient qu'il en était ainsi ; alors Eugénie dit : « Le temps de se taire est passé et le temps de parler est arrivé : je ne veux pas qu'une impudique charge d'un crime les serviteurs de Jésus-Christ et que la fausseté soit glorifiée. Or, afin que la vérité l'emporte et que la sagesse triomphe de la malice, je démontrerai la vérité sans être mue par la vanité mais par la gloire de Dieu. » En disant ces mots, elle déchira sa tunique depuis sa tète jusqu'à la ceinture, et alors on vit qu'elle était une femme, puis elle dit au préfet : « Tu es mon père, Claudia est ma mère ; ces deux jeunes gens qui sont assis avec toi, Avitus et Sergius, ce sont mes frères ; je suis Eugènie ta fille ; ces deux-ci, c'est Prote et Hyacinthe. » A ces mots, le père qui commençait à reconnaître sa fille se jeta dans ses bras pour l'embrasser ainsi que la mère, en versant un torrent de larmes.

Eugènie est aussitôt revêtue de ses habits couverts d'or et portée aux nues. Le feu du ciel tomba sur Mélancie et la consuma avec les siens. Ce fut ainsi qu'Eugénie convertit à la foi de Jésus-

Christ son père, sa mère, ses frères et toute sa famille ; de telle sorte que le père, ayant été cassé de sa dignité, fut. ordonné évêque par les chrétiens, et fut tué par les infidèles après avoir persévéré dans le bien.

Claudia retourna à Rome avec ses deux fils et Eugénie et ils y convertirent beaucoup de personnes à Jésus-Christ Or, Eugénie, par l'ordre de l'empereur, fut attachée à une grosse pierre et précipitée dans le Tibre ; mais la pierre s'étant brisée, Eugénie marchait saine et sauve sur les eaux. Alors elle est jetée dans une fournaise ardente ; mais la fournaise s'éteignit et devenait pour la martyre un lieu de rafraîchissement. Ensuite elle est renfermée dans un cachot obscur, mais une lumière toute resplendissante rayonnait pour elle ; et après avoir été laissée dix jours sans nourriture, le Sauveur lui apparut et lui dit eu lui présentant un pain très blanc : « Reçois cette nourriture de ma main ; je suis ton Sauveur, que tu as aimé de toute l'étendue de ton esprit ; le jour que je suis descendu sur la terre, je te prendrai moi-même. »

En effet, au jour de la naissance du Seigneur, un bourreau est envoyé lui couper la tête. Elle apparut ensuite à sa, mère et lui prédit qu'elle la suivrait. le dimanche après. Quand arriva le dimanche, Claudia s'étant mise en prières, rendit l'esprit. Prote et Hyacinthe ayant été traînés au temple des idoles, brisèrent la statue en faisant une prière, et comme ils ne voulaient pas sacrifier, ils accomplirent dans la suite leur martyre en ayant la tête coupée. Or, ils pâtirent sous Valérien et Gallien, vers l'an du Seigneur deux cent cinquante-six.

58. L'Exaltation de la sainte Croix

**Bréviaire.*

L'Exaltation de la Sainte Croix est ainsi appelée parce que à pareil jour la foi et la sainte Croix furent singulièrement exaltées. Il faut observer qu'avant la passion de Jésus-Christ, le bois de la croix fut un bois méprisé, parce que ces croix étaient faites avec du bois de bas prix ; il ne portait point de fruit tout autant de fois qu'il était planté sur le mont du Calvaire ; c'était un bois ignoble, parce que c'était l'instrument du supplice des larrons ; c'était un bois de ténèbres et sans aucune beauté ; c'était un bois de mort, puisque les hommes y étaient attachés pour mourir ; c'était un bois infect, parce qu'il était planté au milieu des cadavres. Mais après la passion, il fut exalté de bien des manières, parce que au lieu d'être vil, il devint précieux ; ce qui a fait dire à saint André : « Salut, croix précieuse., etc. » Sa stérilité fut convertie en fertilité c'est pour cela qu'il est dit au ch. VII des Cantiques : « Je monterai sur le palmier, et j'en cueillerai les fruits. » Son ignominie devint excellence. « La croix, dit saint Augustin, qui était l'instrument de supplice des larrons, a passé sur le front des empereurs. » Ses ténèbres ont été converties en clarté. « La croix et les cicatrices de Jésus-Christ, dit saint Chrysostome, seront au jugement plus brillantes que les rayons du soleil. » La mort est devenue une vie sans fin : Ce qui fait dire à l'Église* : « La source de la mort devint la source de la vie. » Son infection fut changée en odeur suave : « Pendant que le roi se reposait, est-il dit au Cantique, le nard dont j'étais parfumé, c'est-à-dire, la Sainte Croix, a répandu son odeur. »

*Préface de la Croix.

L'Exaltation de la Sainte Croix est célébrée solennellement dans l'Église, parce que la foi en reçut une admirable gloire. En effet, l'an du Seigneur six cent quinze, Dieu permit que son peuple fût affligé par les mauvais traitements des païens, quand Chosroës, roi des Perses, soumit à sa domination tous les royaumes de la terre. Lorsqu'il vint à Jérusalem, il sortit effrayé du sépulcre du Seigneur, mais pourtant il emporta la partie de la Sainte Croix que sainte Hélène y avait laissée. Or, sa volonté étant de se faire adorer par tous ses sujets comme un dieu, : il fit construire une tour

d'or et d'argent entremêlés de pierres précieuses, dans laquelle il plaça les images du soleil, de la lune et des étoiles. À l'aide de conduits minces et cachés, il faisait tomber la pluie d'en haut comme Dieu, et dans un souterrain, il plaça des chevaux qui traînaient des, chariots en tournant, comme pour ébranler la tour et simuler le tonnerre. Il remit donc le soin de son royaume à son fils, et le profane réside dans un temple de cette nature, où après avoir placé auprès de soi la Croix du Seigneur, il ordonne que tous l'appellent Dieu. D'après ce qu'on lit dans le livre Mitral*lui-même, Chosroës, résidant sur un trône comme le Père, plaça à sa droite le bois de la Croix au lieu du Fils, et à sa gauche, un coq, au lieu du Saint-Esprit, et il se fit nommer le Père. Alors l'empereur Héraclius rassembla une armée nombreuse et vint pour livrer bataille au fils de Chosroës auprès du Danube. Les deux princes convinrent de se mesurer seul à seul sur le pont, à la condition que celui qui resterait vainqueur aurait l'empire sans que ni l'une ni l'autre armée n'eût à en souffrir.

*Sicardi, c. XLIV.

Il fut encore convenu que celui qui aurait la présomption de quitter les rangs pour porter aide à son prince, aurait les jambes et les bras brisés aussitôt et serait noyé dans le fleuve. Or, Héraclius s'offrit tout entier à Dieu et se recommanda à la Sainte Croix avec toute la dévotion possible. Les deux princes en étant venus aux mains, le Seigneur accorda la victoire à Héraclius, qui soumit l'armée ennemie à son commandement, de telle sorte que tout le peuple de Chosroës embrassa la foi chrétienne et reçut le saint baptême. Or, Chosroës ignorait l'issue de la guerre, car étant généralement

haï, personne ne lui en donna connaissance. Mais Héraclius parvint jusqu'à lui et le trouvant assis sur son trône d'or, il lui dit : « Puisque tu as honoré à ta façon le bois de la Sainte Croix, si tu veux recevoir le baptême et la foi de Jésus-Christ, tu conserveras la vie et ton royaume, en me donnant quelques otages ; mais si tu rejettes ma proposition, je te frapperai de mon épée et te trancherai la tète. » Chosroës ne voulut pas acquiescer à ces conditions. Héraclius dégaina alors son épée et le décapita sans merci : et comme il avait été roi, il commanda de l'ensevelir. Pour son fils, âgé de dix ans, qu'il trouva avec lui, il le fit baptiser, et le levant* lui-même des fonts sacrés, il lui laissa le royaume de son père.

* Le parrain retirait lui-même de l'eau la personne qui y avait été plongée par le prêtre quand le baptême se donnait par trois immersions successives.

Il détruisit ensuite la. tour, dont il donna l'argent à son armée pour sa part du butin : mais l'or et les pierreries, il les réserva afin de réparer les églises que le tyran avait détruites. Après quoi il prit la Sainte Croix qu'il reporta à Jérusalem.

Quand en descendant du Mont des Oliviers, il voulut entrer, sur son cheval et revêtu de ses ornements impériaux, par la porte sous laquelle Jésus-Christ avait passé en allant au supplice, tout à coup les pierres de la porte descendirent et se fermèrent comme un mur ou comme une paroi. Tout le monde en était dans la stupeur, quand un ange du Seigneur, tenant une croix dans ses mains, apparut au-dessus de la porte et dit : « Lorsque le roi des cieux entrait par cette porte en allant au lieu de sa passion, ce n'était pas avec un appareil royal ; mais il est entré monté sur un pauvre ane, pour laisser à ses adorateurs un exemple d'humilité. »

Après avoir dit ces mots, l'ange disparut. Alors l'empereur, tout couvert de larmes, ôta lui-même sa chaussure, et se dépouilla de ses vêtements jusqu'à sa chemise, et prenant la croix du Seigneur, il la porta avec humilité jusqu'à la porte. Aussitôt la dureté de la pierre fut sensible à l'ordre du ciel, et à l'instant la porte se releva et laissa l'entrée libre. Or, l'odeur extraordinairement suave avait cessé d'émaner de la Sainte Croix à partir du jour et de l'instant où elle avait été enlevée de Jérusalem pour être transportée à travers toute l'étendue de la terre, dans la Perse, à la cour de Chosroës ; elle se fit sentir de nouveau, et enivra tout le monde d'une admirable suavité.

Alors le roi, dans la ferveur de sa dévotion, adressa les hommages suivants à la Croix : « Ô croix plus brillante que chacun des astres, célèbre au monde, digne de l'amour des hommes, plus sainte que tout, qui seule avez été digne de porter la rançon de l'univers ; bois aimable, clous précieux, doux glaive, douce lance, qui portez un doux fardeau, sauvez cette assemblée réunie aujourd'hui pour chanter vos louanges, et marquée du signe de votre étendard*. »

*C'est l'Antienne de Magnificat des premières vêpres de la fête.

C'est ainsi que cette précieuse Croix est remise en son lieu, et les anciens miracles se renouvellent. Plusieurs morts sont rendus à la vie, quatre paralytiques sont guéris, dix lépreux sont purifiés, quinze aveugles reçoivent la vue, les démons sont mis en fuite, et plusieurs sont délivrés de diverses maladies. Alors l'empereur fit réparer les églises qu'il combla en outre de présents dignes d'un monarque ; après quoi, il revint dans ses propres états. Ces faits sont rapportés autrement dans les

chroniques. On y dit que Chosroës dominait sur toute la terre, et qu'ayant pris Jérusalem avec le patriarche Zacharie et le bois de la Croix, Héraclius voulait faire la paix avec lui. Chosroës jura qu'il ne conclurait la paix avec les Romains que s'ils reniaient le crucifix et s'ils adoraient le soleil. Mais Héraclius enflammé de zèle leva une armée contre lui, défit les Perses dans plusieurs batailles et força Chosroës de fuir jusqu'à Clésyphonte. Enfin, Chosroës, malade de la dyssenterie, voulut faire couronner roi son fils Médasas.

À cette nouvelle, Syroïs, son aîné, fit alliance avec Héraclius, et s'étant mis avec les nobles à la poursuite de son père, il le jeta dans les chaînes, où après l'avoir sustenté de pain de douleur et d'eau d'affliction, il le fit enfin périr à coups de flèches. Dans la suite, il fit rendre à Héraclius tous les prisonniers avec le patriarche et le bois de la croix. Héraclius porta d'abord à Jérusalem le précieux bois de la croix qu'il transporta dans la suite à Constantinople. C'est ce qu'on lit dans une quantité de chroniques.

Voici d'après l'*Histoire tripartite** comment s'exprime la Sybille des païens au sujet du bois de la croix : « O bois trois fois heureux sur lequel Dieu a été étendu ! » Ce qui peut s'entendre peut-être de la vie de la nature, de la grâce et de la gloire qui vient de la croix.

*Lib. II, ch. XVII.

Un juif étant entré dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, y aperçut une image de Jésus-Christ Voyant qu'il était seul, il saisit une épée, s'approche et frappe l'image à la gorge. Tout aussitôt il en jaillit du sang et la figure ainsi que la tête du juif en furent couvertes. Celui-ci effrayé

saisit l'image, la jeta dans un puits et prit la fuite. Un chrétien le rencontra et lui dit : « D'où viens-tu, juif ? tu as tué un homme. » Le juif répondit : « C'est faux. » « Tu as certainement commis un homicide, reprit le chrétien, puisque tu portes des taches de sang. » Le juif répondit : « Véritablement le Dieu des chrétiens est grand, et sa foi se trouve confirmée par tous les moyens : car ce n'est pas un homme que j'ai tué, mais l'image du Christ ; et aussitôt le sang a jailli de sa gorge. »

Alors le juif conduisit cet homme au puits d'où ils retirèrent la sainte image. On rapporte que la blessure faite au gosier de Jésus-Christ est encore visible aujourd'hui. Le juif se convertit de suite à la foi*.

*Denys le Chartr., Sermon I de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Dans la ville de Bérith, en Syrie, un chrétien était logé dans une maison, moyennant une pension annuelle : il avait attaché pieusement une image de N.-S. en croix à la tête de son lit et ne manquait pas d'y faire ses prières. L'année étant expirée, il loua une autre maison, et oublia d'emporter son image. Or, un juif loua la maison quittée par le chrétien et un jour il invita à dîner un homme de sa tribu. Pendant le repas, celui qui avait été invité vint à examiner l'appartement et aperçut l'image attachée à la muraille ; alors frémissant de colère contre son hôte, il lui adresse des menaces parce qu'il ose garder une image de Jésus-Christ de Nazareth. Or, l'autre juif, qui n'avait pas vu cette image, affirmait par tous les serments possibles qu'il ne savait pas de quelle image il voulait parler. Le juif faisant alors comme s'il était apaisé dit adieu à son hôte et alla trouver le chef de sa nation et accusa l'autre de

ce qu'il avait vu. Les juifs, s'étant donc réunis, vont à la maison et après avoir vu l'image, ils accablent le locataire des plus durs outrages, le jettent à demi mort hors de la synagogue, et foulant aux pieds l'image, ils renouvelèrent sur elle tous les opprobres de la passion du Seigneur. Mais quand ils eurent percé le côté avec une lance, le sang et l'eau en sortirent en abondance et un vase qu'on mit pour les recevoir en fut rempli.

Les juifs stupéfaits portèrent ce sang dans les synagogues et tous les malades qui en furent oints étaient aussitôt guéris. Alors les juifs racontèrent toutes les circonstances de ces faits à l'évêque du pays et reçurent tous ensemble le baptême et la foi de Jésus-Christ Or, l'évêque conserva ce sang dans des ampoules de cristal et de verre. Il fit venir ensuite le chrétien et lui : demanda quel était l'artiste qui avait exécuté une si belle image. Le chrétien répondit : « C'est Nicodème qui l'a faite, et en mourant, il la laissa à Gamaliel, Gamaliel à Zachée, Zachée à Jacques et Jacques à Simon. Elle est restée à Jérusalem jusqu'à la destruction de la ville ; elle fut transportée dans la suite par les fidèles au royaume d'Agrippa ; de là dans ma patrie par mes parents, et elle m'est échue par droit d'héritage. »

Cela arriva l'an du Seigneur sept cent cinquante*. Alors tous les juifs changèrent leurs synagogues en églises ; et à partir de cette époque, ce fut la coutume de consacrer les églises, car auparavant on ne consacrait que les autels. C'est à cause de ce miracle que l'Église ordonna de faire au 5 des calendes de décembre, d'autres disent, au 5 des ides de novembre, la mémoire de la,Passion du Seigneur. De là encore, à Rome ; on consacra en

l'honneur du Sauveur une église où se conserve une ampoule de ce sang, et la fête en est solennelle.

*Saint Athanase, *De imag. Salv*. D. N. J. C., 7e Conc. œcum., act. IV ; - Vincent de B., l. XXIV, c. CVII. - Sigebert, Chron. an 764 ; - Hélinand, an 764.

Chez les infidèles, la vertu extraordinaire de la croix fut aussi attestée en toutes sortes de circonstances. En effet, saint Grégoire raconte au IIIe livre de ses Dialogues (ch. III) que, André, évêque de Fondi, ayant permis qu'une religieuse demeurât avec lui, l'antique ennemi commença à imprimer dans les yeux de son âme la beauté de cette femme, en sorte qu'il pensait dans le lit à des choses affreuses.

Or, un jour, un juif venu à Rome, voyant qu'il se faisait tard, et n'ayant pas trouvé où loger, entra pour y rester dans un temple d'Apollon. Comme il craignait de passer la nuit dans ce lieu sacrilège, bien qu'il n'eut pas du tout confiance dans la croix, il eut soin cependant de se signer. Or, au milieu de la nuit, il s'éveilla et vit une foule d'esprits malins qui semblaient s'avancer sous la direction de quelque autorité ; alors le chef qui commandait aux autres s'assit au milieu d'eux, et se mit à discuter les affaires et les actes de chacun des esprits placés sous son obéissance, afin de s'assurer de tout ce que chacun d'eux avait commis d'iniquités.

Saint Grégoire a passé sous silence, pour abréger, le mode de cette discussion : mais on peut s'en rendre compte par un exemple semblable qu'on lit dans la Vie des Pères*. En effet quelqu'un étant entré dans un temple d'idoles, vit Satan assis et toute sa milice présente devant lui. Alors entra un des malins esprits qui l'adora. Satan lui dit : « D'où viens-tu ? » Et il répondit : « J'ai été dans telle

province et j'y ai suscité quantité de guerres ; j'y ai soulevé beaucoup de troubles, J'y ai versé du sang en abondance, et je suis venu te l'annoncer. »

*Honorius d'Autun.

Et Satan reprit : « En combien de temps as-tu fait cela ? » L'autre dit : « En trente jours. » « Pourquoi, dit le prince des ténèbres, si peu en tant de temps ? » et s'adressant aux assistants : « Allez, dit-il, fouettez-le et frappez dur. » Un second vint et l'adora en disant : « J'étais dans la mer, maître, et j'ai excité d'épouvantables tempêtes, j'ai englouti beaucoup de navires, j'ai fait périr grand nombre d'hommes. » Et Satan dit : « En combien de temps as-tu fait cela ? » « En vingt jours, répondit l'autre. » Et Satan le fit fouetter comme le premier en disant : « C'est en tant de temps que tu as fait si peu ! » Alors vint un troisième qui dit : « Je suis allé dans une ville, et j'ai excité des querelles pendant certaine noce, j'y ai fait répandre beaucoup de sang, j'ai tué l'époux lui-même, et je suis venu te l'annoncer. » Satan dit : « En combien de temps as-tu fait cela ! » « En dix jours, répondit-il. » Et Satan lui dit : « Et tu n'as pas fait plus en tant de jours ? » Et il le fit frapper par ceux qui étaient autour de lui. Ensuite vint un quatrième : « Je suis resté, dit-il, dans le désert, et pendant quarante ans, j'ai travaillé autour d'un moine, et c'est. à peine si enfin je l'ai fait tomber dans le péché de la chair. » Quand Satan entendit cela, il se leva de son trône, et embrassant ce démon, il ôta la couronne de dessus son front, et la lui mit sur la tête, puis il le fit asseoir avec lui en disant : « C'est une grande chose que tu as eu le courage de faire là, et tu as travaillé plus que tous les autres. » C'est là ou à peu près le mode de la discussion que saint Grégoire a

passée sous silence.

Quand chacun des esprits eut exposé ce,qu'il avait fait, il y en eut un, qui s'élança au milieu de l'assemblée, et qui fit connaître de quelle tentation charnelle il avait agité l'esprit d'André par rapport à cette religieuse, ajoutant que la veille, à l'heure des vêpres, il en était venu jusqu'à amener son esprit à donner un coup sur le dos de cette femme en signe de caresse. Alors le malin esprit l'engagea à accomplir ce qu'il avait commencé afin que ce fût lui qui eût la palme la plus remarquable pour avoir fait succomber André : il commanda ensuite qu'on cherchât à savoir quel était celui qui avait été si présomptueux pour se coucher dans ce temple. Et comme cet homme tremblait de plus en plus fort, et que les esprits envoyés pour le reconnaître voyaient qu'il était signé du mystère de la croix, aussitôt ils se mirent à crier avec effroi : « Le vase est vide, il est vrai, mais il est scellé. » A ce cri, la troupe de malins esprits disparut aussitôt. Mais le juif se hâta de venir trouver l'évêque et lui raconta tout de point en point. L'évêque, en entendant cela, se mit .à gémir grandement ; et il renvoya de suite toutes les femmes hors de sa maison, puis il baptisa le Juif.

Saint Grégoire rapporte encore au livre des Dialogues (ch. IV), qu'une religieuse en entrant dans un jardin, et y apercevant une laitue, en conçut un violent désir, et, oubliant de la bénir avec le signe de la croix ; elle la mordit avec avidité, mais elle fut saisie par le démon et tomba à l'instant. Saint Equitius étant venu auprès d'elle, le diable se mit à crier en disant : « Qu'ai-je fait, moi, qu'ai-je fait ? J'étais assis sur la laitue ; celle-ci est venue et elle m'a mordu. » Mais sur l'ordre du saint homme, le démon sortit de suite.

On lit au livre XIe de l'*Histoire ecclésiastique* que les Gentils avaient peint sur les murs d'Alexandrie les armes de Sérapis ; mais Théodose les fit effacer et y substitua le signe de la croix. Alors, les gentils et les prêtres des idoles se firent baptiser, en disant que c'était une tradition des anciens, que ce qu'ils vénéraient subsisterait jusqu'à ce que soit venu ce signe dans lequel est la vie. Ils avaient dans leur alphabet une lettre, à laquelle ils donnaient le nom de sacrée : elle avait la forme d'une croix qu'ils disaient signifier la vie future*.

*Eusèbe de Césarée, 1. II, c. XX ; - Rufin, l. II, c. XXIX.

---

59. Saint Jean chrysostome

Tiré de la vie du saint.

Jean, surnommé Chrysostome, naquit à Antioche, de parents nobles. Son père se nommait Second, et sa mère Anthura. Sa vie, son genre, ses actions et sa persécution, sont décrits au long dans l'*Histoire tripartite* (l. X). Quand il eut étudié la philosophie, il la délaissa pour s'adonner à la lecture des choses de Dieu. Après sa promotion à la prêtrise, le zèle qu'il avait pour la chasteté le faisait passer pour trop sévère, et il penchait plus vers l'emportement que vers la mansuétude ; la raideur de sa conduite ne lui laissait pas la ressource de prendre des précautions pour l'avenir. Dans ses conversations il était regardé comme arrogant par les ignorants.

Ses leçons étaient solides, ses explications exquises. Il était fort habile pour diriger les âmes. Ce fut sous le règne d'Arcade et d'Honorius et du

temps que Damase occupait le siège de Rome qu'il fut ordonné évêque. En voulant corriger tout d'un coup la vie des clercs, il s'attira la haine de tous. Ils l'évitaient comme un furieux et ils le calomniaient auprès de tout le monde : sous prétexte qu'il n'invitait jamais personne à sa table et qu'il ne voulait recevoir aucune invitation, ils avançaient qu'il en agissait ainsi parce qu'il mangeait d'une manière sale. D'autres disaient tout haut que c'était parce qu'il usait seulement de mets choisis et délicats ; et en réalité c'était pour faire abstinence ; et comme il souffrait souvent de l'estomac et de la tête, il évitait les repas somptueux. Le peuple, à cause des sermons qu'il prêchait à l'église, l'aimait beaucoup et ne tenait aucun cas de ce que les envieux pouvaient répandre contre lui. Jean s'appliqua encore à reprendre quelques-uns des grands, et il en résulta que l'envie redoubla. de violence contre lui.

Un autre fait souleva extraordinairement tout le monde. Eutrope, ministre de l'empereur, et jouissant de la dignité consulaire, voulant instrumenter contre ceux qui cherchaient un asile dans les églises, prit tous les moyens de faire porter par l'empereur, une loi par laquelle personne ne pourrait s'y réfugier à l'avenir, et de plus que ceux qui s'y étaient réfugiés depuis longtemps, en seraient arrachés.

Or, peu de jours après, Eutrope ayant offensé l'empereur, s'empressa de se réfugier dans l'église ; et l'évêque qui le sut vint trouver cet homme qui se cachait sous l'autel, et dans une homélie qu'il fit contre lui, il lui adressa les reproches les plus durs ; ceci offensa bien des gens parce que loin d'user de miséricorde à l'égard d'un malheureux, il ne

s'abstint pas de lui adresser des réprimandes. L'empereur fit enlever Eutrope qui eut la tète tranchée. Pour différents motifs, il se laissait aller à attaquer une certaine quantité de personnes, ce qui le rendit généralement odieux. Or, Théophile, évêque d'Alexandrie, voulait déposer Jean et prenait tous les moyens pour mettre à sa place par intrusion un prêtre nommé Isidore : c'est pourquoi il cherchait avec soin des motifs de déposition. Cependant le peuple prenait la défense de Jean dont il écoutait avec une admirable avidité toutes les instructions. Jean forçait aussi les prêtres à vivre selon la discipline ecclésiastique, et il disait que celui-là ne devait pas jouir de l'honneur attaché au sacerdoce qui ne daignerait pas en pratiquer les lois.

Ce n'était pas seulement la ville de Constantinople que le saint gouvernait avec courage, mais il établissait encore des lois sages dans plusieurs provinces circonvoisines, en s'aidant de l'autorité impériale. Quand il eut appris que l'on offrait encore des sacrifices aux démons dans la Phénicie, il y envoya des clercs et des moines, et fit détruire tous les temples des idoles.

En ce temps-là, existait un certain Gaymas, Celte d'origine, barbare dans ses projets, extrêmement emporté par des goûts tyranniques, infecté de l'hérésie arienne, et cependant il avait été créé officier dans l'armée., Il pria l'empereur de lui donner pour soi et pour les siens une église dans l'intérieur de la ville. L'empereur le permit, et pria Jean de céder une église à Gaymas, espérant ainsi mettre un frein à sa tyrannie. Mais Jean, rempli d'un courage extraordinaire et enflammé de zèle, dit à l'empereur : « Prince, veuillez ne pas

permettre cela, et ne donnez pas les choses saintes aux chiens ; N'appréhendez rien de ce barbare : commandez qu'on nous fasse venir tous les deux, et écoutez, sans parler, ce qui se dira entre nous : je mettrai un tel frein à sa langue qu'il n'aura pas la présomption de vous renouveler sa demande. » L'empereur, en entendant cela, fut réjoui, et il les manda l'un et l'autre pour le lendemain.

Gaymas ayant réclamé pour lui un oratoire, Jean lui dit : « Partout la maison de Dieu vous est ouverte, en sorte que personne ne vous empêche de prier. » Gaymas reprit : « Je suis d'une autre secte, et je demande à avoir un temple pour les miens et pour moi. J'ai entrepris bien des choses pour l'empire romain, c'est, pour cela que je ne dois pas éprouver l'affront d'un refus. » Jean lui dit : « Vous avez reçu des récompenses plus que n'en méritent vos combats : vous avez été fait commandant des armées, en outre vous avez été orné de la toge consulaire ; et il vous faut considérer ce que vous avez été autrefois et ce que vous êtes aujourd'hui, quelle fut jadis votre pauvreté et quelles sont à présent vos richesses, quels étaient auparavant vos habits, et ceux dont vous vous ornez maintenant. Donc puisque des services de peu de valeur vous ont procuré de si hautes récompenses, ne soyez pas ingrat envers celui qui vous honore. »

Par ces paroles, Jean lui ferma la bouche et le força à se taire. Or, pendant que Chrysostome gouvernait avec vigueur la ville de Constantinople, Gaymas qui visait à l'empire, ne pouvant rien faire de jour, envoya pendant la nuit des barbares pour brûler le palais. On acquit alors la preuve évidente que saint Jean était le gardien de la ville, car une nombreuse troupe d'anges armés et qui avaient pris

un corps, apparut aux Barbares qui furent à l'instant mis en fuite. Quand ils rapportèrent cela à leur maître, celui-ci en fut dans une grande admiration ; car il savait que les troupes étaient en garnison dans d'autres villes. La nuit suivante, il leur donna donc encore le même ordre, et ils furent comme la première fois mis en fuite par des anges qu'ils aperçurent. Enfin il y vint lui-même, vit le miracle, et s'enfuit, dans la pensée que des soldats se cachaient pendant le jour et gardaient la cité pendant la nuit. Il quitta Constantinople et vint dans la Thrace où il portait partout le ravage avec une armée nombreuse qu'il avait ramassée. Tout le monde redoutait la férocité de ces barbares. Alors l'empereur chargea saint Jean de l'office de légat auprès de Gaymas. Le saint oublia toutes les causes d'inimitié et partit avec joie. Gayrnas, tenant compte de la confiance du saint, revint à de meilleurs sentiments, et s'avança fort loin au-devant de lui ; alors il lui prit la main qu'il porta à ses yeux, et commanda à ses enfants de lui baiser les genoux avec respect. Telle était en effet la vertu de Jean qu'il forçait les hommes les plus terribles à s'humilier et à craindre.

Dans le même temps encore, il s'émut une question : c'était de savoir si Dieu a un corps. Cela donna lieu à des contestations et à des luttes ; les uns soutenant une opinion, les autres une autre. Ce fut surtout la classe des simples moines, qui se laissa entraîner à dire que Dieu avait une forme corporelle. Or, Théophile, évêque d'Alexandrie, pensait le contraire ; en sorte que, dans l'église, il soutenait l'opinion contraire à ceux qui avançaient que Dieu avait une forme humaine, et il prêchait que Dieu est incorporel. Les moines d'Egypte, ayant eu connaissance de cela, quittèrent leurs

retraites et vinrent à Alexandrie où ils excitèrent une sédition contre Théophile, en sorte qu'ils prenaient des mesures pour le tuer. Quand il le sut, il eut peur et leur dit : « Comme je vous vois, comme je vois le visage de Dieu. » « Si vous dites vrai, répondirent-ils, que le visage de Dieu soit comme le nôtre, anathématisez donc les livres d'Origène, contraires à notre opinion. Que si vous ne le faites pas, comme vous êtes rebelle envers l'empereur et envers Dieu, vous aurez à endurer des opprobres de notre part. » Et Théophile dit : « Ne commettez aucune violence contre ma personne, et je ferai tout ce qui vous plaît. » Ce fut ainsi qu'il détourna les moines de l'attaquer. Mais ceux-ci, expérimentés et arrivés à la perfection, ne se laissèrent pas séduire, tandis que les simples, entraînés par l'ardeur de leur foi, s'insurgèrent contre ceux de leurs frères qui croyaient le contraire, et en firent tuer un grand nombre. Pendant que ces faits se passaient en Egypte, saint Jean brillait à Constantinople par sa doctrine, et passait auprès de tous pour un homme admirable.

Or, les ariens, dont le nombre se multipliait beaucoup, et qui avaient une église hors de la ville, s'assemblaient le samedi et le dimanche entre les portes et les portiques, où ils chantaient, pendant la nuit, des hymnes et des antiennes. Quand venait le point du jour, ils traversaient la ville en répétant ces mêmes antiennes et, sortant hors des portes, ils venaient en foule à leur église. Ils ne cessaient d'agir ainsi pour vexer les orthodoxes, car ils répétaient souvent ces paroles : « Où sont ceux qui disent qu'en trois il n'y a qu'une puissance ? » Alors saint Jean, dans la crainte que les simples ne se laissassent entraîner par ces chants, institua que tous les fidèles passeraient la nuit à chanter des

Hymnes, afin que l'œuvre des hérétiques fût étouffée et que les fidèles fussent affermis dans leurs pratiques ; de plus, il fit faire des croix d'argent que l'on portait avec des cierges argentés.

Les ariens, excités par la jalousie, s'emportèrent jusqu'à vouloir sa mort : et une nuit Brison, eunuque de l'impératrice, fut frappé d'une pierre. Jean l'avait chargé d'exercer à chanter les hymnes ; il y eut même quelques gens du peuple qui furent tués de part et d'autre. Alors l'empereur ému défendit aux ariens de chanter publiquement leurs hymnes.

En ce temps-là, Sévérien, évêque de Gabales, qui était en honneur auprès d'un certain nombre de grands, et chéri par l'empereur lui-même et par l'impératrice, vint à Constantinople, où saint Jean le reçut avec des félicitations ; pendant son voyage en Asie, il lui confia le soin de son église.

Mais Sévérien ne se comportait pas avec fidélité et tâchait de s'attirer l'estime du peuple. Sérapion, qui était clerc de Jean, s'empressa d'en informer le saint. Or, une fois que Sévérien passait, Séraphin ne se leva pas : alors l'évêque indigné s'écria : « Si le clerc Sérapion ne meurt pas, Jésus-Christ n'est pas né de nature humaine. » Saint Jean, apprenant ces excès, revint et chassa Sévérien de la ville comme un blasphémateur. Cela déplut beaucoup à l'impératrice qui fit rentrer l'évêque en priant saint Jean de se réconcilier avec lui : mais le saint n'y consentit en aucune manière : jusqu'au moment où l'impératrice mit son fils Théodose sur les genoux de Jean, en le suppliant, en le conjurant de faire la paix avec Sévérien.

Dans le même temps encore, Théophile, évêque d'Alexandrie, chassa injustement Dyoscore, un très

saint homme, et Isidore qui était auparavant un de ses grands amis. Ceux-ci vinrent à Constantinople pour raconter au prince et à Jean ce qui s'était passé. Or, Jean les traita honorablement, mais il ne voulut pas les recevoir en sa communion avant de connaître l'état des choses. Cependant un faux bruit parvint à Théophile, que Jean était en communion avec eux, et qu'il leur donnait aide. Alors Théophile indigné ne se contenta pas d'exercer sa vengeance contre eux, mais il s'arma de toutes pièces pour déposer Jean. Il dissimula donc son intention et il envoya des messages aux évêques de chaque ville pour annoncer qu'il voulait condamner les livres d'Origène. Epiphane, évêque de Chypre, très saint et très illustre personnage, se laissa circonvenir par Théophile qui s'en fit un ami, et qu'il pria de condamner aussi lui-même les livres d'Origène.

Epiphane, dont la sainteté ne découvrait pas ces ruses, convoqua ses évêques à Chypre et interdit, la lecture d'Origène ; il adressa des lettres à saint Jean par lesquelles il le priait de s'abstenir à l'avenir de lire ces ouvrages, et de confirmer les décisions qui avaient été prises. Mais Jean, qui fit peu de cas de cette démarche, s'appliquait aux soins du ministère ecclésiastique où il excellait, et ne s'inquiétait aucunement de ce qu'on pouvait machiner contre lui. Enfin Théophile dévoila cette haine qu'il avait longtemps cachée, et fit connaître qu'il voulait déposer Jean. Aussitôt les ennemis du saint, un grand nombre de clercs, et les seigneurs du palais, trouvant l'occasion favorable, usaient de toutes sortes de moyens pour faire assembler contre Jean un concile à Constantinople. Après quoi, Epiphane vint en cette ville portant avec soi le décret de condamnation d'Origène ; mais il ne voulut pas

accepter l'invitation de Jean, en considération de Théophile. Or, quelques-uns, par respect pour Epiphane, souscrivirent à la condamnation des livres d'Origène ; beaucoup cependant refusaient de le faire. L'un de ces derniers fut Théotin, évêque de Sicée, homme très recommandable par la droiture de sa conduite, qui répondit ainsi : « Pour moi, Epiphane, je ne veux pas faire injure à qui est mort depuis longtemps dans la justice, et je n'ai pas la présomption de m'exposer à commettre un sacrilège en condamnant ce que nos devanciers n'ont pas voulu flétrir ; car je ne vois pas qu'il se trouve une mauvaise doctrine dans ses livres. Ceux qui s'attachent à les mépriser ne se connaissent pas eux-mêmes.

Athanase le défenseur du concile de Nicée, invoque le témoignage de ce grand homme en faveur de la foi ; il met ses livres avec les siens quand il dit : « L'admirable et infatigable Origène nous apporte ce témoignage du Fils de Dieu, alors qu'il affirme qu'il est coéternel au Père. » Jean conçut de l'indignation de ce que, contre tous les règlements, Epiphane fit une ordination dans son église ; cependant il le priait de demeurer avec lui parmi les évêques. Mais Epiphane répondit qu'il ne voulait ni rester, ni prier avec lui, à moins qu'il ne chassât Dyoscore et qu'il ne souscrivît à la condamnation des livres d'Origène. Jean refusant de le faire, Epiphane fut excité contre lui par ceux qui lui portaient envie. Epiphane alors condamna les livres d'Origène et porta un jugement contre Dyoscore ; ensuite il commença à détracter Jean comme leur adversaire. Alors Jean lui manda ce qui suit : « Vous avez agi, Epiphane, en beaucoup de cas contre les règles ; d'abord vous avez fait une ordination dans une église placée sous ma

juridiction ; ensuite de votre autorité, privée, vous y avez célébré les saints mystères ; en outre quand je vous ai invité, vous vous êtes excusé ; et en dernier lieu maintenant, vous ne vous en rapportez qu'à vous-même. Or, prenez garde qu'une sédition ne s'élève parmi le peuple, et que le péril n'en retombe sur vous. » Epiphane informé de cela partit, et avant de se mettre en route pour Chypre, il fit dire à Jean : « J'espère que vous ne mourrez pas évêque. » Et Jean lui fit tenir cette réponse, : « J'espère que vous ne rentrerez pas dans votre patrie. »

C'est ce qui eut lieu, car Epiphane mourut en route, et peu après Jean, déposé de l'épiscopat, finit sa vie dans l'exil. Au tombeau de cet Epiphane, personnage d'une haute sainteté, les démons sont mis en fuite. Sa générosité envers les pauvres fut prodigieuse. Un jour qu'il avait, donné tout l'argent de l'église sans qu'il lui restât rien, quelqu'un vint tout à coup lui offrir un sac avec beaucoup d'argent et disparut sans qu'on ait su ni d'où il venait, ni où il allait. Quelques pauvres voulurent tromper Epiphane afin qu'il leur donnât l'aumône. L'un d'eux se coucha sur le dos par terre, et debout auprès de lui un autre le pleurait comme s'il était mort, et criait piteusement qu'il n'avait pas de quoi le pouvoir ensevelir. Alors Epiphane survint ; il pria pour que le mort dormît en paix ; ensuite, il donna ce qui était nécessaire pour la sépulture, puis après avoir consolé l'autre, il s'en alla. Alors celui-ci disait à son compagnon en le poussant : « Lève-toi, allons manger ce que tu as gagné. » Mais après l'avoir remué plusieurs fois, il reconnut qu'il était mort ; il courut alors à Epiphane lui dire ce qui était arrivé, et le pria de ressusciter cet homme. Epiphane le consola avec bonté, mais ne ressuscita

pas le mendiant afin qu'on ne se jouât pas facilement des ministres de Dieu.

Or, quand Epiphane fut parti, on rapporta à Jean que l'impératrice Eudoxie avait excité Epiphane contre lui. Jean, toujours enflammé de zèle, fit au peuple un discours renfermant toutes sortes de critiques contre les femmes sans exception. Ce sermon fut pris par tout le monde comme une attaque directe contre l'impératrice. Celle-ci, qui en fut instruite, se plaignit à l'empereur en disant que le blâme infligé à sa femme retombait principalement sur lui.

L'empereur ému fit célébrer un synode contre Jean. Alors Théophile se hâta de convoquer les évêques ; et tous les ennemis de Pan vinrent en foule avec grande joie, en le traitant d'orgueilleux et d'impie. Tous les évêques donc réunis à Constantinople ne s'occupaient plus des livres d'Origène, mais se déclaraient ouvertement contre Jean. Ils le firent citer, mais le saint jugea prudent de ne pas se livrer à ses ennemis et déclara qu'il fallait assembler un concile universel. Ils le firent citer encore jusqu'à quatre fois. Or, comme il refusait de comparaître et qu'il réclamait un concile, ils le condamnèrent, sans articuler contre lui d'autre fait qu'ayant été appelé il n'avait pas voulu obéir. Le peuple, qui en fut informé, se livra à une violente sédition ; il ne laissa pas enlever Jean de l'église, mais il demanda hautement que l'affaire fût portée à un concile plus nombreux. Cependant l'ordre du prince exigeait qu'il fût enlevé par force et qu'il fût déporté en exil. Alors Jean, qui craignait les suites de la sédition, se livra lui-même, à l'insu du peuple, pour être mené en exil. Quand le peuple le sut, il s'éleva une émeute

tellement grave que beaucoup de ceux qui étaient les ennemis de Jean, et un instant auparavant désiraient sa déposition, se laissèrent aller à la pitié en proclamant qu'il était victime de la calomnie.

Alors Sévérien, dont il a été question plus haut, se mit à détracter Jean dans les instructions qu'il faisait à l'église : il disait que quand bien même il n'y aurait pas d'autre crime à lui imputer, c'était assez de son orgueil pour le déposer. La sédition contre l'empereur et contre les évêques ayant pris d'énormes proportions, Eudoxie pria l'empereur de faire ramener Jean de l'exil. Il se fit encore un violent tremblement de terre dans la ville, et tout le monde disait que cela arrivait parce que Jean avait été injustement chassé. On envoya donc des ambassadeurs à l'évêque pour le prier de revenir au plus tôt secourir la ville ruinée et calmer la sédition excitée parmi le peuple. Après les premiers on en fit partir d'autres, et après ceux-ci d'autres encore pour le forcer à hâter son retour. Jean s'y refusait ; cependant ils le ramenèrent le plus vite qu'ils purent. Le peuple tout entier alla à sa rencontre avec des cierges et des lampes. Cependant il ne voulait pas se placer sur son siège épiscopal, en disant que cela ne pouvait se faire sans un jugement synodal et que c'était à ceux qui l'avaient condamné à révoquer leur sentence. Cependant le peuple était soulevé pour le voir assis sur son siège et pour entendre parler ce saint docteur. Il l'emporta enfin, Jean fut donc forcé d'adresser un discours et de s'asseoir sur son trône épiscopal.

Théophile alors prit la fuite. Arrivé à Hiérapolis, l'évêque de cette ville vint à mourir, et on élut Lamon, qui était un moine d'une haute sainteté. Il refusa à plusieurs reprises, mais Théophile lui

conseillant d'accepter, Lamon le promit en disant : « Demain, il en sera ce qu'il plaît au Seigneur. » Le lendemain, on vint à sa cellule le conjurer de recevoir l'épiscopat : « Prions auparavant le Seigneur, dit-il. » Et pendant. qu'il priait, il rendit le dernier soupir. Jean cependant instruisait son peuplé avec assiduité. Or, dans le même temps, on avait élevé, sur la place qui se trouvait vis-à-vis de l'église de Sainte-Sophie, une statue d'argent revêtue d'une chlamyde, en l'honneur de l'impératrice Eudoxie ; les soldats et les grands y célébraient des jeux publics : ce qui déplaisait fort à Jean parce qu'il voyait en cela un outrage à l'église.

Il compta assez sur ses forces pour s'élever, dans ses discours, avec vigueur contre cet abus. Et quand il fallait employer des paroles de supplication pour détourner les seigneurs de se livrer à ces jeux, il ne le fit pas, mais il usa de toute l'impétuosité de son éloquence pour maudire ceux qui commandaient de pareils excès. L'impératrice. qui regardait tout cela comme une injure personnelle, travaillait de nouveau à faire célébrer encore un concile contre lui. Jean qui le pressentit prononça dans l'église cette fameuse homélie commençant par ces mots : « Hérodiade est encore en délire, elle est encore agitée, elle danse encore, elle demande encore une fois qu'on lui donne 1a tête de Jean dans un plat. » Ce fait excita bien davantage la colère de l'impératrice. Alors un homme voulut tuer Jean ; or, le peuple surprit l'assassin et le traîna devant le juge ; mais le préfet se saisit de lui afin qu'il ne fût pas massacré. Le serviteur d'un prêtre voulut aussi se jeter sur lui et tenter de le tuer, mais il en fut empêché par un particulier qui fut égorgé par l'assassin, ainsi qu'un autre qui se trouvait là. On se mit alors à crier, et

comme la foule accourait, il en massacra encore plusieurs. Dès ce moment, Jean fut protégé par le peuple qui montait la garde jour et nuit dans sa maison. Par les conseils de l'impératrice, les évêques s'assemblèrent à Constantinople et les accusateurs de Jean s'opiniâtrèrent de plus en plus.

La fête de la naissance du Seigneur étant survenue, l'empereur fit dire à Jean que, s'il ne se justifiait pas des crimes dont on l'accusait, il ne communiquerait pas avec lui. Cependant les évêques ne trouvèrent rien à lui reprocher, si ce n'est qu'après sa déposition, il avait osé siéger dans sa chaire sans le décret d'un concile. Et ainsi, ils le condamnèrent. Enfin, à l'approche de la fête de Pâques, l'empereur lui manda qu'il ne pouvait rester dans l'église avec un homme condamné par deux conciles. Jean se tint donc à l'écart et il ne descendait plus du tout dans l'église. Ceux qui tenaient pour lui étaient appelés Johannites. Cependant l'empereur le fit ensuite chasser de la ville et conduire en exil dans une petite ville sur les limites du Pont et de l'empire romain, pays voisin de cruels barbares. Mais dans sa clémence, le Seigneur ne permit pas longtemps que l'un de ses plus fidèles athlètes restât dans de pareils lieux.

Le pape Innocent, qui apprit cela, en fut contrasté, et voulant célébrer un concile, il écrivit au clergé de Constantinople de ne pas donner un successeur à Jean. Mais le saint, fatigué par la longueur de la route et tourmenté très violemment de douleurs de tête, souffrait encore de l'insupportable chaleur du soleil. Cette sainte âme fut déliée de son corps à Comanes, le lie jour du mois de septembre. À sa mort, une grêle violente tomba sur Constantinople et sur tous ses

faubourgs ; chacun disait que c'était le fait de la colère de Dieu parce que Jean avait été condamné injustement.

La mort de l'impératrice, arrivée aussitôt après, confirma ces dires : car elle mourut quatre jours après la grêle. Quand le docteur de l'univers fut mort, les évêques d'Occident ne voulurent plus rester en communion avec ceux d'Orient, jusqu'à ce que son très saint nom eût été rétabli sur les dyptiques avec ceux des évêques, ses prédécesseurs. Cependant Théodose, fils très chrétien de l'empereur Arcade, qui avait hérité de la piété et du nom de son aïeul, fit transporter dans la cité impériale les saintes reliques de ce docteur, dans le mois de janvier. Le peuple, toujours resté fidèle à son évêque, alla au-devant avec des lampes et des cierges.

Alors Théodose se prosterna devant les reliques du saint, en le suppliant de pardonner à Arcade, son père, et à Eudoxie, sa mère, comme ayant péché par ignorance ; ils étaient morts depuis longtemps. Ce Théodose porta si loin la clémence ; qu'il ne laissa mourir aucun criminel de lèse-majesté, et il disait : « Plût à Dieu qu'il me fût possible plutôt de rappeler les morts à la vie. » Sa cour paraissait être un Monastère, car on célébrait les matines et on lisait les livres saints. Sa femme, nommée Eudoxie, composa beaucoup de poèmes en vers héroïques. Il eut une, fille, nommée aussi Eudoxie : il la donna en mariage à Valentinien qu'il avait fait empereur. Tous ces détails sont extraits de l'Histoire tripartite. Saint Jean mourut vers l'an du Seigneur quatre cent sept.

60. Saint Corneille et saint Cyprien

Bréviaire et actes authentiques.

Corneille signifie qui comprend la circoncision. En effet, il comprit et conserva un grand détachement pour les choses superflues, les licites et même les nécessaires. Corneille peut venir aussi de corne, et de léos, peuple, comme si on disait la corne ou la force du peuple. Cyprien vient de cypro, mélange et ano, en haut ; ou bien de cypro, qui signifie tristesse ou héritage. Car il allia la grâce à la vertu, la tristesse pour le péché à l'héritage des joies célestes.

Corneille, pape, succéda à saint Fabien. Décius, césar, le relégua en exil avec ses clercs : ce fut là que saint Cyprien, évêque de Carthage, lui adressa des lettres d'encouragement. Enfin, il fut ramené de l'exil et présenté à Décius, et comme il restait inébranlable, l'empereur le lit meurtrir avec des fouets garnis de plomb, puis il ordonna de le conduire au temple de Mars, pour y sacrifier ou pour y subir la peine capitale. Or, pendant qu'on l'y conduisait, un soldat le sollicita de se détourner pour aller à sa maison prier en faveur de sa femme Sallustia, paralysée depuis cinq ans. Cette femme ayant été guérie par sa prière, vingt soldats avec elle et son mari se convertirent. Ils furent tous conduits, par l'ordre de Décius, au. temple de Mars, sur la statue duquel ils crachèrent ; et ils reçurent le martyre avec saint Corneille. Il pâtit vers l'an du Seigneur deux cent cinquante-trois.

Cyprien, évêque de Carthage, fut amené à Paternus, proconsul en cette ville. Comme on ne pouvait le faire varier dans la foi, il fut envoyé en exil. Il en fut rappelé par le proconsul Galérius, successeur de Paternus, et condamné à avoir la tête tranchée ; quand on porta la sentence, il répondit : « Deo gratias. Je rends grâces à Dieu. » Parvenu au

lieu du supplice avec le bourreau, il commanda aux siens de donner vingt-cinq pièces d'or à cet homme pour son salaire. Alors il prit un linge, se couvrit les yeux de sa main et reçut ainsi la couronne vers l'an du Seigneur deux cent cinquante-six.

---

61. Saint Lambert

Etienne, évêque de Liège, a écrit la Vie de saint Lambert ; ses Actes.

Lambert était noble de naissance, mais plus noble encore par la pureté de sa vie. Dès ses premières années, il fut instruit dans les lettres ; sa sainteté le fit tellement aimer de tous qu'après la mort de Théodard, son maître, il mérita d'être promu à l'évêché de l'église de Mæstricht. Le roi Childéric l'aimait beaucoup et le préféra toujours aux autres évêques. Mais la malice des envieux prenant le dessus, ces impies, après l'avoir chassé, le privèrent de l'honneur qui lui était dû et mirent Féramond sur son siège. Alors Lambert se retira dans un monastère où il passa sept ans dans l'exercice des bonnes œuvres.

Une nuit qu'il s'était levé pour prier, il fit involontairement du bruit sur le pavé. L'abbé dit en l'entendant : « Que celui qui a fait ce bruit aille à l'instant à la croix. » Tout aussitôt Lambert courut à la croix, nu-pieds et en cilice ; il y resta debout malgré la neige, la gelée et la glace, jusqu'à ce que l'abbé s'aperçut que le saint ne se trouvait pas avec les frères qui se chauffaient après matines. Un frère lui dit que c'était Lambert qui était allé à la croix ; alors il le fit venir et lui demanda pardon avec les moines. Lambert ne se contenta pas d'avoir de

l'indulgence, mais il leur parla d'une manière sublime sur le mérite de la patience*.

*Etienne, c. II.

Après sept ans, Féramond fut expulsé et saint Lambert, par l'ordre de Pépin, fut réintégré dans son propre siège. Or, comme il était puissant en paroles et en exemples, de même que par le passé, deux méchants s'élevant contre lui, se mirent à le tourmenter gravement : mais ils furent tués, ainsi qu'ils l'avaient mérité, par les amis du pontife. Dans. ce temps-là, Lambert adressa de vifs reproches à Pépin au sujet d'une femme de mauvaise vie qu'il gardait. Dodon, parent de ceux qui avaient été tués, et frère de cette femme, officier employé à la cour du roi, rassembla des soldats et entoura de toutes parts la maison de l'évêque, dans l'intention de se venger sur le saint de la mort de ceux qui avaient été tués. Un valet en ayant informé Lambert, qui était en oraison, celui-ci, plein de confiance dans le Seigneur, saisit une épée pour se défendre ; mais rentré en lui-même, il jeta le glaive, jugeant qu'il valait mieux vaincre en restant tranquille et en mourant que souiller ses mains sacrées dans le sang de ces impies.

Alors l'homme de Dieu recommanda à ses gens de confesser leurs péchés et de souffrir la mort avec patience. Aussitôt les impies se ruèrent sur saint Lambert qui était prosterné en prière et le tuèrent vers l'an du Seigneur six cent vingt. Quand les assassins furent retirés, quelques-uns des serviteurs du saint s'échappèrent et conduisirent secrètement, dans une nacelle, le corps de Lambert à l'église cathédrale où ils l'ensevelirent, accompagnes de tous les citoyens plongés dans la tristesse.

62. Sainte Euphémie

Bréviaire.

Euphémie est ainsi nommée de eu, qui est le bon, et femme, bonne femme, c'est-à-dire honnête, utile et agréable, car le bon a ces trois qualités. Elle fut utile par sa manière de vivre, honnête par l'excellence de ses m ?urs, et agréable à Dieu par la contemplation des choses du ciel. Ou bien Euphémie vient de euphonie, qui veut dire son agréable. Or, on obtient un son agréable en trois manières : avec la voix, comme dans le chant ; en pinçant, comme dans la cithare ; avec le vent, comme dans l'orgue. De même sainte Euphémie rendit des sons doux à Dieu, avec la voix de ses bonnes œuvres, avec ses bonnes actions, et avec le souffle de la dévotion intérieure.

Euphémie, fille d'un sénateur, voyant les tortures subies par les chrétiens au temps de Dioclétien, courut chez le juge Priscus, et se confessant chrétienne, animait, par l'exemple de sa constance, les c ?urs des hommes eux-mêmes.

Or, quand le juge faisait massacrer les chrétiens successivement, il ordonnait que les autres y assistassent, afin, que la terreur les forçât à immoler aux dieux, en voyant leurs frères déchirés si cruellement. Comme il faisait décapiter avec cruauté les Saints en présence d'Euphémie, celle-ci, qui ne cessait d'encourager les martyrs à souffrir avec constance, se mit à crier que le juge. lui faisait affront. Alors Priscus fut réjoui, dans la pensée qu'Euphémie voulait consentir à sacrifier. Lui ayant donc demandé quel affront il lui faisait, elle dit : « Puisque je suis de noble race, pourquoi donnes-tu la préférence à des inconnus et à des étrangers, et les fais-tu aller les premiers à Jésus-Christ, pour qu'ils parviennent plus tôt à la gloire qui leur a été promise ? » Le juge lui répondit : « Je pensais que tu avais repris ton bon sens et je me réjouissais de ce que tu t'étais rappelé et ta noblesse et ton sexe. »

Elle fut donc renfermée en prison et le lendemain elle fut amenée sans être attachée, avec ceux qui étaient garrottés. Elle se plaignit de nouveau très amèrement, de ce que, malgré les lois des empereurs, on lui eût fait grâce des liens à elle seule. Alors elle fut broyée de soufflets et renfermée en prison. Le juge l'y suivit et voulut lui faire violence, mais elle lutta contre lui comme un homme, en sorte que, par la permission de Dieu, une des mains de Priscus se contracta. Il se crut sous le pouvoir d'un charme, et il envoya le prévôt de sa maison à Euphémie afin de voir si, à force de promesses, il ne lui ferait pas donner son consentement.

Mais cet homme trouva la prison close ; il ne put l'ouvrir avec les clefs, ni la briser à coups de hache ; enfin, saisi par le démon, il put à peine s'échapper, en poussant toutefois des clameurs et en se déchirant lui-même. Plus tard on fit sortir Euphémie et on la plaça sur une roue dont les rais étaient remplis de charbon, et le maître des tourments, qui était au milieu de la roue, avait donné à ceux qui la tiraient tel signal pour que, au bruit qu'il ferait, tous ensemble se missent à tirer et qu'ainsi à l'aide du feu qui jaillirait, les rais missent en lambeaux le corps d'Euphémie. Mais, par une permission de Dieu, le ferrement qui retenait la roue tomba de ses mains., et fit du bruit ; aussitôt les aides se mettant à tirer, la roue broya le maître des tourments et fit qu'Euphémie, debout sur la roue, fut conservée sauve et intacte. Alors les parents de cet homme, tout désolés, voulurent, en mettant du feu sous la roue, brûler Euphémie et la roue tout à la fois ; la roue brûla en effet ; mais Euphémie, déliée par un ange, fut aperçue debout sur un lieu élevé. Appellien dit au juge : « Le

courage des chrétiens n'est vaincu que par le glaive ; aussi je te conseille de la faire décoller. » On dressa donc des échelles, et comme quelqu'un voulait lever la main pour saisir la sainte, à l'instant, il fut tout à fait paralysé et on put à peine le descendre à demi mort.

Un autre cependant, nommé Sosthène, monta mais il fut converti aussitôt par Euphémie à laquelle il demanda pardon : il dégaina donc son épée et cria au juge qu'il aimait mieux se donner la mort à lui-même que de toucher une personne défendue par les anges. Enfin elle fut descendue et le juge dit à son chancelier de rassembler tous les jeunes libertins afin qu'ils fissent d'elle à leur volonté jusqu'à ce qu'elle défaillît d'épuisement. Mais celui qui entra où elle était, voyant beaucoup de vierges de grand éclat et priant autour d'elle, se fit aussitôt chrétien. Alors le président fit suspendre la vierge par les cheveux, mais comme elle n'en restait pas moins inébranlable, il la fit renfermer en prison, défendant de lui donner de la nourriture, afin que, au bout de trois jours, elle fût écrasée comme une olive entré quatre grandes pierres. Mais Euphémie fut nourrie par un ange, et le septième jour ayant été placée entre des pierres fort dures, à sa prière ces pierres-là même furent réduites en une cendre menue. En conséquence le président, honteux d'être vaincu par une jeune fille, la fit jeter dans une fosse, où se trouvaient trois bêtes assez féroces pour dévorer un homme entier. Mais elles accoururent auprès de la vierge pour la caresser, et, disposèrent ensemble leur queue de manière à lui servir de siège, et confondirent mieux encore le juge témoin de ce fait. Le président faillit en mourir d'angoisse ; mais le bourreau étant entré pour venger l'affront de son maître, enfonça une

épée dans le côté d'Euphémie et en fit une martyre de Jésus-Christ Pour récompenser le bourreau, le juge le revêtit d'un habit de soie, lui mit au cou un collier d'or, mais en sortant, il fut saisi par un lion qui le dévora tout entier. Ce fut à peine si on retrouva de lui quelques ossements et des lambeaux de vêtement ainsi que le collier d'or. Le juge Priscus se dévora lui-même et fut trouvé mort.

Or, sainte Euphémie fut enterrée avec honneur à Chalcédoine ; et l'on dut à ses mérites la conversion de tous les Juifs et des Gentils de cette ville. Elle souffrit vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt. Saint Ambroise parle ainsi de cette vierge dans sa préface : « Cette illustre vierge, cette glorieuse Euphémie, conserva la gloire de la virginité et mérita de recevoir la couronne du martyre. Priscus son adversaire est vaincu. Cette vierge sort intacte d'une fournaise ardente, les pierres les plus dures reviennent à l'état de cendre ; les bêtes féroces s'adoucissent, et se baissent devant elle : sa prière lui fait surmonter toute espèce de supplice. Percée en dernier lieu par la pointe du glaive, elle quitte sa chair qui était sa prison pour se joindre avec liesse aux chœurs célestes. Que cette vierge sacrée, Seigneur, protège votre Église ; qu'elle prie pour nous qui sommes pécheurs : puisse cette Vierge pure nourrie dans votre maison vous présenter nos vœux. »

---

63. Saint Mathieu, apôtre

Saint Mathieu eut deux noms, Mathieu et Lévi. Mathieu veut dire don hâtif, ou bien donneur de conseil. Ou Mathieu vient de magnus, grand, et Theos, Dieu, comme si on disait grand à Dieu, ou bien de main et de Theos, main de Dieu. En effet il fut un don hâtif puisque

sa conversion fut prompte. Il donna des conseils par ses prédications salutaires. II fut grand devant Dieu par la perfection de sa vie, et il fut la main dont Dieu se servit pour écrire son Évangile. Lévi veut dire, enlevé, mis, ajouté, apposé. Il fut enlevé à son bureau d'impôts, mis au nombre des apôtres, ajouté à la société des Evangélistes, et apposé au catalogue des martyrs.

Saint Mathieu, apôtre, prêchait en Ethiopie* dans une ville nommée Nadaber, où il trouva deux mages Zaroïs et Arphaxus qui ensorcelaient les hommes par de tels artifices que tous ceux qu'ils voulaient paraissaient avoir perdu la santé avec l'usage de leurs membres. Ce qui enfla tellement leur orgueil qu'ils se faisaient adorer comme des dieux par les hommes. L'apôtre Mathieu étant entré dans cette ville où il reçut l'hospitalité de l'eunuque de la reine de Candace baptisé par Philippe (Actes, vin), découvrait si adroitement les prestiges de ces mages qu'il changeait en bien le mal qu'ils faisaient aux hommes. Or, l'eunuque, ayant demandé à saint Mathieu comment il se faisait qu'il parlât et comprit tant de langages différents, Mathieu lui exposa qu'après la descente du Saint-Esprit, il s'était trouvé posséder la science de toutes les langues, afin que, comme ceux qui avaient essayé par orgueil d'élever une tour jusqu'au ciel, s'étaient vus forces d'interrompre leurs travaux par la confusion des langues, de même les apôtres, par la connaissance de tous les idiomes, construisissent, non plus avec des pierres, mais avec des vertus, une tour au moyen de laquelle tous ceux qui croiraient pussent monter au ciel. Alors quelqu'un vint annoncer l'arrivée des deux mages accompagnés de dragons qui, en vomissant un feu de soufre par la gueule et par les naseaux, tuaient, tous les hommes. L'apôtre, se munissant du signe de la croix, alla avec assurance vers eux. Les dragons ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils vinrent

à l'instant s'endormir à ses pieds.

*Honorius d'Autun.

Alors saint Mathieu dit aux mages : « Où donc est votre art ? Eveillez-les, si vous pouvez : quant à moi, si je n'avais prié le Seigneur,j'aurais de suite tourné contre vous ce que vous aviez la pensée de me faire. » Or, comme le peuple s'était rassemblé, Mathieu commanda de par le nom de Jésus-Christ aux dragons de s'éloigner, et ils s'en allèrent de suite sans nuire à personne. Ensuite saint Mathieu commença à adresser un grand discours au peuple sur la gloire du paradis terrestre, avançant qu'il était plus élevé que toutes les montagnes et voisin du ciel, qu'il n'y avait là ni épines ni ronces, que les lys ni les roses ne s'y flétrissaient, que la vieillesse n'y existait pas, mais que les hommes y restaient constamment jeunes, que les concerts des anges s'y faisaient entendre, et que quand on appelait les oiseaux, ils obéissaient tout de suite. Il ajouta que l'homme avait été chassé de ce paradis terrestre, mais que par la naissance de Jésus-Christ il avait été rappelé au Paradis du ciel. Pendant qu'il parlait au peuple, tout à coup s'éleva un grand tumulte ; car l'on pleurait la mort du fils du roi. Comme les magiciens ne pouvaient le ressusciter, ils persuadaient au roi qu'il avait été enlevé en la compagnie des dieux et qu'il fallait en conséquence lui élever une statue et un temple. Mais l'eunuque, dont il a été parlé plus haut, fit garder les magiciens et manda l'apôtre qui, après avoir fait une prière, ressuscita à l'instant le jeune homme*. Alors le roi, qui se nommait Egippus, ayant vu cela, envoya publier dans toutes ses provinces : « Venez voir un Dieu caché sous les traits d'un homme. »

**Bréviaire.*

On vint donc avec des couronnes d'or et différentes victimes dans l'intention d'offrir des sacrifices à Mathieu, mais celui-ci les en empêcha en disant : « O hommes, que faites-vous ? Je ne suis pas un Dieu, je suis seulement le serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ » Alors avec l'argent et l'or qu'ils avaient apportés avec eux, ces gens bâtirent, par l'ordre de l'apôtre, une grande église qu'ils terminèrent en trente jours ; et dans laquelle saint Mathieu siégea trente-trois ans ; il convertit l'Egypte toute entière ; le roi Egippus, avec sa femme et tout le peuple, se fit baptiser. Iphigénie, la fille du roi, qui avait été consacrée à Dieu, fut mise à la tête de plus de deux cents vierges.

Après quoi Hirtacus succéda au roi ; il s'éprit d'Iphigénie et promit à l'apôtre la moitié de son royaume s'il la faisait consentir à accepter sa main. L'apôtre lui dit de venir le dimanche à l'église comme son prédécesseur, pour entendre, en présence d'Iphigénie et des autres vierges, quels avantages procurent les mariages légitimes. Le roi s'empressa de venir avec joie, dans la pensée que l'apôtre voudrait conseiller le mariage à Iphigénie. Quand les vierges et tout le peuple furent assemblés, saint Mathieu parla longtemps des avantages du mariage et mérita les éloges du roi, qui croyait que l'apôtre parlait ainsi afin d'engager la vierge à se marier.

Ensuite, ayant demandé qu'on fit silence, il reprit son discours en disant « Puisque le mariage est une bonne chose, quand on en conserve inviolablement les promesses, sachez-le bien, vous qui êtes ici présents, que si un esclave avait la présomption d'enlever l'épouse du roi, non seulement il encourrait la colère du prince, mais, il mériterait

encore la mort, non parce qu'il serait convaincu de s'être marié, mais parce qu'en prenant l'épouse de son seigneur, il aurait outragé son prince dans sa femme. Il en serait de même de vous, ô roi ; vous savez qu'Iphigénie est devenue l'épouse du roi éternel, et qu'elle est consacrée par le voile sacré ; comment donc pourrez-vous prendre l'épouse de plus puissant que vous et vous unir à elle par le mariage ? »

Quand le roi eut entendu cela, il se retira furieux de colère*. Mais l'apôtre intrépide et constant exhorta tout le monde à la patience et à la constance ; ensuite il bénit Iphigénie, qui, tremblante de peur, s'était jetée à genoux devant lui avec les autres vierges. Or, quand la messe solennelle fut achevée, le roi envoya. un bourreau qui tua Mathieu en prières debout devant l'autel et les bras étendus vers le ciel. Le bourreau le frappa par derrière et en fit ainsi un martyr. À cette nouvelle, le peuple courut, au palais du roi pour y mettre le feu, et ce fut à peine si les prêtres et les diacres purent le contenir ; puis on célébra avec joie le martyre de l'apôtre. Or, comme le roi ne pouvait par aucun moyen faire changer Iphigénie de résolution, malgré les instances des dames qui lui furent envoyées, et celles des magiciens, il fit entourer sa demeure tout entière d'un feu immense afin de la brûler avec les autres vierges. Mais l'apôtre leur apparut, et il repoussa l'incendie de leur maison.

**Bréviaire*.

Ce feu en jaillissant se jeta sur le palais du roi qu'il consuma en entier ; le roi seul parvint avec peine à s'échapper avec son fils unique. Aussitôt après ce fils fut saisi par le démon, et courut au

tombeau de l'apôtre en confessant les crimes de son père, qui lui-même fut attaqué d'une lèpre affreuse ; et comme il ne put être guéri, il se tua de sa propre main en se perçant avec une épée. Alors le peuple établit roi le frère d'Iphigénie qui avait été baptisé par l'apôtre. Il régna soixante-dix ans, et après s'être substitué son fils, il procura de l'accroissement au culte chrétien, et remplit toute la province de l'Ethiopie d'églises en l'honneur de Jésus-Christ Pour Zaroës et Arphaxat, dès le jour ou l'apôtre ressuscita le fils du roi, ils s'enfuirent en Perse ; mais saint Simon et saint Jude les y vainquirent.

Dans saint Mathieu, il faut considérer quatre vertus :

Premièrement, la promptitude de son obéissance : car à l'instant où Jésus-Christ l'appela, il quitta immédiatement son bureau, et sans craindre ses maîtres, il laissa les états d'impôts inachevés pour s'attacher entièrement à Jésus-Christ Cette promptitude dans son obéissance a donné à quelques-uns l'occasion de tomber en erreur, selon que le rapporte saint Jérôme dans son commentaire sur cet endroit de l'Évangile : « Porphyre, dit-il, et l'empereur Julien accusent l'historien de mensonge et de maladresse, comme aussi il taxe de folie la conduite de ceux qui se mirent aussitôt à la suite du Sauveur, comme ils auraient fait à l'égard de n'importe quel homme qu'ils auraient suivi sans motifs. Jésus-Christ opéra auparavant de si grands prodiges et de si grands miracles qu'il n'y a pas de doute que les apôtres ne les aient vus avant de croire.

Certainement l'éclat même et la majesté de la puissance divine qui était cachée, et qui brillait sur

sa face humaine, pouvait au premier aspect attirer à soi ceux qui le voyaient. Car si on attribue à l'aimant la force d'attirer des anneaux et de la paille, à combien plus forte raison le maître de toutes les créatures pouvait-il attirer à soi ceux qu'il voulait. »

Deuxièmement, considérons ses largesses et sa libéralité, puisqu'il donna de suite au Sauveur un grand repas dans sa maison. Or, ce repas ne fut pas grand par cela seul qu'il fut splendide, mais il le fut : a) par la résolution qui lui fit recevoir Jésus-Christ avec grande affection et désir ; b) par le mystère dont il fut la signification ; mystère que la glose sur saint Luc explique en disant : « Celui qui reçoit Jésus-Christ dans l'intérieur de sa maison est rempli d'un torrent de délices et de volupté » ; c) par les instructions que Jésus-Christ ne cessa d'y adresser comme, par exemple : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » et encore : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont . besoin de médecins ; » d) par la qualité des invités, qui furent de grands personnages, comme Jésus-Christ et ses disciples.

Troisièmement, son humilité qui parut en deux circonstances : la première en ce qu'il avoua être un publicain. Les autres évangélistes, dit là glose, par un sentiment de pudeur, et par respect pour saint Matthieu, ne lui donnent pas son nom ordinaire. Mais, d'après ce qui est écrit du Juste, qu'il est son propre accusateur, il se nomme lui-même Mathieu et publicain, pour montrer à celui qui se convertit qu'il ne doit jamais désespérer de son salut, car de publicain il fut fait de suite apôtre et évangéliste.
La seconde, en ce qu'il supporta avec patience les injures qui lui furent adressées. En effet quand les

pharisiens murmuraient de ce que Jésus-Christ eût été loger chez un pécheur, il aurait pu à bon droit leur répondre et leur dire : « C'est vous plutôt : qui êtes des misérables et des pécheurs puisque vous refusez les secours du médecin en vous croyant justes : mais moi je ne puis plus être désormais appelé pécheur, quand j'ai recours au médecin du salut et que je lui découvre mes plaies. »

Quatrièmement, l'honneur que reçoit dans l'église son évangile qui se lit plus souvent que celui des autres évangélistes comme les psaumes de David et les épîtres de saint Paul, qu'on lit plus fréquemment que les autres livres de la sainte Ecriture. En voici la raison : Selon saint Jacques, il y a trois sortes de péchés, savoir : l'orgueil, la luxure et l'avarice. Saul, ainsi appelé de Saül le plus orgueilleux des rois, commit le péché d'orgueil quand il persécuta l'église au delà de toute mesure. David se livra au péché de luxure en commettant un adultère et en faisant tuer par suite de ce premier crime Urie le plus fidèle de ses soldats. Mathieu commit le péché, d'avarice, eu se livrant à des gains honteux, car il était douanier. La douane, dit Isidore, est un lieu sur un port de mer où sont reçues les marchandises des vaisseaux et les gages des matelots. Telos, en grec, dit Bède, veut dire impôt. Or, bien que Saul, David et Mathieu eussent été pécheurs, cependant leur pénitence fut si agréable que non seulement le Seigneur leur pardonna leurs fautes, mais qu'il les combla de toutes sortes de bienfaits : car du plus cruel persécuteur, il fit le plus fidèle prédicateur ; d'un adultère et d'un homicide il fit un prophète et un psalmiste ; d'un homme avide de richesses et d'un avare, il fit un apôtre et un évangéliste.

C'est pour cela que les paroles de ces trois personnages se lisent si fréquemment : afin que personne ne désespère de son pardon, s'il veut se convertir, eu considérant la grandeur de la race dans ceux qui ont été de si grands coupables. D'après saint Ambroise, dans la conversion de saint Mathieu il y a certaines particularités à considérer du côté du médecin, du côté de l'infirme qui est guéri, et du côté de la manière de guérir. Dans le médecin il y a eu trois qualités, savoir : la sagesse qui connut, le mal dans sa racine, la bonté qui employa les remèdes, et la puissance qui changea saint. Mathieu si subitement. Saint Ambroise parle ainsi de ces trois qualités dans la personne de saint Mathieu lui-même : « Celui-là peut enlever la douleur de mon c ?ur et la pâleur de mon âme qui connaît ce qui est caché. » Voici ce qui a rapport à la sagesse. « J'ai trouvé le médecin qui habite les cieux et qui sème les remèdes, sur la terre. » Ceci se rapporte à la bonté. « Celui-là seul peut guérir mes blessures qui ne s'en connaît pas. » Ceci s'applique à la puissance. Or, dans cet infirme qui est guéri, c'est-à-dire dans saint Mathieu, il y a trois circonstances à considérer ; toujours d'après saint Ambroise. Il se dépouilla parfaitement de la maladie, il resta agréable à celui qui le guérissait, et quand il eut reçu la santé, toujours il se conserva intact.

C'est ce qui lui fait dire : « Déjà je ne suis plus ce publicain, je ne suis plus Lévi, je me suis dépouillé de Lévi, quand j'ai eu revêtu Jésus-Christ », ce qui se rapporte à la première considération. « Je hais ma race, je change de vie, je marche seulement à votre suite, mon Seigneur Jésus, vous qui guérissez mes plaies. » Ceci, a trait à la deuxième considération. « Quel est celui qui me séparera de

la charité de Dieu, laquelle réside en moi ? Sera-ce la tribulation, la détresse, la faim ? » C'est ce qui s'applique à la troisième. D'après saint Ambroise le mode de guérison fut triple : Premièrement, Jésus-Christ le lia avec des chaînes ; deuxièmement il le cautérisa ; troisièmement, il le débarrassa de toutes ses pourritures. Ce qui fait dire à saint Ambroise dans la personne de saint Mathieu : « J'ai été lié avec les clous de la croix et dans les douces entraves de la charité ; enlevez, ô Jésus ! la pourriture de mes péchés tandis que vous me tenez enchaîné dans les liens de la charité ; tranchez tout ce que vous trouverez de vicieux. »

Premier mode. « Votre commandement, sera pour moi un caustique que je tiendrai sur moi, et si le caustique de votre commandement brûle, toutefois il ne brûle que les pourritures de la chair ; de peur, que la contagion ne se glisse comme un virus ; et quand bien même le médicament tourmenterait, il ne laisse pas d'enlever l'ulcère. »

Deuxième mode. « Venez de. suite, Seigneur, tranchez les passions cachées et profondes. Ouvrez vite la blessure, de peur que le mal ne s'aggrave ; purifiez tout ce qui est fétide dans un bain salutaire. »

Troisième mode. L'évangile de, saint Mathieu fut trouvé écrit de sa main l'an du Seigneur cinq cents, avec les os de saint Barnabé. Cet apôtre portait cet évangile avec lui et le posait sur les infirmes qui tous étaient guéris, tant par la foi de Barnabé que par les mérites de Mathieu

---

64. Saint Maurice et ses

*D'après ses actes écrits par Saint Eucher de Lyon.

Maurice vient de mare, mer, et de cis ; qui veut dire vomissant ou bien dur ; et de cis, signifiant conseilleur ou qui se hâte. Ou bien il vient de Mauron,qui, d'après Isidore, signifie noir, en grec. En effet, il eut amertume dans l'habitation de misère et dans l'éloignement de sa patrie. Il fut vomissant en rejetant le superflu ; dur et ferme en souffrant les tourments ; conseilleur, par les exhortations qu'il adressa à ses compagnons d'armes. Il se hâta par la ferveur et la multiplicité de ses bonnes œuvres ; il fut noir, parce qu'il se méprisa lui-même. Le bienheureux Eucher, archevêque de Lyon, écrivit et compila leur martyre.

Maurice passe pour avoir été le chef de la. légion qu'on appelle Thébaine. On les nomma ainsi de Thèbes, qui fut leur ville. C'est un pays situé dans l'Orient, au delà des confins de l'Arabie. II est riche, fertile en fruits, et délicieux par les arbres dont il est planté. Ses habitants passent pour avoir une grande taille. Ils sont adroits à manier les armes, intrépides dans les combats, d'un caractère éclairé et très riches en sagesse. Cette ville eut cent portes ; elle était située sur le Nil qui sort du paradis et qui se nomme Gyon. C'est d'elle qu'on a dit : Ecce vetus Thebea centum jacet obruta portis**.

**Contemplez les débris de Thèbes aux cent portes.

Saint Jacques, frère du Seigneur, prêcha la parole du salut et en perfectionna les habitants dans la foi de Jésus-Christ Or, Dioclétien et Maximien, qui régnèrent l'an du Seigneur 277, voulant détruire absolument la foi, envoyèrent des lettres ainsi conçues dans toutes les provinces habitées par les chrétiens : « S'il était besoin de déterminer et de savoir n'importe quoi, et que le monde entier fût assemblé d'un côté et que Rome seule se trouvât de

l'autre, le monde entier vaincu s'enfuirait et Rome resterait seule au faîte de la science. Pourquoi donc vous, chétive populace, résistez-vous à ses ordres et vous enorgueillissez-vous si ridiculement contre ses prescriptions ? Ou bien donc recevez la foi des dieux immortels, ou bien une sentence irrévocable de condamnation sera lancée contre vous. »

Or, les chrétiens qui reçurent ces lettres renvoyèrent tous les messagers sans réponse. Alors Dioclétien et Maximien, poussés par la colère, envoyèrent dans toutes les provinces des ordres par lesquels tous ceux qui étaient en état de porter les armes devaient se rendre à Rome, afin de soumettre tous les rebelles à l'empire romain. Les lettres des empereurs furent portées au peuple de Thèbes, qui rendait, suivant le commandement divin, à Dieu ce qui était dû à Dieu, et à César ce qui appartenait à César.

On leva donc une légion d'élite composée de 6,666 soldats qu'on envoya aux empereurs, afin de leur venir en aide dans les guerres justes, mais non pour porter les armes contre les chrétiens, qu'ils devaient défendre de préférence. À la tête de cette très sainte légion se trouvait l'illustre Maurice : les porte-étendards étaient Candide ; Innocent, Exupère, Victor et Constantin. Dioclétien envoya contre les Gaules Maximien, qu'il s'était donné pour collègue à l'empire, avec une armée innombrable à laquelle il joignit la légion Thébaine. Ils avaient été exhortés par le pape Marcellin à se laisser égorger avant que de violer la foi de Jésus-Christ qu'ils avaient reçue.

Quand toute l'armée eut franchi les Alpes et fut arrivée à Octodunum, l'empereur ordonna que tous ceux qui étaient avec lui offrissent un sacrifice aux

idoles e, et s'unissent par un serment unanime contre les rebelles à l'empire et principalement contre les chrétiens. Quand les saints soldats apprirent cela, ils se retirèrent de l'armée à une distance de huit milles, et se placèrent dans un endroit agréable nommé Agaune, sur le Rhône. Aussitôt informé, Maximien leur envoya, par des soldats, l'ordre de venir de suite pour sacrifier aux dieux. lis répondirent qu'ils ne pouvaient le faire, attendu qu'ils suivaient la foi de Jésus-Christ Alors l'empereur, enflammé de colère ; dit : « Au mépris qu'on fait de moi se joint une injure adressée au ciel, et avec moi la religion des Romains est méprisée. Que le soldat rebelle apprenne que je puis non seulement me venger, mais venger encore mes dieux. »

*Ce fut à Martigny-le-Bourg, où se conservent encore de remarquables fragments d'un temple de Jupiter, que fut imposé le sacrifice. Cf. Histoire de l'Architecture sacrée, par Blavignac, p. 38.

Le César envoya alors de ses soldats, avec ordre de les forcer à sacrifier aux dieux ou de les décimer sur-le-champ. Les saints présentèrent donc la tête avec joie ; chacun disputait le pas à l'autre et se hâtait de parvenir à la mort. Alors saint Maurice se leva et les harangua en disant entre autres choses : « Je vous félicite de ce que vous êtes tous prêts à mourir pour la foi de Jésus-Christ J'ai laissé tuer vos camarades, parce que je vous ai vus disposés à souffrir pour Jésus-Christ, et j'ai gardé le précepte du Seigneur qui dit à saint Pierre : « Mettez votre épée dans le fourreau. » Donc puisque les cadavres de nos camarades sont déjà comme un rempart autour de nous, et que nos vêtements sont rougis du sang de nos compagnons, nous aussi, suivons-les

au martyre. Or, voici, si vous le trouvez bon, ce que nous répondrons à César : « Nous sommes vos soldats, Empereur, et nous avons pris les armes pour la défense de la république ; chez nous il n'y a point de trahison, point de peur, mais jamais nous n'abandonnerons la foi de Jésus-Christ »

Quand l'empereur apprit cela, il ordonna une seconde fois qu'on en décapitât un sur dix. Cette exécution achevée, Exupère, enseigne, prit le drapeau, et, debout au milieu de ses compagnons d'armes, il parla ainsi : « Notre glorieux commandant Maurice a dit la gloire de nos camarades, Exupère, votre enseigne, n'a pas non plus pris ces armes pour résister ; Que nos mains droites jettent ces armes de la chair et qu'elles s'arment de vertus et si vous le trouvez bon, adressons cette réponse à César : « Nous sommes tes soldats, Empereur, mais nous sommes aussi les serviteurs de Jésus-Christ ; nous le professons librement : nous te devons le service militaire, mais à lui notre innocence ; de toi nous recevons la solde de notre labeur, et de lui nous avons reçu la vie dès le commencement : nous sommes disposés à souffrir pour lui tous les tourments, et jamais nous ne déserterons sa foi. »

Alors l'impie César ordonna que son armée entourât la légion tout entière, en sorte que pas un ne pût échapper. Les soldats du Christ furent investis par les soldats du diable, et massacrés par leurs mains infâmes ; foulés aux pieds des chevaux, ils reçoivent la consécration du martyre. Or, ils souffrirent vers l'an du Seigneur 280*. Dieu permit qu'il s'en échappât plusieurs ; ils vinrent en d'autres pays prêcher le nom de Jésus-Christ, et obtinrent aussi les honneurs du triomphe dans des lieux,

différents : Parmi eux, on dit que se trouvèrent Solutor, Adventor et Octavius qui vinrent à Turin, Alexandre à Pergame, Second à Vintimille, ainsi que saint Constant, Victor, Ursus et plusieurs autres. Or, pendant que ces bourreaux se partageaient le butin et qu'ils mangeaient ensemble ; passa un vieillard nommé Victor, qu'ils invitent à manger avec eux. Victor leur demanda comment ils pouvaient manger avec joie au milieu de tant de milliers de cadavres. Et quelqu'un lui ayant appris qu'ils étaient morts pour la foi de Jésus-Christ, il se mit à soupirer et à gémir amèrement, en disant tout haut qu'il eût été bienheureux s'il eût partagé leur martyre. Les soldats ayant découvert qu'il était chrétien, se ruèrent sur lui et l'égorgèrent à l'instant*.

*Eucher, ibid.

Plus tard, Maximien à Milan et Dioclétien à Nicomédie déposèrent la pourpre le même jour pour vivre en simples particuliers et pour que de plus jeunes qu'eux, savoir : Constance, Maxime et Galère qu'ils avaient faits césars, gouvernassent l'empire. Mais comme Maximien voulait encore gouverner tyranniquement, il fut poursuivi par Constance, son gendre, et étranglé. Toutefois, le corps de saint Innocent, de la même légion, qui avait été jeté dans le Rhône, fut enseveli avec d'autres dans une église par Domitien, évêque de Genève, Gratus, évêque d'Aoste, et Protaise, évêque du même pays. Quand on construisit cette église, il s'y trouva nu ouvrier païen qui, pendant la solennité des offices d'un dimanche auxquels les autres assistaient, travaillait seul de son métier. Alors paraît l'armée des saints ; cet ouvrier est saisi, battu et accusé de ce qu'il s'est mis à son œuvre

servile et que pendant le jour de dimanche, quand les autres assistaient au service divin, il travaillait. Quand il eut été corrigé, il courut à l'église et demanda à se faire chrétien. Saint Ambroise parle ainsi de ces martyrs dans sa préface : « Cette troupe de fidèles, éclairée de la lumière divine, vint des extrémités du monde pour vous adresser, Seigneur, ses supplications ; cette légion de guerriers, protégée par ses armes matérielles, était aussi bien défendue par les armes spirituelles, quand elle courut au martyre avec la plus généreuse constance.

Le cruel tyran, pour les effrayer par la crainte, les fait mourir en les décimant ; mais comme tous persistaient imperturbablement à confesser la foi, il les fait égorger tous de la même manière. La ferveur, au reste, les animait, au point qu'ils se dépouillent de leurs armes, fléchissent le genou et reçoivent les coups de la main des bourreaux avec la joie au cœur. Parmi eux saint Maurice, embrasé d'amour pour votre foi, a gagné en ce combat la couronne du martyre. »

Une femme avait confié son fils pour l'instruire, à l'abbé du monastère, où reposent les corps des saints martyrs ; cet enfant mourut et elle le pleurait sans pouvoir se consoler. Saint Maurice lui apparut et lui demanda pourquoi elle pleurait ainsi son fils. Elle lui répondit que tant qu'elle vivrait, elle ne cesserait de verser des larmes. Il lui dit : « Ne le pleure pas comme mort, mais sache qu'il habite avec nous : si tu désires en être certaine, demain et chaque jour de ta vie, si tu te lèves pour assister aux matines, tu pourras entendre sa voix parmi celles : des moines qui psalmodient. » Ce qu'elle fit toujours et toujours elle put distinguer la voix de

son fils qui chantait avec les moines.
- Après que le roi Gontran eut renoncé aux pompes du siècle et distribué ses trésors aux pauvres et aux églises, il envoya un prêtre pour lui apporter des reliques de ces saints., Comme ce prêtre revenait avec les reliques qu'il avait obtenues, une tempête qui s'éleva sur le lac de Lausanne allait engloutir le vaisseau ; il opposa la châsse avec les reliques contre les flots, et à l'instant il se fit un calme complet.

L'an du Seigneur 963, par l'entremise de Charles, des moines obtinrent du pape Nicolas les corps de saint Urbain, pape, et de saint Tiburce, martyr. À leur retour, ils visitèrent l'église des Saints-Martyrs, et demandèrent à l'abbé et aux moines de transporter le corps de saint Maurice et le chef de saint Innocent à Auxerre, dans l'église que saint Germain avait dédiée depuis longtemps à ces saints martyrs.

Pierre Damien rapporte qu'il y avait en Bourgogne un clerc orgueilleux et cupide qui s'était emparé d'une église dédiée à saint Maurice, malgré la résistance d'un puissant chevalier. Or, comme on chantait un jour la messe et que l'on disait à la fin de l'évangile : « Celui qui s'élève sera humilié et celui qui s'humilie sera élevé », ce misérable se mit à rire en disant : « C'est faux ; car si je m'étais humilié devant mes adversaires, je ne jouirais pas aujourd'hui des abondantes richesses de l'Église. » Et voici que la foudre entra comme un glaive dans la bouche de celui qui avait vomi ces paroles blasphématoires et le tua tout d'un coup.

---

65. Sainte Justine vierge

Justine est ainsi nommée de justice ; car par sa justice, elle a rendu à chacun ce qui lui appartient à Dieu l'obéissance, à son supérieur le respect, à son égal la concorde, à son inférieur la discipline, à ses ennemis la patience, aux misérables et aux affligés la compassion, à elle-même de saintes œuvres et au prochain la charité.

Justine, vierge de la ville d'Antioche, était la fille d'un prêtre des idoles*. Tous les jours étant assise à sa fenêtre, elle entendait lire l'évangile par le diacre Proctus, qui enfin la convertit. La mère en informa son père au lit, puis s'étant endormis tous deux, Jésus-Christ leur apparut avec des anges et leur dit : « Venez à moi, et je vous donnerai le royaume des cieux. » Aussitôt éveillés, ils se firent baptiser avec leur fille. C'est cette vierge Justine tant tourmentée par Cyprien qu'elle finit par convertir à la foi. Cyprien s'était adonné à la magie dès son enfance ; car il n'avait que sept ans quand il fut consacré au diable par ses parents. Comme donc il exerçait l'art magique, il paraissait changer les matrones en bête de somme, et faisait une infinité d'autres prestiges. Il s'éprit d'un amour brûlant pour la vierge Justine, et il eut recours à la magie afin de la posséder soit pour lui, soit pour un homme nommé Acladius, qui s'était également épris d'amour pour elle. Il évoque donc le démon afin qu'il vienne à lui et qu'il puisse par son entremise jouir de Justine. Le diable vient et lui dit :

*Saint Grégoire de Nazianze et l'impératrice Eudoxie ont écrit les actes de saint Cyprien et de sainte Justine, sur lesquels a été compilée cette légende.

« Pourquoi m'as-tu appelé ? » Cyprien lui répondit : « J'aime une vierge du nombre des Galiléens ; peux-tu faire que je l'aie et accomplisse avec elle ma volonté ? » Le démon lui dit : « Moi : qui ai pu chasser l'homme du paradis, qui ai amené 'Caïn à tuer son frère, qui ai fait crucifier Jésus-

Christ parles Juifs, et qui ai jeté le trouble parmi les hommes ; je ne pourrais donc pas faire que tu aies une jeune fille, et que tu obtiennes d'elle ce qu'il te plait ? Prends cet onguent et épars-le autour de sa maison en dehors ; puis je surviendrai, j'embraserai son cœur de ton amour, et je la pousserai à se rendre à toi. »

La nuit suivante le démon vient auprès de Justine et s'efforce de porter son cœur à un amour illicite. Quand elle s'en aperçut, elle se recommanda dévotement au Seigneur et elle protégea tout son corps. du signe de la croix. Mais au signe de la sainte Croix, le diable effrayé s'enfuit, vint trouver Cyprien et resta debout devant lui. Cyprien lui dit : « Pourquoi ne m'as-tu pas amené cette vierge ? » Le démon lui répondit : « J'ai vu sur elle un certain signe ; j'ai été pétrifié, et toutes les forces, m'ont manqué. »

Alors Cyprien le congédiai et en appela un plus fort. Celui-ci lui dit : « J'ai entendu ton ordre, et j'en ai saisi l'impossibilité : mais je le rectifierai, et je remplirai ta volonté : je l'attaquerai, et je blesserai son cœur d'un amour de débauche et tu feras d'elle ce que tu désires. » Le diable vint et s'efforça de persuader Justine en enflammant son esprit d'un amour coupable. Mais elle se recommanda dévotement à Dieu et par un signe de croix, elle éloigna entièrement la tentation ; ensuite elle souffla sur 1e démon qui fut chassé aussitôt. Alors le démon confus s'en alla, s'enfuit se tenir debout devant Cyprien. Cyprien lui dit : « Et où est la vierge à laquelle je t'ai envoyé ? » « Je m'avoue vaincu, répondit le démon, et je tremble de dire de quelle manière : car j'ai vu un certain signe terrible sur elle, et, aussitôt j'ai perdu toute force. » Alors

Cyprien se moqua de lui et le renvoya.

Il évoqua ensuite le prince des démons. Quand celui-ci fut arrivé, Cyprien lui dit : « Quelle est donc votre puissance ? elle est bien chétive pour qu'elle soit annihilée par une jeune fille ? » Le démon lui dit : « J'y vais aller et je la tourmenterai par différentes fièvres, ensuite j'enflammerai son esprit avec plus de force ; je répandrai dans tout son corps une ardeur violente, je la rendrai frénétique, je lui présenterai divers fantômes, et à minuit je te l'amènerai. » Alors le diable prit la figure d'une vierge et il vint dire à Justine
:
« Je viens vous prouver, parce que je désire vivre avec vous dans la chasteté : néanmoins, dites-moi, je vous prie, quelle sera la récompense de notre combat ? » Cette sainte vierge lui répondit : « La récompense sera grande et le labeur bien petit. » Le démon lui dit : « Qu'est-ce donc que ce commandement de Dieu « Croissez et multipliez et remplissez la terre » ? Je crains donc, bonne compagne, que si nous restons dans la virginité, nous ne rendions vaine la parole de Dieu et que nous ne soyons exposées à la rigueur d'un jugement sévère comme désobéissantes et comme contemptrices : et ensuite que nous ne soyons pressées gravement, par le moyen sur lequel nous comptons pour obtenir une récompense. » Alors le cœur de Justine commença à être agité de pensées étranges, par les suggestions du démon, et à être enflammé plus fortement de l'ardeur de la concupiscence ; en sorte qu'elle voulait se lever et s'en aller. Mais cette sainte vierge revenue à elle, et connaissant celui qui lui parlait, se munit aussitôt du signe de la croix, puis soufflant sur le diable, elle le fit fondre comme cire : or, elle se sentit

délivrée à l'instant de toute tentation.

Peu après, le diable prit la figure d'un très beau jeune homme ; il entra dans la chambre où Justine reposait sur un lit ; il sauta avec impudence sur son lit et voulut se jeter sur elle pour l'embrasser. Justine voyant cela et reconnaissant que c'était l'esprit malin fit de suite 1e signe de la croix et fit fondre le diable comme de la cire. Alors le diable, par la permission de Dieu, l'abattit par la fièvre, causa la mort de plusieurs personnes, et, en même temps, des troupeaux et des bêtes de trait, et fit annoncer par les démoniaques qu'il régnerait une grande mortalité dans tout Antioche, si Justine ne consentait pas à se marier. C'est pourquoi tous les citoyens malades se rassemblèrent à la porte des parents de Justine, en leur criant qu'il fallait la marier et qu'ils délivreraient par là toute la ville d'un si grand péril. Mais comme Justine refusait absolument de consentir et que pour ce prétexte tout le monde la menaçait de mort, la septième année de l'épidémie, Justine pria pour ses concitoyens et elle éloigna toute pestilence.

Le diable voyant qu'il ne gagnait rien, prit la figure de Justine elle-même afin de salir sa réputation ; puis se moquant de Cyprien il se vantait de lui avoir amené Justine. Le diable courut donc trouver Cyprien sous l'apparence de Justine et il voulut l'embrasser comme si elle eût langui d'amour pour lui. Cyprien en le voyant crut que c'était Justine, et s'écria, rempli de joie : « Soyez la bienvenue, Justine, vous qui êtes belle entre toutes les femmes. » A l'instant que Cyprien eut prononcé le nom de Justine, le diable ne le put endurer, mais dès que ce mot fut proféré, il s'évanouit aussitôt comme de la fumée.

C'est pourquoi Cyprien, qui se voyait joué, resta tout triste. Il en résulta que Cyprien fut encore plus enflammé d'amour pour Justine ; il veilla longtemps à sa porte, et comme à l'aide de la magie il se changeait tantôt en femme, tantôt en oiseau, selon qu'il le voulait, dès qu'il était arrivé à la porte de Justine, ce n'était pas une femme, ni un oiseau, mais bien Cyprien qui paraissait aussitôt. Acladius se changea aussi par art diabolique en passereau et vint voltiger à la fenêtre de Justine. Aussitôt que la vierge l'aperçut, ce ne fut plus un passereau qui parut, mais Acladius lui-même qui fut rempli alors d'angoisses extrêmes et de terreur, parce qu'il ne pouvait ni fuir, ni sauter. Mais Justine, dans la crainte qu'il ne tombât et qu'il ne crevât, le fit descendre avec une échelle en lui conseillant de cesser ses folies, pour qu'il ne fût pas puni par les lois comme magicien. Tout cela se faisait avec une certaine apparence au moyen dès illusions du diable.

Le diable, vaincu en toutes circonstances, revint trouver Cyprien et resta plein de confusion devant lui. Cyprien lui dit : « N'es-tu pas vaincu aussi, toi ? Quelle est donc votre force, misérable, que vous ne puissiez vaincre une jeune fille, ni l'avoir sous votre puissance ; tandis qu'au contraire elle vous vaine elle-même et vous écrase si pitoyablement ? Dis-moi cependant, je te prie, en quoi consiste la grande force qu'elle possède ? » Le démon lui répondit : « Si tu me jures que tu ne m'abandonneras jamais, je te découvrirai la vertu qui la fait vaincre. » « Par quoi jurerai-je, dit Cyprien ? » « Jure-moi par mes grandes puissances, dit le démon, que tu ne m'abandonneras en aucune façon. » Cyprien lui dit : « Par tes grandes puissances, je te jure de ne jamais

t'abandonner. »

Alors comme s'il eût été rassuré, le diable lui dit : « Cette fille a fait le signe du crucifié, et à l'instant j'ai été pétrifié ; j'ai perdu toute force, et j'ai fondu comme la cire devant le feu. » Cyprien lui dit : « Donc le crucifié est plus grand que toi ? » « Oui, reprit le démon, il est plus grand que tous, et il nous livrera au tourment d'un feu qui ne s'éteindra pas, nous et tous ceux que nous trompons ici. » Et Cyprien reprit : « Donc et moi aussi, je dois me faire l'ami du crucifié afin que je ne m'expose pas à un pareil châtiment. » Le diable répartit : « Tu m'as juré, par les puissances . de mon armée, que nul ne peut parjurer, de ne jamais me quitter. » Cyprien lui dit : « Je te méprise toi et toutes tes puissances qui se tournent en fumée : je renonce à toi et à tous tes diables, et je me munis du signe salutaire du crucifié. » Et à l'instant le diable se retira tout confus.

Cyprien alla alors trouver l'évêque. En le voyant, celui-ci crut qu'il venait pour induire les chrétiens en erreur et lui dit : « Contente-toi de ceux qui sont au dehors, car tu ne pourras rien contre l'église de Dieu ; la vertu de J.-C,, est en effet invincible. » Cyprien reprit : « Je suis certain -que la vertu de Jésus-Christ est invincible. » Et il raconta ce qui lui était arrivé et se fit baptiser par, l'évêque. Dans la suite il fit de grands progrès tant dans la science que dans sa conduite, et quand l'évêque fut mort, il fut Ordonné lui-même pour le remplacer.

Quant à sainte Justine il la mit dans un monastère et l'y fit abbesse d'un grand nombre de vierges sacrées. Or, saint Cyprien envoyait fréquemment des lettres aux martyrs qu'il fortifiait dans leurs combats. Le comte de ce pays aux

oreilles duquel la réputation de Cyprien et de Justine arriva, les fit amener par devant lui, et leur demanda s'ils voulaient sacrifier. Comme ils restaient fermes dans la foi, il les fit jeter dans une chaudière pleine de cire, de poix et de graisse ; elle ne fut pour eux qu'un admirable rafraîchissement et ne leur fit éprouver aucune douleur. Alors le prêtre des idoles dit au préfet : « Commandez que je me tienne vis-à-vis de la chaudière et aussitôt je vaincrai toute leur puissance. » Et quand il fut venu auprès de la chaudière, il dit : « Vous êtes un grand Dieu, Hercule, et vous, Jupiter, le père des dieux ! » Et voilà que tout à coup du feu sorti de la chaudière le consuma entièrement : Alors Cyprien et Justine sont retirés de la chaudière, et une sentence ayant été portée contre eux, ils furent décapités. Leurs corps, étant restés l'espace de sept jours exposés aux chiens, furent dans la suite transférés à Rome ; on dit qu'ils sont maintenant à Plaisance. Ils souffrirent le 6 des calendes d'octobre, vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt, sous Dioclétien.

---

66. Saint Come et saint Damien

Bréviaire. - Leurs actes édités par les Bollandistes.

Côme vient de cosmos, modèle, on orné. D'après Isidore, cosmos, en grec, signifie pur. En effet, il fut un modèle pour les autres par ses exemples ; il fut orné de vertus, et pur de tout vice. Damien vient de dama, daim, bête timide et douce. Damien peut se tirer encore de dogme, doctrine, et d'*ana*, en haut, ou de *damum*, sacrifice. Ou bien encore : Damien voudrait dire main du Seigneur. En effet Damien eut des habitudes de douceur, il posséda la doctrine du ciel dans ses prédications et il fit de soi un sacrifice en macérant sa chair ; il fut la main du Seigneur en guérissant à l'aide de la médecine.

Côme et Damien étaient jumeaux ils naquirent dans la ville d'Egée, d'une sainte. mère nommée Théodote. Instruits dans l'art de la médecine, ils reçurent une telle abondance de grâces du Saint-Esprit qu'ils guérissaient toutes les maladies non seulement des hommes, mais encore des animaux ; et ils donnaient leurs soins sans exiger de salaire. Une dame appelée Palladie, qui avait dépensé tout son bien en frais de médecins, s'adressa à eux et ils lui rendirent une parfaite santé. Alors elle offrit un petit présent à saint Damien, et comme celui-ci ne voulait pas l'accepter, elle le conjura, avec les serments les plus terribles, de le recevoir. Ce à quoi il acquiesça, non que la cupidité le poussât à se procurer cette récompense, mais bien par complaisance pour cette dame qui lui offrait ce témoignage de sa reconnaissance, et pour ne paraître pas mépriser le nom du Seigneur par lequel elle l'avait conjuré. Dès que saint Côme sut cela, il commanda de ne pas mettre son corps avec celui de son frère. Mais la nuit suivante, le Seigneur apparut à Côme et disculpa Damien au sujet du don qu'il avait accepté.

Le proconsul Lysias, instruit de leur renommée ; les fit appeler devant lui et commença par de mander leur nom, leur patrie et quelle fortune ils possédaient. Les saints martyrs répondirent : « Nos noms sont Côme et Damien, nous avons trois autres frères qui s'appellent Antime, Léonce et Euprépius notre patrie, c'est l'Arabie : quant à la fortune, les chrétiens n'en connaissent point. » Le proconsul leur ordonna d'amener leurs frères pour immoler ensemble aux idoles : mais comme ils refusaient absolument d'immoler, il donna l'ordre qu'ils fussent, tourmentés aux mains et aux pieds. Et comme ils tournaient ces tourments en dérision,

Lysias les fit lier avec des chaînes et précipiter dans la mer, mais aussitôt un ange les sauva des flots et il les amena devant le président. Ayant vu cela : « Par la grandeur des dieux ! dit-il, c'est à l'aide des maléfices que vous l'emportez, puisque vous méprisez les tourments et que vous calmez la mer. Enseignez-moi donc ces maléfices dont vous faites usage, et au nom du dieu d'Adrien, je vous suivrai. » A peine eut-il parlé ainsi que parurent deux démons qui le frappèrent très rudement au visage. Alors, il se mit à crier : « Je vous en conjure, ô hommes de bien, priez pour moi votre Seigneur. » Les saints se mirent en prières et de suite les démons se retirèrent. Alors le président leur dit : « Vous voyez comme les dieux sont indignés contre moi pour avoir pensé à les abandonner, aussi, ne souffrirai-je plus que vous blasphémiez mes divinités. »

Aussitôt il les fit jeter dans un grand feu, ont ils n'eurent toutefois rien à souffrir. Bien au contraire, la flamme jaillit au loin et fit mourir une foule de ceux qui se trouvaient là. On les suspendit ensuite à un chevalet, mais ils furent protégés par un ange qui les amena devant le juge, sans qu'ils eussent été blessés, bien que les bourreaux se fussent épuisés à les battre. Alors Lysias fit emprisonner les trois frères et ordonna que Côme et Damien fussent crucifiés et lapidés par le peuple : mais les pierres retournaient sur ceux qui les lançaient et en blessaient un grand nombre. Le président rempli de fureur, après avoir fait venir les trois frères et les avoir fait placer vis-à-vis de la croix, ordonna de crucifier Côme et Damien, ensuite de les faire percer à coups de flèches par quatre soldats : mais les flèches revenant en arrière, blessaient beaucoup de personnes, sans faire aucun mal aux saints

martyrs. Or, le président se voyant confus de toutes manières, en fut troublé comme s'il souffrait la mort, et le matin il fit décapiter les cinq frères ensemble. Alors les chrétiens, se rappelant ce qu'avait dit saint Côme qu'il ne voulait pas être enseveli dans le même lieu, pensaient à la manière dont les martyrs voulaient être ensevelis, quand tout à coup arriva un chameau qui, avec une voix humaine, commanda que les saints fussent ensevelis en un même endroit. Ils souffrirent sous Dioclétien qui commença à régner vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept.

Un paysan, après avoir travaillé à la moisson, dormait la bouche ouverte et un serpent pénétra jusque dans ses entrailles. En se réveillant il ne sentit rien, et revint chez lui, mais le soir il éprouva d'atroces souffrances : il poussait des cris lamentables et invoquait à son secours les saints de Dieu Côme et Damien La douleur s'aggravant toujours, il se réfugia dans l'église des saints martyrs, et s'y endormit subitement ; alors le serpent sortit par sa bouche comme il y était entré.

Un homme qui devait faire un voyage lointain, recommanda sa femme aux saints martyrs Côme et Damien, et lui donna un signe au moyen duquel elle connaîtrait qu'elle devait aussitôt se rendre auprès de lui, s'il lui arrivait de la mander. Après quoi le diable, qui sut quel signe le mari lui avait donné, prit la figure d'un homme et lui dit eu lui présentant le signe convenu : « Ton mari m'a envoyé de telle ville pour te conduire vers lui. » Et comme cette femme craignait encore de partir, elle dit : « Je reconnais bien le signe, mais parce que j'ai été mise sous la protection des saints martyrs Côme et Damien, jure-moi, sur leur autel, que tu me

mèneras en toute sécurité, et aussitôt je partirai. » Le diable fit le serment qu'elle demandait. Elle le suivit donc, et quand ils furent arrivés dans un lieu écarté, le diable voulut la jeter en bas de son cheval pour la tuer. La femme s'en aperçut et cria : « Dieu des saints Côme et Damien, aidez-moi. Je me suis fiée à vous et je l'ai suivi. » Aussitôt apparurent là, accompagnés d'une multitude de personnages revêtus de robes blanches, les saints qui la délivrèrent. Or, le diable avait disparu ; et ils dirent à la femme : « Nous sommes Côme et Damien au serment desquels tu t'es confiée ; et c'est pour cela que nous nous sommes hâtés de venir à ton secours. »

Le pape Félix, aïeul de saint Grégoire, fit construire à Rome une magnifique église en l'honneur des saints Côme et Damien. En cette église se trouvait un serviteur des saints martyrs auquel un chancre avait dévoré toute une jambe. Or, voilà que, pendant son sommeil, lui apparurent les saints Côme et Damien qui portaient avec eux des onguents et des instruments. L'un dit à l'autre : « Où aurons-nous de quoi remplir la place où nous couperons la chair gâtée ? » Alors l'autre répondit : « Dans le cimetière de saint Pierre-aux-Liens, se trouve un Ethiopien nouvellement enseveli ; apporte de sa chair pour remplacer celle-ci. » Il s'en alla donc en toute hâte au cimetière et apporta la jambe du maure. Ils coupèrent ensuite celle du malade, lui mirent à la place la jambe du maure, oignirent la plaie avec soin ; après quoi ils portèrent la jambe du malade au corps du maure. Comme cet homme en s'éveillant ne ressentait plus de douleur, il porta la main à sa jambe, et n'y trouva rien d'endommagé. Il prit donc une chandelle, et ne voyant aucune plaie sur la jambe, il pensait que ce

n'était plus lui, mais que c'était un autre qui était à sa place. Enfin revenu à soi, il sauta tout joyeux hors du lit, et raconta à tout le monde ce qu'il avait vu en dormant et comment il avait été guéri. On envoya de suite au cimetière, et on trouva la jambe du maure coupée et celle de l'autre mise dans le tombeau.

---

67. Saint Fursy, évêque

Saint Fursy était évêque et Bède*passe pour avoir écrit sa vie. Il était parvenu à un haut degré de vertus et de bonté lorsque sa fin approcha et qu'il rendit l'esprit. Il vit alors deux anges venir à lui pour emporter son âme ; il en distingua un troisième qui marchait en avant, armé d'un bouclier éclatant de blancheur et d'un glaive flamboyant ; ensuite il entendit les démons crier :
« Allons en avant et suscitons des combats en sa présence. » Ils s'avancèrent donc, et en se retournant, ils lancèrent contre Fursy des traits enflammés ; mais l'ange, qui allait en avant, les recevait sur son bouclier et en éteignait la flamme aussitôt.

*Histoire d'Angleterre, l. III, c. XIX. - La vision est rapportée dans la Chronique d'Hélinand, an 645.

Alors les démons qui s'opposaient aux anges parlèrent ainsi : « Souvent il disait des paroles oiseuses, en conséquence, il ne doit pas, sans avoir été puni, jouir de la vie éternelle. »

L'ange leur dit : « Si vous ne faites valoir contre lui des vices de premier ordre, il ne périra pas pour ceux qui sont de minime importance. »

Alors le démon reprit : « Si Dieu est juste, cet homme ne sera pas sauvé : car il est écrit (Math., XVIII) « Si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme de petits enfants ; vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

L'ange dit pour l'excuser « Il savait cela au fond du cœur ; mais les pratiques des hommes lui firent garder le silence »

Le démon lui répondit : « Puisqu'il fit le mal en cédant à l'usage, qu'il subisse donc les effets de la vengeance du souverain juge. »

Le saint ange dit : « Eh bien ! portons l'affaire au jugement de Dieu. »

Quand la lutte fut engagée, les adversaires des anges furent écrasés.

Alors le démon dit : « Le serviteur qui aura connu la volonté de son maître et qui n'aura point exécuté ses ordres, sera battu de plusieurs coups » (Luc, XII).

L'ange lui répliqua : « En quoi donc cet homme a-t-il manqué à accomplir la volonté de son maître ? »

« Il a reçu des dons de la main des méchants », dit le démon.

L'ange lui répondit : « Il a cru que chacun d'eux avait fait pénitence. »

Le démon reprit : « Il devait auparavant s'assurer qu'ils avaient persévéré dans leur pénitence, et alors recevoir les fruits qu'elle produisait. »

L'ange répondit : « Portons l'affaire au tribunal de Dieu. »

Mais le démon succomba.

Celui-ci suscita une nouvelle lutte et dit :

« Jusqu'alors je redoutais la véracité de Dieu qui a promis de punir pour l'éternité tout péché qui n'est point expié sur la terre. Or, cet homme a reçu un vêtement d'un usurier, et il n'en a point été puni ; où donc est la justice de Dieu ? »

L'ange répliqua : « Taisez-vous, car vous ne connaissez point les secrets jugements de Dieu. Tant que la miséricorde divine espère des actes de pénitence de la part d'un homme, elle ne l'abandonne pas. »

Le démon répondit : « Mais ici il n'y a aucun vestige de pénitence. »

« Vous ignorez, reprit l'ange, la profondeur des jugements de Dieu. »

Alors le diable frappa Fursy avec une telle force que par la suite, quand il fut revenu à la vie, il porta toujours la marque du coup : car les démons avaient saisi un de ceux qu'ils tourmentaient dans les flammes et le jetèrent sur Fursy, dont l'épaule et la joue furent brûlées. Or, le saint reconnut que c'était l'homme dont il avait reçu le vêtement.

Alors l'ange dit : « Ce que tu as embrasé te brûle : car si tu n'avais pas accepté un présent de cet homme qu'il n'a pas fait pénitence, tu n'aurais pas eu à endurer cette brûlure. »

Et il reçut ce coup, par la permission de Dieu, pour avoir accepté ce vêtement.

Mais alors un autre démon dit : « Il lui reste encore une porte étroite où nous pourrons le. vaincre :

« Vous aimerez le prochain comme vous-même. »

L'ange répondit : « Cet homme a fait du bien à son prochain. »

L'adversaire reprit : « Cela ne suffit pas, s'il ne l'a encore aimé comme soi-même. »

L'ange lui dit : « Le fruit de la charité, c'est de bien faire ; car Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. »

Et le démon reprit : « Mais pour n'avoir pas accompli le commandement de l'amour, il sera damné. »

Dans ce combat avec l'infernale troupe, les saints anges furent vainqueurs.

Le démon dit encore : « Si Dieu n'est pas injuste, et si la violation de sa loi lui déplaît, cet homme ne manquera pas d'être puni : car il a promis de renoncer au monde, et, au contraire, il a aimé le monde, malgré ce qui a été dit (Jean, I, 2) « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. »

Le saint ange répondit : « Il n'aima pas les biens du monde, mais il aima à les distribuer aux indigents. »

Le diable répliqua : « De quelque manière qu'on l'aime, c'est contraire au précepte divin. »

Les adversaires ayant été confondus, le diable revint à là charge avec des accusations astucieuses : « Il est écrit, dit-il : « Si vous ne faites pas connaître au méchant son iniquité, je vous redemanderai son sang. » (Ezéch., II). Or, cet homme n'a pas annoncé, comme il le devait, aux pécheurs, de faire pénitence. »

Le saint ange répondit : « Quand les auditeurs méprisent la parole de Dieu, la langue du prédicateur est liée, puisqu'il voit que les paroles qu'il a fait entendre sont méprisées. C'est donc l'œuvre de l'homme prudent de savoir se taire,

quand il n'est pas temps de parler. »

Dans toutes les circonstances de ce débat, la lutte fut excessivement vive, jusqu'à ce qu'enfin, d'après le jugement du Seigneur, les anges ayant triomphé et les ennemis ayant été vaincus, le saint homme fut environné d'une immense clarté. Bède ajoute encore qu'un des anges dit à saint Fursy : « Regardez le monde. » Et il regarda, et il vit une vallée ténébreuse et en l'air quatre feux placés à une certaine distance l'un de l'autre. Alors l'ange lui dit : « Ce sont les quatre feux qui embrasent le monde. Le premier, c'est le feu du mensonge. Par là les hommes n'accomplissent en aucune manière la promesse qu'ils ont faite de renoncer au diable et à . toutes ses pompes. Le second, c'est le feu de la cupidité, qui fait préférer les richesses du monde à l'amour des choses du ciel. Le troisième, c'est le feu de la dissension, qui engage à ne craindre pas de blesser l'esprit du prochain par des vanités. Le quatrième, c'est le feu de la cruauté, on compte alors pour rien de dépouiller les faibles et de leur faire tort. » Bientôt ces feux qui se rapprochaient n'en firent plus qu'un et s'avancèrent sur lui. Il en fut effrayé et dit à l'ange : « Seigneur, ce feu s'approche de moi. » L'ange lui répondit « Ce que tu n'as pas allumé ne brûlera pas en toi ; car ce feu traite chaque homme selon ses mérites. En effet,, si le corps brûle de voluptés illicites, il brûlera aussi dans les châtiments. » Enfin, saint Fursy fut ramené dans son propre corps en présence de ses proches qui le pleuraient, en le croyant mort. Or, il survécut encore quelque temps et finit sa vie dans la pratique des bonnes œuvres.

68. Saint Michel, archange

Michel veut dire : qui est semblable à Dieu ? et toutes les fois, ainsi le dit saint Grégoire, qu'il s'agit de choses merveilleuses, c'est Michel qui est envoyé, afin de laisser comprendre par ses actions comme par son nom que nul ne saurait faire ce que Dieu se réserve d'accomplir. De là vient qu'on attribue à saint Michel beaucoup d'actions extraordinaires. D'après Daniel, c'est lui qui, au temps de l'antéchrist, doit se lever pour défendre les élus en sa qualité de protecteur et de défenseur. C'est lui qui combattit contre le dragon et ses anges, et qui, en les chassant du ciel, remporta une grande victoire. C'est lui qui se disputa avec le diable au sujet du corps de Moïse, que le diable voulait produire au grand jour, afin que le peuple juif l'adorât à la place de Dieu. C'est lui qui reçoit les âmes des saints et qui les conduit jusqu'à la joie du paradis. C'était lui qui était autrefois le prince de la synagogue, mais qui est maintenant établi comme prince de l'Église. C'est lui, dit-on, qui frappa l'Égypte des sept plaies, qui partagea les eaux de la mer rouge, qui dirigea le peuple hébreu dans le désert, et qui l'introduisit dans la terre promise. C'est lui qui porte l'étendard de Jésus-Christ au milieu des bataillons angéliques. C'est lui qui, par l'ordre du Seigneur, foudroiera l'Antéchrist résidant sur le mont des Olives. C'est encore à la voix de l'archange Michel que les morts ressusciteront. C'est lui enfin qui, au jour du jugement, présentera la croix, les clous, la lance et la couronne d'épines de Notre-Seigneur.

La sainte solennité de la fête de saint Michel, archange, se nomme Apparition, Dédicace, Victoire et Mémoire.

Apparition

Les apparitions de cet ange sont nombreuses.

La première apparition eut lieu sur le mont Gargan. C'est une montagne de la Pouille située auprès de la ville de Siponto*. L'an du Seigneur trois cent quatre vingt-dic, il y avait, dans Siponto, un homme, qui, d'après quelques auteurs, se nommait Gargan, du nom de cette montagne, ou bien cette montagne avait pris le nom de cet homme. Il possédait un troupeau immense de brebis et de bœufs ; et un jour que ces animaux

paissaient sur les flancs du mont, un taureau s'éloigna des autres pour monter au sommet, et ne rentra pas avec le troupeau. Le propriétaire prit un grand nombre de serviteurs afin de le chercher ; le trouva enfin au haut de la montagne, vis-à-vis l'entrée d'une caverne. Irrité de ce que ce taureau errait ainsi seul à l'aventure ; il lança aussitôt contre lui une flèche empoisonnée ; mais à l'instant la flèche, comme si elle eût été poussée par le vent, revint sur celui qui l'avait lancée et le frappa. Les habitants effrayés vont trouver l'évêque et demandent son avis sur une chose si étrange. Il ordonna trois jours de jeune et leur dit qu'on devait en demander l'explication à Dieu. Après quoi saint Michel apparut à l'évêque, en lui disant : a Vous saurez que cet homme a été frappé de son dard par ma volonté : car je suis l'archange Michel, qui, dans le dessein d'habiter ce lieu sur la terre et de le garder en sûreté, ai voulu donner à connaître par ce signe que je suis l'inspecteur et le gardien de cet endroit. » Alors l'évêque et tous. les citoyens allèrent en procession a la montagne : comme ils n'osaient entrer dans la caverne, ils restèrent en prières devant l'entrée.

*Aujourd'hui Manfredonia, au royaume de Naples.

*La seconde apparition** eut lieu ainsi qu'il suit, vers l'an du Seigneur 710. Dans un lieu appelé Tumba, près de la, mer, et éloigné de six milles de la ville d'Avranches, saint Michel apparut à l'évêque de cette cité : il lui ordonna de construire une église sur cet endroit, et d'y célébrer la mémoire de saint Michel, archange, ainsi que cela se pratiquait sur le mont Gargan. Or, comme l'évêque était incertain de la place sur laquelle il devait bâtir l'église, l'archange lui dit de la faire

élever dans l'endroit ou il trouverait un taureau que des voleurs avaient caché. L'évêque étant encore embarrassé sur les dimensions qu'il devait donner à cette construction, reçut l'ordre de lui donner les proportions que les vestiges des pieds du taureau auraient tracées sur le sol. Or, il se trouvait là deux rochers qu'aucune puissance humaine ne pouvait remuer. Saint Michel apparut alors à un homme et lui donna l'ordre de se transporter là et d'enlever ces deux rochers. Quand l'homme y fut arrivé, il remua le roc avec une telle facilité qu'il semblait n'avoir pas la moindre pesanteur. Lors donc que l'église fut bâtie, on y apporta du mont Gargan une partie du parement que saint Michel y plaça sur l'autel, ainsi qu'un morceau de marbre sur lequel il se posa. Mais comme on était gêné de n'avoir point d'eau dans ce lieu, de l'avis de l'ange, on perça un trou dans une roche très dure et il en sortit une si grande quantité d'eau qu'aujourd'hui encore, elle suffit à tous les besoins. Cette apparition en ce lieu se célèbre solennellement le 17 des calendes de novembre.

*Cf. Mabillon, *Actes des saints* ; - Robert de Torigny, *Chronique de saint Michel*, année 708 ; - Aubert, évêque d'Avranches

On raconte qu'il se fit encore là un miracle digne d'être rapporté : Cette montagne est entourée de tous les côtés par les eaux de l'Océan ; mais cieux fois, le jour de saint Michel, la mer se retire et laisse le passage libre : Or, comme une grande multitude de peuple se rendait à l'église, une femme enceinte et prête d'accoucher se trouvait sur le chemin avec les autres, quand tout à coup, les eaux reviennent ; la foule saisie de frayeur s'enfuit au rivage, mais la femme grosse ne put fuir, et même fut prise par les flots de la mer. Alors saint Michel préserva cette femme, de telle sorte qu'elle

mit au monde un fils au milieu de la mer ; elle prit son enfant entre ses bras et lui donna le sein, et la mer lui laissant de nouveau un passage, elle sortit pleine de joie avec son fils.

La troisième apparition est celle qu'on rapporte avoir eu lieu du temps de saint Grégoire. Ce pape avait institué les litanies majeures, à cause de la peste inguinale ; et comme il adressait de ferventes prières pour le salut du peuple, il vit sur un château qui s'appelait autrefois la Mémoire d'Adrien, l'ange du Seigneur essuyant un glaive ensanglanté et le remettant dans le fourreau. Saint Grégoire comprit par là que ses prières avaient été exaucées du Seigneur. Il fit donc construire en ce lieu une église en l'honneur des Anges : de là vient le nom de Château-Saint-Ange que porte aujourd'hui ce fort. Or, cette apparition se célèbre le 8 des ides de mai, en même temps que celle du Mont-Gargan, qui eut lieu lors d'une victoire que l'archange fit remporter par les Sypontins.

La quatrième apparition est celle des Hiérarchies des Anges eux-mêmes. La première se nomme Epiphanie, c'est-à-dire l'apparition supérieure ; la moyenne se nomme Hyperphanie, c'est-à-dire moyenne apparition ; la dernière s'appelle Hypophanie, c'est-à-dire apparition inférieure. Le mot hiérarchie vient de hierar, qui signifie sacré, et de archos, prince, équivalant à principauté sacrée. Chaque hiérarchie renferme trois ordres ; la première contient les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ; la moyenne renferme, d'après la distribution de saint Denys, les Dominations, les Vertus et les Puissances ; la dernière, suivant le même auteur, renferme les Principautés, les Anges et les Archanges. Cet ordre

et cette distribution offrent une certaine analogie avec ce qui se voit chez les puissances de la terre. Car, parmi les ministres d'un monarque, il y en a dont les fonctions se rapportent immédiatement à la personne royale ; comme sont les chambellans, les conseillers et les assesseurs, qui représentent la première hiérarchie. D'autres ont des charges pour gouverner le royaume, sans être attachés spécialement à telle ou telle province, comme les généraux d'armée et les juges de la cour. Ils représentent les ordres de la seconde hiérarchie.. D'autres enfin sont placés à la tête d'une partie du royaume, comme les prévôts, les baillis et les fonctionnaires inférieurs. Ils représentent les ordres de la troisième hiérarchie.

Les trois premiers ordres de la première hiérarchie sont ceux qui se tiennent auprès de Dieu et qui le contemplent. Pour cela, trois qualités leur sont nécessaires :

Premièrement, un amour éminent ; ce qui appartient au ch ?ur des Séraphins, dont le nom veut dire enflammés ;

deuxièmement, une connaissance parfaite : elle est la part des Chérubins, dont le nom signifie plénitude de science ;

troisièmement, une compréhension perpétuelle ou jouissance : ce qui convient aux Trônes, dont la signification est siège, parce que ce sont les sièges de Dieu et le lieu de son repos, tandis qu'il les fait se reposer en lui.

Les trois ordres de la hiérarchie moyenne sont à la tête de la communauté humaine en général et la gouvernent. Cette action de gouverner consiste en trois choses :

Premièrement, à présider ou à ordonner : cela regarde le chœur des Dominations, qui ont la prééminence sur les inférieurs ; les dirigent dans l'accomplissement du service de Dieu, et leur transmettent tous les ordres, ce que semble indiquer ce passage du prophète Zacharie (II) où un ange dit à un autre ange : « Courez, parlez à ce jeune homme et lui dites » ;

deuxièmement, à agir : c'est le propre des Vertus, pour lesquelles il n'y a rien d'impossible à exécuter de ce qu'on leur commande, parce que à eux fut donné le pouvoir d'accomplir toutes choses, telles difficiles qu'elles soient, de ce qui regarde le service de Dieu, et c'est la raison pour laquelle on leur attribue les miracles ;

troisièmement, à lever tous les obstacles et les empêchements : ce qui est du ressort des Puissances, qui doivent tenir à l'écart des puissances ennemies : qualité signalée au livre de Tobie (ch. VIII). Où il est dit que Raphaël alla lier le démon dans le désert de la Haute-Egypte.

Les trois ordres de la dernière hiérarchie ont des fonctions déterminées et limitées. Quelques-uns, en effet, parmi eux, sont à la tête d'une province. Ce sont ceux de l'ordre des Principautés : tel le prince qui était à la tête des Perses. Il en est question dans Daniel (ch. X). D'autres sont préposés pour gouverner une communauté, comme une ville, par exemple : et ce sont les Archanges ; quelques autres dirigent une personne en particulier, et ceux-là ont reçu le nom d'anges. C'est pour cela qu'on les dit chargés d'annoncer des choses minimes, parce que leur ministère est limité à un seul homme. On dit que les Archanges annoncent les grandes choses, parce que le bien général l'emporte sur celui d'un

particulier. Dans le partage des fonctions des ordres de la première hiérarchie, saint Grégoire et saint Bernard sont d'accord avec saint Denys, parce qu'ils reconnaissent dans ces chœurs la jouissance qui consiste dans l'amour, quant aux Séraphins ; dans la connaissance plénière, quant aux Chérubins ; et dans la possession continue, quant aux Trônes. Mais dans les fonctions qu'ils assignent aux deux ordres de la seconde et de la troisième hiérarchie, savoir aux Principautés et aux Vertus, ils semblent partagés d'opinion. En effet, saint Grégoire et saint Bernard considèrent la chose à un autre point de vue, en ce sens que la seconde hiérarchie possède la prééminence, et la dernière le ministère.

La prééminence dans les Anges est de trois sortes : car les Anges ont la prééminence sur les esprits angéliques, et ce sont ceux qu'on appelle les Dominations : ils ont la prééminence sur les hommes de bien, ce sont les Principautés : ils ont la prééminence sur les démons, et on les appelle alors les Puissances. Leur rang et le degré de leur dignité sont ici évidents. Leur ministère est de trois genres : il consiste dans les œuvres, dans l'instruction, soit des grandes soit des petites choses. Le premier est rempli par les Vertus, le second par les Archanges, le troisième par les Anges.

La cinquième apparition est celle qu'on lit dans l'*Histoire tripartite* *. Auprès de Constantinople se trouve un endroit où autrefois était adorée la déesse Vesta, et sur l'emplacement duquel a été érigée, depuis, une église en l'honneur de saint Michel. Ce lieu a reçu le nom de Michælium. Un homme, nommé Aquilin, était atteint d'une fièvre très forte,

causée par des éruptions cholériques sanguinolentes**. Dans un accès les médecins lui donnèrent une potion qu'il vomit, et à la suite il rejetait le manger et le boire. Réduit à la dernière extrémité, il se fit conduire à l'église de saint Michel, dans la pensée qu'il y mourrait ou qu'il y serait guéri. Saint Michel lui apparut et lui dit de faire une potion composée de miel, de vin et de poivre, dans laquelle il devait tremper tout ce qu'il mangerait, et qu'il serait délivré de sa maladie. Il le fit et fut entièrement guéri, quoique, d'après les règles de la médecine, il semble que l'on ne doit pas donner des remèdes échauffants aux cholériques.

*Livre II, c. XIX. -- **Les textes ne s'accordent pas ici. Une version porte *rubris choleris mota*, et les ms. disent *rubris coloribus nota*, ce qui voudrait dire *connu sous le nom de couleurs rouges*, ou bien qui se manifestait par des taches rouges. On voit plus bas reparaître le mot *cholericis*, qui indiquerait la première version comme la meilleure.

Victoire

Secondement. La solennité de saint Michel a le nom de Victoire. On trouve un grand nombre de victoires remportées par saint Michel archange et par les anges.

La première victoire est celle que l'archange Michel fit remporter aux Sipontins ; de la manière suivante, quelque temps après la découverte rapportée plus haut. Les Napolitains, encore païens, guerroyèrent avec une armée en bon ordre contré les Sipontins et les Bénéventins (Naples est cependant éloignée de cinquante milles de Siponto). Ces derniers, de l'avis de l'évêque, demandèrent une trêve de trois jours, afin de pouvoir vaquer au jeûne et invoquer à leur secours

leur patron saint Michel. Or, la troisième nuit, l'archange apparaît à l'évêque, lui dit que les prières ont été exaucées, promet la victoire, et ordonne d'attaquer l'ennemi à la quatrième heure du jour. Lorsqu'on en vint aux mains, le mont Gargan est ébranlé d'un immense tremblement ; la foudre ne cesse de sillonner les airs, et un brouillard épais couvre le sommet entier de la montagne, de sorte que 600 ennemis tombent percés sous le fer des chrétiens et par la foudre. Le reste reconnut la puissance de l'archange, abandonna l'idolâtrie et se soumit à la foi chrétienne aussitôt après.

La seconde victoire est celle que l'archange Michel remporta quand il chassa du ciel le dragon, c'est-à-dire Lucifer avec tous ceux de sa suite. Le fait est raconté dans l'Apocalypse : « Il se livra un grand combat dans le ciel, Michel y combattit avec ses anges ; etc., » Lucifer voulait s'égaler à Dieu, l'archange Michel, le porte-étendard de l'armée céleste, vint et chassa du ciel ce Lucifer avec sa suite entière, et le repoussa dans l'air caligineux pour qu'il y restât jusqu'au jour du jugement. Il ne leur fut pas permis d'habiter le ciel, ni la partie supérieure de l'air, parce que c'est un endroit clair et agréable, ni de rester sur la terre avec nous, parce qu'ils nous incommoderaient trop ; mais ils résident dans l'air, entre le ciel et la terre, afin qu'en regardant au-dessus d'eux et en voyant la gloire qu'ils ont perdue, ils en ressentent de la douleur, et qu'en regardant en bas et en voyant l'humanité au ciel d'où ils sont tombés, ils en soient souvent tourmentés d'envie. Cependant Dieu permet souvent qu'ils descendent auprès de nous pour nous éprouver, et il a été montré à quelques saints personnages qu'ils voltigent souvent autour de nous comme des mouches. Ils sont innombrables, et l'air

en est rempli comme -par ces insectes. C'est ce qui fait dire à Haymon : « Ainsi que l'ont avancé les philosophes et nos docteurs, l'air qui nous environne est rempli de démons et d'esprits malins, comme le rayon de soleil l'est des plus minces atomes. » Quoiqu'ils soient en aussi grand nombre, cependant, d'après le sentiment d'Origène, leurs bataillons diminuent quand nous les avons vaincus ; en sorte que celui d'entre eux qui a été vaincu par un saint ne peut plus le tenter pour le vice à l'égard duquel il a été vaincu.

La troisième victoire est celle que les anges remportent tous les jours contre les démons, quand ils nous délivrent des mauvaises tentations en combattant pour nous contre nos ennemis. Or, ils nous délivrent de la tentation en quatre manières :

Premièrement, en maîtrisant la puissance du démon (Apocalypse) : l'ange qui lie le démon et le jette dans l'abîme (Tobie (VIII), le diable lié dans le désert), ce qui n'est autre chose que la puissance du démon enchaînée ;

Deuxièmement, en refroidissant la concupiscence, effet signalé dans la Genèse (c. XXXII) où il est dit que l'ange toucha le nerf de Jacob et il se sécha aussitôt ;

Troisièmement, en rappelant à notre souvenir la passion de Notre-Seigneur. L'Apocalypse l'indique en disant (VII) : « Ne frappez ni la terre, ni la mer, ni les arbres avant que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu. » Et dans Ezéchiel (IX) : « Marquez un Thau sur le front des hommes qui gémissent. » La lettre Thau a la forme d'une croix, et ceux qui en ont été marqués n'ont plus à craindre les coups de l'ange. Il est encore écrit au même livre : « Celui sur lequel vous verrez le

Thau, ne le tuez point. »

La quatrième victoire est celle que l'archange Michel doit remporter sur l'antéchrist quand il le tuera. « Alors est-il dit dans Daniel (XII), Michel, le grand prince s'élèvera, lui qui est le protecteur et le soutien des êtres, il se posera vigoureusement contre l'antéchrist. Après quoi l'antéchrist (d'après la glose sur ce passage de l'Apocalypse (XIII) : « Je vis une des têtes de la bête, blessée à mort ») simulera qu'il est mort, et pendant trois jours il se cachera ; puis il apparaîtra en disant qu'il est ressuscité. Par des procédés magiques, les démons le prendront et le transporteront dans les airs, et tout le monde, dans l'admiration, l'adorera. Enfin il gravira le mont dés Olives, ainsi que le dit la glose sur ce passage de la IIe épître aux Thessaloniciens (II) : « Le Seigneur Jésus le détruira par le souffle de sa bouche », et tandis qu'il sera dans son pavillon, et sur le trône qui lui aura été préparé en ce lieu, d'où le Seigneur est monté au ciel, Michel viendra et le tuera.

C'est de ce combat et de cette victoire qu'il est question, d'après saint Grégoire, dans ces paroles de l'Apocalypse (XII) : « alors il se donna une grande. bataille dans le ciel. » Paroles qui ont rapport aux trois batailles de saint Michel : à celle qu'il livra contre Lucifer quand il le chassa du paradis ; à celle qu'il livre aux démons qui nous incommodent, et à celle enfin dont il est ici question, et qui sera livrée à la fin du monde contre l'antéchrist.

Dédicace

Troisièmement, cette solennité se nomme Dédicace parce que l'archange Michel révéla que

cet endroit ; sur le mont Gargan, avait été dédié par lui-même à pareil jour*. Quand les Sipontains furent revenus après le carnage de leurs ennemis sur lesquels ils avaient remporté une victoire si éclatante, ils conçurent des doutes s'ils devaient entrer dans cet endroit ou en faire la dédicace. Alors l'évêque envoya consulter à cet égard le pape Pélage, lequel répondit : « Si c'était un homme qui dût faire la dédicace de cette église, il le faudrait faire certainement au jour où la victoire a été accordée. Si au contraire saint. Michel est d'un avis opposé, il faut là-dessus s'enquérir de sa volonté. » Quand le pape, l'évêque et les citoyens de Siponto, eurent passé trois jours dans la prière et le jeûne, saint. Michel apparut à l'évêque en ce jour et lui dit : « Vous n'avez pas besoin de dédier l'église que j'ai édifiée. Je l'ai dédiée comme je l'ai bâtie moi-même. »

*Siméon Métaphraste ; - *Bréviaire romain*.

Il lui ordonna de s'y rendre le lendemain avec le peuple, d'y faire leur prière et qu'on ressentirait alors qu'il était leur patron spécial. Ensuite il lui donna un signe auquel il reconnaîtrait que l'église avait été consacrée : c'était d'y monter du côté de l'orient par un sentier de traverse : ils y devaient trouver les pas d'un homme empreints sur le marbre. Le lendemain matin l'évêque et tout le peuple vinrent, à cet endroit et étant entrés dans une grande crypte, ils trouvèrent trois autels, dont deux étaient placés, au midi et le troisième qui se trouvait du côté de l'orient était magnifique et enveloppé d'une couverture rouge. La messe y fut célébrée solennellement et tous ayant. reçu la. sainte communion, revinrent chez eux remplis d'une joie extraordinaire. L'évêque y établit des

prêtres et des clercs pour célébrer continuellement l'office divin. Il coule dans cette caverne une source d'eau limpide et fort agréable au goût. Le peuple en boit après la communion et divers malades en sont guéris. Alors le souverain pontife, ayant appris ces merveilles, établit qu'en ce jour on célébrerait par tout l'univers la fête de saint Michel et de tous les esprits bienheureux.

Mémoire

Quatrièmement cette solennité a reçu le nom de Mémoire : Nous y faisons en effet la mémoire de tous les saints anges en général. Ils ont droit à nos. louanges et à nos honneurs pour plusieurs motifs.

Ils sont nos gardiens, nos directeurs, nos frères et nos concitoyens : ce sont eux qui portent nos âmes au ciel ; ils présentent nos prières à Dieu, ce sont les plus nobles soldats du roi éternel, et les consolateurs des affligés.

Nous devons les honorer premièrement parce qu'ils sont nos gardiens. À chaque homme sont donnés deux anges, un mauvais pour l'exercer, et un bon pour le garder. L'homme est gardé par un bon ange dès le sein de sa mère, dès sa naissance, et aussitôt qu'il voit le jour, et il l'est encore quand il est devenu grand. Or, dans ces trois états, l'homme a besoin de la garde de l'ange : car quand il est tout petit dans le sein de sa mère, il peut être tué et être damné ; hors du sein de sa mère, avant l'âge adulte il peut être empêché de recevoir le baptême ; parvenu à l'âge adulte, il peut être entraîné à commettre différents péchés ; le diable séduit la raison de l'adulte par ses artifices ; il allèche sa volonté par des caresses, il opprime sa vertu par la violence. Il était donc nécessaire qu'il y

eût un bon ange chargé de garder l'homme pour l'instruire, le protéger contre les tromperies, l'exhorter, et le pousser au bien malgré les caresses et enfin le défendre de toute pression contre la violence. On peut assigner quatre résultats que l'homme obtient de la protection de son ange gardien.

Le premier résultat, c'est de faire avancer l'homme dans l'acquisition de la grâce l'ange le fait en trois manières :

un, en écartant tout ce qui empêche d'opérer le bien. Ceci est indiqué dans l'Exode (XII) où il est dit que l'ange frappa les premiers-nés de l'Egypte.

Deux, en chassant la paresse, comme il est dit dans le livre du Prophète Zacharie (IV) : « L'ange du Seigneur me réveilla comme un homme qu'on réveille de son sommeil. »

Trois, en le conduisant dans la voie de la pénitence et en le ramenant : ce qui est signifié par l'ange qui conduisit et ramena Tobie (V).

Le second résultat, c'est de l'empêcher de tomber en faute : ce que l'ange fait de trois manières :

un, en empêchant par avance que le péché ne soit commis, cè qui est indiqué au livre des Nombres (XXII) où il est dit que Balaam qui allait pour maudire Israël en fut empêché par un auge.

Deux, en reprenant du péché passé afin de s'en corriger : comme au livre des Juges (II) où l'on voit que quand l'ange reprit les enfants d'Israël de leur prévarication, ils élevèrent leurs voix et se mirent à pleurer.

Trois, en faisant pour ainsi dire violence afin de quitter le péché actuel : ainsi que cela est signifié dans la violence apportée par l'ange pour chasser

Loth et sa femme de Sodome, c'est-à-dire, de l'habitude du péché.

Le troisième résultat, c'est de s'élever après la chute : l'ange l'obtient en trois manières :

Un, en excitant à la contrition : fait signalé dans le livre de Tobie (XI) où d'après les ordres de l'ange ; le jeune Tobie enduisit du fiel du poisson (ce qui signifiait la contrition) les yeux de son père, c'est-à-dire, les yeux du cœur.

Deux, en purifiant les lèvres pour se confesser dignement, comme Isaïe (VI) eut les lèvres purifiées par un ange.

Trois, en faisant accepter avec joie la satisfaction : d'après ce passage de saint Luc (XV) qu'il y aura une plus grande joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes restant dans la persévérance.

Le quatrième résultat, c'est que l'homme ne succombe ni si souvent, ni en tant de maux, chaque fois que le diable l'y porte et l'y entraîne. Ce que l'ange fait, de trois manières : Un, En mettant un frein à la puissance du démon. Deux, en affaiblissant la concupiscence. Trois, en gravant dans nos cœurs le souvenir de la passion de Notre-Seigneur. Ce qui a été dit ci-dessus suffit pour le prouver.

Nous devons les honorer deuxièmement parce qu'ils sont nos directeurs. Car tous les anges, dit l'épître aux, Hébreux (I), sont des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres. Tous ont une mission par rapport à nous ; les supérieurs sont envoyés à ceux du second rang, ceux-ci aux derniers, et ces derniers à nous.
Or, cette mission est bien en rapport :

Premièrement, avec la bonté de Dieu. Car cette divine bonté est manifeste en tant qu'elle veut et aime notre salut quand elle envoie et nous transmet les plus nobles esprits qui lui sont intimement unis, pour nous donner les moyens d'être sauvés.

Deuxièmement, avec la charité des anges ; parce que c'est la fin d'une charité parfaite de désirer ardemment le salut des autres. C'est pourquoi Isaïe dit « Me voici, Seigneur, envoyez-moi. » Or, les anges peuvent nous aider parce qu'ils nous voient privés de leurs secours et attaqués par les mauvais anges. S'ils sont envoyés vers nous, c'est que la loi de la charité angélique l'exige.

Troisièmement, avec l'indigence de l'homme : car les bons anges sont envoyés : Un, pour enflammer notre cœur d'amour. Le char de feu qui les porte en est la figure. Deux, pour éclairer l'intelligence dans la connaissance de ses devoirs. Ceci est figuré dans l'ange de l'Apocalypse (X) qui avait un livré à la main. Trois, pour fortifier notre faiblesse jusqu'à la fin. Ce qui est indiqué dans le IIIe livre des Rois (XIX) où on lit qu'un ange porta à Elie un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Alors ce prophète mangea et marcha, après s'être fortifié par cette nourriture, jusqu'à Oreb, la montagne de Dieu.

Nous devons les honorer troisièmement parce qu'ils sont nos frères et nos concitoyens. Tous les élus, en effet, sont appelés à faire partie des chœurs des anges ; quelques-uns des supérieurs, quelques autres des inférieurs un certain nombre sont choisis pour rester avec ceux qui occupent une place intermédiaire, selon leurs mérites ; mais la bienheureuse Vierge est au-dessus de tous. Saint Grégoire paraît n'être pas de ce sentiment dans une

de ses homélies. : Il y en a, dit-il, qui ne conçoivent que peu de choses, mais qui cependant ne laissent pas d'en faire part à leurs frères : ceux-ci sont mis au rang des Anges. Il y en a qui parviennent à comprendre et à manifester a ce qu'il y a de plus sublime dans les secrets du ciel ; ils sont au rang des Archanges. Il y en a qui opèrent des miracles prodigieux et dont les œuvres sont marquées au coin de la puissance ; ils sont avec les Vertus. Il y en a qui, par la force de leurs prières. et par l'effet de la puissance qu'ils ont reçue, mettent en fuite les esprits malins ; ils sont avec les Puissances. Il y en a qui, par les vertus qu'ils ont reçues, surpassent les élus en mérite, et sont à la tète de ceux qui sont élus comme eux ; ils partagent alors les prérogatives des Principautés. Il y en a encore qui exercent un tel empire en eux-mêmes sur tous les vices, qu'en raison de cette pureté, ils reçoivent des hommes le nom de Dieux ; ainsi qu'il est dit à Moïse : « Voici que je t'ai établi le Dieu de Pharaon » (Exode, VII) : ceux-là sont avec les Dominations.

Il y en a d'autres dans la personne desquels le Seigneur, comme sur son trône, juge les actes des autres, et qui, en gouvernant la sainte Église, jugent devoir être admis au nombre des élus la plupart de ceux qui la composent et dont les actions pourraient être attribuées à la faiblesse ; ce sont ceux qui se trouvent avec les Trônes. Il y en a qui sont remplis plus que d'autres de l'amour de Dieu et du prochain et qui ont mérité de partager le rang des Chérubins, parce que chérubin veut dire plénitude de science et que, d'après saint Paul, la plénitude de la loi c'est l'amour. Il s'en trouve encore qui, enflammés par l'amour de la contemplation des choses du ciel, tendent de tous

leurs efforts vers leur créateur, ne désirent plus rien de ce qui est ici-bas, se rassasient de l'amour seul de l'éternité, méprisent tout ce qui est de la terre, s'élèvent en esprit au-dessus de ce qui appartient au temps, aiment et brûlent, en même temps qu'ils trouvent le repos dans leur amour, qui brûlent en aimant, qui embrasent par le feu de leurs paroles, et dont le langage a la vertu d'embraser de suite de l'amour de Dieu ceux auxquels ils s'adressent, et alors ils n'ont pu être appelés ailleurs que dans le chœur des Séraphins. »

Nous devons encore les honorer quatrièmement parce qu'ils portent nos âmes au ciel ; ce qu'ils font en trois manières : Un, en leur préparant la voie (Malach., III). « Je vais vous envoyer mon ange qui préparera ma voie devant ma face. » Deux, en les portant au ciel sur la voie qui a été préparée (Exod., XXIII) : « Je vais envoyer mois ange qui te gardera en route et qui t'introduira dans la terre que j'ai promise à tes pères. » Trois, en les plaçant dans le ciel (Luc, XVI) : « Il arriva que le pauvre mourut et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. »

Nous devons honorer cinquièmement parce qu'ils présentent eux-mêmes nos prières à Dieu :

Un, ils offrent eux-mêmes nos prières à Dieu, comme il est dit au livre de Tobie (XII) : « Lorsque vous priiez avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, j'ai présenté moi-même vos prières au Seigneur. »

Deux, ils s'interposent en notre faveur, ainsi qu'on le voit au livre de Job (XXXIII) : « Si l'ange choisi entre mille parle pour l'homme et qu'il annonce au Seigneur l'équité de cet homme, Dieu aura compassion de lui. » Le prophète Zacharie dit encore (I) : « L'ange du Seigneur parla ensuite et

dit : Seigneur des armées, jusqu'à quand différerez-vous de faire miséricorde à Jérusalem et aux villes de Juda contre lesquelles votre colère est émue ? Voici déjà la soixante et dixième année de leur ruine. »

Trois, ils nous apportent les ordres de Dieu. Daniel (IX) rapporte que Gabriel vola vers lui pour lui dire : « Dès le commencement de votre prière, j'ai reçu cet ordre de Dieu (la Glose), et je suis venu pour vous découvrir les choses dont le Seigneur m'a chargé de vous instruire, parce que vous êtes un homme de désirs. » Saint Bernard parle ainsi sur ces trois fonctions des anges dans son livre sur le Cantique des Cantiques : « L'ange court du bien-aimé à la bien-aimée, offrant les vœux, rapportant les présents. Il émeut celle-ci et apaise celui-là. »

Nous devons les honorer sixièmement parce qu'ils sont les nobles soldats du roi éternel, d'après ce qu'il est dit dans Job (XXV) : « Peut-on compter le nombre de ses soldats ? » Parmi les soldats du roi, nous en voyons qui demeurent à sa cour, l'accompagnent et se livrent à des chants en son honneur pour le distraire ; quelques-uns gardent les villes et les places fortes du royaume ; d'autres combattent ses ennemis ; il en est de même des soldats de Jésus-Christ dont nous venons de parler ; toujours à la cour céleste, c'est-à-dire au ciel empirée, ils accompagnent le Roi des rois, et. en son honneur ils chantent constamment des cantiques de liesse et de gloire en disant : « Saint, saint, saint : Bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles. » (Apoc., VII.) D'autres sont préposés à la garde des villes, des banlieues,

des campagnes et des camps. Ce sont ceux qui sont établis pour nous garder, qui sont les gardiens des vierges, des continents, des mariés et des communautés religieuses : « Jérusalem, est-il dit au ch. XIII d'Isaïe, j'ai établi des gardiens sur tes murs. » D'autres enfin combattent les ennemis de Dieu, c'est-à-dire les démons. « Il y eut, dit l'Apocalypse, un grand combat dans le ciel, c'est-à-dire d'après une explication, dans l'église militante. Michel et ses anges combattaient avec le dragon. »

Nous devons les honorer septièmement enfin, on doit honorer les anges, parce qu'ils sont les consolateurs des affligés. « L'ange, dit Zacharie (I), m'adressait de bonnes et consolantes paroles. » L'ange dit à Tobie (V) : « Ayez bon courage. » Ils exécutent cette fonction de trois manières :

Un, en donnant de la vigueur et de la force. Daniel était tombé de frayeur, quand l'ange le toucha et lui dit (X) : « Ne craignez pas ; la paix soit avec vous : reprenez vigueur et soyez ferme. »

Deux, En préservant de l'impatience. « Le Seigneur, dit le Psaume XC a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies ; ils vous porteront sur leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. »

Trois, En calmant et affaiblissant la tribulation elle-même : Daniel l'indique (III) quand il rapporte que l'ange du Seigneur descendit avec les trois enfants dans la fournaise et excita au milieu d'elle un vent frais et une douce rosée.

---

69. Saint Jérôme

Cette légende parait compilée sur une prétendue vie du saint par Eusèbe de Crémone et rapportée en tête des œuvres de saint Jérôme.

Jérôme tire son étymologie de gerar, saint, et de nemus, bois, comme on dirait bois saint, ou bien de norna, qui veut dire loi. C'est pour cela que sa légende dit que Jérôme signifie loi sainte. En effet il fut saint, c'est-à-dire, ferme, ou pur, ou couvert de sang, ou destiné aux fonctions sacrées, comme l'on dit des vases sacrés du temple, qu'ils sont destinés à des usages saints. Il fut saint, c'est-à-dire, ferme en bonnes œuvres, à cause de la longanimité de sa persévérance, et pur en son esprit : et couvert de sang, par la méditation de la passion du Seigneur : il fut consacré à de saints usages, en interprétant et en expliquant l'Écriture sainte. Il signifie bois ; parce qu'il habita quelque temps dans un bois ; il veut dire loi, par rapport à la discipline régulière qu'il enseigna, à ses moines, ou bien encore parce qu'il expliqua et interpréta la loi sainte. Jérôme signifie encore, vision de beauté, ou juge des discours. La beauté est multiple ; la première est la spirituelle, qui réside dans l'âme ; la seconde est la morale, qui consiste dans l'honnêteté des m ?urs ; la troisième est l'intellectuelle, qui est la beauté des anges : la quatrième est la supersubstantielle, qui appartient à Dieu ; 1a cinquième est la céleste, qui réside dans la patrie des saints.

Jérôme vit en lui et posséda cette quintuple beauté. Il posséda la spirituelle, dans ses différentes vertus ; la morale, par l'honnêteté de sa vie ; l'intellectuelle, dans sa pureté éminente ; la supersubstantielle, dans son ardente charité ; la céleste, dans sa charité éternelle ou excellente. Il fut juge, des discours, des siens et de ceux des autres ; des siens, en ne parlant qu'avec poids ; de

ceux des autres, en approuvant ce qu'ils contenaient de vrai, en réfutant ce qui s'y rencontrait de faux, et en exposant les choses douteuses.

Jérôme fut le fils d'un homme noble nommé Eusèbc, et originaire de la ville de Stridonie, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Jeune encore, il alla à Rome où il étudia à fond les lettres grecques, latines et hébraïques. Son maître de grammaire fut Donat, et celui de rhétorique, l'orateur Victorin. Il s'adonnait nuit et jour à l'étude des saintes Ecritures. Il y puisa avec avidité ces connaissances qu'il répandit dans la suite avec abondance. À une époque, il le dit dans une lettre à Eustachius, comme il passait le jour à lire Cicéron et la nuit à lire Platon, parce que le style négligé des livres des Prophètes ne lui plaisait pas, vers le milieu du carême, il fut saisi d'une fièvre tellement subite et violente, que son corps se refroidit, et la, chaleur vitale s'était retirée dans sa poitrine. Déjà qu'on préparait ses funérailles, quand tout à coup, il est traîné au tribunal du souverain juge qui lui demanda quelle était sa qualité, il répondit ouvertement qu'il était chrétien. « Tu mens, lui dit le juge ; tu es cicéronien, tu n'es pas chrétien car où est ton trésor, là est ton cœur. »

Jérôme se tut alors et aussitôt le juge le fit fouetter fort rudement Jérôme se mit à crier : « Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi. » Ceux qui étaient présents se mirent en même temps à prier le juge de pardonner à ce jeune homme. Celui-ci proféra ce serment : « Seigneur, si jamais je possède des livres profanes, si j'en lis, c'est que je vous renierai. »

Sur ce serment, il fut renvoyé et soudain il revint à la vie. Alors il se trouva tout baigné de larmes, et

il remarqua que ses épaules étaient affreusement livides des coups reçus devant le tribunal de Dieu. Depuis, il lut les livres divins avec le même zèle qu'il avait lu auparavant les livres païens. Il avait vingt-neuf ans quand il fut ordonné cardinal prêtre dans l'église romaine. À la mort du pape Libère, Jérôme fut acclamé par tous digne du souverain pontificat. Mais ayant repris la conduite lascive de quelques clercs et des moines, ceux-ci, indignés à l'excès, lui tendirent des pièges. D'après Jean Beleth, ce fut au moyen d'un vêtement de femme qu'ils se moquèrent de lui d'une façon honteuse. En effet Jérôme s'étant levé comme de coutume pour les matines trouva un habit de femme que ses envieux avaient mis auprès de son lit, et croyant que c'était le sien, il s'en revêtit et s'en alla ainsi à l'église. Or, ses ennemis avaient agi de la sorte afin qu'on crût à la présence d'une femme dans la chambre du saint. Celui-ci, voyant jusqu'où ils allaient, céda à leur fureur et se retira chez saint Grégoire de Nazianze, évêque de la ville de Constantinople

Après avoir appris de lui les saintes lettres, il courut au désert et il y souffrit pour Jésus-Christ tout ce qu'il raconte lui-même à Eustochium en ces termes : « Tout le temps que je suis resté au désert et dans ces vastes solitudes qui, brûlées par les ardeurs du soleil, sont pour les moines une habitation horrible, je me croyais être au milieu des délices de Rome. Mes membres déformés étaient recouverts d'un cilice qui les rendait hideux ; ma peau, devenue sale, avait pris la couleur de la chair des Ethiopiens. Tous les jours se passaient dans les larmes ; tous les jours des gémissements, et si quelquefois un sommeil importun venait m'accabler, la terre nue servait de lit à mes os

desséchés. Je ne parle point du boire ni du manger, quand les malades eux-mêmes usent d'eau froide, et quand manger quelque chose de cuit est un péché de luxure : et tandis que je n'avais pour compagnons que les scorpions et les bêtes sauvages, souvent je me trouvais en esprit dans les assemblées des jeunes filles ; et dans un corps froid, dans une chair déjà morte, le feu de la débauche m'embrasait. De là des pleurs continuels. Je soumettais ma chair rebelle à des jeûnes pendant des semaines entières. Les jours et les nuits étaient tout un le plus souvent, et je ne cessais de me frapper la poitrine que quand le Seigneur m'avait rendu à la tranquillité. Ma cellule elle-même me faisait peur, comme si elle eût été le témoin de mes pensées. Je m'irritais contre moi, et seul je m'enfonçais dans les déserts les plus affreux. Alors, Dieu m'en est témoin, après ces larmes abondantes il me semblait quelquefois être parmi les ch ?urs des anges. »

Il fit ainsi pénitence pendant quatre ans, après quoi il revint à Bethléem, où il s'offrit à rester comme un animal domestique auprès de la crèche du Seigneur. Il relisait les ouvrages de sa bibliothèque qu'il avait rassemblée avec le plus grand soin, ainsi que d'autres livres ; et jeûnait jusqu'à la fin du jour. Il réunit autour de lui un grand nombre de disciples, et consacra quarante-cinq ans et six mois à traduire les Ecritures ; il demeura vierge jusqu'à la fin de sa vie. Bien que dans cette légende, il soit dit qu'il fut toujours vierge, il s'exprime cependant ainsi dans une lettre à Pammachius : « Je porte la virginité dans le ciel, non pas que je l'aie. » Enfin sa faiblesse l'abattit au point que couché en son lit, il était réduit, pour se lever, à se tenir par les mains à une corde attachée

à une poutre, afin de suivre comme il le pouvait, les offices du monastère.

Une fois, vers le soir, alors que saint Jérôme était assis avec ses frères pour écouter une lecture de piété, tout à coup un lion entra tout boitant dans le monastère. À sa vue, les frères prirent tous la fuite ; mais Jérôme s'avança au-devant de lui comme il l'eût fait pour un hôte. Le lion montra alors qu'il était blessé au pied, et Jérôme appela les frères en leur ordonnant de laver les pieds du lion et de chercher avec soin la place de la blessure. On découvrit que des ronces lui avaient déchiré la plante des pieds. Toute sorte de soins furent employés et le lion guéri, s'apprivoisa et resta avec la communauté comme un animal domestique. Mais Jérôme voyant que ce n'était pas tant pour guérir le pied du lion que pour l'utilité qu'on en pourrait retirer que le Seigneur le leur avait envoyé, de l'avis des frères, il lui confia le soin de mener lui-même au pâturage et d'y garder l'âne qu'on emploie à apporter du bois de la forêt.

Ce qui se fit : car l'âne ayant été confié au lion, celui-ci, comme un pasteur habile, servait de compagnon à l'âne qui allait tous les jours aux champs, et il était son défenseur le plus vigilant durant qu'il paissait çà et là. Néanmoins, afin de prendre lui-même sa nourriture et pour que l'âne pût se livrer à son travail d'habitude, tous les jours, à des heures fixes, il revenait avec lui à la maison. Or, il arriva que comme l'âne était à paître, le lion s'étant endormi d'un profond sommeil, passèrent des marchands avec des chameaux : ils virent l'âne seul et l'emmenèrent au plus vite. À son réveil, le lion ne trouvant plus son compagnon, se mit à courir çà et là en rugissant. Enfin, ne le rencontrant

pas, il s'en vint tout triste aux portes du monastère, et n'eut pas la hardiesse d'entrer comme il le faisait d'habitude, tant il était honteux. Les frères le voyant rentrer plus tard que de coutume et sans l'âne, crurent que, poussé par la faim, il avait mangé cette bête ; et ils ne voulurent pas lui donner sa pitance accoutumée, en lui disant : « Va manger ce qui t'est resté de l'ânon, va assouvir ta gloutonnerie. » Cependant comme ils n'étaient pas certains qu'il eût commis cette mauvaise action, ils allèrent aux pâtures voir si, par hasard, ils ne rencontreraient pas un indice prouvant que l'âne était mort, et comme ils ne trouvèrent rien, ils vinrent raconter le tout à saint Jérôme. D'après les avis du saint, on chargea le lion de remplir la fonction de l'âne ; on alla couper du bois et on le lui mit sur le dos.

Le lion supporta cela avec patience : mais un jour qu'il avait rempli sa tâche, il alla dans la campagne et se mit à courir çà et là, dans le désir de savoir ce qui était advenu de son compagnon, quand il vit venir au loin des marchands conduisant des chameaux chargés et un âne en avant. Car l'usage de ce pays est que quand on va au loin avec des chameaux, ceux-ci afin de pouvoir suivre une route plus directe, soient précédés par un âne qui les conduit au moyen d'une corde attachée à son cou. Le lion ayant reconnu l'âne, se précipita sur ces gens avec d'affreux rugissements et les mit tous en fuite. En proie à la colère, frappant avec force la terre de sa queue, il força les chameaux épouvantés d'aller par devant lui à l'étable du monastère, chargés comme ils l'étaient. Quand les frères virent cela, ils en informèrent saint Jérôme : « Lavez, très chers frères, dit le saint, lavez les pieds de nos hôtes ; donnez-leur à manger et attendez là-dessus

la volonté du Seigneur. » Alors le lion se mit à courir plein de joie dans le monastère comme il le faisait jadis, se prosternant aux pieds de chaque frère. Il paraissait, en folâtrant avec sa queue, demander grâce pour une faute qu'il n'avait pas commise. Saint Jérôme, qui savait ce qui allait arriver, dit aux frères : « Allez, mes frères, préparer ce qu'il faut aux hôtes qui viennent ici. » Il parlait encore quand un messager annonça qu'à la porte se trouvaient des hôtes qui voulaient voir l'abbé. Celui-ci alla les trouver ; les marchands se jetèrent de suite à ses pieds, lui demandant pardon pour la faute dont ils s'étaient rendus coupables. L'abbé les fit relever avec bonté et leur commanda de reprendre leur bien et de ne pas voler celui des autres. Ils se mirent alors à prier saint Jérôme d'accepter la moitié de leur huile et de les bénir. Après bien des instances, ils contraignirent le saint à accepter leur offrande. Or, ils promirent de donner aux frères, chaque année, une pareille quantité, d'huile et d'imposer la même obligation à leurs héritiers*.

*On prétend que toute cette histoire du lion est attribuée à la légende de saint Jérôme, par l'erreur d'un copiste qui aurait lu dans *le Pré spirituel* (ch. CVII) Hyéronime au lieu de Gérasime.

Autrefois chacun chantait à l'église ce qu'il voulait mais l'empereur Théodose, d'après Jean Beleth (ch. XIX), pria le pape Damase de confier à quelque savant le soin de régler l'office ecclésiastique. Le pape qui savait saint Jérôme instruit à fond dans les langues grecque et hébraïque et dans toutes les sciences, le chargea de cette rédaction. Alors saint Jérôme partagea le psautier entre les féries et assigna à chacune d'elles un nocturne particulier ; il institua de chanter à la fin de chaque psaume le Gloria Patri, selon que le

rapporte Sigebert. Ensuite il mit dans un ordre convenable les épîtres et les évangiles qu'on devait chanter dans tout le cours de l'année, enfin tout ce qui concerne l'office, excepté le chant. De Bethléem il envoya son travail au souverain Pontife qui en fit de grands éloges ainsi que les cardinaux et qui en confirma l'usage pour la suite. Après quoi saint Jérôme se fit construire un tombeau à l'entrée de la grotte où Notre-Seigneur fut enseveli ; et ce fut là, après avoir accompli quatre-vingt-dix ans et six mois, qu'il reçut la sépulture. On voit quel profond respect eut pour lui saint Augustin par les lettres qu'il lui adressa. Dans l'une, d'elles, il lui écrit en ces termes : «

Au, seigneur très cher, et très honoré, et honorable ami Jérôme, Augustin, salut, etc. » Autre part, il écrit ainsi de lui : « Le prêtre Jérôme, très versé dans le grec, le latin et l'hébreu, vécut jusqu'à une extrême vieillesse dans les saints lieux, se livrant à l'étude des saintes lettres. La sublimité de ses discours brille de l'Orient à l'Occident comme la lumière du soleil. » Saint Prosper en ses chroniques en parle ainsi : « Jérôme, prêtre illustre dans le monde entier, habitait Bethléem, il rendit des services à l'église par son génie éminent et ses travaux. » Le saint parle aussi de soi-même en ces termes à Albigensis : « Il n'y a rien que je n'aie évité avec soin dès mon enfance comme l'esprit d'orgueil et la fierté de caractère qui attirent la colère de Dieu. ». Il dit autre part : « J'ai de l'appréhension dans les choses qui paraissent certaines. » Plus loin : « Dans le monastère, nous exerçons l'hospitalité de tout tueur ; tous ceux qui viennent à nous, excepté les hérétiques, nous les recevons avec un visage gai et nous leur lavons les pieds à leur arrivée. Isidore s'exprime ainsi dans

son livre des *Etymologies** : « Jérôme possédait trois langues ; son interprétation est préférée à celle des autres, parce qu'il saisit mieux la valeur des termes, et que ses expressions sont claires et nettes ; en outre, parce qu'il est chrétien, il est plus sûr. » Sévère Sulpice, disciple de saint Martin, dans un de ses dialogues, parle, en ces termes, de saint Jérôme, son contemporain : « Saint Jérôme, indépendamment du mérite de sa foi et de ses vertus, était instruit dans le latin, le grec et même l'hébreu, à tel point que personne n'oserait se comparer à lui pour telle science que ce fût : ses combats et ses luttes contre les méchants étaient de tous les jours et de tous les instants : les hérétiques le haïrent parce que toujours il les attaqua ; les clercs le haïrent parce qu'il reprit leurs crimes et leur manière de vivre : mais les gens de bien, sans exception, ne cessent de l'admirer et de l'aimer. En effet, tous ceux qui le pensent hérétique sont des extravagants. Toujours occupé à lire, toujours au milieu des livres, il ne se repose ni le jour, ni, la nuit. Toujours ou bien il lit ou bien il écrit. » Ainsi qu'on peut s'en assurer par ce qu'il en dit lui-même, il eut à souffrir d'un grand nombre de persécuteurs et de détracteurs. Mais il supporta de bon cœur ces persécutions. C'est ce qu'il écrit à Asella : « Je rends grâce à Dieu d'être digne de la haine du monde. On se moque de moi comme d'un malfaiteur ; mais je sais que, pour arriver au ciel, il faut supporter la bonne comme la mauvaise renommée. Plût à Dieu que, pour le nom de mon Seigneur et pour la justice, la foule entière des infidèles me poursuivît. Que le monde ne peut-il s'élever encore avec plus de fureur pour m'avilir ! Je n'espère qu'une récompense : c'est de mériter les éloges de Jésus-Christ et la réalisation de ses

promesses. Il est doux, il est bon d'être éprouvé, quand on peut en attendre la rémunération de Jésus-Christ dans le ciel. Les malédictions ont beau être grandes, si elles sont compensées par les encouragements de Dieu. » Il mourut vers l'an du Seigneur trois cent quatre-vingt-dix-huit.

* Liv. VI.

Retour

70. Saint Remi

Remi vient de rameur, qui conduit et dirige le navire. Ou de rames, instruments à l'aide desquels on mène le vaisseau. Il vient de plus de gyon, lutte. En effet saint Remi gouverna l'église et la préserva du naufrage ; il la conduisit à la porte du paradis, et il combattit pour elle contre les embûches du diable.

Saint Remi convertit à Jésus-Christ le roi et la nation des Francs. En effet ce roi avait épousé une femme très chrétienne nommée Clotilde qui employait inutilement tous les moyens pour convertir son mari à la foi : Ayant mis au monde un fils, elle voulut qu'il fût baptisé ; le roi s'y opposa formellement : or, comme elle n'avait pas de plus pressant désir, elle finit par obtenir le consentement de Clovis ; et l'enfant fut baptisé ; mais peu de temps après, il mourut subitement. Le roi dit à Clotilde : « On voit maintenant que le Christ est un dieu de maigre valeur, puisqu'il n'a pu conserver à la vie celui par lequel sa croyance pouvait être accrue. » Clotilde lui dit : « Bien au contraire, c'est en cela que je me sens singulièrement aimée de mon Dieu, puisque je sais qu'il a repris le premier fruit de mon sein ; il a donné à mon fils. un royaume infiniment meilleur que le tien. » Or, elle

conçut de nouveau et mit au monde un second fils qu'elle fit baptiser au plus tôt ainsi que le premier ; quand tout à coup, il tomba si gravement malade qu'on désespéra de sa vie.

Alors le roi dit à son épouse : « Vraiment ton dieu est bien faible pour ne pouvoir conserver à la vie quelqu'un baptisé en son nom : quand tu en engendrerais un mille et que tu les ferais baptiser, tous ils périront de même. Cependant l'enfant entra en convalescence et recouvra la santé ; il régna même après son père. Or, cette femme fidèle s'efforçait d'amener son mari à 1a foi, mais celui-ci résistait d'une manière absolue. (Dans une autre fête de saint Remi qui se trouve après l'Epiphanie, on a dit comment il fut converti,) Et quand le roi Clovis eut été fait chrétien, il voulut doter l'église de Reims, et dit à saint Remi : « Je vous veux donner tout le terrain dont vous pourrez faire le, tour pendant ma méridienne*. »Ainsi fut fait. Mais sur un point du terrain que Remi parcourait, se trouvait un moulin, et le meunier repoussa le saint avec indignation. Saint Remi lui dit : « Mon ami, souffre sans te plaindre que nous partagions ce moulin. » Cet homme le repoussa encore, mais aussitôt la roue du moulin se mit à tourner à rebours ; il appela alors saint Remi en lui disant : « Serviteur de Dieu, venez, et possédons le moulin en commun. » Le saint lui répondit : « Ce ne sera ni à toi, ni à moi. » Et à l'instant la terre s'entr'ouvrit et engloutit entièrement le moulin. Saint Remi, prévoyant qu'il y aurait une famine, amassa beaucoup de blé ; des paysans ivres, pour se moquer de la prudence du vieillard mirent le feu au magasin. Quand saint Remi apprit cela, à raison des glaces de l'âge et du soir qui était arrivé il se mit à se chauffer et dit tranquillement : « Le feu est

bon en tout temps, cependant les hommes qui ont agi ainsi, et leurs descendants auront les membres virils rompus et leurs femmes seront goitreuses. »

*Flodoard, c. XIV.

Il en fut ainsi jusqu'au temps où ils furent dispersés par Charlemagne*. Or, il faut noter que la fête de saint Remi qui se célèbre au mois de janvier est le jour de son bienheureux trépas tandis que ce jour est la fête de sa translation. Après son décès, son corps était porté dans un cercueil en l'église des saints Timothée et Apollinaire ; mais arrivé à l'église de saint Christophe, il devint tellement pesant qu'il n'y eut plus possibilité de le mouvoir. On fut donc forcé de prier le Seigneur de daigner indiquer si, par hasard, il ne voulait pas que Remi fût inhumé dans cette église où il n'y avait encore aucune autre relique de saint : et à l'instant, on souleva le corps avec grande facilité, tant il était devenu léger ! et on l'y déposa avec beaucoup de pompe. Or, comme il s'y opérait une infinité de miracles, on agrandit l'église et on construisit une crypte derrière l'autel ; mais quand il fallut lever le corps pour l'y placer, on ne put le remuer. On passa la nuit en prières et à minuit, tout le monde s'étant endormi, le lendemain, c'est-à-dire, le jour des calendes (1er) d'octobre, on trouva que le cercueil avait été porté, dans cette crypte par les anges avec le corps, de saint Remi.

*Flodoard (c. XVII) rapporte cette malédiction du saint ; les hommes auraient eu une affliction qui n'aurait été autre qu'une hernie. Il se sert du mot *ponderosi*.

Ce fut longtemps après qu'on en fit, à pareil jour, la translation, avec une châsse d'argent, dans la crypte qui avait reçu de riches décorations*.

*Cf. Flodoard, *passim*.

Saint Remi vécut vers l'an du Seigneur quatre cent quatre-vingt-dix.

---

71. Saint Léger

Tiré de ses actes écrits par des auteurs contemporains.

Saint Léger était orné de toutes les vertus, quand il fut promu à l'évêché d'Autun. À la mort du roi Clotaire, il fut étrangement accablé par le soin des affaires du royaume ; mais, par la volonté de Dieu et de l'avis des seigneurs, il établît roi Childéric, frère de Clotaire, jeune homme d'une haute capacité. Ebroïn, de son côté, faisait tous ses efforts pour élever sur le trône Thierry, frère de. ce Childéric ; ce n'était pas l'intérêt de l'Etat qui l'animait, mais c'est qu'ayant perdu le pouvoir et s'étant attiré la haine de tous, il avait à redouter la colère du prince et des seigneurs. Ebroïn effrayé entra dans un monastère, après en avoir demandé l'autorisation au roi. Quand elle lui eut été accordée, Childéric mit son frère Thierry sous bonne garde, de peur qu'il ne machinât quelque complot contre le royaume, et, grâce à la sainteté et à la prévoyance de l'évêque, on jouit généralement d'une paix merveilleuse. Peu après cependant, le roi, entraîné au mal par de mauvais conseillers, conçut une haine tellement profonde contre l'homme de Dieu, qu'il s'attacha à chercher l'occasion et les moyens de le faire mourir. Or, l'évêque, qui supportait tout avec douceur et qui accueillait ses ennemis comme s'ils eussent été ses amis, s'arrangea avec le roi pour qu'il célébrât la fête du jour de Pâques dans la ville dont il était le prélat. Et, cette nuit-là même, on lui dit que le roi

avait décidé de mettre à exécution, précisément dans la nuit de Pâques, ses projets de mort contre sa personne. Mais le saint, qui ne craignait rien, dans ce même jour avec le roi, et échappa à son persécuteur en allant servir le Seigneur dans le monastère de Luxeuil, où il rendit les services de la charité la plus attentive à Ebroïn, qui y vivait caché sous l'habit monacal. Peu de temps après, le roi mourut, et Thierry fut élevé sur le trône. Ce fut à cette occasion que Léger, touché des larmes. et des prières de son peuple et forcé par les ordres de l'abbé, retourna à son siège., Aussitôt encore, Ebroïn jeta le froc et fut établi sénéchal du roi. S'il avait été méchant auparavant, il devint bien pire après ; aussi employait-il tous les moyens pour parvenir à faire occire saint Léger. Des soldats furent envoyés pour le prendre, et quand Léger le sut, il céda à leur fureur, et au moment qu'il sortait de la ville, revêtu de ses habits pontificaux, les soldats se saisirent de sa personne et lui arrachèrent aussitôt les yeux. Deux ans après, saint Léger fut amené au palais du roi avec son frère Garin, que Ebroïn avait exilé.

Comme il répondait avec calme et sagesse aux insultes d'Ebroïn, cet impie ordonna que Garin fût écrasé à coups de pierres, et que le saint évêque fût mené une journée entière, nu-pieds, dans le lit d'un fleuve qui roulait sur des pierres très aiguës. Mais apprenant qu'au milieu de ces tourments, saint Léger louait Dieu, il lui fit couper la langue ; après quoi, il le confia à un gardien vigilant, dans l'intention de le réserver à de nouveaux supplices. Cependant, le saint évêque né perdit pas l'usage de la parole, matis il prêchait et exhortait comme il le pouvait ; il prédit encore à quelle époque et de quelle manière Ebroïn et lui mourraient. Alors, une

lumière immense en forme de couronne entoura sa tête ; beaucoup de ceux qui en furent les témoins lui demandèrent ce que c'était. Mais le saint, après s'être prosterné en prières, rendit grâces à Dieu et avertit tous les assistants d'améliorer leur conduite. Quand Ebroïn fut instruit de cela, il envoya de colère quatre bourreaux auxquels il donna l'ordre de couper la tête à saint Léger. Or, pendant que ceux-ci le conduisaient, il leur dit : « Vous n'avez pas besoin de vous fatiguer plus longtemps : accomplissez ici' les vœux de celui qui vous a envoyés. » A ces mots, trois d'entre eux furent tellement touchés qu'ils se jetèrent à ses pieds, en lui demandant pardon ; mais le quatrième, après l'avoir décapité, fut aussitôt saisi par le démon, et termina misérablement sa vie en se précipitant dans le feu. Deux ans après, Ebroïn apprit que le corps du saint homme opérait de nombreux et éclatants miracles ; toujours rempli d'une misérable jalousie, il envoya un soldat afin de savoir par lui ce qu'il y avait de vrai en ce bruit.

Or, ce soldat orgueilleux et insolent, ne fut pas plus tôt arrivé, qu'il frappa du pied la tombe du saint, en s'écriant « Meure celui qui pense qu'un mort puisse faire des miracles ! » Mais il fut bientôt saisi par le démon et mourut subitement. Cette mort rendit encore le saint plus célèbre. À ces nouvelles, Ebroïn, de plus en plus outré d'envie, prit tous les moyens d'étouffer la renommée de saint Léger ; mais, selon que celui-ci l'avait prédit, cet impie périt traîtreusement par le glaive.

Or, saint Léger souffrit vers l'an du Seigneur six cent quatre-vingt, du temps de Constantin IV.

72. Saint François

Cette légende est compilée d'après les *Vies* du Saint et les *Chroniques de l'Ordre de Saint-François*.

François s'appela, d'abord Jean, mais, dans la suite ; il changea de nom et s'appela François. Il paraît que ce fut pour plusieurs motifs que ce changement eut lieu.

Premièrement, comme souvenir d'une chose merveilleuse ; savoir : qu'il reçut de Dieu d'une manière miraculeuse le don de la langue française ; ce qui fait dire dans sa légende que, toujours, quand il était embrasé du feu de l'Esprit Saint, il exprimait en français ses émotions brûlantes.

Deuxièmement, afin que son ministère fût manifesté ; c'est pour cela qu'il est dit dans sa légende que ce fut par un effet de la sagesse divine qu'il, fut ainsi appelé, afin que par ce nom singulier, que personne n'avait encore porté, le but de son ministère fût plus vite connu dans tout l'univers.

Troisièmement, pour indiquer les résultats qu'il devait obtenir ; car, ainsi, on donnait à comprendre que, par lui et par ses enfants, il devait rendre francs et libres une quantité d'esclaves du péché et du démon.

Quatrièmement, à raison de sa magnanimité de c ?ur, car franc vient de férocité ; il y a, en effet., dans le caractère français ; un instinct de férocité joint à la magnanimité.

Cinquièmement, en raison de la vertu de sa parole, qui tranchait dans le vice comme une francisque.

Sixièmement, pour la terreur que le démon

ressentait quand François le mettait en fuite.

Septièmement, pour sa sécurité dans la vertu, la perfection de ses œuvres et l'honnêteté de sa manière de vivre. On dit, en effet, que les francisques étaient des insignes ayant la forme de haches, portées au-devant des consuls, comme marque .de terreur, de sécurité et d'honneur tout à la fois.

François, le serviteur et l'ami du Très-Haut, né dans la ville d'Assise, et négociant, vécut dans la vanité jusqu'à l'âge de près de vingt ans. Notre-Seigneur se servit du fouet de l'infirmité pour le corriger et le changea subitement en un autre homme, en sorte que, dès cet instant, l'esprit de prophétie commença à se faire remarquer en lui. Une fois, en effet, que pris avec beaucoup d'autres par des Pérousins, il avait été mis en une dure prison, quand tous ses compagnons étaient dans la tristesse, seul il entra dans des transports de joie ; et comme ils l'en reprenaient, il leur dit : « Vous saurez que si je me réjouis, c'est que je. serai honoré, comme un saint, du monde entier. »

Un jour, dans un voyage qu'il faisait à Rome par dévotion, il se dépouilla de ses habits et prenant ceux d'un pauvre, il s'assit au milieu des mendiants devant l'église de Saint-Pierre ; il mangea avidement avec eux, comme l'un d'entre eux ; ce qu'il eût fait plus souvent s'il n'eût été retenu par respect pour lés personnes de sa connaissance. L'antique ennemi s'efforçait de le détourner de son bon propos, et lui rappela le souvenir d'une femme de son pays monstrueusement bossue, en le menaçant de le rendre comme elle, s'il ne se désistait de son entreprise ; mais le Seigneur qui le fortifia lui fit entendre ces paroles : « François, les

choses amères, prends-les pour douces, et méprise-toi toi-même, si tu désires me connaître. » Il rencontra lors un lépreux, et quoique tous ceux qui sont affligés de cette maladie soient un sujet d'horreur, il se rappela l'oracle divin et courut embrasser ce lépreux, qui disparut aussitôt après. À l'instant il se hâte d'aller dans les asiles des lépreux, leur embrasse les mains avec dévotion et leur donne de l'argent. II entre pour faire sa prière dans l'église de Saint-Damien, et une image du Christ lui adresse miraculeusement ces paroles :

« François, va réparer ma maison, qui, comme tu le vois, s'écroule de toutes parts. » A dater de ce moment, son âme s'était comme fondue et la compassion pour Jésus-Christ crucifié fut merveilleusement empreinte en son cœur. Il mit tous ses soins à réparer l'église, et après avoir vendu ce qu'il avait, il voulait en donner l'argent à un prêtre ; comme celui-ci refusait de le recevoir par crainte des parents de François, le saint jeta cet argent, en sa présence, comme une poussière méprisable.

Ce fut alors que son père le fit saisir et lier, mais François lui rendit le prix de la vente de ses biens, et se défit pareillement de son habit ; dans cet état de nudité il se jeta dans les bras du Seigneur, et se revêtit d'un cilice. Le serviteur de Dieu appelle alors un simple particulier qu'il regarde comme son père en sollicitant ses bénédictions à la place de celui qui l'accablait de malédictions. Son frère le rencontra, un jour d'hiver, couvert de haillons, et en. prières. En le voyant tout grelottant, il dit à quelqu'un : « Demande à François de te vendre une once de sueur. » Ce qu'entendant François, il répondit : « Vraiment j'en vendrai à mon

Seigneur*. » Un jour qu'il avait entendu ces paroles adressées par Notre-Seigneur à ses disciples, quand il les envoya prêcher, à l'instant il se mit en devoir de les pratiquer toutes à la lettre : il ôte ses souliers, se couvre d'une seule tunique, encore est-elle grossière et à la place d'une ceinture de cuir, il emprunte une corde. Par un temps de neige, et passant dans une forêt, il fut pris par des larrons ; ils lui demandèrent qui il était, il répondit qu'il est le héraut de Dieu. Alors ils le prirent et le jetèrent dans la neige, en disant : « Dors, rustique héraut de Dieu. »

**Chronique de l'Ordre de Saint-François*, Ire p. l. I, c. v.

Beaucoup de nobles et de roturiers, tant clercs que laïques, quittèrent les pompes du monde pour s'attacher à lui. Ce père en sainteté leur enseigna à pratiquer la perfection évangélique, à embrasser la pauvreté et à marcher dans : la voie de la sainte simplicité.

Il écrivit en outre une règle évangélique pour lui et les frères qu'il avait et qu'il aurait, règle qui fut confirmée par le pape Innocent III. Depuis lors, il commença à répandre avec plus de ferveur que jamais la semence de la parole de Dieu, et à parcourir les villes et les bourgs, animé d'un zèle admirable.

Il y avait un frère qui, extérieurement, paraissait d'une éminente sainteté, toutefois il était fort original ; il observait la règle du silence avec une telle rigueur qu'il ne se confessait que par signes et non de vive voix. Tout le monde le louait comme un saint, mais l'homme de Dieu vint dire :

« Cessez, mes frères, de louer en lui des illusions diaboliques : Qu'on l'avertisse de se confesser une

fois ou deux par semaine ; que s'il ne le fait pas, il y a tentation du diable et supercherie. » Quand les frères donnèrent cet. avis à cet homme, il mit un doigt sur sa bouche et secouant la tête, il fit signe qu'il ne se confesserait pas. Peu de jours après ; il retourna à son vomissement et mourut après avoir passé sa vie dans des actions criminelles.

Dans un voyage, le serviteur de Dieu fatigué allait monté sur un âne ; son compagnon frère Léonard d'Assises, qui . était aussi fatigué, se mit à penser et à dire en lui-même : « Ses parents et les miens ne jouaient pas de pair ensemble. » A l'instant l'homme de Dieu descendit de son âne et dit à son frère : « Il n'est pas convenable que j'aille sur un âne et que vous alliez à pied, car vous avez été plus noble que moi. » Le frère, stupéfait, se jeta aux pieds du père et lui demanda pardon.

Il rencontra, un jour sur son passage, une femme noble qui marchait à pas précipités. Le saint eut pitié de sa fatigue et de l'état d'oppression qui en était la suite ; il lui demanda ce qu'elle cherchait.

« Priez pour moi, mon père, lui dit-elle, parce que mon mari m'empêche de mettre à exécution un salutaire propos que j'ai résolu de suivre ; et il me gêne fort de servir Jésus-Christ » Saint François lui dit :

« Allez, ma fille, dans peu, vous en recevrez de la consolation, et vous lui annoncerez, de la part de Dieu tout-puissant et de la mienne, que c'est maintenant pour lui le temps du salut, plus tard, ce sera celui de la justice. » Cette femme rapporta ces paroles à son mari qui se trouva changé tout d'un coup et promit de garder la continence.

Un paysan mourait de soif dans un lieu désert ; le saint lui obtint au même endroit une fontaine par

ses prières.

Par l'inspiration du Saint-Esprit, il révéla le secret suivant à un des frères qui était de ses intimes : « Il existe aujourd'hui sur la terre un serviteur de Dieu, en faveur duquel, tant qu'il sera en vie, le Seigneur ne permettra pas que la famine sévisse sur les hommes. » Or, on raconte que la prédiction se réalisa effectivement : mais quand il fut mort, il en arriva tout autrement ; car, après son heureux trépas, il apparut au même frère et lui dit : « Voici la famine, que, tout le temps de ma vie, le Seigneur ne laissa pas venir sur la terre. »

À la fête de Pâques, les frères grecs du désert avaient préparé la table d'une manière plus recherchée qu'à l'ordinaire, avec des nappes et des verres ; quand l'homme de Dieu eut vu cela, il se retira à l'instant ; il se mit sur la tête le chapeau d'un pauvre qui se trouvait là pour lors, et un bâton à la main, il sort dehors et va attendre à la porte. Pendant que les frères étaient à table, il criait à la porte que, pour l'amour de Dieu, ils donnassent l'aumône à un pèlerin pauvre et infirme.

On appelle le pauvre, on le fait entrer : il s'assied par terre à l'écart et pose son plat sur la cendre. Les frères, voyant cela, furent tout stupéfaits, et il leur dit « J'ai vu la table parée et ornée, je me suis aperçu que ce n'est pas là l'ordinaire de pauvres qui vont mendier de porte en porte. »

Il aimait à tel point la pauvreté en lui et chez les autres qu'il appelait toujours la pauvreté sa dame mais quand il voyait quelqu'un plus pauvre que lui, il en était jaloux et craignait d'être dépassé en cela par autrui. En effet ; un jour qu'il avait rencontré une pauvre femme, il dit à son compagnon :

« Le dénument de cette personne nous a fait

honte ; c'est une critique achevée de notre pauvreté, car à la place de mes richesses, j'ai fait choix de la pauvreté pour ma dame et voici qu'elle reluit plus en cette femme qu'en moi*. »

**Hist. ord. Min.*, Ire p., I. VI, c. CVII.

Un pauvre vint à passer devant lui, et l'homme de Dieu en fut touché d'une vive compassion ; alors son compagnon lui dit : « Bien que cet homme soit pauvre, peut-être aussi n'y en a-t-il pas dans tout le pays qui soit plus riche en désir. » L'homme de Dieu répliqua : « Dépouillez-vous vite de votre tunique, donnez-la à ce pauvre, jetez-vous à ses pieds et reconnaissez hautement la faute dont vous venez de vous rendre coupable. » Le compagnon obéit tout aussitôt.

Une fois il rencontra trois femmes semblables en tout pour la figure et pour la manière d'être, et elles le saluèrent en ces termes : « Que dame pauvreté soit la bienvenue », et elles disparurent de suite, sans qu'on les ait plus jamais vues.

En venant à Arezzo où une guerre intestine s'était émue, l'homme de Dieu vit du faubourg des démons qui se réjouissaient au-dessus de ce pays ; et appelant son compagnon nommé Silvestre, il lui dit : « Allez à la porte de la ville, et, de la part de Dieu tout-puissant, commandez aux démons d'en sortir. » Silvestre se hâta d'aller à la porte, où il cria avec force : « De la part de Dieu et par l'ordre de notre père François, démons, sortez, tous. » Peu de temps après, la concorde se rétablit parmi les citoyens.

Ce même Silvestre, n'étant encore que prêtre séculier, vit en songe sortir de la bouche de saint François une croix d'or dont le sommet touchait le ciel, et les bras étendus au large embrassaient l'une

et l'autre partie du monde. Touché de componction, le prêtre quitta aussitôt le monde et devint un parfait imitateur de l'homme de Dieu.

L'homme de Dieu était en oraison et le diable l'appela trois fois par son nom. Le saint lui répondit, et le diable ajouta : « Il n'est dans ce monde aucun homme, tel pécheur qu'il soit, auquel le Seigneur ne fasse miséricorde, s'il se convertit ; mais celui qui se tuera par une dure pénitence, ne trouvera jamais miséricorde. » Aussitôt le serviteur de Dieu connut par révélation la malice de l'ennemi qui s'était efforcé de le faire tomber dans la tiédeur.

Mais l'antique ennemi voyant qu'il n'avait pas eu le dessus de cette manière, lui inspira une forte tentation de la chair ; en la ressentant, l'homme de Dieu se dépouilla de son habit et se frappa avec une corde très mince, très serrée, en disant Allons, frère l'âne, garde-toi bien de remuer, voilà comment il faut subir le fouet. » Mais comme la tentation tardait à s'éloigner, saint François alla se précipiter tout nu dans une neige épaisse, puis prenant de cette neige, il en fit sept blocs en forme de boule, et se les mettant sous les yeux, il parla à son corps « Vois, lui dit-il : celle-ci qui est plus grosse, c'est ta femme ; de ces quatre, deux sont tes fils et deux sont tes filles, les deux qui restent sont ton domestique et ta servante. » Hâte-toi de les revêtir toutes, car elles meurent de froid ; mais si ces soins multipliés t'importunent, ne sers que le Seigneur avec sollicitude. » Aussitôt le diable confus se retira et le saint revint à sa cellule en glorifiant Dieu.

Il logeait depuis quelque temps chez Léon, cardinal de Sainte-Croix, qui l'avait invité. Une nuit les démons vinrent le battre avec la plus grande

violence. Il appela alors son compagnon et lui dit : « Les démons sont des hommes d'affaires destinés par Notre-Seigneur pour punir nos excès : or, je ne me rappelle pas avoir commis une faute que je n'aie expiée avec la miséricorde de Dieu et par la satisfaction ; mais peut-être que le majordome* a permis que ses gens se ruent sur moi, parce que je demeure à la cour des grands ; ce qui a pu fournir à mes pauvres petits frères l'occasion de concevoir de mauvais soupçons, quand ils me voient vivre dans les délices et, l'abondance. » Il se leva de grand matin et s'en alla.

**Castaldus*. Sic appellabant Longobardi locorum, prædiorum ac villarum præfectos, rerum dominicarum actores, procuratores, administratores, villicos. Ducange,V° Castaldus.

Il était en oraison, un jour qu'il entendit sur le toit de la maison, des troupes de démons qui couraient avec grand bruit : aussitôt il sortit et faisant sur lui le signe de la croix, il dit : « De la part du Dieu tout-puissant, je vous dis, démons, de faire sur mon corps tout ce qui vous est permis : je suis disposé à tout supporter, parce que n'ayant pas de plus grand ennemi que mon corps, vous me vengerez de mon adversaire, pendant qu'à ma place, vous exercerez vengeance contre lui. » Alors les démons confus s'évanouirent.

Un frère, le compagnon de l'homme de Dieu, vit, en extase, parmi les trônes du ciel, un de ces trônes très remarquable et brillant d'une gloire extraordinaire. Plein d'admiration il se demandait à qui ce siège éclatant était réservé, et il entendit qu'on lui disait : « Ce siège a appartenu à un des princes chassés du ciel et maintenant il est préparé à l'humble François. » Après sa prière, il demanda à l'homme de Dieu : « Que pensez-vous de vous-même, père ? » « Je me considère, répondit le saint,

comme un très grand pécheur. » Et aussitôt l'Esprit dit dans le cœur du frère
« Sache que ce que tu as vu est véritable ; parce que l'humilité élèvera le plus humble de tous au trône qui a été perdu par l'orgueil. »

Dans une vision, le serviteur de Dieu aperçut au-dessus de lui un séraphin crucifié qui imprima les marques de sa crucifixion d'une manière si évidente sur François que le saint paraissait avoir été lui-même crucifié. Ses mains, ses pieds et son côté, furent marqués du caractère de la croix ; mais il cacha ces stigmates à tous les yeux avec grand soin.

Quelques-uns cependant les virent de son vivant ; mais à sa mort, il y en eut beaucoup qui les considérèrent. L'existence réelle de ces stigmates fut confirmée par de nombreux miracles, dont il suffira d'en rapporter deux qui eurent lieu après son décès. Dans la Pouille, un homme appelé Roger, qui avait sous les yeux l'image de saint François, se mit à penser ceci en lui-même : « Serait-il vrai qu'il eût été honoré d'un pareil miracle ; ou bien serait-ce une pieuse illusion, ou même une fourberie inventée par ses frères ? » Tandis qu'il roulait cela dans son esprit, tout à coup il entendit, un bruit semblable à celui d'un javelot lancé, par une baliste, et se sentit grièvement blessé à la main gauche ; mais comme il n'y avait aucune déchirure à son gant, il l'ôta et trouva sur la paume de sa main une blessure profonde faite comme par une flèche. Il en résultait une chaleur si vive qu'il semblait devoir entièrement défaillir de douleur et de chaleur. Alors il se repentit et témoigna croire à la réalité des stigmates de saint François ; deux jours après, ayant prié le saint par ses stigmates, il fut

aussitôt guéri.

Au royaume de Castille, un homme dévot, à saint François allait à complies, et fut la victime innocente d'embûches dressées pour faire mourir un autre que lui ; il fut mortellement blessé et laissé pour mort. Après quoi, sort cruel meurtrier lui enfonça une épée dans la gorge et ne pouvant la retirer, il s'enfuit. On accourt, de toutes parts, on s'écrie et on le pleure comme un homme mort.

Or, à minuit, comme la cloche des frères sonnait les matines, sa femme se mit à lui crier : « Mon maître, lève-toi et va aux matines ; voici la cloche qui t'appelle. » Aussitôt le blessé lève la main et semble faire signe à quelqu'un d'extraire l'épée, quand, aux yeux de tous, voici l'épée qui saute en l'air comme si elle eût été lancée par un poignet très vigoureux : à l'instant cet homme se leva parfaitement guéri en disant : « Le bienheureux François est venu à moi, et apposant ses stigmates sur mes blessures, il en a rempli chacune d'elles . d'une onction suave et les a guéries miraculeusement par ce contact : comme il voulait se retirer, je lui faisais signe d'ôter l'épée, parce que je ne pouvais parler autrement. Il la saisit et la jeta avec force et aussitôt il guérit entièrement ma gorge, en passant doucement ses stigmates dessus. »

Saint François et saint Dominique, ces deux lumières du monde, se trouvaient à Rome en compagnie du cardinal d'Ostie qui fut dans la suite souverain pontife. Cet. évêque leur dit : « Pourquoi ne faisons-nous pas de vos frères des évêques et des prélats qui l'emporteraient sur les autres par leur enseignement et leurs exemples ? » Ce fut à qui répondrait le premier. L'humilité de saint

François lui donna la victoire en ne s'avançant pas : saint Dominique remporta aussi la victoire en répondant le premier par obéissance. Saint Dominique répondit donc : « Seigneur, s'ils veulent le reconnaître, mes frères ont été élevés à une position convenable ; et tant que cela sera en mon pouvoir, je ne souffrirai pas qu'ils obtiennent d'autre marque de dignité. » Après quoi saint François prit la parole et répondit : « Seigneur, mes frères ont été appelés mineurs, afin qu'ils n'eussent pas la présomption de devenir majeurs. »

Saint François, qui avait la simplicité d'une colombe, invitait toutes les créatures à l'amour du Créateur ; il prêchait les oiseaux qui l'écoutaient, qui se laissaient toucher par lui et qui ne se retiraient qu'après en avoir reçu la permission. Des hirondelles babillaient tandis qu'il prêchait, elles se turent immédiatement après qu'il leur eut donné ordre de le faire.

À la Portioncule, une cigale qui restait sur un figuier, vis-à-vis de sa cellule, chantait souvent. L'homme de Dieu étendit la main et l'appela en disant : « Ma sœur la cigale, viens à moi. » L'insecte obéissant monta aussitôt sur la main de saint François qui lui dit : « Chante, ma sœur la cigale, et loue ton. Seigneur. Elle se mit aussitôt à chanter et ne se retira qu'après avoir été congédiée. Il ne touchait ni aux lanternes, ni aux lampes, ni aux chandelles, car il ne voulait pas en ternir l'éclat avec sa main. Il marchait sur les pierres avec révérence par considération, pour celui qui s'appelle Pierre. Il ôtait les vers de dessus le chemin de crainte qu'ils ne fussent écrasés sous les pieds des passants. Afin que les abeilles ne mourussent pas au milieu du froid de l'hiver, il leur

faisait donner du miel et ce qu'il y a de meilleur en vin. Tous les animaux il les appelait ses frères. Rempli d'une joie merveilleuse et ineffable dans son amour pour le Créateur, il contemplait le soleil, la lune et les étoiles et les invitait à aimer le Créateur. Il empêchait qu'on ne lui fît une grande couronne en disant : « Je veux que mes frères simples aient part en mon chef. »

Un homme fort mondain, ayant rencontré le serviteur de Dieu François qui prêchait à Saint-Séverin, vit, par une révélation divine, deux épées très brillantes placées en travers sur le saint en forme de croix ; l'une allait de la tête aux pieds et la seconde s'étendait d'une main à l'autre en passant transversalement par sa poitrine. Or, il n'avait jamais vu François, mais il le reconnut à cette marque : alors il fut touché, entra dans l'ordre des frères Mineurs où il mourut heureusement.

Les larmes qu'il versait constamment. lui firent contracter une maladie aux yeux ; on lui conseilla alors de cesser de pleurer ; mais il répondit : « Ce n'est pas par amour pour cette lumière qui nous est commune avec les mouches qu'il faut renoncer à voir la lumière éternelle. »

Ses frères le pressaient de se laisser faire une opération à cause de son mal d'yeux, et le chirurgien avait en main un instrument de fer rougi au feu ; alors l'homme de Dieu dit : « Mon frère, le feu, sois doux et courtois pour moi. Je prie le Seigneur qui t'a créé de tempérer pour moi ta chaleur. » Et en disant cela il fit le signe de la croix sur l'instrument qui fut enfoncé dans la chair vive depuis l'oreille jusqu'au sourcil, sans qu'il en ressentît aucune douleur ; il le témoigna lui-même.

Le serviteur de Dieu était attaque d'une très

grave maladie à l'ermitage de Saint-Urbain. Sentant lui-même que la nature était en défaillance, il demanda à boire du vin, mais il n'y en avait point : on lui apporta de l'eau qu'il bénit en faisant le signe de la croix ; et à l'instant elle fut changée en un vin excellent. La pureté du saint homme lui fit obtenir ce que la pauvreté d'un lieu désert n'avait pu lui procurer : il n'en eut pas plutôt goûté qu'il entra de suite en convalescence.

Il préférait les mépris aux louanges : et lorsque les peuples exaltaient les mérites de sa sainteté, il commandait à quelque frère de lui lancer aux oreilles des paroles de nature à l'avilir. Et quand le frère, bien malgré lui, l'appelait rustique, mercenaire, maladroit et inutile, saint François tout égayé lui disait : « Que le Seigneur vous bénisse, parce que vous dites les choses les plus vraies : elles sont telles que je dois en entendre. » Le serviteur de Dieu ne voulut pas tant être supérieur qu'inférieur, ni tant commander qu'obéir. Aussi il se démit du généralat et demanda nu gardien à la volonté duquel il serait soumis en tout. Il promit et pratiqua toujours l'obéissance à l'égard du frère avec lequel il avait coutume d'aller.

Un frère ayant commis un acte de désobéissance, en témoignait du repentir ; cependant l'homme de Dieu, pour inspirer de la crainte aux autres, fit jeter le capuce de ce frère dans le feu. Après que le capuce fut resté quelque temps, en plein foyer, il ordonna, de l'ôter et de le rendre au frère. On ôte donc le capuce du milieu des flammes, saris qu'il y eût la moindre trace de brûlure.

Un jour qu'il se promenait dans les marais de Venise, il trouva une énorme multitude d'oiseaux qui chantaient, et il dit à son compagnon : « Mes

frères les oiseaux louent leur Créateur, allons au milieu d'eux chanter les heures canoniales. » Quand il pénétra dans cette volée, les oiseaux ne furent pas effrayés, mais le saint et son compagnon ne pouvant s'entendre l'un l'autre à cause du gazouillement excessif de ces animaux, François dit : « Mes frères les oiseaux, cessez de chanter jusqu'à ce que nous ayons terminé notre office de Laudes. » Les oiseaux se turent aussitôt, et quand les Laudes furent achevées, il leur donna la permission de chanter et à l'instant ils continuèrent leur ramage comme à l'ordinaire.

Il avait été invité par un chevalier auquel il dit : « Frère hôte, suivez mes avis, et confessez vos péchés, car bientôt vous mangerez ailleurs. » Le chevalier consentit ; il régla ses affaires domestiques, et reçut une pénitence salutaire. Or, comme ils entraient pour se mettre à table, l'hôte mourut subitement.

Il avait rencontré une multitude d'oiseaux et il les avait salués comme des créatures douées de raison. « Mes frères les oiseaux, leur dit-il, vous devez beaucoup de louanges à votre Créateur qui vous a revêtus de plumes ; il vous a donné des ailes pour voler, il vous a départi les régions de l'air et il vous gouverne sans aucune sollicitude de votre part. » Les oiseaux se mirent alors à allonger le cou, à battre de l'aile, à ouvrir le bec et à regarder le saint attentivement. En passant au milieu d'eux, il les touchait avec sa robe et cependant aucun ne changea de place jusqu'à ce que leur en ayant donné la permission, ils s'envolèrent tous à la fois.

Au château d'Alviane, pendant une prédication, on ne pouvait l'entendre à cause : du gazouillement des hirondelles dont le nid était proche. Et il leur

dit : « Mes sœurs les hirondelles, c'est à moi de parler maintenant ; vous avez assez dit ; gardez le silence jusqu'à ce que la parole du Seigneur soit achevée. » Aussitôt elles lui obéirent et Se turent.

Un jour que l'homme de Dieu voyageait dans la Pouille, il trouva sur le chemin une grande bourse toute grosse d'argent. En la voyant, son compagnon voulut la prendre, pour en faire largesse aux pauvres ; mais le saint s'y opposa formellement. « Il n'est pas permis, dit-il, mon fils, de prendre le bien d'autrui. » Mais comme le frère insistait fortement, François, après une courte oraison, lui commanda de ramasser la bourse qui au lieu d'argent ne renfermait plus qu'une couleuvre. À cette vue le frère eut peur, mais comme il voulait obéir et exécuter l'ordre qu'il avait reçu, il prit la bourse avec les mains, et il en sortit un grand serpent. Alors le saint dit : « L'argent, pour les serviteurs de Dieu, n'est rien autre chose que diable et serpent venimeux. »

Un frère, fortement tenté, se mit dans l'esprit que s'il avait sur lui quelque papier avec l'écriture du saint, la tentation cesserait aussitôt. Mais comme il n'osait pas lui manifester son désir, il arriva que l'homme de Dieu l'appela : « Apportez-moi, lui dit-il, mon fils, du papier et de l'encre, car je veux écrire quelque chose à la louange de. Dieu. » Et après avoir écrit, il dit : « Prenez ce papier et gardez-le soigneusement jusqu'au jour de votre mort. » Et aussitôt toute tentation s'éloigna de lui.

Ce même frère, lorsque le saint était malade, se mit à penser : « Voilà que le Père est près de mourir, et ce serait pour moi grande consolation, si ; après sa mort, j'avais la tunique de mon Père. » Peu après, saint François l'appelle et lui dit : « Je

vous donne cette tunique et après ma mort, elle vous appartiendra de plein droit. »

Il avait reçu l'hospitalité à Alexandrie, en Lombardie, chez. un honn- ête homme, qui le pria, pour observer l'évangile, de manger de tout ce qu'on servirait. Le saint ayant consenti au pieux désir de son hôte, celui-ci courut lui préparer un chapon de sept ans pour le repas. Pendant qu'ils étaient à table, un infidèle demanda l'aumône pour l'amour de Dieu. Aussitôt le saint homme, entendant bénir le nom de Dieu, fit passer au mendiant un morceau de chapon. Le malheureux infidèle conserve. ce, qui vient de lui être donné, et le lendemain, tandis que le saint prêchait, il le montre en disant : « Voici, quelle sorte de viande mange ce frère que vous honorez comme un saint : c'est ce qu'il m'a donné hier soir. » Mais. le morceau de chapon parut à tout le monde être du poisson. Alors l'infidèle, traité d'insensé par toute l'assemblée, ayant appris ce qu'il en était, resta confus et demanda pardon. Le morceau reparut être de la chair quand le prévaricateur fut rentré en lui-même*.

*Saint Antonin, tit. XXIV, ch. II, § 2. - Wading.

Une fois que le saint était à table et qu'il y avait conférence sur la pauvreté de la Bienheureuse Vierge et de son Fils, aussitôt l'homme de Dieu quitta 1a table en poussant des sanglots de douleur et couvert de larmes il mange sur la terre nue le morceau de pain qui lui reste. - Il voulait qu'on témoignât une grande révérence pour les mains des prêtres à qui a été confié le pouvoir de faire le sacrement du corps de N.-S. Aussi disait-il souvent : « Si je rencontrais un saint venant du ciel et un pauvre prêtre, j'irais au plus tôt embrasser les

mains du prêtre, et je dirais au saint « Attendez-moi, saint Laurent, parce que les mains que voici touchent le verbe de vie, et elles possèdent quelque chose de surhumain. »

Sa vie fut illustrée par de nombreux miracles. En effet, des pains qu'on lui présenta à bénir guérirent beaucoup de malades ; il changea de l'eau en vin, et un malade qui en goûta récupéra aussitôt la santé ;, il fit encore beaucoup d'autres miracles. Quand il approcha de sa fin, bien que réduit par une longue maladie, il se fit mettre sur la terre nue et appela auprès de lui tous les frères qui se trouvaient dans la maison. Imposant alors les mains sur eux tous, il les bénit, et, comme à la Cène du Seigneur, il donna à chacun une petite bouchée de pain. Il invitait, suivant la coutume, toutes les créatures à louer Dieu ; la mort elle-même, qui est si terrible pour tous et si odieuse, il l'invitait aussi ; il l'accueillit avec joie, et la priait de venir en son hôtellerie, en disant : « Qu'elle soit la bienvenue, ma sueur la mort. » Quand, fut arrivée sa dernière heure, il s'endormit dans le Seigneur. Un frère vit son âme, sous la forme d'une étoile semblable à la lune en grandeur et brillante, comme le soleil. Le supérieur des frères dans la terre de Labour, appelé Augustin, qui était à l'extrémité, et qui avait déjà perdu depuis longtemps l'usage de la parole, s'écria subitement : « Attendez-moi, père, attendez ; je vais avec vous. » Comme les frères lui demandaient ce qu'il voulait dire, il répondit : « Ne voyez-vous pas notre père François qui va au ciel ? » Et, au même instant, il s'endormit en paix et suivit le père.

Une dame qui avait été fort dévouée à saint François vint à mourir. Les clercs et les prêtres

étaient autour de sa bière pour ses funérailles, quand tout à coup cette femme se lève sur le lit funèbre, et appelant un des prêtres qui étaient là, elle lui dit : « Mon frère, je veux me confesser. J'étais morte et j'étais destinée à rester dans une dure prison, parce que je n'avais pas encore confessé un péché que je vous découvrirai ; mais saint François ayant prié pour moi, il m'a été accordé de revenir à mon corps, afin qu'après avoir déclaré ce péché, je pusse en obtenir le pardon. Et je ne vous l'aurai pas plus tôt dit, que sous vos yeux je reposerai en paix. » Elle se confessa donc, reçut l'absolution ; après quoi, elle s'endormit dans le Seigneur.

Les frères de Vicéra demandèrent à un homme de leur prêter son chariot ; il répondit, tout indigné : « J'aimerais mieux écorcher, deux d'entre vous et saint François en même temps, que de vous prêter mon chariot. » Mais, rentré en lui-même, il se reprocha sa conduite et se repentit de son blasphème, par la peur de la colère de Dieu. Peu après, son fils devint malade et, fut réduit à l'extrémité. Quand il vit son fils mort, il se roulait par terre, pleurait, et évoquait saint François, en disant : « C'est moi qui ai péché, c'est moi que vous auriez dû frapper. Rendez, ô saint, à celui qui vous supplie dévotement, ce que vous avez ravi à celui qui a blasphémé indignement. » Bientôt, son fils ressuscita, et fit cesser ses pleurs, en disant : « Quand je fus mort, saint François m'a mené par un chemin long et obscur, jusqu'à ce, qu'il m'eût placé dans un verger des plus beaux, et ensuite il m'a dit : « Retourne vers « ton père je ne veux pas te retenir davantage. »

Un pauvre devait une certaine somme d'argent à

un riche, qu'il pria, pour l'amour de saint François, de proroger son terme. Ce riche lui répondit avec orgueil : « Je t'enfermerai dans un endroit où ni saint François, ni personne ne pourra t'aider. » Et aussitôt il fit enfermer cet homme dans une prison obscure, après l'avoir enchaîné. Peu après, saint François vint, brisa la prison, rompit les chaînes de cet homme et le ramena sain et sauf à la maison.

Un soldat, qui se moquait des œuvres de saint François et de ses miracles, jouait un jour aux dés, et, rempli de folie et d'incrédulité, il dit aux assistants : « Si François est saint, qu'il vienne un coup de dix-huit. » Et aussitôt les trois des apportèrent le nombre six, et jusqu'à neuf fois de suite ; à chaque coup, il amena sur les trois dés le nombre six. Mais ce soldat, ajoutant folie sur folie, dit encore : « S'il est vrai que ce François soit saint, que mon corps aujourd'hui tombe percé d'un coup d'épée ; mais, s'il n'est pas saint, que je m'en retire sain et sauf. » Quand la partie fut finie, : afin que sa prière aggravât son iniquité, il insulta son neveu qui, saisissant une épée, la plongea dans les entrailles de son oncle et le tua incontinent*.

*Saint Bonaventure.

Un homme avait une jambe perdue, au point qu'il, ne pouvait faire aucun mouvement. Il invoqua saint François, en disant : « Saint François, venez à mon aide ; souvenez-vous de mon dévouement et des services que je vous ai rendus, car je vous ai porté sur mon âne ; j'ai baisé vos saints pieds et vos mains, et voici que je meurs dans les tourments les plus affreux. » Aussitôt le saint lui apparut avec un petit bâton qui avait la forme d'un thau ; il toucha l'endroit malade, et un abcès creva ; alors, il fut guéri, mais la marque du thau resta toujours en cet

endroit. C'était avec ce caractère que saint François avait coutume de signer ses lettres.

À Castro-Pomérélo, dans les montagnes de la Pouille, une jeune fille unique vint à mourir. Sa mère, qui avait de la dévotion à saint François, était abîmée dans une tristesse profonde. Or, le saint lui apparut : « Ne pleurez pas, lui dit-il ; car la lumière de votre, lampe, que vous pleurez comme éteinte, vous sera rendue à mon intercession. » La mère reprit donc confiance et ne laissa pas emporter le cadavre de sa fille, mais elle invoqua le nom de saint François, et prenant sa fille toute morte, elle la leva rendue à la vie.

Dans la ville de Rome, un petit enfant, tombé d'une fenêtre d'un palais, avait été, tué sur le coup. On invoque saint François, et l'enfant est aussitôt rendu à la vie.

Dans la ville de Sezza, une maison en s'écroulant écrasa un jeune homme, et déjà son cadavre était posé sur un lit pour être enseveli. La mère invoquait saint François, avec toute la dévotion dont elle pouvait être capable, quand, vers minuit, l'enfant bâilla, puis il se leva guéri et il s'épancha en paroles de louanges.

Frère Jacques de Riéti avait passé un fleuve dans une nacelle avec des frères, et déjà ses compagnons étaient descendus sur la rive ; il se disposait lui-même à sortir du bateau, quand, la barque' venant à chavirer, il tomba au fond du fleuve. Les frères se mirent à invoquer saint François pour la délivrance du noyé qui, lui-même, implorait, selon son pouvoir et de tout cœur, le secours du bienheureux. Alors ce noyé, marchant au fond de l'eau comme sur la terre ferme, prit la nacelle submergée et vint avec elle au rivage. Ses vêtements ne furent même

pas mouillés, et pas une goutte d'eau n'atteignit sa tunique.

V. Temps du pélerinage (suite)

Paragraphes du LIVRE III

§V. TEMPS DU PÉLERINAGE

1. Saint Urbain
2. Sainte Pétronille
3. Saint Pierre, Exorciste, et Saint Marcellin
4. Saint Prime et saint Félicien
5. Saint Barnabé, apotre
6. Saint Vitus et saint Modeste
7. Saint Cyr et sainte Julitte, sa mère
8. Sainte Marine, vierge
ou plutôt sainte Marie, vierge *
9. Saint Gervais et saint Protais
10. La Nativité de saint Jean-Baptiste
11. Saint Jean et saint Paul
12. Saint Léon, pape
13. Saint Pierre, apôtre
14. Saint Paul, apôtre.
15. Les sept frères qui furent les fils de sainte Félicité
16. Sainte Théodore
17. Saint Alexis
18. Sainte Marguerite
19. Sainte Praxède
19. Sainte Marie-Magdeleine
20. Saint Apollinaire
21. Sainte Christine
22. Saint Jacques le majeur
23. Saint Christophe
24. Les sept dormants
25. Saints Nazaire et Celse
26. Saint Félix, pape

27. Saint Simplice et saint Faustin
28. Sainte Marthe
29. Saint Abdon et saint Sennen
30. Saint Germain, évêque
31. Saint Eusèbe
32. Les saints Macchabées
33. Saint Pierre aux liens
34. Saint Étienne, pape
35. L'Invention de saint Étienne, premier martyr
36. Saint Dominique
37. Saint Sixte, pape
38. Saint Donat
39. Saint Cyriaque et ses compagnons
40. Saint Laurent, martyr
41. Saint Hippolyte et ses compagnons
42. L'Assomption de la bienheureuse vierge Marie
43. Saint Bernard
44. Saint Timothée
45. Saint Symphorien
46. Saint Barthélemy
47. Saint Augustin
48. La Décollation de saint Jean-Baptiste
49. Saint Félix et saint Adaucte ou Adjoint
50. Saint Savinien et sainte Savine
51. Saint Loup
52. Saint Mamertin
53. Saint Gilles
54. La Nativité de la bienheureuse vierge Marie
55. Saint Adrien et ses Compagnons
56. Saint Gorgon et saint Dorothée
57. Saint Prote et saint Hyacinthe
58. L'Exaltation de la sainte Croix
59. Saint Jean chrysostome
60. Saint Corneille et saint Cyprien
61. Saint Lambert
62. Sainte Euphémie

63. Saint Mathieu, apôtre
64. Saint Maurice et ses compagnons
65. Sainte Justine vierge
66. Saint Come et saint Damien
67. Saint Fursy, évêque
68. Saint Michel, archange
69. Saint Jérôme
70. Saint Remi
71. Saint Léger
72. Saint François

---

73. Sainte Pélagie

Tirée des Vies des Pères.

Pélagie, la première des femmes de la ville d'Antioche, regorgeait de biens et de richesses. Douée d'une beauté extraordinaire, fière et vaine dans sa manière d'être, elle salissait son esprit et son corps dans l'impudicité. Quand il lui arrivait de passer par la ville, c'était avec une ostentation telle qu'on ne voyait sur elle qu'or, argent et pierres précieuses ; partout où elle allait elle embaumait l'air de l'odeur de toutes sortes de parfums. Elle était précédée et suivie d'une foule immense de jeunes filles et de jeunes garçons aussi revêtus d'habits somptueux. Un saint père appelé Nonnus, évêque d'Héliopolis, aujourd'hui Damiette, en la voyant, se mit à verser des larmes très amères de ce qu'elle avait plus de souci de plaire au monde qu'il n'en avait lui-même de plaire à Dieu. Se prosternant alors sur le pavé, il frappait la terre avec son visage et l'arrosait de ses larmes, en disant :

« Grand Dieu ! pardonnez-moi, misérable

pécheur que je suis, parce que cette femme de mauvaises mœurs a mis plus de temps à parer son corps pour un seul jour que je n'en ai mis dans toute ma vie pour me sauver. Ô Seigneur, que les ornements d'une pécheresse ne soient pas pour moi un sujet de confusion quand je paraîtrai en présence de votre redoutable majesté. Elle est ornée avec les soins les plus exquis pour la terre, et moi qui me suis proposé de vous servir comme mon immortel Seigneur, j'ai été assez négligent pour ne pas accomplir ma promesse. » Puis il dit à ceux qui se trouvaient là avec lui : « En vérité je vous dis que Dieu la produira contre nous au jour du jugement, parce qu'elle se farde avec soin pour plaire à des amants sur la terre, tandis que nous négligeons de plaire au céleste époux. » Pendant qu'il disait ces choses et d'autres à peu près semblables, tout à coup il s'endormit, et il vit en songe une colombe noire et puante à l'excès, voltiger autour de lui pendant qu'il disait la messe. Quand il eut dit aux catéchumènes de se retirer, la colombe disparut et revint après la messe. Alors l'évêque la plongea dans un vase rempli d'eau et elle en sortit nette et blanche : elle s'envola ensuite si haut, qu'il devint impossible de la voir. Enfin l'évêque s'éveilla. Or, une fois qu'il prêchait à l'église, Pélagie était présente. Elle fut si touchée de ses paroles qu'elle lui écrivit une lettre en ces termes : « Au saint évêque, disciple de Jésus-Christ, Pélagie, disciple du diable. Si vous voulez donner une preuve que vous êtes bien le disciple de Jésus-Christ qui, d'après ce que j'ai entendu, est descendu du ciel pour les pécheurs, daignez me recevoir toute pécheresse que je suis, mais repentante. »

L'évêque lui répondit : « Je vous prie de ne pas

mettre mon humilité à l'épreuve, parce que je suis un homme pécheur. Si vous désirez être sauvée, vous ne pourrez pas me voir en particulier, mais. vous me verrez avec les autres évêques. » Lorsqu'elle fut arrivée auprès de Nonnus placé avec ses collègues, elle se jeta à ses pieds qu'elle tenait de ses mains, et elle dit en versant des larmes très amères : « Je suis Pélagie, une mer d'iniquités, agitée par des flots de péchés. Je suis un abîme de perdition, je suis le gouffre et le piège des âmes ; combien se sont laissé duper par moi ! mais j'ai maintenant tous ces crimes en horreur. » Alors l'évêque l'interrogea : « Quel nom avez-vous ; lui dit-il ? Elle répondit : « Dès ma naissance, je m'appelle Pélagie, mais à cause du luxe de mes vêtements, on m'appelle Marguerite. »L'évêque, l'accueillant donc avec bonté, lui enjoignit une pénitence salutaire ; il l'instruisit avec soin de la crainte de Dieu, et la régénéra par le saint baptême. Or, le diable était là qui criait : « Oh quelle violence. j'endure de ce vieux décrépit ! Ô violence ! ô vieillesse méchante ! Maudit soit le jour où tu es né pour être mon ennemi, et dans lequel tu n'as ravi ma plus chère espérance ! Une nuit encore, pendant que Pélagie dormait, le diable vint la réveiller et lui dire : « Dame Marguerite, quel mal t'ai je jamais fait ? Ne t'ai-je pas ornée de toutes sortes de richesses et de gloire ? Je t'en prie, dis-moi, en quoi je t'ai contristée, à l'instant je réparerai le tort que je t'ai fait. Seulement, je t'en conjure, ne m'abandonne pas, afin que je ne devienne pas le sujet du mépris des chrétiens. » Mais Pélagie se signa et souffla sur le diable qui disparut aussitôt.

Le troisième jour après son baptême, elle disposa tout ce qui lui appartenait et le donna aux

pauvres. Peu de jours après, à l'insu de tout le monde, Pélagie s'enfuit pendant la nuit et vint au mont des Oliviers où, prenant l'habit d'ermite, elle habita une petite cellule dans laquelle elle servit Dieu en pratiquant une rigoureuse abstinence. Elle jouissait d'une réputation extraordinaire, et on l'appelait frère Pélage. Dans la suite, un diacre de l'évêque dont nous avons parlé vint à Jérusalem pour visiter les lieux saints. Or, l'évêque lui avait dit qu'après avoir accompli ses dévotions, il s'informât d'un moine nommé Pelage et qu'il l'allât voir, parce que c'était un vrai serviteur de Dieu. Il le fit, mais bien que Pélagie le reconnût aussitôt, il ne la reconnut cependant point à cause de sa maigreur extrême. Pélagie lui dit : « Avez-vous un évêque ? « Oui, seigneur, répondit-il. » « Qu'il prie pour moi le Seigneur, reprit Pélagie, car c'est un véritable apôtre de Jésus-Christ » Le diacre s'en alla et revint à la cellule de Pélage trois jours après. Mais comme après avoir frappé à la porte personne ne lui avait ouvert, il enfonça la fenêtre, et il vit que Pélage était mort. Il courut annoncer cela à l'évêque qui vint avec le clergé et les moines pour rendre les derniers devoirs à un si saint homme. Mais quand on eut sorti le cadavre de la cellule, on s'aperçut que c'était une femme. Tous furent remplis d'admiration, et rendirent grâces à Dieu ; ensuite ils ensevelirent le saint corps avec honneur. Or, elle trépassa le huitème jour d'octobre, vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-dix.

74. Sainte Marguerite

Marguerite, nommée Pélage, vierge très belle, riche et noble, fut l'objet des meilleurs soins et du

plus grand intérêt de la part de ses parents qui s'appliquèrent à lui inculquer d'excellentes mœurs. Elle avait tant d'estime pour la pudeur, qu'elle ne se laissait regarder par personne. Cependant un jeune homme de famille noble la recherche en mariage, et du consentement des parents, on fait tous les préparatifs des noces avec la plus grande pompe et la plus grande somptuosité. Le jour étant arrivé les jeunes gens, les jeunes personnes et toute la noblesse réunis, célébraient avec joie la solennité des noces devant le lit déjà préparé quand, par l'inspiration de Dieu, la jeune vierge, considérant que la perte de la virginité était achetée avec de si coupables réjouissances, se prosterna par terre et pesa dans son cœur les embarras du mariage avec une telle, exactitude qu'elle parvint à mépriser toutes les jouissances de cette vie comme si elles fussent des ordures. En conséquence elle s'abstint cette nuit-là même d'avoir des relations avec son mari, et à minuit, après s'être recommandée à Dieu, elle se coupa les cheveux, et s'enfuit, en cachette déguisée en homme. Arrivée à un monastère éloigné, et s'appelant frère Pélage, elle fut reçue par l'abbé et formée avec soin. Frère Pélage se comporta si saintement et si dévotement qu'à la mort du proviseur d'une communauté de religieuses, de l'avis des anciens ; et par l'ordre de l'abbé, il fut mis, malgré lui, à la tête du couvent de vierges.

Or, tandis qu'il servait avec fidélité et exactitude à ces saintes filles ce qui leur était nécessaire pour la nourriture du corps comme pour celle de l'âme, le diable jaloux s'étudia à apporter des obstacles au bien qu'elle faisait heureusement, en suscitant un crime. Il poussa donc à un adultère une vierge qui restait à la porte, et quand les suites de son crime

devenues patentes ne pouvaient plus se cacher, toutes les vierges et les moines furent consternés de honte et de douleur ; sans jugement comme sans interrogatoire, Pélage fut condamné parce qu'il était en rapports fréquents avec les religieuses dont il était chargé. On le chasse hors du cloître, et on le renferme dans le creux d'un rocher ; on charge le plus sévère des moines de lui porter du pain d'orge et de l'eau en très petite quantité. Après quoi les moines se retirèrent et laissèrent Pélage seul. Celui-ci supporta tout en patience et ne se laissa troubler de rien, mais en rendant à Dieu de continuelles actions de grâces, il prenait de la force et se remettait constamment sous les yeux les exemples des saints. Enfin quand il connut que sa mort approchait, il écrivit en ces termes à l'abbé et aux moines : « Issue d'un sang noble, j'ai été appelée Marguerite dans le monde, et pour traverser la mer des tentations, je me suis donné le nom de Pélage. Je suis vierge, et j'ai prouvé par mes actions que je n'ai pas menti avec mauvaise intention. Un crime m'a fait pratiquer la vertu ; j'ai fait pénitence bien que je sois sans reproche ; une chose me reste à demander ; c'est que les hommes qui ignoraient que je suis une femme laissent aux sœurs le soin de m'ensevelir, alors la vue de mon corps livré à la mort sera la justification de ma vie, puisque les femmes reconnaîtront pour vierge celle que des calomniateurs ont jugée être une adultère. »

Quand les moines et les religieuses eurent ouï la lecture de cette lettre, tous coururent à la caverne. Les femmes reconnurent que Pelage était une femme et on s'assura qu'elle avait conservé sa virginité. Tous firent pénitence et elle fut enterrée avec honneur dans le monastère des vierges.

75. Sainte Thaïs, pécheresse

Thaïs, pécheresse, selon qu'il est rapporté dans les *Vies des Pères**, était d'une si grande beauté que plusieurs ayant vendu pour elle tout ce qu'ils possédaient, se virent réduits à la dernière pauvreté ; ses amants, jaloux les uns des autres, se livraient à des querelles si fréquentes que la porte de cette fille était très souvent arrosée de sang. Informé de cela, l'abbé Paphnuce prit un habit séculier et une pièce de monnaie, et étant allé trouver Thaïs en une ville d'Égypte où elle restait, il lui donna cet argent pour prix du péché qu'il feignait avoir dessein de commettre. Thaïs reçut l'argent et lui dit : « Entrons dans une chambre. » Quand il y fut entré, elle l'invita à monter sur le lit qui était couvert de riches étoffes, et Paphnuce lui dit : « S'il y a quelque chambre plus reculée, allons-y » Elle le conduisit dans plusieurs autres pièces, mais l'abbé répétait toujours qu'il craignait d'être vu.

*Le texte de J. de Voragine porte quatre cents livres, mais les *Vies des Pères* n'en marquent que quarante. C'est sans doute une faute de copiste qui aura mis quadragintarum pour quadragenarum.

Alors Thaïs lui, dit : « Il y a une chambre où personne n'entre ; mais si vous craignez Dieu, il n'y a point de lieu qui soit caché à sa divinité. » Quand le vieillard eut entendu. cela, il lui dit : « Vous savez donc qu'il y a un Dieu ? Et comme elle lui eut répondu qu'elle savait qu'il y a un Dieu, et un royaume à venir, et même des tourments réservés aux pécheurs, il lui dit : « Si vous connaissez ces choses, pourquoi, en causant la perte de tant d'âmes, vous êtes-vous mise en état d'être condamnée avec justice, lorsque vous aurez à

rendre compte devant Dieu non seulement de vos crimes, mais aussi des crimes des autres ? En entendant ces mots, Thaïs se jeta aux pieds de l'abbé Paphnuce et lui fit cette prière en versant des larmes : « Je sais, père, qu'il y a une pénitence, et j'ai confiance d'obtenir pardon par vos prières : je ne vous demande que trois heures de délai, et après cela j'irai où il vous plaira exécuter tout ce que vous me commanderez. » L'abbé lui désigna alors un endroit où elle devait se rendre ; puis elle rassembla tout ce qu'elle avait gagné par ses péchés, et après l'avoir fait porter au milieu de la ville, elle y mit le feu en présence de tout le peuple, en criant : « Venez tous, vous qui avez péché avec moi, venez voir comme je vais brûler ce que vous m'avez donné. » Or, il y en avait pour une valeur de quarante livres d'or *.

Quand elle eut tout brûlé, elle se rendit à l'endroit que lui avait désigné l'abbé Paphnuce. Celui-ci trouva un monastère de vierges où il l'enferma dans une petite cellule dont il scella la porte avec du plomb. Il n'y laissa qu'une petite fenêtre par où on lui devait passer un peu de nourriture, et il commanda aux autres religieuses que tous les jours on lui portât un peu de pain et un tout petit peu d'eau. Le vieillard allait se retirer, quand Thaïs lui dit : « Où voulez-vous, père, que je répande l'eau que la nature rejette ? « Dans votre cellule, répondit-il, comme vous le méritez. » Comme elle demandait encore comment elle devait adorer Dieu, il répondit : « Vous n'êtes pas digne de prononcer le nom de Dieu, ni d'avoir sur les lèvres le nom de la Trinité, pas plus que d'élever vos mains au ciel, puisque vos lèvres sont pleines d'iniquité, que vos mains sont souillées d'ordures ; mais contentez-vous, étant assise, de regarder du

côté de l'Orient et de répéter souvent ces paroles : « Vous qui, m'avez formée, ayez pitié de moi. » Thaïs ayant passé trois années recluse de cette manière, Paphnuce eut compassion d'elle, et alla trouver l'abbé Antoine pour savoir si Dieu lui avait remis ses péchés. Quand il eut exposé l'affaire à saint Antoine, celui-ci convoqua ses disciples et leur commanda de passer la nuit suivante dans les veilles et la prière, chacun de son côté, avec l'espoir que Dieu révélerait à quelqu'un d'eux le motif pour lequel l'abbé Paphnuce était venu.

Comme ils priaient sans relâche, l'abbé Paul, le principal disciple d'Antoine, vit tout à coup dans le ciel un lit recouvert d'étoffes précieuses que gardaient trois vierges dont le visage était resplendissant de clarté. Ces trois vierges étaient la crainte de la peine future qui avait retiré Thaïs du vice, la honte des fautes commises qui lui avait valu le pardon, et l'amour de la justice qui l'avait portée aux choses du ciel. Et comme Paul disait qu'une si grande grâce était pour Antoine, une voix divine lui répondit : « Ce n'est point. pour ton père Antoine, mais pour la pécheresse Thaïs. »Paul ayant rapporté le matin cette vision et l'abbé Paphnuce ayant connu par là quelle était la volonté de Dieu, celui-ci se retira avec joie. Étant arrivé au monastère, il brisa le sceau de la porte de la cellule. Mais Thaïs priait qu'on la laissât encore recluse. Alors l'abbé lui dit : « Sortez, car Dieu vous a remis vos péchés. » Et elle répondit : Je prends Dieu à témoin que, depuis mon entrée ici, j'ai fait de tous mes péchés comme un monceau que j'ai mis devant mes yeux ; et de même que le souffle de ma respiration ne m'a point quittée, de même aussi la vue de mes péchés n'a point quitté mes yeux, mais je pleurais constamment en les considérant. »

L'abbé Paphnuce lui dit : « Ce n'est pas en considération de votre pénitence que Dieu vous a remis vos péchés, mais parce que vous avez toujours eu la crainte dans L'esprit. » Et quand il l'eut retirée de là, elle vécut encore quinze ans et reposa en paix.

L'abbé Ephrem voulut aussi convertir de la même manière une autre pécheresse. En effet, cette femme ayant excité avec impudence saint Ephrem à pécher, celui-ci lui dit : « Suis-moi. » Elle le suivit et quand elle fut arrivée à un endroit où il y avait une multitude d'hommes, il lui dit. « Mets-toi là, afin que j'aie commerce avec toi. » « Et comment puis-je faire cela, reprit-elle, en présence de tant de monde ? Ephrem lui dit alors : « Si tu rougis des hommes, ne dois-tu pas rougir davantage de ton Créateur qui révèle ce qui se passe dans les ténèbres les plus épaisses ? Et elle se retira pleine de confusion.

76. Saint Denys

Sur saint Denys, consulter l'abbé Darboy dans son introduction aux œuvres de ce saint ; — Honorius d'Autun, *Speculum ecclesiæ*, etc.

Denys veut dire qui fuit avec force. Il peut venir de dyo, deux, et nisus, élévation, élevé en deux choses, savoir quant au corps et quant à l'âme. Ou bien il vient de Dyana, Vénus, déesse de la beauté, et de syos, Dieu, beau devant Dieu. Selon d'autres il viendrait de Dyonisia, qui est, d'après Isidore, une pierre précieuse de couleur noire servant contre l'ivresse. En effet saint Denys s'est empressé de fuir le monde avec une parfaite abnégation ; il a été élevé à la contemplation des choses spirituelles, beau aux yeux de Dieu par l'éclat de ses vertus, fort

contre l'ivresse du vice à l'égard des pécheurs. Avant sa conversion il eut plusieurs prénoms : On l'appela l'Aréopagite, du lieu de sa demeure ; Théosophe, qui veut dire instruit dans les sciences divines. Jusqu'à ce jour les sages de la Grèce l'appellent *pterugion tou ouranou*, qui veut dire aile du ciel, pour avoir pris son vol vers le ciel sur l'aile de l'intelligence spirituelle. On l'appela encore Macarius, qui signifie heureux ; Ionique du nom de sa patrie. L'Ionique, dit Papios, est un dialecte grec, ou bien encore c'est un genre de colonnes. Ionique, d'après le même auteur, est une mesure d'un pied qui contient deux brèves et deux longues. On voit par là que saint Denys fut instruit dans la connaissance de Dieu en se livrant à l'investigation des choses cachées ; il fut l'aile du ciel en contemplant les choses célestes, et bienheureux par la possession des biens éternels. Par le reste, on voit qu'il fut un rhéteur merveilleux en éloquence, le soutien de l'Église par sa doctrine, bref par son humilité et long par sa charité envers les autres. Cependant saint Augustin dit au huitième Livre de la *Cité de Dieu* que l'Ionien est une école philosophique Il distingue deux écoles savoir l'Italique qui doit son nom à l'Italie et l'Ionienne qui le doit à la Grèce. Or, parce que saint Denys était un philosophe éminent, il est appelé Ionien par antonomase *. Sa vie et son martyre ont été écrits en grec par Méthode de Constantinople, et traduits en latin par Anastase, bibliothécaire du siège apostolique, d'après ce que dit Hincmar, évoque de Reims. (Ep. XXIII, à Charles, empereur.)

*Figure de rhétorique, qui substitue un nom commun à un nom propre.

Denys l'aréopagite fut converti à la foi de Jésus-Christ par l'apôtre saint Paul. On l'appelle aréopagite du quartier de la ville où il habitait. L'aréopage était le quartier de Mars, parce qu'il y avait un temple dédié à ce Dieu. Les Athéniens donnaient aux différentes parties de la ville le nom du dieu qui était honoré ; ainsi celle-ci était appelée Aréopage parce que Ares est un des noms de Mars : ainsi le quartier où Pan était adoré se nommait Panopage, et ainsi des autres. Or, l'Aréopage était le quartier le plus remarquable, puisque c'était celui de la noblesse et des écoles des arts libéraux. C'était donc là que demeurait Denys très grand philosophe, qui, à raison de sa science et de la connaissance parfaite qu'il avait des noms divins, était surnommé Théosophe, ami de Dieu.

Il y avait avec lui Apollophane, philosophe qui partageait ses idées. Là se trouvaient aussi les Épicuriens qui faisaient consister le bonheur de l'homme dans les seules voluptés du corps, et les stoïciens qui le plaçaient dans les vertus de l'esprit. Or, le jour de la passion de Notre-Seigneur, au moment que les ténèbres couvrirent la terre entière, les philosophes d'Athènes ne purent trouver la raison de ce prodige dans les causes naturelles. En effet cette éclipse ne fut pas naturelle, parce que la lune n'était pas alors dans la région du soleil, tandis qu'il n'y a d'éclipse que quand il y a interposition de la lune et du soleil. Or, c'était le quinzième jour de la lune, et par conséquent elle était tout à fait éloignée du soleil ; en outre l'éclipse ne prive pas de lumière toutes les contrées du monde, et elle ne peut durer trois heures. Or, cette éclipse priva de lumière toutes les parties de la terre, ce qui est positif par ce que dit saint Luc, et parce que c'était le Seigneur de l'univers qui souffrait, enfin parce

qu'elle fut visible à Héliopolis en Égypte, à Rome, en Grèce et dans l'Asie-Mineure. Elle eut lieu à Rome ; Orose l'atteste quand il dit * : « Lorsque le Seigneur fut attaché au gibet, il se fit dans l'univers un très grand tremblement de terre ; les rochers se fendirent, et plusieurs des quartiers des plus grandes villes s'écroulèrent par cette commotion extraordinaire.

L. VII, c. IV.

Le même jour, depuis la sixième heure, le soleil fut entièrement obscurci, une nuit noire couvrit subitement la terre, en sorte que l'on put voir les étoiles dans tout le ciel en plein jour ou plutôt pendant cette affreuse nuit. » Elle eut lieu en Égypte, et saint Denys en fait mention dans une lettre à Apollophane : « Les astres furent obscurcis par les ténèbres qui répandirent un brouillard épais ; ensuite le disque solaire dégagé repartit. Nous avons pris la règle de Philippe d'Arridée, et après avoir trouvé, comme du reste c'était chose fort connue, que le soleil ne devait pas être éclipsé, je vous dis : « Sanctuaire de science profonde, voici encore un mystère que vous ne connaissez pas. Ô vous qui êtes le miroir de science, Apollophane, qu'attribuez-vous à ces secrets ? À quoi vous m'avez répondu plutôt comme un dieu que comme un homme : « Mon bon Denys, la perturbation est dans les choses divines. » Et quand saint Paul, aux lèvres duquel nous étions suspendus, nous fit connaître le jour et l'année du fait que nous avions noté, ces signes, qui étaient manifestes, nous en firent ressouvenir ; alors j'ai rendu les armes à la vérité, et je me suis débarrassé des liens de l'erreur. »

Il fait encore mention de cet événement dans

l'épître à Polycarpe où il dit ce qui suit en parlant de soi et d'Apollophane * : « Tous deux nous étions à Héliopolis, quand à mon grand étonnement, nous vîmes la lune se placer en avant du soleil (ce n'était point l'époque de la conjonction). Nous l'avons vue de nouveau à la neuvième heure, elle s'éloigna du soleil et vint surnaturellement se remettre de manière qu'elle se trouvât diamétralement opposée à cet astre.

* Voyez saint Thomas, IIIe part., quest. XLIV, art. 2, où ce passage de saint Denys est expliqué avec beaucoup de soin.

Vous avons vu l'éclipse commencer à l'orient, atteindre jusqu'au bord occidental du disque du soleil, pour revenir ensuite ; nous avons vu la décroissance et la réapparition de la lumière, non dans la mème partie du soleil, mais dans un sens diamétralement opposé. » C'était l'époque où saint Denys avec Apollophane était allé à Héliopolis en Égypte, dans le but d'étudier l'astrologie. Il en revint dans la suite. Cette éclipse eut lieu aussi en Asie, comme l'atteste Eusèbe dans sa chronique, où il assure avoir lu dans les écrits des païens, qu'à cette époque, il se fit en Bithynie, province de l'Asie-Mineure, un grand tremblement de terre, et la plus grande éclipse de soleil qu'il y ait jamais eu, et qu'à la sixième heure, le jour s'obscurcit au point qu'on vit les étoiles du ciel ; et qu'à Nicée ; ville de la Bithynie, le tremblement de terre renversa tous les édifices. Enfin, d'après ce qu'on lit dans l'Histoire scholastique, les philosophes furent amenés à dire que le Dieu de la Nature souffrait. On lit encore ailleurs qu'ils s'écrièrent : « Ou bien l'ordre de la nature est bouleversé, ou les éléments nous trompent, ou le Dieu de la nature souffre, et les éléments compatissent à sa douleur. » On lit aussi en un autre endroit que Denys s'écria : «

Cette nuit, que nous admirons comme une nouveauté, nous indique la venue de la lumière véritable qui éclairera le monde entier. » Ce fut alors que les Athéniens érigèrent à ce Dieu un autel où fut placée cette inscription. « Au Dieu inconnu », car à chacun des autels, on mettait une inscription indiquant à qui il était dédié.

Quand on voulut lui offrir des holocaustes et des victimes, les philosophes dirent : « Il n'a pas besoin de nos biens, mais vous fléchirez le genou devant son autel, et vous lui adresserez vos supplications, il ne réclame pas qu'on lui offre des animaux, mais la dévotion de l'âme. » Or, quand saint Paul fut venu à Athènes, les philosophes épicuriens et les stoïciens discutaient avec lui. Quelques-uns disaient : « Que veut dire ce discoureur ? Les autres : « Il semble qu'il prêche de nouveaux dieux. » Alors ils le menèrent au quartier des philosophes afin d'y examiner cette nouvelle doctrine, et on lui dit : « Vous nous dites certaines choses dont nous n'avons pas encore entendu parler ; nous voudrions donc bien savoir quelles elles sont. » Or, les Athéniens passaient tout leur temps à dire et à entendre dire quelque chose de nouveau. Mais quand saint Paul eut vu, en passant, les autels des dieux, et entre autres celui du Dieu. inconnu, il dit à ces philosophes : « Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer comme le vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre. » Ensuite il dit à saint Denys qu'il voyait être le plus instruit dans les choses divines : « Denys, quel est ce Dieu inconnu ? « C'est lui, répondit Denys, le vrai Dieu, dont l'existence n'a pas encore été démontrée comme celle des autres divinités ; il nous est inconnu et caché ; c'est celui qui doit venir dans le siècle futur et qui doit régner

éternellement. » Paul lui dit : « Est-il homme ou seulement esprit ? « Il est Dieu et homme, répondit Denys, mais il n'est inconnu que parce qu'il vit dans les cieux. »

Saint Paul reprit : « C'est lui que je prêche ; il est descendu des cieux, a pris une chair, a souffert la mort et est ressuscité le troisième jour. » Denys discutait encore avec Paul quand vint à passer devant eux un aveugle ; aussitôt l'Aréopagite dit à Paul : « Si tu dis à cet aveugle au nom de ton Dieu : « Vois », et qu'il voie, aussitôt je croirai ; mais ne te sers pas de paroles magiques ; car tu pourrais bien en savoir qui eussent cette puissance. Je vais te prescrire moi-même les paroles dont tu te serviras. Tu lui diras donc en cette teneur : « Au nom de Jésus-Christ né d'une vierge, crucifié, mort, qui est ressuscité et est monté au ciel, vois. » Alors pour écarter tout soupçon, saint Paul dit à Denys de proférer lui-même ces paroles. Et quand Denys eut dit cette formule à l'aveugle de voir, aussitôt cet homme recouvra la vue. De suite Denys avec sa femme Damarie et toute sa famille reçut le baptême et la foi. Il fut pendant trois ans instruit par saint Paul et ordonné évêque d'Athènes, où il se livra à la prédication et convertit à la foi en Jésus-Christ la ville et une grande partie du pays.

On dit que saint Paul lui révéla ce qu'il avait vu quand il fut ravi au troisième ciel ; saint Denys lui-même semble l'insinuer dans plusieurs endroits : Aussi en traitant des hiérarchies des Anges, de leurs chœurs, de leur emploi et de leur ministère, il s'exprime avec tant de sagesse et de clarté que vous croiriez qu'il n'a pas appris ces choses d'un autre, mais plutôt qu'il a été ravi lui-même jusqu'au troisième ciel et qu'il y a vu tout ce qu'il en écrit.

Il fut honoré du don de prophétie, comme on peut s'en assurer par l'épître qu'il adressa à saint Jean l'évangéliste relégué en exil dans l'île de Pathmos : il prédit à l'apôtre qu'il en sortira, quand il s'exprime ainsi : « Réjouissez-vous, le plus fidèle et le plus tendre des amis, vous serez relâché de la prison de Pathmos, et vous reviendrez en Asie ; vous y imiterez le Dieu bon, et vous ferez part de vos mérites à ceux qui viendront après vous. » Il assista à la dormition* de la sainte Vierge Marie ; ce qu'il paraît insinuer dans son livre des *Noms divins* (chap. III). Quand il apprit que saint Pierre et saint Paul étaient emprisonnés à Rome par l'ordre de Néron, il mit un évêque à sa place et vint les visiter. Après leur martyre consommé, saint Clément, qui fut le chef de l'Église, le fit partir quelque temps après pour la France, en lui associant Rustique et Éleuthère. Il fut envoyé à Paris où il convertit beaucoup de personnes à la foi, y éleva plusieurs églises et y plaça des clercs de différents ordres.

*C'est le mot dont on s'est servi longtemps. pour exprimer la mort de la Sainte Vierge. Voyez la légende de l'Assomption.

Telle était la grâce céleste qui brillait en lui que souvent les prêtres des idoles soulevèrent contre lui le peuple qui, plus d'une fois, accourait en armes pour le perdre ; mais, dès qu'il l'avait vu, il perdait sa férocité, et se jetait à ses pieds, ou bien encore la frayeur s'emparait de lui et il prenait la fuite dès que le saint paraissait. Cependant le diable jaloux, voyant que tous les jours son champ se rétrécissait et que l'Église triomphait par de nombreuses conversions, excita Domitien à une cruauté telle que cet empereur porta un ordre de forcer à sacrifier ou de faire mourir dans les supplices chaque chrétien qu'on trouverait.

Le préfet Fescennius envoyé de Rome à Paris contre les chrétiens, trouva saint Denys qui prêchait au peuple ; aussitôt il le fit saisir, souffleter, conspuer, moquer et lier avec des courroies très rudes et comparaître par devant lui avec saint Rustique et saint Éleuthère. Or, comme les saints persistaient à confesser Dieu devant le préfet, voici qu'arriva une dame noble prétendant que son mari Lisbius avait été honteusement trompé par ces magiciens. On envoie chercher cet homme au plus vite et il, est mis à mort en confessant Dieu avec persévérance ; quant aux saints ils sont flagellés par douze soldats : après quoi on les charge de lourdes chaînes et on les jette en prison.

Le lendemain saint Denys est étendu nu, sur un gril de fer, sous lequel brûlait un feu violent, et là il chantait ainsi les louanges du Seigneur : « Votre parole est éprouvée très parfaitement par le feu, et votre serviteur l'aime uniquement. (Ps. CXVIII.) » On le retire pour le jeter en pâture à des bêtes d'autant plus féroces qu'on les avait laissées plusieurs jours sans manger. Mais quand elles coururent pour se précipiter sur lui, il leur opposa le signe de la croix et les rendit très douces. On le jeta ensuite dans une fournaise ; mais, au lieu de lui nuire, le feu s'éteignit. On l'en fit sortir et on le renferma en prison avec ses compagnons ainsi qu'un grand nombre de fidèles.

Comme il y célébrait la messe, au moment de la communion du peuple, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut environné d'une immense lumière ; puis il prit le pain et lui dit : « Prenez ceci, mon cher, parce que votre plus grande récompense est d'être avec moi. » Après quoi ils

furent amenés au juge qui les livra à de nouveaux supplices ; on trancha à coups de hache, devant l'idole de Mercure, la tête des trois confesseurs de la Trinité. Aussitôt le corps de saint Denys se leva, et sous la conduite d'un ange, et précédé par une lumière céleste, il porta sa tête entre les bras, l'espace de deux milles, depuis l'endroit qu'on appelle le Mont des Martyrs jusqu'à celui que, par là providence de Dieu, il choisit pour reposer. Or, les Anges firent entendre là des, accords si mélodieux, que, parmi le grand nombre de ceux qui entendirent et crurent en Jésus-Christ, Laërtia, femme de Lisbius, dont il a été parlé plus haut, cria qu'elle était chrétienne. Elle fut décapitée à l'instant et mourut baptisée dans son sang. Son fils Vibius, resta au service militaire à Rome sous trois empereurs ; ensuite il revint à Paris où il reçut le baptême et fut admis au nombre des religieux. Comme les infidèles craignaient que les chrétiens n'ensevelissent les corps de saint Rustique et de saint Éleuthère, ils les firent jeter dans la Seine.

Mais une dame noble invita les porteurs à un repas, et, pendant qu'ils mangeaient, elle déroba furtivement les corps des saints, et les fit ensevelir en secret dans un champ qui lui appartenait. Plus tard, quand la persécution eut cessé, elle les en retira, et les réunit avec honneur au corps de saint Denys. Ils souffrirent sous Domitien, l'an du Seigneur quatre-vingt-seize. Saint Denys était âgé de quatre-vingt-dix ans.

Vers l'an du Seigneur huit cent quinze, du temps du roi Louis, des ambassadeurs de Michel, empereur de Constantinople apportèrent, entre autres présents, à Louis, fils de Charlemagne, les livres de saint Denys, sur la hiérarchie, traduits du

grec en latin : ils furent reçus avec joie et dix-neuf malades furent guéris cette nuit-là même dans l'église du saint*.

*Hilduin, *Vie de saint Denys*, c. IV.

Comme saint Rieul célébrait la messe à Arles, il ajouta après les noms des apôtres ces mots : « Les martyrs saints Denys, Rustique et Éleuthère. » Il fut bien étonné, d'avoir, sans y penser, prononcé leurs noms dans le Canon, car il croyait que les serviteurs de Dieu vivaient encore : mais pendant qu'il en était dans l'admiration, il vit trois colombes posées sur la croix de l'autel, et portant sur leur poitrine les noms des saints martyrs écrits en lettres de sang. Quand il les eut regardées avec attention, il comprit que les saints avaient quitté leur corps*.

*Un médaillon. d'une ancienne verrière de l'église de Saint-Denys reproduit ce miracle.

Vers l'an du Seigneur six cent quatorze, Dagobert, roi des Francs (d'après une chronique *) qui régna longtemps après Pépin,, eut dès l'enfance une grande vénération pour saint Denys ; et chaque fois qu'il avait à redouter la colère de Clotaire, son père, il s'enfuyait à l'église du saint. Il monta sur le trône et après sa mort, un saint homme eut une, vision dans laquelle il lui fut montré que l'âme de Dagobert ayant été conduite au jugement, beaucoup de saints lui reprochèrent d'avoir dépouillé leurs églises. Déjà les mauvais anges voulaient la traîner en enfer, quand se présenta saint Denys qui intervint en sa faveur, la délivra et lui épargna le châtiment. Peut-être se fit-il que son âme revint animer son corps, et qu'il fit pénitence*.

*Hélinand, même année. -- **Voici sur ce fait étrange une note de Ciaconius sur la vie du pape Donus, par Anastase le Bibliothécaire : « Sous le pontificat du pape Donus, mourut Dagobert, dix-huitième roi des Francs. On vit l'âme de ce prince conduite par des démons

dans l'île de Liparca, qui renferme un volcan. Comme son âme était condamnée à y subir des expiations, elle fut arrachée des mains des esprits malins, par l'entremise de saint Denys, de saint Martin et de saint Maurice, que Dagobert pendant sa vie avait regardés comme ses patrons, et en l'honneur desquels il avait construit des églises. On a pour garants de cette croyance les témoignages de Platina, Vie du pape Donus ; de Robert Gaguin, au livre III de la *Vie de Dagobert*, et de l'abbé Boniface Simoneta. »

Le roi Clovis découvrit, avec trop peu de respect, le corps de saint Denys, lui cassa l'os du bras et s'en empara ; mais bientôt après il fut pris de folie.

Hincmar, évêque de Reims, dit dans une lettre adressée à Charles, que ce Denys qui fut envoyé en France fut Denys l'Aréopagite, comme il a été rapporté ci-dessus. Jean Scot assure la même chose dans une épître à Charles il se pourrait bien que le calcul que l'on ferait des années ne le contredise en ce point, comme quelques-uns ont voulu en faire un sujet d'objection.

77. Saint Calixte, pape

Calixte, pape, souffrit le martyre l'an du Seigneur deux cent vingt-deux, sous l'empereur Alexandre. De son temps, la partie la plus élevée de la ville de Rome fut détruite par un incendie, et la main gauche de la statue d'or de Jupiter fut fondue. Tous les prêtres vinrent alors demander à Alexandre qu'on apaisât la colère des dieux par des sacrifices. Or, pendant la cérémonie, tout à coup, par un ciel calme, le matin du jour de Jupiter (jeudi), quatre prêtres des idoles furent écrasés par la foudre, l'autel de Jupiter fut brûlé et le soleil s'obscurcit, au point que le peuple de Rome s'enfuit hors des murs de la ville. Sous le prétexte de la

purifier, le consul Palmatius, informé que Calixte avec ses clercs était caché au-delà du Tibre, sollicita la destruction totale des chrétiens, auxquels on attribuait ces malheurs. Palmatius, ayant pris le pouvoir, s'y rendit en toute hâte, accompagné de soldats ; mais ceux-ci furent aussitôt frappés d'aveuglement ; alors, le consul effrayé en apporta de suite la nouvelle à Alexandre.

L'empereur ordonna donc que le jour dédié à Mercure (mercredi), tout le peuple se rassemblât pour sacrifier à ce dieu, afin d'obtenir de lui une réponse au sujet de ces accidents. Sur ces entrefaites, une vierge du temple, nommée Julienne, fut saisie par le démon, et s'écria : « Le Dieu de Calixte est le Dieu vivant et véritable ; il est indigné de notre corruption. »

Quand Palmatius eut entendu ces paroles, il alla, au delà du Tibre, trouver à Ravenne saint Calixte et se fit baptiser par lui, avec sa femme et sa famille. L'empereur, à cette nouvelle, manda le consul et l'adressa au sénateur Simplicius, afin qu'il le gagnât par des avis insinuants, car ce personnage était fort utile à l'Etat. Or, comme Palmatius persévérait dans les jeûnes et dans la prière, un soldat vint lui promettre que, s'il guérissait sa femme paralytique, il croirait aussitôt. Palmatius ayant prié, la femme fut guérie et accourut lui dire : « Baptisez-moi au nom du Christ, qui m'a pris par la main et m'a fait lever. » Alors Calixte vint la baptiser avec son mari, Simplicius et beaucoup d'autres. Quand l'empereur l'apprit, il ordonna de couper la tête de tous les baptisés ; pour Calixte, il le fit rester cinq jours sans manger ni boire. Mais lorsqu'il vit que le saint, était loin de perdre ses forces, il ordonna de le fouetter chaque jour ; ensuite, il le fit jeter du

haut d'une fenêtre dans un puits, avec une pierre attachée au cou. Le prêtre Astérius retira le corps du saint pape hors du puits, et l'ensevelit dans le cimetière de Calipodius.

78. Saint Léonard

Bréviaire de Limoges.

Léonard veut dire odeur du peuple, de Leos, peuple, et nardus, nard, herbe odoriférante, parce que l'odeur d'une bonne renommée attirait le peuple à lui. Léonard peut encore venir de Legens ardua, qui choisit les lieux escarpés, ou bien il vient de Lion. Or, le lion possède quatre qualités : Premièrement, la force qui, selon Isidore, réside dans sa poitrine et dans sa tête. De même, saint Léonard posséda la force dans son cœur, en mettant un frein aux mauvaises pensées, et dans la tête, par la contemplation infatigable des choses d'en haut. Deuxièmement, il possède la sagacité en deux circonstances, savoir en dormant les yeux ouverts et en effaçant les traces de ses pieds quand il s'enfuit. De même, Léonard veilla par l'action du travail ; en veillant, il dormit dans le repos de la contemplation, et il détruisit en soi les traces de toute affection mondaine. Troisièmement, il possède une grande puissance dans sa foi, au moyen de laquelle il ressuscite au bout de trois jours son lionceau qui vient mort-né, et son rugissement fait arrêter court toutes les bêtes. De même, Léonard ressuscita une infinité de personnes mortes dans le péché, et il fixa dans la pratique des bonnes œuvres beaucoup de morts qui vivaient en bêtes. Quatrièmement, il est craintif au fond du cœur, car, d'après Isidore, il craint le bruit des

roues et le feu. De même, Léonard posséda la crainte qui lui fit éviter le bruit des tracas du monde, c'est pour cela qu'il s'enfuit au désert ; il craignit le feu de la cupidité terrestre : voilà pourquoi il méprisa tous les trésors qu'on lui offrit.

Léonard vécut, dit-on, vers l'an cinq cents. Ce fut saint Remi, archevêque de Reims, qui le tint sur les fonts sacrés du baptême et, qui l'instruisit dans la science du salut. Ses parents avaient le premier rang dans le palais du roi de France. Il obtint du monarque la faveur insigne de renvoyer immédiatement absous tous les prisonniers qu'il visitait. Or, comme la renommée de sa sainteté allait toujours croissant, le roi le fit rester longtemps auprès de lui, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable de lui donner un évêché. Léonard le refusa, car, préférant la solitude, il quitta tout et vint avec son frère Liphard à Orléans où ils se livrèrent à la prédication. Après avoir passé quelque temps dans un monastère, Liphard ayant voulu rester solitaire sur les rives de la Loire, et Léonard, d'après l'inspiration du Saint-Esprit, se disposant à prêcher dans l'Aquitaine, ils se séparèrent après s'être embrassés mutuellement.

Léonard prêcha donc en beaucoup d'endroits, fit un grand nombre de miracles et se fixa dans une forêt voisine de la ville de Limoges, où se trouvait un château royal bâti à cause de la chasse. Or, il arriva qu'un jour le roi étant venu y chasser, la reine, qui l'avait accompagné pour son amusement, fut saisie par les douleurs de l'enfantement et se trouva en péril. Pendant que le roi et sa suite étaient en pleurs à raison du danger qui menaçait la reine, Léonard passa à travers la forêt et entendit leurs gémissements. Emu de pitié, il alla au palais où on

l'introduisit auprès du roi qui l'avait appelé. Celui-ci lui ayant demandé qui il était, Léonard lui répondit qu'il avait été disciple de saint Remi. Le roi conçut alors bon espoir et pensant qu'il avait été élevé par un bon maître, il le conduisit auprès de la reine en le priant de lui obtenir par ses prières deux sujets de joie, savoir : la délivrance de son épouse et la naissance de l'enfant. Léonard fit donc une prière et obtint à l'instant ce qu'il demandait. Or, comme le roi lui offrait beaucoup d'or et d'argent, il s'empressa de refuser et conseilla au prince de distribuer ces richesses aux pauvres : « Pour moi, lui dit-il, je n'en ai aucun besoin, je ne désire qu'une chose : c'est de vivre dans quelque forêt, en méprisant les richesses de ce monde, et en ne servant que Jésus-Christ ». Et comme le roi voulait lui donner toute la forêt, Léonard lui dit : « Je ne l'accepte pas tout entière, mais je vous prie seulement de me concéder la portion dont je pourrai, la nuit, faire le tour avec mon âne. » Ce à quoi le roi consentit bien volontiers.

On y éleva donc un monastère où Léonard vécut longtemps dans la pratique d'une abstinence sévère, avec deux personnes qu'il s'adjoignit. Or, comme on ne pouvait se procurer de l'eau qu'à un mille de distance, il fit percer un puits sec dans son monastère et il le remplit d'eau par ses prières. Il appela ce lieu Nobiliac parce qu'il lui avait été donné par un noble roi. Il s'y rendit illustre par de si grands miracles que tout prisonnier, invoquant son nom, était délivré de ses chaînes et s'en allait libre, sans que personne n'osât s'y opposer ; il venait ensuite présenter à Léonard les chaînes ou les entraves dont il avait été chargé. Plusieurs de ces prisonniers restaient avec lui et servaient le Seigneur. Sept familles de ses parents, nobles

comme lui, vendirent tout ce qu'elles possédaient pour le joindre : il distribua à chacune une portion de la forêt et leur exemple attira beaucoup d'autres personnes.

Enfin, le saint homme Léonard, tout éclatant de nombreuses vertus, trépassa au Seigneur le huit des Ides de novembre. Comme il s'opérait beaucoup de miracles au lieu où il, reposait, il fut révélé aux clercs de faire construire une autre église ailleurs, parce que celle qu'ils avaient là leur était trop petite à raison de la multitude des pèlerins, puis d'y transférer avec honneur le corps de saint Léonard. Quand les clercs et le peuple eurent passé trois jours dans le jeûne et la prière, ils virent tout le pays couvert de neige, mais ils remarquèrent que le lieu où voulait reposer saint Léonard en était entièrement dépourvu. Ce fut donc là qu'il fut transporté. L'immense quantité de différentes chaînes de fer suspendues devant son tombeau témoigne combien de miracles le Seigneur opère par son intercession, surtout à l'égard de ceux qui sont incarcérés.

Le vicomte de Limoges, pour effrayer les malfaiteurs, avait fait forger une chaîne énorme qu'il avait commandé de fixer au pied de sa tour. Quiconque avait cette chaîne au cou restait exposé à toutes les intempéries de l'air, c'était donc endurer mille morts à la fois. Or, il arriva qu'un serviteur de saint Léonard fut attaché à cette chaîne, sans l'avoir mérité. Il allait rendre le dernier soupir, quand il se recommanda, le mieux qu'il put et de tout cœur, à saint Léonard, en le priant, puisqu'il délivrait les autres, de venir aussi au secours de son serviteur. À l'instant saint Léonard lui apparut, revêtu d'un habit blanc, et lui dit : « Ne crains point, car tu ne

mourras pas. Lève-toi et porte cette chaîne avec toi à mon église. Suis-moi, je te précéderai. » Cet homme se leva, prit la chaîne et suivit jusqu'à son église saint Léonard qui marchait en avant. Au moment où il arrivait vis-à-vis la porte, le bienheureux prit congé de lui. Le serviteur entra donc dans l'église et raconta à tout le monde le service que saint Léonard lui avait rendu, et il suspendit devant le tombeau cette chaîne énorme.

Un habitant de Nobiliac, qui était fort fidèle à saint Léonard, fut pris par un tyran, qui se dit en lui-même : « Ce Léonard délivre tous ceux qui sont enchaînés et toute espèce de fer, quelle qu'en soit la force, fond en sa présence comme la cire devant le feu. Si donc je fais enchaîner cet homme, aussitôt Léonard viendra le délivrer ; mais si je pouvais le garder, j'en tirerais mille sous pour sa rançon.

Je sais ce que j'ai à faire. Je ferai creuser au fond de ma tour une fosse profonde et j'y plongerai cet homme après l'avoir chargé d'entraves. Ensuite sur l'orifice de la fosse, je ferai construire une geôle de bois où veilleront des soldats en armes. Bien que Léonard brise le fer, cependant il n'est pas encore entré sous terre. » Ce tyran exécuta tout ce qu'il s'était proposé : et comme le prisonnier se recommandait à chaque instant à saint Léonard, le bienheureux vint la nuit et retournant la geôle où se trouvaient les soldats, il les y renferma dessous comme des morts dans un sépulcre. Ensuite étant entré dans la fosse, environné d'une grande lumière, il prit son fidèle serviteur par la main et lui dit : « Dors-tu, ou veilles-tu ? Voici Léonard que tu désires voir. » Alors cet homme s'écria plein d'admiration : « Seigneur, aidez-moi. » Aussitôt le

saint brisa les chaînes, prit le prisonnier dans ses bras et le porta hors de la tour : ensuite, s'entretenant avec lui, comme un ami le fait avec son ami, il le conduisit jusqu'à Nobiliac et même jusqu'à sa maison.

Un pèlerin qui revenait d'une visite à saint Léonard, fut pris en Auvergne et renfermé dans une cave. Il conjurait ses geôliers de le relâcher, par amour pour saint Léonard, car jamais il ne les avait offensés en rien. Ils répondirent que s'il ne donnait une somme importante pour sa rançon, il ne sortirait pas. « Eh bien, dit le pèlerin, que l'affaire se vide entre vous et saint Léonard auquel vous saurez que je me suis recommandé. »

Or, la nuit suivante, saint Léonard apparut au maître du château et lui commanda de laisser partir son pèlerin. Le matin à son réveil, cet homme n'estimant pas la vision qu'il avait eue plus qu'il n'eût faitd'un songe, ne voulut pas lâcher son prisonnier. La nuit suivante, saint Léonard lui apparut encore, en lui réitérant les mêmes ordres ; mais il refusa de nouveau d'y obtempérer ; alors la troisième nuit, le saint prit le pèlerin et le conduisit hors de la place. Un instant après, la tour s'écroula avec la moitié du château ; plusieurs personnes furent écrasées et le seigneur, qui n'eut que les deux jambes cassées, fut préservé afin qu'il pût survivre à sa confusion.

Un soldat, prisonnier en Bretagne, invoqua saint Léonard, qui apparut au milieu de la maison, entra dans la prison, et après avoir brisé les chaînes qu'il remit entre les mains de cet homme, l'emmena en lui faisant traverser la foule frappée à cette vue de stupeur et d'effroi.

Il y eut un autre Léonard de la même profession,

et saint également, dont le corps repose à Corbigny. Il était à la tête d'un monastère où il pratiqua une telle humilité qu'il semblait être le dernier des frères. Mais presque tout le peuple accourant vers lui, des envieux persuadèrent le roi Clotaire que, s'il n'y prenait garde, le royaume de France souffrirait de grands dommages, à cause de Léonard, qui, sous prétexte de religion, rassemblait beaucoup de monde autour de soi. Le roi trop crédule ordonna de le bannir. Les soldats qu'on envoya furent tellement touchés des paroles du saint qu'ils promirent de se faire ses disciples. Le roi se repentit enfin et priva les détracteurs du saint de leurs honneurs et de leurs biens ; il conçut une vive amitié pour Léonard qui obtint difficilement du prince que ses calomniateurs fussent réintégrés dans leurs dignités.

Il obtint aussi de Dieu que quiconque étant incarcéré, invoquerait son nom, fût délivré aussitôt. Un jour qu'il se livrait à la prière, un serpent énorme se glissa depuis ses pieds jusqu'à sa poitrine. Le saint n'en continua pas moins sa prière ; mais quand il eut fini, il dit au serpent : « Je sais bien que dès le commencement de la création, tu inquiètes les hommes, autant qu'il est en ton pouvoir ; si cependant quelque puissance t'a été donnée sur moi, traite-moi comme je l'ai mérité. » Quand il eut parlé ainsi, le serpent, sortant précipitamment par son capuce, tomba mort à ses pieds. Dans la suite, il réconcilia deux évêques en discorde, et prédit qu'il mourrait le lendemain, vers l'an du Seigneur deux cent soixante-dix.

79. Saint Luc, évangéliste

Luc veut dire s'élevant ou montant, ou bien il vient de Lux, lumière. En effet il s'éleva au-dessus de l'amour du monde, et il a monté jusqu'à l'amour de Dieu. II fut la lumière du monde qu'il éclaira tout entier : « Vous êtes la lumière du monde », dit Jésus-Christ (Math., V), or, la lumière du monde est le soleil lui-même. Cette lumière est située en haut (Eccl., XXVI) : « Le soleil se lève sur le monde au haut du trône de Dieu » ; elle est agréable à voir (Eccl., XI) : « La lumière est douce, et l'œil se plait à voir le soleil, elle est rapide dans sa course » (III, Esdras, c. IV, p. 34) : La terre est grande, le ciel est élevé et la course du soleil est rapide. » Elle est utile en ses effets, parce que, d'après le Philosophe, l'homme engendre l'homme, et le soleil en fait autant. De même saint Luc eut cette élévation par la contemplation des choses célestes ; par sa douceur dans sa manière de vivre, par sa rapidité dans sa fervente prédication et par l'utilité de la doctrine qu'il a écrite.

Luc, Syrien de nation, originaire d'Antioche, médecin de profession, fut, selon quelques auteurs, un des soixante-douze disciples du Seigneur. Puisque saint Jérôme dit, avec raison, qu'il fut disciple des apôtres et non du Seigneur, et comme la Glose remarque (sur l'Exode, XXV) qu'il ne s'attacha pas à suivre le Seigneur dans sa prédication, mais qu'il ne vint à la foi qu'après sa résurrection, il vaut mieux dire qu'il ne fut pas un des soixante-douze disciples, malgré l'opinion de certains auteurs. Sa vie fut si parfaite qu'il remplit exactement ses devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, et conformément à son ministère. En raison de ces quatre qualités, il est peint sous quatre faces, celle de l'homme, du lion, du bœuf et de l'aigle. « Chacun des animaux, dit

Ezéchiel (I), avait quatre faces et quatre ailes. » Et pour mieux comprendre cela, figurons-nous un animal quelconque ayant une tête carrée, comme un carré de bois sur chacun de ses côtés figurons-nous une face, sur le devant celle d'un homme, à droite celle d'un lion, à gauche celle d'un veau, et par derrière la face d'un aigle. Or, comme la face de l'aigle s'élevait au-dessus des autres en raison de la longueur de son cou, c'est pour cela qu'on dit que l'aigle était par dessus. Chacun de ces animaux avait quatre ailes ; car comme nous nous figurons chaque animal comme un carré et que dans un carré il se trouve quatre angles, à chaque angle se trouvait une aile.

Par ces quatre animaux, d'après quelques saints, on entend les quatre Évangélistes dont chacun eut quatre faces dans ses écrits, savoir : celles de l'humanité, de la passion, de la résurrection et de la divinité ; cependant on attribue plus spécialement à chacun d'eux la face d'un seul animal, D'après saint Jérôme, saint Mathieu est représenté sous la figure d'un homme, parce qu'il s'appesantit principalement sur l'humanité du Sauveur ; saint Luc sous celle d'un veau, car il traite du sacerdoce du Christ ; saint Marc, sous celle d'un lion, évidemment parce qu'il a décrit la résurrection. Les lionceaux, dit-on, restent morts trois jours en venant au monde, mais ils sont tirés de cet engourdissement le troisième jour ; par les rugissements du lion. En outre, saisit Marc commence son évangile par la prédication de saint Jean-Baptiste. Saint Jean est représenté sous la figure d'un aigle, parce qu'il s'élève plus haut que les autres, quand il traite de la divinité du Christ. Or, Jésus-Christ dont les évangélistes ont écrit la vie eut aussi les propriétés de ces quatre animaux : il fut homme en tant que né d'une vierge, veau dans

sa passion, lion dans sa résurrection, et aigle dans son ascension. Par ces quatre faces sous lesquelles est désigné saint Luc, aussi bien que chacun des évangélistes, on a voulu montrer les quatre qualités qui le distinguent.

En effet par la face d'homme, on montre quelles furent ses qualités envers le prochain qu'il a dû instruire par la raison, attirer par la douceur et encourager par la libéralité ; car l'homme est une créature raisonnable, douce et libérale.

Par la face d'aigle on montre ses dispositions par rapport à Dieu ; parce qu'en lui, l'œil de l'intelligence regarde Dieu par la contemplation, son affection s'aiguise par la méditation, comme le bec de l'aigle par l'usage qu'il en fait, et il se dépouille de sa vieillesse en prenant un nouvel état de vie. L'aigle en effet a la vue perçante, en sorte qu'il regarde le soleil sans que la réverbération des rayons de cet astre lui fasse fermer les yeux ; et quand il est élevé au plus haut des airs, il voit les petits poissons dans la mer. Son bec est très recourbé pour qu'il ne soit pas gêné pour saisir sa proie, qu'il écrase sur les pierres de manière qu'elle peut lui servir de nourriture. Brûlé ensuite par l'ardeur du soleil, il se précipite avec grande impétuosité dans une fontaine et se dépouille de sa vieillesse. La chaleur du soleil dissipe les ténèbres qui obscurcissent ses yeux et fait muer son plumage.

Par la face du lion, on voit qu'il fut parfait en soi, car il posséda la générosité dans sa conduite, la sagacité nécessaire pour échapper aux embûches des ennemis, et des habitudes de compassion envers les affligés. Le lion en effet est un animal généreux, puisqu'il est le roi des animaux : il a la

sagacité, puisque dans sa fuite, il détruit avec sa queue les vestiges de ses pas afin que personne ne le trouve, il a l'habitude des souffrances, car il souffre de la fièvre quarte.

Par la face de veau ou de bœuf, on voit qu'il remplit avec exactitude les fonctions de son ministère, qui consista à écrire son Évangile. Il procéda dans ce livre avec circonspection ; en commençant par la naissance du Précurseur, celle du Christ et son enfance, et il décrit ainsi avec enchaînement toutes les actions du Sauveur jusqu'au dernier sacrifice.

Son récit est fait avec discernement, parce qu'écrivant après deux évangélistes, il supplée ce qu'ils ont omis et il omet les faits sur lesquels ils ont donné des renseignements suffisants. Il s'appesantit sur ce qui regarde le temple et les sacrifices ; ce qui est évident dans toutes les parties qui composent son livre. Le bœuf est, en effet, un animal lent, aux pieds fendus, ce qui désigne le discernement dans les sacrificateurs.

Au reste, il est aisé de s'assurer d'une manière plus exacte encore que saint Luc eut les quatre qualités dont il vient d'être question, pour peu qu'on examine soigneusement l'ensemble de sa vie. En effet, il eut les qualités qui lui étaient nécessaires par rapport à Dieu. Elles sont au nombre de trois, d'après saint Bernard : *l'affection, la pensée et l'intention*. *L'affection* doit être sainte, *les pensées* pures, et *l'intention droite*. Or, dans saint Luc, *l'affection fut sainte,* puisqu'il fut rempli du Saint-Esprit. Saint, Jérôme, dans son prologue de l'évangile de saint Luc, dit de lui qu'il mourut en Béthanie, plein du Saint-Esprit. *Ses pensées* furent pures ; car il fut vierge de corps et d'esprit, ce qui

démontre évidemment la pureté de ses pensées. *Son intention* fut droite, car, dans tous ses actes, il recherchait l'honneur qui est dû à Dieu. Ces deux dernières vertus font dire dans le prologue sur les *Actes des Apôtres* : « Il se préserva de toute souillure en restant vierge » ; voici pour la pureté de ses pensées ; « il aima mieux servir le Seigneur », c'est-à-dire, pour l'honneur du Seigneur, ce qui a trait à la droiture de ses intentions.

Venons à ses qualités par rapport au prochain : Nous remplissons nos devoirs à son égard quand nous accomplissons envers lui ce à quoi le devoir nous oblige. Or, d'après Richard de Saint Victor, nous devons au prochain notre pouvoir, notre savoir et notre vouloir, qui engagent à un quatrième devoir, les bonnes œuvres. Nous lui devons notre pouvoir en l'aidant, notre savoir en le conseillant, notre vouloir en concevant en sa faveur de bons désirs, et nos actions en lui rendant de bons offices.

Or, saint Luc eut ces quatre qualités.

Il donna au prochain ce qu'il put pour le soulager : ce qui est évident par sa conduite envers saint Paul auquel il resta constamment attaché dans toutes les tribulations du Docteur des Gentils, qu'il ne quitta jamais, mais auquel il vint en aide dans la prédication. « Luc est seul avec moi », dit saint Paul à Timothée (I, IV). Et quand il dit ces mots « avec moi » il veut dire que saint Luc l'aide, le défend, fournit à ses besoins. Quand il dit : « Luc est seul », saint Paul montre qu'il lui est constamment attaché. Saint Paul dit encore dans la deuxième épitre aux Corinthiens (VIII), en parlant de saint Luc : « Il a été choisi par les Églises pour nous accompagner dans nos voyages. »

Il donna au prochain son savoir, par les conseils, lorsqu'il écrivit, pour l'utilité du prochain, ce qu'il avait appris de la doctrine des apôtres et de l'Évangile. Il se rend à lui-même ce témoignage, dans son prologue, quand il dit : « J'ai cru, très excellent Théophile, qu'après avoir étéinformé exactement de toutes ces choses depuis leur commencement, je devais aussi vous en représenter par écrit toute la suite, afin que vous reconnaissiez la vérité de ce qui vous a été annoncé. »

Il servit le prochain de ses conseils, puisque saint Jérôme dit en son prologue, que ses paroles sont des remèdes pour les âmes languissantes. Il fut plein de bons désirs, puisqu'il souhaita aux fidèles le salut éternel (Coloss., IV) : « Luc, médecin, vous salue. » Il vous salue, c'est-à-dire qu'il souhaite le salut éternel.

Ses actions étaient de bons services chose évidente par cela qu'il reçut chez lui Notre-Seigneur qu'il prenait pour un voyageur. Car il était le compagnon de Cléophas qui allait à Emmaüs, au dire de quelques-uns ; ainsi le rapporte saint Grégoire, dans ses *Morales*, bien que saint Ambroise dise que ce fut un autre, dont il cite même le nom, (Saint Ambroise, in Luc.)

Il posséda les vertus requises pour sa propre sanctification. Trois vertus disposent l'homme à la sainteté, dit saint Bernard : *la sobriété* dans la manière de vivre, *la justice* dans les actes, et la *piété du cœur* ; chacune de ces qualités se subdivise encore en trois, toujours d'après saint Bernard. C'est vivre sobrement que de vivre avec retenue, politesse et humilité : les actes seront dirigés par la justice s'il existe en eux droiture, discrétion et profit : droiture dans l'intention qui doit être bonne,

discrétion s'il y a modération, et profit par l'édification : il y aura piété de cœur, si notre foi nous fait voir Dieu souverainement puissant, souverainement sage, et souverainement bon : en sorte que nous croyons notre faiblesse soutenue par sa puissance, notre ignorance rectifiée par sa sagesse, et, notre iniquité détruite par sa bonté.

Or, saint Luc posséda toutes ces qualités.

Un, Il y eut sobriété dans sa manière de vivre, en trois choses : a) en vivant dans la continence ; car saint Jérôme dit de lui en son prologue sur saint Luc, qu'il ne se maria point, et qu'il n'eut pas d'enfants ; b) en vivant avec politesse, comme on l'a vu tout à l'heure en parlant de Cléophas, supposé qu'il eût été l'autre disciple : « Deux des disciples de Jésus allaient ce jour-là à Emmaüs. » Il fut poli, ce qui est indiqué par le mot « deux » ; c'étaient des disciples, donc c'étaient des personnes bien disciplinées et de bonne conduite ; c) en vivant avec humilité, vertu insinuée en cela qu'il cite Cléophas son compagnon, mais sans se nommer lui-même. D'après l'opinion de quelques auteurs, il ne se nomme pas par humilité.

Deux, il y eut justice en ses actes et chacun d'eux procéda d'une intention droite ; vertu indiquée dans l'oraison de son office où il est dit que, « pour la gloire du nom du Seigneur, il a continuellement porté sur son corps la mortification de la Croix. » : il y eut discernement dans sa conduite calme ; aussi est-il représenté sous la face du bœuf qui a la corne du pied fendue, c'est le signe de la vertu de discernement. Ses actes produisirent des fruits d'édification ; car il était grandement chéri de tous. Ce qui le fait appeler très cher par saint Paul en son épître aux Colossiens

(IV) : « Luc, notre très cher médecin, vous salue. »

Trois, il eut des sentiments pieux, car il eut la foi ; et dans son évangile il proclama la souveraine puissance de Dieu, comme sa souveraine sagesse, et sa souveraine bonté. Les deux premiers attributs de Dieu sont énoncés clairement au chap. IV : « Le peuple était tout étonné de la doctrine de Jésus-Christ, parce qu'il parlait avec autorité. » Le troisième est énoncé dans le ch. XVIII : « Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. »

Quatre, enfin, il remplit exactement les fonctions de son ministère qui était d'écrire l'Évangile.

Or, son évangile est appuyé sur la vérité, il est rempli de choses utiles, il est orné de beaux passages, et confirmé par de nombreuses autorités.

I. Il est appuyé sur la vérité. Il y en a de trois sortes : la vérité de la vie, de la justice et de la doctrine. La vérité de la vie est l'équation qui s'établit entre la main et la langue ; la vérité de la justice est l'équation de la substance à la cause ; la vérité de la doctrine est l'équation qui s'établit entre la chose perçue et l'intellect. Or, l'évangile de saint Lue est appuyé sur ces trois sortes de vérités qui y sont enseignées, car cet évangéliste montre que Jésus-Christ posséda ces trois sortes de vérités et les enseigna aux autres ; d'abord par le témoignage de ses adversaires : « Maître, est-i1 dit dans le chap. XX nous savons que vous ne dites et n'enseignez rien que de juste » : voici la vérité de la doctrine, « et que vous n'avez point d'égard aux personnes » : voilà la vérité de la justice, « mais que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité » : voilà la vérité de la vie. La voie qui est bonne s'appelle la voie de Dieu. Saint Luc montre

dans son évangile que Jésus-Christ a enseigné cette triple vérité :

Un, la vérité de la vie qui consiste dans l'observation des commandements de Dieu. Au chapitre X il est écrit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur… Faites cela et vous vivrez. » Au chapitre XXIII, « un homme de qualité demanda à Jésus-Christ : « Bon maître, que faire pour que j'obtienne « la vie éternelle ? Il lui est répondu : « Vous savez les commandements : « Vous ne tuerez point, etc »

Deux, la vérité de la doctrine. Le Sauveur dit en s'adressant à certaines personnes qui altéraient la vérité de la doctrine : « Malheur à vous, pharisiens, qui payez la dîme, c'est-à-dire qui enseignez qu'il faut payer la dîme de la menthe, de la rue, et de toutes sortes d'herbes, et qui négligez la justice et l'amour de Dieu. (XI) » Il dit encore au même endroit : « Malheur à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes saisis de la clef de la science, et qui n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer. »

Trois, la vérité de la justice est énoncée au chapitre XX : « Rendez donc à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Au chapitre XIX : « Quant à mes ennemis, qui n'ont point voulu m'avoir pour roi, qu'on les amène ici, et qu'on les tue en ma présence. » Au chapitre XIII, où il est question du jugement, quand Jésus-Christ doit dire aux réprouvés : « Retirez-vous de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité. »

II. Son évangile est d'une grande utilité. Aussi fut-il médecin pour nous montrer qu'il nous prépara une médecine très salutaire. Or, il y a trois sortes

de médecine : la curative, la préservative et l'améliorative. Saint Luc montre dans son évangile que cette triple médecine nous a été préparée par le céleste médecin. La médecine curative guérit des maladies ; or, c'est la pénitence qui guérit toutes les maladies spirituelles. C'est cette médecine que saint Luc dit nous avoir été offerte par le céleste médecin, dans le chapitre IV : « J'ai été envoyé par l'Esprit du Seigneur pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ; pour annoncer aux captifs qu'ils vont être délivrés, etc. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (V). »

La médecine qui améliore fortifie la santé, et c'est l'observance des conseils qui rend l'homme meilleur et plus parfait. C'est elle que le grand médecin nous a préparée, quand il dit (ch. XVIII) : « Tout ce que vous avez, vendez-le et le donnez aux pauvres. » « Si quelqu'un prend votre manteau, laissez-lui prendre aussi votre robe. » (ch. VI.) La médecine préservative prévient la chute, et c'est la fuite des occasions du péché et des mauvaises compagnies qui nous est, enseignée au chapitre XII : « Gardez-vous du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie » ; par où il nous apprend à fuir la compagnie des méchants. On peut dire encore que l'Évangile de saint Luc est fort utile, en ce sens que tous les principes de la sagesse y sont renfermés. Voici comme en parle saint Ambroise : « Saint Luc embrasse toutes les parties de la sagesse, dans son évangile. Il y enseigne ce qui a rapport à la nature, lorsqu'il attribue au Saint-Esprit l'Incarnation de Notre-Seigneur » David avait aussi enseigné cette sagesse naturelle, quand il dit : « Envoyez votre Esprit et ils seront créés. » Ce que saint Luc fait encore, en parlant des ténèbres qui accompagnèrent la Passion de Jésus-

Christ, des tremblements de terre et du soleil qui retira ses rayons. Il enseigna la morale, puisqu'il donna une règle de mœurs dans le récit des Béatitudes. Son enseignement est conforme à la raison, quand il dit : « Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera dans les grandes. » Sans cette triple science, la naturelle, la morale et la rationnelle, point de foi, point de mystère de la Trinité possible. » (Saint Ambroise.)

III. Son évangile est embelli par toutes sortes de grâces : son style, en effet, et son langage sont fleuris et fort clairs. Or, pour qu'un écrivain atteigne à cette grâce et à cet éclat, trois qualités sont nécessaires, d'après saint Augustin, plaire, éclairer et toucher. Pour plaire, il faut un style orné ; pour éclairer, il le faut clair ; pour toucher, il faut parler avec feu.. Qualités que saint Luc posséda dans ses écrits et dans sa prédication. Les deux premières, d'après ce témoignage de la deuxième aux Corinthiens : « Nous avons envoyé avec lui un frère (La Glose entend par ce frère saint Barnabé ou saint Luc) qui est devenu célèbre dans toutes les églises par son évangile. » Par ces mots « qui est devenu célèbre », saint Paul fait entendre que son style est orné. Par ceux-ci « dans toutes les églises », on voit qu'il a parlé avec clarté. Qu'il ait parlé avec feu, cela est évident, parce qu'il posséda un cœur ardent, selon qu'il le dit lui-même « Notre cœur n'était-il pas embrasé en nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures ?

IV. Son évangile a été confirmé par de nombreuses autorités :

Un, par celle du Père, qui dit dans Jérémie (XXXI) : « Le temps vient, dit le Seigneur, où je

ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda ; non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après que ce temps-là sera venu, dit le Seigneur : j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leur cœur. » À la lettre, il parle ici de la doctrine évangélique.

Deux, il a été corroboré par l'autorité du Fils, qui dit au chapitre XXI : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

Trois, son évangile fut inspiré par l'Esprit-Saint, d'après ces paroles de saint Jérémie dans son prologue sur saint Luc : « Par le mouvement du Saint-Esprit, il a écrit son évangile dans l'Achaïe. »

Quatre, il fut figuré d'avance par les anges ; c'est à ce sujet qu'il est dit dans l'Apocalypse (XIV) : « Je vis l'ange de Dieu qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel. » Or, cet Évangile est appelé éternel, parce qu'il a une origine éternelle, c'est-à-dire Jésus-Christ qui est éternel, dans sa nature, dans sa fin et dans sa durée.

Cinq, il a été annoncé par les prophètes. En effet, le prophète Ezéchiel a en vue l'évangile de saint Luc ; quand il dit qu'un des animaux avait une face de veau. Le même prophète veut en parler encore (II), quand il raconte avoir vu un livre écrit en dedans et en dehors, et dans lequel on avait écrit des plaintes lugubres, des cantiques et des malédictions. Ce qui a rapport à l'évangile de saint Luc, qui est écrit, en dedans par les mystères qu'il renferme, et en dehors, par le récit historique. On y trouve encore les plaintes de la Passion, le cantique de la Résurrection et les malédictions de la Damnation éternelle, dans le chapitre XI, où se rencontrent beaucoup d'imprécations.

Six, il a été expliqué et manifesté par la Sainte Vierge, qui en conservait toutes les particularités dans son cœur et les ruminait, est-il dit en saint Luc (II), afin de pouvoir les faire connaître dans la suite aux écrivains sacrés ; d'après ce que dit la Glose : « Tout ce qu'elle savait des actions et des paroles du Seigneur, elle le recueillit dans sa mémoire, afin qu'au moment de prêcher et d'écrire les circonstances de l'Incarnation, elle pût expliquer, d'une manière satisfaisante, à qui le demanderait, tout ce qui s'était passé. C'est ce qui fait que saint Bernard, expliquant pourquoi l'ange annonça à la Sainte Vierge la grossesse d'Élisabeth, dit : « Si la conception d'Élisabeth est découverte à Marie, c'est afin que la venue du Sauveur et celle du Précurseur étant connues, elle pût, en conservant dans son esprit la suite et l'enchaînement des faits, en révéler, dans la suite la vérité aux écrivains et aux prédicateurs, puisque, dès le principe, elle fut pleinement instruite miraculeusement de tous ces mystères. » Aussi croit-on que les évangélistes lui demandaient bien des renseignements, sur lesquels elle les éclairait.

On a pensé de saint Luc en particulier qu'il eut recours à elle comme à l'arche du Testament, et qu'il en apprit avec certitude bien des faits, surtout ceux qui la concernaient personnellement, comme l'Annonciation de l'ange, la naissance de Jésus-Christ et autres semblables dont saint Luc est le seul qui fasse état.

Sept, l'Évangile lui fut notifié par les apôtres. Puisque saint Luc ne fut pas témoin de toutes les actions et des miracles de Jésus-Christ il fut obligé d'écrire son évangile selon les données et le rapport des apôtres qui avaient été présents : il le donne à

entendre dans son prologue quand il dit : « J'ai écrit sur le rapport que nous en ont fait ceux qui dès le commencement ont vu ces choses de leurs propres yeux et qui ont été les ministres de ta parole. »

Comme on a coutume de rendre témoignage soit de ce que l'on a vu, soit de ce que l'on a entendu, dit saint Augustin ; c'est pour cela que le Seigneur a voulu avoir deux témoins qui l'eussent vu, savoir saint Mathieu et saint Jean, et deux qui eussent entendu, savoir saint Marc et saint Luc. Mais parce que le témoignage de ce qu'on a vu est plus sûr et plus certain que celui de ce qu'on a entendu, c'est pour cette même raison, ajoute saint Augustin, que les deux évangélistes qui ont vu sont l'un au commencement et l'autre à la fin, et les deux qui ont entendu sont placés au milieu, afin que, tenant le milieu comme les plus faibles, ils soient protégés et défendus par ceux qui se trouvent au commencement et à la fin comme étant plus certains.

Huit, il fut merveilleusement approuvé par saint Paul, qui, en preuve de ce qu'il disait, apportait le témoignage de l'évangile de saint Luc. Ce qui fait dire à saint Jérôme, dans son livre des *Hommes illustres*, que plusieurs estiment que si saint Paul parle ainsi dans ses épîtres : « Selon mon évangile », il veut parler de l'ouvrage de saint Luc. Saint Paul approuvait encore merveilleusement l'évangile de saint Luc quand il écrit aux Corinthiens (II, c. VIII) que « saint Luc est devenu célèbre dans toutes les églises par son évangile. »

On lit dans l'*Histoire d'Antioche* que les chrétiens qui habitaient cette ville s'étant livrés à d'affligeants et nombreux désordres, furent assiégés

par les Turcs, et en proie à une grande misère et à la famine. Mais étant revenus tout à fait au Seigneur par la pénitence, il apparut à quelqu'un qui veillait dans l'église de Sainte-Marie de Tripoli un personnage éclatant de lumière et revêtu d'habits blancs ; et quand l'homme qui veillait eut demandé à celui-ci qui il était, il lui fut répondu, qu'il était saint Luc, venu d'Antioche, où le Seigneur avait convoqué la milice céleste, avec les apôtres et les martyrs, afin de combattre pour ses serviteurs. Alors les chrétiens, pleins d'ardeur, taillèrent en pièces l'armée entière des Turcs.

80. Saint Crisant et sainte Daria

**Bréviaire* ; — Leurs actes.

Crisant, fils d'un homme de la première noblesse, nommé Solimius, avait été instruit dans la foi de Jésus-Christ et ne voulait pas céder à son père qui prétendait le ramener au culte des idoles. Alors Solimius le fit enfermer dans une chambre où on lui donna pour compagnie cinq jeunes filles chargées de le séduire par leurs caresses. Il pria Dieu de ne pas le laisser vaincre par cette bête féroce qui s'appelle concupiscence, et aussitôt les jeunes filles accablées de sommeil ne purent ni boire ni manger ; ce qu'elles faisaient dès qu'on les avait mises hors de l'appartement. Alors Daria, vierge très prudente consacrée à Vesta, est priée de s'introduire chez Crisant afin de le rendre aux dieux et à son père.

Quand elle fut entrée, Crisant lui adressa des reproches à cause du luxe de ses vêtements ; mais elle répondit que si elle était parée ainsi, ce n'était

pas pour le luxe en lui-même, mais pour le gagner aux dieux et à son père. Crisant lui adressa de nouveaux reproches de ce qu'elle honorait comme des dieux ceux qu'on avouait avoir eu, le plus souvent, pour auteurs de ses jours, des hommes débauchés et des femmes impudiques. Daria répliqua que les philosophes avaient donné des noms d'hommes aux éléments. Grisant lui dit : « Si celui-ci adore la terre comme une déesse, et que celui-là, qui est homme des champs la laboure, il est prouvé qu'elle donne plus à l'homme des champs qu'à l'adorateur ; il en sera de même de la mer et des autres éléments. » Alors Crisant et Daria qu'il avait convertie, s'étant unis par le lien du Saint-Esprit, et feignant d'être réellement mariés, convertissaient beaucoup de monde à Jésus-Christ entre autres, le tribun Claude, autrefois son tuteur, avec sa femme, ses enfants et une infinité d'autres soldats. Crisant fut donc renfermé par l'ordre de Numérien dans un cachot des plus infects ; mais cette infection se changea en une odeur des plus suaves. Quant à Daria, elle fut livrée à une maison de débauche ; mais un lion, qui s'échappa de l'amphithéâtre, vint se constituer le portier de cette maison. On envoya quelqu'un pour faire violence à la jeune vierge ; mais le lion le saisit, et semble demander, par signe à la sainte, ce qu'il doit faire de son captif. Celle-ci lui commande de ne pas le blesser, mais de le laisser venir auprès d'elle. Alors cet homme est changé et se met à courir par la ville en criant que Daria est une déesse.

On envoie aussitôt des chasseurs pour prendre le lion, mais celui-ci les saisit, les porte aux pieds de la vierge qui les convertit. Le préfet fait placer un grand brasier à la porte de la chambre afin que Daria soit brûlée avec le lion. À la vue du feu, le

lion eut peur, et se mit à rugir ; il reçut alors de la vierge la permission de se retirer où il voudrait, sans faire de mal à personne. Le préfet ayant fait infliger divers tourments à Crisant et à Daria, ils n'en éprouvèrent aucune douleur. Ces chastes époux furent alors placés dans une fosse, où, écrasés sous les pierres et la terre, ils reçurent la consécration du martyre, en 290, du temps de Carus, évêque de Narbonne, ville où leur fête est célébrée avec le plus de pompe.

81. Les onze mille vierges

Les onze mille vierges furent martyrisées ainsi qu'il suit : Il y avait en Bretagne un roi fort chrétien nommé Notlhus, ou Maurus, dont la fille s'appelait Ursule. Elle se faisait distinguer par la douceur admirable de ses mœurs, sa sagesse et sa beauté ; de sorte que sa renommée était répandue en tout lieu. Or, le roi d'Angleterre, prince fort puissant, qui avait subjugué à ses lois une quantité de nations, en entendant parler de cette jeune vierge, avouait qu'il serait le plus heureux des hommes si elle épousait son fils unique. Le jeune homme en témoignait aussi un ardent désir.

On envoie donc une ambassade solennelle au père de la jeune fille ; à des flatteries et à de grandes promesses on ajoute des menaces, si les ambassadeurs reviennent sans une réponse favorable. Le roi de Bretagne se trouva dans une extrême anxiété. Il regardait comme une indignité de donner à un adorateur des idoles une personne qui s'était rangée sous la foi de Jésus-Christ ; il savait bien d'ailleurs qu'elle n'y consentirait

jamais ; enfin, il redoutait singulièrement la férocité du roi anglais. Mais Ursule, inspirée de Dieu, conseilla à son père d'accéder à la demande du prince à condition toutefois que le roi son père, de concert avec son futur époux, lui donnerait dix vierges très distinguées pour la consoler ; qu'on lui confierait à elle et aux autres, mille vierges ; qu'on équiperait des vaisseaux ; qu'on lui accorderait un délai de trois ans pour faire le sacrifice de sa virginité, et que le jeune homme lui-même se ferait baptiser et instruire dans la foi, dans le même espace de trois ans. C'était prendre un sage parti en effet, ou bien détourner le jeune homme de son dessein car les conditions qu'elle mettait devaient sembler difficiles à accepter, ou bien pour avoir le moyen de pouvoir consacrer à Dieu toutes ces vierges avec elle. Mais le jeune homme souscrivit de bon cœur à ces conditions, insista lui-même auprès de son père ; et s'étant fait baptiser, il commanda de hâter l'exécution de tout ce que la jeune vierge avait exigé. Le père d'Ursule régla que cette fille chérie eût aussi pour cortège des hommes qui la protégeraient elle-même et ses compagnes.

De toutes parts donc les vierges s'empressent, de toutes parts les hommes accourent à un si grand spectacle. Grand nombre d'évêques se joignent à Ursule et à ses compagnes qu'ils veulent suivre ; parmi eux se trouvait Pantulus, évêque de Bâle, qui les conduisit jusqu'à Rome, et qui, à son retour, reçut avec elles le martyre.

Sur l'avis officiel que lui en avait donné par lettres le père de sainte Ursule, sainte Gérasime, reine de Sicile (dont le mari, fort cruel, était devenu, grâce à elle, un agneau pour ainsi dire, de loup qu'il était), sœur de l'évêque Marcirisus et de

Daria, mère de sainte Ursule, suivit l'inspiration divine, laissa le royaume à un de ses fils et mit à la voile pour la Bretagne avec ses quatre filles, Babille, Julienne, Victoire et Aurée. Hadrien, un de ses enfants encore tout petit, se mit aussi de lui-même, en pèlerinage, par amour pour ses sœurs. De l'avis de sainte Gérasime se rassemblèrent des vierges de différents royaumes : elle fut constamment leur conductrice et souffrit enfin le martyre avec elles. D'après ce dont il avait été convenu, la reine s'étant procuré des trirèmes bien approvisionnées, dévoile aux vierges qui devaient l'accompagner le secret de son dessein, et toutes jurent d'être fidèles à ce nouveau genre de milice. Bientôt, en effet, elles préludent aux exercices de la guerre ; tantôt elles courent ici, tantôt là. Quelquefois elles font semblant de fuir ; tout ce qui se peut présenter à leur esprit pour s'exercer à tous les genres de jeux, elles l'exécutent ; quelquefois elles revenaient à midi, quelquefois à peine au soir. Il y avait affluence de princes, de seigneurs pour jouir d'un pareil spectacle et tous en étaient comblés d'admiration et de joie.

Enfin, quand Ursule eut converti toutes les vierges à la foi, après un jour de traversée et sous un vent favorable, elles abordèrent à un port de la Gaule nommé Tyelle, et de là à Cologne, où un ange apparut à Ursule et lui prédit qu'elles reviendraient toutes ensemble en ce lieu où elles recevraient la couronne du martyre. Sur l'avis de l'ange, et se dirigeant vers Rome, elles abordèrent à Bâle, où, ayant quitté leurs navires, elles vinrent à pied à Rome. À leur arrivée, le pape Cyriaque fut tout joyeux ; il était originaire lui-même de la Bretagne, et comptait parmi elles beaucoup de parentes. Il les reçut avec tout son clergé en grande

pompe. Cette nuit-là même, le pape eut du ciel révélation qu'il devait recevoir la couronne du martyre avec les vierges. Il ne parla de cela à qui que ce fut, et conféra le baptême à beaucoup de ces jeunes personnes qui n'avaient point encore reçu ce sacrement. Voyant une circonstance si favorable, après avoir gouverné l'église, le dix-neuvième après saint Pierre*, pendant un an et onze semaines, il découvrit son projet au public, et devant tout le monde, il résigna sa dignité et son office. Les réclamations furent unanimes surtout de la part des cardinaux qui pensaient que le pape était dans le délire pour vouloir quitter les honneurs du pontificat afin de suivre quelques petites femmes folles ; il ne tint cependant aucun compte de leurs observations ; mais il ordonna pontife à sa place un. saint homme qui fut nommé Amétus. Et pour avoir quitté le siège apostolique malgré le clergé, celui-ci effaça son nom du catalogue des pontifes, et cette sainte compagnie de vierges perdit dès ce moment tous les égards qu'on avait eus pour elles à la cour de Rome. Il v avait alors à la tête des armées romaines deux mauvais princes, Maxime et Africanus, qui, en voyant cette multitude de vierges accompagnées de beaucoup d'hommes et de femmes, craignirent que, par elles, la religion des chrétiens ne prit trop d'accroissements. Ils eurent donc soin de s'informer exactement du chemin. qu'elles devaient prendre, et envoyèrent des députés à Jules, leur parent, et prince de la nation des Huns, afin que, marchant contre elles avec une armée, il les massacrât à leur arrivée à Cologne, parce qu'elles étaient chrétiennes. Alors le bienheureux Cyriaque sortit de Rome avec cette illustre multitude de vierges. Il fut suivi par Vincent, cardinal-prêtre et par Jacques qui, de la

Bretagne, sa patrie, venu à Antioche, y avait exercé la dignité archiépiscopale pendant sept ans. Il était à cette époque en visite auprès du pape, et déjà il avait quitté la ville, lorsqu'il entendit parler de l'arrivée des vierges ; il se hâta de revenir et il fut le compagnon de leur route et de leur martyre. Maurice, évêque de Lévicane, oncle de Babille et de Julienne, Foillau, évêque de Lucques, et Sulpice, évêque de Ravenne, alors à Rome, se joignirent encore à ces vierges. Ethéré, époux de sainte Ursule, qui était resté en Bretagne, avait été averti du Seigneur, par l'entremise d'un ange, d'exhorter sa mère à se faire chrétienne. Car son, père était mort un an après avoir été converti à la foi, et Ethéré lui avait succédé dans le gouvernement du royaume.

*Ce fut saint Antère qui régna un an et le 19e après saint Pierre, 235-236.

Quand les vierges sacrées revinrent de Rome avec les évêques, dont il a été parlé, Ethéré reçut du Seigneur l'avertissement d'aller de suite à la rencontre de sa fiancée, afin de recevoir avec elle, dans Cologne, la palme du martyre. Il acquiesça aux avertissements de Dieu, fit baptiser sa mère et, avec elle, une toute petite sœur nommée Florentine déjà chrétienne ; accompagné de l'évêque Clément, il alla au-devant des vierges pour s'associer à leur martyre. Marculus, évêque de Grèce et sa nièce Constance, fille de Dorothée ; roi de Constantinople, qui avait fait vœu de virginité après la mort de son fiancé, un fils de roi, prévenus par une vision, vinrent à Rome et se joignirent aussi à ces vierges pour avoir part à leur martyre. Toutes donc, et ces évêques revinrent à Cologne alors assiégée par les Huns. Quand ces barbares les virent, ils se jetèrent sur elles en poussant des cris

affreux et comme des loups qui se jettent sur des brebis, ils massacrèrent toute la multitude. Quand, après le massacre des autres, on arriva au tour de sainte Ursule, le chef, voyant sa merveilleuse beauté, resta stupéfait, et en la consolant de la mort de ses compagnes, il lui promit de s'unir à elle par le mariage. Mais comme elle rejeta sa proposition bien loin, cet homme, se voyant méprisé, prit une flèche et en perça Ursule qui consomma ainsi son martyre.

Une des vierges, nommée Cordula, saisie de frayeur, se cacha, cette nuit-là, dans le vaisseau ; mais le lendemain, elle s'offrit de plein gré à la mort et reçut la couronne du martyre. Or, comme on ne faisait pas sa fête parce qu'elle n'avait pas souffert avec les autres, elle apparut longtemps après à une recluse, en lui ordonnant de célébrer sa fête le lendemain de celle des vierges. Elles souffrirent l'an du Seigneur deux cent trente-huit. La supputation des époques, d'après l'opinion de quelques-uns, ne permet pas de penser que ces choses se soient passées alors. La Sicile, ni Constantinople n'étaient pas des royaumes, et cependant on dit ici que les reines de ces pays accompagnèrent ces vierges : Il vaut mieux croire que ce fut après Constantin, au moment où les Huns et les Goths exerçaient leurs ravages, que ce martyre eut lieu, c'est-à-dire, du temps de l'empereur Martien (selon qu'on le lit dans une chronique) qui régna l'an du Seigneur trois cent cinquante-deux.

Un abbé avait demandé. à l'abbesse de Cologne le corps d'une vierge, avec promesse de le placer en son église dans une châsse d'argent ; mais l'ayant laissé, une année entière, sur un autel, dans une

châsse de bois, une nuit, que l'abbé de ce monastère chantait matines avec sa communauté, cette vierge descendit corporellement de dessus l'autel et après avoir fait une profonde révérence devant l'autel, elle passa, en présence de tous les moines effrayés, à travers le chœur et se retira. L'abbé courut alors à la châsse qu'il trouva vide. Il vint en toute hâte à Cologne et exposa la chose en détail à l'abbesse. Ils allèrent à l'endroit où ils avaient pris le corps et l'y, trouvèrent. L'abbé, après avoir fait ses excuses, demanda le même corps ou au moins un autre, avec les promesses les plus certaines de faire confectionner au plus tôt fine châsse précieuse ; mais il ne put l'obtenir.

Un religieux, qui avait une grande dévotion pour, ces saintes vierges, vit, un jour qu'il était gravement malade, une vierge d'une grande beauté, lui apparaître et lui demander s'il la connaissait. Comme il était surpris de cette vision, et avouait qu'il ne la connaissait aucunement, elle lui dit : « Je suis une des vierges, à l'égard desquelles vous avez une touchante dévotion ; et afin de vous en récompenser, si par amour et par honneur pour nous, vous récitez onze mille fois l'oraison dominicale, vous éprouverez, à l'heure de votre mort, les effets de notre protection et de notre consolation. » Alors elle disparut, et le religieux accomplit ce qu'on lui avait demandé le plus tôt qu'il put ; et aussitôt après il fit appeler l'abbé pour recevoir l'extrême-onction. Au milieu de la cérémonie, ce religieux s'adressa tout à coup aux assistants en leur criant de se retirer, pour faire place aux vierges saintes qui arrivaient. L'abbé lui ayant demandé ce que cela signifiait, le religieux lui raconta la promesse qu'il avait faite à la vierge, alors tous se retirèrent, et revenant un moment

après, ils trouvèrent que le religieux avait rendu son âme à Dieu.

82. Saint Simon et saint Jude, apôtres

Eusèbe, l. I, c. XIII.

Simon signifie obéissant ou triste. Il eut deux surnoms, car on l'appela Simon le Zélé, et Simon le Cananéen, de Cana, bourg de la Galilée, où le Seigneur changea l'eau en vin. En outre Zélé et Cananéen sont tout un, puisque Cana signifie zèle. Or, saint Simon posséda l'obéissance en accomplissant les préceptes ; la tristesse en compatissant aux affligés ; le zèle en travaillant constamment avec ardeur au salut des âmes. Jude veut dire confessant ou glorieux : ou bien il vient de donnant jubilation. En effet, il confessa la foi, il posséda la gloire du royaume et la jubilation de la joie intérieure. Il eut beaucoup de surnoms : car il fut appelé Judas, frère de Jacques, comme frère de saint Jacques le Mineur ; 2° il fut appelé Thaddée, qui veut dire s'emparant du prince, ou bien Thaddée vient de Thadea et Deus. Thadea signifie vêtement royal. Il fut le vêtement royal de Dieu par les vertus qui l'ont orné et par où il a pris le prince Jésus-Christ ; ou Thaddée vient de Quasi tam Deus, c'est-à-dire grand comme Dieu, par son adoption ; 3° dans l'Histoire ecclésiastique, il est nommé Leben, qui veut dire cœur, ou petit cœur, c'est-à-dire qui orne son cœur, ou bien Lebens, comme on dirait Lebes, bassin ; cœur par sa magnanimité ; petit cœur par sa pureté ; bassin par sa plénitude de grâces, puisqu'il a mérité d'être comme une chaudière, un vase de vertus et de grâces. Leur passion et leur légende furent écrites en hébreu par

Abdias, évêque de Babylone, qui avait reçu l'épiscopat des mains des apôtres eux-mêmes. Throphée, disciple d'Abdias, les traduisit en grec, et Africanus en latin.

Simon de Cana et Jude Thaddée étaient les frères de saint Jacques le mineur, et fils de Marie Cléophé qui fut mariée à Alphée. Jude fut envoyé à Abgare, roi d'Edesse, par saint Thomas, après l'ascension du Seigneur. On lit en effet dans l'Histoire ecclésiastique* que cet Abgare adressa une lettre ainsi conçue à Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Abgare, roi, fils d'Euchassias, à Jésus, le bon Sauveur, qui a apparu dans le pays de Jérusalem, salut : J'ai entendu parler de vous et des guérisons que vous faites, sans employer ni médicaments, ni herbes : d'un mot vous faites voir les aveugles, marcher droit les boiteux, les lépreux sont purifiés et les morts reviennent à la vie. Ayant entendu raconter de vous toutes ces merveilles, je pense de deux choses l'une, ou que vous êtes Dieu et que vous êtes descendu du ciel afin d'opérer ces prodiges, ou que vous êtes le fils de Dieu, si vous agissez ainsi. C'est pourquoi je vous écris pour vous prier de prendre la peine de venir me voir et me guérir d'une douleur qui me tourmente depuis longtemps. J'ai su encore que les Juifs murmurent contre vous et veulent vous faire un mauvais parti, venez donc chez moi ; j'ai une ville petite, il est vrai, mais convenable, qui peut suffire à deux personnes. » Notre-Seigneur Jésus-Christ lui répondit en ces termes « Vous êtes bienheureux d'avoir cru en moi, sans m'avoir vu ; car il est écrit de moi que ceux qui ne me voient pas, croiront, et que ceux qui me voient, ne croiront point. Quant à ce que vous m'avez écrit d'aller chez vous, il faut que s'accomplissent toutes les choses pour

lesquelles j'ai été envoyé, et ensuite que je sois reçu de celui qui m'a envoyé. Après mon ascension, je vous enverrai un de mes disciples pour vous guérir, et vous vivifier. » Alors Abgare comprenant qu'il ne pouvait pas voir Jésus-Christ en personne, envoya (c'est ainsi qu'on le trouve dans une histoire antique, d'après le témoignage de Jean Damascène, l. IV) un peintre à Jésus pour faire son portrait afin de voir au moins dans son image celui qu'il ne pouvait voir en personne. Mais quand le peintre était auprès de Jésus, il ne pouvait voir distinctement sa face, ni tenir les yeux fixés sur lui, à cause de l'éclat extraordinaire qui partait de sa tête, de sorte qu'il ne put le peindre comme il en avait reçu l'ordre.

Le Seigneur, voyant cela, prit un vêtement qui servait de linge au peintre, et le mettant sur sa figure, il y imprima ses traits et l'envoya au roi Abgare qui le désirait. Or, tel était le portrait du Seigneur d'après cette histoire antique, toujours selon le témoignage de Jean de Damas : Il avait de beaux yeux, des sourcils épais, la figure longue et légèrement penchée, ce qui est un signe de maturité.

Or, cette lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ a, dit-on, une telle vertu, que dans cette ville d'Edesse aucun hérétique ni aucun païen n'y saurait vivre, et un tyran quelconque n'oserait y faire mal à personne*. En effet, s'il arrive qu'une nation vienne attaquer cette ville à main armée, un enfant, debout au haut de la porte, lit cette lettre et le même jour, les ennemis, soit qu'ils aient peur, prennent la fuite, soit qu'ils veulent la paix, entrent en composition avec les citoyens ; c'est ce qu'on rapporte être autrefois arrivé : mais dans la suite la ville fut prise

et profanée par les Sarrasins ; elle avait perdu son privilège en raison des péchés innombrables qui s'étaient commis publiquement dans tout l'Orient. Quand Notre-Seigneur fut monté au ciel (ainsi le lit-on dans *l'Histoire ecclésiastique*, l. I, c. XIII), l'apôtre saint Thomas envoya Thaddée, autrement dit Jade, au roi Abgare, pour accomplir la promesse de Dieu. Arrivé auprès d'Abgare, après qu'il lui eut déclaré être le disciple à lui promis par Jésus, le roi vit dans le visage de Thaddée une splendeur admirable et divine. À cette vue, stupéfait et effrayé, il adora le Seigneur en disant : « Vraiment vous êtes le disciple de Jésus, fils de Dieu, qui m'a écrit : « Je vous enverrai quelqu'un de mes disciples pour vous guérir et vous donner la vie. » Thaddée lui dit : « Si vous croyez au Fils de Dieu, vous obtiendrez dit ce que votre cœur désire. » Abgare répondit : « Je crois de vrai, et les Juifs qui l'ont crucifié je les égorgerais volontiers, si j'en avais le pouvoir et si l'autorité des Romains n'était pour moi un obstacle insurmontable. » Or, comme Abgare était lépreux, lit-on en quelques livres, Thaddée prit la lettre du Sauveur en frotta la face du roi et aussitôt il recouvra la santé la plus parfaite.

Par la suite, Jude, prêcha dans, la Mésopotamie et dans le Pont, et Simon en Égypte. Ensuite, ils vinrent tous les deux en Perse où ils rencontrèrent deux magiciens, Laroës et Arphaxat, que saint Mathieu avait chassés de l'Éthiopie. À cette époque, Baradach, général du roi de Babylone, avant de partir pour combattre les Indiens, ne pouvait obtenir aucune réponse de ses dieux : mais en allant au temple d'une ville voisine, on apprit que l'arrivée des apôtres était la cause pour laquelle les dieux ne pouvaient répondre. Alors le général

les fit chercher et quand il les eut trouvés, il leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils étaient venus faire. Les apôtres répondirent : « Si c'est notre nation que vous voulez connaître, nous sommes hébreux ; si c'est notre condition, nous déclarons être les serviteurs du Christ ; si vous voulez savoir le motif de notre venue, c'est pour vous sauver. » Le général leur répartit : « Quand je serai revenu vainqueur, je vous entendrai. »

*Ordéric Vital, l. II.

Les apôtres lui dirent : « Il y aurait pour vous bien plus d'avantage à connaître celui qui peut ou vous faire remporter la victoire ou du moins disposer les rebelles à la paix. » Le général leur répondit : « Je vois que vous êtes plus puissants que nos dieux ; annoncez-nous donc d'avance, je vous prie, l'issue de la guerre. » Les apôtres lui dirent : « Afin que vous sachiez que vos dieux sont des menteurs, nous leur ordonnons de répondre à vos demandes et, en disant ce qu'ils ignorent, nous allons vous prouver qu'ils ont menti en tout point. » Alors les prêtres des idoles prédirent une grande bataille dans laquelle beaucoup de monde serait massacré de part et d'autre. Les apôtres se mirent alors à rire, et le général leur dit : « Moi, je suis saisi de crainte, et vous, vous riez ? Les apôtres répondirent : « Ne craignez rien, car la paix est entrée ici avec nous, et demain, à la troisième heure, les ambassadeurs des Indiens viendront vous trouver, faire leur soumission et implorer la paix. » Alors les prêtres se mirent à éclater de rire aussi, en disant au général : « Ces gens-là veulent vous inspirer de la sécurité, afin que ne vous tenant pas sur vos gardes, vous soyez défait par nos ennemis. » Les apôtres reprirent : « Nous ne vous

avons pas dit : attendez un mois, mais un jour, et demain vous serez vainqueur et vous aurez la paix. » Alors le général les fit garder tous les deux, afin de leur rendre hommage, s'ils avaient dit la vérité sur ce qui devait échoir, ou bien de les punir pour leur mensonge criminel. Le lendemain donc, ce que les apôtres avaient prédit, s'étant réalisé, et le général ayant voulu faire brûler les prêtres, il en fut empêché par les apôtres qui avaient été envoyés non pour tuer les vivants, mais pour ressusciter les morts.

Alors le général, plein d'admiration de ce qu'ils n'avaient pas laissé tuer les prêtres des idoles et de ce qu'ils ne voulaient accepter rien de leurs richesses, les conduisit au roi : « Prince, lui dit-il, voici des dieux cachés sous des figures d'hommes ! et après lui avoir raconté,. en présence des magiciens, tout ce qui s'était passé, ceux-ci, excités par l'envie, dirent que c'étaient des gens rusés et qu'ils méditaient de mauvais projets contre l'État. Le général leur dit : « Si vous l'osez, luttez avec eux. » Les magiciens lui dirent : « Si tu veux voir qu'ils ne pourront parler en notre présence, qu'on amène ici les hommes les plus éloquents, et si, devant nous, ils osent ouvrir la bouche, vous aurez la preuve que nous ne sommes propres à rien. » Un grand nombre d'avocats ayant été amenés, à l'instant, ils devinrent muets en présence des mages, au point qu'ils ne pouvaient pas même manifester par des signes qu'ils étaient incapables de parler. Et les magiciens dirent au roi : « Afin que tu saches que nous sommes des dieux, nous allons leur permettre de parler, mais ils ne pourront se promener ; puis nous leur rendrons la faculté de marcher, mais nous ferons qu'ils ne voient pas, bien qu'ayant les yeux ouverts. » Quand tout cela eut été

exécuté, le général mena les avocats honteux et confus aux apôtres : mais les avocats ayant vu que ceux-ci étaient vêtus grossièrement, ils les méprisèrent intérieurement. Simon leur dit : « Souvent il arrive que dans des écrins d'or et semés de pierreries se trouvent renfermés des objets sans valeur, et que dans les plus viles bottes de bois soient rangés des colliers de perles d'un grand prix.

Or, qui désire devenir le propriétaire d'une chose, fait moins d'attention au contenant qu'au contenu. Promettez-nous donc d'abandonner le culte des idoles et d'adorer le Dieu invisible ; de notre côté, nous ferons le signe de la croix sur vos fronts et vous pourrez confondre les magiciens. » Après en avoir fait la promesse et avoir été signés au front, les avocats retournèrent de nouveau chez le roi, auprès duquel se trouvaient encore les magiciens, qui n'eurent plus le moindre empire sur eux ; et ils s'en moquèrent devant tout le monde ; alors les magiciens irrités firent venir beaucoup de serpents. Aussitôt le roi donna ordre de faire venir les apôtres qui remplirent leurs manteaux des serpents et les jetèrent sur les magiciens en disant : « Au nom du Seigneur, vous ne mourrez point, mais vous serez déchirés par les serpents et vous pousserez des cris de douleur qui ressembleront à des mugissements. »

Et comme les serpents leur rongeaient les chairs, et que ces malheureux hurlaient comme des loups, le roi et les autres priaient les apôtres de laisser tuer les magiciens par les serpents. Les apôtres leur répondirent : « Nous avons été envoyés pour ramener de la mort à la vie, mais non pour précipiter de la vie dans la mort. » Et, après avoir fait une prière, ils ordonnèrent aux serpents

de reprendre tout le poison qu'ils avaient injecté, et ensuite de retourner dans leur repaire. Or, les douleurs supportées par les magiciens, au moment où les serpents reprirent leur poison, furent plus vives que celles qu'ils avaient ressenties quand leurs chairs étaient dévorées.

Les apôtres leur dirent : « Pendant trois jours, vous ressentirez de la douleur ; mais, le troisième jour, vous serez guéris, afin que vous renonciez alors à votre malice. » Trois jours s'étant écoulés, sans que les magiciens pussent ni manger, ni boire, ni dormir, tant leurs souffrances étaient grandes, les apôtres vinrent les trouver et leur dirent : « Le Seigneur n'agrée pas qu'on le serve par force ; levez-vous donc, soyez guéris, et allez avec la faculté de faire librement ce que vous voulez. » Ils persistèrent dans leur malice, et s'enfuirent loin des apôtres, contre lesquels ils ameutèrent Babylone presque tout entière.

Après quoi, la fille d'un général conçut par fornication, et en mettant un fils au monde, elle accusa un saint diacre de lui avoir fait violence, en disant qu'elle avait conçu de son fait. Or, comme les parents voulaient tuer le diacre, les apôtres arrivent et s'informent de l'époque de la naissance de l'enfant. On leur répondit : « Aujourd'hui même, à la première heure du jour. » Alors, les apôtres dirent : « Apportez l'enfant, et faites venir aussi le diacre que vous accusez. » Quand cela fut fait, les apôtres dirent à l'enfant : « Dis, enfant, au nom du Seigneur, si ce diacre a eu pareille audace. » À cela, l'enfant reprit : « Ce diacre est chaste et saint ; jamais il n'a souillé sa chair. » Or, comme les parents de la jeune fille insistaient pour que les apôtres demandassent quel avait été l'auteur

du crime, ceux-ci répondirent : « Notre devoir est de délivrer les innocents, mais non de perdre les coupables. »

À la même époque, deux tigres très féroces, renfermés chacun dans une fosse, s'échappèrent et dévorèrent tous ceux qu'ils rencontraient. Les apôtres vinrent à eux et, au nom du Seigneur, ils les rendirent doux comme des agneaux. Les apôtres voulurent s'en aller, mais, sur la prière qu'on leur en fit, ils restèrent encore un an et trois mois ; dans cet intervalle, plus de soixante mille hommes, sans compter les petits enfants, furent baptisés avec le roi et les princes.

Les magiciens dont on vient de parler vinrent à une ville nommée Suanir, où se trouvaient soixante-dix prêtres des idoles qu'ils animèrent contre les apôtres, afin qu'à leur arrivée en ce pays, on les forçât à sacrifier ou qu'on les exterminât. Lors donc que les apôtres eurent parcouru toute la province et qu'ils furent parvenus jusqu'à cette ville, les prêtres et tout le peuple se saisissent d'eux et les conduisent au temple du Soleil, Les démons se mirent alors à crier, par l'organe des énergumènes : « Qu'y a-t-il entre vous et nous, apôtres du Dieu vivant ? Voici qu'à votre entrée, nous sommes brûlés par les flammes. » L'ange du Seigneur apparut dans le même moment aux apôtres, et leur dit : « Choisissez de deux choses l'une, ou bien que ces gens meurent à l'instant, ou bien que vous soyez martyrs. » Les apôtres répondirent : « Il faut adorer la miséricorde de Dieu, afin qu'elle les convertisse et qu'elle nous conduise à la palme du martyre. »

Après avoir imposé silence, les apôtres dirent : « Pour vous convaincre que ces idoles sont pleines

de démons, voyez, nous leur commandons de sortir et de briser chacun sa statue. » Aussitôt, deux Ethiopiens, noirs et nus, sortirent, au grand effroi de tout le monde, des statues et, après les avoir brisées, se retirèrent en poussant des cris horribles. À cette vue, les prêtres se jetèrent sur les apôtres et les égorgèrent tout aussitôt. Or, à l'instant même, quoique le ciel fût fort serein ; il se fit entendre des coups de tonnerre si violents, que le temple se fendit, en trois endroits, et que deux magiciens, frappés par la foudre, furent réduits en charbon. Le roi transporta les corps des apôtres dans sa ville, et fit élever en leur honneur une église d'une magnificence admirable.

Quant à saint Simon, on trouve en plusieurs. endroits qu'il fut attaché à une croix, fait attesté par Isidore, dans son *Livre sur la mort des Apôtres* ; par Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique* ; par Bède, dans son *Commentaire sur les actes des Apôtres,* et par maître Jean Beleth, dans sa *Somme*. Ils prétendent qu'après avoir prêché en Égypte, il revint à Jérusalem, et quand saint Jacques le Mineur fut mort, il fut choisi d'une voix unanime par les apôtres, pour être évêque de cette ville ; avant son décès, on raconte qu'il ressuscita trente morts. Aussi chante-t-on dans son office : « Il rendit la vie à trente personnes englouties ans les flots. » Après avoir gouverné l'église de Jérusalem de longues années, et être parvenu à l'âge de cent vingt ans, du temps de l'empereur Trajan, Atticus, qui exerçait les fonctions de consul à Jérusalem, le fit prendre et accabler d'outrages. En dernier lieu, il le fit attacher à une croix, tout le monde et le juge admirant qu'un vieillard de cent vingt ans subît le supplice de la croix.

Cependant quelques-uns disent, et cela est exact, que ce ne fut pas l'apôtre Simon qui souffrit le martyre de la croix et fut évêque de Jérusalem, mais que ce fut un autre Simon, fils de Cléophé, frère de Joseph ; fait attesté par Eusèbe, évêque de Césarée, dans sa chronique. Isidore et Bède le disent aussi en leurs chroniques ; car Isidore et Eusèbe rétractèrent, dans la suite, ce qu'ils avaient avancé d'abord ; ceci se prouve par l'autorité de Bède, qui se reproche dans ses rétractations d'avoir partagé ce sentiment. Usuard atteste la même chose aussi dans son *Martyrologe*.

83. Saint Quentin

Quentin, noble citoyen romain, vint à Amiens où ayant fait beaucoup de miracles, il fut pris par l'ordre de Maximien, préfet de la ville, et battu de verges, jusqu'à l'entier épuisement des bourreaux ; après quoi il fut jeté eu prison. Mais un ange l'ayant délivré, il alla au milieu de la ville prêcher le peuple. Pris une seconde fois, étiré du haut du chevalet jusqu'à ce que ses veines eussent été rompues, rudement battu à coups de nerfs de bœuf, il endura l'huile, la poix, la graisse bouillante ; comme il se moquait du président, celui-ci irrité lui fit jeter dans la bouche de la chaux, du vinaigre et de la moutarde. Mais il demeurait encore inébranlable ; alors il fut conduit à Vermand, où le président lui fit enfoncer deux broches qui allaient de sa tête à ses cuisses, et dix clous entre ses ongles et sa chair ; enfin il le fit décapiter. Son corps jeté dans un fleuve y resta caché cinquante-cinq ans, et fut retrouvé ainsi qu'il suit par une noble dame romaine.

Comme elle se livrait assidûment à l'oraison, une nuit, elle est avertie par un ange d'aller en toute hâte au camp de Vermand à l'effet d'y chercher en tel endroit le corps de saint Quentin et de l'ensevelir avec honneur. Elle se rendit donc, avec une grande suite, à l'endroit désigné, et y ayant fait sa prière, le corps de saint Quentin entier et sain, et répandant une odeur suave, surnagea aussitôt sur le fleuve. Elle l'ensevelit : et pour la récompenser de ce bon office, elle recouvra l'usage de la vue. Elle bâtit en cet endroit une église, après quoi elle se retira dans ses domaines.

84. Saint Eustache

Tiré des actes anciens dans lesquels le Bréviaire romain a pris la légende de l'office du saint.

Eustache s'appelait d'abord Placide. C'était le commandant des soldats de l'empereur Trajan. Bien que adonné au culte des idoles, il pratiquait avec grande assiduité les œuvres de miséricorde. Il avait une épouse idolâtre et miséricordieuse comme lui ; il en eut deux fils qu'il éleva selon son rang, avec une magnificence extraordinaire ; comme il se faisait un devoir de s'adonner aux œuvres de miséricorde, il mérita d'être dirigé dans la voie de la vérité.

Un jour en effet qu'il se livrait à la chasse, il rencontra un troupeau de cerfs, au milieu desquels il en remarqua un plus beau et plus grand que les autres, qui se détacha pour gagner une forêt plus vaste. Tandis que les autres militaires courent après les cerfs, Placide poursuit celui-ci de tous ses efforts et s'attache à le prendre. Comme il le suivait avec acharnement, le cerf parvient enfin à gravir la

cime d'un rocher ; Placide s'approche et songe aux moyens de ne pas le manquer ; or, pendant qu'il considère, le cerf avec attention, il voit au milieu de ses bois la figure de la Sainte Croix plus resplendissante que les rayons du soleil, et l'image de Jésus-Christ, qui lui adresse ces paroles par la bouche du cerf, comme autrefois parla l'ânesse de Balaam : « Placide, pourquoi me persécutes-tu ? C'est par bonté pour toi que je t'apparais sur cet animal. Je suis le Christ que tu honores sans le savoir : tes aumônes ont monté devant moi, et voilà pourquoi je suis venu ; c'est pour te chasser moi-même par le moyen de ce cerf que tu courais. »

D'autres auteurs disent pourtant que ce fut l'image qui lui apparut entre les bois du cerf qui proféra ces paroles. En entendant cela, Placide, grandement saisi, tomba de son cheval ; revenu à lui après une heure, il se releva et dit : « Faites-moi comprendre ce que vous me dites et alors je croirai en vous. » Jésus-Christ lui dit : « Placide, je suis le Christ qui ai créé le ciel et la terre, qui ai fait jaillir, la lumière et l'ai séparée des ténèbres ; j'ai réglé le temps, les jours et les années ; j'ai formé l'homme du limon de la terre ; pour sauver le genre humain, je suis apparu ici-bas avec un corps, et après avoir été crucifié et enseveli, je suis ressuscité le troisième jour. » À ces mots, Placide tomba de nouveau sur terre et dit : « Je crois, Seigneur, que c'est vous qui avez tout fait, et que vous ramenez ceux qui s'égarent. »

Alors le Seigneur lui dit : « Si tu crois, va, trouver l'évêque de la ville, et fais-toi baptiser. » « Voulez-vous, répondit Placide, que j'annonce ces vérités à ma femme et à mes fils, afin qu'eux aussi croient en vous ? Le Seigneur lui dit : « Informe-

les, afin qu'ils soient purifiés comme toi : mais reviens ici demain, je t'apparaîtrai de nouveau pour te dévoiler plus amplement l'avenir. » Quand il fut rentré à sa maison et qu'il eut rapporté ces merveilles à son épouse, au lit, celle-ci s'écria en disant : « Mon Seigneur, et moi aussi, la nuit passée, je l'ai vu et il m'a dit : « Demain ton mari, tes fils et toi, vous viendrez à moi : Je reconnais maintenant que c'est Jésus-Christ » Ils allèrent donc, au milieu de la nuit, trouver l'évêque de Rome qui les baptisa en grande joie, et qui donna à Placide le nom d'Eustache, à sa femme celui de Théospita et à ses fils ceux d'Agapet et de Théospite. Le matin arrivé ; Eustache se rendit à la chasse, comme la veille, et parvenu au même endroit, il fit aller de divers côtés ses soldats, sous prétexte de dépister le gibier, et restant à la place où il avait eu la première vision, il en eut une seconde : alors tombant le visage contre terre, il dit : « Je vous supplie, Seigneur, de manifester à votre serviteur ce que vous lui avez promis. »

Tu es bienheureux, lui répondit le Seigneur, d'avoir reçu le bain de ma grâce, parce que tu as alors vaincu le diable. Tu viens de fouler aux pieds celui qui t'avait déçu. Tu vas montrer maintenant ta foi : car pour l'avoir abandonné, le diable va te livrer de grands combats : il faut donc que tu supportes de rudes épreuves afin de recevoir la couronne de la victoire. Il faut que tu souffres beaucoup afin que déchu de vaines grandeurs du monde, tu sois humilié, pour, être élevé plus tard aux honneurs spirituels. Ne faiblis donc pas : ne reporte pas la vue sur ta gloire passée, car il faut que, par la voie des tentations, tu te montres un autre Job. Cependant quand tu auras été humilié, je viendrai à toi, et ; te rendrai ta gloire première. Dis-

moi donc, si tu veux accepter les tentations à présent ou à la fin de ta vie ? Eustache répondit : « Seigneur, s'il faut qu'il en soit ainsi, à l'instant commandez que les tentations nous éprouvent, mais donnez-nous la vertu de patience. » Ne perds pas courage, reprit le Seigneur ; ma grâce en effet gardera vos âmes. » Alors le Seigneur monta an ciel, et Eustache revint chez lui donner ces nouvelles à sa femme.

Quelques jours s'étant écoulés, la mort, sous la forme d'une peste, se déchaînant sur tous ses serviteurs et ses servantes, les moissonna tous : peu de temps après, tous ses chevaux et tous ses troupeaux moururent subitement. Alors des scélérats, voyant ces ravages, se ruèrent pendant la nuit sur sa maison, emportèrent tout ce qu'ils trouvèrent, et pillèrent l'or, l'argent et tous ses autres biens : lui-même, avec sa femme et ses fils, rendit grâces à Dieu et s'enfuit tout nu pour échapper à la honte, ils allèrent en Égypte.

Tout ce qu'il possédait fut anéanti par la rapine des méchants. L'empereur et le sénat entier regrettaient beaucoup la perte d'un général aussi distingué, sur lequel on ne pouvait obtenir aucun renseignement. Après avoir fait quelque chemin, les fugitifs arrivèrent à la mer, où ayant trouvé un vaisseau, ils s'embarquèrent. Alors le maître du navire, voyant que la femme d'Eustache était fort belle, conçut un grand désir de la posséder. Après la traversée, il exigea d'Eustache le prix du passage, et comme ils n'avaient pas d'argent, il ordonna que cette femme fût retenue pour payement, dans la conviction de l'avoir à soi. Eustache, informé de cela, refusa absolument d'y consentir, et comme il persistait, le maître fit signe

à ses matelots de le précipiter dans la mer ; afin de pouvoir ainsi posséder sa femme. Eustache, qui s'aperçut de cela, leur abandonna sa femme tout désolé, et prenant ses deux enfants, il s'en alla en versant des larmes : « Malheur à moi et à vous, dit-il, car votre mère est livrée à un mari étranger !

Parvenu sur les bords d'un fleuve, il n'osa le passer avec ses deux fils à la fois, parce qu'il y avait beaucoup d'eau ; mais en en laissant un sur la rive, il se mit en devoir de transporter l'autre ; quand il eut passé le fleuve à gué, il posa par terre l'enfant qu'il avait porté, et se hâta de venir prendre l'autre. Il était au milieu du fleuve, lorsqu'un loup accourut tout à coup, saisit l'enfant qu'il venait de mettre sur la rive, et s'enfuit dans la forêt. Eustache, qui n'espérait pas le sauver, courut à l'autre : mais en y allant survint un lion qui s'empara du petit enfant et s'en alla. Or, comme il ne pouvait l'atteindre, puisqu'il n'était encore qu'au milieu du fleuve, il se mit à gémir et à s'arracher les cheveux. Il se serait laissé noyer, si la divine providence ne l'eut retenu. Des bergers, qui virent le lion emporter un enfant vivant, le poursuivirent avec leurs chiens, et Dieu permit que l'animal lâchât sa proie sans lui avoir fait aucun mal.

D'un autre côté, des laboureurs se mirent à crier après le loup et délivrèrent de sa gueule l'autre enfant aussi sain et sauf. Or, bergers et laboureurs, tous étaient du même village et ils nourrirent les enfants chez eux. Eustache de son côté ignorait cela ; alors il s'en alla bien triste. « Quel malheur pour moi ! disait-il en pleurant ; il y a peu de temps, j'étais beau comme un arbre, couvert de fruits et de feuilles ; aujourd'hui je suis tout dépouillé ! Que je suis malheureux ! j'étais entouré

de soldats, et aujourd'hui je suis réduit à rester seul, n'ayant pas même la consolation de posséder mes enfants auprès de moi ! Je me souviens, Seigneur, que vous m'avez dit que je serais tenté comme Job, mais je vois que je suis traité plus durement encore. Dépouillé de tous ses biens, il avait au moins un fumier sur lequel il pût s'asseoir ; mais moi, il ne me reste pas même rien qui ressemble à cela. Il eut des amis qui compatissaient à sa position, pour moi, je n'ai eu que des bêtes féroces, qui m'ont enlevé mes enfants : sa femme lui fut laissée, la mienne m'a été ravie. Mettez fin, Seigneur, à mes tribulations ; et placez une garde à ma bouche dans la crainte que mon cœur se laisse aller à des paroles de malice, et que je mérite d'être rejeté de devant votre face. »

Etouffé par ses sanglots, il alla dans un hameau où s'étant mis à gage, il garda les champs des habitants, l'espace de quinze ans ; quant à ses fils, ils furent élevés dans un autre village, sans savoir qu'ils fussent frères. Le Seigneur conserva aussi la femme d'Eustache, et l'étranger ne la connut pas ; au contraire il la renvoya intacte, après quoi il mourut.

Or, l'empereur et le peuple romain étaient fort inquiétés par les ennemis. L'empereur, qui se rappela Placide et les victoires que souvent il avait remportées par lui sur les ennemis, s'attristait singulièrement du changement survenu à la suite de sa disparition inattendue ; il envoya donc des soldats dans les différentes parties du monde, en promettant de grandes richesses et des honneurs à ceux qui l'auraient trouvé. Or, deux soldats, qui avaient servi sous Placide, arrivèrent au village où il demeurait. Placide qui, du champ où il se

trouvait, les aperçut venir, les reconnut aussitôt à leur démarche, et le souvenir de sa dignité lui revenant à la mémoire, il en fut troublé : « Seigneur, dit-il, de même que, contre tout espoir, je viens de voir ceux qui ont vécu autrefois avec moi, faites aussi qu'un jour je puisse voir ainsi ma femme ; car, pour mes enfants, je sais qu'ils ont été dévorés par les bêtes féroces. » Alors il entendit une voix lui dire : « Confiance, Eustache, dans peu tu seras rétabli dans tes honneurs, et tu retrouveras ta femme. » Il s'avança vers les soldats qui ne le reconnurent point ; mais après l'avoir salué, ils lui demandèrent s'il connaissait un étranger nommé Placide, qui avait une femme et deux enfants. Il avoua n'en rien savoir ; cependant sur la prière qu'il leur en fit, ils vinrent au logis et Eustache les servit. En se rappelant son ancienne position, il ne pouvait contenir ses larmes : Il fut forcé de sortir pour se laver le visage et revint les servir. Mais les soldats, qui le considéraient, se disaient l'un à l'autre : « Quelle ressemblance frappante entre cet homme et celui que nous cherchons !

L'un d'eux dit : « Oui, il lui ressemble beaucoup ; examinons donc ; s'il porte à la tète la cicatrice d'une blessure qu'il a reçue à la guerre, c'est lui. » Ils examinèrent et ayant distingué cette marque, ils furent convaincus dès l'instant que c'était celui-là même qu'ils cherchaient. Ils se jetèrent à son cou pour l'embrasser, et s'informèrent de sa femme et de ses fils. Eustache leur dit que ses fils étaient morts et sa femme captive. Or, les voisins vinrent tous voir ce qui se passait, les soldats ne manquèrent pas de vanter son courage et de publier la gloire qu'il s'était acquise : alors ils lui mettent sous les yeux l'ordre de l'empereur, et le revêtent d'habits précieux. Après quinze jours de

marche, ils arrivèrent auprès de l'empereur qui, à cette nouvelle, vint au-devant d'Eustache. Il ne l'eut pas plus tôt vu qu'il se jeta à son cou pour l'embrasser. Eustache raconta alors tout ce qui lui était arrivé aussitôt après, on l'entraîna au ministère de la guerre et on le contraignit à reprendre ses anciennes fonctions. Quand il eut compté ses soldats, et qu'il eut vu qu'ils étaient en trop petit nombre relativement à la multitude des ennemis, il fit lever des recrues dans les jeunes gens de toutes les villes et des bourgades. Or, le pays où avaient été élevés ses enfants eut à fournir deux jeunes soldats. Tous les habitants de l'endroit désignèrent au commandant militaire les deux fils d'Eustache comme les plus aptes au service. Eustache, qui vit deux jeunes gens de bonne mine et d'un extérieur distingué, conçut pour eux une, singulière affection, et leur donna les premières places à sa table.

Il partit donc pour la guerre, enfonça les bataillons ennemis, et fit reposer son armée durant trois. jours, dans l'endroit où sa femme était une pauvre hôtelière. Or, par une permission de Dieu, les deux jeunes gens furent logés dans la maison de leur mère, sans qu'ils sussent qui elle était. Comme, ils se reposaient sur le midi, et qu'ils s'entretenaient ensemble, ils vinrent à parler de leur enfance, de leur mère assise près de là, elle écoutait avec attention ce qu'ils se racontaient l'un à l'autre. L'aîné disait au plus jeune « Moi, de ma jeunesse, je ne me rappelle rien autre chose, sinon que mon père était général d'armée, et que ma mère avait une rare, beauté : ils eurent deux fils, moi et un plus jeune encore, qui lui aussi était remarquablement beau. Ils nous prirent et partirent une nuit de notre maison, puis ils s'embarquèrent, mais, j'ignore où

ils allaient. Comme nous débarquions, je ne sais comme il se fit que notre mère resta sur le navire, et notre père s'en alla, nous portant tous les deux et pleurant. Arrivé sur le bord d'un fleuve, il le passa avec mon jeune frère et me laissa sur la rive : mais comme il revenait pour me prendre, un loup survint et enleva mon frère ; mon père était encore loin de moi, quand un lion sorti de la forêt me saisit et m'emporte dans le bois, mais des bergers m'arrachèrent de la gueule du lion, et je fus élevé dans la maison que tu connais ; je n'ai pu savoir depuis ce qu'était devenu mon père ainsi que le petit enfant. » A ce récit, le cadet se prit à pleurer et à dire : « Par Dieu ! d'après ce que j'entends, je suis ton frère, puisque ceux qui m'ont élevé me disaient aussi : « Tous t'avons arraché à un loup. » Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent en pleurant.

La mère qui entendait cela et qui reconnaissait dans ce récit toutes les circonstances de ce qui lui était arrivé, pensa longtemps à part soi que ce pourrait bien être ses enfants. Le lendemain donc, elle alla trouver le général d'armée et lui adressa la parole en ces termes . « Je vous prie, seigneur, de me faire reconduire dans ma patrie ; car je suis du pays des Romains et étrangère ici. » En parlant, elle vit sur lui les cicatrices que portait son mari ; alors elle le reconnut et sans pouvoir se contenir, elle se jeta à ses pieds en disant : « Je vous- en prie, seigneur, racontez-moi ce que vous faisiez autrefois ; car je pense que vous êtes Placide, général d'armée ; vous avez aussi un autre nom qui est Eustache ; ce Placide, le Sauveur l'a converti ; il a subi telle et telle épreuve ; c'est moi qui suis sa femme, j'ai été enlevée sur mer ; j'ai été préservée de toute souillure ; c'est moi qui ai eu deux fils,

Agapet et Théopiste. » En entendant ce récit, Eustache la considère attentivement et reconnaît en elle son épouse : alors versant des larmes de joie, il l'embrassa en glorifiant Dieu le consolateur des affligés. Son épouse lui dit alors : « Seigneur, où sont nos enfants ? « Ils ont été pris par des bêtes farouches, répondit-il. » Il lui raconta donc comment il les avait perdus. Sa femme lui dit : « Rendons grâces à Dieu, car je pense que comme il nous a donné, le bonheur de nous retrouver, il nous accordera encore celui de reconnaître nos enfants. » « Je vous ai dit, reprit Eustache, qu'ils ont été pris par des bêtes farouches. » Elle répondit : « Hier, comme j'étais assise dans le jardin, j'ai entendu deux jeunes gens raconter l'histoire de leur enfance de telle et telle façon, et je crois que ce sont nos enfants ; interrogez-les donc, et ils vous la diront eux-mêmes. »

Alors Eustache les manda et après avoir appris ce qui se rapportait à leur enfance, il reconnut que c'étaient ses fils. Lui et sa femme les embrassent en versant un torrent de larmes et les tinrent longtemps sur leur cœur. L'armée entière était au comble de la joie de ce que ces enfants étaient retrouvés et de ce que les barbares avaient été vaincus. À son retour, Eustache trouva Trajan mort, et ayant pour successeur Adrien, homme plus scélérat encore. En raison de la victoire qu'Eustache avait remportée, comme aussi à l'occasion de la rencontre que ce général avait faite de sa femme et de ses fils, l'empereur les reçut avec magnificence et fit préparer un grand festin. Le lendemain, il alla au temple des idoles afin d'offrir un sacrifice pour la victoire remportée sur les barbares. Or, l'empereur voyant qu'Eustache ne voulait pas sacrifier ni pour la victoire qu'il avait

remportée, ni à l'occasion de la découverte de sa famille, l'exhortait cependant à le faire. Mais Eustache lui dit : « Le Dieu que j'adore, c'est Jésus-Christ, et je n'offre de sacrifices qu'à lui seul. »

Alors l'empereur, en colère, ordonna de les exposer dans le cirque avec sa femme et ses enfants, et fit lâcher contre eux un lion féroce. Le lion accourut, et baissant la tête comme s'il eût adoré ces saints personnages il s'éloigna d'eux humblement. L'empereur ordonna aussitôt de faire rougir au feu un taureau d'airain, et commanda de les y jeter tout vifs. Les saints se mirent donc en prières et se recommandant à Dieu, ils entrèrent dans le taureau où ils rendirent leur âme au Seigneur. Trois jours après, on les en tira en présence de l'empereur ; et on les retrouva intacts au point que pas même leurs cheveux, ni aucune partie de leurs membres n'avait été atteinte par l'action du feu. Les chrétiens prirent leurs corps et les ensevelirent en un endroit fort célèbre où ils construisirent un oratoire. Ils pâtirent sous Adrien qui commença à régner vers l'an du Seigneur cent vingt, aux calendes de, novembre, ou, d'après quelques auteurs, le douze des calendes d'octobre (20 septembre).

---

85. Tous les Saints

L'institution de la fête de tous les saints paraît se rattacher à quatre motifs : Premièrement, la dédicace d'un temple ; Deuxièmement, la fête des saints omis dans le cours de l'année ; troisièmement, l'expiation de nos négligences ; 4°

une plus grande facilité d'obtenir ce que nous demandons dans nos prières.

I

cette fête fut instituée pour la dédicace d'un temple. Les Romains, après s'être rendus maîtres de l'univers, construisirent un temple magnifique au milieu duquel ils placèrent leur idole, et autour de sa statue, celles des divinités de chaque province tournées de face vers l'idole des Romains. S'il arrivait qu'une province se révoltât, aussitôt, dit-on, par l'artifice du diable, la statue de l'idole de cette province tournait le dos à l'idole de Rome, comme pour faire entendre qu'elle cessait de reconnaître son haut domaine. Alors les Romains levaient en toute hâte une armée nombreuse contre le pays révolté et le faisaient rentrer sous leurs lois.

Mais ce ne fut pas assez pour les Romains d'avoir dans leur ville les simulacres des faux dieux de toutes les provinces ; ils firent plus ; ce fut de construire un temple consacré à chacun des dieux qui les avaient rendus, en quelque sorte, les vainqueurs et les maîtres de toutes ces provinces. Cependant comme toutes les idoles ne pouvaient avoir chacune un temple dans Rome, les Romains, pour faire parade de leur folie, érigèrent, en l'honneur de tous les dieux, un temple plus merveilleux et plus élevé que les autres qu'ils nommèrent Panthéon, mot qui signifie tous les dieux et formé de *Pan*, tout et, *Theos*, Dieu. Les pontifes des idoles avaient en effet inventé, pour induire le peuple en erreur, que Cybèle, nommée par eux la mère de tous les dieux, leur avait ordonné d'élever un temple magnifique à ses

enfants, si on voulait vaincre toutes les nations. On jeta les fondements du temple sur un plan sphérique, pour mieux démontrer par là l'éternité des dieux. Mais comme la largeur de la voûte était telle qu'il ne paraissait pas possible qu'elle se soutînt, quand l'édifice fut un peu élevé au-dessus du sol, on en remplit tout l'intérieur avec de la terre, dans laquelle on jeta, dit-on, de la monnaie : et l'on continua d'en faire autant jusqu'à l'entier achèvement de ce temple merveilleux.

On permit alors à quiconque voudrait enlever la terre de garder pour soi tout l'argent qui y serait trouvé ; la foule accourut et vida de suite l'édifice. Enfin, les Romains fabriquèrent un globe d'airain doré, en forme de pomme de pin, qu'ils placèrent au sommet. On rapporte encore que sur ce globe étaient sculptées de main de maître toutes les provinces, de telle sorte que celui qui venait à Rome pouvait savoir de quel côté du monde était son pays. Mais dans la suite des temps ce globe vint à tomber ; de là, l'ouverture qui est restée au sommet.

Du temps donc de l'empereur Phocas, quand Rome avait depuis longtemps déjà reçu la foi du Seigneur, Boniface, le quatrième pape après saint Grégoire le Grand, vers l'an du Seigneur six cent cinq, obtint de cet empereur ce temple qu'il purgea de ses idoles immondes et qu'il consacra le 3 des Ides de mai (13 mai), en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie et de tous les martyrs. Il lui donna le nom de Sainte-Marie-aux-Martyrs (et il est connu aujourd'hui du peuple sous celui de Sainte-Marie-de-la-Rotonde) ; car à cette époque, on ne célébrait pas encore dans l'Église de fêtes pour les confesseurs. Or, comme à cette

consécration se rendait une multitude de monde infinie et que le manque de vivres ne permettait pas de la célébrer, un pape, du nom de Grégoire IV, établit de la transférer aux calendes (1 er) de novembre, alors que la moisson et les vendanges sont terminées ; il décida qu'on célébrerait en ce jour, dans l'univers entier, une fête solennelle en l'honneur de tous les saints. Ce fut ainsi qu'un temple bâti pour toutes les idoles fut dédié à tous les saints, et que l'on adresse de pieuses louanges à la multitude des saints en un lieu où l'on adorait une multitude d'idoles.

II

La fête de tous les saints a été instituée pour honorer ceux dont on ne célèbre pas la fête, et dont on ne fait pas même la mémoire. Nous ne pouvons pas, en effet, fêter tous les saints, tant à cause de leur grand nombre qu'à cause de l'impossibilité où nous réduisent notre faiblesse et notre infirmité, comme aussi à cause de l'insuffisance du temps, qui serait trop court. Car, ainsi que le dit saint Jérôme dans l'épître qui se trouve à la tête de son calendrier, il n'est pas de jour ; excepté celui des calendes (premier) de janvier, auquel on ne puisse assigner cinq mille martyrs, voilà pourquoi l'Église a sagement disposé que, ne pouvant célébrer la fête de tous les saints chacun en particulier, nous les honorions tous ensemble d'une manière générale. Mais, pourquoi célébrons-nous sur la terre les fêtes des saints ?

Maître Guillaume d'Auxerre en assigne six raisons, dans sa Somme des offices.

La première, c'est l'honneur de la divine

majesté ; car en honorant les saints, c'est Dieu que nous honorons et que nous proclamons admirable en leur personne, puisque celui qui fait honneur aux saints honore spécialement celui qui les a sanctifiés,

La seconde, c'est pour obtenir aide à notre misère ; par nous-mêmes, nous ne pouvons obtenir le salut ; aussi avons-nous besoin des suffrages des saints, qu'il est juste que nous honorions si nous voulons mériter leur secours. On lit au trooisième livre des Rois, ce que Bersabée (nom signifiant puits d'abondance), c'est-à-dire l'Église triomphante, obtint, par ses prières, le royaume pour son fils, c'est-à-dire pour l'Église militante.

La troisième augmente notre sécurité et notre espérance, par la considération de la gloire des saints, qui nous est rappelée dans la fête que nous célébrons ; car si des hommes mortels, semblables à nous, ont pu être élevés à un pareil degré de gloire, il est certain que nous pourrons ce qu'ils ont pu, puisque le bras du Seigneur n'est pas raccourci.

La quatrième, c'est comme exemple offert à notre imitation. Quand revient la fête des saints, nous sommes portés à les imiter, à mépriser, comme eux, les choses de la terre, et à soupirer après les biens du ciel.

La cinquième, c'est pour les payer de retour ; car les saints font une fête dans le ciel par rapport à nous, puisqu'il y a joie chez les anges de Dieu et chez les âmes des saints, pour un pécheur qui fait pénitence. Donc, il est juste que nous les payions de retour, et que, faisant de nous une fête dans les cieux, nous célébrions aussi sur la terre une fête pour eux.

La sixième, c'est pour nous acquérir de

l'honneur ; en honorant les saints, nous travaillons à notre avantage, nous nous procurons de l'honneur, parce que leur fête c'est notre gloire ; en honorant nos frères, nous nous honorons nous-mêmes. La charité fait que tous les biens soient communs ; or, nos biens sont célestes, terrestres et éternels.

Outre ces raisons, saint Jean Damascène, au livre IV, chap. VIII, en apporte d'autres. Il se demande pourquoi on doit honorer les saints, ainsi que leurs corps ou reliques. Il en donne des raisons dont plusieurs se tirent de leur dignité, d'autres de l'excellence de leurs corps.

Il dit donc que leur dignité a quatre degrés : ils sont les amis de Dieu, les fils de Dieu, les héritiers de Dieu et nos guides. Ses autorités, il les puise, quant au *premier degré,* dans saint Jean (XV) : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais bien mes amis. » Quant au *second degré,* dans saint Jean (I) : « Il a donné à ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. » Quant au *troisième degré,* dans la troisième épître aux Romains (VIII) : « S'ils sont enfants, donc ils sont héritiers. » Par rapport au *quatrième degré,* voici ce qu'il dit : « Que de peines ne vous donneriez-vous pas, pour trouver un guide qui vous présenterait à un roi mortel et qui parlerait en votre faveur ? Eh bien ! les guides de tout le genre humain, nos intercesseurs auprès de Dieu, ne les honorera-t-on pas ? Oui, comme on doit honorer ceux qui élèvent un temple à Dieu ; et dont on' vénère la mémoire. »

D'autres raisons sont prises de l'excellence de leurs corps ; saint Jean Damascène en assigne quatre et saint Augustin en ajoute une cinquième. Les corps des saints, en effet, ont été les celliers de

Dieu, le temple de Jésus-Christ, le vase du parfum céleste, les fontaines divines et les membres du Saint-Esprit. Ils ont été :

Un, les celliers de Dieu, et Dieu les a ornés comme des cénacles ;

deux, le temple de Jésus-Christ Dieu a habité en eux par l'intelligence ; Jésus-Christ le dit aux apôtres : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les temples de l'Esprit-Saint, qui habite en vous ? Or, Dieu est esprit : et pourquoi donc ne pas honorer des temples, des tabernacles que Dieu anime. Saint Jean Chrysostome dit à ce sujet : « L'homme se complaît à élever des palais, et Dieu à habiter dans ses saints. » « Seigneur, dit le Psalmiste, j'ai beaucoup aimé la beauté de votre maison. » Quelle beauté ?Ce n'est pas celle qu'on obtient avec une variété de marbres précieux, mais celle qui vient de l'abondance de toutes les grâces. La première flatte la chair, la seconde vivifie l'âme. Celle-là ne dure qu'un temps, trompe les yeux ; celle-ci élève pour toujours l'intelligence jusqu'au ciel. ».

Trois, ce sont les vases pleins d'un parfum spirituel : « Des reliques des saints, continue saint Jean Damascène, découle un parfum qui répand la meilleure odeur ; et que personne ne vienne me contredire : car, si d'un rocher, d'une pierre dure, il a jailli de l'eau dans le désert ; si, de la mâchoire de son âne, Samson brûlant de soif obtint de l'eau, à combien plus forte raison, des reliques des martyrs, doit-on croire qu'il découlera un parfum tout odoriférant, en faveur de ceux qui ont soif de la vertu divine de Dieu dans les saints, qui ont soif de cet honneur qui a sa source en Dieu ?

Quatre, ce sont des fontaines divines : ils vivent

au sein de la vérité et jouissent de la présence de Dieu. Jésus-Christ, notre maître, nous a donné, dans les reliques des saints, des sources de salut qui répandent des bienfaits de toute nature ; ils sont l'organe de l'Esprit-Saint.

C'est la raison qu'allègue saint Augustin* : « Il ne faut pas, dit-il, abandonner avec dédain les corps des saints qui, pendant leur vie, ont été l'organe et l'instrument du Saint-Esprit pour toute bonne œuvre. » Ce qui fait dire à l'apôtre : « Est-ce que vous voulez éprouver Jésus-Christ qui parle par ma bouche ?

*Cité de Dieu, l. I, c. XIII.

Il est dit encore de saint Étienne, que ses ennemis ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui. Saint Ambroise s'exprime ainsi dans. son Hexaëmon : « Voici ce qu'il y a de plus précieux, c'est que l'homme soit l'organe de la voix de Dieu, et qu'il exprime les oracles divins avec des lèvres humaines. »

III

La fête de la Toussaint a été instituée pour expier nos négligences. En effet bien que nous ne fassions la fête que d'un petit nombre de saints, cependant il s'y mêle beaucoup de négligence, et notre ignorance comme notre négligence nous y font oublier une multitude de choses. Si, donc nous avons négligé quoi que ce soit dans les autres solennités des saints, nous pouvons le suppléer dans cette fête générale, et nous purifier des fautes qui pourraient nous être imputées. Cette raison est touchée dans le sermon qui se récite en ce jour

dans l'office de l'Église*. Il y est dit : « Il a été décrété qu'en ce jour on ferait mémoire de tous les Saints, afin que si la fragilité humaine a quelque chose à regretter dans la manière dont elle a solennisé les Saints, soit par ignorance et par négligence, soit par les embarras des affaires, elle puisse l'expier en cette circonstance. » Il faut remarquer qu'il y a *quatre classes* différentes de saints du Nouveau Testament, que nous honorons dans le courant de l'année et que nous réunissons aujourd'hui tous ensemble, afin de suppléer à ce que nous avons fait avec négligence : ce sont les apôtres ; les martyrs, les confesseurs et les vierges.

*Il est du vénérable Bède, sermon XVIII.

D'après Raban, ils sont indiqués par les quatre parties du monde : par l'orient, les apôtres ; par le midi, les martyrs ; par l'aquilon, les confesseurs et par l'occident, les vierges.

Les premiers sont les apôtres dont la dignité et l'excellence sont certaines, car ils l'emportent en quatre manières sur tous les autres saints :

Premièrement, par la prééminence de leur dignité ils sont en effet les sages princes de l'Église militante, les puissants assesseurs du juge éternel, les doux pasteurs du troupeau du Seigneur. « C'était convenance, dit saint Bernard, que le genre humain eût à sa tête des pasteurs et des docteurs pareils, qui joignissent à la douceur la puissance et la sagesse. Ils doivent posséder la douceur, pour m'accueillir avec bonté et miséricorde ; la puissance pour me protéger efficacement ; la sagesse pour me conduire à la vie par la voie qui aboutit à la cité d'en haut. »

Deuxièmement, par la prééminence du pouvoir. Saint Augustin en parle comme il suit : « Dieu a donné aux apôtres pouvoir sur la nature, afin de la guérir ; sur les démons, pour les renverser ; sur les éléments pour les changer ; sur les âmes, pour les délier de leur péché ; sur la mort, pour la mépriser ; ce pouvoir est au-dessus de celui des anges, pour consacrer le corps du Seigneur.

Troisièmement, par la prérogative de la sainteté. Aussi était-ce pour ce qu'ils excellaient en sainteté et qu'ils étaient remplis de grâces que reluisaient en eux comme dans un miroir la vie et la conduite de Jésus-Christ, qu'ils reproduisaient en eux, comme on tonnait le soleil à ses ardeurs, une rose à son parfum, et le feu à sa chaleur.

Ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome, dans son Commentaire sur saint Mathieu : « Jésus-Christ envoie les apôtres, comme le soleil répand ses rayons, comme la rose l'odeur de son parfum, comme le feu ses étincelles, afin que comme le, soleil brille dans ses rayons, comme la rose se devine à son parfum, comme le feu se découvre par ses étincelles, de même la puissance de Jésus-Christ se manifeste par leurs vertus. »

Quatrièmement, par leur utilité réelle. Voici ce que dit saint Augustin à ce propos : « Ils sont des plus vifs, des plus inhabiles, ils sont en très petit nombre, et cependant quelle noblesse, quelle science, quelle force dans leurs discours ! Les génies les plus extraordinaires, les bataillons les plus épais, les intelligences les plus merveilleuses des auteurs, des orateurs et des docteurs sont soumises par eux au Christ. »

La seconde classe de saints se compose des

martyrs dont la dignité et l'excellence sont évidentes par la multiplicité, l'utilité et la constance de leurs tourments. Ils furent nombreux, parce que outre le martyre de sang, il y en a encore trois autres où le sang n'est pas répandu : savoir la modération dans l'abondance, comme David l'a possédée ; la largesse dans la pauvreté, comme chez Tobie et chez la. veuve de l'Évangile ; la chasteté dans la jeunesse, ainsi que Joseph la pratiqua en Égypte. D'après saint Grégoire il y a trois sortes de martyres où le sang n'est pas versé ; savoir : la patience dans l'adversité : « Nous pouvons, dit ce père, être martyrs sans subir le fer, si nous conservons au fond du cœur une vraie patience. » La compassion pour les affligés : « Celui qui témoigne de la douleur pour les misères d'autrui, celui-là porte la croix dans son esprit. » L'amour des ennemis : « Supporter les mépris, dit-il encore, aimer qui vous hait, c'est le martyre au fond de la pensée.

Les tourments furent utiles d'abord aux martyrs eux-mêmes, qui par là obtinrent la rémission de leurs péchés, une augmentation de mérites, et la possession de la gloire éternelle. Ils se l'acquirent au prix de leur sang, et c'est pour cela que l'on dit de ce sang qu'il est précieux, c'est-à-dire, plein de prix. C'est à ce sujet que parle ainsi saint Augustin dans la Cité de Dieu : « Quoi de plus précieux que la mort pour laquelle les péchés sont remis et les mérites accrus ! Dans ses Commentaires sur saint Jean : « Le sang de Jésus-Christ est précieux, et même sans prix ; cependant il a rendu précieux aussi le sang de ses fidèles, pour lesquels il a donné son sang comme rançon. » En effet s'il n'avait pas rendu précieux le sang de ses serviteurs, on ne dirait pas : « La mort des saints est précieuse aux

yeux du Seigneur. » « Le martyre, dit saint Cyprien, c'est la fin des péchés, le terme du danger, le guide du salut, le maître de la patience, la maison de vie. » « Trois choses, dit saint Bernard, rendent précieusela mort des saints : cessation de travail, joie de la situation nouvelle, assurance par rapport à l'éternité. » Ils nous sont d'une double utilité :

Tout d'abord, ce sont nos modèles dans la lutte. « Chrétiens, dit saint Chrysostome, tu es un soldat rempli de mollesse, si tu penses vaincre sans combat, triompher sans lutte exerce hardiment tes forces, combats rudement, prends bien tes mesures ; considère les conventions, fais attention à ta condition ; apprends les règlements de cette milice ; les conventions, c'est ce que tu as promis, la condition, c'est celle dans laquelle tu t'es engagé ; cette milice, c'est celle où tu t'es enrôlé. Tous ont combattu sous ces conventions ; tous ont vaincu dans cette condition, ont triomphé dans cette milice. »

Ensuite, ils nous ont été donnés comme des patrons pour, nous secourir et par leurs mérites et par leurs prières. « Ô bonté immense de Dieu, dit saint Augustin, qui veut que les mérites des martyrs soient ce qui nous aide ! Il les éprouve pour nous instruire ; il les tourmente pour nous gagner ; il veut que leurs supplices soient notre profit. » « Si les apôtres et les martyrs, dit saint Jérôme, revêtus encore de leur corps, peuvent prier pour les autres, quand ceux-ci doivent encore être inquiets par rapport à eux-mêmes, à plus forte raison peuvent-ils le faire, après avoir remporté des couronnes, des victoires, des triomphes ! Moïse seul obtient le pardon de six cent mille hommes, et Étienne

demande pardon pour Paul et pour beaucoup d'autres, et l'obtient ; auront-ils moins de pouvoir lorsqu'ils seront avec le Christ ? L'apôtre Paul dit que Dieu lui accorda la vie de deux cent soixante-seize âmes dans un navire : fermera-t-il la bouche quand il sera avec Jésus-Christ ?

Enfin, ils souffrirent avec constance ; saint Augustin dit à ce sujet : « L'âme du martyre c'est une épée resplendissante de charité, aiguisée par la vérité, agitée par la force du Dieu des batailles : elle a fait, les guerres, elle a terrassé ses nombreux contradicteurs, elle a frappé ses ennemis, elle a écrasé ses adversaires. » Saint Chrysostome ajoute : « Ceux qui étaient torturés sont restés plus forts que leurs bourreaux ; et des membres écorchés ont vaincu les écorcheurs. »

La troisième classe de saints renferme les confesseurs, dont la dignité et l'excellence sont évidentes en ce qu'ils ont confessé Dieu en trois manières : de cœur, de bouche, et d'action. La confession du cœur ne suffit pas sans celle de la bouche, comme le prouve par quatre raisons saint Chrysostome, Sur saint Mathieu.

La première raison, « la racine de la confession, c'est la foi du cœur, et la confession, c'est le fruit de la foi ;. or, comme il est de toute nécessité que tant que la racine est vivante en terre, elle produise des branches et des feuilles, car si elle n'en produit pas, soyez sûr que sa racine est desséchée sous terre, de même ; tant que 1a foi du cœur reste entière, toujours, elle enfante la confession dans la bouche : que si la confession de la bouche est flétrie, tenez pour certain que la foi du cœur est desséchée depuis longtemps déjà. »

la deuxième raison : « Si c'est un avantage pour vous de croire du fond du cœur, et de ne pas confesser votre foi devant les hommes, donc un infidèle hypocrite trouvera avantageux de confesser Jésus-Christ, quand bien même il ne croirait pas en lui du fond qui cœur : Maintenant s'il ne gagne rien à confesser sans avoir la foi, vous non plus, vous ne gagnerez rien à croire, si vous ne confessez pas. »

La troisème raison : « Si vous croyez avoir fait assez pour Jésus-Christ que de le connaître, sans le confesser. devant les hommes, ce sera donc assez pour vous que Jésus-Christ vous connaisse, mais ne vous confesse pas devant, son Père. Or, si connaître Dieu n'est pas chose suffisante pour vous ; votre foi un lui suffira pas davantage. »

la quatrième raison : « Si la foi du cœur eût suffi, Dieu n'aurait créé que votre cœur seulement ; mais il a encore créé votre bouche afin que vous le confessiez de cœur et de bouche. »

Ils ont confessé Dieu par leurs œuvres. Saint Jérôme dans son commentaire sur ce passage de l'épître à Tite : « Ils font profession de connaître Dieu », montre comment on peut confesser ou nier Dieu par ses Oeuvres. « Jésus-Christ., dit-il ; est sagesse, justice, vérité, sainteté ; et courage. On renie la sagesse par la folie, la justice par l'iniquité, la vérité par le mensonge, la sainteté par les turpitudes, le courage par faiblesse d'esprit, et chaque fois que nous nous laissons vaincre par les vices et par les péchés, tout autant de fois, renions-nous Dieu ; tandis qu'au contraire, toutes les fois que nous faisons le bien, nous confessons Dieu. »

La quatrième classe des saints est celle des

vierges, dont la dignité et l'excellence est évidente :

Dabord, parce qu'elles sont les épousés du roi éternel. « Imaginez, si vous le pouvez, dit saint Ambroise, une beauté plus grande que la beauté de celle qui est aimée par le Roi, qui est prisée par le Juge, qui est dédiée au Seigneur, qui est consacrée à Dieu ? Toujours épouse et jamais mariée !

Ensuite, parce qu'elles sont comparées aux Anges. « La virginité, dit ailleurs saint Ambroise, surpasse la nature humaine, puisqu'elle fait des hommes les compagnons des anges. Cependant chez les vierges, la victoire l'emporte encore sur celle des anges : car ceux-ci vivent sans la chair, tandis que les vierges triomphent dans la chair.

Enfin, parce qu'elles sont plus illustres que tout le reste des fidèles.

« La virginité, dit saint Cyprien, est la fleur de l'église, la beauté et l'ornement de la grâce spirituelle. l'heureuse disposition à la louange et à l'honneur, une parure intègre et sans corruption, l'image de Dieu, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ »

D'abord, parce qu'elles sont préférées aux personnes mariées. Or, cette excellence que possède la virginité par rapport à l'union conjugale, est claire et certaine si on les compare. Le mariage féconde le corps, la virginité féconde l'esprit. Saint Augustin dit qu'il y a plus de générosité à imiter par avance avec la chair la vie des anges que d'augmenter dans la chair le nombre des mortels. Or, la fécondité est plus grande, comme aussi plus pleine de bonheur, à agrandir son esprit qu'à concevoir dans son sein ; le mariage procrée des enfants de douleurs, et la virginité des enfants de joie et d'allégresse. « La continence, dit saint

Augustin, est loin d'être stérile, mais c'est une mère féconde d'enfants de joie qu'elle enfante de vous, Seigneur. » Le mariage remplit la terre d'enfants, la virginité en remplit le ciel. Saint Jérôme a dit : « Le mariage remplit la terre, la virginité remplit le paradis. Le mariage traîne, après soi grand nombre d'inquiétudes, la virginité engendre le calme. Gilbert disait que la virginité est l'absence des chagrins, la paix de la chair, la rançon du vice et la reine des vertus. Le mariage, c'est le bien, la virginité, c'est le mieux. « Il y a autant de différence entre le mariage et la virginité, dit saint Jérôme à Pammachius, qu'il y en a entre ne pas pécher et bien faire ; ou pour adoucir, l'expression, qu'il y en a entre le bien et le mieux. Le premier est comparé aux épines, la seconde aux roses. » Saint Jérôme dit à Eustochium : « Je loue le mariage parce qu'il enfante des vierges. Je cueille la rose au milieu des épines, je tire l'or de la terre, et la perle du coquillage. »

Esuite, parce qu'elles possèdent de nombreux privilèges. Les vierges en effet auront une couronne enrichie d'or ; elles seules chanteront, le cantique ; elles seront revêtues comme le Christ ; elles marcheront toujours à la suite de l'Agneau.

IV.

Enfin, la fête de tous les saints a été instituée pour obtenir plus facilement ce que nous demandons dans nos prières : comme nous les honorons, en ce jour, tous à la fois, eux aussi prient tous ensemble pour nous, afin que nous obtenions plus facilement miséricorde de Dieu. S'il est en effet impossible de ne pas exaucer les prières d'une

multitude, il sera plus impossible encore que les prières réunies de tous les saints ne soient pas exaucées. Cette raison est indiquée par l'oraison de l'office de ce jour dans laquelle nous disons : « Nous vous supplions, Seigneur, d'augmenter, avec le nombre de nos intercesseurs, l'abondance de votre miséricorde après laquelle nous soupirons*. » Les saints intercèdent pour nous par mérite et par affection : par mérite, quand leurs mérites nous secondent : par affection, lorsqu'ils désirent l'accomplissement de nos souhaits : ce dont ils s'abstiennent toutefois à moins qu'ils ne reconnaissent la nécessité d'accomplir la volonté de Dieu. Que tous les saints s'unissent en ce jour pour intercéder unanimement en notre faveur, nous en avons la preuve dans une vision qu'on raconte avoir eu lieu l'année qui suivit l'institution de cette solennité.

*C'est l'oraison . Veneranda, qui reste reléguée dans les Sacramentaires.

À pareil jour, le coûtre* de l'église de Saint-Pierre avait eu la dévotion de faire une station à chaque autel, et après avoir imploré les suffrages de tous les saints, il était enfin revenu à l'autel de saint Pierre, où s'étant reposé un instant, il fut ravi hors de lui. Il vit alors le Roi des rois assis sur un trône élevé, et autour de lui tous les anges. La Vierge des vierges ornée d'un diadème éclatant arriva aussitôt suivie d'une multitude de vierges et de continentes : A l'instant le roi se leva pour l'accueillir, et l'invita à s'asseoir sur un siège qu'il fit placer auprès du sien. Après cela vint un personnage, revêtu d'un habit de poil de chameau, suivi par une multitude de vieillards vénérables. Ensuite s'en présenta un autre orné de vêtements pontificaux escorté par un chœur de plusieurs

autres revêtus de la même manière : Enfin s'avança une multitude innombrable de soldats, après lesquels se présenta une foule infinie de nations diverses. Tous étant parvenus jusque devant le trône du Roi, ils fléchirent les genoux et l'adorèrent. Alors celui qui était orné d'habits pontificaux commença les matines que tous les autres continuèrent. Or, l'ange conducteur du coûtre lui expliqua la vision : « La vierge qui se trouvait au premier rang, c'était la mère de Dieu ; celui qui était vêtu de poil de chameau c'était saint Jean-Baptiste avec les patriarches et les, prophètes ; celui qui était revêtu d'ornements pontificaux était saint Pierre, avec les autres apôtres, les soldats étaient les martyrs, et le reste de la foule se composait des confesseurs. Tous étaient venus en présence du roi pour rendre grâces de l'honneur à eux rendu en ce jour par les mortels et pour prier en faveur de l'univers entier. »

*Un coûtre est un gardien.

Ensuite il le conduisit dans un autre endroit où il lui montra des personnes des deux sexes, les unes sur des tapis d'or, d'autres à table, dans les délices ; d'autres en fins nus, pauvres et mendiant des secours. Il lui dit alors que ce lieu était le purgatoire ; que les âmes qui vivaient dans l'abondance étaient celles dont les âmes les aidaient beaucoup de leurs suffrages, que les indigentes étaient celles dont on n'avait aucun souci. Il lui ordonna de rapporter toutes ces particularités au souverain Pontife, afin qu'après la fête de tous les saints il établît le jour des âmes, de manière que l'on adressât des supplications générales en faveur de ceux qui ne pouvaient en avoir de particulières.

86. La commémoration des âmes

La commémoration de tous les fidèles défunts a été instituée en ce jour par l'Église, afin de secourir par des bonnes œuvres générales ceux. qui n'ont pas le bonheur d'être soulagés par des prières particulières, ainsi qu'il a été démontré parla révélation précédente. Saint Pierre Damien rapporte encore que saint Odilon, abbé de Cluny, ayant découvert, qu'auprès d'un volcan de Sicile, on entendait souvent les cris et les hurlements des démons se plaignant que les âmes des défunts fussent arrachées de leurs mains par les aumônes et les prières, ordonna, dans ses monastères, de faire, après la fête de tous les saints, la commémoration des morts. Ce qui, dans la suite, fut approuvé par toute l'Église*.

*Iottald, *Vie de saint Odilon*, l. II, c. XIII.

À ce sujet, on peut faire deux considérations générales :

Première, sur ceux qui doivent être purifiés,

Deuxième, sur les suffrages qui sont adressés pour eux.

Première considération

Dans la première considération, on peut examiner :

Un, ceux qui sont ceux qui sont purifiés,

Deux, par qui ils le sont,

Trois, où ils le sont.

I. Ceux qui sont purifiés

se divisent en *trois catégories*.

Les premiers sont ceux qui décèdent sans avoir accompli la satisfaction qui leur a été enjointe. S'ils avaient eu au fond du cœur une contrition suffisante pour effacer leurs péchés, ils seraient librement passés à la vie, quand bien même ils n'auraient accompli aucune satisfaction, puisque la contrition est la plus grande satisfaction pour le péché et qu'elle l'efface entièrement. « Dieu, dit saint Jérôme, ne regarde pas tant à l'espace du temps qu'à la mesure de la douleur, ni tant à l'abstinence de la nourriture qu'à la mortification des vices. » Mais ceux qui ne sont pas assez contrits, et qui meurent avant l'achèvement de leur pénitence, sont punis très sévèrement dans le feu du purgatoire, à moins toutefois que des personnes auxquelles ils sont chers ne se chargent de leur satisfaction.

Or, pour que cette commutation ait de la valeur, quatre conditions sont requises. La première, l'autorité de celui qui commue, et cette autorité est celle du prêtre ; la deuxième, le besoin qu'éprouve celui en faveur duquel s'opère la commutation, car il doit se trouver dans une position telle qu'il ne puisse satisfaire pour soi-même, mais qu'il ait besoin d'être aidé ; la troisième, la charité de celui pour lequel se fait la commutation, charité qui lui est nécessaire pour rendre sa satisfaction méritoire et complète ; la quatrième, la proportion à établir par, rapport à la peine, en sorte qu'une plus petite soit commuée en une plus grande ; car, on satisfait plus à Dieu par la peine personnelle que par celle d'autrui.

Or, il y a trois genres, de peines : la personnelle et volontaire, c'est celle par laquelle on satisfait le

mieux ; la. personnelle qui n'est pas volontaire, elle est subie dans le purgatoire ; la volontaire ; mais sans être personnelle, telle qu'elle existe dans la commutation que l'on traite ici ; elle satisfait, moins que la première, par cela même qu'elle n'est point personnelle, et elle satisfait plus que la seconde, parce qu'elle est volontaire.

Cependant, si celui pour lequel on se charge de satisfaire vient à décéder, il n'en souffre pas moins dans le purgatoire, quoiqu'il soit délivré plus tôt par la peine qu'il endure lui-même, et par celle que les autres paient pour lui, parce que le Seigneur compte pour somme principale sa peine et celle des autres. D'où il suit que s'il doit, dans le purgatoire, souffrir deux mois, il pourra, au moyen du secours qu'il reçoit, être délivré en un seul. Cependant, jamais il n'en sort que la dette ne soit payée. Que si elle est acquittée, cette dette compte pour celui qui la paie et retourne à son profit ; et s'il n'en a pas besoin, elle revient au trésor de l'Église, ou bien elle vaut pour ceux qui sont dans le purgatoire.

Les seconds, qui vont dans le purgatoire, sont ceux qui ont vraiment accompli la pénitence qui leur a été enjointe ; cependant, elle n'a pas été suffisante par l'ignorance ou la négligence du prêtre. Alors ceux qui descendent dans le purgatoire, à moins qu'ils ne suppléent par la grandeur de leur contrition, y complèteront en entier ce qu'ils auront fait en moins dans cette vie. Dieu, en effet, qui sait la proportion et la mesure entre les péchés et les peines, ajoute quelque peine suffisante, afin qu'aucun péché ne reste impuni. D'ailleurs, la pénitence imposée est ou bien trop forte ; ou bien égale, ou bien trop faible ; si elle est trop forte, elle procure une augmentation de gloire

dans ce qu'elle a d'excessif ; si elle est égale, elle suffit alors pour la rémission de toute la coulpe ; si elle est trop faible, ce qui reste est suppléé par la puissance de la justice divine. Écoutez ici ce que pense saint Augustin de ceux qui font pénitence à la dernière extrémité : « Celui qui vient d'être baptisé sort de ce monde tranquille sur son sort ; le fidèle qui vit bien, sort de ce monde tranquille sur son sort ; celui qui fait pénitence et qui est réconcilié, quand il est en santé, sort tranquille d'ici-bas ; celui qui fait pénitence à la dernière extrémité et qui s'est réconcilié, s'il sort d'ici-bas tranquille, moi, je ne le suis pas : donc, prenez le certain et laissez l'incertain. » Si saint Augustin parle ainsi, c'est que ces personnes ont coutume de faire pénitence, plutôt par nécessité que par bonne volonté, plutôt par crainte du châtiment que par amour de la gloire.

Les troisièmes, qui descendent dans le purgatoire ; sont ceux qui portent avec eux du bois, du foin et de la paille, c'est-à-dire ceux qui ont une affection, charnelle pour leurs richesses, moins grande cependant que celles qu'ils ont pour Dieu. Les affections charnelles qu'ils ont pour leurs maisons, leurs femmes, leurs possessions, bien qu'ils ne préfèrent rien à Dieu, sont indiquées par ces trois choses : selon qu'ils auront aimé, ou bien ils seront brûlés plus de temps comme bois, ou moins de temps comme foin, ou très peu comme paille. « Ce feu, comme dit saint Augustin, bien qu'il ne soit pas éternel, est pourtant merveilleusement fort ; il surpasse toute peine qui ait jamais été endurée ici-bas par personne ; aucune souffrance n'a existé pareille dans la chair, tout extraordinaires qu'aient été les supplices des martyrs. »

II. Par qui sont-ils purifiés ?

Cette purgation et cette punition s'opérera par les mauvais anges et non par les bons ; car les bons anges ne tourmentent pas les bons ; mais les bons anges tourmentent les mauvais, les mauvais les bons, et les mauvais ceux qui leur ressemblent. C'est cependant chose pieuse de croire que les bons anges visitent et consolent fréquemment leurs frères et concitoyens, et les exhortent à souffrir avec patience. Ils ont encore un autre sujet de consolation en ce qu'ils attendent avec certitude la gloire future : car ils la possèdent certainement, toutefois dans un moindre degré que ceux qui sont dans la patrie, mais dans un plus grand que ceux qui sont en chemin pour l'autre vie. La certitude de ceux qui sont dans la patrie est sans attente et exempté de crainte, parce qu'ils n'attendent pas la vie future, puisqu'ils la possèdent réellement, et qu'ils ne craignent pas de la perdre plus tard, tandis que c'est le contraire dans ceux qui sont en chemin pour l'autre vie.

Mais la certitude de ceux qui sont en purgatoire tient le milieu. Elle est accompagnée d'attente puisqu'ils attendent la vie future elle-même : mais elle est exempte de crainte, car ayant leur libre arbitre affermi, ils savent que désormais ils ne peuvent plus pécher. Ils ont encore un autre sujet de consolation, c'est de croire que l'on peut prier pour eux. Cependant il serait peut-être plus conformeà la vérité de croire que cette punition ne s'exerce pas par le ministère des mauvais anges, mais que c'est un ordre de la justice divine et par une conséquence de sa volonté.

III. Où sont-ils purgés ?

C'est dans un lieu situé à côté de l'enfer, qui se nomme Purgatoire ; c'est là que le placent plusieurs savants, bien qu'il semble à d'autres qu'il soit situé dans l'air et dans la zone torride. Cependant il entre dans l'économie du plan divin que divers lieux soient assignés à différentes âmes, et cela pour plusieurs raisons, soit pour la légèreté de leur punition, soit à cause de leur délivrance prochaine, soit pour notre instruction, ou bien pour une faute commise dans ce lieu, ou enfin à cause des prières de quelque saint :

Un, pour la légèreté de leur peine, ainsi il a été révélé à quelques personnes, au témoignage de saint Grégoire, qu'il y a des âmes punies dans l'obscurité.

Deux, pour leur délivrance prochaine, afin qu'elles puissent révéler leur indigence aux autres et en impétrer les suffrages pour sortir de peine plus vite. On lit en effet que des pêcheurs de Saint-Théobald prirent en automne un énorme bloc de glace dans leur filet, et ils en furent pourtant beaucoup plus satisfaits que si c'eût été un poisson, parce que l'évêque avait mal aux pieds, et ils lui procurèrent un grand soulagement en appliquant cette glace sur ses membres souffrants. Or, une fois l'évêque entendit sortir de la glace la voix d'un homme qui ayant été adjuré de lui dire qui il était, répondit : « Je suis une âme, tourmentée dans cette glacière pour mes péchés, et je pourrais être délivrée si vous disiez trente messes pendant trente jours sans interruption. » L'évêque avait dit la moitié de ces messes et se préparait à en célébrer

une autre, quand il arriva que, le diable y poussant, une sédition s'éleva parmi la presque totalité des habitants de la ville. Alors l'évêque, ayant été appelé pour apaiser la discorde, quitta les ornements sacrés, et ne dit pas la messe ce jour-là. Il recommença donc et déjà il avait dit les deux tiers des messes, quand une grande armée, semblait-il, assiégea la ville ; et il fut forcé de ne pas dire la messe. Il recommença, donc encore une troisième fois, et il avait dit toutes, les messes excepté la dernière qu'il allait célébrer, quand la maison de l'évêque et sa villa parurent tout en flammes. Comme ses serviteurs lui disaient de laisser passer ce jour sans dire la messe, il répondit : « Quand toute la villa devrait brûler, je la célébrerais. » Lorsqu'elle fut achevée, aussitôt la glace se fondit et l'incendie qu'on croyait voir disparut comme un fantôme sans avoir causé aucun dommage.

Trois, pour notre instruction : car c'est afin que nous sachions qu'une grande peine est infligée après cette vie aux pécheurs ; comme on dit qu'il arriva à Paris, d'après ces paroles du Chantre de Paris* : Maître Silo ** pria avec instance un de ses écoliers, qu'il soignait dans sa maladie, de revenir le trouver après sa mort, pour lui rapporter en quelle situation il se trouverait.

* Pierre le Chantre. -- ** Ou Siger de Brabant.

Quelques jours après, il lui apparut avec une chappe de parchemin, sur l'extérieur de laquelle étaient écrits partout une foule de sophismes, et dont l'intérieur était tout doublé de flammes. Le maître lui demanda qui il était. « Je suis bien, dit-il, celui qui vous ai promis de revenir vous trouver. », Interrogé sur l'état dans lequel il se

trouvait, il répondit : « Cette chappe me pèse et m'écrase plus que si j'avais sur moi une tour ; et elle m'a été donnée à porter à cause, de la gloire que je retirais à faire des sophismes. Pour ce qui est de la flamme de feu dont elle est doublée, ce sont les pelleteries délicates et mouchetées que je portais : cette flamme me torture et me brûle. » Or, comme le maître jugeait cette peine facile à endurer, le défunt, lui dit de tendre la main pour apprécier à quel point ce châtiment était supportable. Quand il eut présenté sa main, le revenant laissa tomber une goutte de sa sueur qui perça la main de Silo comme une flèche, en sorte que celui-ci en ressentit une douleur prodigieuse, et il lui dit : « Voici comme je suis partout. » : Le maître, effrayé de la sévérité de ce châtiment, résolut de quitter le monde et d'entrer en religion. Le lendemain matin quand ses écoliers furent rassemblés ; il composa ces vers :

> Linquo coax ranis, ira corvis, vanaque vanis,
> Ad logicam pergo quæ mortis non timet ergo*

*Je laisse coasser les grenouilles, croasser les corbeaux, les gens frivoles s'occuper des frivolités.
Je cherche une logique qui ne craigne point la mort pour conclusion.

Et quittant le siècle, il se réfugia dans un cloître.

Quatre, pour avoir commis une faute dans un endroit, comme le dit saint Augustin, et ainsi que le prouve un exemple rapporté par, saint Grégoire*. Un prêtre, qui fréquentait les bains, y rencontrait un inconnu toujours disposé à le servir. Un jour, pour le bénir et le payer de son labeur, le prêtre lui ayant offert un pain bénit, cet homme répondit en gémissant : « Pourquoi ne donnez-vous cela, mon père ? Ce pain est sanctifié, or, je ne puis le

manger ; car autrefois j'ai été le maître de ce lieu, mais pour mes péchés, j'y ai été envoyé après ma mort : cependant je vous prie d'offrir au Dieu tout puissant ce pain pour mes péchés : vous saurez que vous aurez été exaucé quand vous ne me trouverez plus en revenant ici. » Alors le prêtre offrit pour lui tous les jours pendant une semaine l'hostie salutaire, après, quoi, i1 ne le rencontra plus désormais.

Cinq, à cause de la prière de quelque saint ; ainsi lit-on de saint Patrice qui demanda pour quelques personnes un purgatoire en un certain lieu sous terre vous en trouverez l'histoire après la fête de saint Benoît.
class="notes"**Dialogues*, l. IV, c. XL.

La seconde considération

La seconde considération a rapport aux suffrages que l'on peut adresser pour eux. À ce propos, trois considérations se présentent :

I Les suffrages en eux-mêmes.

II Ceux pour qui les suffrages se font.

III Ceux par qui les suffrages se font.

I. Les suffrages en eux-mêmes

Il y a *quatre espèces de suffrages* qui sont très avantageux aux morts, savoir : la prière des fidèles et celle de leurs amis, l'aumône, l'immolation de l'hostie salutaire, et le jeûne.

La première espèce de suffrages : Que la prière de leurs amis leur serve, cela est évident par

l'exemple de Paschase rapporté dans saint Grégoire*. Il raconte qu'un homme d'une sainteté et d'une vertu éminente existait quand deux souverains pontifes furent élus à la fois. Cependant dans la suite, l'Église ayant reconnu l'un d'eux pour légitime, Paschase, entraîné dans l'erreur, préféra toujours l'autre, et persista dans son sentiment jusqu'à la mort. Quand il fut trépassé, un démoniaque ayant touché la dalmatique posée sur son cercueil, fut guéri. Or, longtemps après, Germain, évêque de Capoue, étant allé au bain pour sa santé, y trouva le diacre Paschase debout et prêt à le servir. À sa vue, il eut grande peur, et il lui demanda ce que faisait là un homme si important que lui. Paschase lui avoua qu'il n'avait été envoyé en ce lieu de peine pour aucun autre motif que celui d'avoir abondé en son sens plus que de raison dans l'affaire susdite ; puis il ajouta : « Je vous en prie, adressez, pour moi des prières au Seigneur, et vous saurez que vous avez été exaucé, quand vous ne me trouverez plus lorsque vous reviendrez ici. » Germain pria donc pour lui et étant revenu peu de jours après, il ne trouva plus Paschase en ce lieu.

* Dialogues, l. IV, c. XXXVI. P273

Pierre de Cluny dit qu'un prêtre, qui célébrait tous les jours la messe pour les morts, fut accusé auprès de son évêque et suspendu de son office. Or, un jour de grande solennité, comme l'évêque passait par le cimetière pour aller à matines, les morts se levèrent devant lui et dirent : « Cet évêque ne nous donne pas une messe ; de plus, il nous a enlevé notre prêtre ; mais certainement, s'il ne s'amende, il mourra. » Alors l'évêque donna l'absolution au prêtre, et, dans la suite, il célébra la messe de bon cœur pour les morts. Les prières des

vivants sont très agréables aux défunts, comme on peut s'en assurer par ce que rapporte le Chantre de Paris *. Un homme récitait toujours le psaume *De profundis* pour les morts, chaque fois qu'il passait par un cimetière. Un jour que, poursuivi par des ennemis, il s'y était réfugié, aussitôt les morts se levèrent, chacun avec l'instrument de sa profession à la main, et ils le défendirent vigoureusement, forçant ses ennemis effrayés à prendre la fuite.

La seconde espèce de suffrages qui est utile aux défunts, c'est l'aumône : cela est évident parce qu'on lit dans le livre des Macchabées, que le vaillant Judas, ayant recueilli douze mille dragmes d'argent, les envoya à Jérusalem dans le but de les offrir pour les péchés des morts ; car il avait de bons et religieux sentiments touchant la résurrection. Un exemple rapporté par saint Grégoire, au IV° livre de ses Dialogues (c. XXXVI), confirme l'avantage de l'aumône en faveur des défunts.

* Pierre Cantor, moine de Cîteaux, + 1297.

Un soldat vint à mourir, mais bientôt après il revint à la vie et raconta ce qui lui était arrivé. Il disait donc qu'il y avait un pont sous lequel coulait un fleuve noir, bourbeux et fétide. Quand le pont était passé, se trouvaient des prairies agréables, ornées d'herbes aux fleurs odoriférantes, au milieu desquelles paraissaient réunis des hommes vêtus de blanc que rassasiait cette suavité merveilleuse et variée des fleurs. Mais sur ce pont était une épreuve, c'est-à-dire que si un homme injuste voulait le passer, il tombait dans ce fleuve noir et puant, tandis que les justes d'un pas assuré arrivaient à ces prairies charmantes. Il raconta y avoir vu un homme appelé Pierre, lié, couché sur le

dos à une grande masse de fer. Et le soldat lui avant demandé pourquoi il était là, on lui répondit : « S'il souffre ainsi, c'est, que quand on lui commandait l'exécution d'un coupable, c'était plus à la cruauté et au désir de faire des blessures qu'à l'obéissance qu'il cédait. » Il disait encore y avoir vu un pèlerin qui, arrivé sur le pont, le passa avec une autorité pareille à la pureté de sa vie sur la terre. Un autre, nommé Étienne, qui avait voulu passer, fit un faux pas et fut jeté hors du pont, le corps restant à moitié suspendu. Alors des hommes affreusement noirs, sortis du fleuve, le saisirent d'en bas par les jambes, tandis que d'autres personnages vêtus de blanc et resplendissants de beauté le tinrent d'en haut par les bras. Or, pendant cette lutte, le soldat qui en était témoin revenait à son corps et ne put savoir quel fut le résultat de cet examen et qui fut le vainqueur. Ce qui nous donne à comprendre que dans Étienne les péchés de la chair combattaient avec ses aumônes. Car le fait d'être tiré d'en bas par les cuisses et celui d'être tiré d'en haut par les bras indique qu'il avait aimé faire des aumônes et qu'il n'avait pas su résister entièrement aux mauvais penchants de la terre.

La troisième espèce de suffrages, qui est l'immolation de l'hostie salutaire, est très avantageuse aux défunts ; ce qui est prouvé par beaucoup d'exemples. Saint Grégoire rapporte au IV° livre de ses Dialogues (c. LV), qu'un de ses moines, appelé Juste, étant, à la dernière extrémité, indiqua qu'ilavait trois pièces d'or cachées, et mourut en gémissant de cette action ; saint Grégoire commanda alors aux frères de l'ensevelir dans le fumier avec ses trois pièces d'or en disant : « Que ton argent périsse avec toi. » Cependant saint Grégoire ordonna à un des frères d'immoler

chaque jour la sainte Hostie pour lui pendant trente jours. Quand il eut exécuté ce que lui avait intimé saint Grégoire, celui qui était mort apparut le trentième jour à un frère qui lui demanda : « Comment es-tu ? Et il répondit : « Jusqu'à présent, j'ai été mal, mais maintenant je suis bien, car j'ai reçu aujourd'hui la communion.

On s'assura encore que l'immolation de la sainte, Hostie était fort utile non seulement aux morts, mais, encore aux vivants. Quelques hommes en effet étaient dans le creux d'un rocher occupés à extraire de l'argent, quand tout à coup le rocher croule et écrase tous ceux qui se trouvaient là, à l'exception d'un seul qui échappa à la mort protégé, par un retrait, mais sans pouvoir en sortir. Sa femme, le pensant mort, faisait dire tous les jours la messe pour lui et offrait chaque fois un pain, un vase de vin avec une chandelle.

Le diable, jaloux, lui apparut trois jours de suite sous une forme humaine et lui demanda où elle allait : la femme lui ayant exposé le motif de sa démarche, le diable lui disait : « Ne te fais, pas de mal inutilement, car déjà la messe est dite » ; de sorte que ces trois jours-là elle manqua à la messe et ne la fit même pas dire. Or, un certain temps après, quelqu'un, en fouillant dans ce même rocher pour trouver de l'argent, entendit, au-dessous de soi, une voix qui disait : « Frappez doucement, car une grosse pierre va me tomber sur la tête. » Or, comme l'ouvrier avait peur, il appela beaucoup de monde pour entendre cette voix ; ensuite il se mit à creuser et il entendit les mêmes paroles. Alors tous s'approchèrent plus près et dirent : « Qui es-tu ? On répondit : « Allez doucement, car une grosse pierre semble tomber sur moi. » On creusa donc

par le côté et on parvint jusqu'à cet homme qu'on retira bien portant et sain et sauf ; on lui demandait comment il avait pu vivre si longtemps, il dit que chaque jour on lui avait donné un pain, un pot de vin et une chandelle allumée, excepté seulement pendant trois jours. Quand sa femme apprit cela, elle fut toute transportée, et elle connut que son mari avait été sustenté par son oblation et que le diable l'avait trompée pour que, ces trois jours-là, elle me fît pas dire de messes. Cet événement s'est passé, au témoignage de Pierre de Cluny, dans une villa nommée Ferrières, au diocèse de Grenoble*

*Le fait rapporté par la légende est bien le même, quant au fond, que raconte Pierre le vénérable. La femme du malheureux faisait dire une messe chaque semaine à l'intention de son mari, mais elle y manqua une fois par négligence. Ce ne fut qu'au bout d'un an qu'eut lieu la délivrance. (Pierre le vénérable, *De miraculis*, 1. II, c. II.) Le cardinal Bossa parle du même prodige et le lit dans saint Pierre Damien, Opp. XXIII, il serait arrivé auprès du lac de Côme *apud Clavennam montem*. Henri de Gand, + en 1275.

Saint Grégoire rapporte encore qu'un nautonier fit naufrage et qu'un prêtre ayant immolé pour lui la sainte Hostie, il sortit enfin de la mer sain et sauf. On lui demandait comment il avait échappé, au péril ; il dit qu'étant au milieu de la mer, déjà épuisé et presque défaillant, quelqu'un s'approcha de lui et lui offrit un pain. Quand il l'eut mangé, il recouvra aussitôt toutes ses forces et fut recueilli sur un navire qui passait par là. Or, il reçut le pain à l'heure même où le prêtre disait la messe pour lui.

La quatrième espèce de suffrages qui est le jeûne, est avantageuse aux défunts, sur le témoignage de saint Grégoire, lequel traite de ce suffrage en même temps que des trois autres, en disant : « Les âmes des défunts sont délivrées de quatre manières, ou bien par les offrandes des prêtres, ou par les prières des saints, ou par les

aumônes de leurs amis, ou par les jeûnes de leurs parents. La pénitence que font pour elles ceux qui ont été leurs amis a beaucoup de valeur. » Le docteur Solennel * raconte qu'une femme, qui avait perdu son mari, se désespérait d'être pauvre, quand le diable lui apparut et lui dit qu'il l'enrichirait si elle consentait à faire ce qu'il voudrait. Elle le promit ; alors il lui enjoignit :un, de faire tomber dans, la fornication les ecclésiastiques qu'elle logerait chez elle ; deux, d'accueillir les pauvres dans le jour et de les chasser la nuit sans leur laisser rien ; trois, d'empêcher de prier dans l'église par son babil ; 4° de ne jamais se confesser de cela.

* Henri de Gand, + en 1275.

Arrivée à l'article de la mort, et invitée par son fils à se confesser, elle lui révéla le fait, en lui disant qu'elle ne pouvait pas se confesser et que sa confession ne lui vaudrait rien. Mais son fils insistant avec larmes et promettant de faire pénitence pour elle, elle se laissa toucher et envoya son fils chercher un prêtre. Avant que celui-ci n'arrivât, les démons se ruèrent sur elle, la saisirent de crainte et d'horreur, au point qu'elle en mourut. Son fils confessa pour elle le péché de sa mère et fit pénitence pendant sept ans ; après lesquels il vit sa mère qui le remerciait de sa délivrance. Les indulgences de l'Église font aussi du bien aux défunts. Un légat du siège apostolique pria un soldat distingué de combattre au service de l'Église dans l'Albigeois, en lui accordant une indulgence pour son père qui était mort ; il y resta une quarantaine de jours, après quoi son père lui apparut tout éclatant de lumière et le remercia de sa délivrance.

II. Ceux pour qui les suffrages se font.

Il reste à examiner quatre points encore, par rapport à ceux en faveur desquels s'adressent les suffrages.

Un, quels sont ceux auxquels il sont profitables ;

deux, pourquoi ils doivent leur profiter ;

trois, s'ils profitent également à, tous ;

quatre, comment ils peuvent savoir qu'on adresse des suffrages pour eux.

Premièrement, « tous ceux qui sortent de cette vie, dit saint Augustin, sont ou très bons ou très méchants, ou médiocrement bons. Les suffrages adressés en faveur de ceux qui sont très bons sont des actions de grâces ; ceux en faveur des méchants sont des consolations quelconques ; pour les médiocrement bons, ce sont des expiations. »

On appelle très bons, ceux qui s'envolent immédiatement au ciel sans passer par le feu de l'enfer ni du purgatoire. Il y en a de trois sortes : les baptisés, les martyrs et les hommes parfaits, qui ont amassé dans la perfection, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, c'est-à-dire qui ont l'amour de Dieu, l'amour du prochain, et des bonnes œuvres, au point de ne penser pas à plaire au monde, mais seulement à Dieu. Ils peuvent commettre des péchés véniels, mais la ferveur de la charité consume en eux le péché, comme une goutte d'eau est totalement absorbée dans un foyer incandescent ; en sorte qu'ils n'ont en eux rien qui mérite d'être expié par le feu. Celui donc qui prierait pour quelqu'une de ces trois catégories de personnes, ou qui ferait d'autres bonnes œuvres à leur intention, leur ferait injure, « parce que, dit saint Augustin, c'est faire injure à un martyr que de

prier pour un martyr. » Cependant si quelqu'un priait pour un très bon, dans le doute que son âme fût au ciel, ses oraisons seraient des actions de grâces et tourneraient au profit de celui qui prie, selon les paroles de l'Écriture sainte (Ps. XXXIV) : « Ma prière retourne en mon sein. » Car à ces trois sortes de personnes le ciel est ouvert immédiatement après leur mort, et ils ne passent pas par le feu du purgatoire. Ce qui est indiqué *par ces trois personnes* pour lesquelles le ciel s'ouvrit.

Un, pour Jésus-Christ après son baptême : « Jésus étant baptisé et priant, le ciel fut ouvert. » (Saint Luc, III.) Ce qui montre que le ciel s'ouvre à tous les baptisés, soit petits enfants, soit adultes, en sorte qu'aussitôt après, s'ils venaient à décéder, ils s'y envoleraient ; car le baptême, en vertu de la passion de Jésus-Christ purifie de tout péché soit originel, soit mortel, soit véniel.

Deux, le ciel s'ouvrit pour saint Étienne qu'on lapidait : « Je vois, dit-il (Actes, VII) les cieux ouverts. » Ce qui montre que le ciel s'ouvre à tous les martyrs, en sorte qu'ils y volent quand ils expirent, et s'il leur restait encore quelque faute à expier par le feu, tout est rasé par la foi du martyre.

Trois, il a été ouvert à saint Jean qui était d'une haute perfection. « J'ai vu, dit-il, (Apocal., IV) et la porte du ciel était ouverte. » Ce qui signifie que pour les hommes parfaits qui ont accompli totalement leur pénitence, et qui n'ont pas commis de péchés véniels, ou qui, s'ils en ont commis, les ont consumés de suite par la ferveur de la charité, le ciel même est incontinent ouvert, et ils y entrent de suite pour y régner éternellement.

Ceux qui sont très mauvais sont précipités dans le gouffre de l'enfer. On ne devrait jamais faire

aucun suffrage, pour eux si on était certain de leur damnation, d'après cette parole de saint Augustin : « Si je savais que mon père est dans l'enfer, je ne prierais pas plus pour lui que pour le diable. » Que si on adressait quelque espèce de suffrages en faveur de certains damnés, sur le sort duquel on ne serait pas certain, cela ne leur servirait à rien, ni pour les délivrer de leurs tourments, ni pour adoucir ou diminuer leurs peines, ni pour suspendre pour un temps ou même pour une heure, leur damnation, ni pour leur donner une plus grande force afin de supporter plus aisément leurs tourments ; car, en aucun cas, dans l'enfer, il n'y a de rédemption.

On appelle médiocrement bons ceux qui portent avec eux des matières à brûler, comme du bois, du foin, de la paille ; ou qui, surpris par la mort, n'ont pu faire une pénitence imposée et suffisante. Ils ne sont pas assez bons pour n'avoir pas besoin de suffrages, ni assez mauvais pour que ces suffrages ne puissent leur être profitables. Or, les suffrages qu'on adresse pour eux leur servent d'expiation. C'est donc à ceux-là seulement que ces suffrages peuvent être utiles. Dans la manière de faire ces suffrages, l'Église a coutume d'observer trois sortes de jours principalement : le septième, le trentième et l'anniversaire, et la raison en est assignée dans le livre de l'*Office mitral** (ch. L). On a égard au septième jour afin que les âmes parviennent au sabbat éternel du repos, ou bien afin que soient remis tous les péchés commis dans la vie qui se divise en sept jours ; ou bien pour remettre les péchés commis avec le corps qui se compose de quatre humeurs, et avec l'âme qui a trois qualités. On observe le trentième qui se compose de trois dizaines pour les purifier des fautes commises

contre la foi a la Sainte Trinité, ou par la transgression du Décalogue. On observe l'anniversaire afin que des années de calamité, ils parviennent aux années de l'éternité. De même que nous célébrons l'anniversaire des saints pour leur honneur et notre utilité, de même nous célébrons l'anniversaire des défunts pour leur utilité et notre dévotion.

*Sicardi.

Deuxièmement, on demande pourquoi les suffrages doivent leur servir. On répond qu'ils le doivent en *trois manières* :

Un, en faveur de l'unité ; car ils font un corps avec l'Église militante, et pour cela ses biens doivent leur être communs ;

Deux, en faveur de leur dignité, puisque, pendant leur vie, ils ont mérité d'en profiter ; d'ailleurs il est digne que ceux qui ont aidé les autres soient aidés à leur tour

Trois, parce qu'ils en ont besoin : ils sont en effet dans une position à ne pouvoir pas se soulager

Troisièmement, on demande si ces suffrages profitent également à tous.

On répond que si ces suffrages se font spécialement en faveur d'une personne, ils profitent plus aux personnes pour qui on les fait qu'aux autres ; s'ils se font en commun, ils profitent davantage à ceux qui, dans cette vie, ont plus mérité qu'ils leur profitent, selon qu'ils, se trouvent dans une égale ou une plus grande nécessité.

Quatrièmement, Comment, peuvent-ils savoir que ces suffrages se font pour eux.

Ils le peuvent savoir en *quatre manières*, d'après saint Augustin :

Un, par une révélation de Dieu qui les en instruit ;

Deux, par une manifestation des bons anges, car eux qui ici-bas sont toujours avec nous et qui considèrent chacune de nos actions, peuvent en un instant descendre, en quelque sorte, auprès de ces patients et le leur annoncer aussitôt ;

Trois, par la connaissance que leur en donnent les âmes qui en sortent, puisqu'elles peuvent leur annoncer cela comme d'autres choses encore ;

Quatre, ils peuvent le savoir enfin par ce qu'ils éprouvent eux-mêmes et par révélation, car en se sentant soulagés dans leurs tourments, ils connaissent qu'on prie pour eux.

III. De ceux par qui se font les suffrages..

Si ces suffrages doivent être profitables, il faut qu'ils soient faits par ceux qui sont dans la charité ; car s'ils étaient faits par des méchants ils ne serviraient à rien. On lit en effet qu'un soldat, au lit avec sa femme, admirait, en voyant la lune qui jetait une grande lumière par des crevasses, comment il se faisait que l'homme doué de la raison n'obéissait pas à son créateur, tandis que toutes les créatures inintelligentes obéissaient. Puis se mettant à déchirer la mémoire d'un soldat mort avec lequel il avait vécu en bonne union, tout à coup ce mort entra dans la chambre et lui dit : « Mon ami, ne te permets aucun mauvais soupçon contre personne, et pardonne-moi, si je t'ai offensé en quoi que ce soit. » Interrogé sur sa position, il dit : « Je souffre différents tourments, principalement pour avoir violé tel cimetière dans

lequel après avoir blessé quelqu'un, je lui ai pris son manteau, que je porte sur moi et qui m'écrase plus que ne ferait une montagne. »

Ensuite il le conjura de faire prier pour lui. Or, comme son compagnon lui demandait s'il voulait qu'il fît faire ces prières par tel ou tel prêtre, le revenant ne répondit rien, mais il secoua la tête comme pour dire non. Il lui demanda donc s'il voulait que tel ermite priât pour lui. « Plût à Dieu, répondit-il, que cet homme priât pour moi ! Et quand il eut reçu la promesse que sa demande serait exaucée, il ajouta : « Et moi je te dis que d'aujourd'hui à deux ans, tu mourras aussi. » Alors il disparut. Le soldat amenda sa vie et mourut dans le Seigneur. Quand j'ai dit que les suffrages offerts par les méchants ne sont pas profitables, ceci ne doit point s'entendre des œuvres sacramentelles, telles que la sainte messe qui ne peut perdre de sa valeur bien qu'offerte par un ministre mauvais ; ou bien si le défunt lui-même ou quelqu'un de ses amis eût laissé de bonnes œuvres à faire à des méchants ; ce dont ils doivent s'acquitter au plus tôt de crainte qu'il le leur advienne ce qui est arrivé à quelqu'un.

Dans les guerres de Charlemagne, raconte Turpin, un soldat, qui devait se battre contre les Maures, pria un parent de vendre son cheval et d'en donner le prix aux pauvres, s'il mourait dans la bataille. Il mourut et le parent, qui trouva le cheval fort à sa convenance, le garda pour lui. Mais peu de temps après, le défunt lui apparut comme un soleil brillant, et lui dit : « Bon cousin, pendant huit jours tu m'as fait endurer des peines dans le purgatoire, parce que tu n'as pas donné aux pauvres, comme je te l'ai dit, le prix de mon cheval ; mais tu ne l'auras pas fait impunément : car aujourd'hui les diables

tourmenteront ton âme dans l'enfer quant à moi qui suis purifié, je vais au royaume de Dieu. » Etvoici que tout à coup on entend dans l'air un cri semblable à celui des lions, des ours et des loups et le parent fut enlevé par les diables*.

* Hélinand, Chronique, an 807.

87. Les quatre couronnés

Bréviaire.

Les quatre couronnés furent Sévère, Séverin, Carpophore et Victorin qui, par l'ordre de Dioclétien, furent fouettés à coups d'escourgées de plomb jusqu'à ce qu'ils en moururent. D'abord leurs noms furent inconnus, mais longtemps après Dieu les révéla. On décida donc que leur mémoire serait honorée sous les noms de cinq autres martyrs, Claude, Castorius, Symphorien, Nicostrate et Simplicien, qui souffrirent deux ans après eux. Or, ces derniers martyrs étaient d'habiles sculpteurs qui ayant refusé à Dioclétien de sculpter une idole, et de sacrifier aux dieux, furent mis vivants, par ordre de cet empereur, dans des caisses de plomb et précipités dans la mer vers l'an du Seigneur deux cent quatre vingt-sept. Le pape Melchiade ordonna d'honorer sous les noms de ces cinq martyrs les quatre précédents qu'il fit appeler les quatre couronnés, avant que l'on découvrît leurs noms ; et l'usage en a toujours prévalu, même quand on eut su comment ils se nommaient réellement.

88. Saint Théodore

**Bréviaire.*

Théodore souffrit le martyre dans la ville des Marmarites, sous Dioclétien et Maximien. Quand, le président lui dit de sacrifier et que son premier grade lui serait rendu, Théodore répondit : « Je suis le soldat de mon Dieu et de son fils Jésus-Christ » « Ton Dieu a donc un fils, lui demanda le président ? « Oui, dit Théodore. » Le président reprit : « Pourrions-nous le connaître ? Théodore répondit : « Oui, vous pouvez le connaître et arriver à lui. »

On remit à un temps plus éloigné de faire sacrifier saint Théodore, qui profita de ce délai pour entrer de nuit dans le temple de la mère des dieux, et l'incendier. Quelqu'un qui l'avait vu l'accusa ; alors il fut condamné à rester enfermé dans une prison jusqu'à ce qu'il mourût de faim. Le Seigneur lui apparut et lui dit : « Confiance, mon serviteur Théodore, parce que je suis avec toi. » Alors une foule d'hommes vêtus d'aubes blanches entra dans la prison, quoique la porte en fût restée fermée, et se mit à psalmodier avec lui. Les gardes, à cette vue, s'enfuirent épouvantés. On le tira plus tard de là et on l'invita à sacrifier. « Quand bien même, dit Théodore, vous me brûleriez les chairs, et que vous m'useriez dans les supplices, tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne renierai pas mon Dieu. » Alors par l'ordre du président, on le suspend à un poteau, et on racle ses côtes avec des ongles de fer d'une manière tellement cruelle, que ses côtes mêmes étaient mises à nu. Le président lui dit : « Veux-tu, Théodore, être avec nous ou avec ton Christ ? Théodore répondit « J'ai été, je suis et je serai avec mon Christ. » Alors il fut condamné à être brûlé et il rendit l'âme dans le feu. Cependant son corps resta entier. Ceci se passa

vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept. Tous les assistants furent remplis de l'odeur la plus suave, et on entendit une voix. qui disait : « Viens, mon bien-aimé, entre dans la joie de ton Seigneur. » Il y en eut, aussi beaucoup qui virent le ciel ouvert.

89. Saint Martin, évêque

Martin, c'est comme si on disait qui tient Mars, c'est-à-dire la guerre contre les vices et les péchés ; ou bien encore l'un des martyrs ; car il fut martyr au moins de volonté et par la mortification de sa chair. Martin peut encore s'interpréter excitant, provoquant, dominant. En effet, par le mérite de sa sainteté, il excita le diable a l'envie, il provoqua Dieu à la miséricorde, et il dompta sa chair par des macérations continuelles. La chair doit être dominée par la raison ou l'âme, dit saint Denys dans l'épure à Démophile, comme un maître domine un serviteur, et un vieillard un jeune débauché. Sévère surnommé Sulpice, disciple de saint Martin, a écrit sa vie et cet auteur est compté au nombre des hommes illustres par Gennacle.

Martin, originaire de Sabarie, ville de Pannonie, mais élevé à Pavie en Italie, servit en qualité de militaire avec son père, tribun des soldats, sous les césars Constantin et Julien. Ce n'était pas cependant de son propre mouvement, car, tout jeune encore ; poussé par l'inspiration de Dieu, à l'âge de douze ans, malgré ses parents, il alla à l'église et demanda, qu'on le fit catéchumène ; et dès lors il se serait retiré dans un ermitage, si la faiblesse de sa constitution ne s'y fût opposée.

Mais les empereurs ayant porté un décret par lequel tous les fils des vétérans étaient obligés à servir à la place de leurs pères, Martin, âgé de quinze ans, fut forcé d'entrer au service, se contentant d'un serviteur seulement qu'il servirait du reste lui-même le plat souvent, et dont il ôtait et nettoyait la chaussure.

Un jour d'hiver, passant à la porte d'Amiens, il rencontra un homme nu qui n'avait reçu l'aumône de personne. Martin comprit que ce pauvre lui avait été réservé : il prit son épée, et partagea en deux le manteau qu'il avait sur lui, en donna une moitié au pauvre, et se recouvrit de l'autre moitié qui lui restait. La nuit suivante, il vit Jésus-Christ, revêtu de la partie du manteau dont il avait couvert le pauvre, et l'entendit dire aux anges qui l'entouraient : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement » Le saint homme ne s'en glorifia point, mais connaissant par là combien Dieu est bon il se fit baptiser, à l'âge de dix-huit ans, et cédant aux instances de son tribun, qui lui promettait de renoncer au monde à l'expiration de son tribunat, il servit encore deux ans.

Pendant ce temps, les barbares firent irruption dans la Gaule, et Julien César qui devait lui livrer bataille, donna de l'argent aux soldats ; mais Martin, dont l'intention était de ne plus rester au service, ne voulut pas recevoir cette gratification, et dit à César : « Je suis soldat de Jésus-Christ ; il ne m'est pas permis de me battre. » Julien indigné répondit que ce n'était pas par religion, mais par peur de la bataille dont on était menacé, qu'il renonçait au service militaire. Martin répliqua avec intrépidité : « Si c'est à la lâcheté et non à la foi que l'on attribue ma démarche, demain je me placerai, sans armes, au-devant des rangs, et au nom de Jésus-Christ, avec le signe de la croix pour me protéger, et sans bouclier, ni casque, je pénétrerai sans crainte dans les bataillons ennemis. »

On le fit garder, pour l'exposer sans armes,

comme il l'avait dit, au-devant des barbares. Mais le jour suivant, les ennemis envoyèrent une ambassade pour se rendre eux et tout ce qu'ils possédaient. Il n'y a pas de doute que ce ne fut aux mérites du saint personnage que cette victoire ait été remportée sans effusion de sang. Il quitta donc le service pour se retirer auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers qui l'ordonna acolyte.

Le Seigneur l'avertit dans un songe d'aller visiter ses parents qui étaient encore païens. En partant, il prédit qu'il aurait à endurer beaucoup d'adversités : en effet, au milieu des Alpes, il tomba entre les mains des voleurs ; et l'un d'eux avait levé sa hache pour lui frapper la tête, quand un entre eux retint son bras : cependant on lui lia les mains derrière le dos, et il fut livré à la garde d'un voleur. Celui-ci lui demanda s'il avait éprouvé quelque crainte ; Martin lui répondit que jamais il n'avait été si exempt d'inquiétudes, parce qu'il savait que la miséricorde de Dieu se manifeste principalement dans le danger. Alors il commença à prêcher le larron qu'il convertit à la foi de Jésus-Christ Cet homme remit Martin sur son chemin, et termina dans la suite sa vie avec édification.

Quand Martin eut passé Milan, le diable se présenta devant lui sous une forme humaine et lui demanda où il allait. Le saint répondit qu'il allait où le Seigneur l'appelait ; alors le diable lui dit : « Partout où tu iras, tu rencontreras le diable pour te contrarier. » Martin lui répliqua : « Le Seigneur est mon soutien, et je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire », et à l'instant le diable s'évanouit. Il convertit sa mère, mais son père persévéra dans l'erreur.

Comme l'hérésie arienne était répandue par

toute la terre, et que le saint était presque seul à la combattre, il fut fouetté publiquement et chassé d'une ville ; il revint alors à Milan où il se construisit un monastère. Mais en ayant été chassé par les Ariens, il alla à l'île de Gallinaria, accompagné d'un seul prêtre : là, entre autres herbes, il mangea de l'ellébore qui est un poison, et il se sentait mourir, quand, par la force de sa prière, il fit disparaître tout danger et toute douleur. Lorsqu'il apprit que saint Hilaire revenait de l'exil, il partit au-devant de lui, et fonda un monastère auprès de Poitiers.

Au retour d'un voyage hors de son monastère, il y trouva un catéchumène mort sans baptême. Il le porta dans sa cellule, et se prosternant sur son cadavre, il le rappela à la vie par sa prière. Cet homme avait coutume de dire, qu'après son jugement, il fut envoyé dans des endroits obscurs, quand deux anges suggérèrent au souverain juge que c'était pour lui que Martin priait. On leur ordonna donc de ramener cet homme vivant à Martin. Il rendit en outre à la vie un autre homme qui avait mis fin à ses jours en se pendant.

Le peuple de Tours se trouvait alors sans évêque et demanda qu'on promût Martin à l'épiscopat, malgré, les vives résistances du saint homme. Or, quelques-uns des évêques, qui se trouvaient là rassemblés, y mettaient opposition parce que Martin était d'un extérieur difforme et laid de visage. Le principal d'entre eux était un nommé Défenseur : or, comme le lecteur se trouvait absent pour le moment, quelqu'un prit le psautier et lut le premier psaume qui se présenta ; c'est celui dans lequel se trouve ce verset : « *Ex ore infantium et lactentium, Deus, perfecisti laudem, ut destruas*

*inimicum et defensorem**. Ô Dieu, vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants, et de ceux qui sont à la mamelle pour détruire l'ennemi et son défenseur » (Ps. VIII)***. En sorte que Défenseur resta confus en présence de tout le monde.

*C'est le texte tel qu'il se trouve dans l'ancienne version des psaumes en usage alors dans les Gaules, ps. VIII. -- **Ce défenseur était l'évêque d'Angers.

Quand Martin fut ordonné évêque, comme il ne pouvait supporter le bruit que faisait le peuple, il établit un monastère à deux milles environ de Tours, et il y vécut avec quatre-vingts disciples dans une grande abstinence ; personne en effet n'y buvait du vin, à moins d'y être forcé par le besoin ; être habillé trop délicatement, y passait pour un crime : Plusieurs villes venaient choisir là leurs évêques. Un homme était honoré comme martyr, et Martin n'avait pu trouver aucun renseignement sur sa vie et ses mérites ; un jour donc que le saint était debout en prières sur son tombeau, il supplia le Seigneur de lui faire connaître qui était cet homme et quel mérite il pouvait avoir. Et s'étant tourné à gauche, il vit debout un fantôme tout noir qui ayant été adjuré par Martin, répondit, qu'il avait été larron et qu'il avait subi le supplice pour son crime. Aussitôt donc, Martin fit détruire l'autel.

On lit encore dans le Dialogue de Sévère et de Gallus, disciples de saint Martin, livre où se trouvent rapportés une multitude de faits que Sévère avait laissés de côté*, que, un jour, Martin fut obligé d'aller trouver l'empereur Valentinien ; mais celui-ci sachant que Martin venait solliciter une faveur qu'il ne voulait pas accorder, lui fit fermer les portes du palais. Martin, ayant supporté un premier et un second affront, s'enveloppa d'un

cilice, se couvrit de cendres pendant une semaine et se mortifia par l'abstinence du boire et du manger. Après quoi, averti par un ange, il alla au palais, et sans que personne l'en empêchât, il parvint jusqu'à l'empereur. Quand celui-ci le vit venir, il se mit en colère de ce qu'on l'avait laissé passer, et ne voulut pas se lever devant lui, jusqu'au moment où le feu se mit au fauteuil impérial et brûla l'empereur lui-même dans la partie du corps sur laquelle il était assis. Alors il fut forcé de se lever devant Martin, en avouant qu'il avait ressenti une force divine ; il l'embrassa tendrement, lui accorda tout, avant même qu'il le demandât, et lui offrit de nombreux présents que saint Martin n'accepta point. Dans le même Dialogue (c. V), on voit comment il ressuscita le troisième mort. Un jeune homme venait de mourir et sa mère conjurait avec larmes saint Martin de le ressusciter. Alors le saint, au milieu d'un champ où se trouvait une multitude innombrable de gentils, se mit à genoux, et sous les yeux de tout ce monde, l'enfant ressuscita.

*Ce Dialogue est l'œuvre de Sulpice Sévère qui y prend le nom de Gallus.

C'est pourquoi tous ces gentils furent convertis à la foi. Les choses insensibles, les végétaux, les créatures privées de raison obéissaient à ce saint homme :

Premièrement, les choses insensibles, comme l'eau et le feu.

Il avait mis le feu à un temple, et la flamme poussée par le vent se portait sur une maison voisine. Martin monta sur le toit de la maison et se mit au-devant des flammes qui s'avançaient : tout à coupelles rebroussèrent contre la violence du vent, de sorte qu'il paraissait exister un conflit entre les

éléments qui luttaient l'un contre l'autre.

Un navire était en péril, lit-on dans le même Dialogue (c. XVII) ; un marchand qui n'était pas encore chrétien, s'écria : « Dieu de Martin, sauvez-nous ! et aussitôt il se fit un grand calme.

Deuxièmement, les végétaux lui obéissaient aussi de même.

Dans un bourg, il avait fait abattre un temple fort ancien, et il voulait couper un pin consacré au diable, malgré les paysans et les gentils, quand l'un d'eux dit : « Si tu as confiance en ton Dieu, nous couperons cet arbre, et toi tu le recevras, et si ton Dieu est avec toi, ainsi que tu le dis, tu échapperas au péril. » Martin consentit ; l'arbre était coupé et tombait déjà sur le saint qu'on avait lié de ce côté, quand il fit le signe de la croix vers l'arbre qui se renversa. de l'autre côté et faillit écraser les paysans qui s'étaient mis à l'abri. À la vue de ce miracle, ils se convertirent à la foi*.

*Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, c. X.

Troisièmement, les créatures privées de raison, comme les animaux, lui obéirent, aussi plusieurs fois, ainsi. qu'on le voit dans le *Dialogue* cité plus haut (c. X).

Ayant vu des chiens qui poursuivaient un levreau, il leur commanda de cesser de le poursuivre : et aussitôt les chiens s'arrêtèrent et restèrent droits comme s'ils eussent été attachés par leurs pattes.

Un serpent passait un fleuve à la nage et Martin lui dit : « Au nom du Seigneur, je t'ordonne de retourner. » Aussitôt et à la parole du saint, le serpent se retourna et passa sur l'autre rive. Alors Martin dit en gémissant : « Les serpents

m'écoutent et les hommes ne m'écoutent pas. »

Un chien encore aboyait contre un disciple de saint Martin : et se tournant vers lui, le disciple lui dit : « Au nom de Martin, je t'ordonne de te taire. » Et le chien se tut aussitôt, comme si on lui eût coupé la langue*.

Le bienheureux Martin posséda une grande humilité ; car un lépreux qui faisait horreur, s'étant rencontré sur son chemin à Paris, il l'embrassa, le bénit, et cet homme fut guéri de suite. Quand il était dans le sanctuaire, jamais il ne se servit de la chaire, car personne ne le vit jamais s'asseoir dans l'église : il se mettait sur un petit siège rustique, qu'on appelle trépied. Il jouissait d'une grande considération ; car on disait qu'il était l'égal des apôtres, et cela pour la grâce du Saint-Esprit qui descendit en forme de feu sur lui afin de lui donner de la vigueur, comme cela eut lieu pour les apôtres.

Ceux-ci le visitaient fréquemment comme s'il eût été leur égal. On lit en effet, dans le livre* cité plus haut, qu'une fois saint Martin étant dans sa cellule, Sévère et Gallus, ses disciples, qui attendaient à la porte, furent frappés tout à coup d'une merveilleuse frayeur, en entendant plusieurs personnes en conversation dans la cellule. Ayant questionné plus tard à ce sujet saint Martin : « Je vous le dirai, répondit-il, mais vous, ne le dites à personne, je vous prie. Ce sont sainte Agnès, sainte Thècle et et la sainte Vierge Marie qui sont venues vers moi. » Et il avoua que ce n'était pas ce jour-là seulement, ni la seule fois qu'il eût reçu leur visite. Il raconta que les apôtres saint Pierre et saint Paul lui apparaissaient souvent.

**Dialogue*, III, c. IV.

Il pratiquait une haute justice ; car ayant été

invité par l'empereur Maxime et ayant reçu le premier la coupe, tout le monde attendait qu'après avoir bu, il la passerait à l'empereur, mais il la donna à son prêtre, ne jugeant personne plus digne de boire après lui, et pensant commettre une chose indigne que, de préférer à ce prêtre ou bien l'empereur, ou bien ceux qui venaient après ce dernier. Il était doué d'une grande patience. Tout évêque qu'il fût, souvent les clercs lui manquaient impunément ; il ne les privait cependant pas de sa bienveillance. Personne ne le vit jamais en colère, jamais triste, jamais riant. Il n'avait jamais à la bouche que le nom de Jésus-Christ ; jamais dans le cœur que la pitié, la paix, la miséricorde. On lit encore, dans ce Dialogue, qu'un jour Martin, revêtu d'un habit à longs poils et couvert d'un manteau noir qui pendait de çà et de là, s'avançait, monté sur un petit âne, des chevaux venant du côté opposé s'en étant effrayés, les soldats qui les conduisaient tombèrent à terre immédiatement ; puis saisissant Martin, ils le frappèrent rudement.

*Ibid., II, c. XIV.

Or, le saint resta comme un muet, présentant le dos à ceux qui le maltraitaient ; ceux-ci étaient d'autant plus furieux que le saint semblait les mépriser en ne paraissant pas ressentir les coups qu'ils lui portaient : mais à l'instant, leurs chevaux restèrent attachés par terre ; on avait beau les frapper à coups redoublés, ils ne pouvaient pas plus remuer que des pierres, jusqu'au moment où les soldats revenus vers saint Martin confessèrent le péché qu'ils avaient commis contre lui, sans le connaître ; il leur donna aussitôt la permission de partir, alors leurs chevaux s'éloignèrent d'un pas rapide.

Il fut très assidu à la prière ; car, ainsi qu'on le dit dans sa légende, jamais il ne passa une heure, un moment sans se livrer ou à la prière ou à la lecture. Pendant la lecture ou le travail, jamais il ne détournait son esprit de la prière. Et comme c'est la coutume des forgerons, de frapper de temps en temps sur l'enclume pendant qu'ils battent le fer, pour alléger leur labeur, de même saint Martin, au milieu de chacune de ses actions, priait toujours. Il exerçait sur lui-même de grandes austérités. Sévère rapporte, en effet, dans sa lettre à Eusèbe, que Martin étant venu dans un village de son diocèse, ses clercs lui avaient préparé un lit avec beaucoup de paille. Quand le saint se fut couché, il eut horreur de cette délicatesse inaccoutumée, lui qui se reposait d'ordinaire sur la terre nue, couvert seulement d'un cilice. Alors ému de l'injure qu'il croyait avoir reçue, il se leva, jeta de côté toute la paille et se coucha sur la terre nue. Or, vers minuit, cette paille prend feu ; saint Martin éveillé cherche à sortir, sans pouvoir le faire ; le feu le saisit et déjà ses vêtements brûlent. Mais il a recours, comme d'habitude, à la prière ; il fait le signe de la croix et reste au milieu du feu qui ne le touche pas ; les flammes lui semblaient alors une rosée, quand tout à l'heure il venait d'en ressentir la vivacité. Aussitôt les moines éveillés accourent et tirent des flammes Martin sain et sauf, tandis qu'ils le croyaient consumé.

Il témoignait une grande compassion pour les pécheurs, car il recevait dans son sein tous ceux qui voulaient se repentir. Le diable lui reprochait en effet de recevoir à la pénitence ceux qui étaient tombés une fois ; alors Martin lui dit : « Si toi-même, misérable, tu cessais de tourmenter les hommes et si tu te repentais de tes actions, j'ai

assez de confiance dans le Seigneur pour pouvoir te promettre la miséricorde de Jésus-Christ » Il avait une grande pitié à l'égard des pauvres. On lit dans le même Dialogue (II, c. I) que saint Martin, un jour de fête, allant à l'église, fut suivi par un pauvre qui était nu. Le saint ordonna à son archidiacre de revêtir cet indigent ; mais celui-là ayant tardé à le faire, Martin entra dans la sacristie *, donna sa tunique au pauvre en lui commandant de sortir aussitôt. Or, comme l'archidiacre l'avertissait qu'il était temps de commencer les saints mystères, saint Martin répondit qu'il n'y pouvait aller avant que le pauvre n'eût reçu un habit. C'était de lui-même qu'il parlait. L'archidiacre qui ne comprenait pas, parce qu'il voyait saint Martin revêtu de sa chape de dessus, sans se douter qu'il eût été nu sur lui, répond qu'il n'y a pas de pauvre.

**Secretarium*, c'était un lieu attenant à l'église où les clercs se réunissaient pour vaquer à la prière et à la lecture.

Alors le saint dit : « Qu'on m'apporte un habit, et il n'y aura pas de pauvre à vêtir. » L'archidiacre fut forcé d'aller au marché et prenant pour cinq pièces d'argent une tunique sale et courte, qu'on appelle pénule, comme on dirait presque nulle, il la jeta en colère : aux pieds de Martin, qui se retira à l'écart pour la mettre : or, les manches de la pénule n'allaient que jusqu'au coude et elle descendait seulement à ses genoux. Néanmoins, Martin s'avança ainsi revêtu pour célébrer la messe. Mais pendant le saint sacrifice, un globe de feu apparut sur, sa tête, et beaucoup de personnes l'y remarquèrent. C'est pour cela qu'on dit qu'il était l'égal des apôtres.

À ce miracle, Maître Jean Beleth ajoute (c.

CLXIII) que le saint levant les mains vers Dieu à la préface de la messe, comme c'est la coutume, les manches de toile venant à retomber sur elles-mêmes, parce que ses bras n'étaient ni gros, ni gras et que la tunique dont il vient d'être parlé, n'allait que jusqu'aux coudes, ses bras restèrent nus. Alors des bracelets miraculeux, couverts d'or et de pierreries, sont apportés par des anges pour couvrir ses bras avec décence.

En apercevant un jour une religieuse : « Celle-ci, dit-il, a accompli le commandement évangélique : elle possédait deux tuniques, et elle en a donné une à qui n'en avait point. Et vous ; ajouta-t-il, vous devez faire de même. » Il eut une grande puissance pour chasser les démons du corps des hommes.

On lit dans le même Dialogue (II, c. IX) qu'une vache, agitée par le démon, exerçait partout sa fureur, tuait beaucoup de monde et accourait, pleine de rage, dans un chemin ; contre Martin et ses compagnons le saint leva la main en lui commandant de s'arrêter. Cette bête resta immobile et Martin vit un démon assis sur son dos, et lui insultant : « Va-t-en, méchant, lui dit-il ; sors de cet animal inoffensif, et cesse de l'agiter. » Le démon s'en alla aussitôt, et la vache vint se prosterner aux pieds du saint qui lui commanda de retourner tranquillement à son troupeau. Il avait une grande adresse pour connaître les démons qui devenaient pour lui si faciles à distinguer qu'il les voyait sous quelque forme qu'ils prissent. En effet les démons se présentaient à lui sous la figure de Jupiter, le plus souvent de Mercure, quelquefois de Vénus et de Minerve ; à l'instant il les gourmandait par leur nom : Il regardait Mercure comme acharné

à nuire ; il disait que Jupiter était un brutal et un hébété.

Une fois le démon lui apparut encore sous la forme d'un roi, orné de la pourpre, avec un diadème, et des chaussures dorées ; la bouche sereine et le visage gai. Tous les deux se turent pendant longtemps. « Reconnais, Martin, dit enfin le démon, celui que tu adores. Je suis le Christ qui vais descendre sur la terre ; mais auparavant, j'ai voulu me manifester à toi » Et comme Martin étonné gardait encore le silence, le démon ajouta : « Martin, pourquoi hésites-tu de croire, puisque tu me vois ? Je suis Jésus-Christ. » Alors Martin, éclairé par le Saint-Esprit, répondit : « Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a jamais prédit qu'il viendrait revêtu de pourpre et ceint d'un diadème éclatant. Je croirai que c'est le Christ, quand. je le verrai avec l'extérieur et la figure sous lesquels il a souffert, quand il portera les stigmates de la croix. » A ces paroles, le démon disparut, en laissant dans la cellule du saint une odeur infecte*.

* Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, c. XXV.

Martin connut longtemps d'avance l'époque de sa mort, qu'il révéla aussi à ses frères. Sur ces entrefaites, il visita la paroisse * de Candé pour apaiser des querelles (Sulp. Sév., Ep. à Bassula). Dans sa route, il vit, sur la rivière, des plongeons qui épiaient les poissons et qui en prenaient quelques-uns : « C'est, dit-il, la figure des démons : ils cherchent à surprendre ceux qui ne sont point sur leur garde ; ils les prennent sans qu'ils s'en aperçoivent ; ils dévorent ceux qu'ils ont saisis ; et plus ils en dévorent moins ils sont rassasiés. » Alors il commanda à ces oiseaux de quitter ces eaux profondes et d'aller dans des pays déserts.

Étant resté quelque temps dans cette paroisse, ses forces commencèrent à baisser, et il annonça à ses disciples que sa fin était prochaine. Alors tous se mirent à pleurer : « Père, lui dirent-ils, pourquoi nous quitter, et à qui confiez-vous des gens désolés ? Les loups ravisseurs se jetteront sur votre troupeau. » Martin, ému par leurs prières et par leurs larmes, se mit à prier ainsi en pleurant lui-même : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail ; que votre volonté soit faite. » Il balançait sur ce qu'il avait à préférer ; car il ne voulait pas les quitter comme aussi il ne voulait pas être séparé plus longtemps de Jésus-Christ.

*Le texte copié sur Sulpice Sévère porte *diocesin* ; on appelait ainsi les paroisses éloignées de l'église cathédrale.

La fièvre l'ayant tourmenté pendant quelque temps, ses disciples le priaient de leur laisser mettre un peu de paille sur le lit où il était couché sur la cendre et sous le silice : « Il n'est pas convenable, mes enfants, leur dit-il, qu'un chrétien meure autrement que sous un silice et sur la cendre si je vous laisse un autre exemple, je suis un pécheur. »

Toujours les yeux et les mains élevés au ciel, il ne sait pas donner de relâche à son esprit infatigable dans la prière ; or, comme il était toujours étendu sur le dos et que ses prêtres le suppliaient de se soulager en changeant de position : « Laissez, dit-il, mes frères, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin que l'esprit se dirige vers le Seigneur. » Et en disant ces mots, il vit le diable auprès de lui : « Que fais-tu, ici, dit-il, bête cruelle ? tu ne trouveras en moi rien de mauvais : c'est le sein d'Abraham qui me recevra. »

En disant ces mots, sous Ariade et Honorius, qui commencèrent à régner vers l'an du Seigneur trois cent quatre-vingt-quinze, et de sa vie la quatre-vingt-unième, il rendit son esprit à Dieu. Le visage du saint devint resplendissant ; car il était déjà dans la gloire. Un chœur d'anges se fit entendre, dans l'endroit même, de beaucoup de personnes. À son trépas les Poitevins comme les Tourangeaux se rassemblèrent, et il s'éleva entre eux une grande contestation. Les Poitevins disaient : « C'est un moine de notre pays ; nous réclamons ce qui nous a été confié. » Les Tourangeaux répliquaient : « Il vous a été enlevé, c'est Dieu qui nous l'a donné. » Mais au milieu de la nuit, les Poitevins s'endormirent tous sans exception ; alors les Tourangeaux faisant passer le corps du saint par une fenêtre, le transportèrent dans une barque, sur la Loire, jusqu'à la ville de Tours, avec une grande joie.

Saint Séverin, évêque de Cologne, faisait par un dimanche, selon sa coutume, le tour des lieux saints, quand, à l'heure de la mort du saint homme, il entendit les Anges qui chantaient dans le ciel, et il appela l'archidiacre pour lui demander s'il entendait quelque chose. Sur sa réponse qu'il n'entendait rien, l'archevêque l'engagea à prêter une sérieuse attention ; il se mit donc à allonger le cou, à tendre les oreilles et à se tenir sur l'extrémité de ses pieds en se soutenant sur son bâton : Et tandis que l'archevêque priait pour lui, il dit qu'il entendait quelques voix dans le ciel, et l'archevêque lui dit : « C'est mon seigneur Martin qui est sorti de ce monde et en ce moment les anges le portent dans le ciel. Les diables se sont présentés aussi, et voulaient le retenir, mais ne trouvant rien en lui qui leur appartînt, ils se sont retirés confus. »

Alors l'archidiacre prit note du jour et de l'heure et il apprit qu'à cet instant saint Martin mourait. Le moine Sévère, qui a écrit sa vie, s'étant endormi légèrement après matines, comme il le raconte lui-même dans une épître, vit lui apparaître saint Martin revêtu d'habits blancs, le visage en feu, les yeux étincelants, les cheveux comme de la pourpre et tenant, à la main droite le livre que Sévère avait écrit sur sa vie : et comme il le voyait monter au ciel, après l'avoir béni, et qu'il souhaitait y monter avec lui, il s'éveilla. Alors, des messagers vinrent lui apprendre que, saint Martin était mort cette nuit-là.

Le même jour encore, saint Ambroise, évêque de Milan, en célébrant la messe, s'endormit sur l'autel entre la prophétie et l'épître : personne n'osait le réveiller, et le sous-diacre ne voulait pas lire l'épître, sans en avoir reçu l'ordre ; après deux ou trois heures écoulées on éveilla Ambroise en disant : « L'heure est passée, et le peuple se lasse fort d'attendre ; que notre Seigneur ordonne au clerc de lire l'épître. » Saint Ambroise leur répondit : « Ne vous troublez point : car mon frère Martin est passé à Dieu ; j'ai assisté à ses funérailles, et je lui ai rendu les derniers devoirs ; mais vous m'avez empêché, en me réveillant, d'achever le dernier répons. Alors on prit note à l'instant de ce jour, et on apprit que saint Martin était trépassé en ce moment*. Maître Jean Beleth dit que les rois de France ont coutume de porter sa chape dans les combats ; de là le nom de chapelains donné aux gardiens de cette chape. Soixante-quatre ans après sa mort, le bienheureux Perpet ayant agrandi l'église de saint Martin, voulut y faire la translation de son corps ; et après trois jours passés dans le jeûne et l'abstinence, on ne put jamais

remuer le sépulcre. On allait renoncer à ce projet, quand apparut un vieillard magnifique qui dit : « Que tardez-vous ? vous ne voyez pas saint Martin prêt a vous aider, si vous approchez les mains ? Alors ce vieillard souleva de ses mains le tombeau avec les assistants qui l'enlevèrent avec la plus grande facilité, et le placèrent à l'endroit où il est honoré maintenant.

*Baronius attaqua l'authenticité de cette vision en se basant sur ce que, d'après lui, saint Ambroise était mort lors du décès de saint Martin ; mais saint Martin étant mort le 9 nov. 395 pouvait apparaître à saint Ambroise ne mourut qu'en 397 Baronius allait contre la tradition appuyée sur la liturgie, sur des historiens dignes de foi. Honorius d'Autun.

Or, après cela on ne rencontra ce vieillard en aucun lieu. On célèbre la fête de cette translation le 4 juillet. Saint Odon, abbé de Cluny, rapporte* qu'alors toutes les cloches étaient en branle dans toutes les églises, sans que personne n'y touchât, et toutes les lampes s'allumèrent par miracle. Il rapporte encore qu'il y avait deux camarades dont l'un était aveugle et l'autre paralytique. L'aveugle portaitle paralytique et celui-ci indiquait le chemin à l'autre, et en mendiant de cette façon, ils amassaient beaucoup d'argent. Quand ils apprirent qu'une multitude d'infirmes étaient guéris auprès du corps de saint Martin, qu'on conduisait à l'église en procession ; ils se prirent à craindre que le saint corps ne fût amené vis-à-vis de la maison où ils demeuraient et que peut-être ils fussent guéris aussi ; car ils ne voulaient pas recouvrer la santé pour ne rien perdre de leurs bénéfices. Alors ils se sauvaient, d'une rue à l'autre, où ils pensaient que le corps ne serait pas conduit. Or, au milieu de leur course, ils se rencontrèrent tout à coup, à l'improviste avec le corps ; et parce que Dieu accorde beaucoup de faveurs à ceux qui n'en

veulent pas recevoir, tous les deux furent guéris à l'instant malgré eux, quoiqu'ils s'en affligeassent grandement. Saint Ambroise s'exprime ainsi au sujet de saint Martin « Saint Martin abattit les temples de l'erreur, païenne, il leva les étendards de la piété, il ressuscita les morts, il chassa les démons cruels du corps des possédés ; il rendit le bienfait de la santé à des malades attaqués de nombreuses infirmités.

**De Translatione* B. Martini a Burgundia, c, X.

Il fut jugé tellement parfait qu'il mérita de couvrir Jésus-Christ dans la personne d'un pauvre, et qu'il revêtit le Seigneur du monde d'un habit que pauvre il avait reçu lui-même. O l'heureuse largesse qui couvrit la divinité ! Ô glorieux partage de chlamide qui couvrit un soldat et son roi tout à la fois ! O présent inestimable qui mérita de revêtir la divinité. Il était digne, Seigneur, que vous lui accordassiez la récompense octroyée à vos confesseurs ; il était digne que les barbares ariens fussent vaincus par lui. L'amour du martyre ne lui a pas fait redouter les tourments d'un persécuteur. Que doit-il recevoir pour s'être offert tout entier, celui qui pour une part de manteau a mérité de revêtir Dieu et de le voir ? À ceux qui avaient l'espoir, il accorda la santé, aux uns par ses prières, aux autres par son regard. »

90. Saint Brice

*Toute cette légende est prise de saint Grégoire de Tours, *passim*.

Brice, diacre de saint Martin, était jaloux de lui et souvent il l'accablait d'outrages. Un pauvre en effet étant venu demander Martin, Brice lui dit : «

Si tu cherches ce radoteur, lève la tête, c'est celui qui regarde le ciel comme un insensé. » Le pauvre ayant reçu ce qu'il demandait de saint Martin, le saint homme appela Brice et lui dit : « Je te semble donc un radoteur, Brice ? Or, comme il avait honte d'avoir ainsi parlé et qu'il le niait, Martin lui dit : « Est-ce que mes oreilles n'étaient pas près de ta bouche quand tu disais cela tout haut ? Je te dis en vérité que j'ai obtenu du Seigneur de t'avoir pour successeur dans l'épiscopat ; mais sache que tu éprouveras alors bien des adversités. » En entendant cela, Brice se moquait en disant : « N'ai-je pas dit vrai, que c'était un radoteur ? Après la mort de Martin, Brice fut élu évêque, et depuis ce moment il se livra à la prière, et quoique encore orgueilleux, il était toutefois chaste de corps. Or, la trentième année de son épiscopat, une femme qui portait l'habit d'une religieuse, et qui lavait ses vêtements, conçut et mit au monde un fils. Alors tout le peuple se rassembla avec des pierres, à la porte de Brice, en disant : « Par égard pour saint Martin, nous avons caché ta luxure ; mais nous ne pouvons plus désormais baiser des mains polluées. » Brice nia vigoureusement le crime qu'on lui imputait. « Amenez-moi l'enfant », dit-il. Quand on lui eut amené cet enfant qui n'avait que trente jours, Brice lui dit : « Je t'adjure, par le fils de Dieu, de déclarer, en présence de tout le monde, si c'est moi qui t'ai engendré. » L'enfant répondit : « Ce n'est pas toi qui es mon père. » Le peuple pressa alors l'évêque de lui demander le nom de son père, et il répondit : « Ceci n'est pas mon affaire ; j'ai fait ce qui m'intéressais. » Alors le peuple attribua tout cela à la magie en disant : « Tu n'exerceras plus désormais sur nous le pouvoir sous le nom mensonger de pasteur. »

Alors Brice, pour se justifier, porta, sous les yeux de tous, des charbons ardents jusqu'au tombeau de saint Martin, et quand il les eut jetés, il ne parut pas que son vêtement en eût été atteint, et il dit : « De même que ce vêtement, qui est le mien, est resté intact, de même mon corps est pur de tout contact avec une femme. » Le peuple, qui n'était point encore convaincu, accabla saint Brice d'outrages et d'injures, et lui enleva sa dignité, afin que la parole de saint Martin s'accomplit. Brice vint alors en pleurant auprès du Pape, y resta sept ans, et effaça par sa pénitence toutes ses fautes envers saint Martin.

Le peuple mit Justinien à sa place, et l'envoya à Rome pour soutenir contre Brice ses droits à l'épiscopat. Mais il mourut en route, dans la ville de Verceil : alors tout, le peuple établit Arménius à sa place ! Sept ans après, Brice revint par l'autorité du pape, et reçut l'hospitalité à six milles de la ville. Or, cette nuit-là même, Arminius rendit l'âme. Brice, qui l'apprit par révélation, dit à ses gens de se lever pour aller en toute hâte avec lui inhumer l'évêque de Tours. Or, comme Brice entrait dans la ville par une porte, par l'autre on portait en terre, le corps d'Arminius. Quand il eut été enseveli, Brice prit son siège qu'il gouverna sept ans avec une conduite digne d'éloge. Il s'endormit en paix la quarante-huitième année de son épiscopat.

91. Sainte Élisabeth

Élisabeth veut dire : Mon Dieu a connu, ou la septième de mon Dieu, ou le rassasiement de mon Dieu. Élisabeth veut dire :

Premièrement, mon Dieu a connu, parce que Dieu l'a connue c'est-à-dire, il l'a observée à son souhait, il l'a approuvée ou connue, c'est-à-dire, qu'il versa en elle le principe de sa connaissance.

Deuxièmement, Élisabeth veut dire : la septième de mon Dieu ; en effet, elle a possédé la septième de Dieu, ou bien parce qu'elle s'est exercée aux sept œuvres de miséricorde, ou bien parce que maintenant elle est dans le septième âge de ceux qui reposent, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'octave des ressuscités ; ou bien encore à cause des sept éclats dans lesquels elle s'est trouvée. Elle se trouva en effet

Un, dans l'état virginal,
deux, dans l'état conjugal,
trois, dans l'état de veuvage,
quatre, dans l'état d'action,
cinq, dans l'état de contemplation,
six, dans l'état religieux,
sept à présent dans l'état de gloire.

Et ces sept différentes sortes d'états sont manifestement contenues dans sa légende, afin qu'on puisse dire d'elle ce qu'on a dit dans Daniel de Nabuchodonosor : « Sept temps se passeront sur elle. »

Troisièmement, Élisabeth veut dire : rassasiement de mon Dieu : car Dieu l'eut bientôt rassasiée et remplie de la splendeur de la vérité, de la douceur de la suavité, et de la vigueur de la Trinité. Ce qui fait dire à saint Augustin en parlant de la cité céleste, dans sa Cité de Dieu : « L'éternité de Dieu est sa force ; la vérité de Dieu, sa lumière et la bonté de Dieu, sa joie.

Élisabeth, illustre fille du roi de Hongrie, noble

de race, mais plus noble encore par la foi et la religion, ennoblit sa famille déjà célèbre par ses exemples ; elle l'illustra par ses miracles, et elle la décora de la grâce de la sainteté.

* Tous les faits rapportés dans cette légende se trouvent racontés dans la Vie de sainte Élisabeth, par M. de Montalembert. On sait que cet illustre auteur a puisé aux sources contemporaines.

L'auteur de la nature l'éleva, en quelque sorte, au-dessus de la nature. Toute jeune encore, et nourrie dans les délices de la royauté, ou bien elle méprisait tous les jeux de l'enfance, ou bien elle les tournait à l'honneur de Dieu, afin qu'on vît clairement quelle simplicité exista en elle dès sa plus tendre enfance, et quelle douce dévotion distingua son premier âge. Dès ce moment en effet, elle commença à s'accoutumer à la pratique des bonnes œuvres, à mépriser les jeux dans lesquels se mêlait la vanité, à fuir la prospérité mondaine, et à se fortifier dans le respect pour Dieu. Elle n'avait encore que cinq ans, qu'elle restait dans l'église, occupée à prier avec tant d'ardeur que ses compagnes ou ses servantes pouvaient à peine la faire sortir. Ses servantes ou les enfants de son âge remarquaient que, dans ses jeux, elle semblait poursuivre quelqu'une d'elles vers la chapelle pour avoir occasion d'y pouvoir entrer : elle se mettait alors à genoux, ou bien elle se prosternait entièrement sur le pavé. Quoiqu'elle ne sût pas ses lettres, cependant elle ouvrait souvent devant elle à l'église un psautier dans lequel elle faisait semblant de lire, afin que paraissant occupée, personne ne vînt la distraire. Quelquefois encore, sous prétexte de se jouer, elle se couchait par terre comme pour se mesurer avec les petites filles ; et c'était afin de pouvoir témoigner son respect à Dieu. Au jeu de bagues et autres, elle mettait toute son espérance en

Dieu. Étant encore toute petite, quand elle gagnait, ou qu'elle se trouvait posséder quelque chose d'une autre façon, elle en donnait la dîme à de pauvres petites filles, en les exhortant à réciter souvent l'oraison dominicale, comme aussi la salutation angélique.

Elle croissait en âge comme elle croissait en dévotion, car elle choisit la sainte Vierge, Mère de Dieu, pour sa patronne et son avocate, et le bienheureux Jean l'évangéliste comme gardien de sa chasteté. En effet on mettait sur l'autel des billets sur chacun desquels était écrit le nom d'un des apôtres, et chaque jeune fille tirait au sort un billet ; or, Élisabeth prit trois fois de suite, après avoir fait une prière, le billet sûr lequel était écrit le nom de saint Jean*, comme elle le souhaitait. Et elle avait tant de dévotion et d'amour pour lui que jamais elle ne refusait ce qu'on lui demandait en son nom. Pour ne point se laisser trop flatter par les avantages mondains, chaque jour elle se retranchait quelque chose des biens qu'elle gagnait. Quand elle avait été heureuse au jeu, elle l'interrompait en disant : « Je ne veux plus gagner, mais j'abandonne le reste pour Dieu. »

Appelée à danser avec ses autres compagnes, dès qu'elle avait fait un tour, elle disait : « C'est assez d'un tour ; j'abandonne les autres pour Dieu » et elle tempérait ainsi la vanité chez les jeunes personnes. Elle eut constamment horreur de se servir d'un costume peu décent ; et en cela elle avait à cœur de pratiquer une grande honnêteté. Il est certain qu'elle s'assigna aussi un certain nombre d'oraisons à réciter, et lorsqu'elle avait été empêchée par quelque occupation de s'en acquitter et que ses suivantes l'obligeaient à se mettre au lit,

elle veillait pour les réciter avec son époux céleste*.

*Le texte porte saint Pierre, mais c'est évidemment une altération de copiste : d'autant que l'auteur d'après lequel ce fait est cité porte le nom de saint Jean.

Cette noble jeune fille passait les jours solennels dans une si grande dévotion qu'elle ne souffrait, n'importe sous quel prétexte, qu'on lui cousut ses manches : avant que la messe solennelle n'eût été achevée. Elle s'interdit l'usage des gants, les jours de dimanche, jusqu'à midi, voulant en cela respecter ce saint jour et satisfaire à sa dévotion. Pour cela elle avait coutume de s'obliger par vœu à d'autres pratiques semblables, afin que personne ne pût la détourner de sa résolution, par des avis opposés. Elle entendait l'office :divin avec un si grand respect, qu'au moment où on lisait l'évangile, et à celui de la consécration, elle déliait ses manches, si par hasard elles étaient cousues, elle quittait ses colliers, et elle déposait les autres ornements qu'elle portait sur la tête. Quand elle eut atteint dans la pratique de la vertu et dans l'innocence virginale l'âge de puberté, elle fut contrainte de se marier, pour obéir aux ordres pressants de son père, afin de recevoir le fruit trentenaire pour avoir observé avec la foi en la Trinité, les préceptes du Décalogue. Elle consentit bien malgré elle à subir les obligations imposées à une épouse, non pour céder à la convoitise de la chair, mais pour tenir compte de l'ordre de son père et pour mettre au monde des enfants qu'elle élèverait dans le service de Dieu : car, bien qu'assujettie aux lois du lit conjugal, elle ne fut cependant sujette à aucune volupté coupable.

On en a la preuve dans le vœu. qu'elle fit, entre les mains de Maître Conrad, de vivre dans une

continence perpétuelle, si elle venait à survivre à son époux. Elle fut donc mariée au landgrave de Thuringe, ainsi que l'exigeait son origine royale : et Dieu l'avait ainsi voulu, afin par là de porter beaucoup de personnes à l'amour de Dieu, et d'instruire ceux qui vivaient dans l'ignorance. Quoiqu'elle eût changé de position, cependant il n'y eut rien de changé dans ses affections. On verra par la suite de ce récit combien grande fut sa dévotion, les humiliations qu'elle s'imposa pour Dieu, quelles austérités, quelles abstinences elle pratiqua, comme aussi ses largesses et sa miséricorde envers les pauvres. Sa ferveur dans l'oraison était telle qu'elle devançait ses suivantes pour se rendre à l'église au plus vite, et c'était en quelque sorte par des prières adressées à l'insu de tous, qu'elle obtenait toute sorte de grâces de Dieu.

Souvent, pendant la nuit, elle se levait pour faire oraison ; quand son mari la priait de se ménager et de donner un peu de repos à son corps. Elle s'était arrangée avec une de ses chambrières qui lui était plus attachée que les autres, pour qu'elle la réveillât en lui touchant le pied, si, accablée par le sommeil, elle venait à ne pas se lever. Or, une fois qu'elle voulut toucher le pied de sa dame, elle poussa le pied du duc, son mari, qui se réveilla en sursaut, mais qui, s'étant aperçu de ce qui se passait, souffrit cela avec patience et eut assez de prudence pour le dissimuler. Et afin de rendre un sacrifice agréable à Dieu par ses prières, souvent elle l'arrosait de larmes abondantes ; larmes qu'elle répandait avec joie, et sans que son visage en fût changé de manière à l'enlaidir ; toujours elle pleurait avec douleur, elle se réjouissait de cette douleur, et cependant la joie ne cessait d'embellir son extérieur.

Elle s'abaissa jusqu'à un tel degré d'humilité, que, pour l'amour de Dieu, elle ne se contentait pas d'en exercer les actes les plus vils et les plus abjects, mais qu'elle s'en acquittait avec un dévouement extrême. Elle posa sur son sein un malade d'une figure dégoûtante et dont la tête exhalait une puanteur affreuse, et après lui avoir coupé les cheveux malpropres, elle lui lava la tête, tandis que ses servantes riaient. Aux Rogations, toujours elle suivait la procession nu-pieds et vêtue de laine ; et aux sermons des prédicateurs, elle prenait humblement place parmi les plus pauvres femmes, comme si elle eut été pauvre. Lors de la purification après ses couches, elle ne s'ornait jamais comme les autres femmes de pierres précieuses, ni ne se couvrait de vêtements brodés d'or, mais à l'exemple de la Vierge-mère, elle prenait son nouveau-né entre ses bras, et l'offrait humblement à l'autel avec un agneau et un cierge, pour apprendre par là à mépriser les pompes du monde, et pour se conformer à la Vierge sans tache. En revenant ensuite chez elle, elle donnait à quelque pauvre femme les vêtements avec lesquels elle s'était rendue à l'église.

Pour faire ressortir. davantage son humilité, il faut dire que cette sainte, entièrement libre et d'une haute dignité, se soumit tellement à l'obéissance de maître Conrad, pauvre et mendiant, mais distingué en science et en religion, que, sauf le droit du mariage, et du consentement de son mari, elle accomplissait avec grande joie et révérence tout ce qu'il lui commandait, afin d'avoir ainsi le mérite de l'obéissance et d'imiter l'exemple de notre Sauveur qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort.

Un jour, il la fit appeler pour qu'elle l'entendît

prêcher : mais la marquise de Misnie étant survenue, elle se trouva empêchée. Conrad irrité ne voulut pas pardonner une pareille désobéissance, et l'ayant fait dépouiller jusqu'à la chemise, il la fit fouetter durement avec quelques-unes de ses suivantes coupables comme elle.

Elle s'imposait une si grande abstinence et des austérités telles qu'elle macérait son corps par les veilles, la discipline et le jeûne. Souvent elle quittait le lit de son mari, pour passer la nuit sans dormir, afin qu'elle pût se livrer à l'oraison, et prier en secret le Père céleste. Lorsqu'elle était vaincue par le sommeil, elle dormait étendue sur des tapis : mais quand son mari s'absentait, elle passait toute la nuit en prière avec l'époux céleste. Souvent elle se faisait rudement fouetter dans son lit par les mains de ses servantes, pour imiter le Sauveur flagellé et pour réprimer la convoitise de la chair. Telle était sa tempérance dans le boire et dans le manger, qu'à la table de son mari, parmi les différents plats qu'on servait, elle se contentait quelquefois de pain sec. En effet maître Conrad lui défendit de toucher à ceux des mets de son mari sur l'origine desquels elle ne pouvait se former une conscience sûre. Elle pratiqua cela avec tant de scrupule, que, quand les autres se nourrissaient de mets délicats, elle ne faisait usage, avec ses suivantes, que d'aliments fort grossiers. Souvent cependant elle se mettait à table, et elle touchait aux aliments en les découpant, pour paraître en manger, afin de ne pas être taxée de superstition, et sa politesse enchantait tous les convives.

Une fois, étant accablée par la fatigue d'une longue course, on avait servi à son mari et à elle différents mets qu'il était difficile de croire avoir

été acquis par un légitime travail, elle s'en abstint tout à fait, et mangea tranquillement avec ses suivantes du pain noir dur trempé dans l'eau chaude. Ce fut à cause de cela que son mari lui assigna quelques revenus légitimes dont elle vivait avec ses suivantes qui étaient, sur ce point, en tout accord avec elle. Souvent elle refusa les mets de la cour pour demander des vivres à quelques braves gens. Or, son mari supportait tout cela en patience ; il assurait que volontiers il en agirait ainsi lui-même, s'il ne craignait d'apporter le désordre dans sa maison. Au faîte de la gloire, elle avait une grande affection pour l'état de pauvreté afin de rendre hommage à Jésus-Christ pauvre, et de ne laisser découvrir en elle au monde rien qui lui appartînt. Aussi arrivait-il quelquefois, que se trouvant seule avec ses suivantes, elle se couvrait de vêtements grossiers et mettait sur la tête un voile de rebut : « Voici, disait-elle alors, comme je marcherai, lorsque j'aurai atteint à l'état de pauvreté. » Bien qu'elle se fût imposée à elle-même de grandes privations, cependant elle était si généreuse envers les pauvres, qu'elle ne souffrait pas que personne restât dans la gêne ; elle subvenait au contraire à tous avec la plus grande libéralité, au point qu'on l'acclamait généralement la mère des pauvres.

Elle s'appliquait avec des soins extrêmes à pratiquer les sept œuvres de miséricorde, afin de pouvoir obtenir à toujours le royaume éternel, et de posséder la bénédiction du Père céleste avec les bénis de la droite. D'abord elle vêtait ceux qui étaient nus en habillant les pèlerins et les pauvres, en donnant le linge nécessaire pour ensevelir les morts et pour baptiser les petits enfants. Souvent elle était elle-même la marraine des nouveaux-nés,

cousait ; leurs vêtements de ses propres mains, afin qu'ayant contracté avec eux les obligations de la maternité, elle fût tonne de subvenir à leurs besoins plus largement.

Or, il arriva qu'elle donna à une pauvre femme un vêtement assez bon ; celle-ci en voyant un cadeau si magnifique, fut ; étouffée par la joie, en sorte qu'elle tomba par terre et qu'on la crut morte. À cette vue, Élisabeth regretta d'avoir tant donné, dans la crainte qu'elle ne fût cause de la mort de cette femme : mais cependant elle pria pour la mendiante qui se releva guérie. Souvent encore, elle filait de ses propres mains de la laine avec ses suivantes, et elle en faisait confectionner des habits, afin par là de recevoir le fruit plein de gloire de ses bons travaux, d'offrir l'exemple de la véritable humilité et de donner à Dieu l'aumône de ses travaux manuels. Elle nourrissait ceux qui ont faim, en fournissant des aliments aux pauvres, de telle sorte que le landgrave son mari étant allé à la cour de l'empereur Frédéric, pour lors à Crémone, elle fit ramasser toutes les provisions qu'elle avait dans ses granges pour donner le nécessaire aux pauvres, qui, tous les jours, accouraient de toutes parts, parce qu'on était menacé de cherté de vivres et d'une grande famine.

Souvent encore, quand l'argent lui manquait, elle vendait ses ornements pour subvenir aux nécessités des indigents : et même elle avait l'habitude de soustraire bien des choses à ses suivantes et à soi-même et de les réserver pour les pauvres Elle donnait à boire à ceux qui avaient soif Or, une fois qu'elle avait distribué de la cervoise aux pauvres, après en avoir donné à chacun une quantité suffisante, il se trouva que la boisson

n'avait pas diminué dans le vase, et qu'il s'en trouvait la même quantité qu'auparavant. Elle donnait l'hospitalité aux pèlerins et aux pauvres. Elle fit construire au pied de son château, qui était situé fort haut, une maison très spacieuse, où elle soignait une grande multitude de malades elle les visitait chaque jour, sans être arrêtée par la difficulté de monter et de descendre. Elle leur fournissait tout ce qui leur était nécessaire, et par ses exhortations, elle les portait à la patience : quoiqu'elle eût toujours supporté avec peine le mauvais air, cependant au milieu du château de l'été, pour l'amour de Dieu, elle ne craignait pas l'infection des malades, mais elle leur administrait des médicaments, les essuyait avec ses cheveux, les maniait elle-même, tandis que ses suivantes étaient accablées. Dans cette même maison encore, elle faisait nourrir, avec le plus grand soin, les petits enfants des pauvres femmes : elle se montrait si douce et si humble envers eux, que tous la nommaient leur mère, et quand elle entrait dans cette maison, tous ces petits êtres la suivaient comme des enfants font a leur mère, et se plaçaient avec grande affection par groupes devant elle.

Quelquefois elle faisait acheter de petits vases en poterie, des anneaux de verre et d'autres jouets pour que les enfants s'amusassent. Une fois elle montait à cheval au château et portait, dans un pan de son manteau, ces objets, qui tombèrent du haut d'un rocher fort élevé, sur des pierres ; il n'y eut pas même une fêlure. Elle visitait les infirmes : et sa compassion pour les misérables dominait tellement son cœur qu'elle allait à leur recherche, dans leur logis, pour les visiter avec intérêt, entrant dans leurs chaumières avec familiarité et dévouement ; n'étant rebutée ni par la difficulté des chemins, ni

par les fatigues de la route : elle leur donnait ce dont ils avaient besoin et leur adressait des paroles de consolation. C'est pourquoi elle reçut sa récompense par cinq considérations ; savoir : pour le mérite de ses visites, pour la fatigue du chemin, pour la sincérité de sa compassion, pour ses paroles de consolation, et pour la largesse de ses offrandes. Souvent elle assistait aux sépultures des pauvres et y courait, avec grande dévotion, après les avoir ensevelis dans la toile qu'elle avait elle-même tissée : une fois elle coupa en morceaux son grand voile de lin pour envelopper le corps d'un pauvre. Elle s'occupait elle-même de leurs funérailles et elle restait aux obsèques avec piété. Au milieu de tout cela, il faut donner des éloges à la dévotion de son mari, qui bien qu'embarrassé d'une multitude d'affaires, était fort dévoué au service de Dieu ; et comme il ne pouvait personnellement s'occuper de pareilles choses, il avait accordé à son épouse la liberté de faire tout ce qui contribuait à l'honneur de Dieu et pouvait procurer le salut de son âme.

Alors la bienheureuse Élisabeth, désirant que son mari employât la puissance de ses armes à la défense de la foi, l'engagea, par ses exhortations salutaires, à aller visiter la Terre-Sainte. Comme il y était, ce landgrave, prince fidèle, dévot et remarquable par l'intégrité de sa foi et par son dévouement sincère, rendit son âme à Dieu et alla recevoir le fruit glorieux de ses œuvres. Élisabeth embrassa donc ainsi avec amour l'état du veuvage, pour ne pas perdre le fruit attaché à la continence des veuves, mais pour recevoir ainsi le soixante-dixième fruit qu'elle avait mérité par la pratique des dix commandements et des sept œuvres de miséricorde. Or, quand la mort de son mari eut été connue dans toute la Thuringe, Élisabeth fut

chassée de sa patrie avec ignominie et violence par quelques vassaux de son mari, comme prodigue et dissipatrice, afin que par là sa patience reçût un plus brillant éclat, et qu'elle pût réaliser le désir qu'elle avait conçu depuis longtemps de vivre dans la pauvreté.

Quand arriva la nuit, elle se retira, en rendant de grandes grâces à Dieu, en la maison d'un cabaretier ; elle y resta dans un endroit où l'on avait mis des pourceaux. Le matin, elle alla chez des Frères Mineurs, qu'elle pria de remercier Dieu pour ce qu'elle endurait et de chanter le Te Deum laudamus. Le lendemain, elle fut forcée d'aller, avec ses quatre petits enfants, chez un de ses ennemis, où on lui assigna un espace fort étroit. Comme elle était maltraitée par son hôte et son hôtesse, elle dit adieu aux murailles : « Je remercierais volontiers les hommes, disait-elle, si je les trouvais bienfaisant . » Elle fut donc forcée de regagner l'endroit où elle s'était arrêtée en premier lieu et elle envoya ses petits enfants en différents pays pour qu'on les y nourrît.

Or, une fois qu'elle passait dans un sentier étroit et rempli d'une boue profonde, au milieu duquel on avait placé quelques pierres, une vieille femme, à laquelle elle avait fait jadis beaucoup de bien, et qui passait sur ces pierres, refusa de céder le pas à la sainte qui tomba dans ce bourbier profond : elle se releva et essuya ses vêtements avec joie et en riant. Dans la suite, sa tante maternelle, qui était abbesse, ayant compassion de son extrême pauvreté, la mena chez l'évêque de Bamberg, son oncle, qui la reçut honnêtement et la garda avec précaution dans l'idée de la faire convoler à de secondes noces. Quand ses suivantes, qui avaient

fait avec elle vœu de continence, apprirent cela, elles s'en affligèrent à en pleurer, et en informèrent avec gémissement la bienheureuse Élisabeth. Elle leur rendit le courage en disant : « J'ai confiance que le Seigneur, pour l'amour duquel j'ai fait vœu de continence perpétuelle, m'affermira dans ma résolution, s'opposera à toute violence et déjouera les projets des hommes. Et si, par hasard, mon oncle voulait me marier, je m'y opposerai de cœur comme de bouche. Que s'il ne me restait aucun moyen d'échapper, je me couperai le nez afin de devenir un objet d'horreur à tous les hommes. » Ayant donc été conduite, malgré elle, de par l'ordre de l'évêque, à un château, pour y demeurer jusqu'à son mariage, après avoir recommandé sa chasteté, avec larmes, au Seigneur, voici que par la providence divine, les ossements de son mari sont rapportés d'outre-mer. Elle eut ordre de l'évêque de revenir pour aller en toute dévotion à la rencontre de ces précieux restes ; ils furent reçus en une belle procession par l'évêque et par elle avec grand respect et beaucoup de larmes.

Alors elle se tourna vers le Seigneur en disant : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous avez daigné consoler une misérable telle que moi, dans la réception des ossements de mon époux qui vous était cher. Vous savez, Seigneur, combien j'ai chéri cet époux qui vous aimait tant ; cependant, par amour pour vous, j'ai été privée de sa présence : je l'ai laissé partir pour secourir votre Terre-Sainte : vous savez combien j'aurais désiré vivre avec lui dans une condition telle que je fusse réduite à mendier en sa compagnie, comme une pauvresse à travers le monde entier ; cependant, vous en êtes témoin, je ne le rachèterais pas, contre votre volonté, au prix d'un seul cheveu de ma tête ; et je

ne le rappellerais pas là cette vie mortelle ; eh bien ! je le recommande, ainsi que moi, à votre grâce. »

Mais pour ne perdre pas le centième fruit accordé à ceux qui, gardant la perfection évangélique, sont transférés de la gauche de la misère à la droite de la gloire, elle revêtit l'habit religieux, qui consistait en vêtements gris, pauvres et grossiers, gardant une chasteté perpétuelle après la mort de son mari ; pratiquant l'obéissance parfaite et embrassant la pauvreté volontaire. Elle voulait encore aller mendier de porte en porte ; mais maître Conrad ne le permit pas. Ses habits étaient si sales qu'elle portait un manteau gris rallongé avec une pièce d'une autre couleur. Les manches de sa robe qui étaient déchirées furent rapiécées avec des morceaux de différentes couleurs.

Le roi de Hongrie, son père, apprenant que sa fille était réduite à un pareil dénuement, lui députa un comte pour la faire revenir à la maison paternelle. Quand il la vit habillée de la sorte, assise avec humilité et filant, il s'écria rempli de confusion et d'admiration : « Jamais fille de roi ne fut vue habillée, d'une façon aussi vile, ni occupée à filer n'importe quelle laine. » Après avoir insisté fortement pour qu'elle revînt, elle n'y acquiesça absolument point ; aimant mieux vivre dans l'indigence avec les pauvres que d'habiter dans l'opulence avec les riches. Afin que son esprit s'attachât tout entier à Dieu et qu'elle ne fût jamais dérangée dans sa dévotion, elle pria le Seigneur de lui inculquer le mépris de toutes les choses temporelles, d'arracher de son cœur l'amour de ses enfants et de lui accorder le mépris, les affronts et

la constance. Quand elle eut achevé sa demande, elle entendit le Seigneur lui dire : « Ta prière est exaucée. » Et elle dit à ses suivantes : « Le Seigneur a exaucé ma demande, et je regarde tout ce qui est de la terre comme fumier : je ne m'inquiète pas de mes enfants plus que de tout autre prochain ; je compte pour rien les mépris et les opprobres ; et il me semble que je n'aime plus autre chose que Dieu. » Maître Conrad, de son côté, lui faisait subir des contrariétés et des duretés ; ceux qu'elle paraissait affectionner davantage, il les séparait d'elle, au point qu'il éloigna deux fidèles suivantes qu'elle aimait de prédilection, nourries avec elle depuis son enfance : mais ce ne fut pas sans qu'il fût versé beaucoup de larmes de part et d'autre.

Or, ce saint homme en agissait ainsi pour briser sa volonté, pour élever son affection entièrement à Dieu, et dans la crainte que quelqu'une de ses suivantes ne lui fît revenir à la mémoire sa gloire passée. Mais en tout cela, on la trouvait prompte à obéir, constante à endurer, afin que, par la patience, elle fût maîtresse de son âme, et que par l'obéissance, elle fût digne de remporter la victoire. Elle disait encore : « Si pour Dieu je crains tant un homme mortel, combien dois-je craindre le Juge céleste. Aussi ai-je voulu faire vœu d'obéissance à maître Conrad, pauvre et mendiant, et non pas à quelque évêque riche, pour éloigner de moi toute occasion de consolation temporelle. » Une fois, elle avait été priée instamment de venir dans un cloître de certaines religieuses ; elle le fit sans avoir obtenu la permission de son maître ; alors celui-ci la fit fouetter si rudement que trois semaines après on voyait encore la trace des coups. Elle disait alors à ses suivantes pour les consoler et se

consoler elle-même- : « Lors des inondations d'un fleuve, le gazon s'abat, et quand l'eau décroît, il se relève ; de même aussi quand il nous arrive quelque affliction, nous devons nous soumettre par esprit d'humilité ; quand elle cesse, nous devons nous élever à Dieu par une joie spirituelle. » Elle s'abaissait à un degré d'humilité tel qu'elle ne souffrit jamais que ses suivantes l'appelassent madame ; elle voulait, quand elles lui parlaient, qu'elles se servissent du nombre singulier, comme nous avons coutume, par exemple, de parler à un inférieur.

Elle lavait les écuelles, ainsi que les autres ustensiles de cuisine, et afin que ses suivantes ne l'en empêchassent pas, elle les envoyait alors ailleurs. Elle disait aussi : « Si j'avais trouvé un genre de vie plus méprisé, je l'aurais choisi de préférence. » En outre, afin de posséder avec Marie la meilleure part, elle vaquait assidûment à la contemplation. Dans cet exercice, elle eut pour grâces spéciales de répandre des larmes, de jouir souvent de visions célestes et d'enflammer les autres à l'amour de Dieu. Il lui arrivait quelquefois de paraître plus joyeuse que d'ordinaire ; alors elle répandait, des larmes de douce dévotion, qui semblaient couler de ses yeux comme de la source la plus limpide, en sorte qu'on la voyait pleurante et gaie tout à la fois, et ces larmes ne laissèrent jamais de trace de laideur, ni des rides sur son visage. Elle disait de ceux qui se gâtent le visage avec leurs larmes : « On dirait qu'ils ont peur du Seigneur ; qu'ils donnent donc à Dieu avec joie et gaieté ce qu'ils possèdent. » Dans ses oraisons et au milieu de ses contemplations, elle avait souvent des visions célestes. Un jour du saint temps de carême qu'elle était à l'église, elle resta les yeux fixés vers

l'autel, comme si elle y eût admiré Dieu présent ; et pendant un long espace de temps, elle fut consolée et récréée par une révélation divine. Revenue ensuite à la maison, elle fut obligée, en raison de sa faiblesse, de s'appuyer sur le giron d'une suivante, et pendant qu'elle tenait les yeux fixés vers le ciel, en regardant par la fenêtre, son visage fut inondé d'une joie si vive qu'elle fut prise d'un rire extraordinaire.

Quand elle eut été remplie de joie de tout ce qu'elle vit d'agréable, tout à coup elle versa un torrent de larmes. Mais ayant de nouveau ouvert les yeux, elle reprit son air de gaîté, puis fermant les yeux, elle versa encore d'abondantes larmes, et jusqu'à l'heure des Complies, elle ressentit des consolations divines de la même nature Elle resta longtemps dans un profond silence, ne prononçant pas un seul mot ; enfin ces paroles lui échappèrent tout à coup : « Oui, Seigneur, vous voulez être avec moi et moi je veux être avec vous, et n'être jamais séparée de vous. » Plus tard ses suivantes lui demandèrent de leur dire, pour l'honneur de Dieu et pour leur édification, ce qu'elle avait vu, : elle se laissa vaincre par leur importunité : « J'ai vu, leur dit-elle, le ciel ouvert, et Jésus qui, se penchant vers moi avec une extrême bonté, me montrait le visage le plus ouvert. J'étais donc inondée d'une joie ineffable de le voir ; quand il se retirait, je restais accablée d'une grande tristesse : alors il eut pitié de moi, et me réjouit encore une fois de la vue de son visage et me dit : « Si tu veux être à moi, je veux bien être avec toi. » Et je lui ai répondu ce que vous m'avez entendu dire. » On la pria encore de raconter la vision qu'elle avait eue vis-à-vis de l'autel ; mais elle répondit : « Ce que j'y ai vu, il n'est pas expédient de le raconter : j'y ai

ressenti cependant beaucoup de joie, et j'ai considéré les merveilles de Dieu. » Souvent aussi pendant son oraison, sa face resplendissait d'une manière merveilleuse et de ses yeux jaillissaient des rayons semblables à ceux du soleil. Souvent encore son oraison était si fervente que même elle enflammait les autres personnes.

Elle appela chez elle un jeune homme habillé d'une façon mondaine et lui dit : « Vous paraissez vivre avec trop peu de retenue au lieu de servir votre Créateur. Voudriez-vous que je priasse Dieu pour vous ? « Je le veux bien, répondit-il, et je le souhaite fort. » Quand elle se fut mise en oraison, après avoir demandé au jeune homme de se mettre de son côté à prier pour soi, il s'écria à haute voix : « Cessez, madame, cessez dès ce moment de prier. » Mais comme elle priait avec plus d'insistance encore, le jeune homme cria plus haut : « Cessez, madame, parce que je me meurs, je suis brûlé. » En effet il était brûlé d'une telle chaleur, qu'il était tout fumant de sueur, et qu'il agitait son corps et ses bras comme un insensé, au point qu'on accourut pour le tenir, qu'on trouva ses habits trempés de sueur et qu'on ne pouvait supporter sa chaleur ; il continua de crier : « Je suis tout en feu, je suis consumé. » Or, quand la bienheureuse Élisabeth eut achevé sa prière, le jeune homme cessa d'avoir chaud. En revenant à lui, il fut éclairé de la grâce divine et entra dans l'ordre des Frères Mineurs. Cette chaleur manifesta la ferveur ardente de sa prière, ardeur si forte qu'elle enflamma même un homme froid. Mais ce jeune homme, accoutumé à vivre selon la chair, et qui n'avait aucun goût pour la vie spirituelle, ne pouvait comprendre de pareilles choses.

Parvenue au comble de la perfection, elle ne quitta pas les soins laborieux de Marthe pour la contemplation de Marie, ainsi qu'il a été montré ci-dessus dans les sept œuvres de miséricorde. En effet, quand elle eut pris l'habit religieux, elle pratiqua néanmoins les œuvres d'une piété active.

Elle avait reçu pour sa dot deux mille marcs ; elle en distribua une partie aux pauvres, et avec le reste, elle fit construire un grand hôpital à Marbourg. C'est pour cela que tout le monde la regardait comme dissipatrice, comme prodigue, et qu'on l'appelait folle ; mais parce qu'elle savait accepter avec joie toutes les injures, on lui reprochait d'avoir chassé bien vite de son cœur le souvenir de son mari, puisqu'elle était ainsi transportée de joie. Quand elle eut fait construire l'hôpital, elle se dévoua au service des pauvres comme une humble servante ; elle était remplie de sollicitude à leur égard, elle les mettait dans le bain, les portait dans leur lit, les couvrait : elle se félicitait auprès de ses suivantes, en disant : « Quel bonheur nous avons de baigner et de couvrir ainsi le Seigneur. » Elle porta son humble dévouement à l'égard des pauvres à un degré tel que, dans une nuit, elle porta sept fois, dans ses bras, aux lieux secrets, un enfant borgne et couvert de gale, et qu'elle lava sans répugnance ses linges salis. Elle lavait souvent une femme couverte d'une affreuse lèpre, la mettait dans son lit, essuyant ses plaies qu'elle enveloppait, lui donnait des médicaments, lui coupait les ongles, et se mettait à genoux pour délier les cordons de ses souliers. Elle engageait les infirmes à se confesser et à communier ; et elle obtint cela d'une vieille femme qui refusait obstinément ; mais ce fut après l'avoir corrigée en la frappant. Quand elle n'était pas occupée à

soigner les pauvres, elle filait de la laine qu'on lui envoyait d'un monastère, et elle partageait entre les pauvres le prix qu'elle en retirait.

Après une grande disette, elle avait à distribuer aux indigents cinq cents marcs qu'elle avait reçus de sa dot ; tous avaient été placés en ordre, et Élisabeth, les reins ceints d'un lime, passait de rang en rang pour les servir : il avait été décidé que si quelqu'un changeait de place, au préjudice des autres pauvres, pour recevoir deux fois, il aurait les cheveux coupés. Or, voilà qu'une jeune fille nommée Radegonde, remarquable par l'extrême beauté de sa chevelure, vint à passer par là, non pour recevoir l'aumône, mais pour visiter une de ses sœurs malade. On l'amena à la bienheureuse Élisabeth, comme ayant violé la loi : elle la condamna à avoir les cheveux coupés de suite, malgré ses pleurs et sa grande résistance. Or, comme quelqu'un des assistants avançait qu'elle était innocente, la bienheureuse dit : « Au moins dans la suite elle ne pourra aller à la danse avec tant de prétention dans les cheveux, ni en tirer vanité. » Alors la bienheureuse Élisabeth demanda à la jeune fille si elle n'avait jamais conçu le projet de mener une vie sainte ; elle répondit que depuis longtemps déjà elle serait entrée en religion, si elle n'eût tant mis de délectation en ses cheveux. « Alors, dit Élisabeth, je suis plus heureuse de ce qu'on te les a coupés que je ne le serais si mon fils était élu empereur des Romains. » Dès l'instant la jeune personne prit l'habit religieux, resta dans l'hôpital avec la bienheureuse Élisabeth, et mena une vie édifiante. Une pauvre femme mit au monde une fille que la bienheureuse Élisabeth tint sur les fonts sacrés et auquel elle donna son nom ; ensuite elle lui fournit tout ce qui lui était nécessaire, de

telle sorte que, prenant les manches de la pelisse d'une de ses suivantes, elle les donna à la mère pour envelopper cette petite enfant ; elle ajouta encore ses propres souliers.

Trois semaines après, cette femme abandonna sa petite fille, et s'enfuit en cachette avec son mari. Quand on apprit cela à sainte Élisabeth, elle se mit en prières ; alors le mari et la femme ne purent marcher davantage et furent forcés de revenir lui demander pardon. Elle leur reprocha, comme il était juste, leur ingratitude, leur remit la petite fille à nourrir et pourvut à tout ce dont ils avaient besoin.

Quand approcha le temps où le Seigneur disposa d'appeler sa bien-aimée de la prison du monde, pour la faire participer au royaume des anges parce qu'elle, avait méprisé le royaume des mortels, Jésus-Christ lui apparut : « Viens, ma bien-aimée, lui dit-il, viens aux tabernacles éternels que je t'ai préparés. » Or, pendant qu'elle était tourmentée par la fièvre, elle s'était couchée et avait la figure tournée vers la muraille de son lit ; alors, les assistants entendirent une exquise mélodie. Une des suivantes s'étant informée auprès d'elle de ce que c'était, la sainte lui répondit : « Un petit oiseau est venu se poser entre moi et la paroi, et il a chanté d'une manière si suave qu'il m'a bien fallu chanter aussi. » Dans sa maladie, elle conserva toujours sa gaieté, et jamais elle ne cessa de prier. La veille de sa mort, elle leur dit : « Que feriez-vous, si 1e diable arrivait auprès de vous ? Un instant après, elle s'écria à haute voix, comme si elle chassait le diable, en répétant par trois fois : « Fuis. » Ensuite, elle dit : « Voici minuit qui approche ; c'est l'heure à laquelle Jésus-Christ a

voulu naître et où il fut couché dans la crèche. »

Quand approcha l'heure de son trépas, elle dit : « Le moment arrive où le Dieu tout puissant appelle ses amis aux noces célestes. » Peu après, arrivée à ses derniers instants, elle s'endormit en paix, l'an du Seigneur mil deux cent trente-et-un. Quoique son corps vénérable fût resté quatre jours sans sépulture, il ne s'en exhalait aucune puanteur ; bien au contraire, il s'en exhalait un délicieux parfum dont on était embaumé. Alors, on vit sur le faite de l'église grande quantité de petits oiseaux réunis, que personne n'avait jamais vus auparavant ; ils chantaient avec des modulations si suaves, et formaient des modes si variés que l'on en était dans l'admiration. Ils semblaient célébrer à leur façon les funérailles d'Élisabeth. Or, il y eut là grande clameur des pauvres, grande dévotion des peuples ; les uns prenaient de ses cheveux, les autres coupaient des morceaux de ses vêtements, qu'ils conservaient comme des reliques extraordinaires. On plaça son corps dans un monument qu'on trouva plus tard regorger d'huile.

Premièrement, il est évident que, à son trépas, la bienheureuse Élisabeth était parvenue à une grande sainteté ; le chant du petit oiseau et l'expulsion du diable le prouvent. Or, cet oiseau qui se plaça entre elle et la paroi, et qui chanta si doucement qu'il la porta elle-même à chanter, nous croyons que c'était son ange gardien lui annonçant la joie éternelle. Quelquefois, il arrive aux réprouvés d'avoir, avant leur trépas, révélation de leur damnation éternelle, pour leur plus grande confusion ; de même, pour leur plus grande consolation, les élus reçoivent l'assurance qu'ils seront sauvés. Ce chant qu'elle fit entendre fut le

témoignage de l'immense joie qu'elle conçut pour une semblable révélation ; et l'immensité de cette joie fut telle qu'elle ne put être contenue totalement dans le cœur, mais qu'elle se manifesta par la suavité de la voix. En outre, si par hasard il a quelque droit, le diable s'approche aussi des saints au moment de leur mort ; mais, n'ayant aucun droit sur la bienheureuse Élisabeth, il s'enfuit honteusement congédié. Par là, on peut donc comprendre quelle sainteté posséda celle dont le diable s'enfuit épouvanté, et à laquelle un ange annonça la joie éternelle.

Deuxièmement, il est évident qu'elle possédait une grande pureté et une grande innocence, comme le prouve l'exhalation de l'odeur. Parce que son corps brilla dans sa vie de toute innocence et chasteté, il exhala dans la mort une odeur exquise.

Troisièmement, il est évident par le concert des oiseaux, qu'elle possédait un grand mérite et une grande dignité ; en effet, ceux qu'on vit sur le faîte de l'église, tout joyeux et chantant, nous croyons que c'étaient des anges envoyés de Dieu, pour porter son âme au ciel et pour honorer son corps par de célestes jubilations. Quand les réprouvés meurent, une multitude de démons se rassemblent pour les tourmenter et les effrayer, et afin d'emporter leurs âmes au tartare, de même au décès des élus affluent une multitude d'anges, qui les fortifient et convoient leurs âmes aux célestes royaumes.

Quatrièmement, il est évident qu'elle posséda une grande miséricorde et pitié, par l'huile qui émana de son corps, parce que durant sa vie elle produisit des œuvres abondantes de miséricorde. Ô quelle affluence de piété dans les entrailles de celle

dont 1e corps, fuit trouvé inondé d'huile, quand il gisait en poussière !

Cinquièmement, il est évident qu'elle a beaucoup de pouvoir et de mérite auprès de Dieu, par le nombre prodigieux de miracles dont Dieu la glorifia après sa mort.

Nous en rapportons quelques-uns ci-après, et nous en omettons un grand nombre pour ne pas être trop long.

Au pays de Saxe, dans un monastère du diocèse de Hildesheim, un moine de l'ordre de Cîteaux, nommé Henri, était accablé d'une grande infirmité : il faisait compassion, et troublait tout le monde par ses clameurs. Une nuit, il lui apparut une dame vénérable, revêtue d'habits blancs, qui lui donna avis que s'il désirait recouvrer la santé, il se vouât à la bienheureuse Élisabeth. La nuit suivante il eut une apparition semblable et reçut les mêmes avis. Or, ce moine, en l'absence de l'abbé et du prieur, fit le vœu avec la permission d'un supérieur. La troisième nuit, cette dame lui apparut, fit sur lui le signe de la croix, et aussitôt il fut guéri. Quand l'abbé et le prieur furent de retour et qu'ils apprirent ces faits, ils furent étonnés de le savoir guéri ; mais ils doutaient beaucoup s'il devait accomplir son vœu, puisqu'il n'est pas permis à un Moine de faire quelque vœu que ce soit, ni de s'obliger de cette manière. Le prieur ajouta que souvent les moines étaient trompés par l'apparition du démon qui les portait sous prétexte de bien faire, à ces choses illicites, et qu'il fallait en conséquence conseiller à ce moine de raffermir par la confession son esprit ébranlé : or, la nuit suivante, la même personne apparut au moine et lui dit : « Tu seras toujours infirme, jusqu'à ce que tu accomplisses ce que tu as

fait vœu d'exécuter. » Et à l'instant la même infirmité se saisit de lui, et il commença à être tourmenté des mêmes souffrances. Quand l'abbé eut appris cela, il lui donna l'autorisation et lui fit remettre de la cire pour en faire une image. Bientôt il fut guéri, et il s'appliqua à accomplir le vœu qu'il avait fait. Dans la suite, il ne ressentit plus l'infirmité dont il était accablé.

Une jeune fille, nommée Bénigne, du diocèse de Mayence, ayant demandé de la boisson à une servante, celle-ci lui présenta à boire, en disant : « Prends et bois le diable. » Alors il sembla à la jeune fille qu'un tison enflammé lui descendait par le gosier, elle criait qu'elle avait mal au cou. Aussitôt son ventre enfla comme une outre et on aurait dit que quelque chose courait dans son ventre d'un côté et d'autre. Elle poussait des gémissements pitoyables, proférait des paroles insensées ; et on la croyait obsédée par le démon. Elle resta deux ans en cet état. On la conduisit donc au tombeau de sainte Élisabeth, et on y fit un vœu pour elle ; pendant qu'elle était placée sur la tombe, elle parut comme inanimée ; mais quand on lui eut offert, au même endroit, un peu de pain à manger et de l'eau bénite à boire, tout à coup, au saisissement et à l'admiration de tous les assistants, elle se leva guérie.

Un homme du diocèse d'Utrecht, nommé Gédéric, avait perdu l'usage d'une main : elle était paralysée ; deux fois il avait visité le tombeau de la bienheureuse Élisabeth sans avoir été guéri : il y vint une troisième fois, avec beaucoup de dévotion, en compagnie de sa femme. Pendant la route, il rencontra un vieillard d'un aspect vénérable qu'il salua et auquel il demanda d'où il venait. Celui-ci

répondit qu'il venait de Marbourg où reposait le corps de sainte Élisabeth et qu'il s'y opérait une infinité de miracles.

Alors Gédéric lui, exposa son infirmité ; le vieillard leva la main et le bénit en disant : « Va, et sois sûr que tu recevras la santé, pourvu que tu mettes ta main malade au chevet du sépulcre, dans un trou creusé sous la pierre ; plus profond tu l'enfonceras, plus vite tu seras guéri. Alors pense en toi-même à saint Nicolas, parce qu'il est comme le compagnon et l'associé de sainte Élisabeth avec laquelle il coopère dans ses miracles. » Il ajouta qu'il se trouvait des insensés qui se retiraient immédiatement après avoir jeté leur offrande, tandis qu'il est agréable aux saints qu'on apporte une certaine persévérance quand on implore leurs suffrages. À l'instant le vieillard disparut, et ils ne purent plus le voir. Après quoi ils continuèrent leur chemin, remplis d'admiration, et avec la confiance d'obtenir la santé. À peine donc Gédéric eut-il mis la main, d'après l'avis du vieillard, sous la pierre du monument, qu'il la retira aussitôt entièrement guérie.

Un homme du diocèse de Cologne, nommé Hermann, était retenu en prison par le juge. Il s'en remit entièrement à Dieu, et invoqua, avec toute la dévotion possible sainte Élisabeth et maître Conrad à son aide. La nuit suivante, ils lui apparurent tous les deux ensemble environnés d'une grande lumière, et lui donnèrent toute sorte de consolations. Enfin une sentence le condamna à être pendu, et il fut exécuté à un gibet éloigné d'un mille teutonique. Cependant le juge accorda aux parents de le détacher et de l'ensevelir dans un tombeau. On prépara la fosse, et quand il eut été

détaché, son père et son oncle se mirent à invoquer, pour le mort, le patronage de la bienheureuse Élisabeth, et à l'admiration et à la stupéfaction de tous, celui qui était mort se leva vivant.

Un écolier du diocèse de Mayence, nommé Witard, en pêchant un jour sans précaution, se laissa choir dans le fleuve ; son corps ne fut retiré de l'eau que longtemps après : on le trouva sans sentiment, sans mouvement et raide ; comme on ne rencontrait eu lui aucun signe de vie, tout le monde le crut mort. Alors on implore les mérites de la bienheureuse Élisabeth, et au vu et à l'admiration générale, la santé et la vie lui sont rendues.

Un enfant de trois ans et demi, du diocèse de Mayence, nommé Ugolin, ayant rendu l'esprit, sa mère le porta raidi et sans vie, pendant l'espace de quatre milles teutoniques, pour invoquer sainte Élisabeth en toute dévotion, et elle recouvra son enfant, vivant et en bonne santé.

Un enfant de quatre ans était tombé dans un puits : quelqu'un venu pour puiser de l'eau. remarqua qu'il y avait au fond un enfant noyé. Il eut de la peine à le retirer et le trouva mort. Les preuves de sa mort étaient la longue durée du temps qu'il était resté dans l'eau, la rigidité du corps, sa bouche et ses yeux horriblement ouverts, la peau noire, le gonflement de ventre, et une entière absence de mouvement et de sentiment. Pour le ressusciter, on fit un vœu à sainte Élisabeth, et aussitôt il fut rendu à la vie.

Une jeune fille s'était noyée dans un fleuve : quand on l'en retira, elle fut rendue à la vie par les mérites de la bienheureuse Élisabeth.

Un homme nommé Frédéric, du diocèse de Mayence, très habile nageur, en se baignant un

jour, se moquait d'un pauvre qui avait recouvré la vue par le moyen de sainte Élisabeth ; il lui jetait de l'eau à la figure par dérision : alors le pauvre agacé dit : « Que cette sainte dame, qui m'a donné guérison, me venge de toi ; de telle façon que tu ne sortes pas de là sinon mort et noyé. » Frédéric, faisant peu de cas de l'imprécation du pauvre, se lança dans l'eau avec délectation ; mais les forces venant à lui manquer, il ne put s'aider, et il alla au fond comme une pierre. Après l'avoir cherché pendant longtemps, on le tira de l'eau mort, et comme on le pleurait beaucoup, quelques-uns de ses parents se mirent à faire un vœu pour lui à la bienheureuse Élisabeth et à implorer son suffrage avec grande dévotion. Aussitôt l'esprit lui revint et il se leva vivant et sain.

Un nommé Jean, du diocèse de Mayence, avait été pris en compagnie d'un voleur et condamné à être pendu avec lui : il conjura un chacun de prier la bienheureuse Élisabeth de l'aider selon qu'il le méritait. Quand il fut pendu, il entendit au-dessus de lui une voix qui lui disait : « Courage, aie confiance en sainte Élisabeth, et tu seras délivré. » À l'instant, l'autre restant suspendu, la corde cassa et Jean tomba fort lourdement de toute la hauteur du gibet sans se faire aucun mal, ; bien que sa chemise, qui était neuve, eût été déchirée. Il se mit à dire tout haut : « Sainte Élisabeth, vous m'avez délivré, et vous m'avez fait tomber sur une place qui n'était pas dure. » Quelques personnes dirent alors qu'il fallait le pendre une seconde fois, mais le juge dit : « Dieu l'a délivré, je ne permettrai, pas qu'on le pende de nouveau. »

Un convers d'un monastère du diocèse de Mayence, nommé Volmar ; homme fort pieux,

mortifiait sa chair au point qu'il passa environ vingt, ans avec une cuirasse sur le corps, et couchant sur des pierres et des morceaux de bois ; comme il était au moulin, la meule lui saisit la main qu'elle écrasa, de sorte que la chair resta arrachée d'un côté et d'autre, que ses os et ses nerfs furent broyés ; on eût dit que la main avait été pilée dans un mortier : ses douleurs étaient si aiguës qu'il demandait qu'on la lui coupât. Or, comme il invoquait fréquemment la bienheureuse Élisabeth à son secours, parce qu'elle avait eu de l'affection pour lui quand elle vivait, elle lui apparut une nuit et lui dit : « Veux-tu être guéri ? Le convers lui répondit : « Volontiers. » Alors elle lui prit la main, lui guérit les nerfs, remit ses os en leur entier, rétablit la chair sur chaque face, et lui rendit la santé. Le matin, il se trouva parfaitement guéri, et montra à tout le couvent stupéfait sa main en bon état.

Un enfant de cinq ans, nommé Discret, du diocèse de Mayence, qui était venu au monde aveugle, recouvra la vue par les mérites de la bienheureuse Élisabeth. Sans qu'il eût de cils, une pellicule qui n'était pas fendue lui couvrait les yeux entièrement, et rien n'indiquait que l'organe de la vue eût existé chez lui. Sa mère le conduisit donc au tombeau de la bienheureuse Élisabeth, et lui frotta les yeux avec la terre du sépulcre, en invoquant sur lui les mérites de la sainte ; et voici que la peau se déchire par le milieu, et qu'on aperçoit de petits yeux troubles et sanguinolents. Ce fut ainsi que cet enfant dut aux mérites et aux suffrages de sainte Élisabeth de jouir du bonheur de la vue.

Une jeune fille du même diocèse, nommée

Béatrice, après avoir été en proie à quantité d'infirmités graves, devint bossue par devant et par derrière, et tellement courbée qu'elle ne pouvait se redresser en aucun sens ; elle était obligée de mettre les mains sur les genoux pour pouvoir soutenir son corps. Sa mère la porta dans une hotte au tombeau de sainte Élisabeth, où elles restèrent dix jours sans que sa fille éprouvât aucun soulagement. La mère, irritée, murmura contre la bienheureuse Élisabeth ; en disant : « Tu accordes tout aux autres, et moi qui suis misérable, tu ne m'exauces pas ? En m'en retournant, j'empêcherai tous ceux que je pourrai de te visiter. » Or, comme elle s'en allait en colère, et que déjà elle avait fait un mille et demi, sa fille crucifiée de douleurs se mit à pleurer ; enfin, elle s'endormit et vit une très belle dame au visage resplendissant, qui lui dit, en la frottant au dos et à la poitrine : « Lève-toi et marche. » En s'éveillant, cette fille se trouvant guérie entièrement de sa difformité et de sa curvature, raconta sa vision à sa mère ; ce fut alors grande joie et liesse. Elles revinrent donc au tombeau de sainte. Élisabeth, pour rendre grâces à Dieu et à elle ; après quoi, elles y laissèrent la hotte dans laquelle la fille avait été apportée.

Une femme, appelée Gertrude, du même diocèse, était paralysée depuis longues années des deux jambes, et avait le corps tout courbé. Elle fut avertie en songe d'aller implorer les mérites de saint Nicolas. Elle se fit donc porter à l'église de saint, et elle recouvra l'usage d'une jambe. Enfin, conduite au tombeau de la bienheureuse Élisabeth, elle fut posée sur le tombeau où, après avoir éprouvé de cuisantes douleurs et être devenue comme insensée, elle se releva saine et sauve.

Une femme, appelée Scintrude, du même diocèse, était restée un an tout à fait aveugle ; elle se faisait conduire avec le secours des autres ; amenée pour prier sainte Élisabeth de tout son cœur, elle recouvra la vue.

Un homme, du nom de Henri, du diocèse de Mayence, était entièrement privé de la vue ; il vint visiter le sépulcre de sainte Élisabeth, et recouvra l'usage de ses yeux. Dans la suite, ce même homme fut affligé d'un flux de sang si violent, que sa famille le crut près de mourir ; ayant pris de la terre du sépulcre de sainte Élisabeth, il la mêla avec de l'eau qu'il but, et recouvra pleine santé.

Une jeune fille, appelée Mechtilde, du diocèse de Trèves, avait perdu l'usage de la vue et de l'ouïe, comme aussi la parole et le marcher ; son père et sa mère la vouèrent à sainte Élisabeth, et ils la reçurent guérie, en célébrant les louanges de Dieu et de la sainte.

Une femme, nommée Hélibinge, du diocèse de Trèves, était aveugle depuis un an ; elle avait invoqué les mérites de la bienheureuse Élisabeth, quand elle se fit conduire à son tombeau ; elle y recouvra l'usage d'un œil. Revenue chez elle, elle ressentit de fortes douleurs dans l'autre. Elle eut encore recours à l'intercession de notre sainte, qui lui apparut : « Va, lui dit-elle, à l'autel, et fais-toi ventiler les yeux avec le corporal, et tu seras guérie. » Elle fit ce qui lui avait été commandé, et fut guérie.

Un homme, nommé Théodoric, du diocèse de Mayence, était infirme des genoux et des jambes, au point de ne pouvoir marcher sans être soutenu par quelqu'un. Il fit vœu d'aller visiter le tombeau de sainte Élisabeth, et d'y faire ses offrandes. Or,

quoique son pays en fût éloigné seulement de dix milles, ce fut à peine qu'il put y arriver en huit jours. Après y être resté quatre semaines sans éprouver aucun soulagement, il revenait chez lui, quand, une fois étant couché quelque part à côté d'un autre infirme, il vit en songe quelqu'un venir à lui et l'arrosant entièrement avec de l'eau. Il se réveilla en colère contre son compagnon : « Pourquoi, lui dit-il, m'as-tu couvert d'eau ? « Je ne t'ai pas couvert d'eau, repartit l'autre, mais je crois que ce sera là une cause de santé pour toi. »Théodoric se leva donc et, se trouvant entièrement, guéri, il mit ses béquilles sur l'épaule et revint au tombeau de sainte Élisabeth ; et, après l'avoir remerciée, il revint plein de joie chez lui.

92. Sainte Cécile

*Légende compilée d'après ses actes regardés comme authentiques, et qui ont servi au Bréviaire.

Cécile vient de lys du ciel, chemin des aveugles, laborieuse pour le ciel (*lia*). Il peut encore signifier manquant de cécité ; il viendrait encore de cælo, et leos, ciel et peuple. Elle fut un lys céleste par la pudeur de virginité ; ou bien elle est appelée lys parce qu'elle, posséda la blancheur de pureté, la verdeur de conscience et l'odeur de bonne réputation. Elle fut la voie des aveugles, par les exemples qu'elle offrit ; le ciel, par sa contemplation assidue, et lia, laborieuse par ses bonnes œuvres continuelles. Cécile veut encore dire ciel, parce que, selon Isidore, les philosophes ont dit que le ciel est tournant, rond et brûlant. Dé même, Cécile fut tournante par assiduité au travail, ronde par persévérance, brûlante par charité

ardente. Elle manqua de cécité par l'éclat de sa sagesse ; elle fut le ciel du peuple, parce que dans elle comme dans un ciel spirituel, le peuple regarde le soleil, la lune et les étoiles, c'est-à-dire regarde pour les imiter et la perspicacité de sa sagesse, et la magnanimité de sa foi, et la variété de ses vertus.

Cécile, vierge très illustre, issue d'une famille noble parmi les Romains, et nourrie dès le berceau dans la foi chrétienne, portait constamment l'évangile du Christ caché sur sa poitrine. Ses entretiens avec Dieu et sa prière ne cessaient ni le jour ni la nuit, et elle sollicitait le Seigneur de lui conserver sa virginité. Elle avait été fiancée à un jeune homme appelé Valérien, et au moment où ses noces devaient être célébrées, elle portait, sur sa chair, un cilice que recouvraient des vêtements brodés d'or ; et pendant que le chœur des musiciens chantait, Cécile chantait aussi dans son cœur, à celui qui était son unique soutien, en disant : « Que mon cœur, Seigneur, et que mon corps demeurent toujours purs, afin que je n'éprouve point de confusion. » Elle passa, dans la prière et le jeûne, deux ou trois jours, en recommandant au Seigneur ses appréhensions. Enfin, arriva la nuit où elle se retira avec son époux dans le secret de l'appartement nuptial. Elle adresse alors ces paroles à Valérien : « Ô jeune et tendre ami, j'ai un secret à te confier, si tu veux à l'instant me jurer que tu le garderas très rigoureusement. » Valérien jure qu'aucune contrainte ne le forcera à le dévoiler, qu'aucun motif ne le lui fera trahir. Alors Cécile lui dit : « J'ai pour amant un ange de Dieu qui veille sur mon corps : avec une extrême sollicitude. S'il s'aperçoit le moins du monde que tu me touches, étant poussé par un amour qui me souille, aussitôt il te frappera, et tu perdrais la fleur de ta charmante

jeunesse, mais s'il voit que tu m'aimes d'un amour sincère, il t'aimera comme il m'aime, et il te montrera sa gloire. »

Alors Valérien, maîtrisé par la grâce de Dieu, répondit « Si tu veux que je te croie, fais-moi voir cet ange, et si je m'assure que c'est vraiment un ange de Dieu, je ferai ce à quoi tu m'exhortes, mais si tu aimes un autre homme, je vous frapperai l'un et l'autre de mon glaive. » Cécile lui dit : « Si tu veux croire au vrai Dieu, et que tu promettes de te faire baptiser, tu pourras le voir. Alors, va ; sors de la ville par la voie qu'on appelle Appienne, jusqu'à la troisième colonne milliaire, et tu diras aux pauvres que tu trouveras là : « Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain ; j'ai un message secret à lui transmettre : Quand tu seras devant lui, rapporte toutes mes paroles, et après qu'il t'aura purifié, tu reviendras, et tu verras l'ange lui-même. » Alors Valérien se mit en chemin, et, d'après les renseignements qu'il avait reçus, il trouva le saint évêque Urbain caché au milieu des tombeaux des martyrs. Il lui raconta tout ce que Cécile lui avait dit. Urbain, étendant alors les mains vers le ciel, s'écrie, les yeux pleins de larmes : « Seigneur Jésus-Christ, l'auteur des chastes résolutions, recevez les fruits des, semences que vous avez jetées dans le sein de Cécile ; Seigneur Jésus-Christ, le bon pasteur, Cécile, votre servante, vous a servi comme une éloquente abeille ; car cet époux, qu'elle a reçu comme un lion féroce, elle vous l'a dressé comme on fait de l'agneau le plus doux. »

Et voici que tout à coup apparut un vieillard couvert de vêtements blancs comme la neige, et

tenant à la main un livre écrit, en lettres d'or. En le voyant, Valérien, saisi de terreur, tombe comme mort. Relevé par le vieillard, il lit ces mots : « Un Dieu, une foi, un baptême ; un seul Dieu, père de toutes choses, qui est au-dessus de nous tous, et au-dessus de tout et en nous tous. » Quand Valérien, eut achevé de lire, le vieillard lui dit : « Crois-tu qu'il en soit ainsi, ou doutes-tu encore ? Valérien s'écria : « Sous le ciel, aucune vérité n'est plus croyable » Aussitôt, le vieillard disparut, et Valérien reçut le baptême des mains d'Urbain. En rentrant, il trouva, dans la chambre, Cécile qui s'entretenait avec l'ange. Or, cet ange tenait à 1a main deux couronnes tressées avec des roses et des lys ; il en donna une à Cécile et l'autre a Valérien, en disant : « Gardez ces couronnes d'un cœur sans tache et d'un corps pur ; car c'est du paradis de Dieu que je vous les ai apportées. Jamais elles ne se fâneront, ni ne perdront leur parfum ; elles ne seront visibles : qu'à ceux qui aimeront la chasteté. Quant à toi, Valérien, pour avoir suivi un conseil profitable, demande ce que tu voudras, et tu l'obtiendras. » Valérien lui, répondit : « Rien ne m'est plus doux en cette vie que l'affection de mon unique frère. Je demande donc qu'il connaisse la vérité avec moi. » L'ange lui dit : « Ta demande plaît au Seigneur, et tous deux vous arriverez auprès de lui avec la palme du martyre. »

Après quoi, entra Tiburce, frère de Valérien, qui, ayant senti une odeur de roses extraordinaire : « Je m'étonne, dit-il, que, dans cette saison, on respire cette odeur de roses et de lys. Quand je tiendrais ces fleurs dans mes mains, elles ne répandraient pas un parfum d'une plus grande suavité. Je vous avoue que je suis tellement ranimé que je crois être tout à fait changé. » Valérien lui

dit : « Nous avons des couronnes que tes yeux ne peuvent voir ; elles réunissent l'éclat de la pourpre à la blancheur de la neige : et de même qu'à ma demande tu en as ressenti l'odeur, de même aussi, si tu crois, tu pourras les voir. » Tiburce répondit : « Est-ce que je rêve en t'écoutant, Valérien, ou dis-tu vrai ?, Valérien lui dit : « Jusqu'ici, nous n'avons vécu qu'en songe, au lieu que maintenant, nous sommes dans la vérité. » Tiburce reprit : « D'où sais-tu cela ? Valérien répondit : « L'ange du Seigneur m'a instruit, et tu pourras le voir toi-même quand tu seras purifié et que tu auras renoncé à toutes les idoles. »

Ce miracle des couronnes de roses est attesté par saint Ambroise qui dit dans la Préface « Sainte Cécile fut tellement remplie du don céleste, qu'elle reçut la palme du martyre : elle maudit le monde et les joies du mariage. À elle revient l'honneur de la confession glorieuse de Valérien, son époux, et de Tiburce que vous avez couronnés, Seigneur ; de fleurs odoriférantes par la main d'un ange. Une vierge conduisit ces hommes à la gloire. Le monde connut combien a de valeur le sacrifice de la chasteté. »

Alors Cécile prouva à Tiburce avec tant d'évidence que toutes les idoles sont insensibles et muettes, que celui-ci répondit : « Qui ne croit pas ces choses est une brute. » Cécile embrassant alors la poitrine de son beau-frère, dit : « C'est aujourd'hui que je te reconnais pour mon frère. De même que l'amour de Dieu a fait de ton frère mon époux, de même le mépris que tu professes pour les idoles fait de toi mon frère. Va donc avec ton frère recevoir la purification ; tu verras alors les visages angéliques. » Tiburce dit à son frère : « Je te

conjure, frère, de me dire à qui tu vas me conduire. » « C'est à l'évêque Urbain, répondit Valérien. » « N'est-ce pas, dit Tiburce, cet Urbain qui a été condamné si souvent et qui demeure encore dans des souterrains ? S'il est découvert, il sera livré aux flammes, et nous serons enveloppés dans les mêmes supplices que lui. Ainsi pour avoir cherché une divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur la terre des châtiments qui nous consumeront. » Cécile lui dit : « Si cette vie était la seule, ce serait avec raison que nous craindrions de la perdre : mais il y en a une autre qui n'est jamais perdue, et que le Fils de Dieu nous a fait connaître. Toutes les choses qui ont été faites, c'est le Fils engendré du Père qui les a produites. Tout ce qui est créé, c'est l'Esprit qui procède du Père qui l'a animé. Or, c'est ce Fils de Dieu qui, en venant dans le monde, nous a démontré par ses paroles et par ses miracles qu'il y a une autre vie. » Tiburce lui répondit : « Tu viens de dire, bien certainement, qu'il y a un seul Dieu, et comment dis-tu maintenant qu'il y en a trois ? Cécile répliqua : « De même que dans la sagesse d'un homme il se trouve trois facultés : le génie, la mémoire et l'intelligence, de même dans l'unique essence de la divinité, il peut se trouver trois personnes. »

Alors elle lui parla de la venue du Fils de Dieu, de sa passion dont elle lui exposa les convenances : « Si le Fils de Dieu fut chargé de chaînes, c'était pour affranchir le genre humain des liens du péché. Celui qui est béni fut maudit, afin que l'homme maudit fût béni. Il souffrit d'être moqué afin que l'homme fût délivré de l'illusion du démon ; il reçut sur sa tête une couronne d'épines pour nous soustraire à la peine capitale ; il accepta le fiel amer

pour guérir dans l'homme le goût primitivement sain ; il fut dépouillé pour couvrir la nudité de nos premiers parents ; il fut suspendu sur le bois pour enlever la prévarication du bois. » Alors Tiburce dit à son frère « Prends pitié de moi ; conduis-moi à l'homme de Dieu afin que j'en reçoive la purification. » Valérien conduisit donc Tiburce qui fut purifié ; dès ce moment, il voyait souvent les anges, et tout ce qu'il demandait, il l'obtenait aussitôt.

Valérien et Tiburce distribuaient d'abondantes aumônes : ils donnaient la sépulture aux corps des saints que le préfet Almachius faisait tuer. Almachius les fit mander devant lui et les interrogea sur les motifs qui les portait à ensevelir ceux qui étaient condamnés comme criminels. « Plût au ciel, répondit Tiburce, que nous fussions les serviteurs de ceux que tu appelles des condamnés ! Ils ont méprisé ce qui paraît être quelque chose et n'est rien : ils ont trouvé ce qui paraît ne pas être, mais qui existe réellement. »

Le préfet lui demanda : « Quelle est donc cette chose ? « Ce qui paraît exister et n'existe pas, répondit Tiburce, c'est tout ce qui est dans ce monde, qui conduit l'homme à ce qui n'existe pas : quant à ce qui ne paraît pas exister et qui existe, c'est la vie des justes et le châtiment des coupables. » Le préfet reprit : « Je crois que tu ne parles pas avec ton esprit. » Alors il ordonne de faire avancer Valérien, et lui dit. : « Comme la tête de, ton frère n'est pas saine, toi, au moins, tu sauras me donner une réponse sensée. Il est certain que vous êtes dans une grande erreur, puisque vous dédaignez les plaisirs et que vous n'avez d'attrait que pour tout ce qui est opposé aux délices. »

Valérien dit alors qu'il avait vu, au temps de l'hiver, des hommes oisifs et railleurs se moquer des ouvriers occupés à la culture des champs : mais au temps de l'été, quand fut arrivé le moment de récolter les fruits glorieux de leurs travaux, ceux qui étaient regardés comme des insensés furent dans la joie, tandis que commencèrent à pleurer ceux qui paraissaient les plus habiles. « C'est ainsi que nous, poursuivit Valérien, nous supportons maintenant l'ignominie et le labeur ; mais plus, tard, nous recevrons la gloire et la récompense éternelle. Quant à vous, vous jouissez maintenant d'une joie qui ne dure pas, mais plus tard, aussi, vous ne trouverez qu'un deuil éternel. » Le préfet lui dit : « Ainsi nous, et nos invincibles princes, nous aurons en partage un deuil éternel, tandis que vous qui êtes les personnes les plus viles, vous posséderez une joie qui n'aura pas de fin ?

Valérien répondit : « Vous n'êtes que de pauvres hommes et non des princes, nés à notre époque, qui mourrez bientôt et qui rendrez à Dieu un compte plus rigoureux que tous. » Alors le préfet dit : « Pourquoi perdre le temps, en des discours oiseux ? Offrez des libations aux dieux, et allez-vous-en sans qu'on vous ait fait subir aucune peine. » Les saints répliquèrent : « Tous les jours nous offrons un sacrifice au vrai Dieu. » « Quel est son nom ? demanda le préfet » « Tu ne pourras jamais le découvrir, quand bien même tu aurais des ailes pour voler, répondit Valérien. » « Ainsi, reprit le préfet, Jupiter, ce n'est pas le nom d'un dieu ? Valérien répondit : « C'est le nom d'un homicide et d'un corrupteur. » Almachius lui dit : « Donc, tout l'univers est dans l'erreur, et il n'y à que ton frère et toi qui connaissiez le vrai Dieu ? Valérien répondit : « Nous ne sommes pas les

seuls, car il est devenu impossible de compter le nombre de ceux qui ont embrassé cette doctrine sainte. » Alors les saints furent livrés à la garde de Maxime. Celui-ci leur dit : « Ô noble et brillante fleur de la jeunesse romaine ! ô frères unis par un amour si tendre ! Comment courez-vous à la mort ainsi qu'à un festin ? Valérien lui dit que s'il promettait de croire, il verrait lui-même leur gloire après leur mort : « Que je sois consumé par la foudre, dit Maxime, si je ne confesse pas ce Dieu unique que vous adorez ; quand ce que vous dites arrivera ! Alors Maxime, toute sa. famille et tous les bourreaux crurent et reçurent le baptême d'Urbain qui vint les trouver en secret.

Quand donc l'aurore annonça la fin de la nuit, Cécile s'écria en disant : « Allons, soldats du Christ, rejetez les œuvres des ténèbres, et revêtez-vous des armes de la lumière. » Les saints sont alors conduits au quatrième mille hors de la ville, à la statue de Jupiter ; et comme ils ne voulaient pas sacrifier, ils sont décapités l'un et l'autre. Maxime affirma avec serment, qu'au moment de leur martyre, il avait vu des anges resplendissants, et leurs âmes comme des vierges qui sortent de la chambre nuptiale. Les anges les portaient au ciel dans leur giron. Quand Almachius apprit que Maxime s'était fait chrétien, il le fit assommer avec des fouets armés de balles de plomb, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit. Cécile ensevelit son corps à côté de Valérien et de Tiburce.

Cependant Almachius fit rechercher les biens de ces deux derniers ; et ordonna que Cécile comparût devant lui comme la femme de Valérien, et sacrifiât aux idoles, sinon qu'il serait lancé contré elle une sentence de mort. Comme les appariteurs

la poussaient a obéir et qu'ils pleuraient beaucoup de ce qu'une jeune femme si belle et si noble se livrât de plein gré à la mort, elle leur dit : « Ô bons jeunes gens, ceci n'est point perdre sa jeunesse, mais la changer ; c'est donner de la boue pour recevoir de l'or ; échanger une vile habitation et en prendre une précieuse : donner un petit coin pour recevoir une place brillamment ornée. Si quelqu'un voulait donner de l'or pour du cuivre, n'y courriez-vous pas en toute hâte ? Or, Dieu rend cent pour un qu'on lui a donné. Croyez-vous ce que je viens de vous dire ? « Nous croyons, répondirent-ils, que le Christ qui possède une telle servante, est le vrai Dieu. » On appela l'évêque Urbain et plus de quatre cents personnes furent baptisées.

Alors Almachius se fit amener sainte Cécile. « Quelle est ta condition ? lui dit-il.

— Cécile « Je suis libre et noble. »
— Almachius : « C'est au sujet de la religion que je t'interroge. »
— Cécile : « Ton interrogation n'était pas exacte, puisqu'elle exigeait deux réponses. »
— Almachius : « D'où te vient tant de présomption en me répondant ?
— Cécile : « D'une conscience pure et d'une conviction sincère. »
— Almachins : « Ignores-tu quel est mon pouvoir ?
—Cécile : « Ta puissance est semblable à une outre remplie de vent. Qu'une aiguille la perce, tout ce qu'elle avait de roideur a disparu, et toute cette roideur qu'elle paraissait avoir, s'affaisse. »
— Almachius « Tu as commencé par des injures et tu poursuis sur le même ton. »
— Cécile : « On ne dit pas d'injure à moins qu'on

n'allègue des paroles fausses. Démontre que j'ai dit une injure, alors j'aurai avancé une fausseté : ou bien, avoue que tu te trompes, en me calomniant ; nous connaissons la sainteté du nom de Dieu, et nous ne pouvons pas le renier. Mieux vaut mourir pour être heureux que de vivre pour être misérables. »
— Almachius : « Pourquoi parles-tu avec tant d'orgueil ?
— Cécile : « Il n'y a pas d'orgueil ; il y a fermeté. »
— Almachius : « Malheureuse, ignores-tu que le pouvoir de vie et de mort m'a été confié ?
— Cécile : « Je prouve, et c'est un fait authentique, que tu viens de mentir : Tu peux ôter la vie aux vivants ; mais tu ne saurais la donner aux morts. Tu es un ministre de mort, mais non un ministre de vie. »
— Almachius : « Laisse là ton audace, et sacrifie aux dieux. »
— Cécile : « Je ne sais où tu as perdu l'usage de tes yeux : car les dieux dont tu parles, nous ne voyons en eux que des pierres. Palpe-les plutôt, et au toucher apprends ce que tu ne peux voir avec ta vue. »

Alors Almachius la fit reconduire chez elle, et il ordonna qu'elle serait brûlée pendant une nuit et un jour dans un bain de vapeur bouillante. Elle y resta comme dans un endroit frais ; sans même éprouver la moindre sueur. Quand Almachius le sut, il ordonna qu'elle eût la tête tranchée dans le bain. Le bourreau la frappa par trois fois au cou, sans pouvoir lui couper la tête. Et parce qu'une loi défendait de frapper quatre fois la victime ; je bourreau ensanglanté laissa Cécile à demi morte.

Durant les trois jours qu'elle survécut, elle

donna tout ce qu'elle possédait aux pauvres, et recommanda à l'évêque Urbain tous ceux qu'elle avait convertis : « J'ai demandé, lui dit-elle, ce délai de trois jours afin de recommander ceux-ci à votre béatitude, et pour que vous consacriez cette maison qui m'appartient afin d'en faire une église. » Or, saint Urbain ensevelit son corps avec ceux des évêques, et consacra sa maison qui devint une église, comme elle l'avait demandé. Elle souffrit vers l'an du Seigneur deux cent vingt-trois, du temps de l'empereur Alexandre. On lit cependant ailleurs qu'elle souffrit du temps de Marc-Aurèle, qui régna vers l'an du Seigneur deux cent vingt.

93. Saint Clément

Dans la première préface du Sacramentaire attribué à saint Léon le Grand, on trouve indiqués un certain nombre de faits de la légende de saint Clément : on y voit qu'il quitta sa famille et sa patrie ; qu'il parcourut la, terre et la mer afin de trouver la vérité auprès des apôtres. Alors que saint Pierre aurait été son maître, il recouvra ses parents dans un pays étranger. Il y est déclaré le successeur de saint Pierre, et enfin martyr. C'est le fond de toute la légende. Une seconde préface du même office dit qu'il alla à la recherche de ses parents, qu'il les trouva ; qu'il s'attacha aux apôtres. Tout cela est pris de l'Itinéraire de saint Clément, livre sur lequel les érudits se sont fort partagés et que presque tous font remonter à la fin du deuxième siècle ou du moins au troisième.

Clément veut dire glorieux esprit, venant de *cleos*, gloire, et *mens*, esprit. En effet son esprit soit pur de toute tache, orné de tonte vertu, et décoré maintenant de toute félicité. Félicité, qui consiste, d'après saint Augustin, en son livre *De la Trinité*, en ce que notre être n'y sera pas sujet à la mort, notre science à l'erreur, et notre amour à contradiction. Ou bien Clément vient de clémence, parce qu'il fut clément et très miséricordieux. Ou

bien encore Clément, ainsi qu'il est dit au Glossaire, signifie doux, juste, mûr et pieux. Il fut juste dans ses actions, doux dans ses paroles, mûr dans sa conduite, pieux dans ses intentions. Il a intercalé lui-même sa vie dans son itinéraire, principalement jusqu'à l'endroit où il montre comme il a succédé à saint Pierre dans son pontificat. Le reste est recueilli de ses gestes, qui se trouvent partout.

Clément, évêque, était d'une noble famille de Rome. Son père s'appelait Faustinien et sa mère Macidiane ; il eut deux frères, Faustin et Fauste. Comme Macidiane était douée d'une merveilleuse beauté, le frère de son mari s'éprit vivement pour elle d'un amour criminel.

Or, comme il la tourmentait tous les jours et qu'elle ne voulait consentir en rien en ses desseins, que d'ailleurs elle n'osait pas révéler ses poursuites à son mari, dans la crainte de susciter des inimitiés entre les deux frères, elle pensa un certain temps à quitter sa patrie, pour laisser calmer cet amour illicite, qu'enflammait sa présence. Afin d'en obtenir la permission de son mari, elle feignit, avec une grande adresse, d'avoir eu, un songe qu'elle lui raconta ainsi : « Un homme m'apparut et me commanda de quitter la, ville au plus tôt avec mes deux jumeaux, Faustinien et Fauste, et de rester absente jusqu'à ce qu'il me donnât l'ordre de revenir. Que si je ne le faisais pas, je mourrais en même temps que mes deux fils. » En entendant ces paroles, Faustinien fut épouvanté ; il envoya donc sa femme et les deux enfants à Athènes avec de nombreux serviteurs. Quant au plus petit qui se nommait Clément, âgé seulement de cinq ans, le père le garda auprès de soi comme un sujet de

consolation. Or, comme la mère naviguait avec ses enfants, une nuit que le vaisseau fit naufrage elle fut jetée par les flots sur un rocher où elle se sauva sans eux. Dans la conviction qu'ils avaient péri, elle ressentit une si grande douleur qu'elle se serait précipitée au fond de la mer, si elle n'eût espéré recueillir leurs cadavres. Mais, quand elle vit qu'elle ne pouvait les retrouver ni vivants ni morts, elle se mit à pousser des clameurs et des hurlements extraordinaires, se déchirant les mains avec les dents ; elle ne voulait accepter aucune consolation de qui que ce fût.

Il y avait là beaucoup de femmes qui lui racontaient leurs propres infortunes, mais sans qu'elle reçût aucun soulagement. Alors se présenta une femme qui dit avoir perdu dans la mer son mari qui était un jeune matelot ; elle, ajouta que, par amour pour lui, elle avait refusé de se remarier. Macidiane, ayant ressenti quelque consolation auprès de cette femme, resta chez elle en se procurant sa nourriture de chaque jour du travail de ses mains. Quelque temps après, ses mains qu'elle avait déchirées par ses morsures répétées, devinrent insensibles et paralysées, au point qu'elle ne pouvait plus s'en servir pour aucun travail. La femme qui l'avait reçue tomba percluse, et ne put quitter le lit. Alors Macidiane fut forcée à mendier, et elle se nourrissait avec son hôtesse de ce qu'elle avait pu trouver.

Un an après que Macidiane avait quitté sa patrie avec ses enfants, son mari envoya des messagers à Athènes pour les rechercher et savoir ce qu'ils faisaient. Mais ceux qui avaient été envoyés ne revinrent pas. Enfin il en envoya d'autres qui lui rapportèrent n'avoir trouvé d'eux aucune trace.

Alors Faustinien laissa son fils Clément à des tuteurs, et s'embarqua lui-même pour aller chercher sa femme et ses fils ; mais il ne revint pas à son tour. Pendant vingt ans, saint Clément resta abandonné et dans l'impossibilité d'avoir aucun renseignement sur son père, sa mère et, ses frères. Il s'adonna à l'étude des lettres, et devint un grand philosophe. Il s'appliquait tout spécialement à savoir comment il, pourrait acquérir la preuve de l'immortalité de l'âme. Pour cela il fréquentait les écoles des philosophes, et quand il en avait rencontré une où il avait découvert une preuve qu'il était immortel, il se trouvait dans le bonheur ; mais si on venait à conclure qu'il était mortel, il se retirait plein de tristesse.

Enfin saint Barnabé vint à Rome et prêcha la foi de Jésus-Christ ; mais les philosophes se moquaient de lui comme d'un fou et d'un insensé. L'un d'eux (quelques-uns pensent que c'était le philosophe Clément qui se moquait de l'apôtre tout d'abord comme les autres, et qui méprisait sa prédication) posa cette question à saint Barnabé par dérision : « Le moucheron est un tout petit animal ; comment se fait-il qu'il ait six pattes et encore des ailes, tandis que l'éléphant, qui est si gros, n'a pas d'ailes et seulement quatre pattes ? « Insensé, lui répondit Barnabé, je pourrais bien facilement répondre à votre question, si vous paraissiez rechercher à connaître la vérité : mais ce serait chose absurde de vous parler des créatures, puisque leur créateur vous est inconnu. Que si vous ne connaissez pas le créateur, il est juste que vous vous trompiez au sujet des créatures. »

Cette parole se grava. au fond du cœur du philosophe Clément qui, ayant été instruit par

Barnabé, reçut la foi en Jésus-Christ, et s'en alla quelque temps après dans la Judée trouver saint Pierre. Cet apôtre lui expliqua la foi chrétienne et lui démontra avec évidence l'immortalité de l'âme. En ce temps-là, Simon le magicien avait deux disciples, Aquila et Nicolas, qui, reconnaissant ses impostures, l'abandonnèrent pour se réfugier auprès de saint Pierre dont ils devinrent les disciples.

Saint Pierre ayant interrogé Clément sur sa famille, celui-ci lui raconta tout au long ce qu'il savait de sa mère et de ses frères, ensuite de son père ; il ajouta qu'il croyait que sa mère avait péri dans les flots avec ses frères, et que son père était mort de chagrin, ou bien aussi dans un naufrage. Quand saint Pierre entendit cela, il ne put retenir ses larmes. Une fois, saint Pierre vint avec ses disciples ; à Antandros, et de là à une île éloignée de six milles, où restait Macidiane, la mère de Clément, et où se trouvaient des colonnes de verre d'une merveilleuse grandeur. Pierre étant à les admirer avec les autres, vit Macidiane qui mendiait, et lui fit des reproches de ce qu'elle ne préférait pas travailler de ses mains. Elle répondit : « Je parais bien avoir des mains, seigneur, mais elles ont été tellement affaiblies par les morsures qu'elles sont devenues tout à fait insensibles, et plût au ciel que je me fusse précipitée dans la mer pour ne plus vivre davantage. » « Que dites-vous là ? reprit saint Pierre ; ne savez-vous pas que les âmes de ceux qui se suicident sont gravement punies ? « Plût à Dieu qu'il me soit prouvé que les âmes vivent après la mort : car je me tuerais bien volontiers afin que je puisse voir mes chers enfants, ne serait-ce qu'une heure !

Alors saint Pierre lui ayant demandé la cause

d'une si profonde tristesse, et Macidiane lui ayant raconté de point en point ce qui s'était passé, l'apôtre lui dit : « Il y a chez nous, un jeune homme nommé Clément qui prétend que ce que vous racontez est arrivé à sa mère et à ses frères. » En entendant cela, elle fut frappée d'une stupeur étrange et tomba évanouie. Revenue à elle-même, elle dit avec larmes : « C'est moi qui suis la mère du jeune homme. » Et se jetant aux pieds de saint Pierre, elle le pria de daigner lui faire voir au plus tôt son fils.

Pierre lui dit « Quand vous verrez ce jeune homme, dissimulez un peu, jusqu'à que ce nous soyons sortis de l'île avec le vaisseau. » Après qu'elle eut promis de le faire, Pierre lui prit la main et la conduisit au vaisseau où était Clément. Quand Clément vit saint Pierre conduisant une femme par la main, il se mit à rire. Aussitôt que la femme fut près de Clément, elle ne put se contenir, se jeta à son cou et se mit à l'embrasser une infinité de fois. Clément, qui la prenait pour une folle, la repoussait avec une grande indignation, et il n'en ressentit pas une moins grande contre saint Pierre. Celui-ci lui dit : « Que fais-tu, Clément, mon fils ? ne repousse pas ta mère. » A ces mots, Clément tout en larmes tomba dans les bras de sa mère qui était pâmée et commença à la reconnaître. Pierre se fit amener la paralytique qui avait donné l'hospitalité à Macidiane et la guérit aussitôt. Ensuite la mère s'informa de son mari auprès de Clément qui lui répondit : « Il est parti pour vous chercher et il n'est plus revenu. » En l'entendant elle poussa un soupir : car l'extrême joie d'avoir retrouvé son fils la consolait des autres douleurs.

Sur ces entrefaites, arrivèrent Nicétas et Aquila

qui, en voyant une femme avec saint Pierre, demandèrent qui elle était. Clément leur. dit : « C'est ma mère que le Seigneur m'a rendue, par l'entremise de mon maître Pierre. » Après quoi saint Pierre leur raconta tout ce qui était arrivé. Quand Nicétas et Aquila eurent entendu ce récit, il se levèrent subitement, saisis de surprise, et commencèrent à dire : « Seigneur Dieu créateur, est-ce vrai ce que nous avons ouï, ou bien est-ce un songe ? Pierre leur dit : « Mes enfants, nous ne sommes pas insensés, mais tous ces détails sont vrais. »

Alors Nicétas et Aquila s'embrassant : « C'est nous qui sommes Faustin et Fauste que notre mère croit avoir été engloutis dans la mer. » Ils coururent se jeter dans les bras de leur mère et ne cessaient de l'embrasser. « Que signifie ceci, reprit Macidiane ? Pierre répliqua : « Ce sont tes fils Faustin et Fauste que, tu croyais avoir péri dans la mer. » En entendant ces paroles, Macidiane, devenue, comme insensée, tomba en pâmoison ; et quand elle fut revenue à elle-même : « Je vous en conjure, dit-elle, mes très chers enfants, racontez-moi comment vous avez échappé. » « Après que le vaisseau eut été brisé, répondirent-ils, nous nous étions mis sur une table, quand des pirates, qui nous rencontrèrent, nous firent monter sur leur vaisseau, et après nous avoir fait changer de nom, ils nous vendirent à une honnête veuve appelée Justine, qui nous traita comme ses enfants et nous fit instruire dans les arts libéraux ; enfin nous avons étudié la philosophie, et nous nous sommes attachés à Simon, un magicien qui avait été élevé avec nous : mais quand nous avons découvert ses fourberies, nous l'avons quitté tout à fait pour devenir les disciples de Pierre par l'entremise de Zachée. »

Le lendemain saint Pierre prit les trois frères et descendit dans un lieu retiré pour prier. Un vieillard vénérable, mais d'un extérieur qui indiquait la pauvreté, les harangua en ces termes : « J'ai compassion de vous, mes frères, parce que sous l'apparence de la piété, je vois que vous vous trompez lourdement car il n'existe point de Dieu, il ne doit donc exister aucun culte : ce n'est pas la providence c'est le hasard et la destinée dès le moment de la naissance qui font tout dans le monde ; ainsi que je m'en suis convaincu moi-même, car je suis bien plus instruit que les autres dans la science des mathématiques Ne vous y trompez point, que vous priiez ou non, ce que votre horoscope contient vous arrivera. » En regardant ce vieillard, Clément se sentait intérieurement touché, et il lui semblait qu'il l'avait vu quelque part ailleurs.

Or, comme d'après l'ordre de saint Pierre, Clément, Aquila et Nicétas avaient longtemps discuté avec ce vieillard, et lui avaient démontré par des raisons évidentes l'existence de la providence, il leur était arrivé de l'appeler, par déférence, du nom de père, quand Aquila dit : « Qu'est-il besoin que nous l'appelions père, puisque sur la terre nous n'avons pas le droit de donner ce nom à personne ? Puis regardant le vieillard : « Ne prenez pas comme une injure, père, le reproche que j'ai adressé à mon frère de vous avoir appelé père ; car nous avons l'ordre de ne donner ce nom à personne. » Comme Aquila parlait ainsi tous ceux qui étaient présents se mirent à rire, le vieillard et saint Pierre ayant demandé pourquoi on riait : « C'est, lui dit Clément, que tu fais ce que tu reproches aux autres, en appelant le vieillard père. » Mais Aquila disait que non : « Au reste je

ne sais, dit-il, si je l'ai appelé père. »

Enfin quand on eut assez discuté sur la providence, le vieillard prit la parole : « Je croirais bien qu'il existe une providence, mais ma propre conscience m'empêche d'adhérer à cette croyance. En effet j'ai connu mon horoscope et celui de ma femme, et je sais que ce qu'il pronostiquait à chacun de nous est arrivé. Écoutez le thème de ma femme et vous trouverez ce qui devait lui arriver et qui lui est arrivé en effet. Elle eut Mars avec Vénus au centre, la lune était au couchant dans le rayon de Mars et le voisinage de Saturne. Pronostic qui indique l'adultère, l'amour de ses esclaves, les voyages lointains, la mort dans l'eau ; or, c'est ce qui est arrivé réellement : car elle aima son esclave, et redoutant le péril et le mépris, elle s'enfuit avec lui et périt en mer. En effet, d'après ce que mon frère m'a rapporté, elle s'éprit d'abord de lui-même, mais comme il ne voulut point l'écouter, elle reporta son amour criminel sur un esclave ; il ne faut pourtant pas lui en faire un crime, parce que son horoscope l'a poussée à agir ainsi ; ensuite il me raconta qu'elle avait simulé un songe, les circonstances de son départ pour Athènes, avec ses enfants, enfin sa mort dans la mer. »

Les enfants voulaient se jeter à son cou et lui expliquer, ce qu'il en était, mais saint Pierre les en empêcha. « Restez tranquilles, leur dit-il, jusqu'à ce qu'il me plaise. » Puis il dit au vieillard : « Si aujourd'hui je te montrais ta femme, ayant toujours gardé la chasteté, de plus tes trois fils, croiras-tu que la destinée n'est rien ? « Il t'est aussi impossible ; répondit le vieillard, de montrer ce que tu m'as promis, qu'il est impossible que rien n'arrive contre les lois du Destin. » « Eh bien ! lui

dit saint Pierre, voici ton fils Clément, et voilà tes deux jumeaux Faustin et Fauste. »

À ces mots le vieillard tomba pâmé et sans mouvement. Alors ses fils se précipitèrent pour l'embrasser ; tout en craignant qu'il ne pût reprendre ses esprits. Enfin revenu à lui ; il écouta les détails de tout ce qui était arrivé. Tout à coup sa femme arriva en criant avec larmes : « Où est mon époux et mon maître ? Et comme elle criait cela ainsi que l'aurait fait une insensée, le vieillard accourut et l'embrassa avec larmes en la pressant, dans ses bras.

Or, ils étaient encore ensemble quand arriva, une personne annonçant qu'Apion et Ambion, deux amis intimes de Faustinien, étaient logés avec Simon le magicien. Faustinien, très joyeux de leur arrivée, alla leur faire visite ; à l'instant un courrier vient annoncer que le ministre de César était à Antioche pour rechercher tous les magiciens et les punir de mort. Alors Simon, en haine des deux enfants qui l'avaient abandonné, fit prendre les traits de son visage à celui de Faustinien en sorte que tout le monde croyait voir Simon le magicien et non pas Faustinien. Ce qu'il fit pour que ce dernier fût appréhendé à sa place par les ministres de César et fût mis à mort. Quant à Simon il quitta le pays.

Faustinien étant revenu vers saint Pierre et vers ses enfants, ceux-ci furent épouvantés de voir les traits de Simon, et d'entendre la voix de leur père. Saint Pierre seul voyait le visage naturel du vieillard. Ses enfants et sa femme le fuyaient et le maudissaient, tandis qu'il leur disait : « Pourquoi maudire votre père et le fuir ? Ils lui répondirent qu'ils le fuyaient parce qu'il apparaissait avec le

visage de Simon le magicien. Et en effet Simon avait confectionné une espèce d'onguent dont il avait frotté la figure de Faustinien et par la vertu de son art magique, il lui avait fait prendre ses traits. Alors Faustinien se désolait : « Quel est donc, disait-il, mon malheur ! le même jour que je suis reconnu par ma femme et mes enfants, ne pourrais-je me réjouir avec eux ? Son épouse, les cheveux épars, et ses enfants pleuraient beaucoup.

Or, Simon le magicien, durant son séjour à Antioche, avait beaucoup décrié saint Pierre, en publiant que c'était un magicien pernicieux et un homicide : enfin il avait tant excité le peuple contre le saint apôtre que beaucoup tenaient à le trouver, afin de déchirer sa chair avec les dents. Alors saint Pierre dit à Faustinien : « Puisqu'on te prend pour Simon le magicien, vas à Antioche, et là, devant tout le peuple, disculpe-moi, et rétracte tout ce qu'a dit Simon de son propre chef, à mon sujet : après quoi j'irai à Antioche, et je ferai disparaître ce visage qui n'est pas le tien, et devant tout le peuple, je te rendrai les traits qui t'appartiennent.

Il est toutefois absolument incroyable que saint Pierre eût commandé de mentir, puisque Dieu n'a pas besoin de nos mensonges. Aussi l'Itinéraire de saint Clément, où l'on trouve écrits ces détails, est-il un livre apocryphe, et on ne doit pas y ajouter confiance dans des récits pareils, quoi qu'en disent certaines gens : On peut l'excuser néanmoins, car si l'on pèse bien les paroles de saint Pierre, on voit qu'il n'a pas dit à Faustinien de s'annoncer comme étant Simon le magicien, mais de se montrer au peuple sous les traits imprimés en sa figure et de recommander saint Pierre au nom de Simon, en même temps qu'il démentirait toutes les

méchancetés que Simon lui-même avait répandues. Alors Faustinien dit qu'il était Simon, non pas quant à la réalité, mais quant à l'apparence.

Ainsi les paroles de Faustinien rapportées plus haut : « Moi, Simon, etc. » doivent s'entendre ainsi, quand à l'apparence je parais être Simon. Ce fut Simon… c'est-à-dire, qu'on le prit pour Simon. Faustinien ; père de Clément, alla donc à Antioche, et dit au peuple convoqué : « Moi, Simon, je vous annonce et vous confesse que je vous ai trompés en tout point au sujet de Pierre : non seulement ce n'est pas un séducteur ni un magicien, mais il a été envoyé pour le salut du monde. En sorte que s'il m'arrivait encore de parler contre lui, chassez-moi comme un séducteur et un malfaisant ; aujourd'hui je fais pénitence, et reconnais avoir mal parlé. Je vous avertis donc de le croire, dans la crainte que vous et tous vos concitoyens ne périssiez ensemble. »

Après avoir exécuté tous les ordres de saint Pierre, en faveur duquel il avait excité la bienveillance du peuple, l'apôtre vint le trouver, et après une prière il fit disparaître à l'instant de sa figure le masque du visage de Simon. Or, le peuple d'Antioche ayant reçu saint Pierre avec bonté et avec de grands honneurs, l'éleva sur la chaire épiscopale. Quand Simon en fut instruit, il alla à Antioche, convoqua, le peuple et dit : « Je m'étonne que vous ayant donné des avis salutaires, et vous ayant prémuni contre Pierre, non seulement vous ayez reçu ce séducteur, mais encore que vous l'ayez élevé sur le siège épiscopal. »

Alors tous lui dirent avec colère : « Tu n'es pour nous qu'un monstre ; il y a trois jours tu nous disais que tu te repentais, et aujourd'hui tu voudrais

nous entraîner avec toi dans le précipice ! Ils se jetèrent donc sur lui et le chassèrent aussitôt avec ignominie. Voilà tout ce que raconte de soi Clément, dans son livre, où il rapporte cette histoire.

Plus tard, saint Pierre étant venu à Rome et voyant qu'il était menacé d'être mis à mort, ordonna Clément pour être évêque après lui. Quand donc le prince des apôtres fut mort, Clément, en homme prévoyant et craignant que plus tard chaque pape ne voulût, appuyé sur cet exemple, se choisir un successeur et posséder le sanctuaire comme un héritage, céda le siège pontifical d'abord à Lin, ensuite à Clet.

Quelques-uns avancent que ni Lin, ni Clet ne furent souverains pontifes, mais seulement les coadjuteurs de l'apôtre saint Pierre ; de là vient qu'ils n'ont pas l'honneur de figurer dans le catalogue des papes. Après eux fut élu Clément qui fut forcé de présider l'Église. Telle était la douceur de ses mœurs qu'il était aimé des Juifs et des Gentils comme de tous les chrétiens. Il avait par écrit le nom des pauvres de toutes les provinces et ceux qu'il avait purifiés dans les eaux saintes du baptême, il ne souffrait pas qu'ils fussent réduits à vivre de la mendicité publique. Après avoir donné le voile sacré à la vierge Domitille, nièce de l'empereur Domitien, et avoir converti à la foi Théodora, la femme de Sisinnius, l'ami de l'empereur, cette dernière ayant promis de vivre dans la chasteté, Sisinnius se fit conduire à l'église où il entra en cachette à la suite de sa femme, dans l'intention de savoir pour quel motif elle fréquentait ainsi l'église.

Saint Clément fit alors une prière à laquelle le

peuple répondit, et à l'instant Sisinnius devint aveugle et sourd. Aussitôt il dit à ses esclaves : « Prenez-moi vite et me mettez dehors. » Or, ses esclaves le faisaient tourner autour de l'église, sans en pouvoir trouver la porte. Théodora, qui les voyait ainsi égarés, commença par éviter leur rencontre dans la pensée que son mari la pourrait reconnaître. Mais enfin elle leur demanda ce que cela signifiait : « C'est, dirent-ils, que notre maître, en voulant voir et entendre ce qui lui est défendu, est devenu aveugle et sourd. » Elle se mit alors en prières pour que son mari pût sortir, et quand elle eut fini de prier, elle dit aux esclaves : « Allez maintenant et conduisez votre maître à la maison. » Quand ils furent partis, Théodora fit savoir à saint Clément ce qui était arrivé.

Alors le saint, à la demande de Théodora, vint trouver Sisinnius, qui avait les yeux ouverts, sans pouvoir rien distinguer, et qui n'entendait rien, Clément pria pour lui, et Sisinnius recouvra l'ouïe et la vue ; mais en voyant Clément à côté de sa femme, il devient furieux et soupçonne qu'il est le jouet de la magie ; il commande à ses esclaves de mettre la main sur Clément en disant : « C'était pour avoir commerce avec ma femme qu'il m'a rendu aveugle par ses sortilèges. » Alors il ordonna à ses esclaves de lier Clément et après l'avoir lié de le traîner. Mais ces esclaves se mirent à lier des colonnes qui étaient couchées par terre et même les pierres, pensant et Sisinnius aussi, qu'ils garrottaient et traînaient saint Clément avec ses clercs.

Clément dit à Sisinnius : « Pour avoir appelé dieux ce qui n'est que des pierres, tu as mérité de traîner des pierres. » Mais Sisinnius qui le pensait

réellement garrotté, lui dit : « Je te ferai tuer. » Alors Clément se retira et pria Théodora de ne pas discontinuer ses prières jusqu'à ce que le Seigneur eût visité son mari. Or, pendant que Théodora était en prières, l'apôtre saint Pierre lui apparut et lui dit : « Par toi, ton mari sera sauvé, afin que s'accomplisse ce qu'a dit mon frère Paul : « Le mari infidèle sera sauvé par sa femme fidèle. » En disant ces mots, il disparut. À l'instant, Sisinnius fit venir sa femme auprès de lui et la conjura de prier pour lui et de faire venir saint Clément. Celui-ci vint, l'instruisit dans la foi et le baptisa avec trois cent treize personnes de sa maison. Par l'entremise de Sisinnius, beaucoup de nobles et d'amis de l'empereur Nerva crurent au Seigneur. Alors celui qui était chargé des récompenses sacrées distribua de l'argent à beaucoup de personnes et excita contre saint Clément une très violente sédition.

Mamertin, préfet de la ville, qui voyait avec peine une sédition semblable, se fit amener Clément. Comme il le tançait et qu'il essayait de lui faire partager ses sentiments, Clément lui dit : « Je désirerais bien te faire entendre raison. En effet, des chiens en grand nombre auraient beau aboyer après nous et nous déchirer par leurs morsures, jamais ils ne nous pourront enlever cette prérogative d'être des hommes doués de la raison, tandis qu'ils ne sont, eux, que des chiens privés de raison. Or, la sédition qui a été excitée par des insensés ne repose sur aucun prétexte certain ni vrai. »

Mamertin en référa par écrit à l'empereur Trajan qui lui fit répondre que Clément devait sacrifier, ou bien qu'il fallait l'envoyer en exil au delà du Pont-Euxin, en un désert proche de la ville de

Chersonèse. Ce fut alors que le préfet dit en pleurant à saint Clément : « Que ton Dieu que tu honores si dignement, te soit en aide ! Ensuite il lui fournit un navire et tout ce qui lui était nécessaire. Or, un grand nombre de clercs et de laïques suivirent le saint eu exil. Arrivé dans l'île, il y trouva plus de deux mille chrétiens condamnés depuis longtemps à scier le marbre. Quand ils virent saint Clément, ils poussèrent des gémissements mêlés de larmes. Il leur dit pour les consoler : « Ce n'est pas à mes mérites que je dois d'avoir été envoyé vers vous par le Seigneur, pour partager, votre couronne. » Et quand ils lui eurent raconté qu'ils étaient obligés de porter de l'eau sur leurs épaules d'un endroit éloigné de six milles, il leur dit « Prions tous Notre-Seigneur Jésus-Christ d'ouvrir en ce lieu une fontaine et des veines d'eau. Que celui qui a ordonné de frapper, dans le désert de Sinaï, le rocher d'où ont jailli des torrents, daigne nous accorder une source abondante, afin que nous puissions le remercier de ses bienfaits. » Il fit donc une prière et ayant regardé çà et là autour de lui, il vit un agneau debout qui levait le pied droit comme pour indiquer un lieu à l'évêque. Il comprit alors que c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se faisait voir seulement à lui ; il alla à cet endroit et dit : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, frappez ici. » Mais comme aucun ne touchait à l'endroit où se tenait l'agneau, il prit lui-même un petit sarcloir et frappa un léger coup sous le pied de l'agneau, et à l'instant jaillit une très grande fontaine qui devint un fleuve *. Alors tous furent remplis de joie et saint Clément dit : « Un fleuve impétueux réjouit la cité de Dieu (Ps. XLV). »

**Bréviaire.*

À cette nouvelle, une multitude de personnes accourut, et plus de cinq cents reçurent le baptême des mains du saint : les temples des idoles furent détruits dans toute la province et dans l'espace d'un an, quatre-vingt-cinq églises furent construites. Trois ans après, l'empereur Trajan (qui commença à régner l'an du Seigneur 106), informé de cela, y envoya un général. Celui-ci, voyant que tous souffraient la mort de plein gré, laissa là la multitude et fit précipiter dans la mer saint Clément seul, après l'avoir lié par le cou à une ancre. « Maintenant, dit-il, ils ne pourront pas l'adorer comme un Dieu. » Toute la multitude se tenait sur le rivage ; alors Corneille et Phébus, disciples du saint, commandèrent à tous les chrétiens de se mettre en prières, afin que le Seigneur leur montrât le corps de son martyr. Aussitôt la mer se retira de trois milles ; tous alors entrèrent à pied sec et trouvèrent un édifice de marbre ayant la forme d'un temple que Dieu avait disposé, où était, sous une voûte, le corps de saint Clément et l'ancre à côté de lui. Mais il fut révélé à ses disciples de ne point en retirer son corps, et chaque année, au temps de son martyre, pendant sept jours, la mer se retire à une distance de trois milles et offre un chemin à sec pour ceux qui se rendent au tombeau.

Or, dans une de ces solennités, une femme y vint avec son tout petit enfant, et, la fête étant terminée, l'enfant s'endormit, quand le bruit des eaux qui revenaient se fit entendre tout à coup. La mère, effrayée, oublie son enfant et s'enfuit sur le rivage avec la foule qui se trouvait là, Mais aussitôt, le souvenir de son fils se présente à son esprit ; elle pleure en poussant des gémissements étranges ; ses cris lamentables montaient jusqu'au ciel ; elle courait sur le rivage, en jetant des

clameurs et des plaintes, pour voir si, par hasard, les flots ne rejetaient pas le corps de son fils ; mais, ayant perdu tout espoir, elle revint chez elle, où elle passa toute cette année dans le deuil et les larmes. L'année suivante, quand la mer se fut retirée, elle devança tous les pèlerins pour accourir en toute hâte au tombeau de saint Clément, dans l'espérance d'y trouver quelque reste de son fils. S'étant donc mise en prière devant le tombeau, en se levant, elle vit son enfant, qui dormait à l'endroit où elle l'avait laissé. Dans la pensée qu'il était mort, elle s'approcha de plus près, comme pour ramasser un cadavre ; mais s'étant aperçue qu'il n'était qu'endormi, elle l'éveilla avec précipitation, et aux yeux de tout le peuple, elle le leva sain et sauf dans ses bras, puis elle lui demanda où il avait été pendant cette année-là. L'enfant répondit qu'il ne savait pas si une année entière s'était écoulée, mais qu'il pensait avoir dormi très tranquillement l'espace d'une nuit.

Saint Ambroise dit dans sa préface : « La rage du persécuteur, excitée par le diable, à accabler saint Clément dans les supplices, ne lui infligea pas les tortures, mais lui procura le triomphe. Le martyr est jeté dans les flots, pour être noyé, et c'est de là qu'il reçoit sa récompense, comme saint Pierre ; son maître, gagne le ciel. Tous les deux, au milieu de la mer, reçoivent les encouragements de Jésus-Christ, qui appelle saint Clément du fond des eaux, pour le faire jouir des honneurs du martyre, et qui soutient saint Pierre sur les flots, pour qu'il ne fût pas englouti, afin de l'élever jusqu'au royaume des cieux. »

Léon, évêque d'Ostie*, rapporte que du temps de Michel, empereur de la nouvelle Rome, un

prêtre qui, à cause de la sagacité de son esprit dès son jeune âge, avait reçu le nom de Philosophe, vint à Chersonèse, et s'informa auprès des habitants de ce pays de ce qui est rapporté dans l'histoire de saint Clément. Ils lui répondirent qu'ils l'ignoraient, car ils étaient plutôt étrangers qu'indigènes. En effet, depuis longtemps le miracle de la mer qui se retirait n'avait plus lieu, par la faute des habitants ; et, à l'époque où il s'opérait, les barbares vinrent faire une incursion ; alors, le temple fut détruit, et la châsse fut engloutie avec le corps dans les flots de la mer, en punition des crimes des habitants. Philosophe, étonné de cela, vint en une petite ville nommée Géorgie, avec l'évêque, le clergé et le peuple, et se dirigea vers une île où l'on pensait que se trouvait le corps du martyr, afin d'en rechercher les précieux restes. On se mit à fouiller, en chantant des hymnes et des prières, et Dieu permit qu'on trouvât le corps de saint Clément et l'ancre avec laquelle il avait été jeté à la mer ; on les porta à Chersonèse.

*Baronius rapporte ce passage en entier dans ses Annales, an 867.

Dans la suite, Philosophe vint à Rome avec le corps de saint Clément, qui opéra une quantité de miracles, et qui fut placé avec honneur dans l'église portant aujourd'hui le nom du saint. On lit, cependant, dans une autre chronique, que la mer, ayant laissé le lieu à sec, le corps de saint Clément fut porté à Rome par le bienheureux Cyrille, évêque des Moraves.

94. Saint Chrysogone

Bréviaire.

Chrysogone fut renfermé, par l'ordre de Dioclétien, dans une prison où sainte Anastasie pourvoyait à sa nourriture. Mais le mari de cette sainte l'ayant fait surveiller d'une manière très rigoureuse, elle écrivit la lettre suivante à saint Chrysogone, qui l'avait instruite : « Au saint confesseur Chrysogone, Anastasie. Je subis le joug d'un mari sacrilège ; mais, par la miséricorde de Dieu, j'ai toujours évité d'avoir commerce avec lui, en prétextant une infirmité, et, le jour comme la, nuit, je m'attache à suivre les traces de Notre-Seigneur Jésus-Christ Mon patrimoine, au moyen duquel il jouit d'une belle considération, il le dissipe d'une manière indigne, avec d'infâmes idolâtres, tandis qu'il me tient sous une garde très étroite, comme il ferait à une magicienne et à une sacrilège ; aussi, je ne doute pas que bientôt je doive perdre cette vie temporelle. Il ne me reste plus qu'à succomber sous les coups de la mort.

Elle serait glorieuse pour moi, bien que mon esprit fut très tourmenté de voir dissipées, par des infâmes, mes richesses que j'avais consacrées à Dieu. Salut, homme de Dieu, et souvenez-vous de moi. » Chrysogone lui adressa cette réponse : « Prenez garde de vous troubler, si l'on vous fait éprouver des adversités dans l'exercice de la piété à laquelle vous consacrez votre vie. On ne vous trompe pas, mais on vous éprouve. Bientôt, Jésus-Christ vous accordera des jours comme vous les désirez, et après les ténèbres de la nuit, il vous semblera voir la douce lumière de Dieu ; et aux glaces de l'hiver succéderont des instants dorés et sereins. Salut dans le Seigneur, et priez pour moi. » Enfin, la bienheureuse Anastasie étant de plus en plus resserrée dans sa prison, car c'était à peine si on lui donnait un quart de pain, crut qu'elle allait

mourir ; elle écrivit alors une seconde lettre à saint Chrysogone, en ces termes : « Au confesseur du Christ Chrysogone, Anastasie. La fin de mon corps est arrivée. Daigne recevoir mon âme au moment où elle en sortira, celui pour l'amour duquel je supporte ces maux dont je vous donne connaissance moi-même, au terme de ma vie. » Saint Chrysogone lui récrivit : « Il ne reste plus qu'une chose : c'est que les ténèbres précèdent la lumière ; car, ce n'est qu'après la maladie que revient la santé, et la vie est promise après la mort. Une seule et même fin met un terme aux adversités de ce monde et à ses prospérités, afin que les malheureux ne se laissent pas dominer par le désespoir, ni les heureux par l'orgueil.

Les nacelles de notre corps voguent sur la même mer, et nos âmes s'acquittent des fonctions du matelot, sous les ordres du pilote qui gouverne seul notre corps. Quelques-uns possèdent des vaisseaux d'une solidité extrême, qui bravent sans périls les flots irrités ; d'autres, sur quelques planches à peine assemblées, arrivent tranquillement au port, après s'être vus près du trépas. Pour vous, ô servante du Christ, embrassez de tout votre esprit le trophée de la croix, et préparez-vous à l'œuvre de Dieu. » Or, Dioclétien, qui se trouvait alors dans le pays d'Aquilée, fait tuer les autres chrétiens, puis amener devant lui saint Chrysogone. Alors, il lui dit : « Accepte le pouvoir de préfet et la dignité consulaire qui appartient à ta famille, et sacrifie aux dieux. » Mais Chrysogone lui répondit : « C'est le Dieu qui est dans le ciel que j'adore seul ; quant à tes dignités, je les méprise comme de la boue. » Dioclétien le condamna à avoir la tête tranchée, dans un endroit désert. Ce qui eut lieu vers l'an du Seigneur deux cent quatre-vingt-sept.

95. Sainte Catherine

Catherine vient de *catha*, qui signifie universel, et de *ruina*, ruine, comme si on disait ruine universelle : en effet, dans elle, l'édifice du diable fut entièrement ruiné : savoir : l'orgueil, par l'humilité qu'elle posséda ; la concupiscence de la chair, par la virginité qu'elle conserva ; et la cupidité mondaine ; par le mépris qu'elle eut pour toutes les vanités du monde. Ou bien Catherine, vient de chaînette (catena) : car par ses bonnes œuvres, elle se fit comme une chaîne au moyen de laquelle elle monta au ciel. Et cette chaîne ou échelle est formée de quatre degrés qui sont : l'innocence d'action, la pureté du cœur, le mépris de la vanité, et le langage de la vérité, degrés que le prophète a disposés par ordre quand il dit (Ps. XXIII) : « Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur ?… Ce sera, répond-il, celui dont les mains sont innocentes, et qui a le cœur pur, qui n'a point pris son âme en vain, et qui n'a pas fait de faux serments contre son prochain. » Ces quatre degrés ont existé dans sainte Catherine, ainsi qu'on le voit dans sa légende.

Catherine, fille du roi Costus, fut instruite dans l'étude de tous les arts libéraux. L'empereur Maxence avait convoqué à Alexandrie les riches aussi bien que les pauvres, afin de les faire tous immoler aux idoles, et pour punir les chrétiens qui ne le voudraient pas. Alors, Catherine, âgée de dix-huit ans, était restée seule dans un palais plein de richesses et d'esclaves ; elle entendit les

mugissements des divers animaux et les accords des chanteurs ; elle envoya donc aussitôt un messager s'informer de ce qui se passait. Quand elle l'eut appris, elle s'adjoignit quelques personnes, et se munissant du signe de la croix, elle quitta le palais et s'approcha. Alors elle vit beaucoup de chrétiens qui, poussés par la crainte, se laissaient entraîner à offrir des sacrifices. Blessée au cœur d'une profonde douleur, elle s'avança courageusement vers l'empereur, et lui parla ainsi : « La dignité dont tu es revêtu, aussi bien que la raison exigeraient de moi de te faire la cour, si tu connaissais le créateur du ciel, et si tu renonçais au culte des dieux. » Alors debout devant la porte du temple, elle discuta avec l'empereur, à l'aide des conclusions syllogistiques, sur une infinité de sujets qu'elle considéra au point de vue allégorique, métaphorique, dialectique et mystique.

Revenant ensuite à un langage ordinaire, elle ajouta : « Je me suis attachée à t'exposer ces vérités comme à un savant : or, maintenant pour quel motif as-tu inutilement rassemblé cette multitude afin qu'elle adorât de vaines idoles ? Tu admires ce temple élevé par la main des ouvriers ; tu admires des ornements précieux que le vent envolera comme de la poussière. Admire plutôt le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, admire les ornements du ciel, comme le soleil, la lune et les étoiles : admire leur obéissance, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des temps ; la nuit et le jour, ils courent à l'occident pour revenir à l'orient, sans se fatiguer jamais : puis quand tu auras remarqué ces merveilles, cherche et apprends quel est leur maître ; lorsque, par un don de sa grâce, tu l'auras compris et que tu n'auras trouvé personne semblable à lui, adore-le, glorifie-

le : car il est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs. » Quand elle lui eut exposé avec sagesse beaucoup de considérations touchant l'incarnation du Fils, l'empereur stupéfait ne sut que lui répondre. Enfin revenu à lui : « Laisse, ô femme, dit-il, laisse-nous terminer le sacrifice, et ensuite nous te répondrons. » Il commanda alors de la mener au palais et de la garder avec soin ; il était plein d'admiration pour sa sagesse et sa beauté. En effet elle était parfaitement bien faite, et son incroyable beauté la rendait aimable et agréable à tous ceux qui la voyaient.

Le César vint au palais et dit à Catherine : « Nous avons pu apprécier ton éloquence et admirer ta prudence, mais occupés à sacrifier aux dieux, nous n'avons pu comprendre exactement tout ce que tu as dit : or, avant de commencer, nous te demandons ton origine. »

À cela Catherine répondit : « Il est écrit : « Ne te loue pas ni ne te déprécie toi-même », ce que font les sots que tourmente la vaine gloire. Cependant j'avoue mon origine, non par jactance, mais par amour pour l'humilité. Je suis Catherine, fille unique du roi Costus. Bien que née dans la pourpre et instruite assez à fond dans les arts libéraux, j'ai méprisé tout pour me réfugier auprès du Seigneur Jésus-Christ Quant aux dieux que tu adores, ils ne peuvent être d'aucun secours ni à toi, ni à d'autres. Oh ! qu'ils sont malheureux les adorateurs de pareilles idoles qui, au moment où on les invoque, n'assistent pas dans les nécessités, ne secourent pas dans la tribulation et ne défendent pas dans le péril !

Le roi : « S'il en est ainsi que tu le dis, tout le monde est dans l'erreur, et toi seule dis la vérité :

cependant toute affirmation doit être confirmée par deux ou trois témoins. Quand tu serais un ange, quand tu serais une puissance céleste, personne ne devrait encore te croire ; combien moindre encore doit être la confiance en toi, car tu n'es qu'une femme fragile !

Catherine : « Je t'en conjure, César, ne te laisse pas dominer par ta fureur ; l'âme du sage ne doit pas être le jouet d'un funeste trouble, car le poète a dit : « Si l'esprit te gouverne, tu seras roi, si c'est le corps, tu seras esclave. »

L'empereur : « Je m'aperçois que tu te disposes à nous enlacer dans les filets d'une ruse empoisonnée, en appuyant tes paroles sur l'autorité des philosophes. »

Alors l'empereur, voyant qu'il ne pouvait lutter contre la sagesse de Catherine, donna des ordres secrets pour adresser des lettres de convocation à tous les grammairiens et les rhéteurs afin qu'ils se rendissent de suite au prétoire d'Alexandrie, leur promettant d'immenses présents, s'ils réussissaient à l'emporter par leurs raisonnements sur cette vierge discoureuse.

On amena donc, de différentes provinces, cinquante orateurs qui surpassaient tous les mortels dans tous les genres de science mondaine. Ils demandèrent à l'empereur, pourquoi ils avaient été convoqués de si loin ; le césar leur répondit : « Il y a parmi nous une jeune fille. incomparable par son bon sens et sa prudence ; elle réfute tous les sages, et affirme que tous les dieux sont des démons. Si vous triomphez d'elle, vous retournerez chez vous comblés d'honneurs. » Alors l'un d'eux plein d'indignation répondit avec colère : « Oh ! la grande détermination d'un empereur, qui, pour une

discussion sans valeur avec une jeune fille, a convoqué les savants des pays les plus éloignés du monde, quand l'un de nos moindres écoliers pouvait la confondre de la façon la plus leste ! L'empereur dit : « Je pouvais la contraindre par la force à sacrifier, ou bien l'étouffer dans les supplices ; mais j'ai pensé qu'il valait mieux qu'elle restât tout à fait confondue par vos arguments. » Ils lui dirent alors : « Qu'on amène devant nous la jeune fille et que, convaincue de sa témérité, elle avoue n'avoir jusqu'ici jamais vu des savants. »

Mais la vierge ayant appris la lutte à laquelle elle était réservée, se recommanda toute à Dieu ; et voici qu'un ange du Seigneur se présenta devant elle et l'avertit de se tenir ferme, ajoutant que non seulement elle ne pourra être vaincue par ses adversaires, mais qu'elle les convertira et qu'elle leur frayera le chemin du martyre. Ayant donc été amenée devant les orateurs, elle dit à l'empereur :

« Est-il juste que tu opposes une jeune fille à cinquante orateurs auxquels tu promets des gratifications pour la victoire, tandis que tu me forces à combattre sans m'offrir l'espoir d'une récompense ? Cependant, pour moi, cette récompense sera Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'espoir et la couronne de ceux qui combattent pour lui. »

Alors les orateurs ayant avancé qu'il était impossible que Dieu se fît homme et souffrît, la vierge montra que cela avait été prédit même par les Gentils. Car Platon établit que Dieu est un cercle, mais qu'il est échancré. La sybille a dit aussi : « Bienheureux est ce Dieu qui est suspendu au haut du bois. » Or, comme la vierge discutait avec la plus grande sagesse contre les orateurs

qu'elle réfutait par des raisons évidentes, ceux-ci, stupéfaits, et ne sachant quoi répondre, furent réduits à un profond silence. Alors l'empereur, rempli contre eux d'une grande fureur, se mit à leur adresser des reproches de ce qu'ils s'étaient laissé vaincre si honteusement par une jeune fille.

L'un d'eux prit la parole et dit : « Tu sauras, empereur, que jamais personne n'a pu lutter avec nous, sans qu'il n'eût été vaincu aussitôt : mais cette jeune fille, dans laquelle parle l'esprit de Dieu, a tellement excité notre admiration, que nous ne savons, ni n'osons absolument dire un mot contre le Christ. Alors, prince, nous avouons fermement que si tu n'apportes pas de meilleurs arguments en faveur des dieux que nous avons adorés jusqu'à présent, nous voici disposés à nous convertir tous à la foi chrétienne. » Le tyran, entendant cela, fut outré de colère et ordonna de les faire brûler tous au milieu de la ville. Mais la vierge les fortifia, et leur inspira la constance du martyre ; puis elle les instruisit avec soin dans la foi. Et comme ils regrettaient de mourir sans le baptême, la vierge leur dit : « Ne craignez rien, car l'effusion de votre sang vous tiendra lieu de baptême et de couronne. »

Après qu'ils se furent munis du signe de la croix, on les jeta dans les flammes, et ils rendirent leur âme au Seigneur : ni leurs cheveux, ni leurs vêtements ne furent aucunement atteints par le feu. Quand ils eurent été ensevelis par les chrétiens, le tyran parla à la vierge en ces termes : « Ô vierge généreuse, ménage ta jeunesse ; après la reine, tu tiendras le second rang dans mon palais ; ta statue sera élevée au milieu de la ville ; et tu seras adorée de tous comme une déesse. » La vierge lui

répondit : « Cesse de parler de choses qu'il est criminel même de penser, je me suis livrée au Christ comme épouse : il est ma gloire, il est mon amour, il est ma douceur, et l'objet de ma tendresse ; ni les caresses, ni les tourments ne pourront me faire renoncer à son amour. » alors l'empereur furieux la fit dépouiller et fouetter avec des cordes garnies de fers tranchants (scorpions) ; puis quand elle eut été broyée, il ordonna de la traîner dans une prison obscure où elle devrait, pendant douze jours, souffrir le supplice de la faim.

Des affaires pressantes ayant appelé l'empereur hors du pays, l'impératrice, qui s'était éprise d'une vive affection pour Catherine, vint en toute hâte la trouver en son cachot, au milieu de la nuit, avec le général des armées, nommé Porphyre. À son entrée, l'impératrice vit la prison resplendissante d'une clarté ineffable, et des anges qui pansaient les plaies de la vierge. Alors Catherine commença à lui vanter les joies éternelles, et quand elle l'eut convertie à la foi, elle lui prédit qu'elle obtiendrait la couronne du martyre. Elles prolongèrent ainsi leur entretien jusqu'à une heure avancée de la nuit. Porphyre, ayant entendu tout ce qu'elles avaient dit, se jeta aux pieds de la vierge et reçut la foi de Jésus-Christ avec deux cents soldats. Or, comme le tyran avait condamné Catherine à rester douze jours sans nourriture, Jésus-Christ, pendant ce laps de temps, envoya du ciel une colombe blanche qui la rassasiait d'un aliment céleste ; ensuite le Seigneur lui apparut accompagné d'une multitude d'anges et de vierges, et lui dit : « Ma fille, reconnais ton créateur pour le nom duquel tu as subi une lutte laborieuse : sois constante, car je suis avec toi. »

À son retour, l'empereur se la fit amener ; mais la voyant brillante de santé, alors qu'il la pensait abattue par un si long jeûne, il crut que quelqu'un lui avait apporté des aliments dans le cachot ; plein de fureur, il commanda qu'on mît les gardiens à la torture. Mais Catherine dit : « Je n'ai pas reçu de nourriture de main d'homme, c'est Jésus-Christ qui m'a nourrie par le ministère d'un ange. » L'empereur lui répondit : « Recueille dans ton cœur, je t'en prie, les conseils que je t'adresse ; et ne me réponds plus d'une manière ambiguë : Nous ne désirons pas te traiter en esclave, mais en reine puissante et belle, qui triomphera dans mon empire. »

La vierge dit à son tour : « Fais attention, toi-même, je t'en conjure, et décide, après un mûr et sage examen, quel est celui que je dois choisir de préférence, ou bien de quelqu'un puissant, éternel, glorieux, et beau, ou d'un autre infirme, mortel, ignoble et laid. » Alors l'empereur indigné dit : « Choisis de deux choses l'une, ou de sacrifier et de vivre, ou bien de subir les tourments les plus cruels, et de périr. » « Quels que soient les tourments que tu puisses imaginer, reprit Catherine, hâte-toi, car je désire offrir, ma chair et mon sang au Christ, comme il s'est offert lui-même pour moi. Lui, c'est mon Dieu, mon amant, mon pasteur et mon unique époux. Alors un officier conseilla à l'empereur furieux de faire préparer, dans le courant de trois jours, quatre roues garnies de scies de fer et de clous très aigus, afin que cette machine la broyât par morceaux, et que l'exemple d'une mort si cruelle effrayât le reste des chrétiens. On disposa deux roues qui devaient tourner dans un sens, en même temps que deux autres roues seraient mises en mouvement dans un sens

contraire, de manière que celles de dessous devaient déchirer les chairs que les roues de dessus en venant se placer contré les premières, auraient rejetées contre celles-ci. Mais la bienheureuse vierge pria le Seigneur de briser cette machine pour la gloire de son nom et pour la conversion du peuple qui se trouvait là. Aussitôt un ange du Seigneur broya cette meule et en dispersa les morceaux avec tant de force que quatre mille Gentils en furent tués.

Or, la reine, qui regardait d'un lieu élevé et qui jusque-là s'était cachée, descendit aussitôt et adressa de durs reproches à l'empereur pour cette étrange cruauté. Mais l'empereur, plein de fureur, sur le refus de l'impératrice de sacrifier, la condamna à avoir les seins arrachés, puis à être décapitée. Comme on la menait au martyre, elle demanda à Catherine de prier pour elle le Seigneur. Catherine répondit : « Ne crains rien, ô reine chérie de Dieu, car aujourd'hui à la place d'un royaume qui passe, tu en recevras un autre qui sera éternel, et à la place d'un époux mortel, tu en auras un immortel. »

Alors l'impératrice affermie exhorta les bourreaux à ne point différer de faire ce qui leur avait été commandé. Ils la conduisirent hors de la ville et après lui avoir arraché les mamelles avec des fers de lance, ils lui coupèrent ensuite la tête. Porphyre put soustraire son corps et l'ensevelir. Le lendemain, comme on cherchait le corps de l'impératrice, et, qu'à ce sujet, le tyran donnait l'ordre de traîner au supplice beaucoup de personnes, Porphyre se présenta tout à coup sur la place en s'écriant : « C'est moi qui ai enseveli la servante du Christ dont j'ai embrassé la foi. » Alors

Maxence égaré s'écria en poussant un rugissement terrible : « Oh ! je suis le malheureux le plus à plaindre ! Voici qu'on a séduit Porphyre, l'unique appui de mon âme et ma consolation dans mes peines !

Comme il faisait part de cela à ses soldats, ils lui répondirent aussitôt : « Et nous aussi, nous sommes chrétiens et prêts à mourir. » Alors le César, enivré de fureur, commanda qu'on leur coupât la tête en même temps qu'à Porphyre et qu'on jetât leurs corps aux chiens. Ensuite, il fit comparaître Catherine et lui dit : « Bien que tu aies fait mourir l'impératrice par art magique, cependant si tu viens à résipiscence, tu seras la première dans mon palais : aujourd'hui donc, ou tu offriras des sacrifices aux dieux, ou tu auras la tête coupée. » Catherine lui répondit : « Fais tout ce que tu as résolu : tu me verras prête à tout souffrir. » Alors Maxime prononça son arrêt et la condamna à être décapitée.

Quand elle eut été amenée au lieu du supplice, elle leva les yeux au ciel et fit cette prière : « Ô vous qui êtes l'espérance et le salut des croyants ! l'honneur et la gloire des vierges ! ô Jésus, ô bon roi, je vous en conjure, que quiconque, en mémoire de mon martyre, m'invoquera à son heure dernière, ou bien en toute autre nécessité, vous trouve propice et obtienne ce qu'il demande ! Cette voix s'adressa alors à elle : « Viens, ma bien-aimée, mon épouse ; voici la porte du ciel qui t'est ouverte. Tous ceux qui célébreront la mémoire de ton martyre avec dévotion, je leur promets du ciel les secours qu'ils réclameront. » Quand elle fut décapitée, il coula de son corps du lait au lieu de sang. Alors les anges prirent son corps et le

portèrent, de cet endroit, jusqu'au mont Sinaï, éloigné de plus de vingt jours de marche, et l'y ensevelirent avec honneur * . De ses ossements découle sans cesse une huile qui a la vertu de guérir les membres de ceux qui sont débiles. Elle souffrit sous le tyran Maxence ou Maximin qui commença à régner vers l'an du Seigneur

*La légende et l'oraison du Bréviaire romain consacrent le fait du transport du corps de la sainte par les anges au mont Sinaï.

On peut voir dans l'*Histoire de l'Invention de la sainte Croix* comment ce tyran fut puni pour ce crime et pour d'autres encore qu'il commit.

On dit qu'un moine de Rouen alla au mont Sinaï où il resta pendant sept ans au service de sainte Catherine. Comme il la suppliait avec grande instance de lui donner quelque parcelle de son corps, tout à coup un de ses doigts se détacha. Le moine reçut avec joie ce don de Dieu et l'apporta en son monastère*.

*Des reliques de sainte Catherine furent en effet apportées à Rome en 1027. Cf. Hugues de Flavigny, en sa *Chronique.*

On rapporte encore qu'un homme fort dévot à sainte Catherine qu'il invoquait fréquemment à son aide, se relâcha par la suite et perdit toute dévotion du cœur, en sorte qu'il cessa d'invoquer la martyre. Un jour qu'il était en prières, il vit passer devant lui une multitude de vierges dont l'une paraissait plus resplendissante que les autres. Quand elle approcha de lui, elle se couvrit le visage et passa ainsi. Or, comme il admirait extrêmement son éclat et demandait qui elle était, l'une d'elles lui répondit : « C'est Catherine que tu aimais à connaître autrefois ; aujourd'hui que tu parais ne plus t'en souvenir, elle a passé devant toi, la figure voilée,

comme si elle était pour toi une inconnue. »

Il est bon de remarquer que sainte Catherine est admirable : I° dans sa sagesse ; II° dans son éloquence ; III° dans sa constance ; IV° dans l'excellence de sa chasteté ; V° dans le privilège de sa dignité.

I. Elle parait admirable dans la science. Car en elle se trouva réunie toute la philosophie.

La philosophie ou la science se divise en théorique, en pratique et en logique. D'après quelques auteurs, la science théorique se divise en trois parties : l'intellectuelle, la naturelle et la mathématique. Or, sainte Catherine posséda : 1° la science intellectuelle dans la connaissance des choses divines, et s'en servit avec avantage dans sa dispute avec les rhéteurs, auxquels elle prouva qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que les autres sont tous de faux dieux. 2° Elle posséda la science naturelle dans la connaissance de tous les êtres inférieurs ; elle en usa à l'égard de l'empereur, ainsi qu'on l'a vu plus haut. 3° Elle posséda la science mathématique, par le mépris qu'elle fit des choses de la terre.

Cette science, d'après Boëce, traite abstractivement des formes dégagées de la matière. Sainte Catherine la posséda, quand elle dépouilla son cœur de tout amour matériel ; et elle prouva qu'elle l'avait en répondant ainsi aux interrogations de l'empereur : « Je suis Catherine, fille du roi Costus, bien que je sois née dans la pourpre, etc. » Elle en fit principalement usage quand elle excita l'impératrice à se mépriser ainsi que le monde pour désirer le roi éternel :

La science pratique se divise en trois parties, qui sont : l'ethnique, l'économique et la publique ou

politique. La première enseigne à former les mœurs, à s'orner des vertus et convient à tous. La seconde apprend à bien gouverner sa famille, elle est du ressort des pères de famille. La troisième enseigne à bien régir les villes, les peuples et la république. C'est la partie des gouverneurs des villes.

Sainte Catherine posséda encore cette triple science : la première en composant ses mœurs en toute honnêteté ; la seconde en gouvernant avec mérite sa famille qui était nombreuse ; la troisième en donnant de sages avis à l'empereur.

La logique se divise en trois parties : la démonstrative, la probative et la sophistique. La première appartient aux philosophes, la seconde aux rhéteurs et aux dialecticiens, la troisième aux sophistes.

On voit que sainte Catherine posséda aussi cette triple science, puisqu'on dit d'elle : « Elle discuta avec l'empereur, à l'aide de conclusions syllogistiques, une infinité de sujets qu'elle considéra au point de vue allégorique, métaphorique, dialectique et mystique. »

II. Elle fut admirable d'éloquence ; car elle eut de belles paroles dans ses prédications, comme on l'a vu ; elle s'exprima avec une grande clarté dans ses raisonnements, alors qu'elle disait à l'empereur : « Tu admires ce temple fabriqué par la main des ouvriers. »

Elle fut très habile à gagner ceux auxquels elle s'adressait, témoins Porphyre et l'impératrice qu'elle attira à la foi par la suavité de son élocution.

Elle fut très puissante pour convaincre, par exemple, les rhéteurs qu'elle força à croire.

III. Elle fut admirable de constance d'abord, malgré les menaces qu'on lui fit et qu'elle méprisa, puisqu'elle répondit à l'empereur : « Quels que soient les tourments que tu puisses t'imaginer, hâte-toi, car je désire offrir au Christ et ma chair et mon sang. » Et plus loin encore : « Fais tout ce que tu peux concevoir en ton esprit, tu me verras disposée à tout supporter. » Ensuite elle repoussa les biens qu'on lui offrit. C'est pour cela que l'empereur lui promettant le second rang dans le palais, elle répondit : « Cesse de dire de pareilles choses ; c'est un crime même de les penser, etc » En troisième lieu, elle surmonta les tourments qu'on lui infligea, cela est évident, parce qu'elle fut mise en prison et sur la roue.

IV. Elle fut très constante dans la conservation de sa chasteté quoiqu'elle eût été exposée à des épreuves où la chasteté succombe d'ordinaire. Ces épreuves sont au nombre de cinq : l'abondance qui amollit, l'occasion qui entraîne, la jeunesse qui aime à folâtrer, la liberté qui n'a pas de frein et la beauté qui provoque. Malgré tout cela la bienheureuse Catherine conserva la chasteté. Car elle eut des richesses en abondance, puisqu'elle succéda à de très riches parents. Elle avait des occasions puisque, maîtresse : d'elle-même, elle passait tous ses instants au milieu de ses serviteurs. Elle était jeune, elle jouissait de sa liberté puisqu'elle restait seule et libre dans un palais. C'est pour cela qu'il est dit d'elle ci-dessus : « Catherine, à l'âge de dix-huit ans, resta seule dans un palais rempli d'esclaves et de richesses. » Elle était belle puisqu'on dit : « Elle était parfaitement bien faite, et son incroyable beauté la rendait aimable et agréable à tous ceux qui la voyaient. »

V. Elle fut admirable dans le privilège de sa dignité. Quelques saints ont été honorés de privilèges particuliers au moment de leur trépas, comme la visite de Jésus-Christ dans saint Jean l'évangéliste ; l'huile qui émane de leurs ossements dans saint Nicolas ; le lait qui coule de leurs plaies dans saint Paul ; le tombeau disposé dans saint Clément ; les demandes exaucées dans sainte Marguerite, quand elle pria en faveur de ceux qui feraient mémoire d'elle. Or, tous ces privilèges se trouvent réunis dans sainte Catherine, tels qu'on a pu le voir dans sa légende. Un doute s'est fait jour chez quelques écrivains, celui de savoir si elle a été martyrisée par Maxence ou par Maximin. À cette époque, trois gouvernaient l'empire, savoir : Constantin qui succéda à son père, Maxence, fils de Maximien, nommé Auguste par les soldats prétoriens de Rome et Maximin qui fut créé césar en Orient. D'après les chroniques, Maxence exerçait sa tyrannie contre les chrétiens à Rome et Maximin en Orient. D'autres auteurs pensent que c'est une faute de copiste, si on a mis Maxence au lieu de Maximin.

---

96. Saint Jacques l'intercis

*Nicéphore Calliste, *Histoire ecclésiastique*, l. XIV, c. XX.

Jacques, martyr, surnommé l'intercis, noble d'origine, mais plus noble encore par sa foi, était originaire du pays des Perses et de la ville d'Elape. Il naquit de parents très chrétiens, et il eut une femme aussi chrétienne que lui. Il était fort connu du roi des Perses et le premier parmi les grands.

Or, il se laissa séduire, par la faveur singulière

de ce prince, et adora les idoles. Quand sa mère et son épouse l'apprirent, elles lui écrivirent aussitôt ainsi : « En obéissant à un mortel, vous avez abandonné celui avec lequel est la vie ; en voulant plaire à qui sera bientôt pourriture, vous avez abandonné celui qui est le parfum éternel ; vous avez échangé la vérité pour le mensonge, et en cédant à un mortel, vous avez délaissé le juge des vivants et des morts. Vous saurez donc qu'a partir de ce jour, nous vous serons étrangères, et que dorénavant nous n'habiterons plus avec vous. » Quand Jacques eut lu cette lettre, il dit en versant des larmes amères : « Si ma mère qui m'a engendré, si mon épouse sont devenues pour moi des étrangères, combien plus étranger devra être mon Dieu pour moi !

Or, tandis qu'il s'affligeait extrêmement de son erreur, un messager vint dire au prince que Jacques était chrétien.

Le prince le manda et lui dit : « Dis-moi si tu es, Nazaréen ? « Oui, lui répondit Jacques, je suis Nazaréen. » Le prince : « Alors, tu es magicien ? Jacques : « À Dieu ne plaise que je sois magicien !

Et comme le roi le menaçait de lui faire subir de nombreuses tortures, Jacques lui dit : « Je ne suis pas effrayé de tes menaces, car ta fureur passe aussi vite sur mes oreilles que le vent qui souffle sur la pierre. » Le prince : « Ne commets pas d'imprudence, de peur de périr d'une mort cruelle. » Jacques : « Ce n'est pas mort qu'il faut dire, mais bien plutôt sommeil, puisque peu, de temps après est accordée la résurrection. » Le prince : « Que les Nazaréens ne te séduisent point en disant que la mort est un sommeil, quand les plus grands empereurs la craignent. » Jacques : « Nous, nous

ne craignons pas la mort, puisque nous espérons passer de la mort à la vie. »

Alors le prince, de l'avis de ses amis, porta cette sentence contre Jacques, savoir que, pour imprimer la terreur dans le cœur des autres, il fût condamné à être coupé par morceaux. Or, comme il se trouvait plusieurs personnes qui, par compassion, pleuraient sur lui : « Ne pleurez pas sur moi, dit-il, mais pleurez sur vous-mêmes, parce que je vais à la vie, et que des supplices éternels vous sont réservés. ». Alors, les bourreaux lui coupèrent le pouce de là main droite ; et Jacques s'écria : « Jésus de Nazareth, mon libérateur, recevez ce rameau de l'arbre de votre miséricorde ; car, celui qui cultive la vigne en coupe le sarment, afin qu'elle pousse de plus beaux jets et qu'elle produise avec plus d'abondance. » Le bourreau lui dit : « Si tu veux obéir, je puis encore t'épargner, et je te donnerai des médicaments. » Jacques répondit : « N'as-tu pas vu un cep de vigne ? Quand on coupe les sarments, le nœud qui reste produit de nouvelles branches, à chaque taille, quand le temps est venu et que la terre commence à s'échauffer ; si donc on taille la vigne à différentes époques, pour qu'elle produise des jets, à combien plus forte raison le chrétien fidèle en donnera-t-il, lui qui est enté sur la véritable vigne qui est le Christ ? Alors, le bourreau vint lui couper le second doigt. Et le bienheureux. Jacques dit : « Recevez, Seigneur ; ces deux rameaux qu'a plantés votre droite. » Il coupa encore le troisième, et saint Jacques dit : « Délivré d'une triple tentation, je bénirai le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et avec les trois enfants préservés dans la fournaise, je vous confesserai, Seigneur, et en union avec le chœur des martyrs, je chanterai des cantiques à votre nom, ô Jésus-

Christ ! Le quatrième doigt fut coupé aussi, et Jacques dit : « Protecteur des enfants d'Israël, qui avez béni jusqu'à la quatrième génération, recevez de votre serviteur le témoignage de ce quatrième doigt, comme ayant été béni en Juda. » Quand le cinquième doigt fut coupé, il dit : « Ma joie est, complète. »

Alors, les bourreaux lui dirent : « Épargne maintenant ta vie ne meurs pas, ni ne te contriste point d'avoir perdu une main ; car il y en a beaucoup qui n'en ont plus qu'une, et qui possèdent beaucoup de richesses et d'honneurs. » Le bienheureux Jacques répondit- : « Quand les bergers se mettent à tondre leurs troupeaux, enlèvent-ils seulement la toison de droite, et laissent-ils celle qui est à gauche ? Et moi qui suis un homme raisonnable, dois-je moins dédaigner d'être tué pour Dieu ? Alors ces impies s'approchèrent et coupèrent le petit doigt de la main gauche, et Jacques dit : « Vous, Seigneur, vous étiez grand, et vous avez voulu vous faire tout petit et chétif pour nous ; c'est pour cela. que je vous rends le corps et. l'âme, que vous avez créés et rachetés de votre propre sang. » On coupe ensuite le septième doigt, et il dit : « Sept fois le jour, j'ai célébré les louanges du Seigneur. » On coupe le huitième, et il dit : « Le huitième jour, fut circoncis Jésus, et le huitième jour, on circoncit l'hébreu, afin de l'admettre aux cérémonies légales ; faites donc, Seigneur, que l'esprit de votre serviteur se sépare de ces incirconcis qui conservent leur souillure, afin que je vienne à vous et que je voie votre face, Seigneur. » On coupe ensuite le neuvième doigt, et il dit : « À la neuvième heure, le Christ rendit l'esprit sur la croix ; ce qui me fait confesser votre nom et vous rendre grâces par la douleur de ce

neuvième doigt. » On coupe le dixième ; et il dit : Le nombre dix est celui des commandements, et l'*Iota** est la première lettré du nom de Jésus.

*En grec, l'I représente le nombre 10.

Alors, quelques-uns de ceux qui étaient là lui dirent : « Ô vous, qui avez été autrefois notre ami intime, faites votre déclaration seulement devant le consul, et vous vivrez ; car, quoique vos mains soient coupées, il y a cependant de très habiles médecins qui pourront guérir vos douleurs. » Jacques leur dit : « Loin de moi une si infâme dissimulation ! car quiconque, ayant mis sa main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu. » (Luc, IX.) Alors, les bourreaux indignés s'approchèrent et lui coupèrent le pouce, du pied droit, et Jacques dit : « Le pied du Christ a été percé, et il en est sorti du sang. » On coupe le second doigt du pied, et il dit : « Ce jour est grand pour moi, en comparaison de tous les autres de ma vie ; car aujourd'hui, j'irai vers le Dieu fort. » Ils coupèrent aussi le troisième, qu'ils jetèrent devant lui ; alors. Jacques dit en souriant : « Va, troisième doigt, rejoindre tes compagnons, ; et de même qu'un grain de froment rapporte beaucoup de fruits, de même aussi, au dernier jour, tu reposeras avec tes compagnons. » On coupe le quatrième, et il dit : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi te troubles-tu ? Espère en Dieu, car je lui rendrai encore des actions de grâce ; il est mon Sauveur et mon Dieu. » (Ps. XLII.)

On coupe le cinquième, et il dit « Je puis dire maintenant au Seigneur qu'il m'a rendu digne d'être associé à ses serviteurs. » Alors ils prirent le pied gauche, et en coupèrent le petit doigt, et Jacques dit : « Petit doigt, console-toi, car le petit et le

grand ressusciteront également ; si un petit cheveu de la tête ne périra pas, pourquoi serais-tu séparé de tes compagnons ? On coupe le second, et Jacques dit : « Détruisez cette vieille maison, car on m'en prépare une plus belle. » On coupe le troisième, et, Jacques dit : « L'enclume s'endurcit sous les coups. » On coupe encore le quatrième, et il dit : « Fortifiez-moi, Dieu de vérité, parce que mon âme se fie en vous et que j'espérerai à l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que l'iniquité soit passée. » (Ps. LVI.) On coupe aussi le cinquième, et il dit : « Voici, Seigneur, que je, m'immole pour vous vingt fois. » Alors ils lui prirent le pied droit et le coupèrent ; Jacques dit : « J'offre ce présent au roi du ciel, pour l'amour de qui j'endure ces tourments. » Ils coupèrent ensuite le pied gauche, et le bienheureux Jacques dit : « C'est vous, Seigneur, qui faites des merveilles ; exaucez-moi et me sauvez. » Ils coupèrent la main droite, et il dit : « Que vos miséricordes me viennent en aide, Seigneur ! A la gauche, il dit : « C'est vous, Seigneur, qui opérez des merveilles. » Ils coupèrent le bras droit, et il dit : « O mon âme, louez le Seigneur. Je louerai le Seigneur pendant ma vie ; je célébrerai la gloire de mon Dieu, tant que je vivrai. » (Ps. CXLV.) Après quoi, ils coupèrent le bras gauche, et il dit « Les douleurs de la mort m'ont environné ; au nom du Seigneur, j'en serai vengé. »

Alors ils s'approchèrent et coupèrent la jambe droite en la sciant jusqu'aux reins. Le bienheureux Jacques, accablé par une douleur inexprimable, s'écria : « Seigneur Jésus-Christ, aidez-moi, car les gémissements de la mort m'ont environné. » Puis, il dit aux bourreaux : « Le Seigneur me recouvrira d'une nouvelle chair, que vos blessures ne sauront

souiller. » Les bourreaux étaient épuisés, parce que, depuis la première heure du jour, jusqu'à la neuvième, ils avaient sué à le trancher. Enfin ils prirent sa jambe gauche, et la coupèrent jusqu'aux reins. Alors saint Jacques s'écria : « Souverain Seigneur, exaucez un homme à demi mort ; vous êtes le maître des vivants et des morts. Des doigts, Seigneur, je n'en ai plus pour les lever à vous ; des mains non plus, pour les étendre vers vous ; mes pieds sont coupés et les genoux sont abattus, je ne puis plus les fléchir devant vous ; je suis comme une maison qui a perdu ses colonnes et qui va crouler. Exaucez-moi, Seigneur Jésus-Christ, et ôtez mon âme de prison. » Après ces mots, un des bourreaux s'approcha et lui coupa la tête. Les chrétiens vinrent en cachette pour ravir son corps, auquel ils donnèrent une sépulture honorable. Or, il souffrit le 5 des calendes de décembre (27 novembre).

97. Saint Saturnin, Saintes Perpétue, Félicité et leurs autres compagnons

Saturnin, ordonné évêque par les disciples des Apôtres, fut envoyé dans la ville de Toulouse. Or, comme, à son entrée, les démons cessèrent de rendre des réponses, un des, gentils déclara que si on ne tuait Saturnin ; on n'obtiendrait certainement rien de leurs dieux. On se saisit donc du saint qui ne voulait pas sacrifier, on le lia aux pieds d'un taureau qu'on pressa à coups d'aiguillons et on, le précipita du haut de l'escalier du capitole ; le saint eut la tête brisée, la cervelle écrasée et consomma ainsi heureusement son martyre. Deux femmes prirent son corps à la dérobée, et l'enterrèrent

dansun endroit profond par crainte des gentils ; ses successeurs en firent dans la suite une translation dans un lieu plus convenable.

Il y eut un autre Saturnin que le préfet de Rome retint longtemps en prison et qu'il fit mettre sur le chevalet où il fut déchiré à coups de nerfs, de cordes, et de fouets 'garnis de fer ; ensuite ou lui brûla les côtes, on le détacha du chevalet et il fut décapité vers l'an du Seigneur 286, sous Maximien.

Il y eut un troisième Saturnin en Afrique. Il était frère de saint Satyre et souffrit le martyre avec lui, Révocat et Félicité, sa sœur, nommée Révocate et avec Perpétue d'une race noble. On fait la mémoire de leur martyre dans un autre temps. Le proconsul leur ayant dit de sacrifier aux idoles, ils s'y refusèrent obstinément, ils furent alors mis en prison. Le père de Perpétue, voyant cela, accourut à la prison et dit : « Ma fille, qu'as-tu fait ? tu as déshonoré ta famille ; jamais aucun de tes ancêtres n'a été incarcéré. » Mais ayant appris que sa fille était chrétienne, il se jeta sur elle, et il voulut lui arracher les yeux avec les doigts ; puis il sortit en poussant des exclamations.

Or, la bienheureuse Perpétue eut une vision qu'elle raconta ainsi le lendemain à ses compagnons : « J'ai vu une échelle d'or d'une grandeur admirable ; elle allait jusqu'au ciel, et était si étroite qu'une personne seule et petite pouvait la monter. À droite et à gauche étaient fixées des lames et des épées de fer aiguës et luisantes, de sorte que celui qui montait ne pouvait regarder ni autour, ni au-dessous de lui ; mais il était forcé de se tenir toujours droit vers le ciel. Sous l'échelle, se tenait un dragon hideux et énorme faisant peur à celui qui voulait monter. J'ai vu aussi Satyre sur les

degrés d'en haut qui regardait vers nous en disant : « Ne craignez point ce dragon, mais montez avec confiance afin de pouvoir être avec moi. » En entendant ces choses, tous rendirent grâces, parce qu'ils connurent qu'ils étaient appelés au martyre*.

*Dodwel, dans sa Dissertation sur la huitième épître de saint Cyprien, où il est question des visions prophétiques, parle de celle de sainte Perpétue et reconnaît que les actes de ces saints martyrs ont été écrits par un contemporain. Ces actes ont été. ici compilés par le Bienheureux Jacques de Voragine.

Ils furent amenés devant le juge, et comme ils ne voulaient pas sacrifier, il fit séparer Saturnin et les autres hommes des femmes, et dit à Félicité : « As-tu un mari ? Elle répondit : « J'en ai un, mais je n'en ai souci. » Il lui dit : « Aie pitié de toi, jeune femme, afin de vivre, surtout puisque tu portes un enfant dans ton sein. » Elle lui répondit : « Fais de moi tout ce que tu veux, car tu ne sauras jamais m'entraîner à céder à ta volonté. » Alors les parents de Perpétue accoururent avec son mari et lui amenèrent son petit enfant encore à la mamelle : en la voyant débout devant le préfet, son père tomba la face contre terre et dit : « Ma très chère fille, aie pitié de moi, de ta malheureuse mère que voici et de ce mari infortuné qui ne pourra pas te survivre. »

Mais Perpétue restait immobile. Alors le père jeta son enfant à son cou et lui-même sa mère et son mari, lui tenant les mains et pleurant, l'embrassaient en disant : « Aie pitié de nous, ma fille, et vis avec nous. » Mais Perpétue rejetant son fils et les repoussant : « Éloignez-vous de moi, dit-elle, ennemis de Dieu, car je ne vous connais pas. » Le préfet, voyant la constance des martyrs, les fit fouetter très durement, puis mettre en prison. Les saints très affligés par rapport à Félicité qui était

dans le huitième mois de sa grossesse, prièrent pour elle ; alors les douleurs de l'enfantement la saisirent tout à coup et elle accoucha d'un fils vivant. Or, un des gardes lui dit : « Que feras-tu, quand tu seras en présence du préfet, si maintenant tu souffres si, cruellement ? Félicité répondit : « Maintenant c'est moi qui souffre, mais là, ce sera Dieu qui souffrira à ma place. » On les tira de la prison,. les mains liées derrière le dos, et on les dépouilla de leurs habits pour les conduire à travers les rues. Les bêtes furent lâchées. Satyre et Perpétue furent dévorés par les lions, Révocat et Félicité mangés par les léopards. Quant à saint Saturnin il eut la tête, tranchée vers l'an du Seigneur deux cent cinquante-six, sous les empereurs Valérien et Galien.

98. Saint Pasteur

Tiré des Vies des Pères du désert.

Saint Pasteur passa de longues années dans le désert, se mortifiant par une grande abstinence : il était recommandable par son éminente sainteté et par sa dévotion. Or, comme sa mère désirait le voir, ainsi que ses frères, elle passa toute une journée à l'attendre sans le voir, et quand ils vinrent à l'église, tout à coup elle se présenta devant eux. Alors ils se mirent à fuir, entrèrent dans une cellule et lui en fermèrent la porte à la figure. Elle resta à l'entrée et criait en pleurant beaucoup. Mais Pasteur vint lui dire : « Qu'as-tu à crier ainsi, ô vieille ? Quand elle entendit sa voix, elle criait encore plus haut en pleurant et en disant : « Je veux vous voir, mes enfants, quel grand malheur de vous voir ! Est-ce que je ne suis pas votre mère, je vous ai nourris de mon lait ? et d'ailleurs je suis déjà toute couverte de cheveux blancs. » Son fils lui dit : « Voulez-vous nous voir ici-bas, ou dans l'autre monde ? Elle répondit : « Mais si je ne vous vois pas ici-bas, vous verrai-je là, mes enfants ? Il dit : « Si vous pouvez vous résigner à ne pas nous voir ici, il n'est pas douteux que vous nous voyiez là plus tard. »

Elle se retira pleine de joie en disant : « Si je dois vous voir là, je ne veux pas vous voir ici*. »

**Vies des Pères*, l. V, libell. IV, n° 33.

Le juge de la province désirait voir l'abbé Pasteur, mais comme il ne le pouvait, il fit saisir et mettre en prison le fils de sa sœur comme malfaiteur : « Si Pasteur veut venir intercéder pour lui, dit-il, je le relâcherai. »

La mère du jeune homme vint à la porte du vieillard en pleurant, et comme il ne lui répondait rien, elle dit : « Quand bien même vous auriez des entrailles de fer, et qu'aucune compassion ne puisse vous émouvoir, au moins, par compassion pour votre sang, laissez-vous fléchir, vous savez bien que c'est le seul fils que j'aie. » Alors l'abbé lui fit dire : « Pasteur n'a point d'enfants, c'est pour cela qu'il n'a point de compassion. » Et comme cette mère se retirait toute dolente, le juge lui dit : « Qu'au moins il me dise un mot que je regarderai comme un ordre et je le mettrai en liberté. » Alors Pasteur lui envoya dire : « Examine la cause d'après la loi, et s'il est digne de mort, qu'il meure aussitôt, sinon, fais comme il te plaît*. »

**Vies des Pères*, l. V, libell. VIII, n° 13.

Il instruisait ainsi ses frères en disant : « Se garder, et se considérer soi-même, et être discret, sont des opérations de l'âme. La pauvreté, la tribulation et la discrétion sont les œuvres. de la vie solitaire. Car il est écrit (Ezech., XIV) : Si ces trois hommes, Noé, Daniel et Job se trouvent au milieu de ce pays-là, ils délivreront leurs âmes par leur propre justice. Noé représente ceux qui ne possèdent rien, Job ceux qui sont en butte à la tribulation, et Daniel les discrets. Si un moine hait deux choses, il peut être délivré de ce monde. » Un frère, lui ayant demandé quelles étaient ces choses, il dit : « Les convoitises de la chair et la vaine gloire. Si vous voulez trouver le repos en ce monde et en l'autre, dites-vous en toute circonstance « Qui suis-je ? et : « Ne jugez personne. »

Un frère de la communauté, ayant commis une faute, l'abbé, de l'avis d'un solitaire, le chassa. Et comme il pleurait et se désespérait, l'abbé Pasteur

se le fit amener. Il le reçut avec bonté et l'envoya chez ce solitaire en disant : « J'ai entendu parler de toi et je désire te voir : prends donc la peine de venir jusqu'à moi. » Quand il fut venu, Pasteur lui dit : « Il y avait deux hommes qui avaient chacun leurs morts. L'un d'eux laissa le sien pour venir pleurer le mort de l'autre. » En entendant cela, le solitaire comprit ce qu'il voulait dire, et il eut regret de son action*

**Vies des Pères*, l. V, libell. IX, n° 7.

Un frère dit à Pasteur qu'il était troublé et qu'il voulait quitter la solitude, parce qu'il avait entendu, sur le compte d'un frère, certains propos qui ne l'avaient pas édifié. Pasteur lui dit de n'y pas ajouter foi parce qu'il n'y avait là rien de vrai. Or, le frère assurait que ces propos étaient véritables, car le frère Fidèle les lui avait rapportés. Pasteur reprit : « Celui-là qui te les a dits, n'est pas fidèle, car s'il était fidèle, jamais il ne t'aurait raconté choses pareilles. » Alors le frère lui dit : « Je l'ai vu de mes yeux. » Et Pasteur lui ayant demandé ce que c'étaient qu'une poutre et une paille ; le frère lui répondit qu'une paille était une paille, et une poutre une poutre. Alors, lui dit Pasteur : « Mettez ceci dans votre cœur : Que vos péchés sont comme cette poutre et les péchés de l'autre comme ce petit brin de paille. »

Un frère qui avait commis un péché énorme et qui en voulait faire pénitence pendant trois ans, demanda, à Pasteur si c'était beaucoup. « C'est beaucoup, dit Pasteur. » Interrogé s'il le condamnerait à une année, il dit : « C'est beaucoup. » Ceux qui étaient là disaient quarante jours. « C'est beaucoup, reprit Pasteur : et il ajouta : « Je pense, que si un homme se repent de

tout son cœur et ne retombe pas dans son péché, le Seigneur se contentera même d'une pénitence de trois jours. » On lui demandait ce qu'il pensait de cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui, sans motif, s'irrite contre son frère, mérite d'être condamné. » Il dit : « Quoi que fasse ton frère pour t'affliger, ne te fâche pas contre lui, jusqu'à ce qu'il t'ait arraché l'œil droit ; que si tu fais autrement, tu t'irrites sans motif contre lui ; mais si quelqu'un voulait te séparer de Dieu, pour cela irrite-toi contre lui. »

Pasteur dit encore : « Celui qui est querelleur, n'est pas moine ; celui qui garde de la malice dans son cœur, n'est pas moine ; celui qui est prompt à se fâcher, n'est pas moine ; celui qui rend le mal pour le mal, n'est pas moine ; celui qui est orgueilleux et bavard, n'est pas moine ; mais celui qui est vraiment moine, est toujours humble, doux, plein de charité, et toujours et en tout lieu, il a la crainte de Dieu sous les yeux pour ne point pécher. »

Il dit encore que si de trois personnes, il y en a une qui se porte bien, l'autre malade et remerciant Dieu, et la troisième qui a soin des deux premières du fond du cœur, elles sont toutes les trois semblables, comme si elles ne faisaient qu'une même œuvre.

Un frère se plaignait à lui d'être assailli par une infinité de pensées dangereuses. Pasteur le poussa en plein air et lui dit : « Ouvre la poitrine et prends le vent. » « Je ne puis, dit le frère. » « Tu ne peux pas davantage empêcher les pensées d'entrer, mais c'est ton devoir de leur résister. »

Un frère lui demanda ce qu'il ferait d'un héritage qui lui avait été laissé. Pasteur lui dit de revenir

dans trois jours. Quand il revint, l'abbé lui dit : « Si je te dis de le donner aux clercs, ils en feront des festins ; si je te dis, donne-le à tes parents, il n'y en aura pas de récompense pour toi, si je dis, donne-le aux pauvres, tu seras en sûreté. Fais donc tout ce que tu veux ; pour moi, ce n'est pas mon affaire. »

99. Saint Jean, abbé

Vies des Pères du désert.

Jean, abbé, demanda à Episius, qui avait habité quarante ans dans le désert, quel progrès il y avait fait. Et il lui dit : « Depuis que j'ai commencé à mener la vie solitaire, le soleil ne m'a jamais vu manger. » « Ni moi, reprit Jean, me mettre en colère. » On lit* quelque chose de semblable dans le même endroit ; quand. l'évêque Épiphane offrit de la viande à l'abbé Hilarion, celui-ci lui dit : « Excusez-moi ; depuis que j'ai pris cet habit, je n'ai mangé rien qui ait été tué. » « Et moi, reprit l'évêque, depuis que j'ai pris cet habit, je n'ai laissé s'endormir personne qui eût eu quelque chose contre moi, ni ne me suis endormi ayant quoi que ce soit contre un autre : Hilarion dit alors : « Excusez-moi, car vous êtes meilleur que je ne le suis. »

**Vies des Pères du désert.*

Jean voulait, à l'exemple des anges, ne rien faire que de vaquer sans cesse au service de Dieu ; alors il se dépouilla et alla dans le désert où il passa une semaine. Or, comme il était en danger de mourir de faim et qu'il était couvert de piqûres de mouches et de guêpes, il revint frapper à la porte de son frère. Celui-ci lui demanda : « Qui es-tu ? Et il répondit :

« Je suis Jean. » Alors le frère lui dit : « Pas du tout ; car Jean est devenu un ange, et il n'est plus parmi les hommes. » « C'est vraiment moi ; reprit Jean. » Mais le frère ne lui ouvrit pas et le laissa s'affliger jusqu'au matin. Après quoi il lui ouvrit en disant : « Si vous êtes un homme, vous avez encore besoin de travailler pour vous nourrir et vivre ; mais si vous êtes un ange, pourquoi demander à entrer dans la cellule ? Jean lui répondit : « Pardonnez-moi, mon frère, ce en quoi j'ai péché. »

Quand il fut près de mourir, les frères le prièrent de leur laisser pour héritage quelque parole salutaire et succincte. Et il dit en gémissant : « Jamais je n'ai fait ma propre volonté, et je n'ai jamais enseigné rien que je n'eusse pratiqué d'abord moi-même. »

100. Saint Moïse, abbé.

Vies des Pères du désert.

L'abbé Moïse dit à un frère qui lui demandait une instruction : « Restez dans votre cellule et elle vous enseignera tout. »

Un vieillard infirme voulait aller en Égypte pour ne pas être à charge aux frères, et l'abbé Moïse lui dit : « N'y allez pas, car vous tomberez en fornication. » Le vieillard répondit tout affligé : « Mon corps est mort, et vous me dites choses semblables ? Il y alla et une vierge le servit par dévouement ; et quand il eut recouvré la santé, il lui fit violence. Quand elle eut mis un fils au monde, le vieillard prit l'enfant dans ses bras le jour d'une grande fête célébrée dans l'église de Sixte, et y

entra devant une multitude de frères. Et comme tous pleuraient, il dit : « Voyez-vous cet enfant ! c'est un fils de désobéissance, prenez donc garde à vous, mes frères, car j'ai fait cela dans ma vieillesse, et priez pour moi. » Alors il revint à sa cellule et reprit son ancien genre de vie.

Un vieillard ayant dit à quelqu'un : « Je suis mort, » celui-ci répondit : « Ne vous fiez pas à vous-même jusqu'à ce que vous sortiez de votre corps ; car si vous dites que vous êtes mort, néanmoins Satan n'est point mort. »

Un frère ayant commis une faute, on l'envoya dire à l'abbé Moïse qui prit une corbeille pleine de sable et vint trouver les frères. Ceux-ci lui demandant ce que cela voulait dire, il répondit : « Ce sont mes péchés qui courent derrière moi, et je ne les vois pas, et je suis venu aujourd'hui juger Les péchés des autres. » Alors eux, entendant cela, pardonnèrent au frère.

On lit un fait semblable de l'abbé Pasteur. Un jour que les frères parlaient d'un frère coupable, Pasteur se taisait. Alors il prit un sac plein de sable dont il portait la plus grosse partie derrière lui, et une petite par devant. On lui demanda ce que c'était, et il dit : « Ce sable que je porte en grande quantité derrière moi, ce sont mes péchés que je ne considère pas et dont je ne me tourmente pas. Cette autre partie en petite quantité, ce sont les péchés des frères qui sont devant moi, que je considère toujours, puis que je juge, quand au contraire je devrais toujours porter mes péchés devant moi, y penser, et prier Dieu de me les pardonner. »

Quand l'abbé Moïse fut ordonné clerc on lui mit un vêtement sur les épaules ; alors l'évêque lui dit : « L'abbé est devenu éclatant de blancheur. » Et

Moïse répondit : « Est-ce en dehors, seigneur pape*, ou en dedans ? Mais l'évêque voulant l'éprouver, dit à ses clercs, que quand Moïse monterait à l'autel, ils le repoussassent en lui adressant des injures, puis de le suivre pour entendre ce qu'il dirait. Ils le poussèrent donc dehors en disant : « Va-t-en dehors, Éthiopien. » Alors Moïse dit en sortant : « C'est bien fait à toi, bis et noir que tu es : puisque tu n'es pas un homme, pourquoi as-tu la présomption de te présenter au milieu des hommes ?

*Du temps de saint Jérôme, tous les évêques s'appelaient ainsi. Ce ne fut que sous Grégoire VII, qu'un concile de Rome réserva ce nom au souverain pontife romain. Cf. Baronius, 10 janvier.

101. Saint Arsène, abbé

Vies des Pères du désert.

Arsène était encore à la cour, quand il fit une prière afin d'être dirigé dans la voie du salut. Et il entendit qu'on lui disait : « Fuis les hommes, et tu seras sauvé. » Alors il se fit moine et adressant là même prière à Dieu, il entendit encore une voix lui dire : « Arsène, fuis, tais-toi, et demeure en repos. On lit au même endroit, par rapport à la recherche du repos, que trois frères s'étant faits moines, le premier choisit pour sa tâche de réconcilier ceux qui auraient quelques différends, le second de visiter les malades et le dernier se retira dans la solitude afin d'y vivre en repos. Le premier, qui s'employait à assoupir les différends, ne put plaire à tout le monde, et, vaincu par l'ennui, il vint trouver le second qu'il rencontra abattu et dans l'impuissance d'exécuter son dessein. Alors ils résolurent tous les deux d'aller voir le troisième qui

était dans la solitude ; et lui ayant raconté leurs tribulations, il mit de l'eau dans une coupe et leur dit : « Considérez cette eau. » Or, elle était agitée et trouble. Quelques instants après il leur dit encore ; « Regardez maintenant comme elle est claire et limpide. » Ils la regardèrent et se virent leur visage dedans.

Alors il ajouta : « Il en est de même de ceux qui restent au milieu des hommes. La foule les empêche de voir leurs péchés ; mais qu'ils se tiennent en repos, aussitôt ils pourront les voir. »

Un homme ayant rencontré dans le désert quelqu'un qui mangeait de l'herbe comme les animaux et qui était nu, courut après lui pour l'atteindre, car il fuyait ; et cet homme lui dit : « Attends-moi, car je te suis pour Dieu. » « Et moi, répondit le fuyard, je te fuis pour Dieu. » Alors celui qui courait lui jeta son manteau, et l'autre l'attendit en disant : « Puisque tu t'es dépouillé de ce qui appartient au monde, je t'ai attendu. » Et l'autre lui dit : « Enseignez-moi comment je pourrai être sauvé. » Il répondit : « Fuis les hommes et tais-toi. »

Une dame noble et vieille vint par dévotion voir l'abbé Arsène. Celui-ci fut prié par l'archevêque Théophile de se laisser voir, : mais il n'y consentit pas. Cependant cette dame alla à la cellule de l'abbé, où elle le trouva devant la porte et se prosterna à ses pieds. L'abbé la releva avec une extrême indignation en disant : « Si vous voulez voir ma figure, regardez. » Or, cette dame confuse et intimidée ne considéra pas la figure du vieillard qui lui dit : « Comment une femme comme vous a-t-elle osé entreprendre une si longue traversée ? Vous allez rentrer à Rome et vous raconterez aux

autres femmes que vous avez vu l'abbé Arsène ; et elles viendront aussi pour me voir. » Elle lui répondit : « Si Dieu veut que je rentre à Rome, je ne laisserai venir aucune femme ici ; je vous conjure seulement de prier pour moi et de me conserver toujours en votre mémoire. » « Je prie Dieu, lui répartit le saint, qu'il efface la votre de mon cœur. »

En entendant ces paroles, cette femme troublée revint à la ville et prit la fièvre. Ce qu'apprenant l'archevêque, il vint la consoler, mais elle disait : « Voici que je meurs de douleur ! « Ne savez-vous pas, lui répondit l'archevêque, que vous êtes femme, et que c'est par les femmes que l'ennemi attaque les saints ? Voici pourquoi le vieillard vous a parlé ainsi ; mais il prie sans cesse pour votre âme. » Elle fut consolée par ces paroles et revint chez elle.

On lit dans un autre père qu'un de ses disciples lui dit : « Vous voilà vieux, Père ; allons un peu dans le monde », l'abbé lui répondit : « Allons où il n'y a point de femmes. » Le disciple dit : « Et quel est l'endroit où il n'y ait point de femmes, si ce n'est peut-être la solitude. » « Eh bien ! reprit le vieillard, menez-moi dans la solitude. »

Un autre frère encore devait porter, au delà d'un fleuve, sa mère qui était vieille ; alors il se couvrit les mains de son manteau. Sa mère lui demanda : « Pourquoi, mon fils, avez-vous ainsi couvert vos mains ? C'est, lui répondit-il, que le corps d'une femme est un feu, et en vous touchant le souvenir des autres femmes me venait à l'esprit. »

Or, pendant tout le temps qu'il vécut, Arsène, assis pour travailler, avait continuellement sur lui un linge afin d'essuyer les larmes qui coulaient

fréquemment de ses yeux. Il. passait la nuit entière sans dormir. Le matin, quand le besoin de dormir se faisait sentir ; il disait au sommeil : « Viens, méchant serviteur. » Alors il cédait à un léger sommeil, en s'asseyant, et aussitôt après il se levait. Il disait encore : « C'est assez pour un moine de dormir une heure, si toutefois il sait combattre. »

Le père d'Arsène, sénateur très distingué, vint à mourir et fit son testament en faveur de son fils qui se trouva ainsi posséder un grand héritage. Un homme d'affaires apporta ce testament à Arsène qui le prit et voulut le déchirer. Mais l'homme d'affaires se jeta à ses genoux en le priant de n'en rien faire, car il y allait de sa tête. Arsène lui dit : « Je suis mort avant lui : pourquoi donc, puisqu'il est mort, il n'y a qu'un instant, m'a-t-il fait son héritier ? Et il lui remit le testament sans vouloir rien accepter.

Un jour, cette voix se fit entendre à lui : « Viens, je te montrerai quelles sont les œuvres des hommes. » Et elle le fit aller en un endroit où elle lui montra un Éthiopien coupant du bois dont il faisait une lourde charge qu'il ne pouvait porter. Ensuite il coupait encore d'autre bois qu'il ajoutait à sa charge. Et il continua cela pendant longtemps. Alors elle lui fit voir aussi un autre homme occupé à puiser de l'eau dans un lac et à la mettre dans une citerne percée qui laissait revenir l'eau dans le lac, et cependant il voulait emplir la citerne. Elle lui montra encore un temple et deux hommes à cheval qui portaient une perche en travers ; ils voulaient entrer dans le temple, ce qu'ils ne pouvaient parce que cette perche les en empêchait. Ensuite elle lui expliqua ainsi ce que tout cela signifiait : « Ce sont des gens qui portent comme le joug de la justice

avec orgueil et sans s'humilier ; c'est pourquoi ils restent toujours hors du royaume de Dieu. Celui qui coupe du bois c'est l'homme qui vit avec beaucoup de péchés, et au lieu de faire pénitence, il ne diminue rien de ses fautes, mais il ajoute iniquités sur iniquités. Quant à celui qui puise de l'eau, c'est l'homme qui fait de bonnes œuvres, mais comme elles sont accompagnées de beaucoup de mauvaises actions, il perd ses bonnes œuvres. »

Quand arrivait le soir du samedi, pour attendre le dimanche, il laissait coucher le soleil derrière lui et étendait les mains vers le ciel, jusqu'au matin du dimanche que le soleil levant venait éclairer sa figure, et il restait ainsi.

---

102. Saint Agathon, abbé

Vies des Pères du désert.

Agathon, abbé, conserva pendant trois ans une pierre dans la bouche, pour apprendre à se taire.

Un frère, étant entré en communauté, se dit en lui-même : « Toi et l'âne, c'est tout un. Or, comme l'âne est battu et ne parle pas, supporte les injures et ne répond rien, fais de même. »

Un autre frère fut chassé de table et ne répondit rien. Comme on lui en demandait la raison il répondit : « Je me suis mis dans le cœur cette pensée que je suis semblable à un chien. Quand on le poursuit, il se sauve. »

On demandait à l'abbé Agathon quel mérite il y avait à travailler, il répondit : « Je pense que travailler ne vaut pas autant que prier Dieu ; car ses ennemis ne s'attachent qu'à détruire la prière. Dans les autres travaux, l'homme peut prendre quelque

relâche, mais, « celui qui prie fait une œuvre de longue haleine. »

Un frère demanda à l'abbé Agathon comment il devait se comporter avec les frères : il répondit : « Comme le premier jour, et ne te fie pas à toi-même, car il n'est pas de passion pire que la confiance : c'est la mère de tous les vices. » Il dit encore : « L'homme colère, quand bien même il ressusciterait des morts, ne plaît à personne, pas même à Dieu à cause de son penchant à la colère. »

Un frère qui était irascible se dit à part soi « Si je restais seul, je ne me mettrais pas si vite en colère. » Une fois qu'il emplissait d'eau un petit vase, il le renversa ; il l'emplit une seconde fois et le renversa encore ; une troisième fois il le remplit, et le renversa ; alors il s'irrita et brisa le vase : Enfin, revenu à lui-même, il reconnut avoir été le jouet du démon de la colère, et dit : « Me voici seul, et cependant la colère m'emporte : je retournerai donc à la communauté, car partout il y a labeur, partout patience, et il est nécessaire d'avoir Dieu pour aide. »

D'un autre côté, deux frères avaient vécu de longues années ensemble et n'avaient jamais pu se fâcher. Une fois l'un dit à l'autre : « Disputons-nous, comme les hommes font dans le monde. » L'autre répondit : « Je ne sais pas comment on se dispute. » Et le frère lui dit : « Voici une petite brique que je mets entre nous deux ; et je dis : « Elle est à moi. » Vous au contraire dites : « Non, mais elle est à moi », et ainsi commencera la dispute. » Ils mirent donc cette brique entre eux. Alors le premier dit : « Ceci est à moi. » « Non, répartit le second, mais c'est à moi. » Oui, reprit le premier, c'est à vous, prenez donc et allez. » Et ils

se retirèrent sans pouvoir se fâcher l'un contre l'autre.

Or, l'abbé Agathon était d'une intelligence rare et sage, infatigable au travail, et ménager dans ses habits et sa nourriture. Il disait : « Je n'ai jamais voulu m'endormir en conservant dans le cœur une méchanceté contre quelqu'un : je n'ai jamais laissé dormir personne qu'il eût quelque chose contre moi. »

Étant près de mourir, Agathon resta pendant trois jours immobile, les yeux ouverts. Les frères le poussèrent ; alors il dit : « J'assiste au jugement de Dieu. » Ils répondirent : « Est-ce que vous craignez aussi ? « J'ai travaillé comme je l'ai pu, reprit-il, à garder les commandements, par la grâce de Dieu ; mais je suis homme, et ne sais si mes œuvres ont plu au Seigneur. » Ils lui dirent : « Est-ce que vous n'avez pas confiance que vos œuvres sont selon Dieu ? Je ne présume rien, jusqu'au moment où je serai venu devant lui ; car autres sont les jugements de Dieu, autres sont les jugements des hommes. »

Et comme ils voulaient encore lui adresser quelques questions, il dit : « Faites preuve de charité, et ne me parlez pas, car je suis occupé. » En disant cela, il rendit l'esprit avec joie, Ils le voyaient en effet se recueillir comme quelqu'un qui salue ses plus chers amis.

103. Saints Barlaam et Josaphat

Saint Jean Damascène a écrit cette vie, fort au long, elle se trouve ici en abrégé.

Barlaam, dont Jean Damascène a compilé

l'histoire avec beaucoup d'intérêt, convertit à la foi le roi saint Josaphat, par l'opération de la grâce de Dieu. En effet, comme l'Inde entière était pleine de chrétiens et de moines, il s'éleva un roi puissant, nommé Avennir, qui persécuta beaucoup les chrétiens, mais particulièrement les moines. Or, il arriva qu'un ami du roi et le premier de la cour, touché, de la grâce divine, quitta le palais, du roi pour entrer dans un ordre monastique. En apprenant cette nouvelle, le roi fut fou de colère : il le fit chercher dans chaque désert, avec ordre de le lui amener aussitôt qu'on l'aurait trouvé. Quand il le vit couvert d'une vile tunique et exténué par la faim, lui qui d'ordinaire était revêtu de riches habits, et qui nageait dans ses richesses, il lui dit : « Ô le fou et l'insensé ! pourquoi as-tu échangé l'honneur pour la honte ? Tu t'es réduit à être un jouet d'enfants. » Le moine répondit : « Si tu veux que je t'en dise la raison, chasse loin de toi tes ennemis. » Le roi lui demanda quels étaient ces ennemis, il répondit : « Ce sont la colère et la concupiscence elles empêchent de distinguer la vérité ; mais pour que tu puisses écouter ce que j'ai à dire, il te faut prudence et équité. » Le roi lui dit : « Eh bien soit, parle. » Et il reprit : « Les insensés méprisent les choses qui sont, comme si elles n'étaient pas, et ils s'efforcent de saisir les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Or, qui n'a pas goûté la douceur des choses qui sont ne pourra apprendre la vérité des choses qui ne sont pas. »

Et comme il continuait à parler en expliquant les mystères de l'Incarnation et de la foi, le roi dit : « Si je ne t'avais promis dès le commencement d'écarter tout mouvement de colère de mon esprit, je livrerais en ce moment tes chairs aux flammes. Va, fuis de mes yeux ; que je ne te voie plus, ou je

te fais périr de malemort. » Mais l'homme de Dieu se retira triste, parce qu'il n'avait pas enduré le martyre. Jusque-là le roi n'avait point encore d'enfants, mais il lui en naquit un très beau qui fut nommé Josaphat. Le roi réunit alors une multitude infinie pour sacrifier aux dieux à l'occasion de la naissance de son fils : il convoqua soixante astrologues auprès desquels il s'informa avec soin de ce qui devait arriver à cet enfant. Tous lui répondirent qu'il serait grand en puissance et en richesses ; mais le plus sage d'entre eux dit : « Cet enfant, ô roi, ne régnera pas dans ton royaume, mais dans un autre incomparablement meilleur : car la religion chrétienne que tu persécutes sera, je pense, celle qu'il pratiquera. »

Or, il ne parla pas ainsi de lui-même, mais par l'inspiration de Dieu. En l'entendant, le roi resta tout stupéfait ; il fit construire à l'écart dans la ville un palais magnifique pour servir d'habitation à son fils et y mit avec lui des jeunes gens d'une grande beauté, en leur ordonnant de ne pas prononcer devant Josaphat les noms de mort, de vieillesse, d'infirmité, de pauvreté, ni de rien qui pût lui causer de la tristesse ; mais de rie lui mettre sous les yeux que des sujets agréables, en sorte que son esprit., tout occupé de plaisirs, ne pût penser rien des choses à venir.

S'il arrivait que l'un de ceux qui le servaient vint à être malade, aussitôt le roi donnait l'ordre de le mettre dehors, et de le remplacer par un autre en bonne santé. Il commanda encore qu'on ne lui fît aucune mention du Christ.

Il se trouvait, à la même époque, auprès du roi, un homme secrètement très chrétien, qui était le premier des princes de la cour. Un jour qu'il était

allé à la chasse avec le prince, il rencontra un pauvre blessé à un pied par une bête, et étendu par terre, qui lui demanda de le recueillir, car il pourrait bien lui être utile en quelque chose. Le chevalier lui dit : « Volontiers, je veux bien te recueillir, mais j'ignore ce en quoi tu pourras être utile. » Et cet homme reprit : « Je suis médecin de paroles ; si quelqu'un est blessé par propos, je sais employer le remède convenable. »

Le chevalier compta pour rien ce que cet homme disait ; cependant, pour l'amour de Dieu, il le recueillit et en eut soin. Quelques hommes, jaloux et pleins de malice, voyant que ce chevalier était en aussi grande faveur auprès du roi, l'accusèrent à ce dernier non seulement d'être attaché à la foi chrétienne ; mais de chercher à lui ravir le trône, en corrompant la foule et en la gagnant à ses intérêts. « Mais, ajoutèrent-ils, si tu désires, ô roi, t'assurer que ceci est la vérité, fais-le venir en particulier, dis-lui que cette vie est de peu de durée, que tu veux quitter la gloire du trône et prendre l'habit des moines auxquels, jusqu'à ce jour, et par ignorance tu as infligé des persécutions, et tu verras alors ce qu'il te répondra. »

Le roi fit tout ce qui lui avait été suggéré : le chevalier, qui ne se doutait pas de la ruse, loua le projet du roi, en répandant des larmes ; et lui rappelant les vanités du monde, il lui conseilla d'accomplir aussitôt son dessein. Quand le roi entendit cela ; il crut que ce qu'on lui avait dit était la vérité ; alors il fut rempli de fureur, sans cependant rien répondre à son courtisan. Mais celui-ci réfléchissant sur ce que le roi avait accueilli ses paroles avec gravité, se retira en tremblant, et se rappelant qu'il avait un médecin de

paroles, il alla tout lui raconter. Cet homme lui dit : « Sache que le roi, par ce que tu as dit, te soupçonne de vouloir t'emparer de son royaume ; va donc te couper les cheveux, dépouille-toi de tes habits, revêts un cilice et de grand matin, va trouver le roi. Et quand il te demandera ce que cela veut dire, tu lui répondras me voici, ô roi, prêt à te suivre ; et bien que la voie dans laquelle tu désires marcher soit rude, avec toi cependant elle me deviendra facile ; car, de même que tu m'as eupour compagnon dans la prospérité, tu me trouveras encore avec toi dans l'adversité : aujourd'hui donc me voici prêt ; que tardes-tu ?

Le chevalier ayant exécuté cela de point en point, le roi fut frappé de surprise, et pour prouver aux dénonciateurs qu'ils, n'étaient que des fourbes, il combla son courtisan de nouveaux, honneurs.

Or, le fils du roi, qui était élevé dans le palais, parvint à l'âge adulte et fut complètement instruit dans toute sorte de science. Mais étonné de ce que son père l'eût ainsi renfermé, il interrogea, en particulier, à ce sujet, un de ses serviteurs les plus intimes, et lui dit que, ne pouvant sortir du palais, il était dans une position tellement triste que le boire et le manger lui paraissaient insipides.

Le père, qui apprit cela, en fut chagriné. Cependant, il fit préparer pour son fils des chevaux bien dressés, et disposant sur ses devants des groupes pour l'applaudir, il prit toutes les mesures afin qu'il ne rencontrât aucun objet désagréable. Un jour que le jeune homme s'avançait ainsi équipé, un lépreux et un aveugle se rencontrèrent sur son passage. En les voyant, il fut saisi et s'informa de ce qu'ils avaient, qui ils étaient ; ses officiers lui dirent « Ce sont des maladies dont souffrent les

hommes. » « Cela, reprit-il, arrive-t-il ordinairement à tout homme ? Ils lui dirent que non : il leur demanda encore : « On connaît donc ceux qui doivent souffrir ainsi ou bien cela vient-il à quelqu'un indistinctement ? Ils répondirent : « Qui peut savoir ce qui doit arriver aux hommes ? Il resta alors tout inquiet d'un spectacle si inaccoutumé.

Une autre fois, il rencontra un vieillard dont la figure était couverte de rides, le dos courbé et dont les dents tombées lui permettaient à peine de balbutier. Il en fut stupéfait, et voulut connaître la cause de ce prodige. Quand il eut appris que cela était venu à la suite d'un grand nombre d'années, il dit : « Et comment finira-t-il ? Ils lui répondirent : « Par la mort. » Et il dit : « La mort atteint-elle tous les hommes ou seulement quelques-uns ? Or, quand il eut appris que tous doivent mourir, il demanda : « Et après combien d'années ceci arrive-t-il ? « La vieillesse, lui. répondit-on, arrive à quatre-vingts ou à cent ans, ensuite vient la mort. » Le jeune homme, ruminant fréquemment ces faits à part soi, était dans une profonde désolation ; cependant, en la présence de son père, il, affectait la joie, et il désirait beaucoup être fixé et instruit sur ces sortes de choses.

Or, un moine d'une réputation consommée, nommé Barlaam, qui habitait dans le désert de la terre de Sennaar, connut, par révélation, ce qui se passait autour du fils du roi ; alors, prenant le costume d'un marchand, il vint à la capitale d'Avennir et, s'étant rendu auprès du précepteur du fils du prince, il lui parla ainsi : « Je suis marchand, et j'ai à vendre une pierre précieuse qui donne la lumière aux aveugles, ouvre les oreilles

des sourds, fait parler les muets, et communique la sagesse aux insensés.

Conduis-moi donc au fils du roi, et je la lui donnerai. » Le précepteur lui répondit : « Tu parais être d'une prudence consommée, mais tes paroles ne s'accordent pas avec la prudence. Néanmoins, comme je me connais en pierreries, montre-moi cette pierre et, s'il est prouvé qu'elle est telle que tu l'avances, tu obtiendras du fils du roi les plus grands honneurs. » Alors Barlaam ajouta. : « Ma pierre a encore cette vertu : c'est que celui qui n'a pas la vue saine, et qui ne conserve pas une chasteté intègre, perd lui-même la vue en la regardant. Or, comme je suis expert en médecine, je vois que tu n'as pas les yeux sains, mais j'ai entendu dire que le fils du roi est chaste et qu'il a de très beaux et bons yeux. »

Le précepteur lui dit : « S'il en est ainsi, ne me la montre pas, puisque je n'ai pas les yeux sains et, qu'en outre, je croupis dans le péché. » Il annonça donc ces choses au fils du roi, auprès duquel il le conduisit aussitôt. Après avoir été introduit et reçu avec respect, Barlaam lui dit : « Prince, en ne faisant pas attention à l'apparence extérieure, vous avez bien agi. Un roi puissant qui allait dans un char couvert d'or, ayant rencontré, quelques personnes revêtues d'habits déchirés, et exténuées de maigreur, sauta aussitôt à bas de son char et, se prosternant à leurs pieds, il les adora ; puis, s'étant levé, il se jeta à leur cou pour les embrasser. Les grands qui l'accompagnaient furent indignés ; mais, n'osant pas reprocher cette action au roi lui-même, ils racontèrent à son frère comment le monarque avait dérogé par des actions indignes de la majesté royale. Le frère du roi lui en fit des reproches. Or,

le roi avait coutume, quand un particulier était condamné à mort, d'envoyer devant la porte du coupable un héraut avec une trompette destinée à cet usage, et quand le soir fut venu, il fit sonner de la trompette devant la porte de son frère. Celui-ci, en l'entendant, désespéra de conserver sa vie sauve ; il passa toute la nuit sans dormir et fit son testament : le matin arrivé, il se revêtit d'habits noirs et alla en pleurs, avec sa femme et ses enfants, aux portes du palais. Le roi le fit entrer et lui dit : « Ô insensé, si tu as eu une pareille crainte du héraut de ton frère, auquel tu sais bien n'avoir manqué en rien, pourquoi ne dois-je pas craindre les hérauts de mon Seigneur, envers lequel j'ai tant péché, hérauts qui m'appellent à la mort avec une trompette plus éclatante encore, et qui m'annoncent l'arrivée terrible du juge ?

Après quoi, il fit faire quatre coffres, dont deux recouverts entièrement d'or au pourtour furent remplis d'ossements de morts en putréfaction, et deux enduits de poix qui furent remplis de perles et de pierres précieuses. Il fit appeler alors les seigneurs qu'il savait avoir porté des plaintes à son frère, et plaça ces coffres devant eux en leur demandant quels étaient les plus précieux. Ils jugèrent que ceux qui étaient dorés étaient de grand prix ; et que les autres n'avaient aucune valeur. Le roi commanda donc d'ouvrir les coffres dorés, et à l'instant il s'en exhala une puanteur intolérable. Le roi leur dit ensuite : « Ils ressemblent à ceux qui sont recouverts d'habits luxueux, et dont l'intérieur est souillé de toute espèce de vices. »

Puis il fit ouvrir les autres, dont il s'exhala une odeur admirable. « Ceux-ci, dit le roi, sont semblables à ces hommes excessivement pauvres

que j'ai honorés, et qui, couverts de haillons, resplendissent intérieurement de l'odeur de toutes les vertus. Quant à vous, vous faites attention à ce qui est extérieur, sans considérer ce qui existe à l'intérieur. » « Vous avez fait comme ce roi, prince, en bien me recevant. » Alors, Barlaam se mit à parler longuement sur la création du monde, la chute de l'homme, l'incarnation du Fils de Dieu, sa passion et sa résurrection. Après quoi, il s'étendit sur le jour du jugement, sur ce qui serait accordé aux bons et aux méchants ; puis il s'éleva avec force contre ceux qui servent les idoles, et il apporta, en preuve de leur impertinence, l'exemple suivant :

Un archer avait pris un petit oiseau qu'on appelle rossignol, et voulait le tuer, quand le rossignol parla et dit à l'archer : « A quoi bon me tuer ? tu ne sauras remplir ton estomac de ma chair ; mais si tu voulais me lâcher, je te donnerais trois avis, qui pourront t'être fort utiles, si tu les mets soigneusement en pratique. » Cet homme, stupéfait d'entendre parler un oiseau, promit de le lâcher s'il lui faisait connaître ces trois avis. Alors, l'oiseau lui dit : « Ne cherche jamais à entreprendre une chose impossible ; ne te chagrine pas de la perte d'une chose que tu ne saurais recouvrer ; n'ajoute jamais foi à une parole incroyable. Observe ces trois recommandations, et tu t'en trouveras bien. » Alors, l'archer lâcha le rossignol, ainsi qu'il l'avait promis.

Or, le rossignol dit en s'envolant dans les airs : « Malheur à toi, ô homme ! tu as reçu un mauvais conseil, et tu as perdu aujourd'hui un grand trésor, car il y, a dans mes entrailles une perle qui l'emporte en grosseur sur un œuf d'autruche. »

Quand l'archer entendit cela, il fut fort triste d'avoir lâché le rossignol, et il tâchait de le reprendre en disant : « Viens dans ma maison, je serai très bon à ton égard ; je te renverrai avec honneur. » Le rossignol lui répondit : « C'est maintenant que je suis certain que tu es un fou, puisque tu ne retires aucun profit des conseils que je t'ai donnés ; car tu te désoles de m'avoir perdu et de ne pouvoir me reprendre, puis tu essaies de me ravoir, quand tu ne peux pas suivre ma route ; en outre, tu as cru qu'il y avait une grosse perle dans mes entrailles, quand en tout je ne suis pas si gros qu'un œuf d'autruche. »

Ils sont insensés comme cet archer, ceux qui mettent leur confiance dans les idoles, puisqu'ils adorent l'ouvrage de leurs mains, et ils appellent leurs gardiens ceux qu'ils gardent eux-mêmes. Alors, il commença à discuter longuement sur les plaisirs et les vanités du monde, en appuyant ses paroles de plusieurs exemples. « Ceux, disait-il, qui convoitent les délectations corporelles et qui laissent mourir leur âme de faim, ressemblent à un homme qui s'enfuirait au plus vite devant une licorne qui va le dévorer, et qui tombe dans un abîme profond. Or, en tombant, il a saisi avec les mains un arbrisseau et il a posé les pieds sur un endroit glissant et friable ; il voit deux rats, l'un blanc et l'autre noir, occupés à ronger sans cesse la racine de l'arbuste qu'il a saisi, et bientôt ils l'auront coupée. Au fond du gouffre, il aperçoit un dragon terrible vomissant des flammes et ouvrant la gueule pour le dévorer ; sur la place où il a mis les pieds, il distingue quatre aspics qui montrent la tête. Mais, en levant les yeux, il voit un peu de miel qui coule des branches de cet arbuste ; alors il oublie le danger auquel il se trouve exposé, et se livre tout entier au plaisir de goûter ce peu de miel.

La licorne est la figure de la mort, qui poursuit l'homme sans cesse et qui aspire à le prendre ; l'abîme, c'est le monde avec tous les maux dont il est plein. L'arbuste, c'est la vie d'un chacun qui est rongée sans cesse par toutes les heures du jour et de la nuit, comme par un rat blanc et un noir, et qui va être coupée. La place où sont les quatre aspics, c'est le corps composé de quatre éléments, dont les désordres amènent la dissolution de ce corps. Le dragon terrible est la gueule de l'enfer, qui convoite de dévorer tous les hommes. Le miel du rameau, c'est le plaisir trompeur du monde, par lequel l'homme se laisse séduire, et qui lui cache absolument le péril qui l'environne. »

Barlaam continua encore ainsi : « Ceux qui aiment le monde sont semblables à quelqu'un qui a trois amis. Il aime le premier plus que soi, le second autant que soi, et le troisième moins que soi et comme rien. Se trouvant donc en un grand danger, et cité par le roi, il court au premier, lui demande aide, en lui rappelant combien il le chérit. Celui-ci lui répond : « Je ne sais qui tu es ; j'ai d'autres amis avec lesquels je dois faire aujourd'hui une partie de plaisir ; je les aurai toujours pour amis ; cependant voici deux petits morceaux d'étoffe, pour que tu aies de quoi travailler. »

Alors il s'en alla tout confus trouver son second ami et lui demanda aide comme à l'autre ; or, il reçut cette réponse : « Je n'ai pas le temps de m'occuper de ton débat ; je suis accablé de soucis nombreux, cependant je ferai quelques pas pour t'accompagner jusqu'à la porte du palais, et aussitôt je reviendrai chez moi m'occuper de mes propres affaires. »

Alors triste et le désespoir dans l'âme, il alla

trouver son troisième ami, et se présentant devant lui, la tête basse, il lui dit : « Je ne sais comment te parlez, car je ne t'ai pas aimé ainsi que je le devais : mais plongé dans la tribulation et privé de mes amis, je te prie de venir à mon aide et de recevoir mes excuses. » Or, ce troisième lui dit avec un visage riant : « Certainement je te reconnais pour un ami très cher, et me souviens du service que tu m'as rendu, bien qu'il fût léger : je vais aller, en avant, chez le roi auprès duquel j'interviendrai en ta faveur, afin qu'il ne te livre pas entre les mains de tes ennemis. »

Le premier ami, c'est la possession des richesses pour lesquelles l'homme est exposé à bien des dangers : or, quand arrive le moment de la mort, il n'en reçoit rien que quelques mauvais lambeaux pour s'ensevelir. Le second, c'est ta femme, ce sont les enfants, les parents, qui vont seulement jusqu'à ta tombe et qui reviennent, aussitôt après, vaquer à leurs affaires. Le troisième ami, c'est la foi, l'espérance et la charité, et encore l'aumône, puis toutes les autres bonnes œuvres, qui, au moment où nous quittons notre corps, peuvent aller en avant, intervenir pour nous auprès de Dieu, et nous délivrer de nos ennemis qui sont les démons. »

Il continua à parler encore en ces termes : « C'était une coutume, dans une grande ville, de choisir, chaque année, pour prince un étranger inconnu. Quand il avait reçu le pouvoir, il lui était permis de faire tout ce qu'il voulait ; il gouvernait le pays sans ombre de constitution. Pendant qu'il passait le temps dans les délices, en pensant qu'il en serait toujours ainsi pour lui, tout à coup les citoyens se révoltaient : alors ils le traînaient tout nu par la ville et ils l'exilaient dans une île

éloignée, où ne trouvant ni vivres, ni vêtements, il était la proie de la faim et du froid. Cependant un autre homme élevé sur le trône, ayant appris ce que les citoyens faisaient d'ordinaire, fit passer des trésors immenses dans cette île, où ayant été relégué, après son année expirée, il se trouvait en possession d'immenses richesses, quand les autres mouraient de faim.

Cette ville, c'est le monde ; les citoyens sont les princes des ténèbres qui nous allèchent par les faux plaisirs d'ici-bas ; puis la mort vient nous surprendre, au moment où nous nous y attendons le moins, et nous sommes plongés dans les ténèbres : mais les richesses que nous envoyons dans l'éternité, passent par les mains des indigents. »

Barlaam ayant donc parfaitement instruit le fils du roi, celui-ci voulut quitter son père pour suivre le saint. Mais Barlaam lui dit : « Si vous faites cela, vous serez semblable à un jeune homme qui ne voulant pas épouser une personne noble, refuse de donner son consentement et s'enfuit : il vient dans un pays où il trouve une jeune vierge fille d'un pauvre vieillard, occupé à travailler et à prier Dieu. Il s'adresse à elle et lui dit : « Que faites-vous là, femme ? Quoique vous soyez pauvre, vous ne laissez pas que de remercier Dieu, comme si vous eussiez beaucoup reçu de lui. » Elle lui répondit : « De même qu'un léger remède délivre souvent d'une grave langueur, de même la reconnaissance, pour des dons légers, suffit pour en obtenir de plus grands. Les choses extérieures ne nous appartiennent pas, il n'y a que les choses qui sont en nous, qui nous appartiennent. Dieu m'a accordé de grands bienfaits ; il m'a créée à son image, il m'a donné l'intelligence, il m'a appelée à partager sa

gloire et m'a ouvert déjà la porte de son royaume ; pour tant et de si grands bienfaits, il est donc convenable de le louer. » Le jeune homme, voyant la prudence de cette vierge, la demanda en mariage à son père.

Celui-ci lui répondit : « Vous ne pouvez pas épouser ma fille, car vous êtes le fils de parents nobles et riches, tandis que je ne suis qu'un indigent. » Mais comme le jeune homme insistait, le vieillard lui dit : « Je ne puis vous la donner pour que vous l'emmeniez dans la maison de votre père, puisqu'elle est ma fille unique. » Alors il répondit : « Je resterai chez vous, et me conformerai en tout à vos habitudes. » Alors il quitta ses ornements précieux, pour revêtir les habits du vieillard, chez lequel il demeura et dont il épousa la fille. Après l'avoir éprouvé longtemps, le vieillard le conduisit dans sa chambre et lui fit voir une quantité immense de richesses telle qu'il n'en avait jamais vu jusque-là, et il lui en donna la totalité. »

Alors Josaphat dit : « Cette narration convient parfaitement à ma situation et je pense que ce que vous venez de me dire est à mon adresse : mais, dites-moi, mon père, quel âge avez-vous, et où vivez-vous ? parce que je ne veux jamais me séparer de vous. » « J'ai quarante-cinq ans, répondit Barlaam, et je demeure dans les déserts de la terre de Sennaar. » Josaphat lui dit : « Vous me paraissez avoir plus de soixante-dix ans. » Barlaam reprit : « Si vous cherchez à savoir le nombre exact de mes années depuis ma naissance, vous ne vous êtes point trompé ; mais je ne compte pas pour ma vie, toutes celles que j'ai dépensées dans les vanités du monde. Alors l'homme intérieur était mort et je

n'appellerai jamais les années de mort des années de vie. » Or, comme Josaphat voulait l'accompagner au désert, Barlaam lui dit : « Si vous faites cela, je serai privé de votre présence, et serai la cause que mes frères seront persécutés. Attendez que les circonstances soient favorables, alors vous viendrez me trouver. » Barlaam baptisa donc le fils du roi, puis après l'avoir instruit complètement dans la foi, il l'embrassa et il retourna au lieu où il habitait.

Quand le roi eut appris que son fils avait été fait chrétien, il fut en proie à une grande douleur. Arachis, un de ses amis, lui dit pour le consoler : « Ô roi, je connais un vieil ermite qui est de notre religion, ressemblant en tout point à Barlaam ; il se fera donc passer pour lui et commencera par défendre la foi des chrétiens, puis il se laissera vaincre et rétractera tout ce qu'il avait enseigné, ainsi le fils du roi reviendra à nous. » Arachis se mit donc à la tête d'une nombreuse armée pour aller chercher le faux Barlaam ; il prit l'ermite dont on vient de parler et revint en disant qu'il avait pris Barlaam. Quand le fils du roi entendit dire que son maître avait été pris, il pleura amèrement ; mais peu après, une révélation de Dieu lui fit connaître que ce n'était pas lui. Sur ces entrefaites, le père alla trouver son fils et lui dit : « Mon fils, vous m'avez jeté dans un profond chagrin, vous avez déshonoré mes cheveux blancs, et vous m'avez privé de la lumière de mes yeux. Pourquoi, mon fils, vous être comporté ainsi, et avoir abandonné le culte de mes dieux ? Josaphat répondit : « Ce sont les ténèbres que j'ai fui, mon père ; j'ai couru à la lumière, j'ai abandonné l'erreur, et j'ai connu la vérité. Ne prenez pas une peine inutile, car jamais vous ne pourrez me faire renier le Christ. De même

qu'il vous est impossible de toucher de la main les hauteurs du ciel, et de dessécher une mer profonde, sachez qu'il en sera de même de ce que j'avance.

Alors le roi dit « Et quel est donc l'auteur de tous les malheurs qui fondent sur moi, si ce n'est moi-même, qui, pour toi, ai fait des choses merveilleuses comme jamais père n'en a fait à son fils ? C'est la perversité de ta volonté et ton entêtement effréné qui t'a fait rêver tout cela pour abréger mes jours. Les astrologues avaient bien raison de me dire, lors de ta naissance, que tu serais arrogant, et que tu désobéirais à tes parents ; or, aujourd'hui, si tu n'acquiesces à mes désirs, je te traiterai comme un étranger : de père que je suis, je deviendrai ton ennemi, et je te ferai ce que je n'ai pas encore fait à mes ennemis. » Josaphat lui répondit « Pourquoi, ô roi, vous attrister de ce que je suis entré en possession de ce qui est bon ? Où a-t-on jamais rencontré un père qui eût été chagriné de la prospérité de son fils ? Désormais, je ne vous donnerai plus le nom de père ; mais, si vous devenez mon ennemi, je vous fuirai comme un serpent. » Le roi le quitta en colère, et fit part à Arachis son ami de l'opiniâtreté de son fils. Arachis lui conseilla de ne pas user envers Josaphat de paroles dures, car l'enfant se laisserait plutôt gagner par les caresses et la douceur. Le lendemain, le roi vint chez son fils et le tenant serré sur son cœur, il l'embrassait en disant : « Mon très cher enfant, respecte les cheveux blancs de ton père ; honore ton père, mon fils, ne sais-tu pas quel bien c'est d'obéir à son père et de lui apporter de la joie, comme au contraire c'est un mal de l'irriter ? Tous ceux qui l'ont fait ont mal fini. »

Josaphat lui répondit : « Il y a un temps pour

aimer et un temps pour haïr, comme il y a un temps pour obéir ; un temps pour la paix et un temps pour la guerre. Nous ne devons jamais obéir à ceux qui nous détournent de servir Dieu, fût-ce notre père, fût-ce notre mère. » Le père de Josaphat, voyant la constance de son fils, lui dit : « Puisque tu es si obstiné à ne vouloir pas m'obéir, viens au moins avec moi, et, croyons tous les deux la vérité. Barlaam, qui t'a séduit, est en mon pouvoir. Que les nôtres et les vôtres avec Barlaam se réunissent, et j'enverrai un héraut pour que les Galiléens n'aient aucune crainte de venir. Quand la discussion aura été engagée, si votre Barlaam l'emporte, nous croirons ce que vous croyez ; si ce sont les nôtres qui ont l'avantage, vous vous rangerez de notre côté. » Ceci ayant convenu au fils du roi, on régla avec le faux Barlaam la méthode qu'on emploierait pour paraître défendre tout d'abord la foi des chrétiens ; puis on se promit d'avoir le dessous. Tous donc s'étant réunis au même endroit, Josaphat s'adressa à Nachor (le faux Barlaam) et lui dit : « Tu sais, Barlaam, comment tu m'as instruit : si tu défends la foi que tu m'as enseignée, je persévérerai jusqu'à la fin de ma vie dans ta doctrine, mais si tu es vaincu, je vengerai sur toi cet affront, en arrachant de mes mains ton cœur et ta langue pour la donner aux chiens, afin que désormais personne n'ait plus la présomption d'induire en erreur les fils des rois. » En entendant ces paroles, Nachor devint grandement triste et craintif, car il se voyait tombé dans la fosse qu'il avait creusée, et pris dans son propre piège. Il réfléchit qu'il était plus avantageux pour lui de se mettre du côté du fils de son roi afin de pouvoir se soustraire à la mort qui le menaçait. Or, le roi lui avait dit en particulier de défendre sa croyance sans

rien craindre. Alors un des rhéteurs se leva et prit ainsi la parole : « C'est toi qui es Barlaam qui as séduit le fils du roi ?

Et il répondit : « Je suis Barlaam ; je n'ai point induit le fils du roi en erreur, mais je l'ai délivré de l'erreur. »

Le rhéteur : « Puisque des hommes distingués et dignes d'admiration ont adoré nos dieux, comment donc oses-tu t'élever contre eux ?

Nachor : « Les Chaldéens, les Grecs et les Égyptiens se sont trompés en disant que les créatures sont des dieux : car les Chaldéens ont cru que les éléments étaient des dieux, tandis qu'ils n'ont été créés que pour l'utilité des hommes, pour être soumis à leur puissance, et qu'ils sont gâtés par de nombreuses altérations. Les Grecs regardent comme dieux des hommes abominables, par exemple, Saturne qu'ils disent avoir mangé ses enfants, s'être coupé les parties de la génération qu'il jeta dans la mer d'où est née Vénus, que Jupiter, son fils, le lia et le lança dans le tartare. Jupiter est aussi représenté comme le roi des autres dieux, et cependant on dit qu'il s'est souvent transformé en animal pour commettre des adultères. Ils soutiennent encore que Vénus est une déesse adultère ; car, elle eut tantôt Mars, tantôt Adonis pour complices. Quant aux Égyptiens, ils ont adoré les animaux, comme la brebis, le veau, le porc, etc. Mais les chrétiens adorent le Fils du Très-Haut, qui est descendu du ciel et a pris une chair. »

Ensuite Nachor commença à défendre avec évidence, la foi des chrétiens, et à l'appuyer par des raisons telles que les rhéteurs réduits au silence ne surent absolument que répondre. Or, Josaphat était

dans la joie de ce que le Seigneur défendait la vérité par un ennemi de la vérité ; mais le roi fut rempli de fureur. Il fit ajourner l'assemblée, comme s'il devait s'occuper le lendemain de cette affaire. Josaphat dit alors à son père : « Permettez que mon maître passe cette nuit avec moi, afin que nous conférions ensemble des réponses que nous aurons à donner demain : vous, de votre côté, prenez vos gens pour, conférer entre eux ; ou bien encore laissez venir vos docteurs avec moi, et prenez le mien ; autrement vous n'useriez pas de justice, mais de violence. » En conséquence le roi lui accorda d'emmener Nachor avec lui ; car il avait encore l'espoir qu'il le séduirait. Le fils du roi étant donc rentré dans son palais avec Nachor, Josaphat lui dit : « Ne pense pas que j'ignore qui tu es, je sais que tu n'es point Barlaam, mais l'astrologue Nachor. »

Alors Josaphat commença à lui montrer la route du salut, le convertit à la foi, et le matin il l'envoya dans le désert, où il reçut le baptême, et mena la vie érémitique.

Un mage, du nom de Théodas, apprenant ce qui se passait, vint trouver le roi, et lui promit de faire rentrer son fils sous ses lois. Le roi lui dit : « Si tu fais cela, je t'érige une statue d'or, à laquelle j'offrirai des sacrifices comme à nos dieux. » Théodas lui dit : « Éloigne de ton fils tous les hommes, fais entrer chez lui les belles femmes bien parées, afin qu'elles soient toujours avec lui, qu'elles le servent, qu'elles s'entretiennent, et qu'elles demeurent avec lui, alors, j'enverrai vers lui un de mes esprits, qui l'enflammera pour les plaisirs : il n'y a rien en effet de plus séducteur pour les jeunes gens que l'aspect des femmes.

Un roi n'avait qu'un fils, et des médecins fort habiles lui dirent qu'il perdrait la vue, s'il ne restait jusqu'à l'âge de dix ans sans voir le soleil ni la lune. Le roi fit donc creuser une caverne dans la roche, et y fit rester ce fils jusqu'à l'âge de dix ans. Quand ils furent écoulés, le roi ordonna qu'on mît sous les yeux de son fils toute espèce de choses, afin qu'il pût les connaître par leur nom. On lui présenta donc de l'or, et de l'argent, des pierres précieuses, des vêtements splendides, des chevaux dignes d'un roi, et enfin toute sorte de choses ; quand il demandait à ses officiers le nom de chacune, ceux-ci le lui disaient. Or, comme il cherchait avec impatience à connaître le nom des femmes, celui qui portait l'épée du roi dit en badinant que c'étaient des démons qui séduisent les hommes. Le roi ayant enfin demandé à son fils quelle était de toutes les choses qu'il avait vues, celle qu'il aimait le mieux, il répondit : « Mon père qu'y aurait-il autre chose que ces démons qui séduisent les hommes ? mon âme ne s'est éprise de rien comme de ceci. »

Eh bien, continua le mage, ne compte pas pouvoir vaincre ton fils par aucun autre moyen que celui-là. Le roi congédia donc tous ceux qui étaient attachés au service de son fils, et lui donna pour société de belles jeunes filles qui le provoquaient. à chaque instant au péché : il ne lui laissa personne autre à voir, avec qui parler, et manger. Or ; un malin esprit, envoyé par le mage, s'empara du jeune homme et alluma au dedans de lui un foyer ardent ; qui enflammait son cœur intérieurement en même temps que les jeunes filles excitaient à l'extérieur des ardeurs étranges.

En se sentant tourmenté avec une pareille

violence, Josaphat était troublé, mais il se recommanda à Dieu qui lui envoya de la consolation ; alors toute tentation disparut. Ensuite on lui envoya une jeune personne d'une beauté extraordinaire ; elle était la fille d'un roi, mais elle avait perdu son père. Comme l'homme de Dieu l'instruisait, elle lui dit : « Si tu désires m'empêcher d'adorer les idoles, marie-toi avec moi, puisque les chrétiens n'ont pas le mariage en horreur, mais qu'au contraire ils le louent d'ailleurs leurs patriarches, leurs prophètes, et Pierre leur apôtre ont été mariés. » Josaphat lui répondit « C'est en vain que tu m'apportes ces raisons ; il est permis à la vérité aux chrétiens de se marier, mais c'est seulement à ceux qui n'ont pas promis de conserver la virginité. » Elle repartit : « Soit, comme tu veux ; mais si tu désires sauver, mon âme, accorde-moi une simple demande que je te vais faire ; couche seulement cette nuit avec moi, et je te promets de me faire chrétienne au point du jour, car si, comme vous le dites, il y a joie dans le ciel pour un pécheur qui fait, pénitence, une grande récompense n'est-elle pas due à celui qui est l'auteur d'une conversion ? Fais seulement une fois ce que je te demande, et de cette manière tu me sauveras moi-même. » Elle se mit donc à battre vigoureusement en brèche la tour de son âme. Le démon, qui vit cela, dit à ses compagnons « Voyez comment elle ébranle ce que nous n'avons pu ébranler ; venez donc, ruons-nous courageusement sur lui, nous en avons une occasion favorable. »

Quand le jeune homme se vit cerné si hardiment, puisque d'un côté la concupiscence le prenait et d'un autre côté, le diable aidant, le salut de la jeune fille l'ébranlait, il se mit en oraison en versant des larmes. Pendant cette oraison, il

s'endormit, et se vit conduire dans une prairie ornée de belles fleurs, où un vent doux faisait rendre aux feuilles des arbres des accords charmants, en même temps qu'il remplissait l'air de parfums extraordinaires ; aux arbres étaient suspendus des fruits admirables à la vue, et délicieux au goût. Il voyait encore des sièges couverts d'or et de perles placés çà et là, des lits resplendissants de draperies et d'ornements les plus précieux, et des ruisseaux qui roulaient une eau très limpide. De là on le fit entrer dans une ville dont les murs étaient d'or fin et brillaient d'un éclat merveilleux, des chœurs célestes y chantaient un cantique que jamais l'oreille d'un mortel n'a entendu. Alors on lui dit : « C'est ici le séjour des bienheureux. » Or, comme les hommes qui conduisaient Josaphat voulaient le ramener, il les priait de lui permettre de rester. Ils lui dirent : « Il te faut encore beaucoup travailler pour venir ici, si pourtant tu peux te faire violence. » Ensuite ils le conduisirent dans des lieux affreux et remplis de toute sorte de saletés ; et on lui dit. : « C'est ici leséjour des méchants. » A son réveil, la beauté de cette jeune fille et des autres lui semblait plus repoussante que de l'ordure.

Quand les esprits malins revinrent trouver Théodas, il leur adressa des reproches, mais ils dirent : « Avant qu'il n'ait fait le signe de la croix, nous nous étions jetés sur lui et l'avions troublé singulièrement, mais dès qu'il s'est muni de ce signe, il nous a poursuivis en colère. » Alors Théodas, avec le roi, alla trouver Josaphat dans l'espoir de pouvoir le persuader ; mais le mage fut pris par celui qu'il voulait prendre. Il fut converti par Josaphat, reçut le baptême et vécut d'une manière édifiante.

Le roi, au désespoir, céda à son fils, de l'avis de ses courtisans, la moitié de son royaume. Or, bien que Josaphat désirât de toute son âme vivre dans le désert, néanmoins pour l'extension de la foi, il se chargea du gouvernement pour un temps ; et dans les villes, il érigea des temples et des croix : il convertit tout son peuple à Jésus-Christ. Le père, enfin, se rendant aux raisons et aux exhortations de son fils, reçut la foi du Christ avec le baptême, puis abandonnant tout le royaume à Josaphat, il s'appliqua aux œuvres de miséricorde, après quoi, il termina dignement sa vie.

Pour Josaphat, plusieurs fois il avait nommé Barachias pour régner en sa place, avec l'intention de s'enfuir, mais toujours le peuple le retenait. Enfin il réussit à s'évader et comme il se dirigeait vers le désert, il donna à un pauvre ses vêtements royaux et se contenta des plus pauvres habits. Mais le diable lui tendait une infinité d'embûches : quelquefois, en effet, il se jetait sur lui avec une épée nue et le menaçait de le frapper, s'il ne se désistait de sa résolution ; d'autres fois, il lui apparaissait sous la forme de bêtes féroces, en grinçant des dents et poussant des mugissements horribles. Mais Josaphat disait : « Le Seigneur est mon soutien et je ne craindrai point ce qu'une créature pourra me faire » (Ps. CXVII).

Il passa donc deux ans à errer dans le désert sans pouvoir trouver Barlaam. Enfin, il découvrit une caverne à la porte de laquelle il dit : « Bénissez, père, bénissez. » Barlaam reconnut sa voix et courut dehors : alors ils s'embrassèrent l'un et l'autre avec la plus grande effusion et se tenaient si étroitement serrés qu'ils ne pouvaient se séparer. Josaphat, raconta alors à Barlaam tout ce qui lui

était arrivé, celui-ci rendit à Dieu d'immenses actions de grâces. Josaphat demeura là de nombreuses années, se livrant aux pratiques de la vertu et d'une abstinence étonnante. Enfin Barlaam, parvenu au terme de ses jours, reposa en paix vers l'an du Seigneur 380. Josaphat qui avait quitté son royaume à l'âge de vingt-cinq ans, se soumit aux labeurs de la vie érémitique pendant trente-cinq ans ; alors orné d'une multitude de vertus, il reposa en paix et fut enseveli à côté de Barlaam.

Le roi Barachias, qui l'apprit, vint avec une armée nombreuse à leur tombeau où il prit leurs corps avec respect et en fit la translation dans sa capitale. Il s'opéra beaucoup de miracles à leur sépulture.

104. Saint Pélage, pape

Pélage, pape, s'éleva à une haute sainteté : après avoir acquis l'estime générale dans le pontificat, il reposa en paix, les mains pleines de bonnes œuvres. Ce Pélage ne fut point le prédécesseur de saint Grégoire, mais le troisième avant lui. Le Pélage dont nous parlons eut pour successeur Jean III ; à Jean succéda Benoît, à Benoît Pélage et à Pélage Grégoire. Du temps du premier Pélage, les Lombards vinrent en Italie, et comme il est probable que beaucoup de gens ignorent leur histoire, je me suis décidé à l'insérer ici d'après les Gestes de ce peuple compilés par Paul, leur historien, et d'après différentes chroniques. Il y avait dans la Germanie un peuple fort nombreux qui, sorti des rivages de l'Océan septentrional, vint de l'île de Scandinave à la suite de grandes batailles

et de courses en différents pays, dans la Pannonie, et n'osant s'avancer plus loin, il choisit cette province pour s'y fixer à toujours. D'abord on les appela Winules et ensuite Lombards.

Or, tandis qu'ils résidaient dans la Germanie, Agilmud, leur roi, trouva dans un abreuvoir sept enfants qu'une femme de mauvaise vie avait eus d'une seule couche ; elle les y avait jetés pour les faire périr. Le roi qui était venu là par hasard fut frappé de surprise et les retournait avec sa lance, quand l'un de ces enfants saisit l'arme du roi avec sa main. À cette vue, le roi, stupéfait, le fit nourrir et le nomma Lamission, en annonçant que ce serait un grand homme : Sa probité fut telle, qu'après la mort d'Agilmud, les Lombards le choisirent pour leur roi*. Environ à la même époque, c'est-à-dire l'an de l'incarnation du Seigneur quatre cent quatre-vingt, au rapport d'Eutrope, un évêque arien voulant baptiser un nommé Barba, dit « Barba, je te baptise, au nom du Père, par le Fils dans le Saint-Esprit » (il voulait montrer par là que le Fils et le Saint-Esprit étaient inférieurs au Père), mais tout-à-coup l'eau disparut, et Barba se réfugia dans l'église.

*Sigebert, Chronique, an 479.

A peu près dans le même temps, florissaient saint Médard et saint Gildard, frères utérins, qui naquirent le même jour, furent consacrés évêques le même jour et moururent en Jésus-Christ le même jour.

Or, quelque temps auparavant, c'est-à-dire vers l'an du Seigneur 450, Sigebert raconte dans sa chronique que l'hérésie d'Arius était répandue dans les Gaules, mais que l'unité de substance des trois personnes fut démontrée par un miracle

remarquable. Un évêque, célébrant la messe dans la ville de Bazas, vit tomber sur l'autel trois gouttes très limpides, d'une égale grandeur, qui, se réunissant ensemble, formèrent une perle d'une rare beauté. L'évêque l'ayant mise au milieu d'une croix d'or, les autres perles qui s'y trouvaient en tombèrent aussitôt. Sigebert ajoute encore que cette perle paraît terne aux impies et limpide à ceux qui sont purs : qu'elle donne la santé aux infirmes et qu'elle augmente la dévotion de ceux qui adorent la croix.

Ensuite les Lombards eurent pour roi Alboin, homme brave et intrépide, qui fit la guerre au roi des Gépides, dont il défit l'armée et qu'il tua dans la bataille. Alors le fils de ce roi, qui lui avait succédé, s'avança à main armée contre Alboin, pour venger son père. Alboin fit marcher son armée contre lui, le défit et le tua ; de plus, il fit captive Rosémonde, sa fille, et l'épousa. Il fit faire, avec le crâne de ce roi, une coupe qui fut entourée d'argent, et dans laquelle il buvait.

En ce temps-là, Justin le jeune gouvernait l'empire ; or, il avait pour général un eunuque, nommé Narsès, homme noble et courageux ; celui-ci marcha contre les Goths qui avaient fait invasion dans toute l'Italie, les battit, tua le roi des Goths et rendit la paix à tout le pays. Pour les services immenses qu'il avait rendus, il eut à souffrir de l'envie des Romains. Accusé à tort auprès de l'empereur, celui-ci le déposa. L'épouse de l'empereur, nommée Sophie, lui fit l'affront de l'obliger à filer avec ses servantes et de lui faire dévider de la laine. Narsès fit répondre à l'impératrice : « Eh bien ! j'aurai soin de te filer une toile tellement solide que, dans ta vie entière,

tu ne pourras l'user. » Narsès se retira donc à Naples et manda aux Lombards d'abandonner les misérables champs de la Pannonie et de venir en foule s'emparer du sol fertile de l'Italie. Quand Alboin apprit cela, il quitta la Pannonie, en l'an de l'incarnation du Seigneur 568 ; il entra en Italie avec les Lombards. Or, c'était la coutume chez eux de porter la barbe longue ; et une fois, dit-on, que des espions devaient venir chez eux, Alboin ordonna que toutes les femmes déliassent leurs cheveux pour ensuite les faire passer sous leur menton, afin que les espions les prissent pour des hommes à barbe ; de là le nom de Lombards qui leur fut donné dans la suite pour leurs longues barbes ; car barda en leur langue signifie barbe. D'autres disent que les Winules étant sur le point de se battre avec les Vandales, allèrent trouver un personnage qui avait l'esprit de prophétie, afin qu'il priât pour qu'ils fussent vainqueurs et qu'il les bénît.

D'après le conseil de sa femme, ils se placèrent vis-à-vis la fenêtre à laquelle il se mettait pour, prier tourné vers l'Orient, et ils commandèrent à leurs femmes de se faire passer les cheveux autour du menton. Quand ce personnage ouvrit sa fenêtre, il s'écria en les voyant : « Qui sont ces Lombards ? Et sa femme ajouta que la victoire resterait à ceux auxquels son mari avait donné ce nom. Étant entrés en Italie, ils se rendirent maîtres de presque toutes les villes, dont ils massacrèrent les habitants. Ils restèrent trois ans autour de Pavie pour en faire le siège, enfin ils s'en rendirent les maîtres. Or, le roi Alboin avait juré de tuer tous les chrétiens. II allait entrer dans Pavie, quand son cheval tomba sur les genoux, malgré les coups d'éperon qu'il lui enfonçait dans les flancs, et l'animal ne put se

relever qu'après que le roi eut rétracté son serment, selon l'avis d'un chrétien. Les Lombards étant entrés, dans Milan, toute l'Italie fut subjuguée en peu de temps, à l'exception de Rome et de Romanila, qui reçut ce nom parce que c'était comme une autre Rome et qu'elle était toujours restée unie à Rome.

Le roi Alboin, étant à Vérone, fit préparer un grand festin et, faisant apporter sa coupe qu'il avait fait faire avec le crâne du roi, il y but et y fit boire sa femme Rosemonde, en disant : « Bois avec ton père. » Rosemonde, ayant compris ce que cela voulait dire, conçut contre le roi une haine violente. Or, le roi avait un général qui vivait criminellement avec une des suivantes de la reine, et, une nuit que le roi était absent, Rosemonde entra dans la chambre de sa suivante et, se faisant passer pour cette dernière, elle dit au général de venir la trouver cette nuit-là. Il y vint, et la reine, qui avait pris la place de la suivante, dit un instant après au général : « Sais-tu qui je suis ? Il répondit qu'elle était une telle, son amie, et la reine ajouta : « Pas du tout, je suis Rosemonde ; il est certain que tu viens aujourd'hui de faire une action, après laquelle il faut que tu tues Alboin ou qu'Alboin te tue.

Je veux donc que tu me venges de cet homme, qui est mon époux, qui a tué mon père et qui, de son crâne, s'étant fait une coupe, m'y a présenté à boire. » Le général ne voulut point consentir, mais il promit d'en trouver un autre qui accomplirait son projet. Alors, la reine ôta toutes les armes du roi, à l'exception d'une épée placée à la tête du lit, qu'elle lia solidement pour qu'on ne pût ni l'enlever, ni la dégainer. Or, pendant que le roi dormait sur une litière, le meurtrier fit quelques efforts pour entrer

dans sa chambre. Le roi, qui s'en aperçut, sauta de sa litière et se jeta sur son épée ; mais, ne pouvantla tirer, il se défendit vigoureusement avec une escabelle. Toutefois, le meurtrier, qui était très bien armé, se précipita sur le roi et le tua. S'emparant alors de tous les trésors du palais, il s'enfuit, dit-on, à Ravenne, avec Rosemonde. Mais celle-ci distingua, en cette ville, le préfet, jeune homme d'une grande beauté, et voulut l'épouser ; elle donna un poison dans une coupe à son mari qui, sentant l'amertume du breuvage, commanda à sa femme d'avaler le reste. Et, comme elle s'y refusait, il tira son épée et la força à boire ; et ainsi périrent-ils tous deux dans le même lieu. Enfin, un roi des Lombards, du nom d'Adalaolh accepta la foi de Jésus-Christ, et fut baptisé. Theudeline, reine des Lombards, chrétienne fort pieuse, fit construire un magnifique oratoire à Moditia*. Ce fut à elle que saint Grégoire adressa ses Dialogues. Son mari Aigiluphe, qui fut en premier lieu duc de Turin, puis roi des Lombards, fut converti par elle à la foi, et elle lui fit obtenir la paix avec l'empire romain et l'Église.

*C'est un endroit à 12 milles de Milan, qui est nommé Modœtia, Modicia et Modica ; dans Paul, diacre.

La paix fut conclue, entre les Romains et les Lombards, le jour de la fête des saints Gervais et Protais, et ce fait la raison pour laquelle saint Grégoire établit qu'on chanterait à cette fête, à l'*Introït* de la messe : *Loquetur Dotninus pacem*, etc. Et à la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, la paix et la conversion des Lombards furent plus amplement confirmées. Theudeline avait en saint Jean une dévotion particulière, car elle attribuait à ses mérites la conversion de sa nation ; elle fit donc construire l'oratoire dont il a

été parlé plus haut, à Moditia, et il fut révélé à un saint personnage que saint Jean était le patron et le défenseur de ce peuple.

Saint Grégoire étant mort, Sabinien lui succéda ; à Sabinien, Boniface III, et à Boniface III, Boniface IV. Aux prières de ce dernier, l'empereur Phocas donna à l'Église de Jésus-Christ le Panthéon, vers l'an du Seigneur six cent dix, et auparavant, à la sollicitation de Boniface III, il décréta que le siège de Rome était le chef de toutes les Églises, car l'Église de Constantinople s'intitu1ait la première de toutes. Du temps de ce Boniface, après la mort de Phocas et sous le règne d'Héraclius, vers l'an du Seigneur six cent dix, Mahomet, faux prophète et magicien, séduisit les Agaréniens ou Ismaélites, autrement dit Sarrasins, de la manière suivante, d'après ce qu'on lit dans son histoire et dans une chronique :

Un clerc très fameux ; n'ayant pu obtenir à la cour romaine les honneurs auxquels il prétendait, se retira furieux aux pays d'outre-mer, et, par ses fourberies, il gagna une multitude innombrable de monde. Rencontrant Mahomet, il lui dit qu'il voulait le mettre lui-même à la tête de ce peuple. Il nourrit une colombe avec différentes sortes de grains, qu'il plaçait dans les oreilles de Mahomet. La colombe se tenait sur les épaules de celui-ci, prenait sa nourriture dans ses oreilles, et elle y était si bien habituée, qu'aussitôt qu'elle voyait Mahomet, elle sautait sur ses épaules et lui mettait le bec dans l'oreille. Or, le clerc dont il vient d'être parlé, réunissant le peuple, dit qu'il voulait établir à sa tête celui que l'Esprit-Saint désignerait en se montrant sous la forme d'une colombe. À l'instant, il lâcha l'oiseau sans qu'on s'en aperçût ; celui-ci

s'envola sur les épaules de Mahomet, placé au milieu de la foule ; et lui mit le bec dans l'oreille. À cette vue, le peuple crut que l'Esprit-Saint descendait sur Mahomet et lui apportait dans l'oreille les paroles de Dieu. Ce fut ainsi que ce séducteur trompa les Sarrasins. Ils s'attachèrent à lui, et firent invasion dans le royaume de Perse et dans l'empire d'Orient, jusqu'à Alexandrie.

Voilà ce qu'on dit vulgairement, mais le récit qu'on va lire est plus certain. Mahomet, en rédigeant ses lois ; prétendait faussement les avoir reçues du Saint-Esprit, qui souvent venait voler sur lui, sous l'apparence d'une colombe, à la vue du peuple. Dans ces lois, il inséra quelques récits des premiers âges, tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Car, comme il faisait le commerce dans sa jeunesse, en allant avec ses chameaux en Égypte et en Palestine, il avait souvent des rapports avec les chrétiens et les juifs, qui lui firent connaître l'un et l'autre Testament. De là, le rite qu'observent les Sarrasins comme les juifs, de se circoncire et de ne point manger de la chair de porc. Mahomet, voulant assigner une cause de cette défense, dit qu'après le déluge, le porc fut procréé de la fiente du chameau, et que c'était pour cela qu'un peuple pur devait s'en abstenir comme d'un animal immonde. Ils sont aussi d'accord avec les chrétiens, en ce qu'ils croient un seul Dieu tout-puissant et créateur de toutes choses. Ce faux prophète avança encore, en mêlant le vrai avec le faux, que Moïse fût un grand prophète, mais que le Christ est plus grand, que c'est le premier des prophètes, qu'il est né de la vierge Marie, par la vertu de Dieu et sans la coopération de l'homme. Il dit encore, dans son Alchoran, que Jésus-Christ, étant encore enfant, créa des oiseaux du limon de la terre ; mais à tout

cela, il mêla du poison ; en disant que Jésus-Christ n'avait pas réellement souffert, et qu'il n'était point vraiment ressuscité ; mais c'était un autre homme qui lui ressemblait qui avait fait cela et avait souffert.

Une dame, nommée Cadigan, qui était à la tête d'une province nommée Corocanica, voyant cet homme admis dans la société des Juifs et des Sarrasins et protégé par eux, pensait que la majesté divine était cachée en lui. Or, comme elle était veuve, elle le prit pour mari ; ce fut ainsi que Mahomet obtint la principauté de toute cette province.

Par ses prestiges, il enchanta non seulement cette femme, mais encore les Juifs et les Sarrasins, au point qu'il avouait publiquement être le Messie promis dans la loi. Dans la suite, Mahomet eut de fréquentes attaques d'épilepsie. Cadigan, qui s'en aperçut, s'attristait fort d'avoir épousé un homme très impur et épileptique. Pour calmer sa femme, Mahomet la flattait en lui disant : « Je contemple l'archange Gabriel qui s'entretient fréquemment avec moi, et comme je ne puis supporter la splendeur de son visage, je tombe en défaillance et en convulsions. »

Sa femme et les autres crurent qu'il en était ainsi. Cependant on lit autre part que celui qui instruisit Mahomet fut un moine, nommé Sergius, qui ayant été chassé de son monastère pour avoir embrassé l'erreur de Nestorius, vint en Arabie et s'attacha à Mahomet, bien qu'on lise ailleurs que c'était un archidiacre demeurant dans les environs d'Antioche et dit-on, de la secte des Jacobites, qui recommandent la circoncision, et qui assurent que le Christ n'était pas un Dieu, mais seulement un

homme juste et saint, conçu du Saint-Esprit et né d'une vierge : toutes choses que les Sarrasins croient et affirment.

Ce Sergius donc enseigna, dit-on, à Mahomet bien des choses du nouveau et de l'ancien Testament. En effet Mahomet, orphelin de père et de mère, passa les années de son enfance sous la tutelle de son oncle, et fut attaché longtemps, ainsi que toute sa nation, au culte des idoles des Arabes, comme il l'assure dans son Alchoran quand il prétend que Dieu lui dit : « Tu as été orphelin et je t'ai pris sous ma protection. Tu es resté longtemps dans l'erreur de l'idolâtrie et je t'en ai retiré ; tu étais pauvre et je t'ai enrichi. »

Toute la nation arabe, ainsi que Mahomet, adorait Vénus comme déesse, et c'est l'origine du grand respect des sarrasins pour le vendredi, comme les juifs gardent le samedi et les chrétiens le dimanche. Mahomet, devenu maître des richesses de Cadigan, arriva à ce comble d'audace qu'il songea à usurper pour lui le royaume des Arabes ; mais comme il prévoyait ne pouvoir réussir par la violence et que surtout il était méprisé par ceux de sa tribu qui avaient joui d'un plus grand crédit que lui, il voulut se faire passer pour prophète, afin d'attirer au moins par une sainteté simulée ceux qu'il ne pouvait subjuguer par la force. Il suivait les conseils de ce Sergius qui était fort prudent : car il le faisait rester caché, lui demandait tout pour le reporter au peuple, et lui donnait le nom de l'archange Gabriel. Ce fut ainsi que Mahomet, se faisant passer pour prophète, obtint d'être le chef de toute cette nation : et tous crurent en lui, soit de bon gré, soit par crainte du glaive. Ce dernier récit est plus exact que celui où

il est question de la colombe, et c'est celui auquel il faut tenir.

Or, comme ce Sergius était moine, il voulut que les Sarrasins se servissent de l'habit monacal, savoir de la coule sans le capuce, et qu'à l'exemple des moines, ils fissent grand nombre de génuflexions, à des heures réglées, comme aussi des prières. Et parce que les Juifs priaient tournés vers l'occident et les chrétiens vers l'orient, il voulut que les siens priassent tournés vers le midi, pratique encore en usage chez les Sarrasins.

Mahomet promulgua grand nombre de lois que lui enseigna Sergius, qui les avait trouvées dans la loi de Moïse. Ainsi les Sarrasins se lavent souvent, mais principalement quand ils doivent prier ; ils se nettoient les parties secrètes, les mains, les bras, la figure, la bouche et tous les membres du corps, afin de pouvoir prier avec plus de pureté. En priant, ils confessent un seul Dieu, qui n'a ni égal ni semblable, et ils reconnaissent que Mahomet est son prophète. Dans l'année, ils jeûnent un mois entier : et quand ils jeûnent, ils mangent seulement pendant la nuit, mais jamais le jour : en sorte que, depuis l'instant du jour qu'ils peuvent distinguer le noir du blanc jusqu'au coucher du soleil, personne n'oserait manger ni boire ou se salir en ayant accointance avec sa femme. Après le coucher du soleil jusqu'au crépuscule du jour suivant, toujours il leur est permis de manger, de boire et d'avoir commerce avec leurs femmes : cependant les infirmes n'y sont pas tenus, une fois chaque année, ils sont obligés de venir visiter la maison de Dieu qui est à la Mecque, et de l'y adorer, d'en faire le tour avec des vêtements qui ne sont point cousus, et de jeter entre leurs jambes des pierres pour

lapider le diable. Cette maison construite, disent-ils, par Adam, servit de lieu de prière à Abraham et à Ismaël ; ensuite elle a été donnée à Mahomet et à tous ses sectaires. Ils peuvent manger toute sorte de chair, à l'exception du porc, du sang et des animaux qui n'ont pas été tués de main d'homme. Il leur est permis d'avoir quatre femmes légitimes à la fois, et de répudier chacune d'elles jusqu'à trois fois, puis de la reprendre, de manière cependant à ne pas dépasser quatre fois.

Ils peuvent avoir autant de femmes achetées ou captives qu'ils veulent, et il leur est permis de les vendre à volonté, à moins qu'elles ne soient devenues enceintes de leurs œuvres. Il leur est aussi accordé de prendre des épouses de leur famille, afin que leur race s'augmente, et qu'ils resserrent, entre eux, le lien de l'amitié. Quand ils réclament une propriété, il suffit que le demandeur prouve par témoins et que l'accusé affirme son innocence par serment. Celui qui est surpris en adultère est lapidé avec sa complice ; celui qui a forniqué avec une autre est condamné à recevoir quatre-vingts coups de bâton. Cependant Mahomet prétendit que le Seigneur lui avait permis, par l'entremise de l'ange Gabriel, d'approcher des femmes des autres, afin d'engendrer des hommes de vertu et des prophètes. Or, un sien serviteur avait une belle femme à laquelle il avait interdit de parler à son maître, et un jour qu'il la trouva causant avec lui, il la répudia à l'instant. Mahomet la prit et la mit au nombre de ses autres femmes : mais dans la crainte d'exciter les murmures du peuple, il fabriqua une charte qu'il dit lui avoir été apportée du ciel, par laquelle il était déclaré que quand quelqu'un répudierait une femme, celle-ci serait l'épouse de celui qui l'aurait recueillie :

observance qui est encore aujourd'hui une loi chez les Sarrasins. Le voleur surpris une première et une seconde fois est frappé, de coups ; la troisième fois, il a la main coupée, et la quatrième, on lui enlève le pied. Il leur est commandé de ne jamais boire de vin.

Dieu a promis, assurent-ils, à ceux qui observent ces pratiques et les autres commandements, le paradis, c'est-à-dire, un jardin de délices arrosé par des eaux courantes, où ils auront des sièges éternels, sans être exposés ni au chaud, ni au froid, où ils seront nourris de toutes sortes de mets ; tout ce qu'ils demanderont, ils le trouveront à l'instant devant eux : ils seront revêtus d'habits de soie de toute couleur, ils seront unis à des vierges admirables de beauté, et ils nageront dans toutes les délices. Des anges se promèneront connue les échansons, avec des vases d'or et d'argent ; dans les vases d'or ils porteront du lait et dans les vases d'argent, du vin en disant : « Mangez et buvez en liesse. » Mahomet avance que, dans le paradis, il y a trois fleuves ; l'un de lait, l'autre de miel, et le troisième d'un vin exquis aromatisé, qu'on y verra des anges de toute beauté et d'une telle taille que d'un œil d'un ange à l'autre, il y a l'espace d'une journée de marche. Mais, disent-ils, à ceux qui ne croient pas à Dieu et à Mahomet, est réservé un enfer où il y aura des peines sans terme. Quels que soient les péchés qu'un homme ait commis, si, au jour de sa mort, il a cru à Dieu et à Mahomet, par l'intercession de Mahomet, au jour du jugement, ils prétendent qu'il sera sauvé. Les Sarrasins qui sont ensevelis dans les ténèbres affirment que ce faux prophète a possédé l'esprit de prophétie par excellence, et ils proclament qu'il a eu des anges pour le favoriser et

le garder. ils ajoutent que, avant de créer le ciel et la terre, Dieu avait en sa présence le nom de Mahomet, et que si Mahomet n'eût pas dû venir au monde, il n'y aurait eu ni ciel, ni terre, ni paradis.

Ils ont l'audace de dire que la lune vint le trouver, qu'il la reçut dans son sein et qu'il la coupa en deux et en réunit ensuite les parties. Ils prétendent encore qu'on lui servit du poison dans de la chair d'agneau ; mais l'agneau parla et lui dit : « Prends garde, ne mange pas, car il y a du poison en moi. » Et pourtant, plusieurs années après, il mourut empoisonné.

Mais revenons à l'histoire des Lombards. Quoique ceux-ci eussent reçu la foi en Jésus-Christ, cependant ils étaient un grand sujet d'embarras pour l'empire romain. Après la mort du prince Pépin, maire du palais du roi des Francs, Charles, surnommé Martel, son fils, lui succéda.

Après avoir gagné beaucoup de victoires, il laissa deux princes de la cour, Charles et Pépin. Mais Charles renonça aux pompes du siècle pour se faire moine, au mont Cassin, et Pépin gouverna le royaume avec éclat. Or, comme Childéric était inutile et lâche, Pépin consulta le pape Zacharie pour savoir si celui-là devait être roi qui se contentait seulement d'en avoir le nom. Le pape lui répondit que l'on devait appeler roi celui qui gouvernait bien l'état. Les Francs, excités par cette réponse, renfermèrent Childéric dans un monastère, et créèrent roi Pépin, vers l'an du Seigneur 760. Alors le roi Astolphe, roi des Lombards, avait dépouillé l'Église romaine de ses possessions et de son domaine ; le pape Étienne, qui avait succédé à Zacharie, alla donc réclamer le secours de Pépin, roi de France, contre les Lombards.

Pépin, après avoir rassemblé une nombreuse armée ; vint en Italie, et assiégea le roi Astolphe. Il en reçut quarante otages, en garantie de ce qu'il rendrait à l'église romaine toutes ses terres qu'il lui avait enlevées et de ce qu'il ne l'inquiéterait, plus dans la suite. Toutefois, quand Pépin se fut retiré, Astolphe ne tint aucun compte de tout ce qu'il avait promis : mais peu après, comme il allait à la chasse, il mourut subitement et Didier lui succéda. Dans le même temps, Théodoric, roi des Goths, gouvernait l'Italie avec l'autorisation. de l'empereur. Il était infecté de l'hérésie arienne ; le philosophe Boëce, personnage consulaire, et Patrice avec Symmaque pour collègue, dont il était le gendre, illustrait l'état et défendait l'autorité du sénat romain contre Théodoric ; mais ce prince envoya Boëce en exil à Pavie (ce fut là que ce philosophe composa son livre de la Consolation) et ensuite il le fit périr.

Sa femme, nommée Elpis, passe pour avoir composé, en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, l'hymne qui commence par ces mots : Felix per omnes festum mundi cardines. Ce fut elle aussi qui se fit cette épitaphe :

Elpes dicta fui, Siciliæ regionis alumna,
Quam procul à patria conjugis egit amor ;
Porticibus sacris jàm nunc peregrina quiesco,
Judicis æterni testificata thronum.*

*J'ai eu nom Elpis, j'ai été élevée en Sicile ; l'amour de mon époux m'a jetée loin de ma patrie. Je repose maintenant en paix, sous ces portiques sacrés, après m'être justifiée devant le trône du souverain Juge.

Théodoric, qui mourut subitement, fut vu par un saint ermite, par le pape Jean et par Symmaque,

qu'il avait tués, nu et déchaussé, plongé dans le cratère d'un volcan, ainsi que le rapporte saint Grégoire en son *Dialogue*.

Vers l'an du Seigneur six cent soixante dix-sept, d'après une chronique, Dagobert, roi des Francs qui avait régné longtemps avant Pépin, avait une grande vénération pour saint Denys ; car quand il avait à redouter la colère de Lothaire, son père, il venait se réfugier à l'église de ce saint. Après avoir été roi, il vint à mourir et un saint personnage vit son âme traînée au jugement où, beaucoup de saints l'accusaient d'avoir dépouillé leurs églises. Déjà les mauvais anges voulaient la mener aux enfers, quand se présenta saint Denys qui le délivra en intervenant pour elle et là fit échapper au châtiment. Peut-être son âme revint-elle animer son corps et fit-il pénitence. Le roi Clovis découvrit religieusement le corps de saint Denys et rompit un de ses os qu'il enleva par cupidité ; mais bientôt après il tomba en démence.

Vers l'an du Seigneur sept cent quatre-vingt-sept, Bède le Vénérable, prêtre et moine ; illustrait l'Angleterre. Bien qu'il soit compté parmi les saints, cependant il n'est pas appelé dans l'Église, saint, mais vénérable, et cela pour deux motifs. Le premier, c'est que dans sa vieillesse ses yeux s'étaient éteints, et il avait, dit-on, un. conducteur, par lequel il se faisait mener dans les villes et dans les châteaux où partout il prêchait la parole du Seigneur. Une fois qu'ils passaient dans une vallée couverte de grosses pierres, sondisciple lui dit, par dérision, qu'il y avait là beaucoup de monde rassemblé, attendant en silence et avec avidité sa prédication. Alors Bède prêcha avec ardeur, et ayant fini son sermon par ces paroles « *Per omnia*

sæcula sæculorum, dans tous les siècles des siècles », aussitôt les pierres, dit-on, répondirent en criant : « *Amen venerabilis Pater*, ainsi sort-il, vénérable Père. » Or, parce que les pierres l'avaient, par miracle, appelé vénérable, c'est pour cela qu'on l'appelle Père vénérable.

Il y en a d'autres qui assurent que les anges lui répondirent : « Vous avez bien parlé, Père vénérable. » Le second motif est, qu'après sa mort, un clerc, qui lui était dévoué, voulait composer un vers pour le faire graver sur son tombeau ; or, ce vers commençait ainsi

Hac sunt in fossa

et le clerc voulait le terminer par ces mots :

Bedæ sancti ossa.

Mais comme ces mots ne pouvaient pas terminer le vers avec la quantité, il s'étudia à chercher, mais sans la trouver, une fin convenable. Après y avoir pensé longtemps pendant une nuit, il se leva le matin pour aller au tombeau et il y trouva gravé, par les mains des anges, le vers ainsi terminé

*Hac sunt in fossa Bedæ venerabilis ossa**.

*Dans cette fosse, sont les os du vénérable Bède.

Le jour de l'Ascension, sur le point de mourir, il se fit porter à l'autel, et là il récita jusqu'à la fin l'antienne *O Rex gloriæ, Domine virtutum**. Quand il l'eut achevée, il s'endormit en paix. Une odeur si grande embauma tous ceux qui se trouvaient dans l'église, qu'ils se croyaient en paradis. Son corps est honoré à Gênes avec une dévotion singulière.

*C'est l'antienne de *Magnificat* des deuxièmes vêpres de cette fête, dans le *Bréviaire romain*.

Dans le même temps, c'est-à-dire vers l'an du Seigneur 700, Rachord, roi des Frisons, allait recevoir le baptême, et déjà il avait mis un pied dans les fonts quand, en retenant l'autre pied, il demanda où étaient la plus grande, partie de ses ancêtres, si c'était en enfer ou en paradis. Et quand il apprit que la plupart étaient en enfer, il retira le pied qui était mouillé : « C'est chose plus sainte, dit-il, de suivre le plus grand nombre que le plus petit. » C'était le démon qui l'avait joué en promettant de lui donner, trois jours après, des biens incomparables. Or, il périt subitement et mourut de la mort éternelle le quatrième jour. On rapporte qu'en Italie, dans la Campanie, il y eut des pluies de froment, d'orge et de légumes. Dans le même temps, c'est-à-dire vers l'an du Seigneur 710, comme on avait transporté, du Mont-Cassin au monastère de Fleury*, le corps de saint Benoît et au Mans celui de sa sœur sainte Scholastique, Charles, moine du Mont-Cassin, voulant transporter le corps de saint Benoît au château de Cassin, en fut empêché par les miracles que Dieu opéra et par les Francs qui s'y opposèrent.

*Saint-Benoît-sur-Loire.

En ce même temps ; vers l'an du Seigneur sept cent quarante, il y eut un grand tremblement de terre, qui renversa des villes ; d'autres, dit-on, furent transportées des montagnes dans les plaines voisines, avec leurs murailles et leurs habitants, à une distance de six milles, sans qu'il en résultat aucun accident.

On fit la translation du corps de sainte Pétronille, fille de l'apôtre saint Pierre, qui avait écrit lui-même sur son tombeau en marbre cette inscription : *Aureæ Petronellæ dilectissimæ filiæ.*

« À Aure Petronelle, ma fille bien aimée. » C'est le récit de Sigebert (an sept cent cinquante-huit). En ce même temps, les Tyriens infestèrent l'Arménie. Autrefois, il y eut une peste dans leur pays, et les chrétiens leur persuadèrent de se couper les cheveux en forme de croix, et comme la salubrité leur fut rendue par. ce moyen, ils ont conservé l'usage de se raser ainsi.

Pépin étant mort après de nombreuses batailles gagnées, Charlemagne, son fils, lui succéda au trône ; c'était alors Adrien qui était Souverain Pontife à Rome : Il envoya des légats à Charlemagne lui demander du secours contre Didier, roi des Lombards, qui, comme l'avait fait Astolphe, son père, vexait beaucoup l'Église. Charles lui obéit, rassembla une grande armée, entra en Italie par le mont Cenis, et assiégea vigoureusement Pavie, capitale du royaume. Il prit Didier, sa femme, ses enfants et les princes, qu'il relégua en exil dans les Gaules, et restitua à Adrien tous les droits de l'Église que les Lombards avaient usurpés. Il y avait pour lors, dans l'armée de Charles, deux soldats intrépides de Jésus-Christ, Amicus et Amélius, dont les Actes rapportent des faits merveilleux. Ils périrent à Mortaria, où Charles défit les Lombards.

Là finit le royaume de ces derniers, car ils n'eurent plus d'autre roi désormais que celui que leur donnaient les empereurs. Charles étant parti pour Rome, le pape y rassembla un concile de cent cinquante-quatre évêques. Dans ce concile, le pape donna à Charles le droit d'élire le Souverain Pontife et de conférer le siège apostolique ; il définit encore que les archevêques et les évêques de chaque province, avant leur consécration, recevraient de

Charles l'investiture.

Ses fils aussi furent sacrés rois à Rome, savoir Pépin, de l'Italie, Louis, de l'Aquitaine. C'était alors que florissait Alcuin, maître de Charles. Pépin, fils de Charles, convaincu d'avoir conspiré contre son père, fut tonsuré dans un monastère.

Vers l'an du Seigneur sept cent quatre-vingt, c'est-à-dire du temps de l'impératrice Irène et de son fils Constantin, un homme, en fouillant le long des murs de Thrace, trouva, au récit d'une chronique, un coffre en pierre ; l'ayant débarrassé et nettoyé, il trouva un homme dessus et cette inscription : *Christus nascetur ex Maria Virgine, et credo in eum. Sub Constantino et Irene temporibus, o sol, iterum me videbis**. « Le Christ naîtra de la vierge Marie, et je crois en lui. Sous l'empire de Constantin et d'Irène, soleil, tu me verras une fois encore. » Quand Adrien mourut, Léon fut élevé sur le siège de Rome. C'était un homme respectable à tous égards, dont les proches d'Adrien virent avec peine l'exaltation, et comme il célébrait les Litanies majeures** ; ils soulevèrent le peuple contre lui, lui arrachèrent les yeux et lui coupèrent la langue. Mais Dieu lui rendit miraculeusement la parole et la vue.

*Ordéric Vital, l. I, c. XXIV. — Sigebert, Chronique, an 780. Ces deux auteurs disent que cette inscription fut trouvée à Constantinople. -- ** La procession de saint Marc.

Alors, Léon se réfugia auprès de Charles, qui le rétablit sur son siège et punit les coupables. L'an du Seigneur. 781, d'après les conseils du pape, les Romains se séparèrent de l'empire de Constantinople, acclamèrent, d'un concert unanime, Charles empereur, et, par la main de Léon, ils le couronnèrent et l'appelèrent César et Auguste.

Après le grand Constantin, le siège de l'empire avait été transféré à Constantinople, parce que ce même Constantin avait laissé le siège de Rome aux vicaires de saint Pierre, en choisissant Constantinople pour sa capitale. Cependant les empereurs furent toujours appelés empereurs romains, à cause de la dignité, jusqu'au moment où l'empire romain passa aux rois des Francs. Dans la suite, ceux-là furent appelés empereurs des Grecs ou de Constantinople ; et ceux-ci empereurs romains. Il y a une chose surprenante concernant cet empereur, c'est que, tant qu'il vécut, il ne voulut marier aucune de ses filles ; car il disait ne pouvoir se passer de leur compagnie, et selon ce qu'écrit Alcuin *, son maître, à son sujet, bien qu'il eût été heureux d'autre part, cependant, en ce point, il subit la malignité de la mauvaise fortune ; il déclarait par là assez clairement ce qu'il voulait dire. Cependant, il ne cessa d'agir comme s'il ne savait rien des soupçons qu'on formait contre lui, quoiqu'on en parlât beaucoup. De là vient que partout où il allait, il menait toujours ses filles avec lui.

*C'est Eginhard qui parle ainsi dans sa Vie de Charlemagne, n° 19.

Ce fut du temps de Charlemagne que l'on abandonna l'office ambrosien, pour adopter solennellement l'office grégorien, grâce à l'autorité impériale qui favorisa beaucoup cette mesure. D'après le témoignage de saint Augustin dans son livre des *Confessions*, saint Ambroise, sous le coup de la persécution de l'impératrice Justine, arienne déclarée, fut obligé, avec tout le peuple, de rester enfermé dans son église ; ce fut alors qu'il institua de faire chanter des hymnes et des psaumes, comme les Orientaux, afin que le peuple ne desséchât pas d'ennui, ce qui passa dans la suite en

usage dans toutes les églises. Mais saint Grégoire, venant après, fit certains changements ; il ajouta et il retrancha, car les saints pères ne purent pas tout d'un coup régler tout ce qui pouvait contribuer à la splendeur de l'office divin ; chacun d'eux régla des choses différentes dans son église. En effet, on voit que l'on commença la messe de trois manières différentes d'abord, on chantait des leçons, comme cela a encore lieu au samedi saint ; plus tard, le pape Célestin institua qu'on chanterait des psaumes à l'*Introït* de la messe, et saint Grégoire conserva un verset du psaume qui se chantait tout entier. Autrefois, les psaumes se chantaient en chœur par les assistants, qui se plaçaient en forme de couronne autour de l'autel, et, c'est pour cela qu'on dit le chœur. Mais Flavien et Théodore réglèrent qu'on chanterait alternativement, et ils tenaient cet usage de saint Ignace, auquel Dieu avait appris de le faire ainsi.

Saint Jérôme disposa des psaumes, des épîtres, des évangiles qui devaient être lus en dehors des pièces chantées, dans l'office du jour et de la nuit. Saint Ambroise, Gélase et saint Grégoire ajoutèrent des oraisons et des morceaux. de chant, qu'ils disposèrent avec les leçons et les évangiles. C'est encore eux qui firent chanter à la messe le Graduel, le Trait et l'*Alleluia*. Saint Hilaire, ou le pape Symmaque, ou bien encore le pape saint Thélesphore, d'après différents écrivains, ajoutèrent le *Gloria in excelsis Deo, Laudamus te,* etc. Notker, abbé de Saint-Gal, est le premier qui ait composé des séquences qu'on devait chanter à la place du neume de l'Allebda, et, le pape Nicolas permit de les chanter à la messe. Hermann. Contractus le Teutonique composa : *Rex omnipotens ; Sancti spiritus adsit nobis gratia ;*

Ave Maria, et l'antienne *Alma redemploris mater*, la prose, Simon Barjona. Ce fut Pierre, évêque de Compostelle, qui fit le *Salve Regina*. Cependant, Sigebert dit que ce fut Robert, roi des Francs, qui composa la séquence *Sancti spiritus adsit nobis gratia*, etc.

Charlemagne, d'après ce qu'en rapporte l'archevêque Turpin, était beau de corps, mais d'un aspect farouche. Sa taille était de huit pieds, sa figure avait une palme et demie de long, sa barbe une palme, et son front un pied. D'un seul coup de son épée, il coupait, du haut en bas, un cavalier armé et à cheval, et le cheval en plus ; il redressait facilement avec les mains quatre fers de cheval à la fois. D'une seule main, il prenait à terre un soldat debout tout armé, et le levait, sur cette main, jusqu'à la hauteur de sa tête ; il mangeait un lièvre tout entier, ou deux poules ou bien une oie ; il buvait peu de vin, et le tempérait avec de l'eau. Il était tellement sobre pour sa boisson, qu'il ne lui arrivait que rarement de boire plus de trois fois par repas.

Il fit bâtir beaucoup de monastères, et finit saintement sa vie ; à la fin de ses jours, il institua Jésus-Christ son héritier. Louis, son fils, personnage d'une grande clémence, lui succéda à l'empire, vers l'an du Seigneur 815. De son temps, les évêques et les clercs cessèrent de porter des ceintures tissées d'or, leurs habits somptueux et d'autres ornements mondains. Théodulphe, évêque d'Orléans, faussement accusé auprès de l'empereur, fut renfermé par celui-ci dans la prison d'Angers. Un jour des Rameaux, dit une chronique, que la procession passait vis-à-vis la maison où il était détenu, il ouvrit. sa fenêtre et, l'empereur étant là, il

chanta, au milieu d'un grand silence, ces beaux vers qu'il avait composés : *Gloria, laus et honor tibi sit, rex Christe redemplor*, etc*. L'empereur en fut tellement satisfait qu'il le délivra de ses fers, et le rétablit sur son siège.

*C'est l'hymne de la procession du dimanche des Rameaux.

Les légats de Michel, empereur de Constantinople, apportèrent, entre autres présents, à Louis, fils de Charlemagne, les livres de saint Denys sur la Hiérarchie, traduits du grec en latin. Il les reçut avec joie, et dix-neuf infirmes furent guéris, cette nuit-là même, dans l'église du saint. Louis étant mort, Lothaire eut l'empire. Ses frères, Charles et Louis, lui déclarèrent la guerre, et il y eut un tel carnage de part et d'autre qu'on n'a pas souvenance qu'il y en eût un si grand dans le royaume des Francs. Enfin on fit un traité par lequel Charles régna en France, Louis en Allemagne, Lothaire en Italie et sur cette partie de la France qui reçut de lui le nom de Lorraine. Dans la suite, il céda l'empire à Louis, son fils, pour prendre l'habit monastique.

De son temps, rapporte une autre chronique, était pape Sergius, Romain de nation, qui s'appelait d'abord Bouche-de-porc, mais qui changea de nom pour s'appeler Serarius : et c'est depuis cette époque qu'il fut établi que touF=s les papes changeraient de nom, tant parce que Notre-Seigneur changea le nom de ceux qu'il élit à l'apostolat, que pour marquer qu'en changeant de nom, ils doivent être tout autres par la perfection de leurs mœurs, et enfin pour que celui qui est élu à un emploi si éclatant ne soit pas déshonoré par un nom messéant. Du temps de ce Louis, savoir, l'an du Seigneur huit cent cinquante-six, lit-on dans une

chronique, dans une paroisse de Mayence, le malin esprit tourmentait les habitants, en frappant sur les murs des maisons à coups de marteau, en parlant tout haut, en jetant le trouble, à tel point que partout où il était entré, aussitôt cette maison brûlait. Les prêtres firent de sprocessions avec les Litanies, en jetant de l'eau bénite ; mais l'ennemi leur jetait des pierres et en blessait un grand nombre. Enfin il cessa, et fit l'aveu que quand on jeta de l'eau bénite, il alla se cacher sous la chape d'un prêtre, son ami, en l'accusant d'être tombé dans le péché avec la fille du procureur. Dans le même temps, le roi des Bulgares se convertit à la foi et parvint à un tel degré de perfection. que, cédant le trône à son fils aîné, il revêtit l'habit monastique, mais son fils, se comportant en jeune homme et voulant revenir au culte païen, il reprit les rênes du gouvernement, poursuivit son fils, le prit, et après lui avoir crevé les yeux, il le jeta en prison ; puis il mit à la tète du royaume son plus, jeune fils, et reprit le saint habit.

A Brescia en Italie, on raconte qu'il plut du sang venant du ciel, l'espace de trois jours et de trois nuits. Dans le même temps, apparurent dans les Gaules une quantité énorme de sauterelles qui avaient six ailes, six pattes, et deux dents plus dures que la pierre, elles volaient en troupe comme une armée dans un camp et s'étendaient, dans le courant d'un jour, sur un rayon de cinq à six milles, ravageant tout ce qu'il y avait de vert aux herbes et aux plantes. Parvenues jusqu'à la mer britannique, le vent les engloutit dans la mer ; mais le reflux de l'Océan les rejeta sur le rivage et leurs membres en putréfaction corrompirent l'air : il en résulta une mortalité immense et une famine extrême, en sorte qu'il périt un tiers de la population. —

Enfin Othon premier fut empereur, l'an du Seigneur 938. À une fête de Pâques, cet Othon avait commandé un repas pour les princes ; et avant de s'asseoir le fils d'un prince prit, comme un enfant, un plat sur la table ; alors l'officier qui portait les plats le renversa d'un coup de bâton. À cette vue, Je précepteur de l'enfant poignarda aussitôt cet officier. Et comme l'empereur voulait le condamner sans l'entendre, ce précepteur jeta l'empereur par terre et voulut l'étrangler. Othon, arraché avec peine des mains de cet homme, le fit ménager, en disant tout haut qu'il était lui-même coupable de n'avoir pas respecté le jour de cette fête ; et il le laissa aller libre.

À Othon premier, succéda Othon II. Comme les Italiens violaient fréquemment la paix, il vint à Rome et offrit un grand repas à tous les princes, aux grands et aux prélats, sur les degrés de l'église. Pendant qu'ils étaient à table, sans qu'on s'y attendit, il les fit entourer tous de gens armés ; ensuite il amena la convocation sur la paix qui avait été violée ; ce dont il se plaignit. Il ordonna alors de lire la liste des coupables, qu'il fait décapiter à l'instant, sur le lieu même, et il continue le repas avec les autres. Il eut pour successeur, l'an de Notre-Seigneur 984, Othon III, surnommé Merveilles du monde. On dit dans une chronique que sa femme voulut se prostituer à un comte, qui, ne voulant pas commettre ce crime énorme, fut diffamé auprès de l'empereur par l'impératrice furieuse. Il fit décapiter le comte sans l'entendre. Avant d'être exécuté, il pria sa femme de soutenir son innocence après sa mort par l'épreuve du fer brillant. Arrive le jour où le césar a promis à la veuve et aux pupilles de leur rendre justice ; la veuve du comte s'y rend en portant la tête de son

mari dans les bras. Elle demande alors à l'empereur quelle mort méritait celui qui avait tué quelqu'un injustement. Comme l'empereur lui répondait qu'il méritait de perdre la tête, elle reprit : « C'est toi qui es cet homme ; tu as lait tuer innocemment mon mari, à la suggestion de ton épouse, et pour que tu aies la preuve que je dis la vérité, je te la donnerai par le jugement du fer rouge. » L'empereur, voyant cela, fut stupéfait, et il se remit au pouvoir de cette femme pour être puni. Cependant, d'après l'intervention des pontifes et des seigneurs, il obtint de la veuve un délai de dix, puis de huit, puis de sept et enfin de six jours.

Alors l'empereur, après avoir examiné l'affaire, découvrit la vérité et fit brûler vive son épouse, et, pour se racheter, il donna quatre châteaux à la veuve. Ces, châteaux, situés dans le diocèse de Luna, sont appelés, en raison des délais différents, X, VIII, VII et VI. Après Othon III, le bienheureux Henri, qui fut duc de Bavière, parvint à l'empire, l'an du Seigneur 1002. Il donna en mariage sa sœur, nommée Galla, à Étienne, roi de Hongrie, encore païen, et il convertit à la foi chrétienne le roi lui-même et toute sa nation. Cet Étienne eut tant de piété que Dieu le rendit illustre par une infinité de miracles éclatants. Cet Henri et Cunégonde, sa femme, restèrent vierges, et après avoir vécu dans le célibat, ils moururent en paix. Il eut pour successeur Conrad, duc des Francs, qui épousa la nièce de saint Henri. De son temps, on vit, dans le ciel, une, poutre de feu d'une merveilleuse grandeur, se diriger vers le soleil sur son déclin, puis tomber à terre.

Conrad fit jeter dans les fers quelques évêques d'Italie, et parce que l'archevêque de Milan s'était

évadé, il fit incendier les faubourgs de cette ville. Or, le jour de la Pentecôte, pendant qu'on couronnait l'empereur, dans une petite église, en deçà de la ville, il se fit, durant la messe, des éclairs et de si forts coups de tonnerre que quelques personnes furent frappées d'aliénation, tandis que d'autres rendaient l'âme. L'évêque Bruno, qui chantait la messe, et le secrétaire de l'empereur dirent avec les autres que, pendant la célébration du sacrifice, ils avaient vu saint Ambroise adressant des menaces à l'empereur.

Du temps de ce Conrad, c'est-à-dire, l'an, du Seigneur 1025, le comte Lupold, lit-on dans une chronique *, craignant la colère du roi, s'enfuit avec sa femme dans une forêt où tous deux se cachèrent dans une chaumière. L'empereur étant à la chasse dans cette forêt, fut surpris par la nuit, et forcé de loger dans cette chaumière. L'hôtesse, qui était grosse et près d'accoucher, disposa décemment et fournit, comme elle put, les choses nécessaires. Cette nuit-là même, cette femme mit au monde un fils, et Conrad entendit par trois fois une voix qui s'adressait à lui en disant : « Conrad, ce nouveau-né sera ton gendre. » En se levant le matin, il manda auprès de lui deux écuyers qui étaient ses confidents et leur dit : « Allez prendre ce petit enfant, arrachez-le des mains de sa mère, coupez-le en deux et m'apportez son cœur. » Ils s'empressèrent d'aller prendre l'enfant dans le giron de sa mère ; mais le voyant fort joli, ils furent touchés de compassion et le déposèrent sur un arbre, pour qu'il ne fût point dévoré par les bêtes ; puis coupant un lièvre en deux, ils en apportèrent le cour à l'empereur. Ce même jour, un duc passait par là et entendant un enfant qui poussait des vagissements, il se le fit apporter. Or, comme il

n'avait point de fils, il le porta à sa femme et le fit nourrir ; puis il répandit le bruit qu'il l'avait eu de sa femme et le nomma Henri. Devenu grand, il était très beau de corps, très éloquent et gracieux en tout point. L'empereur, le voyant si beau et si prudent, le demanda à son père et le fit rester à sa cour. Mais en le voyant si bien venu et si recommandé de tous, il se prit à douter qu'il ne régnât après lui et que ce ne fût celui qu'il avait commandé de tuer.

*Le Panthéon, de Godefroi de Viterbe, part. XVII.

Voulant donc se tranquilliser, il l'envoya porter à sa femme une lettre écrite de sa propre main et ainsi conçue : « Si ta vie t'est chère, aussitôt après avoir reçu cette lettre, tue cet enfant. » En chemin, il entra dans une église, où il, s'endormit de fatigue sur un banc, et la bourse où se trouvait la lettre était pendante ; un prêtre, poussé par la curiosité, délia cette bourse, et voyant une lettre scellée du sceau royal, il l'ouvrit, sans briser le sceau, et la lut : il fut saisi d'horreur pour un pareil crime ; alors grattant avec adresse ces mots : « tue-le » il écrivit à leur place : « tu donneras à ce jeune homme notre fille en mariage. » Quand l'impératrice eut vu la lettre scellée du sceau de l'empereur, et écrite de sa main, elle convoqua les princes, célébra les noces et donna sa fille en mariage à Henri. Ces noces furent célébrées à Aix-la-Chapelle. L'empereur, entendant dire que sa fille avait été mariée avec pompe, fut stupéfait ; et après s'être enquis de la vérité auprès des deux écuyers, du duc et du prêtre, il vit qu'il n'avait plus lieu de résister à la volonté de Dieu ; alors il fit venir Henri et le reconnaissant comme son gendre, il le désigna pour régner après lui. Or, au lieu où naquit Henri, fut élevé un magnifique

monastère qui porte encore aujourd'hui le nom d'Ursanie (Hirsauge).

Cet Henri éloigna de sa cour tous les bouffons et donnait aux pauvres ce qu'on avait l'habitude de distribuer à ces gens-là. De son temps, il y eut un si grand schisme en l'Église que trois papes furent élus à la fois ; mais un prêtre, nommé Gratien, leur ayant donné une grande somme d'argent, ils lui cédèrent la papauté qu'il obtint ainsi.

Or, comme Henri venait à Rome pour éteindre le schisme, Gratien vint à sa rencontre et lui offrit une couronne d'or, pour le mettre dans ses intérêts : mais l'empereur ne parla de rien, convoqua un concile où Gratien fut convaincu de simonie et un autre lui fut substitué. Cependant dans le livre que Bonizi envoya à la comtesse Mathilde, il est dit que ce Gratien avait agi en toute simplicité, quand il acheta le Pontificat à prix d'argent, et que c'était pour obvier au schisme ; mais reconnaissant ensuite son erreur, il se déposa lui-même de l'avis de l'empereur. Après cet Henri, ce fut Henri III qui eut l'empire. De son temps, Bruno fut élu pape et prit le nom de Léon. Comme il allait prendre possession à Rome du siège apostolique, il entendit la voix des anges qui chantaient : *Dicit Dominus : Ego cogito cogitationes pacis, etc**. Ce pape composa beaucoup de pièces de chant en l'honneur d'une foule de saints.

*Hélinand, an 1048. C'est l'*introït* de la messe du dernier dimanche après la Pentecôte.

Dans ce temps, Bérenger jeta le trouble dans l'Église. Il prétendait que le corps et le sang de Jésus-Christ ne sont pas véritablement sur l'autel, mais que ce n'en est que la figure. Contre lui écrivit Lanfranc, prieur du Bec, originaire de Pavie, qui

fut le maître de saint Anselme de Cantorbéry. Ensuite régna Henri IV, l'an du Seigneur mil trente-sept. De son temps principalement, brillait Lanfranc. L'excellence de sa doctrine fit voler de la Bourgogne auprès de lui Anselme, personnage qui dans la suite, fut orné de vertus et de sagesse ; il fut le successeur de Lanfranc dans le prieuré du monastère du Bec.

Vers ce temps-là, Jérusalem, qui avait été prise par les Sarrasins, fut recouvrée par les fidèles. Les os de saint Nicolas furent apportés à la ville de Bari. À ce sujet on lit, entre autres choses, que dans une église, qu'on appelle Sainte-Croix, dépendante de Sainte-Marie de la Charité, on ne chantait pas encore la nouvelle légende de saint Nicolas, et les frères sollicitaient instamment le prieur de leur en donner la permission. Celui-ci s'y refusa obstinément, sous prétexte qu'il était inconvenant de chanter une coutume ancienne pour la remplacer par des nouveautés. Comme les frères insistaient encore, le prieur courroucé répondit : « Allez-vous-en, frères, jamais on ne m'arrachera la permission de chanter dans mon église de nouveaux cantiques, qui sont je ne sais quelles bouffonneries. » Mais quand arriva la fête du saint, les frères chantèrent les matines avec une certaine tristesse, et quand ils se furent tous retirés dans leurs lits, voici que saint Nicolas apparut visiblement au prieur avec un aspect terrible. Il le prit de son lit par les cheveux et le jeta sur le pavé du dortoir. Alors il commença l'antienne : *O pastor æterne*, et à chaque note, avec une poignée de verges à la main, il frappait sur le dos du prieur les coups les plus rudes. Il poursuivit, jusqu'à la fin, le chant de cette antienne qu'ilexécutait lentement, mais en redoublant les coups. Les cris du prieur

ayant réveillé tous les frères, on le porta à demi-mort dans son lit. Revenu enfin à lui : « Allez, dit-il, chanter maintenant le nouvel office de saint Nicolas. »

Dans ce temps-là, du couvent de Molesmes sortirent vingt et un moines avec leur abbé, saint Robert, pour aller dans la solitude de Citeaux, afin d'y observer plus strictement leur règle, et y fonder un nouvel ordre. Hildebrand, prieur de Cluni, fut élu pape et appelé Grégoire. Alors qu'il n'était encore que dans les ordres mineurs, il exerçait tes fonctions de légat, et à Lyon il convainquit de simonie, d'une manière miraculeuse, l'archevêque d'Embrun. Cet archevêque corrompait tous ses accusateurs et ne pouvait être convaincu ; alors le légat lui commanda de dire : *Gloria Patri et Filio, et Spiritui sancto*. L'archevêque disait bien, Gloria Patri et Filio, mais il ne pouvait dire et Spiritui sancto, parce qu'il avait péché coutre le Saint-Esprit. Alors il confessa sa faute, et aussitôt qu'il eut été déposé, il put prononcer à haute voix le nom du Saint-Esprit. Ce miracle est rapporté par Bonizi dans son livre à la comtesse Mathilde. (Épître, I.)

Henri IV mourut à Spire, et fut enseveli avec les autres rois ; ce vers fut gravé sur son tombeau :

> *Filius hic, pater hic, avus hic, proavus jacet istic*.*

*Ici gît, fils, père, aïeul et bisaïeul.

Henri V lui succéda l'an du Seigneur 1107. Il se saisit du pape et des cardinaux, et en leur rendant la liberté, il reçut le privilège de donner l'investiture des évêchés et des abbayes par l'anneau et le bâton pastoral.

Vers ce temps, saint Bernard entra à Cîteaux

avec ses frères.

Dans la paroisse de Liège, une truie mit bas un pourceau qui avait un visage d'homme. Il naquit un poulet avec quatre pattes.

Lothaire fut le successeur de Henri.

De son temps, en Espagne une femme mit au monde un monstre qui avait deux corps ; les figures étaient tournées en façon inverse l'une de l'autre, et les deux corps étaient soudés ensemble. D'un côté c'était un homme complet avec tous ses membres, et de l'autre côté, c'était la figure d'un chien avec le corps, et les membres d'un chien.

Après Lothaire, régna Conrad, l'an du Seigneur 1138. Ce fut de son temps que mourut Hugues de Saint-Victor, le docteur par excellence, profond en science et en piété : On rapporte de lui que dans sa dernière maladie, il ne pouvait garder aucune nourriture ; il ne laissa pas de demander avec, beaucoup d'instance qu'on lui donnât le corps du Seigneur. Alors ses frères, dans l'intention de le calmer, lui apportèrent simplement une hostie au lieu du corps de Notre-Seigneur Mais il le sut par révélation : « Que le Seigneur ait pitié de vous, mes frères, dit-il ; pourquoi avoir voulu m'abuser ? car ce n'est pas mon Seigneur que vous m'avez apporté. » Les frères stupéfaits coururent chercher le corps de Notre-Seigneur mais Hugues, voyant qu'il ne pourrait le recevoir, fit cette prière en levant les mains au ciel : « Que le fils remonte au Père, et l'esprit à son Dieu qui l'a créé. » En disant ces mots, il rendit l'esprit, et on ne vit plus le corps du Seigneur.

Eugène, abbé de saint Anastase, est élu pape. Chassé de la ville par les sénateurs qui en avaient élu un autre, il vint dans les Gaules, et envoya en

avant de lui saint Bernard qui prêchait la voie du Seigneur et faisait beaucoup de miracles. Alors florissait Gilbert de la Porrée.

Frédéric, neveu de Conrad, fut empereur, l'an du Seigneur 1154.

En ce temps, florissait maître Pierre Lombard, évêque de Paris, qui compila si utilement le livre des *Sentences*, la glose du Psautier et des Epîtres de saint Paul.

Dans ce temps-là, on vit dans le ciel trois lunes et au milieu le signe de la croix ; et peu après on vit trois soleils.

Alors Alexandre fut élu pape canoniquement. On lui opposa Octavien, Jean de Crémone, cardinal du titre de saint Calixte et Jean de Strume qui furent successivement élus papes et soutenus par l'empereur. Ce schisme dura dix-huit ans, pendant lesquels les Teutons, qui tenaient Tusculum pour l'empereur, attaquèrent les Romains à Monte-Porto et en firent un si grand carnage, depuis l'heure de none jusqu'à celle de vêpres, que jamais il n'y eut tant de Romains tués par milliers, quoique du temps d'Annibal, il en eût été massacré un si grand nombre que ce général envoya à Carthage trois boisseaux des anneaux qu'il fit ôter des doigts des chevaliers restés morts. Beaucoup d'entre eux furent ensevelis à Saint-Étienne et à Saint-Laurent, où ils ont cette épitaphe : *Mille decem decies sex decies quoque seni**.

*700, 600 ?

L'empereur Frédéric, étant dans la Terre-Sainte, trouva la mort en se baignant dans un fleuve ; ou bien, selon d'autres, son cheval s'étant engagé trop avant dans l'eau, il tomba et se noya. Il eut pour

successeur Henri, son fils, l'an du Seigneur 1190. De son temps, il y eut des pluies si abondantes, mêlées de tonnerres, d'éclairs et de tempêtes, que l'on n'a pas de souvenance qu'il y en eût eu de pareilles dans l'antiquité ; en effet, des pierres carrées, grosses comme des neufs, mêlées à la pluie, détruisirent les arbres, les vignobles, les moissons et tuèrent beaucoup de monde.

Pendant cette tempête, on vit voler dans les airs des corbeaux et une grande quantité d'oiseaux qui portaient des charbons ardents dans leur bec et incendiaient les maisons.

Henri exerça constamment sa tyrannie contre l'Église romaine ; ce fut pour cela qu'à sa mort, Innocent III s'opposa à ce que Philippe, son frère, fût promu à l'empire, et il adhéra à Othon, fils du duc de Saxe, qu'il fit couronner roi d'Allemagne à Aix-la-Chapelle.

En ce temps-là, plusieurs barons de France, qui allèrent outre-mer pour délivrer la Terre-Sainte, prirent Constantinople.

De cette époque date le commencement des ordres des prêcheurs et des frères mineurs. Innocent IV envoya des légats à Philippe, roi des Français, pour qu'il envahît le pays des Albigeois et qu'il détruisît les hérétiques. Il les prit et les fit brûler.

Enfin Innocent couronna Othon empereur, et exigea de lui le serment de sauvegarder les droits de l'Église. Mais le jour même de son serment il y manqua, et fit dépouiller ceux qui allaient à Rome en pèlerinage. Alors le pape l'excommunia et le déposa de l'empire.

En ce temps, vivait sainte Elisabeth, fille du roi

de Hongrie, épouse du landgrave de Thuringe, qui, entre autres miracles sans nombre, ressuscita, ainsi qu'il est écrit, plus de treize morts et rendit la vue à un aveugle-né. On dit qu'il découle encore aujourd'hui de l'huile de son corps.

Quand Othon fut déposé, on élut Frédéric, fils de Henri, qui fut couronné par le pape Honorius. Il promulgua d'excellentes lois pour la liberté de l'Église et contre les hérétiques. Il surpassa tous les monarques en richesses et en gloire ; mais il se laissa abuser par l'orgueil qu'il en ressentit. Il fut en effet un tyran de l'Église ; il mit deux cardinaux dans les fers ; il fit pendre les prélats que Grégoire IX avait convoques pour venir en concile ; de là l'excommunication que le pape lança contre lui. Enfin Grégoire mourut écrasé sous une infinité de tribulations et Innocent IV, génois de nation, ayant convoqué un concile à Lyon, déposa cet empereur. Depuis sa mort et sa déposition, le siège impérial est vacant.

---

105. La dédicace de l'Église

La dédicace de l'Église est célébrée comme les autres fêtes solennelles ; et parce qu'il y a deux sortes d'églises ou de temples, le matériel et le spirituel, c'est pour cela qu'il convient de dire ici un mot de la dédicace de ces deux temples. Par rapport à la dédicace du temple matériel, il y a trois considérations à établir :

I° Pourquoi il est dédié ou consacré ;
II° comment il est consacré ;
III° par qui il est profané.

Et parce qu'il y a deux objets consacrés, savoir : l'autel et le temple lui-même ; il faut d'abord expliquer pourquoi on consacre l'autel et ensuite le temple. L'autel est consacré pour trois raisons :

I° Pourquoi il est dédié ou consacré

L'autel est consacré pour offrir le sacrement du Seigneur. Il est dit dans la Genèse (c. VIII) : « Noë dressa un autel au Seigneur ; et prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les offrit à Dieu sur cet autel. »

Or, ce sacrement, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ que nous immolons en souvenir de la passion du Seigneur, d'après l'ordre qu'il nous en a donné, en disant : « Faites ceci en mémoire de moi. » Trois souvenirs nous rappellent la passion du Seigneur :

1° l'Écriture, c'est-à-dire la passion de Jésus-Christ représentée par des images ; c'est pour les yeux. L'image du crucifix et les autres images placées dans l'église servent à réveiller le souvenir, la dévotion et l'instruction : ce sont, en quelque sorte, les livres des laïques ;

2° la parole ; c'est-à-dire la passion de Jésus-Christ qui est prêchée ; c'est pour les oreilles ;

3° le sacrement, c'est-à-dire la passion de Jésus-Christ ; elle est reproduite d'une manière bien remarquable dans le sacrement, qui contient réellement et où l'on offre pour nous le corps et le sang de Jean-Claude ; et c'est pour le goût. Si donc notre amour est échauffé par la passion de Jésus-Christ par les tableaux, s'il est plus échauffé encore par la prédication, à combien plus forte raison doit-il être enflammé dans ce sacrement où elle est

reproduite d'une manière si vive.

II° comment il est consacré

L'autel est consacré pour invoquer le nom du Seigneur. Il est écrit dans la Genèse (c. XII) :« Abraham dressa un autel à l'endroit où le Seigneur lui apparut, et il invoqua le nom du Seigneur : Or, cette invocation se fait, selon l'apôtre à (Timothée, I, 1I), ou par les supplications, qui s'opèrent par adjuration, pour écarter le mal, ou par les prières qui ont lieu pour augmenter le bien, ou par les actions de grâces que l'on adresse pour conserver les biens que l'on possède : Or, l'invocation qui se fait sur l'autel s'appelle, à proprement parler, messe, car le céleste messager (*missus*), c'est-à-dire le Christ, est envoyé par le Père qui consacre l'hostie elle-même et il est envoyé par lui-même de nous au Père, afin qu'il intercède pour nous.

Ce qui fait dire à Hugues : « La sainte hostie elle-même peut être appelée messe parce qu'elle est transmise :

l° à nous par le Père dans l'incarnation ;

2° par nous au Père dans la passion.

De même, dans le sacrement ; elle est transmise :

1° à nous par le Père pour notre sanctification, au moyen de laquelle il commence à résider avec nous ;

2° par nous au Père par l'oblation, au moyen de laquelle il intercède en notre faveur. » Remarquez encore que la messe se chante en trois langues : en grec, en hébreu et en latin, pour représenter le titre de l'inscription de la croix écrit en ces trois

langues. On la chante encore en trois langues pour marquer que toute langue doit louer Dieu, puisque ces trois langues sont censées les renfermer toutes. On chante en latin les évangiles, les épîtres, les oraisons et les autres pièces de chant ; en grec le *Kyrie eleison* et le *Christe eleison* qu'on répète neuf fois, afin que nous parvenions à la société des neuf chœurs angéliques ; et en hébreu *l'alleluia, amen, sabaoth et hosanna*.

3° L'autel est consacré pour chanter. Il est écrit dans l'Ecclesiastique (XLVII) : « Dieu rendit David fort contre ses ennemis ; ce prince établit dès chantres pour rester devant l'autel ; et il a accompagné leurs chants de doux concerts d'instruments de musique. » Le mot concerts est au pluriel, car, d'après Hugues de Saint-Victor, il y a trois espèces de sons avec lesquels on fait des concerts. On obtient 1e son par le pincement, par le souffle et par le chant. À la harpe appartient le pincement, à l'orgue le souffle, à la voix le chant.

Cette consonance des sons peut se rapporter à l'accord qui doit exister dans notre conduite ; le travail des mains peut représenter le pincement de la harpe, la dévotion de l'esprit, le souffle de l'orgue, et les bonnes paroles, le chant de la voix. Hugues de Saint-Victor dit plus loin : « À quoi sert la douceur de la voix sans la douceur du cœur ? Vous pliez votre voix, faites aussi plier votre volonté. Vous conservez l'accord dans les voix, conservez l'accord dans les mœurs, afin d'être en union avec le prochain par, l'exemple, avec le Seigneur, par la volonté, avec votre maître par l'obéissance. » Ces trois espèces de musique ont du rapport avec les trois parties principales qui composent l'office de l'Église, comme il est dit

dans le Mitrale (chapitre de l'office), savoir : les psaumes, le chant et les leçons. La première espèce de musique est celle qui s'obtient par le pincement des doigts, comme dans le psaltérion et autres instruments semblables ; ce qui se rapporte à la psalmodie. « Louez le Seigneur avec le psaltérion et la harpe, dit le psaume CL. » La seconde est celle qui s'obtient parle chant avec la voix, et ceci se rapporte aux leçons : « Célébrez la gloire du Seigneur, dit David (Ps. XXXII), par un concert de voix. » La troisième s'obtient par le souffle, comme dans la trompette, ce qui se rapporte au chant : « Louez le Seigneur au son de la trompette »

Le temple ou église est consacré pour cinq raisons :

Première raison, pour en expulser le diable et sa puissance. Saint Grégoire raconte, dans son *Dialogue* *, qu'une église des Ariens rendue au fidèles ayant été consacrée, on y porta les reliques de saint Sébastien et de sainte Agathe ; alors, le peuple rassemblé sentit tout à coup courir çà et. là, entre les jambes, un porc qui s'enfuit par la porte et qu'on ne revit plus. Tout le monde en fut rempli d'admiration. Le Seigneur montra par là évidemment la sortie de l'esprit immonde qui habitait ce temple. Or, la nuit suivante, il se fit un grand vacarme sur les toits de la même église, comme si quelqu'un y courait de tous côtés. La seconde nuit, le bruit augmenta, et la troisième, le fracas fut si fort, qu'on crut l'église renversée de fond en comble. Mais aussitôt tout s'apaisa, et l'antique ennemi cessa ses désordres. Or, toute cette agitation prouva que le démon sortait forcément

d'un lieu qu'il avait conservé longtemps en son pouvoir. (Saint Grégoire.)

*Liv. III, c. XXX.

Deuxième raison, il est consacré pour le salut de ceux auxquels il sert de refuge. De là, le privilège accordé par les princes à certaines églises ; après leur consécration, de sauvegarder ceux qui s'y réfugient. De là encore, cette loi portée dans le droit canon : « L'Église protège ceux qui sont coupables d'avoir versé le sang, afin qu'ils ne perdent ni la vie, ni les membres. » Ce fut en vertu de ce privilège que Joas s'enfuit dans le tabernacle du Seigneur, et prit la corne de l'autel. (Rois, III, II.)

Troisième raison, il est consacré, afin que nos prières y soient exaucées : ce qui est indiqué au IIIe Livre des Rois, c. VIII, quand Salomon dit, après la dédicace du temple : « Quiconque vous adressera des prières en ce lieu, exaucez-le du lieu de votre demeure dans 1e ciel, et l'ayant exaucé, faites-lui miséricorde. »

Or, nous prions, dans les églises, la face tournée vers l'orient, ce qui s'observe pour trois motifs, d'après le Damascène, (l. IV, c. V) :
1° pour montrer que nous cherchons notre patrie ;
2° pour regarder du côté de Jésus-Christ crucifié ;
3° pour montrer que nous attendons la venue du Souverain Juge.

Voici ses paroles : « Dieu plaça le paradis dans Eden, du côté de l'Orient, d'où il fit sortir l'homme pour l'en exiler, et il le fit habiter devant le paradis, du côté de l'Occident. Occupés à rechercher notre patrie et à regarder vers elle, nous adorons Dieu du

côté de l'Orient. »

Il y a plus : c'est que Notre-Seigneur, sur la croix, regardait l'Occident, et nous adorons en cette posture pour le regarder. Quand il monta au ciel, il fut emporté en l'air vers l'Orient ; les apôtres l'adorèrent, tournés aussi de ce côté, et il viendra de la même manière qu'ils l'ont vu allant au ciel. C'est donc pour montrer que nous l'attendons, si nous l'adorons tournés vers l'Orient. » (Saint Jean Damascène.)

Quatrième raison, le temple est consacré pour y rendre à Dieu des actions de louange, ce qui se fait par les sept heures canoniales, qui sont : Matines, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. Or, bien que Dieu doive être loué à chaque heure du jour, cependant, comme notre infirmité ne nous le permetpas, il a été réglé que nous devions louer spécialement Dieu à ces heures, parce qu'elles sont privilégiées plutôt que les autres, et à plus d'un titre. Car, c'est à minuit, heure des matines, que Jésus-Christ est né, fut pris et moqué par les juifs.

C'est encore à cette heure qu'il a dépouillé l'enfer. Le *Mitrale* dit*, dans un sens large, que ce fut à minuit qu'il a dépouillé l'enfer, car il est ressuscité le matin, avant le jour ; ce fut à cette première heure qu'il a fait son apparition. De là ces paroles, de saint Jérôme « Je pense que c'est une tradition des apôtres de ne pas laisser sortir, avant le milieu de la nuit, le peuple qui attend la venue de- Jésus-Christ la veille de Pâques, et quand cette heure est arrivée, on peut en toute sécurité célébrer ce jour de fête. » Dans cette heure donc, nous chantons les louanges de Dieu, pour lui rendre grâce de sa naissance, de sa capture et de la

délivrance des patriarches, et pour attendre sa venue avec empressement. On ajoute les laudes aux matines, car ce fut le matin qu'il submergea les Égyptiens dans la mer, qu'il créa le monde et qu'il ressuscita. En cette heure donc, nous offrons des louanges à Dieu, afin de n'être point engloutis avec les Égyptiens dans la nier de ce monde, afin de le remercier de notre création et de sa résurrection. À l'heure de prime, principalement, Jésus-Christ allait au temple, et le peuple l'y suivait de grand matin, comme il est dit dans saint Luc (XXI), il fut présenté à Pilate ; à cette heure encore, il apparut ressuscité aux saintes femmes. C'est la première heure du jour. Si donc nous adressons des louanges à Dieu en cette heure, c'est pour imiter le Christ et pour le remercier de sa résurrection et de son apparition, puis pour offrir à Dieu, comme au principe de toutes choses, les prémices de la journée. À l'heure de tierce, Jésus-Christ fut crucifié par les langues des juifs, flagellé à la colonne par les ordres de Pilate.

*Liv. IV, c. I.

Il est dit dans les histoires que cette colonne, à laquelle le Sauveur fut attaché, porte encore des restes de son sang ; ce fut aussi à cette heure que l'Esprit-Saint fut envoyé. À sexte, il fut attaché à la croix avec des clous ; les ténèbres se répandirent par toute la terre, afin que le soleil en deuil se couvrît de vêtements noirs à la mort de son maître, et afin qu'il ne fournît pas sa lumière à ceux qui avaient crucifié le Seigneur. À cette heure encore du jour de l'Ascension, il se mit à table avec ses disciples : A l'heure de none, Jésus-Christ rendit l'esprit ; un soldat ouvrit son côté ; le collège des apôtres avait coutume de se réunir pour la prière, et

Jésus-Christ monta au ciel. C'est en raison de ces privilèges, que nous louons Dieu à ces différentes heures. À vêpres, Jésus-Christ, dans la Cène, institua le sacrement de son corps et de son sang ; il lava les pieds de ses disciples ; il fut descendu de la croix et placé dans le sépulcre ; il se manifesta à ses disciples sous l'habit d'un pèlerin, et c'est pour tous ces mystères que, dans cette heure, l'Église rend des actions de grâce à Jésus-Christ. À complies, Notre-Seigneur sua des gouttes de sang, une garde, fut placée à son tombeau et il y reposa ; en ressuscitant, il annonça la paix aux disciples, et pour cela, nous rendons grâces à Dieu : Saint Bernard nous dit de quelle manière nous devons nous acquitter de ces louanges : « Mes frères, en immolant l'hostie de louange, joignons le sens aux paroles, l'affection aux sens, la joie à l'affection, la gravité à la joie ; à la gravité, l'humilité ; à l'humilité, la liberté. »

Cinquième raison, le temple est consacré, afin qu'on y administre les sacrements de l'Église. Alors il devient comme la maison de Dieu ; où sont conservés et administrés les sacrements. On les donne et on les administre à ceux qui entrent ; comme le Baptême ; à ceux qui sortent, comme l'Extrême-Onction ; à ceux qui demeurent : parmi ces derniers, les uns les administrent, et on leur confère l'Ordre ; les autres combattent et, s'ils succombent, on leur accorde la Pénitence ; s'ils se soutiennent, on ajoute l'audace de l'âme à leur force, dans la Confirmation ; avec l'Eucharistie, ou leur donne la nourriture qui les soutiendra ; enfin, on les préserve des obstacles contre lesquels ils pourraient se briser, en les unissant par le Mariage.

Il reste à voir la forme de la consécration :

1° par rapport à l'autel,
2° par rapport à l'Église.

1° Par rapport à l'autel

Plusieurs choses tendent au même but dans la consécration de l'autel.

Un, on fait quatre croix avec de l'eau bénite aux quatre coins de l'autel ;
deux, on en fait sept fois le tour ;
trois, on l'asperge sept fois d'eau bénite avec de l'hysope ;
quatre, on brûle, dessus de l'encens ;
cinq, on l'oint avec le saint Chrême ;
six, on le couvre avec des nappes propres.

Tout ceci représente les vertus que doivent posséder ceux qui approchent de l'autel :

Un, on fait quatre croix avec de l'eau bénite aux quatre coins de l'autel

1° car ils doivent avoir les quatre sortes de charité. qui ont été acquises par la croix, savoir : l'amour de Dieu, de soi-même, des amis et des ennemis. Cela est signifié par les quatre croix faites aux quatre coins de l'autel. C'est à ce propos qu'il est dit dans la Genèse (XXIII) : « Vous vous étendrez à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi. »

Ces quatre croix peuvent encore signifier le

salut des quatre parties du monde opéré par Jésus-Christ, elles montrent encore que nous devons porter la croix du Seigneur de quatre manières, savoir : dans le cœur par la méditation, dans la bouche par la confession, dans le corps par la mortification, et sur la figure en y imprimant souvent ce signe.

Deux, on en fait sept fois le tour

Ils doivent avoir le soin et la vigilance ; ce qui est signifié par les sept circuits. Aussi chante-t-on alors : *Invenerunt me vigiles, etc.* ; car ils doivent veiller avec soin sur leur troupeau. C'est ce qui fait mettre par Gilbert au rang des choses ridicules, la négligence du prélat, quand il dit : « Quel est le plus ridicule ou le plus dangereux, d'une sentinelle aveugle, d'un courrier boiteux, d'un prélat négligent, d'un docteur ignare, ou d'un héraut muet ?

Les sept circuits autour de l'autel peuvent encore signifier les sept méditations et considérations sur les sept degrés d'humilité en. Jésus-Christ, sur lesquels nous devons faire souvent rouler nos entretiens.
Le 1 er c'est qu'étant riche, il s'est fait pauvre ;
le 2° qu'il fut mis dans une, crèche ;
le 3° qu'il fut soumis à ses parents ;
le 4° qu'il courba la tête sous la main d'un esclave ;
le 5° qu'il supporta un disciple voleur et traître ;
le 6° qu'il fut doux jusqu'à se taire devant un juge inique ;
le 7° qu'il daigna prier pour ceux qui le crucifiaient.

Ou bien encore ces sept tours rappellent les sept chemins de Jésus-Christ
Le premier du ciel dans le sein de sa mère,
le second de ce sein à la crèche,
le troisième de la crèche dans le monde,
le quatrième du monde au gibet,
le cinquième du gibet au tombeau,.
le sixième du tombeau aux limbes,
le septième des limbes en remontant dans le ciel.

Trois, on l'asperge sept fois d'eau bénite avec de l'hysope

Ils doivent avoir souvenance de la passion du Seigneur ; ce qui est signifié par l'aspersion de l'eau. Les sept fois qu'on asperge avec l'eau, sont les sept fois que Jésus-Christ versa son, sang :
1° à la circoncision,
2° dans l'oraison au jardin,
3° dans la flagellation, :
4° dans le couronnement d'épines ;
5° par ses mains percées,
6° par ses pieds attachés,
7° par, son côté ouvert.

Or, ce sang fut versé avec l'hysope de l'humilité et de l'inestimable charité : car l'hysope est une plante humble et chaude.

On peut encore dire de ces sept aspersions qu'elles signifient les sept dons du Saint-Esprit dans le baptême.

Quatre, on brûle dessus de l'encens ;

Ils doivent faire leurs prières avec ferveur et dévotion, ce qui est indiqué par l'encens qu'on brûle. L'encens en effet a la propriété de s'élever en

une fumée légère ; de consolider par sa nature, de resserrer par sa viscosité, de fortifier par son arôme. De même l'oraison monte au souvenir de Dieu ; consolide l'âme quant à la faute passée en demandant le pardon ; resserre quant à la faute à venir en sollicitant la précaution, elle fortifie quant à la faute actuelle en demandant un appui. On peut encore dire qu'une dévote oraison est représentée par l'encens. Elle monte vers Dieu : « L'oraison de celui qui s'humilie (ce sont les paroles de l'Ecclésiastique, XXXV) pénètre les nuages. » Elle est d'une bonne odeur à Dieu : « Les vieillards (de l'Apocalypse V) avaient chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des Saints. » Elle doit partir d'un cœur enflammé. On donna à l'ange de l'Apocalypse (VIII) une quantité de parfums, afin qu'il offrit les prières de tous les saints. Il prit ensuite l'encensoir et l'ayant rempli du feu de l'autel, il le jeta sur la terre.

Cinq, on l'oint avec le saint Chrême

Ils doivent posséder la pureté de la conscience et le parfum de la bonne réputation ; ce qui est signifié par le saint Chrême composé d'huile et de baume. Ils doivent avoir, une- conscience pure, afin de pouvoir dire avec l'apôtre (II Corinth., I) : « Nous avons cette gloire que notre conscience nous rend témoignage une bonne réputation : « Il faut, dit saint Paul (I, Timoth., III), qu'il ait bon témoignage de ceux qui sont hors de l'Église. » « Les clercs, ajoute saint Chrysostome, ne doivent avoir aucune tache, ni dans leur parole, ni dans leur pensée, ni dans leurs actions, ni dans l'opinion, parce qu'ils sont la beauté et la force de l'Église : et s'ils étaient mauvais, ils la souilleraient tout

entière. »

Six, on le couvre avec des nappes propres

Ils doivent avoir la pureté des bonnes œuvres ; ce qu'indiquent les parures blanches et nettes dont on couvre l'autel. On fait usage des vêtements pour se couvrir, pour se tenir chaudement et, pour s'orner. De même les bonnes œuvres cachent la nudité de l'âme. « Je vous conseille, est-il dit dans l'Apocalypse (III), à l'ange de Laodicée, d'acheter des vêtements blancs pour vous habiller et pour cacher votre nudité honteuse. » Ils ornent l'âme d'honnêteté (Rom., XIII). « Revêtons-nous des armes de la lumière. » Ils tiennent chauds et enflamment de charité (Job, XXXVII). « Est-ce que vos vêtements ne sont pas chauds ? etc. » Ce serait peu pour celui qui monte à l'autel d'avoir une haute dignité et une vie infinie. C'est chose monstrueuse, dit saint Bernard, qu'une place élevée et une vie basse ; un grade supérieur et une position infime, un visage grave et des actions légères, une éloquence abondante, et des fruits nuls, une grande autorité, et un esprit volage.

2° Par rapport à l'Église

Il faut voir maintenant de quelle manière l'église est consacrée : or, plusieurs choses tendent à ce but : En effet l'évêque fait trois fois le tour de l'église, et à chaque fois. qu'il passe devant la porte, il la frappe de son bâton pastoral en disant : « Levez vos portes, ô princes (Ps. XXIII) ». À l'intérieur et à l'extérieur, l'église est arrosée d'eau bénite. Sur le pavé on fait une croix avec de la

cendre et du sable ; on y écrit l'alphabet grec et le latin en travers, depuis l'angle du côté de l'orient jusqu'à l'angle du côté de l'occident. Sur les murailles on peint des croix au-devant desquelles on place des flambeaux et on les oint de saint Chrême.

Premièrement, ce triple tour représente le triple circuit qu'a fait le Christ pour la sanctification de cette église. Le premier, ce fut quand il vint du ciel dans le monde ; le second, quand du monde il descendit aux limbes ; le troisième quand revenant des limbes et ressuscitant ; il monta au ciel. Ces trois tours peuvent encore montrer que cette église est consacrée en l'honneur de la Trinité : ou bien aussi ces trois états différents des membres de l'Église qui doivent être sauvés ; savoir les vierges, les continents et les personnes mariées. Ce qui est désigné par la disposition de l'église matérielle, ainsi que le montre Richard de Saint-Victor. « Le sanctuaire, c'est le chœur des vierges ; le chœur, l'ordre des continents ; et la nef, les mariés. Le sanctuaire est plus étroit que le chœur, et le chœur que la nef, parce qu'il y a moins de vierges que de continents, et moins de continents que de mariés. Le sanctuaire est plus saint que le chœur, et le chœur que la nef, parce que l'ordre des vierges est plus digne que celui des continents, et celui des continents plus que celui des mariés (Richard). »

Deuxièmement, les trois coups frappés à la porte signifient le triple droit que possède Jésus-Christ sur l'église pour qu'on la lui ouvre. Elle lui appartient par création, par rédemption et par promesse de glorification : Saint Anselme

s'exprime ainsi au sujet de ce triple droit : « Certainement, Seigneur ; puisque vous m'avez créé, je me dois tout entier à votre amour ; puisque vous m'avez racheté, je me dois tout entier à votre amour ; puisque vous m'avez tant promis, je me dois tout entier ; il y a plus, c'est que je dois à votre amour plus que moi-même, d'autant que vous êtes plus grand que moi pour qui vous vous êtes donné vous-même et à qui vous avez promis de vous donner vous-même. ». Cette triple proclamation : « Ouvrez vos portes, ô princes », signifie sa triple puissance, dans le ciel, dans le monde et dans l'enfer.

Troisièmement, trois fois à l'intérieur et à l'extérieur, elle est aspergée d'eau bénite pour trois motifs.

1° Pour chasser les démons ; c'est la propriété particulière de l'eau bénite, et dans l'exorcisme de cet élément, il est dit : « Afin que, par cet exorcisme, tu puisses servir à chasser et à dissiper toutes les forces de l'ennemi, et à l'exterminer lui-même avec ses anges apostats : Or, cette eau bénite se compose de quatre substances : d'eau, de vin ; de sel et de cendre, parce qu'il y a principalement quatre choses qui chassent l'ennemi, savoir : les larmes représentées par l'eau, la joie spirituelle par le vin, la discrétion par le sel, et l'humiliation profonde par la cendre.

2° Pour l'expiation de l'église elle-même. Toutes ces substances terrestres ont été corrompues et viciées à cause du péché, c'est pour cela que ce lieu est aspergé d'eau bénite ; pour qu'il soit délivré, purgé et expié de toute saleté et impureté. De là vient encore que dans l'ancienne loi, presque tout

était purifié par le moyen de l'eau.

3° Pour écarter toutes les malédictions. La terre avec ses fruits a reçu la malédiction dès le principe, parce que la déception arriva par son fruit ; mais l'eau ne fut sujette à aucune malédiction. Aussi voit-on que Notre-Seigneur a mangé du poisson, mais on ne dit nulle part expressément qu'il ait mangé de la viande, si ce n'est peut-être de l'agneau pascal pour obéir à la loi ; afin de donner l'exemple de s'abstenir quelquefois des choses licites et d'en user en d'autres fois. Donc pour écarter toute malédiction et pour appeler toute sorte de bénédiction, l'église est aspergée d'eau bénite.

Quatrièmement, on écrit sur le pavé l'alphabet, qui représente l'union des deux peuples, du juif et du gentil, ou bien le texte des deux Testaments, ou bien les articles de notre foi. Cet alphabet composé des lettres latines et des grecques formées sur la croix représente

1° l'union dans la foi du gentil et du juif, opérée par la croix de J.-C : Cette croix est faite en travers de l'angle oriental jusqu'à l'occidental ; pour signifier que celui qui d'abord était à droite a passé à gauche, et que celui qui était à la tête est venu à la queue et réciproquement.

2° Il représente le texte des deux Testaments qui reçurent leur accomplissement par la croix de Jésus-Christ.

Ainsi il a dit en mourant : « Tout est consommé. » Ensuite la croix est faite en travers, parce qu'un Testament est contenu dans l'autre, parce qu'une roue était dans une roue :

3° Il représente les articles de notre foi, parce

que le pavé de l'église st le fondement de notre foi, et que les caractères qui y sont tracés sont les articles de foi enseignés dans l'église aux gens grossiers et aux néophytes de l'un et de l'autre peuple, qui doivent se regarder comme cendre et poussière, selon cette parole d'Abraham dans la Genèse (XVIII) : « Je parlerai à mon Seigneur, quand je ne suis que cendre et poussière ».

Cinquièmement, on peint des croix dans l'église, pour trois raisons :

1° Pour la terreur des démons, c'est-à-dire afin que les démons qui en ont été expulsés, soient effrayés à la vue du signe de la croix et n'aient plus la présomption d'y rentrer. Les diables en effet craignent beaucoup le signe de la croix. Ce qui fait dire à saint Chrysostome : « Partout où les démons voient le signe du Seigneur, ils fuient et redoutent ce bâton dont les coups leur ont fait tant de plaies. »

2° Comme marque de triomphe ; car les croix sont les étendards de Jésus-Christ et les insignes de son triomphe. Donc c'est pour montrer que ce lieu est sous la domination du Seigneur qu'on y peint des croix. En effet un usage observé par la majesté impériale quand une cité lui est livrée, c'est qu'on y arbore le. drapeau impérial. C'est une figure de ce passage de la Genèse (XXVIII) que Jacob érigea la pierre, qu'il avait mise sous sa tête, comme un monument, c'est-à-dire, comme un monument public, digne de mémoire, et triomphal.

3° Pour représenter les apôtres. Car ces douze lumières placées devant les croix signifient les douze apôtres qui, par la foi du crucifié, ont éclairé l'univers.

Ces croix sont illuminées et ointes du saint Chrême, parce que les apôtres aussi, par la foi de la passion de J. C., ont illuminé l'univers en l'instruisant, ils l'ont enflammé d'amour ; et ils l'ont oint pour purifier sa conscience, ce qui est indiqué par l'huile, et pour lui donner l'odeur d'une bonne vie, ce qui est indiqué par le baume.

III° Par qui le temple est-il profané ?

Nous lisons que la maison de Dieu fut profanée par trois personnes, par Jéroboam, par Nabuzardam et par Antiochus. On lit en effet, au IIIe livre des Rois (XII), que Jéroboam fit deux veaux qu'il plaça l'un à Dan, et l'autre à Béthel qui veut dire, maison : de Dieu. Or, il le fit par avarice, afin que le royaume ne revînt pas à Roboam. On veut dire par là que l'avarice des clercs souille singulièrement l'Église de Dieu ; car elle règne trop chez eux. Jérémie a dit (IV) : « Du plus petit au plus grand, tous suivent l'avarice. » Saint Bernard dit aussi : « Montrez-moi un prélat qui ne soit pas plutôt occupé à vider la bourse de ses sujets, qu'à extirper les vices ? Les petits veaux, ce sont les tout petits neveux qu'ils mettent dans Béthel, c'est-à-dire dans la maison de Dieu. L'Église est aussi profanée par Jéroboam, quand elle est bâtie par l'avarice des usuriers et des ravisseurs . On lit, à ce propos, qu'un usurier ayant fait construire une église du fruit de ses rapines et de ses usures, invita l'évêque avec beaucoup d'instances à la dédier. Celui-ci faisait l'office de la consécration avec son clergé, quand il vit, derrière l'autel, le diable assis sur le trône en habit épiscopal : « Pourquoi, dit-il au prélat, consacres-tu mon église ? cesse au plus vite, car la juridiction m'appartient ici, puisqu'elle a

été bâtie avec des usures et des rapines. » Alors l'évêque effrayé s'enfuit dehors avec les clercs, et aussitôt le diable fit crouler cette église avec un grand fracas.

Au IVe livre, des Rois (XXV), on lit que Nabuzardam brûla la maison de Dieu. Nabuzardam, qui était le premier des cuisiniers de Nabuchodonosor, représente ceux qui sont adonnés à la gourmandise et à la luxure et ont fait un dieu de leur ventre, selon l'apôtre. Hugues de Saint-Victor montré dans son Claustral comment le ventre est appelé dieu, quand il dit : « On a coutume de construire des temples aux dieux, de leur ériger des autels, d'ordonner des ministres pour les desservir, de leur immoler des animaux, et de brûler de l'encens en leur honneur : Le temple du dieu ventre, c'est la cuisine, l'autel, c'est la table, les ministres sont les cuisiniers, les animaux qu'on immole, les viandes cuites, la fumée de l'encens, c'est l'odeur des sauces. » Le roi Antiochus, qui fut le plus orgueilleux et le plus ambitieux des hommes, pollua et profana la maison de Dieu, comme on le voit au premier livre des Macchabées, (I). Il est la figure de l'orgueil et de l'ambition qui règne dans le clergé ; plus désireux de commander que d'être utile, et qui souille singulièrement l'Église de Dieu. Saint Bernard, en parlant de cet orgueil et de cette ambition, s'exprime ; ainsi : « Ils s'avancent chargés d'honneurs avec les biens de Dieu ; sans pourtant porter honneur au Seigneur. Aussi leur voyez-vous l'éclat des femmes perdues, des habits d'histrions et un appareil de roi ; de là l'or sur les freins, les selles de leurs chevaux, sur leurs éperons, et ces éperons sont plus brillants que les autels. »

Le temple fut profané par trois personnes, comme il fut dédié et consacré par trois personnes. Moïse fut le premier qui fit une dédicace ; Salomon le second et Judas Machabée le troisième. Ce qui, semble nous indiquer que dans la dédicace de l'église, nous devons. avoir l'humilité de Moïse, la sagesse et le discernement de Salomon, et le soin de la défense de la vraie foi de Judas, (II). Il reste à considérer la. consécration ou la dédicace du temple spirituel. Ce temple, c'est nous, c'est-à-dire l'assemblée de tous les fidèles qui est construite :

1° de pierres vivantes. Saint Pierre dit dans sa première épître (II) : « Nous sommes des pierres vivantes qui composent une maison spirituelle » ;

2° de pierres polies ; de là ces paroles de l'hymne de la Dédicace : « Les coups de marteaux ont poli ces pierres » ;

3° de pierres carrées. Les quatre côtés de la pierre spirituelle sont la foi, l'espérance, la charité et les bonnes œuvres, toutes quatre : égales entre elles : car, comme le dit saint Grégoire, autant vous croyez, autant vous espérez ; autant vous croyez et espérez, autant vous aimez ; autant vous croyez, espérez et aimez, autant vous opérez. »

Dans ce temple, le cœur est l'autel sur lequel nous devons présenter trois offrandes .

1° le feu d'un amour sans fin ; tel qu'il est dit au Lévitique (VI) « Le feu de l'amour sera perpétuel, et il n'aura jamais de fin sur l'autel », c'est-à-dire l'autel du cœur.

2° L'encens d'une oraison odoriférante : comme au Ier livre des Paralipomènes (VI) : « Aaron et ses fils offraient tout ce qui se brûlait sur l'autel des

holocaustes et sur l'autel des parfums. »

3° Le sacrifice de la justice qui consiste dans l'offrande de la pénitence, dans l'holocauste d'un amour parfait et dans le veau d'une chair mortifiée.

C'est le sens des paroles du psaume cinquante : « Alors vous recevrez les sacrifices de justice, les offrandes et les holocaustes ; alors on chargera vos autels de petits veaux. » Le temple spirituel, qui est nous-mêmes, est consacré comme le temple matériel.

1° Le pontife souverain, Jésus-Christ, trouvant fermée la porte de notre cœur, en fait trois fois le tour, en rappelant à son souvenir les péchés de la bouche, du cœur et. des œuvres Isaïe indique ces trois tours quand il dit (XXIII) en parlant à la ville de Tyr : « Prenez le luth », c'est le premier tour : « tournez autour de la ville », c'est-à-dire du cœur, c'est le second : « courtisane mise en oubli depuis longtemps », c'est le troisième.

2° Il frappe trois fois à la porte fermée de ce cœur, afin qu'on lui ouvre : ces, trois coups sont les bienfaits, les conseils, les fléaux et ils sont signalés dans le livre des Proverbes (I). Quand la Sagesse dit en parlant des méchants : « J'ai étendu ma main, et il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardée. » Voici les bienfaits accordés : « Vous avez méprisé tous mes conseils » ; voici les conseils suggérés : « Vous avez négligé mes réprimandes » ; voici les fléaux infligés. Ou bien il frappe trois fois, lorsqu'il excite l'intelligence à connaître le péché ; l'affection à en concevoir de la douleur, et la volonté à le détester et à le punir.

3° Ce temple spirituel doit être arrosé trois fois

d'eau à l'intérieur et à l'extérieur. Ce sont les larmes intérieures et les extérieures. « L'esprit d'un homme saint, dit saint Grégoire, est accablé de douleur, quand il considère où il fut, où il sera, où il est et où il n'est pas. Où il fut, dans le péché ; où il sera, au jugement ; où il est, dans la misère ; où il n'est pas, dans la gloire. »

Quand donc il répand des larmes intérieures ou extérieures en considérant qu'il a vécu dans le péché et qu'il en rendra compte au jugement, ce temple est alors arrosé d'eau une première fois. Quand il est ému jusqu'aux larmes en raison de la misère dans laquelle il se trouve, il est arrosé une seconde fois. Quand il verse des larmes par rapport à la gloire dont il est privé, alors il répand la troisième eau. À cette eau on mêle le vin, le sel et les cendres, parce qu'avec ces larmes nous devons avoir le vin de la joie spirituelle, le sel d'un mûr discernement et les cendres d'une profonde humiliation. Ou bien par ce vin tempéré d'eau, on entend l'humilité de Jésus-Christ, quand il a pris une chair, car le vin mêlé d'eau c'est le Verbe fait homme. Par le sel, on entend la sainteté de sa vie qui est, pour tous l'assaisonnement de la religion : Par la cendre ; on entend sa passion. Or, nous devons par ces trois qualités laver notre cœur :

1° par le bienfait de l'incarnation qui nous invite à l'humilité ;

2° par l'exemple de sa vie qui nous enseigne la sainteté et

3° par le souvenir de la passion qui nous pousse à l'amour.

4° Dans ce temple du cœur est écrit un alphabet

spirituel, c'est-à-dire une écriture spirituelle, qui contient trois parties : la règle de nos actions, les témoignages des bienfaits de Dieu et l'accusation de nos propres péchés. Ces trois parties sont énumérées par saint Paul aux Romains (II) : « Quand les gentils qui n'ont pas la loi font naturellement les choses que la loi commande, on peut dire alors que n'ayant point de loi extérieure, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi : et ils font voir que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leur cœur. »

Voici le premier témoignage que leur rend leur conscience. Voici le second : « et par la diversité des réflexions et des pensées qui les accusent. » Et voici le troisième : « ou qui les défendent. » 5° On doit y peindre des croix, c'est-à-dire adopter les austérités de la pénitence, lesquelles doivent être ointes et éclairées par le feu, parce que non seulement elles doivent être supportées avec patience, mais encore de bon cœur ; ce qui est marqué par l'onction, et avec ardeur, ce qui est marqué par le feu. Saint- Bernard s'exprime ainsi à ce propos : « Celui qui vit dans la crainte porte la croix de Jésus-Christ en patience ; celui qui s'avance dans l'espérance, la porte de bon cœur, mais celui qui est parfait dans la charité, l'embrasse déjà avec ardeur. Il y en a beaucoup qui voient nos croix, sans voir l'onction qui les rend moins pesantes. » Celui qui possédera ces qualités en soi-même sera véritablement, un temple dédié en l'honneur de Dieu. Il est tout à fait digne que Jésus-Christ habite en lui par sa grâce ; jusqu'à ce qu'enfin il mérite d'habiter en lui par la gloire. Qu'il daigne nous l'accorder celui qui, étant Dieu, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ICI FINIT LA LÉGENDE DORÉE
OU HISTOIRE LOMBARDIQUE
D E J A C Q U E S D E VO R A G I N E
De l'ordre des frères Prêcheurs, évêque de Gênes.

1493

Supplément à la Légende Dorée

1. Saint Josse

La vie de saint Josse a été donnée par Mabillon, en son livre Sur le benedictus. Orderic Vital la rapporte ainsi que ses miracles.

Saint Josse, fils de Judicaël, roi des Bretons, eut pour frère aîné saint Judaël, qui succéda au trône de son père. Ces deux frères, ou plutôt ces deux joyaux du ciel ; furent contemporains de Dagobert, avec lequel Judicaël fit un traité de paix après de graves dissensions, et ce roi des Francs le combla de grands avantages. Rentré en Bretagne, il songea à abandonner le royaume de la terre, afin de gagner le royaume du ciel, en menant la vie monastique. Afin de pouvoir mettre son projet à exécution et de jouir du bonheur d'habiter avec les moines, il fit appeler par-devant lui son frère cadet Josse, pour lui confier les rênes du gouvernement. Mais Josse, aussi fervent que son frère dans l'amour de Dieu, sollicita un délai de huit jours pour aviser. Durant cet intervalle, il se mit fort en peine, le jour et lanuit, de trouver un moyen pour renoncer au trône, en fuyant aussi sa patrie et rendre inutiles les bonnes dispositions de son frère à son égard.

Il se retira donc dans un monastère où il avait étudié les belles lettres, et il s'y livrait à de fréquentes prières, quand passèrent par là douze pèlerins, qui avaient l'intention pieuse d'aller visiter les tombeaux des saints apôtres Pierre et. Paul. Il s'entendit en secret avec eux, et vint à Paris dans leur société, mais il hésita à les suivre plus loin. D'après l'inspiration de l'Esprit-Saint qui dirigeait

chacun de ses pas, il les quitta et les laissa poursuivre leur route, et vint en toute hâte vers les limites du Ponthieu, où se trouvaient de vastes forêts habitables seulement pour les animaux et les bêtes farouches. Heureux de rencontrer une solitude aussi profonde, il résolut de s'y construire une habitation sur les rives de l'Authie mais le comte Haymon, seigneur du pays, l'empêcha pendant sept ans de réaliser son dessein. Il passa ce temps à se perfectionner dans les lettres, et reçut les saints ordres. Après avoir été ordonné prêtre, il leva des fonts sacrés le fils du comté, qui avait conçu à son égard la plus grande vénération. Au bout de sept ans, il, embrassa la vie solitaire, dans un endroit entouré de tous côtés par la rivière d'Authie, où il bâtit une église et une petite maison.

Entre les miracles que Dieu opéra par son entremise, on peut relater que les poissons et les oiseaux de tous genres se laissaient toucher par lui, et venaient recevoir de ses mains sacrées leur nourriture, puis ils se retiraient comme des animaux apprivoisés. Un jour, qu'il n'avait qu'un petit pain pour sa nourriture et celle de son disciple, Notre-Seigneur vint, sous la figure d'un pauvre, demander l'aumône.

L'homme de Dieu ordonna de couper le pain en quatre et de donner un quart au mendiant. À peine celui-ci était-il sorti, que le Seigneur revient sous la figure d'un autre mendiant mourant de faim ; on l'assista en lui donnant un second quart du pain. Presque aussitôt, il revient comme exténué et défaillant, et on lui délivra le troisième morceau. Un instant après, Notre-Seigneur apparaît, sous les dehors d'un nouveau mendiant, comme les trois fois précédentes. Mais il ne restait plus à manger

que le demi-quart. Josse, en homme de Dieu, commanda encore de le donner. « Mais, lui dit son disciple, voulez-vous qu'il nous reste quelque chose ? « Non, répondit le saint, donnez tout à celui qui a faim, car Notre-Seigneur a la puissance de pourvoir encore aujourd'hui à ce qui nous est indispensable. » Notre-Seigneur venait à peine de se retirer, et le serviteur de Dieu consolait encore son disciple agacé d'avoir distribué tout le pain, quand, on vit, à travers la fenêtre arriver quatre barques pleines, de vivres qu'on déchargea, sans qu'on sache encore aujourd'hui qui les avait amenées, ni ce qu'elles devinrent.

Ces miracles et d'autres encore, que Dieu daigna opérer en ce lieu par son serviteur, excitèrent au loin le besoin, de venir le visiter, pour solliciter ses prières. Après huit ans écoulés, ne pouvant plus supporter le concours du peuple, il se retira, sous la conduite du Seigneur, dans un autre désert où, après avoir construit un oratoire en l'honneur de saint Martin, ainsi qu'une toute petite maison, il eut à subir les assauts du démon, l'espace de quatorze ans qu'il vécut en ce lieu. En faisant le signe de la croix, il fit tomber du haut des airs un aigle qui lui enleva son coq et onze poules, l'une après l'autre ; le coq lui revint sain et sauf.

Peu de temps après, le diable, changé en une horrible couleuvre, lui mordit gravement le pied. Cette blessure lui fut un avertissement du Saint-Esprit de passer en un autre endroit. Accompagné du comte Haymon, il parcourait un grand désert pour trouver un lieu d'habitation, quand le comte fut pris d'une soif ardente ; accablé de tant de fatigue, il s'endormit. Alors le serviteur de Dieu, saint Josse, fit une prière, puis s'étant levé,

semblable à un autre Moïse, il ficha en terre le bâton qui lui servait de soutien ; l'eau jaillit et coula comme d'une source abondante. Pleins de joie, le comte et sa suite apaisèrent l'ardeur de leur soif, et aujourd'hui encore, cette fontaine fournit de l'eau en quantité suffisante pour désaltérer les passants.

De là, le saint s'étant dirigé vers la mer, il gravit une petite colline, près d'une vallée ombragée, et, charmé du site, il s'écria : « C'est ici le lieu où je dois rester, comme dans un repos, pour ma vie. » Le comte revint chez lui, et l'homme de Dieu construisit de ses propres mains, en cet endroit, deux oratoires, l'un dédié à saint Pierre, le prince des apôtres, et l'autre à saint Paul, le docteur des gentils.

Peu de temps après, il partit pour Rome, où l'avait appelé le bienheureux Martin, souverain pontife, qui désirait, depuis longues années, le voir et profiter de ses saints entretiens. Il en fut reçu avec les honneurs qu'il méritait, et très bien traité. Le Saint-Esprit, qui était en toutes choses son guide et son maître, l'avertit à Rome de revenir en l'ermitage qu'il avait choisi sur la terre pour sa demeure, en le prévenant que bientôt il devait en sortir, pour entrer dans la compagnie des anges. Après de longs et fréquents entretiens sur les affaires de l'éternité, et des prières mutuelles entre le Souverain Pontife et Josse, le saint revint, avec des reliques bien précieuses, sur les confins du Ponthieu, où il fut accueilli avec une extrême joie dans tout le pays.

C'est là, sur la montagne qui lui servait de demeure, que repose le corps du saint. D'après le conseil de ses parents, une jeune fille née sans yeux fut amenée alors à saint Josse, et, selon qu'elle en

avait été instruite dans une vision, elle se lava la figure et l'endroit où devaient être ses yeux avec l'eau dont le saint homme s'était lavé les mains, et à l'instant les yeux parurent, et elle commença à voir clair. En présence du comte Haymon et d'une foule innombrable de peuple accouru pour recevoir saint Josse, celui-ci déposa, avec tout le respect convenable, les précieuses reliques qu'il avait rapportées, dans leur nouvelle église bâtie récemment en pierres, de taille, en l'honneur de saint Martin.

Puis, l'homme de Dieu se prépara à célébrer les saints mystères, revêtu d'une chasuble blanche comme la neige. Il était à l'autel le trois des ides de juillet ; et célébrait la messe avec une piété extraordinaire, quand on vit la main divine apparaître en l'air, entre les saints mystères en lui ; alors une voix se fit entendre et lui assura la propriété de son ermitage et les bénédictions éternelles, en disant : « Puisque tu as méprisé les richesses de la terre et refusé le trône de ton père, pour choisir la pauvreté et vivre caché dans ce lieu désert, je t'ai préparé une couronne dont tu seras ceint au milieu des chœurs angéliques ; quant à ce lieu, où tu rendras le dernier soupir, j'en serai le défenseur et le gardien à toujours, et dans le cours des âges, tous ceux qui viendront visiter cette habitation, avec piété et pureté de cœur, seront, en mémoire de ton nom, comblés de la grâce divine et parviendront aux joies éternelles. »

Dès cet instant, saint Josse, quoique revêtu d'un corps mortel, semblait plutôt vivre comme un ange que comme un homme. Aux ides de décembre, il s'endormit dans le Seigneur qui manifesta sa présence et le concours des anges par une lumière

extraordinaire, dont les yeux ne pouvaient supporter l'éclat, et par une odeur céleste d'une incomparable douceur. Son corps, resté vierge et exempt de toute souillure charnelle, resta sain et entier dans son tombeau pendant quarante ans, comme si la vie l'animait encore, et les gardiens lui coupaient, tous les samedis, les ongles des mains et des pieds, les cheveux et la barbe qui croissaient comme durant sa vie : ce qui dura jusqu'au jour où le Successeur d'Haymon, moins respectueux et oubliant ces paroles de l'Écriture : « Tu ne violeras pas le sanctuaire du Seigneur », accourut violer, avec ses satellites, l'endroit où reposait cette relique sacrée ; mais il n'eut pas plutôt vu le miracle, qu'il fut à l'instant frappé de cécité et s'écria comme un insensé : « Ah ! ah ! saint Josse. » Il resta sourd et muet jusqu'à sa mort.

Nous ne saurions écrire ni raconter la quantité de miracles que le Seigneur a daigné opérer par les mérites du saint en faveur des fidèles et dont nous avons été les témoins oculaires ; comme la résurrection de plusieurs morts qui avaient été pendus et noyés, et des bienfaits accordés par son intercession pour obtenir des biens temporels. Un homme, plein de vénération pour saint Josse, avait un fils au berceau ; un incendie enveloppe sa maison de toutes parts : l'enfant fut préservé miraculeusement par saint Josse, quoique les langes qui l'enveloppaient et le berceau lui-même fussent réduits en cendre et en poussière, pour qu'il fût évident que la flamme, qui avait été assez violente pour consumer la pierre et le bois, n'avait pu nuire à un tendre enfant placé sous la protection de saint Josse. Plus tard, cet enfant se fit novice dans le monastère du saint.

Compter le nombre de sourds, de boiteux, de paralytiques et d'autres malades qui obtinrent d'être guéris, serait impossible. Le bienheureux, après sa mort, ne voulut conserver d'autre témoignage de sa dignité royale que celui de ne permettre qu'aucune autre matière que de la cire brûlât dans le lieu où repose son saint corps. Trois moines en firent une funeste expérience en voulant en vain faire brûler des chandelles de suif. Deux furent frappés de mort subite pour leur témérité et le troisième fut puni d'une contraction de la bouche qui lui dura jusqu'à sa mort.

Les fêtes en l'honneur de saint Josse sont célébrées ainsi qu'il suit : la première, au jour de saint Barnabé, qui est l'anniversaire de l'apparition de la main divine au-dessus de lui pendant la sainte messe. (Ce miracle se reproduisit plusieurs fois en faveur de quelques saints, pour confirmer la vérité du grand mystère de l'Eucharistie et pour affermir les cours chancelants dans la foi.) La seconde a lieu au jour de saint Jacques, apôtre, frère de saint Jean l'évangéliste : c'est celle de l'invention de son corps. La troisième se célèbre le jour de sainte Lucie qui est celui de sa mort.

---

2. Saint Othmar

Voyez sa vie écrite par Walafied Strabon.

Othmar vint au monde et fut élevé dans l'Allemagne : Jeune encore, il fut mené à la cour par son frère et instruit dans les lettres. Il se livra à l'étude des vertus autant et plus qu'à celle des sciences, suivant ce passage du livre de la Sagesse : « Ce que tu n'auras pas amassé pendant ta

jeunesse, comment le trouveras-tu dans la vieillesse ? Etant parvenu à l'adolescence, il entra au service de Victor, comte de ce pays ; il dut, aux bonnes dispositions de Victor et à l'amitié parfaite que son bon caractère lui avait acquise, d'être promu à la prêtrise et d'être pourvu du titre de saint Florin, pour sa science, sa piété et la réputation de sainteté dont il jouissait partout. Waltram, qui jouissait par droit d'héritage de l'ermitage sur lequel saint Gall, s'était construit une cellule, obtint du comte Victor qu'Othmar serait mis en possession de cette cellule dont il lui céderait tous les droits qui étaient de son ressort. En outre, il le conduisit auprès du roi Pépin, afin d'obtenir de l'autorité royale la confirmation de la dignité abbatiale sur cette maison.

Cette demande fut accueillie du roi qui était juste, et Othmar ayant été confirmé par un acte signé de la main de Pépin, Waltram résigna en faveur du saint la libre et entière possession de tous ses biens : en conséquence, le roi ordonna de sa propre bouche qu'on suivrait en ce lieu les exercices des réguliers. À son retour, Othmar introduisit la réforme dans son monastère qui, en peu d'années, acquit de l'importance par la vie sainte qu'on y menait et par les propriétés sur lesquelles de grands bâtiments furent construits. Alors le bienheureux Othmar voyant que, par un effet de la bonté de Dieu, les possessions de son monastère s'augmentaient immensément, redouta, pour sa personne, de se relâcher dans la pratique de la vertu ; il commença le premier à vivre avec une grande sobriété, en sorte qu'il ajoutait deux jours d'abstinence à chacun des principaux jeûnes en usage. Aux exercices de la pauvreté et de l'humilité, il joignait des aumônes abondantes.

Souvent, il rentrait au monastère sans tunique, couvert seulement de sa coule, imitant Jésus-Christ qui, à sa naissance, se laissa emmailloter dans des langes grossiers. Afin de nous apprendre à ne mettre aucune confiance dans l'argent, il pratiqua la pauvreté dans toutes les circonstances ; ainsi quand les besoins de la maison l'obligeaient à sortir, il se servait plus volontiers, pour monture d'un âne que d'un cheval. Personne n'était plus miséricordieux et plus aumônier que lui ; aussi servait-il les pauvres de ses propres mains. Non loin du monastère, il construisit un logement pour les lépreux, il lavait lui-même la tête et les pieds des pauvres, dont il mérita d'être appelé le père.

La nuit il les visitait et veillait à tous leurs besoins. En outre, il bâtit un hôpital où l'on recevait les pauvres aveugles, et sa sollicitude à leur égard allait jusqu'à sortir du cloître pendant la nuit pour leur rendre les services les plus empressés. Pendant ce temps-là, Warin et Ruthard, qui se trouvaient alors chargés de l'administration de toute l'Allemagne, se laissèrent aller, par l'instigation du diable, à tous les désordres qu'entraîne l'avarice et ils s'emparaient par force des biens des églises situées dans le pays qu'ils gouvernaient. Saint Gall n'échappa pas à leurs rapines. Le bienheureux Othmar en porta ses plaintes au roi Pépin, lui disant qu'il s'exposait à de grands malheurs, s'il fermait les yeux sur de pareilles violences. Le roi menaça les spoliateurs de sa disgrâce, s'ils ne restituaient pas au monastère tout ce qu'ils lui avaient injustement ravi. Mais l'avarice l'emporta et loin de tenir compte des ordres du roi, ils apostèrent des soldats pour se saisir d'Othmar qui revenait de la cour, et ils le firent amener par-devant eux chargé de chaînes. Ils soudoyèrent un faux frère du

monastère même d'Othmar, nommé Lampert, pour accuser faussement et salir son abbé : ce moine infâme ne recula pas devant la trahison d'un innocent ; et en plein concile, devant une foule de monde, Lampert accusa Othmar d'avoir eu des rapports criminels avec une femme. Le saint fut condamné à l'exil et relégué comme un misérable dans une île du Rhin, où, après de longues souffrances endurées patiemment, il termina sa vie dans la pratique des bonnes œuvres, le seize des calendes de décembre.

Mais Dieu, en juge équitable, punit l'affreuse machination dans laquelle Lampert avait fait choir son prélat, d'une telle façon qu'une fièvre violente abattit toutes ses forces, et que souvent sa tête tombant à terre, il était réduit à marcher comme les quadrupèdes. Par un juste jugement de Dieu, il fut forcé à chaque instant d'avouer publiquement qu'il avait péché contre l'homme du Très-Haut. « Cessez, disait-il en citant le concile de Nicée, cessez de persécuter ceux qui servent Dieu avec droiture, qui observent ses commandements de pleine volonté et qui se soumettent à nos lois : il est indécent que les hommes charnels persécutent les hommes spirituels. C'est pour cela que saint Grégoire a dit : « Celui qui ne prouve pas la calomnie doit être puni. » Cette affaire mal engagée a été terminée de la façon la plus désastreuse. » Saint Othmar fut donc enseveli dans, l'exil en un endroit d'une île ou se voit aujourd'hui une chapelle. Son, corps s'y conserva dix ans sans corruption. Après quoi, ses disciples jugèrent à propos de le rapporter au monastère de Saint-Gall à la tête duquel la volonté de Dieu l'avait placé pour gouverner le spirituel et le temporel. Ils allèrent donc le chercher et le placèrent sur une barque.

Un grand nombre de miracles attestèrent que leur dévotion était louable et que les mérites du saint étaient grands car une tempête accompagnée d'ouragans, qui agita alors tout le lac de Constance ne fut pas un obstacle qui pût les arrêter pendant tout le trajet. Un petit vase plein de vin que les moines avaient emporté pour leur repas se remplissait chaque fois qu'il était vidé.

Le corps de saint Othmar arriva donc au monastère de Saint-Gall, accompagné et suivi de miracles et y repose avec honneur et gloire.

---

3. Saint Conrad

Saint Conrad naquit en Allemagne de parents nobles, et y fut élevé. Comme c'était un personnage, de vie et de mœurs irréprochables, Nothing, évêque de Constance, l'appela pour le faire auditeur des causes du ressort de tout son évêché. Plus tard il fut élu prévôt de la cathédrale. Nothing étant mort, on manda saint Udalric, évêque d'Augsbourg, qui célébra les funérailles du prélat et qui ordonna au clergé et au peuple un jeûne de trois jours pour obtenir de la bonté de Dieu un chef qui lui fût agréable. Au jour fixé pour l'élection ou plutôt pour s'entendre unanimement, saint Udalric fit le portrait d'un évêque tel que l'apôtre le trace à Timothée et à Tite. « Il faut que l'évêque soit irréprochable » Après la lecture de ces divers passages, l'accord fut unanime pour choisir Conrad qui fut pris, traîné de force et institué évêque, malgré ses résistances. Après son élévation, saint Conrad enrichit de précieuses reliques et de riches ornements la principale église

dédiée à la sainte Vierge.

Il fit bâtir trois églises, l'une dans l'intérieur de la ville et les deux autres au dehors. La première dédiée à saint Maurice était la reproduction exacte de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Il y fonda douze prébendes à perpétuité pour les clercs qui devaient la desservir, ce qui ne l'empêcha point d'augmenter le nombre des chanoines de sa cathédrale avec ses revenus propres. Ce saint homme, plein du désir de châtier réellement son corps avec l'apôtre, passa trois fois la mer pour aller en la sainte cité de Jérusalem où il visita, avec une extrême ferveur, les lieux témoins de la passion, de la sépulture, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ.

Étant un jour avec saint Udalric au château de Laufen, il vit des oiseaux entrer et sortir d'un gouffre dont les eaux agitées étaient écumantes : le saint comprit intérieurement que sous la forme de ces oiseaux étaient deux âmes qui subissaient là leur purgatoire en punition d'une multitude de crimes qu'elles avaient commis. Touchés tous les deux de compassion, Udalric s'empressa de dire une messe pour les morts, et le même jour Conrad en célébra de suite une seconde à la même intention : après quoi ils ne virent plus cette espèce d'oiseaux.

Un excellent jeune homme appelé Gebhard s'était assis, sans penser à rien, sur le trône épiscopal. Conrad lui adressa cette prophétie : « C'est trop tôt t'asseoir sur mon siège, Gebhard ; mon successeur sera celui qui occupera ma place avant toi, savoir : Gamelon. Le saint jour de Pâques, pendant la messe solennelle, une araignée tomba après la consécration dans le calice, et saint

Conrad l'avala. Les saints mystères, étant achevés, on se mit, comme de juste, à table, mais le saint ne mangea pas, comme si c'eût été le carême ; tout exténué qu'il fût. On lui demanda pourquoi il ne mangeait point : « C'est, dit-il, que j'attends l'arrivée prochaine d'un hôte », puis baissant, la tête, sur la table, il rendit l'araignée par la bouche.

On peut penser quelle joie ce fut pour tous ceux qui se trouvaient là, a cette occasion, ou plutôt, à ce miracle. Saint Conrad, consommé dans l'exercice de toutes les vertus, mourut le six des calendes de décembre, l'an du Seigneur neuf cent soixante-seize, après un épiscopat de quarante-deux ans, dans une vieillesse avancée.

---

4. Saint Hilarion

Hilarion fut un saint moine, dont la vie pleine de bonnes œuvres a été écrite par saint Jérôme. Ses parents étaient idolâtres, mais il fleurit comme on dirait d'une rose au milieu des épines. Envoyé à Alexandrie pour étudier la grammaire, il y reçut le baptême, et toute sa joie était de se trouver dans les assemblées des fidèles. Ayant entendu parler de saint Antoine, il alla en Égypte pour le voir. Aussitôt après il changea d'habits et demeura près de deux mois auprès de lui, observant avec grand soin sa manière de vivre et la gravité de ses mœurs, son assiduité à la prière, son humilité à recevoir ses frères, sa sévérité à les reprendre et sa gaieté à les exhorter.

Ses mortifications étaient tellement grandes qu'aucune maladie ne put lui faire modifier la grossièreté des mets dont il usait. Hilarion, après

s'être exercé dans la pratique, de ces vertus, revint dans sa patrie avec quelques moines. Ses parents étaient morts, et il partagea son bien entre ses frères et les pauvres, sans garder absolument rien pour soi, Il avait alors quinze ans et il entra au désert couvert seulement d'un sac et n'emporta avec lui qu'une saie de paysan que le bienheureux Antoine lui avait donnée lorsqu'il prit congé de lui. Il se contentait de manger quinze figues sauvages après le coucher, du soleil. De quinze à vingt ans, il n'eut pour se défendre contre le chaud et la pluie qu'une petite cabane qu'il avait tressée avec du jonc et des branches de figuier. Depuis il fit une petite cellule large de quatre pieds et haute de cinq, en sorte que vous l'auriez prise plutôt pour un sépulcre que pour une habitation. Il ne coupait ses cheveux qu'une fois l'année, le jour de Pâques : Il coucha jusqu'à sa mort sur la terre dure. Il ne lava jamais, ni ne changea le sac qui le couvrait que quand il était en pièces.

Sachant toute l'Écriture sainte par cœur, après qu'il avait fait oraison, il chantait les psaumes comme si Dieu eut été présent. Depuis vingt-et-un jusqu'à vingt-sept ans, il ne mangea autre chose les trois premières années qu'un demi-septier de lentilles trempées dans l'eau froide, et durant les trois autres années, du pain seulement avec du sel et de l'eau. Depuis vingt-sept ans jusqu'à trente, il ne vécut que d'herbes sauvages et de racines crues de quelques arbrisseaux. Depuis trente-et-un ans jusqu'à trente-cinq il ne mangea qu'une once de pain et un peu d'herbes cuites sans huile. Mais sentant s'obscurcir ses yeux, et étant tourmenté d'une gratelle qui lui donnait une violente démangeaison par tout le corps, il ajouta un peu d'huile à ce que je viens de dire, et continua jusqu'à

soixante-trois ans à vivre dans cette abstinence, ne goûtant, outre cela, ni d'aucun fruit, ni d'aucun légume, ni de chose quelconque qu'il lui eût été agréable de manger.

Alors voyant que son corps s'exténuait et croyant que sa mort était proche, il ne mangea plus de pain depuis soixante-quatre ans jusqu'à quatre-vingt. Sa ferveur était si incroyable qu'il semblait qu'il venait d'entrer dans le service de Dieu en un âge où les autres ont accoutumé de diminuer leurs austérités. On lui faisait un breuvage avec de la farine et très peu d'huile, tout son boire et son manger pesant à peine cinq onces. Il continua, jusqu'à sa mort, en cette manière de vivre, ne mangeant jamais qu'après le soleil couché, et ne rompant jamais son jeûne, ni aux jours de fête, ni dans ses plus grandes maladies. Après avoir, été très puissant en miracles, et incomparable de sainteté, à l'âge de quatre-vingts ans, Esychius étant absent (c'était son vieil ami), il lui écrivit de sa main une petite lettre, qui était comme son testament, par laquelle il lui laissait toutes ses richesses, qui consistaient en ce sac qui lui servait de tunique, une cape et un petit manteau. Il avait encore un peu de chaleur, et c'était à peine s'il vivait quand il ouvrit les yeux et dit : « Sors, mon âme, que crains-tu ? sors, de quoi as-tu peur ? tu as servi Jésus-Christ près de soixante-dix ans, et tu crains la mort ? En achevant ces paroles, il rendit l'esprit, et à l'instant on le mit en terre. Il avait demandé lui-même à tous ceux qui étaient venus le voir dans sa maladie de ne pas garder son corps un moment après son trépas.

Dix, mois après, le saint homme Esychius déroba au périple sa vie, le corps d'Hilarion et le

transporta en Palestine pour l'enterrer dans un monastère avec sa tunique, sa coule et son manteau. Tout son corps aussi entier que s'il eût été vivant, répandait une odeur si excellente qu'il semblait avoir été embaumé avec les parfums les plus précieux, en témoignage de sa très sainte vie et en l'honneur éternel et gloire de Dieu qui vit et règne dans les siècles. On fait mémoire de sa fête le douze des calendes de novembre, le jour où l'on célèbre la fête des onze mille vierges et de sainte Ursule.

---

5. Histoire de Charlemagne

Ce récit est l'abrégé des actions de Charlemagne, telles que les ont écrites les compilateurs des romans sans nombre parus dans le moyen âge sur le compte de cet empereur et de ses paladins.

Turpin, archevêque de Reims, compagnon de Charles durant quatorze ans, écrivit à Léoprand, doyen d'Aix-la-Chapelle, ce qu'il avait vu, quand ce prince eut délivré l'Espagne et la Galice de la domination des païens. En premier lieu, il raconte comment l'Apôtre saint Jacques apparut à Charles et le pria de purifier le lieu de sa sépulture et d'établir une route pour arriver jusqu'à son tombeau afin que, la multitude de pèlerins pussent y effacer leurs péchés. Il lui, promit encore de l'aider en tout et par là qu'il posséderait la vie éternelle. Beaucoup avaient été convertis par la prédication des disciples de saint Jacques, mais ils s'étaient laissés retomber dans l'erreur, et la foi en Jésus-Christ s'était éteinte en ce pays jusqu'à l'époque où Charlemagne rétablit la religion chrétienne dans l'Espagne et la Galice.

La première ville qu'il assiégea fut Pampelune.

Il resta trois mois sans pouvoir s'en rendre maître, parce que ses murs étaient inexpugnables. Il fit alors cette prière : « Seigneur Jésis-Christ pour la foi duquel je suis venu ici ; donnez-moi cette ville de saint Jacques ; si réellement vous m'êtes apparu, faites-la moi prendre. » Alors les murs s'écroulèrent jusque dans leurs fondements. Il laissa la vie aux Sarrasins qui voulurent recevoir le baptême, et il tua tout le reste. À cette nouvelle, les autres villes lui envoyèrent le tribut et se soumirent à lui. Tout le pays fut son tributaire. Après avoir visité le sarcophage de saint Jacques, il vint à Pétrone et là il enfonça sa lance. dans la mer en action de grâce et dit : « Je n'ai jamais pu venir ici qu'en ce moment. » Alors il soumit toute la Galice et l'Espagne d'une mer à l'autre. Il s'empara encore d'une place fortifiée de quatre-vingt-dix tours. Il fit durant quatre mois le siège de Lucerna ; désespérant de la prendre, il eut recours à Dieu et à saint Jacques alors les murs de cette ville tombèrent et elle reste déserte encore aujourd'hui ainsi que trois autres villes que le Seigneur maudit comme autrefois Jéricho. Il détruisit toutes les idoles à l'exception d'une, qui, au dire des Sarrasins, fut fabriquée de son vivant par Mahomet qui se l'était dédiée après y avoir lié, avec le secours de la magie, une légion de démons occupés à la garder avec tant de force que jamais homme ne put la briser. Si un chrétien s'en approche, ses jours sont aussitôt en danger, mais un païen se retire sain. L'oiseau qui se poserait sur elle meurt à l'instant.

Il y a sur le rivage de la mer une pierre dont la hauteur égale celle à laquelle un corbeau peut s'élever dans son vol, large et carrée à la base, pointue au sommet, sur lequel est placée debout

cette statue de forme humaine et coulée en or fin, la figure tournée au midi, ayant dans sa main droite une grande clef qui doit tomber de ses doigts l'année où naîtra dans la Gaule le roi qui christianisera l'Espagne entière ; puis ceux qui auront vu la clef par terre prendront tous la fuite, en abandonnant leurs trésors. Avec l'or que les rois et les princes, ainsi que les païens donnaient à Charles, il fit élever une église en l'honneur de saint Jacques, qu'il enrichit de beaucoup d'ornements, et où il établit des chanoines. Il en bâtit encore une de ce saint à Aix-la-Chapelle, et grand nombre d'autres. Quand Charles fut parti, un roi païen d'Afrique soumit l'Espagne, et massacra beaucoup de chrétiens que Charles avait établis pour garder le pays. À cette nouvelle, Charles revint avec des armées nombreuses ; il arriva à Bayonne, ville des Basques, où Romaric, en mourant, confia à un de ses parents son cheval et d'autres objets pour en partager le prix entre les prêtres et les pauvres, parce qu'il avait entendu au-dessus de lui des démons rugissants comme des lions, des loups et des veaux. Or, ce cheval fut enlevé et on le trouva transporté à quatre journées de chemin de l'armée de Charles. La veille du jour où Charles devait livrer bataille à Argoland qui était revenu s'emparer de l'Espagne, ses soldats se préparèrent le soir pour être prêts à se battre le lendemain ; ils fichèrent en terre leurs lances dans les prés devant leurs tentes ; et le matin ils les trouvèrent couvertes d'écorces et de branches et tenant au sol par racines.

Ils les coupèrent ras terre, et de leurs racines poussa dans la suite une grande forêt. Ceux dont les lances fleurirent ainsi étaient ceux qui devaient être tués et qu'on devait insérer au nombre des

saints. Il en périt alors quarante mille, le duc Milon, père de Roland, fut tué, ainsi que le cheval de Charles. Charles resta donc avec deux mille hommes seulement ; mais avec son épée nommée Joyeuse, il tua une multitude de païens. Le soir, les deux armées rentrèrent dans leur camp. Le lendemain arrivèrent quatre nobles conduisant quatre mille combattants ; alors les païens prirent la fuite et Charles rentra dans la Gaule. Il revint encore une fois avec quatre mille soldats dont les lances fleurirent et qui engagèrent la bataille les premiers avec un grand enthousiasme ; ils massacrèrent une multitude innombrable de païens ; mais ensuite ils furent tués eux-mêmes, et Charles y perdit encore un cheval ; mais il n'abandonna pas le terrain ; il tua beaucoup d'ennemis, enfin les païens furent mis en déroute. Argoland vint encore offrir la bataille à Charles qui revint accompagné de cent trente-trois mille hommes. Argoland et Charles eurent de longues conférences au sujet de la guerre et de la foi. « Combattons pour la foi, finit par dire Argoland ; si je suis vaincu, je recevrai le baptême. » ; Vingt chrétiens se mesurent donc avec vingt païens et les tuent ; ensuite quarante, et le résultat fut le même ; puis cent, et il en arriva autant ; enfin mille, mais chaque fois, les chrétiens tuèrent les païens.

Il y eut suspension d'hostilité, et Argoland vint trouver Charles pour se faire baptiser et lui dit : « Ta loi est plus sainte », puis il ordonna aux païens de recevoir le baptême : ce à quoi ils consentirent. Argoland remarqua qu'à table, il y avait, dans le placement des convives, des rangs d'observés, et demanda à connaître ceux qui les composaient. Charles répondit que les premiers étaient des évêques ; d'autres des moines, ceux-ci des

chanoines et les derniers des pauvres, auxquels il donna le titre d'envoyés de Dieu. « Tu traites mal les envoyés de Dieu, reprit Argoland, aussi ne veux-je point de baptême. » Et il se retira. De là nous pouvons remarquer quel grand péché c'est que de traiter mal les pauvres. Aussi Charles fut-il privé de la joie de procurer le baptême à tant de monde. Le lendemain on donna la bataille : Charles avait cent vingt-quatre mille hommes et Argoland cent mille. Or, Argoland fut défait avec ses cent mille hommes. Les vainqueurs marchèrent dans le sang jusqu'aux murailles de la ville qui fut prise après le massacre de tous les païens. La nuit, mille chrétiens dépouillèrent les morts, à l'insu de Charles, dans l'intention de revenir avec ce prince ; chargés d'or et d'argent, mais ils furent tués par les païens qui avaient pris la fuite. Telle fut la punition de leur avarice. Le prince de Navarre déclara encore une fois la guerre à Charles qui pria le Seigneur, de lui faire connaître ceux qui devaient mourir dans cette circonstance. Le lendemain les soldats étant prêts à se battre, Charles vit une croix rouge sur les épaules et sur le dos de la cuirasse de ceux qui devaient mourir ; il les enferma tous dans son oratoire afin qu'ils ne fussent point tués.

Après le combat, dans lequel près de cent mille païens furent tués, Charles trouva morts, ceux qu'il avait enfermés dans son oratoire ; ils étaient cent cinquante. Alors ce prince s'empara de force de tout le pays Navarrais. Dans la suite on lui apprit que le roi de Babylone avait envoyé contre lui de la Syrie vingt mille chars. Ce roi était de la race de Goliath ne pouvant être blessé qu'au nombril, et fort comme quarante hommes. Sa taille était de douze coudées, sa figure en avait une de long, ses doigtsétaient longs de trois palmes : il transporta

dans la ville des Otogores tous ceux qui avaient été envoyés contré lui. D'abord il souleva à la fois Raynaud, avec Constantin, roi des Romains, et un autre comte, et les porta en prison sur ses deux bras comme il eût fait avec des enfants ; il emprisonna en même temps vingt autres guerriers. Mais Roland le perça au nombril : ce qui lui fit pousser ce cri : « Mahomet, aide-moi, je meurs. » Alors les païens accoururent et l'emportèrent de suite dans la ville. Les chrétiens y entrèrent avec eux, s'en emparèrent et tuèrent le géant. Roland lui, avait appris, sur sa demande, ce qu'il fallait croire de la Trinité : « Abraham, lui dit-il, vit trois hommes et se prosterna en terre pour les adorer. Dans une harpe, quand elle résonner il y a trois choses : l'art, la main et la corde. Dans l'amande on trouve trois parties : l'écorce, la coque et le noyau. De même, dans le soleil, il y a le cours, la splendeur et la chaleur ; dans la roue, le moyeu, les rais et les jantes ; dans l'homme, le corps, l'âme et l'ombre. Ainsi, une chose est en trois ; en Dieu aussi, trois personnes ne font qu'un. »

Le géant lui demanda encore : « Comment une vierge a-t-elle pu enfanter ? Roland répondit : « Dieu fait engendrer des vers dans la fève, dans la gorge ; il fait naître de l'eau une multitude de poissons ; les oiseaux, les abeilles et les serpents se produisent sans la semence du mâle ; le même Dieu a donc pu faire qu'une vierge engendrât. » Le géant demanda des explications sur l'Ascension : « La roue d'un moulin, lui répondit Roland, monte aussi bien qu'elle descend ; l'oiseau, qui descend d'une montagne, remonte en haut ; le soleil, qui se lève à l'orient pour aller à l'occident, revient encore à l'orient. De même, le Christ est remonté d'où il était descendu. » Le géant ajouta : « Maintenant,

combattons au sujet de la foi. » Il arriva alors ce qui a été raconté dans le chapitre précédent, savoir que les soldats de Charles couvrirent avec des linges les têtes des chevaux, afin que ceux-ci ne vissent point les masques des ennemis ; ils bouchèrent les oreilles de ces animaux, afin qu'ils n'entendissent point le son des trompettes qui leur avaient fait prendre la fuite auparavant, lorsque les païens virent marcher chacun de leurs hommes avec un masque en avant des chevaux ; et battre les tambours, ce qui leur avait procuré 1a victoire. Alors, Charles s'élança et abattit le drapeau sur le char, autrement les ennemis n'auraient pas été mis en déroute. Ainsi il tua huit mille païens, s'empara de l'Espagne, et personne n'osa plus désormais attaquer Charles. Après quoi, il vint au tombeau de saint Jacques ; il y fit rebâtir tout ce qui avait été détruit, et il ordonna, en l'honneur du saint, que tous les rois et princes présents et futurs obéissent à l'évêque de Saint-Jacques.

Alors, moi, Turpin, archevêque de Reims, dédiai, à la demande de Charles, au jour des calendes de juin, l'église et l'autel du saint, accompagné de soixante évêques. Charles dota, en cette circonstance, l'église de Saint-Jacques de toute la Galicie et de l'Espagne, de manière que tout propriétaire d'une maison devait payer annuellement quatre deniers, et serait exempt de tout service envers le roi et les princes. Ce serait en ce lieu que devraient se tenir les conciles, que les évêques recevraient le bâton pastoral, et les rois la couronne des mains de l'évêque. Et comme saint Jacques et saint Jean avaient, avec leur mère, demandé à s'asseoir, l'un à la droite, l'autre à la gauche de Jésus-Christ, saint Jean, qui repose à Ephèse, est le patron de l'Orient, et saint Jacques de

l'Occident. Comme les trois frères étaient fort amis du Sauveur, Pierre a mérité d'avoir son siège apostolique à Rome. Toutefois, Pierre est le chef, parce que Jésus-Christ voulut qu'il fût le prince des apôtres.

Charles était doué d'une telle force, qu'il redressait facilement avec les mains quatre fers de cheval à la fois, et qu'il soulevait sans difficulté, de terre jusqu'à sa tête, un soldat placé debout sur sa main. Il était si magnifique, qu'il tint quatre fois une cour plénière en Espagne : à Noël, à Pâques, à la Pentecôte et à saint Jacques. Chaque nuit, il avait cent vingts soldats de garde, qui se partageaient par quarante pour chaque veille : dix restaient à son chevet, dix à ses pieds, dix à sa droite et dix a sa gauche, tenant à la main droite une épée nue, et à la gauche une chandelle allumée. Celui qui voudra en savoir davantage sur ses qualités peut s'en faire une idée par la manière dont il fut fait empereur à Rome. Il fonda beaucoup d'églises et d'abbayes, il visita le Saint-Sépulcre et fit enchâsser dans l'or et l'argent les corps d'un grand nombre de saints.

Quand Charles revint d'Espagne, il y avait encore deux rois païens à Sarragosse : c'étaient Marsir et Heligand, son frère, envoyés, par le roi de Babylonie, de Perse en Espagne, et qui n'étaient soumis qu'en apparence à Charlemagne. Ce prince leur signifia de se faire baptiser ou de lui payer tribut. Ils lui envoyèrent trente chevaux chargés d'or et d'argent et de produits espagnols ; quatre cents chevaux chargés de vin très doux pour la boisson des combattants ; enfin, mille femmes sarrasines d'une grande beauté. À Gamapéon, leur ambassadeur auprès de Charles, ils donnèrent trente chevaux chargés d'or, d'argent et d'étoffes,

afin de s'attacher les soldats. C'est ce qu'il fit. L'ambassadeur apporta à Charles les présents, mais les soldats acceptèrent le vin et les femmes. Le roi Marsir fit dire encore qu'il viendrait se faire baptiser. Charles alla à sa rencontre avec cinquante-cinq mille hommes ; les païens vinrent de leur côté, et les chrétiens en tuèrent vingt mille ; mais les chrétiens perdirent trente mille hommes ; en punition de leur ivrognerie et de leur fornication. Tous les guerriers y périrent, à l'exception de Roland et de cinq autres. Roland, qui avait été préservé, tua Marsir, et s'échappa après avoir reçu quatre coups de lance.

Il coupa en deux un morceau de marbre, de trois coups de son épée qu'il voulut briser, quand il se vit sur le point de périr, et dans l'intention que les païens ne s'en emparassent pas. Il brisa son cor en y soufflant, et il se rompit la gorge en appelant ses compagnons. En entendant le bruit du cor, Charles voulut venir, mais le traître dont il a été question l'en empêcha, en disant que Roland était à la chasse. Charles ignorait encore le massacre et la trahison des siens. Théoderic vint a la mort de Roland, et fut témoin de sa componction et de ses prières. Roland toucha sa chair par trois fois, en disant, : « Et dans ma chair, je verrai Dieu mon Sauveur. » Puis, en tournant ses yeux, il ajouta : « C'est lui que je dois voir moi-même ; souvenez-vous de moi, Seigneur, car c'est pour votre gloire que je meurs en exil ; souvenez-vous de mes compagnons, qui ont été aussi tués pour vous. » Alors, faisant le signe de la croix, il dit : « Maintenant, je vais voir celui que l'œil de l'homme n'a point vu, etc. » Ainsi expira le très saint martyr Roland. Sans connaître que Roland était mort, moi, Turpin, j'ai célébré, le jour de son décès, la messe

pour les défunts, en présence de Charles, le seize des calendes de juillet, et, étant ravi en extase, j'entendis les chœurs célestes qui chantaient, et j'ignorais ce qui se passait ; puis, je vis les démons qui emportaient une proie. Je leur demandai : « Que portez-vous ? Ils répondirent : « C'est Marsile que nous portons aux enfers, comme Michel a porté Roland au ciel. » Après la messe, je dis cela à Charles. Je n'avais pas encore fini de parler, quand arriva Baudoin, monté sur le cheval de Roland, et disant qu'il avait laissé Roland à l'agonie.

Tout aussitôt, l'armée alla au lieu funèbre ; mais, Charles, qui arriva le premier, le trouva sans vie et les bras sur la poitrine, placés en forme de croix. Charles se jeta sur lui. Qui pourrait raconter sa douleur ? Il le fit ensevelir avec du baume, de la myrrhe et de l'huile, et il passa la nuit auprès de lui avec l'armée. Roland avait trente-huit ans lorsqu'il mourut. Le lendemain, les soldats allèrent sur le champ de bataille, où l'un trouvait son compagnon mort, l'autre le sien vivant. On rencontra le cadavre d'Olivier cloué à la terre avec quatre lances, étendu avec les habits en désordre, entouré de liens des pieds à la tête, écorché par les flèches, et couvert de coups de lance et d'épée. Les clameurs de tous ceux qui pleurèrent leurs amis remplirent la forêt entière. Alors Charles jura par le Tout-puissant qu'il ne s'arrêterait que lorsqu'il aurait trouvé les ennemis. Il les rencontra qui prenaient leur repas du soir et en tua quatre mille. Le soleil s'arrêta immobile pendant l'espace de trois jours. Quand on eut trouvé le traître Gannelon, Charles le fit attacher à quatre des plus forts chevaux de toute l'armée sur lesquels montèrent des cavaliers qui les dirigèrent vers les quatre points du globe. Il périt de la mort qu'il avait méritée, car il fut déchiré

comme le traître Judas. On donna pour les âmes des défunts douze mille onces d'argent et douze mille talents d'or, dés vêtements et des vivres. Roland fut enseveli dans une église romaine et son épée fut suspendue à sa tête.

Toute la terre qu'on parcourt dans l'intervalle de six jours, située autour de la place de Blaye, lieu de la sépulture de Roland, fut donnée par Charles à des chanoines réguliers qu'il y avait rétablis lui-même à la condition que, chaque année, à l'anniversaire de saint Roland, ils donnassent à trente pauvres tous les vêtements nécessaires, et des vivres, de plus qu'ils réciteraient trente psautiers et autant de messes pour les âmes de ceux qui avaient péri : le reste devait leur servir pour vivre. Après quoi, Charles voulut honorer saint Denys : il donna toute la terre de France à son église et fit une Ordonnance par laquelle il soumettait tous les Francs présents et futurs, même les rois, au pasteur de cette église à laquelle chaque maison devait payer annuellement quatre deniers : Debout auprès du corps de saint Denys, il pria pour les âmes de ceux qui avaient péri en Espagne et pour ceux qui acquitteraient de bon cœur lesdits deniers. La nuit suivante, pendant que le roi était endormi, saint Denys lui apparut et lui dit, après l'avoir réveillé : « Ceux qui à ton exemple ont été tués ou le seront en Espagne, je leur ai obtenu le pardon de leurs péchés, comme aussi pour les quatre deniers, j'ai obtenu qu'ils soient guéris des blessures graves qu'ils recevraient. » Charles raconta cette vision à tout le monde. Ensuite il fit des œuvres merveilleuses à Aix-la-Chapelle en l'honneur de la mère de Dieu, ce qui porta un grand nombre d'autres personnes a l'imiter. La mort de Charles me fut dans la suite révélée de la manière

suivante : Un jour que j'étais en prière à Vienne, je fus ravi en extase en récitant le psaume : *Deus in adjutorium,* les, démons en foule se dirigeaient vers la Lorraine.

Quand ils furent tous passés, j'en vis un qui ressemblait à un Éthiopien et qui marchait plus lentement que les autres. « Où allez-vous ? lui dis-je : « À Aix, me répondit-il, enlever l'âme de Charles. » Je repris : « Je t'adjure par le Christ, de revenir me dire ce qui s'est passé. » Peu après les démons repassèrent dans le même ordre qu'auparavant, et m'adressant à celui auquel j'avais parlé d'abord : « Qu'avez-vous fait ? lui demandai-je. » Il répondit : « Un Galicien sans tête apporta tant de pierres et de bois d'églises dans la balance que ses bonnes œuvres l'emportèrent sur les mauvaises, et voilà comment il nous prit son âme. » Ayant ainsi parlé, il s'évanouit, et j'ai appris que Charles était mort à cette heure. Quand nous nous sommes quittés, je lui fis promettre de m'envoyer, s'il était possible, quelqu'un pour m'informer de sa mort. Je lui avais donné de mon côté la même promesse. C'est pour cela qu'étant malade et à l'article de la mort, il m'expédia un soldat de ses compagnons pour m'annoncer sa fin. Ce qui eut lieu. Il mourut le cinq des calendes de février, l'an du Seigneur huit cent quatorze.

---

6. Conception de la bienheureuse Vierge Marie

Dom Gerberon soulève des difficultés de toute espèce contre cette pièce qu'il place parmi les *spuria* de son édition des œuvres de saint Anselme. La plus forte est tirée des noms des personnages cités dans ce récit, où il trouve du vrai, du faux et du fabuleux.

Anselme, archevêque de Cantorbéry, pasteur des Anglais, à ses évêques, et à tous les orthodoxes, salut et perpétuelle bénédiction dans le Seigneur. Veuillez, mes très chers frères, écouter le récit que j'entreprends de vous faire sur la manière dont on doit célébrer, comme il a été ordonné, la vénérable conception de Marie, mère de Dieu et toujours vierge, d'après les miracles qui ont eu lieu en Angleterre, en France et dans d'autres pays.

Quand il a plu à la bonté divine de punir la nation anglaise pour ses péchés, et de l'astreindre à pratiquer les devoirs de la vertu avec plus d'exactitude, l'illustre duc des Normands, Guillaume la soumit par la force des armes, et employa la peine du talion contre le roi du pays nommé Eralde, tyran impie, persécuteur du clergé et destructeur de l'honneur dû à l'Église. Quand ce dernier eut été tué, Guillaume dut à la protection de Dieu et à sa valeur d'être élevé à la dignité royale, et rendit à l'Église tout l'honneur que comporte sa dignité. Jaloux de ses pieuses intentions, le diable ennemi de tout bien s'efforça souvent de paralyser ses succès par les fourberies de ses gens et par les incursions des étrangers, mais aidé de la protection divine, le méchant fut réduit à d'impuissance. Les Daciens, ayant appris que l'Angleterre avait été soumise par les Normands, furent gravement irrités d'être dépouillés d'un royaume qui leur appartenait par droit d'héritage. Ils courent aux armes, équipent une flotte dans l'intention d'aller les chasser d'une patrie que Dieu leur avait donnée. Guillaume, informé de leur dessein, agit en prince rempli de prudence : il envoya en Dacie un saint abbé de Ramesey, Helsin, pour s'assurer de ce qui se tramait.

Ce personnage d'une intelligence consommée exécuta les ordres du roi avec habileté. Sa mission achevée, voulant revenir en Angleterre, il se mit en mer, et déjà il avait fait heureusement la majeure partie de sa route, quand, tout à coup, une bourrasque affreuse souleva une tempête qui troubla le ciel et la mer. Les matelots à bout d'efforts sont réduits à l'impuissance, les rames sont cassées, les cordages rompus, les voiles en lambeaux, tout espoir de salut avait disparu, et on n'avait plus qu'à attendre le moment où l'on serait englouti. Dans le désespoir de sauver son corps, chacun recommandait à grands cris son âme à Dieu et envoyait la bienheureuse Marie, mère de Dieu, comme le refuge des malheureux, lorsque l'on vit apparaître subitement de l'onde et près du vaisseau un personnage d'un extérieur vénérable, revêtu d'habits épiscopaux. Il appela l'abbé Helsin et lui adressa ces mots : « Vous voulez, lui dit-il, échapper au péril ? Vous voulez rentrer sains et saufs dans votre patrie ? Sur la réponse de l'abbé en larmes, que c'était là l'unique désir qu'il avait au fond du cœur : « Sachez, ajouta-t-il, que c'est Notre-Dame, Marie, mère de Dieu, dont vous avez réclamé l'assistance, qui m'envoie vers vous ; et si vous voulez exécuter ce que je vais vous dire, vous échapperez avec vos compagnons au naufrage qui vous menace. » Il promet aussitôt d'obéir en tout, s'il échappe au danger. « Promettez à Dieu et à moi, reprit l'évêque, que vous célébrerez le jour de la conception et de la création de la mère de Jésus-Christ et que, dans vos prédications, vous porterez à fêter ce jour. » L'abbé plein de prudence répliqua. : « Mais quel jour doit-on célébrer cette fête ? « Le six des ides de décembre ; répondit l'évêque. » « Et quel office devra-t-on récitera

demanda l'abbé ? « On dira, reprit l'évêque, tout l'office qu'on récite au jour de la Nativité ; si ce n'est qu'au lieu du mot nativité, on dira conception. »

A ces mots il disparut ; la tempête avait cessé plus vite qu'il est possible de le dire ; l'abbé poussé avec ses gens par un vent favorable aborda sain et sauf en Angleterre, et raconta à qui il put le dire, ce qu'il avait vu et entendu : Il statua qu'on ferait une fête solennelle de la conception dans son monastère de Ramesey, et durant sa vie, il la célébra avec la plus grande dévotion.

Et nous, mes bien aimés frères, si nous voulons aborder au port du salut, célébrons, comme il convient, l'office de la création et de la conception de la mère de Dieu afin de recevoir une juste récompense, de son Fils qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

On raconte d'une autre manière l'établissement, de cette fête. Du temps de l'illustre Charles, roi des Français, un clerc attaché à l'ordre des Lévites, qui était parent du roi de Hongrie ; plein de dévotion pour la mère de Jésus-Christ, avait coutume de réciter son office. Pressé par ses parents, il voulut se marier avec une toute jeune fille. Il avait reçu la bénédiction nuptiale et la messe était achevée, quand il se rappelle qu'il n'avait pas récité ce jour-là les heures de Notre-Dame, comme il le faisait d'ordinaire. Il fait sortir tous les assistants, de l'église, envoie son épouse à la maison, et resté seul devant l'autel.

En récitant seul les heures de la Mère du Seigneur, il en vint à cette antienne *Pulchra es et decora*, quand tout à coup lui apparut la

bienheureuse Mère de Dieu, accompagnée de deux anges dont l'un lui tenait la main droite, et l'autre la gauche : « Si je suis belle et gracieuse, pourquoi donc m'abandonnes-tu et prends-tu une autre épouse ? Ne suis-je pas plus belle qu'elle ? Ne suis-je pas la beauté par excellence ? Ne suis-je pas bien gracieuse ? Où en as-tu vu une plus belle ? « Votre éclat, Madame, répondit-il, surpasse tout ce qu'il y a de beau au monde ; vous êtes élevée au-dessus des trônes et des chœurs des anges ; vous êtes plus élevée que les cieux des cieux. Que voulez-vous donc que je fasse ? Elle répondit : « Si, pour l'amour de moi, tu quittes l'épouse charnelle à laquelle lu veux t'attacher, tu m'auras pour épouse dans le royaume céleste, et si tu célèbres chaque année la fête de ma conception, le six des ides de décembre ; et que tu enseignes à la solenniser, tu seras couronné avec moi dans le royaume de mon Fils unique. » En disant ces mots, Notre-Dame disparut. Le clerc, décidé a ne pas rentrer chez lui, alla aussitôt, sans consulter ses parents, dans une abbaye prendre l'habit monastique. Peu après, par les mérites de la Sainte Vierge, qui toujours récompense ceux qui l'aiment, qui les comble d'honneurs et de biens, il devint évêque patriarche d'Aquilée, où il célébra tant qu'il vécut, annuellement et au jour marqué, la fête de la Conception avec octave, et recommanda de la solenniser.

On raconte ailleurs, différemment encore, l'origine de cette fête. Dans un bourg de France ; un chanoine prêtre avait soin de réciter les matines de la Sainte Vierge. Une fois, qu'il revenait d'une maison de campagne où il avait commis un péché avec une femme mariée, il voulut passer la Seine pour rentrer chez lui, et, étant entré seul dans une

barque, il se mit à réciter en ramant les matines de Notre-Dame. Il commençait l'invocation : *Ave Maria, gracia plena, Dominus tecum* ; et se, trouvait au milieu du fleuve, quand voici une foule de démons qui l'engloutissent avec sa barque et entraînent son âme aux enfers, comme il l'avait mérité. Trois jours après, la bienheureuse vierge Marie vint à l'endroit où les démons le tourmentaient ; elle était suivie d'une multitude de saints : « Pourquoi, dit-elle aux démons, maltraitez-vous injustement l'âme de mon serviteur ? « Nous avons droit à l'avoir, dirent-ils, puisqu'elle a été saisie quand il faisait notre œuvre. » « Si elle doit appartenir, reprit la Vierge, à celui dont elle faisait l'œuvre, elle doit être à nous, puisqu'elle chantait nos matines quand vous l'avez fait périr. Vous êtes donc encore plus coupables, puisque c'est à moi que vous avez manqué. » Quand elle eut parlé de la sorte, les démons s'enfuirent d'un côté et d'autre, et la très Sainte Vierge ramena l'âme du chanoine à son corps puis, prenant par le bras cet homme qui avait échappé à une double condamnation, elle commanda à l'eau de rester comme un mur, à droite et à gauche, et, du fond du fleuve, elle le conduisit sain et sauf sur le rivage.

Alors le chanoine, plein de joie, se prosterna à ses pieds et lui dit : « Ma Dame bien chérie, Vierge remplie de bontés, que vous rendrai-je pour tant de bienfaits dont vous m'avez comblé ? « Je demande, répondit la Mère de Dieu, que tu ne retombes plus dans le péché d'adultère, et que tu célèbres et prêches de célébrer, solennellement la fête de ma conception, le 6 des ides de décembre. » À peine avait-elle ainsi parlé, que le prêtre la vit monter au ciel. Quant à lui, il embrassa la vie

érémitique, et raconta à qui voulait l'entendre ce qui lui était arrivé. De plus, il célébra cette fête et travailla toute sa vie à la faire célébrer. C'est pourquoi, mes très chers frères, de notre autorité épiscopale, nous confirmons cette fête, et nous ordonnons que personne de vous, sous prétexte d'en être empêché par les soins des affaires temporelles ou pour toute autre mauvaise raison, ne s'exempte de célébrer chaque année la conception vénérable de la bienheureuse vierge Marie, et de réciter ses heures tous les jours, à moins que ce ne soit le dimanche et une fête à neuf leçons. Remarquez encore ici que si quelqu'un, entraîné par le désespoir que lui causent ses péchés, ne veut pas célébrer l'office divin, il se rend doublement coupable ; d'abord par rapport au péché qu'il a commis, et ensuite parce qu'il a refusé de servir Dieu pour l'expiation de son péché. Aussi, le Seigneur a-t-il dit à saint Pierre : « Si vous vous regardez comme pécheur ; il ne faut pas vous éloigner de Dieu. Or, c'est s'éloigner de Dieu, de ne vouloir pas faire une bonne œuvre à cause de son péché. Si nous nous reconnaissons pécheurs, il est de notre intérêt d'avoir la Mère de Dieu pour médiatrice et pour auxiliatrice auprès de son Fils.

Si le Souverain Juge est irrité contre nous, par rapport à nos forfaits, elle qui l'a mis au monde, peut nous le rendre favorable. Il n'est si grand pécheur sur la terre qui ne puisse obtenir son pardon pour le siècle futur, si elle prie son Fils pour lui. Tout ce qu'elle demande à son Fils, il est certain qu'elle l'obtiendra. Voyez l'exemple de Théophile. (Ici est reproduite la légende de Théophile, telle qu'elle se trouve au huit septembre, fête de la Nativité de Notre-Dame.)

Miracles arrivés en confirmation de la Conception de la très bienheureuse Vierge Marie.

On trouve le récit de plusieurs miracles, arrivés en confirmation de la vérité de la conception de la très sainte Vierge, dans un livre intitulé : *Defensorium Virginis*, qui reste attaché avec des chaînes dans, plusieurs bibliothèques, et qui a été composé vers l'an du Seigneur 1390. Un bachelier de l'ordre des Carmes, prêt à prendre ses grades, dans une thèse soutenue à Paris, rapporta à un frère Prêcheur que, du temps que maître Jean de Tolède était chancelier, un frère Prêcheur de la Bohême avait eu l'audace de prêcher, à Cracovie, que la glorieuse Vierge avait été conçue dans le péché ; mais il s'affaissa subitement. On le transporta chez lui, où il mourut peu après. IL rapportait cela, d'après le témoignage des honorables docteurs en théologie, Henri de Hassia, Henri de Huta, et maître Jean de Bologne, docteur en médecine et bachelier en théologie, qui avaient été les témoins oculaires du fait. Ce bachelier en concluait que l'opinion de la conception immaculée était pour lui un article de foi, à cause de ces miracles éclatants.

Le vénérable docteur Girold de Piscaria, de l'ordre des frères Mineurs, était un adversaire déclaré de ce sentiment. Ayant prêché un jour, dans un sermon sur la conception, contre la Sainte Vierge, il alla immédiatement célébrer la sainte messe avec beaucoup de dévotion. Après l'élévation, la Sainte Vierge se montra à lui, et les saintes espèces du pain et du vin disparurent : « De quel front, lui dit-elle, oses-tu, prendre un corps tiré de moi, mauvais frère, qui aujourd'hui, de propos

délibéré, vient de me salir en paroles et en actions ? Il demanda alors, avec de grands gémissements, pardon de sa faute, et l'eucharistie lui fut rendue ; il acheva la messe, et monta de suite au pupitre, rétracta ce qu'il avait dit d'abord contre la Sainte Vierge, en racontant tout au long le miracle qui venait de s'opérer. Je tiens ce, fait de plusieurs témoins dignes de foi.

Dans la ville d'Ydoni, un frère Prêcheur du pays viennois devait, répondre, par devant Odonius de Champagne, de l'ordre de Notre-Dame, sur la conception. Le peuple était rassemblé en foule dans l'église cathédrale des moines de cette ville. Ce frère allait exposer sa thèse ; quand il fut frappé de la main de Dieu ; il devint comme muet et hébété. Ses frères le portèrent dans le monastère, où il mourut au bout de huit jours, sans que son esprit lui revînt. C'est ce que m'ont raconté des personnes qui étaient présentes.

Fin du livre

Table des Matières

Introduction 3

Légende du bienheureux Jacques de Varazze 18

Prologue sur la légende des Saints 22

I. TEMPS DE LA RÉNOVATION 25

1. L'Avent du Seigneur 25

2. Saint André, apôtre 42

3. Saint Nicolas 59

4. Sainte Lucie, vierge. 71

5. Saint Thomas, apôtre. 75

II. ENTRE RÉCONCILIATION ET PÉLERINAGE 88

1. La nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair. 88

2. Sainte Anastasie. 101

3. Saint Étienne. 104

4. Saint Jean, apôtre et évangéliste. 114

5. Les innocents. 126

6. Saint Thomas de Cantorbéry. 132

7. Saint Silvestre. 138

8. La Circoncision du Seigneur. 154

9. L'Épiphanie du Seigneur. 169

10. Saint Paul, ermite 181

11. Saint Remi. 183

12. Saint Hilaire. 186

13. Saint Machaire. 191

14. Saint Félix sur le Pincio. 194

15. Saint Marcel. 196

16. Saint Antoine. 196

17. Saint Fabien. 203

18. Saint Sébastien. 204
19. Sainte Agnès, vierge. 212
20. Saint Vincent. 218
21. Saint Basile, évêque. 224
22. Saint Jean, L'Aumônier. 234
23. La Conversion de Saint Paul, Apôtre. 245
24. Sainte Paule. 249
25. Saint Julien. 259
III. TEMPS DE LA DÉVIATION 268
1. La Septuagésime 268
2. La Sexagésime 272
3. La Quinquagésime 274
4. La Quadragésime 277
5. Saint Ignace 283
6. Purification de la bienheureuse Vierge Marie 288
7. Saint Blaise 303
8. Sainte Agathe, vierge 308
9. Saint Vast 315
10. Saint Amand 316
11. Saint Valentin 319
12. Sainte Julienne 320
13. Chaire De saint Pierre, Apôtre 323
14. Saint Mathias, Apôtre 331
15. Saint Grégoire 340
16. Saint Longin 364
17. Sainte Sophie et ses trois filles 365
18. Saint Benoît 367
19. Saint Patrice 381
20. L'Annonciation de Notre-Seigneur 387

21. Saint Timothée 399
22. La Passion Du Seigneur 400
IV. TEMPS DE LA RÉCONCILIATION 423
1. La Résurrection de Notre-Seigneur 423
2. Saint Second, Martyr 440
3. Sainte Marie l'égyptienne* 444
4. Saint Ambroise 448
5. Saint Georges 464
6. Saint Marc, Évangéliste 473
7. Saint Marcellin, Pape 483
8. Saint Vital 485
9. Une Vierge d'Antioche 487
10. Saint Pierre, Martyr 496
11. Saint Philippe, Apôtre 517
12. Sainte Apollonie (Apolline) 519
13. Saint Jacques, Apôtre (le mineur) 522
14. L'Invention de la Sainte Croix 536
15. Saint Jean, Apôtre, devant la Porte Latine 550
18. L'Ascension De Notre-Seigneur 562
19. Le Saint-Esprit 578
20. Saints Gordien Et Épimaque 599
21. Saints Nérée et Achillée 599
22. Saint Pancrace 602
V. TEMPS DU PÉLERINAGE 605
1. Saint Urbain 605
2. Sainte Pétronille 607
3. Saint Pierre, Exorciste, et Saint Marcellin 608
4. Saint Prime et saint Félicien 610
5. Saint Barnabé, apôtre 612
6. Saint Vitus et saint Modeste 619

7. Saint Cyr et sainte Julitte, sa mère 621
8. Sainte Marine, vierge ou plutôt sainte Marie, vierge * 624
9. Saint Gervais et saint Protais 625
10. La Nativité de saint Jean-Baptiste 630
11. Saint Jean et saint Paul 644
12. Saint Léon, pape 649
13. Saint Pierre, apôtre 651
14. Saint Paul, apôtre. 672
15. Les sept frères qui furent les fils de sainte Félicité 699
16. Sainte Théodore 700
17. Saint Alexis 706
18. Sainte Marguerite 713
19. Sainte Praxède 718
19. Sainte Marie-Magdeleine 718
20. Saint Apollinaire 735
21. Sainte Christine 738
22. Saint Jacques le majeur 742
23. Saint Christophe 757
24. Les sept dormants 765
25. Saints Nazaire et Celse 771
26. Saint Félix, pape 777
27. Saint Simplice et saint Faustin 778
28. Sainte Marthe 779
29. Saint Abdon et saint Sennen 785
30. Saint Germain, évêque 786
31. Saint Eusèbe 793
32. Les saints Macchabées 796
33. Saint Pierre aux liens 798
34. Saint Étienne, pape 808
35. L'Invention de saint Étienne, 809

premier martyr
36. Saint Dominique 818
37. Saint Sixte, pape 847
38. Saint Donat 849
39. Saint Cyriaque et ses compagnons 852
40. Saint Laurent, martyr 855
41. Saint Hippolyte et ses compagnons 877
42. L'Assomption de la bienheureuse vierge Marie 883
43. Saint Bernard 924
44. Saint Timothée 943
45. Saint Symphorien 944
46. Saint Barthélemy 946
47. Saint Augustin 959
48. La Décollation de saint Jean-Baptiste 990
49. Saint Félix et saint Adaucte ou Adjoint 1005
50. Saint Savinien et sainte Savine 1006
51. Saint Loup 1010
52. Saint Mamertin 1013
53. Saint Gilles 1015
54. La Nativité de la bienheureuse vierge Marie 1019
55. Saint Adrien et ses Compagnons 1039
56. Saint Gorgon et saint Dorothée 1046
57. Saint Prote et saint Hyacinthe 1047
58. L'Exaltation de la sainte Croix 1053
59. Saint Jean chrysostome 1063
60. Saint Corneille et saint Cyprien 1078
61. Saint Lambert 1079
62. Sainte Euphémie 1081

63. Saint Mathieu, apôtre 1084
64. Saint Maurice et ses compagnons 1093
65. Sainte Justine vierge 1100
66. Saint Come et saint Damien 1107
67. Saint Fursy, évêque 1112
68. Saint Michel, archange 1117
69. Saint Jérôme 1136
70. Saint Remi 1146
71. Saint Léger 1149
72. Saint François 1152
73. Sainte Pélagie 1176
74. Sainte Marguerite 1179
75. Sainte Thaïs, pécheresse 1182
76. Saint Denys 1185
77. Saint Calixte, pape 1196
78. Saint Léonard 1198
79. Saint Luc, évangéliste 1204
80. Saint Crisant et sainte Daria 1219
81. Les onze mille vierge 1221
82. Saint Simon et saint Jude, apôtres 1228
83. Saint Quentin 1238
84. Saint Eustache 1239
85. Tous les Saints 1249
86. La commémoration des âme 1267
87. Les quatre couronnés 1288
88. Saint Théodore 1288
89. Saint Martin, évêque 1291
90. Saint Brice 1308
91. Sainte Élisabeth 1310
92. Sainte Cécile 1342
93. Saint Clément 1353
94. Saint Chrysogone 1371

95. Sainte Catherine 1374
96. Saint Jacques l'intercis 1388
97. Saint Saturnin, Saintes Perpétue, Félicité et leurs autres compagnons 1394
98. Saint Pasteur 1398
99. Saint Jean, abbé 1402
100. Saint Moïse, abbé. 1403
101. Saint Arsène, abbé 1405
102. Saint Agathon, abbé 1409
103. Saints Barlaam et Josaphat 1411
104. Saint Pélage, pape 1434
105. La dédicace de l'Église 1469
Supplément à la Légende Dorée 1494
1. Saint Josse 1494
2. Saint Othmar 1500
3. Saint Conrad 1504
4. Saint Hilarion 1506
5. Histoire de Charlemagne 1509
6. Conception de la bienheureuse Vierge Marie 1520